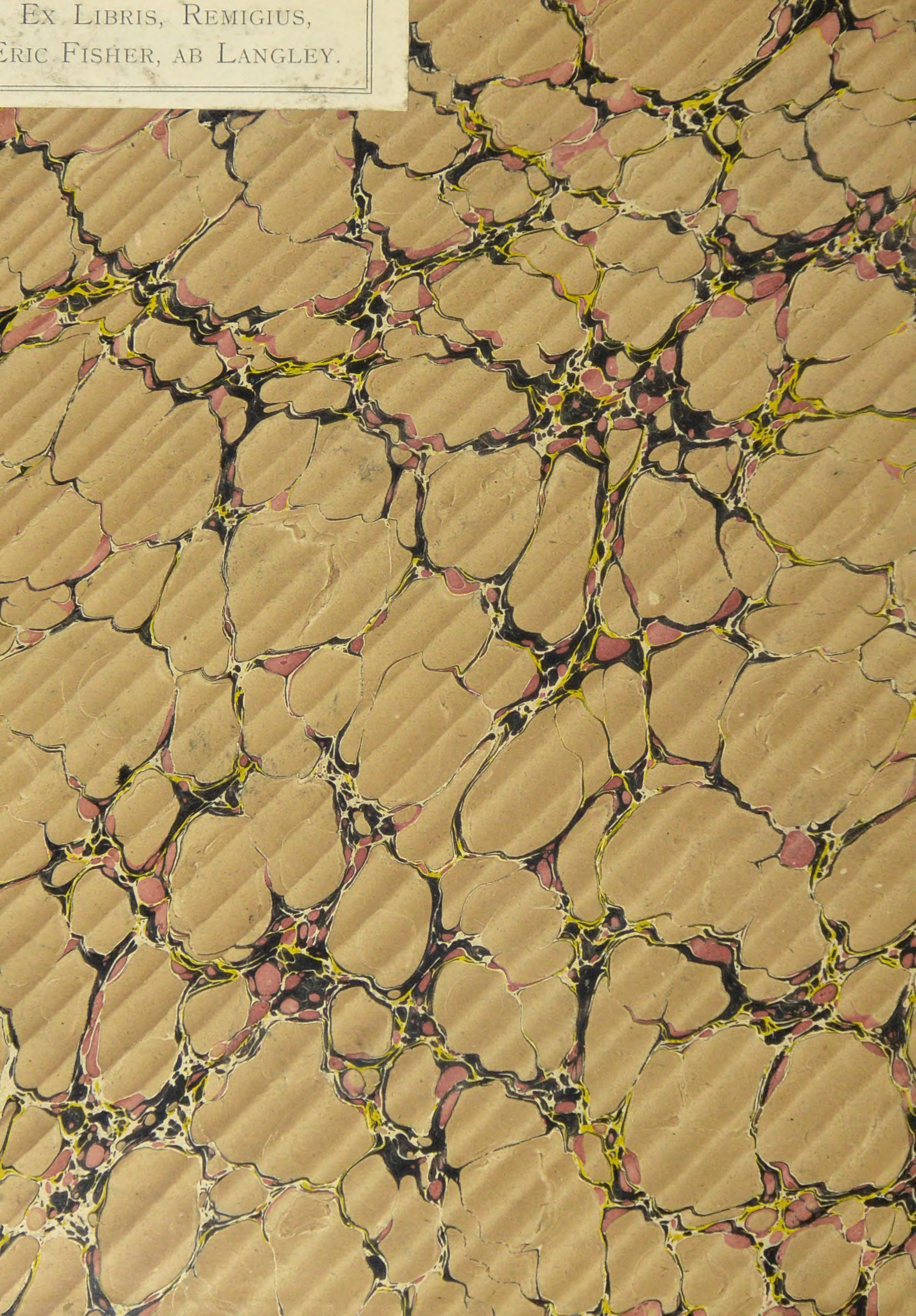
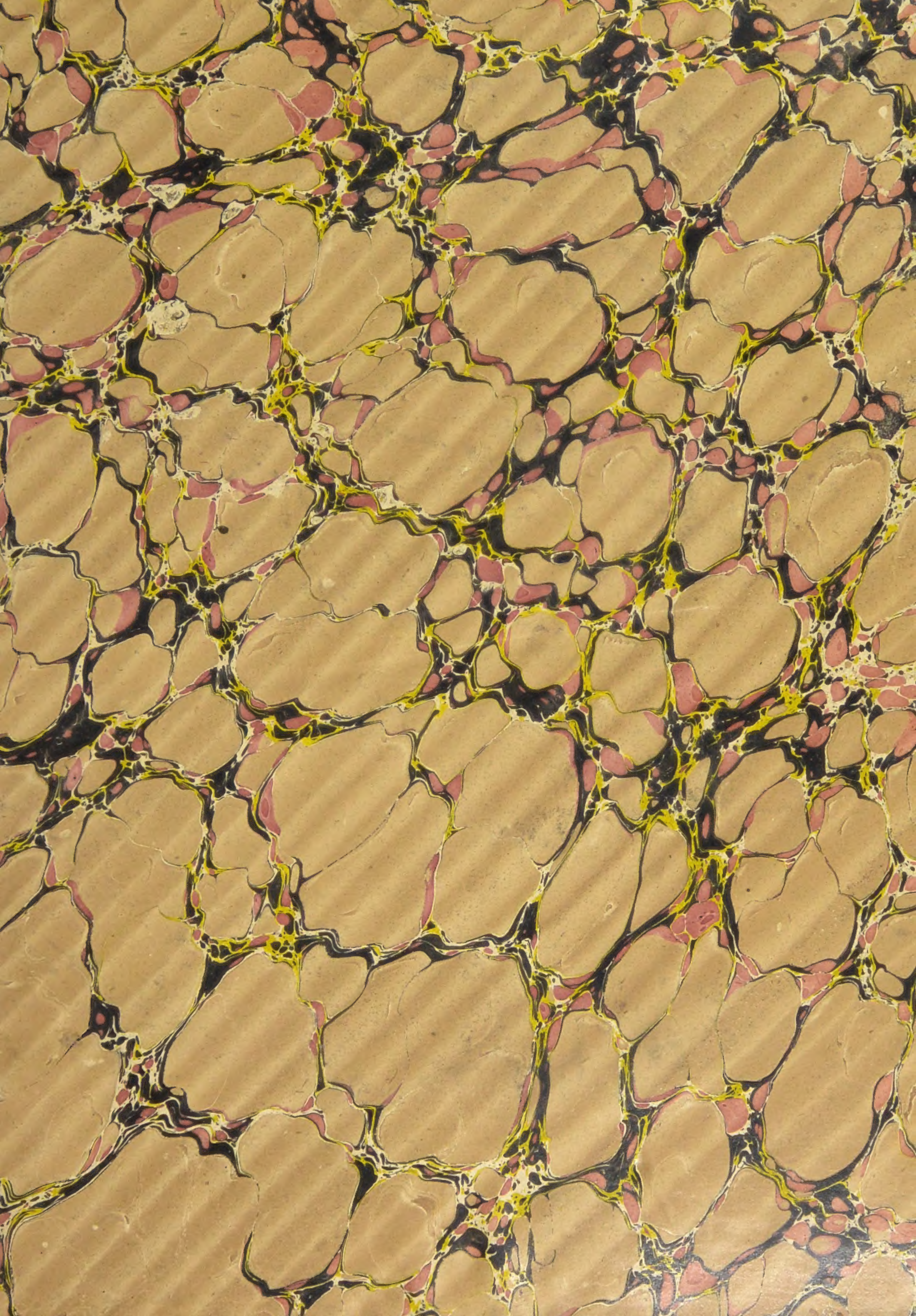



Ex Libris, Remigius,
Eric Fisher, ab Langley.



GÉOGRAPHIE

DE

STRABON.

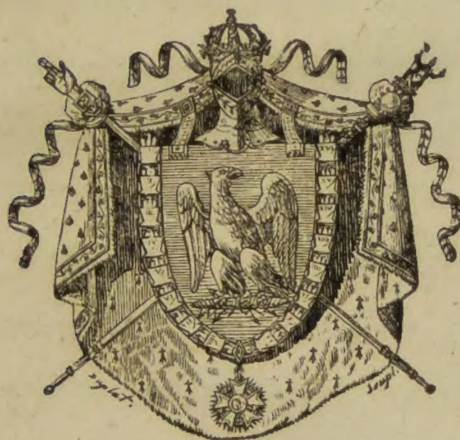
GÉOGRAPHIE

DE

STRABON,

TRADUITE DU GREC EN FRANÇAIS.

TOME PREMIER.





A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

AN XIII. = 1805.

AVERTISSEMENT.

PARMI les ouvrages anciens que le temps a respectés, il en est peu qui présentent un intérêt aussi vaste, aussi soutenu, que la GÉOGRAPHIE DE STRABON. Elle renferme presque toute l'histoire de la science depuis Homère jusqu'au siècle d'Auguste : elle traite de l'origine des peuples, de leurs migrations, de la fondation des villes, de l'établissement des empires et des républiques, des personnages les plus célèbres ; et l'on y trouve une immense quantité de faits qu'on chercheroit vainement ailleurs.

UN Gouvernement éclairé, jaloux de faciliter tous les moyens d'instruction, a voulu que cette

source de connoissances utiles ne fût pas réservée aux seuls hellénistes, ou au petit nombre de personnes qui possèdent assez la langue Grecque pour lire l'ouvrage de Strabon dans son texte original. L'EMPEREUR en a ordonné la traduction en français; et le Ministre de l'intérieur a nommé les collaborateurs, qui publient aujourd'hui les premiers résultats de leurs travaux.

CEUX qui sont instruits de l'état où se trouve le texte de cet ancien Géographe, de l'obscurité que présentent quelquefois ses discussions, et de la diversité des sujets qu'il traite, conviendront sans peine qu'il n'est pas facile d'en offrir par-tout une traduction exacte et concise; ni de saisir toujours le vrai sens qu'il attachoit à ses expressions, lorsqu'elles ont rapport, ou à des opinions philosophiques dont les principes nous sont peu connus, ou à des faits isolés qui ne se rattachent à aucun point de l'histoire, ou à des développemens soit physiques, soit mathématiques, que Strabon ne concevoit ou n'exposoit peut-être pas assez clairement.

CES difficultés, qui devoient arrêter un traducteur, ont nécessité des notes de plusieurs genres; les unes relatives à la correction du texte, les autres à la justification du sens donné à certains passages difficiles : il étoit d'ailleurs impossible qu'il n'y en eût pas beaucoup de purement géographiques ou astronomiques. Ces notes, très-considérables par leur nombre, quelquefois même par leur étendue, ne renferment cependant pas encore tout ce qu'un lecteur attentif et curieux pourroit desirer. Il aimeroit sans doute à voir, à la tête de ce volume, un tableau rapide de l'état des connoissances géographiques antérieures à l'époque où Strabon écrivoit; une notice sur les auteurs qui l'ont précédé, et qu'il appelle en témoignage, soit pour adopter leurs opinions, soit pour les combattre; un précis sur la vie et les écrits de Strabon; un exposé des travaux faits depuis la renaissance des lettres en Europe sur la Géographie de cet auteur; une indication des principaux manuscrits et des éditions que l'on possède, et quelques détails sur les matériaux employés dans la traduction Française.

MAIS des préliminaires si étendus ne peuvent être exécutés avec quelque succès, qu'après l'entier achèvement de l'ouvrage, ou du moins qu'après une suite de recherches approfondies et long-temps méditées. On s'occupe à rassembler ce qui est nécessaire pour compléter les prolégomènes de cette édition; et ils seront publiés avec les Éclaircissemens annoncés dans le cours de ce volume.

LES trois premiers livres de la Géographie de Strabon ont été traduits par M. DE LA PORTE DU THEIL et par M. CORAY. Les notes grammaticales et critiques leur appartiennent également. Les Observations générales qui servent d'Introduction, et les notes signées G, sont de M. GOSSELLIN.

POUR faciliter l'intelligence du texte, on a cru devoir joindre aux Cartes du Système géographique de Strabon, celles d'Ératosthène, d'Hipparque et de Polybe.

TABLE

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

GÉOGRAPHIE DE STRABON.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

FIN DE LA TABLE.

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS

PRÉLIMINAIRES ET GÉNÉRALES

Sur la Manière de considérer et d'évaluer les anciens Stades itinéraires ;

Sur les Erreurs que le faux emploi de ces Mesures a répandues dans le Système géographique des Grecs ;

Et sur le Moyen de ramener ce Système à son exactitude primitive.

L'USAGE des degrés de longitude et de latitude pour fixer l'emplacement des divers lieux de la terre, n'étoit point établi antérieurement au second siècle de l'ère Chrétienne : STRABON et les autres géographes qui ont écrit avant cette époque, n'ont pu exprimer les distances respectives des lieux, leur éloignement de l'équateur, et l'étendue des contrées, qu'au moyen des mesures itinéraires. J'ai donc pensé que pour faciliter l'intelligence de leurs ouvrages, il importoit de déterminer la grandeur des mesures que ces auteurs ont le plus souvent employées, et d'en offrir les résultats dans des tableaux où elles seront réduites en mesures modernes, afin qu'on puisse comparer les descriptions des anciens avec nos connoissances actuelles.

.a

La détermination de ces mesures n'étant pas la même, dans ces tableaux, que dans d'autres ouvrages publiés sur ce sujet, j'exposerai succinctement les motifs qui m'ont fait préférer les évaluations que je présente. On voudra bien observer que mon projet n'est point d'écrire un traité sur toutes les mesures itinéraires, mais seulement de fixer la valeur de celles qui ont servi aux Grecs pour établir les bases de leur système géographique.

Les Grecs donnoient le nom de *Stades* à toutes leurs mesures itinéraires; et comme il n'existe aucun monument connu ou entier qui puisse offrir avec certitude l'étendue d'un stade, on a cherché, dans de plus petites mesures, les élémens qui le composoient.

On sait, en général, que le stade étoit toujours de six cents pieds ou de quatre cents coudées; mais on sait aussi qu'il existoit des stades de différentes longueurs, dont les coudées ou les pieds étoient par conséquent plus ou moins longs. Pour s'assurer de ces parties élémentaires, on a mesuré d'anciens monumens, tels que les pyramides, les nilomètres de l'Égypte, les temples de la Grèce, ceux de l'Italie, l'intervalle de quelques colonnes milliaires, et des pieds antiques de bronze ou de marbre, découverts dans les ruines et dans les tombeaux. Mais tous ces essais ayant donné des résultats différens, on doute encore, avec raison, que l'on soit parvenu à bien connoître les mesures des anciens.

Il existe, en effet, une différence de deux lignes et demie dans les résultats des diverses tentatives faites pour

s'assurer de la longueur du seul pied Romain. Et d'ailleurs, comme le vice essentiel des méthodes qui consistent à mettre bout à bout une multitude de petites mesures pour en conclure de très-grandes, est d'accroître indéterminément les erreurs qui pourroient avoir été commises dans l'évaluation du type primordial, il en résulte nécessairement que ces erreurs, quelque légères qu'on veuille les supposer d'abord, pouvant être multipliées des milliers et des millions de fois, selon l'étendue qu'on devra embrasser, finiront par devenir tellement sensibles, qu'elles dénatureront les résultats de toutes les mesures. Deux lignes et demie de différence produisent déjà une erreur ou une incertitude de mille quatre-vingt-cinq toises, sur la longueur que les anciens supposoient au degré d'un grand cercle de la terre, c'est-à-dire, sur un espace égal à vingt de nos lieues marines.

Ainsi, les ruines des monumens sont insuffisantes pour faire retrouver l'étalon des anciennes mesures géographiques. D'ailleurs, quand même on parviendroit à y découvrir la longueur rigoureuse ou d'une coudée Égyptienne, ou d'un pied Grec quelconque, ou d'un pied Romain, comme il est reconnu que les anciens ont fait usage de stades différens, il resteroit encore à deviner auquel de ces stades cette coudée ou ces pieds pouvoient appartenir, et l'on ne seroit guère plus avancé qu'on ne l'est maintenant.

Il faut donc chercher un moyen qui écarte toutes ces incertitudes. On ne peut douter que les diverses peuplades de la Grèce, divisées d'intérêts et de mœurs, n'eussent, comme les anciens habitans de la Gaule, des mesures qui

leur étoient particulières : mais aussi, comme l'usage en étoit borné à leurs territoires, ces mesures restèrent toujours étrangères aux autres nations; et l'on peut assurer que jamais les écrivains de l'antiquité n'ont pensé à soumettre leurs systèmes géographiques à ces mesures isolées. Ils en ont, au contraire, choisi d'indépendantes de toute localité, comme nos navigateurs et nos géographes ont rejeté toutes les lieues en usage parmi nous, pour y substituer des lieues astronomiques de vingt ou de vingt-cinq au degré, dont le module, pris dans la nature, pût s'adapter à toutes les opinions, et fournir une mesure commune à tous les peuples.

Cette assertion est d'autant plus fondée, et le refus de reconnoître des vestiges de mesures astronomiques dans la plupart des distances exprimées par les anciens, est d'autant plus étrange, que les Grecs eux-mêmes n'indiquent point d'autres mesures.

Aristote annonce [a] que, selon les astronomes de son temps, la circonférence du globe étoit de 400,000 stades, et le degré d'un grand cercle de la terre de 1111 stades $\frac{1}{9}$.

Archimède [b] cite une autre mesure qui donnoit à cette circonférence 300,000 stades, ou 833 $\frac{1}{3}$ au degré.

Ératosthène, Hipparque, Strabon, disent et répètent [c] qu'ils emploient un stade compris 252,000 fois dans la

[a] Aristot. *De Cœlo, lib. II, cap. 14, pag. 472.*

[b] Archimed. *in Arenario, pag. 277 et seq.*

[c] Eratosthen. *et* Hipparch. *apud* Strab. *lib. II, pag. 113, 132.* Voyez de plus ma *Géographie des Grecs analysée,* et mes *Recherches sur le Système géographique d'Hipparque.*

circonférence de la terre, ou 700 fois dans le degré.

Posidonius[a] disoit avoir mesuré un arc du méridien, et il en concluoit 240,000 stades pour le cercle entier, ou 666 $\frac{2}{3}$ au degré.

Et Ptolémée[b], dans le second siècle de l'ère Chrétienne, assuroit que les astronomes et les géographes d'alors convenoient de donner 500 stades au degré d'un grand cercle, ou 180,000 stades au périmètre du globe.[c]

Observez qu'aucun de ces auteurs n'a cherché à comparer le stade dont il parloit, avec les stades usuels de la Grèce, et que les distinctions de stades olympiques, pythiques, italiques et autres, leur ont été inconnues. C'est postérieurement à eux que ces distinctions paroissent avoir été introduites dans la géographie, par des écrivains qui, après avoir perdu de vue les méthodes employées par les anciens, et ne sachant plus comment expliquer les dissemblances apparentes des mesures que ces géographes avoient indiquées, ont cherché dans les usages particuliers de quelques cantons de la Grèce et de l'Italie, des types approximatifs auxquels ils croyoient pouvoir les rapporter.

Le résultat nécessaire de cette fausse opinion, adoptée ensuite par les modernes lorsqu'ils cherchèrent à vérifier quelques-unes des distances qui nous étoient transmises, a été de mesurer ces distances en stades qui ne leur appartenoient point, c'est-à-dire, en stades fictifs, ou d'un module

[a] Posidon. *apud* Cleomed. *lib. I, cap. 10, pag. 52.*

[b] Ptolem. *Geograph. lib. I, cap. 7, 11.*

[c] Posidonius, suivant Strabon, *lib. II, pag. 95,* évaluoit aussi quelquefois la circonférence de la terre à 180,000 stades.

différent de celui dans lequel elles se trouvoient énoncées. Dès-lors on conçoit qu'elles ont dû paroître inexactes : aussi nos géographes, en prenant leurs propres erreurs pour celles des écrivains de l'antiquité, ont-ils affirmé sans hésiter que les mesures données par ces auteurs étoient toujours ou presque toujours fausses.

Mais comment n'ont-ils pas vu que, pour supposer tant d'erreurs, ils substituoient sans cesse leurs opinions particulières à celles des auteurs qu'ils consultoient! et comment se fait-il que dans la foule des combinaisons qu'ils ont essayées pour expliquer ces auteurs, ils aient négligé précisément la plus simple, celle qui leur étoit donnée par les textes mêmes qu'ils s'efforçoient de combattre?

En effet, s'il existe un moyen de dissiper l'obscurité qu'on a répandue sur la question des mesures itinéraires dont se servoient les anciens, c'est d'en chercher les élémens dans les seules bases qu'ils nous indiquent, c'est de ne se permettre aucune hypothèse, c'est de s'en tenir uniquement à ce qu'ils ont dit.

On vient de voir les principaux astronomes-géographes de l'antiquité exprimer la valeur des stades qu'ils employoient, en parties aliquotes de la circonférence de la terre : je m'arrête à cette énonciation générale, mais précise; et, abandonnant tous les moyens, tous les tâtonnemens de nos métrologues, je me borne à considérer les différens stades dont j'ai parlé, comme de véritables mesures astronomiques; je leur donne la même valeur que les anciens leur donnoient, et j'en vérifie l'exactitude sur la surface du

globe, en réduisant en degrés les distances qui nous sont transmises en stades.

Supposez qu'un auteur ait dit que de telle ville à telle autre, il y a 10,000 stades de 700 au degré.

Si ces villes sont situées sous un même méridien, je divise 10,000 par 700, et je vois que cet auteur supposoit leur éloignement, ou leur différence en latitude, de 14° 17′ 9″.

S'il plaçoit ces villes sous des méridiens différens, mais sous un même parallèle, tel, par exemple, que celui du trente-sixième degré de latitude, je vois, en tenant compte de la diminution des degrés de longitude à cette hauteur, que ces villes étoient censées se trouver à 17° 39′ 31″ l'une de l'autre, dans la direction de l'ouest à l'est.

S'il fixoit, enfin, ces villes sous des méridiens et des parallèles différens, je divise les 10,000 stades comme dans le premier exemple, et la distance se trouve être également de 14° 17′ 9″ d'un grand cercle de la terre.

Les tableaux n.os I et VIII éviteront ou faciliteront au lecteur ces sortes de réductions.

Quoique l'évaluation des stades en degrés suffise aux besoins de la géographie, je puis néanmoins exprimer encore toutes les distances anciennes en mesures modernes, et avec la même exactitude, en me servant de nos lieues de vingt au degré, puisqu'elles sont elles-mêmes, comme les stades dont je parle, des parties aliquotes de la circonférence de la terre. Ainsi, en prenant dans le tableau n.° III, la valeur de 10,000 stades de 700, je trouve qu'ils

représentent 285 $\frac{714}{1000}$ de nos lieues ; et quelle que soit la forme sous laquelle je réduis cette mesure, je n'ai plus qu'à la vérifier dans nos éphémérides, ou, à leur défaut, sur les cartes de nos meilleurs géographes, pour savoir si l'auteur ancien que je consulte s'est trompé, ou si la distance qu'il me donne est exacte.

A l'extrême facilité de ces moyens de réductions, se joint un avantage plus important encore pour l'objet que je discute ; c'est que je n'ai plus besoin de m'inquiéter ni de ce que pouvoient valoir les différens pieds ou les différentes coudées en usage chez les anciens, ni de l'étendue de leurs stades, ni même de la longueur rigoureuse du degré terrestre, qui, variant à chaque latitude, pourroit laisser des doutes sur la valeur des mesures de l'antiquité, puisqu'on ignore sous quelle latitude ont été faites les opérations d'où dérivent ces mesures. Dès-lors, en écartant de la question tous les élémens problématiques dont on l'avoit environnée, je marche avec assurance vers la conclusion que je cherche, et mes résultats ont toujours cette précision qu'on n'obtient jamais par les autres méthodes, sur-tout quand il est question d'embrasser des distances considérables.

La seule difficulté que présentent ces réductions, se borne à bien distinguer l'espèce de stade employée par les auteurs, dans le passage qu'on veut examiner. Comme ils ne s'expliquent pas toujours clairement sur cet objet, que souvent même ils se trompent en confondant les diverses sortes de stades en une seule, ce n'est qu'en

appliquant

appliquant sur le terrain ou sur une bonne carte moderne, la mesure qu'ils indiquent, qu'on distingue le module qui lui appartient exclusivement. Mais cette difficulté, commune d'ailleurs à toutes les méthodes proposées jusqu'à ce jour pour évaluer les distances anciennes, s'aplanira facilement au moyen de mes différens tableaux; j'en donnerai des exemples dans la suite. Je dois m'arrêter, avant tout, à faire voir, contre l'opinion reçue, que les divers stades dont j'ai parlé étoient de vrais stades astronomiques; que les mesures qu'ils expriment, quand elles sont prises en ligne droite, sont les résultats d'observations généralement justes, et que ces mêmes stades ont également servi à mesurer la marche des voyageurs dans les contrées qu'ils parcouroient.

De l'emploi du Stade de 700 au degré.

LA plus connue, la plus contestée des anciennes mesures de la terre, celle dont Strabon fait le plus d'usage, est la mesure qu'Ératosthène s'est appropriée, quand il a dit avoir trouvé à la circonférence du globe 252,000 stades, c'est-à-dire, 700 stades pour chaque degré d'un grand cercle de la terre. [a]

[a] Cléomède n'a porté qu'à 250,000 st. l'évaluation de la circonférence du globe donnée par Ératosthène, ce qui borneroit le degré à 694 stades $\frac{4}{9}$. Mais les autorités réunies d'Hipparque, de Strabon, de Pline, de Géminus, de Censorin, de Vitruve, de Macrobe, de Martianus Capella, d'Agathémère, &c. qui disent tous qu'Ératosthène donnoit 252,000 stades au périmètre de la terre, me paroissent trop supérieures au récit de Cléomède, pour que l'on ne doive pas s'en rapporter à leurs témoignages. *Voyez*, au surplus, ma *Géogr. des Grecs analysée*, p. 7-12.

Riccioli [a] a prétendu qu'Ératosthène s'étoit trompé d'un quatorzième dans sa mesure; Bailly [b] a porté l'erreur de cet ancien à 2500 toises par degré; d'Anville [c] n'a pas craint de prononcer que *les connoissances géographiques.... ne fournissent aucune circonstance particulière qui s'adapte à une mesure de stade sur le pied de 700 au degré;* et l'on a dit aussi [d] qu'en rétablissant les Systèmes géographiques d'Érastothène, d'Hipparque, de Polybe et de Strabon, je n'aurois dû compter que 600 stades au degré, au lieu de 700 qu'exigeoit le texte de ces auteurs : voyons ce qui résulteroit de ces différentes assertions.

Ératosthène et Hipparque, observant à Alexandrie, durent s'appliquer à connoître la latitude de cette ville; le premier la fixa à 21,700 stades [e], le second à 21,800 stades de l'équateur. [f]

Si l'on divise ces sommes par 700, comme le vouloient ces astronomes, la première donnera pour latitude 31 degrés, la seconde, 31° 8′ 34″. D'après les observations modernes, Alexandrie est par 31° 12′ 20″, et Hipparque ne se seroit trompé que de 3′ 46″; encore est-il très-vraisemblable que cette différence ne provient que de l'usage où l'on étoit alors, d'exprimer les distances en nombres ronds, et de négliger les fractions intermédiaires : 3′ 46″ ne valent que 44 des stades dont je parle.

[a] Riccioli, *Geograph. reformat. pag. 143, 145.*

[b] Bailly, *Histoire de l'Astronomie moderne, tom. I, pag. 167, 459.*

[c] D'Anville, *Mesures itinéraires, pag. 81.*

[d] *Éphémérides géographiques*, publiées en allemand par M. Zach, *tom. IV, p. 227 et suiv.*

[e] Eratosth. *apud* Strab. *lib. I, pag. 62, 63.*

[f] Hipparch. *apud* Strab. *lib. II, pag. 133.*

Si, au contraire, on supposoit, dans la mesure d'Ératosthène, les erreurs que Riccioli, Bailly et d'autres ont cru apercevoir, il faudroit admettre, avec le premier, qu'Hipparque se seroit trompé, dans son observation, de plus de 2° 13′; avec le second, de plus de 1° 21′; et de 5° 8′ avec ceux qui ne veulent compter que 600 au lieu de 700 des stades employés par cet ancien, dans l'étendue d'un degré.

Ajoutons que l'emplacement de toutes les contrées de la terre se trouveroit, dans Ératosthène et dans Hipparque, soumis à des erreurs du même genre, et toujours d'autant plus grandes que les latitudes seroient plus élevées. *Thule* ou l'Islande, qu'ils fixoient à 46,300 stades de l'équateur [a], vers le soixante-sixième degré, et dans le climat où le plus long jour est de vingt-quatre heures, se trouveroit reléguée sous le soixante-dix-septième parallèle, où le plus long jour dure près de quatre mois.

Ne seroit-il pas absurde de vouloir persuader que les astronomes d'Alexandrie, qui ont si bien mérité de la science pour le temps où ils ont vécu, aient jamais commis des méprises si considérables, quand tout prouve, au contraire, qu'ils ont fort approché de notre exactitude moderne dans un grand nombre d'opérations ?

Ératosthène, ayant observé la latitude de Rhodes, fixa le parallèle de cette ville à 3750 stades au nord de celui d'Alexandrie [b], ou à 25,450 stades de l'équateur. Si on les divise en degrés de 700 stades, on a 36° 21′ 25″, qui ne diffèrent que de 7′ 5″ des observations modernes;

[a] Strab. *lib. I, pag. 63.*

[b] Strab. *lib. II, pag. 126.*

et, en partant de la hauteur d'Alexandrie donnée par Hipparque, on ne trouvera que 1′ 30″ de différence.

Il ne me semble pas qu'on puisse rien objecter contre ces preuves d'exactitude. Peut-être se retranchera-t-on à dire que les deux observations précédentes ayant été faites par Ératosthène, il n'est pas étonnant qu'il ait su exprimer leur résultat en une mesure itinéraire fictive; mais que pour les autres distances dont la détermination astronomique ne se trouve pas indiquée, ou qui semblent établies d'après la seule autorité des voyageurs, elles ne doivent être considérées que comme des évaluations grossières dans lesquelles on ne peut avoir aucune confiance. Il faut donc examiner s'il est vrai, comme l'a dit d'Anville, et comme on ne cesse de le répéter, qu'on ne puisse trouver dans la foule des mesures qui nous sont transmises, aucun vestige de l'emploi immédiat sur le terrain, du stade de 700 au degré d'un grand cercle de la terre.

On convient aujourd'hui, dit Strabon [a], qu'en ne comptant pas les détours des chemins, toute l'Ibérie [l'Espagne], depuis les Pyrénées jusqu'à son extrémité occidentale (le cap Sacré), n'a pas plus de 6000 stades de longueur. Or, 6000 stades de 700 valent 8° 34′ 17″ de l'échelle des latitudes, c'est-à-dire, d'un grand cercle, ou 171 lieues ½ de vingt au degré [b]; et c'est, à l'ouverture du compas, la mesure

[a] Strab. *lib. II, pag. 106, 128; lib. III, pag. 137.*

[b] Le lecteur voudra bien se rappeler que, dans cet écrit, et dans mes notes sur le texte de Strabon, la lieue que j'emploierai pour réduire les mesures anciennes, sera toujours la lieue de vingt au degré, appelée communément lieue marine.

exacte depuis la cime des Pyrénées, prise vers le milieu de leur longueur, jusqu'au cap Saint-Vincent.

La plus grande largeur de cette contrée étoit, suivant Strabon [a], de 5000 stades : ils valent 7° 8′ 34″, ou 143 lieues; et c'est la distance exacte du cap de Gata, dans le royaume de Grenade, jusqu'aux côtes du royaume des Asturies.

La largeur de l'isthme qui sépare l'Espagne de la Gaule, ou, si l'on veut, la longueur de la chaîne des Pyrénées, est fixée par le même auteur à *moins* de 3000 stades [b]. Cet isthme n'a, en effet, que 2740 stades ou 78 lieues, depuis le cap de Creus jusqu'à Fontarabie.

Selon Polybe [c], la distance de Marseille aux Colonnes d'Hercule, c'est-à-dire, aux montagnes de Gibraltar et de Ceuta, étoit de *plus* de 9000 stades. Ces points, en mesurant leur distance le long des côtes, sont éloignés l'un de l'autre de 271 lieues, qui valent 9500 stades. Strabon n'a critiqué Polybe sur cette mesure, que parce que ce dernier auteur sembloit la donner comme devant être prise en droite ligne.

Du fond du golfe Celtique, ou du rivage voisin de Montpellier, jusqu'aux côtes de l'Afrique, Strabon comptoit 5000 stades [d] : cette distance prise à travers la Méditerranée, sous un même méridien, est, sur nos meilleures cartes, de plus de 137 lieues, valant au-delà de 4800 stades; et

[a] Strab. *lib. II, pag. 128; lib. III, pag. 137.*

[b] Strab. *lib. II, pag. 128.*

[c] Polyb. *apud* Strab. *lib. II, pag. 106.*

[d] Strab. *lib. II, pag. 115, 122.*

comme on n'a pas d'observations bien exactes sur cette partie de la côte Africaine, il n'est pas certain que la différence d'environ cinq lieues entre les mesures précédentes, ne soit pas une erreur de nos géographes.

Suivant Strabon [a], *Ierne* [ou l'Irlande] étoit éloignée de l'équateur de 36,700 stades. Si l'on réduit cette mesure en degrés, on a 52° 25′ 43″ de latitude; et c'est la hauteur des parties méridionales de l'Irlande.

Des Colonnes d'Hercule au détroit de Sicile, il comptoit 12,000 stades en ligne droite [b]. Cette distance est connue pour être de 21° 27′ de longitude; et, sous le trente-sixième parallèle, ils valent 12,147 stades de 700 au degré du grand cercle.

Le même géographe fixoit la distance du cap Sacré, aujourd'hui le cap Saint-Vincent, au détroit de Sicile, à 14,000 stades [c], qui, sous le parallèle précédent, valent 24° 43′ 19″. Nos observations modernes donnent à cette mesure 24° 37′, et n'offrent que 6′ 19″ ou 60 stades de différence d'avec la détermination de Strabon.

Ératosthène comptoit 8800 stades depuis les Colonnes d'Hercule jusqu'au méridien de Carthage [d]. Ce nombre de stades, sous le trente-sixième parallèle, vaut 15° 32′ 20″ de longitude; nos meilleures cartes mettent 15° 42′ entre ces points.

[a] Strab. *lib. II, pag. 72, 74, 115.*

[b] Strab. *lib. II, pag. 105, 122.*

[c] Strab. *lib. II, pag. 105; lib. III, pag. 140, 156, 168.*

[d] Eratosthen. *apud* Strab. *lib. I, p. 64.* Voyez, sur ce passage et sur la plupart des autres citations, ma *Géographie des Grecs analysée*, pag. 13.

Selon Strabon [a], depuis le cap *Pachynum* de Sicile jusqu'au *Criu-metopon* de l'île de Crète, il y a 4500 stades. L'intervalle en longitude, entre ces deux promontoires, est de 7° 58′ 33″ dans les cartes de d'Anville; et, sous le trente-sixième parallèle, où les anciens rapportoient la mesure indiquée, les 7° 58′ 33″ valent 4516 des stades dont je parle.

La longueur de l'Italie étoit d'environ 7000 stades, suivant Strabon [b]: ce nombre de stades représente 200 lieues; et c'est juste la distance en ligne droite, depuis la crête des Alpes, prise au nord d'Aoste, jusqu'au cap Sparti-vento, à l'extrémité méridionale de l'Italie.

Le même géographe donne 6000 stades de longueur, et 1200 de largeur, au golfe Adriatique [c]. La première de ces sommes représente 171 lieues; et c'est la mesure des côtes orientales de ce golfe, depuis son entrée aux monts Acrocérauniens, aujourd'hui les monts de Chiméra, jusqu'à Aquilée. Les 1200 stades, valant un peu plus de 34 lieues, sont la distance des côtes de Bari à celles de l'Albanie.

De l'*Iapygium* ou du cap Leuca de l'Italie jusqu'au fond du golfe de Corinthe, il y a, selon lui, *moins* de 3000 stades [d]: la distance n'est en effet que de 2800 stades ou 80 lieues, à l'ouverture du compas.

L'étendue de la mer Ægée, du nord au sud, est, suivant Strabon, d'un peu plus de 4000 stades [e]. Cette mesure

[a] Strab. *lib. II, pag. 106, 124.*
[b] Strab. *lib. II, pag. 128.*
[c] Strab. *lib. II, pag. 123.*
[d] Strab. *lib. II, pag. 124.*
[e] Strab. *lib. II, pag. 124.*

représente près de six degrés de latitude, ou environ 120 lieues; et c'est la distance depuis les côtes de la Thrace, voisines de *Thasos,* jusqu'aux côtes méridionales de l'île de Crète, qui étoit comprise dans cette mer. Il ajoute que sa largeur est de 2000 stades; et c'est encore, à l'ouverture du compas, l'intervalle compris entre le cap *Sunium* de l'Attique et l'île de Rhodes.

Polybe comptoit *plus* de 2000 stades pour la distance, en ligne droite, d'*Epidamnus* à Thessalonique [a]: on trouve, à l'ouverture du compas, 2100 stades ou 60 lieues, sur les cartes de d'Anville.

Ératosthène [b] fixoit à 3000 stades la largeur de l'Asie mineure, entre *Issus* et *Amisus,* c'est-à-dire, depuis le golfe de l'Aïas, à l'extrémité orientale de la Méditerranée, jusqu'à Samsoun, sur la côte du Pont-Euxin. Ces deux villes se trouvant à très-peu près sous le même méridien, les 3000 stades, dans l'opinion d'Ératosthène, représentoient 4° 17′ 9″ en latitude. Selon la *Connoissance des temps,* Alexandrette, ville voisine de l'emplacement qu'occupoit *Issus,* est à 36° 35′ 27″ de l'équateur; *Issus,* d'environ dix minutes plus septentrionale, étoit donc par 36° 45′: si l'on y ajoute les 4° 17′ 9″ d'Ératosthène, *Amisus* se trouvera vers 41° 2′ 9″ de latitude; et c'est, à quelques minutes près, l'emplacement que lui donnent les observations récentes de Beauchamp dans la mer Noire.

D'Anville, refusant d'admettre la mesure d'Ératosthène et l'évaluation de son stade, a placé, dans ses cartes, toute

[a] Polyb. *apud* Strab. *lib. II, pag. 106.* [b] Eratosth. *apud* Strab. *lib. II, pag. 68.*

cette

cette partie des rivages de la mer Noire à un degré trop au midi, en donnant à l'Asie mineure vingt lieues de moins qu'elle ne devoit avoir en largeur.

La grande Syrte, selon Ératosthène, avoit 5000 stades de tour, et 1800 de profondeur [a]. La première de ces mesures équivaut à 143 lieues, la seconde à 51 lieues et demie; et nos meilleures cartes y sont conformes.

Strabon [b] donne 1600 stades aux côtes de la petite Syrte; ce nombre de stades vaut 46 lieues, et la mesure est exacte.

Hipparque [c] fixoit l'entrée du golfe Arabique, ou le détroit de Bab al-mandeb, à 8800 stades au nord de l'équateur; c'est 12° 34′ 17″ de latitude, comme le donnent les nouvelles cartes de ce golfe.

Ératosthène [d] fixoit à 16,000 stades la longueur des côtes orientales de la presqu'île de l'Inde; et les 457 lieues qu'ils représentent, sont la mesure exacte des rivages, depuis le cap Comorin jusqu'à l'embouchure orientale du Gange.

Le côté méridional de l'Inde, c'est-à-dire dans l'opinion d'Ératosthène les côtes comprises entre les embouchures de l'*Indus* et le cap Comorin, avoit 19,000 stades d'étendue [e]: ce qui répond à 543 lieues; et c'est juste la mesure des côtes précédentes, en y comprenant celles du golfe du Sind et de celui de Cambaye.

Il me seroit facile de multiplier ces exemples, qui attestent,

[a] Eratosth. *apud* Strab. *lib. II, p. 123.*
[b] Strab. *lib. II, pag. 123.*
[c] Hipparch. *apud* Strab. *lib. II, p. 132.*
[d] Eratosthen. *apud* Strab. *l. XV, pag. 689.* Arrian. *Rer. Indicar. cap. 3.*
[e] *Idem, ibidem.*

contre l'opinion reçue, que le stade de 700 au degré a été d'un usage presque universel parmi les astronomes, les géographes et les voyageurs anciens, pour mesurer dans tous les sens l'étendue des continens et des mers. L'ouvrage de Strabon en offrira d'ailleurs un très-grand nombre de nouvelles preuves. J'en ai dit assez, je crois, pour convaincre les plus incrédules, et pour disculper Ératosthène, Hipparque, Polybe et d'autres, du reproche d'avoir employé un stade fictif ou inexact, dans leurs descriptions de la terre.

De l'emploi du Stade de 1111 $\frac{1}{9}$ *au degré.*

Il paroît qu'immédiatement avant Ératosthène, et pendant les deux ou trois siècles qui ont précédé l'établissement de l'École d'Alexandrie, les Grecs se servoient d'un petit stade que les mathématiciens, suivant Aristote [a], disoient être contenu quatre cent mille fois dans la circonférence du globe, et qui, par conséquent, employé 1111 fois $\frac{1}{9}$, formoit l'étendue d'un degré du grand cercle de la terre.

Plusieurs de nos principaux géographes ont déjà reconnu que ce stade étoit le seul qui pût convenir à l'évaluation des marches d'Alexandre, dans son invasion de l'Asie. C'est ce stade qui a servi à Néarque pour mesurer les distances que sa flotte a parcourues depuis l'*Indus* jusqu'au fond du golfe Persique. D'Anville l'a presque démontré pour ce qui concerne ce golfe [b]; et des connoissances plus exactes, acquises

[a] Aristot. *De Cœlo, l. II, c. 14, p. 472.*

[b] D'Anville, *Recherches géog. sur le golfe Persique; dans les Mémoires de l'Acad. des Inscrip. et Belles-lettres, tom. XXX, p. 132.*

depuis la mort de ce très-habile homme, m'ont mis à portée de constater que, dans la totalité du voyage, c'est-à-dire, dans une course de trois cent quatre-vingts lieues marines, la précision la plus scrupuleuse trouveroit à peine deux ou trois lieues de différence d'avec les déterminations de Néarque. [a]

L'emploi de ce stade s'est étendu à d'autres contrées auxquelles on n'a pas encore essayé d'adapter sa mesure; en voici quelques exemples.

Selon Hérodote [b], la longueur de la mer Caspienne étoit de quinze journées pour un vaisseau qui alloit à la rame; sa largeur étoit de huit journées, et il évaluoit la marche des vaisseaux à 700 stades par jour. [c]

Or, quinze jours de marche à 700 stades font 10,500 stades, et 10,500 stades de 1111 $\frac{1}{9}$ valent 189 lieues marines. Cette mesure est précisément celle des côtes occidentales de la mer Caspienne, depuis l'embouchure du Jaïk jusqu'à celle du Kur, l'ancien *Cyrus,* dans le pays des Caspiens, où étoit autrefois, comme aujourd'hui, le principal entrepôt du commerce de cette mer.

Peu après le Kur, la côte se dirige vers l'est jusqu'à Esterabad, et trace la plus grande largeur de la Caspienne dans un espace de cent lieues ou de 5600 stades, lesquels, divisés par 700, donnent exactement les huit journées de navigation dont parle Hérodote.

Mégasthène et Déimaque [d] disoient que depuis l'océan

[a] Ce Mémoire n'est pas encore imprimé.

[b] Herodot. *lib. I, §. 203.*

[c] Herodot. *lib. IV, §. 86.*

[d] Megasth. *et* Deïmach. *apud* Strab. *l. II, pag. 69.*

Méridional, l'Inde s'étendoit au nord, dans certains endroits, jusqu'à 20,000, et dans d'autres jusqu'à 30,000 stades.

Les 20,000 stades de la première mesure représentent 360 lieues; et c'est, à l'ouverture du compas, la distance en ligne droite, depuis le cap Comorin jusqu'à l'embouchure orientale du Gange. La seconde mesure vaut 540 lieues; et c'est aussi la distance exacte, et en ligne droite, depuis le cap Comorin jusque vers Kandahar, située au pied des montagnes qui séparent l'Inde de la Bactriane.

Mégasthène donnoit 26,000 stades de longueur au côté septentrional de l'Inde [a], c'est-à-dire, 468 lieues. Cette mesure se lie exactement avec les 20,000 et les 30,000 stades dont je viens de parler; et c'est juste la distance depuis les environs de Kandahar, où commence l'Inde, jusqu'à l'embouchure orientale du Gange, où elle se termine.

Ératosthène comptoit 13,000 stades en ligne droite, depuis les sources de l'*Indus*, c'est-à-dire, depuis sa sortie de la grande chaîne du Caucase, jusqu'à son embouchure [b]. Ces 13,000 stades valent 234 lieues; et cette mesure, appliquée sur les cartes du major Rennell, est aussi exacte que les précédentes.

Onésicrite donnoit 5000 stades d'étendue à la Taprobane [c]; c'est quatre-vingt-dix lieues, et, à peu de chose près, la longueur des côtes de Ceilan, prises du nord au sud.

[a] Megasth. *apud* Strab. *lib. II, pag. 69.* Le texte actuel de Strabon ne donne que *16,000 stades* à cette mesure; mais il faut lire *26,000 stades*, comme je le fais voir dans ma *note 2, pag. 180,* de l'édition française de cet auteur.

[b] Eratosth. *apud* Strab. *lib. XV, pag. 689.*

[c] Onesicrit. *apud* Strab. *lib. II, pag. 72.*

Les historiens d'Alexandre avoient dit que, depuis Thapsaque sur l'Euphrate, jusqu'aux Portes Caspiennes, il y avoit 10,300 stades [a]. Cette distance, en ligne droite, est en effet d'environ 187 lieues ou 10,370 stades, sur nos meilleures cartes.

Des Portes Caspiennes jusqu'aux caps les plus avancés dans la mer Érythrée, Ératosthène comptoit 12,000 stades en ligne droite [b]. La distance de ces *Portes*, ou de ce défilé, nommé maintenant Firouz-Kho, au cap de Jask, à l'entrée du golfe Persique, est d'environ 10° 40′ en latitude, qui valent 11,852 des stades dont je parle.

Le même auteur plaçoit le cap Sacré de l'Ibérie et les Colonnes d'Hercule, c'est-à-dire, le cap Saint-Vincent et la montagne de Gibraltar, sous la même latitude, et comptoit 3000 stades pour l'intervalle des méridiens de ces lieux [c]. Or, 3000 stades de $1111\frac{1}{9}$ au degré du grand cercle, réduits au trente-sixième parallèle, valent 3° 20′ 15″, et ne diffèrent en *plus* que de 10′ 15″ du résultat des observations modernes.

Polybe comptoit 18,837 stades en ligne droite, depuis les Colonnes d'Hercule jusqu'au détroit de Sicile [d]; et sous le trente-sixième parallèle, cette mesure représente 20° 57′ 20″. Nos connoissances actuelles mettent 21° 27′ d'intervalle en longitude entre ces points : c'est seulement 29′ 40″ de plus que la mesure rapportée par Polybe.

[a] *Apud* Strab. *lib. II, pag. 79.*

[b] Eratost. *apud* Strab. *lib. II, pag. 80.*

[c] Eratosth. *apud* Strab. *lib. I, pag. 64.*

[d] Polyb. *apud* Strab. *lib. II, pag. 105.* Voyez, dans la traduction française de Strabon, ma note correspondante à ce passage, et mes *Recherches sur le Système géographique de Polybe, pag. 8-13.*

Strabon connoissoit la forme triangulaire de la Bretagne ou l'Angleterre, et donnoit 5000 stades de longueur à son côté méridional [a]. Ces 5000 stades sont égaux à 4° 30′ de l'échelle des latitudes, ou à quatre-vingt-dix lieues; et c'est la distance exacte, en ligne droite, entre le cap Lizard et le cap de Kent, l'ancien *Cantium*, où se termine ce côté.

Pythéas de Marseille avoit dit que la longueur de la Bretagne étoit de 20,000 stades [b]: ils représentent 360 lieues; et c'est juste la mesure des côtes orientales de l'Angleterre, depuis le Lands-end jusqu'au cap Dungsby.

Le même navigateur avoit donné au circuit entier de cette île, 40,000 stades [c] ou 720 lieues. En suivant les nombreuses sinuosités des côtes, on trouveroit 42,000 stades, ou trente-six lieues de plus, parce que Pythéas avoit sans doute négligé quelques-unes de ces sinuosités.

Voilà donc encore un stade astronomique dont l'exactitude ne peut être contestée, et dont l'usage s'est étendu depuis les bords du Gange jusqu'aux extrémités de l'Europe.

De l'emploi du Stade de 666 $\frac{2}{3}$ au degré.

L'OUVRAGE de Strabon présente peu de grandes distances mesurées en stades de 240,000 et de 180,000, à la circonférence du globe, c'est-à-dire, en stades de 666 $\frac{2}{3}$, et de 500 au degré; en voici cependant quelques exemples.

Patrocle, après avoir séjourné et commandé dans l'Inde

[a] Strab. *lib. I, pag. 63; lib. II, pag. 128.*
[b] Pytheas, *apud* Strab. *lib. I, pag. 63.*
[c] Pytheas, *apud* Strab. *lib. II, pag. 104.*

sous Séleucus Nicator et Antiochus Soter, publia une description de cette contrée; il la considéra sous la forme d'un vaste triangle, comme Mégasthène et Déimaque l'avoient fait. Selon lui, le côté septentrional de l'Inde avoit 15,000 stades de longueur[a] : si on les compte à *666* $\frac{2}{3}$ par degré, on aura 450 lieues; et c'est, à dix-huit lieues près, la distance de Kandahar à l'embouchure orientale du Gange.

De l'extrémité méridionale de l'Inde jusqu'aux montagnes (du Penj-ab), il comptoit 15,000 stades pareils aux précédens, et de ces montagnes à celles du Caucase 3000 stades de plus[b]. La première de ces mesures, prise en ligne droite, depuis le cap Comorin, conduit juste aux montagnes qui, vers Moultan, terminent le Penj-ab au sud; et les 18,000 stades de la mesure générale, valant 540 lieues, pris également du cap Comorin, aboutissent dans le voisinage de Kandahar, au pied des hautes montagnes nommées Hindou-Kho par les Indiens, et dont les Grecs ont fait leur Caucase de l'Inde.

Le troisième côté de l'Inde avoit 12,000 stades, selon Patrocle[c], c'est-à-dire, 360 lieues; et cette mesure, à l'ouverture du compas, est juste la distance du cap Comorin à l'embouchure orientale du Gange.

Je ferai remarquer, en passant, que le module du stade employé par Patrocle est précisément celui que Posidonius voulut s'approprier dans la suite[d], lorsqu'il prétendit avoir découvert la valeur du périmètre de la terre, d'après la

[a] Patrocl. *apud* Strab. *lib. II, pag. 68.*
[b] *Idem, ibidem.*
[c] Patrocl. *apud* Strab. *lib. II, pag. 70.*
[d] *Suprà, pag. iv.*

mesure de l'arc céleste compris entre Alexandrie et Rhodes, et la distance itinéraire qui séparoit ces villes. Mais le plagiat de Posidonius se décèle, quand, pour obtenir les résultats qu'il desiroit, on lui voit [a] supposer Alexandrie et Rhodes sous le même méridien, quoiqu'elles diffèrent, en longitude, de 2° 22′ 45″, et éloigner ensuite leurs parallèles de 7° 30′, tandis qu'ils ne sont qu'à 5° 17′ 10″ l'un de l'autre.

D'ailleurs, quand même Posidonius n'auroit pas commis ces erreurs, il suffiroit de voir le stade de 666 $\frac{2}{3}$, employé avec succès dans l'Inde plus de 230 ans avant lui, pour se persuader qu'il n'en est pas l'inventeur, et pour reconnoître que cette mesure appartient à des astronomes beaucoup plus anciens et plus habiles que ne l'étoit Posidonius.

De l'emploi du Stade de 500 au degré.

De l'*Iapygium*, ou du cap Leuca de l'Italie, aux côtes de l'Afrique, Strabon compte 4000 stades [b]. Cette mesure, en stades de 500, représente 160 lieues, et répond au cap *Cephalæ*, aujourd'hui le cap Canan, à l'entrée occidentale de la grande Syrte.

De *Corycus*, ville située sur la côte occidentale de l'île de Crète, jusqu'à *Chersonesus magna*, maintenant Raslathne ou Raxatin, sur les côtes de l'Afrique, il compte 1500 stades [c] ou soixante lieues; et cette mesure est juste.

[a] Posidonius *apud* Cleomed. *Meteor. l. I, cap. 10.*

[b] Strab. *lib. II, pag. 124.*

[c] Strab. *lib. XVII, pag. 838.*

La

La route par terre, depuis Alexandrie jusqu'à Cyrène, étoit, selon Ératosthène, de 4200 stades [a]; ils répondent à 168 lieues, et l'on peut voir, sur nos bonnes cartes, que cette distance est exacte.

Du détroit des Colonnes au détroit de Sicile, le même géographe comptoit 8800 stades en ligne droite [b]. Or, 8800 stades de 500, réduits sous le trente-sixième parallèle, valent 21° 45′ 17″ de longitude, et ne diffèrent de nos observations modernes que de 18′ 17″ en *plus.*

Du détroit de Sicile à Rhodes, la différence en longitude, selon Polybe, étoit de 4654 stades [c] : sous le parallèle dont on vient de parler, ils valent 11° 30′ 20″; et c'est encore, à 18′ 25″ près, l'intervalle connu entre ces deux points. Je passe à un stade plus intéressant à connoître pour l'histoire de la géographie ancienne.

De l'emploi du Stade de 833 ⅓ *au degré.*

Ce stade, dont Archimède [d] et Cléomède [e] nous ont conservé le souvenir, en disant qu'il étoit contenu 300,000 fois dans la circonférence du globe, est celui dont les modernes se sont le moins occupés, et, cependant, celui qui

[a] Eratosth. *apud* Plin, *lib. V, cap. 6.* Pline dit 525 M. P. qui, dans son opinion, représentent 4200 stades.

[b] Eratosthen. *apud* Plin. *lib. V, cap. 6.* Il dit 1100 M. P. = 8800 stades. *Voyez* ma *Géographie des Grecs analysée, pag. 13-14.*

[c] Polyb. *apud* Plin. *lib. VI, cap. 38.* Pline dit 558,500 pas = 4654 stades. *Voyez*, de plus, mes *Recherches sur le Système géographique de Polybe.*

[d] Archimed. *in Arenario, pag. 277 et seq.*

[e] Cleomed. *Meteora, lib. I, c. 8, pag. 43.*

me paroît mériter le plus d'attention. Je trouve qu'il a servi à exprimer, en mesures itinéraires, les résultats d'une longue série d'observations astronomiques, entreprises pour déterminer les longitudes des principaux points de la terre, dans toute l'étendue du continent, sous le trente-sixième degré de latitude; en voici des preuves fort remarquables.

Suivant Strabon [a], on comptoit 2000 stades en ligne droite, depuis le méridien du cap Sacré de l'Ibérie jusqu'au détroit des Colonnes. Cette mesure, en stades de 833 $\frac{1}{3}$, réduite sous le trente-sixième parallèle, vaut 2° 57′ 59″ de longitude, et ne présente que 12′ 1″ de différence d'avec les observations faites de nos jours.

Du méridien du cap Sacré à celui du détroit de Sicile, Hipparque comptoit 16,300 stades [b], lesquels, réduits comme les précédens, valent 24° 10′ 37″; l'intervalle de ces lieux, étant connu pour être de 24° 37′, ne diffère que de 26′ 23″ de la mesure ancienne.

Ératosthène plaçoit Rhodes à 22,300 stades à l'orient du détroit des Colonnes [c]. En opérant comme ci-dessus, on voit qu'il éloignoit ces points, entre eux, de 33° 4′ 35″: d'après les dernières observations, ils sont à 33° 15′ 45″ l'un de l'autre; la différence n'est que de 11′ 10″.

Le même géographe fixoit à 30,300 stades [d] la distance du cap Sacré à *Issus*, terme oriental de la Méditerranée.

[a] Strab. *lib. II, p. 128; lib. III, p. 140, 156, 168.* Voyez ma *Géographie des Grecs analysée, pag. 65.*

[b] Hipparch. *apud* Strab. *lib. II, pag. 93.* Voyez mes *Recherches sur le Système géographique d'Hipparque, pag. 34.*

[c] *Géographie des Grecs analysée, p. 14, 15.*

[d] *Ibid. pag. 15.*

Cet intervalle, selon nos astronomes, est de 44 degrés 40 minutes; et sous le trente-sixième parallèle, ils valent 30,113 des stades dont je parle : la différence n'est donc que de 187 stades ou 16′ 35″, valant quatre lieues et demie, sur une longueur de 722 lieuès.

Du cap Sacré aux Portes Caspiennes, il comptoit 41,600 stades [a], ou, d'après l'évaluation précédente, 61° 42′ 13″. Dans la carte de d'Anville, cette distance est de 61° 5′, et n'offre que 37′ 13″ de moins.

Ératosthène fixoit les sources de l'*Indus* à 52,600 stades du détroit des Colonnes [b]; d'où se conclut la distance de 78° 1′ 10″, c'est-à-dire, 19′ 10″ de plus que ne présentent les cartes de d'Anville.

Enfin, Ératosthène [c] donnoit 71,600 stades pour la distance du cap Sacré à *Thinæ,* maintenant Tana-sérim, sur la côte occidentale du royaume de Siam [d]. Il plaçoit ces deux points sous le trente-sixième degré de latitude; et quoiqu'il se trompât beaucoup sur la hauteur de *Thinæ,* la mesure qu'il adoptoit, n'en exprimoit pas moins l'intervalle réel des méridiens de ces lieux. En effet, ils sont éloignés l'un de l'autre, d'après les observations modernes, de 106° 27′; et sous le parallèle dont il est question, cette mesure vaut 71,766 stades pareils aux précédens : la différence n'est donc encore que de 166 stades, ou quatre lieues seulement, sur 1722 lieues qu'embrasse cette énorme distance.

On ne s'attendoit pas sans doute à trouver tant d'exactitude

[a] *Géographie des Grecs analysée, p. 16.*
[b] *Ibid. pag. 18.*
[c] *Ibid. pag. 19.*
[d] *Ibid. pag. 142 et seq.*

chez les anciens; et l'habitude de ne juger les mesures et les distances qu'ils nous ont transmises, que d'après nos méthodes routinières et erronées, étoit loin de conduire à de pareils résultats. Les exemples que j'ai donnés, et que je pourrois multiplier, me semblent irrécusables; et quand même des observations subséquentes apporteroient de légers changemens dans les déterminations dont je me suis servi, on conçoit que quelques minutes de plus ou de moins dans le produit de ces observations, ou quelques lieues dans les distances, n'infirmeroient pas les preuves que je viens d'établir. Elles suffisent, je crois, pour justifier la nouvelle méthode que je propose, ainsi que l'évaluation offerte dans mes tableaux, des principaux stades dont les astronomes et les géographes anciens ont fait usage pour exprimer leurs mesures itinéraires.

De la confusion des différens Stades précédens, chez les géographes Grecs.

En remarquant l'inégalité des diverses mesures dont j'ai parlé jusqu'à présent, et qui toujours étoient présentées sous la dénomination générale de *stades,* on concevra que leur emploi a dû produire, chez les anciens, les mêmes méprises que les expressions de lieues ou de milles ne cessent de produire parmi nous, quand on néglige d'énoncer la valeur qu'on y attache. De là sont nées les contradictions apparentes entre la plupart des voyageurs anciens, les accusations d'imposture que leur ont prodiguées les géographes

Grecs, et que les modernes n'ont cessé de répéter d'après eux; parce que ni les uns ni les autres n'ont pas même soupçonné que les mesures ou les distances qui leur étoient offertes, pouvoient avoir été exprimées en stades de différentes longueurs.

L'ouvrage de Strabon présentera un grand nombre de discussions dans lesquelles il s'efforcera de prouver les erreurs de ses devanciers, pour l'étendue qu'ils avoient donnée à diverses portions de la terre : je ferai voir que, dans beaucoup de circonstances, ses critiques sont injustes, et que, le plus souvent, il ne fait qu'opposer à des mesures exactes, d'autres mesures prises avec le même soin, mais d'après un module ou plus grand ou plus petit que le premier. Je vais présenter quelques exemples de ces méprises.

On a vu Mégasthène et Déimaque donner à l'Inde 30,000 stades d'étendue dans sa plus grande dimension [a], et Patrocle ne porter cette même mesure qu'à 18,000 stades [b]. Ératosthène et Strabon, ne concevant pas d'où pouvoit venir cette énorme différence, n'ont pas craint de dire que Mégasthène et Déimaque en avoient grossièrement imposé [c]. Ces critiques ne se sont pas aperçus que la différence des mesures ne provenoit que de la différence des stades qu'on y avoit appliqués, et que 30,000 stades de 1111 $\frac{1}{9}$ au degré étant égaux à 18,000 stades de 666 $\frac{2}{3}$, les deux longueurs étoient égales : elles représentent en effet 540 lieues, et c'est

[a] *Suprà, pag. xix, xx.*

[b] *Suprà, pag. xxiij.*

[c] Strab. *lib. II, pag. 68 et seq.*

la distance du cap Comorin à l'extrémité occidentale et septentrionale de l'Inde, près de Kandahar.

Déimaque avoit donné à la plus petite étendue de l'Inde, en largeur, 20,000 stades [a]. Cette mesure, à l'ouverture du compas, et en stades de 1111 $\frac{1}{9}$, se trouve être à-la-fois la distance du cap Comorin à l'embouchure du Gange, et celle du même cap à l'embouchure de l'*Indus*. Déimaque, instruit que les bouches de ces fleuves étoient voisines du tropique d'été, ajoutoit que l'Inde, ou du moins cette portion de l'Inde, étoit comprise entre le tropique et l'équateur. [b]

Ératosthène, ne connoissant que le stade de 700 au degré, comptoit 16,700 stades de cette mesure, depuis l'équateur jusqu'au tropique, et soutenoit que si l'Inde avoit 20,000 stades d'étendue, comme le disoit Déimaque, il seroit impossible qu'elle pût être renfermée dans cet intervalle. Il ne voyoit donc pas que ses 16,700 stades en valoient 26,508 de ceux dont parloit Déimaque, et que l'espace indiqué par cet auteur, entre l'équateur et le tropique terrestres, étoit beaucoup plus grand qu'il ne falloit pour contenir toute la presqu'île de l'Inde, comme en effet il la contient, et au-delà : 20,000 stades de 1111 $\frac{1}{9}$, supposés pris dans le sens du méridien, ne représentent que 18 degrés de latitude, tandis que les 16,700 d'Ératosthène en valent 23° 51′ 26″.

Cet ancien comptoit 3000 stades depuis le méridien du cap Sacré jusqu'à celui des Colonnes d'Hercule [c]; et Strabon

[a] Deimach. *apud* Strab. *lib. II, p. 68-70.*
[b] *Ibid. pag. 76.*
[c] *Suprà, pag. xxj.*

2000 seulement[a]. La différence en longitude, entre ces points, est de 3° 10′ : la mesure d'Ératosthène, comptée sous le trente-sixième parallèle, en stades de 1111 $\frac{1}{9}$, vaut 3° 20′ 15″; celle de Strabon, en stades de 833 $\frac{1}{3}$, vaut 2° 57′ 59″; la première ne diffère donc que de 10′ 15″ en *plus,* et la seconde de 12′ 1″ en *moins,* de nos observations.

Ératosthène comptoit, en ligne droite, depuis le détroit des Colonnes jusqu'au détroit de Sicile, 8800 stades[b]; Polybe[c] vouloit qu'il y en eût 18,837; et Strabon[d], critiquant ces deux auteurs, prétend qu'il s'en trouve 12,000.

La grande dissemblance de ces dernières mesures feroit croire, au premier aspect, qu'il est impossible de les concilier, et que l'une ou l'autre, ou toutes les trois peut-être, renferment des erreurs considérables. Cependant, on les trouvera assez justes, si l'on sait distinguer le module du stade qui appartient à chacune d'elles. En effet, la distance du détroit des Colonnes au détroit de Sicile, étant, selon nos meilleures cartes, de 21° 27′, on reconnoît,

Que la mesure d'Ératosthène étoit exprimée en stades de 500, et que ses 8800 stades, sous le parallèle du trente-sixième degré de latitude, représentoient 21° 45′ 17″ : différence, 18′ 17″;

Que les 18,837 stades de Polybe étoient de 1111 $\frac{1}{9}$, et valoient, sous la même latitude, 20° 57′ 20″ : différence, 29′ 40″;

Et que les 12,000 stades de Strabon étoient de 700 au

[a] *Suprà, pag. xxvj.*
[b] *Suprà, pag. xxv.*
[c] *Suprà, pag. xxj.*
[d] *Suprà, pag. xiv.*

degré, et indiquoient, à la même hauteur, un espace en longitude de 21° 11′ 23″ : différence, 15′ 37″.

Ératosthène plaçoit Carthage et le détroit de Sicile sous un même méridien, à 8800 stades du détroit des Colonnes [a]. Mais le détroit de Sicile étant de 5° 45′ plus oriental que Carthage, la méprise d'Ératosthène est trop forte pour ne pas croire qu'elle tient à quelque confusion dans la valeur des mesures qu'il employoit. Trouvant deux distances exprimées par un même nombre de stades, et ne se doutant pas que ces stades pouvoient différer dans leur longueur, il a cru que Carthage et le détroit de Sicile devoient se trouver sous la même longitude. Néanmoins il me paroît évident que l'intervalle des Colonnes à Carthage lui étoit donné en stades de 700, tandis que celui des Colonnes au détroit de Sicile l'étoit en stades de 500; en voici la preuve.

La différence en longitude, entre le méridien de Gibraltar et celui des ruines de Carthage, est connue pour être de 15° 42′ : or, 8800 stades de 700, sous le trente-sixième parallèle, valent 15° 32′ 20″; et c'est, à 9′ 40″ près, le résultat de nos observations.

De même, 8800 stades de 500 représentent, à cette hauteur, 21° 45′ 17″; et c'est encore, à 18′ 17″ près, la distance des méridiens de Gibraltar et du détroit de Sicile.

La longueur de la Taprobane ou de Ceilan étoit, selon Ératosthène, de 7000 stades [b], et, selon d'autres [c], de 8000. C'est la mesure en stades de 1111 $\frac{1}{9}$, des côtes orientales de

[a] *Suprà, pag. xiv, xxv.*

[b] Eratosth. *apud* Plin. *lib. VI, cap. 24.*

[c] Strab. *lib. XV, pag. 690.*

cette

cette île, en y comprenant, plus ou moins, quelques lagunes profondes que l'on y rencontre. Ptolémée, prenant le milieu de ces mesures, fixa la plus grande dimension de cette île à 7500 stades; et comme il comptoit indifféremment tous les stades à raison de 500 pour un degré du grand cercle de la terre, il crut que les 7500 stades devoient représenter quinze degrés de latitude: il les donna à sa Taprobane; et de là vient l'énorme étendue qu'elle occupe dans ses cartes [a]. Sa longueur est près de quatre fois plus grande que celle de Ceilan, puisque cette dernière île n'a pas tout-à-fait quatre degrés du nord au sud.

Voici une autre méprise du même genre, mais beaucoup plus considérable. Ératosthène avoit dit que les 70,000 stades environ, ou plutôt les 71,600, qu'il donnoit à la longueur du continent sous le trente-sixième parallèle, occupoient un peu plus du tiers de la circonférence de ce cercle [b]. Posidonius vouloit, au contraire, que les 71,600 stades embrassassent environ la moitié de cette circonférence. [c]

Ce dernier géographe n'a pas fait attention que, dans son raisonnement, il confondoit deux stades de valeurs inégales. Sans doute, si l'on emploie, comme il le fait dans le passage dont je m'occupe, le stade de 500 au degré, le périmètre de l'équateur sera de 180,000 stades; celui du trente-sixième parallèle, de 145,623; et sa moitié, de 72,812. Mais les 71,600 stades qu'Ératosthène supposoit à la longueur du continent, étoient des stades de 700 au degré,

[a] Ptolem. *Geographia, lib. VII, cap. 4;* — *Tabula XII Asiæ.*

[b] Eratosth. *apud* Strab. *lib. I, p. 64, 65.*

[c] Posidon. *apud* Strab. *lib. II, pag. 102.*

contenus 252,000 fois dans la circonférence de l'équateur, ou 203,872 fois dans le circuit de la terre, pris sous le trente-sixième degré de latitude : ainsi, d'après ses combinaisons, il avoit raison de dire que l'étendue de l'Europe et de l'Asie n'occupoit guère que le tiers environ de ce parallèle.

Si donc Posidonius avoit fait cette attention, il auroit reconnu que les 252,000 stades d'Ératosthène, étant aux 180,000 qu'il vouloit y substituer, dans la proportion de sept à cinq, il étoit indispensable, pour comparer les grandeurs exprimées dans ces différens modules, de les réduire toutes aux mêmes élémens ; et il auroit trouvé que les 71,600 stades en question n'en représentoient que 51,143 des siens, c'est-à-dire, un peu plus du tiers du trente-sixième parallèle, comme Ératosthène l'avoit dit.

Au surplus, presque toutes les distances en longitude dont se composent les différens systèmes géographiques des Grecs, présentent des méprises ou des erreurs du même genre ; et quoique les mesures qui leur étoient transmises fussent originairement exactes, elles cessèrent bientôt de l'être pour eux, par la fausse évaluation qu'en firent les géographes spéculatifs. Comme ils n'ont jamais soupçonné que la plupart de ces mesures se trouvoient établies sur des élémens différens, ils les confondirent toutes en une seule ; et, les croyant calquées sur un même module, ils les transformèrent, au gré de leurs opinions, dans celui des modules qu'ils crurent devoir préférer. Pour Ératosthène, Hipparque et Strabon, tout ce qui portoit le nom de stade étoit censé représenter la sept-centième partie du degré d'un grand

cercle de la terre; tandis qu'aux yeux de Posidonius, de Marin de Tyr, de Ptolémée, la longueur d'un stade quelconque embrassoit la cinq-centième partie du même degré, c'est-à-dire, un espace de deux septièmes plus grand que ne le supposoit Ératosthène; et, dès-lors, on conçoit que les résultats des systèmes géographiques de ces auteurs, quand il fut question de réduire en degrés les mesures qu'ils employoient, durent offrir des dissemblances et des erreurs considérables.

On a vu [a] qu'une mesure rapportée et adoptée par Ératosthène fixoit la longueur du continent, depuis le cap Sacré de l'Ibérie jusqu'à *Thinæ*, à 71,600 stades, comptés sous le trente-sixième parallèle. Comme cet ancien croyoit qu'il étoit question de stades de 700 au degré du grand cercle, il éloigna les méridiens de ces lieux de 126° 25′ 57″ de longitude, quoiqu'ils ne fussent qu'à 106° 27′ l'un de l'autre, et commit une erreur de 19° 58′ 57″.

Posidonius et Ptolémée [b], voulant que la mesure précédente fût établie en stades de 500 au degré, prétendirent que, sous le trente-sixième parallèle, elle offroit une longueur de 177° 0′ 18″, ou même de 180 degrés en nombres ronds; et ce fut ainsi qu'ils donnèrent inconsidérément, à la portion de la terre connue de leur temps, 73° 33′ de trop, c'est-à-dire, 1190 lieues, ou au-delà des deux tiers, de plus qu'elle ne devoit avoir.

Il est donc évident que les erreurs de ces géographes n'ont d'autre source que leur méprise sur la valeur du stade

[a] *Suprà, pag. xxvij.*

[b] Ptolem. *Almagest. lib. II, cap. 1; Geogr. lib. I, cap. 12.*

qui servoit à exprimer la distance dont je parle. S'ils avoient su que le module qui lui appartenoit exclusivement, étoit le stade de 833 $\frac{1}{3}$ au degré [a], ils auroient tous fixé l'intervalle du cap Sacré à *Thinæ*, à 106° 12′ 6″, et ne se seroient écartés de nos observations modernes que de 14 minutes 54 secondes.

Peut-être remarquera-t-on dans les exemples offerts jusqu'ici, que je m'attache à reproduire souvent les mêmes distances. J'aurois pu les varier; mais j'ai pensé qu'en les répétant, le lecteur saisiroit avec plus de facilité les différens aspects sous lesquels les mesures données par les anciens doivent ou peuvent être envisagées, ainsi que les diverses modifications qu'elles sont susceptibles d'éprouver dans leur emploi, lorsqu'il est question de les comparer aux connoissances que nous possédons aujourd'hui.

Ces mêmes exemples font également voir que les astronomes et les géographes de la Grèce n'ont jamais soupçonné qu'une très-grande partie des distances qu'ils nous ont transmises, étoit exprimée en stades de valeurs inégales; et, dès-lors, n'est-il pas naturel de penser qu'ils ne sont point les auteurs de la plupart des mesures astronomiques qu'ils nous présentent dans leurs ouvrages, et sur-tout de celles qui offrent les distances directes prises dans le sens des longitudes. A cet égard, ils montrent une telle inexpérience, que, selon eux, la diversité des mesures données au même espace par les différens auteurs, ne changeoit rien à la longueur des continens, mais seulement au périmètre du globe,

[a] *Suprà, pag. xxvij.*

que les uns supposoient plus grand, les autres plus petit, dans l'énorme disproportion de 400,000 à 180,000, ou de vingt à neuf.

Si l'on doutoit encore de l'incapacité des Grecs pour les observations relatives aux longitudes, l'exemple suivant acheveroit d'en convaincre le lecteur.

Ératosthène, d'après des mesures qu'il avoit recueillies, éloignoit le méridien de Carthage de celui d'Arbelles, d'environ 22,900 stades [a]. Si on les prend pour des stades de $833 \frac{1}{3}$ au degré d'un grand cercle, on aura, sous le trente-sixième parallèle, 33° 57′ 59″; ce qui ne s'éloigne que de treize minutes, de la distance de ces lieux dans les cartes de d'Anville. Ératosthène, croyant la mesure prise en stades de 700, l'évalua sous le même parallèle à 40° 26′ 14″; et Ptolémée, citant une éclipse de lune qui, disoit-on, avoit commencé à cinq heures à Arbelles et à deux heures à Carthage, en concluoit trois heures d'intervalle, ou 45 degrés de longitude entre ces deux villes [b]. On sait aujourd'hui qu'elles sont tout au plus à 33° 45′ l'une de l'autre. Il est donc évident qu'Ératosthène, pour n'avoir pas su distinguer le stade employé dans la mesure dont il se servoit, s'est trompé de 6° 41′ 14″, et que les observateurs cités

[a] Savoir, du méridien de Carthage à celui de Thapsaque.......	19,800 stades.
De Thapsaque au Tigre (à *Ninus* ou Ninive)................	2,400.
De *Ninus* à Arbelles, environ............................	700.
	22,900 stades.

Voy. pour la combinaison de ces mesures, ma *Géographie des Grecs analysée.*

[b] Ptolem. *Geograph. lib. I, cap. 4; lib. IV, cap. 3; lib. VI, cap. 1.*

par Ptolémée, ont presque doublé l'erreur, en se trompant à leur tour de quarante-cinq minutes de temps dans leur opération, ou de 11° 15′ sur la distance qu'ils indiquoient entre Arbelles et Carthage.

De la confusion des différens Stades, chez les géographes Latins.

Les Romains, en puisant dans les ouvrages des Grecs toutes les bases de leur géographie, ne se doutèrent pas plus qu'eux de la diversité des stades employés dans l'évaluation des distances qu'ils en empruntoient; ils ne distinguèrent pas même le stade qu'Ératosthène et Hipparque avoient dit appartenir exclusivement aux observations qu'ils avoient faites: ils crurent tous les stades itinéraires calqués sur la longueur du stade d'Olympie; et, pour les réduire en mesures vulgaires, ils ne firent que compter cent vingt-cinq pas pour chaque stade, et huit stades pour un mille Romain. C'est la méthode constante de Pline et de la plupart de ses compatriotes: ils n'ont pas soupçonné qu'en travestissant ainsi toutes les anciennes distances, ils alloient les dénaturer et les rendre méconnoissables aux yeux de la postérité; en voici quelques exemples.

On a vu qu'Ératosthène donnoit à la circonférence de la terre 252,000 stades [a]. Vitruve [b] et Pline [c], en se servant des mêmes expressions, ajoutent que ce nombre de stades,

[a] *Suprà, pag. iv, ix.*
[b] Vitruv. *De Architect. l. I, c. 6, p. 14.*
[c] Plin. *lib. II, cap. 112.*

réduit en mesures Romaines, représente 31,500 milles Romains, c'est-à-dire, 31,500,000 pas.

Or, comme il est généralement reconnu aujourd'hui, que le mille Romain étoit la soixante-quinzième partie d'un degré du grand cercle de la terre, si l'on divise 31,500 par 75, on trouvera 420; et il en résultera de deux choses l'une, ou qu'Ératosthène auroit supposé 420 degrés à la circonférence du cercle, ou que le mille Romain étoit contenu, non pas 75 fois, mais 87 fois et demie, dans l'espace d'un degré.

L'impossibilité d'admettre de semblables suppositions, force à reconnoître que Vitruve et Pline confondent ici deux stades de valeurs inégales, qui différoient entre eux dans la proportion de sept à six; c'est-à-dire, qu'ils ont pris le stade d'Ératosthène de 700 au degré, pour le stade Olympique, que l'on verra être de 600 au degré. Dès-lors, la mesure Romaine a dû se trouver d'un septième trop grande; et en effet, si des 31,500 milles précédens, on ôte le septième, il en restera 27,000, lesquels, divisés par 75, donneront les 360 degrés de la circonférence de la terre, et rétabliront l'exactitude que la méprise des auteurs Romains avoit fait disparoître, en donnant au périmètre du globe 4500 milles ou 1200 lieues de plus qu'il ne doit avoir.

Ératosthène, ayant mesuré la distance du parallèle de Rhodes à celui d'Alexandrie, la trouva de 3750 stades de 700 au degré [a], c'est-à-dire, de 5° 21′ 26″.

[a] *Suprà, pag. xj.*

Pline [a], en rapportant la même observation, dit qu'Ératosthène trouva le parallèle de Rhodes éloigné de celui d'Alexandrie, de 469 mille pas. Cette somme est la réduction des 3750 stades précédens, que Pline a divisés par huit, ou, ce qui revient au même, a multipliés par 125 pas, et qu'il a exprimés en nombres ronds, suivant son usage, pour éviter les fractions; mais, pour être exact, il ne faut compter que 468,750 pas, ou 468 $\frac{3}{4}$ milles Romains. Or, 468 $\frac{3}{4}$ milles, divisés par 75, donnent 6° 15′ de différence en latitude, c'est-à-dire, 53′ 34″ de plus qu'Ératosthène ne l'avoit annoncé : donc Pline commet ici la même erreur que dans l'exemple précédent, puisque, ôtant un septième de 6° 15′, on retrouvera les 5° 21′ 26″ de l'observation d'Ératosthène.

Cet ancien avoit compté 8800 stades en ligne droite, depuis le détroit des Colonnes jusqu'au méridien de Carthage. J'ai dit [b] que ces stades étoient de 700 au degré, et qu'ils représentoient, sous le trente-sixième parallèle, 15° 32′ 20″ de longitude.

En réduisant ces 8800 stades en mesures Romaines, Pline fixe cette distance à 1100 mille pas [c], lesquels, sous le même parallèle, valent 18° 7′ 44″. Ce résultat, étant d'un septième plus fort que le précédent, annonce clairement que Pline a pris encore ces stades de 700 pour des stades Olympiques de 600 au degré.

Depuis le détroit des Colonnes jusqu'à *Issus*, Agrippa

[a] Plin. *lib. V, cap. 36.*
[b] *Suprà, pag. xiv.*
[c] Plin. *lib. V, cap. 6.* Voyez ma *Géographie des Grecs analysée, pag. 13, 14.*

comptoit

comptoit 3440 mille pas[a], c'est-à-dire, 27,520 stades Olympiques, valant, sous le trente-sixième parallèle, 56° 41′ 38″. L'intervalle entre ces points n'étant que de 41° 30′, Agrippa s'est trompé de 15° 11′ 38″.

Si, au contraire, vous prenez ces 27,520 stades pour des stades de 833 $\frac{1}{3}$ au degré d'un grand cercle, ils borneront l'espace indiqué à 40° 49′ 9″; l'erreur ne sera plus que de 40′ 51″; et cette grande approximation vous fait voir qu'Agrippa, en traduisant en mesures Romaines une distance qui étoit donnée en stades de 833 $\frac{1}{3}$, a confondu la valeur de ces stades avec celle du stade Olympique, le seul connu de ses compatriotes.

Je crois inutile de m'appesantir davantage sur les nombreux exemples que je pourrois ajouter à tous ceux qui précèdent; et je passe à des considérations plus étendues.

Aperçu général
du Système géographique des Grecs.

Après avoir indiqué ce qu'étoient les mesures itinéraires des anciens, le mode de leur évaluation, leur exactitude intrinsèque, les différens aspects sous lesquels elles se présentent, et les méprises qu'elles ont occasionnées depuis l'établissement de l'École d'Alexandrie jusqu'à nous, il faut dire comment ces mesures, si souvent confondues les unes avec les autres, se trouvent employées dans l'ensemble

[a] Agrip. *apud* Plin. *lib. VI, cap. 38.* — Voyez, pour l'intelligence de ce passage, mes *Recherches sur le Système géographique de Polybe, pag. 8, 9, 10, 13.*

du Système géographique des Grecs, et quelles sont les bases sur lesquelles ce système a été établi. Cet aperçu facilitera, je crois, l'intelligence d'un grand nombre de discussions qu'offrira l'ouvrage de Strabon.

Il n'est pas douteux que dès le cinquième siècle avant Jésus-Christ, les Grecs n'eussent déjà des idées assez claires sur la différence des climats, et qu'au moyen des hauteurs solsticiales du soleil, ou de la longueur des jours, ils ne fussent capables de déterminer, avec une certaine précision, les latitudes des lieux ou leurs distances de l'équateur: leurs ouvrages attestent les opérations qu'ils avoient faites en ce genre, et le degré d'approximation où ils étoient parvenus. Mais il est également certain que jamais ils n'ont été en état de faire une observation tant soit peu passable, pour s'assurer de la distance des lieux dans le sens des longitudes, c'est-à-dire, dans la direction de l'ouest à l'est. [a]

Cependant, comme ils ne pouvoient construire aucune carte, ni faire l'exposition de leurs systèmes, sans déterminer à-la-fois ces deux genres de distances, on croiroit peut-être que les Grecs, après des tâtonnemens successifs pour accorder avec le véritable plan de la terre les mesures qu'ils employoient, seroient parvenus à présenter quelques approximations sur les distances en longitude. Il sembleroit même que les géographes des derniers temps de l'École d'Alexandrie, aidés non-seulement des efforts de ceux qui les avoient précédés, mais encore de tous les moyens que le progrès des arts, de l'astronomie et de la navigation pouvoit leur prêter,

[a] *Suprà, pag. xxxvij.*

il sembleroit, dis-je, que ces géographes auroient dû porter la science à un degré de perfection bien supérieur à tout ce qu'on avoit fait avant eux.

Mais la marche de leurs travaux se présente sous un aspect tout opposé : et quoiqu'à ces époques plus rapprochées de nous, leurs ouvrages renferment des détails plus étendus sur des contrées presque ignorées avant eux; quoiqu'on y trouve un peu moins d'inexactitude dans la forme de ces contrées, et plus d'ensemble dans leurs dispositions générales; néanmoins la longueur des continens, considérée sous ses rapports astronomiques, n'en a point acquis plus d'exactitude dans leurs cartes. La topographie, ou la description particulière des contrées, gagnoit tous les jours quelque chose; mais comme les bases, c'est-à-dire, les distances sur lesquelles on croyoit pouvoir établir leur étendue, étoient mal évaluées, la géographie, ou la description générale de la terre, resta, pendant trois siècles, presque aussi imparfaite qu'elle l'avoit été sous Ératosthène : on continua de se tromper d'environ vingt degrés sur l'étendue de l'Europe et de l'Asie, depuis le cap Sacré jusqu'à *Thinæ* seulement; et lorsque ensuite Posidonius et Ptolémée tentèrent de rectifier ces bases, ils ne surent qu'en augmenter les erreurs, les rendre beaucoup plus fautives qu'auparavant, et se méprendre de plus de soixante-treize degrés sur la distance précédente. [a]

Le premier essai de géographie astronomique, relatif aux longitudes, ne paroît pas remonter, chez les Grecs, au-delà de trois siècles avant Jésus-Christ. Dicæarque, disciple

[a] *Suprà, pag. xxxv.*

d'Aristote, est le plus ancien auteur connu qui ait cherché à fixer sur une ligne parallèle à l'équateur, et tracée vers le trente-sixième degré de latitude, la distance des lieux dans toute la longueur du continent : cette ligne fut nommée *diaphragme,* parce qu'elle séparoit en deux toute la terre connue. Dicæarque la conduisoit depuis le détroit des Colonnes, par la Sardaigne, la Sicile, le Péloponnèse, la Carie, la Lycie, la Pamphylie, la Cilicie, le long de la chaîne du *Taurus,* jusqu'au mont *Imaüs,* qui borde l'Inde au nord. [a]

Des mesures que Dicæarque avoit données sur cette ligne, il ne nous en reste que deux; savoir, 7000 stades du détroit des Colonnes au détroit de Sicile, et 3000 du détroit de Sicile au Péloponnèse [b]. Quel que soit le stade qu'on applique à la première de ces mesures, on la trouvera trop courte, comme le disoit Polybe [c]; la seconde, prise en stades de 700 au degré, est précisément l'intervalle qui sépare le détroit de Sicile des côtes occidentales du Péloponnèse. On ne sait rien de plus, sur cet article, des opinions de Dicæarque.

Environ cinquante ans après lui, Ératosthène présenta aux Grecs le premier système complet de géographie astronomique qu'ils eussent encore vu. Comme il servit de type à ceux que publièrent dans la suite Hipparque, Polybe, Strabon et d'autres, il suffira d'examiner les bases de celui d'Ératosthène, pour donner une idée générale des moyens

[a] Dicæarch. *apud* Agathemer. *lib. I, c. 1, pag. 4.* Inter *Geographos minores Græcos, tom. II.*

[b] Dicæarch. *apud* Strab. *lib. II, p. 105.*

[c] Polyb. *apud* Strab. *lib. II, pag. 105.*

employés par ces auteurs, et de la méthode qu'ils ont suivie.

Pour faciliter la construction de sa carte, Ératosthène en établit les bases sur deux lignes qui se coupoient à angles droits à Rhodes : l'une représentoit le méridien de cette ville ; l'autre son parallèle tracé vers le trente-sixième degré de latitude, ainsi que le *diaphragme* de Dicæarque. Ces lignes pouvoient être divisées en stades ou en degrés : la première servoit d'échelle pour toutes les mesures en latitude ; la seconde, pour toutes celles en longitude.

Comme, dans la suite de cet article, je ne m'occuperai que de ce dernier genre de mesures, parce que c'étoit le seul qui offrît de grandes difficultés à déterminer, je me bornerai à dire que, sur la ligne ou le *diaphragme* dont je viens de parler, Ératosthène fixa la longueur entière du continent, et l'intervalle des principaux points intermédiaires, aux distances suivantes, en partant du cap Sacré de l'Ibérie : [a]

*SYSTÈME des Longitudes d'*Ératosthène, *en* STADES *de 700 au Degré.*

DÉNOMINATION DES LIEUX.	DISTANCES particulières.	DISTANCE totale.
Cap Sacré de l'Ibérie	0	0
Du cap Sacré au détroit des Colonnes	3000	3000
Du détroit des Colonnes au détroit de Sicile	8800	11800
Du détroit de Sicile à Rhodes	13500	25300
De Rhodes à *Issus*	5000	30300
D'*Issus* aux Portes Caspiennes	11300	41600
Des Portes Caspiennes aux sources de l'*Indus*	14000	55600
Des sources de l'*Indus* à *Thinæ*	16000	71600

[a] *Voyez*, à ce sujet, ma *Géographie des Grecs analysée*, où toutes ces mesures se

Parmi ces distances, les plus difficiles et les plus importantes à déterminer étoient celles qui donnoient la longueur de la Méditerranée, depuis le cap Sacré jusqu'à *Issus,* et celle de l'Asie, depuis *Issus* jusqu'à *Thinæ.*

Ératosthène fixa la première à 30,300; la seconde, à 41,300 stades. On ignore où il puisa ces mesures; mais la tradition qui les consacroit, fut tellement respectée, que personne, jusque vers le commencement du dix-huitième siècle, n'a osé y faire des changemens considérables. Les auteurs qui ont paru dans ce long intervalle de temps, n'ont varié le fond de leurs systèmes qu'en prolongeant ou en accourcissant quelques distances intermédiaires, selon les connoissances partielles qu'ils croyoient avoir acquises; mais ce fut toujours en combinant, en modifiant les autres mesures, de manière qu'étant réunies à celles qu'ils employoient, leur ensemble atteignît à-peu-près les limites des deux déterminations précédentes.

Un accord si constant sur les bases générales de toutes les cartes que l'on construisoit, sembleroit annoncer que les Grecs s'étoient assurés de l'exactitude de ces bases par des observations réitérées. Mais il n'existe aucune trace de ces observations : il est certain, d'ailleurs, qu'à l'époque d'Ératosthène, aucun astronome de la Grèce ne s'étoit encore transporté ni dans l'Ibérie ni au-delà du Gange; et qu'Ératosthène lui-même n'avoit pu se procurer que des notions extrêmement confuses sur les parties occidentales de l'Eu-

trouvent réunies, combinées et corrigées. Je ne puis présenter ici que des résultats généraux.

rope, et sur les portions de l'Asie situées à l'est de l'*Indus.*[a]

La preuve la plus convaincante que les déterminations précédentes n'étoient l'ouvrage d'aucun observateur connu, c'est que personne, au temps d'Ératosthène, ni depuis, ne s'est douté de la valeur des mesures dont on s'étoit servi pour exprimer les distances dont je viens de parler; c'est qu'Ératosthène, ses contemporains et plusieurs de ses successeurs, tels qu'Hipparque et Strabon, crurent que ces distances avoient été prises en stades de 700 au degré d'un grand cercle de la terre, et qu'étant réduites sous le trente-sixième parallèle, elles donnoient pour l'emplacement des lieux les longitudes suivantes :[b]

SYSTÈME des Longitudes d' Ératosthène, *réduites en* DEGRÉS *sous le trente-sixième parallèle.*

DÉNOMINATION des LIEUX.	DISTANCE DU CAP SACRÉ, SELON ÉRATOSTHÈNE, EN STADES de 700 au Degré.	DISTANCE DU CAP SACRÉ, SELON ÉRATOSTHÈNE, EN DEGRÉS sous le 36.e parallèle.	EN DEGRÉS, selon les Modernes.	DIFFÉRENCES, ou ERREURS d'Ératosthène.
		d ′ ″	d ′ ″	d ′ ″
Cap Sacré de l'Ibérie	0	0. 0. 0	0. 0. 0	0. 0. 0
Détroit des Colonnes	3000	5. 17. 51	3. 10. 0	+ 2. 7. 51
Détroit de Sicile	11800	20. 50. 11	24. 37. 0	— 3. 46. 49
Rhodes	25300	44. 40. 31	36. 25. 45	+ 8. 14. 46
Issus	30300	53. 30. 16	44. 40. 0	+ 8. 50. 16
Portes Caspiennes	41600	73. 27. 28	61. 5. 0	+ 12. 22. 28
Sources de l'*Indus*	55600	98. 10. 45	80. 52. 0	+ 17. 18. 45
Thinæ	71600	126. 25. 57	106. 27. 0	+ 19. 58. 57

[a] Strab. *lib. I, pag. 64; lib. II, pag. 93.*

[b] Ératosthène, Hipparque et Strabon ont établi leurs *diaphragmes* sur le parallèle de Rhodes, un peu au-dessus du 36.e degré

J'ajoute, dans ce tableau, la distance des lieux telle que nos connoissances actuelles la donnent, et la somme des erreurs commises par Érastosthène. On y voit qu'il éloignoit *Issus* de 53° 30′ 16″ du cap Sacré de l'Ibérie, et *Thinæ* de 126° 25′ 57″ du même promontoire; tandis que la première de ces villes n'en est pas à plus de 44° 40′, et la seconde à plus de 106° 27′.

Ainsi, dès le premier essai que firent les Grecs pour adapter une graduation à leurs cartes, ils se trompèrent sur la valeur des mesures qui servoient à exprimer les distances qu'ils avoient recueillies; et, ce qui est plus remarquable encore, c'est que leur méprise se trouve, à peu de chose près, d'un cinquième en *plus*, sur la longueur des grandes portions du continent qu'ils cherchoient à limiter.

J'ai dit qu'on ne savoit pas où Ératosthène avoit puisé les grandes mesures fondamentales de son système; et il est difficile de pressentir ce qui a pu le porter à penser que ces mesures étoient exprimées en stades de 700 au degré d'un grand cercle de la terre.

Sans doute on ne peut croire qu'il se soit décidé pour le stade de 700, d'après les seuls résultats de sa prétendue mesure de la terre : d'abord ce stade étoit connu avant lui, puisqu'on le trouve employé par Dicæarque pour indiquer la distance du détroit de Sicile au Péloponnèse [a]; et d'ailleurs,

de latitude ; mais comme ils ont varié entre eux de plusieurs minutes sur la hauteur de cette île, je ne puis tenir compte ici de ces petites différences, et je m'arrête au parallèle du trente-sixième degré de latitude.

[a] *Suprà, pag. xliv.*

quand

quand même on supposeroit Ératosthène auteur de cette mesure de la terre, on n'expliqueroit pas encore comment, après avoir connu la valeur exacte d'un degré de latitude, il se seroit trompé précisément d'un cinquième, en fixant l'étendue du degré de longitude vers la hauteur du trente-sixième parallèle.

Cette singularité est trop remarquable pour être un simple effet du hasard; elle doit tenir à quelque fait que l'on ignore; et j'ai toujours pensé qu'elle provenoit de la construction de la carte qui avoit fourni à Ératosthène les bases de son système géographique.

On sait qu'il existe plusieurs moyens de construire une carte, et d'y représenter les cercles correspondans de la sphère. Le plus simple de ces moyens, le premier qu'on ait imaginé, a été de tracer la surface de la terre, en la supposant plane; et les cartes faites suivant cette méthode, se nomment *cartes à projection plate.* Tous les cercles y sont représentés par des lignes droites; et les méridiens, au lieu de se rapprocher insensiblement pour venir tous se réunir au pôle, conservent entre eux, et dans toute leur longueur, des distances toujours égales.

Il arrive donc, dans ces sortes de projections, que les distances, dans le sens des longitudes, dès qu'on abandonne l'équateur, sont toutes plus grandes qu'elles ne devroient être, et que l'excès de leur étendue augmente sans cesse depuis ce cercle jusqu'au pôle.

Or, sur le globe de la terre, et sous le parallèle de 36° 52′ 10″, l'intervalle de deux méridiens donnés se trouve

être précisément d'un cinquième plus petit que l'intervalle des mêmes méridiens pris sous l'équateur; et comme, sur les *cartes plates,* les méridiens se trouvent toujours à la même distance les uns des autres, il s'ensuit que leur intervalle, sous la latitude précédente, est d'un cinquième trop grand, et que toutes les distances qu'on y mesure à l'ouverture du compas, pèchent en excès de la même quantité.

Observons maintenant, que c'est sous le parallèle du trente-sixième degré environ, qu'Ératosthène a tracé le *diaphragme* de la carte qu'il construisoit, et que c'est sur cette base qu'il a porté toutes les grandes mesures qu'il avoit recueillies. Si donc il a pris ces mesures sur une *carte plate,* ou dans un ouvrage qui lui présentoit le relevé d'une carte semblable, il a dû faire toutes ses distances d'un cinquième trop grandes; et c'est l'erreur qui résulte de son travail.

Il suffiroit donc, pour faire disparoître une grande partie des erreurs commises par Ératosthène et indiquées dans le tableau précédent, de considérer les distances anciennes qu'il renferme comme ayant été prises sur une *carte à projection plate,* dans laquelle l'étendue des degrés de longitude se trouvoit fixée à 700 stades sous toutes les latitudes, comme elle l'étoit sous l'équateur : alors on obtiendroit la graduation suivante, déjà bien supérieure à celle que l'on a vue, puisque l'erreur sur la position d'*Issus* s'y trouve réduite à 1° 22′ 51″, au lieu de 8° 50′ 16″ qu'elle offroit; et celle sur *Thinæ,* à 4° 9′ 51″, au lieu de 19° 58′ 57″.

*SYSTÈME des Longitudes d'*Ératosthène, *considérées comme étant prises sur une Carte à projection plate.*

DÉNOMINATION des LIEUX.	DISTANCE DU CAP SACRÉ, SELON ÉRATOSTHÈNE, EN STADES de 700 au Degré.	DISTANCE DU CAP SACRÉ, SELON ÉRATOSTHÈNE, EN DEGRÉS sur la Carte plate.	DISTANCE DU CAP SACRÉ, EN DEGRÉS, selon les Modernes.	DIFFÉRENCES, ou ERREURS d'Ératosthène.
		d ′ ″	d ′ ″	d ′ ″
Cap Sacré de l'Ibérie................	0	0. 0. 0	0. 0. 0	0. 0. 0
Détroit des Colonnes................	3000	4. 17. 9	3. 10. 0	+ 1. 7. 9
Détroit de Sicile....................	11800	16. 51. 26	24. 37. 0	— 7. 45. 34
Rhodes.............................	25300	36. 8. 34	36. 25. 45	— 0. 17. 11
Issus..............................	30300	43. 17. 9	44. 40. 0	— 1. 22. 51
Portes Caspiennes...................	41600	59. 25. 43	61. 5. 0	— 1. 39. 17
Sources de l'*Indus*..................	55600	79. 25. 43	80. 52. 0	— 1. 26. 17
Thinæ.............................	71600	102. 17. 9	106. 27. 0	— 4. 9. 51

Telle est la méthode que j'avois suivie avant que j'eusse reconnu dans les écrits des anciens, la valeur et l'emploi des différens stades astronomiques, ainsi que leur substitution fréquente chez les géographes spéculatifs. Maintenant que je crois m'être assuré de ces faits importans, je puis faire voir que le système géographique des Grecs avoit pour base des cartes plus exactes encore que je ne l'avois soupçonné. Le moyen de retrouver l'exactitude qu'elles offroient jadis, est de rendre aux mesures précédentes leurs valeurs primitives, c'est-à-dire, de reconnoître l'espèce de stade dans laquelle elles se trouvent énoncées. Je les indique dans le tableau suivant, où les distances sont prises, soit du cap Sacré de l'Ibérie, soit du détroit des Colonnes; ce qui est

indifférent pour l'objet dont je m'occupe. On y verra qu'Ératosthène avoit puisé ses mesures en longitude, dans des cartes ou des ouvrages qui les lui donnoient avec beaucoup de précision; que son erreur est de n'avoir pas reconnu le module des stades qui lui étoient indiqués; de n'avoir point su qu'il en employoit de différentes valeurs, et de les avoir tous pris inconsidérément pour des stades de 700 au degré du grand cercle.

*SYSTÈME des Longitudes d'*Ératosthène, *rétablies dans leurs Mesures primitives.*

DÉNOMINATION des LIEUX.	DISTANCES			DIFFÉRENCES, ou ERREURS d'Ératosthène.
	EN STADES des Modules suivans.	EN DEGRÉS sous le 36.e parallèle.	EN DEGRÉS, selon les Modernes.	
		d ′ ″	d ′ ″	d ′ ″
Du cap Sacré de l'Ibérie au détr. des Colon.	3000 St. de 1111 $\frac{1}{9}$	3. 20. 15	3. 10. 0	+0. 10. 15
Du détroit des Colon. au détroit de Sicile.	8800..... 500	21. 45. 17	21. 27. 0	+0. 18. 17
Du détroit des Colonnes à Rhodes.....	22300..... 833 $\frac{1}{3}$	33. 4. 35	33. 15. 45	—0. 11. 10
Du cap Sacré à *Issus*...............	30300..... 833 $\frac{1}{3}$	44. 56. 35	44. 40. 0	+0. 16. 35
Du cap Sacré aux Portes Caspiennes...	41600..... 833 $\frac{1}{3}$	61. 42. 13	61. 5. 0	+0. 37. 13
Du détr. des Colon. aux sources de l'*Indus*.	52600..... 833 $\frac{1}{3}$	78. 1. 10	77. 42. 0	+0. 19. 10
Du cap Sacré à *Thinæ*..............	71600..... 833 $\frac{1}{3}$	106. 12. 6	106. 27. 0	—0. 14. 54

En rétablissant ainsi la valeur des mesures employées par Ératosthène, on doit être frappé de la grande précision qu'elles offrent. Elles démontrent, comme je l'ai dit, qu'il avoit existé des observations astronomiques liées, combinées entre elles, dans toute l'étendue du continent, depuis l'extrémité occidentale de l'Ibérie jusqu'au-delà du Gange, et que ces antiques observations étoient exactes. Une seule

position, celle des Portes Caspiennes, encore peu connue de nos jours, diffère de trente-sept minutes de l'emplacement que d'Anville lui assigne dans ses cartes; aucune autre ne s'éloigne de vingt minutes des observations modernes : encore faut-il faire attention que les mesures anciennes, nous étant transmises en nombres ronds, ne doivent pas être jugées avec toute la rigueur que nous mettons aujourd'hui dans nos opérations.

Ce tableau fait voir que la plus grande partie des mesures qu'il renferme, avoit été réduite en stades de 833 $\frac{1}{3}$ au degré. Les deux distances qui s'éloignent de cette détermination, appartiennent à d'autres séries de mesures, à d'autres systèmes combinés d'après des stades différens, et n'ont été préférées par Ératosthène, que d'après son opinion particulière et erronée sur l'intervalle beaucoup trop grand qu'il supposoit exister entre le détroit de Sicile, le Péloponnèse et Rhodes. Mais Hipparque et Strabon nous ont conservé les anciennes mesures qu'Ératosthène avoit rejetées, et qui rendront à tout le système de ses longitudes, l'unité d'évaluation qu'elles avoient nécessairement dans la carte qu'il copioit. L'une est la distance du cap Sacré au détroit des Colonnes, que Strabon porte à 2000 stades [a]; l'autre est celle du cap Sacré au détroit de Sicile, qu'Hipparque fixoit à 16,300 stades. [b]

Au moyen de ces restitutions, on peut se flatter d'obtenir, à très-peu de chose près, et sous un même module, l'ensemble des mesures en longitude qui servoient de base au

[a] *Suprà, pag. xxvj.* [b] *Suprà, pag. xxvj.*

système géographique dont les Grecs se sont emparés; je les offre dans le tableau suivant :

SYSTÈME PRIMITIF des Longitudes recueillies par les Grecs.				
DÉNOMINATION des LIEUX.	DISTANCES			DIFFÉRENCES ou ERREURS.
	EN STADES de 833 $\frac{1}{3}$ au Degré.	EN DEGRÉS sous le 36.e parallèle.	EN DEGRÉS, selon les Modernes.	
		d ′ ″	d ′ ″	d ′ ″
Du cap Sacré au détroit des Colonnes	2000	2. 57. 59	3. 10. 0	— 0. 12. 1
Du cap Sacré au détroit de Sicile.........	16300	24. 10. 37	24. 37. 0	— 0. 26. 23
Du détroit des Colonnes à Rhodes.........	22300	33. 4. 35	33. 15. 45	— 0. 11. 10
Du cap Sacré à *Issus*	30300	44. 56. 35	44. 40. 0	+ 0. 16. 35
Du cap Sacré aux Portes Caspiennes.......	41600	61. 42. 13	61. 5. 0	+ 0. 37. 13
Du détroit des Colonnes aux sources de l'*Indus*.	52600	78. 1. 10	77. 42. 0	+ 0. 19. 10
Du cap Sacré à *Thinæ*..................	71600	106. 12. 6	106. 27. 0	— 0. 14. 54

Il est donc clair que l'échelle des mesures itinéraires de la carte que les Grecs ont copiée, présentoit dans ses divisions, des stades de 833 $\frac{1}{3}$ au degré d'un grand cercle de la terre, ou de 300,000 à la circonférence du globe. Si l'on vouloit rechercher ce qui a pu induire Ératosthène à croire que ces stades étoient de 700 au degré, il me semble qu'on en trouveroit la cause dans la manière même dont cette carte pouvoit être construite.

J'ai parlé des *cartes plates;* le défaut inséparable de leur projection peut être considérablement diminué, en se bornant à ne tracer qu'une zone du globe, parce que, dans l'espace de douze à quinze degrés de latitude, la convergence des méridiens est assez peu sensible, pour qu'on

puisse la négliger sans beaucoup d'inconvéniens. Ainsi, par exemple, les anciens peuples des environs de la Méditerranée pouvoient tracer, pour leur usage, une carte plate de cette mer, en y réduisant l'intervalle des méridiens, comparé à l'intervalle des parallèles, dans la proportion que ces cercles présentent sur le globe à une latitude donnée. Ils pouvoient ensuite établir sur le parallèle moyen de cette carte, les bases de sa graduation, et y rapporter toutes les distances qu'ils avoient recueillies dans le sens de la longitude. J'ai fait voir [a] que ce genre de projection étoit encore en usage à Tyr, dans le premier siècle de l'ère Chrétienne, et que les géographes l'employoient même pour représenter l'ensemble de toutes les terres qu'ils connoissoient.

Or, dans une carte semblable, le degré de longitude, étant supposé de 833 stades $\frac{1}{3}$ sous l'équateur, se trouve réduit à 700 stades juste, sous le parallèle de 32° 51′ 40″; et cette latitude étant, à peu de chose près, celle de Sidon, de Tyr et de Babylone, les antiques habitans de ces villes, lorsqu'ils construisoient des cartes pour leur usage, devoient nécessairement compter 700 stades en nombre rond, pour l'intervalle de chaque degré de longitude, pris vers la hauteur des lieux qu'ils occupoient.

Il suffisoit donc que, vers le temps d'Ératosthène, une carte échappée des ruines récentes de Tyr ou de Babylone, ne lui offrît pas très-clairement le mode de sa construction,

[a] *Voyez* mes *Recherches sur le Système géographique de Marin de Tyr.* Cet ancien fixoit à 400 stades environ, le degré de longitude du 36.e parallèle, parce qu'il évaluoit le degré de l'équateur à 500 stades. La proportion est la même.

pour que cet ancien, y trouvant les mesures de l'ouest à l'est évaluées en un stade de 700 au degré, crût que cette appréciation se rapportoit au degré de l'équateur, et pour qu'il commît, dans toutes les longitudes de la nouvelle carte qu'il essayoit de construire, l'erreur d'environ un cinquième qu'entraînoit cette méprise.

Quoi qu'il en soit de ces rapprochemens, ils indiqueroient au moins la contrée où les Grecs ont pu recueillir les élémens de leur système géographique : ils nous y montreroient deux des plus anciens peuples connus, les Babyloniens et les Phœniciens, qui, de temps immémorial, paroissent avoir été les dépositaires d'une foule d'observations astronomiques et de connoissances relatives à la navigation. Ces rapprochemens donneroient enfin la possibilité de concevoir comment Ératosthène, dans un siècle où les Grecs n'avoient encore que des notions très-incertaines sur les pays occidentaux de l'Europe et sur les portions orientales de l'Inde; dans un temps où leurs astronomes n'étoient pas encore sortis de la Grèce, de l'Asie mineure et de l'Égypte; comment, dis-je, Ératosthène a pu se trouver tout-à-coup en état d'exprimer l'étendue des continens en mesures intrinsèquement exactes; comment, en dissimulant les secours qu'il avoit tirés de cette ancienne carte, il a encouru le reproche de n'avoir point dit où il avoit puisé la plupart des distances qu'il employoit [a]; comment il a pu se tromper sur leur valeur, et se tromper précisément d'un cinquième dans l'emploi qu'il en a fait en construisant sa carte.

[a] Strab. *lib. II, pag. 79.*

Ce n'est pas ici le lieu de m'étendre davantage sur ces aperçus généraux; je n'ai voulu que faire entrevoir la liaison des faits qui, selon moi, portent invinciblement à reconnoître dans la plupart des mesures géodésiques qui nous sont transmises par les anciens, les vestiges d'une géographie astronomique très-perfectionnée. L'époque des grands travaux qui ont fixé ces mesures nous est inconnue; il paroît même que déjà, au siècle d'Alexandre, le souvenir n'en existoit plus que dans une tradition extrêmement vague, puisque les annales de Tyr et de Babylone n'ont rien fourni aux Grecs qui pût leur faire soupçonner le module du stade qu'il convenoit d'appliquer à la carte qu'ils consultoient. Peut-être ces travaux appartenoient-ils au peuple qui, dans l'ordre des temps, et sur le même sol, avoit précédé les Babyloniens et les Tyriens que nous connoissons? Quinze siècles avant Ninus, les Scythes s'étoient emparés de l'Asie [a], c'est-à-dire, de la Perse, de l'Assyrie, de la Babylonie, de la Phœnicie. Ninus, suivant Pezron [b], vivoit 2291 ans avant Jésus-Christ : l'empire qui avoit précédé le sien, pouvoit donc remonter vers 3700 ou 3800 ans avant la même époque, et l'on conçoit que, dans ce long intervalle de temps, les sciences ont pu s'élever, se maintenir à un grand degré de perfection, s'éteindre insensiblement après la conquête de Ninus, et ne laisser que des souvenirs confus de leur antique exactitude.

[a] *His [Scythis] igitur Asia per mille quingentos annos vectigalis fuit. Pendendi tributi finem Ninus rex Assyriorum imposuit.* Just. *Histor. lib. II, cap. 3.*

[b] Pezron, *L'antiquité des temps rétablie, pag. 454.*

Évaluation des Mesures anciennes en Mesures modernes.

Je passe maintenant à la réduction des mesures anciennes en mesures usuelles modernes; et tout ce que j'ai dit annonce que, pour avoir la valeur de chacun des stades dont j'ai parlé, et celle des pieds qu'ils renferment, je dois la chercher dans la longueur même du degré d'un méridien de la terre.

Cette recherche est plus curieuse qu'elle ne peut être utile en géographie, par la raison qu'il sera toujours très-difficile, peut-être même impossible, d'arriver à une précision rigoureuse. Il n'y a point d'erreur à craindre dans la méthode que je propose, toutes les fois qu'on se bornera à réduire les distances anciennes, en degrés, en minutes, en secondes, et à les employer sous cette forme : mais si l'on veut, dans l'usage, leur substituer des toises, des pieds, ou telle autre mesure usuelle que ce puisse être, on risquera toujours de commettre quelques petites inexactitudes, et elles deviendroient d'autant plus sensibles, que l'espace à exprimer seroit plus grand.

Ces inexactitudes tiendroient à deux causes principales : d'abord, aux difficultés qu'on n'a pu vaincre encore, et qui s'opposent à ce qu'on puisse s'assurer, à douze ou quinze toises près, de la vraie longueur d'un degré de la terre ; ensuite, à l'inégalité reconnue dans les degrés de latitude du sphéroïde terrestre, sous les différens parallèles. Comme

il n'est guère possible de deviner à quelle hauteur les anciens ont pris leurs mesures, nous sommes réduits, à cet égard, à rapporter et à comparer chacune d'elles au degré moyen du méridien, pris sous le quarante-cinquième degré de latitude.

Ce degré moyen, d'après les dernières opérations faites en France pour la mesure de la terre, a été fixé à 57,008 toises : cette évaluation me sert, dans le tableau suivant, à établir, sous différens aspects, la longueur des stades dont j'ai parlé, et celle des pieds Grecs et Romains qui en dérivent.

ÉVALUATION des différens STADES *et de leurs Pieds, en* Mesures Françaises.

Nombre de STADES à la circonfér.ce de la Terre.	Nombre de STADES au Degré.	VALEUR DU STADE, le Degré du Méridien étant pris pour 57,008 toises.	VALEUR DU PIED GREC, de la six-centième partie DU STADE.	VALEUR DU PIED ROMAIN, déduite du pied Grec; le pied Grec étant au pied Romain comme 25 est à 24.
		Tois. *Déclm.* = Tois. Pi. Po. Li. *Déc.*	Pi. *Déclm.* = Po. Li. *Déc.* = 10.es de Lig. *Déc.*	Pi. *Déclm.* = Po. Li. *Déc.* = 10.es de Lig. *Déc.*
400,000	1111 1/9	51,3072 = 51. 1. 10. 1,421	0,5131 = 6. 1,882 = 738,824	0,4925 = 5. 10,927 = 709,271
300,000	833 1/3	68,4096 = 68. 2. 5. 5,894	0,6841 = 8. 2,510 = 985,098	0,6567 = 7. 10,569 = 945,694
252,000	700	81,4400 = 81. 2. 7. 8,160	0,8144 = 9. 9,274 = 1172,731	0,7818 = 9. 4,582 = 1125,821
240,000	666 2/3	85,5120 = 85. 3. 0. 10,368	0,8551 = 10. 3,137 = 1231,370	0,8209 = 9. 10,211 = 1182,111
216,000	600	95,0133 = 95. 0. 0. 11,520	0,9501 = 11. 4,819 = 1368,190	0,9121 = 10. 11,346 = 1313,460
180,000	500	114,0160 = 114. 0, 1. 1,824	1,1402 = 13. 8,183 = 1641,830	1,0946 = 13. 1,615 = 1576,151

Le mille Romain, composé de huit stades Olympiques, ou de huit stades de 600 au degré, vaut 760 toises 0 pied 7 pouces 8,160 lignes; ou 760,107 toises. Il est contenu 75 fois dans un degré du *grand cercle de la terre.*

Le pas Romain, contenu mille fois dans le mille Romain, vaut 4 pieds 6 pouces 8,730 lignes; ou 4,561 pieds.

Le pied Romain, contenu cinq fois dans le pas Romain, vaut 10 pouces 11,346 lignes; ou, en dixièmes de ligne, 1313,460.

Il seroit possible, comme je l'ai dit, que les résultats présentés dans ce tableau ne fussent pas tous rigoureusement

exacts; car il pourroit se faire que quelques-uns des stades qu'il renferme, n'eussent pas été conclus de la longueur du degré pris sous le quarante-cinquième parallèle. Cependant je puis faire voir que les deux mesures anciennes qu'on se flatte de connoître avec le plus d'approximation, se réunissent pour confirmer les évaluations que je viens d'en donner.

La première de ces mesures est celle du frontispice du Parthénon, ou temple de Minerve, à Athènes. David le Roy[a] lui donne 95 pieds 1 pouce 10 lignes de largeur; l'ingénieur Focherot, qui a séjourné à Athènes, et qui a recommencé cette mesure à plusieurs reprises, lui a trouvé 95 pieds Français juste; et, d'après le surnom d'*Hécatom-pédon*, que les anciens donnoient à cet édifice, on doit croire que les 95 pieds précédens ne s'éloignent guère de cent pieds Grecs.

En multipliant donc ces 95 pieds par six, pour avoir la longueur d'un stade, toujours composé de 600 pieds Grecs, on aura 95 de nos toises pour le stade; et c'est précisément, à onze lignes et demie près, la mesure du stade de 216,000 à la circonférence du globe, telle que je l'ai donnée dans mon tableau.

Ce stade est le stade Olympique de 600 au degré d'un grand cercle de la terre : si, de la mesure de Focherot, on veut déduire le pied Grec Olympique, on lui trouvera 1368 dixièmes de ligne, ou 11 pouces 4 lignes $\frac{800}{1000}$ du

[a] Le Roy, *Ruines des plus beaux monumens de la Grèce, pag. 49. — Précis d'une Dissertation sur les mesures des anciens, pag. 9.*

pied de Paris, et il ne différera de mon évaluation que d'un cinquantième de ligne.

La seconde mesure, à laquelle je m'arrêterai, est celle du pied Romain. J'ai dit que la plupart des écrivains qui avoient tenté de déterminer sa longueur, avoient présenté des résultats différens. Je crois devoir mettre sous les yeux du lecteur, les dix principales évaluations qu'ils en ont faites, et je les prends dans un Mémoire de Fréret [a], où elles sont réduites en dixièmes de ligne du pied de Paris.

Longueur du pied Romain, selon Luca Petto et Fabretti	1306.
Selon une autre mesure de Luca Petto	1307.
Selon Picard, d'après le *Congius*, et selon de la Hire, d'après le temple d'Antonin	1310.
Selon Auzout et Greaves, d'après le pied sculpté sur le tombeau de Statilius	1311. 1312.
Selon Auzout, d'après le pied du tombeau de Cossutius, et selon Picard, d'après le pied du tombeau d'Æbutius	1315.
Selon de la Hire, d'après le temple de Vesta à Tivoli	1316.
Selon Fabretti, d'après le pied du tombeau d'Æbutius	1318.
Selon de la Hire, d'après le Panthéon	1319.
Selon Cassini, d'après la voie *Æmilia*, et selon de la Hire, d'après le temple de Bacchus et celui de Faune	1320.
TOTAL de ces évaluations	13134.

Le seul moyen de concilier ces auteurs, est sans doute de prendre le milieu de leurs variantes, afin de diviser les erreurs le plus qu'il est possible. Or, le milieu des précédentes évaluations seroit 1313,400, qui ne diffèrent du

[a] Fréret, *Essai sur les mesures longues des anciens. Recueil de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, tom. XXIV, pag. 483 et suivantes.*

pied Romain, présenté dans mon tableau où il est déduit de la mesure de la terre et du stade Olympique, que de 60 dix-millièmes de ligne; et l'on conviendra que l'on ne pouvoit guère espérer de parvenir à une conformité plus grande, dans des combinaisons établies sur des bases aussi différentes, et aussi indépendantes les unes des autres que celles que je viens de comparer.

Ces rapprochemens me semblent annoncer que le degré de la terre, fixé par les anciens à une longueur équivalente à 57,008 de nos toises, peut être regardé comme le type d'où dérivoient les deux mesures dont je parle; et comme aucun monument ne contredit les autres évaluations que je tire de la même source, rien ne me paroît s'opposer à ce qu'on leur accorde la même confiance.

Quant à la préférence que je donne aux mesures déduites de la longueur du degré, sur celles que fournissent les monumens, je la crois fondée, comme je l'ai dit, et sur la grande incertitude qui résultent de leurs variantes, et sur l'accumulation inévitable d'une longue série d'erreurs, lorsqu'on veut conclure une grande mesure de l'agrégation d'une multitude de petits élémens.

En effet, admettez pour un instant quelques doutes sur la détermination du degré à 57,008 toises, et supposez-lui vingt-cinq toises de plus ou de moins. Une différence si considérable n'augmenteroit ou ne diminueroit les longueurs fixées dans mon tableau, que de deux pieds sur le mille Romain, de trois pouces sur le stade Olympique, et d'un vingtième de ligne sur le pied Romain; tandis

que la différence du fort au foible, sur les dix évaluations précédentes, porte l'incertitude à une ligne et deux cinquièmes sur ce pied; à six pieds, sur le stade Olympique; à quarante-huit pieds, sur le mille Romain; à six cents toises, sur le degré; et l'on a vu, au commencement de cet écrit, que, si l'on réunissoit toutes les variantes qui ont été présentées sur cet objet, la différence s'éleveroit jusqu'à 1085 toises par degré.

Il n'y a donc pas à hésiter sur le choix des moyens qui peuvent fixer l'étendue des anciennes mesures itinéraires. La longueur du degré terrestre, étant l'une des plus grandes bases que l'on puisse employer, est, par cette raison même, une de celles qui présentent le moins d'inconvéniens, puisque, si elle renferme des erreurs, elles se subdivisent tellement qu'elles deviennent presque nulles. Et comme, d'ailleurs, les réductions en toises, en pieds, &c. ne doivent servir qu'à mesurer de petites fractions de degré, c'est-à-dire, des espaces trop courts pour être convertis en mesures astronomiques, on ne risquera jamais de se tromper sensiblement, dans l'usage qu'on se trouvera forcé d'en faire.

L'opinion reçue aujourd'hui, donne au pied Romain 1306 dixièmes de ligne; et nos géographes en concluent unanimement le mille Romain à 756 toises en nombres ronds. Dans mon tableau, il excède 760 toises. Pour justifier encore cette évaluation, je dois montrer que le mille Romain à 756 toises altéreroit toutes les mesures Grecques que les écrivains de l'ancienne Rome ont traduites en mesures Romaines. Je me bornerai à un seul exemple qui suffira

pour rendre cette altération sensible, en réduisant en toises Françaises les mesures que j'emploierai.

On a vu Ératosthène compter 3750 stades de 700 au degré, pour la distance du parallèle d'Alexandrie à celui de Rhodes [a]; il est donc incontestable que, suivant lui, cette mesure représentoit 5° 21′ 26″ de différence en latitude; et, en faisant avec nos astronomes le degré moyen de 57,008 toises, on trouve que l'observation d'Ératosthène donnoit, entre les parallèles précédens, 305,400 de nos toises.

Pline, en réduisant ces 3750 stades en milles Romains, fixoit cet intervalle à 468,750 pas. J'ai dit [b] que, dans son opération, Pline avoit confondu le stade dont se servoit Ératosthène, avec le stade Olympique, et que, pour faire disparoître son erreur, il falloit ôter un septième de sa mesure; ainsi elle ne vaut que 401,786 pas, ou 401 milles Romains $\frac{786}{1000}$; et si vous comptez chacun de ces milles à 756 toises, vous ne trouverez que 303,750 toises, ou 5° 19′ 42″, c'est-à-dire, 1′ 44″ de moins qu'Ératosthène ne l'avoit annoncé. Donc il est évident que le mille Romain à 756 toises est trop court, et que, pour retrouver le résultat de l'opération de cet ancien, il faut compter le mille à 760 toises $\frac{107}{1000}$, qui produiront juste les 305,400 toises, ou les 5° 21′ 26″ de la distance qu'il avoit déterminée.

Il n'est pas ici question de juger l'observation d'Ératosthène, mais seulement d'accorder les mesures Romaines avec la mesure Grecque, dont elles dérivoient incontestablement.

[a] *Suprà, pag. xj.*

[b] *Suprà, pag. xl.*

Dès-lors,

Dès-lors, il est indispensable d'abandonner la fausse évaluation du mille Romain à 756 toises, et de lui substituer celle de 760 toises $\frac{107}{1000}$, qui devient une partie aliquote de la circonférence de la terre, contenue 75 fois dans le degré moyen d'un méridien terrestre, ou 27,000 fois dans le périmètre du globe. [a]

Et comme le stade Olympique étoit la huitième partie du mille Romain, il s'ensuit que la longueur de ce stade, au lieu d'être de 94 toises et demie, comme on le prétend, étoit de 95 toises $\frac{0133}{10000}$; qu'il étoit contenu 600 fois dans le degré, et 216,000 fois dans la circonférence de la terre.

Au reste, je dois prévenir que ce stade, sur lequel les Romains semblent avoir calqué toutes leurs mesures itinéraires, et auquel nos géographes modernes cherchent toujours à rapporter la plus grande partie des distances qu'ils trouvent dans les auteurs Grecs et Latins, est, de tous les stades dont j'ai parlé, celui dont les anciens me paroissent avoir fait le moins d'usage. Il n'en est pas question dans les cinq déterminations de la circonférence de la terre, les seules que les Grecs nous aient transmises clairement [b]; je n'en trouve pas de vestiges parmi les nombreuses distances employées dans les divers systèmes des géographes de l'École d'Alexandrie : nulle part, enfin, il n'est donné pour une partie aliquote du degré terrestre; et ce n'est que par des approximations successives, et en les comparant à la valeur présumée du mille Romain, que les modernes sont parvenus à découvrir que ce stade devoit

[a] *Suprà, pag. xxxix.*

[b] *Suprà, pag. iv, v.*

répondre à la six-centième partie d'un degré. Quelle que soit l'incertitude de son origine, j'ai cru devoir le placer au nombre des stades astronomiques, dont l'existence et l'exactitude me semblent démontrées par tous les exemples précédens.

USAGE DES TABLEAUX

Pour la réduction et l'évaluation des Mesures itinéraires Grecques et Romaines.

LES tableaux que j'ai annoncés sont au nombre de seize, et suffisent, je crois, pour résoudre toutes les questions relatives aux mesures itinéraires exprimées en stades, ou en milles Romains.

Le N.° I présente la réduction, ou la valeur des six différens stades dont j'ai parlé, en degrés, minutes et secondes d'un grand cercle de la terre.

Le N.° II est l'inverse du premier; il offre la valeur des degrés, des minutes et des secondes d'un grand cercle de la terre, en stades des six modules précédens.

Le N.° III donne la valeur des différens stades, en lieues marines de vingt au degré, c'est-à-dire, en lieues de 2850 toises $\frac{4}{10}$.

Dans le N.° IV, on trouvera la valeur de ces divers stades, en toises, pieds, pouces, lignes et millièmes de ligne, en supposant, d'après les dernières opérations faites en France,

57,008 toises au degré moyen d'un grand cercle de la terre.

Dans le N.° V, les différens stades sont convertis en myriamètres Français, dont 1000 représentent le quart d'un méridien terrestre.

Comme on a souvent besoin de réduire des stades en milles Romains, ou des milles Romains en stades, soit pour comparer des distances exprimées dans l'une et l'autre de ces mesures, soit pour reconnoître les fréquentes méprises des géographes Latins dans la conversion des stades en milles, je donne,

Dans le tableau N.° VI, la valeur des différens stades en milles Romains;

Dans le N.° VII, la valeur des milles Romains en stades des différens modules, et en degrés d'un grand cercle de la terre.

Dans le N.° X, la valeur des milles Romains est donnée en toises, pieds, pouces, lignes, &c., et en myriamètres Français.

La plupart des géographes anciens ayant établi leurs mesures en longitude sur le parallèle du trente-sixième degré de latitude, ou du moins sur une ligne qui s'en écartoit peu, je donne aussi dans les tableaux N.os VIII et IX, la réduction des stades en degrés, et des degrés en stades, à la hauteur de ce parallèle.

Si ces mesures vous sont données en milles Romains, convertissez d'abord les milles en stades de 600 au degré, au moyen du tableau N.° VII, et réduisez ensuite ces stades en degrés, d'après le tableau N.° VIII. C'est ainsi que vous trouverez que 600 milles Romains valoient, dans l'opinion de Pline, 4800 stades Olympiques, et qu'ils lui représentoient 9° 53′ 18″ de longitude, sous le parallèle dont il est question.

L'usage des tableaux précédemment indiqués ne se borne point à éviter au lecteur la peine de faire les réductions qu'ils présentent; ils ont un avantage plus réel, celui de suppléer souvent au silence des auteurs, sur la valeur des stades qu'ils emploient, et celui de découvrir leurs erreurs, quand ils comptent les distances en stades différens de ceux qui avoient servi à les mesurer.

Supposez que la distance d'une ville à une autre soit donnée de 4200 stades, sans que la valeur de ces stades se trouve exprimée. Mesurez, sur une bonne carte moderne, l'intervalle de ces villes : si, par exemple, il est égal à six degrés de l'échelle des latitudes, c'est-à-dire, à six degrés d'un grand cercle, vous reconnoîtrez dans le tableau N.° II, que la mesure vous est donnée en stades de 700 au degré; et par le tableau N.° III, que ces 4200 stades représentent 120 de nos lieues marines.

De même, si une mesure quelconque vous est présentée de deux manières différentes; si un auteur la fait de 10,000 stades, et un autre de 6000 stades, sans en désigner la

valeur, et que vous ayez reconnu, sur la carte moderne, cette distance pour être de neuf degrés d'un grand cercle, vous trouverez dans le tableau N.° II, que la première mesure est indiquée en stades de 1111 $\frac{1}{9}$, la seconde en stades de 666 $\frac{2}{3}$, et que la dissemblance apparente de ces mesures n'existe que dans le module des stades qui servent à les exprimer, puisque, d'après le tableau N.° III, elles valent l'une et l'autre 180 lieues.

Vous verrez également, et avec la même facilité, que les 8800 stades d'Ératosthène, et les 18,837 de Polybe, donnés, par ces auteurs, pour la distance du détroit des Colonnes au détroit de Sicile, et qu'ils croyoient être des stades de 700 au degré, étoient, au contraire, des stades d'une valeur très-différente de celle qu'ils imaginoient. L'intervalle entre les points précédens, étant de 21° 27′ du trente-sixième parallèle, le tableau N.° IX fait connoître que la mesure d'Ératosthène étoit prise en stades de 500; celle de Polybe, en stades de 1111 $\frac{1}{9}$; et le tableau N.° VIII, que les deux distances sont justes, à quelques minutes près.[a]

J'ai cru devoir ajouter encore six autres tableaux numérotés XI – XVI, que j'avois faits pour mon usage, et qui souvent m'ont été utiles pour découvrir rapidement les rapports d'un nombre de stades donné, avec tous les autres stades dont j'ai parlé. Ils offrent aussi, et avec plus d'extension que les tableaux précédens, le moyen de reconnoître l'identité des mesures, lorsqu'elles se trouvent

[a] *Suprà, pag. xxxj.*

exprimées en stades de modules différens. Si je vois Mégasthène donner au côté oriental de l'Inde 20,000 stades, et Patrocle 12,000 seulement [a], je cherche dans lequel de ces tableaux le nombre 20,000 correspond à celui de 12,000; c'est dans le N.° XI; et l'indication mise à la tête des colonnes me fait voir que le stade employé par Mégasthène étoit de 1111 $\frac{1}{9}$, et celui de Patrocle, de 666 $\frac{2}{3}$. Je réduis les deux mesures en degrés ou en lieues, au moyen des tableaux N.os I ou III; elles me donnent, l'une et l'autre, 18 degrés ou 360 lieues. Je les porte sur la carte moderne; je reconnois que c'est juste, à l'ouverture du compas, la distance du cap Comorin à l'embouchure orientale du Gange, et j'en conclus qu'il ne peut me rester aucun doute sur l'exactitude de mes évaluations.

S'il étoit possible qu'on accusât ma méthode d'être trop favorable aux anciens, je répondrois que les règles de la critique exigent impérieusement qu'on interprète toujours les auteurs dans le sens qui leur est le plus favorable; et qu'en géographie, lorsqu'une mesure est juste, ou à-peu-près juste, sous quelque rapport que ce soit, il n'est jamais permis de la supposer fausse. D'ailleurs, cette méthode est extrêmement simple; elle ne présente rien d'hypothétique; elle consiste uniquement à reconnoître, pour modules des mesures anciennes, les cinq ou six stades que les Grecs eux-mêmes attestent avoir été employés jadis par les astronomes, les géographes et les voyageurs [b]. Ce moyen suffit

[a] *Suprà, pag. xix, xx, xxiij.* [b] *Suprà, pag. iv, v.*

pour que l'on puisse embrasser, avec précision, les distances les plus considérables; tandis que le vice des systèmes proposés jusqu'à ce jour, est de n'être applicables qu'à des mesures d'une petite étendue, et de perdre leur apparente exactitude, dès qu'on cherche à étendre leur usage au-delà de quelques milliers de toises.

Au surplus, je ne prétends pas assurer que toutes les distances qui nous sont transmises par les écrivains de la Grèce et de Rome, soient exactes; je dis, seulement, que la très-grande partie de celles que j'ai examinées, me paroît s'accorder avec nos connoissances actuelles, et que la règle que je propose est susceptible d'expliquer ou de rectifier une foule de passages d'auteurs anciens, qui, jusqu'à présent, avoient paru être ou extrêmement erronés, ou remplis de difficultés inextricables.

GOSSELLIN.

(Suivent les Tableaux.)

TABLEAU

VALEUR des différens STADES, *en* DEGRÉS

NOMBRE des STADES.	EN STADES de 1111 $\frac{1}{9}$ au Degré.	EN STADES de 833 $\frac{1}{3}$ au Degré.	EN STADES de 700 au Degré.	EN STADES de 666 $\frac{2}{3}$ au Degré.	EN STADES de 600 au Degré.	EN STADES de 500 au Degré.
	D. M. S.	*D. M. S.*	*D. M. S.*	*D. M. S.*	*D. M. S.*	*D. M. S.*
1 Stade....	0. 0. 3	0. 0. 4	0. 0. 5	0. 0. 5	0. 0. 6	0. 0. 7
2	0. 0. 6	0. 0. 9	0. 0. 10	0. 0. 11	0. 0. 12	0. 0. 14
3	0. 0. 10	0. 0. 13	0. 0. 15	0. 0. 16	0. 0. 18	0. 0. 22
4	0. 0. 13	0. 0. 17	0. 0. 21	0. 0. 22	0. 0. 24	0. 0. 29
5	0. 0. 16	0. 0. 22	0. 0. 26	0. 0. 27	0. 0. 30	0. 0. 36
6	0. 0. 19	0. 0. 26	0. 0. 31	0. 0. 32	0. 0. 36	0. 0. 43
7	0. 0. 23	0. 0. 30	0. 0. 36	0. 0. 38	0. 0. 42	0. 0. 50
8	0. 0. 26	0. 0. 35	0. 0. 41	0. 0. 43	0. 0. 48	0. 0. 58
9	0. 0. 29	0. 0. 39	0. 0. 46	0. 0. 49	0. 0. 54	0. 1. 5
10	0. 0. 32	0. 0. 43	0. 0. 51	0. 0. 54	0. 1. 0	0. 1. 12
20	0. 1. 5	0. 1. 26	0. 1. 43	0. 1. 48	0. 2. 0	0. 2. 24
30	0. 1. 37	0. 2. 10	0. 2. 34	0. 2. 42	0. 3. 0	0. 3. 36
40	0. 2. 10	0. 2. 53	0. 3. 26	0. 3. 36	0. 4. 0	0. 4. 48
50 Stade.......	0. 2. 42	0. 3. 36	0. 4. 17	0. 4. 30	0. 5. 0	0. 6. 0
60	0. 3. 14	0. 4. 19	0. 5. 9	0. 5. 24	0. 6. 0	0. 7. 12
70	0. 3. 47	0. 5. 2	0. 6. 0	0. 6. 18	0. 7. 0	0. 8. 24
80	0. 4. 19	0. 5. 46	0. 6. 51	0. 7. 12	0. 8. 0	0. 9. 36
90	0. 4. 52	0. 6. 29	0. 7. 43	0. 8. 6	0. 9. 0	0. 10. 48
100	0. 5. 24	0. 7. 12	0. 8. 34	0. 9. 0	0. 10. 0	0. 12. 0
200	0. 10. 48	0. 14. 24	0. 17. 9	0. 18. 0	0. 20. 0	0. 24. 0
300	0. 16. 12	0. 21. 36	0. 25. 43	0. 27. 0	0. 30. 0	0. 36. 0
400	0. 21. 36	0. 28. 48	0. 34. 17	0. 36. 0	0. 40. 0	0. 48. 0
500	0. 27. 0	0. 36. 0	0. 42. 51	0. 45. 0	0. 50. 0	1. 0. 0

N.° I.

...° I.

...inutes et Secondes, d'un grand cercle de la Terre.

...OMBRE des ...TADES.	EN STADES de 1111 $\frac{1}{9}$ au Degré.	EN STADES de 833 $\frac{1}{3}$ au Degré.	EN STADES de 700 au Degré.	EN STADES de 666 $\frac{2}{3}$ au Degré.	EN STADES de 600 au Degré.	EN STADES de 500 au Degré.
	D. M. S.	*D. M. S.*	*D. M. S.*	*D. M. S.*	*D. M. S.*	*D. M. S.*
...o Stades.	0. 32. 24	0. 43. 12	0. 51. 26	0. 54. 0	1. 0. 0	1. 12. 0
...o	0. 37. 48	0. 50. 24	1. 0. 0	1. 3. 0	1. 10. 0	1. 24. 0
...o	0. 43. 12	0. 57. 36	1. 8. 34	1. 12. 0	1. 20. 0	1. 36. 0
...o	0. 48. 36	1. 4. 48	1. 17. 9	1. 21. 0	1. 30. 0	1. 48. 0
...00	0. 54. 0	1. 12. 0	1. 25. 43	1. 30. 0	1. 40. 0	2. 0. 0
...00	1. 48. 0	2. 24. 0	2. 51. 26	3. 0. 0	3. 20. 0	4. 0. 0
...00	2. 42. 0	3. 36. 0	4. 17. 9	4. 30. 0	5. 0. 0	6. 0. 0
...00	3. 36. 0	4. 48. 0	5. 42. 51	6. 0. 0	6. 40. 0	8. 0. 0
...00	4. 30. 0	6. 0. 0	7. 8. 34	7. 30. 0	8. 20. 0	10. 0. 0
...00	5. 24. 0	7. 12. 0	8. 34. 17	9. 0. 0	10. 0. 0	12. 0. 0
...00	6. 18. 0	8. 24. 0	10. 0. 0	10. 30. 0	11. 40. 0	14. 0. 0
...00	7. 12. 0	9. 36. 0	11. 25. 43	12. 0. 0	13. 20. 0	16. 0. 0
...00	8. 6. 0	10. 48. 0	12. 51. 26	13. 30. 0	15. 0. 0	18. 0. 0
...,000	9. 0. 0	12. 0. 0	14. 17. 9	15. 0. 0	16. 40. 0	20. 0. 0
...,000	18. 0. 0	24. 0. 0	28. 34. 17	30. 0. 0	33. 20. 0	40. 0. 0
...,000	27. 0. 0	36. 0. 0	42. 51. 26	45. 0. 0	50. 0. 0	60. 0. 0
...,000	36. 0. 0	48. 0. 0	57. 8. 34	60. 0. 0	66. 40. 0	80. 0. 0
...,000	45. 0. 0	60. 0. 0	71. 25. 43	75. 0. 0	83. 20. 0	100. 0. 0
...,000	54. 0. 0	72. 0. 0	85. 42. 51	90. 0. 0	100. 0. 0	120. 0. 0
...,000	63. 0. 0	84. 0. 0	100. 0. 0	105. 0. 0	116. 40. 0	140. 0. 0
...,000	72. 0. 0	96. 0. 0	114. 17. 9	120. 0. 0	133. 20. 0	160. 0. 0
...,000	81. 0. 0	108. 0. 0	128. 34. 18	135. 0. 0	150. 0. 0	180. 0. 0
...0,000 ...	90. 0. 0	120. 0. 0	142. 51. 26	150. 0. 0	166. 40. 0	200. 0. 0

TABLEAU

VALEUR des DEGRÉS, *des Minutes et des Seconde*

NOMBRE des DEGRÉS.	EN STADES de 1111 $\frac{1}{9}$ au Degré.	EN STADES de 833 $\frac{1}{3}$ au Degré.	EN STADES de 700 au Degré.	EN STADES de 666 $\frac{2}{3}$ au Degré.	EN STADES de 600 au Degré.	EN STADES de 500 au Degré.
	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*	Stades. *Déc*
1 Degré...	1111, 111	833, 333	700, 000	666, 667	600, 000	500, 0
2.........	2222, 222	1666, 667	1400, 000	1333, 333	1200, 000	1000, 0
3.........	3333, 333	2500, 000	2100, 000	2000, 000	1800, 000	1500, 0
4.........	4444, 444	3333, 333	2800, 000	2666, 667	2400, 000	2000, 0
5.........	5555, 556	4166, 667	3500, 000	3333, 333	3000, 000	2500, 0
6.........	6666, 667	5000, 000	4200, 000	4000, 000	3600, 000	3000, 0
7.........	7777, 778	5833, 333	4900, 000	4666, 667	4200, 000	3500, 0
8.........	8888, 889	6666, 667	5600, 000	5333, 333	4800, 000	4000, 0
9.........	10000, 000	7500, 000	6300, 000	6000, 000	5400, 000	4500, 0
10.........	11111, 111	8333, 333	7000, 000	6666, 667	6000, 000	5000, 0
20.........	22222, 222	16666, 667	14000, 000	13333, 333	12000, 000	10000, 0
30.........	33333, 333	25000, 000	21000, 000	20000, 000	18000, 000	15000, 0
40.........	44444, 444	33333, 333	28000, 000	26666, 667	24000, 000	20000, 0
50.........	55555, 556	41666, 667	35000, 000	33333, 333	30000, 000	25000, 0
60.........	66666, 667	50000, 000	42000, 000	40000, 000	36000, 000	30000, 0
70.........	77777, 778	58333, 333	49000, 000	46666, 667	42000, 000	35000, 0
80.........	88888, 889	66666, 667	56000, 000	53333, 333	48000, 000	40000, 0
90.........	100000, 000	75000, 000	63000, 000	60000, 000	54000, 000	45000, 0
100.........	111111, 111	83333, 333	70000, 000	66666, 667	60000, 000	50000, 0
180.........	200000, 000	150000, 000	126000, 000	120000, 000	108000, 000	90000, 0
360.........	400000, 000	300000, 000	252000, 000	240000, 000	216000, 000	180000, 0

° II.

un grand cercle de la Terre, *en STADES de différens modules.*

INUTES et CONDES.	EN STADES de 1111 $\frac{1}{9}$ au Degré.	EN STADES de 833 $\frac{1}{3}$ au Degré.	EN STADES de 700 au Degré.	EN STADES de 666 $\frac{2}{3}$ au Degré.	EN STADES de 600 au Degré.	EN STADES de 500 au Degré.
	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*
Minute..	18, 519	13, 889	11, 667	11, 111	10, 000	8, 333
....	37, 037	27, 778	23, 333	22, 222	20, 000	16, 667
....	55, 556	41, 667	35, 000	33, 333	30, 000	25, 000
....	74, 074	55, 556	46, 667	44, 444	40, 000	33, 333
....	92, 593	69, 444	58, 333	55, 556	50, 000	41, 667
....	111, 111	83, 333	70, 000	66, 667	60, 000	50, 000
....	129, 630	97, 222	81, 667	77, 778	70, 000	58, 333
....	148, 148	111, 111	93, 333	88, 889	80, 000	66, 667
....	166, 667	125, 000	105, 000	100, 000	90, 000	75, 000
0........	185, 185	138, 889	116, 667	111, 111	100, 000	83, 333
0........	370, 370	277, 778	233, 333	222, 222	200, 000	166, 667
0........	555, 556	416, 667	350, 000	333, 333	300, 000	250, 000
0........	740, 741	555, 556	466, 667	444, 444	400, 000	333, 333
0........	925, 926	694, 444	583, 333	555, 556	500, 000	416, 667
Secondes.	1, 543	1, 157	0, 972	0, 926	0, 833	0, 694
0........	3, 086	2, 315	1, 944	1, 852	1, 667	1, 389
0........	6, 173	4, 630	3, 889	3, 704	3, 333	2, 778
0........	9, 259	6, 944	5, 833	5, 556	5, 000	4, 167
0........	12, 346	9, 259	7, 778	7, 407	6, 667	5, 556
0........	15, 432	11, 574	9, 722	9, 259	8, 333	6, 944

TABLEAU

VALEUR des différens STADES *en* LIEUES *marines*

NOMBRE des STADES.	STADES de 1111 $\frac{1}{9}$ au Degré, EN LIEUES.	STADES de 833 $\frac{1}{3}$ au Degré, EN LIEUES.	STADES de 700 au Degré, EN LIEUES.	STADES de 666 $\frac{2}{3}$ au Degré, EN LIEUES.	STADES de 600 au Degré, EN LIEUES.	STADES de 500 au Degré, EN LIEUES.
	Lieues. *Décim.*	Lieues. *Décim.*	Lieues. *Décim.*	Lieues. *Décim.*	Lieues. *Décim.*	Lieues. *Décim.*
1 Stade....	0, 018	0, 024	0, 029	0, 030	0, 033	0, 040
2.........	0, 036	0, 048	0, 057	0, 060	0, 067	0, 080
3.........	0, 054	0, 072	0, 086	0, 090	0, 100	0, 120
4.........	0, 072	0, 096	0, 114	0, 120	0, 133	0, 160
5.........	0, 090	0, 120	0, 143	0, 150	0, 167	0, 200
6.........	0, 108	0, 144	0, 171	0, 180	0, 200	0, 240
7.........	0, 126	0, 168	0, 200	0, 210	0, 233	0, 280
8.........	0, 144	0, 192	0, 229	0, 240	0, 267	0, 320
9.........	0, 162	0, 216	0, 257	0, 270	0, 300	0, 360
10........	0, 180	0, 240	0, 286	0, 300	0, 333	0, 400
20........	0, 360	0, 480	0, 571	0, 600	0, 667	0, 800
30........	0, 540	0, 720	0, 857	0, 900	1, 000	1, 200
40........	0, 720	0, 960	1, 143	1, 200	1, 333	1, 600
50........	0, 900	1, 200	1, 429	1, 500	1, 667	2, 000
60........	1, 080	1, 440	1, 714	1, 800	2, 000	2, 400
70........	1, 260	1, 680	2, 000	2, 100	2, 333	2, 800
80........	1, 440	1, 920	2, 286	2, 400	2, 667	3, 200
90........	1, 620	2, 160	2, 571	2, 700	3, 000	3, 600
100.......	1, 800	2, 400	2, 857	3, 000	3, 333	4, 000
200.......	3, 600	4, 800	5, 714	6, 000	6, 667	8, 000
300.......	5, 400	7, 200	8, 571	9, 000	10, 000	12, 000
400.......	7, 200	9, 600	11, 429	12, 000	13, 333	16, 000
500.......	9, 000	12, 000	14, 286	15, 000	16, 667	20, 000

o III.

vingt au degré, d'un grand cercle de la Terre.

OMBRE des ADES.	STADES de $1111\frac{1}{9}$ au Degré, EN LIEUES.	STADES de $833\frac{1}{3}$ au Degré, EN LIEUES.	STADES de 700 au Degré, EN LIEUES.	STADES de $666\frac{2}{3}$ au Degré, EN LIEUES.	STADES de 600 au Degré, EN LIEUES.	STADES de 500 au Degré, EN LIEUES.
	Lieues. *Décim.*	Lieues. *Décim.*	Lieues. *Décim.*	Lieues. *Décim.*	Lieues. *Décim.*	Lieues. *Décim.*
o Stades.	10, 800	14, 400	17, 143	18, 000	20, 000	24, 000
o.......	12, 600	16, 800	20, 000	21, 000	23, 333	28, 000
o.......	14, 400	19, 200	22, 857	24, 000	26, 667	32, 000
o.......	16, 200	21, 600	25, 714	27, 000	30, 000	36, 000
00......	18, 000	24, 000	28, 571	30, 000	33, 333	40, 000
00......	36, 000	48, 000	57, 143	60, 000	66, 667	80, 000
00......	54, 000	72, 000	85, 714	90, 000	100, 000	120, 000
00......	72, 000	96, 000	114, 286	120, 000	133, 333	160, 000
00......	90, 000	120, 000	142, 857	150, 000	166, 667	200, 000
00......	108, 000	144, 000	171, 429	180, 000	200, 000	240, 000
00......	126, 000	168, 000	200, 000	210, 000	233, 333	280, 000
00......	144, 000	192, 000	228, 571	240, 000	266, 667	320, 000
00......	162, 000	216, 000	257, 143	270, 000	300, 000	360, 000
000....	180, 000	240, 000	285, 714	300, 000	333, 333	400, 000
000....	360, 000	480, 000	571, 429	600, 000	666, 667	800, 000
000....	540, 000	720, 000	857, 143	900, 000	1000, 000	1200, 000
000....	720, 000	960, 000	1142, 857	1200, 000	1333, 333	1600, 000
000....	900, 000	1200, 000	1428, 571	1500, 000	1666, 667	2000, 000
000....	1080, 000	1440, 000	1714, 286	1800, 000	2000, 000	2400, 000
000....	1260, 000	1680, 000	2000, 000	2100, 000	2333, 333	2800, 000
000....	1440, 000	1920, 000	2285, 714	2400, 000	2666, 667	3200, 000
000....	1620, 000	2160, 000	2571, 429	2700, 000	3000, 000	3600, 000
,000...	1800, 000	2400, 000	2857, 143	3000, 000	3333, 333	4000, 000

TABLEAU

VALEUR des différens STADES *en* TOISES, *Pieds, Pouces*

NOMBRE des STADES.	EN STADES de 1111 $\frac{1}{9}$ AU DEGRÉ.				EN STADES de 833 $\frac{1}{3}$ AU DEGRÉ.				EN STADES de 700 AU DEGRÉ.			
	Toises.	Pieds.	Pouc.	Lig. *Décim.*	Toises.	Pieds.	Pouc.	Lig. *Décim.*	Toises.	Pieds.	Pouc.	Lig. *Déci*[m.]
1 Stade.......	51.	1.	10.	1, 421	68.	2.	5.	5, 894	81.	2.	7:	8, 160
2............	102.	3.	8.	2, 842	136.	4.	10.	11, 789	162.	5.	3.	4, 320
3............	153.	5.	6.	4, 262	205.	1.	4.	5, 683	244.	1.	11.	0, 480
4............	205.	1.	4.	5, 683	273.	3.	9.	11, 578	325.	4.	6.	8, 640
5............	256.	3.	2.	7, 104	342.	0.	3.	5, 472	407.	1.	2.	4, 800
6............	307.	5.	0.	8, 525	410.	2.	8.	11, 366	488.	3.	10.	0, 960
7............	359.	0.	10.	9, 946	478.	5.	2.	5, 261	570.	0.	5.	9, 120
8............	410.	2.	8.	11, 366	547.	1.	7.	11, 155	651.	3.	1.	5, 280
9............	461.	4.	7.	0, 787	615.	4.	1.	5, 050	732.	5.	9.	1, 440
10...........	513,	0.	5.	2, 208	684.	0.	6.	10, 944	814.	2.	4.	9, 600
20...........	1026.	0.	10.	4, 416	1368.	1.	1.	9, 888	1628.	4.	9.	7, 200
30...........	1539.	1.	3.	6, 624	2052.	1.	8.	8, 832	2443.	1.	2.	4, 800
40...........	2052.	1.	8.	8, 832	2736.	2.	3.	7, 776	3257.	3.	7.	2, 400
50...........	2565.	2.	1.	11, 040	3420.	2.	10.	6, 720	4072.	0.	0.	0, 000
60...........	3078.	2.	7.	1, 248	4104.	3.	5.	5, 664	4886.	2.	4.	9, 600
70...........	3591.	3.	0.	3, 456	4788.	4.	0.	4, 608	5700.	4.	9.	7, 200
80...........	4104.	3.	5.	5, 664	5472.	4.	7.	3, 552	6515.	1.	2.	4, 800
90...........	4617.	3.	10.	7, 872	6156,	5.	2.	2, 496	7329.	3.	7.	2, 400
100..........	5130.	4.	3.	10, 080	6840.	5.	9.	1, 440	8144.	0.	0.	0, 000
200..........	10261.	2.	7.	8, 160	13681.	5.	6.	2, 880	16288.	0.	0.	0, 000
300..........	15392.	0.	11.	6, 240	20522.	5.	3.	4, 320	24432.	0.	0.	0, 000
400..........	20522.	5.	3.	4, 320	27363.	5.	0.	5, 760	32576.	0.	0.	0, 000
500..........	25653.	3.	7.	2, 400	34204.	4.	9.	7, 200	40720.	0.	0.	0, 000

°IV.

...gnes, *&c.*, le Degré moyen étant pris pour 57,008 Toises.

NOMBRE des STADES.	EN STADES de $666\frac{2}{3}$ AU DEGRÉ.					EN STADES de 600 AU DEGRÉ.					EN STADES de 500 AU DEGRÉ.				
	Toises.	Pieds.	Pouc.	Lig.	*Décim.*	Toises.	Pieds.	Pouc.	Lig.	*Décim.*	Toises.	Pieds.	Pouc.	Lig.	*Décim.*
tade.......	85.	3.	0.	10,	368	95.	0.	0.	11,	520	114.	0.	1.	1,	824
....	171.	0.	1.	8,	736	190.	0.	1.	11,	040	228.	0.	2.	3,	648
....	256.	3.	2.	7,	104	285.	0.	2.	10,	560	342.	0.	3.	5,	472
....	342.	0.	3.	5,	472	380.	0.	3.	10,	080	456.	0.	4.	7,	296
....	427.	3.	4.	3,	840	475.	0.	4.	9,	600	570.	0.	5.	9,	120
....	513.	0.	5.	2,	208	570.	0.	5.	9,	120	684.	0.	6.	10,	944
....	598.	3.	6.	0,	576	665.	0.	6.	8,	640	798.	0.	8.	0,	768
....	684.	0.	6.	10,	944	760.	0.	7.	8,	160	912.	0.	9.	2,	592
....	769.	3.	7.	9,	312	855.	0.	8.	7,	680	1026.	0.	10.	4,	416
....	855.	0.	8.	7,	680	950.	0.	9.	7,	200	1140.	0.	11.	6,	240
....	1710.	1.	5.	3,	360	1900.	1.	7.	2,	400	2280.	1.	11.	0,	480
....	2565.	2.	1.	11,	040	2850.	2.	4.	9,	600	3420.	2.	10.	6,	720
....	3420.	2.	10.	6,	720	3800.	3.	2.	4,	800	4560.	3.	10.	0,	960
....	4275.	3.	7.	2,	400	4750.	4.	0.	0,	000	5700.	4.	9.	7,	200
....	5130.	4.	3.	10,	080	5700.	4.	9.	7,	200	6840.	5.	9.	1,	440
....	5985.	5.	0.	5,	760	6650.	5.	7.	2,	400	7981.	0.	8.	7,	680
....	6840.	5.	9.	1,	440	7601.	0.	4.	9,	600	9121.	1.	8.	1,	920
....	7696.	0.	5.	9,	120	8551.	1.	2.	4,	800	10261.	2.	7.	8,	160
o..........	8551.	1.	2.	4,	800	9501.	2.	0.	0,	000	11401.	3.	7.	2,	400
o..........	17102.	2.	4.	9,	600	19002.	4.	0.	0,	000	22803.	1.	2.	4,	800
o..........	25653.	3.	7.	2,	400	28504.	0.	0.	0,	000	34204.	4.	9.	7,	200
o..........	34204.	4.	9.	7,	200	38005.	2.	0.	0,	000	45606.	2.	4.	9,	600
o..........	42756.	0.	0.	0,	000	47506.	4.	0.	0,	000	57008.	0.	0.	0,	000

TABLEAU

VALEUR des différens STADES

NOMBRE des STADES.	STADES de 1111 $\frac{1}{9}$ au Degré, EN MYRIAMÈT.	STADES de 833 $\frac{1}{3}$ au Degré, EN MYRIAMÈT.	STADES de 700 au Degré, EN MYRIAMÈT.	STADES de 666 $\frac{2}{3}$ au Degré, EN MYRIAMÈT.	STADES de 600 au Degré, EN MYRIAMÈT.	STADES de 500 au Degré, EN MYRIAMÈT.
	Myriam. *Mètres.*	Myriam. *Mètres.*	Myriam. *Mètres.*	Myriam. *Mètres.*	Myriam. *Mètres.*	Myriam. *Mètres.*
1 Stade....	0, 0100	0, 0133	0, 0159	0, 0167	0, 0185	0, 0222
2..........	0, 0200	0, 0267	0, 0317	0, 0333	0, 0370	0, 0444
3..........	0, 0300	0, 0400	0, 0476	0, 0500	0, 0555	0, 0667
4..........	0, 0400	0, 0533	0, 0635	0, 0667	0, 0741	0, 08[illegible]
5..........	0, 0500	0, 0667	0, 0794	0, 0833	0, 0926	0, 1111
6..........	0, 0600	0, 0800	0, 0952	0, 1000	0, 1111	0, 1333
7..........	0, 0700	0, 0933	0, 1111	0, 1167	0, 1296	0, 1555
8..........	0, 0800	0, 1067	0, 1270	0, 1333	0, 1481	0, 1778
9..........	0, 0900	0, 1200	0, 1429	0, 1500	0, 1667	0, 2000
10.........	0, 1000	0, 1333	0, 1587	0, 1667	0, 1852	0, 2222
20.........	0, 2000	0, 2667	0, 3175	0, 3333	0, 3704	0, 4444
30.........	0, 3000	0, 4000	0, 4762	0, 5000	0, 5555	0, 6667
40.........	0, 4000	0, 5333	0, 6349	0, 6667	0, 7407	0, 888[illegible]
50.........	0, 5000	0, 6667	0, 7936	0, 8333	0, 9259	1, 1111
60.........	0, 6000	0, 8000	0, 9524	1, 0000	1, 1111	1, 3333
70.........	0, 7000	0, 9333	1, 1111	1, 1667	1, 2963	1, 5555
80.........	0, 8000	1, 0667	1, 2698	1, 3333	1, 4815	1, 777[illegible]
90.........	0, 9000	1, 2000	1, 4286	1, 5000	1, 6667	2, 000[illegible]
100........	1, 0000	1, 3333	1, 5873	1, 6667	1, 8518	2, 222[illegible]
200........	2, 0000	2, 6667	3, 1746	3, 3333	3, 7037	4, 4444
300........	3, 0000	4, 0000	4, 7619	5, 0000	5, 5555	6, 6667
400........	4, 0000	5, 3333	6, 3492	6, 6667	7, 4074	8, 888[illegible]
500........	5, 0000	6, 6667	7, 9365	8, 3333	9, 2593	11, 111[illegible]

N.° [illegible]

° V.

MYRIAMÈTRES FRANÇAIS.

OMBRE des TADES.	STADES de 1111 $\frac{1}{9}$ au Degré, EN MYRIAMÈT.	STADES de 833 $\frac{1}{3}$ au Degré, EN MYRIAMÈT.	STADES de 700 au Degré, EN MYRIAMÈT.	STADES de 666 $\frac{2}{3}$ au Degré, EN MYRIAMÈT.	STADES de 600 au Degré, EN MYRIAMÈT.	STADES de 500 au Degré, EN MYRIAMÈT.
	Myriam. Mètres.	Myriam. Mètres.	Myriam. Mètres.	Myriam. Mètres.	Myriam. Mètres.	Myriam. Mètres.
0 Stades.	6, 0000	8, 0000	9, 5238	10, 0000	11, 1111	13, 3333
0.......	7, 0000	9, 3333	11, 1111	11, 6667	12, 9630	15, 5555
0.......	8, 0000	10, 6667	12, 6984	13, 3333	14, 8148	17, 7778
0.......	9, 0000	12, 0000	14, 2857	15, 0000	16, 6667	20, 0000
00......	10, 0000	13, 3333	15, 8730	16, 6667	18, 5185	22, 2222
00......	20, 0000	26, 6667	31, 7460	33, 3333	37, 0370	44, 4444
00......	30, 0000	40, 0000	47, 6190	50, 0000	55, 5555	66, 6667
00......	40, 0000	53, 3333	63, 4921	66, 6667	74, 0741	88, 8889
00......	50, 0000	66, 6667	79, 3651	83, 3333	92, 5926	111, 1111
00......	60, 0000	80, 0000	95, 2381	100, 0000	111, 1111	133, 3333
00......	70, 0000	93, 3333	111, 1111	116, 6667	129, 6296	155, 5555
00......	80, 0000	106, 6667	126, 9841	133, 3333	148, 1481	177, 7778
00......	90, 0000	120, 0000	142, 8571	150, 0000	166, 6667	200, 0000
000....	100, 0000	133, 3333	158, 7302	166, 6667	185, 1852	222, 2222
000....	200, 0000	266, 6667	317, 4603	333, 3333	370, 3704	444, 4444
000....	300, 0000	400, 0000	476, 1905	500, 0000	555, 5555	666, 6667
000....	400, 0000	533, 3333	634, 9206	666, 6667	740, 7407	888, 8889
000....	500, 0000	666, 6667	793, 6508	833, 3333	925, 9259	1111, 1111
000....	600, 0000	800, 0000	952, 3810	1000, 0000	1111, 1111	1333, 3333
000....	700, 0000	933, 3333	1111, 1111	1166, 6667	1296, 2963	1555, 5555
000....	800, 0000	1066, 6667	1269, 8413	1333, 3333	1481, 4815	1777, 7778
000....	900, 0000	1200, 0000	1428, 5714	1500, 0000	1666, 6667	2000, 0000
,000...	1000, 0000	1333, 3333	1587, 3016	1666, 6667	1851, 8519	2222, 2222

TABLEAU

VALEUR des différens STADES

NOMBRE des STADES.	STADES de 1111 $\frac{1}{9}$ au Degré, EN MILLES ROM.	STADES de 833 $\frac{1}{3}$ au Degré, EN MILLES ROM.	STADES de 700 au Degré, EN MILLES ROM.	STADES de 666 $\frac{2}{3}$ au Degré, EN MILLES ROM.	STADES de 600 au Degré, EN MILLES ROM.	STADES de 500 au Degré, EN MILLES ROM.
	Milles. *Pas.*	Milles. *Pas.*	Milles. *Pas.*	Milles. *Pas.*	Milles. *Pas.*	Milles. *Pas.*
1 Stade......	0, 067	0, 090	0, 107	0, 112	0, 125	0, 150
2.........	0, 135	0, 180	0, 214	0, 225	0, 250	0, 300
3.........	0, 202	0, 270	0, 321	0, 337	0, 375	0, 450
4.........	0, 270	0, 360	0, 429	0, 450	0, 500	0, 600
5.........	0, 337	0, 450	0, 536	0, 562	0, 625	0, 750
6.........	0, 405	0, 540	0, 643	0, 675	0, 750	0, 900
7.........	0, 472	0, 630	0, 750	0, 787	0, 875	1, 050
8.........	0, 540	0, 720	0, 857	0, 900	1, 000	1, 200
9.........	0, 607	0, 810	0, 964	1, 012	1, 125	1, 350
10........	0, 675	0, 900	1, 071	1, 125	1, 250	1, 500
20........	1, 350	1, 800	2, 143	2, 250	2, 500	3, 000
30........	2, 025	2, 700	3, 214	3, 375	3, 750	4, 500
40........	2, 700	3, 600	4, 286	4, 500	5, 000	6, 000
50........	3, 375	4, 500	5, 357	5, 625	6, 250	7, 500
60........	4, 050	5, 400	6, 429	6, 750	7, 500	9, 000
70........	4, 725	6, 300	7, 500	7, 875	8, 750	10, 500
80........	5, 400	7, 200	8, 571	9, 000	10, 000	12, 000
90........	6, 075	8, 100	9, 643	10, 125	11, 250	13, 500
100.......	6, 750	9, 000	10, 714	11, 250	12, 500	15, 000
200.......	13, 500	18, 000	21, 429	22, 500	25, 000	30, 000
300.......	20, 250	27, 000	32, 143	33, 750	37, 500	45, 000
400.......	27, 000	36, 000	42, 857	45, 000	50, 000	60, 000
500.......	33, 750	45, 000	53, 571	56, 250	62, 500	75, 000

° VI.

MILLES ROMAINS.

OMBRE des TADES.	STADES de 1111 $\frac{1}{9}$ au Degré, EN MILLES ROM.	STADES de 833 $\frac{1}{3}$ au Degré, EN MILLES ROM.	STADES de 700 au Degré, EN MILLES ROM.	STADES de 666 $\frac{2}{3}$ au Degré, EN MILLES ROM.	STADES de 600 au Degré, EN MILLES ROM.	STADES de 500 au Degré, EN MILLES ROM.
	Milles. *Pas.*	Milles. *Pas.*	Milles. *Pas.*	Milles. *Pas.*	Milles. *Pas.*	Milles. *Pas.*
o Stades.	40, 500	54, 000	64, 286	67, 500	75, 000	90, 000
0.......	47, 250	63, 000	75, 000	78, 750	87, 500	105, 000
0.......	54, 000	72, 000	85, 714	90, 000	100, 000	120, 000
0.......	60, 750	81, 000	96, 429	101, 250	112, 500	135, 000
00......	67, 500	90, 000	107, 143	112, 500	125, 000	150, 000
00......	135, 000	180, 000	214, 286	225, 000	250, 000	300, 000
00......	202, 500	270, 000	321, 429	337, 500	375, 000	450, 000
00......	270, 000	360, 000	428, 571	450, 000	500, 000	600, 000
00......	337, 500	450, 000	535, 714	562, 500	625, 000	750, 000
00......	405, 000	540, 000	642, 857	675, 000	750, 000	900, 000
00......	472, 500	630, 000	750, 000	787, 500	875, 000	1050, 000
00......	540, 000	720, 000	857, 143	900, 000	1000, 000	1200, 000
00......	607, 500	810, 000	964, 286	1012, 500	1125, 000	1350, 000
,000....	675, 000	900, 000	1071, 429	1125, 000	1250, 000	1500, 000
,000....	1350, 000	1800, 000	2142, 858	2250, 000	2500, 000	3000, 000
,000....	2025, 000	2700, 000	3214, 286	3375, 000	3750, 000	4500, 000
,000....	2700, 000	3600, 000	4285, 715	4500, 000	5000, 000	6000, 000
,000....	3375, 000	4500, 000	5357, 143	5625, 000	6250, 000	7500, 000
,000....	4050, 000	5400, 000	6428, 572	6750, 000	7500, 000	9000, 000
,000....	4725, 000	6300, 000	7500, 000	7875, 000	8750, 000	10500, 000
,000....	5400, 000	7200, 000	8571, 429	9000, 000	10000, 000	12000, 000
,000....	6075, 000	8100, 000	9642, 857	10125, 000	11250, 000	13500, 000
0,000...	6750, 000	9000, 000	10714, 286	11250, 000	12500, 000	15000, 000

TABLEAU

VALEUR du MILLE ROMAIN *en STADES de différens*

NOMBRE des MILLES.	EN STADES de 1111 $\frac{1}{9}$ au Degré.	EN STADES de 833 $\frac{1}{3}$ au Degré.	EN STADES de 700 au Degré.	EN STADES de 666 $\frac{2}{3}$ au Degré.	EN STADES de 600 au Degré.	EN STADES de 500 au Degré.	EN DEGRÉS, MINUTES ET SECONDES.
	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*	*D. M. S.*
1 Mille.....	14, 815	11, 111	9, 333	8, 889	8, 000	6, 667	0. 0. 48
2..........	29, 630	22, 222	18, 667	17, 778	16, 000	13, 333	0. 1. 36
3..........	44, 444	33, 333	28, 000	26, 667	24, 000	20, 000	0. 2. 24
4..........	59, 259	44, 444	37, 333	35, 556	32, 000	26, 667	0. 3. 12
5..........	74, 074	55, 556	46, 667	44, 444	40, 000	33, 333	0. 4. 0
6..........	88, 889	66, 667	56, 000	53, 333	48, 000	40, 000	0. 4. 48
7..........	103, 704	77, 778	65, 333	62, 222	56, 000	46, 667	0. 5. 36
8..........	118, 518	88, 889	74, 667	71, 111	64, 000	53, 333	0. 6. 24
9..........	133, 333	100, 000	84, 000	80, 000	72, 000	60, 000	0. 7. 12
10.........	148, 148	111, 111	93, 333	88, 889	80, 000	66, 667	0. 8. 0
20.........	296, 296	222, 222	186, 667	177, 778	160, 000	133, 333	0. 16. 0
30.........	444, 444	333, 333	280, 000	266, 667	240, 000	200, 000	0. 24. 0
40.........	592, 593	444, 444	373, 333	355, 556	320, 000	266, 667	0. 32. 0
50.........	740, 741	555, 556	466, 667	444, 444	400, 000	333, 333	0. 40. 0
60.........	888, 889	666, 667	560, 000	533, 333	480, 000	400, 000	0. 48. 0
70.........	1037, 037	777, 778	653, 333	622, 222	560, 000	466, 667	0. 56. 0
80.........	1185, 185	888, 889	746, 667	711, 111	640, 000	533, 333	1. 4. 0
90.........	1333, 333	1000, 000	840, 000	800, 000	720, 000	600, 000	1. 12. 0
100........	1481, 481	1111, 111	933, 333	888, 889	800, 000	666, 667	1. 20. 0
200........	2962, 963	2222, 222	1866, 667	1777, 778	1600, 000	1333, 333	2. 40. 0
300........	4444, 444	3333, 333	2800, 000	2666, 667	2400, 000	2000, 000	4. 0. 0
400........	5925, 926	4444, 444	3733, 333	3555, 556	3200, 000	2666, 667	5. 20. 0
500........	7407, 407	5555, 556	4666, 667	4444, 444	4000, 000	3333, 333	6. 40. 0

VII.

dules, et en DEGRÉS d'un grand cercle de la Terre.

…MBRE des …LES.	EN STADES de 1111 1/9 au Degré.	EN STADES de 833 1/3 au Degré.	EN STADES de 700 au Degré.	EN STADES de 666 2/3 au Degré.	EN STADES de 600 au Degré.	EN STADES de 500 au Degré.	EN DEGRÉS, MINUTES ET SECONDES.
	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*	*D. M. S.*
…Milles. .	8888, 889	6666, 667	5600, 000	5333, 333	4800, 000	4000, 000	8. 0. 0
….	10370, 370	7777, 778	6533, 333	6222, 222	5600, 000	4666, 667	9. 20. 0
….	11851, 852	8888, 889	7466, 667	7111, 111	6400, 000	5333, 333	10. 40. 0
….	13333, 333	10000, 000	8400, 000	8000, 000	7200, 000	6000, 000	12. 0. 0
….	14814, 815	11111, 111	9333, 333	8888, 889	8000, 000	6666, 667	13. 20. 0
….	29629, 630	22222, 222	18666, 667	17777, 778	16000, 000	13333, 333	26. 40. 0
….	44444, 444	33333, 333	28000, 000	26666, 667	24000, 000	20000, 000	40. 0. 0
….	59259, 259	44444, 444	37333, 333	35555, 556	32000, 000	26666, 667	53. 20. 0
….	74074, 074	55555, 556	46666, 667	44444, 444	40000, 000	33333, 333	66. 40. 0
….	88888, 889	66666, 667	56000, 000	53333, 333	48000, 000	40000, 000	80. 0. 0
….	103703, 704	77777, 778	65333, 333	62222, 222	56000, 000	46666, 667	93. 20. 0
….	118518, 519	88888, 889	74666, 667	71111, 111	64000, 000	53333, 333	106. 40. 0
….	133333, 333	100000, 000	84000, 000	80000, 000	72000, 000	60000, 000	120. 0. 0
…00.	148148, 148	111111, 111	93333, 333	88888, 889	80000, 000	66666, 667	133. 20. 0
…00.	296296, 296	222222, 222	186666, 667	177777, 778	160000, 000	133333, 333	266. 40. 0
…00.	370370, 370	277777, 778	233333, 333	222222, 222	200000, 000	166666, 667	333. 20. 0
…00.	400000, 000	300000, 000	252000, 000	240000, 000	216000, 000	180000, 000	360. 0. 0
…Pas. . . .	1, 481	1, 111	0, 933	0, 889	0, 800	0, 667	0. 0. 5
….	2, 963	2, 222	1, 867	1, 778	1, 600	1, 333	0. 0. 10
….	4, 444	3, 333	2, 800	2, 667	2, 400	2, 000	0. 0. 14
….	5, 926	4, 444	3, 733	3, 556	3, 200	2, 667	0. 0. 19
….	7, 407	5, 556	4, 667	4, 444	4, 000	3, 333	0. 0. 24

TABLEA

VALEUR des différens STADES *en DEGRÉS, Minutes et Secon*

NOMBRE des STADES	EN STADES de 1111 $\frac{1}{9}$ au Degré.	EN STADES de 833 $\frac{1}{3}$ au Degré.	EN STADES de 700 au Degré.	EN STADES de 666 $\frac{2}{3}$ au Degré.	EN STADES de 600 au Degré.	EN STA de 50c au Deg
	D. M. S.	*D. M. S.*	*D. M. S.*	*D. M. S.*	*D. M. S.*	*D. M.*
1 Stade....	0. 0. 4	0. 0. 5	0. 0. 6	0. 0. 7	0. 0. 7	0. 0.
2.........	0. 0. 8	0. 0. 11	0. 0. 13	0. 0. 13	0. 0. 15	0. 0.
3.........	0. 0. 12	0. 0. 16	0. 0. 19	0. 0. 20	0. 0. 22	0. 0.
4.........	0. 0. 16	0. 0. 21	0. 0. 25	0. 0. 27	0. 0. 30	0. 0.
5.........	0. 0. 20	0. 0. 27	0. 0. 32	0. 0. 33	0. 0. 37	0. 0.
6.........	0. 0. 24	0. 0. 32	0. 0. 38	0. 0. 40	0. 0. 44	0. 0.
7.........	0. 0. 28	0. 0. 37	0. 0. 44	0. 0. 47	0. 0. 52	0. 1.
8.........	0. 0. 32	0. 0. 43	0. 0. 51	0. 0. 53	0. 0. 59	0. 1.
9.........	0. 0. 36	0. 0. 48	0. 0. 57	0. 1. 0	0. 1. 7	0. 1.
10........	0. 0. 40	0. 0. 53	0. 1. 4	0. 1. 7	0. 1. 14	0. 1.
20........	0. 1. 20	0. 1. 47	0. 2. 7	0. 2. 13	0. 2. 28	0. 2.
30........	0. 2. 0	0. 2. 40	0. 3. 11	0. 3. 20	0. 3. 42	0. 4.
40........	0. 2. 40	0. 3. 34	0. 4. 14	0. 4. 27	0. 4. 57	0. 5.
50........	0. 3. 20	0. 4. 27	0. 5. 18	0. 5. 33	0. 6. 11	0. 7.
60........	0. 4. 0	0. 5. 20	0. 6. 21	0. 6. 40	0. 7. 25	0. 8.
70........	0. 4. 40	0. 6. 14	0. 7. 25	0. 7. 47	0. 8. 39	0. 10.
80........	0. 5. 20	0. 7. 7	0. 8. 28	0. 8. 54	0. 9. 53	0. 11.
90........	0. 6. 0	0. 8. 1	0. 9. 32	0. 10. 1	0. 11. 7	0. 13.
100.......	0. 6. 41	0. 8. 54	0. 10. 36	0. 11. 7	0. 12. 22	0. 14.
200.......	0. 13. 21	0. 17. 48	0. 21. 11	0. 22. 15	0. 24. 43	0. 29.
300.......	0. 20. 1	0. 26. 42	0. 31. 47	0. 33. 22	0. 37. 5	0. 44.
400.......	0. 26. 42	0. 35. 36	0. 42. 23	0. 44. 30	0. 49. 26	0. 59.
500.......	0. 33. 23	0. 44. 30	0. 52. 58	0. 55. 37	1. 1. 48	1. 14.

VIII.

Longitude, sous le parallèle du trente-sixième degré de Latitude.

MBRE des ADES.	EN STADES de 1111 $\frac{1}{9}$ au Degré.	EN STADES de 833 $\frac{1}{3}$ au Degré.	EN STADES de 700 au Degré.	EN STADES de 666 $\frac{2}{3}$ au Degré.	EN STADES de 600 au Degré.	EN STADES de 500 au Degré.
	D. M. S.	D. M. S.	D. M. S.	D. M. S.	D. M. S.	D. M. S.
Stades.	0. 40. 3	0. 53. 24	1. 3. 34	1. 6. 45	1. 14. 10	1. 29. 0
....	0. 46. 43	1. 2. 18	1. 14. 10	1. 17. 52	1. 26. 31	1. 43. 50
....	0. 53. 24	1. 11. 12	1. 24. 45	1. 29. 0	1. 38. 53	1. 58. 40
....	1. 0. 4	1. 20. 6	1. 35. 21	1. 40. 7	1. 51. 15	2. 13. 30
0......	1. 6. 45	1. 29. 0	1. 45. 57	1. 51. 15	2. 3. 36	2. 28. 20
0......	2. 13. 30	2. 57. 59	3. 31. 54	3. 42. 29	4. 7. 13	4. 56. 39
0......	3. 20. 15	4. 26. 59	5. 17. 51	5. 33. 44	6. 10. 49	7. 24. 59
0......	4. 27. 0	5. 55. 59	7. 3. 48	7. 24. 59	8. 14. 25	9. 53. 19
0......	5. 33. 44	7. 24. 59	8. 49. 45	9. 16. 14	10. 18. 2	12. 21. 38
0......	6. 40. 29	8. 53. 58	10. 35. 42	11. 7. 28	12. 21. 38	14. 49. 58
0......	7. 47. 14	10. 22. 58	12. 21. 39	12. 58. 43	14. 25. 15	17. 18. 18
0......	8. 53. 59	11. 51. 58	14. 7. 35	14. 49. 58	16. 28. 51	19. 46. 37
0......	10. 0. 44	13. 20. 58	15. 53. 32	16. 41. 13	18. 32. 27	22. 14. 57
000....	11. 7. 29	14. 49. 57	17. 39. 29	18. 32. 28	20. 36. 4	24. 43. 17
000....	22. 14. 57	29. 39. 54	35. 18. 59	37. 4. 55	41. 12. 7	49. 26. 33
000....	33. 22. 25	44. 29. 53	52. 58. 29	55. 37. 22	61. 48. 11	74. 9. 50
000....	44. 29. 54	59. 19. 49	70. 37. 57	74. 9. 50	82. 24. 15	98. 53. 7
000....	55. 37. 23	74. 9. 47	88. 17. 26	92. 42. 18	103. 0. 19	123. 36. 24
000....	66. 44. 50	88. 59. 45	105. 56. 57	111. 14. 45	123. 36. 23	148. 19. 41
000....	77. 52. 19	103. 49. 42	123. 36. 26	129. 47. 13	144. 12. 27	173. 2. 58
000....	88. 59. 48	118. 39. 39	141. 15. 55	148. 19. 41	164. 48. 31	197. 46. 15
000....	100. 7. 17	133. 29. 36	158. 55. 24	166. 52. 9	185. 24. 35	222. 29. 32
,000...	111. 14. 46	148. 19. 33	176. 34. 53	185. 24. 37	206. 0. 39	247. 12. 49

TABLEA

VALEUR des DEGRÉS, *des Minutes et des Secon*

sous le parallèle du tren

NOMBRE des DEGRÉS.	EN STADES de 1111 $\frac{1}{9}$ au Degré.	EN STADES de 833 $\frac{1}{3}$ au Degré.	EN STADES de 700 au Degré.	EN STADES de 666 $\frac{2}{3}$ au Degré.	EN STADES de 600 au Degré.	EN STA de 50c au Deg
	Stades. Décim.	Stades. Décim.	Stades. Décim.	Stades. Décim.	Stades. Décim.	Stades.
1 Degré...	898, 907	674, 181	566, 312	539, 345	485, 410	404,
2.........	1797, 815	1348, 362	1132, 624	1078, 690	970, 820	809,
3.........	2696, 722	2022, 543	1698, 936	1618, 035	1456, 230	1213,
4.........	3595, 630	2696, 724	2265, 248	2157, 380	1941, 640	1618,
5.........	4494, 537	3370, 905	2831, 560	2696, 725	2427, 050	2022,
6.........	5393, 445	4045, 086	3397, 872	3236, 070	2912, 460	2427,
7.........	6292, 352	4719, 267	3964, 184	3775, 415	3397, 870	2831,
8.........	7191, 260	5393, 448	4530, 496	4314, 760	3883, 280	3236,
9.........	8090, 167	6067, 629	5096, 808	4854, 105	4368, 690	3640,
10.........	8989, 075	6741, 810	5663, 120	5393, 450	4854, 100	4045,
20.........	17978, 150	13483, 620	11326, 240	10786, 900	9708, 200	8090,
30.........	26967, 225	20225, 430	16989, 360	16180, 350	14562, 300	12135,
40.........	35956, 300	26967, 240	22652, 480	21573, 800	19416, 400	16180,
50.........	44945, 375	33709, 050	28315, 600	26967, 250	24270, 500	20225,
60.........	53934, 450	40450, 860	33978, 720	32360, 700	29124, 600	24270,
70.........	62923, 525	47192, 670	39641, 840	37754, 150	33978, 700	28315,
80.........	71912, 600	53934, 480	45304, 960	43147, 600	38832, 800	32360
90.........	80901, 675	60676, 290	50968, 080	48541, 050	43686, 900	36405
100........	89890, 750	67418, 100	56631, 200	53934, 500	48541, 000	40450
180........	161803, 350	121352, 580	101936, 160	97082, 100	87373, 800	72811
360........	323606, 700	242705, 160	203872, 320	194164, 400	174747, 600	145623

N.° V

IX.

Longitude, en STADES *de différens modules,*
ième degré de Latitude.

UTES et ONDES.	EN STADES de 1111 $\frac{1}{9}$ au Degré.	EN STADES de 833 $\frac{1}{3}$ au Degré.	EN STADES de 700 au Degré.	EN STADES de 666 $\frac{2}{3}$ au Degré.	EN STADES de 600 au Degré.	EN STADES de 500 au Degré.
	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*
inute...	14, 982	11, 236	9, 438	8, 989	8, 090	6, 742
......	29, 964	22, 473	18, 877	17, 978	16, 180	13, 484
....	44, 945	33, 709	28, 315	26, 967	24, 270	20, 225
....	59, 927	44, 946	37, 753	35, 956	32, 360	26, 967
....	74, 909	56, 182	47, 192	44, 945	40, 451	33, 709
......	89, 891	67, 418	56, 630	53, 934	48, 541	40, 451
......	104, 873	78, 654	66, 069	62, 923	56, 631	47, 193
......	119, 855	89, 891	75, 507	71, 912	64, 721	53, 935
......	134, 836	101, 127	84, 946	80, 901	72, 811	60, 677
......	149, 818	112, 363	94, 385	89, 891	80, 902	67, 418
......	299, 636	224, 727	188, 771	179, 778	161, 803	134, 836
......	449, 453	337, 090	283, 156	269, 672	242, 705	202, 254
......	599, 272	449, 445	377, 542	359, 563	323, 607	269, 672
....	749, 090	561, 817	471, 927	449, 454	404, 509	337, 090
econdes.	1, 248	0, 936	0, 786	0, 749	0, 674	0, 562
....	2, 497	1, 873	1, 573	1, 498	1, 348	1, 124
....	4, 994	3, 745	3, 146	2, 996	2, 697	2, 247
....	7, 491	5, 618	4, 719	4, 494	4, 045	3, 371
....	9, 988	7, 491	6, 292	5, 993	5, 393	4, 495
....	12, 485	9, 364	7, 865	7, 491	6, 742	5, 618

TABLEAU N.° X.

VALEUR des MILLES ROMAINS *en TOISES, Pieds, Pouces, Lignes, &c., et en MYRIAMÈTRES* FRANÇAIS.

NOMBRE des MILLES.	EN TOISES, PIEDS, POUCES, LIGNES, &c.	EN MYRIAMÈT.	NOMBRE des MILLES.	EN TOISES, PIEDS, POUCES, LIGNES, &c.	EN MYRIAMÈT.
	Toises. Pi. Po. Li. *Décim.*	Myr. *Mètres.*		Toises. Pi. Po. Li. *Décim.*	Myr. *Mètres.*
1 Mille.	760. 0. 7. 8, 160	0, 1481	40 Milles	30404. 1. 7. 2, 400	5, 9260
2......	1520. 1. 3. 4, 320	0, 2963	45.....	34204. 4. 9. 7, 200	6, 6667
3......	2280. 1. 11. 0, 480	0, 4444	50.....	38005. 2. 0. 0, 000	7, 4074
4......	3040. 2. 6. 8, 640	0, 5926	55.....	41805. 5. 2. 4, 800	8, 1482
5......	3800. 3. 2. 4, 800	0, 7407	60.....	45606. 2. 4. 9, 600	8, 8889
6......	4560. 3. 10. 0, 960	0, 8889	65.....	49406. 5. 7. 2, 400	9, 6297
7......	5320. 4. 5. 9, 120	1, 0370	70.....	53207. 2. 9. 7, 200	10, 3704
8......	6080. 5. 1. 5, 280	1, 1852	75.....	57008. 0. 0. 0, 000	11, 1111
9......	6840. 5. 9. 1, 440	1, 3333			
10.....	7601. 0. 4. 9, 600	1, 4815	5 Pas...	3. 4. 9. 7, 661	0, 0007
11.....	8361. 1. 0. 5, 760	1, 6296	10.....	7. 3. 7. 3, 322	0, 0015
12.....	9121. 1. 8. 1, 920	1, 7778	25.....	19. 0. 0. 2, 304	0, 0037
13.....	9881. 2. 3. 10, 080	1, 9259	50.....	38. 0. 0. 4, 608	0, 0074
14.....	10641. 2. 11. 6, 240	2, 0740	75.....	57. 0. 0. 6, 912	0, 0111
15.....	11401. 3. 7. 2, 400	2, 2222	100....	76. 0. 0. 9, 216	0, 0148
16.....	12161. 4. 2. 10, 560	2, 3704	200....	152. 0. 1. 6, 432	0, 0296
17.....	12921. 4. 10. 6, 720	2, 5185	300....	228. 0. 2. 3, 648	0, 0444
18.....	13681. 5. 6. 2, 880	2, 6667	400....	304. 0. 3. 0, 864	0, 0592
19.....	14442. 0. 1. 11, 040	2, 8148	500....	380. 0. 3. 10, 080	0, 0740
20.....	15202. 0. 9. 7, 200	2, 9630	600....	456. 0. 4. 7, 296	0, 0889
25.....	19002. 4. 0. 0, 000	3, 7037	700....	532. 0. 5. 4, 512	0, 1036
30.....	22803. 1. 2. 4, 800	4, 4444	800....	608. 0. 6. 1, 728	0, 1184
35.....	26603. 4. 4. 9, 600	5, 1852	900....	684. 0. 6. 10, 944	0, 1333

TABLEAU N.° XI.

CONVERSION des STADES *de* 1111 $\frac{1}{9}$ *au Degré, en* STADES *de*

1111 $\frac{1}{9}$	833 $\frac{1}{3}$	700.	666 $\frac{2}{3}$	600.	500.
	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*
1 Stade.....	0, 750	0, 630	0, 600	0, 540	0, 450
2..........	1, 500	1, 260	1, 200	1, 080	0, 900
3..........	2, 250	1, 890	1, 800	1, 620	1, 350
4..........	3, 000	2, 520	2, 400	2, 160	1, 800
5..........	3, 750	3, 150	3, 000	2, 700	2, 250
10..........	7, 500	6, 300	6, 000	5, 400	4, 500
20..........	15, 000	12, 600	12, 000	10, 800	9, 000
30..........	22, 500	18, 900	18, 000	16, 200	13, 500
40..........	30, 000	25, 200	24, 000	21, 600	18, 000
50..........	37, 500	31, 500	30, 000	27, 000	22, 500
100........	75, 000	63, 000	60, 000	54, 000	45, 000
200........	150, 000	126, 000	120, 000	108, 000	90, 000
300........	225, 000	189, 000	180, 000	162, 000	135, 000
400........	300, 000	252, 000	240, 000	216, 000	180, 000
500........	375, 000	315, 000	300, 000	270, 000	225, 000
600........	450, 000	378, 000	360, 000	324, 000	270, 000
700........	525, 000	441, 000	420, 000	378, 000	315, 000
800........	600, 000	504, 000	480, 000	432, 000	360, 000
900........	675, 000	567, 000	540, 000	486, 000	405, 000
1000.......	750, 000	630, 000	600, 000	540, 000	450, 000
2000.......	1500, 000	1260, 000	1200, 000	1080, 000	900, 000
3000.......	2250, 000	1890, 000	1800, 000	1620, 000	1350, 000
4000.......	3000, 000	2520, 000	2400, 000	2160, 000	1800, 000
5000.......	3750, 000	3150, 000	3000, 000	2700, 000	2250, 000
6000.......	4500, 000	3780, 000	3600, 000	3240, 000	2700, 000
7000.......	5250, 000	4410, 000	4200, 000	3780, 000	3150, 000
8000.......	6000, 000	5040, 000	4800, 000	4320, 000	3600, 000
9000.......	6750, 000	5670, 000	5400, 000	4860, 000	4050, 000
10,000.....	7500, 000	6300, 000	6000, 000	5400, 000	4500, 000
20,000.....	15000, 000	12600, 000	12000, 000	10800, 000	9000, 000
30,000.....	22500, 000	18900, 000	18000, 000	16200, 000	13500, 000
40,000.....	30000, 000	25200, 000	24000, 000	21600, 000	18000, 000
50,000.....	37500, 000	31500, 000	30000, 000	27000, 000	22500, 000
100,000....	75000, 000	63000, 000	60000, 000	54000, 000	45000, 000

TABLEAU N.° XII.

CONVERSION des STADES *de* 833 ⅓ *au Degré, en* STADES *de*

833 ⅓	1111 ⅑	700.	666 ⅔	600.	500.
	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*
1 Stade.....	1, 333	0, 840	0, 800	0, 720	0, 600
2..........	2, 667	1, 680	1, 600	1, 440	1, 200
3..........	4, 000	2, 520	2, 400	2, 160	1, 800
4..........	5, 333	3, 360	3, 200	2, 880	2, 400
5..........	6, 667	4, 200	4, 000	3, 600	3, 000
10.........	13, 333	8, 400	8, 000	7, 200	6, 000
20.........	26, 667	16, 800	16, 000	14, 400	12, 000
30.........	40, 000	25, 200	24, 000	21, 600	18, 000
40.........	53, 333	33, 600	32, 000	28, 800	24, 000
50.........	66, 667	42, 000	40, 000	36, 000	30, 000
100........	133, 333	84, 000	80, 000	72, 000	60, 000
200........	266, 667	168, 000	160, 000	144, 000	120, 000
300........	400, 000	252, 000	240, 000	216, 000	180, 000
400........	533, 333	336, 000	320, 000	288, 000	240, 000
500........	666, 667	420, 000	400, 000	360, 000	300, 000
600........	800, 000	504, 000	480, 000	432, 000	360, 000
700........	933, 333	588, 000	560, 000	504, 000	420, 000
800........	1066, 667	672, 000	640, 000	576, 000	480, 000
900........	1200, 000	756, 000	720, 000	648, 000	540, 000
1000.......	1333, 333	840, 000	800, 000	720, 000	600, 000
2000.......	2666, 667	1680, 000	1600, 000	1440, 000	1200, 000
3000.......	4000, 000	2520, 000	2400, 000	2160, 000	1800, 000
4000.......	5333, 333	3360, 000	3200, 000	2880, 000	2400, 000
5000.......	6666, 667	4200, 000	4000, 000	3600, 000	3000, 000
6000.......	8000, 000	5040, 000	4800, 000	4320, 000	3600, 000
7000.......	9333, 333	5880, 000	5600, 000	5040, 000	4200, 000
8000.......	10666, 667	6720, 000	6400, 000	5760, 000	4800, 000
9000.......	12000, 000	7560, 000	7200, 000	6480, 000	5400, 000
10,000.....	13333, 333	8400, 000	8000, 000	7200, 000	6000, 000
20,000.....	26666, 667	16800, 000	16000, 000	14400, 000	12000, 000
30,000.....	40000, 000	25200, 000	24000, 000	21600, 000	18000, 000
40,000.....	53333, 333	33600, 000	32000, 000	28800, 000	24000, 000
50,000.....	66666, 667	42000, 000	40000, 000	36000, 000	30000, 000
100,000....	133333, 333	84000, 000	80000, 000	72000, 000	60000, 000

TABLEAU N.° XIII.

CONVERSION des STADES *de* 700 *au Degré, en* STADES *de*

700.	1111 $\frac{1}{9}$	833 $\frac{1}{3}$	666 $\frac{2}{3}$	600.	500.
	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*
1 Stade.....	1, 587	1, 190	0, 952	0, 857	0, 714
2..........	3, 175	2, 381	1, 905	1, 714	1, 429
3..........	4, 762	3, 571	2, 857	2, 571	2, 143
4..........	6, 349	4, 762	3, 809	3, 429	2, 857
5..........	7, 936	5, 952	4, 762	4, 286	3, 571
10.........	15, 873	11, 905	9, 524	8, 571	7, 143
20.........	31, 746	23, 809	19, 048	17, 143	14, 286
30.........	47, 619	35, 714	28, 571	25, 714	21, 429
40.........	63, 492	47, 619	38, 095	34, 286	28, 571
50.........	79, 365	59, 524	47, 619	42, 857	35, 714
100........	158, 730	119, 048	95, 238	85, 714	71, 429
200........	317, 460	238, 095	190, 476	171, 429	142, 857
300........	476, 190	357, 143	285, 714	257, 143	214, 286
400........	634, 921	476, 190	380, 952	342, 857	285, 714
500........	793, 651	595, 238	476, 190	428, 571	357, 143
600........	952, 381	714, 286	571, 429	514, 286	428, 571
700........	1111, 111	833, 333	666, 667	600, 000	500, 000
800........	1269, 841	952, 381	761, 905	685, 714	571, 429
900........	1428, 571	1071, 429	857, 143	771, 429	642, 857
1000.......	1587, 302	1190, 476	952, 381	857, 143	714, 286
2000.......	3174, 603	2380, 952	1904, 762	1714, 286	1428, 571
3000.......	4761, 905	3571, 429	2857, 143	2571, 429	2142, 857
4000.......	6349, 206	4761, 905	3809, 524	3428, 571	2857, 143
5000.......	7936, 508	5952, 381	4761, 905	4285, 714	3571, 429
6000.......	9523, 810	7142, 857	5714, 286	5142, 857	4285, 714
7000.......	11111, 111	8333, 333	6666, 667	6000, 000	5000, 000
8000.......	12698, 413	9523, 810	7619, 048	6857, 143	5714, 286
9000.......	14285, 714	10714, 286	8571, 429	7714, 286	6428, 571
10,000.....	15873, 016	11904, 762	9523, 810	8571, 429	7142, 857
20,000.....	31746, 032	23809, 524	19047, 619	17142, 857	14285, 714
30,000.....	47619, 048	35714, 286	28571, 429	25714, 286	21428, 571
40,000.....	63492, 063	47619, 048	38095, 238	34285, 714	28571, 429
50,000.....	79365, 079	59523, 810	47619, 048	42857, 143	35714, 286
100,000....	158730, 159	119047, 619	95238, 095	85714, 286	71428, 571

TABLEAU N.° XIV.

CONVERSION des STADES *de* 666 ⅔ *au Degré, en* STADES *de*

666 ⅔	1111 1/9	833 ⅓	700.	600.	500.
	Stades. Décim.	Stades. Décim.	Stades. Décim.	Stades. Décim.	Stades. Décim.
1 Stade.....	1, 667	1, 250	1, 050	0, 900	0, 750
2..........	3, 333	2, 500	2, 100	1, 800	1, 500
3..........	5, 000	3, 750	3, 150	2, 700	2, 250
4..........	6, 667	5, 000	4, 200	3, 600	3, 000
5..........	8, 333	6, 250	5, 250	4, 500	3, 750
10.........	16, 667	12, 500	10, 500	9, 000	7, 500
20.........	33, 333	25, 000	21, 000	18, 000	15, 000
30.........	50, 000	37, 500	31, 500	27, 000	22, 500
40.........	66, 667	50, 000	42, 000	36, 000	30, 000
50.........	83, 333	62, 500	52, 500	45, 000	37, 500
100........	166, 667	125, 000	105, 000	90, 000	75, 000
200........	333, 333	250, 000	210, 000	180, 000	150, 000
300........	500, 000	375, 000	315, 000	270, 000	225, 000
400........	666, 667	500, 000	420, 000	360, 000	300, 000
500........	833, 333	625, 000	525, 000	450, 000	375, 000
600........	1000, 000	750, 000	630, 000	540, 000	450, 000
700........	1166, 667	875, 000	735, 000	630, 000	525, 000
800........	1333, 333	1000, 000	840, 000	720, 000	600, 000
900........	1500, 000	1125, 000	945, 000	810, 000	675, 000
1000.......	1666, 667	1250, 000	1050, 000	900, 000	750, 000
2000.......	3333, 333	2500, 000	2100, 000	1800, 000	1500, 000
3000.......	5000, 000	3750, 000	3150, 000	2700, 000	2250, 000
4000.......	6666, 667	5000, 000	4200, 000	3600, 000	3000, 000
5000.......	8333, 333	6250, 000	5250, 000	4500, 000	3750, 000
6000.......	10000, 000	7500, 000	6300, 000	5400, 000	4500, 000
7000.......	11666, 667	8750, 000	7350, 000	6300, 000	5250, 000
8000.......	13333, 333	10000, 000	8400, 000	7200, 000	6000, 000
9000.......	15000, 000	11250, 000	9450, 000	8100, 000	6750, 000
10,000.....	16666, 667	12500, 000	10500, 000	9000, 000	7500, 000
20,000.....	33333, 333	25000, 000	21000, 000	18000, 000	15000, 000
30,000.....	50000, 000	37500, 000	31500, 000	27000, 000	22500, 000
40,000.....	66666, 667	50000, 000	42000, 000	36000, 000	30000, 000
50,000.....	83333, 333	62500, 000	52500, 000	45000, 000	37500, 000
100,000....	166666, 667	125000, 000	105000, 000	90000, 000	75000, 000

TABLEAU N.° XV.

CONVERSION des STADES de 600 au Degré, en STADES de

600.	1111 1/9	833 1/3	700.	666 2/3	500.
	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*
1 Stade.....	1, 852	1, 389	1, 167	1, 111	0, 833
2..........	3, 704	2, 778	2, 333	2, 222	1, 667
3..........	5, 556	4, 167	3, 500	3, 333	2, 500
4..........	7, 407	5, 556	4, 667	4, 444	3, 333
5..........	9, 259	6, 944	5, 833	5, 556	4, 167
10.........	18, 519	13, 889	11, 667	11, 111	8, 333
20.........	37, 037	27, 778	23, 333	22, 222	16, 667
30.........	55, 556	41, 667	35, 000	33, 333	25, 000
40.........	74, 074	55, 556	46, 667	44, 444	33, 333
50.........	92, 593	69, 444	58, 333	55, 556	41, 667
100........	185, 185	138, 889	116, 667	111, 111	83, 333
200........	370, 370	277, 778	233, 333	222, 222	166, 667
300........	555, 556	416, 667	350, 000	333, 333	250, 000
400........	740, 741	555, 556	466, 667	444, 444	333, 333
500........	925, 926	694, 444	583, 333	555, 556	416, 667
600........	1111, 111	833, 333	700, 000	666, 667	500, 000
700........	1296, 296	972, 222	816, 667	777, 778	583, 333
800........	1481, 481	1111, 111	933, 333	888, 889	666, 667
900........	1666, 667	1250, 000	1050, 000	1000, 000	750, 000
1000.......	1851, 852	1388, 889	1166, 667	1111, 111	833, 333
2000.......	3703, 704	2777, 778	2333, 333	2222, 222	1666, 667
3000.......	5555, 556	4166, 667	3500, 000	3333, 333	2500, 000
4000.......	7407, 407	5555, 556	4666, 667	4444, 444	3333, 333
5000.......	9259, 259	6944, 444	5833, 333	5555, 556	4166, 667
6000.......	11111, 111	8333, 333	7000, 000	6666, 667	5000, 000
7000.......	12962, 963	9722, 222	8166, 667	7777, 778	5833, 333
8000.......	14814, 815	11111, 111	9333, 333	8888, 889	6666, 667
9000.......	16666, 667	12500, 000	10500, 000	10000, 000	7500, 000
10,000.....	18518, 519	13888, 889	11666, 667	11111, 111	8333, 333
20,000.....	37037, 037	27777, 778	23333, 333	22222, 222	16666, 667
30,000.....	55555, 556	41666, 667	35000, 000	33333, 333	25000, 000
40,000.....	74074, 074	55555, 556	46666, 667	44444, 444	33333, 333
50,000.....	92592, 593	69444, 444	58333, 333	55555, 556	41666, 667
100,000....	185185, 185	138888, 889	116666, 667	111111, 111	83333, 333

TABLEAU N.º XVI.

CONVERSION des STADES *de* 500 *au Degré,*
en STADES *de*

500.	1111 $\frac{1}{9}$	833 $\frac{1}{3}$	700.	666 $\frac{2}{3}$	600.
	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*	Stades. *Décim.*
1 Stade.....	2, 222	1, 667	1, 400	1, 333	1, 200
2..........	4, 444	3, 333	2, 800	2, 667	2, 400
3..........	6, 667	5, 000	4, 200	4, 000	3, 600
4..........	8, 889	6, 667	5, 600	5, 333	4, 800
5..........	11, 111	8, 333	7, 000	6, 667	6, 000
10.........	22, 222	16, 667	14, 000	13, 333	12, 000
20.........	44, 444	33, 333	28, 000	26, 667	24, 000
30.........	66, 667	50, 000	42, 000	40, 000	36, 000
40.........	88, 889	66, 667	56, 000	53, 333	48, 000
50.........	111, 111	83, 333	70, 000	66, 667	60, 000
100........	222, 222	166, 667	140, 000	133, 333	120, 000
200........	444, 444	333, 333	280, 000	266, 667	240, 000
300........	666, 667	500, 000	420, 000	400, 000	360, 000
400........	888, 889	666, 667	560, 000	533, 333	480, 000
500........	1111, 111	833, 333	700, 000	666, 667	600, 000
600........	1333, 333	1000, 000	840, 000	800, 000	720, 000
700........	1555, 556	1166, 667	980, 000	933, 333	840, 000
800........	1777, 778	1333, 333	1120, 000	1066, 667	960, 000
900........	2000, 000	1500, 000	1260, 000	1200, 000	1080, 000
1000.......	2222, 222	1666, 667	1400, 000	1333, 333	1200, 000
2000.......	4444, 444	3333, 333	2800, 000	2666, 667	2400, 000
3000.......	6666, 667	5000, 000	4200, 000	4000, 000	3600, 000
4000.......	8888, 889	6666, 667	5600, 000	5333, 333	4800, 000
5000.......	11111, 111	8333, 333	7000, 000	6666, 667	6000, 000
6000.......	13333, 333	10000, 000	8400, 000	8000, 000	7200, 000
7000.......	15555, 556	11666, 667	9800, 000	9333, 333	8400, 000
8000.......	17777, 778	13333, 333	11200, 000	10666, 667	9600, 000
9000.......	20000, 000	15000, 000	12600, 000	12000, 000	10800, 000
10,000.....	22222, 222	16666, 667	14000, 000	13333, 333	12000, 000
20,000.....	44444, 444	33333, 333	28000, 000	26666, 667	24000, 000
30,000.....	66666, 667	50000, 000	42000, 000	40000, 000	36000, 000
40,000.....	88888, 889	66666, 667	56000, 000	53333, 333	48000, 000
50,000.....	111111, 111	83333, 333	70000, 000	66666, 667	60000, 000
100,000....	222222, 222	166666, 667	140000, 000	133333, 333	120000, 000

ÉCLAIRCISSEMENS

SUR LES DIFFÉRENTES ROSES DES VENTS DES ANCIENS.

POUR bien entendre ce que les anciens ont dit de la direction des vents, il ſaut se rappeler qu'ils ont changé au moins six ſois les divisions de leurs roses, soit pour augmenter le nombre des dénominations qu'elles renſermoient, soit pour en établir le partage sur des principes différens.

Ces variations successives dans les noms reçus pour les divers points de l'horizon, ont causé plusieurs méprises chez les anciens, et sur-tout chez les modernes, lorsqu'ils ont négligé de s'assurer à quelle époque et à quelle rose des vents se rapportoient les indications qu'ils trouvoient énoncées. Il est donc utile de présenter, avec plus de précision qu'on ne l'a ſait encore, la distribution des différentes roses anciennes, comparées avec la rose qui est maintenant en usage. Je les ai réunies toutes dans la figure qui accompagne ces Éclaircissemens; et le tableau que j'y ai joint, en offrira le développement, ainsi que les points de l'horizon correspondans au milieu de chacun des vents : je suppose ce cercle divisé en 360 degrés, et sa circonférence parcourue depuis le Nord, par l'Orient, le Midi et le Couchant. Les détails suivans justifieront les divisions de ces roses et celles du tableau.

Rose de deux Vents.

Les anciens Grecs ne divisoient le cercle de l'horizon qu'en deux parties, et ne connoissoient que deux vents [a]: les BOREAS renfermoient tous les vents qui souffloient de la bande du NORD, ou du demi-cercle compris entre l'Occident et l'Orient équinoxial, dans l'espace de 180 degrés; et les NOTOS, tous les vents qui partoient de la bande du SUD, dans toute l'étendue de l'autre moitié de l'horizon.

Rose de quatre Vents.

Les Grecs distinguèrent ensuite les vents qui souffloient des quatre points cardinaux, et, divisant l'horizon en parties égales de 90 degrés chacune, ils nommèrent

BOREAS.............	les vents de NORD;
EUROS ou APELIOTES..	les vents d' EST;
NOTOS...............	les vents de SUD;
ZEPHYROS..........	les vents d' OUEST.

Rose de huit Vents, employée par Homère.

Plus de dix siècles avant l'ère Chrétienne, on avoit ajouté quatre vents secondaires aux précédens, en les plaçant entre chacun d'eux, et en leur donnant des noms composés de ceux des anciens vents qu'ils avoisinoient.

Entre les BOREAS et les EUROS, on mit les Boreas-Euros.

[a] Thrasyalcès *apud* Strab. *lib. I, pag. 29.*

Entre les NOTOS, et les EUROS qu'on nommoit aussi APELIOTES, on plaça les Notos-Apeliotes.

Entre les ZEPHYROS qui portoient aussi le nom d'ARGESTES, et les NOTOS, on fixa les Argestes-Notos.

Entre les ZEPHYROS et les BOREAS, on mit les Zephyros-Boreas.

Homère a fait usage de cette rose dans ses poëmes. Il nomme les quatre portions du cercle de l'horizon, dont les milieux répondent aux quatre points cardinaux, BOREAS, EUROS, NOTOS, ZEPHYROS [a]. Il nomme aussi deux des vents secondaires [b], l'Argestes-Notos, que Posidonius dit être le *Leuco-Notos* de la rose des Grecs d'Alexandrie [c]; et le Violent-Zéphyr, ou le Zéphyr qui déclinoit vers le Nord, Zephyros-Boreas, que Posidonius rapporte à l'Argestes de la même rose, c'est-à-dire, au *Couchant d'été.*

Ce passage de Posidonius a fait croire à Casaubon [d], qu'Homère avoit fixé les quatre vents secondaires aux *Oriens* et aux *Occidens solsticiaux.* Mais cet usage est postérieur au siècle de ce poëte; et d'ailleurs Casaubon ne paroît pas s'être aperçu que le passage de Posidonius, s'il étoit pris dans le sens rigoureux qu'il lui donne, offriroit une espèce de contradiction. En effet, comme les parties correspondantes de l'horizon ont toujours été divisées en

[a] Homer. *Odyss. lib. V, vers. 295, 296.*

[b] Homer. *Iliad. lib. XI, vers. 305, 306; lib. XXI, vers. 334.*

[c] Posidon. *apud* Strab. *lib. I, pag. 29.*

[d] Casaub. *Not. in Strab. lib. II, pag. 29.*

portions égales par les anciens, si le Zephyros-Boreas d'Homère devoit être borné à l'Argestes de la rose d'Alexandrie, il faudroit aussi que l'Argestes-Notos du poëte répondît au Libs de cette même rose, c'est-à-dire, au *Couchant d'hiver*, et point au *Leuco-Notos*, comme le disoit Posidonius. Il faut donc, pour éviter la contradiction apparente de cet auteur, disposer ces vents secondaires autrement que Casaubon ne l'a fait : il faut fixer leurs milieux à quarante-cinq degrés de l'équateur, leur étendue à la huitième partie de l'horizon; et, pour lors, le Zephyros-Boreas embrassera la plus grande partie de l'Argestes dans la rose dont se servoit Posidonius, en même temps que l'Argestes-Notos renfermera la plus grande partie du *Leuco-Notos* de la même rose.

On reconnoît d'ailleurs que cet arrangement avoit pour base la rose précédente, dans laquelle les quatre vents cardinaux se partageoient l'horizon. Dans celle-ci, les ZEPHYROS, les BOREAS, les EUROS et les NOTOS, quoique divisés en parties secondaires, ne cessoient point de conserver les mêmes noms dans l'étendue de quatre-vingt-dix degrés, puisque les Borées, déclinant à l'Ouest, étoient des Boreas-Zephyros jusqu'au 45.[e] degré de l'équateur, comme les Zéphyrs, déclinant au Nord, étoient des Zephyros-Boreas jusqu'à la même hauteur.

Cette remarque sert à expliquer un passage d'Homère, qu'Ératosthène avoit critiqué mal-à-propos, et que Strabon a mal défendu [a]. Ce poëte, en parlant des rivages de Troie,

[a] Strab. *lib. I, pag. 28.*

dit que *Zéphyr et Borée y soufflent de la Thrace*[a]. Pour justifier cette expression, il suffit de se rappeler qu'à l'époque d'Homère, le nom de Macédoine n'existoit pas encore, et qu'on donnoit celui de Thrace à tout le pays compris entre la Propontide et l'entrée du golfe Adriatique. Alors, comme les parties méridionales de cette vaste contrée ne s'éloignent pas du parallèle de la Troade, tous les vents qui venoient de l'ouest jusqu'au 45.e degré nord, étoient des Zéphyrs, et traversoient nécessairement la Thrace occidentale pour arriver à Troie; tandis que ceux qui du nord déclinoient vers l'ouest jusqu'au 45.e degré, étoient des Borées, et ne pouvoient atteindre la Troade qu'après avoir traversé la Thrace orientale. Ainsi, Borée et Zéphyr, soufflant ensemble sur l'Hellespont, pouvoient venir tous deux de la Thrace.

C'est ainsi, je crois, qu'il faut entendre Homère. Ce poëte ayant visité la Troade, y prit, sur la position des contrées environnantes, des notions que Strabon n'avoit point, parce qu'il n'y avoit pas été. Aussi, pour expliquer Homère, ce géographe suppose-t-il les parties occidentales de la Thrace plus méridionales qu'elles ne le sont.

Quant à Ératosthène, il n'a critiqué le poëte que parce qu'il comparoit ses expressions avec les dénominations de la rose de douze vents qui, du temps de Philadelphe, comme on le verra, étoit en usage à Alexandrie. Dans cette rose, l'espace occupé par les APARCTIAS substitués aux Borées d'Homère, et par les Zéphyrs, est beaucoup plus resserré

[a] Homer. *Iliad. lib. IX, vers. 4-6.*

qu'il ne l'avoit été jusqu'alors; et, loin de se trouver en contact, ces vents sont séparés l'un de l'autre par un intervalle de soixante degrés, occupé par les Argestes et les *Thrascias.*

Rose de huit Vents, d'après Aristote.

Cinq à six siècles avant l'ère Chrétienne, on fixa les vents secondaires aux *Oriens* et aux *Occidens solsticiaux;* et la plupart des noms furent changés ou disposés autrement qu'ils ne l'avoient été jusqu'alors.

Le NORD fut appelé.......	APARCTIAS.
L'*Orient d'été*...........	Cæcias.
L'ORIENT équinoxial.......	APELIOTES.
L'*Orient d'hiver*.........	Euros.
Le SUD.................	NOTOS.
L'*Occident d'hiver*........	Libs.
L'OCCIDENT équinoxial....	ZEPHYROS.
L'*Occident d'été*..........	Argestes.

En fixant le milieu des vents secondaires aux *Oriens* et aux *Occidens solsticiaux,* on se trouvoit forcé de donner à la rose, des divisions inégales, soumises à la différence des amplitudes ortives et occases de chaque degré du méridien; de sorte qu'à mesure qu'on avançoit vers le midi, l'étendue des vents d'Est et d'Ouest se resserroit, tandis que ceux du Nord et du Midi embrassoient un plus grand espace. Le contraire arrivoit lorsqu'on se portoit vers le septentrion.

Vitruve [a] parle d'une tour octogone qui fut construite à

[a] Vitruv. *de Architect. lib. I, pag. 41.*

Athènes par Andronicus Cyrrestès, et dont chaque face portoit le nom du vent auquel elle répondoit. Ce monument existe encore; on peut en voir la description dans Spon[a], dans Wheler[b], dans Pockocke[c], mais plus particulièrement dans le Roy[d] et dans Stuart[e]. On rapporte communément la forme de cette tour au système des vents dont je parle; mais son octogone régulier annonce évidemment qu'elle ne peut appartenir à ce système, puisque les vents collatéraux ne s'y trouveroient indiqués que de la manière la plus imparfaite.

En effet, la plus haute latitude que les anciens aient donnée à Athènes, est 37° 15'[f]; et comme ils faisoient la déclinaison de l'écliptique de 23° 51' 20"[g], on devoit en conclure l'amplitude ortive, le jour du solstice à Athènes, de 30° 32' 10". Dès-lors, l'octogone de Cyrrestès, s'il avoit été tracé pour le système des Grecs, auroit eu nécessairement les côtés du Nord et du Midi près de deux fois et demie plus longs que les six autres côtés. Il résulte donc de la forme régulière de ce monument, qu'il ne peut avoir l'antiquité que quelques auteurs lui ont supposée; qu'il doit avoir été construit dans le siècle qui a précédé l'ère Chrétienne, après que la Grèce eut été soumise aux Romains, et lorsqu'on eut abandonné la division des vents d'après les amplitudes.

[a] Spon, *Voyage, tom. II, pag. 102-104.*

[b] Wheler, *Voyage, t. II, p. 181-185.*

[c] Pockocke, *Voyage, t. VI, p. 147-149.*

[d] Le Roy, *Ruines des plus beaux monumens de la Grèce, I.re partie, §. XIV, p. 26.*

[e] Stuart, *the Antiquities of Athens, ch. III, pag. 13.*

[f] Ptolem. *Geogr. lib. III, cap. 15, p. 98.*

[g] Ptolem. *Almagest. lib. I, cap. 2, p. 20.*

Rose de douze Vents, d'après Timosthène.

Vers le temps d'Alexandre, on ajouta quatre nouveaux vents à la rose, en divisant en trois chacun des deux grands espaces qu'embrassoient les APARCTIAS et les NOTOS, comme on avoit divisé précédemment les ZEPHYROS et les EUROS; et le nombre des vents fut porté à douze.

Cette rose, dans laquelle on continua de faire usage des *Oriens* et des *Occidens solsticiaux*, fut adoptée généralement, pendant plusieurs siècles, par les navigateurs Grecs et Romains. Mais, comme les côtes de la Méditerranée qu'ils parcouroient, pouvoient leur offrir jusqu'à quinze degrés de différence en latitude, il fallut convenir, pour éviter la confusion que présenteroient la comparaison et l'usage des roses propres à chaque nation, de les établir toutes sur un parallèle moyen; et des motifs puissans me portent à croire que l'on choisit celui du trente-sixième degré.

Il est vraisemblable que la rose précédente avoit été tracée à-peu-près pour la même latitude, quoique je n'en aie pas trouvé de preuve positive; mais, pour celle-ci, la chose me paroît évidemment énoncée dans un passage d'Agathémère [a], où il est dit que Timosthène, chef des flottes de Ptolémée Philadelphe, en indiquant sur la rose des vents l'emplacement des différentes contrées de la terre, fixoit les Colonnes d'Hercule, c'est-à-dire, le détroit de Gibraltar, droit au couchant. Cette indication suffit pour faire voir que Tennulius [b] s'est trompé quand il a cru que

[a] Agathemer. *Compendiar. Geograph. exposit. lib. I, cap. 2, p. 5. Inter Geograph. minor. Græc. tom. II.*

[b] Tennul. *Not. in* Agathemer. *p. 5, not. b.*

la

la rose des Grecs d'Alexandrie étoit tracée pour la latitude de cette ville, puisqu'on avoit déjà reconnu, depuis long-temps, qu'Alexandrie étoit beaucoup plus méridionale que le détroit des Colonnes. Cette rose ne pouvoit donc être faite que pour le trente-sixième degré de latitude, qui est en même temps le parallèle du détroit et celui de Rhodes. Ce parallèle étoit d'ailleurs tellement distingué parmi les astronomes et les géographes, que c'est à lui que se rapportent la plupart des observations antérieures à la fondation de l'École d'Alexandrie; et Dicæarque [a] l'avoit indiqué comme étant le *diaphragme* qui divisoit la longueur entière de la Méditerranée et de l'Asie. Aussi, pendant cinq siècles, servit-il de base, avec le méridien de Rhodes, à la construction de toutes les cartes, comme on le voit dans Strabon, dans Ptolémée et dans d'autres auteurs. Il n'est donc pas étonnant que les navigateurs se soient réunis pour fixer à l'intersection de ces deux lignes, le centre des roses dont ils se servoient.

Cet arrangement avoit encore un avantage plus réel, et qu'on auroit vainement cherché dans toute autre combinaison de ce genre. Pour le temps dont je parle, les amplitudes ortives et occases, au trente-sixième degré de latitude, étoient, le jour du solstice d'été, de 29° 59′ 40″, ou de trente degrés en nombres ronds; ce qui divisoit le cercle de l'horizon en douze parties égales de trente degrés chacune, et donnoit une très-grande facilité pour la construction des roses.

[a] Dicæarch. *apud* Agathem. *lib. I, cap. 1, pag. 4; — suprà, pag. xliij, xliv.*

Voici les noms que portèrent ces douze vents parmi les Grecs, et ensuite parmi les Romains :[a]

APARCTIAS.....	*SEPTENTRIO*....	C'est le NORD.
Boreas.........	*Aquilo.*	
Cæcias.........	Cæcias........	L'*Orient d'été.*
APELIOTES.....	*SUBSOLANUS*...	L'ORIENT équinoxial.
Euros..........	Vulturnus.....	L'*Orient d'hiver.*
Euro-notos..... ou	*Phœnicias.*	
NOTOS.........	*AUSTER*......	Le SUD.
Leuco-notos.... ou	*Libo-notos.*	
Libs...........	Africus.......	L'*Occident d'hiver.*
ZEPHYROS......	*FAVONIUS*....	L'OCCIDENT équinoxial.
Argestes........	Corus.........	L'*Occident d'été.*
Thrascias......	*Circius.*	

Il est bon d'observer qu'en multipliant le nombre des vents, on ne cessa point de considérer ces additions comme de simples subdivisions des quatre vents principaux de l'ancienne rose, qui embrassoient chacun quatre-vingt-dix degrés de l'horizon; ainsi, l'on comprenoit toujours,

Parmi les vents de NORD, le *Thrascias,* l'APARCTIAS ou Polaire, et le *Boreas;*

Parmi les vents d'EST, le Cæcias, l'APELIOTES et l'Euros;

Parmi les vents de SUD, l'*Euro-notos,* le NOTOS et le *Leuco-notos;*

Parmi les vents d'OUEST, le Libs, le ZEPHYROS et l'Argestes.[b]

[a] Aristot. *de Mundo, tom. I, pag. 606.* — Timosthen. *apud* Agathemer. *lib. I, cap. 2, pag. 5; lib. II, cap. 12, pag. 52, 53.* — Senec. *Natur. quæst. lib. V, cap. 16.* — Plin. *lib. II, cap. 46.*

[b] Aristot. *de Mundo, tom. I, pag. 606.*

Rose de vingt-quatre Vents, d'après Vitruve.

Sous le règne d'Auguste, les Romains, ayant étendu leurs conquêtes dans la Germanie jusqu'à l'Elbe, au cinquante-quatrième degré de latitude, et dans l'Égypte jusqu'au tropique, reconnurent les inconvéniens des roses divisées d'après les levers et les couchers solsticiaux, parce que, dans l'intervalle de ces contrées, les amplitudes variant de 43° 30′, les vents d'Est et d'Ouest finissoient par prendre beaucoup trop d'espace, et se confondoient avec ceux du Nord et du Midi. Cet inconvénient leur fit abandonner une méthode qui n'étoit supportable tout au plus que pour la Méditerranée; et n'ayant aucun égard aux Oriens et aux Occidens solsticiaux, ils divisèrent leur rose en vingt-quatre parties égales, de quinze degrés chacune, en leur appliquant les noms suivans : [a]

SEPTENTRIO..	NORD.	*AUSTER*.....	SUD.
Gallicus.		*Altanus.*	
Supernas.		*Libo-notus.*	
Aquilo.......	Nord-Est.	Africus......	Sud-Ouest.
Boreas.		*Subvesperus.*	
Carbas.		*Argestes.*	
SOLANUS....	EST.	*FAVONIUS*...	OUEST.
Ornithiæ.		*Etesiæ.*	
Cæcias.		*Circius.*	
Eurus.......	Sud-Est.	Caurus......	Nord-Ouest.
Vulturnus.		*Corus.*	
Euro-notus.		*Thrascias.*	

[a] Vitruv. *de Architect. lib. I, cap. 6, pag. 41-44.*

Cette rose est la dernière que les anciens nous aient transmise. J'ai ajouté au dessin de toutes celles que je viens de décrire, la rose qui est maintenant en usage, et qui est divisée en trente-deux parties égales, afin qu'on puisse lui comparer les roses précédentes. J'ai aussi gradué la circonférence du cercle extérieur, pour faire apercevoir les points de l'horizon où répond le milieu de chacun des vents anciens et modernes. Toutes ces indications se trouvent développées avec plus de précision encore dans le tableau qui termine ces Éclaircissemens; et j'ai cru que cette manière de les présenter étoit le seul moyen d'éviter la confusion, et les erreurs que l'on a commises jusqu'à présent.

On y voit qu'après le siècle d'Homère, aucun des vents secondaires et tertiaires des Grecs ne répondoit exactement aux divisions modernes;

Que, chez les Latins, il n'y avoit que les vents cardinaux et les quatre vents secondaires qui répondissent à ceux de notre rose;

Que les vents secondaires et tertiaires de la rose de Timosthène ne répondent point aux vents du même nom dans la rose de Vitruve;

Que les noms donnés à certains vents ont été transportés à d'autres, quelquefois fort éloignés des points qu'on leur avoit d'abord assignés.

C'est ainsi que l'EUROS, dont la moitié étoit comprise au nombre des vents de Nord, c'est-à-dire, des vents renfermés dans le demi-cercle septentrional de l'horizon,

par Homère [a], fut relégué tout entier parmi les vents de Sud, dans les siècles postérieurs.

De même l'Argestes, compté au nombre des vents méridionaux par ce poëte, fut transporté parmi ceux qui souffloient de la bande du Nord, et rétabli ensuite par les Romains au nombre de ceux qui partoient de la bande du Sud.

C'est ainsi que le milieu du BOREAS, qui, au siècle d'Homère, avoit indiqué le Nord, déclinoit à l'Est de trente degrés au temps de Timosthène, et de soixante degrés au temps d'Auguste;

Que le milieu du Cæcias, toujours placé par les Grecs à soixante degrés du pôle septentrional, en étoit à cent vingt degrés chez les Romains; de sorte qu'il avoit passé de l'*Orient d'été* à l'*Orient d'hiver*, comme l'Argestes d'Homère avoit passé de l'*Occident d'hiver* à l'*Occident d'été*.

Ces exemples, et d'autres que le lecteur ajoutera facilement d'après l'inspection du tableau, suffisent pour faire concevoir combien il est essentiel, quand on consulte les anciens, de savoir distinguer à quelle rose doivent se rapporter les vents dont ils parlent.

De quelques Vents locaux.

Quoique les dénominations précédentes fussent généralement reçues par les navigateurs, elles souffroient néanmoins des variations dans quelques ports et dans quelques contrées, où le peuple désignoit les vents qui y dominoient par des noms ou des surnoms tirés le plus souvent

[a] Strab. *lib. I, pag. 29.*

des villes, des lieux, des fleuves, des montagnes d'où ils paroissoient souffler. Je n'ai point surchargé ma rose ni mon tableau, de tous ces synonymes; mais je vais en indiquer les principaux, d'après Aristote, Strabon et Pline, qui les comparent à la rose de douze vents. J'y ajouterai quelques observations.

Le BOREAS s'appeloit

Pagreus, à *Mallos* en Cilicie, parce qu'il paroissoit y venir des monts *Pagrici;*

Meses, à *Caunus* dans la Carie, et dans plusieurs autres endroits. — Agathémère place néanmoins le *Mesès* de l'autre côté du pôle, et parmi les *Thrascias;*

Caunias, à Rhodes, parce qu'il y souffloit de la ville de *Caunus,* dont je viens de parler;

Gaureus, à *Olbia,* dans la Pamphylie, à cause de la petite île de *Gauris,* qui se trouvoit dans sa direction.

Le Cæcias étoit nommé

Hellespontias, par les peuples de la Grèce, chez qui il paroissoit venir de l'Hellespont;

Thebanas, dans l'île de *Lesbos,* parce qu'il traversoit, pour y arriver, le territoire de *Thebe* en Mysie;

Æcaunias. . . . . Le texte d'Aristote offre ici une lacune.

D'autres confondoient le Cæcias avec le *Boreas,* et particulièrement les habitans de *Lyrnatia* en Pamphylie. — C'est vraisemblablement parce qu'ils le rapportoient à la rose d'Homère, dans laquelle le Boreas-Euros tenoit lieu du Cæcias.

L'APELIOTES portoit les noms de

Potameus, à *Tripolis* en Phœnicie;

Syriandus, dans le golfe d'*Issus,* parce qu'il y venoit du défilé connu sous le nom de *Portes Syriennes;*

Marseus, dans le golfe de *Tripolis,* parce qu'il y souffloit d'un bourg nommé *Marsus.* — On vient de voir que l'APELIOTES

étoit appelé *Potameus* à *Tripolis* de Phœnicie : il n'est pas vraisemblable que ce même vent ait eu deux noms différens dans le même lieu ; et il faut qu'il soit ici question d'une autre ville de *Tripolis*, que je ne distingue point parmi toutes celles qui ont porté ce nom ;

Hellespontias, à *Proconesus*, à *Teos*, en Crète, dans l'Eubée, particulièrement au promontoire *Caphareum ;* à Cyrène en Afrique, et sur-tout au port d'*Apollonia*. — Pour aucun des lieux précédens, l'Apeliotes, ou le vent de l'Orient équinoxial, ne pouvoit venir de l'Hellespont. Celui qui souffloit de ce détroit, auroit été un vent d'Ouest pour *Proconesus*, un vent de Nord pour *Teos*, un vent de Nord-Est, ou à-peu-près, pour l'Eubée, la Crète et Cyrène. Je soupçonne donc que le nom d'*Hellespontias*, déjà rapporté parmi ceux du Cæcias, n'est ici qu'une erreur de copiste, qui l'aura substitué à un autre nom que j'ignore ;

Berecynthias, à Sinope, parce qu'il y venoit du mont *Berecynthus* en Phrygie. — Il y a encore ici de l'erreur : Sinope étant plus orientale et plus septentrionale que toute la Phrygie, le *Berecynthias* ne pouvoit être, pour cette ville, qu'un vent de Sud-Ouest ;

Cataporthmias, en Sicile. — Il ne peut être question ici que des environs de Messène. Le *Cataporthmias*, ou le vent du détroit, seroit presque un vent de Nord pour les côtes orientales de la Sicile.

D'autres appeloient aussi l'Apeliotes, Cæcias et *Thebanas*. — C'est qu'ils le rapportoient à la rose de quatre vents, où l'Euros, que l'on nommoit aussi Apeliotes, embrassoit quatre-vingt-dix degrés de l'horizon, et renfermoit le Cæcias des roses postérieures.

L'Euros étoit nommé

Scopoleus à Ægée en Cilicie, parce qu'il y venoit des écueils voisins de *Rhosus* en Syrie ;

Carbas, à Cyrène en Afrique, parce qu'il sembloit y souffler d'un

lieu nommé *Carbæ* en Phœnicie; c'est pourquoi d'autres l'appeloient *Phœnicias.* — Comme les parties méridionales de la Phœnicie sont à la même hauteur que Cyrène, il étoit impossible qu'il arrivât dans cette ville aucun vent de la côte de Phœnicie qui fût plus méridional que l'Est plein; ainsi le *Carbas* des Cyrénéens ne pouvoit pas être compris dans l'Euros de la rose de douze vents, mais seulement dans celui de la rose de quatre vents, ou dans l'Euros d'Homère. Cette observation est justifiée par Vitruve, qui, loin de placer le *Carbas* plus au midi que l'Orient équinoxial, le met au contraire au nord de ce point. L'auteur du fragment attribué à Aristote, s'est donc trompé en confondant le *Carbas* avec le *Phœnicias.* Quoique ces vents vinssent tous deux de la Phœnicie, ils partoient néanmoins de points très-différens : le premier souffloit de l'Est-Nord-Est pour Cyrène; le second, du Sud-Est et du Sud-Sud-Est, pour les Grecs de l'Asie mineure, de Cypre, &c.

Plusieurs personnes croyoient que l'Euros faisoit partie de l'Apeliotes. — Cette opinion ne pouvoit appartenir qu'à ceux qui ne distinguoient pas bien la rose de quatre vents, d'avec celles de huit et de douze vents.

L'*Euro-notos* étoit nommé *Amneus* par les uns, Euros par les autres. — On voit dans la rose de Vitruve, que la moitié de l'Eurus et de l'*Euro-notus,* répondoit à l'*Euro-notos* de la rose de douze vents.

Le *Leuco-notos* ou *Libo-notos* s'appeloit aussi *Libo-phœnix.* — C'étoit dans les contrées pour lesquelles il paroissoit venir des côtes de l'Afrique soumises à Carthage, ou aux autres villes fondées par les Phœniciens jusqu'au détroit. Ces colonies portoient en général le nom de Liby-phœniciennes.

Le Libs prenoit ce nom, parce qu'il venoit de la Libye, nommée Afrique par les Latins.

Le

Le ZEPHYROS portoit dans quelques contrées les noms de
Ornithiens, c'est-à-dire, *Aviaires* ou Oiseleurs, parce qu'ils y ramenoient les oiseaux de passage. — Pour les Romains, les *Ornithiens* étoient un vent d'Est;
Chélidoniens, quand ils y ramenoient les hirondelles.

L'Argestes s'appeloit
Iapyx, dans la Grèce occidentale, parce qu'il y souffloit de l'Iapygie;
Scyletinus, à Tarente;
Scylacinus, à *Dorylæum* en Phrygie;
Pharangites, dans les lieux où il paroissoit sortir d'une vallée de ce nom, dans le mont Pégée.

Le *Thrascias* étoit nommé
Strymonias, dans plusieurs parties de la Thrace, pour lesquelles il venoit du fleuve *Strymon;*
Sciron, à Athènes et dans la Mégaride, où il souffloit des roches Scironides, situées dans l'isthme de Corinthe;
Circas, ou plutôt *Circius*, dans les parties de l'Italie et de la Sicile, d'où il paroissoit venir du promontoire *Circeii* du *Latium.* — Pour la Campanie, le *Circius* étoit à-peu-près l'Ouest-Nord-Ouest; et c'est ainsi que l'indique la rose de Vitruve. Pour la Sicile, le *Circius* étoit un vent de Nord-Nord-Ouest; c'est le *Thrascias* de Vitruve;
Olympias, dans l'Eubée et à *Lesbos*, parce qu'il y venoit du mont Olympe de la Thessalie. — Agathémère place l'*Olympias* parmi les Argestes, et cette indication convient mieux pour *Lesbos*.
Quelques auteurs l'ont aussi appelé Cæcias. — Ce dernier nom appartenoit à l'Orient d'été chez les Grecs, et à l'Orient d'hiver dans la rose de vingt-quatre vents des Latins.

En général, tous les vents compris dans le demi-cercle septentrional de l'horizon, qui avoient quelque durée, et dont le retour étoit annuel, portoient chez les Grecs le nom d'Étésiens.

Chez les Romains, le milieu des *Étésiens* étoit fixé à quinze degrés au-dessus de l'OUEST.

Les Ornithiens embrassoient également pour différentes contrées, un grand espace de la partie méridionale de l'horizon, selon le point d'où ils souffloient au printemps, lors de l'arrivée des oiseaux de passage. Les Romains plaçoient le milieu de ces vents à quinze degrés au sud de l'EST.

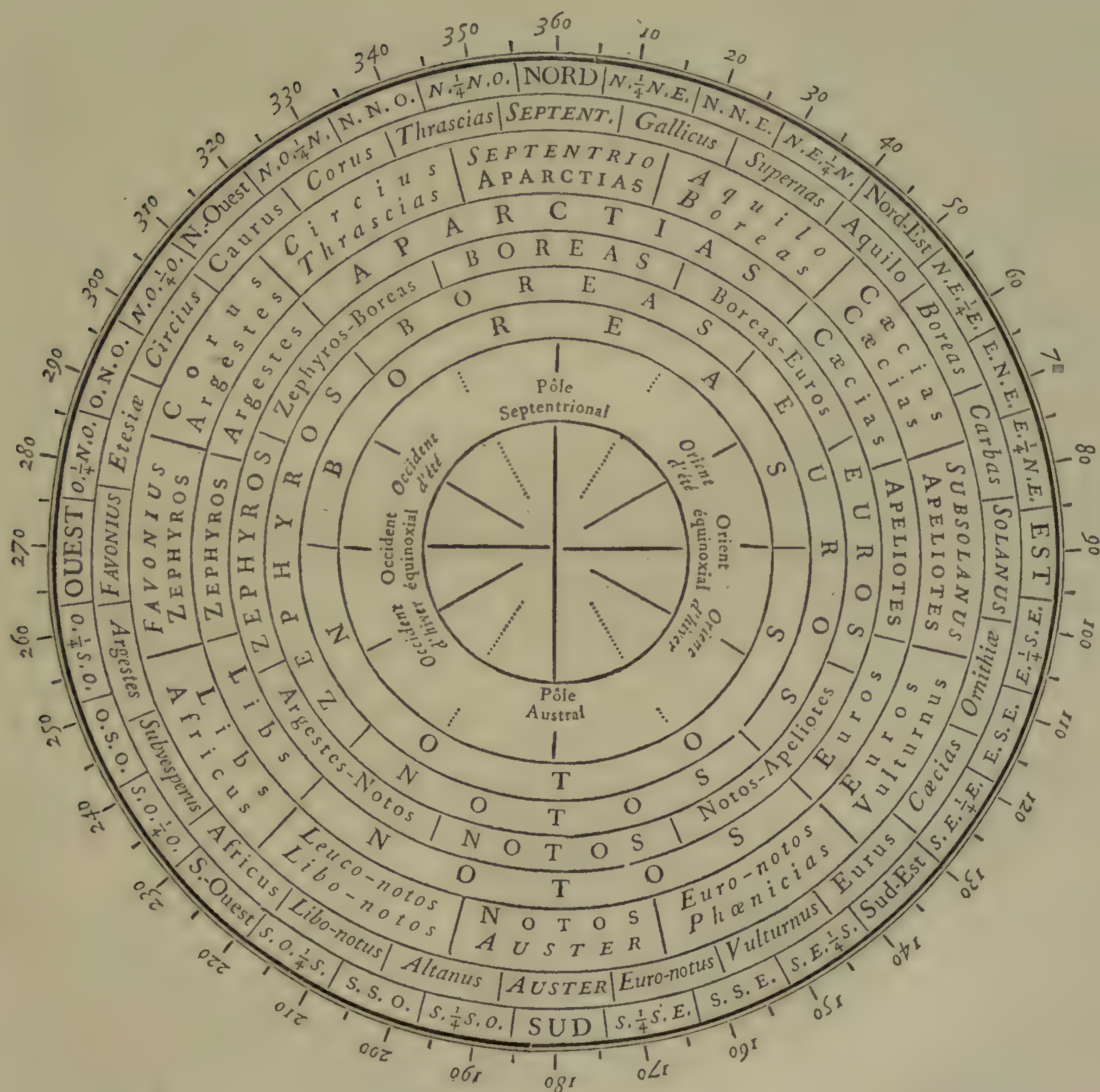
G.

ROSES DES VENTS

DES GRECS ET DES ROMAINS,

COMPARÉES

À LA ROSE DES MODERNES.



Typis mobilibus confectum pro Strabonis Geographicorum editione Gallicâ, curante J. J. MARCEL, Typ. Imper. Direct. gen.

DÉVELOPPEMENT DES DIFFÉRENTES ROSES DES VENTS DES ANCIENS,

COMPARÉES À LA ROSE DES MODERNES.

ROSE DE II VENTS, DES ANC. GRECS.	ROSE DE IV VENTS.	ROSE DE VIII VENTS, D'HOMÈRE.	ROSE DE VIII VENTS, D'ARISTOTE.	ROSE DE XII VENTS, DE TIMOSTHÈNE.	ROSE DE XXIV VENTS, DE VITRUVE.	ROSE DE XXXII VENTS, DES MODERNES.	MILIEUX DES VENTS.
		Notos-Argestes. . . .			Africus.	Sud-Ouest.	225. 0.
			Libs.	Libs, Africus.	*Subvesperus*. . . .	*Sud-Ouest-quart-Ouest*. . . .	236. 15.
						. . . .	240. 0.
						Ouest-Sud-Ouest. . . .	247. 30.
					Argestes.	. . . .	255. 0.
						Ouest-quart-Sud-Ouest. . .	258. 45.
	ZEPHYROS. .	ZEPHYROS.	ZEPHYROS. .	ZEPHYROS, *FAVONIUS*. . . .	*FAVONIUS*. . .	OUEST.	270. 0.
					Etesiæ.	*Ouest-quart-Nord-Ouest*. .	281. 15.
						. . . .	285. 0.
						Ouest-Nord-Ouest. . .	292. 30.
			Argestes. . . .	Argestes, Corus.	*Circius*.	. . . .	300. 0.
						Nord-Ouest-quart-Ouest. . .	303. 45.
		Boreas-Zephyros. . .			Caurus.	Nord-Ouest.	315. 0.
				Thrascias, Circius.	*Corus*.	*Nord-Ouest-quart-Nord*. . .	326. 15.
						. . . .	330. 0.
						Nord-Nord-Ouest. . . .	337. 30.
					Thrascias.	. . . .	345. 0.
						Nord-quart-Nord-Ouest. . .	348. 45.
BOREAS. . .	BOREAS. . . .	BOREAS.	APARCTIAS.	APARCTIAS, *SEPTENTRIO*. .	*SEPTENTRIO*	NORD.	360. 0.
					Gallicus.	*Nord-quart-Nord-Est*. . . .	11. 15.
						. . . .	15. 0.
						Nord-Nord-Est.	22. 30.
				Boreas, Aquilo.	*Supernas*.	. . . .	30. 0.
						Nord-Est-quart-Nord. . . .	33. 45.
		Boreas-Euros.			Aquilo.	Nord-Est.	45. 0.
			Cæcias.	Cæcias.	*Boreas*.	*Nord-Est-quart-Est*.	56. 15.
						. . . .	60. 0.
						Est-Nord-Est.	67. 30.
					Carbas.	. . . .	75. 0.
						Est-quart-Nord-Est. . . .	78. 45.
	EUROS.	EUROS.	APELIOTES.	APELIOTES, *SUBSOLANUS*. .	*SOLANUS*. . . .	EST.	90. 0.
					Ornithiæ.	*Est-quart-Sud-Est*.	101. 15.
						. . . .	105. 0.
						Est-Sud-Est.	112. 30.
			Euros.	Euros, Vulturnus.	*Cæcias*.	. . . .	120. 0.
						Sud-Est-quart-Est.	123. 45.
		Notos-Apeliotes. . . .			Eurus.	Sud-Est.	135. 0.
				Euro-notos, Phœnicias.	*Vulturnus*.	*Sud-Est-quart-Sud*.	146. 15.
						. . . .	150. 0.
						Sud-Sud-Est.	157. 30.
					Euro-notus.	. . . .	165. 0.
						Sud-quart-Sud-Est.	168. 45.
NOTOS. . .	NOTOS.	NOTOS.	NOTOS.	NOTOS, *AUSTER*.	*AUSTER*.	SUD.	180. 0.
					Altanus.	*Sud-quart-Sud-Ouest*.	191. 15.
						. . . .	195. 0.
						Sud-Sud-Ouest.	202. 30.
				Leuco-notos, Libo-notos.	*Libo-notus*.	. . . .	210. 0.
						Sud-Ouest-quart-Sud. . . .	213. 45.
		Notos-Argestes. . . .			Africus.	Sud-Ouest.	225. 0.
			Libs.	Libs, Africus.	*Subvesperus*. . . .	*Sud-Ouest-quart-Ouest*. . . .	236. 15.
						. . . .	240. 0.
						Ouest-Sud-Ouest. . . .	247. 30.
					Argestes.	. . . .	255. 0.
						Ouest-quart-Sud-Ouest. . .	258. 45.
	ZEPHYROS. .	ZEPHYROS.	ZEPHYROS. .	ZEPHYROS, *FAVONIUS*. . . .	*FAVONIUS*. .	OUEST.	270. 0.
					Etesiæ.	*Ouest-quart-Nord-Ouest*. . .	281. 15.
						. . . .	285. 0.
						Ouest-Nord-Ouest. . .	292. 30.
			Argestes. . . .	Argestes, Corus.	*Circius*.	. . . .	300. 0.
						Nord-Ouest-quart-Ouest. . .	303. 45.
		Boreas-Zephyros. . .			Caurus.	Nord-Ouest.	315. 0.

GÉOGRAPHIE

GÉOGRAPHIE
DE
STRABON.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.er

ÉLOGE de la Géographie, et Motifs de l'Auteur pour entreprendre cet Ouvrage.

LA science de la Géographie, en elle-même, ainsi que le dessein formé par Strabon d'en traiter spécialement, sont dignes d'un philosophe. Ces deux points se prouvent, — par le mérite de ceux qui les premiers se sont appliqués à cette science; — par la multiplicité de connoissances qu'elle exige; — par son utilité immense; — par les principes et les notions qu'elle suppose; — par le but et le plan général de cet ouvrage.

S'IL est une science digne du philosophe, assurément c'est celle de la GÉOGRAPHIE, dont j'entreprends de traiter aujourd'hui : plus d'une preuve le démontre. D'une part, ceux qui les premiers osèrent s'y appliquer furent des hommes tels qu'Homère ‹1›, Anaximandre le Milésien, et son compatriote * Hécatée, Démocrite, Eudoxe, Dicæarque, Éphore et tant d'autres, auxquels succédèrent

PAGE 1, Édition de 1620.

* Le texte ajoute : *selon Ératosthène.*

‹1› On trouvera dans nos Prolégomènes tout ce que nous avons cru devoir dire concernant les divers auteurs que Strabon cite dans le cours de son ouvrage. Nous en avertissons ici une fois pour toutes. Ces détails auroient surchargé de notes extrêmement longues et coupé très-fréquemment le tissu de notre traduction.

PAGE 2. Ératosthène, Polybe et Posidonius, tous véritables philosophes. Et, de l'autre part, la variété d'instruction, nécessaire aux parfaits géographes, ne sauroit appartenir qu'à celui qui, dans son étude, embrasse toutes les choses humaines et divines ‹1›, dont la pleine connoissance constitue ce que l'on appelle philosophie ‹2›. Enfin, la science géographique donne tant d'avantages pour se conduire dans la *vie civile* ‹3› et dans les affaires de gouvernement; elle nous apprend si bien tout ce qui concerne les phénomènes célestes ‹4›, les animaux aquatiques ou terrestres, les plantes, les productions de la terre, et les autres propriétés de chaque pays, que, la cultiver, c'est, par cela même, se montrer occupé du grand art de vivre et d'être heureux ‹5›.

Reprenons chacun de ces points, et discutons-les davantage.

‹1› Littéralement : *N'est le partage que de celui qui observe les choses divines et humaines.*

‹2› Socrate ne convenoit pas que cette *multiplicité de connoissances*, ce que Strabon appelle ici πολυμάθειαν, convînt au véritable philosophe.

‹3› Il est difficile de déterminer précisément la signification, et de rendre avec justesse en français, la force que les termes τὰ πολιτικὰ ont dans la langue philosophique des Grecs. Ces termes, d'après leur étymologie, semblent ne devoir signifier essentiellement que ce qui concerne la *cité*, πόλις, c'est-à-dire la *Société civile*, ou l'*État*, ou enfin la *chose publique* administrée, sous tous les rapports, par des lois communes à tous les *citoyens*. Cependant, il paroît certain que la plupart des philosophes, et sur-tout Aristote, ont compris sous le nom général de πολιτική, non-seulement cette partie de la philosophie qui tend à régler les devoirs et la conduite de quiconque prend part à l'administration et au gouvernement de la *Société civile*, de l'*État*, en un mot, de la *chose publique* considérée en son ensemble, mais encore les parties désignées d'ailleurs habituellement par le nom particulier d'*éthique* [ou de *morale*] d'*économique* et de *rhétorique*. D'après ce que Strabon va dire ici d'Homère, il paroîtra lui attribuer une connoissance parfaite de toutes ces différentes parties.

Nous n'avons pas osé traduire littéralement le terme πολιτικὰ, le mot Français *politique* ne présentant point la même idée que le grec : et toutefois, peut-être, trouvera-t-on que nous eussions mieux fait de l'employer, après avoir averti les lecteurs de l'acception dans laquelle nous l'aurions pris.

‹4› *Voyez* les Éclaircissemens n.° I.

‹5› Littéralement : *C'est s'annoncer en même temps pour un homme occupé de l'art qui a la vie pour objet, et du bonheur ;* Τὸν αὐτὸν ὑπογράφει ἄνδρα, τὸν φροντίζοντα τῆς περὶ τὸν βίον τέχνης, καὶ εὐδαιμονίας, c'est-à-dire, *de la philosophie.* Cicéron a dit : *Ars est enim philosophia vitæ.* Il s'agit ici de la *vie civile* ou *politique*, c'est-à-dire, de la *vie considérée dans les rapports de l'homme avec toute la Société ;* autrement il y a autant d'arts de vivre que de genres de vie. Casaubon observe que, dans ce passage, à la fin de la phrase Grecque, le καὶ est explicatif, et signifie *c'est-à-dire ;* vu que l'art de *bien vivre* et celui d'*arriver au bonheur* sont le même.

Montrons, en premier lieu, qu'avec raison, à l'exemple de nos prédécesseurs, et entre autres d'Hipparque, nous regardons Homère comme le père des connoissances géographiques. PAGE 2.

HOMÈRE a surpassé les anciens comme les modernes, non-seulement en mérite poétique, mais peut-être aussi en expérience dans toutes les choses de la vie, j'entends de la *vie civile.* * C'est d'après cette expérience que, ne s'étant pas uniquement occupé de recueillir et de transmettre à la postérité tous les faits qui purent lui être connus, il voulut joindre à ses récits la description soit de chaque lieu en particulier, soit en général de toutes les mers et de la Terre-habitée <1>. Aussi le voyons-nous, dans son imagination, arriver jusqu'aux bornes de cette même Terre, et en parcourir toute la circonférence <2>.

§. I.er Mérite des premiers géographes. Homère, prince des philosophes ainsi que des poëtes, est le plus ancien géographe.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 2,* not. 3.

D'abord, il suppose la Terre entourée de tous côtés, comme elle l'est en effet, par l'Océan; puis, des divers pays [situés à ses extrémités, tant au midi qu'au levant, au couchant et au nord] il désigne les uns nominativement, les autres par certaines indications.

Il savoit que l'Océan entoure la Terre-habitée.

C'est ainsi que [des contrées méridionales] il nomme expressément la Libye, l'Æthiopie, le pays des Sidoniens, et celui des *Érembes* [a], peuples qui paroissent être nos Arabes troglodytes *.

Il nomme les peuples *méridionaux.*

[a] Odyss. l. IV, v. 84.

* *Qui-vivent dans-des-cavernes.*

C'est ainsi que [pour indiquer, en général, les régions les plus orientales et les plus occidentales] il les représente comme des régions bornées par l'Océan; puisque, selon lui, c'est du sein de l'Océan que se lèvent, et au sein de l'Océan que se couchent le soleil et les constellations :

Il indique que l'Océan borne la Terre-habitée à l'*orient* et à l'*occident.*

Du profond Océan quittant les flots paisibles,
Le soleil, de nouveau, vint dorer les guérets ; . . . . . .
Mais bientôt le soleil, faisant place à la nuit,
Au sein de l'Océan éteignit ses rayons ;

Iliad. l. VII, v. 421 ; et Odyss. l. XIX, v. 428.

Iliad. l. VIII, v. 485.

à quoi il ajoute que les astres se *lavent* [b] dans l'Océan <3>.

[b] Iliad. l. V, v. 6.

<1> *Terre-habitée.* Nous ne saurions rendre autrement le terme οἰκουμένη, dont Strabon se sert pour désigner ce que nos géographes appellent simplement *la Terre.*

<2> Éclaircissemens n.° II.

<3> Les poëtes se sont plu à rappeler cette

PAGE 2.

Il désigne les peuples les plus *occidentaux* par des indications.

* *Voyez* au livre III, *pag. 149 et 150* du texte Grec; et au livre XVI, *pag. 756.*

Quant aux peuples les plus occidentaux, il nous les dépeint comme fortunés et vivant sous le climat le plus tempéré; parce que, sans doute, il avoit entendu parler de ces richesses de l'Ibérie qui, après avoir attiré jadis ‹1› les armes d'Hercule * ‹2›, devinrent ensuite la proie des Phœniciens dont presque tout ce pays fut la conquête, et qui sont aujourd'hui le partage des Romains ‹3›. Car

ancienne opinion populaire, que le soleil et les astres se couchoient dans la mer. Peut-être les habitans de l'Asie mineure, et de la Grèce presque barbare au temps d'Homère, le croyoient-ils encore; peut-être aussi le croyoit-il lui-même. Les peuples des environs du cap *Sacré*, le cap Saint-Vincent d'aujourd'hui, soutenoient encore du temps de Posidonius, 100 ans avant l'ère Chrétienne, qu'à l'instant où le soleil se couchoit, ils entendoient un sifflement semblable à celui d'un fer rouge que l'on jette dans l'eau; comme si le soleil s'éteignoit en se plongeant dans la mer. *Voyez* Strabon, *lib. 11, pag. 138.* G.

N. B. Nos citations du texte de Strabon se rapportent aux pages de l'édition du Louvre, 1620, numérotées en marge de cette traduction.

‹1› Éclaircissemens n.° III.

‹2› Il est ici question de l'Hercule Phœnicien, antérieur de deux ou trois siècles à l'Hercule Grec. Son expédition, en la supposant vraie, seroit d'environ seize à dix-sept siècles avant l'ère Chrétienne. L'établissement des Phœniciens en Espagne, et particulièrement à *Gadès* ou Cadiz, qu'ils fondèrent, est d'environ 1550 ans avant la même époque. Les Grecs n'ont pénétré que beaucoup plus tard au-delà du détroit; et leur première expédition à Tartesse, faite par *Colæus* de *Samos*, répond à l'an 639 avant J. C. Ce n'est que quatre siècles après que les Romains se sont emparés de l'Espagne. G.

‹3› Il est certain que l'Espagne a possédé jadis des mines d'or et d'argent très-abondantes, qui enrichirent successivement les Phœniciens, les Carthaginois, les Grecs, les Romains.

L'incendie d'une forêt des Pyrénées fit découvrir une mine d'argent très-riche, vers l'extrémité orientale de ces montagnes, sur les confins du territoire des colonies Marseilloises [1].

Lorsque *Colæus* de *Samos*, dont je viens de parler, revint de Tartesse, les bénéfices de son expédition rapportèrent soixante talens [2].

Au temps de Polybe, 180 ans avant l'ère Chrétienne, l'exploitation des mines voisines de Carthagène occupoient encore 40,000 ouvriers [3].

On dit que les premiers navigateurs qui abordèrent dans ces divers cantons, y trouvèrent l'argent à si vil prix, et s'en procurèrent une si grande quantité en échange de marchandises de peu de valeur, que, pour éviter la surcharge de leurs navires, ils convertirent ce métal en toutes sortes d'outils et d'ustensiles, et qu'ils en firent jusqu'à des ancres [4].

Je crois, au reste, que Strabon prête ici à Homère des connoissances que ce poëte n'eut jamais. On trouvera dans la suite beaucoup d'assertions semblables de la part de Strabon, et j'aurai soin de les faire remarquer. Il est très-probable qu'Homère n'avoit point entendu parler des mines de l'Espagne, puisque le nom même de cette contrée lui a été inconnu. G.

[1] *Arist. de mirab. Auscult.* pag. 1157. *Diodor. Sicul.* lib. V, §. 35. = [2] *Herodot.* lib. IV, §. 152. = [3] *Strab.* lib. III, pag. 147. = [4] *Aristot.* ubi suprà, pag. 1165. *Diodor. Sicul.* lib. V, §. 35.

c'est en Ibérie que *souffle le zéphyr* <1>, et qu'il faut chercher ces *Champs Élysiens* où les dieux devoient envoyer Ménélas; PAGE 3.

Mais les dieux t'enverront aux bornes de la terre, Odyss. l. IV, v. 563.
Aux Champs Élysiens, chez le blond Rhadamanthe <2>,
Où la vie aux humains ne coûte aucun travail;
Où l'on ne connoît point l'hiver et ses frimas;
Où, pour rafraîchir l'air, sans cesse l'Océan
Du murmurant zéphyr transmet la douce haleine.

Aussi a-t-on <3> appelé *Îles des* HEUREUX <4> celles qui se trouvent

<1> Les Grecs appeloient *zéphyrs*, les vents d'ouest ou du couchant. *Voyez*, dans ce volume, les Éclaircissemens sur les différentes roses des vents des anciens. G.

<2> Éclaircissemens n.° IV.

<3> Éclaircissemens n.° V.

<4> Les îles des Heureux sont les mêmes que les îles Fortunées des autres géographes anciens; et d'après la position que Strabon leur assigne, il est certain que ce sont les îles Canaries d'aujourd'hui, placées à l'ouest et un peu au midi des côtes du royaume de Maroc, qui faisoit partie de l'ancienne Mauritanie. Mais il est également certain que Strabon prête encore à Homère des connoissances que ce poëte n'avoit point. Nulle part il ne fait mention des îles des Heureux. Si dans ce passage et dans d'autres il parle de l'Océan, c'est d'une manière si vague, si incertaine, qu'il semble plutôt en parler d'après quelques traditions confuses, que d'après des notions positives. Les connoissances d'Homère, comme on le verra bientôt, loin de s'étendre jusqu'à l'océan Atlantique, alloient à peine jusqu'à la Sicile et jusqu'aux parties méridionales de l'Italie.

J'observerai d'ailleurs que, chez les anciens, les noms d'*îles des Heureux*, d'*îles Fortunées*, de *Jardin des Hespérides*, de *Champs Élyséens*, étoient synonymes; ils les appliquoient toujours au terme le plus éloigné que leurs spéculations géographiques pouvoient atteindre vers l'occident : aussi reculèrent-ils ces lieux dans l'ouest, à mesure qu'ils étendirent leurs découvertes dans la Méditerranée. Jadis la grande *Oasis*, située au milieu des sables, à l'occident de l'Ægypte, porta le nom d'*île des Bienheureux* [1]. On fixa ensuite le *Jardin des Hespérides* dans la Cyrénaïque, sur les bords du fleuve *Lathon* [2]. Quand on eut trouvé le détroit, on transporta ce jardin sur les rivages de l'océan Atlantique, près du fleuve *Lixus* [3]. Enfin, la découverte des Canaries, dans des temps postérieurs, offrant un point plus éloigné encore que le *Lixus*, les anciens y transférèrent, pour la dernière fois, le séjour prétendu du bonheur, et ces îles prirent le nom d'*îles Fortunées*.

Différentes contrées de l'Europe eurent aussi successivement leurs *Champs Élyséens*, à mesure qu'on les découvrit en avançant vers l'occident. Les Grecs les établirent d'abord dans la Thesprotie, où l'on voyoit l'Achéron, le Cocyte et le lac Averne, qui annoncent toujours le voisinage des Champs Élyséens [4]; et c'est là que Mercure, dans Homère [5], conduit les ames des poursuivans de Pénélope, après qu'ils ont été tués par Ulysse. Ensuite on plaça les Champs Élyséens et l'Averne près

[1] *Herodot.* lib. III, §. 26. = [2] *Strab.* lib. XVII, p. 838. *Scylac. Peripl.* p. 46. *Plin.* lib. V, cap. 5. *Ptolem.* lib. IV, cap. 4. = [3] *Plin.* lib. V, cap. 1. = [4] *Strab.* lib. VI, pag. 256. *Plin.* lib. VI, cap. 1. = [5] *Odyss.* lib. XXIV, vers. 1-13.

PAGE 3.

en face de l'extrémité occidentale de la Maurusie <1>, dans cette partie de mer où pareillement la côte de l'Ibérie s'avance le plus vers l'ouest : on a pensé que, voisines de ce pays délicieux indiqué par le poëte, elles devoient être elles-même un séjour fortuné.

Il indique aussi que les peuples les plus *orientaux* sont bornés par l'Océan.

[Veut-il ailleurs désigner les peuples les plus orientaux ?] il nous parlera d'Æthiopiens <2> placés tout-à-la-fois *aux bords de l'Océan* et *aux bornes de la Terre.* Je dis placés *aux bornes de la Terre*, d'après ces vers :

Odyss. l. 1, v. 23.

> Les Æthiopiens,
> Qui, *les plus reculés* des peuples de la Terre,
> Sont *partagés en deux:*

passage dans lequel l'expression *partagés en deux* est fort juste, comme nous le prouverons ailleurs <3>. Je dis placés *aux bords de l'Océan,* d'après cet autre passage :

Iliad. l. 1, v. 423.

> Hier, pour visiter la sainte Æthiopie,
> Aux bords de l'Océan Jupiter s'est porté.

Il fait entendre également que l'Océan borne la Terre du côté du nord.

Il nous montre également en termes couverts que la partie

de Baïes dans la Campanie [1], où ils ont conservé leurs noms jusqu'à ce jour. Ce n'est que postérieurement qu'on a indiqué des lacs, des fleuves et des séjours fortunés à l'extrémité de l'Ibérie, témoin le Guadalété, c'est-à-dire, le fleuve Léthé ou le fleuve de l'Oubli, qui passe au port Sainte-Marie, vis-à-vis Cadiz, et le Léthé de la Lusitanie, que les ombres traversoient avant d'arriver aux Champs Élyséens [2].

Il est très-vraisemblable que, dans le passage d'Homère dont il est ici question, ce poëte fait allusion à l'Élysée de la Campanie, et point à celui de l'Espagne ; encore moins à celui des Canaries, dont il n'avoit jamais entendu parler. G.

<1> La Maurusie des Grecs, ou la Mauritanie des Latins, forme aujourd'hui les royaumes d'Alger et de Fez. G.

<2> Les anciens donnoient en général le nom d'Æthiopiens aux habitans de l'intérieur de l'Afrique ; aux peuples qui occupoient les rivages de l'océan Atlantique, les bords du golfe Arabique au midi du tropique, et ceux de la mer Érythrée. C'est dans ce sens que Strabon entend le passage d'Homère : mais ce poëte n'ayant rien connu hors de la Méditerranée, les peuples dont il parle étoient ceux des parties méridionales de la Phœnicie, qui, de son temps, portoient encore le nom d'Æthiopiens, comme je le dirai dans la suite.

Je ferai voir aussi que, sous le nom d'Océan, Homère n'entend jamais que la Méditerranée. G.

<3> *Voyez* ce que notre géographe dira plus bas, dans ce même livre, soit à la *page 30*, soit à la *page 35* du texte Grec.

[1] *Strab.* lib. V, p. 244. = [2] *Pomp. Mela*, lib. III, cap. 1, p. 236. *Strab.* lib. III, p. 153. *Plin.* lib. IV, cap. 35. *Scholiast. Aristophan. in Ranas.*

septentrionale de la Terre est bornée par l'Océan, puisqu'il énonce que l'*Ourse* *

Seule n'entre jamais aux bains de l'Océan.

En effet, dans cet endroit, par le nom de l'*Ourse* *, comme par celui de *Chariot* * ‹1›, Homère n'a prétendu désigner que le *cercle arctique* ‹2› : autrement il n'eût point dit que l'*Ourse* *, SEULE, *n'entre jamais aux bains de l'Océan*, tandis qu'il y a tant d'autres astres qui achèvent leur révolution dans cette partie du Ciel, toujours visible pour nous. Et cessons aussi de le taxer d'ignorance ‹3› pour n'avoir connu que l'une des deux Ourses. Il n'est point vraisemblable que, de son temps, la seconde Ourse fût déjà comptée parmi les constellations; cet astérisme n'a dû être admis par les Grecs ‹4›

PAGE 3.

* En grec *Arctos*.

Iliad. l. XVIII, v. 489; et Odyss. l. V, v. 473.

* *Arctos*.

* En grec *Hamaxé*.

* *Arctos*.

‹1› Homère[1] dit que l'Ourse est appelée communément le *Chariot*. Ces deux noms subsistent encore parmi nous : le Chariot est formé par les sept étoiles les plus brillantes de la grande Ourse. G.

‹2› Sous le nom de cercle arctique ou *cercle de l'Ourse*, les anciens entendoient un cercle qui, ayant le pôle pour centre, avoit pour rayon la hauteur du pôle dans le lieu occupé par l'observateur, ou, si l'on veut, la distance du pôle au point le plus septentrional de l'horizon rationel ou mathématique. C'étoit le plus grand des parallèles toujours visibles, celui qui embrassoit dans sa circonférence les astres qui ne se couchoient point. On conçoit que ce cercle doit varier comme les latitudes; que son diamètre diminue à mesure qu'on approche de l'équateur, et qu'il augmente à proportion qu'on avance vers le pôle.

Homère écrivant pour les Grecs de l'Asie et pour ceux du Péloponnèse, a dû leur décrire les apparences célestes qu'ils apercevoient vers le 38.e degré de latitude. Or, pour ces lieux, le cercle arctique est au 52.e degré nord; et comme, au temps d'Homère, l'étoile la plus méridionale du *Chariot* avoit à-peu-près 64° 15′ de déclinaison, elle étoit par conséquent de 12° 15′ plus septentrionale que le cercle arctique : ainsi, non-seulement elle ne se couchoit point, mais toutes les étoiles plus méridionales que celles-ci de 12° 15′ ne se couchoient pas non plus. L'expression d'Homère n'est donc point juste, quand il dit que *l'Ourse est la seule constellation qui ne se baigne pas dans l'Océan*; et l'explication qu'en donne Strabon, se sent un peu trop de son enthousiasme pour ce poëte.

Ce n'étoit que pour les lieux placés à 25° 45′ de l'équateur, que l'étoile dont je viens de parler touchoit le cercle arctique; et il est peut-être remarquable que cette latitude soit celle de Thèbes en Ægypte, et de Bénarès dans l'Inde.... G.

Voyez les Éclaircissemens n.° VI.

‹3› Éclaircissemens n.° VII.

‹4› Diogène de Laërte (*in Vitâ Thal.*) dit, d'après Callimaque, que ce fut Thalès qui fit connoître aux Grecs la constellation de la petite Ourse. Thalès vivoit 600 ans avant l'ère Chrétienne, et par conséquent plus de 300 ans après Homère. Le nom de *Phœnice*, que les Grecs donnèrent d'abord à la petite Ourse[2], fait voir que Thalès en

[1] *Iliad.* lib. XVIII, v. 487. = [2] *Eratosthen. Catasterism.* cap. 2, p. 2.

PAGE 3. que plus tard et à l'exemple des Phœniciens, qui, après l'avoir observé, s'en servirent pour la navigation <1>. La même remarque s'appliqueroit soit à la chevelure de Bérénice <2>, soit à Canopus <3>, qui [si je puis parler ainsi] n'a son nom que d'hier; soit à bien d'autres astres, *aujourd'hui encore* ANONYMES <4>, comme dit Aratus[2]. Cratès a donc tort de changer la leçon du vers d'Homère <5>; il voit des fautes là où il n'y a point de fautes. Héraclite est plus sensé, plus *Homérique* <6>, lorsqu'à l'exemple du poëte, pour indiquer le *cercle arctique*, il nomme hardiment l'*Ourse* *, et s'exprime ainsi, *l'Ourse est la borne du levant et du couchant, et, à l'opposite de l'Ourse, souffle le vent de Jupiter Serain* *; car c'est le *cercle arctique*, non la constellation de l'*Ourse*, qui forme la limite de cet espace du Ciel, dans lequel les astres ont pour nous un lever et un coucher <7>. Je le répète, Homère, par le nom de l'*Ourse*, qu'il appelle aussi le *Chariot*, *et qui*, dit-il, *observe Orion* <8>, a compté désigner le

[2] Arat. Phænom. v. 145 et 146.

* *Arctos.*

* C'est-à-dire *du midi.*

avoit apporté la connoissance de chez les Phœniciens. G.

<1> Eclaircissemens n.° VIII.

<2> 245 ans avant J. C., Bérénice, femme de Ptolémée-Évergète, roi d'Ægypte, consacra ses cheveux à Vénus, et laissa cette offrande dans le temple de la déesse. Ils ne s'y retrouvèrent plus le lendemain, et l'on supposa qu'ils avoient été transportés au ciel. L'astronome Conon de *Samos* fit voir au roi une constellation qu'il dit être cette chevelure, et il lui donna le nom de chevelure de Bérénice, qu'elle porte encore aujourd'hui. Callimaque avoit fait un poëme sur ce sujet [1], G.

<3> Éclaircissemens n.° IX.

<4> Quoiqu'on ait formé de nouvelles constellations depuis le siècle où Strabon a vécu, il reste encore beaucoup d'étoiles qui n'appartiennent à aucun astérisme. D'ailleurs, il n'y a que les étoiles de la première grandeur qui aient des noms particuliers; nos astronomes désignent toutes les autres par des lettres de l'alphabet ou par des chiffres. G. — *Voyez* les Éclaircissemens n.° X.

<5> Éclaircissemens n.° XI.

<6> Allusion à l'épithète que l'on donnoit à Cratès, surnommé l'Homérique par excellence.

<7> Nous avons dû rendre le passage d'Héraclite d'une manière qui prêtât au sens dans lequel évidemment Strabon l'interprétoit. Selon lui, Héraclite avoit voulu dire *que le cercle arctique séparoit les astres qui ont pour nous un lever et un coucher, d'avec ceux qui restent toujours sur l'horizon.* Mais nous sommes tentés de croire que Strabon se trompoit. Héraclite, à ce qu'il nous semble, n'avoit prétendu faire entendre autre chose, sinon *que la limite entre le levant et le couchant devoit être une ligne tirée du* NORD *au* MIDI. Pour indiquer le *nord*, il avoit dit l'*Ourse*, ἄρκτος; pour désigner le *midi*, il s'étoit servi de cette expression presque inintelligible, *le vent de Jupiter serein*, οὖρος αἰθρίου Διός. *Voy.* les Éclaircissemens n.° XI *bis.*

<8> Par la manière dont les astérismes ont

[1] *Geminus, Element. astronom.* cap. 2, pag. 8. *Achilles Tatius Isagog.* cap. 14, pag. 79, *in Uranolog.*

cercle

cercle arctique ; et, par l'*Océan,* il a voulu nous indiquer ici la borne septentrionale de notre *horizon,* c'est-à-dire, de l'espace dans lequel nous voyons des astres se lever et se coucher. Il ajoute que l'*Ourse,* ou le *cercle arctique, tourne sur son centre sans entrer dans l'Océan,* parce qu'il sait que ce cercle rase le point le plus septentrional de notre horizon. Expliquant ainsi le langage du poëte, entendons du cercle horizontal terrestre ce qu'il dit proprement de l'Océan, et rappelons-nous en même temps que le *cercle arctique* [ou, pour employer le terme poétique, l'*Ourse*] est le cercle qui paroît, à nos sens, toucher la Terre dans son point le plus septentrional; alors nous reconnoîtrons clairement que, suivant l'opinion d'Homère, la Terre-habitée doit être bornée au nord par l'Océan ‹1›. PAGE 4.

Quant aux peuples septentrionaux ‹2›, il les a très-bien connus. S'il ne les a pas désignés chacun par leur nom propre, nous pouvons dire que, même aujourd'hui, la plupart n'en ont pas; mais il en indique les mœurs et la vie, puisqu'il nous les peint comme *errans* *, comme *trayant-leurs-cavales* **, *vivant-de-lait* ***, et *non-réunis-en-société* * ‹3›.

* Νομάδας.
** Ἱππημολγούς.
*** Γαλακτοφάγους.
* Ἀβίους.

D'ailleurs, comment douter que, selon lui, l'Océan ne bornât la circonférence de la Terre ? Quand il fait parler ainsi Junon,

Car je vais visiter les *bornes* de la Terre,
Et revoir l'*Océan* père de tous les dieux; Iliad. l. XIV, v. 200.

n'est-ce pas nous dire qu'à toutes les extrémités de la Terre on trouve l'Océan ? Et ne sont-ce pas toutes les extrémités, prises ensemble, qui forment la circonference ? Enfin, au livre de *la*

été dessinés, l'Ourse est tournée du côté d'Orion : c'est ce qui fait dire à Homère que l'Ourse le poursuit. G.

‹1› *Voyez* les Éclaircissemens n.° XII.

‹2› La contrée la plus septentrionale connue par Homère, est incontestablement la Thrace, nommée maintenant Romélie : c'est là qu'il place les *Hippémolges,* ou les peuples qui vivent du lait de leurs jumens, parce que de son temps les Thraces étoient encore nomades. Strabon voudroit persuader qu'Homère a connu les Sarmates et les Scythes; mais on s'aperçoit que ses explications ont un sens forcé qu'il est impossible d'admettre. G.

‹3› Éclaircissemens n.° XIII.

PAGE 4.

* *L'Hoplopée*; c'est le XVIII.e livre de l'Iliade.

[a] Iliad. l. XVIII, v. 606.

Homère a connu les flux et les reflux.

[b] Iliad. l. XVIII, v. 399; et Odyss. l. XX, v. 65.

Odyss. l. XII, v. 105.

* *Voyez* ci-dessous, *p. 43* du texte Grec, *96* de la version.

[c] Iliad. l. VII, v. 422.

[d] Odyss. l. XII, v. 237 et seqq.

[e] Iliad. l. XIV, v. 245; et Odyss. l. XII, v. 1.

* Βαθύῤῥουν. Iliad. l. VII, v. 422.

** Ἀψόῤῥοον. Odyss. l. XI, v. 13; l. XX, v. 65.

* Ποταμόν. Iliad. l. XIV, v. 245.

fabrication des armes *, sur le bouclier d'Achille [type de la Terre], on voit la représentation de l'Océan border la circonférence de cette armure [a] ‹1›.

Une autre preuve du soin qu'Homère avoit pris de s'instruire de toutes choses, c'est qu'il a connu le flux et le reflux de l'Océan; comme il l'annonce bien, quand il se sert de cette expression, l'*Océan au flux rétrograde* [b]; ou lorsqu'il parle de Charybde, qui

Par jour, *trois fois* vomit, *trois fois* reprend ses ondes *:

car, qu'ici le poëte ait dit *trois fois* au lieu de *deux*, cela peut avoir été une erreur d'observation ou de mot; toujours voit-on que la chose lui étoit connue. Pareillement, l'épithète *au courant paisible* [c] a quelque rapport au flux, dont la marche est douce et peu rapide.

Posidonius veut aussi qu'Homère [d], soit quand il peint les rochers alternativement couverts et découverts par la mer, soit quand il donne à l'*Océan* le nom de *fleuve* [e], ait cherché à désigner le flux et le reflux. L'idée de Posidonius est juste sur le premier point ‹2›, non sur le dernier; car ni le flux, ni sur-tout le reflux, ne ressemblent au courant des fleuves.

L'explication de Cratès a quelque chose de plus satisfaisant. Selon lui, Homère, quand il parle de l'*Océan entier*, lui donne des épithètes qui marquent *sa profondeur* * et *son reflux* **, et quelquefois encore le qualifie de *fleuve* *; mais parfois aussi le poëte donne

‹1› Sans doute Homère paroît avoir soupçonné que la Terre étoit environnée par la mer, à qui il donne le nom d'Océan; mais assurément cette mer n'étoit autre chose que la Méditerranée, dont il connoissoit à peine les portions orientales comprises entre l'Italie et les côtes de la Syrie: j'en apporterai des preuves dans la suite. Quant à la description du bouclier d'Achille, s'il faut croire qu'elle représente, comme on l'a souvent dit, les idées cosmogoniques des Grecs au temps d'Homère, on conviendra que ces idées étoient au moins bien étranges. G.

‹2› J'avoue que je ne trouve rien dans ces différens passages d'Homère, qui prouve qu'il ait eu connoissance du flux et du reflux de la mer. On sait que ces mouvemens sont presque insensibles dans la Méditerranée. Dans l'Euripe, ou le détroit qui sépare l'Eubée de la Bœotie, on s'aperçoit que les eaux coulent alternativement en sens contraire plusieurs fois par jour. Le poëte y auroit-il puisé les idées bizarres que l'on rappelle ici! et le courant réglé de l'Hellespont, qui verse les eaux de la mer Noire dans la Méditerranée, lui auroit-il fait croire que la masse entière de l'Océan ou de la Méditerranée s'écouloit sans cesse comme l'eau des fleuves! G.

également cette qualification de *fleuve*, ou celle de *courant fluviatile* *, à une simple *portion de l'Océan*; comme quand il dit : PAGE 5.

* Ποταμοῖο ῥόον.

Mais *du fleuve* OCÉAN bientôt QUITTANT *le cours*, Odyss. l. XII, v. 1.
Le vaisseau *de la* MER *atteint* les larges plaines.

Véritablement, on voit avec évidence que, dans ce passage, il ne sauroit être question de l'*Océan entier* : le poëte ne peut y avoir voulu désigner qu'une certaine portion de l'Océan; et Cratès croit qu'il s'agit d'une espèce de baie ou de golfe, qui se dirige du tropique d'hiver au pôle méridional <1>. Au sortir d'une mer semblable, on peut se trouver sur l'Océan; mais, immédiatement après avoir quitté l'*Océan entier*, se retrouver encore sur ce même Océan, c'est chose impossible. Or, suivant l'expression d'Homère, le vaisseau *ayant* QUITTÉ *le cours du fleuve* OCÉAN, *atteignit la* MER, qui n'est elle-même que l'*Océan*. Si donc on n'adopte point la solution de Cratès, le poëte aura dit : *quittant l'*OCÉAN, le vaisseau *atteignit l'*OCÉAN. Mais ce passage demande une plus longue discussion.

Au surplus, que la Terre-habitée soit une île; d'abord les sens et l'expérience nous le disent[a], puisque, par-tout où les hommes peuvent parvenir aux extrémités de la Terre, ils trouvent cette mer que nous nommons *Océan* : ensuite, là où les sens ne peuvent s'en assurer, la raison le démontre. En effet, tout le côté oriental, le long de l'Inde <2>, ainsi que tout le côté occidental, occupé par

[a] Aristot. de Mundo, cap. 3, pag. 630, B.

<1> C'est-à-dire, dont l'ouverture, tournée vers le tropique d'hiver, se prolonge du côté du pôle méridional. Cette direction indiqueroit un golfe dont l'embouchure seroit tournée vis-à-vis du *libo-notus* des anciens, qui répond à-peu-près, dans notre manière de diviser les vents, au sud-ouest un quart sud. *Voyez* ma Rose des vents.

Le passage mutilé de Cratès se rapporte aux premiers vers du XII.e livre de l'Odyssée, où l'on voit Ulysse partir du pays des Cimmériens après avoir visité les Enfers. Or ces Cimmériens, situés à l'extrémité occidentale de la Terre, sont ceux de la Campanie et des environs de Baïes, où se trouvoient le lac Averne et l'entrée des Enfers [1] : ces lieux sont situés près du golfe de Naples, qui a son ouverture orientée précisément comme le dit Cratès; et il me paroît que c'est ce golfe qu'il a voulu indiquer. G.

<2> Ce que Strabon appelle ici le côté oriental du continent, est la partie de l'Inde comprise entre le promontoire des Coliaques, aujourd'hui le cap Comorin, et *Thinæ*, ou Tana-sérim, sur la côte occidentale du royaume de Siam. C'est là que se terminoient ses connoissances. Il croyoit, ainsi qu'Ératosthène, qu'après l'embouchure du Gange,

[1] *Voyez* ci-dessus, pag. 5, not. 4.

PAGE 5. les Ibères et les Maurusiens, se parcourent sur mer <1>, de même que la plus grande partie du côté méridional et du côté septentrional <2>. Le reste, réputé jusqu'à présent non navigable, parce que jamais encore des navigateurs, partis de points opposés, ne se sont rencontrés, n'est pas considérable, à en juger par les distances correspondantes des points où l'on a pu parvenir <3>. Or, il n'est point probable que la mer Atlantique soit divisée en deux par des isthmes aussi étroits, qui empêcheroient seuls de naviguer tout autour de la Terre <4> : on doit plutôt penser que cette mer est une et continue. Ceux qui, ayant essayé de faire, par mer,

la côte de Pégu et celle de Siam, au lieu de descendre au midi, remontoient au nord; ce qui faisoit placer *Thinæ* sous le 36.e degré de latitude, tandis que cette ville est à 11° 47′ de l'équateur. Strabon ne soupçonnoit point l'existence de la presqu'île de Malaca, ni celle de toutes les contrées situées plus à l'orient. *Voy.* ma Géog. des Grecs analysée. G.

<1> Les connoissances de Strabon, même celles des Grecs et des Romains, sur les côtes occidentales de l'Afrique, ne s'étendoient pas au-delà du cap de Nun, à 214 lieues du détroit de Gibraltar. *Voyez* mes Recherches sur la Géogr. des anciens, *tom. I, p. 99.* G.

<2> Par le côté méridional du continent, Strabon entend les côtes comprises entre le détroit du golfe Arabique et le cap des Coliaques de l'Inde. Il ne croyoit pas qu'on pût faire le tour de l'Afrique; et ses connoissances sur les rivages orientaux de ce continent, étoient bornées au cap Guardafui.

Ce qu'il appelle le côté septentrional du continent, s'étendoit depuis le cap *Nerium*, le Finisterre des Espagnols, jusqu'à l'embouchure de l'*Albis* ou de l'Elbe. Le reste lui étoit inconnu. G.

<3> Ce que Strabon dit être peu de chose, est, dans la réalité, de plus de 8500 lieues marines de 20 au degré, sans compter la Baltique. Ce qu'on avoit reconnu de côtes jusqu'à lui, n'étoit que d'environ 3300 lieues. G.

<4> La mer Atlantique est, à proprement parler, celle qui baigne la côte occidentale de l'Afrique : elle a pris ce nom du mont *Atlas*, qui borde ce continent jusqu'à plus de 200 lieues au-delà du détroit. Mais Ératosthène et Strabon donnoient, par extension, à la masse entière de l'Océan, le nom d'Atlantique; et comme ils ne soupçonnoient pas l'existence de l'Amérique, ils croyoient que cette mer s'étendoit, sans interruption, depuis l'Europe et l'Afrique jusqu'à l'Inde. Ils appeloient la partie de l'ouest, *océan Atlantique occidental;* et la partie de l'est, *océan Atlantique oriental.*

Mais ce n'est point cette division que Strabon désapprouve dans ce passage; c'est une opinion d'Hipparque, qui faisoit de l'Océan deux bassins isolés, lesquels n'avoient entre eux aucune communication. L'un étoit compris entre les côtes méridionales de l'Asie et celles de l'Afrique, qui, selon lui, alloient se joindre aux côtes de l'Inde, au-delà de l'embouchure du Gange. L'autre bassin étoit renfermé entre les côtes occidentales de l'Europe et celles de l'Afrique, qu'il prolongeoit jusqu'aux parties les plus orientales de l'Asie. Dans cette hypothèse, adoptée aussi par Ptolémée, il étoit impossible de faire le tour du continent par mer. *Voyez* mes Recherches sur le système géographique d'Hipparque. G.

le tour de la Terre, sont revenus sur leurs pas, disent qu'ils y ont été forcés, non pour avoir rencontré quelque partie du continent qui fermoit le passage, mais par la disette et le défaut de secours : du reste, ils ont toujours vu la mer ouverte devant eux ‹1›. De plus, cette opinion s'accorde mieux qu'aucune autre avec les effets du flux et reflux de l'Océan. Par-tout les phénomènes, soit de la haute marée, soit de la basse, sont les mêmes, ou du moins peu différens, comme étant produits par le mouvement d'une seule mer et par une seule cause. Et nous n'écoutons point Hipparque quand, pour combattre ce sentiment, il avance d'abord, sur la foi de Séleucus le Babylonien, que les phénomènes ne sont nullement semblables par tout l'Océan ; et ensuite, que ces phénomènes fussent-ils par-tout les mêmes, il ne s'ensuivroit pas que la mer Atlantique, par-tout continue, entourât toute la Terre. Mais, pour ce qu'il y auroit à dire de plus sur l'Océan, sur le flux et le reflux, nous renvoyons à Posidonius et Athénodore, qui ont suffisamment bien traité ce sujet. Ici, nous ajouterons seulement que notre opinion, relativement à l'uniformité des phénomènes, est préférable : plus il y aura d'eau autour de la Terre, plus les corps célestes pourront en pomper des vapeurs nourrissantes ‹2›. Revenons à Homère. Page 5.

Homère a décrit toutes les côtes de la Méditerranée, de la mer de Grèce et du Pont.

S'il a connu et nettement indiqué les extrémités et les bornes circulaires de la Terre habitée, il n'a pas moins bien décrit la mer intérieure *. A partir des Colonnes d'Hercule ‹3›, les terres que baigne cette mer, sont la Libye, l'Ægypte, la Phœnicie, les côtes situées en face de l'île de Cypre, le pays des Solymes, celui des Lyciens et des Cariens, la côte depuis Mycale jusqu'à la Troade ‹4›, et les îles adjacentes ; or, tous ces pays, Homère Page 6.

* *La Méditerranée.*

‹1› Je crois que Strabon parle ici du voyage d'Hannon, dont nous avons encore le Périple. Il y est dit que le défaut de vivres l'avoit contraint de revenir sur ses pas. G.

‹2› Éclaircissemens n.° XIV.

‹3› Les Colonnes d'Hercule sont les montagnes de *Calpé* et d'*Abyla*, aujourd'hui les montagnes de Gibraltar et de Ceuta : elles sont dans la Méditerranée, vis-à-vis l'une de l'autre, et à l'entrée du détroit connu sous le nom de Gibraltar. Les anciens le nommoient *détroit des Colonnes, détroit d'Hercule.* G.

‹4› Toutes ces contrées se suivent exactement. On appeloit Libye, proprement dite,

PAGE 6.

en fait mention. Il parle aussi de ceux qui bordent la Propontide <1>, de ceux qui s'étendent le long du Pont-Euxin <2> jusqu'à la Colchide *, et de l'expédition de Jason. De plus, il a connu le Bosphore Cimmérique <3>; car il nomme [a] les Cimmériens *. Et, sans doute, on ne pensera point qu'il a connu le nom des Cimmériens, sans avoir su quels étoient ces peuples; de son temps ou peu auparavant, ils avoient ravagé tout le pays depuis le Bosphore * jusqu'en Ionie <4> : aussi désigne-t-il fort bien leur climat ténébreux:

* *La Mingrelie.*

[a] Odyss. lib. XI, v. 14.

* *Voyez* ci-dessous, *p. 20* du texte Grec, *41* de notre version.

* *Voyez* liv. III, *pag. 149*; édit. 1707, *pag. 222, A. B. C.*

Odyss. l. XI, v. 15 et seqq.

> Cachés sous un nuage et dans un air épais,
> L'astre brillant du jour jamais ne les éclaire.
> Une fatale nuit sur eux épand ses ombres <5>.

Il doit avoir connu l'Ister, puisqu'il parle des Mysiens, peuple

la portion de l'Afrique voisine de la Méditerranée, située à l'occident de l'Ægypte, jusqu'à la grande Syrte.

Les Solymes sont les anciens peuples qui habitoient les montagnes du *Taurus* dans la Lycie et la Pisidie, comme le dit Strabon à la *page 21*.

Mycale est une montagne de l'Ionie près du Méandre, et vis-à-vis l'île de *Samos*. G.

<1> Aujourd'hui mer de Marmara. *Propontide* signifie *qui précède le Pont*, parce que les Grecs devoient traverser cette mer pour entrer dans le Pont-Euxin. G.

<2> Le Pont-Euxin est la mer Noire. Les anciens l'appeloient le *Pont*, ou la mer par excellence, parce qu'ils l'ont crue long-temps plus grande que la Méditerranée. La férocité des peuples qui occupoient les bords du *Pont* l'ont fait d'abord surnommer *Axenos* ou inhospitalier. Lorsque ces peuples furent un peu plus policés, on changea ce surnom en celui d'*Euxinos* ou hospitalier [1]. G.

<3> Le détroit de Caffa ou de Zabache, qui communique de la mer Noire dans la mer d'Azof. G.

<4> Xylander, dans ses notes sur Strabon, a confondu cette irruption des Cimmériens avec celle que rapporte Hérodote, *lib. I, §. 15, 16*, et qu'il dit être arrivée sous Ardys, roi de Lydie: mais comme ce souverain n'est monté sur le trône que 677 ans avant J. C., et par conséquent deux siècles après Homère, l'irruption dont parle Strabon dans cet endroit, et au *livre III, p. 149*, est fort différente de celle d'Hérodote. G.

<5> C'est encore par enthousiasme pour Homère, que Strabon cherche à persuader que les Cimmériens dont ce poëte a parlé, étoient les peuples qui habitoient près du Bosphore de ce nom. Il suffit de lire en entier le passage d'Homère, pour voir que, faisant partir Ulysse de chez Circé, qui habitoit près du cap *Circæi* dans la Campanie, et le faisant arriver le même jour, et par un vent de nord, chez les Cimmériens, jamais ce poëte n'a pu penser qu'il faisoit franchir à son héros, dans ce court espace de temps, l'intervalle qui sépare l'Italie de l'extrémité septentrionale du Pont-Euxin. Les Cimmériens d'Homère habitoient les environs du lac Averne près de Baïes, comme l'a dit Éphore [2], qui a

[1] *Méla*, lib. I, cap. 19, p. 99. *Strab.* lib. VII, p. 300. *Plin.* lib. VI, cap. 1. = [2] *Strab.* lib. V, p. 244.

Thrace, fixé sur les bords de ce fleuve. Il paroît aussi avoir connu toute la côte qui suit, et qui appartient à la Thrace, jusqu'au Pénée; car il parle nominativement des Pæoniens, de l'Athos, de l'Axius ‹1›, et des îles situées en face de cette côte. De là jusqu'aux Thesprotes ‹2›, s'étend la côte des Hellènes ‹3›; Homère fait mention de tout ce qui s'y trouve. Il a connu les côtes de l'Italie [a]; car il nomme Témésé ‹4› et les Sicules *. Il a connu celles de l'Ibérie ‹5›, ainsi que leur fertilité; nous l'avons déjà dit. S'il se tait sur quelques pays intermédiaires, on doit le lui pardonner; les géographes eux-mêmes n'omettent-ils pas bien des détails? PAGE 6.

[a] Odyss. l. 1, v. 184, et XX, v. 383. Eustath. f.° 1408, lin. 62, et 1896, lin. 46.

* *Les Siciliens.*

Pardonnons-lui pareillement et ne le blâmons point d'avoir mêlé quelques fables à des récits historiques et instructifs : car, quoi qu'en dise Ératosthène, il n'est point vrai que tout poëte cherche uniquement à nous plaire, sans prétendre nous instruire; les plus sensés de ceux qui ont traité de la poésie, l'ont, tout au contraire, PAGE 7.

soutenu que ces peuples étoient ceux dont Homère avoit parlé [1].

Quant à l'obscurité dont ils étoient environnés, et que Strabon prétend rapporter aux longues nuits des contrées septentrionales, c'est une autre erreur. Homère paroît n'avoir eu aucune idée de la différence des climats; il a suivi, dans sa description, les idées des Orientaux, qui ont toujours regardé les parties occidentales de la Terre comme situées sous un ciel nébuleux et presque toujours obscurci. Les Arabes appellent encore l'Océan Atlantique, la mer Ténébreuse [2]. G.

‹1› L'*Ister* est le Danube.

Les Mysiens d'Europe étoient appelés *Mœsi* par les Latins.

La Thrace forme aujourd'hui deux provinces, la Bulgarie et la Romélie.

Le Pénée, fleuve de la Thessalie, s'appelle aujourd'hui Salampria. Le mont *Athos* a conservé son nom.

L'*Axius*, nommé maintenant Vardari, se jette dans la mer au fond du golfe de Salonique. G.

‹2› La Thesprotie, contrée de l'Épire, vis-à-vis l'île de Corcyre, aujourd'hui Corfou. C'est le terme des connoissances d'Homère sur les côtes occidentales de la Grèce. Du côté de l'orient et au nord de la Grèce, ses connoissances n'alloient pas tout-à-fait jusqu'au Danube. G.

‹3› C'est-à-dire, du pays habité par les Grecs. Ce fut d'Hellen, fils de Deucalion, qu'ils prirent le nom d'Hellènes. G.

‹4› Témésé, nommée ensuite *Tempsa* ou *Temsa*, étoit sur la côte occidentale des Bruttiens, dans la partie de leur territoire qui forme aujourd'hui la Calabre citérieure. Cette ville est détruite; on croit qu'elle est remplacée par Torre di Nocera. G.

‹5› Homère n'a point connu l'Ibérie ou l'Espagne. C'est Strabon qui lui prête cette connoissance, à cause des îles Fortunées, dont j'ai parlé à la *pag. 5*, note 4. G.

[1] *Voyez* pag. 5, note 4; et p. 11, note 1. — [2] *L'Edrisi*, *Geographia Nubiensis*, pag. 6.

PAGE 7.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 32* de notre version, *15* du texte Grec.

Ceux qui, postérieurement à Homère ont cultivé la géographie, sont universellement reconnus pour de grands philosophes.

regardée comme une sorte de philosophie primitive. Mais sur ce point nous réfuterons Ératosthène plus au long, quand derechef nous parlerons d'Homère *; ici, pour prouver que ce poëte fut le père de la géographie, ce que nous avons dit doit suffire.

Quant à ceux qui la cultivèrent après lui, évidemment ce furent des hommes du plus grand mérite et de vrais philosophes. Les deux plus anciens, selon Ératosthène, sont Anaximandre (compatriote et disciple de Thalès) et Hécatée le Milésien. L'un fut le premier qui dressa une carte géographique; l'autre laissa le Traité que l'on connoît, et qui, à en juger par le style, ne sauroit être que de lui.

§. II.

Connoissances que la géographie exige.

QUE la géographie exige une foule de connoissances, c'est ce qu'on a souvent dit; mais Hipparque, dans son Traité *contre Ératosthène*, le prouve invinciblement: — « Dans l'étude de cette » science, si utile non-seulement à l'homme de lettres, mais encore » à l'homme du monde, on ne peut avancer qu'à l'aide des obser- » vations relatives au mouvement des corps célestes et aux éclipses. » Par exemple, c'est la comparaison des *climats* ‹1›, qui seule » peut nous apprendre si et de combien la latitude d'Alexandrie » en Ægypte est plus septentrionale ou plus méridionale que celle » de Babylone. Pareillement, la distance plus ou moins grande des » pays reculés, soit vers l'orient, soit vers l'occident ‹2›, on ne

(1) Littéralement, *des déclinaisons.* — Les anciens divisoient le globe par bandes ou zones parallèles à l'équateur, et leur donnoient le nom de *climats.* La largeur de ces zones étoit fixée d'après la durée du jour solsticial, de manière que depuis le commencement d'un climat jusqu'à sa fin, qui étoit le commencement du climat suivant, la longueur du jour différoit de trente minutes. On conçoit que ces zones diminuoient de largeur à mesure qu'elles s'éloignoient de l'équateur. Au temps d'Ératosthène, de Strabon et de Ptolémée, l'obliquité connue de l'écliptique, étant de 23° 51′ 20″, la largeur du premier climat embrassoit 8° 24′ 47″, tandis que le douzième ne renfermoit que 1° 41′ 39″. Les climats, au défaut d'indications plus précises, servoient à indiquer les latitudes des lieux. Ils ne sont presque plus en usage aujourd'hui, excepté parmi les géographes Orientaux. On leur a substitué les degrés d'élévation du pôle, qui donnent les latitudes avec plus de précision. G.

‹2› C'est ce que nous nommons la longitude des lieux. Pour la connoître, on continue de se servir des éclipses de soleil et de lune; nous y ajoutons celles des satellites de Jupiter, quelques autres moyens astronomiques, et les

» la

» la connoît exactement que par la comparaison des éclipses du » soleil et de la lune ‹1›. » — Ce sont les termes d'Hipparque. PAGE 7.

Toute description particulière d'un pays exige certaines connoissances en astronomie et en géométrie, puisqu'en le décrivant on doit marquer la figure, la grandeur, la distance et la situation des lieux, ainsi que la température du climat *, et la nature de l'atmosphère. Le maçon qui bâtit une maison, l'architecte qui trace le plan d'une ville, ont égard à toutes ces modifications. A plus forte raison ne seront-elles pas négligées par celui qui veut décrire toute la Terre-habitée. Assurément c'est à lui qu'il convient le plus d'y faire attention. En effet, dans un petit espace, qu'on se trouve placé un peu plus au nord ou un peu plus au midi, la différence est légère. Mais, dans l'espace qu'occupe la Terre-habitée, la partie septentrionale s'étend jusqu'aux extrémités de la Scythie * ou de la Celtique **, et la partie méridionale embrasse jusqu'aux extrémités de l'Æthiopie : certes, entre la position des deux premiers pays et celle du dernier, la différence est bien grande; et il n'y en a pas une moindre entre la position de l'Inde et celle de l'Ibérie, contrées que nous savons être, l'une la plus orientale, l'autre la plus occidentale de toutes, et, si on peut parler ainsi, respectivement antipodes ‹2›. Toutes les modifications PAGE 8.

La géographie exige l'étude de l'astronomie, de la météorologie, de la géométrie.

* Littér. *la chaleur et le froid.*

* *La Tartarie.*
** *La France.*

montres marines. Mais les bons observateurs sont rares; et nos progrès dans ce genre de connoissances se développent avec une lenteur extrême. G.

‹1› Éclaircissemens n.° XV.

‹2› Xylander et Casaubon se sont aperçus que le mot *antipodes* n'étoit pas celui dont Strabon auroit dû se servir. On appelle *antipodes* les lieux placés sur le globe à des distances diamétralement opposées; et les antipodes de l'Ibérie et de l'Inde se trouvent dans l'hémisphère méridional.

On donne le nom d'*antæciens* à ceux qui habitent sous un même parallèle, à 180 degrés de distance; et comme Strabon plaçoit *Thinæ*, ville de l'Inde, sous la même latitude que l'extrémité de l'Ibérie, peut-être a-t-il voulu dire que ces lieux étoient en quelque sorte *antæciens* l'un par rapport à l'autre.

Cette expression néanmoins manqueroit encore d'exactitude. Strabon donnoit à la circonférence de l'équateur terrestre, 252,000 stades. Dans cette hypothèse, le trente-sixième parallèle, sous lequel il fixoit les lieux dont nous parlons, devoit avoir 203,872 stades; et comme il n'admettoit pour la longueur entière du continent, depuis le cap *Sacré* de l'Ibérie jusqu'à l'extrémité orientale de l'Inde, que 70,000 stades, on voit que cette dernière mesure n'atteignant que le tiers environ de la circonférence du parallèle, il s'en falloit beaucoup que l'Ibérie et l'Inde pussent être considérées comme *antæciens*. G.

PAGE 8. que nous venons de dire, tiennent aux mouvemens du soleil et des astres, et à la tendance des corps vers le centre. Il nous faut donc observer le ciel, et ces phénomènes propres à chaque contrée, d'après lesquels on reconnoît d'extrêmes différences entre les diverses positions. Eh ! qui donc, voulant décrire la diversité des lieux, pourroit, sans de pareilles observations, le faire avec l'exactitude convenable ? Je dis avec l'exactitude convenable, attendu que si nous proposant de travailler ici principalement pour l'homme d'état ‹1›, nous ne pouvons pas nous permettre d'entrer dans tous les détails, au moins devons-nous y entrer jusqu'au point où il peut nous suivre.

L'esprit une fois élevé à cette hauteur, comment s'abstenir de considérer la Terre en son entier ? Ne paroîtroit-il pas ridicule que celui qui, pour bien décrire la Terre-habitée, auroit osé interroger les astres et en calculer les mouvemens, ne cherchât point à connoître la Terre entière, dont la Terre-habitée n'est qu'une portion; qu'il n'aimât point à savoir quelle est sa grandeur, sa forme, sa place dans l'univers; si elle est habitée seulement dans la partie que nous occupons ‹2›, ou dans d'autres encore, et, en ce cas, quel est le nombre de ces autres parties habitées; comme aussi quelles sont les parties inhabitées, pourquoi elles restent désertes, et quelle en est l'étendue.

‹1› Le texte porte, *κατὰ τὴν ὑπόθεσιν τὴν τοιαύτην, διὰ τὸ εἶναι πολιτικωτέραν.* Un peu plus bas (*pag. 12 et 13* du texte Grec) on reconnoîtra qu'ici, pour rendre le terme *πολιτικὸς*, nous avons pu et même dû nous servir de cette expression, *l'homme d'état.* M. de Bréquigny avoit traduit : « Car si un pareil sujet » n'admet point toujours un examen si scru- » puleux, parce que son principal objet est » l'utilité publique, on doit l'admettre au » moins autant que cet objet peut le per- » mettre. » *Voyez* les Éclaircissemens n.° XVI.

‹2› *Si elle est habitée seulement dans notre partie.* Le texte pourroit signifier : *Si le côté où nous sommes est habité seulement en une partie ;* Εἰ καθ' ἓν μέρος οἰκεῖται μόνον τὸ καθ' ἡμᾶς. La traduction de M. de Bréquigny porte : « L'esprit ainsi élevé jusqu'aux cieux, on » n'oubliera pas de jeter la vue sur le globe » terrestre en général. Il seroit ridicule que » celui qui, pour mieux décrire la Terre » habitable, oseroit monter jusqu'aux astres » et les faire servir à ses démonstrations, se » souciât peu de connoître la Terre entière, » dont la Terre habitable fait partie, et ne » s'embarrassât point de savoir quelle est sa » grandeur, sa forme, la place qu'elle occupe » dans l'univers; si elle n'est habitée que dans » la portion que nous occupons, si elle l'est » dans d'autres, et dans combien d'autres; » quelles sont ses parties inhabitées, pourquoi » elles le sont, et si elles sont fort étendues. »

PAGE 8.

La géographie, spécialement dite, paroît donc s'unir en quelque sorte aux études astronomiques * et géométriques. Elle embrasse et les phénomènes terrestres et les phénomènes célestes, comme choses très-voisines, et non point séparées autant

* Littéralement, *météorologiques.*

....Que le ciel est distant de la terre.

Homer. Iliad. lib. VIII, v. 16.—Hesiod. Theog. v. 270.

Au grand nombre de connoissances en ce genre que le géographe doit posséder, joignons celle de l'histoire naturelle des animaux, des plantes, de toutes les autres productions utiles ou nuisibles de la terre et de la mer; et ce que j'ai dit * en deviendra, je crois, de plus en plus évident.

Elle exige l'étude de l'histoire naturelle tant de la terre que de la mer.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 2* de notre version, *1* du texte Grec.

§. III.

Utilité de la géographie.

QUE celui qui se livre à une semblable étude en retire de grands avantages, le témoignage des anciens et la raison nous l'apprennent.

Les poëtes nous dépeignent comme les plus sages, les héros qui ont vu et parcouru le plus de pays. Selon eux, c'est un grand avantage

1.° Pour former en général l'esprit à la sagesse.

...........D'avoir de beaucoup d'hommes
Parcouru les cités et reconnu l'esprit.

Odyss. lib. I, v. 3.

Nestor se glorifie d'avoir vécu parmi les Lapithes ‹1›, invité par eux à venir les trouver,

De loin, et des confins de la terre Apienne ‹2›.

Iliad. lib. I, v. 270.

Ménélas dit également :

Dans ma course, j'ai vu Cypre et la Phœnicie,
Le pays de l'Ægypte et de l'Æthiopie,
Le peuple de Sidon ainsi que les Érembes,
Et ces champs de Libye en agneaux si féconds ‹3›;

Odyss. lib. IV, v. 83 et seqq.

‹1› Peuples Thessaliens, fixés sur les bords du Pénée, vers son embouchure [1]. G.

‹2› *Apia* étoit l'ancien nom du Péloponnèse, aujourd'hui la Morée. Ce nom, suivant les Grecs, lui venoit d'Apis, fils de Phoronée, qui régnoit à Argos vers 1896 avant l'ère Chrétienne; mais j'observe que, selon Hérodote [2], *Apia*, chez les Scythes-Royaux qui habitoient les environs de la Taurique et des Palus Mæotides, signifioit la *Terre.* Il est donc vraisemblable que cette dénomination s'étendoit à la Grèce et au Péloponnèse, lorsqu'Inachus vint fonder Argos. Le nom d'*Apia* fut changé en celui de Péloponnèse, ou l'île de Pélops, quand Pélops, fils de Tantale, roi de Phrygie, s'empara de cette contrée, vers 1340 avant l'ère Chrétienne. G.

‹3› Les *Æthiopiens*, les *Sidoniens*, les

[1] *Strab.* lib. IX, p. 439. = [2] *Herodot.* lib. IV, §. 59.

PAGE 9. ajoutant, pour caractériser ce dernier pays,

Odyss. lib. IV, v. 229. Car, trois fois, tous les ans, la brebis y met bas.

Veut-il nous parler de la Thèbes d'Ægypte (d'Ægypte,

Où de ses dons la terre est le plus libérale)?

il nous dira que Thèbes

Iliad. lib. IX, v. 383. ....Est la ville aux cent portes :
De chacune à-la-fois sortent deux cents guerriers,
Menant chacun leur char traîné par des coursiers.

Marquer tous les détails de ce genre, c'est un moyen puissant pour former l'esprit; ils apprennent quelle est la nature de chaque pays, quelles espèces d'animaux et de végétaux s'y trouvent : et les particularités des mers ne sont pas moins utiles à citer; car nous sommes en quelque sorte amphibies, et la mer nous sert autant

Érembes. — L'emplacement qu'il convient de donner à ces trois peuples, a beaucoup exercé les critiques anciens. Ceux qui prétendoient qu'Homère avoit connu toute la Terre-habitée, disoient que les Æthiopiens dont il a parlé étoient les peuples méridionaux de l'Afrique, chez lesquels Ulysse avoit pénétré, soit en passant par-dessus l'isthme de Suez d'aujourd'hui, que l'on supposoit être submergé au temps d'Homère, soit en franchissant le détroit, connu maintenant sous le nom de Gibraltar, et en faisant le tour de l'Afrique. C'étoit, en particulier, l'opinion de ceux qui plaçoient les Sidoniens du poëte dans les îles de *Tyr* et d'*Aradus*, aujourd'hui Ormus et l'Arec, à l'entrée du golfe Persique; et les *Érembes*, chez les Arabes troglodytes du golfe Arabique. Strabon embrasse une partie de cette opinion, combattue d'ailleurs par des écrivains moins exagérés, qui reconnoissoient que ces peuples, visités par Ulysse, n'avoient pu exister que sur les bords de la Méditerranée.

En effet, pour y trouver des Æthiopiens, il suffit de se rappeler que le royaume de Céphée, souverain de l'Æthiopie, étoit situé dans les environs de *Joppé*, aujourd'hui Jaffa, puisque, suivant Méla [1], Strabon [2] et Pline [3], c'étoit près de cette ville qu'on montroit le rocher sur lequel Andromède étoit exposée quand Persée vint la délivrer.

Les Sidoniens sont les habitans de *Sidon*, aujourd'hui Seïde, dont la célébrité a précédé celle de Tyr de plusieurs siècles. Ce n'est qu'après l'époque du siége de Troie que Tyr a élevé sa prospérité aux dépens de celle de Sidon; et c'est pourquoi Homère ne parle point des Tyriens.

Quant aux *Érembes*, leur nom a souffert des difficultés chez les anciens. Zénon [4] prétendoit qu'Homère avoit écrit *Arabes*, et que les copistes avoient changé ce mot en celui d'*Érembes*. Ceux qui tenoient rigoureusement à la lettre du texte, ont préféré donner au mot *Érembes* une étymologie forcée qui indiquât un peuple troglodyte,

[1] *Pompon. Mela*, lib. I, cap. 11, pag. 67-68. = [2] *Strab.* lib. XVI, pag. 759. = [3] *Plin.* lib. V, cap. 14. = [4] *Zeno* apud *Strab.* lib. I, pag. 41.

que la terre. Et sans doute ce fut pour avoir beaucoup pratiqué, beaucoup appris, qu'Hercule put être qualifié de PAGE 9.

Connoisseur en travaux. . . . . Odyss. lib. XXI, v. 26.

2.° Pour la conduite des affaires en politique et en administration.

Oui, tout-à-la-fois, et le témoignage des anciens et la raison appuient ce que nous avons avancé dans le principe ‹1›; et je puis le prouver encore mieux, en montrant que la géographie sert principalement aux besoins de l'administration politique. En effet, ce sont les mers et les terres où nous habitons, qui fournissent à toutes nos actions, des théâtres, petits pour les petites, grands pour les grandes : mais le plus grand de tous, et celui des actions les plus grandes, est la Terre prise en total, je veux dire ce que nous appelons la *Terre-habitée ;* et le plus grand capitaine seroit celui qui rangeant sous une seule puissance, sous une seule administration politique, les nations et les villes, domineroit par-tout sur terre et sur mer. Il est donc évident que la géographie doit entrer dans toutes les opérations du gouvernement ‹2›, puisque c'est elle qui indique la disposition des continens et des mers tant intérieures

ou habitant sous terre [1]. Posidonius assuroit néanmoins que, de son temps, le nom d'*Érembes* étoit encore employé pour désigner les Arabes [2]. Peut-être Homère a-t-il voulu indiquer les habitans de l'Arabie Pétrée ou de l'Idumée, qui s'étendoient alors sur les bords de la Méditerranée, jusque dans la Palæstine. J'observe que le nom d'*Érembes* ou d'*Éreb* étoit si peu étranger à ce pays, que, dans le livre de Josué [3], il est parlé d'une ville d'*Éreb*, qui fut donnée à la tribu de Juda, lors du partage du pays de Chanaan.

Les interprètes lisent le nom de la ville d'*Ereb*, tantôt *Arab*, tantôt *Arad*. Ces variations, si communes dans les langues Orientales, ne pourroient-elles pas faire soupçonner que les *Érembes* d'Homère seroient les habitans de l'île d'*Arad* ou *Aradus*, aujourd'hui Ruad, sur les côtes de la Phœnicie ! On sait que les Aradiens étoient célèbres dès le temps de Moïse [4], et qu'ils ont été les rivaux de Sidon et de Tyr, par le nombre de leurs vaisseaux et l'étendue de leur commerce. Il est certain, du moins, que, jusqu'à présent, l'ordre géographique des peuples dont Homère a parlé, a toujours été bouleversé par l'interprétation qu'on a voulu donner à ce passage, et que l'ordre se trouveroit rétabli si les Aradiens étoient les *Érembes*. G.

Quant à ce qui concerne ici Thèbes et l'Ægypte, *voyez* les Éclaircissemens n.° XVII.

‹1› Ici Strabon commence à exposer l'utilité des connoissances géographiques dans la pratique du gouvernement πρὸς τὰς ἡγεμονικὰς πράξεις. *Voyez* pag. 2. C'est le corollaire de toute la discussion qui précède.

‹2› Éclaircissemens n.° XVIII.

[1] *Strab.* lib. XVI, pag. 784. = [2] *Posidon.* apud *Strab.* lib. XVI, pag. 784. = [3] *Josue*, cap. 15, v. 52. = [4] *Genes.* cap. 10, vers. 18 ; *Num.* cap. 21, vers. 1, &c.

PAGE 9. qu'extérieures; disposition qui intéresse plus particulièrement ceux auxquels il importe davantage de connoître ou de ne pas connoître les choses, et d'être informés qu'elles sont de telle ou de telle manière. Assurément, ils administreront bien mieux les affaires, s'ils savent quelle est l'étendue de chaque pays, quelle en est la situation, et quelles variétés ils offrent relativement au sol ou au climat <1>.

Comme les divers princes ont leurs états situés dans diverses parties de la terre, et que, pour former des opérations, pour étendre leur empire, ils partent d'un centre et d'un siége différens <2>, aucun d'eux ne sauroit connoître également tous les pays; et les géographes eux-mêmes ne le peuvent pas davantage: ainsi, pour les uns comme pour les autres, il y a des pays plus ou moins connus. A peine parviendroit-on à les connoître tous au même degré, si la Terre étoit soumise à une seule domination, à un seul gouvernement. Que dis-je! même encore alors on n'y réussiroit pas: les pays les plus voisins du centre de la puissance seroient toujours mieux décrits que les autres; et, au fond, ce sont ceux qu'il convient de décrire avec le plus de soin, puisqu'ils sont les plus utiles à connoître. Aussi telle chorographie <3> pourroit-elle être bonne pour les Grecs ou les Romains, qui ne le seroit point pour les Indiens ou les Æthiopiens. En effet, de quoi serviroit aux Indiens qu'un géographe leur décrivît la Bœotie <4> comme Homère, qui nomme

Iliad. lib. II, v. 496. .... Les peuples d'Hyriè,
De la pierreuse Aulis, et de Schœne, et de Scôle <5>!

Pour nous, au contraire, ce sont ces détails qui ont de l'intérêt <6>,

<1> Éclaircissemens n.° XIX.

<2> Éclaircissemens n.° XIX *bis.*

<3> Ptolémée a eu soin de marquer en quoi la *chorographie* diffère de la *géographie.* Strabon semble n'avoir pas pris absolument le même soin. Toutefois, en y réfléchissant, on reconnoît qu'il observe très-bien ici la différence entre l'un et l'autre terme. La *chorographie* est la description d'un canton particulier, au lieu que la *géographie* est la description générale de la Terre. Ainsi, la chorographie est une partie de la géographie.

<4> Contrée de la Grèce, située entre l'Attique et la Phocide. G.

<5> De ces quatre villes de la Bœotie, on ne connoît que l'emplacement d'*Aulis,* où les Grecs s'embarquèrent pour le siége de Troie. Elle étoit située sur l'Euripe [le détroit de Négrepont]; son nom moderne est Vathi. G.

<6> Éclaircissemens n.° XX.

non les particularités de l'Inde et de ses divers cantons; car, de la connoissance de ces particularités, on ne tireroit point l'avantage solide qui doit principalement servir de mesure dans une pareille étude. PAGE 10.

Même en de petites choses, l'utilité de la géographie est palpable; par exemple, un chasseur réussira mieux, s'il connoît la forêt où il chasse, s'il sait quelle en est la disposition, l'étendue: et pour les campemens, les marches, les surprises, la supériorité reste à qui connoît les lieux. Mais, dans les grandes occasions, cette utilité frappe davantage, attendu qu'alors les succès dus à la science, comme les revers causés par l'ignorance, sont plus éclatans. Quelle fut jadis la honte des Grecs [a], lorsqu'après avoir ravagé la Mysie <1> qu'ils avoient prise pour la Troade, ils durent retourner sur leurs pas <2>! Et, plus tard, n'a-t-on pas vu les Perses et les Libyens <3>, pour s'être imaginé mal-à-propos qu'ils s'étoient engagés dans des détroits sans issue, courir de grands périls! Ils ont eux-mêmes perpétué le souvenir de leur inexpérience, les premiers en élevant aux bords de l'Euripe près de Chalcis, un tombeau à Salganée, qu'ils avoient égorgé comme un traître, qui, du golfe Maliaque <4>, les avoit exprès amenés dans ces lieux; et les seconds en dressant sur les côtes de Sicile un monument à Pélore <5>,

3.° Même pour les petites choses usuelles de la vie, et à plus forte raison dans les grandes.

[a] Iliad. lib. I, v. 59.

<1> Contrée de l'Asie mineure, voisine de la Troade. G.

<2> Éclaircissemens n.° XXI.

<3> Les Libyens dont parle ici Strabon, sont les Carthaginois. Le fait qu'il a en vue se trouve dans Pomponius-Méla [1] et dans Valère-Maxime [2]; mais les deux auteurs ne s'accordent pas dans leur récit. Selon Valère-Maxime, que Servius a suivi [3], Annibal retournant en Afrique, et voyant que son pilote Pélore le conduisoit vers les côtes d'Italie, crut qu'il le trahissoit, et le tua. Annibal ignoroit que ce pilote comptoit passer par le détroit de Sicile; mais ayant ensuite reconnu que ce passage étoit bon, il fit ériger une statue en l'honneur du malheureux Pélore. Quant à l'aventure de Salganée, à qui les Perses élevèrent un tombeau sur les bords de l'Euripe de *Chalcis* [le détroit de Négrepont], Strabon lui-même la raconte ailleurs plus au long [4]. G.

<4> Le nom de ce golfe lui venoit des Maliens, peuples fixés sur ses bords, dans un canton contigu à la Pththiotide. Depuis, on l'a nommé aussi golfe *Lamiaque.* C'est aujourd'hui le golfe de Zeitun. G.

<5> Nous avons déjà dit que Pomponius-Méla ne s'accorde pas, dans ce récit, avec Valère-Maxime. Au surplus, *voyez* les Éclaircissemens n.° XXII.

[1] *Pompon. Mela*, lib. II, cap. 7. = [2] *Valer. Maxim.* lib. IX, cap. 8. = [3] *Serv.* ad lib. III Æneid. v. 411. = [4] Lib. IX, pag. 403.

PAGE 10. qu'ils avoient mis à mort par un semblable motif. La même cause, dans l'expédition de Xerxès, occasionna ces naufrages qui couvrirent de débris les côtes de l'Hellade *; et l'histoire des colonies, soit Æoliennes, soit Ioniennes, offre bien des exemples de semblables malheurs[a]. Plus d'une fois, au contraire, de grands succès n'ont été dus qu'à la connoissance du terrain. C'est ainsi qu'au défilé des Thermopyles, Éphialte, en indiquant aux Perses *le sentier* ‹1› pratiqué sur la montagne, leur livra Léonidas, et leur donna le moyen de franchir ce pas difficile. Et, sans rappeler d'anciens exemples, il suffit, je pense, de ceux que récemment ont fournis les expéditions des Romains, soit contre les Parthes, soit contre les Germains et les Celtes : les barbares, au milieu de pays mal connus de leur ennemi, faisant une guerre de postes dans des marais, des bois impraticables, des déserts, le surprenoient au moment où il les croyoit encore éloignés, lui déroboient leurs marches, lui coupoient les vivres, et le réduisoient à manquer de tout.

* C'est-à-dire, *de la Grèce.*

[a] Herodot. lib. VII, §. 213-214. — Diod. Sic. lib. XI.

‹2› C'est donc, comme nous l'avons dit, principalement aux hommes d'état et à leurs besoins habituels que sert la géographie. Sans doute, c'est aussi principalement pour les hommes d'état qu'est faite la philosophie morale et politique ; et ce qui le prouve, c'est que nous distinguons les associations politiques par la manière dont elles sont gouvernées[b]. Connoissant trois gouvernemens, le *monarchique*, autrement dit la royauté, l'*aristocratique*, et enfin le *démocratique*, nous comptons autant d'espèces d'associations politiques, PAGE 11. et leur donnons ces mêmes noms, parce qu'elles tiennent essentiellement de la forme du gouvernement leur caractère spécifique ; attendu qu'autre est la loi quand c'est d'un roi qu'elle émane, autre quand c'est d'un conseil de *grands* *, autre quand c'est du

[b] Plat. de Leg. lib. IV ; et Aristot. Polit. lib. III, cap. 5.

* En grec *aristôn*.

‹1› Le texte porte : Δείξας τὴν διὰ τῶν ὀρῶν ἀτραπόν. Le terme ἀτραπός signifie proprement une *route droite et étroite*, et qui n'a point de détour, μὴ ἔχουσα ἐκτροπάς. Mais ici ce nom, d'*appellatif* qu'il est essentiellement (comme parlent les grammairiens) paroît être devenu le nom *propre* du défilé dont il s'agit. Appien dit (de Bello Syr. p. 158) : Μή τις λάθοι κατὰ τὴν λεγομένην ἈΤΡΑΠΌΝ, ᾗ δὴ Λακεδαιμονίοις τοῖς ἀμφὶ Λεωνίδαν, κ. τ. λ.

‹2› Le passage qui va suivre est obscur. *Voyez* les Éclaircissemens n.os XXIII et XXIV.

peuple,

peuple *, et que toujours la loi est le type et l'empreinte de l'association politique; au point que le *droit* [a] a été quelquefois défini, *ce qui convient au plus puissant*. Mais si la géographie, étant, en général, comme la philosophie politique, une science propre aux hommes d'état, se trouve, de plus, leur être d'un usage journalier; on peut dire que, par cela même, elle a, sur la philosophie politique, un avantage décidé.

PAGE 11.
* En grec *démou*.
[a] Plat. de Republ. lib. 1, opp. tom. I, pag. 338, C.

Cet avantage, il est vrai, pourroit n'être que pour la pratique. Mais, dans la géographie, la partie spéculative n'est pas non plus d'un médiocre intérêt: elle embrasse, d'un côté, ce qui tient aux arts, aux mathématiques, à la physique, et de l'autre, ce qui tient à l'histoire; j'ajoute même ce qui tient aux *mythes* *. Non que ce dernier genre d'instruction puisse servir à se conduire dans la vie: car, en quoi l'attention de marquer au lecteur tous les lieux où errèrent Jason, Ulysse et Ménélas, contribueroit-elle à lui former le jugement, cet unique besoin de l'homme occupé ‹1›, à moins qu'en même temps on ne lui montrât, comme un exemple utile, ce qui par-tout dut nécessairement leur arriver! Toutefois cette attention procurera toujours un plaisir, et un plaisir assez noble, à quiconque devra s'occuper de ces lieux, théâtre de la mythologie. C'est la mythologie qui les a rendus célèbres; et son charme les fait aimer, même par l'homme occupé, mais non de préférence à l'utile, qu'avec raison il recherche davantage, et auquel, par conséquent, le géographe doit beaucoup plus s'attacher. Pareillement, de ce qui tient à l'histoire, de ce qui tient aux mathématiques, le géographe ne présentera guère que ce qui est le plus généralement utile et le mieux avéré.

* C'est-à-dire, *l'histoire fabuleuse*.

§. IV.
Principes et notions que la géographie suppose.

Il semble, nous le répétons, que, pour notre objet, la géométrie et l'astronomie soient principalement nécessaires; et en effet, sans leur secours, il est impossible de déterminer les

‹1› *L'homme occupé*, ὁ πράττων; en latin, *qui agit*, ou *agens*. Nous eussions pu dire l'*homme d'état*: car, ici, l'expression ὁ πράττων, paroît devoir signifier la même chose que ὁ πολιτικός. Or on a déjà vu (*pag. 18* de notre version), que, pour rendre les termes ὁ πολιτικός, nous avions été forcés d'employer ceux d'*homme d'état*.

PAGE 11.

1.° Il faut admettre, comme autant de *données*, certaines hypothèses, dont la vérité est démontrée dans les écrits qui traitent de l'astronomie et des mathématiques; telles sont celles qui concernent la grandeur de la terre, sa sphéricité et les climats.

climats, les figures, les grandeurs et autres propriétés de ce genre.

Comme les dimensions de toute la terre se trouvent établies dans d'autres ouvrages, il faut ici les supposer reconnues, et les admettre comme effectivement démontrées ‹1›.

Il faut également admettre que le monde est sphérique ‹2›; que la surface de la terre l'est aussi; et, avant tout, que les corps tendent vers le centre. Sans doute ce dernier point est le seul que, dès l'abord, le témoignage des sens et les notions communes nous mettent à portée de saisir : mais, après une courte réflexion, la sphéricité de la terre nous paroîtra de même démontrée, je ne dis pas seulement par des preuves médiates, telles que celles qui se déduisent de la tendance des corps vers le centre et de leur effort respectif pour s'y réunir, je dis aussi par des preuves immédiates,

PAGE 12.

tirées de ce qui se remarque dans le ciel et sur la mer; car, là, le témoignage des sens et les notions communes peuvent encore nous suffire. En effet, d'une part, la courbure de la surface de la mer est bien sensible pour les navigateurs ‹3›. A un certain éloignement, les points lumineux ‹4›, s'ils ne sont placés qu'à la hauteur ordinaire de l'œil, ne s'aperçoivent pas; placés plus haut, fussent-ils reculés davantage, ils deviennent visibles. De même, l'œil, en s'élevant,

‹1› Strabon traite cet article plus au long dans le II.e livre. Ici, il se contente de dire que celui qui veut étudier la géographie, doit être au moins initié dans les principes démontrés ou admis par les géomètres et les astronomes.

Observons sa marche. Il vient de dire qu'il y a différens points pour lesquels le géographe doit admettre, et regarder comme autant de *données*, certaines hypothèses dont la vérité est démontrée par les géomètres et les astronomes. De ces points, il en a nommé trois : *le climat, la figure, la grandeur.* Il va les repasser tous trois, mais dans un ordre inverse. Ce qu'il dit ici touchant les dimensions de la Terre, se rapporte à *la grandeur*, τὰ μεγέθη.

‹2› Second point sur lequel il faut admettre, comme autant de *données*, certaines hypothèses, démontrées ailleurs : *la figure*, τὰ σχήματα. *Voy.* les Éclaircissemens n.° XXV.

‹3› La courbure de la Terre, ou la différence de l'inclinaison de l'horizon visuel sur l'horizon vrai, est d'environ 11 pouces pour 1000 toises; mais elle croît comme les carrés des distances : elle est de 44 pouces pour 2000 toises; de 14 pieds 8 pouces pour 4000 toises; de 100 pieds pour 10447 toises : de sorte que, à la surface de la mer, on commence à apercevoir l'extrémité du mât d'un vaisseau qui a 100 pieds de hauteur, lorsqu'il est encore à 10447 toises, ou cinq petites lieues de distance. G.

‹4› Éclaircissemens n.° XXVI.

découvre ce qui, auparavant, lui étoit caché ; ainsi qu'Homère nous l'exprime : PAGE 12.

> Soulevé par la vague, il put voir bien plus loin. Odyss. lib. V, v. 393.

Et, dans un navire, à mesure qu'on approche de la terre, chacune des parties de la côte se distingue ; celles qui d'abord paroissoient basses, commencent à s'élever. D'autre part, la révolution circulaire des astres se manifeste de bien des manières, entre autres par le mouvement de l'ombre des gnomons : et, dès-lors, il est aisé de concevoir que, si la profondeur de la terre étoit infinie ‹1›, une pareille révolution n'auroit pas lieu.

Quant aux climats, ce qui les concerne ‹2› est exposé dans les Traités *sur les positions* ‹3›.

2.° Il faut que l'homme ordinaire et l'homme d'état qui voudront étudier la géographie et profiter de l'ouvrage qu'on leur présente ici, aient une certaine connoissance de la disposition physique du ciel et de la terre.

Il est donc des points qu'ici nous devons prendre comme autant de données ; et ce seront tous ceux qui peuvent habituellement servir à l'homme d'état, à l'homme de guerre. Sans doute nous ne voulons pas qu'ils connoissent assez peu la position de la terre et le système du ciel, pour que, arrivés dans des lieux où changent quelques-uns de ces phénomènes célestes qui s'observent journellement dans nos climats, ils se troublent et s'écrient :

> Amis, puisqu'en ces lieux nous ne saurions connoître Odyss. lib. X, v. 190.
> De quels côtés habite ou le jour ou la nuit,
> Ni de quels points divers le soleil, qui nous luit,
> Redescend sous la terre ou remonte à son trône.

‹1› Ceci se rapporte aux opinions de Xénophane de Colophon, et d'Anaximène son disciple. Ces philosophes donnoient à la terre la forme d'une haute montagne dont nous occupons le sommet, et dont la base s'étend à l'infini en profondeur. Alors, les astres ne pouvant passer au-dessous, en éclairoient les différentes parties en circulant autour d'elle parallèlement à sa base. Xénophane vivoit 540 ans avant l'ère Chrétienne. Cosmas Indicopleustès, six siècles après J. C., a renouvelé ces idées absurdes dans sa Topographie Chrétienne, *lib. II, p. 141-143*. Il paroît avoir puisé cette opinion dans l'Inde, ainsi que Xénophane; et c'est encore aujourd'hui le système des Siamois. G.

‹2› Troisième point sur lequel il faut admettre, comme autant de *données*, certaines hypothèses démontrées ailleurs : *les climats*, *τὰ κλίματα*.

‹3› Le texte porte : *Καὶ τὰ περὶ τῶν κλιμάτων δὲ, ἐν τοῖς περὶ τῶν οἰκήσεων δείκνυνται.* Nous avons pensé que Strabon avoit voulu, pour ce qui concernoit les *climats*, ou les différens degrés d'inclinaison vers le pôle, renvoyer ses lecteurs à des Traités connus *sur les positions*, tels que celui de Théodose le Tripolite, *περὶ τῶν οἰκήσεων*.

PAGE 12. Mais aussi nous ne prétendons pas qu'ils apprennent en détail quels sont, relativement à chaque endroit de la terre, ceux des astres qui se lèvent ensemble, ceux qui se couchent ensemble, ceux qui passent ensemble au méridien, de même que les degrés d'élévation du pôle, les points du ciel correspondans au zénith des lieux, enfin, tout ce qui, d'après le changement d'horizon et de cercle arctique ⟨1⟩ varie, tant pour l'apparence que pour les effets physiques. De toutes ces choses, ils en doivent négliger plusieurs, à moins qu'ils ne veuillent les étudier philosophiquement; les autres, ils doivent les tenir pour certaines, encore qu'ils en ignorent les causes : l'examen de ces causes est réservé au philosophe; l'homme d'état ne peut jamais, ou du moins ne peut que rarement s'y livrer.

Il ne faut pas non plus que celui qui lira cet ouvrage, soit assez peu instruit, assez indolent, pour n'avoir jamais considéré la sphère et

PAGE 13. les cercles qu'on y voit tracés, les uns parallèles entre eux, les autres coupant ceux-ci à angles droits, enfin, d'autres dans une position oblique; c'est-à-dire les tropiques, les méridiens, et le zodiaque, ce cercle d'où le soleil ne s'écarte point dans sa marche, qui règle la différence des saisons et des vents. Si l'on conçoit mal cet ensemble, ainsi que ce qui concerne les changemens d'horizon et de cercle arctique, et les autres élémens mathématiques de la sphère, comment comprendra-t-on ce qu'ici nous allons exposer! Pour quiconque ignore ce qu'est une ligne droite ou courbe, un cercle, une surface plane ou sphérique, et ne connoît dans le ciel ni les sept étoiles de la grande Ourse, ni rien de ce genre, notre travail reste inutile, du moins quant à présent, et jusqu'à ce qu'il ait préalablement appris ce qui seul peut l'initier dans la géographie.

⟨2⟩ Ce sont donc des ouvrages imparfaits que ces Traités, intitulés les uns PÉRIPLES, d'autres LES PORTS, lorsqu'on n'y fait pas entrer la partie astronomique et mathématique qui doit s'y trouver ⟨3⟩.

⟨1⟩ Éclaircissemens n.° XXVII.

⟨2⟩ Éclaircissemens n.° XXVIII.

⟨3⟩ Ces descriptions de ports et ces Périples étoient des ouvrages semblables à nos Portulans; c'étoient souvent de simples itinéraires, qui donnoient la distance des lieux,

PAGE 13.

§. V.

But et plan général de cet ouvrage.

L'auteur prétend ne s'attacher qu'à ce qu'il y a de grand ou d'universellement utile, et omettre les détails minutieux.

Il travaille principalement pour les hommes d'état.

EN UN MOT, il faut ici que mon ouvrage <1>, écrit selon les mêmes règles qui me guidoient quand j'écrivois l'histoire <2>, soit d'une utilité générale, qu'il serve également au simple citoyen et à l'homme d'état; et là, j'appelois homme d'état, non celui qui seroit sans instruction, mais celui qui auroit fait le cours d'études ordinaire aux gens bien élevés, sur-tout aux gens doués de quelque philosophie : car, comment louer ou blâmer à propos, comment juger quels sont, dans le passé, les faits dignes de mémoire, sans avoir médité sur la vertu, la sagesse, et ce qui en a été dit !

D'après cette considération, ayant déjà publié des MÉMOIRES HISTORIQUES <3>, utiles (au moins je le crois) en fait de philosophie morale et politique, j'ai voulu y joindre le Traité que je donne aujourd'hui, composé sur le même plan et pour les mêmes personnes, mais sur-tout pour celles d'un rang élevé. De même que, dans ces MÉMOIRES, rappelant ce qui concerne les hommes célèbres et leur vie, je néglige les faits obscurs et petits; de même ici, je dois, omettant les minces détails et les particularités peu dignes de remarque, ne m'arrêter que sur ce qu'il y a de grand, de fameux, sur ce qui peut être instructif, agréable ou mémorable. Dans une statue colossale, on ne cherche point le fini des parties; on s'attache plutôt à l'ensemble, à la beauté du total. C'est de cette manière qu'il faut juger mon nouvel ouvrage : tableau en quelque sorte colossal, il présente les grandes masses, les choses générales; de tous les détails, il n'offre que ceux qui peuvent intéresser l'homme avide de s'instruire et l'homme occupé.

PAGE 14.

Maintenant, que mon objet soit utile et digne d'un philosophe, je crois l'avoir bien démontré.

sans parler de leurs positions astronomiques. On publia beaucoup de Périples, de Périodes, de Périégèses, sous le règne des Ptolémées, parce que ces souverains firent fleurir la navigation. Il y en a de plus anciens qui existent encore. Quelques-uns de ces ouvrages sont extrêmement précieux par leur grande exactitude, lorsqu'on sait en tirer parti. G.

<1> Littéralement, *cet Écrit ; τὸ σύγγραμμα τοῦτο.*

<2> Éclaircissemens n.° XXIX.

<3> *Voyez* la Vie de notre géographe.

CHAPITRE II.

EXAMEN critique des principaux Ouvrages géographiques publiés avant celui de Strabon.

CRITIQUE de l'Ouvrage d'Ératosthène, et d'abord du 1.er livre de cet Ouvrage. — Défense en général des poëtes, et en particulier d'Homère, contre Ératosthène. — Utilité des mythes. — Homère n'emploie les mythes, que pour les faire servir d'instruction ; il n'invente des fables, que pour orner un fond de vérité. — Erreur d'Ératosthène à ce sujet. — Polybe a mieux raisonné que lui sur ce point. — Homère est supérieur aux autres poëtes, en fait de géographie comme en tout le reste. — Injustice des reproches qu'Ératosthène lui fait sur ce qu'il a dit, 1.° des vents ; 2.° du Nil ; 3.° de l'île de Pharos ; 4.° de l'isthme de la mer Érythrée [la mer Rouge] ; 5.° des Æthiopiens ; 6.° des voyages de Ménélas en Æthiopie ; 7.° des Sidoniens ; 8.° des Érembes ; 9.° De Charybde (mythe par lequel il a désigné le flux et le reflux) ; 10.° des Argonautes, dont il a connu les voyages.

PAGE 14. SI je reprends aujourd'hui une matière qu'avant moi bien d'autres ont déjà traitée, il ne faut pas m'en blâmer, à moins que par-tout je ne me trouve avoir uniquement répété ce qu'ils disent. Sans doute, sur certains points, ceux qui m'ont précédé, ont touché le but ; mais, sur d'autres, je pense qu'on peut aller plus loin qu'eux. Pour peu que j'ajoute à leur travail, c'en est assez ; mon entreprise doit être excusée. Les Parthes et les Romains, par leurs conquêtes, ont beaucoup étendu nos connoissances géographiques. Elles avoient déjà, comme le dit Ératosthène, considérablement gagné par l'expédition d'Alexandre. En effet, c'est ce prince qui nous a découvert la plus grande portion de ce que nous connoissons aujourd'hui

de l'Asie; comme aussi le nord de l'Europe, jusqu'à l'Ister *. Mais toutes les parties occidentales de ce dernier continent, jusqu'à l'Albis * qui partage en deux la Germanie **; et celles qui, au-dessus de l'Ister, s'étendent jusqu'au Tyra *, c'est aux Romains que nous en devons la connoissance. Le pays qui est au-delà, jusqu'à celui des Mæotes ⟨1⟩ et aux côtes aboutissantes à la Colchide *, c'est Mithridate-Eupator, ou ses généraux, qui nous l'ont ouvert. Enfin, c'est grâces aux Parthes, que l'Hyrcanie *, la Bactriane ** et, plus loin, les contrées occupées par des Scythes *, jadis peu connues, le sont aujourd'hui davantage. Je puis donc ajouter beaucoup à tout ce qu'ont écrit mes devanciers.

PAGE 14.
* *Le Danube.*
* *L'Elbe.*
** *L'Allemagne.*
* *Ou* Tyras; *c'est le Dniester.*
* *La Mingrelie.*
* *Le Corcan.*
** *Le pays de Balk.*
* *Le pays des Tartares du Karasm et de la grande Bukarie.*

On le verra, sur-tout lorsque je les critiquerai chacun à leur tour, moins toutefois les anciens que les successeurs d'Ératosthène et qu'Ératosthène lui-même, attendu que, plus ceux-ci ont eu de supériorité sur les autres en fait d'érudition, plus leurs erreurs ont dû naturellement rester difficiles à reconnoître. Si je semble m'attacher de préférence à contredire ceux qui, d'ailleurs, sont presque par-tout mes guides, il faut me le pardonner ⟨2⟩. Mon dessein n'est pas de critiquer tous les géographes; je veux même en laisser de côté la plupart, ils ne méritent pas qu'on les suive : je ne jugerai que ceux qui, le plus souvent, sont exacts. Disputer contre tous, est chose indigne du philosophe; contre Ératosthène, Posidonius, Hipparque, Polybe et leurs pareils, c'est chose qui lui convient.

PAGE 15.
§. I.er
Critique de l'ouvrage d'Ératosthène. Examen du premier livre.

COMMENÇONS donc par examiner ce que dit Ératosthène, et ce qu'Hipparque lui conteste. Ératosthène n'est point assez superficiel pour nous autoriser à croire, ce que Polémon essaie de prouver, qu'il ne vit jamais Athènes. Il ne mérite pas non plus cette confiance illimitée que plusieurs lui accordent. Sans doute, comme lui-même nous l'apprend, il avoit vécu avec beaucoup de savans hommes : — « De mon temps ⟨3⟩ Athènes nourrissoit plus de philosophes » qu'on n'en vit jamais dans la même enceinte et dans une seule

⟨1⟩ Les Mæotes habitoient les environs des Palus Mæotides, aujourd'hui la mer d'Azof.

⟨2⟩ Éclaircissemens n.° XXX.

⟨3⟩ Éclaircissemens n.° XXXI.

PAGE 15. » ville, entre autres Arcésilas, Ariston et leurs disciples. » — Mais ce n'étoit pas assez ; il eût fallu, de plus, savoir choisir ses maîtres. Il nous donne pour coryphées de ceux qui florissoient dans son siècle, Arcésilas et Ariston ; il parle sans cesse d'Apelle ; il ne tarit point sur Bion, qui, selon lui, — « le premier, revêtit » de fleurs la philosophie, mais de qui néanmoins, pour cela » même, quelqu'un eût pu souvent dire :

Odyss. l. XVIII, v. 73.

Que d'agrémens Bion cache sous ses guenilles ! » —

Et voilà, précisément, en quoi il montre bien la foiblesse de son jugement. Après avoir pris, dans Athènes, des leçons de Zénon le Citiéen, il ne fait mention d'aucun de ceux qui soutinrent l'école de celui-ci, et donne comme florissans pour lors, tous ses adversaires, dont la secte a totalement disparu. D'ailleurs son Traité *du vrai bien*, ses *Méditations* * et autres productions semblables, annoncent assez la disposition de son esprit : on y voit l'homme qui flotte entre le desir de se vouer à la philosophie, et la crainte de s'y livrer en effet plus qu'il ne suffit, soit pour paroître seulement l'avoir embrassée, soit pour la faire servir, en quelque sorte, de diversion agréable ou instructive à ses autres travaux encyclopédiques ‹1›. Sur quelque matière qu'il écrive, par-tout, pour ainsi dire, il se montre le même. Mais laissons cela, et ne traitons ici que de ce qui peut rectifier la géographie.

* Μελέτας. *Voyez* les Éclaircissemens n.° XXXII.

D'abord, reprenons ce que nous disions tout-à-l'heure *.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 15.*

§. II.

Défense, en général, des poëtes, et, en particulier, d'Homère, contre Ératosthène.

— « TOUT poëte (ainsi parle Ératosthène) veut uniquement » nous amuser et nullement nous instruire. » — Mais les anciens, au contraire, font de la poésie une sorte de philosophie primitive, qui instruit l'homme dès l'enfance, et règle avec charme les mœurs, les sentimens, les actions. Nos Stoïciens vont jusqu'à dire que le sage seul est poëte. Par cette raison, chez les Grecs, la poésie est pour l'enfant la première leçon, non de pur amusement, mais de sagesse. Que dis-je ! les simples musiciens qui nous apprennent à chanter,

‹1› Éclaircissemens n.° XXXII.

à

à pincer la lyre, à jouer de la flûte, prétendent au même avantage, puisqu'ils se donnent comme propres à former l'esprit, à régler les mœurs. Et, que cette prétention de leur part soit fondée, les Pythagoriciens ne sont pas les seuls qui le pensent; Aristoxène aussi le prononce. Pareillement Homère a regardé les chantres comme des maîtres de sagesse; tel est le gardien de Clytemnestre, PAGE 16.

Qu'en partant pour se rendre aux rivages Troyens, Odyss. l. III, v. 267.
Atride avoit chargé de veiller sur la reine,

et qui la soutint contre les séductions d'Ægisthe, jusqu'au moment où

Ce chantre, relégué dans une île déserte, Odyss. l. III, v. 266.
La laissa sans défense. . . . .
. . . .
(1) Alors, par son amant cette amante égarée Ibid. v. 270.
Suivit enfin ses pas. . . . .

De plus, Ératosthène ici est en contradiction avec lui-même. En effet, peu avant d'énoncer ce que nous venons de rapporter, et au début de sa Géographie, il dit : « De toute ancienneté, » chacun a été jaloux de montrer ses connoissances géographiques. » Homère a voulu placer dans ses poëmes, tout ce qu'il savoit » et des Æthiopiens, et de l'Ægypte, et de la Libye. Pour ce » qui concerne la Grèce, il accumule les plus minutieux détails; » il qualifie Thisbé de *féconde-en-colombes* [a], Haliarte d'*herbeuse* [b], Anthédon de *frontière* [c], Lilée [d] d'*assise-aux-sources-du-Céphise* (2); et aucune de ses épithètes n'est oiseuse. » — Mais, en cela, quel but se proposoit donc le poëte ? étoit-ce d'amuser, ou d'instruire ? Assurément, c'étoit d'instruire. — « Oui peut-être ici; mais, à l'égard des lieux moins connus, » lui et les autres prodiguent le merveilleux des mythes. » — Vous deviez donc dire : « Tout poëte veut, tantôt uniquement » nous amuser, et tantôt aussi nous instruire. » Et vous avez

[a] Iliad. l. II, v. 502.
[b] Ibid. v. 503.
[c] Ibid. v. 508.
[d] Ibid. v. 523.

(1) Strabon, ici, selon sa coutume, parodie plutôt qu'il ne cite exactement les propres termes d'Homère. Certains manuscrits offrent la citation exacte du poëte.

(2) Thisbé, Haliarte, Anthédon, villes de Bœotie. Lilée, ville de la Phocide. Céphise, grande rivière qui prend sa source à l'extrémité occidentale de la Phocide; elle traverse cette contrée, et vient se jeter dans le lac *Copaïs*, en Bœotie. G.

PAGE 16. dit : « Veut uniquement nous amuser et nullement nous instruire. »

Ératosthène insiste : « Qu'importe, au fond, pour le mérite » d'Homère, cette prétendue connoissance de la géographie, de la » guerre, de l'agriculture, de l'art oratoire, et de tout ce qu'on » a voulu trouver chez lui ! » — Vouloir trouver tout chez Homère, ce peut être l'effet d'un zèle outré pour sa gloire ; et, comme Hipparque le dit, lui donner toutes les sciences, tous les arts, c'est attribuer à l'*Irésione* Attique ‹1›, et les pommes et les poires qu'elle ne sauroit porter. Ainsi, jusque-là, Ératosthène, vous pourriez avoir raison : mais vous avez tort, lorsque, en refusant à Homère une pareille multiplicité de connoissances, vous ne faites
PAGE 17. d'ailleurs de la poésie qu'une conteuse de vieilles fables, autorisée à feindre ce qu'elle croit pouvoir amuser. Eh quoi ! pour les *auditeurs* des poëtes, n'y aura-t-il, non plus, aucun profit solide à tirer de ces connoissances, en fait de géographie, de guerre, d'agriculture, d'art oratoire, que l'on suppose devoir être le fruit de l'*audition* ‹2› ! Ce qui est certain, c'est qu'Homère les donne toutes à Ulysse, c'est-à-dire, à celui de ses héros que, de préférence, il orne de tous les mérites ; car c'est Ulysse qui

Odyss. l. I, v. 3. . . . . Avoit de beaucoup d'hommes
Parcouru les pays et reconnu l'esprit ;

c'est lui qui,

Iliad. l. III, v. 202. En adresse, en prudence, a le plus de ressources ;

Ibid. l. II, v. 278. c'est lui qui est constamment nommé *le destructeur-de-villes*, et dont

Les conseils, les discours et l'art fallacieux ‹3›,

‹1› C'étoit une espèce de mât de Cocagne. *Voyez* les Éclaircissemens n.° XXXIII.

‹2› Pour les *auditeurs*. — De l'*audition*. Nous avons cru devoir rendre littéralement les termes Grecs ἀκροωμένοις et ἀκρόασις. On sait qu'il y avoit chez les Grecs des espèces d'écoles, ou classes publiques, dans lesquelles des professeurs, particulièrement voués à cette espèce d'enseignement, s'attachoient à expliquer les ouvrages des poëtes, et à en faire sentir les beautés ou le mérite. Les disciples, de tous les âges, qui suivoient ces sortes de cours, s'appeloient ἀκροαταί, *auditeurs* ; et cette manière de s'instruire, d'étudier les bons auteurs, s'appeloit également ἀκρόασις, *audition*.

‹3› Ce vers n'est pas d'Homère : non-seulement on ne le trouve aujourd'hui dans aucun de ses poëmes, mais Polyæne, au commencement de son Recueil des Stratagèmes, semble dire positivement qu'il étoit de quelque autre poëte.

se trouvent avoir rendu les Grecs maîtres de Troie. C'est d'Ulysse que Diomède dit : PAGE 17.

S'il veut m'accompagner, même du sein des flammes
Nous reviendrons tous deux. . . . . Iliad. l. x, v. 246.

Enfin, c'est Ulysse qui peut se vanter d'être habile aux travaux de la terre; pour faucher,

Sur un pré verdoyant, d'une faux recourbée
Armons-nous l'un et l'autre; . . . . Odyss. l. XVIII, v. 367.

pour labourer,

Tu verras si je sais ouvrir de longs sillons. Ibid. v. 374.

Et quand Homère ajoute tant de prix à ces diverses connoissances, il n'est pas seul de son avis : tous les gens instruits pensent comme lui; conséquemment, ils se servent de son témoignage pour prouver que ce sont elles qui contribuent le plus à former un homme sage. Quant à l'art oratoire, de même, il n'est autre que la sagesse, relativement aux discours. Aussi, par-tout Ulysse en paroît-il doué, dans *l'Épreuve* ‹1›, dans *les Prières* ‹2›; et encore dans *l'Ambassade* ‹3›, où c'est de lui qu'Anténor dit :

Mais, quand sa forte voix proféroit tous ces mots, Iliad. l. III, v. 221.
Qui des flocons de neige égaloient l'abondance,
Quel autre eût avec lui disputé d'éloquence!

Et le poëte qui sait ainsi mettre en scène des généraux, des orateurs, des héros en tout genre, ne sera lui-même qu'un conteur futile, qu'un charlatan, habile à flatter ou à tromper, mais incapable d'instruire ses lecteurs! comment se le persuader! N'est-il donc pas reconnu que le mérite du poëte consiste entièrement à peindre en ses vers la vie des hommes! or, sans jugement, sans expérience, comment la peindre! Non, non; le mérite, chez les poëtes, n'est pas

‹1› Il s'agit du II.e livre de l'Iliade.

‹2› C'étoit le titre du IX.e livre de l'Iliade.

‹3› Il s'agit (disoit Casaubon) de la *députation* de Ménélas et d'Ulysse, chargés d'aller à Troie redemander Hélène. Homère ne raconte pas directement tout ce qui concerne cette *députation*; mais, au livre III de l'Iliade, il met dans la bouche d'Anténor des choses qui s'y rapportent.

PAGE 17. comme chez les manœuvres, comme chez les forgerons, où il ne tient à rien d'estimable en soi ni de beau; chez le poëte, il s'unit à l'homme même : pour devenir un excellent poëte, il faut, avant tout, être un homme excellent ‹1›.

‹2› Refuser à Homère la connoissance de l'art oratoire, en vérité c'est se moquer. Est-il rien qui tienne plus à l'art oratoire que le *style-orné*, et rien aussi qui tienne plus à la poésie ! Et,
PAGE 18. qui jamais, bons dieux ! en fait de *style-orné*, l'emporta sur Homère ! « D'accord (me direz-vous), pour le *style-orné poétique* : mais » c'est un style à part. » Oui, comme espèce; ainsi que, dans le style poétique même, on distingue le tragique, le comique; et dans le style de la prose, l'historique et le judiciaire. Le style [c'est-à-dire, la manière de s'exprimer], pris en total, n'est-il donc pas aussi un genre, dont les espèces sont le style poétique et le style de la prose ! Ou, m'accordant ce point, prétendrez-vous que le style, pris en total, puisse bien être un genre, mais non le style oratoire, non la diction, non l'éloquence ! Parlons juste. Le style de la prose, j'entends de la prose ornée, n'est que l'imitation du style poétique. Celui-ci fut employé le premier, fut applaudi le premier. Ce fut en se servant du style poétique, et sans se permettre d'y rien changer, sinon de rompre la mesure du vers, que les Cadmus, les Phérécyde, les Hécatée, écrivirent leurs histoires. Peu-à-peu on s'affranchit de toute gêne; et le style de la prose, ayant, pour ainsi dire, quitté sa hauteur, devint tel qu'on l'emploie aujourd'hui. De même pourrions-nous dire que la comédie,

‹1› « Perturbatis rationibus et confusis, » incideram in id, quod ipso rerum et vitæ » usu refellitur, ut profiterer : *Id quod verè » PULCHRUM sit in artium operibus, non » nisi ab ingenio pulchro proficisci posse*... Subibat animum, τὸ καλὸν, *honestum* ac *virtus*, eaque quam nos *pulchritudinem ethicam* » appellamus.....[Tunc] exibat enuntiatio, » quam VOLTARII et tot aliorum poëtarum » et pictorum exempla refellunt, qui, cùm » ipsi à magnanimitate, fortitudine, constantiâ essent alieni, omnem tamen animi » virtutem versibus præclaris operumque argumentis mirabilibus expresserunt [1]. »

‹2› Pour le passage qui va suivre, *voyez* les Éclaircissemens n.° XXXIV.

[1] Heyn. *Opusc. academ.* vol. I, 1785, pag. 37.

née de la tragédie, a rabaissé le langage sublime de celle-ci jusqu'au niveau de ce que maintenant nous appelons discours-familier. Et quand on voit les anciens, pour désigner des ouvrages *écrits-d'un-style-orné*, se servir du terme *chantés*, c'est bien encore la preuve de ce que nous disons, que la source et le principe du style oratoire et orné a été le style poétique. Les poésies jadis ne se débitoient qu'accompagnées de la modulation. Un *CHANT* * (car c'est ainsi que tout poëme s'appeloit), un *CHANT* n'étoit qu'un *discours modulé;* d'où dérivèrent les termes *CHANT-de-la-verge* *, *CHANT-du-bouc* **, *CHANT-du-festin* *. De là, *style orné* s'étant dit d'abord du style poétique, et toute composition poétique étant un *chant*, bientôt, en parlant de la poésie, les uns dirent *chanter*, les autres *écrire-d'un-style-orné.* L'abus, ensuite, ayant fait appliquer cette dernière expression à la prose, bientôt aussi l'on y appliqua la première. Enfin le nom même de *prose* *, que l'on donna au discours affranchi de la mesure, l'annonce comme descendu d'une sorte d'élévation, j'ai presque dit d'une espèce de char, pour se mettre à la portée commune.

PAGE 18.

PAGE 19.

* En grec, *ODE.*

* *RapsODIE.*
** *ComŒDIE.*
* *TragŒDIE.*

* En grec, *discours-pédestre.*

§. III.
Utilité des mythes.

QUOI que dise Ératosthène ‹1›, la Grèce et les contrées voisines ne sont pas les seules qu'Homère décrive avec exactitude; il s'étend aussi sur les contrées éloignées, et il en parle mieux que les mythologues ‹2› postérieurs. Il ne donne point tout au merveilleux; mais, pour mieux nous instruire, souvent, et sur-tout dans l'Odyssée, il ajoute aux faits réels, des allégories, des harangues, et autres inventions, sur lesquelles le censeur se trompe presque toujours, quand il traite de futiles et le poëte et ses commentateurs: ce sujet mérite que nous entrions dans quelques détails.

D'abord, observons-le bien; ce ne sont pas simplement les poëtes,

‹1› Un autre reproche que Strabon fait à Ératosthène, est relatif aux mythes employés par Homère, et aux ERREURS d'Ulysse. Ératosthène prétendoit que le poëte a tout inventé, au hasard et sans but: Strabon veut que tout n'ait pas été une fiction de la part d'Homère, et qu'il ait en partie suivi l'histoire, en partie mêlé des fables à la vérité.

‹2› Ici, ce terme désigne en général ceux qui avoient composé des ouvrages où les *mythes* [c'est-à-dire, *les histoires fabuleuses*] étoient racontés.

PAGE 19. ce sont aussi les législateurs, les fondateurs d'états ‹1›, qui, même antérieurement aux poëtes, considérant la nature de l'être raisonnable, ont admis les mythes comme utiles. En effet, l'homme naturellement aime à savoir ‹2›, et débute par aimer les mythes ‹3›. C'est sur les mythes que les enfans, pour la plupart, commencent à fixer leur attention et à converser; le mythe est pour eux un second langage, tout nouveau, et qui leur dit, non ce qu'ils voient exister, mais toute autre chose. Le nouveau, l'inconnu, ont du charme, et par cela même excitent la curiosité : si l'étonnement et le merveilleux s'y mêlent, ils augmentent ce charme, *philtre* puissant de l'instruction ‹4›. Tels sont donc les appâts qu'il faut d'abord nous offrir, afin de pouvoir, avec l'âge et lorsque l'esprit fortifié n'a plus besoin qu'on le flatte, nous conduire à la connoissance des vérités. L'homme simple et non encore instruit, est en quelque sorte comme l'enfant, et, autant que lui, aime les mythes. Médiocrement instruit, il les aime encore; la raison chez lui n'étant pas assez forte, l'habitude de l'enfance prévaut. Mais le merveilleux, pouvant effrayer ainsi que charmer, sert à cette double fin avec les adultes comme avec les enfans. Nous contons aux enfans, pour les exciter, des mythes agréables; et, pour les retenir, des mythes effrayans, comme ceux de Lamie, de la Gorgone, d'Éphialte, de Mormolyce ‹5›. Il en

‹1› *Les fondateurs d'états.* Littér. *les villes.*

‹2› Texte: Φιλειδήμων γὰρ ὁ ἄνθρωπος. Aristote a dit également : Πάντες ἄνθρωποι τοῦ εἰδέναι ὀρέγονται φύσει. Cicéron a dit aussi : *Omnes enim trahimur et ducimur ad cognitionis et scientiæ cupiditatem*[1].

‹3› Littéralement: *Le principe de cet amour de science, est l'amour du mythe;* Προοίμιον δὲ τούτου τὸ φιλόμυθον. L'*amour du mythe* pourroit être plutôt la conséquence que le principe de cet *amour de science* naturel à l'homme; et c'est pour cela qu'Aristote[2] disoit que les philosophes étoient *amis du mythe* [φιλόμυθοι]. Διὸ καὶ φιλόμυθος ὁ φιλόσοφός πώς ἐστιν· ὁ γὰρ μῦθος σύγκειται ἐκ θαυμασίων. On trouve chez Sénèque[3] un passage qui jette un grand jour sur ce que Strabon dit ici; et, pareillement, Pline le jeune[4] semble en avoir voulu donner le commentaire.

‹4› Nous avons hasardé cette expression, qui, nous le savons, pourra paroitre incorrecte : ὑπὲρ ἐστὶ τοῦ μανθάνειν φίλτρον.

‹5› Lamie, monstre à tête de femme, qui dévoroit les enfans.

Gorgone, femme qui avoit la tête hérissée de serpens, les mains d'airain, les dents aussi longues que les défenses des sangliers, et que l'on ne pouvoit regarder sans perdre

[1] *De Offic.* lib. I, cap. 6. — [2] *Metaph.* lib. I, cap. 11. — [3] *Epist.* LXXVII, p. 379. — [4] *Epistolar.* lib. V, epist. VIII.

est de même des hommes faits <1>. Presque tous, ils s'animent, tantôt par les récits que la poésie leur fait de certains exploits fabuleux (tels que les travaux d'Hercule et de Thésée) et de certaines récompenses accordées par les dieux; tantôt par la vue des tableaux, des statues, des sculptures <2>, qui retracent quelqu'un de ces faits mythologiques dont je viens de parler. Ils s'arrêtent, lorsque, soit par d'autres récits, soit par la représentation de certains objets qu'on ne vit jamais <3>, ils apprennent ou se persuadent que les dieux souvent menacent, épouvantent et châtient. Véritablement, pour appeler et mener à la piété, à la probité, à la bonne-foi, une tourbe de femmes et de gens du bas peuple, la raison ne suffit pas, et le philosophe est contraint d'employer la superstition. Or, celle-ci ne va point sans le merveilleux et le mythe. Que sont la foudre, l'égide, le trident, les flambeaux, les dragons, et ces thyrses, armes des dieux, enfin toute l'antique théologie? des mythes, admis par les fondateurs des états comme épouvantail <4> des ames foibles. PAGE 19.

La mythologie étant telle, et tournant au profit de la société, de la vie civile, de la vérité même <5>, les anciens ne changèrent PAGE 20.

la vie et sans être pétrifié dans l'instant.

Éphialte, l'un des géans qui entreprirent de détrôner Jupiter, et d'escalader le ciel en mettant le mont Ossa sur l'Olympe, et le Pélion sur l'Ossa. Le mot *éphialte* est pris aussi par les Latins pour celui d'*incube*.

Les Mormolyces étoient les manes, les larves, les spectres dont on effrayoit les enfans. G.

<1> Littéralement, *des habitans des villes; οἵ τε πολλοὶ τῶν τὰς πόλεως οἰκούντων*. Sans doute Strabon, ici, veut parler des hommes faits, des adultes: mais vraisemblablement il les considéroit comme libres du joug de l'autorité paternelle et devenus citoyens, c'est-à-dire, soumis à l'autorité des lois. Pour faire sentir cette différence, nous aurions peut-être dû ajouter, *et réunis en société.*

<2> Texte, *ἢ πλάσματα*. Ce sont plutôt des *figures moulées* que des *sculptures*.

<3> Passage difficile: *Εἰς ἀποτροπὴν δὲ, ὅταν κολάσεις παρὰ θεῶν, καὶ φόβους, καὶ ἀπειλὰς, ἢ διὰ* ΛΌΓΩΝ, *ἢ διὰ* ΤΎΠΩΝ ἈΟΡΆΤΩΝ *τινῶν προσδέχονται, κ. τ. λ.* Nous croyons que le sens est: « Et ils s'arrêtent toutes les fois que, par » des voix [*διὰ* ΛΌΓΩΝ; *peut-être διὰ* ΛΟ-» ΓΊΩΝ, par des oracles], ou par des impres-» sions d'objets invisibles, ils apprennent les » menaces et les châtimens des dieux. »

Vraisemblablement ici, *ἢ διὰ λόγων* répond à ce qui est dit plus haut des récits des poëtes, *ὅταν ἀκούωσι τῶν ποιητῶν...... διηγουμένων*. Et *ἢ διὰ τύπων ἀοράτων* répond à *ὁρῶσι γραφὰς, ἢ ξόανα, κ. τ. λ.*

Au surplus, *voy.* les Éclairciss. n.° XXXV.

<4> Littéralement, *espèces de mormolyces, μορμολύκας τινὰς, pour les hommes qui pensent comme les enfans, πρὸς τοὺς νηπιόφρονας.*

<5> Le texte pourroit avoir ici un mérite impossible à conserver dans la version.

PAGE 20.

point pour l'âge mûr les leçons de l'enfance, et pensèrent que la poésie suffisoit à régler tous les âges. Par la suite, vinrent s'y joindre l'histoire et notre philosophie actuelle; secours utiles sans doute, mais au plus petit nombre; tandis que la poésie, principalement celle d'Homère, instruit le peuple, et remplit les théâtres ‹1›. Et encore, les premiers historiens, les premiers physiciens, furent-ils des mythographes.

§. IV.
Homère n'emploie les mythes, que pour les faire servir d'instruction; il n'invente des fables, que pour orner un fond de vérité.

Odyss, lib. VI, v. 232.

NOUS le dirons donc : Homère n'emploie les mythes que comme une espèce de leçon. De préférence, il s'attache à la vérité; et, au fond, c'est elle qu'il adopte. Sans doute, il y mêle ‹2› la fiction, mais uniquement pour captiver, pour maîtriser la multitude.

. . . . Tel qu'on voit un orfévre
Mêler l'or à l'argent; . . . .

tel Homère ajoute aux événemens réels bien des circonstances fabuleuses : il embellit, il orne sa diction; mais toujours il tend au même but que l'historien qui raconte les faits véritables. C'est ainsi que, ayant pris un sujet réel, la guerre de Troie, il a voulu l'enrichir d'une foule de mythes, de même les ERREURS ‹3› d'Ulysse. N'attacher à rien de vrai un merveilleux de son invention ‹4›, ce n'eût pas été d'Homère. Il savoit trop que le moyen de se rendre croyable, est de mêler au mensonge un peu de vérité : c'est une observation

Τοιαύτης δὲ τῆς μυθοποιίας οὔσης, καὶ καταστρεφούσης εἰς τὸ κοινωνικὸν, κ. τ. λ. Les mots μυθοποιίας . . . καταστρεφούσης, semblent cacher une métaphore élégante. Μῦθος, par excellence, est une pièce de théâtre *[fabula]*, et καταστροφὴ est le dénouement de la pièce. Nous aurions pu dire aussi : *Et comme la mythologie n'aboutissoit qu'à resserrer les liens qui unissent les hommes en société, qu'à les rendre susceptibles de la connoissance du vrai, &c.*

‹1› Strabon regardoit les théâtres comme des écoles publiques où la multitude pouvoit s'instruire.

‹2› Observons ici une imitation de l'hémistiche du vers 541 du XVIII.e livre de l'Iliade, ἐν δ' ἐτίθει νειὸν μαλακήν. Strabon dit, ἐν δ' ἐτίθει καὶ ψεῦδος.

‹3› Nous emploierons ce terme, par-tout où, dans le texte, se rencontrera l'expression, τὴν Ὀδυσσέως [ou Μενελάου] πλάνην. Le mot VOYAGES n'eût point rendu l'idée que présente le mot πλάνη. Toute périphrase, en alongeant le discours, n'eût servi qu'à y répandre de l'obscurité.

‹4› Le texte porte, καινὴν τερατολογίαν; et les manuscrits ne varient point. Toutefois, il y a déjà long-temps que, par conjecture, nous avions cru devoir lire ici κενὴν, *un vain merveilleux*. Nous voyons aujourd'hui que le traducteur Italien de notre géographe avoit

que

que fait Polybe, en traitant des ERREURS d'Ulysse ; et c'est à cela que tient le sens du vers, PAGE 20.

Ayant dit *BIEN du FAUX d'accord avec le VRAI.* Odyss. l. XIX, v. 230.

En effet, Ulysse [dans son récit à Pénélope] avoit dit *BIEN*, mais non pas *UNIQUEMENT du FAUX;* sans quoi, rien n'y eût été *d'accord avec le VRAI.*

Homère a donc pris le fond de ses poëmes dans l'histoire. Ne dit-elle pas qu'Æole régnoit sur les îles Lipariennes ? que, au pied de l'Ætna ‹1› et dans le pays des Léontins, habitoient les Cyclopes et les Læstrygons ‹2›, peuples dont l'inhospitalité rendoit, à cette époque, les environs du détroit inaccessibles ? enfin, que le Scyllæon * et Charybde étoient infestés par des brigands ? De même trouverons-nous ailleurs les autres peuples dont il a parlé.

* *Les écueils de Scylla.*

Sachant que les Cimmériens occupoient les bords du Bosphore Cimmérique *, région septentrionale et sombre, il a pu, avec convenance, les transporter dans un lieu ténébreux et voisin de l'Enfer, théâtre propre à l'une des fictions qu'il mêloit aux ERREURS d'Ulysse. Et, que les Cimmériens dussent lui être connus, les chronographes nous l'apprennent; car, selon eux, ce fut de son temps, ou peu auparavant, que ces peuples firent une incursion dans l'Asie *.

* *Le détroit de Zabache.*

* *Voyez* ci-dessus, *page 14*, note 5.

Instruit, non-seulement de l'existence des Colches et du voyage de Jason à Æa *, mais aussi de tout ce que l'histoire et la mythologie disent de Médée et de Circé, de leurs enchantemens et de la conformité de leur vie, malgré la distance qui sépare les lieux où vécurent ces deux personnes, fixées, celle-ci en Italie, celle-là sur les côtes les plus orientales du Pont-Euxin, il a pu supposer qu'elles

* *Ville de la Colchide, sur le Phase.*

PAGE 21.

trouvé quelque part cette leçon ; car sa version porte, *vani miracoli.*

‹1› Volcan célèbre de la Sicile, que les Arabes nommoient *âl-Gébel* ou *la Montagne,* dans le temps qu'ils possédoient cette île. Les Italiens l'appellent maintenant *Monte Gibello*, en faisant un pléonasme qui ne peut être traduit que par *Montagne-montagne.* G.

‹2› Les Léontins, les Cyclopes et les Læstrygons sont les anciens habitans des côtes orientales de la Sicile. On connoît encore dans le *Val de noto*, la ville de Lentini, qu'occupoient autrefois les Léontins. G.

PAGE 21. étoient nées du même sang, et qu'elles habitoient l'une et l'autre au-delà des mers intérieures. Peut-être en effet Jason lui-même ERRA-t-il jusqu'en Italie ‹1›. Au moins, vers les monts Cérauniens ‹2› et autour de la mer Adriatique ‹3›, dans le golfe Posidoniate * et dans les îles adjacentes à la Tyrrhénie ‹4›, montre-t-on certains monumens du passage des Argonautes. Les Cyanées, que d'autres appellent Roches Symplégades ‹5› et qui rendent le détroit de Byzance difficile à passer, auront aussi fourni quelque chose à notre poëte. D'après l'existence réelle d'une ville d'Æa, des Symplégades, de Charybde et de Scylla, tous ses mythes concernant l'île d'*Ææa* [a], les *Rocs errans* [b] et le péril que Jason y court, le *passage d'Ulysse entre les deux rochers* [c], tous ces mythes, dis-je, devenoient vraisemblables. En général, de son temps, la mer Pontique étoit regardée comme un autre Océan; et quand on y avoit navigué, on étoit censé avoir été aux extrémités du monde, de même que quand on avoit outre-passé les Colonnes ‹6›. Elle étoit réputée la plus grande des mers qui nous entourent : aussi l'appeloit-on par excellence *le Pont* *, comme Homère lui-même a été appelé *le Poëte*. De là, il aura pensé que, vu l'opinion reçue, la scène transportée du Pont à l'Océan, ne présenteroit rien d'invraisemblable.

* *Golfe de Salerne.*

[a] Odyss. lib. IX, v. 32; lib. XI, v. 70; lib. XII, v. 3.
[b] Ibid. lib. XII, v. 61, 69 et seqq.
[c] Ibid. lib. XII, v. 235.

* Ce terme, en grec, signifie *mer*.

Quant aux Solymes, qui occupent les sommets les plus élevés du Taurus, depuis la Lycie jusqu'à la Pisidie ‹7›; comme leur pays

‹1› Strabon revient avec plus de détails sur ces objets, aux *pages 45 et 46*.

‹2› Aujourd'hui les montagnes de Chiméra, dans l'Albanie. G.

‹3› Il existe encore une ancienne ville du nom d'*Adria*, entre les embouchures du Pô et de l'Adige. C'est d'après elle, que le golfe de Venise étoit autrefois appelé mer ou golfe Adriatique. G.

‹4› Les Grecs appeloient Tyrrhénie, la même contrée que les Latins nommoient Tuscie : c'est la Toscane. G.

‹5› Les Cyanées sont de petites îles, ou plutôt des rochers, dans la mer Noire, à l'entrée du Bosphore de Thrace ou du détroit de Byzance, aujourd'hui détroit de Constantinople. Les sinuosités de la navigation dans ce détroit, faisant apercevoir ces îlots sous différens points de vue, les font paroître tantôt près, tantôt éloignés l'un de l'autre; ce qui a fait croire, ou plutôt feindre, qu'ils étoient mobiles, et qu'ils se heurtoient de manière à écraser les vaisseaux qui tentoient de passer entre eux. C'est pourquoi on les appeloit *Symplégades*, pour exprimer qu'ils *s'entre-choquoient*. G.

‹6› Strabon confond ici les temps : Homère n'a connu ni les Colonnes d'Hercule, ni l'océan Atlantique. G.

‹7› La Lycie et la Pisidie étoient deux

est celui où, par rapport à tout ce qui habite en-deçà de ce mont, et sur-tout par rapport aux habitans de la côte du Pont-Euxin, se trouvent les hauteurs les plus remarquables qu'on ait à franchir en venant des contrées du midi, il se sera permis de placer un peuple de même nom dans une position semblable auprès de l'Océan *: et dès-lors, au sujet d'Ulysse naviguant sur sa barque, il aura pu dire, PAGE 21.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 72.*

> Venant d'Æthiopie au pays des Solymes,
> Du sommet de leurs monts Neptune l'aperçut.

Odyss. lib. V, v. 282.

Peut-être, encore, ses Cyclopes *à-l'œil-unique* sont-ils empruntés de l'histoire Scythe; car on nous dépeint tels les Arimaspes, dont Aristée de Proconnèse, dans son poëme des *Arimaspées*, a raconté bien des choses.

§. V.
Erreur d'Ératosthène à ce sujet.

C'EST d'après cette hypothèse, qu'il faut examiner ce que disent et ceux qui veulent et ceux qui ne veulent point qu'Homère ait fait ERRER Ulysse vers la Sicile et l'Italie. En effet, à cet égard, les récits du poëte peuvent être également bien ou mal pris : bien, si l'on veut seulement que, instruit de la réalité des ERREURS d'Ulysse dans ces parages, Homère se soit emparé de ce fond de vérité, pour en faire la base de son édifice poétique; cela se peut dire, puisque non-seulement en Italie, mais jusqu'aux extrémités de l'Ibérie, on trouve des traces des ERREURS et d'Ulysse et de bien d'autres voyageurs <1>: mal, si on veut qu'Homère ait prétendu donner cet édifice pour totalement historique; tandis que son Océan, son Hadès *, les bœufs du soleil, l'hospitalité des déesses, les métamorphoses, la haute taille des Cyclopes et des Læstrygons, la monstruosité de Scylla, la grande distance de certains lieux et tant d'autres choses PAGE 22.

* C'est-à-dire, *le Dieu invisible*, *le Dieu des enfers*; vulgairement *Pluton*.

provinces de l'Asie mineure, bornées au midi par la Méditerranée, au nord par la chaîne du *Taurus*. G.

<1> Les traces des voyages dont parle Strabon, sont les villes d'*Ulyssea* et de Ménesthée dans la Bætique, dont il sera question au livre III, *pag. 140, 149, 157.* Mais on conçoit que ces noms donnés à des villes postérieurement à l'époque d'Homère, ne prouvent pas plus qu'Ulysse a pénétré jusqu'à l'extrémité de l'Espagne, qu'il n'est possible que Ménesthée, mort dans l'île de *Mélos* à son retour de Troie, ait pénétré dans cette même contrée. G.

PAGE 22. pareilles, sont constamment un merveilleux d'invention. Soutenez-vous qu'il donne pour des vérités, de telles fables, comme encore toutes les circonstances de l'abord d'Ulysse aux rivages d'Ithaque ‹1›, du massacre des *poursuivans*, et du combat des Ithacésiens contre le prince dans son champ ! vous calomniez le poëte ouvertement, et ne méritez pas d'être réfuté. N'admettez-vous les récits de ce genre qu'avec réserve ! toute chicane doit cesser.

Ératosthène attaque, mais sans justesse, l'une et l'autre opinion : celle-ci, en s'évertuant à montrer par de longs argumens l'inconsistance de ce qui, évidemment, est feint et peu digne d'attention; celle-là, en taxant tout poëte de frivolité. Suivant lui, — « La connoissance, soit des lieux, soit des arts, n'ajoute » rien au mérite d'un poëte. Homère ayant appliqué ses mythes » tantôt à des lieux non supposés, comme à la ville d'Ilium, au » Pélion, à l'Ida ‹2›, tantôt à des contrées imaginaires, telles que » la demeure des Gorgones ou celle de Géryon, chez lui le » théâtre des ERREURS d'Ulysse est de ce dernier genre. Ceux » qui prétendent qu'Homère n'a point imaginé ce théâtre et » qu'il en connoissoit la réalité, par leur propre discordance, » montrent manifestement combien ils se trompent. Ils placent les » Sirènes du poëte, les uns vers le Pélore ‹3›, les autres à 2,000

‹1› Il y a beaucoup de difficulté à décider quel est le nom moderne de l'île d'Ithaque. D'Anville et quelques autres veulent qu'Ithaque soit Thiaki, île étroite et de près de sept lieues de longueur, entre Céphallénie et l'Acarnanie. Spon, *tom. I, p. 78*, et Whéler, *tom. I, pag. 61*, observent que cette île seroit beaucoup trop grande pour représenter Ithaque, à qui Strabon, *pag. 455*, ne donne que quatre-vingts stades de tour; et ils pensent que l'Ithaque d'Ulysse est la petite île d'Iathaco, située entre Thiaki et le continent : ils ajoutent que l'on voit dans Thiaki les ruines d'une ville, que les habitans appellent encore Dolichia, et qui paroît être l'ancienne *Dulichium*. En prenant Thiaki pour Ithaque, d'Anville est obligé de supposer qu'Ithaque et *Dulichium* étoient la même île; en quoi il s'éloigne de l'opinion des anciens. Je reviendrai sur ce sujet dans le X.e livre. G.

‹2› *Ilium*, nom donné à la ville de Troie par *Ilus*, fils de *Tros*. — *Pélion*, montagne de la Magnésie en Thessalie. — *Ida*, montagne de la Troade. G.

‹3› Les Sirènes sont trois petits îlots voisins du cap Sirénuses : les deux principaux se nomment maintenant *le Coq* et *la Poule*.

Les Sirénuses sont les rochers qui forment le cap méridional du golfe de Naples ou de Cumes, comme l'appelle Strabon, et qui le séparent du golfe de *Posidonium*, aujourd'hui le golfe de Salerne. Le cap Sirénuses, que

» stades et plus de distance, vers *les Sirénuses,* c'est-à-dire, vers » ce rocher à trois pointes, qui sépare les golfes de Cumes et de » Posidonium. » — Mais d'abord, le rocher dont il est ici question ne présente ni trois pointes, ni même en tout aucune pointe; car, depuis le territoire de Surrentum jusqu'au détroit de Caprie ‹1›, il forme un coude étroit et long, où l'on voit, d'un côté, sur la partie montueuse, le temple des Sirènes, et de l'autre côté, en face de ce temple, sur le golfe Posidoniate, trois petites îles désertes et pierreuses, qu'on appelle *les Sirènes :* sur le détroit, est situé l'Athénæon, dont ce coude lui-même porte le nom. De plus, si ceux qui nous parlent d'un lieu ne s'accordent pas dans les détails, il ne s'ensuit pas que nous devions rejeter tout ce qu'ils disent : bien loin de là, quelquefois, ils n'en deviennent que plus croyables. Par exemple, s'agissant de savoir si c'est autour de la Sicile et de l'Italie qu'Ulysse a ERRÉ, on demande si, là, quelque part, les Sirènes sont connues. Celui qui les place au Pélore, et celui qui les place aux Sirénuses, se contredisent : mais ils ne contredisent pas celui qui les place vers la Sicile et l'Italie; au contraire, ils rendent son témoignage plus probable, en ce que, ne nommant pas tous deux le même endroit, néanmoins ils ne s'écartent point de la Sicile et de l'Italie. Un autre ajoute-t-il que dans Naples on montre le tombeau de Parthénope, l'une des Sirènes! bien qu'il nous parle d'un troisième lieu, notre croyance, à l'égard du fait principal, s'affermit encore. Naples étant située dans le golfe qu'Ératosthène appelle *Cumæen* et que forment les Sirénuses, ce nouveau rapport nous persuade de plus en plus que c'est là le pays où jadis existèrent les Sirènes. Sans doute, dans les détails, le poëte n'a pu mettre une

PAGE 22.

PAGE 23.

les anciens appeloient aussi promontoire de Minerve, à cause de l'*Athénæon* ou temple de Minerve que l'on y voyoit, a conservé le nom de capo della Minerva.

Le Pélore est le cap de la Sicile le plus voisin de l'Italie, aujourd'hui cap Faro.

Les stades dont il est question, sont de 700 au degré; les 2,000 valent plus de 57 lieues marines, et c'est la distance en ligne droite entre le cap Faro et le cap de la Minerve. G.

‹1› *Surrentum,* aujourd'hui Sorrento, près du cap de la Minerve.

Caprie, ou Caprée, conserve le nom de Capri; cette île est vis-à-vis le cap de la Minerve. G.

PAGE 23. scrupuleuse exactitude ; aussi ne l'exigerons-nous pas de lui : mais nous ne saurions supposer qu'il ait composé tant de chants sur les ERREURS d'Ulysse, sans avoir été jamais réellement informé ni des lieux ni des faits.

— « Quant à Hésiode (nous dit Ératosthène), on pourroit croire » qu'effectivement il avoit ouï parler des ERREURS d'Ulysse, » comme ayant eu lieu vers la Sicile et l'Italie; adoptant ce rapport, » il aura, non-seulement rappelé tous les endroits nommés par Homère, mais, de plus, fait mention de l'Ætna, de l'Ortygie (îlot » voisin de Syracuse <1>), et de la Tyrrhénie. Pour Homère, » jamais il n'a su l'existence de ces lieux; jamais il n'a prétendu » faire ERRER Ulysse en des contrées connues. » — Quoi donc! l'Ætna et la Tyrrhénie, de toute ancienneté, auront été des lieux connus, et nullement le Scyllæon, Charybde, le Circæon <2> et les Sirénuses! ou peut-être convenoit-il, à Hésiode, de n'avancer rien que de solide et de conforme aux opinions reçues; à Homère, de nous débiter

Ce que lui suggéroit sa langue impertinente!

Certes, indépendamment de ce que nous avons dit sur le caractère des mythes qu'Homère a pu convenablement employer, la tradition reçue dans les lieux dont il parle, et le nombre des écrivains qui rapportent les mêmes traits que lui, prouvent que ses récits étoient fondés, non sur des fictions de poëtes ou d'autres auteurs, mais sur le souvenir de faits et de personnages très-réels.

§. VI. Polybe a mieux entendu les mythes d'Homère.

POLYBE interprète fort bien ce qui concerne ces ERREURS. Selon lui, — « Æole enseignoit aux navigateurs la façon de se » conduire au passage du détroit <3>, où les côtes sont tortueuses, » où les flux et reflux <4> rendent la navigation difficile. De là

<1> L'île Ortygie s'appelle maintenant *île de Saint-Marcien*. Syracuse est Siragusa. G.

<2> Monte Circello, à l'extrémité des Marais Pontins, dans la Campagne de Rome, près de Terracina. G.

<3> Le détroit de Sicile. G.

<4> C'est moins le flux et le reflux, très-peu sensibles dans la Méditerranée, que les courans du détroit, qui faisoient regarder autrefois ce passage comme dangereux. G.

» Æole fut nommé le dispensateur, le roi des vents : ainsi Danaüs, » pour avoir indiqué des sources dans l'Argolide, et Atrée, pour » avoir démontré le mouvement rétrograde du soleil, de devins et » d'aruspices qu'ils étoient, devinrent-ils des rois; ainsi les prêtres » des Ægyptiens, les Chaldæens, les Mages, à cause de leurs » lumières supérieures, passèrent-ils chez nos ancêtres pour des » princes ou des grands; ainsi, dans chaque dieu, honorons-nous » l'inventeur de quelqu'une des choses les plus utiles. » — PAGE 24.

Cela posé, Polybe ne veut point qu'on prenne pour de purs mythes ce que le poëte raconte, soit en particulier d'Æole, soit en général des ERREURS d'Ulysse. Dans le récit de ces ERREURS, ainsi que dans le récit de la guerre de Troie, il aura mêlé quelques mythes; mais en total, à l'égard de la Sicile, le poëte s'accorde avec tous ceux des autres écrivains qui rapportent les traditions locales concernant cette île et l'Italie ‹1›. Polybe ne loue donc point le mot d'Ératosthène : *On trouvera le théâtre des ERREURS d'Ulysse, quand on aura trouvé le corroyeur de l'OUTRE DES VENTS.* — « Même (ajoute Polybe), tout ce qu'Homère dit de Scylla,

» Vers ce roc elle attaque, en son avide rage, Odyss. lib. XII, v. 95.
» Les dauphins et les chiens, et les monstres plus grands
» Qu'amène le hasard, ...

» est conforme à ce qui se passe au Scyllæon, à ce qui se voit à la » pêche des galéotes ‹2›. En effet, les thons qui nagent en troupe » le long de l'Italie, repoussés de la Sicile, et entraînés dans le » détroit, y rencontrent les poissons les plus forts, tels que les dau- » phins, les chiens et les autres cétacées; et c'est, dit-on, de » cette proie, que s'engraissent les espadons et les chiens du genre » galéote. En cet endroit, comme sur les bords du Nil et des autres » fleuves sujets à des crues, il arrive la même chose qu'à un incendie » de forêt; une foule d'animaux, pour échapper soit à la flamme, » soit à l'eau, devient la proie du plus fort. » — Polybe raconte ensuite comment se pêchent les galéotes près du Scyllæon : — « Un

‹1› Éclaircissemens n.° XXXVI. ‹2› Éclaircissemens n.° XXXVII.

PAGE 24. » observateur commun dirige tous les pêcheurs. Stationnés deux à » deux sur différentes barques dirèmes, l'un rame, l'autre se tient » à la proue, armé d'une lance. L'observateur annonce l'apparition du galéote (ce poisson, en nageant, s'élève d'un tiers de » son épaisseur au-dessus du niveau de la mer) ; et dès que la » barque en est à portée, le pêcheur armé lui enfonce sa lance » dans le corps, d'où il ne la retire qu'en y laissant le harpon de » fer dont elle étoit garnie à son extrémité. Ce harpon, agencé » de manière à se détacher aisément de la lance, tient d'ailleurs » à une longue corde qu'on laisse filer tant que l'animal blessé » fait des bonds et des efforts pour échapper ‹1›. Quand il est » fatigué, au moyen de la corde on l'amène à terre, ou même,
PAGE 25. » s'il n'est pas de la plus grande taille, dans la barque. Encore » que la lance tombe dans la mer, elle ne se perd point : comme » elle est mi-partie de chêne et de sapin, le chêne, en plongeant » par son poids, fait ressortir le sapin ; ainsi, on la retrouve facilement. Quelquefois le rameur est blessé, même au travers de » la barque, tant est longue l'épée de ces galéotes, et tant cette » pêche, vu la force de l'animal, ressemble [pour le danger] à » la chasse du sanglier.

» On peut donc juger qu'Homère fait ERRER Ulysse autour de » la Sicile, puisque le poëte attribue à Scylla une pêche ‹2› qui se » pratique particulièrement au Scyllæon, et qu'au sujet de Charybde il rappelle ce qui se passe au détroit ‹3›; car, dans le vers,

Odyss. lib. XII, v. 105. » *Trois fois* le jour vomit, &c.

» *trois*, au lieu de *deux*, est une erreur d'observation ou de mot ‹4›.

‹1› Le texte est bien plus concis : *ἕως ἂν κάμῃ σφαδάζον καὶ ὑποφεῦγον.*

‹2› Cette pêche est représentée dans l'exergue d'un médaillon d'argent de Syracuse : on y voit Scylla sous la figure d'une femme, dont le corps est terminé par une queue de dauphin ; elle tient un trident de la main gauche, et de l'autre elle attrape un poisson. De sa ceinture sortent deux chiens à mi-corps, qui l'aident à nager. Ce médaillon, d'un très-beau travail, se trouve dans le cabinet de la Bibliothèque nationale et dans le mien. G.

‹3› Strabon a ici en vue les courans qui, dans le détroit, selon lui, changent de direction de six heures en six heures. *Voyez* ci-dessous, *page 43* du texte grec.

‹4› *Voyez* ci-dessus, *pag. 10*, note 2.

» Également,

» Égalcment, tout ce qu'on voit à Méninx ‹1› s'accorde avec » ce qu'Homère dit des Lotophages. Si quelque chose en diffère, » on doit l'attribuer au temps, au défaut de notions. On doit » l'attribuer sur-tout aux licences de la poésie, qui se compose » d'*HISTORIQUE*, de *DISPOSITIF* et de *MYTHIQUE*; les poëtes se » proposant pour but, dans l'*HISTORIQUE*, d'exprimer la vérité » (comme quand, au livre du *Dénombrement* *, Homère rappelle » les traits caractéristiques de chaque lieu, et qualifie les cités » de *pierreuse*, de *frontière*, de *féconde-en-colombes*, de *maritime*); » dans le *DISPOSITIF* ‹2›, d'animer (comme quand il décrit les » combats); dans le *MYTHIQUE*, de plaire et d'étonner. Tout » inventer, c'est renoncer à paroître croyable; et ce n'est pas en » ce genre qu'Homère a composé ‹3› : car tous regardent sa poésie » comme vraiment philosophique ‹4›; nul n'en juge comme Éra- » tosthène, qui ne veut pas que, dans aucun poëme, on cherche » ni la saine raison, ni l'histoire. . . . Lorsqu'Ulysse nous dit,

PAGE 25.

Odyss. l. IX, v. 91 et seqq.

* C'est-à-dire, *dans la seconde partie du II.e livre de l'Iliade.*

. . . . » De là *, durant neuf jours,
» Des vents *pernicieux* malgré moi m'emportèrent,

Odyss. l. IX, v. 82.

* C'est-à-dire, *du cap des Malées.*

» probablement nous devons entendre qu'il erra dans un espace » de mer assez peu étendu (car des vents *pernicieux* ne font pas

‹1› On voyoit, en cet endroit, un autel consacré à Ulysse. Strabon parlera encore de ce fait aux livres III et XVII. — Méninx, ou l'île des Lotophages (ainsi nommée, parce que ses habitans se nourrissoient alors comme aujourd'hui des fruits du *lotos*), est l'île de Zerbi, située très-près des côtes de l'Afrique, à l'entrée méridionale de la petite Syrte, nommée maintenant golfe de Cabes. G.

‹2› Le texte dit, τῆς δὲ διαθέσεως, ἐνέργειαν εἶναι τὸ τέλος. Telle est la force du terme ἐνέργειαν, que peut-être nous eussions dû nous permettre la périphrase, *de peindre les personnages et les caractères.* Éclairciss. n.° XXXVIII.

‹3› Littéralement, *n'est point persuadant ni Homérique.* Le texte est même encore plus concis : οὐ πιθανὸν, οὐδ' Ὁμηρικόν.

‹4› Τὴν γὰρ ἐκείνου ποίησιν, φιλοσόφημα πάντας νομίζειν. Peut-être le mot φιλοσόφημα eût-il été mieux rendu, si nous eussions dit, *comme annonçant une grande expérience*, ou bien, *des connoissances aussi profondes que multipliées.* Peut-être encore, Strabon, ici, prenoit-il le mot φιλοσόφημα dans le sens d'*étude*, de *recherche*, comme Aristote [1]; et alors il faudroit le rapporter à ceux qui lisent Homère : *Tous parlent de ses poëmes comme d'ouvrages qui méritent qu'on s'en occupe sérieusement.* Hésychius explique le mot φιλόσοφος par ceux-ci, ὁ πάντων πειραθείς. Cicéron a dit [2]: *Ante Socratem omnis rerum optimarum cognitio atque in iis exercitatio*, philosophia *nominata est.*

[1] *De Cœlo*, lib. II, cap. 13. — [2] *Cicer. de Oratore*, lib. III, cap. 16.

PAGE 25. » cheminer droit), et non qu'il fut entraîné jusque sur l'Océan,
» comme si des vents constamment favorables eussent pu l'y
» porter. En effet (ajoute Polybe, après avoir compté 22,500
» stades de distance des Malées <1> aux Colonnes), supposons
» que le trajet eût été fait d'une vîtesse également soutenue pen-
» dant neuf jours, c'eût été, pour chaque jour, 2,500 stades <2> :
» or, a-t-on jamais ouï dire que les 4,000 stades qui se comptent
» d'Alexandrie jusqu'à Rhodes ou la Lycie, aient été faits en
» deux jours <3>! Quant à ceux qui demandent comment Ulysse,
» ayant abordé trois fois en Sicile, n'auroit pas une seule fois
» traversé le détroit, on leur répondra que, bien des siècles
PAGE 26. » encore après lui, on évitoit soigneusement ce passage <4>. » —

<1> Le cap Malée (ou des Malées) du Péloponnèse, est le cap Malio de la Morée. Sa distance des Colonnes d'Hercule ou des montagnes de Gibraltar et de Ceuta, est, suivant les modernes, de 28° 34′. Les 22,500 stades de Polybe valoient, dans son opinion, 32° 8′ 34″ : ainsi il se trompoit de 3° 34′ 34″. *Voyez* mes Recherches sur le système géographique de Polybe. G.

<2> Plus de 71 lieues marines. G.

<3> Les 4,000 stades de différence que Polybe mettoit entre les latitudes de Rhodes et d'Alexandrie, qu'il supposoit être sous un même méridien, valent 5° 42′ 51″. Selon nos astronomes elle n'est que de 5° 17′ 10″. G.

<4> Voici vraisemblablement les difficultés qu'on opposoit aux partisans d'Homère, pour faire voir qu'il ne connoissoit que très-imparfaitement la Sicile et ses environs.

Ce poëte[1] fait arriver Ulysse à la terre des Cyclopes, que toute l'antiquité et Strabon lui-même[2] fixent sur la côte orientale de la Sicile, près de l'Ætna, où Pline[3] indique un lieu nommé le *Port d'Ulysse*, et trois îlots qui, de son temps, portoient encore le nom d'*écueils des Cyclopes*. De chez ces peuples, Homère[4] conduit Ulysse dans l'île d'Æole ou de Strongyle[5], sans parler du détroit, et sans dire qu'il ait fait le tour de la Sicile, quoique cette navigation, le long de la plus considérable des îles de la Méditerranée, habitée d'ailleurs par des nations sauvages et anthropophages, eût fourni beaucoup d'événemens à décrire. Il est donc vraisemblable qu'Homère pensoit que l'on pouvoit aller du pays des Cyclopes à l'île d'Æole sans passer par le détroit, et sans faire le tour de la Sicile : en voici la preuve.

Ulysse part de chez Æole, poussé par le seul zéphyr, c'est-à-dire, par le vent d'occident, et arrive, en dix jours, à la vue d'Ithaque[6]. Cette direction est en général assez juste, parce qu'Ithaque est à l'orient de l'île d'Æole : mais pour que le zéphyr fût favorable à cette marche, comme le veut Homère, il falloit nécessairement passer par le détroit; sans quoi Ulysse seroit parti par un vent diamétralement opposé à la route qu'il devoit tenir. Il est donc impossible de croire que l'intention du poëte ait été de faire

[1] *Homer. Odyss.* lib. IX, v. 103-106. = [2] *Strab.* lib. I, p. 20. = [3] *Plin.* lib. III, cap. 14. = [4] *Homer. Odyss.* lib. IX, v. 565; lib. X, v. 1. = [5] *Strab.* lib. VI, pag. 276. = [6] *Homer. Odyss.* lib. X, v. 25-30.

Ainsi parle Polybe <1>; et, en général, il dit bien. Toutefois, lorsqu'il prétend qu'Ulysse n'a point pénétré jusque sur l'Océan, et que, pour le prouver, il combine exactement les journées de navigation avec les distances, il est inconséquent à l'excès <2>. En effet, Polybe, tout-à-la-fois, cite le poëte, PAGE 26.

> Des vents *pernicieux* malgré moi m'emportèrent, Odyss. lib. IX, v. 82.

et il ne le cite pas : car Homère a dit également,

> Mais du fleuve Océan bientôt quittant le cours, Ibid. lib. XII, v. 1.
> Le vaisseau . . . .

comme aussi,

> Dans l'île d'Ogygie, au milieu <3> de la mer, Ibid. lib. XII, v. 50.

où, selon lui, habite la fille d'Atlas *; à quoi on peut ajouter ce qu'il fait dire par les Phæaciens,

* *Calypso.*

> Reculés dans le sein de la mer ondoyante, Ibid. lib. VI, v. 204.
> Nous vivons séparés du reste des humains ;

tous passages dans lesquels évidemment il s'agit de la mer Atlantique <4>, et que Polybe omet, pour détruire le sens des expressions

aller son héros des îles Æoliennes à Ithaque en doublant le cap occidental de la Sicile, comme Strabon cherche ici à l'insinuer.

Arrivé à la vue d'Ithaque, Ulysse essuie une tempête qui le repousse sur les côtes de l'île d'Æole [1]; et il n'est pas plus question du détroit dans ce voyage que dans le précédent.

Il résulte donc de ces différens passages, qu'Homère ignoroit que dans les trois voyages qu'il vient de tracer, Ulysse auroit dû passer nécessairement trois fois le détroit; et de ce qu'il ne l'a point dit, on doit conclure qu'il n'avoit sur la Sicile et sur l'extrémité de l'Italie, que des notions fausses ou extrêmement vagues. G.

<1> Jusque-là Strabon a rapporté les propres termes de Polybe, relativement aux ERREURS d'Ulysse; maintenant il va donner son propre jugement: il approuve Polybe en tout, excepté lorsque celui-ci ne veut pas convenir qu'Ulysse ait pénétré jusqu'à l'Océan.

<2> Éclaircissemens n.° XXXIX.

<3> Littéralement, *au nombril.*

<4> Pour réfuter l'opinion de Strabon, et pour faire voir qu'il ne peut être question de l'océan Atlantique dans ces divers passages d'Homère, il suffira de les examiner.

1.° C'est au moment où Ulysse, à son retour de Troie, veut doubler le promontoire Malée du Péloponnèse, que Borée, c'est-à-dire le vent du nord, l'en éloigne et le pousse en pleine mer, où il est battu par la tempête durant neuf jours; le dixième il arrive chez les Lotophages [2].

Ainsi la direction du vent, loin de porter la flotte d'Ulysse à l'occident et du côté de

[1] *Homer. Odyss.* lib. X, v. 46-55. = [2] *Odyss.* lib. IX, v. 80-84.

PAGE 26. les plus claires. En cela, certes, il a tort. Mais, quand il soutient qu'Ulysse ERRA autour de la Sicile et de l'Italie, il a raison; et,

l'océan Atlantique, comme le voudroit Strabon, le poussoit au midi sur les côtes d'Afrique vers la grande Syrte. C'est là, en effet, et dans tout l'intervalle des deux Syrtes, qu'habitoient les Lotophages, ou les peuples qui se nourrissoient du *lotos*[1]. Aucun auteur de l'antiquité n'a connu de Lotophages dans l'océan Atlantique.

2.° Le mot *Océan*, employé dans le second passage, ne peut avoir aucun rapport avec l'océan Atlantique; il y est question de la mer qui baigne les côtes des Cimmériens; et jamais les anciens n'ont connu de Cimmériens sur l'Océan : ceux dont ils ont parlé, habitoient dans le Pont-Euxin ou en Italie, près de l'endroit où Baïes a été construite. Voici la marche d'Ulysse.

Ce héros part de l'île d'Æole, arrive en sept jours devant *Lamus*, ville des Læstrygons; il cingle vers la haute mer, et vient à l'île d'*Ææa*, où demeuroit Circé; ensuite *il traverse l'Océan*, parvient en *un seul jour*, et par un vent de nord, *aux extrémités de l'Océan où habitent les Cimmériens.* Et c'est en parlant de son départ de chez ces peuples, qu'il dit : *Après que notre vaisseau eut quitté les ondes de l'Océan....*[2]

Or tous ces lieux sont connus. L'île d'Æole est celle de Strongyle selon Strabon[3] : *Lamus* est la même ville qui fut nommée depuis *Formiæ*, dans le *Latium*[4]; on l'appelle aujourd'hui Mola. L'île d'*Ææa* ou de Circé étoit près du promontoire, qui en a pris le nom de *Circæii*[5], et qui le conserve encore dans celui de Monte Circello à l'ouest de Mola : et les Cimmériens, devant se trouver au midi et à un seul jour de navigation de Monte Circello, ne peuvent être que ceux qu'on sait avoir habité les environs de Baïes et de Cumes[6], sur les bords du golfe de Naples.

Ainsi, il n'est point douteux que la mer à laquelle Homère donne ici le nom d'Océan, ne soit la Méditerranée.

Il lui donne le même nom, quand il dit que Mercure conduisant aux Enfers les ames des poursuivans de Pénélope, partit d'Ithaque, *traversa les flots de l'Océan*, et passa près du rocher de Leucade, pour arriver au séjour des morts[7]; puisque cette marche conduit au nord d'Ithaque, sur les côtes de la Thesprotie, où l'on trouvoit le Cocyte et l'Achéron[8], qui sont les fleuves des Enfers.

3.° C'est à son retour de chez Circé, et après avoir passé le détroit de Sicile pour revenir à Ithaque, qu'Ulysse arrive dans l'île d'Ogygie, où demeuroit Calypso[9]. Ainsi, loin d'aller chercher cette île, comme Strabon, dans l'océan Atlantique, on devoit la trouver entre l'extrémité de l'Italie et Ithaque : aussi les anciens[10] la plaçoient-ils près du promontoire *Lacinium*, aujourd'hui le cap Colonne. Cette position me paroît d'autant plus exacte, que Calypso dit à Ulysse, que pour se rendre de chez elle à Ithaque, il doit naviguer *en laissant l'Ourse à gauche*[11]; c'est-à-dire qu'il devoit diriger sa marche droit à l'orient : et c'est en effet la route qui conduit du cap Colonne à Ithaque.

4.° L'île qu'habitoient les Phæaciens est celle de Schérie, nommée ensuite Corcyre, et maintenant Corfou. Ce n'est point parce

[1] *Herodot.* lib. IV, §. 177. *Scylacis Peripl.* pag. 47. *Strab.* lib. III, pag. 157; lib. XVII, pag. 829, 834. *Plin.* lib. V, cap. 4. *Ptolem.* lib. IV, cap. 3. — [2] *Odyss.* lib. X, v. 80; lib. XII, v. 1. — [3] *Strab.* lib. VI, p. 276. — [4] *Cicer. ad Attic.* lib. II, epist. 13. *Plin.* lib. III, cap. 9. — [5] *Scylac. Periplus*, pag. 3. *Plin.* lib. III, cap. 9. — [6] *Ephor.* apud *Strab.* lib. V, pag. 244. *Plin.* lib. III, cap. 9. — [7] *Homer. Odyss.* lib. XXIV, v. 1-13. — [8] *Strab.* lib. VII, pag. 324. *Pausan.* lib. I, pag. 40. — [9] *Homer. Odyss.* lib. XII, v. 340-348. — [10] *Plin.* lib. III, cap. 15. — [11] *Homer. Odyss.* lib. V, v. 276, 277.

à cet égard, l'autorité d'Homère a aussi son poids <1>. Si le fait n'étoit pas certain, de quel poëte, de quel écrivain le témoignage eût-il jamais enhardi, soit les Napolitains, à se dire possesseurs du tombeau de la sirène Parthénope <2>, soit ceux de Cumes, de Dicæarchie <3> et des environs du Vésuve, à célébrer et le Phlégéton, et le marais d'Achéruse <4>, et le Nécyomantée * d'Aorne <5>, et certains compagnons d'Ulysse, comme Baïus et Misène <6>! Il en est de même pour ce qui concerne les Sirénuses et le détroit, ainsi que Scylla, Charybde et Æole. Sur toutes ces choses, il ne faut ni juger à la rigueur les récits du poëte, ni les mépriser comme absolument vagues, comme inconsistans, comme ne tenant rien soit de la vérité, soit de l'histoire qui nous instruit.

PAGE 26.

Temple ou sanctuaire pour l'évocation des morts.

Et telle est l'idée qu'Ératosthène lui-même paroît s'en être faite, lorsqu'il nous dit : — « On croiroit que le poëte vouloit, » effectivement, placer dans les contrées occidentales les ERREURS » d'Ulysse, mais qu'il s'est écarté du vrai, tantôt faute de notions

qu'Homère la croyoit située dans l'océan Atlantique, qu'il la met à l'extrémité de la mer ; mais c'est parce qu'à l'époque du siége de Troie, elle étoit la plus éloignée des îles que les Grecs connussent au nord du Péloponnèse sur les côtes de l'Épire. Ce ne fut que long-temps après, et vers l'an 756 avant J. C., que Chersicratès, banni de Corinthe, alla fonder une colonie à Corcyre, et qu'au moyen des découvertes ultérieures, on cessa de croire que cette île étoit située à l'extrémité de la mer. G.

<1> Éclaircissemens n.° XL.

<2> Parthénope fut le premier nom que porta la ville de Naples. G.

<3> Premier nom de la ville de Pouzzol. G.

<4> Aujourd'hui Mare Morto, au sud de Baïes, et près des ruines de Misène. G.

<5> *Aornos* ou Averne : ce lac existe encore sous le même nom à un mille au nord de Baïes.

<6> Tout le monde connoît le bel épisode par lequel Virgile, dans le sixième livre de l'Æneide, a raconté la mort de Misène. Il suivoit une tradition différente de celle que Cæsar[1] avoit adoptée. Quelques-uns prétendoient que Misène avoit été l'un des pilotes d'Ænée : la rame qui se voyoit plantée sur son tombeau, les trompoit ; elle n'annonçoit autre chose, sinon que celui dont on voyoit le monument, avoit été nautonnier. Ce tombeau où, selon le témoignage de Virgile, on avoit planté une rame et une trompette, devoit être placé sur le promontoire. Quelques-uns ont voulu croire que là il n'avoit jamais existé réellement de tombeau, et que c'étoit la forme du promontoire même qui, de loin, prêtant à l'illusion, avoit donné occasion de croire communément qu'on y avoit placé un monument sépulcral d'une grande élévation.

Baïus avoit donné son nom à la ville de Baïes, et Misène au cap qui en est voisin.

[1] *Cæs. in lib. I Pontificalium*, apud *Aur. Victor. Origo Gent. Rom.* cap. IX.

PAGE 26. » exactes, tantôt pour chercher de préférence l'étonnant et le merveilleux. » — Là, Ératosthène raisonne juste; mais à l'égard du but d'Homère, il se trompe : ce but étoit non pas frivole, mais utile.

On peut donc reprendre Ératosthène sur ce dernier point, comme aussi quand il prétend — « qu'Homère a choisi pour » théâtre de ses fictions, des lieux éloignés, afin de mentir plus à » son aise. » — Les lieux éloignés ont fourni à Homère bien moins de mythes que la Grèce et les pays voisins : témoin les mythes qui concernent les travaux d'Hercule, les exploits de Thésée, la Crète *, la Sicile et les autres îles, le Cythéron, l'Hélicon, le Parnasse, le Pélion ‹1›, l'Attique entière et le Péloponnèse *.

* *Candie.*

* *La Morée.*

PAGE 27. Jamais, non plus, ce ne fut d'après leurs mythes que les poëtes purent être taxés d'ignorance.

En outre, comme la plupart d'entre eux, et sur-tout Homère, n'ont point fait des mythes le fond de leurs compositions, et ne les ont employés que pour l'ornement, quand on cherche à reconnoître dans ces compositions ce qu'ils n'y ont fait entrer que comme un pur accessoire, on doit s'attacher, non point à examiner si cet accessoire put jadis ou peut encore avoir de la réalité, mais bien à s'assurer de la vérité touchant les personnes et les lieux auxquels ils l'ont appliqué; par exemple, à savoir si et où Ulysse a ERRÉ.

§. VII.

Homère est supérieur aux autres poëtes, même en fait de géographie.

EN tout, il n'est pas bien de mettre la poésie d'Homère au niveau de celle des autres poëtes, et de ne lui accorder aucune supériorité, soit dans tout le reste, soit dans ce qui nous occupe ici, je veux dire la géographie. Que seulement on parcoure le TRIPTOLÈME de Sophocle, ou le prologue des BACCHANTES d'Euripide, et que l'on y compare la géographie d'Homère avec celle de ces poëtes; il sera facile de reconnoître ‹2› la différence et la supériorité de la

‹1› Le Cythéron et l'Hélicon, montagnes de Bœotie; la dernière s'appelle maintenant *Zagaro-Vouni.* — Parnasse, montagne de la Phocide, près de Delphes. — Pélion, montagne de la Magnésie en Thessalie. G.

‹2› Éclaircissemens n.° XLI.

sienne. Par-tout où, en parlant des lieux, l'ordre est nécessaire, il le garde, soit pour la Grèce, soit pour les pays étrangers : PAGE 27.

.... Et déjà, sur Olympe
Ils entassoient Ossa, sur Ossa ‹1› Pélion ‹2›..... Odyss. l. XI, v. 314.
Mais Junon, de l'Olympe a quitté le sommet : Iliad. l. XIV, v. 225.
D'où, s'élançant d'abord aux champs de Piérie,
Et, de là, parcourant la charmante Émathie,
De la Thrace bientôt elle a passé les monts;
Puis, d'Athos à la mer ‹3›. . . . .

Dans le *Dénombrement* *, il nomme selon leur place ‹4›, non les villes, cela n'étoit pas nécessaire, mais bien les peuples; et pour les pays lointains, son attention est la même :

* C'est-à-dire, *dans la seconde partie du II.e livre de l'Iliade.*

Dans ma course, j'ai vu Cypre et la Phœnicie, Odyss. lib. XII, v. 83.
Le pays de l'Ægypte et de l'Æthiopie,
Le peuple de Sidon, ainsi que les Érembes ‹5›,
Et ces champs de Libye. . . . .

Hipparque l'a bien remarqué. Les deux Tragiques, au contraire, là où l'ordre importoit, puisqu'ils introduisoient, celui-ci Bacchus visitant les nations, celui-là Triptolème ensemençant les terres, ont rapproché les pays les plus distans, et séparé les plus proches. Bacchus nous dit :

J'ai quitté la Lydie et la riche Phrygie,
Les plaines de la Perse où règne le soleil,
Les murs des Bactriens, et ces champs de Médie
Que d'un affreux hiver engourdit le sommeil,
Et l'heureuse Arabie ‹6›. . . . .

‹1› Boileau s'est donc trompé lorsqu'en traduisant cet endroit cité par Longin (ch. 8), il a cru pouvoir changer l'ordre marqué par le poëte, et qu'il s'est permis de dire :

Pour détrôner les Dieux, leur vaste ambition
Entreprit d'entasser OSSE sur PÉLION.

‹2› Le Pélion, l'Ossa et l'Olympe, bordent les côtes orientales de la Thessalie. Ces montagnes se succèdent du midi au nord. G.

‹3› L'ordre des lieux est suivi comme le dit Strabon; mais Junon partant du mont Olympe ne se rend pas à *Lemnos* par le plus court chemin; Homère lui fait faire le tour du golfe de Thessalonique. — La Piérie et l'Émathie sont deux contrées de la Macédoine. Ce dernier nom ne se trouve point dans Homère; il appelle Thraces tous les peuples qu'il a connus au nord de la Thessalie. Ainsi les montagnes de Thrace dont il parle ici, sont des montagnes de la Macédoine. — *Athos* est le Monte Santo des modernes. G.

‹4› Éclaircissemens n.° XLII.

‹5› *Voyez* ci-dessus, *pag. 19*, note 4.

‹6› Le désordre géographique consiste en

PAGE 27.

Et Triptolème aussi confond tout <1>. Pareillement, à l'égard des climats et des vents, Homère montre combien il est instruit en géographie. Très-souvent il a soin de les indiquer dans ses descriptions de lieux; témoin ces vers :

PAGE 28.

Odyss. lib. IX, v. 25.

* Littér. *vers l'obscurité* ou *vers les ténèbres.*

** Littér. *vers l'aurore et le soleil.*

Odyss. lib. XIII, v. 109, 111.

<2> Mais dans le sein des eaux l'humble Ithaque abaissée <3>,
Vers les sombres climats * est la plus avancée ;
Les autres sont plus haut vers les sources du jour**.
. . . .
Deux portes en ce lieu laissent percer le jour :
L'une est ouverte au nord. . . . .
L'autre s'ouvre au midi. . . . .

Et ailleurs,

Iliad. lib. XII, v. 236.

* Littér. *vers l'aurore et le soleil.*

** Littér. *vers l'obscurité* ou *vers les ténèbres.*

. . . . Eh ! qu'importe que l'aigle
Sur la droite ait volé vers les sources du jour *,
Ou de la nuit** à gauche ait cherché le séjour <4> !

Ne pouvoir plus distinguer la position des lieux, est, selon lui, le comble du trouble :

Odyss. lib. X, v. 190.

* Littér. *l'aurore.*

** Littér. *l'obscurité* ou *les ténèbres.*

Amis, car en ces lieux nous cessons de connoître
De quels côtés habite ou le jour * ou la nuit **,
Et de quels points divers le soleil qui nous luit,
Redescend sous la terre ou remonte à son trône.

§. VIII.

Injustice des reproches qu'Ératosthène fait à Homère sur ce qu'il a dit, 1.° des vents.

Iliad. lib. IX, v. 5.

TROP souvent aussi Ératosthène saisit mal l'idée du poëte <5>. Par exemple, à l'endroit où Homère dit avec justesse,

. . . . Quand Zéphyr et Borée
Qui viennent tous les deux du côté de la Thrace,

Ératosthène le critique, comme s'il établissoit d'une manière absolue que le Zéphyr vient de la Thrace; mais c'est seulement

ce que Bacchus, partant de la Lydie et de la Phrygie, provinces de l'Asie mineure, auroit dû diriger sa marche par la Médie pour se rendre dans la Bactriane, et revenir par la Perse dans l'Arabie Heureuse. Peut-être Strabon auroit-il voulu, pour plus d'exactitude, que Bacchus nommât les pays intermédiaires qu'il avoit nécessairement rencontrés, tels que la Cappadoce, l'Arménie, l'Assyrie, l'Arie; à son retour, la Mésopotamie, &c. G.

<1> Éclaircissemens n.° XLIII.

<2> Éclaircissemens n.° XLIV.

<3> Ce passage sera discuté dans le livre X.

<4> Strabon reviendra sur ces différens objets à la *page 34* du texte.

<5> Éclaircissemens n.° XLV.

d'une

d'une manière relative qu'Homère parle ainsi du conflit des vents [de nord et d'ouest], lorsqu'ils se déchaînent ensemble dans le golfe Mélas ‹1›, sur la mer de Thrace, laquelle fait partie de la mer Ægée ‹2›. En effet, la Thrace, du côté où elle confine à la Macédoine ‹3›, se prolonge au sud ‹4› dans la mer; de sorte que, par rapport aux îles de Thasos, de Lemnos, d'Imbros, de Samothrace ‹5›, et aux mers qui les entourent, les Zéphyrs semblent partir de la Thrace méridionale ‹6› ; de même que, pour l'Attique, ils semblent partir des rochers ‹7› Scironiens (ce qui fait que, dans cette contrée, tous les Zéphyrs, et particulièrement les Argestes, s'appellent *les Scirons*). Voilà ce qu'Ératosthène n'a point compris: PAGE 28.

‹1› Hérodote a décrit ce golfe, *lib. VII, cap. 58*. La description qui devoit se trouver dans l'ouvrage de notre géographe, est perdue : on peut y suppléer par celle de Denys le Périégète, *v. 538*. C'est maintenant le golfe de Saros.

‹2› Aujourd'hui mer de l'Archipel. G.

‹3› La Macédoine et la Thrace sont comprises maintenant dans le Roum-iili ou Romélie. Une partie de la Macédoine conserve le nom de *Makidunia*. G.

‹4› Éclaircissemens n.° XLVI.

‹5› Ces lieux se nomment aujourd'hui *Thaso*, *Stalimène*, *Imbro* et *Samothraki*. Cette dernière île se nommoit autrefois *Samos*, et on l'appeloit aussi *Samothrace*, tant parce qu'elle étoit voisine de la Thrace, que pour la distinguer de l'île de *Samos* située près des côtes de l'Ionie. G.

‹6› Strabon, et même Casaubon dans ses notes sur ce passage, me paroissent avoir mal défendu Homère. Toute la difficulté vient de ce que ces auteurs, ainsi qu'Ératosthène, ne se sont pas rappelé qu'au temps de ce poëte le nom de Macédoine n'existoit pas encore, et que cette contrée faisoit partie de la Thrace. On conçoit alors que la Piérie, l'Émathie, la grande presqu'île de *Chalcidice*, où est le mont Athos, se trouvant à l'ouest et à-peu-près à la même hauteur que la Troade, tandis que la portion de la Thrace qui avoisine l'Hellespont est au nord de Troie, Homère a eu raison de dire que, pour les Grecs qui étoient devant cette ville, Zéphyr et Borée, c'est-à-dire, les vents d'ouest et les vents de nord, partoient également de la Thrace.

Ce qu'ajoute Strabon, en disant que les côtes de la Thrace fléchissent au midi par rapport à *Thasos*, à *Lemnos*, à *Imbros*, à *Samothrace*, est une erreur qui tient au système qu'il avoit embrassé, et qui lui faisoit descendre le mont Athos vers la hauteur de Smyrne (*voyez* la carte de Strabon). Toute la Thrace proprement dite, ou celle dont il parle, est au nord de ces quatre îles; c'est la Macédoine, ou la partie occidentale de la Thrace d'Homère, qu'elles ont au couchant.

Voyez, pour la justification d'Homère, pour l'intelligence de ce passage et de ceux qui vont suivre, mes Éclaircissemens sur les différentes roses de vents des anciens. G.

‹7› Rochers sur le territoire de Mégare, entre cette ville et l'isthme de Corinthe [1].

[1] Voyez *Pausanias*, lib. I, *in fine*.

PAGE 28.

et toutefois devoit-il l'avoir entrevu; car c'est lui qui a décrit ce prolongement de la Thrace vers le sud. Mais, obstiné à prendre le vers en un sens absolu, il taxe le poëte d'ignorance, parce que [dit-il] le Zéphyr part de l'ouest, nous vient de l'Ibérie *, et que la Thrace ne descend point si bas *. Eh quoi! le poëte a-t-il donc ignoré que le Zéphyr vient de l'ouest, lorsque, lui réservant sa place naturelle, il a dit,

* *L'Espagne.*

* C'est-à-dire, *que la Thrace n'est pas aussi méridionale que cette contrée.*

Odyss. lib. V, v. 295.

> L'Eurus et le Notus, le dangereux Zéphyr
> et Borée ! . . . .

Ou peut-être n'a-t-il pas su ‹1› que la Thrace [vers le sud] ne descendoit pas au-delà des monts Pæoniques et Thessaliques ‹2› ! Toutefois il a bien connu le pays qui, de ce côté, borne les Thraces; et, en recensant les peuples qui habitent ce pays, soit sur la côte, soit dans l'intérieur, il n'a pas manqué de nommer quelques-uns des Magnètes ‹3›, les Maliens ‹4›, tous les Hellènes jusqu'aux Thesprotes ‹5›, les Dolopes ‹6› voisins des Pæoniens, les Selles qui occupent les environs de Dodone jusqu'à l'Achéloüs ‹7›; et il n'a point placé de Thraces au sud de ces différentes nations.

Disons donc seulement, que la mer la plus voisine de sa patrie et qu'il connoissoit le mieux, est celle dont il parle avec le plus de complaisance; comme dans ce vers :

Iliad. lib. II, v. 144.

> Et telle que l'on voit la mer Icarienne,
> Agiter ses longs flots. . . . .

‹1› Éclaircissemens n.° XLVII.

‹2› C'est la partie occidentale de la Thrace, nommée depuis *Macédoine* : elle avoit la Pæonie au nord, et la Thessalie au midi. G.

‹3› Les Magnètes habitoient près du mont Pélion et du golfe Pélasgique, aujourd'hui golfe de Volo. G.

On verra dans le livre IX, *p. 441 et 442* du texte Grec, pourquoi Strabon dit ici qu'Homère nomme *quelques-uns* des Magnètes.

‹4› Les Maliens étoient entre le mont *Othrys* et le golfe Maliaque, aujourd'hui golfe de Zéitun. G.

‹5› Les Thesprotes occupoient la partie maritime de l'Épire, vis-à-vis Corcyre ou Corfou. G.

‹6› Au temps d'Homère, les Dolopes étoient voisins des Pæoniens, et habitoient vers le nord de cette partie de la Thrace qui forma depuis la Macédoine. Par la suite, les Dolopes descendirent dans la Thessalie, et s'établirent aux environs du Pinde. G.

‹7› Aujourd'hui Aspro-potamo, ou le fleuve Blanc; il se jette dans la mer à l'entrée du golfe de Corinthe. Dodone étoit en Épire; sa position m'est inconnue. G.

Au surplus, selon quelques écrivains, il n'y a proprement que deux vents, le Borée * et le Notus **; les autres n'en diffèrent que peu pour la direction, puisqu'ils viennent, l'Eurus du levant d'été, l'Apéliote du levant d'hiver, le Zéphyr du couchant d'été, l'Argeste du couchant d'hiver. Les partisans de cette opinion l'appuient du témoignage de Thrasyalcès <1>, même de celui du poëte, qu'on voit, nous disent-ils, unir l'Argeste au Notus <2>,

PAGE 29.

* *Le vent du nord.*
** *Le vent du midi.*

De l'*argeste* Notus.................... Iliad. lib. XI, v. 306.

et le Zéphyr au Borée,

.... Quand Zéphyr et Borée, Ibid. lib. IX, v. 5.
Qui viennent tous les deux du côté de la Thrace.

Mais, suivant Posidonius, — « Aucun de ceux qui font autorité » en cette matière, tels qu'Aristote, Timosthène et l'astrologue » Bion, ne dispose ainsi les vents. Tous placent au levant d'été » le Cæcias, et à l'opposite, c'est-à-dire au couchant d'hiver, » le Libs; au levant d'hiver l'Eurus, et au couchant d'été l'Ar- » geste : les deux vents intermédiaires * sont le Zéphyr ** et » l'Apéliote *. Quant au poëte, chez lui, le Zéphyr *dangereux* » est le vent que nous appelons l'Argeste; le Zéphyr *au-doux-* » *murmure* <3> est notre Zéphyr [proprement dit]; et le Notus » *argeste* * est notre Leuconotus **. En effet, presque tous les » autres vents méridionaux étant compris parmi les Eurus <4>,

* D'une part, *entre le Cæcias et l'Eurus;* de l'autre, *entre le Libs et l'Argeste.*
** *Au couchant équinoxial.*
* *Au levant équinoxial.*

* C'est-à-dire, *blanchâtre.*
** C'est-à-dire, *Notus-blanc.*

<1> Il paroît que cet auteur étoit fort ancien. Strabon, *p. 790* du texte Grec, dans son XVII.e livre, le dit antérieur à Aristote. Je ne sais si notre géographe n'est pas le seul qui en fasse mention.

<2> Strabon cite ici l'expression employée par Homère, au 334.e vers du XXI.e livre de l'Iliade : Ἀργέσταο νότοιο. Selon quelques commentateurs, elle indique un vent particulier, venant du couchant, et tenant quelque chose du vent du midi, que les Grecs appeloient Νότος, comme notre vent du sud-ouest tient quelque chose du vent du sud. Mais le géographe dira bientôt que le terme *Argestes*, qui, à la vérité, est le nom d'un vent, est aussi un adjectif signifiant *blanchâtre*, et que dans le vers d'Homère il faut le prendre en ce dernier sens.

<3> Éclaircissemens n.° XLVIII.

<4> Ce passage, dans le texte, est fort obscur. Notre interprétation se trouvera justifiée dans les *Éclaircissemens sur les différentes roses de vents des anciens*, joints à ce volume.

PAGE 29. » c'est le Leuconotus ‹1› seul qui peut rassembler quelques nuages » et auquel se rapportent les vers,

Iliad. lib. XI, v. 306.

» Tel qu'on voit du Zéphyr le souffle impétueux,
» De l'*argeste* Notus dissiper les nuages :

» car, dans ce passage, le poëte parle du Zéphyr *dangereux*, lequel » ordinairement dissipe ces foibles nuages que le Leuconotus » assemble ; et l'*argeste* est une épithète du Notus. » —

Ainsi donc ce qu'Ératosthène dit au commencement du premier livre de ses *Géographiques*, avoit besoin d'être rectifié.

2.° Sur le Nil.

Persistant à mal interpréter différens passages d'Homère, Ératosthène dit encore : — « Ce poëte ignoroit que le Nil avoit plusieurs » *bouches*. Il n'a pas même su le nom de ce fleuve ; nom qu'Hé- » siode au contraire a bien connu, puisqu'il l'a exprimé ‹2›. » —

Quant au nom, nous pouvons croire que du temps d'Homère, il n'étoit pas encore reçu.

Quant aux *bouches*, si, au siècle d'Homère, elles eussent été ou presque inconnues, ou seulement peu célèbres, sans doute on pourroit le soupçonner d'avoir ignoré qu'il y en avoit plus d'une. Mais si, de tout temps, parmi les particularités de l'Ægypte, celles qui concernent le Nil, ses crues et ses bouches, ont été, comme elles le sont encore aujourd'hui, les objets les plus remarquables, les plus curieux, les plus étonnans et les plus mémorables, comment ceux qui avoient entretenu le poëte de l'Ægypte et de son fleuve ‹3›,

‹1› *Leuconotus* signifie proprement le *vent blanc du sud*. Les Grecs le nommoient *vent blanc*, à cause des nuages blancs et peu épais qu'il rassemble.

‹2› Hésiode ayant vécu environ quarante ans après Homère, a dû avoir des connoissances géographiques plus étendues que celles de ce poëte. Non-seulement il nomme le Nil, mais encore l'Éridan,[1] qu'Homère assurément ne connoissoit pas. Il parle aussi de l'océan Occidental, où il place les Gorgones et les Hespérides[2]. Il est très-vraisemblable que ces connoissances avoient été apportées dans la Grèce par les Carthaginois[3]. Au surplus, le nom de *Nil* paroît être un terme appellatif; il est encore en usage dans plusieurs contrées de l'Inde, où il signifie *de l'eau*, ou *l'eau* par excellence. Ainsi, ce qu'on a appelé postérieurement à Homère le Nil d'Égypte, pouvoit ne pas signifier autre chose de son temps, que *l'eau*, *le fleuve d'Ægypte* ou *le fleuve Ægypte* ; et c'est sous ce dernier nom qu'il l'a connu. G.

‹3› Homère parle de l'*Ægypte* au liv. XVII

[1] *Hesiod. Theogon.* v. 338. — [2] *Ibid.* v. 73, 75. — [3] Voyez mes *Recherches*, tom. I, p. 135.

de Thèbes et de Pharos, n'auroient-ils point su que le Nil avoit plusieurs *bouches !* S'ils l'ont su, comment ne lui en auroient-ils rien dit ! à moins que ce n'eût été précisément parce que la chose étoit trop connue <1>. PAGE 30.

— « Mais il seroit encore plus étonnant qu'ayant fait mention » de l'Æthiopie, des Sidoniens, des Érembes, de la mer exté- » rieure, et de la division des Æthiopiens en deux peuples, » Homère, à l'égard de localités voisines et qu'il auroit connues, » eût gardé le silence <2>. » — Non : s'il n'a rappelé nulle part ces localités, ce n'est point une preuve qu'il les ait ignorées. A-t-il donc nommé sa patrie <3> et bien d'autres contrées qu'il a nécessairement connues ! De son silence sur les faits dont il s'agit, tout ce qu'on doit conclure, c'est que les choses sues de tout le monde, ne lui paroissoient pas devoir être rappelées à la mémoire <4>.

3.° Sur l'île de Pharos.

Mal-à-propos encore lui reproche-t-on, comme une marque d'ignorance, d'avoir appelé Pharos, une *île de-la-haute-mer* <5> [a];

[a] Odyss. lib. IV, v. 354.

de l'Odyssée, v. 448, et en plusieurs autres endroits. Il fait mention de la *Thèbes d'Ægypte* au liv. IX de l'Iliade, v. 371; de l'*île de Pharos*, au liv. IV de l'Odyssée, v. 354.

<1> Le raisonnement de Strabon peut paroitre incomplet. *Voy.* les Éclairc. n.° XLIX.

<2> Éclaircissemens n.° L.

<3> Néanmoins, dans l'hymne en l'honneur d'Apollon (et on ne voit nulle raison de ne pas suivre Thucydide, quand il attribue formellement cette pièce à Homère), le poëte s'exprime ainsi sur sa propre personne et sur son habitation :

Τυφλὸς ἀνὴρ, οἰκεῖ δὲ Χίῳ ἐνὶ παιπαλοέσσῃ.

<4> Ces preuves de Strabon ne sont pas bien concluantes. Le pays que les Grecs connoissoient le mieux, étoit la Grèce; et c'est la Grèce qu'Homère a décrite avec le plus de détails dans ses poëmes. G.

<5> *Pharos*, île à sept stades et vis-à-vis d'Alexandrie. Les Ptolémées la joignirent à la terre ferme par une levée que sa longueur fit nommer *Hepta-Stadium.* Les sables accumulés contre cette levée, servent de sol à la ville actuelle d'Alexandrie. Ce n'est point dans cette île qu'a été élevé le célèbre phare d'Alexandrie, comme plusieurs écrivains l'ont avancé; il fut bâti sur un rocher isolé, situé au nord-est à environ 250 toises de *Pharos.* On lui donna le même nom; et il fut joint à cette île par une autre levée.

Quant au passage d'Homère [1] où il est dit que *Pharos* est à une journée de navigation de l'*Ægyptus*, il ne peut y être question de l'Ægypte, comme l'a pensé Strabon, mais du Nil, qui portoit encore le nom d'*Ægyptus* au temps de ce poëte. Wood [2], qui a examiné et discuté ce passage sur les lieux mêmes, croit qu'à l'époque d'Homère, la

[1] *Homer. Odyss.* lib. IV, v. 354-357. — [2] *Essai sur le génie original d'Homère*, ch. VI, p. 76 et suiv.

PAGE 30. car, au contraire, on en pourroit induire que le poëte n'ignoroit aucune de ces particularités relatives à l'Ægypte, dont il est ici question ‹1›. En effet, tout voyageur, dans le récit de ses courses, exagère volontiers; et tel étoit Ménélas. Ayant remonté jusqu'en Æthiopie ‹2›, il avoit entendu parler des crues du Nil; il avoit entendu parler des attérissemens que forme ce fleuve, soit dans son cours, soit à ses embouchures, et de tout

plus grande partie du *Delta* n'existant pas encore, l'emplacement qu'il occupe offroit un golfe dans lequel le Nil se rendoit; et alors l'embouchure visitée par Ménélas, pouvoit se trouver à la distance qu'il indique de *Pharos*.

Cette opinion me paroît d'autant plus admissible, que je suis persuadé depuis long-temps que le Nil, à prendre du vingt-huitième degré de latitude environ, jusqu'à la mer, coule dans un lit fort différent de celui qu'il avoit jadis. Son ancien cours me paroît indiqué par des canaux encore existans, parce que les Ægyptiens les ont entretenus dans tous les temps pour arroser une plus grande quantité de terrains, tandis que le fleuve, par sa pente naturelle, abandonnoit ses rives occidentales, et se rapprochoit des collines qui le bordent à l'orient.

Je crois donc que dans des temps fort reculés, le lit principal du Nil étoit le Bahr-Jusef, ensuite le Bahr-Bathen; qu'alors il se rendoit dans le lac du Féium, et de là dans le lac *Marcotis*, aujourd'hui Birk-Mariout; et l'on suit, entre ces deux lacs, les vestiges du lit d'un grand fleuve entièrement desséché, auquel les Arabes donnent le nom de *Bahr-Béla-mé*, ou de fleuve sans eau.

L'époque où le Nil a cessé de passer par le Féium, est vraisemblablement celle du règne de Mœris, à qui on attribue d'immenses travaux sur ce fleuve et sur ce lac. C'est lui peut-être qui, frappé de la quantité de vase et de terre que le Nil déposoit pendant ses débordemens, aura imaginé de la faire servir à l'accroissement du territoire de l'Ægypte, en le forçant de combler insensiblement le golfe qui depuis est devenu le *Delta*. Pour exécuter cette grande idée, il ne falloit que percer la colline qui fermoit la vallée au nord-est du Féium, vers l'endroit où est aujourd'hui le Caire : et je remarquerai que cette colline semble avoir conservé dans le nom de Gébel mokattam, ou Montagne coupée, que lui donnent encore les Ægyptiens, le souvenir des travaux qu'on y a faits pour ouvrir un passage aux eaux du Nil.

Les travaux exécutés par les ordres de Mœris, pour nettoyer ensuite le Bahr-Jusef et le lac du Féium, afin qu'ils continuassent à recevoir l'excédant des eaux du Nil dans ses trop grandes inondations, ont pu faire croire dans des temps postérieurs qu'il les avoit creusés : mais les voyageurs qui ont examiné ces lieux avec attention, conviennent qu'ils ne présentent rien qui indique qu'ils soient l'ouvrage des hommes. Quand les nouvelles cartes de l'Ægypte, levées par les Français, seront publiées, elles confirmeront, j'espère, mes conjectures. Au surplus, Mœris régnoit quatorze cents ans avant J. C.; l'époque du voyage de Ménélas en Ægypte seroit postérieure d'environ cent trente ans; le Delta commençoit à se former, et l'embouchure du Nil pouvoit se trouver à environ vingt lieues de *Pharos*. G.

‹1› Éclaircissemens n.° LI.

‹2› J'ai déjà dit, *p. 19, note 4*, que l'Æthiopie où Homère fait aborder Ménélas, n'étoit point celle qui est au-dessus de l'Ægypte,

l'accroissement que la terre continentale en avoit déjà reçu; ce qui a fait dire avec justesse par Hérodote [a], que *toute* l'Ægypte étoit un *présent* du fleuve (ou, sinon *toute*, du moins ce qu'on appelle la *basse Ægypte*, au-dessous du Delta). Informé que jadis l'île de Pharos se trouvoit située en haute mer ‹1›, Ménélas suppose que de son temps elle y étoit encore, bien qu'alors elle fût moins éloignée de la côte. Or, qui fait parler ainsi Ménélas ! c'est Homère; ce poëte connoissoit donc et les crues et les *bouches* du Nil.

PAGE 30.

[a] Herod. lib. II, §. 5.

4.° et 5.° Sur l'isthme de la mer Érythrée, et sur les Æthiopiens.

Autres critiques mal fondées : — « Homère n'a point connu » l'isthme * qui sépare la mer d'Ægypte du golfe Arabique. » Il avance une fausseté quand il dit, au sujet des Æthiopiens :

* *L'isthme de Suez.*

» Qui, *les plus reculés* des peuples de la terre,
» Sont *partagés en deux* . . . . » —

Odyss. lib. I, v. 23.

Au contraire, l'expression du poëte est fort juste ; à tort les modernes la critiquent : je le soutiens. Homère, non-seulement a connu l'isthme, mais encore l'a expressément désigné. Ce sont les grammairiens, à commencer par leurs coryphées dans la science, Aristarque et Cratès, qui n'ont pas compris ce que le poëte a dit. Après les vers,

Qui, *les plus reculés* des peuples de la terre,
Sont *partagés en deux*, ...

ils ne s'accordent pas sur ce qui suit. Aristarque lit :

. . . . Ceux-ci vers le couchant,
Ceux-là vers le levant. . . . .

mais l'Æthiopie des environs de Joppé. Si ce héros avoit traversé toute l'Ægypte, comme le prétend Strabon, l'aspect, la nature du pays, les mœurs de ses habitans, et les monumens que Ménélas y auroit vus, ne lui auroient-ils pas fourni des faits plus importans à raconter qu'un séjour insignifiant dans la petite île de *Pharos*, et l'aventure fabuleuse de Protée! Les connoissances d'Homère sur l'Ægypte étoient tellement bornées, qu'il n'en savoit probablement que le nom: car ce poëte, d'une imagination si riche, si brillante, n'a pu rien inventer de neuf en parlant de ce pays ; et son histoire de Protée n'étoit même qu'une imitation d'un passage des anciennes Argonautiques, dans lequel un Triton apparoît à Jason sur les côtes de la Libye, pour lui enseigner son chemin, et lui prédire ce qui devoit lui arriver [1]. G.

‹1› Éclaircissemens n.° LII.

[1] Voyez *Hérodote*, livre IV, §. 179.

PAGE 30. Cratès :

. . . . Soit qu'on aille au couchant,
Soit qu'on aille au levant <1> ; . . . .

PAGE 31. leçons dont la différence ne change rien à leur thèse respective.

En effet, l'un raisonne en mathématicien, et veut, — « que la » zone torride soit occupée par l'Océan <2> ; que, de chaque côté » de cette zone, il se trouve une zone tempérée, la nôtre et celle » qui lui est opposée. Ainsi, comme les Æthiopiens qui occupent » toute la partie méridionale de la Terre-habitée, sur le bord de » l'Océan, sont pour nous le peuple *le plus reculé ;* de même, » selon lui, il existe, sur le bord opposé de cet Océan *, des » Æthiopiens qui, à l'égard de l'autre zone tempérée, sont aussi » le peuple *le plus reculé* *, et forment, avec les nôtres, un » double peuple, un peuple *partagé en deux* par l'Océan. Le » poëte ajoute,

. . . . » Soit qu'on aille au levant,
» Soit qu'on aille au couchant ; . . . .

» parce que, le zodiaque céleste répondant par-tout verticalement » au zodiaque terrestre, et celui-ci, dans son obliquité, n'outre- » passant point l'une et l'autre Æthiopie <3>, c'est nécessairement

* C'est-à-dire, *de l'Océan méridional.*

* C'est-à-dire, *les plus proches de l'équateur.*

<1> Éclaircissemens n.° LIII.

<2> Beaucoup de philosophes anciens ont pensé que les environs de l'équateur terrestre étoient occupés par l'Océan, et qu'il y formoit une zone circulaire qui séparoit notre continent de celui qu'ils supposoient exister dans l'hémisphère austral [1]. Ils donnoient aux peuples de ce second continent le nom d'*Antichthones*, qu'il ne faut pas confondre avec celui d'*Antipodes*. Les premiers sont ceux qui habitent dans un même hémisphère, des contrées opposées entre elles par rapport à l'équateur ; les seconds sont ceux qui se trouvent à des distances diamétralement opposées. Au reste, comme l'Afrique n'est point divisée par l'Océan, l'explication de Cratès tombe d'elle-même. G.

<3> Dans cette hypothèse, les deux Æthiopies, séparées par l'Océan qui occupoit les environs de l'équateur, se trouvoient renfermées entre les tropiques et cet Océan. Ainsi le soleil en été se levoit et se couchoit dans l'une, et en hiver se levoit et se couchoit dans l'autre. On ne pouvoit donc pas dire que l'une fût au levant, l'autre au couchant ; et la correction de Cratès n'offroit point un sens exact. D'ailleurs son hypothèse étoit fausse, puisque très-certainement l'Océan ne pénètre pas à travers l'Afrique dans la zone torride. G.

[1] *Crates*, apud *Geminum*, *Elementa astronomiæ*, cap. 13 ; *in Uranolog.* pag. 31. *Arati Phænomena*, v. 537. *Cleanthes*, apud *Gemin.* pag. 31. *Cleomed. Meteor.* lib. I, cap. 6, pag. 33. *Strab.* lib. II, p. 130 ; lib. XVII, p. 825. *Pompon. Mela*, lib. I, cap. 1, p. 7. *Macrob. in Somn. Scipion.* lib. II, cap. 9, p. 150.

» dans

» dans la largeur de cet espace que s'achève la révolution entière » du soleil, et que se trouvent renfermés les points divers où, » pour les peuples de ces contrées, l'astre se lève et se couche, » selon qu'il parcourt tel ou tel signe <1>. » — PAGE 31.

Telle est l'explication que Cratès préfère, comme plus astronomique. Mais, en conservant sa division des Æthiopiens, il eût été plus simple de dire que, du levant au couchant, sur les deux bords opposés de l'Océan *, habitent des Æthiopiens : et alors, qu'importeroit, pour le sens, de suivre sa leçon, ou de préférer l'autre,

* C'est-à-dire, *de l'Océan méridional.*

..............Ceux-ci vers le couchant,
Ceux-là vers le levant ?..............

de cette dernière leçon il suit toujours que, sur les deux bords opposés de l'Océan, tant au levant qu'au couchant, on trouve des Æthiopiens.

Aristarque rejette une pareille hypothèse <2>. Selon lui, — « Ce sont nos Æthiopiens, ce peuple le plus méridional de tous » pour les Grecs, que le poëte dit être *partagés en deux* nations. » Or, cette assertion blesse la vérité; car il n'y a point deux » Æthiopies, situées, l'une au levant, l'autre au couchant; il n'en » existe qu'une seule, située au midi pour les Grecs et voisine » de l'Ægypte. Mais, voilà ce qu'Homère ignoroit, comme bien » d'autres faits qu'Apollodore a notés dans son II.e livre sur le » *Dénombrement* : aussi le poëte a-t-il donné sur plus d'un pays » des idées absolument fausses. » —

Réfuter Cratès, ce seroit chose longue et peut-être ici superflue. Pour Aristarque, nous l'approuvons, lorsque, rejetant l'hypothèse de Cratès, sujette à beaucoup d'objections, il veut entendre de notre Æthiopie le passage d'Homère; mais ce qu'il ajoute, demande examen. D'abord, il s'attache mal-à-propos à

<1> Éclaircissemens n.° LIV.

<2> Véritablement elle supposeroit, ce qui n'est point probable, qu'Homère connoissoit l'existence de la zone tempérée méridionale.

PAGE 31. discuter la leçon : celle qu'il veut changer ‹1›, peut s'adapter à sa pensée. Quand on a dit, *Nous connoissons deux sortes d'Æthio-* PAGE 32. *piens,* quelle différence y a-t-il d'ajouter, *situés LES UNS au levant, LES AUTRES au couchant ;* ou bien, *car on en trouve vers le levant et vers le couchant !* Ensuite, il appuie un faux raisonnement. En effet, accordons qu'Homère n'a point connu l'Isthme *; accordons qu'il a voulu parler de l'Æthiopie contiguë à l'Ægypte, quand il a dit, au sujet des Æthiopiens,

* *L'isthme de Suez.*

> Qui, *les plus reculés* des peuples de la terre,
> Sont *partagés en deux :* . . . .

ce peuple n'est-il donc pas effectivement *partagé en deux !* et le poëte ne s'est-il exprimé de la sorte que par ignorance ! L'Ægypte, depuis la pointe du Delta jusqu'à Syéné, et ceux des Ægyptiens qui occupent cet espace, ne sont-ils donc pas en effet *partagés en deux* par le Nil ! ces Ægyptiens ne sont-ils point placés,

> . . . . Ceux-ci vers le couchant,
> Ceux-là vers le levant ! . . . .

A l'exception de l'île ‹2› que forme le fleuve et que ses eaux inondent, peut-on dire autre chose de l'Ægypte, sinon qu'elle est située de chaque côté du Nil, au levant et au couchant ! Or, l'Æthiopie se prolonge dans la même direction que l'Ægypte ‹3›, et lui ressemble, tant pour la position relativement au Nil, que pour toutes les autres propriétés physiques. Elle est, comme l'Ægypte, étroite, longue, et périodiquement inondée, hormis dans les parties les plus occidentales et les plus orientales, lesquelles sont désertes, arides et presque entièrement

‹1› Éclaircissemens n.° LV.

‹2› Le texte ordinaire porte : Τί δ' ἄλλο ἡ Αἴγυπτός ἐστι ΠΛΗΝ ΠΟΤΑΜΙΑ νῆσος κ. τ. λ. Casaubon, observant que, dans ce passage, il devoit nécessairement s'agir du Delta, pensoit que peut-être on devroit lire : Τί δ' ἄλλο ἡ κάτω Αἴγυπτός ἐστι πλὴν ποταμία νῆσος κ. τ. λ. Le manuscrit 1394 porte : Τί δ' ἄλλο ἡ Αἴγυπτός ἐστι ΠΛΗΝ Ἡ ΠΟΤΑΜΙΑ νῆσος κ. τ. λ. Le manuscrit 1408 offre plus correctement : ΠΛΗΝ Ἡ ΠΟΤΑΜΙΑ νῆσος. Ces deux leçons donnent le sens que présente la version Française.

‹3› Éclaircissemens n.° LVI.

inhabitables. Comment ne pourroit-on pas dire qu'elle est *partagée en deux* ‹1› par le Nil ! Quoi ! pour servir de limite entre l'Asie et la Libye, on aura pu quelquefois prendre ce fleuve ‹2›, vu que dans la longueur de son cours, du sud au nord, il parcourt plus de dix mille stades ‹3›, et qu'il est assez large pour embrasser des îles où l'on compte des milliers d'habitans (comme celle de Méroë, qui est la plus grande de toutes, et qui renferme une ville de même nom ‹4›, métropole et résidence des rois de l'Æthiopie) ; et on n'aura jamais dû dire qu'il *partage en deux* l'Æthiopie ! et cela, tandis que, contre ceux qui veulent séparer les deux continens par le Nil ‹5›, la plus forte objection est qu'il leur faut ou couper l'Ægypte et l'Æthiopie, pour attribuer une portion de ces deux pays à l'Asie et l'autre portion à l'Afrique, ou renoncer à toute division, au moins par le fleuve. PAGE 32.

Mais le *partage des Æthiopiens* se conçoit encore autrement. Tous ceux qui, partis, les uns de la mer Érythrée *, les autres des Colonnes *, ont côtoyé la Libye sur l'Océan, après s'être

* *Le golfe Arabique.*
* *Le détroit de Gibraltar.*

‹1› Cette explication forcée tombe encore, si l'on fait attention que les Grecs convenoient eux-mêmes [1] qu'avant le règne de Psammétique, aucun étranger, et surtout aucun navigateur, ne pouvoit pénétrer dans l'intérieur de l'Ægypte. Et comme ce prince est postérieur à Homère de deux siècles et demi, le poëte n'a pu être instruit des différentes circonstances que Strabon accumule ici pour justifier l'interprétation du passage dont il s'occupe. G.

‹2› Strabon parlera de tout cela plus au long dans son II.e livre.

‹3› Ces 10,000 stades sont pris en ligne droite, et valent, dans l'opinion de Strabon, 14° 17′ 8″. Comme il plaçoit Alexandrie à 31° 8′ 34″ de latitude [2], la mesure qu'il donne, le porte à 16° 15′ 26″ de l'équateur. C'est la hauteur qu'il fixoit à *Méroë;* mais il n'ignoroit point que le Nil avoit ses sources beaucoup plus avant dans le midi. La longueur du Nil depuis *Méroë* jusqu'à Alexandrie, en y comprenant les sinuosités, étoit évaluée par Ératosthène [3] à 18,200 stades. Je parlerai de Méroë à la page 62 du texte. G.

‹4› Éclaircissemens n.° LVII.

‹5› On voit dans Hérodote, *lib. II, §. 16*, et dans Pomponius Méla, *lib. I, cap. 4*, que de leur temps on séparoit encore l'Asie de l'Afrique par le Nil. Depuis longtemps la division de ces deux continens est fixée à l'isthme de Suez. G.

[1] *Herodot.* lib. II, §. 152, 154. *Strab.* lib. XVII, pag. 792. *Plutarch. Sympos.* lib. VIII, pag. 1298. *Diodor. Sicul.* lib. I, pag. 78. — [2] Voyez ma *Géographie des Grecs analysée.* — [3] *Eratosthen.* apud *Strab.* lib. XVII, pag. 786.

PAGE 32. plus ou moins avancés, ont été forcés par quantité d'obstacles de revenir sur leurs pas (ce qui a fait croire assez généralement à l'existence de quelque isthme formant une barrière; tandis que, par-tout et particulièrement au midi <1>, la mer Atlantique est continue). Tous ces navigateurs ont donné le nom d'*Æthiopie* aux régions *les plus reculées* où chacun d'eux est parvenu; ils n'en ont
PAGE 33. parlé que sous ce nom. Ne seroit-il pas simple qu'Homère, imbu de leurs récits, dans un temps où l'on ignoroit encore si entre ces Æthiopiens *reculés* il en existoit ou non d'intermédiaires <2>, les eût *partagés en deux*, et eût placé les uns au levant, les autres au couchant! Enfin, Éphore cite une ancienne tradition qui pourroit avoir été connue d'Homère. Selon cet historien, les Tartessiens <3> racontoient que des Æthiopiens ayant pénétré jusqu'à l'extrémité occidentale de la Libye, les uns s'y étoient fixés, les autres avoient

<1> *Voyez* la note 5, *page 12.*

<2> Strabon oublie toujours, ou plutôt ne veut pas convenir qu'à l'époque d'Homère, les Grecs n'avoient aucune idée de l'existence de l'océan Atlantique, et encore moins des parties méridionales de l'Afrique. G.

<3> Les Tartessiens étoient les habitans de l'île de *Tartessus*, formée par les deux bras du *Bætis* vers l'embouchure de ce fleuve. L'un de ces bras s'étant desséché, l'île est maintenant réunie à la terre ferme. Strabon parlera de *Tartessus* dans son troisième livre. Le *Bætis* est le Wadi-al-Kibir, nommé communément Guadalquivir. L'ancienne Tartesside fait aujourd'hui partie de l'Andalousie.

La tradition rapportée par Éphore, me paroît être la même qui s'étoit conservée à *Tingis*, ville de la Mauritanie, jusque dans le sixième siècle de l'ère Chrétienne. Procope rapporte [1] qu'on voyoit à *Tingis* deux colonnes chargées d'une inscription en langue Phœnicienne, qui portoit: *Nous sommes ceux qui avons fui devant le brigand Josué, fils de Navé.* Il n'est pas ici question de savoir si ces colonnes existoient réellement au temps de Procope, mais seulement de remarquer deux choses qui en sont indépendantes.

La première est la tradition constamment reçue pendant plus de vingt siècles, que l'arrivée des Israélites dans la Palestine a dispersé une partie des Chananéens, ses anciens habitans, jusqu'aux extrémités de la Méditerranée, en même temps qu'une autre partie alla fonder parmi les peuples sauvages du Péloponnèse et de l'Attique, les premiers royaumes connus en Europe.

La seconde observation porte sur le nom d'Æthiopiens donné par Éphore à ce peuple fugitif. Il confirme ce que j'ai dit plus haut, que les environs de Joppé et peut-être toute la Palestine ont porté autrefois le nom d'Æthiopie. C'est donc là qu'il faut chercher les Æthiopiens d'Homère, et jamais dans l'intérieur de l'Afrique, comme le voudroit Strabon. *Voyez* la note 4, *pag. 19.* G.

[1] *Procop. Vandalicor.* lib. II, cap. 10.

occupé une grande partie de la côte; et il en appelle au témoignage d'Homère disant : PAGE 33.

Qui, *les plus reculés* des peuples de la terre,
Sont *partagés en deux* . . . .

Voilà ce que l'on peut dire contre Aristarque et ses sectateurs, indépendamment d'autres argumens plus forts, qui disculperoient bien le poëte d'une trop épaisse ignorance.

En effet, n'écoutons que les anciens Grecs : de même que, à toutes les nations connues d'eux vers le nord, ils donnoient le seul nom de *Scythes*, ou, comme Homère les appelle, de *Nomades* <1>, et que, plus tard encore, lorsqu'ils découvrirent les peuples occidentaux, ils les appelèrent des noms [simples] de *Celtes*, d'*Ibères*, ou des noms mixtes de *Celtibères* et *Celtoscythes*, rangeant par ignorance, sous une seule dénomination, des nations différentes; de même appelèrent-ils *Æthiopie* tous les pays méridionaux voisins de l'Océan. Témoin Æschyle, dans le *Prométhée délivré* <2> :

<2 *bis*> Tu verras les courans sacrés
De la rougeâtre mer *aux-sables-empourprés* *;
Tu verras ce marais *d'airain-étincelant* *,
Qui, près de l'Océan, nourrit l'Æthiopien <3>;
Où le Soleil *à-qui-n'échappe-rien* *,
Chaque soir, dans les flots d'une onde toujours tiède,
Va baigner son corps immortel,
Et de ses coursiers [haletans]
Fait cesser la fatigue.

* Version littérale du mot Grec φοινικόπεδον.
* Le terme Grec est χαλκοκέραυνον.
* Le grec dit en un seul mot ὁ παντόπτας.

Sachant que, dans tout le climat méridional <4>, l'Océan se trouve situé de même par rapport au soleil, et lui sert au même usage <5>,

<1> Homère n'emploie nulle part le terme de *nomades*. Mais on voit qu'il a désigné par d'autres noms les peuples à qui cette épithète convient : tels, par exemple, que ceux qui habitent au-dessus de la Thrace, et à qui il donne le nom d'*abiens*, ἀβίους, dénomination que l'on interprète par celle d'*hamaxobiens* et de *nomades*, ἁμαξοβίους et νομάδας. Nous aurons lieu de traiter cette matière plus au long dans le livre VII.

<2> Pièce que nous n'avons plus.

<2 *bis*> Le grec est traduit *mot à mot*.

<3> Éclaircissemens n.° LVIII.

<4> C'est-à-dire, dans toute la partie méridionale de la terre connue. G.

<5> Éclaircissemens n.° LIX.

PAGE 33. Æschyle y place également par-tout des Æthiopiens. Selon Euripide, dans son PHAËTON ‹1›, Clymène ‹2›

Fut donnée à Mérops, au roi de cette terre
Que, du haut de son char, Phœbus, à son lever,
De ses rayons dorés vient frapper la première :
STATIONS-DE-COURSIERS *
De la brillante Aurore ainsi que du Soleil;
C'est le nom que lui donnent
Les noirâtres voisins de ce pays brûlant ‹3›.

* Version littérale du mot Grec ἱπποστάσεις.

Ici, sans doute, le poëte paroît simplement donner à l'Aurore les mêmes *Stations-de-coursiers* qu'au Soleil : mais, plus bas, il place ces *Stations* auprès du palais de Mérops; et toute l'intrigue du drame suppose que c'est là le lieu de la scène. Ainsi ce passage PAGE 34. ne particularise point l'Æthiopie voisine de l'Ægypte, et doit plutôt s'entendre de toutes les côtes du climat méridional ‹4›.

Éphore nous explique aussi l'idée des anciens sur l'Æthiopie. Dans son Traité *sur l'Europe*, il dit, — « que tout l'espace, tant » du ciel que de la terre, se partageant en quatre parties, les » Indiens occupent le côté de l'Apéliote *, les Æthiopiens celui » du Notus *, les Celtes celui du couchant, les Scythes celui du » Borée*. L'Æthiopie, ajoute-t-il, est plus grande que la Scythie; » car les Æthiopiens semblent s'étendre du levant au couchant » d'hiver, et la Scythie est à l'opposite ‹5›. » —

* *Du levant.*
* *Du midi.*
* *Du nord.*

‹1› Cette pièce est perdue.

‹2› Mère de Phaëton, et femme de Mérops, roi d'Æthiopie. G.

‹3› Le texte semble dire littéralement que les noirs voisins de cette contrée l'appellent, *brillante Aurore et STATIONS-DE-COURSIERS du Soleil.*

Καλοῦσι δ' αὐτὴν γείτονες μελάμβροτοι
Ἕω φαεννὰν ἡλίου θ' ἱπποστάσεις.

Mais nous sommes persuadés qu'il faut lire ou φαεννᾶς au lieu de φαεννὰν, ou ἱππόστασιν au lieu de ἱπποστάσεις. Ce que Strabon ajoute sembleroit prouver qu'il avoit lu en effet, φαεννᾶς.

‹4› Oui; mais Æchyle, Euripide et Strabon, partent de la fausse hypothèse que la zone torride, dans toute sa longueur, étoit occupée par l'Océan. *Voy.* la note 2, *p. 64.* G.

‹5› Éphore, vivant 350 ans avant J. C., et cinq siècles et demi après Homère, avoit nécessairement sur les peuples qui habitoient au-dessus de l'Ægypte et sur les côtes orientales et occidentales de l'Afrique, des connoissances que ce poëte n'avoit point. On peut voir dans Cosmas Indicopleustes [1] ce

[1] *Cosm. Indicopl. Topograph. Christian. inter Patres Græc. Montfaucon.* tom. II, pag. 148, 149.

Que cette opinion fût celle d'Homère, on le voit, quand il dit qu'Ithaque est abaissée <1> PAGE 34.

Vers les sombres climats *,....................

Odyss. l. IX, v. 25 et 26.

c'est-à-dire vers le nord; et que

* Littér. *vers l'obscurité* ou *vers les ténèbres*.

Les autres sont plus haut vers les sources du jour *,

* Littér. *vers l'aurore et le soleil.*

appelant ainsi tout le côté du midi. On le voit également, quand il dit:

Eh! qu'importe que l'aigle,
Sur la droite, ait volé vers les sources du jour *,
Ou de la nuit *, à gauche, ait cherché le séjour!

Iliad. l. XII, v. 239.

* Littér. *vers le soleil et l'aurore.*

* Littér. *vers l'obscurité aérienne.*

ou encore:

Amis, car en ces lieux nous ne saurions connoître
De quels côtés habite ou le jour * ou la nuit **;
Ni de quels points divers le soleil qui nous luit,
Redescend sous la terre ou remonte à son trône <2>;

Odyss. l. X, v. 190.

* Littér. *l'aurore.*

** Littér. *l'obscurité* ou *les ténèbres.*

passage d'Éphore rapporté plus au long; mais il ne justifie pas davantage l'opinion de Strabon. G.

<1> Strabon cherchant à persuader qu'Homère a pu désigner le midi de la terre par *l'Aurore et le Soleil*, croit en trouver la preuve dans les vers précédens d'Æschyle et d'Euripide. Mais Strabon donne une fausse interprétation à ces passages; car il est certain que lorsqu'Æschyle a parlé des Æthiopiens chez lesquels le soleil terminoit sa carrière, il n'a pu vouloir indiquer que les Æthiopiens du couchant, c'est-à-dire, les peuples à-la-fois les plus méridionaux et les plus occidentaux : comme lorsqu'Euripide place le palais de Mérops dans la contrée que le soleil éclaire la première, il n'a pu vouloir parler que de l'Æthiopie orientale, c'est-à-dire, de la contrée la plus méridionale et la plus orientale de la terre. G.

<2> Les expressions d'Homère dans ces différens passages, n'étant pas très-claires, l'interprétation que leur donne Strabon, sembleroit pouvoir se soutenir jusqu'à un certain point : mais, si on l'examine avec soin, on verra qu'elle est forcée.

L'usage des Orientaux paroît avoir été, dans tous les temps, de donner le nom de *ténébreuses* aux contrées de la terre qui, pour eux, se trouvoient situées vers l'occident. Les Grecs et les Latins ont aussi donné successivement à l'Épire, à l'Italie, à l'Espagne, aux parties occidentales de l'Afrique, le nom d'*Hesperis*, qui signifioit la même chose [1]; et les Arabes continuent encore d'appeler l'océan Atlantique ou Occidental, *la mer Ténébreuse* [2]. Homère a suivi l'usage qu'il trouvoit établi; et lorsqu'il a placé Ithaque vers les parties ténébreuses, il n'a pu vouloir dire autre chose, sinon qu'elle étoit située à l'occident de la Grèce. En effet, si l'on observe que c'est dans l'île des

[1] Voyez mes *Recherches sur les connoissances géographiques des anciens*, tom. I, pag. 139-142. — [2] *L'Edrisi, Geograph. Nubiens.* p. 6.

PAGE 34. ce que nous expliquerons plus clairement, lorsque nous parlerons d'Ithaque ‹1›.

De même, les vers,

Iliad. l. 1, v. 423. Hier, pour visiter la sainte *Æthiopie*,
Aux bords de l'*Océan* Jupiter s'est porté,

doivent se prendre en général : l'*Océan* doit s'entendre de la mer qui baigne tout le climat méridional et le pays des Æthiopiens ; car, sur quelque point de ce climat que se porte la pensée, on trouve l'*Océan* et l'*Æthiopie*. Et c'est aussi d'après cela que le poëte a dit,

Odyss. l. V, v. 282. *Venant d'Æthiopie* au pays des Solymes,
Du sommet de leurs monts Neptune l'aperçut ;

Phæaciens ou de Corcyre qu'Ulysse adresse les paroles dont il est question au roi Alcinoüs, on concevra qu'il ne pouvoit pas lui dire qu'il habitoit dans le nord, puisqu'Ithaque étoit beaucoup plus méridionale que Corcyre. Il y a plus, Ulysse venoit de dire, Ναιετάω δ' Ἰθάκην εὐδείελον, que les traducteurs ont rendu par *habito autem Ithacam apricam*, mais qu'il faut exprimer par *habito autem Ithacam bene ad solis occasum sitam* ; j'habite l'occidentale Ithaque. Alors les mots Πρὸς ζόφον qui suivent, et qui forment un sens douteux, se rapportant à εὐδείελον, signifient certainement les ténèbres occidentales ; et c'est dans ce sens qu'on les trouve employés par Apollonius de Rhodes [1].

Cette explication est encore justifiée contre celle de Strabon, par les passages mêmes qu'il invoque en sa faveur ; car on ne trouve point que les Grecs, lorsqu'ils s'orientoient, aient jamais dit qu'ils eussent le nord à leur gauche, ni le midi à leur droite. Empédocle mettoit, au contraire, le nord à droite, et le midi à gauche : mais les philosophes les plus accrédités, tels que Pythagore, Platon, Aristote, ont constamment placé la droite du monde à l'orient, la gauche à l'occident [2] ; et c'est ainsi qu'Homère s'est exprimé dans la page précédente.

La seule chose qui puisse arrêter, c'est de voir le poëte ajouter que les îles voisines d'Ithaque, savoir, *Dulichium*, *Same* et *Zacynthe*, sont situées vers l'aurore et le soleil, par où il semble avoir voulu dire qu'elles sont à l'orient d'Ithaque, quoiqu'elles en soient plutôt au midi : mais Homère a pu se tromper sur le gisement exact de ces îles ; et comme les navigateurs qui partoient du promontoire Malée ou du Ténare, étoient obligés de tirer toujours un peu à l'ouest pour arriver à Ithaque, en passant près de Zacynthe et de Samé, le poëte a pu croire qu'Ithaque étant la plus éloignée, étoit aussi la plus occidentale.

Quant au dernier passage où Strabon croit apercevoir la distinction des quatre points cardinaux, je n'y vois qu'une de ces répétitions emphatiques qu'on trouve dans la plupart des poëtes. Il n'est donc pas étonnant qu'après avoir nommé la nuit et l'aurore, c'est-à-dire, le couchant et l'orient, Homère reprenne la même idée pour la présenter sous une forme différente et plus poétique : car enfin le côté de l'aurore est bien celui où le soleil se lève, comme le côté de la nuit a toujours été celui où il se couche. G.

‹1› C'est-à dire, au livre X. *Voy.* ci-dessus, *page 56* de la version, *27* du texte Grec.

[1] *Argonauticor.* lib. I, v. 452. — [2] *Plutarch. de Placit. philosophor.* lib. II, cap. 10, pag. 1635.

au

au lieu de dire, *venant du midi* <1> : car ici, par le nom de *Solymes*, Homère désigne, non pas ceux de la Pisidie, mais (comme j'ai déjà * observé) certains peuples, qu'il suppose avoir porté ce même nom, et qu'il place, entre la mer sur laquelle le héros naviguoit dans sa barque et les régions méridionales toutes appelées du nom général d'*Æthiopie*, dans une position analogue à celle où les véritables Solymes se trouvoient, entre le Pont et l'Æthiopie située au-dessus de l'Ægypte <2>. PAGE 34.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 42 et 43.

Pareillement encore, il faut entendre d'une façon générale ce qu'il dit des grues,

Qui, pour fuir les climats où règnent les hivers, Iliad. lib. III, v. 3.
En poussant de grands cris volent vers l'Océan, PAGE 35.
Et portent la terreur et la mort aux Pygmées.

En effet, la Grèce n'est point le seul pays où l'on voie [périodiquement] les grues se porter vers le sud; la même chose peut se remarquer en Italie, en Ibérie <3>, sur les bords de la mer Caspienne et dans la Bactriane. Donc, puisque l'Océan borde toute la partie méridionale de la terre, et qu'aux approches de l'hiver les grues s'y portent également par-tout, on doit croire que le poëte y

<1> Cela seroit juste, si Homère avoit vécu quelques siècles plus tard, parce qu'alors on a connu des Æthiopiens sur les côtes orientales et occidentales de l'Afrique. Mais comme le poëte n'a connu que la Méditerranée, à laquelle il a donné le nom d'Océan, il ne peut être question dans ce passage que des Æthiopiens de la Phœnicie et de la Palestine [1]. G.

<2> Mêmes observations que dans la note précédente. Comment Strabon veut-il persuader que les Solymes d'Homère n'étoient pas ceux de la Pisidie, tandis que ce poëte et toute l'antiquité n'en ont pas connu d'autres! Pourquoi les auroit-il placés sur l'Océan, dont l'existence lui étoit inconnue! Homère, en calquant les voyages d'Ulysse et de Ménélas sur une partie des anciennes Argonautiques, y a puisé le peu de notions qu'elles lui présentoient sur les portions orientales de la Méditerranée, et n'a point pensé à conduire ses héros au-delà du cadre qui lui étoit tracé [2]. G.

<3> Je crois que l'Ibérie dont il est ici question, n'est point l'Espagne, comme les traducteurs anciens l'ont pensé, mais l'Ibérie située entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne. Si Strabon avoit voulu désigner l'Espagne, il auroit nommé l'Ibérie avant l'Italie, pour ne pas intervertir l'ordre géographique, qu'il a soin de conserver. L'Ibérie fait maintenant partie de la Géorgie; le pays des Caspiens est appelé Mogan. G.

[1] *Voyez* note 2, page 6; note 4, page 19; note 4, page 51; note 2, page 62. — [2] *Voyez* la note 2, page 62.

PAGE 35. suppose aussi par-tout des Pygmées. Si, dans la suite, ce qui se disoit des Æthiopiens et des Pygmées ‹1›, s'est restreint à des nations voisines de l'Ægypte, l'ancienne tradition n'en a pas moins existé. Nous n'appelons pas aujourd'hui Achæens et Argiens tous les peuples qui armèrent contre Ilion ; mais Homère les appeloit tous de ces deux noms.

Il en est de même à l'égard du *partage* des Æthiopiens *en deux ;* on doit, comme j'ai dit *, l'entendre de tous ces peuples qui, du levant au couchant, habitent au bord de l'Océan *. Les Æthiopiens pris en ce sens, sont effectivement divisés par le golfe Arabique ‹2›, qui occupe une partie considérable d'un méridien, et qui

* *Voyez* ci-dessus, *page 68.*

* C'est-à-dire, *de l'Océan méridional.*

‹1› Éclaircissemens n.° LX.

‹2› Observez combien d'erreurs servent de base à la conclusion de Strabon.

Il suppose, avec les auteurs dont j'ai parlé dans la note 2, *p. 64,* que l'Océan occupe sans interruption, et dans toute la circonférence du globe, une grande partie de la zone torride ;

Que, peu après l'embouchure du golfe Arabique, ce même Océan partage le continent de l'Afrique dans toute sa largeur, de l'orient à l'occident, en y traçant des côtes à-peu-près parallèles à l'équateur;

Que c'est sur ce rivage fictif qu'habitoient les Æthiopiens visités par Ménélas;

Et il veut ensuite que l'emplacement de ces peuples ait été assez bien connu d'Homère, pour qu'il sût que le golfe Arabique séparoit les parties méridionales de l'Afrique de celles de l'Asie.

Mais rappelons-nous que ce poëte étoit à peine instruit de l'existence d'un fleuve nommé *Ægyptus,* dans le midi de la Méditerranée. Près de trois siècles après lui, les côtes septentrionales de l'Afrique étoient même encore si peu fréquentées par les Grecs, que la plupart de leurs navigateurs en ignoroient la route : et quand l'oracle, vers l'an 638 avant J. C., eut ordonné aux habitans de *Théra,* l'une des îles les plus méridionales de l'Archipel, d'aller fonder une colonie dans la Libye, le nom et la route de ce pays leur étoient tellement inconnus, que, pendant sept ans, il leur fut impossible d'exécuter cet ordre. Le hasard leur fit enfin découvrir, à *Ithanus* en Crète, un teinturier en pourpre, nommé Corobius, que la tempête avoit autrefois porté jusqu'en Libye, et qui voulut bien, moyennant une récompense, les conduire vers le lieu où ils fondèrent Cyrène [1].

D'après ce fait, et d'après ce que disent encore les historiens [2], qu'avant le règne de Psammétique, postérieur à Homère d'environ deux siècles et demi, aucun navigateur étranger, et sur-tout aucun navigateur Grec, n'étoit reçu dans l'intérieur de l'Ægypte, comment seroit-il possible que ce poëte eût été instruit de la forme alongée du golfe Arabique, et de l'existence des Æthiopiens qui habitoient au-dessus de Syéné, à plus de deux cents lieues en ligne droite des bords de la Méditerranée!

[1] *Herodot.* lib. IV, §. 150, 151, p. 346, 347. = [2] *Herodot.* lib. II, §. 152-154, pag. 178, 179. *Strab.* lib. XVII, pag. 792. *Plutarch. Symposiac.* lib. VIII, quæst. 8, pag. 1298. *Diodor. Sicul.* Biblioth. tom. I, lib. I, §. 67, pag. 78. *Voyez* aussi mes *Recherches sur le golfe Arabique*, tom. II, pag. 96, 158, 159.

ressemble à un fleuve, puisque n'ayant que 1000 stades, au plus, dans sa largeur la plus grande, il en a, de longueur, environ 15,000 ‹1› : observations auxquelles il faut ajouter, que le fond de ce golfe se trouve, à Péluse, n'être séparé de la mer que par un isthme de trois à quatre journées de chemin ‹2›. Ainsi, de même que, pour limite de l'Asie et de la Libye, les géographes les plus habiles prennent moins volontiers le Nil que le golfe, parce que le golfe réunit, pour ainsi dire, les deux mers, tandis que, à parler exactement, le Nil, assez éloigné de l'Océan, ne sépare point toute l'Asie de la Libye ‹3›; de même, selon moi, le poëte aura regardé ce golfe comme *partageant en deux* toute la partie méridionale de la terre habitée. PAGE 35.

Quant à l'isthme qui sépare ce même golfe d'avec la mer

Les efforts de Strabon pour expliquer la difficulté dont il s'occupe, ne sont donc pas plus heureux que ne l'avoient été ceux de Cratès et d'Aristarque. L'opinion d'Éphore seroit peut-être la plus plausible, si l'on pouvoit se persuader qu'Homère ayant entendu parler de la dispersion des Chananéens et des Phœniciens[1], qui, de son temps, avoient déjà changé la face des parties orientales de l'Europe en y introduisant la civilisation, la navigation et le commerce, se fût contenté de rappeler ce grand événement par des expressions si vagues et si obscures. J'ai de la peine à le croire; et en supposant que le passage soit réellement d'Homère, et n'ait pas été ajouté à son poëme par quelque rapsode postérieur, j'avoue que je ne comprends pas ce qu'il a pu vouloir exprimer par *le partage des Æthiopiens en deux peuples.*

‹1› 15,000 stades valent, dans l'opinion de Strabon, 21° 25′ 43″. La distance en ligne droite, depuis Suez jusqu'au détroit de Bab al-mandeb, suivant nos meilleures cartes, est de 20° 15′. Strabon dit, *près* de 15,000, et sa mesure peut être considérée comme étant juste la longueur du golfe Arabique. Sa largeur, autant qu'elle est connue, s'étend quelquefois à 1800 stades. G.

‹2› La distance de la Méditerranée à l'extrémité nord du golfe Arabique, vers Suez, n'est guère que d'un degré un quart, ou environ 25 lieues en ligne droite; mais il faut observer qu'il est ici question de journées de caravane, qui, alors comme aujourd'hui, n'étoient que de six à sept lieues. G.

‹3› Le sens de ce passage est : Les géographes les plus habiles prennent le golfe Arabique pour limite entre l'Asie et l'Afrique, parce que ce golfe communiquant avec l'océan *méridional*, et s'approchant beaucoup de la Méditerranée vers le nord, sépare entièrement ces deux continens, à l'exception de l'isthme [de Suez], qui a peu de largeur. Ceux au contraire qui prennent le Nil pour limite des continens, indiquent bien leur séparation à l'embouchure et le long du cours de ce fleuve; mais au sud de ses sources et jusqu'à l'océan *méridional*, ils sont forcés de laisser un grand espace, dans lequel ils ne peuvent indiquer aucune séparation entre les terres qui doivent appartenir à l'Asie, et celles qu'ils assignent à l'Afrique. G.

[1] *Voyez* la note 3, pag. 68.

PAGE 35. d'Ægypte, comment Homère en auroit-il ignoré l'existence! On ne sauroit en aucune manière supposer que, ayant très-bien connu la Thèbes d'Ægypte ‹1›, ville située à 5000 stades ‹2›, ou peu s'en faut, des bords de notre Méditerranée, il n'eût connu ni le fond du golfe Arabique, ni l'isthme dont la largeur n'a pas plus de 1000 stades ‹3›.

Une chose qui surprendroit encore plus, seroit si, Homère ayant su que le Nil s'appeloit comme l'Ægypte, cette contrée si vaste, il n'en eût pas compris la raison, qui s'offre d'elle-même : le
PAGE 36. pays étant, comme s'exprime Hérodote, un *présent* du fleuve [*], le fleuve méritoit bien qu'on lui donnât le même nom qu'au pays ‹4›. D'ailleurs, des particularités de chaque contrée, les plus

[*] Herodot. lib. II, §. 5, pag. 103; §. 10, pag. 107.

‹1› Aristote [1] explique pourquoi Homère aura fait mention de Thèbes plutôt que de Memphis : ç'aura été, dit-il, parce que, au temps du poëte, la formation de cette partie de l'Ægypte, par les alluvions, étoit toute récente; de sorte que, pour lors, Memphis ou n'existoit pas encore, ou n'étoit pas considérable comme elle le fut par la suite. Aristote paroît même dire que jadis l'Ægypte consistoit uniquement dans le territoire de la Thébaïde : καὶ τὸ ἀρχαῖον ἡ Αἴγυπτος, Θῆβαι καλούμεναι.

‹2› Lisez 4000 stades, comme au liv. XVII, *page 789*. Cette correction est encore indiquée par la mesure suivante donnée par Hérodote [2] :

De la mer à *Héliopolis*.....	1500 stades.
D'*Héliopolis* à Thèbes.....	4860
	6360

Le stade dont on se servoit en Ægypte au temps d'Hérodote, et dont 60 formoient le schœne, étoit de 1111 $\frac{1}{9}$ au degré du grand cercle, comme on peut s'en assurer par la mesure des côtes du *Delta*, donnée par cet historien [3], en la comparant à nos connoissances actuelles. La longueur de ce stade est connue d'ailleurs par Aristote [4]. Du temps d'Ératosthène et de Strabon, on se servoit en Ægypte du stade de 700 au degré, comme on le verra dans la suite.

Or, 6360 stades de 1111 $\frac{1}{9}$, faisant juste 4006 stades de 700, on voit que ces mesures sont identiques, et que leur diversité apparente ne vient que de la différence des modules dont les auteurs précédens se sont servis pour les exprimer. Elles représentent l'une et l'autre 114 lieues $\frac{1}{2}$ de 20 au degré.

A la fin du §. 9, Hérodote, récapitulant les deux mesures depuis la mer jusqu'à Thèbes, dit qu'elles font ensemble 6120 stades. C'est nécessairement une erreur de copiste; et il faut lire 6360, comme l'addition précédente, le passage du XVII.e livre de Strabon et cette note le démontrent. G.

‹3› Je viens de dire que cette distance n'étoit que d'environ 25 lieues en ligne droite qui, dans l'opinion de Strabon, ne valoient que 875 stades. Les 1000 stades dont il parle actuellement, représentent la mesure itinéraire et comprennent les déviations du chemin. G.

‹4› Nous avons exprimé le sens grammatical de la phrase; toutefois il sembleroit

[1] *Meteorolog.* lib. I, cap. 14. = [2] Lib. II, §. 7, 9. = [3] Lib. II, §. 6. = [4] *De Cœlo*, lib. II, cap. 14.

connues sont celles qui peuvent étonner et frapper tous les yeux : or, les crues et les attérissemens du Nil sont dans ce cas. En effet, de tout ce qui particularise l'Ægypte, ce dont on entretient d'abord les voyageurs dans cette contrée, c'est de la nature du Nil : l'Ægyptien n'a rien de plus singulier ni de plus frappant à dire aux étrangers sur sa patrie ; et, de plus, les informer de ce qui concerne le fleuve, c'est leur faire connoître parfaitement ce qui caractérise tout le pays. C'est aussi la première chose sur laquelle ceux qui n'ont point été eux-mêmes en Ægypte, interrogent celui qui en revient. Si l'on ajoute à cela <1> le goût d'Homère pour l'instruction et les voyages, goût attesté par tous ceux qui ont écrit sa vie, et marqué en mille endroits de ses ouvrages, [croira-t-on encore, que, sur le point dont nous parlons, il n'étoit pas exactement informé ?] PAGE 36.

Ainsi donc, de bien des manières, on peut démontrer qu'Homère n'a point manqué d'instruction ; il a dit expressément ce qu'il falloit exprimer ; ce qu'il a tu ou désigné simplement par épithète, ce sont les particularités connues de tout le monde. Mais, chose bizarre! ces Ægyptiens, ces Syriens <2> qu'ici nous réfutons, ne l'ayant pas

que Strabon eût pu, ou même eût dû dire tout le contraire. *Voy.* les Éclairciss. n.° LXI.

<1> Nous avons lu, avec Casaubon, *προσέθηκε*, au lieu de *προσέθηκαν*. Ce que la tradition connue de tout le monde porte relativement à la mort d'Homère, suffiroit seul à prouver combien ce poëte passoit pour avoir été curieux de s'instruire. On a débité presque la même fable sur la mort d'Aristote, que l'on peut bien dire avoir été par-dessus tous les philosophes *φιλειδήμων*, *φιλομαθής*, et *πολυμαθής*. Au surplus, *voyez* les Éclairciss. n.° LXII.

<2> Strabon parle de Cratès et d'Aristarque. Ce dernier étoit d'Alexandrie, et par conséquent Ægyptien. Cratès étoit Cilicien, puisqu'il étoit né à Mallos; et les Ciliciens étoient censés faire partie des Syriens, *Σύρων ἐχόμενοι*, comme le dit Appien, et comme Strabon le dira lui-même affirmativement au livre XVI. D'ailleurs personne n'ignore qu'on appeloit jadis Syriens tous les peuples compris entre la Babylonie et la Méditerranée, jusqu'au golfe d'*Issus*, et depuis ce golfe jusqu'au Pont-Euxin [1]. Quand nous disons qu'Aristarque étoit d'Alexandrie, nous n'ignorons point que ce fait est contesté; mais toujours est-il certain qu'Alexandrie étoit sa patrie d'adoption. Au surplus Strabon, en sa qualité de philosophe, suit sa méthode ordinaire, et, à la fin de la discussion, répète ce qu'il avoit affirmé en la commençant. On se rappellera que plus haut il avoit dit : *Φημὶ τοὺς γραμματικοὺς μηδὲ λέγοντας ἐκείνου αἰσθάνεσθαι, ἀπὸ Ἀριστάρχου καὶ Κράτητος.*

[1] *Strab.* lib. XVI, p. 737. *Plin.* lib. V, cap. 13.

PAGE 36. seulement compris quand il parloit de leurs pays, l'accusent d'une ignorance dont eux-mêmes, comme on le voit, demeurent convaincus. En tout, ne point parler d'une chose, ne prouve point qu'on l'ignore ‹1› : Homère auroit-il donc ignoré l'existence des courans de l'Euripe, celle des Thermopyles, et tant d'autres choses si connues chez les Grecs, mais dont il n'a point parlé ? Non, il n'a point tu par ignorance ; bien plus, il a clairement énoncé tout ce que des *sourds volontaires* * affectent de ne pas entendre : eux seuls sont en faute.

* Version littérale du terme Grec, ἐθελοκωφοῦσιν.

Le poëte appelle *enfans-du-ciel,* non-seulement les fleuves qui roulent en torrens, mais généralement tous les fleuves : sans doute, c'est à cause que tous se grossissent par les pluies. Mais une épithète générale devient particulière, lorsqu'on la donne par excellence. L'épithète *enfant-du-ciel* signifie autre chose pour le torrent, que pour le fleuve *éternel-en-son-cours* *; et pour le Nil ‹2›, elle redouble, en quelque sorte, d'excellence : car, de même qu'il y a des hyperboles d'hyperboles, comme d'être *plus léger que l'ombre du liége* ‹3› ou *plus timide que le lièvre de Phrygie* ‹4›, comme *d'avoir un champ plus court qu'une lettre Lacédémonienne ;* de même c'est l'excellence de l'excellence que de qualifier le Nil *enfant-du-ciel.* En effet, les torrens sont plus réellement *enfans-du-ciel* que les fleuves en général ; et le Nil, vu la force et la durée de ses crues, est plus *enfant-du-ciel* que les torrens. Ainsi, le poëte, comme nous l'avons montré dans sa défense ‹5›, ayant

* Littéralement et en un seul mot, *qui-coule-toujours.*

‹1› C'est un axiome que Strabon rappelle fréquemment ; et toutefois lui-même, en certains endroits, paroît l'oublier. Bientôt nous le verrons accorder, pour ainsi dire, qu'Homère doit être censé n'avoir pas connu l'Inde, ce poëte n'en ayant point fait mention : mais là le cas sera différent.

‹2› Ainsi cette épithète, chez Homère, a trois sens divers, selon qu'il la donne, tantôt à des torrens, tantôt à tous les fleuves en général, tantôt au Nil en particulier.

‹3› Éclaircissemens n.° LXIII.

‹4› Les Phrygiens passoient pour être des peuples timides ; ainsi les lièvres de ce pays sembloient devoir être plus timides encore que les lièvres des autres pays. Il y avoit donc double hyperbole à comparer la timidité d'un homme à celle d'un lièvre de Phrygie.

‹5› Le texte porte : Ὡς πεπαραμυθήμεθα (ou παραμεμυθήμεθα, comme semblent l'indiquer d'anciens manuscrits, où on lit, par erreur du copiste, παραμεμυθείμεθα, au lieu de παραμεμυθήμεθα). Ce terme, familier aux rhéteurs et aux grammairiens, signifie, chez

connu la nature du Nil, lorsqu'il donne à ce fleuve l'épithète d'*enfant-du-ciel,* on ne peut la prendre que dans le sens qui vient d'être indiqué. PAGE 36.

Le Nil a plusieurs embouchures; mais, cela lui étant commun avec bien d'autres fleuves, Homère n'aura point cru devoir le rappeler, sur-tout à ceux qui le savoient : Alcée <1> non plus n'en parle pas; toutefois il prétendoit bien avoir été lui-même en Ægypte. PAGE 37.

Quant aux attérissemens, les crues peuvent les faire deviner; et ce qu'Homère dit sur Pharos, annonce qu'il les connoissoit. Sans doute, personne digne de foi n'avoit dû lui <2> attester, disons plus, dans son siècle, ce ne pouvoit être une opinion générale que cette île fût alors, comme il l'énonce, éloignée du continent précisément d'une journée de navigation; le fait étoit trop constamment faux. Mais il étoit simple qu'Homère eût ouï parler plus vaguement et de la crue et de ces attérissemens dont il s'agit. D'après ce qu'il pouvoit avoir entendu dire à ce sujet, concluant <3> que, du temps de Ménélas, l'île avoit dû être plus éloignée de la terre qu'elle ne l'étoit du sien, il en aura, par une fiction poétique, exagéré la distance. Mais les fictions ne tiennent point à l'ignorance; temoin ce que les poëtes feignent de Protée, des Pigmées, de la force des charmes et autres choses semblables : s'ils débitent sur de pareils sujets tant de fables, ce n'est pas qu'ils

les premiers, *adoucir ce qui pouvoit être dit trop durement;* chez les seconds, *excuser* ou *défendre ce qui pouvoit être censuré.* C'est ainsi qu'Eustathe dit de Strabon lui-même : Ὁ δ' αὐτὸς Γεωγράφος παραμυθούμενος καὶ τὰς ἐν τοῖς τοιούτοις ἀμφιβολίας.

C'est de là aussi qu'Aulu-Gelle [1] s'est servi du terme ἀπαραμύθητον, dans le sens d'*inexcusable.* Le même auteur [2] emploie également dans ce sens le terme Latin *deprecari.* En parlant de Sénèque, il dit : *Nugator Ciceronis errores deprecatur.*

<1> Alcée, soit par force, soit simplement par aversion pour la tyrannie, abandonna Lesbos, qui étoit sa patrie : ce fut vraisemblablement alors, qu'il vint en Ægypte. Nous savons qu'il avoit décrit en vers son voyage.

<2> Nous adoptons la leçon du beau manuscrit 1393, qui porte αὐτῷ, au lieu de οὕτω.

<3> Le texte porte, συνθεὶς; mais peut-être faut-il lire συνεὶς, de συνίημι, ce qui, sans s'éloigner du même sens, signifieroit *comprenant.*

[1] Lib. XIX, cap. 8. — [2] Lib. XII, cap. 2.

PAGE 37. ignorent l'état des lieux et des choses ; c'est qu'ils veulent nous plaire et nous amuser.

— « Mais comment, au sujet de Pharos, qui n'a point de » sources, Homère a-t-il pu dire,

Odyss. lib. IV, v. 358.

» Là se trouve un port sûr, et d'où chaque navire
» S'élance en pleine mer <1>, dès qu'il s'est muni d'eau ! » —

Peut-être trouvoit-on jadis dans Pharos, des sources qui, depuis, ont tari. D'ailleurs il dit, non pas que l'eau se puisât dans l'île, mais seulement qu'on l'y venoit prendre, à cause de la sûreté du port : l'eau pouvoit y être apportée du continent. Et peut-être ici le poëte, par son expression, semble-t-il convenir que si, précédemment, il avoit appelé Pharos * une *île-de-la-haute-mer*, c'étoit moins par vérité que par hyperbole et par fiction.

* Voyez ci-dessus, page 61.

6.° Sur les voyages de Ménélas en Æthiopie.

Puisque son récit des ERREURS de Ménélas prête à l'accusation d'ignorance, peut-être ferons-nous bien d'exposer les difficultés que l'on trouve dans son texte, de les expliquer, et de le disculper encore plus clairement.

Ménélas dit à Télémaque, surpris de la magnificence de son palais :

Odyss. lib. IV, v. 81 et seqq.

Ce n'est qu'après huit ans d'ERREURS et de travaux,
Qu'enfin je rapportai ces biens sur mes vaisseaux.
Dans ma course, j'ai vu Cypre et la Phœnicie,
Les pays de l'Ægypte et de l'Æthiopie,
Le peuple de Sidon, ainsi que les Érembes,
Et ces champs de Libye . . . .

PAGE 38. On demande : — « 1.° Chez quels Æthiopiens Ménélas faisant voile d'Ægypte, a-t-il pu aborder ! sur les bords de la » Méditerranée il n'y a point d'Æthiopiens ; en remontant le » Nil, les navires ne passent point les <2> cataractes. 2.° Quels

<1> Nous croyons avoir saisi et rendu le véritable sens des termes d'Homère, *ἐς πόντον βάλλουσιν*. On va voir que Strabon les entendoit ainsi ; car il observera qu'ici l'expression d'Homère semble contrarier ce que le poëte avoit dit d'abord, savoir, que Pharos étoit une île *de-la-haute-mer*, *πλαγία*.

<2> Il veut dire que les navires de Ménélas n'étoient point faits pour se démonter à volonté et se porter à dos, comme ceux dont on avoit coutume de se servir dans le pays. Pline, *lib. IX, cap. 9, §. 10*, dit : *Ibi Æthiopiæ conveniunt naves : namque eas plicatiles humeris transferunt, quoties ad cataractas ventum est.* Strabon en parlera dans son XVII.e livre.

» sont

» sont ces Sidoniens dont il parle ? ce ne sauroient être ceux de » la Phœnicie ; car, après avoir parlé du genre, il n'eût pas » nommé l'espèce <1>. 3.° Qui sont les Érembes ? ce nom est » nouveau. » — PAGE 38.

Un grammairien de notre siècle, Aristonique <2>, là où il traite *des* ERREURS *de Ménélas*, rapporte bien des manières dont les critiques ont prétendu résoudre chacune de ces questions : nous nous contenterons d'en parler sommairement.

De ceux qui font arriver Ménélas par mer en Æthiopie, les uns veulent qu'il ait fait le tour par Gadès, jusque dans la mer Indienne <3>; ainsi expliquent-ils la durée du voyage, que Ménélas dit avoir été de huit ans : les autres prétendent qu'il aura pu naviguer, ou sur l'isthme <4> qui touche au golfe Arabique, ou sur quelqu'un des canaux [pratiqués en Ægypte, pour communiquer du Nil à ce golfe].

Quant au tour [entier de l'Afrique], Cratès, à qui est due cette idée, n'étoit nullement forcé d'y recourir. Ce n'est pas que la chose soit impossible, non plus que l'arrivée d'Ulysse <5> aux

<1> C'est-à-dire, *après avoir cité les Phœniciens, parmi lesquels les Sidoniens sont compris, il n'auroit pas cité ces derniers.*

<2> Il avoit écrit, sur l'Iliade et l'Odyssée, un traité divisé en six livres : nous en parlons plus en détail dans nos Prolégomènes.

<3> C'est-à-dire le tour entier de l'Afrique, en partant de Cadiz, et en doublant le cap que nous appelons *de Bonne-Espérance.* Telle étoit l'opinion de Cratès, qui vouloit expliquer toutes les expressions d'Homère d'après les hypothèses mathématiques. Quand on demandoit comment Ménélas, errant sur la Méditerranée, avoit pu parvenir jusqu'en Æthiopie, Cratès répondoit que Ménélas étant sorti de la Méditerranée, étoit entré dans la mer Atlantique, d'où il avoit pu facilement arriver par mer jusqu'en Æthiopie. En cela, il suivoit l'hypothèse des mathématiciens, qui disoient que la Terre-habitée, dans toute sa partie méridionale, étoit entourée par la mer Atlantique et par les autres mers contiguës à celle-là. Ainsi, dans cette hypothèse, de Gadès on pouvoit naviguer, non-seulement jusqu'à l'Æthiopie, voisine de l'Ægypte, mais même jusqu'aux Indes et à l'extrémité de l'Orient.

Mais comment se persuader que les Grecs aient pu faire de semblables voyages, au siècle de Ménélas, c'est-à-dire dans un temps où ils ne soupçonnoient encore ni l'existence du détroit, ni l'existence de l'océan Atlantique ; dans un temps où ils ne naviguoient que sur des espèces de pirogues ; où ils ignoroient que l'Afrique fût une presqu'île ! ....

<4> L'isthme de Suez. Ils supposoient cet isthme couvert par la mer, comme Strabon va l'expliquer un peu plus bas.

<5> Strabon, par-tout, soutient qu'Ulysse a voyagé sur l'Océan, et que, par conséquent,

PAGE 38.

lieux où, selon le poëte, les vents le portèrent ‹1›: mais les hypothèses mathématiques de Cratès * n'exigent point une pareille supposition; et sur-tout la durée du voyage se conçoit autrement. Ménélas aura pu s'arrêter, soit involontairement, à cause des vents contraires, comme après la tempête dans laquelle sa flotte de soixante navires fut réduite à cinq [a], soit volontairement, par des motifs d'intérêt. Nestor ne dit-il pas de lui,

*Voyez ci-dessus, page 54 de la version Française, 31 du texte Grec.

[a] Odyss. lib. III, v. 299.

> C'est ainsi qu'amassant de l'or et des richesses
> Il parcouroit les mers ! . . . .

Ibid. v. 301.

et Ménélas lui-même s'exprime ainsi :

> Dans ma course, j'ai vu Cypre et la Phœnicie,
> Le pays de l'Ægypte . . . .

Ibid. lib. IV, v. 83 et seqq.

Pour la navigation sur l'Isthme * ou sur quelque canal **, elle pourroit, si le poëte en parloit, s'admettre comme une simple fiction; mais comme il n'en parle pas, c'est une supposition gratuite et absurde. Je dis absurde, 1.° parce que, antérieurement au siége de Troie, il n'existoit point là de canal (Sésostris, qui avoit essayé d'en pratiquer un ‹2›, avoit, dit-on, abandonné ce projet, de crainte que la

* Voyez ci-derrière, note 4.

** Voyez ibid.

il a passé le détroit de Cadiz. Strabon doit donc avouer ici que Ménélas pouvoit en avoir fait autant; mais il observe qu'on ne doit pas le supposer sans nécessité.

‹1› Sans doute, la navigation d'Ulysse n'a rien d'impossible, si on se borne à reconnoître les lieux qu'il est censé avoir visités, dans ceux que j'ai indiqués note 4, *pag. 50*; note 4, *pag. 51*. Mais elle seroit certainement impossible pour l'époque du siége de Troie, et même pour le siècle d'Homère, si l'on vouloit, comme Strabon, transporter Ulysse dans l'océan Atlantique. G.

‹2› Strabon paroît suivre ici l'opinion d'Aristote [1], qui attribue à Sésostris la construction du premier canal qui joignit la Méditerranée, ou plutôt la branche Pélusiaque du Nil, avec le golfe Arabique. Pline [2] a suivi la même tradition. Strabon, au livre XVII, *pag. 804*, ajoute que d'autres auteurs ont attribué ce canal au fils de Psammétique, c'est-à-dire, à Nécos; et c'est le sentiment d'Hérodote [3] et de Diodore [4].

Il est possible qu'il soit question, dans ces auteurs, de deux tentatives différentes pour creuser ce canal. Sésostris vivoit, à ce que l'on croit, 1356 ans avant J. C., Nécos 615 ans avant la même époque. Environ un siècle après Nécos, Darius, fils d'Hystaspe, entreprit le même travail, et ne le termina point, par la fausse idée que le niveau du golfe Arabique étoit plus élevé que celui de la Méditerranée. Ptolémée Philadelphe [5] démontra cette erreur, en joignant le golfe au Nil sans

[1] *Aristot. Meteorol.* lib. I, cap. 14, p. 548. = [2] *Plin.* lib. VI, cap. 33. = [3] *Herod.* lib. II, §. 158, p. 181. = [4] *Diodor. Sicul.* lib. I, §. 33, pag. 39. = [5] *Diodor. Sicul.* lib. I, §. 33, pag. 39. *Strab.* lib. XVII, pag. 804. *Plin.* lib. VI, cap. 33.

superficie de la mer * ne fût trop élevée); 2.° parce que l'Isthme n'étoit point non plus navigable. Mal-à-propos Ératosthène suppose-t-il <1> le contraire; mal-à-propos prétend-il que, pour lors, le détroit des Colonnes, par lequel la mer extérieure se trouve réunie à la mer intérieure, n'étant point encore ouvert, celle-ci, plus élevée que l'Isthme, le couvroit entièrement <2>, et que, après l'ouverture du détroit, devenue plus basse, elle découvrit les terres aux environs du Casius * et de Péluse ** jusqu'à la mer Érythrée <3>. En effet, où l'histoire nous apprend-elle que le détroit n'étoit point ouvert antérieurement à la guerre de Troie! Le poëte <4> l'auroit-il donc supposé tout ensemble, ouvert, afin qu'Ulysse ait pu y passer pour pénétrer jusque sur l'Océan, et fermé, afin que, l'Isthme étant encore submergé par les eaux, Ménélas ait pu naviguer d'Ægypte jusque sur la mer Érythrée! Toutefois, il introduit Protée disant à ce prince:

PAGE 38.

* C'est-à-dire, *dans le golfe Arabique.*

* *Mont el-Kas.*

** *Tineh.*

PAGE 39.

> Mais les dieux t'enverront aux *bornes* de la terre,
> Aux Champs Élysiens. . . . .

Odyss. lib. III, v. 563.

Et que, par ces *bornes*, il entende quelque lieu placé vers les extrémités occidentales de la terre <5>, ce qu'il ajoute du Zéphyr le prouve bien,

> Où, pour rafraîchir l'air, sans cesse l'Océan
> Du murmurant Zéphyr transmet la douce haleine <6>:

Ibid. v. 567.

causer aucune inondation. Sous Trajan et sous Hadrien, la communication existoit encore [1]; et l'on est étonné de voir, dans le dernier siècle, le divan du Caire persuadé de l'impossibilité de la rétablir, toujours sous le prétexte de la différence des niveaux des mers. G.

<1> Étoit-ce donc pour défendre Homère qu'Ératosthène avoit fait cette supposition! nullement; mais ceux qui vouloient justifier le poëte, s'appuyoient de l'autorité d'Ératosthène sur ce point.

<2> Je parlerai de cette opinion dans l'une des notes sur la *page 49* du texte. G.

<3> Cette dénomination de *mer* ÉRYTHRÉE ou ROUGE, sous laquelle souvent sont comprises différentes mers d'une vaste étendue, ici semble se restreindre au *golfe Arabique.*

<4> Éclaircissemens n.° LXIV.

<5> *Voyez* ci-dessus, *pag. 3* du texte Grec, *5* de la version Française, note 4.

<6> Puisque Ménélas, qui naviguoit sur la Méditerranée, devoit être porté jusqu'aux extrémités occidentales de la terre, désignées ici par les Champs Élysiens, il falloit donc

[1] *Ptolem.* lib. IV, cap. 5, p. 120. *Chronicon Orientale*, p. 53. *Macrizi*, apud *Golium* in *Alfergano*, p. 153.

PAGE 39. [mais suivons - nous Ératosthène !] tout ici devient énigme ‹1›.

Au reste, si le poëte, effectivement, a voulu que jadis l'Isthme fût submergé, quelle justesse n'acquiert pas ce qu'il dit * du *partage* des Æthiopiens, séparés totalement par un semblable détroit ‹2› !

* *Voyez* ci-dessus, *page 67* et *68* de la version Française, *32* et *33* du texte Grec.

Mais quant aux Æthiopiens fixés sur les bords de la mer extérieure et de l'Océan *, quelle vue de commerce ‹3›, quelle espérance de gain, eût conduit chez eux Ménélas ! Télémaque et ses compagnons s'étonnent des richesses rassemblées dans le palais de ce prince, et qui sont,

* C'est-à-dire, *de l'Océan méridional.*

Odyss. lib. III, v. 73.

De l'*électre* ‹4›, de l'or, de l'argent, de l'ivoire.

De toutes ces choses, excepté l'ivoire, rien n'abonde chez ces Æthiopiens, peuples, pour la plupart, indigens et nomades.

« — Il est vrai; mais non loin d'eux est l'Arabie, non loin d'eux

qu'alors la communication de la Méditerranée avec l'Océan fût ouverte. Voilà, ce semble, la conséquence que Strabon veut tirer de la citation du vers d'Homère.

‹1› Le texte dit seulement : Ταῦτα γὰρ αἰνίγματος πλήρη. Nous avons pensé que cela devoit être rapporté au système d'Ératosthène, système dont notre géographe vient de parler, et dans lequel tous les passages que Strabon vient de citer, deviennent autant d'énigmes. Nous ne dissimulerons point que les autres interprètes ne paroissent pas avoir regardé ce passage comme susceptible d'un pareil sens. La version Latine, adoptée par Casaubon, et tout récemment par M. de Siebenkees, porte : *Hæc enim sunt plena obscurarum quæstionum.* Dans la version Italienne on lit : *Tutti questi luoghi sono pieni d'oscure difficoltà.* M. de Bréquigny avoit traduit : *Car ici tout est plein d'allégories.* Mais on ne sauroit disconvenir que d'après ces différentes interprétations, lesquelles donnent toutes le même sens, le raisonnement de Strabon ne présente aucune suite, et qu'on ne voit point ce qu'il peut en avoir voulu conclure.

‹2› A ce qu'il paroît, Strabon ici veut rappeler ce que lui-même a dit plus haut, pour justifier Homère contre ceux qui accusoient ce poëte d'ignorance, au sujet du *partage* des Æthiopiens en Æthiopiens orientaux et occidentaux. Il montre qu'ils se contredisent, et qu'ils sont inconséquens, lorsqu'ils veulent que l'Isthme ait été inondé, et qu'ensuite ils demandent, comment Homère a pu supposer les Æthiopiens partagés en orientaux et occidentaux.

‹3› En effet, les vers d'Homère, cités un peu plus haut, paroissent bien dire que les longs voyages de Ménélas avoient pour but le commerce. Après avoir réfuté l'opinion suivant laquelle Ménélas seroit arrivé en Æthiopie, en faisant le tour par Cadiz, ou en traversant l'isthme de Suez, alors submergé par la Méditerranée, Strabon va montrer que ce prince ne sauroit être supposé avoir été chez les Æthiopiens fixés sur la mer extérieure, attendu que rien n'eût pu l'engager à faire un tel voyage.

‹4› C'étoit un métal naturel ou artificiel, composé d'or et d'argent, dont Strabon parlera au livre III, *pag. 146;* et là nous ferons, à ce sujet, quelques remarques. Ce mot signifioit aussi de l'*ambre.*

» est l'Inde (du moins en partie) : l'Arabie, qui, de toutes les contrées, seule s'appelle *Heureuse ;* l'Inde, que, sans l'appeler de » même, on suppose ou plutôt on sait être fort *heureuse.* » — PAGE 39.

Mais Homère n'a point connu l'Inde : s'il l'eût connue, il en eût parlé <1>. Et l'Arabie, qu'aujourd'hui on appelle *Heureuse,* pour lors très-peu riche, manquoit elle-même de tout ; ses habitans n'étoient que des scénites <2>. C'est dans un de ses plus petits cantons que naissent les aromates, production à laquelle, d'après le prix et la rareté dont une pareille marchandise étoit chez nous, tout le pays a dû son surnom <3>. Si, aujourd'hui, les Arabes vivent dans l'abondance et sont riches, c'est que leur commerce est devenu fort actif et fort étendu ; mais, selon toute apparence, jadis il n'étoit pas considérable. Quant aux aromates, un marchand, un chamelier <4>, pouvoit s'enrichir en trafiquant de ces denrées : Ménélas ne le pouvoit que par le pillage <5>, ou par des présens de rois et de princes en état de donner, et que l'éclat de son

<1> Ce genre de preuves, comme Strabon lui-même l'a déjà observé plus d'une fois, est bien foible. Cependant ici on pourroit croire qu'il l'admet. *Voy.* ci-dessus, *p. 78,* note 1.

<2> Littéralement : *Et sa ville* (ou *sa cité*) *n'étoit composée que d'hommes scénites,* c'est-à-dire, *habitant-sous-des-tentes ;* Καὶ ἡ πόλις αὐτῆς, σκηνιτῶν ἀνδρῶν. Casaubon pensoit que notre géographe avoit voulu parler de *Carna* ou *Carana,* la plus grande cité des Arabes.

Peut-être ici le texte est-il altéré ; peut-être devroit-on lire, καὶ αἱ πόλεις αὐτῆς ; *et ses villes* (ou, pour parler plus juste, *ses cités*) *ne sont que des réunions de scénites.* On pourroit encore supposer que la véritable leçon doit être, καὶ ἡ πολλὴ αὐτῆς, *la plus grande partie n'est habitée que par des scénites ;* par opposition à ce qui suit, ὀλίγη δ' ἀρωματοφόρος.

<3> Le nom d'Arabie Heureuse est maintenant borné à l'Yémen ; les anciens étendoient cette dénomination beaucoup plus loin, en y comprenant tout l'Hedjaz et même le Nedjed el-Ared. Il est vraisemblable que Strabon parle ici d'un canton de l'Hedjaz, situé à deux journées au sud de la Mekke, où les Minéens cultivoient quelques aromates. C'étoit la contrée la plus septentrionale de l'Arabie aromatifère : j'en parlerai au XVI.e livre. Observez cependant que les nomades seuls habitoient dans des camps, au lieu que les Arabes cultivateurs habitoient dans des villes. G.

<4> Les commerçans Arabes, pour le transport des marchandises, se servoient de cette espèce de chameaux que les Latins ont appelés *dromedarios,* et les Grecs δρομάδας. C'est de là que chez Strabon les noms de καμηλίτης, *chamelier,* et de καμηλέμπορος, *marchand-à-chameaux,* sont souvent synonymes.

<5> Le grec porte, λαφύρων. Ce terme signifie proprement, *dépouilles enlevées à un ennemi vivant.* Les Grecs avoient un autre terme pour signifier les dépouilles enlevées aux morts. Ici cette expression désigne en général le butin que Ménélas pouvoit faire sur les côtes où ses vaisseaux abordoient, et qu'il traitoit quelquefois en pays ennemi.

PAGE 40. nom, de sa gloire, eût disposés d'avance à le gratifier. Les Ægyptiens, au contraire, ainsi que ceux des Æthiopiens et des Arabes qui les avoisinent, n'étoient ni tellement dépourvus de tout <1>, ni si fort étrangers à la gloire des Atrides, sur-tout depuis le succès de la guerre de Troie, que Ménélas ne pût espérer d'en tirer parti. Agamemnon ne portoit-il point une cuirasse,

Iliad. l. XI, v. 20.

> Dont Cinyras, en Cypre, instruit de son renom,
> De l'hospitalité fit le gage et le don!

D'ailleurs, il faut le dire, la plus grande partie du temps que Ménélas employa dans ses voyages, se passa en Phœnicie, en Syrie, en Ægypte, en Libye, autour de Cypre, et, à parler en général, le long de nos côtes ou de nos îles <2>. Véritablement, c'étoit de là qu'il pouvoit tirer des rétributions, ou à titre d'hospitalité, ou même par le pillage, sur-tout chez les nations alliées aux Troyens: mais, sur les bords de la mer extérieure et au loin, les pays barbares ne présentoient aucun appât de ce genre.

Si donc Ménélas est dit *avoir été* en Æthiopie, c'est qu'il aura été jusqu'aux frontières de ce pays vers l'Ægypte <3> : car, peut-être ces frontières étoient-elles alors plus voisines de Thèbes qu'elles ne le sont présentement (aujourd'hui les plus avancées ne s'étendent point au-delà de Syéné <4> et de Philes * <5>, deux villes, dont la première appartient à l'Ægypte, et la seconde est habitée en commun par des Æthiopiens et des Ægyptiens). Venu jusqu'à Thèbes, que de là, Ménélas aidé, comme naturellement il put

* C'est ainsi que Strabon écrit ce nom, Φίλαι.

<1> « Littér. *ni si parfaitement étrangers à* » *la civilisation*, *οὐθ' οὕτω τελέως ἄβιοι* : ici le » terme *ἄβιοι* signifie *ne vivant point en société*, » ou *vivant sans civilisation*, *sans culture et* » *en nomades*. Strabon paroît avoir voulu faire » allusion aux passages d'Homère qu'il a déjà » cités plus haut, et qu'il rappellera dans son » VII.e livre. » CASAUBON.

Cette interprétation nous a paru trop subtile : nous croyons avoir rendu le seul sens dont ici le terme *ἄβιοι* soit susceptible.

<2> *Le long de nos côtes et de nos îles*; c'est-à-dire, le long des côtes et des îles de la Méditerranée. Cette expression est familière à Strabon; il appelle aussi fort souvent la Méditerranée, *notre mer*.

<3> Éclaircissemens n.° LXV.

<4> Syéné, aujourd'hui Assuan ou As-Suan. G.

<5> *Philes* étoit bâtie dans une petite île formée par le Nil; cette île est appelée maintenant *Hessa*, ou plus exactement *el-Heïf*. G.

l'être, des secours hospitaliers d'un roi, *eût été*, non-seulement jusqu'aux frontières, mais même jusque dans l'intérieur de l'Æthiopie, rien ne seroit plus simple ‹1›. Quant à [ce que peut signifier ici] l'expression, *avoir été*, Ulysse, pour s'être avancé des bords de la mer jusqu'à cet antre que lui-même avoue se trouver à l'entrée du pays des Cyclopes, ne dit-il pas *avoir été* dans ce pays? pareillement, à l'égard de l'Æolie, de la Læstrygonie, en un mot, de tous les pays où il pouvoit avoir relâché, ne dit-il pas y *avoir été*? Ce sera de même, que Ménélas *aura été* en Æthiopie; ce sera de même, qu'il *aura été* en Libye, où, effectivement, il doit avoir abordé en quelques endroits; témoin le port voisin d'Ardania au-dessus de Parætonium, auquel on a donné le nom de ce prince ‹2›. PAGE 40.

‹1› Tous ces raisonnemens de Strabon sont extrêmement captieux. L'idée qu'il cherche à donner de Ménélas, en le peignant comme un héros que tous les autres souverains s'empressoient de combler de présens, est contraire à tout ce que l'antiquité a cru. Au temps du siége de Troie, les Grecs, encore barbares, n'étoient que des pirates, et ne savoient que saccager les contrées où ils abordoient. Aussi n'étoient-ils reçus chez aucun des peuples qui habitoient les bords de la Méditerranée, et particulièrement chez les Ægyptiens. Hérodote[1], qui n'avoit point l'enthousiasme de Strabon pour les écrits d'Homère, qui ne cherchoit pas à y trouver ce que ce poëte n'avoit point dit, et qui étudioit l'histoire des nations ailleurs que dans des poëmes, nous peint Pâris, arrêté en Ægypte lorsqu'il y aborda avec Hélène, obligé de l'y laisser et de se rembarquer sous trois jours. Quand ensuite Ménélas vint réclamer sa femme, on le conduisit jusqu'à Memphis seulement, où régnoit Protée. Hérodote ajoute qu'au moment de son départ, les vents étant contraires, Ménélas imagina d'immoler deux enfans du pays, et que cette atrocité le rendit si odieux, que pour éviter la vengeance des Ægyptiens, il fut contraint de se sauver par mer sur les côtes d'Afrique.

Il s'en faut donc beaucoup que Ménélas, reçu un instant en Ægypte, où il abusa si étrangement de l'hospitalité qu'on lui accordoit, ait eu la possibilité de remonter tranquillement le Nil jusqu'en Æthiopie, où rien ne l'appeloit. Au reste, Homère ne l'a point dit; et le rapport des prêtres de Memphis à Hérodote, étant contraire aux sophismes de Strabon, suffit pour les détruire. G.

‹2› Strabon, liv. XVII, *pag. 838*, parlant du port dit *de Ménélas*, le place près d'un cap, que, là, il nomme *Ardanaxès*, et où, dit-il, on trouve un mouillage. Ce cap *Ardanaxès* semble avoir été le même lieu que Strabon nomme ici *Ardania*. Le port, dit *de Ménélas*, est resté célèbre dans l'histoire Grecque. Ce fut là qu'Agésilas, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, termina sa glorieuse carrière. M. d'Anville, dans sa carte intitulée *Orbis Romani pars Orientalis*, place le cap *Ardanaxès* environ par 41° 32' de longitude, et 32° 20' de latitude

[1] *Herodot.* lib. II, §. 113-120.

PAGE 40.
7.° Sur les Sidoniens.

Si, après avoir parlé des Phœniciens [en général], il nomme [spécialement] le peuple de leur métropole, de Sidon *, c'est une figure usitée. Homère l'emploie souvent, par exemple, quand il dit,

* *Seïde.*

Iliad. l. XIII, v. 1.

> Sitôt que Jupiter aux vaisseaux des Hellènes
> Eut guidé la fureur des Troyens et d'Hector <1>;

comme aussi,

Ibid. lib. II, v. 641.

> Car déjà d'Œneüs les enfans n'étoient plus,
> Et le blond Méléagre avoit péri lui-même <2>;

et encore,

Ibid. lib. VIII, v. 47.

> De l'Ida, du Gargare <3>, il atteint le sommet;

de même,

Ibid. lib. II, v. 536.

> . . . . Ceux de l'île d'Eubœe;
> De Chalcis, d'Érétrie <4>. . . . .

Sapho dit également,

Sapph. Frag. VII, edit. Wolf. p. 16.

> Soit que Cypre ou Paphos, cette ville *au-bon-port* <5>,
> Te retienne. . . . .

septentrionale. Dans la même carte, le port de Ménélas est placé plus à l'ouest.

Quant à *Parætonium*, aujourd'hui al-Baretoun, nous en parlerons au livre XVII.

<1> Strabon veut dire que, dans ces vers, Homère, après avoir nommé les Troyens en général, nomme Hector en particulier.

<2> Le poëte, après avoir cité les fils d'Œneüs, nomme Méléagre, l'un des fils de ce prince.

<3> Le *Gargarus* étoit une des branches les plus élevées du mont *Ida* dans la Troade. Pline la nomme *Gargara* [1]. G.

<4> *Chalcis* et Érétrie étoient deux villes de l'Eubœe. Le nom moderne de cette île est Égripo, dont nos marins ont fait Négrepont. G.

<5> Au lieu de *cette ville au-bon-port*, le texte semble dire, *ou Panorme :* ἢ Πάνορμος. Que *Paphos* ait été une ville de Cypre, comme Strabon le fait ici remarquer, c'est ce que tout le monde sait; mais qu'il y ait eu aussi dans cette île une ville appelée *Panorme*, comme notre géographe peut paroître l'établir par la citation même du vers isolé qui se lit ici, c'est ce qui ne se trouve dit nulle part ailleurs. Casaubon a pensé que peut-être il falloit lire, non pas ἢ Πάνορμος, *ou Panorme*, mais ἡ πάνορμος (scilic. Πάφος), *ou Paphos, cette ville au-bon-port :* et il a très-bien appuyé sa conjecture, en rappelant qu'Homère donne aux ports, λιμένες, l'épithète de πάνορμοι, et que Strabon, liv. XIV, *pag. 683*, fait l'éloge du port de Paphos; éloge qui semble confirmé par un vers d'Alcman. M. de Bréquigny croyoit que cette restitution n'étoit pas nécessaire. Selon lui, « Relativement à l'idée » de Strabon, il suffisoit que dans le vers de » Sapho le nom de Paphos, ville de Chypre, » fût employé après le nom de l'île même : le

[1] Lib. V, cap. 32.

Mais,

Mais, de plus <1>, pour faire ainsi mention particulière des Sidoniens, après avoir cité en commun les Phœniciens, Homère pouvoit avoir un motif : on l'a souvent cherché ; le voici. Sans doute, s'il ne se fût agi que de nommer les lieux par ordre, il eût suffi de faire dire à Ménélas, PAGE 41.

Dans ma course, j'ai vu Cypre et la Phœnicie,
Le pays de l'Ægypte et de l'Æthiopie :

mais, pour nous faire entendre que le séjour de ce prince à Sidon avoit été prolongé à cause de l'agrément dont il y avoit joui, le poëte a cru à propos, soit ici de rappeler le nom des Sidoniens, soit ailleurs de faire mention de leur industrie, et de l'hospitalité qu'avant le siége de Troie Hélène et Pâris avoient trouvée parmi eux <2>. Voilà pourquoi il place chez ce dernier quantité de leurs beaux ouvrages, tels que

Des voiles précieux, ouvrages de ces femmes Iliad. l. VI, v. 289.
Que le divin Pâris emmena de Sidon,
Lorsqu'au travers des mers fuyant avec Hélène,
Les vents l'eurent forcé d'aborder dans ce port ;

comme aussi chez Ménélas, qui dit à Télémaque,

Recevez de ma main ce vase ciselé : Odyss. lib. IV, v. 617 ; lib. XV, v. 115.
Il est d'argent, et l'or en couronne la lèvre.
Travaillé de la main de l'immortel orfévre,
Ouvrage de Vulcain, il fut pour moi le don
D'un héros libéral, du prince de Sidon,
Alors que son palais me reçut dans ma route......

Ici l'expression, *ouvrage de Vulcain,* est hyperbolique ; ainsi appelle-t-on les belles choses, *ouvrages de Minerve,* ou *des Grâces,* ou

» mot de *Panorme,* qui s'y trouve ensuite, » n'a rien de commun avec le but de la ci- » tation, ce qui n'est point extraordinaire. » M. de Bréquigny étoit donc resté persuadé que, dans le vers de Sapho, il s'agissoit de *Panorme,* aujourd'hui *Palerme,* ville de la Sicile, près de laquelle Vénus avoit un temple fameux. Mais cette opinion s'accorderoit peut-être difficilement avec l'époque de la fondation de l'ancienne *Panorme.* D'après tous les témoignages rassemblés par Cluvier, il paroît constant que Sapho florissoit près de cinquante années avant que la ville de *Panorme,* en Sicile, existât.

<1> Éclaircissemens n.° LXVI.

<2> Éclaircissemens n.° LXVII.

PAGE 41.

des Muses ‹1›. Mais, que les Sidoniens fussent d'excellens artistes, Homère l'annonce, quand il loue ce vase qu'Eunée donna pour racheter Lycaon ‹2› :

Iliad. lib. VII, v. 468.

Par les Phœniciens dans ces lieux apporté,
Des artistes adroits que Sidon seule enfante
Il est l'ouvrage, et rien ne l'égale en beauté.

8.e Sur les Érembes.

Quant aux Érembes, ils ont fourni matière à bien des discussions ‹3›. L'opinion la plus probable est qu'il s'agit ici des Arabes ; notre Zénon veut même lire,

Le peuple de Sidon*, ainsi que les Arabes.

* *Voyez* ci-dessus, *pages 13, 19, 20, 55, 80* de la version Française.

Mais il n'est point nécessaire de toucher à la leçon, qui est ancienne. Il vaut mieux supposer un de ces changemens de nom,

‹1› En général, Homère attribue à Vulcain tous les ouvrages d'art peu communs chez les Grecs de son temps, et à la perfection desquels leurs artistes n'étoient pas encore en état d'arriver. Bien vraisemblablement c'étoit en Asie qu'avoient été exécutés, c'étoit d'Asie qu'étoient venus, tous les morceaux précieux qui servoient de type à ses descriptions poétiques. Tous les vases bien travaillés qu'il suppose avoir été possédés par des princes Grecs, ne sont que des présens faits par des peuples, des princes ou des hôtes Asiatiques. La cuirasse d'Agamemnon [1] est un don de Cinyras, roi de Chypre ; le vase proposé par Achille pour prix dans les jeux funèbres célébrés en l'honneur de Patrocle [2], est un don fait par les Sidoniens à Thoas, roi de Lemnos. Cet autre vase que, dans le passage cité ici par Strabon, Ménélas donne à Télémaque, vient d'un prince de Sidon, appelé *Phædime* (supposé toutefois que cette dénomination, qui pourroit être épithétique, soit ici un nom propre) ; et c'est de Sidon encore que vient le voile si admirablement peint qu'Hécube [3] offre et consacre à Minerve. Lorsqu'il attribue aux Phæaciens, habitant une île de la mer Ionienne et commerçant avec les peuples d'occident, toutes les richesses qu'il décrit [4], on peut croire qu'il transporte à ces insulaires tous les avantages dont il avoit vu jouir les nations opulentes de l'Asie. En effet, dans tout ce qu'il dit des Phæaciens, on reconnoît ce qu'Ézéchiel dit des Phœniciens et des Tyriens. On croiroit que le poëte a voulu simplement nous dépayser; et en effet il n'a pas même désigné clairement le lieu où il plaçoit une nation si riche. On sent bien que, en nous donnant pour *ouvrages de Vulcain*, ces chiens d'or qui étoient *exempts de mort et de vieillesse*, il a prétendu parler d'ouvrages singuliers, et dont rarement on rencontroit des modèles.

‹2› Lycaon, fils de Priam, fut pris par Achille, et racheté par Eunée dans l'île de *Lemnos*. G.

‹3› Hésychius dit formellement que par le nom d'*Érembes*, on entendoit tantôt des *nomades*, tantôt des *Æthiopiens*, tantôt des *Arabes*, tantôt des *Indiens*, tantôt des *Arabiens*. ἘΡΕΜΒΟΙ. Νομάδες, Αἰθίοπες, Ἄραβες, Ἰνδοὶ, Ἀράβιοι. *Voyez* la note 4, *page 19* de la version Française.

[1] *Iliad.* lib. XI, v. 20. — [2] *Ibid.* lib. XXIII, v. 741. — [3] *Ibid.* lib. VI, v. 289. — [4] *Odyss.* lib. VI, v. 100 et seqq.

PAGE 42.

si ordinaire à l'égard de toutes les nations; et c'est ce que certains auteurs établissent par la comparaison des lettres * <1>. Celui qui, selon moi, raisonne le mieux, c'est Posidonius <2>, qui cherche ici l'étymologie des noms, dans l'affiliation et la communauté d'origine des peuples. Suivant lui, *Arméniens*, *Syriens*, *Arabes*, tous, par leur dialecte, leur genre de vie, leurs traits, et sur-tout leur proximité, paroissent bien n'être que la même nation; témoin la Mésopotamie <3>, où se rencontre un mélange des trois peuples, et où leur ressemblance est la plus frappante. Si, d'après le climat, les habitans du nord de cette province * diffèrent assez sensiblement de ceux du sud *, comme ceux du centre ** diffèrent aussi des uns et des autres, les traits communs dominent toujours. Pareillement, les *Assyriens*, les *Ariens* <4>, les *Araméens* <5>, ont beaucoup de ressemblance, soit entre eux, soit avec les autres peuples que nous venons de citer. Posidonius pense <6> que leurs diverses dénominations ont aussi beaucoup d'affinité entre elles; car ceux que nous appelons *Syriens*, se donnent à eux-mêmes le nom d'*Araméens* <7>, auquel ressemblent les noms d'*Arméniens*, d'*Arabes* et d'*Érembes*.

* C'est-à-dire, *des lettres radicales qui entrent dans la composition de ces noms.*

* C'est-à-dire, *les Arméniens.*

* C'est-à-dire, *les Arabes.*

** C'est-à-dire, *les Syriens.*

<1> Éclaircissemens n.° LXVIII.

<2> Dans la suite, Strabon rapportera de nouveau cette opinion de Posidonius, et s'étendra davantage sur ce sujet. Au reste, pour peu qu'on ait de connoissance des langues Orientales, on reste convaincu que ces noms ont entre eux une grande affinité, et sont presque tous dérivés de l'hébreu.

<3> La Mésopotamie, comme son nom l'indique, étoit située entre deux fleuves, le Tigre et l'Euphrate. Les Arabes modernes l'appellent dans le même sens *al-Djézira*, ou *l'Île*, parce qu'ils n'ont point de terme pour désigner une presqu'île. G.

<4> Éclaircissemens n.° LXIX.

<5> Dans la Bible, les noms d'Aram et d'Araméens sont toujours donnés à la Syrie et aux Syriens; et comme ces peuples occupoient autrefois une très-vaste étendue de pays [1], on en distinguoit les diverses parties en leur donnant des surnoms particuliers. C'est ainsi que la Mésopotamie s'appeloit *Aram-Naharaïm*, ou *la Syrie des rivières*; les environs de Damas, *Aram-Dammeseck*, &c.[2] J'ai déjà observé [3] que le mot *Aram*, indiquant un pays élevé, ne convenoit point à la Mésopotamie, et que c'est un nom qu'elle paroît avoir emprunté des peuples descendus des hauteurs du Caucase en passant par l'Arménie et l'Assyrie. Aussi Pline [4] nous apprend-il que les très-anciens historiens donnoient aux Scythes le nom d'*Araméens*; et cette opinion s'accorde avec celle de Posidonius. G.

<6> Éclaircissemens n.° LXX.

<7> Éclaircissemens n.° LXXI.

[1] *Plin.* lib. V, cap. 13. *Eustath. in Dionys. Perieg.* v. 772. = [2] *Bochart, Phaleg*, lib. II, cap. 6. = [3] *Géograph. des Grecs analys.* pag. 104. = [4] *Plin.* lib. VI, cap. 19.

PAGE 42. Peut-être même ce dernier nom est-il simplement un terme, par lequel les anciens Grecs auront voulu désigner les *Arabes*, et que son étymologie put contribuer à faire adopter <1> : car beaucoup la déduisent du genre de vie de ces Érembes <2>, habitués à demeurer sous terre, et que, par la suite, afin de s'expliquer plus clairement, on a nommés *Troglodytes* *. Or, ces *Troglodytes* ne sont autres que des *Arabes*, fixés sur les bords du golfe Arabique, du côté de l'Ægypte et de l'Æthiopie <3>. Ce seront donc là les peuples que le poëte aura voulu indiquer par le nom d'*Érembes*. Ce seront là ces *Érembes* chez lesquels Ménélas aura prétendu *avoir été* ; et cela dans le même sens <4> qu'il disoit *avoir été* chez les Æthiopiens. En effet, ils sont, comme les Æthiopiens, voisins de la Thébaïde ; et, sans doute, Ménélas les citoit ainsi que ceux-ci, non pour vanter le commerce et le gain qu'il avoit faits avec eux, et qui ne pouvoient être considérables, mais pour se glorifier de la longueur du voyage ; car, à voyager si loin, il y avoit de la gloire : témoin l'éloge,

* *Voyez* ci-dessus, *page 3* de la version Française, et *page 20*, not. col. 2.

.... Il a de beaucoup d'hommes
Parcouru les cités et reconnu l'esprit ;

et encore,

Ce n'est qu'après huit ans d'ERREURS et de travaux,
Qu'enfin je rapportai. ....

De plus, observons qu'Hésiode, dans son CATALOGUE <5>, s'exprime ainsi :

La fille d'Arabus, héros à qui jadis
L'aimable Thronia, de Bélus descendue,
Et l'*impassible* <6> Hermès avoient donné le jour ;

et Stésichore dit la même chose. Ainsi on peut croire que, au

<1> Éclaircissemens n.° LXXII.

<2> Éclaircissemens n.° LXXIII.

<3> Sur les Érembes, *voyez* la note 4, *pag. 19*, et observez que Strabon ne relègue ces peuples sur les bords du golfe Arabique, que parce que de son temps la civilisation étant répandue sur toutes les côtes de la Méditerranée, on n'y trouvoit plus de Troglodytes : mais il est certain que les premiers habitans des montagnes et des bords montueux de la mer, se sont logés dans le creux des rochers, avant de penser à se bâtir des villes. Les côtes de la Palestine et de la Phœnicie offrent encore beaucoup de vestiges de ces antiques habitations. G.

<4> Éclaircissemens n.° LXXIV.

<5> Éclaircissemens n.° LXXV.

<6> Éclaircissemens n.° LXXVI.

PAGE 42.

siècle de ces poëtes, l'Arabie tenoit déjà son nom du héros Arabus <1>; mais que, peut-être, elle ne l'avoit pas encore aux temps héroïques.

Ceux qui des Érembes, des Céphènes <2>, des Pygmées, et de bien d'autres nations encore, font autant de peuples Æthiopiens, trouveront moins de croyance. Outre qu'ils n'en sont point dignes, ils confondent, en quelque sorte, l'historique et le mythique. Il en est de même de ceux qui placent des Sidoniens <3>, ainsi que des Phœniciens, sur la mer de Perse *, ou ailleurs sur l'Océan **, et font errer Ménélas sur cet Océan. Un motif, et même un motif bien fort pour ne point adopter leur opinion, est qu'ils se contredisent réciproquement. Ceux-là veulent que nos Phœniciens et nos Sidoniens soient une colonie de ce peuple qu'ils disent être fixé près

* C'est-à-dire, *le golfe Persique.*

** C'est-à-dire, *l'Océan méridional.*

<1> Cette étymologie est aussi incertaine que l'existence d'Arabus, personnage mythologique dont on ne sait rien. Il me paroît plus naturel de tirer le nom d'Arabie de celui d'*Éreb*, qui signifie la nuit ou l'occident [1], et de croire que ce nom a été donné à cette contrée, par un peuple qui occupoit la Perse dans une époque très-reculée. Ce même peuple paroît avoir eu pour limites orientales le fleuve *Bactrus*, et le pays qu'il a nommé *Bactriane*, du mot *Bakhter*, qui, dans sa langue, signifioit l'orient [2].

Il est possible que les dénominations de contrées orientales et occidentales, données d'un côté à la Bactriane, et de l'autre à l'Arabie et à la Syrie, remontent au temps de Bélus ou de Ninus son successeur. On sait que Bélus s'empara de l'Assyrie, que Ninus chassa de l'Asie les Scythes qui y régnoient depuis quinze cents ans [3], et les repoussa au-delà de l'*Oxus*, le même fleuve que le *Bactrus*. Il étoit donc naturel que les provinces qui limitoient ce vaste empire, prissent des noms qui indiquassent leurs positions respectives.

Ce fait seroit peut-être la plus ancienne tradition que l'on pût citer dans l'histoire de la géographie; il auroit plus de 5500 ans. G.

<2> Les Céphènes, suivant Hérodote [4], étoient sujets de Céphée; ils prirent ensuite le nom de Perses, de Persès, fils de Persée et d'Andromède. Selon Étienne de Byzance [5], les habitans de la Chaldée, sujets de Céphée, se nommoient autrefois Céphènes. Et comme Céphée régnoit aussi à Joppé, où s'est passée l'histoire d'Andromède [6], il falloit que ce prince fût souverain d'une partie de la Perse, de la Babylonie et de la Palestine. Aussi quelques auteurs le font-ils fils de Bélus. *Voyez* la note précédente. G.

<3> D'après le témoignage d'Hérodote, de Denys le Périégète, d'Hésychius, d'Eustathe, &c., nous savons que les Grecs ont quelquefois distingué deux peuples Sidoniens, placés l'un en Phœnicie, l'autre sur les bords de la mer Rouge.

[1] *Bochart, Phaleg*, lib. IV, cap. 2. — [2] *De Guignes, Histoire générale des Huns*, tom. II, pag. XCIII. — [3] *Justin.* lib. II, cap. 3, p. 48. *Diodor. Sicul.* lib. II, §. 5, p. 117 et seqq. — [4] *Herodot.* lib. VII, §. 61. — [5] *Steph. de Urbib.* verbo Χαλδαῖοι. — [6] *Voyez* la note 4, p. 19.

PAGE 43.

* Il s'agit ici de l'*Océan Indien*, que l'on nommoit *mer Érythrée*.

de l'Océan *, et avoir été nommé *Phœnicien* d'après la couleur de la mer *Érythrée* ⟨1⟩ ; ceux-ci veulent précisément le contraire ⟨2⟩.

Quelques auteurs transportent l'Æthiopie dans notre Phœnicie, et placent à Joppé le théâtre des aventures d'Andromède ⟨3⟩ ; non certes par ignorance des lieux, mais plutôt par une sorte de fiction mythique, pareille à celles dont Apollodore fait un sujet de reproche à Hésiode ainsi qu'aux autres poëtes, et auxquelles il compare, sans trop savoir comment, celles d'Homère ⟨4⟩.

Il rappelle ce qu'Homère dit du Pont-Euxin ⟨5⟩ et de l'Ægypte,

⟨1⟩ Le nom Grec des *Phœniciens*, Φοίνικες, signifie *rouge*, ainsi que le nom Grec de la mer Érythrée, Ἐρυθρά.

⟨2⟩ C'est-à-dire : « Ceux-ci veulent que » les Phœniciens et les Sidoniens, fixés sur » les bords du golfe Persique, soient des colo- » nies de ceux qui habitoient sur les côtes » de la Méditerranée. »

Il n'est nullement vraisemblable que les Sidoniens des bords de la Méditerranée aient été fonder une colonie dans le golfe Persique ; mais il est conforme aux anciennes traditions, et à la marche des peuples Asiatiques qui se sont portés vers l'occident, que des habitans de la mer Érythrée et du golfe Persique soient venus s'établir sur les rivages de la Méditerranée : c'est d'ailleurs l'opinion qu'Hérodote trouva établie chez les Perses [1]. Il existoit encore, au temps d'Alexandre, dans le golfe Persique, une ville nommée *Sidodona* [2], qui étoit située près du cap Gherd d'aujourd'hui. Il y avoit dans le même golfe, l'île de Tyr et celle d'*Aradus*, dont les noms ont aussi été transportés sur les côtes de la Phœnicie. Quant au nom de Phœniciens ou de *Rouges*, que portoient les habitans de ces lieux, il leur venoit de la couleur rouge des terres et des rochers qui bordent une partie du golfe Arabique et des côtes méridionales de l'Arabie, couleur que l'on retrouve jusque dans les montagnes de l'île d'Ormus. Cette espèce de phénomène avoit fait donner à toutes les mers comprises entre les côtes orientales de l'Afrique et l'Inde, le nom de mer Rouge, que les Grecs exprimèrent par le mot *Érythrée*, et il se communiqua à plusieurs des peuples qui en occupoient les bords. *Voyez*, pour plus de détails et pour les preuves, mes Recherches sur le golfe Arabique, *pag. 76-82*, et mes Recherches sur le golfe Persique ; celles-ci ne sont pas encore publiées. G.

⟨3⟩ Sur ce fait presque tous les géographes et les historiens sont d'accord, comme nous le montrerons ailleurs [3]. Strabon ne rejette cette opinion que parce qu'elle contrarie la sienne [4].

⟨4⟩ Il s'agit d'un passage du II.e livre des Commentaires d'Apollodore sur *le Dénombrement*, commentaires dont il a déjà été question [5], et dont il sera parlé plus au long dans la suite [6]. Dans cet ouvrage, Apollodore avoit souvent critiqué Homère. Strabon, de son côté, réfute fréquemment et victorieusement le commentateur.

⟨5⟩ Apollodore avoit dit que l'ignorance d'Homère sur tout ce qui concerne le Pont-Euxin, étoit palpable, vu que de quarante fleuves qui se dégorgent dans cette mer, il n'en avoit pas nommé un seul [7].

[1] *Herodot.* lib. I, §. 1. = [2] *Arrian. Histor. Indic.* cap. 37. = [3] Au livre XVI, pag. 759. = [4] *Voyez* les notes 4, pag. 19 ; 2, pag. 62 ; 3, pag. 68. = [5] *Voyez* ci-dessus, p. 65. = [6] *Strab.* lib. VII, pag. 298. = [7] *Voyez* lib. VII, loc. cit.

PAGE 43.

et l'accuse d'ignorance, comme ayant prétendu rapporter le vrai, et n'ayant su que donner le faux pour le vrai. Mais, qui donc accusera jamais d'ignorance, soit Hésiode, pour ses *Hémicynes* *, ses *Macrocéphales* *, ses *Pygmées* ** <1>; soit Homère lui-même pour ses mythes de même genre, entre autres le mythe des *Pygmées*; soit Alcman <2>, pour ses *Stéganopodes* *; soit Æschyle pour ses *Cynocéphales* *, ses *Sternophtalmes* **, et ses *Monommates* ***! lorsque <3>, même aux prosateurs, dont les ouvrages sont écrits en forme d'histoire, encore qu'ils ne s'annoncent point pour mythographes <4>, on passe bien des récits pareils; attendu que, sur-le-champ, on reconnoît chez eux le dessein formel de composer un tissu de mythes, non point faute de savoir le vrai, mais afin d'amuser et de surprendre par un merveilleux d'invention : s'ils paroissent mentir par ignorance, c'est qu'ils débitent de préférence et sérieusement, ceux de ces mythes qui sont relatifs à des pays peu ou point

* C'est-à-dire, *hommes-demi-chiens.*

* C'est-à-dire, *hommes-à-longues-têtes.*

** C'est-à-dire, *hommes-d'une-coudée.*

* C'est-à-dire, *hommes qui-se-couvrent-de-leurs-pieds.*

* C'est-à-dire, *hommes-à-têtes-de-chiens.*

** C'est-à-dire, *hommes-ayant-les-yeux-à-la-poitrine.*

*** C'est-à-dire, *hommes-à-un-seul-œil.*

<1> Apollodore n'a point dû citer Hésiode, pour prouver qu'il ne falloit pas s'étonner si Homère ignoroit la géographie, puisque ce même Hésiode et des poëtes plus modernes que lui, ont publié de pareilles fictions. En effet, ce n'est point par une suite de leur ignorance qu'Hésiode et les autres poëtes ont imaginé des Cynocéphales, des Stéganopodes, et autres monstres pareils; c'est uniquement par le désir de plaire, au moyen de leurs fictions : οὐκ ἀγνοίᾳ τῶν ὄντων, ἀλλὰ πλάσει τῶν ἀδυνάτων τερατείας καὶ τέρψεως χάριν. De là, quelle conséquence pouvoit tirer Apollodore!

<2> L'ancien interprète Latin avoit rendu le terme Στεγανόποδας par ceux-ci, *qui digitos interjectos alios pedum digitis habent;* on ne voit pas sur quel fondement. Peut-être le poëte avoit-il voulu parler de ces peuples de l'Inde que l'on disoit avoir les pieds si larges, que, couchés à terre, ils pouvoient s'en servir pour mettre tout le reste de leur corps à l'ombre, et se garantir de l'ardeur du soleil. On peut le soupçonner, non pas seulement d'après ce nom fabuleux et la force du terme, στεγανὸν, d'où ce même nom dérive, mais aussi d'après l'analogie des animaux à qui Suidas et Phavorinus donnent aussi le nom de στεγανόποδα, parce que, disent-ils, ils ont des pieds fort larges et point divisés en ongles; et tels sont les cygnes, les pélicans, les oies, les canards.

Au surplus, Alcman est un poëte célèbre, qu'on dit avoir été natif de Sardes en Lydie, et qui florissoit près de sept siècles avant l'ère Chrétienne. Il ne nous reste de ses poésies que de très-courts fragmens, cités par différens auteurs.

<3> Éclaircissemens n.° LXXVII.

<4> Le texte porte : Ἐὰν μὴ ἐξομολογῶνται τὴν μυθογραφίαν. M. Heyne a pensé [1] qu'il falloit lire, κἂν μή. En adoptant cette leçon, nous avons été tentés de hasarder la version littérale : *Encore qu'ils n'annoncent point une mythographie.* Voyez les Éclaircissemens n.° LXXVIII.

[1] *Apollod. Fragm.* tom. IV, pag. 1103.

PAGE 43.

connus ‹1›. Pour Théopompe, il annonce clairement son projet; car il dit que, dans son histoire, il rapportera les mythes plus sensément que ne l'ont fait Hérodote, Ctésias, Hellanicus et ceux qui ont écrit sur les Indes ‹2›.

9.° Sur le flux et reflux qu'il a désigné par la fable de Charybde.

Quant aux phénomènes de l'Océan, c'est bien sous la forme de mythes qu'Homère les décrit; et cette forme est une de celles dont les poëtes doivent se servir. Évidemment, c'est d'après le flux et reflux, qu'il a imaginé sa Charybde. Cette fiction n'est pas de pure invention : nous pouvons soutenir qu'elle est fondée sur ce qu'on sait du détroit de Sicile; bien que, l'alternative du flux n'y ayant lieu que *deux fois* dans les vingt-quatre heures, le poëte ait dit,

Odyss. lib. XII, v. 105 et seqq.

Trois fois par jour vomit, *trois fois* reprend ses ondes.

L'exagération qu'il met ici dans son expression, nous devons l'attribuer, non à son ignorance du fait, mais au désir qu'il prête à Circé, d'étonner et d'effrayer beaucoup Ulysse, même aux dépens de la vérité, pour le détourner du dessein de partir. Immédiatement après, Circé n'ajoute-t-elle pas,

Odyss. l. XII, v. 106.

Ah! si jamais pour lors tu devois t'y trouver,
Neptune du trépas ne sauroit te sauver!

Et toutefois Ulysse, ensuite, se trouvant près de Charybde au moment qu'elle absorbe les ondes, ne périt pas. C'est lui qui nous raconte de quelle manière il put échaper au danger;

PAGE 44.
Odyss. l. XII, v. 431.
* C'est-à-dire *Charybde.*

Soudain elle * absorba des flots d'onde salée :
Je saisis d'un figuier le branchage étendu;
Comme un oiseau de nuit, je m'y tins suspendu :

puis, il nous dit qu'ayant attendu le retour des débris, il les saisit et se sauva. Circé avoit donc exagéré, quant au péril; et de même avoit-elle exagéré en disant,

Trois fois par jour vomit, *trois fois* reprend ses ondes,

au lieu de *deux fois* ‹3›. Cette hyperbole, d'ailleurs, est fort

‹1› Éclaircissemens n.° LXXIX.

‹2› Éclaircissemens n.° LXXX.

‹3› Avec de semblables interprétations, on peut faire dire à un auteur des choses

usitée;

usitée ; tout le monde dit, *Trois fois heureux !* et *Trois fois malheureux !* comme le poëte : PAGE 44.

Trois fois heureux les Grecs ! . . . . Odyss. l. V, v. 306.
Nuit *trois fois* désirée ! . . . . Iliad. l. VIII, v. 488.
Fendue *en trois et quatre* . . . . Ibid. l. III, v. 363.

Peut-être même, d'après l'heure ‹1› désignée dans son récit, prouveroit-on qu'il indique adroitement la vérité. En effet, si le flux et reflux n'arrive, dans les vingt-quatre heures, que deux fois et non trois ‹2›, on n'en conçoit que mieux comment les débris du navire demeurèrent long-temps sous les eaux, et reparurent *si tard* au gré du héros toujours suspendu aux rameaux du figuier :

Aux rameaux attaché, j'attendois que Charybde Odyss. lib. XII, v. 437 et seqq.
Eût enfin revomi le mât et la carène.
Je les revis *bien tard,* et seulement *à l'heure*
Où, cessant d'écouter maint et maint plaidoyer,
Et *de procès sans nombre ayant jugé les causes,*
Pour prendre son repas au sein de ses foyers,
Le juge fatigué *quitte le tribunal.*

Tous ces détails marquent un intervalle de temps considérable ; vu sur-tout que le poëte prolonge cet intervalle jusqu'aux approches du soir, et nommément jusqu'à l'heure où *le juge quitte son tribunal,* non *comme de coutume,* mais *après avoir jugé des procès sans*

auxquelles il n'a jamais pensé. Pour qu'Homère eût l'idée du flux et du reflux, il auroit fallu qu'il connût l'Océan et le phénomène dont il est question. Or, à l'époque d'Ulysse, à l'époque même d'Homère, il est certain que les Grecs ne connoissoient rien au-delà de la Sicile et des parties méridionales de l'Italie. La grande étendue du bassin de la Méditerranée compris entre la Sicile, les côtes de l'Afrique et celles de l'Asie, avec ce qu'ils connoissoient du Pont-Euxin, suffisoit pour leur faire croire que la mer enveloppoit tout le continent. Et c'est ce bassin, dont ils ne connoissoient pas les bornes, qu'ils ont nommé Océan, comme je crois l'avoir démontré dans la note 4, *pag. 51.* Homère, qui décrit toujours simplement les choses qu'il connoît bien, n'auroit pas eu recours à l'hyperbole pour peindre le flux et le reflux, s'il l'avoit connu ; il ne l'auroit point borné au seul détroit de Sicile ; il n'auroit point dit qu'il arrivoit trois fois par jour, si lui, ou les Grecs pour qui il écrivoit, avoient su que ce mouvement réglé n'avoit lieu que deux fois en vingt-quatre heures, &c. &c. G.

‹1› Nous avons adopté ici un léger changement dans le texte. *Voyez* les Éclaircissemens n.° LXXXI.

‹2› Éclaircissemens n.° LXXXII.

Page 44. *nombre,* c'est-à-dire, quand il y reste le plus tard. En outre, le poëte auroit-il pu supposer, avec vraisemblance, qu'Ulysse s'étoit sauvé, si, avant le moment où le héros pouvoit être censé avoir été déjà fort éloigné, un autre reflux eût dû avoir lieu!

Apollodore, d'accord avec Ératosthène, s'étonne qu'un *grammairien* *, comme Callimaque, contre le système d'Homère qui place sur l'Océan extérieur * les lieux où il fait ERRER Ulysse, mette Gaude ‹1› et Corcyre ‹2› au nombre des endroits où ce héros aborda. Sans doute, si jamais Ulysse n'ERRA nulle part, et si chez Homère tout est fiction, la critique est juste. Veut-on qu'Ulysse ait effectivement ERRÉ, mais en des pays différens de ceux où Callimaque le fait arriver! il faut dire quels sont ces pays, et prouver l'ignorance du grammairien. Mais comme, d'après ce que nous avons dit *, on ne peut soutenir que, de la part d'Homère, tout soit fiction; et comme, en même temps, on n'indique point d'endroits où Ulysse ait pu aborder plutôt qu'aux lieux nommés par Callimaque, ce grammairien demeure absous.

* C'est-à-dire, *commentateur de profession.*

* C'est-à-dire, *l'Océan occidental.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 40, 41 et suiv.* de la version Française.

Page 45.

10.° Homère a eu connoissance du voyage des Argonautes.

Démétrius de Scepsis ‹3› ne dit pas mieux, et parfois il égare Apollodore. Il s'attache à combattre Néanthe de Cyzique. Celui-ci prétendoit que les temples de la Mère-Idæenne ‹4› avoient été bâtis par les Argonautes lors de leur navigation vers le Phase ‹5›, navigation dont Homère et les autres admettent la réalité: Démétrius

‹1› *Gaudus*, ou *Gaulus*, aujourd'hui Gozzo, ou le Goze de Malte, est une petite île très-voisine de Malte. Callimaque, comme on verra au livre VII *page 299*, prétendoit que *Gaudus* étoit l'île de Calypso: mais la position de cette dernière île étant indiquée par Homère à l'ouest de l'île des Phæaciens ou Corcyre, on ne peut la chercher ailleurs que près du cap *Lacinium* de l'Italie. *Voyez* ci-dessus *page 52*, n.° 3. G.

‹2› *Corcyre*, Κόρκυραν. Peut-être faudroit-il lire Κόρσουραν. Callimaque semble avoir voulu parler non de *Corcyre*, mais de *Corsure* ou *Cossyre* (aujourd'hui Pantalaria), petite île située entre l'Afrique et la Sicile. Au surplus *voyez* les Éclaircissemens n.° LXXXIII.

‹3› *Scepsis*, ville de l'ancienne Troade, ne subsiste plus. Elle étoit située à peu de distance de la ville d'*Ænia*, connue aujourd'hui sous le nom d'Éinieh. G.

‹4› La Mère-Idæenne est Cybèle, mère des Dieux. On l'appeloit *Idæenne*, parce qu'elle avoit un temple sur le mont *Ida*. Ailleurs, on la nommoit *Dindymène*, parce qu'elle avoit un temple sur le mont Dindyme, voisin de Cyzique, ville de la Propontide, comme Strabon le dira au livre XII *p. 575*. G.

‹5› Le Phase étoit un fleuve de la Colchide. Cette contrée se nomme aujourd'hui Mingrelie, et le fleuve, Fasz ou Rione. G.

nie <1> absolument qu'Homère ait eu connoissance de ce voyage de Jason vers le Phase; en quoi il contredit et le témoignage d'Homère et ses propres assertions. En effet le poëte dit qu'Achille, après avoir saccagé Lesbos <2> et d'autres lieux, épargna Lemnos <3> et les îles voisines, à cause de la parenté qui l'unissoit avec Jason et son fils Eunée <4>, alors maître de Lemnos. Or, comment Homère, d'une part, auroit-il su qu'Achille et Jason étoient ou parens, ou compatriotes, ou voisins, ou enfin alliés, n'importe de quelle manière (ce qui venoit uniquement de ce qu'ayant reçu la naissance, celui-ci à Iolcos <5>, celui-là dans l'*Achæïde* <6> Phthiotide <7>, tous les deux se trouvoient être de Thessalie); et, de l'autre part, auroit-il ignoré pourquoi Jason, Thessalien d'Iolcos, n'ayant laissé dans sa patrie aucun de ses descendans, avoit établi son fils à Lemnos? Homère auroit donc connu et Pélias <8>, et les

PAGE 45.

<1> Éclaircissemens n.° LXXXIV.

<2> *Lesbos*, île de la mer Ægée, au midi de la Troade. Son nom moderne est Mytileni, qu'elle a emprunté de Mytilène, la principale de ses villes. G.

<3> *Lemnos*, aujourd'hui Lemno ou Stalimène. G.

<4> Eunée étoit l'aîné des enfans qu'Hypsipyle, fille de Thoas, roi de *Lemnos*, avoit eus de Jason, pendant le séjour que les Argonautes firent dans cette île. Apollonius [1] de Rhodes en parle dans son premier livre, ainsi que de l'arrivée des Argonautes à Lemnos. Eunée régna dans Lemnos. Or, la connoissance du mariage de Jason avec Hypsipyle suppose la connoissance des principales aventures de ce héros, et de son voyage. G.

<5> Ville située au fond du golfe Pélasgique; son nom moderne est Volo. G.

<6> Toutes les éditions, tous les mss. portent Ἀχαιΐδος ou Ἀχαΐδος. C'est le même canton qui ailleurs est nommé Ἀχαΐα ou Ἀχαιΐα. Ici, nous avons cru devoir conserver la dénomination employée par notre auteur.

<7> La Phthiotide étoit une contrée de la Thessalie, située entre le golfe Maliaque et le golfe Pélasgique, aujourd'hui les golfes de Zéitun et de Volo. Achæus, fils de Xuthus, après avoir régné dans la partie du Péloponnèse, qu'il nomma Achaïe, passa dans la Phthiotide, vers 1400 ans avant J. C., s'empara de ce pays, que ses ancêtres avoient occupé, et lui communiqua le nom d'Achaïe-Phthiotide. G.

<8> Le lecteur se rappellera que, suivant les mythologues, Pélias s'étoit emparé du royaume d'*Iolcos*, au préjudice d'Æson son frère, père de Jason; et que dans l'espoir de se débarrasser de Jason, qui lui redemandoit la couronne, il le fit partir pour la conquête de la toison d'or. — Alceste épousa Admète, roi de Thessalie. — Eumèle leur fils, roi de *Pheræ* dans la Phthiotide, alla au siége de Troie, comme on le voit dans Homère. — Æète étoit roi de Colchide et père de Médée. G.

[1] *Apollod.* lib. I, cap. 9, §. 10, edit. *Heyn.* pag. 47.

PAGE 45. Péliades <1>, et Alceste, *la plus belle* d'entre elles, et le fils de celle-ci,

Iliad. lib. II, v. 714.

> Eumèle, ce héros, à qui jadis Admète,
> *Des filles de Pélie* obtenant *la plus belle*,
> Et partageant le lit de la divine Alceste,
> Avoit donné le jour : . . . .

mais, de ces faits qui concernent Jason, Argo et les Argonautes, de ces faits, dis-je, que tout le monde regarde comme réels, il n'en auroit jamais entendu parler ; et la navigation sur l'Océan au sortir du pays d'Æète, ce seroit sans s'appuyer aucunement sur l'histoire qu'il l'auroit imaginée <2>. Toutefois, si, au fond, ce que la tradition rapporte, soit de la navigation des Argonautes vers le Phase, ordonnée par Pélias, soit de leur retour et de la conquête qu'ils firent de plusieurs îles où ils abordèrent, mérite quelque croyance, comme chacun en convient ; de même, leurs ERREURS lointaines, ainsi que celles de Ménélas ou d'Ulysse, sont de ces choses reçues autant sur la foi des monumens qui subsistent encore aujourd'hui <3>, que sur le témoignage d'Homère. On nous montre près du Phase la ville d'Æa <4> ; on y croit généralement qu'Æète a régné sur la Colchide, et même ce nom d'*Æète* est commun dans le pays ; on y connoît l'histoire de la magicienne Médée <5>. Les richesses de cette contrée, en or, en argent, en fer, annoncent ce qui peut avoir motivé l'expédition de Jason <6>, et précédemment celle de Phryxus <7>. Il

<1> Les filles de Pélias se nommoient Pisidicé, Pélopée, Hippothoé et Alceste [1].

<2> « Homère a connu l'histoire de Pélias » et de sa famille.

» Or, dans l'histoire de Pélias, ce qu'il y » a de plus frappant, de plus célèbre, est » ce qui concerne le voyage de Jason, la » conquête de la toison d'or, &c.

» Donc Homère a dû savoir que ces derniers faits étoient historiques. »

Tel est, ce semble, l'argument de Strabon.

<3> Éclaircissemens n.° LXXXV.

<4> Elle n'existe plus depuis long-temps. G.

<5> Le scholiaste de Théocrite *(ad v. 15, idyll. II)* dit formellement : « Encore aujourd'hui, sur le mont *Selénée*, on montre les » mortiers dans lesquels, dit-on, Médée et » Circé piloient leurs herbes magiques. » Ἔτι καὶ νῦν ἐν τῷ Σεληναίῳ ὄρει ὅλμους δεικνύουσι τοὺς Μηδείας καὶ Κίρκης, ἐν οἷς ἔκοπτον τὰ φάρμακα.

<6> Strabon reviendra sur cet objet au livre XI, *pag. 498* et *499*.

<7> Phryxus, fils d'Athamas, roi de Bœotie, pour éviter la haine d'Ino sa belle-mère,

[1] *Apollod.* lib. I, cap. 9, §. 10, edit. *Heyn.* pag. 47.

existe des monumens de l'une et de l'autre. Tel est le *Phryxium* 〈1〉, aux confins de la Colchide et de l'Ibérie; tels sont les divers *Jasonées* 〈2〉, qui se voient dans l'Arménie, dans la Médie *, dans les contrées voisines. D'autres monumens, dit-on, près de Sinope * et sur la côte où cette ville est située, sur les rivages de la Propontide *, sur ceux de l'Hellespont **, et jusqu'auprès de Lemnos *, attestent que Phryxus et Jason ont navigué dans ces parages. Quant à ce dernier et aux Colches qui le poursuivirent, on trouve des traces de leur passage jusque vers la Crète * 〈3〉, jusque dans l'Italie 〈4〉 et au fond du golfe Adriatique *. Callimaque en fait mention, lorsque, dans la pièce où il débute ainsi 〈5〉,

PAGE 45.

* *Irak Adjami*, ou *Irak Persane.*

PAGE 46.

* *Sinoub.*

* *La mer de Marmara.*

** *Le détroit des Dardanelles.*

* *Lemno.*

* *L'île de Candie.*

* *Le golfe de Venise.*

> Je chante les héros qui, du séjour d'Æète 〈6〉,
> Retournèrent par mer dans l'antique Æmonie * 〈7〉,

* Ancien nom de *la Thessalie.*

qui vouloit le faire périr, se retira dans la Colchide, chez Æète son oncle, avec une partie des trésors de son père. Ce fut, dit-on, pour redemander ces trésors, que se fit l'expédition des Argonautes. G.

〈1〉 Strabon, au livre X, *page 499*, parle du *Phryxium*, qui, de son temps, se nommoit *Ideessa.*

〈2〉 Notre géographe en fait souvent mention, là où il décrit la Médie et l'Arménie [1]. Justin [2] et Ammien Marcellin [3] en parlent également.

〈3〉 En effet, Anaphé et Théra, nommées par Callimaque dans les vers qui vont être cités tout-à-l'heure, sont voisines de la Crète.

〈4〉 Tels étoient, le port [4] dit *Argous* (aujourd'hui Porto-Ferrajo), situé dans l'île d'Æthalie (aujourd'hui l'île d'Elbe); le port de Télamon (aujourd'hui Télamoné), situé sur la côte d'Italie, un peu plus à l'est; et divers lieux voisins de Formies (Mola-di Gaëta).

〈5〉 Le texte porte, λέγων ἀρχόμενος. Xylander pensoit qu'il falloit ajouter καὶ, et Casaubon l'approuvoit. Ἀρχόμενος, disoit-il, est un mot appartenant à la phrase de Strabon, et non au vers de Callimaque. Mais à la fin de sa note, ce grand critique avoue que Callimaque auroit pu commencer sa pièce élégiaque par le terme Ἀρχόμενος, comme l'auteur de la Batrachomyomachie, comme Apollonius de Rhodes et Denys le Périégète ont commencé leurs poëmes. Notre manuscrit 1393 ne laisse, ce nous semble, aucun doute. On y lit, non Ἀρχόμενος, mais Ἄρχμενος. Ce dernier terme, qui n'est qu'une syncope poétique, ne peut avoir appartenu qu'au texte même de Callimaque; et en effet, il complète le vers hexamètre,

Ἄρχμενος, ὡς ἥρωες ἀπ' Αἰήταο Κυταίου.

Une pareille leçon ne sauroit être une erreur de copiste. Toutefois, au moyen de la légère transposition que nous nous sommes permise dans les différens membres de la phrase Grecque, nous croyons avoir saisi le véritable sens dans lequel Strabon avoit cité le début de la pièce de Callimaque.

〈6〉 *D'Æète.* Le Grec dit *du Cytæen Æète.* Il y avoit dans la Colchide une ville appelée *Cyta*, qui passoit pour avoir été la ville natale de Médée; de là l'épithète de *Cytæen*, que Callimaque donnoit à Æète.

〈7〉 Le texte porte Ἁρμονίην. Il faut, disoit

[1] *Strab.* lib. XI, p. 526. = [2] *Justin.* lib. XLII, cap. 3. = [3] *Amm. Marcel.* lib. XXIII, c. 23. = [4] Voy. *Diodore de Sicile*, lib. IV, S. 56.

PAGE 46. tantôt il nomme,

Et le temple d'Æglète * ‹1› et l'île d'Anaphé **,
Lieux voisins de Théra ‹2›, cette fille de Sparte;

* C'est-à-dire, *du Dieu rayonnant.*
** *L'île de Namphio.*

tantôt il parle des Colches ‹3›,

Qui, cessant de ramer sur la mer d'Illyrie ‹4›,
Et bien loin derrière eux ayant laissé le cippe ‹5›
De la blonde Harmonie en serpent transformée,
Fondèrent la cité qu'en leur langue ils nommèrent
DE POLA * ‹6›, mais qu'un Grec diroit DES EXILÉS ‹7›.

* *Ville de l'Istrie et jadis considérable.*

Il y a même des auteurs qui prétendent que Jason remonta l'Ister*;

* *Le Danube.*

Casaubon, lire Αἱμονίην. Notre manuscrit 1393 confirme cette conjecture. En effet, Callimaque vouloit dire que son but étoit de raconter comment les Argonautes étoient revenus du royaume d'Æète dans leur patrie : or leur patrie étoit la Thessalie, qu'on sait avoir été aussi appelée l'*Æmonie.* Si, dans le fragment qui suit, il est fait mention d'*Harmonie*, notre assertion n'en est pas moins bien fondée. Callimaque n'avoit point voulu se borner à raconter comment les Argonautes, à leur retour, étoient venus jusque dans l'Illyrie où étoit le tombeau d'Harmonie. Il avoit prétendu exposer comment, après de longs détours, dont un, entre autres, les avoit fait passer jusqu'en Illyrie, ils étoient enfin rentrés dans leur patrie.

‹1› Éclaircissemens n.° LXXXVI.

‹2› Santorin. Cette île s'appeloit jadis *Callisté;* elle prit le nom de *Théra* lorsque Théras de Lacédæmone vint y fonder une colonie, 1150 ans avant l'ère Chrétienne. G.

‹3› Les Colches, dont il est ici question, faisoient partie de ceux que, selon les mythologues, Æète avoit envoyés à la poursuite de Médée et de Jason. Ne les ayant point trouvés, ils n'osèrent retourner dans la Colchide, et s'exilèrent volontairement.

‹4› La mer d'Illyrie est le golfe de Venise, dont les côtes orientales, du moins en partie, appartenoient à l'ancienne Illyrie.

‹5› Cadmus, fondateur de Thèbes en Bœotie, après y avoir régné long-temps avec Harmonie [ou Hermione], son épouse, en fut chassé par ses sujets, et se réfugia dans un canton de l'Illyrie, où mourut Harmonie.

Le texte, au premier aspect, semble dire, *auprès du cippe*, λᾶα παρά : mais, si on adopte ce sens, il faudra supposer que Callimaque plaçoit le tombeau d'Harmonie auprès de *Pola* en Istrie. Or, nous savons que ce tombeau (qui, soit réel, soit prétendu, étoit fort célèbre) devoit se trouver beaucoup plus proche de l'Épire et de la Macédoine. Selon l'historien Phylarque, le monument dont il s'agit, se voyoit dans un endroit de l'Illyrie, appelé *Cylices*, Κύλικες; ce qui ne sauroit nous servir à en fixer la situation [1]. Mais Denys le Périégète [2] paroît bien le placer déterminément auprès des monts Cérauniens. Au surplus, *voyez* les Éclaircissemens n.° LXXXVII.

‹6› DE POLA. Le terme Grec Πόλας, semble devoir être pris ici au génitif, comme Strabon lui-même l'emploie par-tout ailleurs [3].

‹7› DES EXILÉS, φυγάδων. Ce passage est remarquable : il semble en résulter que, dans la langue des Colches, le terme qui, écrit en caractères Grecs, se prononçoit

[1] *Phylarch. Histor.* lib. XXII, ap. *Athen.* lib. XI, cap. 11, pag. 462 B. — [2] *Dionys. Perieget.* v. 389 et seqq. — [3] *Strab.* lib. V, pagg. 209 *extr.*, 215 *extr.*, 216 *init.*, et lib. VII, 314 *med.*

les uns disent, fort avant vers sa source, assertion qui tient à l'ignorance des lieux; les autres, seulement jusqu'au point d'où le héros put gagner la mer Adriatique <1>, et ils supposent l'existence d'une rivière d'Ister, laquelle, dérivant du grand fleuve de pareil nom, se dégorgeoit dans cette mer; supposition qui n'a rien d'absurde ni même d'invraisemblable <2>. PAGE 46.

Partant de ces données, le poëte, selon l'usage commun, selon le sien, tantôt se conforme à l'histoire, tantôt y ajoute quelque fiction. Il se conforme à l'histoire, quand il nomme Æète et Jason; quand il parle d'Argo; quand, d'après l'existence de la ville Æa <3>, il en imagine une du nom d'Ææa; quand il place Eunée à Lemnos; quand il suppose cette île amie d'Achille; quand, d'après ce qu'on sait de Médée, il suppose la magicienne Circé

> D'Æète *tout-prudent* germaine et propre sœur : Odyss. l. x, v. 137.

POLA, répondoit au mot Grec, φύγαδις, et se déclinoit comme un substantif féminin. Par cette considération, nous nous sommes attachés à rendre les deux vers de Callimaque, mot pour mot, nous pourrions presque dire, lettre pour lettre.

<1> Éclaircissemens n.° LXXXVIII.

<2> L'opinion que l'*Ister* ou le Danube avoit une de ses embouchures dans le golfe Adriatique est fort ancienne, puisqu'elle est rapportée par Aristote comme un fait généralement connu [1]. Cette erreur a été adoptée par Théopompe [2], par Hipparque [3], par Apollonius de Rhodes, d'après Timagètes [4], par Méla [5], par Cornelius Nepos [6], par l'auteur anonyme du Périple du Pont-Euxin [7], &c.

Quoique Strabon ne se prononce pas ici contre cette opinion, il la rejette néanmoins, à la *page 57* de ce livre, et à la *page 317* du septième livre. Diodore de Sicile [8] et Pline [9] la mettent aussi au rang des fables. En effet, le Danube est séparé de l'Istrie par un intervalle de plus de cinquante lieues en ligne droite, et dans lequel la chaîne des Alpes, ainsi que plusieurs grandes rivières, telles que la Drave, la Save, &c., ont toujours opposé une barrière insurmontable à sa communication avec le golfe Adriatique, et avec l'Istrie en particulier.

Il est vraisemblable que le nom d'Istrie donné à la presqu'île située vers le fond du golfe Adriatique, à-peu-près vis-à-vis les embouchures du Pô, aura fait croire qu'une des branches de l'*Ister* devoit couler dans ce canton. Peut-être même les peuples de l'Istrie venoient-ils des environs de l'*Ister*, et auront-ils donné ce nom à quelque petit fleuve du nouveau territoire qu'ils habitoient. G.

<3> Éclaircissemens n.° LXXXIX.

---

[1] *Aristot. de mirabilib. auscult.* p. 1160. *De Hist. animal.* lib. VIII, cap. 13, p. 909. = [2] *Theop.* apud *Strab.* lib. VII, p. 317. = [3] *Hipparch.* apud *Strab.* lib. I, p. 57. *Voyez* aussi mes *Recherches sur le système d'Hipparque*, pag. 37. = [4] *Apollon. Rhod. Argonaut.* lib. IV, v. 259, 284, 289. = [5] *Pomp. Mela*, lib. II, cap. 3, pag. 172, 173. = [6] *Nepos*, apud *Plin.* lib. III, cap. 22. = [7] *Ponti Euxini et Mæotid. palud. Periplus*, p. 11, 12. *Inter Geograph. minor. Græcos*, tom. I. = [8] *Diodor. Sicul.* lib. IV, §. 56, pag. 301, 302. = [9] *Plin.* lib. III, cap. 22.

PAGE 46. il y ajoute en fiction ‹1›, l'entrée des Argonautes sur l'Océan extérieur *, par une suite de leurs ERREURS au retour du voyage. Toutes ces choses une fois admises, le vers,

* C'est-à-dire, *l'Océan occidental.*

Odyss. l. XII, v. 70.

Argo *de tous vantée*,.....................

est justifié; les navigateurs n'ont été portés qu'en des lieux connus et peuplés. Mais, dans le système adopté par Démétrius, sur la foi de Mimnerme qui place le séjour d'Æète aux bords de l'Océan * ‹2›, et

* Il s'agit là de *l'Océan oriental.*

‹1› La plupart des auteurs anciens ont même regardé comme historique, le récit d'Homère sur ce point; Hécatée sur-tout, comme on verra tout-à-l'heure, l'avoit adopté. Timée, de son côté, croyoit que les Argonautes étoient entrés du Pont-Euxin dans le Tanaïs; qu'ils avoient remonté ce fleuve jusqu'à ses sources; que de là ils avoient transporté leur navire sur quelque autre fleuve qui les avoit portés jusque sur l'Océan septentrional, d'où, ayant redescendu jusqu'à Gades, ils étoient rentrés dans la Méditerranée.

‹2› Au temps de Mimnerme, 600 ans avant l'ère Chrétienne, les Grecs ne soupçonnoient pas encore l'existence d'un Océan oriental; ils ne connoissoient même pas la mer des Indes; et jamais Mimnerme ne peut avoir eu l'intention de placer la Colchide, si célèbre parmi les Grecs, et si souvent visitée par eux, sur des rivages inconnus. Il est certain que Strabon, et avant lui Démétrius de *Scepsis*, ont mal compris ce poëte. S'il dit que la ville d'Æète est sur les bords de l'Océan, près de l'endroit où le soleil se lève, c'est que de son temps, ou peu de temps avant lui, le Pont-Euxin portoit encore le nom d'Océan, comme à l'époque d'Homère; c'est que la Colchide, située à son extrémité, étant la contrée la plus orientale de toutes celles que les navigateurs Grecs parcouroient, fut supposée par les poëtes voisine des lieux où le soleil se levoit. C'est par la même raison qu'ils ont feint qu'Æète étoit fils de cet astre.

Homère, qui paroît avoir imité tant de choses des anciennes Argonautiques, puisque Strabon convient, aux *pag. 21, 45, 46* et *242*, que les aventures d'Ulysse et de Ménélas sont assez semblables à celles des Argonautes; que la description de Charybde et de Scylla est une imitation de ce qu'on avoit dit des roches Cyanées; que l'histoire de Circé étoit calquée sur celle de Médée; que le nom même de la ville d'*Ææa*, où demeuroit Circé, avoit été pris de celle d'*Æa*, où habitoit Médée; que les ténèbres éternelles qui couvroient la terre des Cimmériens d'Italie, étoient copiées sur ce qu'on disoit des Cimmériens du Pont-Euxin....; Homère, dis-je, qui n'a fait que transporter les faits dont il est question, à l'occident de la Grèce, ne leur a pas toujours conservé la vraisemblance qu'on avoit su leur donner. Quand il parle de la demeure de Circé, par exemple, il fait dire à Ulysse, *Nous arrivâmes à l'île d'Ææa, où habite l'Aurore, où le Soleil se lève* [1]; et le poëte, en employant cette image, qui peignoit l'emplacement oriental de la ville d'*Æa* en Colchide, ne paroît pas s'être aperçu qu'elle devenoit un contre-sens lorsqu'il l'appliquoit à l'île d'*Ææa*, située sur les côtes de l'Italie, fort loin à l'ouest de la Grèce.

Bochart [2], à qui cette méprise n'a pas échappé, cherche à l'expliquer par des étymologies: mais, tout ingénieuses qu'elles sont, je doute qu'elles puissent satisfaire un lecteur impartial. G.

[1] *Homer. Odyss.* lib. XII, v. 3, 4. == [2] *Chan.* lib. I, cap. 33.

suppose

suppose que Jason fut envoyé par Pélias jusque sur cette mer, au fond de l'Orient, avec ordre de lui rapporter la toison [comme l'indiquent ces deux passages], PAGE 46.

Ni jamais [ces héros], PAGE 47.
Lorsque Jason, soumis à l'insolent Pélie,
Au travers des dangers d'une pénible route,
Sut enlever d'Æa la superbe toison,
N'eussent de l'Océan* sillonné la belle onde ;
. . . .
Cette ville d'Æète, où, sur un lit doré,
De l'agile soleil reposent les rayons,
Aux bords de l'Océan que visita Jason ;

* C'est-à-dire, *de l'Océan oriental.*

dans ce système, dis-je, on ne voit aucun motif suffisant pour tenter une pareille entreprise en des pays inconnus ou peu célèbres. Une navigation, vers des lieux déserts, inhabitables, et si éloignés de nos climats, n'auroit pu être ni glorieuse, ni *de tous vantée* ‹1›.

‹1› En cet endroit, nous nous sommes permis une transposition. Dans tous les manuscrits, comme dans toutes les éditions, les vers cités ici par Strabon ne se trouvent placés qu'après la phrase qui, dans notre version, termine le chapitre. Mais, d'après une pareille disposition, le passage reste singulièrement obscur : lu comme nous le présentons, il ne renferme plus, ce semble, aucune difficulté.

Au surplus, nous croyons avoir rendu fidèlement le sens des vers ; notre version est presque littérale.

Οὐδ', ὁκόταν μετὰ κῶας ἀνήγαγεν αὐτὸς Ἰήσων
Ἐξ Αἴης, τελέσας ἀλγινόεσσαν ὁδὸν,
Ὑβριστῇ Πελίῃ τελέων χαλεπῆρες ἄεθλον
ΟΥΔ' ἌΝ ἐπ' Ὠκεανοῦ καλὸν ἵκοντο ῥόον·
καὶ ὑποβὰς,
Αἰήταο πόλιν, τόθι τ' ὠκέος ἠελίοιο
Ἀκτῖνες χρυσέῳ κείαται ἐν θαλάμῳ,
Ὠκεανοῦ παρὰ ΧΕΙ´ΛΕΣ', ἽΝ' ᾤχετο θεῖος Ἰήσων.

Au quatrième vers, Casaubon proposoit de lire ΕΥ̃Τ' ἌΝ, au lieu de ΟΥ̓Δ' ἌΝ. Si on laisse le passage disposé comme il l'est dans les manuscrits et dans les éditions, la leçon substituée par Casaubon n'éclaircit rien. Si on adopte la transposition que nous avons faite, la leçon ordinaire s'interprète sans peine : elle n'est qu'une répétition de l'Οὐδὲ qui commence le premier vers, et une répétition d'autant plus naturelle, que tout ce qui sépare les deux οὐδὲ est comme une véritable parenthèse.

Au septième vers, notre manuscrit 1394 ne présente que ces mots :

Ὠκεανοῦ παρὰ ΧΕΙ´ΛΕΣΙΝ·

mais les manuscrits 1393 et 1408 portent :

Ὠκεανοῦ παρὰ ΧΕΙ´ΛΕΣΙΝ ᾤχετο θεῖος Ἰήσων.

Par cette dernière leçon, la construction de la phrase se trouveroit changée, à quelques égards ; mais le sens resteroit toujours à-peu-près tel que nous l'avons exprimé.

CHAPITRE III.

Strabon continue à examiner le premier livre de la Géographie *d'Ératosthène. — Ératosthène cite des auteurs qui ne méritent pas d'être cités. — Autres fautes qui peuvent lui être imputées. — Il se trompe sur les navigations des anciens. — Il se trompe sur les causes des changemens arrivés à la surface de la terre. — Examen des opinions de Xanthus et de Straton sur ces changemens et sur les attérissemens. — Vraies causes des attérissemens. — Erreur d'Ératosthène à l'égard des courans des détroits. — Ératosthène défendu contre Hipparque, au sujet des terrains couverts autrefois par la mer. — Exemples de changemens remarquables sur la surface de la terre, arrivés par des catastrophes physiques. — Autres changemens, causés par les transmigrations des peuples. — Ératosthène s'est mépris au sujet des Hyperboréens.*

PAGE 47.
§. I.er
Ératosthène cite des auteurs qui ne méritent pas d'être cités.

ÉRATOSTHÈNE a un autre tort; il cite trop fréquemment des auteurs peu recommandables, tantôt pour les réfuter, tantôt pour les approuver et s'appuyer de leur témoignage: je parle ici de Damastès et de ses pareils, qui, même dans ce qu'ils disent de vrai, ne méritent pas d'être pris à témoin, et ne sauroient faire autorité. On ne doit discuter d'autres témoignages que ceux des auteurs estimables qui, malgré leur exactitude habituelle, peuvent avoir omis beaucoup de choses, ou les avoir rapportées d'une manière insuffisante, mais sans vouloir nous tromper. Citer Damastès, autant vaudroit citer Antiphane ‹1›, ou Évhémère le Messénien ‹2› et

‹1› Le texte dit simplement *le Bergæen;* mais c'étoit ainsi qu'on désignoit Antiphane, né à Bergé, ville de la Thrace. Cet écrivain avoit rapporté beaucoup de choses fausses et ridicules; aussi fut-il toujours regardé comme un insigne menteur. Peu à peu on s'accoutuma à dire proverbialement *bergéiser*, βεργαΐζειν, au lieu de *mentir:* Étienne de Byzance nous l'atteste.

‹2› Strabon ajoute ici l'épithète de *Messénien,* pour distinguer cet Évhémère, d'un autre auteur qui portoit le même nom, mais qui étoit de l'île de Cos, et dont les anciens n'ont pas laissé de citer fréquemment les écrits.

les autres qu'Ératosthène, tout le premier, taxe de futilité <1>. C'est PAGE 47.
même lui qui note toutes les inepties de ce Damastès <2> : par exemple, il lui reproche d'avoir supposé que le golfe Arabique étoit un lac <3>; comme aussi d'avoir rapporté, — « Que Diotime, fils de Strombique <4> et chef d'une députation Athénienne, ayant remonté le Cydnus <5>, à travers la Cilicie, jusqu'au fleuve Choaspès <6> qui coule auprès de Suses <7>, arriva dans cette ville après quarante jours de route. Cette particularité, il prétendoit la tenir directement de Diotime; et, de là, il s'étonnoit que le Cydnus pût couper l'Euphrate et le Tigre, pour aller se dégorger dans le Choaspès <8>. » —

Évhémère le Messénien vivoit sous le règne de Cassandre (de l'an 316 à l'an 298 avant l'ère Chrétienne); ce fut par les ordres et sous les auspices de ce prince qu'il fit une expédition maritime dans la mer Érythrée, comme nous le dirons au second livre.

<1> On trouvera dans le livre II, le passage d'Eratosthène dont Strabon veut ici parler.

<2> Éclaircissemens n.° XC.

<3> Damastès vivoit dans la LXXXVII.e olympiade, vers 432 ans avant J. C. Hérodote [1], plus de 30 ans auparavant, avoit appris aux Grecs que le golfe Arabique n'étoit point un lac, puisqu'il communiquoit avec l'Océan méridional. G.

<4> *Diotime, fils de Strombique.* Casaubon pensoit que le personnage dont il est ici question, devoit être un descendant de ce Diotime, fils de Strombique, dont Thucydide [2] parle, et qui étoit l'un des commandans de l'escadre envoyée par les Athéniens au secours des Corcyréens, dans la première année de la LXXXV.e olympiade, 439 ans avant l'ère Chrétienne. Mais, puisqu'il s'agit ici d'un contemporain de Damastès, il paroît évident que ce doit être précisément le Diotime, fils de Strombique, dont Thucydide fait mention.

<5> *Le Cydnus*, appelé par les Turks *Kara-suï* (c'est-à-dire *Eau-noire*), prend sa source dans une partie du mont Taurus, et traverse la ville de Tarse (aujourd'hui *Tarsous*), avant de se jeter dans la mer, sur les côtes de l'Asie mineure, en face de la pointe orientale de l'île de Cypre.

<6> Le *Choaspès* est l'Ab-Zal des écrivains Orientaux, le même fleuve qui prend, vers son embouchure dans le golfe Persique, le nom de rivière de Karun. J'en parlerai plus au long dans les notes du livre XV. G.

Quelques manuscrits et certaines éditions portent *le Choaspis*, Χόασπις.

<7> Suses, l'ancienne capitale des rois de Perse, se nomme maintenant Suster, ou Tuster; elle est dans le Khosistan. G.

<8> Il est certain que Diotime n'a pu passer du *Cydnus* dans l'Euphrate, puisque ces deux fleuves, éloignés l'un de l'autre de plus de cinquante lieues, sont d'ailleurs séparés par plusieurs chaînes de montagnes fort élevées. Arrivé dans l'Euphrate, il seroit possible que Diotime eût fait le reste de son voyage, ou du moins la plus grande partie, par eau, en naviguant sur les nombreux canaux dont la Mésopotamie et la Babylonie ont toujours été entrecoupées. G.

[1] *Herodot.* lib. II, §. 11, pag. 108. — [2] *Thucyd.* lib. I, §. 45, pag. 33.

PAGE 47.
§. II.
Autres fautes qui peuvent lui être imputées.

COMBIEN de fautes encore n'auroit-on pas à relever dans Ératosthène !

Par exemple, il donne pour inconnues de son temps, des contrées sur lesquelles, néanmoins, on ne laissoit pas dès-lors d'avoir des notions exactes.

Il nous défend, et cela par des motifs qu'il explique au long, de croire légèrement à toute espèce de témoignage; puis <1>, à l'égard du Pont-Euxin et de la mer Adriatique, il adopte sans choix tout ce qui a pu être débité.

* Le golfe d'Alexandrette.
* Iskouriah.

De même, il prend le golfe d'Issus * pour le point le plus oriental de notre mer; et, d'après son propre calcul, Dioscurias*, à l'extrémité du Pont-Euxin, est presque de 3000 stades plus à l'orient <2>.

Parle-t-il de l'extrémité septentrionale de la mer Adriatique; il ne nous fait grâce d'aucune fable. Il en admet également plus d'une pour ce qui est au-delà des Colonnes; car il place dans cette partie une île de Cerné <3> et même quelques autres pays, qui ne

<1> Éclaircissemens n.° XCI.

<2> Ceci n'est qu'une querelle de mots : quoique la Méditerranée et le Pont-Euxin communiquent ensemble, on peut fort bien les considérer séparément, comme le faisoit Ératosthène.

Quant à la mesure de 3000 stades, c'est une erreur de copiste; il faut lire 3600; en voici la preuve.

Ératosthène [1] comptoit, dans le sens de la longitude, depuis le méridien de l'embouchure Canopique du Nil, le même, suivant lui [2], que le méridien de Rhodes, de Byzance et du Borysthène, jusqu'à l'embouchure du Phase	8000 stades.
Du Phase à *Dioscurias*	600
	8600
Dont il faut déduire pour la distance de Rhodes à *Issus* [3]	5000
Reste pour la distance en longitude entre *Issus* et *Dioscurias*	3600 stades.

Ces 3600 stades, dans l'opinion d'Ératosthène, valoient 5° 38′ 34″ de longitude. L'intervalle connu entre l'Aïas et Iskouriah, est de 5° 55′. G.

<3> L'île de Cerné avoit été découverte par Hannon, lorsque les Carthaginois envoyèrent ce général fonder des colonies sur les côtes de l'océan Atlantique, au midi du détroit. Les fables qu'on avoit répandues sur la richesse et la puissance de ces colonies, qui étoient entièrement déchues, lorsque Polybe, par les ordres de Scipion Æmilien, se présenta pour les détruire, sont cause que plusieurs écrivains de l'antiquité doutèrent même qu'elles eussent existé. Ici, Strabon semble étendre ces soupçons jusque sur l'île de Cerné : mais c'est porter beaucoup trop loin le pirrhonisme. Je crois que la petite île Fédal, sur les côtes du royaume de Fez, est l'antique Cerné. *Voyez* mes Recherches sur le Périple d'Hannon, et sur le système géographique de Polybe. G.

[1] *Eratosthen.* apud *Strab.* lib. II, p. 91. = [2] *Ibid.* lib. I, p. 62-63. = [3] *Ibid.* lib. II, p. 106-125.

se trouvent aujourd'hui nulle part, comme nous le ferons encore remarquer dans la suite. *PAGE 48.

APRÈS avoir dit que les *anciens* naviguoient, il est vrai, soit pour faire le métier de pirates, soit pour commercer, mais ne cingloient point en haute mer et suivoient la côte, comme fit Jason (et observons que celui-ci, de plus, ayant quitté son navire à Colchos, pénétra jusque dans l'Arménie, jusque dans la Médie), Ératosthène finit par affirmer, — « Que *jadis* personne n'osoit » naviguer ni sur le Pont-Euxin ‹1›, ni le long de la Libye, de la » Syrie et de la Cilicie. » — Par *jadis*, devons-nous entendre le temps dont la mémoire est entièrement effacée? on s'embarrassera peu si les hommes de ce temps naviguoient ou non. S'agit-il d'une époque dont la mémoire subsiste? d'après la tradition, les *anciens* (je ne craindrai pas de le dire) paroissent avoir voyagé, et sur terre et sur mer, plus loin que les modernes: témoin Bacchus, Hercule, Jason lui-même ‹2›; témoin encore ceux dont le poëte

§. III. Ératosthène se trompe sur les navigations des anciens.

‹1› J'ai dit, note 3, *pag. 14*, que le Pont-Euxin s'appeloit jadis *Axenos* ou inhospitalier. Les côtes de la Méditerranée n'ont guère été plus hospitalières, tant qu'elles ne furent habitées que par des sauvages ou par des nations assez féroces pour sacrifier à leurs dieux les étrangers qui abordoient sur leurs rivages. Peut-être cette coutume n'avoit-elle été imaginée, dans l'origine, que pour épouvanter les forbans Phœniciens ou Grecs qui ravageoient les contrées maritimes. G.

‹2› L'histoire fait mention de cinq Bacchus et de six Hercules différens, dont les poëtes n'ont fait dans la suite que deux personnages, en réunissant sur chacun les hauts faits qu'on attribuoit aux autres. Bacchus fut le héros de l'Orient; il conquit toute l'Asie jusqu'à l'océan Oriental, comme Hercule, conquérant de l'Europe et de l'Afrique jusqu'à l'océan Atlantique, devint le héros de l'Occident.

Jason passoit pour avoir pénétré jusque dans la Médie. Des poëtes assez modernes, tels que le faux Orphée, le font naviguer dans les mers septentrionales, et revenir par l'île d'*Iernis* et les Colonnes d'Hercule dans la Méditerranée, et de là en Thessalie, après avoir passé près de la Sicile, où il aperçoit les flammes de l'Ætna [1]. Il est presque inutile d'observer que ces circonstances démontrent que le prétendu poëme d'Orphée est postérieur au temps d'Onomacrite, à qui on l'attribue communément; car le premier embrasement de l'Ætna dont les Grecs aient eu connoissance, est de l'an 479 avant J. C., selon les marbres de *Paros* [2], ou tout au moins de l'an 476, suivant Thucydide [3], c'est-à-dire, postérieur d'environ soixante ans à Onomacrite. Il en est

[1] *Orphei Argonaut.* v. 1070, 1170, 1232, 1240. = [2] *Marmor. Oxoniens.* Epoch. 53, p. 169. = [3] *Thucydid.* Histor. lib. III, §. 116, p. 237.

PAGE 48. nous parle, Ulysse et Ménélas. Et sans doute, si on a pu croire autrefois que Pirithoüs et Thésée étoient descendus aux enfers ‹1›, si on a qualifié les Dioscures d'*Inspecteurs-des-mers* ‹2› et de *Sauveurs des marins*, ç'aura été d'après quelques expéditions lointaines entreprises par ces héros. La *Thalassocratie** de Minos est célèbre ‹3›, de même que la navigation des Phœniciens qui, peu après la guerre de Troie, pénétrèrent au-delà des Colonnes * et bâtirent différentes villes, non-seulement proche du détroit, mais jusque vers le milieu des côtes de la Libye ‹4›. Faudra-t-il donc ne pas regarder comme *anciens*, Ænée, Anténor, les Hénètes ‹5›, en un mot cette

* C'est-à-dire, *la domination-sur-les-mers.*

* *Le détroit de Gibraltar.*

de même du nom d'*Iernis*, donné à l'Irlande, qui étoit encore entièrement inconnue des Grecs au temps de ce poëte, puisque soixante-dix ans après lui, Hérodote avouoit n'avoir pu se procurer aucun renseignement sur la situation des îles d'où l'on tiroit l'étain : il ne les a connues que sous le nom générique d'îles *Cassitérides* ou îles de l'Étain.

J'ai fait voir, dans les notes précédentes, ce qu'étoient les voyages attribués à Ulysse et à Ménélas. G.

‹1› Thésée parcourut le continent et les îles de la Grèce, fit le voyage de la Colchide avec les Argonautes, enleva Hélène, porta la guerre en Épire, où Homère place les enfers, &c. *Voyez* la note *page 52*. Pirithoüs avoit accompagné Thésée dans plusieurs de ses expéditions. G.

‹2› On peut voir ce que disent à ce sujet Euripide, Aristote, *in Meteorolog.* et Sénèque, *Quæst. nat.* lib. 1, cap. 1.

Les Dioscures, c'est-à-dire, Castor et Pollux, furent aussi au nombre des Argonautes. A leur retour, ils détruisirent les pirates qui infestoient les mers de la Grèce et de l'Archipel. C'est pourquoi ils devinrent les divinités tutélaires des navigateurs. G.

‹3› Il n'est pas aisé de déterminer lequel des deux princes connus dans l'histoire mythologique des Grecs sous le nom de Minos, doit être censé avoir exercé la *thalassocratie* (ou *domination-sur-les-mers*) dont il s'agit en cet endroit. Il est également difficile d'expliquer précisément en quoi cette thalassocratie put consister. Nous discutons ces deux points dans nos Éclaircissemens n.° XCII.

‹4› Ces Phœniciens sont les Carthaginois, qui envoyèrent Hannon sur les côtes occidentales de l'Afrique pour y fonder des colonies, environ mille ans avant J. C. Strabon, d'après les renseignemens confus qu'il avoit recueillis sur cette expédition, fait avancer Hannon jusque vers le milieu de la côte de l'Afrique. Aujourd'hui que nous faisons le tour de cette partie du monde, le milieu de l'Afrique répond pour nous à l'équateur terrestre : mais il s'en faut beaucoup que les anciens soient parvenus jusque-là dans l'océan Atlantique. Je crois que l'expédition et les découvertes d'Hannon se sont bornées aux environs de la rivière de Nun, à deux cent quatorze lieues marines du détroit, et que ni les Grecs, ni les Romains, n'ont jamais passé le cap Bojador. *Voyez* mes Recherches sur les connoissances des anciens le long des côtes occidentales de l'Afrique. G.

‹5› Strabon suit l'opinion de ceux qui croient qu'Ænée étoit venu en Italie après le sac de Troie; mais c'est un fait démenti par Homère, qui fait entendre clairement [1]

[1] *Iliad.* lib. XX, v. 306, 308.

foule de guerriers qui, après la ruine de Troie, errèrent par toute la Terre-habitée ! car, lorsqu'une fois cette ville eut été détruite, et Grecs et Barbares, se trouvant, par l'effet de la guerre, avoir perdu, ceux-ci leurs biens dans leur patrie, ceux-là le fruit de leur conquête *, se tournèrent tous vers la piraterie. Les vainqueurs et sur-tout les vaincus échappés à la mort se trouvoient sans subsistance assurée : aussi et les uns et les autres passent-ils pour être devenus les fondateurs de beaucoup de cités nouvelles, sur toutes les côtes au-delà de la Grèce <1> et même dans l'intérieur des terres <2>.

PAGE 48.

* *Voyez* liv. III, *pag. 149 et 150.*

qu'Énée n'a point quitté Troie, et que sa postérité y régnoit encore de son temps. Strabon parle de ce passage d'Homère dans son XIII.e livre, *page 608 ;* et, contre son usage, il hésite entre l'autorité du poëte et celle de quelques grammairiens qui tronquoient ce passage pour ne pas contrarier la vanité des Romains, jaloux de compter Ænée et les Troyens au nombre de leurs ancêtres.

Quant à Anténor, comme il avoit trahi les Troyens ses compatriotes, il fut obligé de s'enfuir. Il passe pour constant qu'ayant rassemblé une partie des Hénètes qui étoient venus au secours de Priam, il alla fonder en Italie la ville de Padoue. Les Hénètes habitoient, dans l'Asie mineure, près du Pont-Euxin, une portion de la contrée nommée Paphlagonie depuis Homère. C'est de leur nom que le territoire de Padoue a pris celui d'*Henetia,* ensuite de *Venetia,* dont on a fait l'état de Venise. G.

<1> *Au-delà de la Grèce,* c'est-à-dire, sur les côtes d'Italie. L'Italie étoit au-delà de la Grèce pour Strabon, qui écrivoit à Amasée dans le Pont. G.

<2> Bien des raisons durent contribuer à ce que la guerre de Troie occasionnât un bouleversement général dans la Grèce. Ce n'est pas ici le lieu de les mettre toutes en leur jour ; mais il n'est peut-être pas inutile de rappeler, en peu de mots, quelques-uns des établissemens que, selon d'anciens écrivains, les héros de la guerre de Troie, dispersés après la prise de cette ville, formèrent en différens pays. Les traditions, d'après lesquelles la vanité des Grecs rapportoit à un événement célèbre dans leur histoire ancienne, l'origine d'un si grand nombre d'états, n'étoient pas toutes, à beaucoup près, fondées sur des faits bien avérés ; mais toutes servent également à prouver le point avancé par notre géographe.

Agamemnon ne rentra point dans ses états (où en arrivant il trouva la mort) avant d'avoir fondé Mycènes, Tégée, Pergame et Lampé en Crète [1].

Ménélas, errant sur les mers durant huit années, et faisant le métier de pirate, passa (quoique bien à tort, comme on a vu ci-dessus, *page 87,* note 1) pour avoir fondé, soit en Ægypte, Canope [2], ainsi qu'une autre ville portant son nom, et située au-dessus de Momemphis [3], soit en Libye (c'est-à-dire, en Afrique), le port dit de *Ménélas,* proche d'Ardania, au-dessus de Paraetonium [4].

Teucer, le fils de Télamon, fuyant la colère de son père, irrité contre lui, parce qu'il n'avoit point tiré vengeance de l'injustice faite par les Grecs à son frère Ajax, et à laquelle celui-ci n'avoit pas voulu survivre, se retira dans l'île de Cypre où il fonda Salamine.

[1] *Vell. Paterc.* lib. I, cap. 1. = [2] *Scylac. Peripl.* p. 149. *Tacit.* lib. II, cap. 60. = [3] *Strab.* lib. XVII, pag. 803. = [4] *Strab.* lib. I, pag. 40.

PAGE 48.
§. IV.
Il se trompe sur les causes des changemens arrivés à la surface de la terre.

IMMÉDIATEMENT après avoir marqué le progrès des découvertes géographiques, depuis le règne d'Alexandre jusqu'au temps où il écrivoit, Ératosthène décrit la figure, non de la Terre-habitée, ce

Dans cette même île, Agapénor, roi des Arcadiens, bâtit la ville de Paphos [1].

Mopsus et Amphiloque l'Argien fondèrent en commun la ville de Mallos en Cilicie [2].

Le premier fonda seul Mopsueste et Mopsycrène [3].

Le second, s'étant réuni avec Calchas, mena dans la Pamphylie une colonie, dont les Pamphyliens de l'armée de Xerxès descendoient [4].

Par la suite, Amphiloque se fixa dans l'Acarnanie, où il bâtit une ville à laquelle il donna le nom d'Argos.

Pyrrhus se retira près d'Éphyre en Épire [5].

Magnésie, ville située dans l'Asie mineure, sur les bords du Mæandre, fut bâtie par les Magnètes, sous la conduite de Prothoüs [6].

Diomède peupla les îles Diomédéennes, non loin des côtes de la Pouille, en face du promontoire de Gargane [7]; et dans l'une de ces îles on vit long-temps son tombeau. Les champs, dits *de Diomède*, auprès de Canusium, dans la Pouille; le temple et le bois qui lui étoient consacrés près du Timave; les honneurs que lui rendirent long-temps, comme à leur fondateur, les villes de Salapia, d'Adria, de Maleventum, d'Équum-Tuticum, de Luceria, d'Argos-Hippium (dénommé par la suite Argyripa, et plus tard encore Arpi); enfin, ses antiques offrandes, qui, du temps de Strabon, se voyoient encore dans divers temples des Dauniens, attestoient bien l'étendue de l'état que ce héros Grec avoit fondé en Italie.

Les Sybarites se vantoient de devoir leur origine à Ajax, fils d'Oïlée [8]; Crimise [9] et Thurium [10], à Philoctète, dont le tombeau se voyoit près de Macalles [11], à 15 milles de Crotone; les Métapontins, à Épée, dont les outils de fer se conservoient dans le temple de Minerve, près de Métaponte [12] (d'autres disent à Métabum); le même héros avoit aussi fondé Lagaria [13].

Idoménée fonda la colonie des Salentins [14]; et Télégone, fils d'Ulysse, bâtit Præneste ainsi que Tusculum.

Les Troyens, de leur côté, ne fondèrent pas un moindre nombre de colonies.

En Asie, immédiatement après la prise de Troie, les fils d'Ænée et d'Hector (nous parlons d'Ascagne et de Scamandrius) réunis ensemble, fondèrent Arisbe et Scepsis. Ascagne fonda seul Ascania.

Hélénus, par un effet de l'amitié de Pyrrhus, régna dans la Chaonie, et fonda en Épire les villes de Buthrotum et d'Ilium.

On a déjà dit, à la *page 110*, note 5, qu'en Italie, Anténor bâtit la ville de Padoue, et, conjointement avec les Paphlagoniens qui l'avoient suivi, chassant les Euganéens de leur pays, y fonda la colonie des Hénètes, *ou* Vénètes.

Par la même raison, il est superflu de parler ici d'Ænée, et, par suite, des Albains ou des Romains.

Capoue passoit pour tirer son nom de Capys; Politorium, de Polite (l'un des compagnons d'Ulysse).

En Afrique, les Maxyes, peuples agricoles, fixés au nord-ouest des Auséens et du lac Tritonis, rapportoient leur origine à des Troyens fugitifs [15].

---

[1] *Pausan.* lib. VIII, cap. 5, pag. 607. = [2] *Strab.* lib. XIV, pag. 675. = [3] *Strab.* lib. XIV, pag. 677. = [4] *Herodot.* lib. VII, §. 91. = [5] *Pausan.* lib. II, c. 23. = [6] *Conon. Narr.* XXIX, ap. *Phot.* cod. CLXXXVI. = [7] *Plin.* lib. III, cap. 26. = [8] *Solin.* cap. 2. = [9] *Strab.* lib. VI, p. 254. *Lycophr.* v. 912. = [10] *Aristot. de mir. Ausc.* cap. 115. = [11] *Tzetz.* ad *Lycophr.* v. 927. = [12] *Aristot. de mirab. Ausc.* cap. 116. *Justin.* l. XX, cap. 2. = [13] *Steph. Byz.* = [14] *Serv.* in *Virgil. Æneïd.* lib. III, v. 401. = [15] *Herod.* lib. IV, §. 191.

qui

qui seul eût pu convenir en cet endroit *, mais de la Terre prise dans sa totalité, ce dont sans doute il falloit aussi parler, mais ailleurs. Il dit que la Terre prise dans sa totalité est sphérique, non d'une sphéricité parfaite *, mais avec des irrégularités. A ce sujet, il cite nombre de changemens que l'eau, le feu, les secousses, les éruptions et autres causes semblables ont produits en divers endroits : digression également déplacée. Car la sphéricité de la Terre prise dans sa totalité, dépend du système de l'univers. Les altérations partielles, dont il est ici question, ne sauroient changer la forme générale de la Terre (de si petits objets sont insensibles sur une grande masse ‹1›); elles peuvent seulement varier la disposition de telle ou telle partie de la Terre-habitée, et dépendent de différentes causes particulières.

PAGE 48.

* Littér. *ce qui eût mieux convenu dans un discours ou traité roulant sur elle.*

PAGE 49.

* Littér. *non comme si elle étoit faite au tour.*

§. V.

Examen des opinions de Xanthus et de Straton, sur ces changemens et sur les attérissemens.

UNE grande question, selon Ératosthène, est celle-ci : — « Comment se peut-il que, au sein du continent, à 2000, » même à 3000 stades des bords de la mer, on trouve, dans

‹1› Environ soixante ans avant Ératosthène, Dicæarque avoit mesuré la hauteur des principales montagnes de la Grèce. Il avoit trouvé au Pélion de la Thessalie, 1250 pas [1], ou plutôt dix stades, valant 513 toises de hauteur perpendiculaire; au mont Cyllène de l'Arcadie, quinze stades [2], ou 770 de nos toises; et il en concluoit que l'élévation des montagnes n'étoit rien en comparaison de la masse entière du globe. Cléomède [3] évaluoit aussi à quinze stades la plus grande hauteur des montagnes. Pline [4] donne aux Alpes jusqu'à cinquante mille pas d'élévation; mais il est visible que c'est une erreur de chiffre, et qu'il faut lire cinq mille pas, qui vaudroient 3780 toises : encore ce nombre seroit-il excessif, puisque le Mont-Blanc, suivant Saussure [5], n'a que 2450 toises au-dessus du niveau de la mer. Quoi qu'il en soit, on voit que ces mesures, comparées au demi-diamètre de la terre, qui, sous l'équateur, passe pour être de 3,277,123 toises, sont presque nulles, et que le Mont-Blanc n'est pas plus sensible sur la surface de la terre, qu'une élévation d'une ligne ne le seroit sur un globe de dix-huit pieds et demi de diamètre, ou de plus de cinquante-huit pieds de circonférence.

J'ai employé, dans les réductions précédentes, le petit stade en usage en Ægypte, et sans doute dans la Grèce avant l'établissement de l'École d'Alexandrie, puisqu'Aristote en fait mention, et qu'Alexandre s'en est servi pour mesurer sa route dans toute l'étendue de son expédition. Ce stade étoit de 1111 $\frac{1}{9}$ au degré, ou de 51 toises 2 pieds environ. *Voyez* mes Éclaircissemens sur les différens stades. G.

[1] *Plin.* lib. II, cap. 65. — [2] *Geminus, Element. astronom.* cap. 14, p. 32. — [3] *Cleomed. Meteor.* lib. I, cap. 10, pag. 56. — [4] *Plin.* lib. II, cap. 65. — [5] *Relation abrégée d'un voyage au Mont-Blanc*, pag. 24.

PAGE 49. » beaucoup de lieux, des *marais-d'eau-de-mer* <1>, et quantité » de coquilles, soit d'huîtres, soit de moules <2>? Par exemple, » auprès du temple d'Ammon, et sur toute la route, longue de » 3000 stades <3>, qui mène à ce temple, on rencontre encore » aujourd'hui des amas d'écailles d'huîtres, et de sel; il s'y voit » des sources jaillissantes d'eau marine; de plus on vous y montre » des débris de navires <4> que quelques-uns disent avoir été » vomis du fond d'un gouffre <5>, et des figures de dauphins

<1> Des *marais-d'eau-de-mer.* Le texte porte, *λιμνοθάλατται.* C'est ainsi que les Grecs appeloient ces grands lacs, qui se trouvent dans le voisinage de la mer, et, quoiqu'ils en soient totalement séparés, ont comme elle des eaux salées. Ceux qui communiquent à la mer, sont appelés *στομαλίμναι*, dénomination particulière dont nous aurons lieu de parler dans les remarques sur le IV.e livre, page 184. Strabon place de ces *marais-d'eau-de-mer* en diverses contrées; dans l'Arménie; dans ce qu'il appelle la Mattiane; dans la Phrygie; dans l'Espagne; dans les Gaules, où selon notre géographe il y avoit deux de ces marais, situés, l'un au-dessus des bouches du Rhône, l'autre près de Bordeaux; dans l'Italie où, dit-il, on en voit un près de Venise, et un près de Cossa; dans la Chersonèse Taurique; auprès de Leucade; et en d'autres endroits, comme nous le ferons observer par la suite.

<2> Éclaircissemens n.o XCIII.

<3> Le stade employé ici ne peut être encore que le petit stade de 1111 $\frac{1}{9}$ au degré. Les 3000 stades dont il est question, répondent à 54 de nos lieues, de 20 au degré; et c'est à-peu-près la distance itinéraire entre *Paraetonium* ou al-Barétoun, et l'*Oasis* où étoit le temple d'Ammon. Cette *Oasis*, d'après l'Edrisi, Abulféda, Macrisi, Ebn al-Ouardi, &c., paroît être celle de Sant-rieh ou Santariah; mais il est à remarquer que le nom de Santariah n'est plus connu des Arabes modernes, et qu'ils s'accordent à dire que la seule *Oasis* que l'on trouve au sud d'al-Barétoun est celle de Syoùah. Peut-être ce lieu a-t-il changé de nom depuis trois siècles; peut-être le mot Syoùah n'est-il qu'une modification du terme générique d'el-Ouah dont se servent les Arabes pour désigner les cantons fertiles appelés *Oasis* par les anciens. *Voyez* les Voyages de Browne et de Hornemann qui, tous deux, ont été à Syoùah par des routes différentes. G.

<4> Pomponius Méla, *lib. I, cap. 7, page 37*, parle aussi des nombreuses pétrifications que l'on trouve dans ces contrées éloignées de la mer. Il y a sans doute de l'exagération quand les anciens ont dit qu'on y voyoit des débris de vaisseaux et des ancres; mais la vérité est que l'on y rencontre une immense quantité de bois et même de troncs d'arbres pétrifiés, de coquilles fossiles et de dépôts marins. On m'a rapporté des environs de Syoùah un morceau de bois pétrifié, dont la coupe transversale présente un tissu assez lâche. Les couches annuelles y sont très-sensibles; et il est parsemé, dans toutes ses parties, d'un très-grand nombre de petits tubes remplis d'un quartz transparent, qui le fait paroître tout criblé de pores, quand on l'oppose à la lumière. Je crois que c'est du palmier. G.

<5> *Que quelques-uns disent avoir été vomis du fond d'UN gouffre.* Littéralement, *par LE gouffre : ἃ ἐξέρασαν* ΔΙᾺ ΤΟΥ͂ *χάσματος.* Nous avons lu ΔΙΑ' ΤΟΥ, et l'on verra dans nos Eclaircissemens n.o XCIV, ce qui nous

» posés sur de petites colonnes, avec cette épigraphe, DES » THÉORES * CYRÉNÆENS. » —

PAGE 49.

* C'est-à-dire, *PORTEURS-D'OFFRANDES.*

A ce propos, Ératosthène cite avec éloge les opinions de Straton *le Physicien* ‹1› et de Xanthus de Lydie.

Au rapport de celui-ci, sous le règne d'Artaxerxès ‹2›, il arriva une grande sécheresse, qui fit tarir les fleuves, les lacs et les puits. Xanthus prétendoit aussi avoir vu en plusieurs endroits fort

paroît exiger ce changement. Mais le passage en total offre une grande difficulté. De ce qui est dit ici, il résulte que, au rapport d'Ératosthène lui-même, les débris de navires dont il s'agit, auroient passé pour être sortis de dessous terre par une ouverture accidentelle. Or, en ce cas, ils auroient bien pu servir d'indice que la mer, par une communication souterraine et intérieure, pénétroit jusqu'à un endroit correspondant à celui où ils avoient extérieurement reparu; mais ils n'auroient nullement pu prouver ce qu'Ératosthène devoit, comme on le reconnoitra bientôt, avoir voulu établir ici, d'après l'opinion soit de Xanthus, soit de Straton; savoir, que jadis la mer avoit couvert tout le pays qui se trouvoit entre son rivage actuel et ce même endroit. Faudroit-il donc ici, par le mot ΧΑ'ΣΜΑΤΟΣ, entendre, non un gouffre accidentellement ouvert dans l'intérieur des terres, mais la mer elle-même; à-peu-près dans le sens où Hérodote *(lib. IV, §. 85)* a dit, *que l'Hellespont se dégorge dans* ce gouffre de mer *qui s'appelle la mer Ægée : ἐκδιδοῖ δὲ ὁ Ἑλλήσποντος ἐς* ΧΑ'ΣΜΑ ΠΕΛΑ'ΓΕΟΣ *τὸ δὴ Αἰγαῖον καλέεται*! Et se pourroit-il qu'Ératosthène, par ce terme ΧΑ'ΣΜΑΤΟΣ, eût voulu désigner la vallée qui s'étend au midi, depuis les bords de la Méditerranée, pris à *Paraetonium*, jusqu'à Syoùah, en la considérant comme une espèce *de gouffre*, que la mer avoit rempli au temps où le volume de ses eaux avoit dû s'accroître, comme nous le dirons dans la note 5 de la *page 116*! Ce qui est certain, c'est que le verbe *ἐκβεβρᾶσθαι* s'employoit particulièrement lorsqu'il étoit question de ce que la mer vomit ou pousse sur ses rivages. On peut voir dans le *Miscellanea Critica* de J. Alberti *(page 263)*, les nombreux témoignages que ce savant critique a rassemblés et qui ne sont pas les seuls qu'on pourroit citer, pour prouver cette assertion.

Au surplus, si nous avions sous les yeux le passage entier dont notre géographe semble n'avoir rapporté qu'une petite portion, sans même s'assujettir à citer les propres termes d'Ératosthène, peut-être reconnoîtrions-nous que celui-ci infirmoit la tradition des gens du pays, au sujet de l'ouverture accidentelle d'un gouffre en cet endroit.

‹1› Straton (de qui nous parlerons ailleurs plus au long) avoit été surnommé *le Physicien* par excellence.

‹2› Suivant ce qui va être dit ici, Xanthus de Lydie devroit avoir vécu, pour le moins, jusque sous le règne d'Artaxerxès-Longuemain, règne qui date au plutôt de la quatrième année de la LXXVIIIe olympiade, 465 ans avant J. C. S'il s'agissoit du règne d'Artaxerxès-Mnémon, il faudroit redescendre encore plus bas et jusqu'à la quatrième année de la XCIV.^e olympiade, 403 ans seulement avant l'ère Chrétienne. Ces dates ne s'accordent point avec ce que nous savons d'ailleurs concernant Xanthus de Lydie, qui passe généralement pour avoir fleuri vers le temps de la prise de Sardes par Cyrus; événement que l'on range sous la première année de la LVIIIe olympiade, 548 ans avant l'ère Chrétienne.

PAGE 49. éloignés de la mer, des espèces de conques, de pétoncles, de moules pétrifiées, et, dans l'Arménie, dans la Mattiane ‹1›, dans la basse Phrygie, des marais-d'eau-de-mer. D'après cela, il étoit persuadé que ce qui est terre aujourd'hui, avoit été mer autrefois ‹2›.

* C'est-à-dire, *le raisonnement sur les causes.*

Straton, approfondissant encore davantage l'*ætiologie* *, pense, — « Que jadis le Pont-Euxin n'avoit point d'issue du côté de » Byzance; mais que les fleuves qui se dégorgent dans cette mer, » ayant forcé l'obstacle et ouvert le passage, ses eaux sont tombées » dans la Propontide, et de là dans l'Hellespont ‹3›; que, de » même, la Méditerranée, remplie par les fleuves ‹4›, a rompu » l'isthme qui fermoit le détroit des Colonnes, et en s'écoulant » par ce nouveau canal, a pu laisser à sec ce qui formoit auparavant » des bas-fonds ‹5›. » —

‹1› L'ordre dans lequel Strabon nomme ces contrées, fait voir que la Mattiane dont il parle, n'est point celle qui faisoit partie de la Médie. Il s'agit ici du canton habité par ces *Mattiens* qu'Hérodote *(lib. I, §. 72)* met sur les bords du fleuve *Halys*, qui les séparoit des Phrygiens. Plus loin *(lib. III, §. 94)*, cet historien dit que les Mattiens, ainsi que les Sapires et les Alarodiens, formoient la dix-septième satrapie des Perses; et Étienne de Byzance (*v.* Σάπιρες) ajoute que les Sapires habitoient dans l'intérieur du Pont; ce qui se rapporte à la position qu'Hérodote donnoit aux Mattiens. G.

‹2› Le sentiment d'Aristote *(Meteor. l. I, c. 14, p. 548, B, et 449, C)* est que, au bout d'un certain intervalle de temps, la mer nécessairement change de place. Ainsi, selon lui, l'opinion de Xanthus n'étoit point destituée de fondement.

‹3› *Mais que les fleuves qui se dégorgent dans cette mer, ayant forcé l'obstacle et ouvert le passage, ses eaux sont tombées, &c.* Nous croyons avoir rendu fidèlement le texte; il porte : Τοὺς δὲ ποταμοὺς βιάσασθαι καὶ ἀνοῖξαι, τοὺς εἰς αὐτὴν [τὴν Εὔξεινον] ἐμβάλλοντας· εἶτ' ἐκπεσεῖν τὸ ὕδωρ κ. τ. λ. D'après cette manière de s'exprimer, l'auteur semble dire que, selon Straton, si les fleuves qui se dégorgent dans le Pont-Euxin, l'ont forcé de déborder et de se joindre à la Propontide, c'est parce que, leurs eaux augmentant sans cesse le volume de celles du Pont-Euxin, le bassin ou lit primitif de cette mer, à la fin, se sera trouvé trop rempli. Toutefois, que l'on suive attentivement le fil des raisonnemens attribués par notre géographe à Straton (*voyez* ci-dessous, *page 119* de notre version, *50* du texte Grec), peut-être sera-t-on porté à croire que, si Straton ici attribuoit aux fleuves la cause du débordement du Pont-Euxin dans la Propontide, c'étoit, non pas à raison de ce que, par la réunion de leurs eaux, ils avoient à la fin trop augmenté le volume des siennes, mais à raison de ce qu'ils avoient peu-à-peu diminué la profondeur et conséquemment la capacité de son lit, en y apportant du limon.

‹4› *Remplie par les fleuves :* le texte porte, πληρωθείσης ὑπὸ τῶν ποταμῶν τῆς θαλάττης. L'observation faite sur le passage qui précède, tombe également sur celui-ci.

‹5› *Des bas-fonds.* Nous croyons que telle est ici la véritable signification de l'expression Grecque τὰ τεναγώδη.

Straton parloit sans doute de l'ancienne

Cet effet, Straton l'explique, en établissant : — « D'abord, que le » lit de la mer intérieure * et celui de la mer extérieure ** sont

PAGE 49.

* C'est-à-dire, la Méditerranée.

** C'est-à-dire, l'océan Atlantique.

tradition qui s'étoit perpétuée chez les Samothraces.

Au temps de Diodore de Sicile *(l. V, §. 47, page 369)*, les habitans de l'île de Samothrace conservoient encore le souvenir d'une inondation qui avoit élevé les eaux de la Méditerranée à un tel point, que leurs ancêtres, pour ne pas périr, avoient été obligés de se réfugier sur les sommets de leurs plus hautes montagnes. Long-temps après, les pêcheurs tiroient encore avec leurs filets les chapiteaux des colonnes qui, avant leur submersion, avoient orné les édifices de leurs anciennes villes ; et dans le premier siècle de l'ère Chrétienne, l'usage d'aller sacrifier sur des autels placés au terme le plus élevé où les eaux étoient parvenues, subsistoit encore.

La cause de cette prodigieuse inondation étoit la rupture des Cyanées ou des montagnes qui fermoient la vallée devenue depuis le Bosphore de Thrace, ou le détroit de Constantinople, et par laquelle les eaux du Pont-Euxin s'écoulèrent dans la Méditerranée.

Si l'on compare l'étendue actuelle de ces deux mers, on concevra qu'en supposant même les eaux de la première élevées à cinq ou six cents toises au-dessus du niveau qu'elles ont aujourd'hui, elles auroient été insuffisantes pour produire, dans le vaste bassin de la Méditerranée, une inondation semblable à celle dont parloient les Samothraces. Il falloit, pour occasionner un semblable bouleversement, une masse d'eau bien plus considérable ; et l'on ne peut la trouver que dans la réunion du Pont-Euxin, de la mer Caspienne et du lac Aral.

Alors les plaines sablonneuses et marécageuses qui bordent maintenant les parties septentrionales de ces mers, étoient couvertes par leurs eaux réunies. Cette espèce de lac, dont la surface égaloit au moins celle de notre Méditerranée, et qui recevoit les eaux des trois quarts de l'Europe et d'une grande portion de l'Asie, avoit peut-être une issue dans la mer du nord, par la vallée que suit l'Oby depuis Tobolsk. Et ce seroit à cette époque qu'il faudroit reporter l'origine de l'opinion des Asiatiques, qui assuroient, au siècle d'Alexandre, que la Caspienne communiquoit avec la mer du nord ; opinion qu'ils conservent encore aujourd'hui, comme je le vois dans une de leurs cartes géographiques qui m'a été envoyée.

Ce lac immense étoit borné au midi par la chaîne des hautes montagnes de l'Asie mineure et de l'Arménie. Une grande portion de la Bithynie, de la Galatie, jusqu'au-delà d'Ancyre, et tout le Pont, étoient submergés. C'est du nom de *Pontos*, qui signifie *mer*, que cette dernière contrée reçut sa dénomination, parce qu'on se rappeloit que la mer l'avoit couverte autrefois ; comme c'est d'une ancre trouvée à Ancyre lorsqu'on en creusa les fondemens, que cette ville, maintenant éloignée de plus de trente lieues de la mer, avoit pris son nom. Cet antique monument d'une des grandes révolutions que la terre ait éprouvées à sa surface, existoit encore au temps de Pausanias *(l. 1, c. 4, pag. 12)*, dans le second siècle de l'ère Chrétienne. Le même fait nous a aussi été transmis par Ovide *(Met. l. XV, v. 264)*, quand il a dit :

Et procul à pelago conchæ jacuere marinæ,
Et vetus inventa est in montibus anchora summis.

Je pourrois citer beaucoup d'autres faits, et parler des côtes de la Bulgarie, de la Bessarabie, des plaines marécageuses de la basse Servie, de celles qui entourent la mer d'Azof, qui s'étendent au-delà des parties septentrionales de la Caspienne et de l'Aral, et dans lesquelles le professeur Pallas a trouvé tant de vestiges du séjour de la mer, si je ne craignois de trop prolonger cette note, en

PAGE 49. » d'une hauteur différente ‹1›; ensuite, qu'il existe encore aujour-
» d'hui, sous les eaux, depuis l'Europe jusqu'à la Libye *, une
» espèce de bande de terre ‹2›, reste de l'ancienne séparation ‹3›
» des deux mers. » — Il ajoute que : — « Dans le bassin du Pont-

* C'est-à-dire, *à l'ouverture du détroit, entre Gibraltar et Ceuta.*

PAGE 50.

cherchant à tracer les limites qui bornoient cet immense réservoir.

Quand, par son poids, la masse de ces eaux eut renversé les digues qui la retenoient du côté du Bosphore, elle dut s'écouler avec un fracas épouvantable dans le bassin de la Méditerranée, et élever sa surface à une hauteur considérable. Des observations semblent annoncer que son niveau s'est accru jusqu'à cinq cents toises au-dessus de ce qu'il est maintenant. Alors toutes les côtes de l'Europe, et surtout celles de l'Afrique, ont été inondées à de grandes distances; c'est peut-être à cette époque qu'ont brûlé les volcans de l'Auvergne. La basse Ægypte, la Marmarique, la Cyrénaïque, les environs des Syrtes, ainsi que la Numidie et la Mauritanie jusqu'au pied de l'Atlas, étoient sous les eaux. Peut-être alors la Méditerranée franchit-elle l'isthme qui la sépare du golfe Arabique. Quoi qu'il en soit, elle ne put prendre son niveau actuel qu'après s'être mêlée avec l'océan Atlantique, en rompant la barrière qui l'en séparoit encore, et en creusant le détroit de Gibraltar.

Des auteurs paroissent croire que c'est l'Océan qui s'est ouvert une route par ce détroit pour inonder le bassin de la Méditerranée. Le courant qui y porte de l'ouest à l'est, sembleroit confirmer ce sentiment; mais il est très-probable que ce mouvement vient de ce que l'évaporation est plus forte dans la Méditerranée que la masse d'eau qu'elle reçoit maintenant. Il est sans doute plus naturel d'attribuer l'ouverture du détroit à la même cause qui avoit ouvert le Bosphore, c'est-à-dire, au poids, à la pression de la mer intérieure, dont le niveau, considérablement augmenté par la débâcle du Pont-Euxin et de la Caspienne, surpassoit de beaucoup celui de l'Océan..... Mais je m'arrête encore, parce que ces idées me meneroient trop loin. G.

‹1› Straton considéroit vraisemblablement le fond du Pont-Euxin, de la Propontide et de la Méditerranée, comme une vallée immense et inondée, dont le sommet étoit à l'extrémité des Palus Mæotides, ou peut-être à la source du *Tanaïs*, et qui alloit toujours en s'approfondissant jusque vers le détroit des Colonnes. C'est la pente de cette vallée, selon lui, qui entraîne une partie des eaux de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, dans l'océan Atlantique. Cette idée me paroît grande et juste. Je soupçonne que Straton l'avoit puisée chez les Scythes. Ces peuples donnoient à la Mæotide le nom de *Temerinda*, qui, selon Pline *(l. VI, c. 7)*, signifioit *mater maris*, et que l'on peut traduire par *source de la mer*. La Mæotide est en effet le premier bassin où se rassemblent les eaux qui, de là, s'écoulent dans l'Euxin, la Propontide, la Méditerranée et l'Océan.

Ce n'est point, comme le dit Straton, le limon des fleuves qui a produit cette différence de niveau; elle tient à la structure générale de la terre, qui offre par-tout à sa surface, des sinuosités, des cavités, plus ou moins considérables. G.

‹2› Il est possible que cette bande de terre fût encore visible il y a deux mille ans. Les courans l'ont fait disparoître depuis, en creusant davantage le canal du détroit. G.

‹3› Le texte ordinaire porte : *Ὡς ἂν μιᾶς οὔσης πρότερον, τῆς τε ἐντὸς καὶ τῆς ἐκτός*; et c'est aussi la leçon de nos beaux manuscrits 1393, 1394. Le manuscrit 1408 porte seulement : *Ὡς ἂν μιᾶς οὔσης πρότερον τῆς τε ἐντός*. Il est arrivé ici, disoit Casaubon, la même chose qu'en cent autres passages; le copiste a oublié une négation. Il faut nécessairement lire *Ὡς ἂν μιᾶς οὐκ οὔσης*, ou *μὴ μιᾶς οὔσης*.

» Euxin, la mer est peu profonde <1>; et, vers la Crète, la Sicile » et la Sardaigne, elle l'est beaucoup : ce qui vient de ce qu'un » grand nombre de fleuves très-considérables <2>, arrivant de » l'orient et du nord dans le Pont-Euxin, remplissent son lit du » limon qu'ils charient, tandis que les autres mers conservent leur » profondeur *. De là, on conçoit et comment les eaux du Pont-» Euxin sont si douces <3>, et comment elles ont un courant qui » les porte vers les lieux où le lit de la mer est plus bas. » — Straton pense également que : — « Si les attérissemens causés » par ces fleuves <4> continuent, le Pont-Euxin, un jour, sera » comblé <5>. Déjà, sur la gauche, tout est bas-fonds *; témoin

PAGE 50.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 116*, not. 3 et 4.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 116*, not. 5.

Ces mots doivent contenir ce que Strabon vouloit conclure des deux argumens précédens, savoir : Qu'il y avoit eu un temps où la mer extérieure et la Méditerranée n'avoient point eu de communication par le détroit de Gadès. La négation est évidemment nécessaire; aussi la trouve-t-on exprimée dans la version Italienne.

<1> Βραχύτατα μὲν εἶναι τὰ περὶ τὸν Πόντον. Straton nioit que le Pont-Euxin fût fort profond. En général il avoit raison, et bien des témoignages appuient son assertion. Toutefois, en certains endroits, la profondeur de cette mer est immense. Les Grecs ne l'ont point ignoré: ils appeloient ces endroits, τὰ βαθέα τοῦ Πόντου. Aristote le dit, et Pline l'a répété d'après lui.

<2> Plus de quarante fleuves, la plupart fort considérables, se dégorgent dans le Pont-Euxin.

<3> Tous les auteurs anciens donnent pour cause de la douceur des eaux du Pont-Euxin, le grand nombre des fleuves qui s'y dégorgent. Ainsi lit-on chez Ovide *(De Ponto, lib. IV, ep. X, v. 59)* :

Copia tot laticum, quas auget adulterat undas,
Nec patitur vires æquor habere suas.
Innatat unda freto dulcis, leviorque marinâ est,
Quæ proprium mixto de sale pondus habet.

Pline a dit également, quelque part, que l'eau de cette mer étoit moins salée en raison de la grandeur des fleuves qui s'y rendent.

Au livre VII, *pag. 324*, Strabon affirmera que l'Achéron, dans son cours, reçoit assez d'autres fleuves pour que, à son embouchure, les eaux de la mer Ionienne en soient adoucies.

<4> *Les attérissemens causés par ces fleuves.* Le Grec dit tout en trois mots, *αἱ ἐπιῤῥύσεις παῦται*.

<5> Quand même les fleuves qui se rendent dans le Pont-Euxin, entraîneroient dans leurs cours toutes les montagnes qu'ils traversent, je crois qu'ils ne parviendroient pas encore à le combler. Les attérissemens qu'ils forment à leurs embouchures, sont si peu de chose en comparaison de l'étendue et de la profondeur de cette mer, que des milliers de siècles suffisent à peine pour les rendre sensibles.

On peut croire, d'ailleurs, que les grands efforts de la nature pour déblayer les continens, ont été faits, et que les fleuves, jadis incomparablement plus considérables qu'ils ne le sont aujourd'hui, entraînoient alors bien plus de limon qu'ils n'en charient depuis vingt ou trente siècles. Plus les âges avanceront, plus les eaux des fleuves deviendront limpides; et, si jamais les mers se dessèchent, ce sera par une suite de la diminution qu'on observe dans la masse entière des eaux qui humectent ou inondent la surface de la terre. G.

PAGE 50. » la côte de Salmydesse ‹1›; témoin ces bancs que les marins » appellent les *Stèthes* ‹2›, lesquels se rencontrent près des bouches » de l'Ister, et du Désert des Scythes ‹3›. » —

Suivant lui encore, — « C'est peut-être par l'effet de l'écou- » lement des eaux que le temple d'Ammon, jadis voisin de la mer, » se trouve maintenant reculé dans le sein des terres : et, en ce » cas, il est naturel que l'oracle d'Ammon ait pu avoir la grande » renommée dont il jouit. Si cet oracle eût été toujours aussi » éloigné de la mer qu'il l'est aujourd'hui ‹4›, probablement il » n'eût jamais acquis tant de gloire et de célébrité. »

« De même (poursuit-il) l'Ægypte aura-t-elle été anciennement

‹1› Salmydesse, aujourd'hui Midjeh, dans le Roum-ili, sur les bords de la mer Noire, à trente-cinq lieues à l'ouest du canal de Constantinople. Il est ici plutôt question du rivage des environs de Salmydesse, que de la ville. G.

‹2› *Stèthes* signifie *les poitrines*. Ce sont des bancs de sable qui s'élèvent au-dessus de l'eau, et qui, de loin, présentent quelque ressemblance avec la poitrine d'un homme qui nage sur le dos. G.

‹3› C'est la partie maritime de la Bulgarie, entre Varna et le Danube : on l'appelle Dobrudzie. Ce terrain est encore habité par des Tartares qu'on peut regarder comme les descendans des Scythes dont Strabon et avant lui Hérodote ont parlé. G.

‹4› Strabon a dit plus haut que, selon Ératosthène, on trouvoit près du temple de Jupiter Ammon, des colonnes sur lesquelles on voyoit des figures de dauphins, avec une inscription qui annonçoit qu'elles étoient une offrande des Cyrénéens. Ce passage, extrait probablement de l'ouvrage de Straton de Lampsaque, me paroît lié avec celui-ci, où il prétend que l'oracle d'Ammon étoit autrefois sur le bord de la mer.

Si l'on se rappelle ce que j'ai dit dans la note 5, *p. 116*, sur l'étendue que la Méditerranée paroît avoir eue après l'irruption des eaux du Pont-Euxin, on concevra qu'elle a pu s'étendre jusqu'à l'*Oasis* d'Ammon. Mais il ne faut pas reporter à cette époque l'offrande des Cyrénéens, puisque, lors de l'inondation dont je parle, toute la Cyrénaïque et la Marmarique étoient nécessairement sous les eaux; et lorsque Cyrène fut fondée 631 ans avant J. C., le temple d'Ammon étoit tout aussi loin de la mer qu'il en est aujourd'hui. Chercher l'origine de sa célébrité lorsqu'il en étoit voisin, c'est la reporter dans des siècles beaucoup trop reculés pour que l'on puisse en savoir quelque chose. Les anciens appeloient *Oasis*, comme les Arabes modernes nomment *el-Ouah*, de petits cantons de l'Afrique, fertilisés par quelques sources, et entourés de déserts immenses et sablonneux. Ces *Oasis* semblent placées par la nature pour offrir un lieu de repos aux voyageurs qui traversent ces plaines embrasées. Tous s'y arrêtent, tous y puisent de nouvelles forces pour continuer leurs pénibles marches; et quand, à l'utilité que présentent de semblables séjours, il s'attache des idées religieuses, leur renommée s'accroît et se perpétue, indépendamment de toute autre circonstance. Ni Lorette, ni S. Jacques de Compostelle, ni la Mekke, n'ont dû la célébrité qu'ils conservent encore, à leur proximité de la mer. G.

» couverte

» couverte par la mer, jusqu'aux marais voisins de Péluse *, du » Mont Casius * et du lac Sirbonide ‹1› : car encore aujourd'hui, en Ægypte, quand on creuse les mines de sel, on rencontre des bancs de sable et des coquilles fossiles, comme si » jadis la mer eût occupé ce pays, et que tous les environs du » Casius et du lieu nommé *les Gerrhes* ‹2›, eussent été des basfonds * qui *touchoient* ** au golfe de la mer Érythrée ***. En » se retirant, la mer * aura découvert ce terrain ** ; mais ses eaux » seront restées dans le lac Sirbonide, qui ensuite, par l'effet » d'un autre écoulement ‹3›, sera devenu un marais. Pareillement, » les bords du lac Halmyris ressemblent plutôt aux rivages d'une » mer, qu'aux rives d'un fleuve ‹4›. » —

PAGE 50.
* *Tineh.*
* *Le Mont el-Kas.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 116*, not. 3 et 4, et *pag. 119*, lig. 5.
** *Voyez* ci-dessous, *page 132.*
*** C'est-à-dire, *le golfe Arabique.*
* C'est-à-dire, *la Méditerranée.*
** *Voyez* ci dessous, *page 132*, note 1.

‹1› Le lac *Sirbonide* est le Sabaki Bardoïl, ou le lac de Baudoin. Il a pris ce nom de Baudoin I.er, roi de Jérusalem, qui mourut à el-Arich, en 1118. G.

Les plus anciens manuscrits, particulièrement nos beaux manuscrits 1393 et 1394, portent presque par-tout Σιρβωνίδα, *Sirbonide*, et non Σερβωνίδα, *Serbonide.*

‹2› *Les Gerrhes.* Ce lieu, qui devoit être situé à deux ou trois lieues à l'orient de Péluse, est appelé en grec, tantôt τὰ Γέῤῥα, tantôt Γέῤῥον [1], en latin *Gerrha* ou *Gerrhum.* Pline [2] dit qu'on l'appeloit aussi *Adipson* (sans doute par antiphrase; puisque ce terme en grec, ἄδιψον, auroit signifié *exempt-de-soif*, et qu'au contraire le lieu dont nous parlons manquoit d'eau). Selon Meletius [3], aujourd'hui le nom vulgaire est *Maséli.*

Les *Gerrhes* tiroient, a-t-on dit [4], leur dénomination de ces pavillons, appelés en grec Γέῤῥα et qu'on peut croire avoir été d'osier [5], sous lesquels habitoient les troupes stationnées en cet endroit pour défendre l'entrée de l'Ægypte aux ennemis. Le terme Γέῤῥα a pu se prendre dans une acception plus vague, et pour toutes sortes d'armes défensives, telles que les casques et les boucliers dont les Ægyptiens avoient appris aux Grecs [6] à se servir. Peut-être aussi cette dénomination de *Gerrhes* (qui fut également celle d'une ville située sur le golfe Persique) appartenoit-elle non à la langue Grecque, mais à quelque langue Orientale, et avoit-elle une toute autre signification. Mais on ne peut nier que le lieu dont il s'agit ici, vu sa situation, ne fût propre à l'usage indiqué ci-dessus.

‹3› Littér., *qui ensuite, s'étant frayé lui-même un passage, est devenu un marais :* εἶτ' ἘΚΡΑΓΗ͂ΝΑΙ καὶ ταύτην, ὥστε ἑλώδη γένεσθαι. *Voyez* ci-dessous, à la *page 65* du texte Grec.

‹4› *Les bords du lac Halmyris.* Le texte porte, καὶ τῆς Ἁλμυρίδος λίμνης; mais Casaubon proposoit de lire καὶ τῆς Μοίριδος λίμνης, *du lac Mœris.* Cette correction, quant au fond, est presque évidemment nécessaire. Pour en rester persuadé, il suffit de comparer avec ce passage ce que Strabon lui-même dit ailleurs *(lib. XVII, page 809) :* Θαυμαστὴν δὲ καὶ τὴν ΛΙ'ΜΝΗΝ ἔχει, τὴν

[1] *Ptolem.* l. IV, c. 5, p. 116. — [2] *Plin.* l. VI, c. 29, S. 33, t. I, pag. 34, lin. 11. — [3] *Melet. Geogr. ant. et nov.* p. 581, col. 2. — [4] *Schol. Luciani, ad Anach.* S. 32, edit. Reitzii, t. II, p. 913, l. 84. — [5] *Demosth. pro Coronâ*, ed. Ox. 1801, S. 53, pag. 92. — [6] *Herodot.* l. IV, S. 180; *Plat. in Timæo*, t. III, p. 24, B.

PAGE 50. Qu'à différentes époques, une assez grande portion des continens ait été successivement couverte et découverte par la mer, on pourroit l'accorder. On peut croire aussi que, dans les parties de la terre qui se trouvent aujourd'hui sous les eaux, le sol n'est point par-tout de niveau, comme évidemment il ne l'est point dans ces parties abandonnées par les eaux, où nous habitons, et où s'opèrent les changemens fréquens dont parle Ératosthène. Ainsi dans le raisonnement de Xanthus ‹1› on ne sauroit trouver rien d'absurde.

Mais à l'égard de Straton, nous pourrions dire que, laissant à part nombre de causes réelles du fait dont il veut rendre raison, il en suppose d'autres qui ne sauroient exister.

En effet, selon lui, la première de ces causes est que le lit de la mer intérieure et celui de la mer extérieure ne sont point de niveau, et que la profondeur de ces deux mers est différente.
PAGE 51. Mais, que la mer s'élève ou s'abaisse, qu'elle inonde ou découvre certains lieux, cela ne provient pas de ce qu'en différens endroits il y a sous les eaux des fonds plus ou moins élevés; cela provient plutôt de ce que, le même fond tantôt se haussant, tantôt s'abaissant, les eaux se trouvent tantôt plus hautes, tantôt plus basses : plus hautes, elles inondent les terres voisines; plus basses, elles abandonnent des terrains qu'elles couvroient auparavant.

ΜΟΙΡΙΔΟΣ ΚΑΛΟΥΜΕΝΗΝ........*καὶ τοὺς αἰγιαλοὺς δέ ἐστιν ὁρᾷν ἐοικότας τοῖς θαλαττίοις.* Les deux passages présentent les mêmes expressions, le même sens. Il y est également fait mention du voisinage du lac Sirbonide; et on y trouve la même comparaison du phénomène dont il s'agit, avec ce qui se passe auprès du temple d'Ammon. Seulement, Casaubon auroit pu présenter d'une autre manière la restitution qu'il propose. Ici la véritable leçon paroîtroit plutôt devoir être : *Ὡς δ᾽ αὔτως, καὶ τῆς* ΚΑΛΟΥΜΕΝΗΣ ΜΟΙΡΙΔΟΣ ΛΙΜΝΗΣ *τοὺς αἰγιαλοὺς κ. τ. λ.* Toutefois ne dissimulons rien. Pline *(l. VI, c. 24)* appelle *Halmyris* un lac qui, selon lui, étoit formé par l'une des branches de l'*Ister*, au-dessus de l'embouchure de ce fleuve à *Istropolis* (et qui paroît être ce que les Turks appellent aujourd'hui le lac de Kara-sou). Strabon, un peu plus haut *(voy. ci-dessus p. 120)*, a fait mention du *Désert des Scythes*, au milieu duquel ce lac *Halmyris* de Pline se trouvoit. Ne pourroit-on pas croire qu'ici notre géographe aura voulu rappeler le même fait dont il avoit déjà parlé !

‹1› Des deux opinions que, dans ce passage, Strabon admet, la première seule appartenoit à Xanthus; la seconde ne faisoit partie que du système de Straton : si notre géographe ici les réunit, c'est sans doute parce qu'il les trouvoit toutes deux également probables.

Dans le système de Straton <1>, il faudroit que la mer, à chaque augmentation subite qu'elle éprouve, formât des inondations. Il faudroit, par exemple, qu'elle en formât au retour des marées et aux crues périodiques des fleuves; puisque ses eaux, dans le premier cas, se portent toutes d'un côté, et, dans le second, se trouvent augmentées. Or, ni les augmentations causées par la crue des fleuves n'ont d'effets soudains et fréquens, ni les marées, qui d'ailleurs durent peu et sont réglées, ne causent d'inondations <2>, soit sur les côtes de la Méditerranée, soit ailleurs. PAGE 51.

Reste donc, sans doute, à chercher la cause des changemens dont il s'agit, dans la nature soit du terrain <3> qui vient à être inondé, soit du lit de la mer, et, par préférence, dans la nature du lit de la mer, vu que son humidité le rend plus mobile et plus susceptible de variations rapides; car c'est là où le principal agent de toutes ces choses, l'air <4>, a le plus de force. Mais, je le répète, la cause effective de tous ces changemens est que les mêmes fonds accidentellement s'élèvent ou s'affaissent, et non, ainsi que Straton le vouloit, qu'il y a des fonds les uns plus, les autres moins élevés.

Sans doute, Straton étoit persuadé que la mer avoit, comme les fleuves, un cours réglé par la pente du terrain. Autrement, il n'eût pas attribué le courant qui se remarque vers Byzance *, à la disposition du lit du Pont-Euxin. Il dit que ce lit est plus élevé que celui de la Propontide et de la mer qui succède à celle-ci *: même il prétend expliquer pourquoi. A l'en croire, le lit du Pont-Euxin se remplissant du limon charié par les fleuves, et s'exhaussant par degrés, les eaux de cette mer se portent vers les mers voisines <5>. Il en est de même, selon lui, pour toute notre Méditerranée, comparativement à la mer extérieure *: il suppose à la Méditerranée un lit plus élevé que celui de l'océan Atlantique <6>, attendu qu'en recevant, comme le Pont-Euxin, bien des fleuves,

* C'est-à-dire, *dans le détroit de Constantinople.*

* C'est-à-dire, *de la mer de Marmara et de la mer Ægée.*

* C'est-à-dire, *à l'océan Atlantique.*

<1> Éclaircissemens n.° XCV.

<2> Le texte porte, *οὔτε κατὰ τὴν* ἙΤΈΡΑΝ *ἐπικλύζουσι θαλάτταν*. Nous lisons avec Casaubon, *κατὰ τὴν* ἩΜΕΤΈΡΑΝ.

<3> Éclaircissemens n.° XCVI.

<4> Éclaircissemens n.° XCVII.

<5> Éclaircissemens n.° XCVIII.

<6> Éclaircissemens n.° XCIX.

PAGE 51. elle reçoit aussi un résidu proportionnel de limon. En ce cas, le courant entre les Colonnes et vers Calpé <1>, seroit donc nécessairement le même qu'à Byzance. Mais je consens à passer sur cette question (car peut-être on me répondroit qu'aux deux détroits le courant est en effet le même, et que seulement, au détroit des Colonnes, troublé par le flux et reflux il devient insensible). La question que je veux faire d'abord, la voici. Antérieurement à l'ouverture du détroit de Byzance, soit que le Pont-Euxin formât PAGE 52. déjà par lui-même une mer, soit qu'il ne fût encore qu'un simple lac (mais un lac plus vaste que le Palus Mæotide), son lit, originairement plus profond que celui de la Propontide * et de la mer qui s'y joint *, n'aura-t-il pas dû être rempli peu-à-peu par les fleuves ? sans doute on conviendra qu'il a dû l'être. Alors, je demanderai : 1.° Avant cette époque, n'a-t-il point dû arriver le temps où la surface du Pont-Euxin se sera trouvée de niveau avec celle de la Propontide ? 2.° Tant que les deux surfaces seront restées de niveau, une pression égale n'aura-t-elle point dû maintenir la séparation des deux mers ? 3.° Dès que sa surface aura été plus élevée, le Pont-Euxin n'aura-t-il point dû forcer le passage, répandre ses eaux devenues trop abondantes, et, par leur mélange, par leur effort prépondérant (soit, comme je l'ai dit, qu'il fût déjà une véritable mer, soit qu'il fût simplement un lac), former avec les autres mers voisines *, une mer continue, dont la surface totale dès-lors sera devenue la même que la sienne ? Si on m'accorde que tout cela doit avoir été, on sera forcé d'avouer que le courant actuel peut ne dépendre ni de l'élévation du lit ni de sa pente, comme Straton le prétendoit.

* *La mer de Marmara.*

* *La mer Ægée.*

* *La Propontide, la mer Ægée, la Méditerranée.*

Raisonnant de même à l'égard de la mer extérieure *, et de la Méditerranée prise en total, nous attribuerons le courant de celle-ci non à la disposition et à la pente <2> du lit respectif des deux mers, mais aux fleuves *. En effet, dans le propre système de

* *L'ocean Atlantique.*

* Sous-entendu, *qui se déchargent dans la Méditerranée.*

<1> Strabon plaçoit une ville de *Calpé* près du mont Calpé, qui formoit l'une des Colonnes d'Hercule. *Voy.* l. III, *p. 139 et 140.*

<2> Le texte porte ἐπικλύσεσιν. Nous avons lu ἐπικλίσεσιν, ce qui donne le sens exprimé dans la version.

Straton, la Méditerranée n'eût-elle été jadis qu'un simple lac, rempli successivement par différens fleuves, il ne seroit point invraisemblable que le trop-plein l'eût fait enfin se dégorger par le détroit des Colonnes, comme par une cataracte. Dans la suite des temps, la mer extérieure * ayant été sans cesse augmentée par cet écoulement, sa surface se sera unie à celle du lac *, qui pour lors sera devenu forcément une mer. PAGE 52.

* *L'océan Atlantique.*

* C'est-à-dire, *de la Méditerranée.*

En tout, le *Physicien* * ne devoit pas assimiler la mer aux fleuves : les fleuves coulent selon la pente du terrain ; la mer n'a point de pente.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 115*, not. 1.

§. VI. Véritable cause des attérissemens.

QUANT aux courans des détroits, ils proviennent de toute autre cause que de l'accumulation du limon des fleuves au fond de la mer. Cette accumulation n'a lieu qu'à l'embouchure même des fleuves : témoin ce qu'on appelle *les Stèthes* aux bouches de l'Ister; témoin et le Désert des Scythes et la côte de Salmydesse *, où divers torrens contribuent aussi à cet effet ; témoin cette côte molle, sablonneuse et fort basse de la Colchide * aux bouches du Phase ** ; témoin, vers les bouches du Thermodon * et de l'Iris **, le rivage entier de la Thémiscyre ‹1›, qu'on appelle *le champ des Amazones* ‹2›, et presque tout celui de la Sidène ‹3›. Et il en est de même aux bouches des autres fleuves ; car tous, comme le Nil, forment à leur embouchure quelque attérissement, mais plus ou moins considérable, à proportion de la quantité de limon qu'ils charient. Ceux qui en charient le plus, sont ceux qui traversent un terrain fort étendu et fort mou, et qui reçoivent un grand nombre de torrens. Tel est, par exemple, le Pyrame * ; aussi a-t-il beaucoup agrandi la Cilicie, au point qu'un oracle dit :

* *Voyez* ci-dessus, *p. 119*, not. 2, 3, 4.

* *Mingril* ou *Mingrelie.*

** *Le Fasz.*

* *Le Thermeh.*

** *L'Iekil-ermak.*

* *Le Geihoun.*

Le Pyrame, à la côte ajoutant d'âge en âge,
De Cypre quelque jour atteindra le rivage ‹4›. PAGE 53.

‹1› La Thémiscyre se nomme Djanik. G.

‹2› Strabon, *l. 11, pag. 126*, dira que *le champ des Amazones* est *la Thémiscyre.*

‹3› La Sidène, qui prenoit son nom du fleuve *Sidenus*, aujourd'hui Sidin ou Valisa, est aussi comprise dans le Djanik, qui fait partie de l'ancien royaume de Pont. G.

‹4› Ces attérissemens ont fait très-peu de progrès, et sont encore aussi loin de Cypre qu'ils l'étoient au temps de la prédiction. G.

PAGE 53. On sait que ce fleuve, arrivant navigable des plaines de la Cataonie, entre en Cilicie, par les défilés du Taurus, et se décharge dans le détroit qui sépare cette contrée de l'île de Cypre ‹1›.

Ce qui empêche le limon charié par les fleuves de s'avancer beaucoup dans la mer, c'est que la mer, dans son balancement naturel *, le repousse en arrière ‹2›. En effet, pareille aux animaux, qui continuellement expirent l'air et l'aspirent, la mer fait sans cesse une sorte de mouvement alternatif en dehors et en dedans d'elle-même: on s'en aperçoit ‹3› lorsqu'on se tient sur le rivage près de l'endroit où le flot vient s'abattre; tour-à-tour et continuellement, l'eau couvre, découvre et recouvre vos pieds. Cette agitation de la mer fait courir le flot sur sa surface ‹4›; et comme en arrivant, même dans sa plus grande tranquillité, il a toujours une certaine force, il rejette sur la terre tout corps étranger, et,

* Litt., *qui naturellement flue et reflue*, παλιρρῶσαν φύσει.

Iliad. lib. IX, v. 7. D'algue hors de la mer repousse des monceaux.

Sans doute, par le vent de mer, cet effet est plus sensible; mais jusque dans les temps de calme, jusque dans ceux où règnent les vents de terre, il l'est encore; et, même contre le vent, le flot se porte vers la rive: on voit qu'il suit un certain mouvement qui est particulier à la mer ‹5›. C'est ce qu'expriment les vers,

Ibid. lib. IV, v. 425. Poussé contre le roc, le flot au dos courbé
Se lève, et de la mer il y vomit l'écume;

‹1› La Cilicie et la Cataonie sont comprises dans le nom moderne d'Aladeuli. — L'île de Cypre a conservé son nom: c'est pour se rapprocher de la prononciation Italienne que nos marins l'appellent Chypre. G.

‹2› Éclaircissemens n.° C.

‹3› Éclaircissemens n.° CI.

‹4› *Cette agitation de la mer fait courir le flot sur sa surface, &c.* Nous croyons avoir saisi, et nous avons tâché d'exprimer le sens de la phrase Grecque, τῷ δὲ κλύδωνι καὶ κῦμα ἐπιτρέχει, qui ne sauroit être rendu littéralement en Latin que par ces mots, *fluctuatione verò* [maris] *fluctus etiam supercurrit.* Casaubon observoit avec justesse que Strabon ici avoit habilement distingué entre κλύδων et κῦμα. En effet, ajoutoit Casaubon, κλύδων signifie proprement la *fluctuation* ou *oscillation perpétuelle* de la mer; κῦμα signifie ordinairement *le flot produit par la mer agitée.* Quelque tranquille que soit la mer, sa *fluctuation* continuelle produit toujours quelque *flot*, quelque *ondulation.*

Nous ajoutons à l'observation de Casaubon, que ce *flot*, produit par la *fluctuation* habituelle de la mer, peut sembler *parcourir* la surface de la mer, et venir comme expirer sur le rivage. C'est cet effet que la phrase Grecque nous paroît peindre.

‹5› Le texte porte, ὡς ἂν ἰδίαν τινὰ τῆς

comme aussi, PAGE 53.

. . . . La rive qui mugit, Iliad. l. XVII, v. 265.
De la mer vomissante a répété le bruit.

Le flot, quand il arrive, a donc [je le répète] une certaine force, qui lui suffit pour porter en avant toute matière étrangère (et c'est ainsi que la mer, comme on dit, *se purge;* c'est ainsi qu'elle rejette sur la terre les cadavres et les débris) : mais, quand il se retire, il n'a point assez d'action pour ramener avec soi (fût-ce des endroits les plus proches qu'alors il découvre), ni les débris, ni les cadavres, ni même seulement les moindres morceaux de liége, qu'il a précédemment amenés sur le rivage. Voilà comment il arrive que le limon et l'eau qui en est chargée, sont repoussés par le flot. Le poids de ce limon contribue aussi à le précipiter au fond de la mer, avant qu'il ait été porté fort avant : car le courant des fleuves perd sa force à peu de distance de leur embouchure. Si les attérissemens produits par les fleuves étoient continus, il faudroit que la mer, à partir de ses rivages, se comblât peu-à-peu toute entière. Cet effet seroit inévitable, sur-tout pour le Pont-Euxin, même en le supposant plus profond que la mer de Sardaigne, qui passe pour la plus profonde de toutes celles qu'on a pu mesurer, et qui a, selon Posidonius, environ 1000 orgyes <1> de profondeur. PAGE 54.

Ce ne sera donc point une pareille *ætiologie* * que l'on admettra : on raisonnera plutôt d'après des faits mieux connus, et

* C'est-à-dire, *raisonnement sur les causes.*

θαλάττης τὴν κίνησιν συγκινούμενον αὐτῇ· phrase qui semble équivaloir à celle-ci, *ὡς ἂν κινούμενον σὺν τῇ θαλάττῃ τὴν ἰδίαν αὐτῆς* (ou *αὐτῇ*) *κίνησιν*; ce qui donne le sens exprimé dans notre version.

Sans doute, par ce mouvement *qui est particulier à la mer,* Strabon entendoit celui qu'Aristote *(Meteor. l. II, c. 1, p. 550, D)* appelle *ταλάντωσιν*, *balancement.*

<1> Selon Hérodote, *lib. II, §. 149,* l'orgye étoit de six pieds Grecs. Si la mesure de Posidonius étoit évaluée en pieds Grecs olympiques de 11 pouces 4 lignes environ du pied de Paris, les 1000 orgyes vaudroient à-peu-près 5700 pieds ou 950 toises; et il n'est pas vraisemblable qu'on ait jamais pu sonder à cette profondeur. Si on fait l'orgye de 6 pieds Grecs, résultant du petit stade de 1111 $\frac{1}{9}$ au degré, en usage au temps d'Hérodote, les 1000 orgyes seront réduites à environ 513 toises. Reste à savoir si Posidonius n'a pas présenté une simple évaluation de la profondeur des mers, plutôt que le résultat d'une mesure réelle. G.

PAGE 54. qui, pour ainsi dire, frappent journellement nos yeux. Les déluges, les tremblemens de terre, les éruptions, le soulèvement ou l'affaissement subit du lit de la mer, voilà ce qui en fait hausser ou baisser les eaux. En effet, si, comme on est forcé de l'avouer, il peut sortir de la mer non-seulement des masses enflammées, des îlots, mais encore de grandes îles, et non-seulement des îles, mais encore des parties de continens, de même on doit croire que de grands terrains peuvent, comme les petits, s'affaisser. N'a-t-on pas vu s'ouvrir des gouffres, où se sont engloutis des pays entiers avec leurs villes, comme il est arrivé, dit-on, à Bura ‹1›, à Bizone ‹2›, et à bien d'autres cités, dans des tremblemens de terre! et il n'y a pas de raison de regarder la Sicile comme un morceau arraché de l'Italie, plutôt que comme une île lancée du fond de la mer par les feux de l'Ætna, et née de la même manière que les îles Liparées * et Pithécuses **.

* Les îles *Lipari.*

** *Ischia.*

Mais, chose étrange *! Ératosthène, tout mathématicien qu'il est, rejette l'opinion d'Archimède. Celui-ci, dans son Traité *DES CORPS QUI SURNAGENT* [a], dit que *Tout liquide en repos prend une surface sphérique, laquelle a le même centre que la terre;* opinion reçue par quiconque a la moindre teinture des mathématiques. Ératosthène veut que la surface de la Méditerranée qui, de son propre aveu, forme une seule et même mer, ne soit point par-tout de

* Littér. *chose plaisante; ὅπως ἡδύς ἐστιν.*

[a] Lib. I, prop. II, Theor. 2.

‹1› Ville de l'Achaïe, dans le Péloponnèse, et voisine du golfe de Corinthe [1]. Pline [2] dit qu'elle fut engloutie sous les eaux dans un tremblement de terre : événement que l'on rapporte à la première année de la CII.e olympiade, 371 ans avant l'ère Chrétienne. Selon Pausanias [3], elle fut seulement détruite et non engloutie. Ceux de ses habitans qui ne périrent pas dans ce bouleversement, la rebâtirent. Aujourd'hui, dans le pays, *Bura* s'appelle Διακοφθὲν [4], ce qui signifie en latin, *discissum, dissectum, perruptum.*

‹2› Ville placée par les uns dans la Thrace et par d'autres dans le Pont.

Une opinion plus probable est que Bizone étoit située dans la basse Mœsie, sur le rivage occidental du Pont-Euxin.

Pomponius Méla [5] rapporte que Bizone fut entièrement détruite par un tremblement de terre. Mais Strabon [6] dit qu'elle fut seulement en partie ruinée; et il la place à 40 stades (c'est-à-dire à moins d'une lieue et un quart) de la mer.

Arrien [7] la nomme *Bisus.*

[1] *Stephan. Byzant. v.* Βȣ̃ρα. = [2] *Plin.* l. II, c. 92, S. 94, p. 15, l. 13. = [3] *Pausan.* l. VII, c. 25. = [4] *Melet. Geogr. ant. et nov.* tmem. XVIII, cap. 16, pag. 361, col. 1. = [5] *Pomp. Mel.* l. II, c. 2. = [6] *Strab.* l. VII, p. 319. = [7] *Arrian.* in *Peripl. mar. Erythr.* versùs finem.

niveau,

PAGE 54.

niveau, pas même dans des endroits fort voisins. Cette assertion de l'ignorance, il pense l'appuyer du témoignage des ingénieurs *, dont néanmoins la science, selon les mathématiciens eux-mêmes, se fonde sur les mathématiques. Il prétend que Démétrius <1>, voulant ouvrir un passage à ses flottes, tenta de faire couper l'isthme du Péloponnèse <2>, et qu'il fut arrêté dans cette entreprise par ses ingénieurs, qui, d'après leurs mesures, avoient trouvé la mer plus haute dans le golfe de Corinthe qu'à Cenchrées *; de sorte que, si l'on eût coupé l'isthme, non-seulement la côte qui borde le détroit d'Ægine, mais cette île elle-même et celles qui en sont proches, eussent été submergées, sans que d'ailleurs le passage devînt fort utile <3>.

* Littéralement *des architectes.*

* Nous suivons l'orthographe de Strabon, κατὰ Κεγχρέας.

<1> Il s'agit ici de Démétrius Poliorcète. La tentative dont il est question, si véritablement elle a été faite, doit avoir eu lieu entre la CXVIII.e et la CXXIII.e olympiade, c'est-à-dire, de l'an 308 à l'an 288 avant l'ère Chrétienne.

Ce prince n'est pas le seul qui passe pour avoir fait un pareil essai. Pline [1] le dit également de J. Cæsar, de Caligula, de Néron : *Quam ob causam perfodere navigabili alveo angustias tentavere Demetrius rex, dictator Cæsar, Caïus princeps, Domitius Nero, infausto (ut omnium apparuit exitu) incepto.* Ce témoignage est confirmé, à l'égard de J. Cæsar, par Plutarque [2], Suétone [3] et Dion Cassius [4]; à l'égard de Caligula, par Suétone [5]; enfin, à l'égard de Néron, par Philostrate [6] et Lucien [7].

<2> Ou *l'isthme de Corinthe.* Les Grecs modernes appellent cet isthme Ἑξαμίλιον [8], parce qu'ils en estiment la largeur à six milles de leur mesure itinéraire.

Cette largeur se prend à l'endroit où les anciens Grecs avoient construit un mur, pour défendre le passage de l'isthme, lorsque les Perses, ayant forcé le passage des Thermopyles, parurent près de subjuguer toute la Grèce. La fortification fut l'ouvrage de peu de jours. Par la suite, elle se détruisit, et les Athéniens la réparèrent. Tombée derechef en ruines par le laps du temps, elle fut restaurée une troisième fois sous l'empereur Justinien I ; puis, une quatrième fois et avec plus de soin, sous le règne de Manuel (Palæologue), lorsque ses fils chassèrent les Italiens de la Morée. La dernière réparation qui y ait été faite, fut l'ouvrage des Vénitiens, qui, en 1463, fermèrent de nouveau l'isthme, par un mur fortifié de cent trente-six tours et d'un double fossé fort large; travail immense qu'avec l'aide des habitans ils achevèrent en quinze jours, mais que les Turks ne tardèrent pas à rendre inutile.

<3> *Fort utile :* χρήσιμον. Peut-être ce terme signifie-t-il ici *praticable.*

Le golfe de Corinthe conserve son ancien nom. — La mer de Cenchrées est le fond du golfe Saronique. Cenchrées, située sur la côte

[1] *Plin. Hist. nat.* lib. IV, cap. 4. = [2] *Plutarch. in Cæsar.* §. 58, edit. Reisk. tom. IV, pag. 272. = [3] *Sueton. in Cæsar.* cap. 49. = [4] *Dio Cass.* lib. XLIV, §. 5. = [5] *Sueton. in C. Calig.* cap. 21. = [6] *Philostrat. in Vit. Apollon.* lib. IV, cap. 24. = [7] *Lucian. Dial. Neron.* §. 4, tom. III, pag. 639. = [8] *Melet. Geogr. ant. et nov.* tmem. XVIII, cap. 13, pag. 353, col. 2.

PAGE 54.
§. VII.
Ératosthène s'est mépris sur le courant des détroits.
* Littéralement, *des Euripes.*

SELON Ératosthène : — « C'est ce défaut de niveau qui occasionne le courant des détroits *, sur-tout le courant du détroit de » Sicile, où l'on remarque des effets pareils au flux et reflux de » l'Océan. Le courant y change deux fois dans les vingt-quatre » heures <1>, de même que, dans cet intervalle, les marées de » l'Océan deux fois montent et descendent. Au flux [de l'Océan] » correspond, dans la mer Tyrrhénienne <2>, ce courant qu'on » appelle *descendant*, et qui se porte vers la mer de Sicile, » comme s'il suivoit un plan incliné. On peut dire que ce cou- » rant correspond au flux, puisque l'un et l'autre commencent et » cessent précisément aux mêmes heures. En effet, le courant dont » nous parlons, commence au lever et au coucher de la lune, et » cesse lorsque cet astre arrive au méridien, soit au-dessus, soit » au-dessous de la Terre. Alors commence le courant contraire, » appelé *remontant ;* il correspond au reflux, et cesse au moment » où la lune touche aux points soit de son lever, soit de son » coucher <3>. » —.

PAGE 55.

Pour ce qui concerne le flux et reflux, Athénodore et Posidonius en ont suffisamment parlé *. Mais, à l'égard des courans alternatifs des détroits, autre matière qui est aussi du ressort de la physique, il suffit ici, pour mon objet, d'observer d'abord que ces courans, chacun dans leur espèce, ne sont pas réglés d'une manière uniforme : s'ils l'étoient, le courant du détroit de Sicile ne changeroit pas seulement deux fois par jour <4>, comme Ératosthène lui-même le dit, tandis que celui du détroit de Chalcis change

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 13.*

méridionale de l'isthme, étoit l'un des ports de Corinthe, dont il étoit éloigné d'environ 70 stades ou deux lieues; on l'appelle maintenant Kencri. — Ægine, île du golfe Saronique, vis-à-vis Épidaure : elle a communiqué son nom moderne d'Engia au golfe Saronique.

On ne peut attribuer qu'à la mal-adresse des ingénieurs de Démétrius, le résultat qui leur a fait croire que les eaux du golfe de Corinthe étoient plus élevées que celles du golfe Saronique. G.

<1> *Voyez* les Éclaircissemens n.° CII.

<2> La mer Tyrrhénienne est celle qui baigne les côtes de la Toscane, dont les habitans étoient nommés *Tusci* par les Latins, et *Tyrrheni* par les Grecs.

On voit néanmoins par ce que dit Strabon, que le nom de mer de Tyrrhénie s'étendoit le long des côtes de l'Italie depuis l'embouchure de l'Arno, jusque vers la Sicile. G.

<3> Éclaircissemens n.° CIII.

<4> Éclaircissemens n.° CIV.

sept fois<1>, et que celui du détroit de Byzance, ne changeant point du tout, se dirige toujours du Pont-Euxin vers la Propontide, ou, comme le veut Hipparque, reste quelquefois suspendu<2>. Ensuite, les courans de tous les détroits fussent-ils uniformément réglés, la cause qui les produit, ne seroit point celle qu'assigne Ératosthène, savoir : « Que les surfaces des mers séparées par ces détroits ne sont » point de niveau. » Le genre d'inégalité qu'il suppose ici *, ne se trouveroit pas même dans la surface des fleuves, s'ils n'avoient point de cataractes. De plus, les cataractes n'occasionnent point de reflux, et les eaux du fleuve coulent toujours vers les lieux les plus bas ; ce qui provient de l'inclinaison de leur cours et de leur surface. Mais, pour la mer, peut-on dire que sa surface soit inclinée (sur-tout dans le système <3> qui suppose sphériques les quatre corps appelés *élémentaires*) ! Et de même, peut-on dire que, dans les détroits, l'eau soit susceptible non-seulement d'un courant alternatif, mais aussi de repos et d'immobilité, lorsqu'ils servent de communication à deux mers, dont on veut que la hauteur soit inégale et que les surfaces respectives ne soient pas de niveau <4> ! Si la terre, étant un corps solide, peut, dans sa configuration habituelle, avoir des cavités et des élévations permanentes, il n'en est pas de même des eaux : par le mouvement même que leur poids leur imprime, elles se répandent sur la terre, et prennent une surface telle qu'Archimède la leur attribue.

PAGE 55.

* Sous-entendu, *dans la surface des mers séparées par les détroits.*

<1> Selon le P. Babin, qui avoit examiné avec soin les courans de l'Euripe de *Chalcis*, il paroît que ces courans sont réglés pendant dix-huit ou dix-neuf jours de chaque mois lunaire, et qu'alors le flux et le reflux s'y font sentir chacun deux fois en vingt-quatre heures, en suivant les mêmes lois que dans l'Océan. Dans les autres temps, c'est-à-dire, du 9 au 13 et du 21 au 26 de chaque mois lunaire, les courans sont irréguliers, le flux arrive douze à quatorze fois dans les vingt-quatre heures, et le reflux autant [1]. G.

<2> Ces suspensions du cours de l'Euxin dans la Propontide, peuvent avoir été occasionnées par de grandes sécheresses qui auront diminué la masse des eaux que le Danube, le Dnieper, le Don, et les autres fleuves lui apportent. Des gelées violentes et long-temps prolongées ont peut-être aussi arrêté quelquefois le cours de ces fleuves. G.

<3> *Voyez* Plutarque et Stobée [2].

<4> Éclaircissemens n.° CV.

[1] *Spon, Voyag.* t. II, p. 192-201, *Wheler, Voyag.* t. II, p. 281-285. = [2] *Plut. de plac. philos.* l. I, c. 14. *Stob. ecl. phys.* l. I, c. 18.

PAGE 55.
§. VIII.
Ératosthène défendu contre Hipparque, au sujet des terrains couverts autrefois par la mer.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 120* et *121* de la version, *50* du texte Grec.

** *Voy.* ci-dessus, *ibid.*

*** C'est-à-dire, *le golfe Arabique.*

A CE que nous avons déjà cité * concernant le temple d'Ammon et l'Ægypte, Ératosthène ajoute : — « Que, suivant les » apparences, jadis les environs du mont Casius ont été couverts » par la mer, et *que tout le pays*, vers le lieu nommé présentement les *Gerrhes* et au-delà, *formoit des bas-fonds qui TOUCHOIENT ** au golfe de la mer Érythrée ****, et qui, lors de la » réunion de la mer [Méditerranée avec l'Océan] auront été découverts ‹1›. » — L'énoncé, *que le pays*, dont il est question, *formoit des bas-fonds qui TOUCHOIENT au golfe de la mer Érythrée*,

PAGE 56.

est amphibologique ‹2›. *TOUCHER* se dit de ce qui *AVOISINE ;* on le dit aussi de ce qui *SE JOINT*, ou, quand il s'agit d'eaux, de ce qui *se mêle* et *se confond.* Ici, selon moi, Ératosthène a voulu dire que, durant tout le temps où le détroit des Colonnes resta fermé, *les bas-fonds s'étendoient JUSQU'AU VOISINAGE de la mer Érythrée *;* mais qu'après l'ouverture du détroit, la Méditerranée, s'écoulant par cette issue, et devenant plus basse, les découvrit. Hipparque, au contraire, entend par le terme *TOUCHER,* que la Méditerranée, à raison du trop-plein, *SE JOIGNOIT à la mer Érythrée **. D'après cela, Hipparque demande : — « Comment a-t-il » pu se faire qu'en s'écoulant par le détroit des Colonnes, la » Méditerranée n'y ait point entraîné la mer Érythrée ‹3›, à laquelle

* Il s'agit toujours du *golfe Arabique.*

* C'est-à-dire, *au golfe Arabique.*

‹1› Le texte porte : ΣΥΝΕΛΘΟΥ'ΣΗΣ δὲ τῆς θαλάσσης, ἀποκαλυφθῆναι ; ce qui donne le sens que nous avons exprimé. Si telle est la véritable leçon, il faut absolument l'entendre de l'effet qui sera résulté du dégorgement de la Méditerranée dans l'Océan. Mais peut-être Strabon avoit-il originairement écrit, ΣΥΝΕΝΔΟΥ'ΣΗΣ δὲ τῆς θαλάσσης, *la mer* [Méditerranée] *s'étant retirée ;* et cette restitution semble autorisée par la manière dont lui-même s'est exprimé un peu plus haut [1] : Συνάπτειν τῷ τῆς Ἐρυθρᾶς κόλπῳ· ἘΝΔΟΥ'ΣΗΣ δὲ τῆς θαλάττης ἀνακαλυφθῆναι .... On voit que Ἐνδιδόναι et Συνενδιδόναι se disent indifféremment.

‹2› Le texte porte : Τὸ δὴ, τεναγίζειν τὸν λεχθέντα τόπον ΣΥΝΑ'ΠΤΟΝΤΑ τῷ τῆς Ἐρυθρᾶς κόλπῳ, ἀμφίβολόν ἐστιν. Ce n'est pas que la signification du verbe συνάπτειν soit par elle-même ambiguë ; mais elle le devient par les différentes acceptions dans lesquelles les auteurs emploient ce verbe. En effet, συνάπτειν se dit proprement d'une chose qui *se joint et s'adapte* à une autre : mais l'usage a fait dire aussi συνάπτειν des lieux *voisins* l'un de l'autre. *Voyez* ce que notre auteur dit au livre IX, *p. 406.*

‹3› Le nom de mer Érythrée étoit donné en même temps au golfe Arabique et à la mer des Indes, c'est-à-dire, à la mer comprise entre les côtes orientales de l'Afrique et la presqu'île de l'Inde. *Voyez* à la *pag. 94* la note 2. G.

[1] *Voyez* ci-dessus, pag. 121 de notre version, et 50 du texte Grec.

» pour lors elle étoit jointe, et que la surface de celle-ci ait toujours » conservé la même élévation ‹1›? En effet, selon Ératosthène lui- » même, toutes les mers extérieures sont contiguës, de sorte que » l'océan Occidental et la mer Érythrée forment une seule et même » mer. Ainsi (ajoute Hipparque, comme conséquence nécessaire), » la mer d'au-delà des Colonnes, la mer Érythrée, et la Médi- » terranée jadis contiguë à celle-ci, devoient demeurer également » élevées ‹2›. » — Mais Ératosthène répondroit : — « D'abord, » je n'ai point énoncé que la Méditerranée, par l'effet du trop- » plein, *SE JOIGNOIT* à la mer Érythrée; j'ai seulement dit » qu'elle l'*AVOISINOIT*. Ensuite, de ce qu'une mer est *une et con-* » *tinue*, il ne s'ensuit pas que toutes les parties de sa surface soient » également élevées; témoin la Méditerranée, dont certes la sur- » face n'est pas aussi basse au Léchæon ‹3› qu'à Cenchrées *. » — PAGE 56.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 129*, not. 3.

‹1› Voici, je crois, le raisonnement d'Hipparque. Lors de la débâcle du Pont-Euxin dans la Méditerranée, les eaux de celle-ci s'étant élevées au point de couvrir l'isthme qui la sépare du golfe Arabique [l'isthme de Suez], la surabondance des eaux a dû s'échapper par ce golfe, et se rendre (par le détroit de Bab al-mandeb) dans la mer des Indes. Et comme cette mer, selon Ératosthène, communiquoit avec l'océan Atlantique ou Occidental, il est certain que toute la masse de l'Océan a dû s'élever progressivement, et finir par se mettre de niveau avec la Méditerranée. Alors, la hauteur de l'Océan, à l'occident du détroit des Colonnes [détroit de Gibraltar], étant la même que celle de la Méditerranée, et la pression de ces deux mers contre l'isthme qui fermoit ce détroit, étant égale, cet isthme n'auroit pu se rompre, et la communication ne se seroit pas établie.

Ce raisonnement est juste dans l'hypothèse où se place Hipparque; mais Strabon fait voir que cette hypothèse n'étoit point celle d'Ératosthène. G.

‹2› « *Ainsi (ajoute Hipparque, comme » conséquence nécessaire) la mer d'au-delà des » Colonnes, la mer Érythrée, et la Méditer- » ranée, jadis contiguë à celle-ci, doivent être » également élevées.* » Nous avons rendu le sens du texte, tel qu'il se lit dans toutes les éditions et dans la plupart des manuscrits, où il porte : Τοῦτο δ' εἰπών, ἐπιφέρει τὸ ἀκόλουθον, τὸ, τὸ αὐτὸ ὕψος ἔχειν, τήν τε ἔξω στηλῶν θάλατταν, καὶ ΤΗ'Ν 'ΕΡΥΘΡΑ'Ν, ΚΑΙ' ''ΕΤΙ τὴν ταύτῃ γεγονυῖαν σύῤῥουν. Littéralement : *Ayant dit cela, il ajoute la conséquence* [sous-entendu, *de ce qu'il fait dire à Ératosthène*], *laquelle est que, et la mer d'au-delà des Colonnes, et LA MER ÉRYTHRÉE, ET ENCORE celle qui fut contiguë à celle-ci* [c'est-à-dire, *la Méditerranée*], *devoient avoir la même élévation.* Le manuscrit 1394 porte simplement : Τοῦτο δ' εἰπών, ἐπιφέρει τὸ ἀκόλουθον, τὸ, τὸ αὐτὸ ὕψος ἔχειν τήν τε ἔξω στηλῶν θάλατταν, καὶ τὴν ταύτῃ γεγονυῖαν σύῤῥουν; ce qui signifieroit seulement : *Que la mer d'au-delà des Colonnes, et celle qui lui devint contiguë, devoient être également élevées.* Mais la phrase ainsi réduite, rend tout le reste du passage obscur, pour ne pas dire inintelligible. Nous croyons que la leçon ordinaire est la véritable.

‹3› *Le Léchæon* [Λέχαιον]. On appeloit

PAGE 56. Cette réponse, Hipparque est le premier à l'indiquer dans sa *Critique.* Connoissant l'opinion de son adversaire, il pouvoit attaquer ses principes; mais il ne devoit pas établir comme donnée, que « Faire de toute la mer extérieure une seule et même mer, c'est » en supposer aussi la surface par-tout également élevée. »

Hipparque rejette comme une fable, l'épigraphe des dauphins, DES THÉORES CYRÉNÆENS. La raison sur laquelle il se fonde, n'est pas décisive : — « La fondation de Cyrène ne remonte » qu'aux temps dont il nous reste des mémoires ; or, nulle part » on ne lit que le temple d'Ammon fût situé sur le bord de la » mer. » — Eh ! qu'importe qu'aucun historien ne le dise, si, au nombre des indices qui nous persuadent que ce lieu aura été jadis voisin de la mer, on peut compter l'offrande de ces dauphins portant l'épigraphe, DES THÉORES CYRÉNÆENS <1>!

Hipparque convient que, — « Si le lit de la mer s'est exhaussé, » elle a pu s'élever et couvrir le pays jusqu'au temple, éloigné
PAGE 57. » présentement du rivage de 3000 stades <2> et davantage; mais » (ajoute-t-il) elle n'a pu jamais s'élever au point de couvrir toute » l'île de Pharos et la majeure partie de l'Ægypte : » — comme si, pour ce dernier effet, le degré d'élévation qu'il accorde, n'étoit pas suffisant <3>.

[Hipparque dit encore :] — « Si, avant l'ouverture du détroit » des Colonnes, le trop-plein de la Méditerranée eût été tel que » le veut Ératosthène, il faudroit que la Libye, avec une grande

ainsi le port occidental de la ville de Corinthe, situé sur la mer de Crissa. Il tenoit à la ville par une double muraille, longue d'environ 12 stades [près d'un tiers de lieue].

Le nom moderne du *Léchæon* est Pélagio; *Cenchrées* est Kenkri. Voy. *p. 129*, not. 3. G.

<1> J'ai dit dans la note 4, *pag. 120*, que Cyrène avoit été fondée 631 ans avant J. C., et qu'à cette époque il y avoit déjà très-longtemps que la Méditerranée avoit les mêmes limites qu'aujourd'hui. Les dauphins étoient chez les Grecs le symbole ordinaire des principales villes maritimes; et si les théores de Cyrène déposèrent ce symbole de leur patrie dans le temple d'Ammon, je ne vois pas comment Ératosthène et Strabon ont pu regarder cette offrande comme une preuve que ce temple avoit été voisin de la mer. G.

<2> Cinquante-quatre lieues. *Voyez* la note 3, *pag. 114.*

<3> L'île de *Pharos* n'étant point élevée, il est certain qu'après la débâcle du Pont-Euxin dans la Méditerranée, cette île devoit être submergée. G.

» partie de l'Europe et de l'Asie, eût été jadis submergée ‹1›. Il » faudroit aussi que le Pont-Euxin se fût en quelques endroits réuni » avec la mer Adriatique; vu que l'Ister [peu après sa naissance], » aux environs du Pont-Euxin, se partage ‹2›, et par un effet de » la disposition du terrain, coule vers l'une et l'autre mer ‹3›. » — Mais l'Ister ne prend point naissance aux environs du Pont-Euxin, puisque, tout au contraire, il sort des montagnes qui sont au-delà de l'Adriatique : il ne coule point non plus vers les deux mers, puisqu'il se porte uniquement vers le Pont-Euxin, et ne se partage qu'un peu au-dessus de son embouchure. Voilà ce qu'Hipparque ignoroit. Au reste, cette erreur a été commune à des auteurs plus anciens que lui ‹4›. Ces auteurs supposent qu'il existe une branche de l'Ister, appelée *Ister* comme ce fleuve, et dont le cours se dirige vers le golfe Adriatique, au travers du pays des ISTRES *, auxquels

PAGE 57.

* *Les peuples de l'Istrie.*

‹1› Il n'y a pas de doute qu'à cette époque, toutes les côtes basses de l'Afrique, de l'Asie et de l'Europe, baignées par la Méditerranée, n'eussent été couvertes par ses eaux. *Voyez* la note 5, *page 116.* G.

‹2› Le texte porte simplement : Ἄπὸ δὴ τοῦ Ἴστρου ἀπὸ τῶν κατὰ τὸν ΠΌΝΤΟΝ σχιζομένου : leçon constante dans tous les manuscrits, si ce n'est que, dans quelques-uns de ceux qui ont été collationnés par M. de Siebenkees, et dans notre beau manuscrit 1394, on lit ἀπὸ τῶν κατὰ τὸν ΠΌΝΤΟΝ ΤΌΠΩΝ σχιζομένου; ce qui ne change rien au sens. Ce passage, rendu textuellement, ne dit autre chose, sinon que *l'Ister* [c'est-à-dire, *le Danube*] *se partage depuis les lieux voisins du Pont-Euxin ;* il ne dit point, comme notre version l'exprime, *que l'Ister* prend naissance *dans des lieux voisins du Pont-Euxin, et que,* peu après sa naissance, *le fleuve se partage.* Mais ce qui suit immédiatement, démontre que Strabon, ici, soit à tort, soit avec raison, imputoit à Hipparque deux erreurs: 1.° d'avoir placé les sources [τὰς ἀρχὰς] de l'*Ister* dans des lieux voisins du Pont-Euxin; 2.° d'avoir supposé que l'*Ister* se divisoit en deux bras qui se dirigeoient, l'un vers le Pont-Euxin, l'autre vers la mer Adriatique.

L'insertion des mots, *peu après sa naissance,* dans notre version, peut donc paroître pleinement justifiée, et même nécessaire, pour l'explication des termes dont l'auteur s'est servi.

‹3› Hipparque, croyant que l'*Ister* ou le Danube avoit une embouchure dans le Pont-Euxin et une autre dans le golfe Adriatique, soutenoit que, si les eaux de la Méditerranée s'étoient élevées autant qu'Ératosthène le prétendoit, toute la vallée que parcourt l'*Ister* auroit dû être submergée, et qu'elle auroit formé un détroit par lequel les eaux du Pont-Euxin se seroient jointes à celles du golfe Adriatique.

L'opinion d'Hipparque portoit à faux, puisque l'*Ister* n'a aucune communication avec le golfe Adriatique. D'ailleurs, les eaux de la Méditerranée auroient pu être assez élevées pour couvrir une portion des côtes qui l'environnent, comme le pensoit Ératosthène, sans que pour cela l'inondation eût pénétré par-dessus les hautes montagnes et les vastes contrées qui séparent le golfe Adriatique du Pont-Euxin. G.

‹4› Voyez *pag. 103,* note 2.

PAGE 57. elle donne son nom <1>: c'est par-là, suivant eux, que Jason, à son retour de la Colchide, est parvenu jusqu'au golfe.

§. IX.
Exemples de changemens remarquables sur la surface de la terre, arrivés par des catastrophes physiques.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 128.*

POUR diminuer le merveilleux de ces révolutions auxquelles nous avons attribué les inondations et les autres accidens qui, selon nous, pourroient avoir produit l'île de Sicile, les îles d'Æole et celles de Pithécuses *, il sera peut-être à propos de rappeler ici bien des faits de ce même genre, dont la preuve se voit encore ou s'est vue jadis en différens lieux. Le rapprochement d'un grand nombre d'exemples rendra de pareils faits moins surprenans. C'est faute de connoître les effets de la nature, et, en général, toutes les choses de la vie, que certaines personnes aujourd'hui se troublent à des récits nouveaux pour elles <2>; comme quand on leur parle soit de ces phénomènes relatifs aux îles de Théra et de Thérasia <3>, situées entre la Crète et la Cyrénaïque <4>, et dont la première est métropole de Cyrène; soit de ceux qui ont eu lieu en Ægypte et en plusieurs parties de la Grèce.

<1> Justin le dit formellement *(lib. XXXII, cap. 3)* : *ISTRIQUE, ex vocabulo amnis, quo à mari concesserant, appellati.*

<2> *Nouveaux pour elles.* Le texte porte, τὸ ἀλήθες. Mais nous avons adopté la restitution proposée par André Schott *(Observ. Hum. lib. III, cap. 357)* : ce critique judicieux a pensé qu'il falloit lire ἀήθες.

<3> *Théra* s'appelle aujourd'hui *Sant-Erini [Sainte-Irène]* ou *Santorin.* Quant à *Thérasia*, on présume que c'est l'îlot appelé par les Grecs modernes *Aspronisi* [c'est-à-dire, *l'île Blanche*]. *Voyez* les Éclaircissemens n.° CVI.

<4> S'il ne s'est point glissé dans le texte quelque erreur de copiste, Strabon, ici, se sera mépris. Il ne pouvoit pas dire que les îles de *Théra* et de *Thérasia* fussent *situées entre l'île de Crète et la Cyrénaïque.* Lui-même, ailleurs [1], nous dira qu'elles étoient situées dans la mer Ægée, près de l'île d'*Anaphé* [aujourd'hui *Nanfio*]; et, à ce sujet, il citera de nouveau le vers de Callimaque rapporté ci-dessus [2]. Notre géographe n'a donc jamais dû énoncer que les deux îles étoient placées *entre la Crète et la Cyrénaïque.*

Paulmier de Grant-Mesnil [3] a pensé que peut-être Strabon avoit originairement écrit, *entre la Crète et la Cynurie;* ἐν τῷ μεταξὺ πόρῳ Κρήτης καὶ Κυνουρίας. La Cynurie étant un canton de la Laconie, que l'on pourroit absolument dire située en face de la Crète, la manière dont notre géographe s'exprime sur la situation des îles de *Théra* et de *Thérasia*, seroit en quelque sorte justifiée. Pline les met l'une et l'autre au nombre des îles de la mer Ægée, et les place à 25 milles de l'île d'*Ios* [aujourd'hui *Nio*]; et tous les anciens géographes, qui les placent, comme lui, non loin d'*Ios* et assez proche d'*Anaphé* [aujourd'hui

[1] *Strab.* lib. X, pag. 484. = [2] *Voyez* ci-dessus, pag. 102. = [3] *Palmer. Exercitat. in Aut. Gr.* pag. 287.

En

En effet, on dit que, entre Théra et Thérasia, après quatre jours d'éruption, des feux, nés de la mer, élevèrent peu-à-peu, et, comme à l'aide d'une machine, firent sortir du sein des eaux, alors enflammées et bouillantes, une île formée de matières volcaniques, ayant douze stades de circonférence. L'éruption une fois apaisée, les Rhodiens, alors maîtres de la mer <1>, osèrent les premiers aborder en ce lieu, et y bâtirent un temple à Neptune *Asphalien* <2>. PAGE 57.

Posidonius rapporte que, par l'effet d'un tremblement de terre en Phœnicie, une ville située au-dessus de Sidon * fut engloutie; que près des deux tiers de Sidon même furent renversés, mais non subitement, de sorte que peu de monde y périt; que le tremblement se fit sentir, mais avec moins de force, par toute la Syrie <3>, et qu'il ébranla plusieurs îles, comme, par exemple, les Cyclades, comme l'Eubée, où les bouches de l'Aréthuse (fontaine de Chalcis) se fermèrent, et, plusieurs jours après, les eaux de cette source se frayèrent un autre passage : de plus, l'île entière ne cessa d'éprouver des secousses en divers endroits, jusqu'à ce qu'il se fût ouvert au sein de la plaine de Lélante un gouffre qui vomit un torrent de boue enflammée <4>. PAGE 58.

* *Seïde.*

Nanfio], de *Dia* [aujourd'hui *Standia*], les comptent parmi les Sporades, iles situées au nord de la Crète.

Peut-être Strabon avoit-il écrit que Théra et Thérasia se trouvoient dans la mer qui sépare la Crète de la *Carie*, Κρήτης καὶ ΚΑΡΙΑΣ, non ΚΥΡΗΝΑΙΑΣ.

<1> *Alors maîtres de la mer.* Le texte porte, θαλαττοκρατοῦντες ἘΠΙ προσπλεῦσαι τῷ τόπῳ. Nous pensons qu'il faut lire θαλαττοκρατοῦντες ἜΤΙ, προσπλεῦσαι τῷ τόπῳ· c'est-à-dire, *qui alors étoient* ENCORE *maîtres de la mer.*

<2> Nous renvoyons aux Éclaircissemens n.° CVII, toutes nos observations sur ce récit de Strabon concernant la naissance d'un ilot entre *Thera* et *Therasia*, la thalassocratie des Rhodiens, et le temple de Neptune *Asphalien* (ou *qui-assure-les-fondemens*).

<3> Ce tremblement de terre ayant fait peu de dégâts dans la Syrie, paroît être différent de celui dont parle Justin *(liv. XL, c. 2)*, et qui, sous le règne de Tigrane, c'est-à-dire, entre les années 84 et 64 avant l'ère Chrétienne, renversa beaucoup de villes en Syrie, et fit périr 170,000 hommes. Observons cependant que Posidonius vivoit à cette époque : d'après cela, comment croire que l'événement dont il avoit rapporté les détails n'étoit pas celui dont il avoit été lui-même témoin! Peut-être Justin a-t-il exagéré les faits.

<4> L'Eubée est l'île d'Égripo ou de Négrepont. La plaine de Lélante étoit près de la ville de *Chalcis*, qui porte aujourd'hui le même nom que l'île. G.

PAGE 58. Plusieurs auteurs ont rassemblé des faits de cette nature. Pour notre objet, il suffit de rappeler ceux que Démétrius de Scepsis a recueillis. A propos de ce passage d'Homère,

Iliad. lib. XXII, v. 147-151.

> Aux *Têtes des ruisseaux* ils touchent dans leur course,
> A ce lieu d'où Scamandre épand sa double source :
> L'une toujours est tiède,. . . . .
> L'autre coule en été plus froide que la grêle ;

Démétrius ne veut pas qu'on s'étonne si, aujourd'hui, la source froide existe et non la tiède : les eaux de celle-ci auront tari. Il rapporte aussi ce que Démoclès ⟨1⟩ a dit de ces tremblemens de terre qui se firent sentir jadis dans la Lydie, dans l'Ionie, dans la Troade ⟨2⟩, et qui eurent de tels effets, que des bourgs entiers furent engloutis. Tantale régnoit alors, et, à cette époque, le mont Sipyle fut bouleversé ⟨3⟩; des marais devinrent des lacs, et Troie fut submergée par la mer ⟨4⟩.

Près de l'Ægypte, Pharos, île jadis éloignée du continent, aujourd'hui n'est, pour ainsi dire, qu'une presqu'île; on peut dire la même chose de Clazomène et de Tyr ⟨5⟩.

⟨1⟩ Cet auteur, peu connu, vivoit plus de quatre siècles avant l'ère Chrétienne.

⟨2⟩ La Lydie et l'Ionie sont les provinces modernes d'Aidin et de Sarukan dans l'Asie mineure ou l'Anadoli. Une portion de la Troade conserve le nom de Troiaki. G.

⟨3⟩ Sipyle étoit à-la-fois le nom d'une montagne, et celui d'une ville bâtie sur cette montagne. Elle étoit dans la Mæonie, province de l'Asie mineure, qui fut ensuite nommée Lydie. Près du Sipyle étoit la ville de *Magnesia*, surnommée *Sipyli* à cause du voisinage de cette montagne; et comme cette ville dominoit dans ce canton au temps de Pline, c'est ce qui lui a fait dire que Sipyle étoit dans la Magnésie. Il dit encore que Sipyle s'appeloit autrefois *Tantalis* [1].

Les termes de Strabon et d'Aristote laissent de l'incertitude pour savoir s'ils ont parlé de la ville ou du mont Sipyle; mais comme l'un et l'autre occupoient le même emplacement, et que tous les deux ont été bouleversés par les tremblemens de terre, l'interprétation de ce passage ne change rien au fait que ces auteurs rapportent.

Le règne de Tantale remonte à 1387 ans avant Jésus-Christ. G.

⟨4⟩ Ce fait s'accorde avec la date précédente. On sait que ce fut *Ilus* qui bâtit dans la plaine la ville à laquelle il donna le nom d'*Ilium*. L'ancienne Troie étoit sur une colline et à l'abri de l'inondation. *Ilus* monta sur le trône 1400 ans avant J. C. Il régna 55 ans, et fut, par conséquent, contemporain de Tantale. G.

⟨5⟩ Clazomène et Tyr étoient bâties

[1] Voyez *Plin.* lib. II, cap. 93; lib. V, cap. 31. *Aristot. Meteorolog.* lib. II, cap. 8, page 570, D.

Durant mon séjour à Alexandrie, la mer, proche de Péluse * et du mont Casius *, s'éleva si haut, qu'elle inonda le terrain autour de la montagne, dont elle fit une île d'où le chemin qui conduit en Phœnicie pouvoit se faire en bateau. Il ne faudroit donc pas s'étonner, si jamais l'isthme qui sépare la mer Ægyptienne * de la mer Érythrée **, se rompant ou s'affaissant, ces deux mers venoient à se joindre par un détroit semblable à celui des Colonnes ‹1›.

PAGE 58.
* *Tineh.*
* Le mont *el-Kas.*

* Strabon appelle ainsi la portion de la Méditerranée qui avoisine l'Ægypte.
** C'est-à-dire, *du golfe Arabique.*

Qu'à de pareils faits on en réunisse quelques autres du même genre, déjà cités au commencement de cet ouvrage, on ne refusera plus de croire à certains effets de la nature et aux changemens qui s'opèrent sur la terre.

Le *Pirée* passe pour avoir été jadis une île, et avoir tiré son nom de sa position *au-delà du rivage* ‹2›.

Leucade *, au contraire, est devenue une île, depuis que les Corinthiens ont coupé l'isthme qui originairement l'attachoit au continent; car c'est de Leucade que Laërte parle quand il dit :

* *Leucadia* ou *S.te Maure.*
PAGE 59.

Tel qu'on me vit jadis, aux bords du continent,
De la forte Nérice ébranler les murailles.

Odyss. lib. XXIV, v. 376.

Ainsi donc, quelquefois, la main des hommes détache les

sur de petits îlots voisins du continent; Alexandre les joignit à la terre-ferme, au moyen des jetées qu'il fit construire. Clazomène étoit sur le golfe de Smyrne, près d'un lieu nommé aujourd'hui Voura. Tyr, sur les côtes de la Phœnicie, est appelée maintenant Sour. G.

‹1› La cause qui a ouvert le détroit des Colonnes n'existant plus, il n'est point vraisemblable que les eaux de la Méditerranée, et encore moins celles du golfe Arabique, puissent jamais s'ouvrir un passage à travers l'isthme de Suez. Ces deux mers sont de niveau, quoi qu'on en dise : la seule différence qui puisse exister momentanément dans leur surface, est le flux et le reflux du golfe; mais il est trop peu sensible à Suez, où il s'élève à peine de deux pieds et demi, et la mer, de chaque côté de l'isthme, est trop peu profonde, pour que son mouvement ou son poids puisse jamais rompre cette barrière. G.

‹2› Strabon tire l'étymologie du nom de *Pirée* du mot περαν, qui signifie *au-delà ;* et, en cela, il adopte l'opinion que le port appelé le Pirée, étoit autrefois *au-delà* de l'*Acté* (en grec Ἀκτή). L'*Acté* [1] avoit été jadis le nom de cette partie de l'Attique qui bordoit la mer, et qui ressembloit à ce que nous appelons aujourd'hui la *rivière de Gènes :* nous aurons ailleurs [2] occasion d'en parler plus en détail.

[1] *Suid.* voc. Ἐμβαρός εἰμι. — [2] *Strab.* lib. IX, pag. 391.

PAGE 59. îles de la terre-ferme en creusant des canaux ; quelquefois aussi elle les y attache par des moles ou par des ponts. Par exemple, l'île * située en face de Syracuse, est maintenant jointe à la terre par un pont : elle l'avoit été d'abord par un mole de pierres ramassées au hasard, comme dit le poëte Ibycus, qui les appelle des *éclectes* <1>.

* *Ortygie*, aujourd'hui *Saint-Marcien*.

Hélice et Bura ont été, l'une submergée, l'autre engloutie <2>.

Près de Méthone <3>, sur le golfe Hermionique <4>, on a vu s'élever, par une éruption de matières enflammées, une montagne de feu, haute de 7 stades : inaccessible durant le jour tant à cause de sa chaleur que de son odeur sulfureuse, la nuit elle donnoit une odeur agréable, brilloit au loin, et répandoit une chaleur si forte, qu'à 5 stades de distance la mer en bouillonnoit ; jusqu'à 20 stades, les eaux étoient troubles et bourbeuses : tout cet espace fut presque comblé par des éclats de rocher aussi gros que des tours <5>.

<1> *Éclectes* : c'est-à-dire, *prises de toute part*, ἐκλεκτὸν, terme duquel dérivoit le nom de la secte *Éclectique*. Strabon appelle ici *pierre ramassée au hasard*, λογαῖον λίθον, ce qu'Ibycus avoit appelé λίθον ἐκλεκτὸν, et Thucydide *(l. IV, §. 4 ; l. VI, §. 61)* λογάδα λίθον.

<2> *Voyez* ci-dessus, *page 135*, note 3.

<3> *Méthone* est la même ville que Pausanias *(l. II, c. 32)* nomme *Méthana* ; elle étoit située dans l'Argolide, entre Trœzène et Épidaure. Cet auteur rapporte que, sous le règne d'Antigonus, fils de Démétrius, roi de Macédoine, il y eut près de *Méthana* une éruption de feux souterrains. Selon toute apparence, c'est de ce même événement que Strabon a voulu parler. En ce cas, le fait dont il est ici question, devroit avoir eu lieu entre les années 277 et 244 avant l'ère Chrétienne ; car le règne d'Antigone [Gonatas] fils de Démétrius [Poliorcète], date de l'an quatre de la CXXV.e olympiade, à l'an premier de la CXXXIV.e

Méthana existe encore sous le même nom.

<4> *Le golfe Hermionique.* Toutes les éditions, tous les manuscrits portent ἐν τῷ ἙΡΜΙΟΝΙΚΩ͂Ι κόλπῳ. Toutefois nous ne craignons point d'affirmer que c'est une erreur ; il faut lire ἐν τῷ ΣΑΡΩΝΙΚΩ͂Ι κόλπῳ, *sur le golfe Saronique.* Strabon lui-même, d'accord avec tous les géographes anciens, nous dira dans la suite *(l. VIII, p. 374 et 375)* que Méthone, ou Méthane, étoit située sur le golfe *Saronique* [aujourd'hui golfe d'Engia].

<5> Pausanias [1], qui, environ 150 années après Strabon, n'observa rien d'extraordinaire en ce lieu, sinon que, à 30 stades de Méthone, on trouvoit une source d'eaux chaudes et saumâtres, semble attester que d'ailleurs les effets de l'éruption furent momentanés.

[1] *Pausan. Corinth.* l. II, c. 34, p. 190.

Le lac Copaïde ‹1› a submergé Mideie et Arné ‹2›, ces deux villes que le poëte nomme dans le *Dénombrement :* PAGE 59.

Ceux qui tiennent Mideie et la vineuse Arné. Iliad. lib. II, v. 507.

Il paroît également que le lac Bistonide et le lac nommé présentement Aphnétide ‹3› ont submergé plusieurs villes non-seulement des Thraces, mais aussi des Trères, comme quelques-uns le disent, vu que ces peuples sont mêlés avec les Thraces ‹4›.

Artémite ‹5›, jadis l'une des Échinades, est devenue terre-ferme : au moyen des attérissemens formés dans la mer par l'Achéloüs ‹6›, quelques autres de ces îlots voisins du fleuve ont subi le même sort; et le reste pareillement, comme dit Hésiode ‹7›, peu-à-peu se joint au continent.

‹1› Le lac *Copaïs*, dans la Bœotie, est appelé *Livadia limné* ou marais de Livadie, du nom de la ville de *Livadia*, l'ancienne *Lebadea*, qui en est à quelque distance. G.

‹2› Nous aurons ailleurs [1] occasion de parler de ces deux villes de la Bœotie. Quant à présent, nous nous bornons à dire que, suivant Mélétius [2], Arné est la même ville qui depuis fut appelée *Chéronée*, célèbre tant par la victoire de Philippe I.er sur les Athéniens et celle de Sylla sur Mithridate, que pour avoir été la patrie de Plutarque et de Sextus. Le géographe ajoute qu'il subsiste encore des ruines de cette ville, et que les Grecs modernes appellent cet endroit Κάπρενα. De plus, il rapporte plusieurs inscriptions qu'il a copiées sur les lieux.

‹3› Le lac *Bistonis*, dans la Thrace, est une lagune ou un petit golfe nommé maintenant Bouroun. Il est formé par les embouchures de plusieurs rivières, au nord de l'île de Thaso, l'ancienne *Thasos*.

L'*Aphnétis* paroît être le lac de Biga, à quelque distance au midi de l'ancienne Cyzique. Strabon dit [3] qu'on l'appeloit aussi *Dascylitis*, et que des Thraces et des Trères avoient habité dans ses environs. Étienne de Byzance, *v.* Ἄφνειον, veut néanmoins que l'*Aphnétis* ait porté auparavant le nom d'*Artinia*. G.

‹4› *Voyez* les Éclaircissemens, n.° CVIII. C'est là que nous discuterons tout ce que Strabon dit tant ici qu'un peu plus bas (*p. 61* du texte Grec, *149* et *150* de notre version), concernant les *Trères*, les *Cimmériens*, que par-tout il paroît unir aux Trères, *Madys* le *Scythique*, *Cobus* le *Trère*, *Midas* et *Lygdamis*.

‹5› *Artémite.* Nous suivons la leçon du manuscrit 1394, qui porte Ἀρτεμίτα· le manuscrit 1393 la nomme *Artéméte* (Ἀρτεμέτα).

‹6› Les Échinades sont de petites îles basses formées à l'embouchure du fleuve *Achéloüs*, qui marquoit la limite entre l'Acarnanie et l'Ætolie. Les Grecs modernes les nomment Σκρόφαις [4]. L'*Achéloüs* est l'Aspro-potamo des modernes [5]. G.

‹7› On ignore où Hésiode pouvoit avoir dit ce que Strabon ici lui attribue. Peut-être faudroit-il lire, non ὡς Ἡσίοδος, mais ὡς Ἡρόδοτος, *comme le dit Hérodote*. Cet historien, il est vrai, dit seulement [6] que, de

[1] Conf. *Strab.* lib. VIII, p. 373, et lib. IX, p. 413. = [2] *Melet. Geogr. ant. et nov.* p. 340, col. 2. = [3] *Strab.* lib. XIII, p. 586 et 587. = [4] *Melet. Geogr. ant. et nov.* p. 323, col. 1. = [5] *Ibid.* p. 307, col. 2. = [6] *Herodot.* lib. II, §. 10.

PAGE 59. Quelques-uns des caps de l'Ætolie jadis étoient des îles.

Astérie, qu'Homère appelle *Asteris* ‹1›, n'est plus ce qu'elle étoit :

Odyss. lib. IV, v. 844.

> Il est, au sein des mers, une île rocailleuse ;
> *Asteris* est son nom : petite, d'un bon port
> Elle offre aux nautonniers le sûr et double abord.

Aujourd'hui Astérie n'offre pas même un bon ancrage.

Dans Ithaque, on chercheroit en vain et cet antre et ce Nymphæon qu'Homère nous décrit. Sans doute les lieux auront changé: comment supposer qu'il ne les connoissoit pas, ou que, par une fiction poétique, il en aura fait une description purement imaginaire ! Mais, ce point étant obscur, je laisse à chacun la liberté de l'examiner.

PAGE 60. Au rapport de Myrsile ‹2›, le territoire d'Antissa ‹3› fut anciennement une île, ainsi nommée, parce qu'elle étoit en face de celle de Lesbos *, qui pour lors s'appeloit Issa, et dont maintenant elle fait partie.

* Aujourd'hui l'île *de Metelin.*

son temps, l'Achéloüs, traversant l'Acarnanie, et se jetant dans la mer où sont les Échinades, par l'effet de ses attérissemens, avoit déjà joint au continent la moitié de ces îles : Ὃς ῥέων δι' Ἀκαρνανίας . . . τῶν Ἐχινάδων νήσων τὰς ἡμίσεας ἬΔΗ ἤπειρον πεποίηκε ; mais vu la manière dont il s'exprime, ἬΔΗ, et ce qu'il dit ailleurs des attérissemens formés par le Nil, nous pouvons croire que le reste des Échinades lui sembloit devoir immanquablement éprouver le même effet. Telle étoit aussi l'opinion générale au temps où Thucydide composa son histoire [1].

‹1› *Asteria* ou *Asteris* est une petite île située entre celles d'Ithaque et de Céphallénie. Strabon en reparlera dans la suite [2]. Selon Mélétius [3], les Grecs modernes la nomment Διδασκαλειό.

‹2› Myrsile étoit de Lesbos. Strabon ailleurs [4] nous apprendra quelques particularités sur cet écrivain. Mais on ignore en quel siècle il a vécu. Il est du nombre de ceux dont Annius de Viterbe a prétendu ressusciter les *ouvrages.*

‹3› *Antissa ;* c'est-à-dire, *qui-est-située-vis-à-vis d'*Issa. Cette ville fut ruinée par les Romains, sous le consulat de L. Æmilius Paulus II, et de C. Licinius Crassus [5], qui se rapporte à l'année 168 avant l'ère Chrétienne. Irrités de ce que les Antisséens avoient reçu la flotte du roi de Macédoine Persée, ils les transférèrent tous à Méthymne. Antissa [6], qui, suivant Strabon, comme on verra dans la suite, devoit être située presque à la pointe septentrionale de l'île, semble avoir occupé l'emplacement où se trouvent aujourd'hui le village et le port de *Petra* [7].

[1] *Thucyd.* lib. II, §. 102. = [2] *Strab.* lib. X, p. 456 et 457. = [3] *Melet. Geogr. ant. et nov.* p. 327, col. 2. = [4] *Strab.* l. XIII, pag. 617. = [5] *Tit. Liv.* l. XLV, §. 31. *Plin.* l. V, §. 39, t. I, p. 288, l. 2. = [6] *Strab.* l. XII, p. 618. = [7] *Tournefort, Voyage du Levant,* lettr. IX, édit. in-4.°, tom. I, p. 391 et 392.

PAGE 60.

Lesbos elle-même passe pour avoir été détachée de l'Ida *, comme Prochyte * et Pythécuses ** l'ont été du cap de Misène <1>, Caprées * de l'Athénæon **, la Sicile du territoire de Rhegium *, et l'Ossa de l'Olympe <2>.

* *Montagne de la Troade.*
* *Procita.*
** *Ischia.*
* *Capri.*
** *Voyez* ci-dessus, *page 44*, note 3.
* *Regio.*

Bien d'autres changemens de ce genre <3> sont arrivés en diverses contrées.

En Arcadie, on a vu s'arrêter le cours du Ladon <4>.

Selon Duris, le nom des *Rhagades* <5>, en Médie, vient de ce qu'en cet endroit, aux environs des Pyles Caspiennes <6>, dans un tremblement, la terre s'entr'ouvrit, de manière que nombre de villes et de bourgades disparurent, et nombre de fleuves changèrent de cours.

<1> Misène conserve son nom; c'est le cap septentrional du golfe de Naples. *Voyez* ci-dessus *page 53* de la version Française, note 6. G.

<2> Ossa et Olympe, montagnes de la Thessalie : elles ont été séparées par le fleuve Pénée, lorsqu'il s'est ouvert une route à travers la vallée de Tempé. G.

Selon Mélétius [1], le nom vulgaire de l'*Ossa* chez les Grecs modernes est Κίσαϐο; il ne donne pas le nom de l'*Olympe*. Le Pénée s'appelle Σαλαμϐεία [2].

<3> *Bien d'autres changemens de ce genre.* Le texte porte, γεγόνασι καὶ ΠΕΡΙ` ταῦτα τοιαῦται μεταϐολαί. Nous pensons qu'il faut lire γεγόνασι καὶ ΠΑΡΑ` ταῦτα τοιαῦται μεταϐολαί. Mais même avec cette restitution, le texte paroît altéré.

<4> *Ladon*, petit fleuve de l'ancienne Arcadie. Il se jette dans l'Alphée. Mélétius dit [3] que les Grecs modernes appellent ce dernier fleuve Ῥουφιάς : mais il ne donne pas le nom du Ladon.

<5> *Rhagades.* Ce terme en grec, ῥαγάδες, signifie *des fentes*, *des ruptures*. Strabon, ici, paroît donner ce nom à quelque endroit d'une certaine étendue dans la Médie, où la terre s'étoit entr'ouverte. Ailleurs [4] il parle encore du même lieu, mais sous une dénomination un peu différente. C'est vers cet endroit que se trouvoit la ville appelée originairement *Rhages*, ou *Rhagæ*, à laquelle les Macédoniens [5] donnèrent le nom d'*Europus* (sans doute à cause de certaine ressemblance avec la ville de ce nom qui existoit en Macédoine). Les Parthes, sous la dynastie des Arsacides, la nommèrent *Arsacia*. Les Arabes ont rappelé le nom primitif par celui de *Raï*. Quoiqu'elle ait été long-temps florissante sous l'islamisme, elle a toujours été décriée pour l'insalubrité de l'air. Maintenant elle n'offre plus que des ruines.

<6> Les *Pyles* ou Portes Caspiennes sont les défilés connus aujourd'hui sous le nom de Firouz Koh, par lesquels on pénètre de la Perse dans le Mazanderan ou le Tabarestan. Les montagnes qui bordent ce passage, sont volcanisées; et on y trouve des sources et même des ruisseaux d'eaux chaudes. G.

[1] *Melet. Geogr. ant. et nov.* pag. 384, col. 2. = [2] *Id.* ibid. col. 1. = [3] *Id.* ibid. pag. 355 et 384, col. 1. = [4] Conf. *Strab.* l. XI, pag. 514 et 524. = [5] *Stephan. Byz.* v. Ῥάγα.

PAGE 60. Ion, dans son drame satirique d'Omphale, a dit, au sujet de l'Eubée :

.... ‹1› Et de l'Euripe enfin
Les flots légers ont pu creuser un long canal,
Qui de la Bœotie ‹2› a séparé l'Eubée.

Démétrius de Calatis ‹3› détaillant les effets des tremblemens de terre qui sont arrivés autrefois par toute la Grèce, rapporte qu'une grande portion des Lichades et du Cénæon ‹4› fut submergée ; que les sources chaudes d'Ædepse ‹5› et des Thermopyles s'arrêtèrent durant trois jours, et ensuite recommencèrent à couler, mais que celles d'Ædepse s'ouvrirent d'autres passages ; qu'à Orée ‹6›, sur le bord de la mer, tous les murs et près de sept cents maisons furent renversés ; qu'Échine ‹7›, Phalares ‹8›, Héraclée de Trachis ‹9›,

‹1› Pour l'interprétation et la version de ce passage, nous avons adopté et suivi la restitution proposée par Bentley [1] : elle est fondée aussi solidement que si elle étoit fournie par les meilleurs manuscrits.

‹2› L'Europe, comme je l'ai dit, est le détroit qui sépare l'Eubée ou l'île d'Égripo, de la terre-ferme. La Bœotie fait partie de la Livadie moderne. G.

‹3› Calatis, dont notre géographe fera mention ailleurs [2], étoit une ville située sur la côte occidentale de la basse Mysie, vers l'endroit où se trouve aujourd'hui *Mankalia*. Le manuscrit 1393 porte ὁ Καλλατινὸς ; le manuscrit 1394 donne ὁ Καλλατιανός. Ces deux leçons nous ramènent ou à *Calatia*, ville de la Campanie et dont les habitans sont nommés par Tite-Live *Calatini*, ou plutôt à *Calata*, ville de Sicile, dont les habitans sont appelés par Cicéron *Calatini*, et par Diodore de Sicile Καλλατινοί. Mais ce que l'on sait concernant l'auteur dont Strabon cite ici le témoignage, semble démontrer qu'il s'agit de Calatis en basse Mysie.

‹4› Les Lichades sont des îlots ou plutôt de simples écueils, situés fort près du Cénæon. Ce promontoire occidental de l'Eubée est appelé par les Grecs modernes Κάβο Λιθάδα, et par nos Européens, tantôt *Cabo Litar*, tantôt *Canaia*, tantôt *Litada*. Les anciennes Lichades portent ce dernier nom.

‹5› Ville située dans la partie septentrionale et sur la côte occidentale de l'Eubée : elle se nomme aujourd'hui *Dipso*.

‹6› Orée (en grec Ὠρεὸς), anciennement se nommoit Histiée, Ἱστιαία. Elle étoit située comme la précédente, mais encore plus au nord, dans l'île d'Eubée : elle s'appelle aujourd'hui *Orio*.

‹7› Échine, qui appartenoit à la Thessalie, étoit située proche de la mer, entre la ville de Phalares et celle de Larisse dite *Cremaste*, à 150 stades de la première, et 20 stades de la seconde [3].

‹8› Phalares étoit également située sur le golfe Maliaque [ou de Zeitoun]. Le texte ordinaire et le manuscrit 1394 portent Φαλάρνυ, *Phalarne* : mais le manuscrit 1393 donne Φαλάρυ, et le manuscrit 1408 Φαλάρων. Cette dernière leçon est la véritable, comme on le verra dans la suite [4].

‹9› Cette ville d'Héraclée, que Strabon

[1] *Bentlej. Epist. ad Millium, inter Opusc. Philolog.* edit. Lips. 1781, p. 500. — [2] *Strab.* lib. VIII, p. 318, 319. — [3] *Strab.* lib. IX, p. 435. — [4] *Id.* ibid.

furent

furent presque entièrement ruinées, sur-tout Phalares, qui fut PAGE 60.
bouleversée de fond en comble; que Lamie <1> et Larisse n'éprouvèrent pas un moindre malheur; que la ville de Scarphia <2> fut détruite jusqu'aux fondemens, qu'il n'y eut pas moins de dix-sept cents personnes noyées <3>, et qu'à Thronium <4> il en périt plus de la moitié de ce nombre; qu'une crue d'eau, s'étendant vers trois points différens, se porta tout-à-la-fois sur Thronium et Scarphé <5>, sur

ici surnommé *de Trachis* [τῆς Τϱαχῖνος], étoit située dans une petite plaine entre des montagnes, au midi du fleuve Sperchius. Elle s'appela *Héraclée*, d'après la tradition qui porte qu'Hercule y demeuroit, lorsque, voulant terminer ses jours, il s'étoit fait dresser sur le mont Oeta, qui en est voisin, le bûcher dans lequel il se jeta tout vivant.

<1> *Les Lamiens.* Le texte porte, *les Lariens*, Λαϱιεῦσι; mais ce nom est absolument inconnu d'ailleurs. On sait au contraire, que *Lamia* étoit une ville de la Thessalie, à peu de distance de Phalares, comme Larisse étoit près d'Échine : Strabon lui-même nous le dira dans la suite[1]. Ainsi, le même tremblement de terre qui a ruiné Phalares, Échine et Héraclée, a dû se faire sentir à *Lamia* et à Larisse. On surnommoit cette dernière *Cremaste*, c'est-à-dire, *suspendue*, parce qu'elle étoit bâtie sur le sommet escarpé d'une colline. G.

<2> *Scarphia*, ville des Locres Épi-Cnémidiens, près des Thermopyles et au midi de ce passage. G.

<3> *Noyées.* L'expression Grecque, καταδῦναι, pourroit presque également signifier que ces dix-sept cents personnes furent *englouties dans le sein de la terre :* mais comme les villes dont il est fait mention en cet endroit, *Scarphia*, *Thronium* et *Scarphé* (car on verra tout-à-l'heure que Strabon paroît distinguer cette dernière de *Scarphia*), étoient maritimes, et qu'en même temps il va être parlé d'une inondation causée à ce qu'il semble par la mer, κῦμά τι ἐξαρθὲν, nous avons pensé qu'ici καταδῦναι devoit s'entendre de personnes qui avoient péri sous les eaux.

<4> *Thronium,* ville située au midi et près de *Scarphia.* Mélétius dit[2] qu'il reste encore des ruines de *Thronium ;* même il rapporte des fragmens d'inscription trouvés sur le lieu, qui prouvent que cette ville formoit jadis une petite république : Ἀγαθᾷ τύχᾳ· Ἄρχοντος Ἀλεξίου, Γραμματέως Εὐφράνορος, Ταμία Ἀριστίνου. Ἔδοξε τᾷ Βουλᾷ, καὶ τῷ Δάμῳ Θρονιέων, Ἀλκίνοα Δημητρίου ἐφ . . .

<5> *Scarphé* semble d'abord devoir être la même ville que celle qui, peu de lignes auparavant, se trouve nommée *Scarphia;* ou peut-être sera-t-on tenté de croire qu'il faudroit lire ici *Tarphé*, Τάρφην. En effet, Strabon, ailleurs[3], parlera de *Tarphé;* et de plus, Homère[4] place *Tarphé* immédiatement avant *Thronium.*

. . . . . Σκάρφην τε, καὶ Αὐγειὰς ἐρατεινὰς,
ΤΑ'ΡΦΗΝ τε, ΘΡΟ'ΝΙΟ'Ν τε, Βοαγρίου ἀμφὶ ῥέεθρα.

Mais notre géographe, au même endroit que nous venons d'indiquer[5], fera aussi mention d'une ville de *Scarphé*, située, selon lui, à 30 stades de *Thronium*, et à 10 stades de la mer. Il est bien vraisemblable que cette ville est celle dont il s'agit ici. Quant à *Tarphé* (qui, comme nous le verrons ailleurs[6], se trouve, dans le texte de Strabon, mal-à-propos nommée aussi *Scarphé*), au siècle de notre géographe, on l'appeloit *Pharyges.*

[1] *Strab.* lib. IX, pag. 435. — [2] *Melet. Geogr. ant. et nov.* pag. 337, col. 1. — [3] *Strab.* lib. IX, pag. 426. — [4] *Homer. Iliad.* lib. II, v. 532. — [5] *Strab.* lib. IX, loc. cit. — [6] *Casaub. not.* in *Strab.* loc. cit.

PAGE 60. les Thermopyles, et sur les plaines jusqu'à Daphnus en Phocide ‹1›; que les sources de plusieurs fleuves restèrent taries pendant quelques jours ; que le cours du Sperchius ‹2› changea ; que des routes de terre devinrent navigables, et que le Boagrius ‹3› coula par une autre vallée ; qu'Alopé, Cynus et Opunte ‹4›, furent tres-endommagées, et que le fort d'Œon, qui commande [cette dernière ville], fut totalement renversé ‹5›; qu'une portion du mur d'Élatée ‹6› s'abattit, et qu'auprès d'Algone ‹7›, durant

‹1› Daphnus appartenoit à la Phocide, lorsque cette province s'étendoit jusqu'à la mer, au nord de la Bœotie. Par la suite elle fit partie de la Locride; et on sait [1] que les habitans d'Hyampolis et ceux d'Opunte s'en disputèrent la possession. Strabon, ailleurs [2], dira que, de son temps, cette ville étoit entièrement ruinée ; il est donc simple qu'on ne puisse aujourd'hui en déterminer précisément la situation.

‹2› Le *Sperchius* sort de la partie la plus reculée du mont Oeta, et se dégorge dans le golfe Maliaque. Mélétius [3] semble dire que ce fleuve a été nommé par quelques auteurs *Olyras*, et que les Grecs modernes l'appellent vulgairement *Hellade*, parce qu'il séparoit l'ancienne Hellade de l'ancienne Thessalie : Μετὰ τὰς Θερμοπύλας εἶναι ἡ Γέφυρα ἐπὶ τοῦ Σπερχειοῦ Ποταμοῦ, ὅστις καὶ Ὄλυρας ὑπό τινων λέγεται καὶ κοινῶς Ἑλλάδα, ὡσὰν ὅπου οὗτος χωρίζει τὴν Ἑλλάδα ἀπὸ τῆς Θεσσαλίας.

‹3› Petit torrent qui passoit à *Thronium* ; il conserve le nom de Boagrio. G.

‹4› *Alopé*, *Cynus* et *Opus*, étoient trois villes des Locres-Opuntiens, qui prenoient ce surnom de la ville d'*Opus*, comme les Locres Épi-Cnémidiens prenoient le leur du mont *Cnemis*. — *Cynus*, aujourd'hui Kyno, étoit le port d'*Opus*. G.

‹5› *Le fort d'Œon, qui commande [cette dernière ville], fut totalement renversé.* Le texte porte : Οἶον δὲ τὸ ὑπερκείμενον φρούριον τῶν ἀνατραπῆναι. Le mot Οἶον semble être le nom du fort que Strabon dit avoir été renversé de fond en comble. Mais quel peut avoir été ce fort appelé *Œon !* Les auteurs anciens paroissent n'avoir connu aucun lieu de ce nom dans la Locride. On sait, il est vrai, qu'il y avoit dans le canton des Locres-Ozoles, un port d'*Œnon*, Οἰνὼν ou Οἰνεὼν, qui pouvoit être dominé par un fort : mais si on suppose qu'il s'agit ici de ce port, il faudra lire Οἰνῶνος δὲ, leçon qui nous écarteroit trop du texte.

‹6› Élatée, l'une des principales villes de la Phocide, près du fleuve *Cephissus*. G.

Elle est remplacée aujourd'hui par un petit bourg que les Grecs modernes appellent Λεῦτα. Mélétius [4] y a vu un assez grand nombre d'inscriptions; et il en a rapporté plusieurs, dont l'une est en l'honneur de Marc-Aurèle, au nom du sénat et du peuple d'Élatée.

‹7› *D'Algone :* le texte porte περὶ δὲ Ἄλγωνον ; mais peut-être faudroit-il lire Ἄλπωνον, d'*Alpone*. Ce dernier lieu semble avoir été le même qu'*Alpène* en Locride dont il est question chez Hérodote [5], et que cet historien place près des Thermopyles. *Æschine*, quoiqu'en écrivant le nom d'*Alpene* avec une accentuation différente, parle [6] aussi de cette ville comme étant voisine de *Thronium* et des *Thermopyles*.

[1] *Schol. Euripid. in Orest.* v. 1100. — [2] *Strab.* lib. IX, p. 416 et 424. — [3] *Melet. Geogr. ant. et nov.* p. 337, col. 1. — [4] *Melet. Geogr. ant. et nov.* p. 336, col. 1. — [5] *Herodot.* l. VII, §. 176, 216 et 229. — [6] *Æschin. de Falsâ legatione*, edit. Reisk. t. III, p. 301.

la célébration des Thesmophories *, une tour s'étant écroulée, vingt-cinq jeunes filles qui y étoient montées pour jouir du spectacle qu'on donnoit sur le port ‹1›, tombèrent dans la mer. On dit aussi qu'au milieu de l'île Atalante ‹2›, en face de l'Eubée, les eaux s'ouvrirent un passage assez large pour des vaisseaux ; que la plaine fut submergée dans un espace de vingt stades *; enfin qu'une trirème fut enlevée du chantier, et portée sur les remparts.

PAGE 61.
* *Fêtes en l'honneur de Cérès.*

* *Plus d'une demi-lieue.*

VOULONS-NOUS ‹3› arriver encore plus sûrement à cette *athaumastie* * que Démocrite et les autres philosophes recommandent comme voisine de l'intrépidité, du calme et de l'imperturbabilité ! il faut ajouter à la considération de ces changemens physiques, celle des transmigrations. Par exemple, les Ibères occidentaux se sont transplantés au-delà du Pont et de la Colchide, dans ce pays qui est séparé de l'Arménie, soit par l'Araxe ‹4›, comme le dit

§. X.
Autres changemens causés par les transmigrations des peuples.
* C'est-à-dire, *disposition-à-ne-s'étonner-de-rien.*

‹1› Le texte porte : *ἀναδραμούσας εἰς πύργον* ΤΩ͂Ν ἘΛΛΙΜΕΝΙΏΝ *κατὰ θέαν*. Suivant la signification naturelle des termes ΤΩ͂Ν ἘΛΛΙΜΕΝΙΩΝ, nous aurions peut-être pu traduire *une tour du port;* et c'est à ce sens que nous conduiroit la leçon du manuscrit 1408, *ἐν λιμενίῳ*, en supposant qu'il y avoit originairement *ἐν λιμένι*, ou *ἐν τῷ λιμένι*. Sans doute les termes *τῶν ἐλλιμενίων*, pourroient signifier aussi *des péages;* mais la syntaxe de la phrase ne permet point de les prendre dans cette acception. Nous pensons donc qu'il s'agit ici du spectacle de quelques jeux qui se donnoient sur le port, et qui ne pouvoient guère être autre chose qu'une course de barques ou de galères, dans le genre de celles qui se faisoient à Venise, et qu'on appeloit *Regata*. D'après un passage de Lysias[1], il paroît qu'une pareille course avoit lieu à Athènes, pendant la fête des Panathénées.

‹2› Sans doute il s'agit ici de l'île appelée par les Grecs modernes *Ταλαντονῆσι*[2], et connue des Européens sous le nom de *Talanta*, que nos meilleures cartes, soit de l'ancienne Grèce, soit de la Grèce moderne, placent environ par 41° 10′ de longitude, et 38° 41′ de latitude méridionale, proche la côte de l'ancienne Locride, dans la partie nord du détroit qui sépare l'île d'Eubée [aujourd'hui *Égripo* ou Négrepont] de la terre-ferme. Quant à la date de l'événement que notre géographe semble avoir voulu rappeler, *voyez* les Éclaircissemens n.° CIX.

‹3› Dans les livres suivans, Strabon fera mention d'un grand nombre de faits qui pouvoient étonner et trouver des incrédules. Ces faits sont de deux sortes ; les uns tiennent à l'état physique des lieux, les autres aux nations qui les habitent. Ici notre géographe a voulu préparer ses lecteurs à croire ce qu'il devoit rapporter d'après des mémoires exacts. Il a commencé par rapporter divers faits du premier genre; il va maintenant en citer quelques-uns du second.

‹4› Le texte porte *Χοαράξης* : mais évidemment il faut lire *καὶ ὁ Ἀράξης*. *Voyez* le commencement du livre XI, et la note suivante.

[1] *Lys.* edit. Auger. t. II, p. 34 et seqq. — [2] Voyez *Melet. Geogr. ant. et nov.* p. 337, col. 2.

PAGE 61. Apollodore, soit plutôt par le Cyrus et les monts Moschiques <1>. Des Ægyptiens se sont établis dans l'Æthiopie <2> et dans la Colchide <3>. Les Hénètes ont passé de la Paphlagonie sur les bords du golfe Adriatique <4>. Il s'est fait aussi de pareilles transmigrations parmi les peuples Helléniques, c'est-à-dire, les Ioniens <5>, les Doriens,

<1> Les Ibères occidentaux sont les peuples qui habitoient l'Espagne, et que l'on disoit s'être transportés dans l'Ibérie orientale, située au milieu de l'isthme qui sépare la mer Noire ou le Pont-Euxin, de la mer Caspienne. Ce pays s'appelle maintenant *Carduel*, et fait partie de la Géorgie. L'opinion que rapporte Strabon a été contestée par quelques anciens: Varron [1] prétendoit que c'étoient les Ibères orientaux qui étoient venus s'établir en Espagne. — La Colchide est la Mingrelie. — L'Arménie conserve son nom. — L'Arax est l'Aras des modernes. — Le *Cyrus* est le Kur. — Les monts Moschiques terminoient la Colchide au midi. G.

<2> Hérodote [2] dit que Sésostris est le seul roi d'Ægypte qui ait régné en Æthiopie. Il pénétra, suivant Pline [3], jusqu'au promontoire *Mossylicum* ou *Mosylon*, le cap de Mète d'aujourd'hui, sur la côte septentrionale du royaume d'Adel [4]. G.

<3> Ce fut aussi Sésostris qui conduisit une armée dans la Colchide [5]. Beaucoup d'autres historiens ont parlé de cette expédition. L'époque du règne de Sésostris est encore et vraisemblablement sera toujours incertaine. Les uns la fixent 1722 ans avant J. C., les autres 1580, 1356, &c. avant le même temps. G.

<4> Il est ici question des Hénètes qui ont suivi Anténor après la prise de Troie [6]. Strabon, dans la suite [7], présentera une autre opinion sur l'origine des Hénètes. G.

<5> Les Ioniens, partis de l'Attique vers 1390 ans avant J. C., firent quelques petits établissemens dans l'Asie mineure. Ils y retournèrent en plus grand nombre, 260 ans après; et ce fut alors que le pays dont ils s'étoient emparés, prit le nom d'Ionie. Ils y fondèrent successivement plusieurs villes, telles que Milet, Éphèse, Colophon, Phocée, &c. Leurs colonies s'étendirent aussi dans la Chalcidice, dans la Thrace et dans les îles de la Grèce; sur les bords du Pont-Euxin, en Italie, dans les Gaules, où ils fondèrent Marseille, et jusqu'en Espagne.

Les Doriens émigrèrent à plusieurs reprises vers 1150 ans avant J. C. Ceux de Lacédémone fondèrent *Théra;* et ceux-ci, en 631 allèrent bâtir Cyrène en Afrique, ainsi que plusieurs autres villes dans le même canton. D'autres se répandirent dans l'île de Cypre, dans celle de Rhodes; dans l'Asie mineure, où ils fondèrent Halicarnasse, Cnide, Tarse, *Soli*, &c. Ils s'établirent aussi dans la Macédoine, dans la Chalcidice; en Thrace, où ils fondèrent Byzance vers 658; en Sicile, où ils fondèrent *Naxos* en 759, Syracuse en 758, Zanclé ou Messène en 668; en Italie, où ils élevèrent Tarente en 666, *Sybaris*, Crotone, *Rhegium*, Métaponte, &c.

Les Achæens étoient originaires de la Thessalie, et vinrent occuper le Péloponnèse, où ils jouèrent long-temps un rôle considérable.

Les Æoliens, chassés du Péloponnèse par les Héraclides, émigrèrent d'abord sous la conduite d'Oreste, fils d'Agamemnon, 1210 ans avant J. C. Oreste étant mort en Arcadie, son fils Penthilus se mit à la tête de l'émigration, et s'avança jusque dans la Bœotie.

[1] *Ap. Plin.* l. III, cap. 3, p. 137. = [2] *Herodot.* lib. II, §. 102, 110. = [3] *Plin.* lib. VI, cap. 34, p. 342. = [4] Voyez mes *Recherches sur les côtes orientales de l'Afrique*, tom. I, p. 175. = [5] *Herodot.* l. II, §. 102-106. = [6] *Voyez* la note 5, p. 110. = [7] *Strab.* l. XII, p. 543.

PAGE 61.

les Achæens, les Æoliens. Les Ænianes <1>, aujourd'hui limitrophes des Ætoliens, habitoient jadis aux environs de Dotion <2> et de l'Ossa *, au milieu des Perrhæbes <3>; et les Perrhæbes eux-mêmes sont des peuples venus d'ailleurs. La matière de notre ouvrage fournit bien des exemples de faits semblables. Plusieurs de ces faits ne seroient pas nouveaux pour la plupart des lecteurs: mais les transmigrations des Cariens <4>, des Trères *, des Teucres <5>, des Galates <6>,

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 55* de la version Française, note 2.

* *Voyez* ci-dessus, *p. 59* du texte Grec, *141* de la version Française, note 4.

Échélatus, fils de Penthilus, s'étant embarqué dans le port d'*Aulis*, conduisit les Æoliens dans la Mysie, sur les bords de la Propontide; enfin Graïs, fils d'Échélatus, toujours à la tête de ces peuples, vint s'emparer de l'île de *Lesbos* vers 1151 ans avant l'ère Chrétienne. De cette île, les Æoliens firent des courses sur les rivages de l'Asie mineure, où ils bâtirent Cumes, Larisse, Ægée et beaucoup d'autres villes. C'est de Cumes que partit aussi une colonie qui alla fonder la ville du même nom près du golfe de Naples.

Je ne donne qu'un très-petit aperçu de la marche de ces différens peuples, pour ne pas prolonger cette note. Il en sera encore question dans la suite. G.

<1> Les Ænianes, petit peuple de la Thessalie, habitoient dans les derniers temps de leur existence, près du mont Oeta, qui les séparoit de l'Ætolie et de la Phocide. G.

<2> Toutes les éditions, tous les manuscrits portent Δάτιον; mais évidemment c'est une faute. Les géographes anciens [1] parlent de *Dotium*, nom commun à une plaine et à une ville situées en Thessalie, dans le voisinage du mont Ossa et du lac Bœbeide, que les Grecs modernes [2] appellent Ἐζερός. Plutarque [3] énonce positivement que les Ænianes avoient d'abord habité dans ce canton : πρῶτον οἰκοῦντες περὶ τὸ Δώτιον. Au surplus, nous aurons ailleurs occasion de parler plus en détail des transmigrations des Ænianes.

<3> Les Perrhæbes qui avoient occupé le canton dont il vient d'être parlé, s'étoient retirés au nord du fleuve Pénée. G.

<4> Les Cariens, sous le nom de Léléges, habitoient d'abord quelques îles voisines de la partie occidentale et méridionale de l'Asie mineure, d'où ils passèrent dans le continent. Comme le pays auquel ils donnèrent le nom de Carie étoit peu fertile, ils se mirent à courir les mers et à former divers établissemens. Ils en eurent un en Ægypte, 656 ans avant J. C., après qu'ils eurent aidé Psammitique à s'emparer de la couronne. Ils en eurent un aussi près des Palus-Mæotides et du Tanaïs [4], comme on le verra dans la suite. G.

<5> Les Teucres ou Teucriens étoient vraisemblablement les peuples que Teucer emmena de l'île de Crète, lorsqu'il vint s'établir sur les bords orientaux de l'Hellespont, près de 1600 ans avant Jésus-Christ. G.

<6> Peu de nations ont parcouru tant de pays que les Galates : on les trouve dans l'Europe, dans l'Asie et dans l'Afrique, tantôt sous le nom de Galates, tantôt sous celui de *Galli* ou Gaulois, tantôt sous celui de Celtes; car tous ces peuples étoient les mêmes, c'est-à-dire, des Scythes, qui ont long-temps ravagé la terre avant de se fixer quelque part. Une de ces hordes ambulantes s'établit dans l'Asie mineure, au midi de la Paphlagonie; et ce canton fut appelé *Galatie*. G.

[1] *Strab.* lib. IX, pag. 442. *Plin.* lib. IV, S. 9. *Steph. Byzant.* voc. Δώτιον. = [2] *Melet. Geogr. ant. et nov.* p. 289, col. 1. = [3] *Plutarch. Quæstion. Græc. quæst. XIII.* = [4] *Herodot.* lib. I, S. 171; lib. II, S. 152-154. *Plin.* l. VI, c. 7.

Page 61.

* Voyez ci-dessous, pag. 152.

ne sont pas si généralement connues, non plus que les expéditions lointaines de différens chefs, tels que Madys * *le Scythique* ⟨1⟩, Téarco l'Æthiopien ⟨2⟩, Cobus le Trère ⟨3⟩, Sésostris ⟨4⟩ et

⟨1⟩ Madys *le Scythique.* Le texte porte Μάδυος τȣ̃ Σκυθικȣ̃. Strabon tout-à-l'heure fera de ce même personnage un roi des Cimmériens. Comme notre géographe paroît avoir ici confondu bien des choses (*voyez* les Éclaircissemens n.° CX), nous avons cru devoir rendre jusqu'à la forme et du nom propre et de l'adjectif ethnique par lesquels, en cet endroit, il désigne le personnage dont il veut parler.

⟨2⟩ Nous avons peu de notions sur ce qui concerne l'Æthiopien *Tearco,* que notre géographe ailleurs [1] dira être parvenu d'Æthiopie en Europe et jusqu'aux Colonnes d'Hercule. Paulmier de Grantmesnil [2] *ne doutoit point* (ce sont ses termes) qu'il ne s'agît ici de *Tirhaca*, ou, comme les Septante l'appellent, *Tharaca*, roi d'Æthiopie, dont il est question dans la Bible [3], et qui marcha contre Sennacherib, dans le temps que ce roi d'Assyrie menaçoit la Judée d'une entière destruction, environ 710 ans avant l'ère Chrétienne. Le P. Calmet observoit [4] que l'Æthiopie où régnoit *Tirhaca* ou *Tharaca,* ne devoit pas être le royaume connu aujourd'hui sous le nom d'Æthiopie, et placé au sud de l'Ægypte. Selon lui, le siége de la domination de *Tirhaca* ou *Tharaca*, devoit être dans l'Arabie, et sa puissance s'étendre jusque dans la basse Ægypte. Le P. Calmet croyoit que la principale ville de ce royaume pouvoit être Taphnès, située près de Péluse, et que c'étoit ce même pays dont Isaïe a parlé [5].

⟨3⟩ *Cobus le Trère.* Strabon est peut-être le seul qui fasse mention de ce Cobus. Le texte imprimé porte Κώβȣ τȣ̃ Τρωὸς, ce qui sembleroit signifier que Cobus étoit *Troyen :* mais les manuscrits 1393, 1394, 1408, portent Τρωρὸς, et celui de Venise donne Τρηρὸς. D'ailleurs, comme Paulmier de Grantmesnil l'avoit judicieusement observé [6], à quelques lignes de distance le texte ordinaire joint Cobus avec les *Trères :* Τȣ̀ς δὲ Τρῆρας καὶ Κώβον. On est donc fondé à croire qu'il s'agit ici d'un chef des *Trères.* Toutefois, il faut observer deux choses. 1.° Strabon vient de parler des *Teucres* comme ayant fait jadis une émigration remarquable. Or, les *Teucres*, Τευκροὶ, étoient souvent appelés *Troyens*, Τρῶες ; tout le monde le sait : d'ailleurs, à cet égard, les témoignages d'Étienne de Byzance [7] et d'Eustathe [8] sont formels. 2.° Strabon ne nomme aucun chef de ces *Teucres* ou *Troyens.* Il se pourroit donc absolument que, selon les mémoires suivis en cet endroit par Strabon, Cobus eût été un chef des *Teucres* ou *Troyens.* Mais, à dire vrai, ce qui suit exclut totalement cette idée.

⟨4⟩ Si l'on s'en rapportoit à Diodore de Sicile, Sésostris auroit conquis une grande portion de l'Afrique, l'Arabie, l'Æthiopie, toutes les contrées maritimes de l'Asie, depuis le golfe Arabique jusqu'au-delà du Gange et jusqu'à l'océan Oriental, ensuite l'Inde entière, toute la Scythie jusqu'au Tanaïs, la Colchide, l'Asie mineure, une partie des Cyclades et toute la Thrace ; de sorte que l'Asie entière auroit été soumise à ses armes. Mais les annales de l'Ægypte, au temps d'Hérodote, bornoient les conquêtes de Sésostris, d'un côté, au rivage occidental du golfe Arabique, jusqu'au cap *Mosylon*, comme je l'ai dit note 2, *pag. 148*, et de l'autre à la Palestine, à la Syrie, à l'Asie mineure, à la Thrace, à la Colchide, et vraisemblablement à quelques portions de l'Arménie et de la Mésopo-

[1] *Strab.* lib. XV, p. 686 et 687. — [2] *Palmer. Exercit. in Aut. Gr.* p. 289. — [3] *Reg.* lib. IV, cap. 19, v. 9. — [4] *Comment. litter. Rois*, t. II, p. 655 et 656. — [5] *Isaïe*, ch. XVIII, 1 ; XXX, 6 ; XXXVII, 9. — [6] *Palmer.* loc. cit. — [7] *Steph. Byzant.* v. Τευκροί. — [8] *Eustath.* ad *Homer. Iliad.* lib. VIII, v. 292, f.° 713, lin. 26.

Psammitique ⟨1⟩, tous deux Ægyptiens ; ni celles des Perses depuis Cyrus jusqu'à Xerxès ⟨2⟩. Les Cimmériens, qu'on appelle aussi les Trères ⟨3⟩, ou qui font partie de cette nation, plus d'une fois se sont répandus dans ⟨4⟩ les pays situés à la droite du Pont-Euxin et aux environs, tombant tantôt sur les Paphlagoniens, tantôt sur les Phrygiens, comme ils firent au temps où, dit-on, Midas ⟨5⟩, pour terminer ses jours, avala du sang de taureau. Lygdamis, l'un de leurs chefs, pénétra jusqu'en Lydie, jusqu'en Page 61.

tamie. Ainsi, il n'étoit question ni des Indes, ni de la Scythie; et il est évident que cette partie de l'expédition de Sésostris n'est qu'une fable inventée postérieurement à Hérodote. Aussi Strabon, *pag. 687*, et Arrien, *Hist. Indic. cap. 5*, la rejettent-ils sur l'autorité de Mégasthène, qui avoit séjourné dans l'Inde. Un Allemand, nommé Baumgarten, ne trouvant pas encore le récit de Diodore assez invraisemblable, assure, de son autorité privée, que l'empire de Sésostris s'étendoit depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'en Islande, et depuis le Japon jusqu'en Portugal.[1] G.

⟨1⟩ Je ne me rappelle point que Psammitique ait porté ses armes loin de l'Ægypte. Il s'empara d'une petite portion de la Palestine, et prit Azote, aujourd'hui Ezdod, après un siége de vingt-neuf ans, ce qui n'annonce pas de grandes expéditions militaires. D'ailleurs, il étoit trop occupé à s'affermir sur le trône de l'Ægypte, qu'il avoit usurpé, pour penser à d'autres conquêtes ; et il avoit si peu de moyens pour les entreprendre, que quand les Scythes, conduits par Madys *ou* Madyès, approchèrent de l'Ægypte, il ne put les empêcher d'y entrer qu'à force de supplications et de présens [2]. G.

⟨2⟩ Il est ici question des grands mouvemens qui eurent lieu parmi les peuples de l'Asie, sous les règnes de Cyrus, de Cambyse, de Darius et de Xerxès, depuis l'an 560 jusqu'en 465 avant J. C. : l'Assyrie, la Babylonie, l'Asie mineure, conquises par Cyrus, déjà roi des Mèdes et des Perses ; l'Ægypte par Cambyse ; les révoltes de plusieurs de ces contrées reconquises par Darius et par Xerxès ; les incursions de ces souverains jusque dans la Grèce et la Scythie d'Europe; les batailles célèbres de Marathon, des Thermopyles, de Salamine, &c. &c. G.

⟨3⟩ *Les Trères.* Le texte ordinaire porte Τρήρωνας, *les Trérons.* Mais 1.° ce peuple, particulièrement nommé *les Trérons*, est inconnu d'ailleurs; Strabon lui-même n'en reparle nulle part. 2.° Dans ce qui va suivre immédiatement [3], et comme nous l'avons déjà dit [4], dans tous les autres passages [5] où il fera mention des *Cimmériens*, Strabon ne les joindra jamais qu'avec *les Trères.* 3.° La mention d'un peuple nommé proprement *les Trérons*, jette ici beaucoup de confusion. 4.° Notre beau manuscrit 1394 porte distinctement non Τρήρωνας, mais Τρῆρας. Nous croyons évident que cette dernière leçon est la véritable.

⟨4⟩ *Voyez* les Éclaircissemens n.° CXI. Nous y discutons la chronologie des différentes invasions des Cimmériens en Asie.

⟨5⟩ Il paroît constant que l'on doit reconnoître plusieurs princes du nom de *Midas*, qui ont régné successivement en Phrygie.

[1] *Herodot.* lib. II, §. 102-110. *Diodor. Sicul.* lib. I, §. 53-56. *Scheyb. Dissertat. de Peutingerianâ Tabulâ*, pag. 4, not. r. — [2] *Herodot.* lib. I, §. 105; lib. II, §. 151-157. *Diodor. Sicul.* lib. I, §. 67. — [3] *Voyez* ci-dessous, pag. 152 de notre version. — [4] *Voyez* ci-dessus, pag. 141, not. 4. — [5] *Strab.* lib. XI, p. 511; lib. XII, pag. 552; lib. XIII, pag. 573; lib. XIV, pag. 647.

PAGE 61. Ionie, s'empara de Sardes et périt dans la Cilicie <1>. A plusieurs reprises, les Cimmériens et les Trères ont fait de pareilles incursions *, jusqu'à ce que ceux-ci et leur chef Cobus ** eurent été chassés par Madys, roi des Cimmériens *. Mais c'est assez de ces traits qui n'appartiennent qu'à l'histoire générale de toute la terre. Revenons au point d'où nous sommes partis.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 151*, note 3.
** *Voyez* ci-dessus, *pag. 150*, note 3.
* *Voyez* ci-dessus, *pag. 150*, note 1.

§. XI. Ératosthène s'est mépris au sujet des *Hyperboréens.*

HÉRODOTE avoit dit quelque part, qu'il ne doit point exister d'*Hyper*BORÉENS, vu qu'il n'y a point d'*Hyper*NOTIENS <2>. — « Ce » raisonnement (nous dit Ératosthène) est ridicule <3>; j'aimerois » autant ce sophisme : Il n'existe point d'*épichæré*CACES *, vu que, » pour exprimer le contraire de ce que ce terme signifie, personne » ne dit qu'il y a des *épichær*AGATHES *. D'ailleurs, il peut exister » des *Hyper*NOTIENS, puisque c'est en-deçà de l'Æthiopie, non » en Æthiopie même, que le *NOTUS* <4> se fait sentir. » —

* C'est-à-dire, *Hommes-se-réjouissant-du-mal-d'autrui.*
* C'est-à-dire, *Hommes-se-réjouissant-du-bien-d'autrui.*

PAGE 62. Certes, il seroit étonnant que, chaque climat étant sujet aux vents, et par-tout le vent qui vient du midi s'appelant NOTUS, il y eût des pays où un pareil vent ne soufflât point. Mais, tout au contraire, le NOTUS se fait sentir et dans l'Æthiopie et par-tout au-dessus, jusqu'à l'équateur <5>. Si donc il falloit reprocher

<1> *Voyez* les Éclaircissemens n.° CXII.

<2> Par *Hyperboréens*, il faut entendre ici des peuples qui habiteroient au-delà du point d'où part le vent du nord, appelé *Borée* par les Grecs; et par *Hypernotiens*, des peuples qui seroient placés au-delà du point d'où part le vent du sud, que les Grecs appeloient *Notos.*

Au surplus, Hérodote, *lib. IV, §. 36*, dit simplement : *S'il y a des Hyperboréens, il doit y avoir aussi des Hypernotiens.* Et la critique d'Eratosthène tombe à faux. G.

Voyez les Éclaircissemens n.° CXIII.

<3> Pour l'interprétation de ce passage, nous avons adopté l'ingénieuse restitution proposée par M. Tyrwhitt (*Conject. in Strab. p. 4*).

<4> Nous avons suivi la leçon des manuscrits 1393, 1394, 1408, qui tous portent distinctement : Κατὰ γοῦν τὴν Αἰθιοπίαν μὴ πνεῖν Νότον, ἈΛΛᾺ (non comme dans l'imprimé ἈΛΛᾺ ΚΑῚ) κατωτέρω.

<5> Ce que dit Strabon tient au système géographique des anciens, qui croyoient que l'Afrique ne s'étendoit pas jusqu'à l'équateur. Comme ils distinguoient le continent placé dans l'hémisphère septentrional, d'un autre continent qu'ils soupçonnoient être dans l'hémisphère méridional, et qu'ils appeloient Antichthone, ils pensoient que le vent, partant en sens contraire des environs de l'équateur, et se dirigeant vers les deux pôles du monde, étoit un vent du midi pour chacun des deux hémisphères : de sorte que, par exemple, si leurs navigateurs étoient parvenus jusque sous l'équateur par un vent de nord, et que ce même vent eût continué de souffler après leur avoir fait franchir ce cercle, ils l'auroient appelé vent du midi. G.

quelque

quelque chose à Hérodote, c'étoit d'avoir pensé que le nom PAGE 62.
d'*Hyper*BORÉENS devoit désigner des peuples dans le pays desquels le vent *BOREAS* [le vent du nord] ne se faisoit jamais sentir. Les poëtes, trop libres dans leur langage mythique, ont pu hasarder une pareille expression ; mais ceux de leurs interprètes qui nous dévoilent la vérité, avouent que, par le terme d'*Hyper*BORÉENS, il faut entendre uniquement des peuples *très*-BORÉENS <1>. Les climats septentrionaux ne sont bornés que par le pôle ; les climats méridionaux ne le sont que par l'équateur : le vent du nord et celui du midi *[BOREAS et NOTUS]* ne sauroient non plus avoir d'autres bornes <2>.

ÉRATOSTHÈNE s'attache ensuite à critiquer ces auteurs qui nous ont donné des recueils de faits évidemment imaginaires et impossibles (on sait qu'il existe plusieurs recueils de ce genre présentés les uns comme récits purement mythologiques, les autres comme récits historiques). De pareils écrivains ne méritoient pas qu'Ératosthène fît mention d'eux. En traitant un sujet tel que le sien, il ne devoit point s'occuper de ce que des conteurs frivoles avoient pu dire <3>.

Telle est, dans le premier livre de ses Mémoires, la marche qu'Ératosthène a suivie.

<1> C'est-à-dire, *très-reculés vers le nord.* En effet, on voit que les poëtes employoient volontiers comme superlatifs des mots composés d'un adjectif et de la préposition ὑπέρ. Æschyle et Sophocle ont dit ὑπέρπικρος et ὑπέρξηρος, au lieu de πικρότατος ou de ξηρότατος, pour signifier *très-amer* (ou *très-acerbe*), et *très-sec* (ou *très-aride*).

<2> *Voyez* la rose de deux Vents au commencement de ce volume, *pag. xcviij.* G.

<3> Ici, nous avons adopté la leçon des manuscrits 1394 et 1408, qui tous deux portent : Ἑξῆς δὲ λέγει περὶ τοὺς φανερῶς πεπλασμένα καὶ ἀδύνατα λέγοντας· τὰ μὲν γὰρ ἐν μύθου σχήματι, τὰ δ᾽ ἱστορίας· περὶ ὧν οὐκ ἄξιον μεμνῆσθαι. Οὐδ᾽ ἐχρῆν, ἐν ὑποθέσει τοιαύτῃ, φλυάρους ἐκείνου ἘΠΙΣΚΟΠΕΙ͂Ν. C'est mal-à-propos que tous les textes imprimés portent seulement ΣΚΟΠΕΙ͂Ν.

CHAPITRE IV.

EXAMEN du second livre des Mémoires géographiques d'Ératosthène. — Opinions de cet auteur, — 1.° sur la largeur *de la Terre-habitée; — 2.° sur sa* longueur; *— 3.° sur sa division en trois continens; — 4.° sur la division morale de ses habitans.*

PAGE 62. DANS son second livre, Ératosthène essaie de rectifier à quelques égards la géographie, et propose ses propres opinions, que nous devons tâcher de rectifier à leur tour, s'il y a lieu.

Sans doute Ératosthène a raison de partir d'hypothèses reçues en mathématique et en physique; d'établir que, si la Terre est sphérique comme le Monde *, les zones qui sont habitables dans une partie de sa circonférence, doivent l'être aussi dans le reste; enfin de poser d'autres thèses semblables. Mais tous les géographes modernes ne conviennent pas que la Terre soit aussi grande qu'il le dit, et plusieurs n'adoptent pas la mesure qu'il en donne ‹1›. Toutefois, lorsqu'Hipparque a voulu déterminer les apparences célestes pour chaque lieu, il s'est servi des distances marquées par Ératosthène: il pense que, prises sur le méridien de Méroé, d'Alexandrie et du Borysthène *, ces distances s'écartent peu de la vérité ‹2›.

Après avoir traité cet article, Ératosthène s'étend beaucoup sur ce qui concerne la figure de la Terre *. Quand il s'attache de la

* C'est-à-dire, *l'Univers.*

* *Le Dniéper.*

* *Voyez* ci-dessus, *p. 113* de la version Française, *48* et *49* du texte Grec.

‹1› Le texte porte : Εἰ δὲ τηλικαύτη ἡλίκην αὐτὸς εἴρηκεν, οὐχ ὁμολογοῦσιν. Οἱ ὕστερον Δ' ἐπαινοῦσι τὴν ἀναμέτρησιν : leçon qui, pour la dernière partie de la phrase, donneroit le sens contraire à celui que présente notre version. Mais nous lisons avec Casaubon : Εἰ δὲ τηλικαύτη ἡλίκην αὐτὸς εἴρηκεν, οὐχ ὁμολογοῦσιν οἱ ὕστερον, ΟΥΔ' ἐπαινοῦσι τὴν ἀναμέτρησιν.

— Il n'est pas ici question de la grandeur du globe de la Terre en général, mais seulement de la Terre habitable, c'est-à-dire de la portion du continent que sa température, selon les anciens, rendoit susceptible d'être habitée. G.

‹2› C'est-à-dire qu'Hipparque admettoit, à peu de chose près, les distances en latitude qu'Ératosthène avoit comptées entre Méroé, Alexandrie et l'embouchure du Borysthène.

On n'est point d'accord sur la position de Méroé, parce que la Nubie, où elle est située, est encore très-peu connue. Les uns veulent que Méroé soit Gherri dans le Sennaar : d'Anville prétend que ce doit être Nuabia ; mais cette dernière ville me paroît trop élevée en latitude pour répondre à l'ancienne Méroé, et la position de Gherri me semble préférable. G.

sorte à prouver que la Terre, prise dans son ensemble avec les eaux, est de forme sphérique, ainsi que le ciel, il peut paroître s'écarter de son objet; sur ce point, quelques mots suffisoient.

PAGE 62.

§. I.er

Opinion d'Ératosthène sur la *largeur* de la Terre-habitée.

DE LÀ, il s'occupe de déterminer la *largeur* de la Terre-habitée; et, la mesurant sur le méridien de Méroé ‹1›, il compte de cette ville à Alexandrie . . . . 10000 stades,

PAGE 63.

D'Alexandrie à l'Hellespont*, environ . . . 8100

* *Le détroit des Dardanelles.*

De là, jusqu'au Borysthène 5000

Puis, jusqu'au parallèle de Thulé * (que Pythéas place à six journées de navigation, au nord de l'île Britannique *, et près de la mer Glaciale), encore environ 11500

* *L'Islande.*

* *L'Angleterre.*

A ces intervalles si l'on ajoute, au-dessus * de Méroé, pour atteindre l'île des Ægyptiens ‹2›, la Cinnamomophore * et la Taprobane ** . . 3400

* C'est-à-dire, *au midi.*

* C'est-à-dire, *le pays où croît la canelle.*

** *L'île de Ceilan.*

L'on aura . . . . 38000 stades ‹3›.

‹1› *SUR le méridien* de Méroé. Nous lisons dans le texte ὑπὸ, non ἀπό.

—Ératosthène croyoit que Méroé, Alexandrie, l'Hellespont et l'embouchure du Borysthène étoient sous le même méridien. G.

‹2› L'île des Ægyptiens est la même que Strabon appelle ailleurs l'île des Exilés, parce qu'elle étoit habitée par les Ægyptiens qui, s'étant révoltés contre Psammitique, étoient venus s'établir dans cette île, entourée sans doute par le Nil. J'ignore où elle étoit située. G.

‹3› Ces 38,000 stades, dans l'opinion d'Ératosthène, qui comptoit toujours 700 stades au degré, valoient 54° 17′ 9″. Pour avoir les latitudes de ces lieux, il faut connoître à quelle distance de l'équateur cet ancien plaçoit l'île des Ægyptiens. Strabon ne le dit point; mais j'ai fait voir, *pag. 8* de la Géographie des Grecs analysée, que, suivant Ératosthène, le parallèle de cette île devoit être à 8300 stades de l'équateur. Alors on trouve qu'il fixoit les lieux précédens aux latitudes ci-dessous indiquées. Il y a

DÉNOMINATION DES LIEUX.	DISTANCE PARTICULIÈRE.	DISTANCE TOTALE.	LATITUDES. d	′	″
Équateur	0 stades.	0 stades.	0.	0.	0.
L'île des Ægyptiens	8300.	8300.	11.	51.	26.
Méroé	3400.	11700.	16.	42.	52.
Alexandrie	10000.	21700.	31.	0.	0.
L'*Hellespont*	8100.	29800.	42.	34.	17.
Le Borysthène	5000.	34800.	49.	42.	51.
Thulé	11500.	46300.	66.	8.	34.

PAGE 63.

Admettons les autres distances sur lesquelles on est assez d'accord ; mais celle du Borysthène au parallèle de Thulé, quel homme sensé l'admettra ! L'auteur qui nous parle de Thulé, Pythéas, est reconnu pour un insigne menteur. Tous ceux qui ont vu les îles de Bretagne* et d'Ierné**‹1›, font mention de différens îlots situés proche de la Bretagne, mais ne disent rien de Thulé‹2›. D'ailleurs, la Bretagne elle-même, aussi longue à-peu-près que la Celtique *, en face de laquelle elle s'étend, n'a que 5000 stades de long ‹3›, et ses extrémités correspondent à celles de cette dernière contrée. En effet, tant à l'est qu'à l'ouest, les bornes respectives des deux pays se trouvent vis-à-vis les unes des autres; et, du côté de l'est, elles sont si voisines, que du cap Cantium on voit les bouches du Rhin ‹4›. Cependant Pythéas

* *L'Angleterre*, autrement nommée *Albion*.

** *L'Irlande*.

* C'est-à-dire, *la Gaule*, aujourd'hui *la France*.

sûrement une erreur dans le texte de Strabon ; les 8100 stades qu'il donne depuis Alexandrie jusqu'à l'*Hellespont*, avoient été comptés par Ératosthène depuis Alexandrie jusqu'à *Byzance*, située sur le Bosphore de Thrace. Voy. *Géogr. des Grecs anal.* p. 11. G.

‹1› *Les îles de Bretagne et d'Ierné.* Nous lisons, τὴν Βρεταννικὴν καὶ τὴν Ἰέρνην, non τὴν Βρεταννικὴν Ἰέρνην.

‹2› Comme la Thulé de Pythéas est l'Islande, et qu'au temps de Strabon, les navigateurs qui alloient en Angleterre ne cherchoient point à pénétrer au-delà de cette contrée, il n'est pas étonnant qu'ils ne parlassent point de Thulé. Mais environ cinquante ans après Strabon, Agricola *(Tac. Vit. Agr. §. 10)*, faisant avec sa flotte le tour de l'Angleterre, arrivé dans les Orcades, aperçut de loin l'île de Schetland qu'il prit pour celle de Thulé. *Dispecta est et Thule, quam hactenus nix, et hiems abdebat.* C'est donc une preuve qu'on n'avoit pas cessé de croire à l'existence d'une île de ce nom, située au nord de l'Angleterre.

La prétendue découverte d'Agricola fit entièrement oublier celle de Pythéas ; et c'est l'île de Schetland que Ptolémée a décrite sous le nom de *Thulé*. L'Islande ne fut retrouvée que vers l'an 861 de J. C., par un pirate Normand nommé Naddodd, que la tempête y avoit jeté. G.

‹3› Il est visible que Strabon ne parle ici que des côtes méridionales de l'Angleterre, comprises entre le Land'send et le cap de Kent. Leur longueur est de 120 lieues marines, qui valent juste 5000 stades de 833 $\frac{1}{3}$ au degré. Les côtes de la Gaule opposées à celles de l'Angleterre, s'étendent depuis le cap Saint-Mahé jusqu'à l'embouchure du Rhin, près de Leyde : leur étendue est de 200 lieues, qui valent aussi 5000 stades ; mais ce sont des stades de 500 au degré. Voilà donc une première méprise occasionnée par la confusion des mesures. Strabon commet une autre erreur lorsqu'il prend les mesures précédentes pour les plus grandes longueurs des côtes de l'Angleterre et de celles de la France, puisque le rivage de l'Angleterre, depuis le Land'send jusqu'au cap Dungsby, à son extrémité nord, est de 360 lieues; et celui de la Gaule, depuis le cap Machicaco, où étoient ses anciennes limites méridionales, jusqu'au Rhin, est de 387 lieues. G.

‹4› Le *Cantium* est le cap de Kent, formé

donne à la Bretagne 20,000 stades de longueur <1>, et compte plusieurs journées de navigation du Cantium à la Celtique <2>. Tous ses rapports sur les Ostiæens et les pays Transrhénaux, jusqu'aux Scythes <3>, ne présentent que de fausses localités. Le voyageur qui débite tant de mensonges sur des lieux connus, ne sauroit guère avoir été véridique à l'égard de ceux que personne ne connoît. De plus, au jugement d'Hipparque et de bien d'autres, le parallèle du Borysthène * est le même que celui de la Bretagne: ils se fondent sur ce que le parallèle de Byzance * doit être aussi

PAGE 63.

* Aujourd'hui *le Dniéper.*

* *Constantinople.*

par l'île de Thanet, à l'embouchure du golfe où se jette la Tamise. Ce cap n'est point vis-à-vis des bouches du Rhin; il en est à une quarantaine de lieues sud-ouest, et jamais on n'a pu apercevoir ce fleuve du *Cantium.* G.

<1> Strabon, comparant les 5000 stades qu'il donne à la longueur de la Bretagne, avec les 20,000 stades que lui assigne Pythéas, n'hésite pas à croire que celui-ci en a imposé: mais c'est Strabon qui se trompe. On vient de voir que les 5000 stades dont il parle, loin d'être la longueur entière de cette île, ne présentent, au contraire, que le plus petit de ses côtés. D'ailleurs il n'a pas fait attention que Pythéas, décrivant les côtes de l'Angleterre environ trois siècles avant J. C., n'a pas employé, pour les mesurer, le stade de 700, mais bien le stade de 1111 $\frac{1}{9}$ au degré, qui étoit en usage avant Ératosthène, comme je l'ai dit précédemment. En effet, si l'on mesure avec ce petit stade toute la côte méridionale et occidentale de l'Angleterre, en suivant ses sinuosités, depuis le Land'send jusqu'au cap Dungsby à son extrémité nord, on trouvera juste les 20,000 stades dont Pythéas a parlé. Et comme il lui étoit impossible de deviner cette longueur, il faut bien croire, ou qu'il l'avoit prise sur les lieux, ou qu'elle lui a été fournie par des navigateurs exacts. D'où il suit que les côtes de l'Angleterre étoient connues, et qu'on étoit parvenu jusqu'aux Orcades, long-temps avant Agricola, quoique Tacite prétende que ce général soit le premier qui ait découvert ces îles [1]. G.

<2> Il s'agit sans doute ici de la distance du *Cantium* à l'embouchure du Rhin. *Voyez* la note 4 de la page précédente.

Pythéas avoit probablement dit que du *Cantium* on apercevoit la Celtique; que le Rhin, à plusieurs journées du *Cantium*, terminoit la Celtique : d'où Ératosthène, et Strabon d'après lui, auront conclu que du *Cantium* on apercevoit le Rhin. Ces sortes de méprises, quand on parle de pays que l'on ne connoit point, sont plus communes qu'on ne pense. G.

<3> Les Ostiæens paroissent être les mêmes peuples que Strabon, à la *page 161* de cette traduction, nommera Ostidamniens. Ils habitoient la Basse-Bretagne. D'autres géographes les ont appelés *Ostiones* et Osismiens.

Les Transrhénaux sont ici les peuples maritimes situés entre le Rhin et l'Elbe; au-delà de ce dernier fleuve étoient les Scythes de Pythéas.

Pline, *lib. IV, cap. 27; lib. XXXVII, cap. 11*, rapporte, d'après Pythéas, quelques détails sur les peuples voisins de la Baltique; et il me seroit facile de faire voir que ces détails sont exacts, si je ne craignois de m'y arrêter trop long-temps. Strabon n'avoit presque aucune connoissance de ces contrées. G.

[1] *Vit. Agricol.* §. 10. *Voyez* la note 2 de la page précédente.

PAGE 63.

* Voyez ci-dessous, liv. II, p. 71, 72, 73, 74, 75; 115, 134 et 135 du texte Grec.

celui de Marseille, la même proportion de l'ombre au gnomon, que Pythéas prétend avoir observée à Marseille *, pouvant, selon Hipparque, s'observer à Byzance ‹1›, dans les mêmes circonstances de temps ‹2›. Or, de Marseille jusqu'au milieu de la Bretagne, il n'y a pas plus de 5000 stades; et si, du milieu de la Bretagne, on s'avance seulement à 4000 stades vers le nord ‹3›, on ne trouve qu'un climat à peine supportable, témoin celui d'Ierné. Ainsi, les climats les plus septentrionaux, ceux sous lesquels Ératosthène place Thulé, ne sauroient être habitables. Sur quoi donc se fondoit-il pour compter entre le parallèle de Thulé et celui du Borysthène, 11,500 stades ! je ne le vois pas ‹4›.

§. II. Opinion d'Ératosthène sur la *longueur* de la Terre-habitée.

S'ÉTANT trompé sur la *largeur* de la Terre-habitée, il a dû nécessairement se tromper aussi sur la *longueur*; car, de l'aveu des

‹1› Les latitudes de Marseille et de Byzance diffèrent entre elles de 2° 16′ 21″, et Hipparque se trompoit de cette quantité sur la hauteur où il supposoit la dernière de ces villes. Son erreur me paroît venir de sa fausse évaluation des mesures qu'il trouvoit employées pour exprimer la distance de Marseille et celle de Byzance au parallèle du milieu de l'île de Rhodes, qu'il fixoit à 36° 20′ 34″. Chacune de ces mesures étoit de 5000 stades au-dessus de ce parallèle; et il suffit de distinguer les modules de ces stades pour voir qu'ils indiquent ces distances avec une assez grande exactitude. Si, d'un côté, l'on compte, avec Hipparque, les stades à 700 par degré, on trouve, pour la hauteur de Marseille, 43° 29′ 8″; et c'est, à 11′ 23″ près, la vraie position de cette ville. D'un autre côté, si l'on compte les 5000 stades depuis le parallèle précédent jusqu'à Byzance, à raison de 1111 $\frac{1}{9}$, cette ville se trouvera portée à 40° 50′ 34″, et la différence d'avec nos observations ne sera que de 10′ 50″. Ces rapprochemens me confirment dans l'opinion que la mesure entre Rhodes et Byzance n'avoit pas été prise par Hipparque, ainsi qu'on l'a prétendu, mais qu'il l'avoit puisée dans les écrits de Pythéas, qui se servoit, comme on l'a vu *pag. 157*, not. 1, du petit stade de 1111 $\frac{1}{9}$ au degré. G.

‹2› C'est-à-dire, *dans la même saison de l'année, aux mêmes jours du même mois, ainsi qu'aux mêmes heures du même jour* : κατὰ τὸν ὁμώνυμον καιρὸν littér. *au temps homonyme*.

‹3› Ces mesures appartiennent au système particulier de Strabon. On verra qu'elles fixent, dans son opinion, le milieu de l'Angleterre à 46° 42′ 51″, c'est-à-dire, à près de huit degrés trop au midi; et l'Irlande à 52° 25′ 42″ de latitude, ce qui est assez juste. G.

‹4› On a vu dans la note 4, *pag. 155*, que les 11,500 stades au-dessus de l'embouchure du Borysthène, plaçoient Thulé à 66° 8′ 34″ de latitude. C'est la hauteur des parties septentrionales de l'Islande. Strabon demande sur quelle autorité Ératosthène portoit Thulé si avant dans le nord : la réponse est facile; c'est sur le témoignage de Pythéas, qui rapportoit une observation faite dans cette île, et qui la fixoit au point que je viens d'indiquer. Il en sera question dans la suite. Ératosthène demanderoit avec bien plus de

anciens les plus habiles, comme de l'aveu des modernes, la partie de la Terre qui nous est connue, se trouve avoir, en *longueur*, plus du double de sa *largeur* : j'appelle sa *longueur*, la distance depuis l'extrémité [orientale] de l'Inde jusqu'à l'extrémité [occidentale] de l'Ibérie ‹1›; j'appelle sa *largeur*, la distance depuis l'extrémité [méridionale] de l'Æthiopie ‹2›, jusqu'au parallèle d'Ierné *. Ayant donc étendu cette *largeur* depuis l'extrémité [méridionale] de l'Æthiopie jusqu'au parallèle de Thulé, Ératosthène a été forcé d'étendre la *longueur* au-delà de ses véritables limites ‹3› *, afin qu'elle se trouvât toujours excéder le double de la *largeur* qu'il avoit assignée.

PAGE 64.

* *L'Irlande.*

* *Voyez* les notes 3, 4, 5 et suivantes, à la *pag. 160.*

Il veut donc que l'Inde, mesurée dans sa partie la plus étroite ‹4›, jusqu'à l'Indus ‹5›, ait.................. 16000 stades,

Qu'à la mesurer des caps les plus avancés ‹6›, elle ait, de plus....................... 3000

Que, de l'Indus aux Pyles Caspiennes ‹7›, on doive compter....................... 14000

Des Pyles Caspiennes à l'Euphrate ‹8›... 10000

De l'Euphrate au Nil ‹9›.............. 5000

Du Nil à la bouche Canopique ‹10›..... 1500 *

De la bouche Canopique à Carthage ‹11›.. 13500

Enfin de Carthage aux Colonnes ‹12›, au moins............................ 8000

Ce qu'il additionne à................ 70800 stades ‹13›.

* *Voy.* la note 10, *pag. 160.*

raison, sur quelle autorité Strabon prétendoit qu'au-delà du cinquante-troisième degré de latitude, la Terre devenoit inhabitable à cause du froid, et il lui auroit fourni une foule de preuves qui démentoient cette assertion. G.

‹1› L'extrémité de l'Inde dont parle Strabon, étoit, selon lui, l'embouchure orientale du Gange, près de laquelle il plaçoit *Thinæ* et l'extrémité de la grande chaîne du *Taurus.*

L'extrémité de l'Ibérie étoit le cap Saint-Vincent, que les anciens nommoient cap *Sacré.*

Strabon plaçoit ces deux points à 36° 17' 8" de latitude. G.

‹2› Ce parallèle de l'extrémité sud de l'Æthiopie est celui que Strabon croyoit terminer la Terre habitable vers le midi. Il le fixoit à 8800 stades de l'équateur, c'est-à-dire, à 12° 34' 17" de latitude : la grande ardeur du soleil ne permettoit pas, selon lui, d'habiter plus près de l'équateur. Pour rendre

PAGE 64. A quoi il ajoute, d'abord, ce coude que l'Europe fait au-delà des Colonnes, en face des Ibères, lequel tourne à l'ouest et

claires les opinions contradictoires des anciens, je suis forcé d'anticiper sur beaucoup de résultats que le texte de Strabon n'offrira que dans la suite. On s'apercevra que cet auteur discute beaucoup, qu'il se répète souvent, et que ce qu'il dit n'est pas toujours placé en son véritable lieu. G.

<3> Le texte porte simplement, Ἐκτείνει πλέον ἭΔΗ τὸ μῆκος; mais il nous semble presque évident qu'il faut lire Ἢ ΔΕῖ.

<4> La partie la plus étroite de l'Inde, dans l'opinion d'Ératosthène et dans celle de Strabon, se mesuroit en ligne droite depuis l'embouchure orientale du Gange jusqu'aux sources de l'*Indus*. C'est le côté septentrional de l'Inde, borné dans toute sa longueur par la grande chaîne du *Taurus*.

Les 16,000 stades qu'Ératosthène donnoit à ce côté, n'avoient pas été mesurés en stades de 700, comme il se l'imaginoit, mais en stades de 833 ⅓. Ils valoient 384 lieues; et c'est, à l'ouverture du compas, la distance exacte qui sépare ces deux points. G.

<5> Il est ici question des sources de l'*Indus*, c'est-à-dire, du point où il sort de la grande chaîne du *Taurus*. Ératosthène traçoit le cours de ce fleuve du nord au sud, en mettant ses embouchures sous la même longitude que sa source. L'*Indus* est appelé Hend ou Sind par les Asiatiques modernes. Les Grecs l'ont aussi connu sous le nom de *Sinthos*, G.

<6> C'est le cap Comorin. Dans l'hypothèse qui donnoit à l'Inde 19,000 stades d'étendue, la mesure étoit prise le long des côtes depuis l'embouchure occidentale de l'*Indus* jusqu'au cap Comorin, en y comprenant les golfes du Sind et de Cambaye. Ces 19,000 stades étoient de 700 au degré, et valoient 543 lieues; on peut voir sur nos meilleures cartes que cette mesure est exacte. Ératosthène ne s'est trompé que sur la direction qu'il donnoit à ce côté de l'Inde, en le traçant presque parallèlement à l'équateur.

Le texte, en indiquant plusieurs caps, semble annoncer qu'Ératosthène avoit quelques idées confuses de l'existence du cap de Ramanan-Koil ou Ramanan-Cor, situé au nord-est du cap Comorin. On trouvera en effet, dans le XV.e livre, que l'extrémité de l'Inde, selon Ératosthène, étoit habitée par les Coliaques, c'est-à-dire, par les peuples voisins du promontoire *Coli* ou *Coliacum*, dont Méla et Pline ont parlé en le confondant également avec le Comorin. Le nom de *Coli* se reconnoît dans celui de Koil, qui signifie un temple; Ptolémée écrit *Cory*, en suivant la seconde prononciation de ce mot. G.

<7> Sur les Pyles ou Portes Caspiennes, *voyez* la note 6, *pag. 143*.

On trouvera les détails de cette mesure dans le XV.e livre de Strabon. G.

<8> C'est l'Euphrate pris à Thapsaque, où étoit le passage le plus fréquenté. On l'appelle aujourd'hui el-Der, ou la Porte, c'est-à-dire, le Passage. G.

<9> C'est-à-dire, à l'embouchure Pélusiaque du Nil, aujourd'hui celle de Thineh ou de Farameh. G.

<10> La bouche Canopique est celle qui est voisine d'Aboukir. Au lieu de 1500, lisez 1300 stades. *Voy.* la note 13 de cette page. G.

<11> Les ruines de Carthage existent près de Tunis. En disant qu'Ératosthène comptoit entre Carthage et les Colonnes *au moins* 8000 stades, Strabon laisse entrevoir qu'il néglige quelque chose; et en effet Pline, *lib. V, cap. 6*, dit positivement qu'Ératosthène faisoit cette distance de onze cent mille pas, c'est-à-dire, de 8800 stades. G.

<12> Les Colonnes sont les montagnes de *Calpé* et d'*Abyla*, aujourd'hui les montagnes de Gibraltar et de Ceuta. G.

<13> Le texte porte la totalité de ces sommes n'a

PAGE 64.

n'a pas moins de 3000 stades ‹1›; ensuite, le prolongement des caps (entre autres de ce cap des Ostidamniens, qu'on appelle le *Calbium* *) et des îles voisines, dont la dernière, nommée *Uxisama* ‹2›, est, selon Pythéas, à trois journées de navigation du continent. Mais, dans la récapitulation des distances, ni le prolongement des caps, ni l'espace occupé tant par le pays des Ostidamniens, que par *Uxisama* et les autres îles, n'augmentent en rien la *longueur* de la Terre-habitée. En effet, tous ces lieux sont situés vers le nord; ils appartiennent à la Celtique et non à l'Ibérie, ou plutôt ils ne sont qu'une invention de Pythéas ‹3›.

* *Le cap de Saint-Mahé.* Voyez la note 3, *page 157.*

Telles sont les distances dont Ératosthène compose la *longueur* de la Terre-habitée; et, pour se conformer à l'opinion reçue que cette *longueur* doit être au moins du double de la *largeur*, il ajoute 2000 stades du côté de l'ouest, et autant du côté de l'est ‹4›.

à 70,800 stades; leur addition en offre cependant 71,000. L'erreur de 200 stades *en plus* se trouve dans la distance de la bouche Pélusiaque du Nil à l'embouchure Canopique, marquée ici de 1500 stades, au lieu de 1300 qu'elle doit avoir suivant Strabon même, *lib. XVII, pag. 791.*

On retrouve le même nombre dans les rapprochemens suivans. Ératosthène, selon Strabon, *lib. II, pag. 91,* comptoit du méridien de Thapsaque à Canope 6300 stades; et comme l'on vient de voir qu'il n'en mettoit que 5000 depuis Thapsaque jusqu'à Péluse, il devoit en rester 1300 pour la base du *Delta* depuis Péluse jusqu'à Canope. G.

‹1› Ce coude est le cap de Saint-Vincent du Portugal, qui étoit habité par les Ibères ou Espagnols. G.

‹2› *Uxisama* est l'île d'Ouessant. J'ai eu occasion de remarquer plusieurs fois que les anciens géographes se sont trompés souvent sur la distance des îles au continent le plus voisin, en confondant leur éloignement d'un point donné par les navigateurs, avec l'intervalle qui les sépare de la terre-ferme. Les trois journées de navigation que l'on trouve ici, entre *Uxisama* et les côtes de la Gaule, sont une erreur du même genre, qui ne peut être attribuée à Pythéas, mais seulement à Ératosthène, qui a commis plusieurs méprises semblables. *Voyez* le livre second. G.

‹3› Strabon a raison de dire que le prolongement du *Calbium* n'ajoutoit rien à la longueur du continent; mais il a tort quand il prétend que son existence est une fiction de Pythéas, puisque ce cap est celui de Saint-Mahé, vis-à-vis d'Ouessant. Aussi verra-t-on qu'en le faisant disparoître de sa carte, Strabon a étrangement défiguré la Gaule. G.

‹4› Observez que toutes les mesures précédentes doivent être comptées en ligne droite, dans le sens de la longitude, et sur le *diaphragme* de la carte d'Ératosthène, c'est-à-dire sur le parallèle de Rhodes, le même que celui du cap Sacré, du détroit des Colonnes, du détroit de Sicile, de l'extrémité du Péloponnèse et de l'Attique, d'*Issus*, des Portes Caspiennes, des sources de l'*Indus* et de *Thinæ*, comme Strabon le dira dans le second livre. On verra également qu'Ératosthène fixoit ce parallèle à 25,450 stades de l'équateur, qui répondent à 36° 21′ 25″ de latitude.

PAGE 64.

<1> De là, s'attachant à soutenir que, — « Si la plus grande » dimension [de la *Terre-habitée* *] se trouve être celle de l'est » à l'ouest, c'est chose conforme aux lois de la physique; » — il dit que, — « Selon les lois de la physique, la *Terre-habitée*

* *Voy.* ci-dessous, *pag. 164.*

Or, sous ce parallèle, le degré de longitude, supposé de 700 stades sous l'équateur, se trouve réduit à 553 stades $\frac{74}{100}$. Si donc l'on veut connoître les longitudes qui résultent des distances admises par Ératosthène, il faut les diviser par ce dernier nombre, en partant du cap Sacré, comme premier terme de ses connoissances positives; et l'on obtiendra la graduation suivante en allant d'occident en orient.

DÉNOMINATION DES LIEUX.	DISTANCE PARTICULIÈRE.	DISTANCE TOTALE.	RÉDUCTION EN DEGRÉS. d ′ ″
Cap Sacré de l'Ibérie	0 stades.	0 stades.	0. 0. 0.
Détroit des Colonnes	3000.	3000.	5. 25. 4.
Carthage, *corrigé*	8800.	11800.	21. 18. 35.
Bouche Canopique du Nil	13500.	25300.	45. 41. 22.
Bouche Pélusiaque du Nil, *corrigé*	1300.	26600.	48. 2. 13.
L'Euphrate, *pris à Thapsaque*	5000.	31600.	57. 3. 59.
Les Portes Caspiennes	10000.	41600.	75. 7. 32.
Les sources de l'*Indus*	14000.	55600.	100. 24. 29.
L'Inde, dans sa partie la plus étroite	16000.	71600.	129. 18. 9.
Cap le plus oriental de l'Inde	3000.	74600.	134. 43. 13.

Je n'ai point fait entrer dans ce tableau les 2000 stades qu'Ératosthène comptoit encore à l'est des caps les plus orientaux de l'Inde, parce que cette mesure est purement hypothétique. Je n'y fais pas entrer non plus les 2000 stades qu'il donnoit à la saillie du cap *Calbium;* et je fixe au promontoire Sacré le premier point de ses longitudes, afin qu'elles puissent être comparées plus facilement avec celles que donneront dans le livre suivant, Hipparque, Polybe et Strabon.

Mes notes sur Strabon étant déjà beaucoup plus multipliées et beaucoup plus longues que je ne le voudrois, je me borne à présenter les résultats de ses opinions géographiques sur les latitudes et les longitudes des lieux. Je ferai la même chose pour les auteurs dont il parlera, sans m'arrêter aux réflexions que ces opinions pourroient me faire naître. Le lecteur qu'elles intéresseroient et qui voudroit connoître l'ensemble des systèmes des géographes Grecs, les trouvera dans deux ouvrages que j'ai publiés [1]. Je présenterai, d'ailleurs, dans les préliminaires de ce volume, des observations générales sur la manière de considérer et d'évaluer les mesures itinéraires que les anciens nous ont transmises. Il en naîtra, j'espère, quelques vues nouvelles, capables d'éclaircir un grand nombre de difficultés : on y trouvera les bases sur lesquelles les Grecs ont établi leur premier système géographique, et la cause de la plupart des erreurs qu'ils y ont introduites. G.

<1> D'après ce qui va être dit, nous devons croire qu'Ératosthène, dans son ouvrage, après avoir donné, comme on a vu ci-dessus, la mesure en stades de toutes les distances dont se composent les dimensions

[1] *Géographie des Grecs analysée. — Recherches sur la Géographie systématique et positive des anciens.*

» doit être plus longue de l'est à l'ouest [que large du nord au » sud], ainsi que nous l'avons marqué ‹1›, parce que [telle est » aussi la plus grande dimension de la *zone tempérée.* On sait que » cette zone], comme disent les mathématiciens, *revenant sur » elle-même, forme entièrement le cercle* *: de sorte que, si l'éten- » due de la mer Atlantique n'étoit pas un obstacle, nous pourrions » nous rendre par mer de l'Ibérie dans l'Inde ‹2›, suivant toujours PAGE 64.

* Version littérale.

de la *Terre-habitée,* tant en *longueur* qu'en *largeur,* et après avoir ainsi établi, par le fait, que la dimension de cette même *Terre-habitée,* en *largeur* (ou en latitude), étoit beaucoup moindre que la dimension en *longueur* (ou en longitude), avoit voulu, de plus, *démontrer* par un *argument mathématique,* que, de nécessité physique, cela devoit être ainsi.

Ce passage est singulièrement obscur. Tous les interprètes de Strabon s'accordent à le croire tout-à-la-fois mutilé et corrompu. Dans nos Éclaircissemens, n.° CXIV, nous rendons compte et de la manière dont chacun d'eux a cru pouvoir rétablir la véritable leçon, et des motifs qui nous ont déterminés à suivre en général celle que M. de Bréquigny avoit adoptée. Ici, nous nous contentons d'indiquer par des [ ] les mots que nous avons suppléés : tout le reste est traduit fidèlement.

‹1› Le raisonnement d'Ératosthène me paroît être celui-ci. Quelle que soit la largeur du continent, qu'il plaçoit tout entier entre l'équateur et le pôle, comme cet espace ne peut excéder 63,000 stades, et que la circonférence moyenne du globe, prise sur le parallèle de Rhodes, présente une zone habitable de 202,950 stades, il est dans les lois de la nature que le continent soit plus long que large, puisqu'il peut s'étendre, dans le sens de la longitude, au-delà de trois fois plus que dans le sens de la latitude.

Il seroit possible, sans doute, que toute la zone dont parle Ératosthène fût entièrement couverte de terre; mais comme elle ne l'est point, et que l'Amérique d'ailleurs se prolonge du nord au sud, il faut en conclure que le plus ou moins d'étendue des continens, soit d'un côté, soit de l'autre, ne tient à aucune loi de physique générale, mais seulement à la disposition des chaînes de montagnes.

Il y a cinquante ans, on croyoit encore que l'inclinaison de l'axe de la terre, et l'équilibre général du globe, tenoient à l'existence d'un continent austral très-étendu, qui contrebalançoit le poids de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. On a été à la recherche de ce continent sans le trouver; et il a fallu convenir que la nature, pour maintenir ce qu'on appelle improprement l'équilibre du globe, avoit d'autres moyens que nos foibles conjectures.

Les anciens aimoient à trouver des rapports entre la longueur et la largeur des terres qu'ils croyoient habitées. On conçoit que ces rapports ont dû varier dans les différens siècles à mesure que l'on découvroit plus ou moins de pays, soit dans le sens de la latitude, soit dans celui de la longitude. C'est pourquoi Démocrite donnoit à la longueur de la terre connue de son temps, une fois et demie sa largeur; Eudoxe la faisoit double de sa largeur; Aristote fixoit la largeur aux trois cinquièmes de la longueur; Dicæarque rétablit ensuite la proportion de Démocrite; on vient de voir que celle d'Ératosthène étoit comme 786 est à 380. G.

‹2› Il est remarquable que cette idée est la même qui a conduit Christophe Colomb à la découverte de l'Amérique. En partant de

PAGE 64. » le même parallèle, dont les terres, ci-dessus mesurées en stades, » occupent plus du tiers, puisqu'enfin ce parallèle de Thines ‹1›, » sur lequel nous avons pris les distances depuis l'Inde jusqu'à » l'Ibérie, n'a pas en tout 200,000 stades ‹2›. » —

Le raisonnement n'est point juste. Ce que les mathématiciens disent, quant à la *zone tempérée* *, à la zone où nous vivons et dont notre *Terre-habitée* ne fait qu'une partie, est exact; mais on ne sauroit l'appliquer à la *Terre-habitée* [prise séparément]. Car nous n'appelons ainsi, que cette portion de la zone tempérée, dans laquelle nous habitons et qui nous est connue. Mais on conçoit que dans cette même zone ‹3› il peut exister deux *Terres-habitées*, et peut-être plus de deux, sur-tout aux environs du parallèle qui passe par Thines et traverse la mer Atlantique ‹4›.

* *Voyez* ci-dessus, *page 162*, la note 1.

Après cette discussion, Ératosthène s'arrête de nouveau à

l'Espagne et en cinglant à l'ouest, il comptoit bien découvrir quelques îles; mais sa principale espérance étoit d'aborder dans les Indes. Aussi l'Amérique fut-elle prise d'abord pour l'Inde; on lui en donna le nom, et nous la désignons encore sous celui d'Indes occidentales. G.

‹1› Thines ou *Thinæ* est la ville de Tanasérim, sur la côte occidentale du royaume de Siam, baignée par le golfe de Bengale [1]. Ératosthène et Strabon croyoient *Thinæ* sous la même latitude que Rhodes, quoique la première de ces villes soit plus méridionale de vingt-quatre degrés et demi que la seconde. Quand donc ces auteurs parlent du parallèle de *Thinæ*, il faut toujours entendre que c'est le même que celui de Rhodes, qu'Ératosthène fixoit à 36° 21' 25". G.

‹2› La circonférence de l'équateur étant de 252,000 stades dans l'opinion d'Ératosthène, la circonférence du parallèle de *Thinæ* ou de Rhodes à 25,450 stades ou 36° 21' 25" de latitude, comme le vouloit aussi Ératosthène, doit être de 202,950 stades. Le texte de Strabon semble la fixer à moins de 200,000; c'est une faute qui m'a induit en erreur autrefois, et qui est cause que le tableau précédent ne s'accorde pas rigoureusement pour la graduation, avec le tableau n.° 11 de ma Géographie des Grecs analysée.

Pour que le parallèle de Rhodes eût moins de 200,000 stades de circonférence, il faudroit supposer cette ville à 37° 32' 50"; alors son parallèle auroit 199,800 stades : mais les anciens ne lui ont jamais donné une latitude si élevée.

Au surplus, soit que l'on additionne les distances données par Ératosthène à la terre habitable, d'après le texte de Strabon, soit qu'on s'en tienne à la note 4, *p. 161-162*, la longueur du continent, depuis le cap Sacré de l'Ibérie jusqu'aux parties orientales de l'Inde, excédera toujours, comme il le vouloit, le tiers du parallèle dont il est question. G.

‹3› La découverte de l'Amérique a justifié en partie le soupçon de Strabon; mais le raisonnement d'Ératosthène, pris dans son ensemble, n'en étoit pas moins juste, pour le temps où il écrivoit. G.

‹4› Je crois avoir dit qu'Ératosthène et

[1] Voyez ma *Géographie des Grecs analysée*.

PAGE 65.

démontrer la sphéricité de la Terre ‹1›, et tombe encore dans la faute que nous lui avons déjà reprochée *.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 154* de la version Française, *62* du texte Grec.

Parcillement, à l'égard d'Homère, il ne cesse de revenir sur les mêmes choses ‹2›.

§. III.

Critique de ce qu'il dit sur la division de la Terre-habitée.

ENSUITE il observe que l'on a beaucoup raisonné sur la division des *continens* ‹3›. — « On en a fait (nous dit Ératosthène) tantôt » des îles séparées par le Nil et par le Tanaïs ‹4›, tantôt des pres- » qu'îles, liées par ces isthmes qui se trouvent, l'un entre la mer » Caspienne et le Pont-Euxin ‹5›, l'autre entre l'Écregme ‹6› et » la mer Érythrée *. Mais je ne vois point (ajoute-t-il) comment » cette question pourroit devenir intéressante ‹7›; elle est plutôt » du ressort de ceux qui, selon Démocrite, *vivent uniquement de*

* C'est-à-dire, *le golfe Arabique.*

Strabon étendoient le nom de mer Atlantique à tout l'Océan, depuis les côtes occidentales de l'Espagne et de l'Afrique, jusqu'aux côtes orientales de l'Inde, parce qu'ils ne connoissoient point l'existence de l'Amérique. G.

‹1› Sans doute, Ératosthène, au second livre de son ouvrage, après s'être long-temps arrêté à disserter sur les dimensions en longitude et en latitude de la Terre prise dans sa totalité, revenoit à parler de sa forme sphérique. Ce que Strabon nous dit ici, ne permet guère de douter qu'Ératosthène ne fût tombé dans cette espèce de redite : mais notre géographe ne nous fait point connoître si celui-ci, en traitant derechef la matière, ne l'avoit point envisagée sous un aspect différent.

‹2› Apparemment encore, Ératosthène, dans ce même livre, avoit de nouveau taxé Homère d'ignorance en fait de géographie, et avoit répété une partie des choses sur lesquelles notre géographe a tâché de disculper ce poëte.

‹3› Il faut ici prendre bien garde à ce que les Grecs appeloient *Continens*, ἤπειροι, (terme qui, en leur langue, signifie *Terres-interminées*). Par ce terme ils désignoient non la *Terre-ferme* en général, mais les trois parties de la Terre-ferme, l'Asie, la Libye (c'est-à-dire l'Afrique) et l'Europe. S'ils eussent voulu désigner toute cette portion de la Terre dont les parties se tiennent et ne sont point détachées par des mers, à proprement parler, il n'y auroit eu pour eux qu'un seul *Continent*, puisque l'Europe et l'Afrique tiennent à l'Asie. *Voy.* ci-dessus, *p. 21* de la version Française, *9* du texte Grec.

‹4› Le Nil étoit censé séparer l'Afrique de l'Asie. Le *Tanaïs* ou le Don séparoit l'Europe de l'Asie. G.

‹5› C'est l'isthme où étoient la Colchide, l'Ibérie et l'Albanie, aujourd'hui la Mingrelie, la Géorgie et le Daghistan, entre la mer Noire et la mer Caspienne. G.

‹6› L'*Écregme* étoit le nom de l'embouchure du lac *Sirbonis*, dans la Méditerranée. Une ligne tirée depuis cette *ouverture* jusqu'au fond du golfe Arabique, traçoit la limite entre l'Afrique et l'Asie. J'ai déjà dit que le *Sirbonis* est le Sabaki Bardoïl des Arabes, ou le lac du roi Baudouin [1]. G.

Voyez les Éclaircissemens n.° CXV.

‹7› L'expression Grecque peut paroître remarquable : Οὐκ ὁρᾷν φησι, πῶς ἂν εἰς πράγματα ΚΑΤΑΣΤΡΕΦΟΙΤΟ ἡ ζήτησις αὕτη.

[1] *Voyez* la note 1, pag. 121.

PAGE 65. » *disputes* ‹1›. En effet, là où il n'existe aucun signe de démarcation, soit colonne, soit barrière, comme entre Colyttus et Mélité, nous pouvons bien dire [vaguement], *Ceci est Mélité, et cela Colyttus*, mais non [précisément], *Voilà les bornes* [de l'un et de l'autre] ‹2› : et, plus d'une fois, ce défaut de bornes

Littér. *Il dit qu'il ne voit pas comment la question elle-même se tourneroit en affaires [sérieuses].* Nous devons observer que dans l'édition de Bâle on lit ΚΑΤΑΣΤΡΕΦΟΙΟ. Notre manuscrit 1393, et celui de Venise, collationné par M. de Siebenkees, portent ΚΑΤΑΣΤΡΕΦΟΙ; les manuscrits 1394 et 1408 portent ΚΑΤΑΣΤΡΕΦΕΙ. Aucune de ces variantes ne change rien au sens. Évidemment, ce qu'Ératosthène avoit voulu dire, c'est que la question sur les véritables limites de chacune des trois parties de la terre (les anciens, comme tout le monde sait, n'en connoissoient que trois) ne pouvoit être d'*aucune utilité dans les affaires de la vie*, ou comme Strabon s'est exprimé plus haut [1], *πρὸς τοὺς ἡγεμονικοὺς βίους, καὶ τὰς χρείας... πρὸς τὰ χρήσιμα.* Ce qu'on va lire un peu plus bas confirmera cette interprétation.

‹1› *Elle est plutôt du ressort de ceux qui, selon Démocrite, VIVENT UNIQUEMENT DE DISPUTES.* Le texte porte, *ἀλλὰ μόνον* ἜΡΙΝ ΔΙΑΙΤΩ͂ΝΤΩΝ *μᾶλλον κατὰ Δημόκριτον εἶναι·* expressions dont le sens est difficile à saisir. Le verbe *διαιτᾷν* se prend d'ordinaire dans l'acception de *juger*, d'*arbitrer*; et nous verrons Strabon lui-même le prendre [2] dans cette acception. La phrase Grecque pourroit donc signifier : *Cette question est plutôt, comme Démocrite le dit, de pur arbitrage.* Mais, si on rapproche de cette citation du passage d'Ératosthène, ce que Strabon dit ensuite en reprenant les mêmes expressions qui nous embarrassent ici, on sera porté à croire que, dans l'idée de notre géographe, le mot ἜΡΙΝ, attribué par Ératosthène à Démocrite, *μόνον* ΔΙΑΙΤΩ͂ΝΤΩΝ *εἶναι*, devoit avoir un tout autre sens. D'après la manière dont Strabon le reprend, ce mot semble avoir été une expression toute particulière, du genre de celles qui, précisément à cause de leur singularité, deviennent proverbiales; et Strabon fera presque entendre qu'Ératosthène l'attribuoit mal-à-propos à Démocrite. Cela posé, comme le verbe *διαιτᾷν*, indépendamment de l'acception ordinaire, peut encore signifier *se nourrir soi-même*, ou *nourrir un autre, de telle ou telle manière*, notre interprétation paroîtra peut-être assez plausible.

‹2› *En effet, là où il n'existe aucun signe de démarcation, soit colonne, soit barrière, comme entre Colyttus et Mélité, nous pouvons bien dire [vaguement]*, Ceci est Mélité, *et* cela Colyttus; *mais non [précisément]*, Voilà les bornes *[de l'un et de l'autre].* Nous croyons avoir exprimé le seul sens raisonnable dont le texte soit susceptible : *Μὴ ὄντων γὰρ ἀκριβῶν ὅρων καθάπερ Κολυττοῦ καὶ Μελίτης· οἷον στηλῶν ἢ περιβόλων· τοῦτο* ΜΈΝ (ce mot manque dans le manuscrit 1394) *ἔχειν* ΦΆΝΑΙ (manuscrit 1394 ΦΑ͂ΝΑΙ), *ὅτι* ΤΟΥ͂ΤΟ ΜΈΝ ἘΣΤΙ ΚΟΛΥΤΤΌΣ, ΤΟΥ͂ΤΟ ΔῈ ΜΕΛΙΤΗ, ΤΟΎΣ ὍΡΟΥΣ ΔῈ *μὴ ἔχειν εἰπεῖν.*

Toutefois nous ne nous dissimulons point que ce passage reste embarrassé; la syntaxe n'y est point naturelle. Le raisonnement d'Ératosthène paroîtroit plus simple, si cet auteur avoit dit : *En effet, lorsqu'il n'y a point de bornes exactes, telles que des colonnes ou des barrières (comme celles qui séparent Colyttus et Mélité, dont nous pouvons bien dire*, Ceci est Mélité, *et* cela Colyttus), *il devient impossible de fixer les limites*; et nous n'ignorons point que Meursius [3] a cru devoir interpréter ainsi le

[1] *Voyez* ci-dessus, *pag. 10* et *11* du texte Grec, *23* et *25* de notre version. — [2] *Strab.* lib. XV, p. 688. — [3] *Meurs. de Pop. Attic.* edit. in-f.°, tom. I, col. 293 et 294.

» précises a causé des débats relativement à certaines posses- PAGE 65.
» sions; par exemple, entre les Argiens et les Lacédémoniens
» pour la possession de Thyrée ‹1›, entre les Athéniens et
» les Bœotiens pour celle d'Orope ‹2›. D'ailleurs les Grecs,
» dans le principe, pour assigner des noms aux trois conti-
» nens, ont eu égard, non à toute la Terre-habitée, mais seule-
» ment à leur pays et à celui qui est en face, c'est-à-dire, le

passage qui nous arrête. Mais la phrase Grecque, de quelque manière qu'on la construise, ne sauroit donner ce sens. Comme nous ignorons si, au temps d'Ératosthène, il existoit ou non quelque signe de démarcation entre les deux *Dèmes* Attiques dont il est ici question, le sens que nous avons adopté paroît pouvoir très-bien se soutenir.

Nous disons que Colyttus et Mélité étoient deux *Dèmes* [Δῆμοι] de la république Athénienne. La dénomination de *Dème* se rendroit peut-être assez bien en français par le terme ou de *Commune*, ou de *Municipalité*, ou d'*Arrondissement*, ou de *Paroisse*, pris dans la signification que ces mots ont aujourd'hui. *Voyez* les Éclaircissemens n.° CXVI.

‹1› *Thyrée*, ou *Thyrées*, étoit située assez proche de la mer [1], dans le canton appelé *la Cynurie* [2]. Ce pays, limitrophe entre l'Argolide et la Laconie, fut long-temps un sujet de dispute entre les Argiens qui l'avoient possédé, même peuplé les premiers [3], et les Lacédémoniens qui, par la suite, le leur avoient enlevé. *Thyrée* devint fameuse par ce combat de trois cents Lacédémoniens contre trois cents Argiens, qui eut lieu un peu antérieurement à la défaite de Crésus par Cyrus, c'est-à-dire, environ 550 années avant l'ère Chrétienne. Hérodote [4] nous en a transmis le détail. Les notes de M. Larcher sur ce passage de l'historien Grec, sont singulièrement curieuses; il y a discuté avec sagacité les différentes traditions que les écrivains postérieurs, comme Plutarque [5] et Pausanias [6], ont suivies relativement à l'action mémorable d'Othryade.

‹2› Orope étoit placée aux confins de l'Attique et de la Bœotie. Les Bœotiens et les Athéniens s'en disputèrent long-temps la possession [7]. Plus d'une fois et les uns et les autres s'en emparèrent, la perdirent, et de nouveau la reprirent. De là est venu que les anciens géographes l'ont attribuée tantôt à l'Attique, tantôt à la Bœotie. Les derniers qui la possédèrent, furent les Athéniens [8]. Au temps de Philippe I.er et d'Alexandre-le-Grand, ils y avoient établi des douanes; et les droits d'entrée, perçus avec une rigueur extrême, s'étendoient jusque sur les provisions nécessaires pour la consommation des habitans [9]. Un auteur [10] de ce même siècle dit que les Oropiens étoient d'un abord difficile et d'une sordide avarice. Au rapport de Spon [11] et de Wheler [12], Orope est remplacée par un bourg où se comptent 200 feux. Les Grecs modernes [13] ont conservé l'ancien nom dans celui de Ὠρωπέ.

---

[1] *Thucyd.* l. II, §. 27, p. 115; *id.* l. IV, §. 56, p. 270; *id.* l. V, §. 41, p. 342. — [2] *Herodot.* l. I, §. 82. — [3] *Pausan. Lacon.* l. III, c. 2, p. 207; *id.* ibid. c. 7, p. 219. — [4] *Herodot.* loc. cit. — [5] *Plutarch. in Lysandr.* §. 1, edit. Reisk. t. III, p. 2; *id. in Parall.* t. VII, p. 218. — [6] *Pausan. Corinth.* l. II, c. 20, p. 156; *id. Phocic.* l. X, c. 9, p. 801. — [7] Conf. *Pausan. Attic.* l. I, c. 34, p. 83. — [8] *Id.* ibid. — [9] *Dicæarch.* loc. cit. — [10] *Id.* ibid. — [11] *Spon*, *Voyag.* tom. II, pag. 317 et 318. — [12] *Wheler*, *Voyag.* t. II, p. 560. — [13] *Melet. Geogr. ant. et nov.* l. I, tmem. XVIII, cap. 10, p. 340, col. 1.

PAGE 65. » pays habité par les Cariens, où sont établis aujourd'hui les » Ioniens, et autres peuples voisins ‹1›. Par la suite, avançant plus » loin, et découvrant de jour en jour de nouvelles contrées, ils ont » fait de cette division particulière une division générale. » —

Je commence par la fin, et voulant (comme le dit, non pas Démocrite, mais Ératosthène) *vivre de disputes* ‹2›, je demande si on peut supposer que les premiers qui divisèrent la Terre-habitée en *trois [parties]*, uniquement occupés de distinguer leur propre pays d'avec celui qui est en face, c'est-à-dire, d'avec celui des Cariens, ne pensèrent qu'à indiquer les bornes de la Grèce, de
PAGE 66. la Carie, et tout au plus, encore, de quelques contrées voisines, sans s'inquiéter de l'Europe, de l'Asie, de la Libye; ou bien s'il faut admettre que des géographes postérieurs, ayant étendu leur vue sur l'ensemble de la Terre-habitée ‹3›, sont les vrais auteurs de sa

‹1› Ce sont les côtes occidentales de l'Asie mineure, qui sont en face du Péloponnèse et de la Grèce. Les Ioniens occupoient le rivage compris entre le golfe de Cumes, aujourd'hui golfe de Sanderic, jusqu'au Méandre, nommé actuellement Minder. Après ce fleuve, la Carie s'étendoit jusqu'au-delà de Rhodes. G.

‹2› *Je commence par la fin, et voulant (comme le dit, non pas Démocrite, mais Ératosthène)* vivre de disputes, *je demande si on peut supposer que les premiers qui divisèrent la Terre-habitée en* trois [parties], *&c.* Nous avons suivi la leçon ordinaire qui porte : Πότερον οὖν οἱ πρῶτοι διορίσαντες τὰς τρεῖς, ἵνα ἀπὸ τῶν ἐσχάτων ἄρξωμαι, ΔΙΑΙΤΩ͂Ν ΤῊΝ Ἔ́ΡΙΝ, μὴ κατὰ Δημόκριτον, ἀλλὰ κατ' αὐτὸν, οὗτοι ἦσαν οἱ πρῶτοι τὴν σφέτεραν, κ. τ. λ.; et c'est notre attachement à cette leçon qui a déterminé notre interprétation du passage sur lequel roule la note 1 de la page 166. Mais nous ne devons point dissimuler que les manuscrits 1393, 1394 et 1408 portent : Πότερον οὖν οἱ πρῶτοι διορίσαντες τὰς τρεῖς, ἵνα ἀπὸ τῶν ἐσχάτων ἄρξωμαι, ΔΙΑΙΤΩ͂ΝΤΕΣ ΤῊΝ Ἔ́ΡΙΝ, μὴ κατὰ κ. τ. λ. Si nous eussions cru devoir adopter ici cette variante, il nous auroit fallu, ci-dessus *(loc. cit.)*, interpréter le premier passage dans le sens dont nous avons reconnu qu'il pouvoit, absolument parlant, être susceptible; et alors nous aurions pu rendre celui-ci de la manière suivante : *Pour commencer par la fin, je demande si ceux qui les premiers,* arbitrant la question *(comme le dit, non pas Démocrite, mais Ératosthène), établirent la division des* trois *parties*, *&c.* Mais on a vu, dans la note déjà citée, par quel motif nous avons préféré un autre sens.

‹3› *Des géographes postérieurs, ayant étendu leur vue sur l'ensemble de la Terre-habitée, &c.* Nous avons essayé, sans nous flatter de réussir, à deviner ce que l'auteur, ici, peut avoir voulu dire. Le texte porte : Οἱ δὲ λοιποὶ ἐπιόντες Ὅ́ΣΗΝ ἹΚΑΝΟΪ̀ ΕΠΙΓΡΆΨΑΙ τὴν τῆς οἰκουμένης ἐπίνοιαν, οὗτοί εἰσιν οἱ εἰς τρία μέρη διαιροῦντες. On pourroit presque affirmer que ce passage est corrompu. Un moment nous avons cru qu'il falloit peut-être lire : Οἱ δὲ λοιποὶ ἐπιόντες Ὅ́ΣΗ Ἦ́Ν ἹΚΑΝῊ [suba. γῆ] ὙΠΟΓΡΆΨΑΙ τὴν τῆς οἰκουμένης ἐπίνοιαν κ. τ. λ. ce qui signifieroit : *Ç'a été postérieurement à eux, que*

division

division en *trois parties*. Mais, comment se pourroit-il que les premiers n'eussent pas eux-mêmes prétendu diviser toute la *Terre-habitée!* Eh! quel est celui qui, établissant une division en *trois parties*, et donnant à chacune de ces parties la qualification de *continent* *, pourroit n'avoir point en même temps porté sa pensée ‹1› sur le TOUT dont il marquoit ainsi le partage! Et si, portant sa pensée sur toute la Terre-habitée, il n'entendoit toutefois ‹2› en partager qu'une portion, que l'on me dise donc à quelle portion de la Terre-habitée il avoit attribué l'Asie, l'Europe, enfin ce qu'il appeloit un *continent!* PAGE 66.

* C'est-à-dire, *terre-interminée*.

Ératosthène, sur ce point, a donc fort mal raisonné ‹3›; plus

d'autres, ayant parcouru assez de pays pour se faire une idée de la Terre-habitée &c.

‹1› *Pourroit n'avoir point en même temps porté sa pensée.* Le grec a tout dit en un seul mot, οὐ προσεπινοεῖ.

‹2› *Si, portant sa pensée sur toute la Terre-habitée, il n'entendoit toutefois &c.* Nous avons suivi la leçon de l'édition de Casaubon, qui porte, εἰ δ' ἐπινοεῖ ΜῈΝ ΤῊΝ οἰκουμένην, μέρους δέ τινος τὸν μερισμὸν αὐτῆς ἘΠΟΙΕΙ͂ΤΟ. Mais nous ne dissimulons point que les anciennes éditions, et nos manuscrits 1393, 1394, 1408, portent, εἰ δ' ἐπινοεῖ ΜῈΝ ΜῊ ΤῊΝ οἰκουμένην, μέρους δέ τινος αὐτῆς τὸν μερισμὸν ΠΟΙΟΙ͂ΤΟ (1393 ΠΟΙΕΙ͂ΤΑΙ). Le sens que donne la négation ΜῊ peut absolument subsister; et le présent ΠΟΙΟΙ͂ΤΟ ou ΠΟΙΕΙ͂ΤΑΙ, s'accorde mieux avec ἐπινοεῖ.

‹3› Je crois, avec Casaubon, que le raisonnement d'Ératosthène valoit beaucoup mieux que celui de Strabon. Ératosthène pensoit que le nom d'Asie n'avoit d'abord été donné par les Grecs, qu'aux rivages situés à l'orient de la Grèce et du Péloponnèse (c'est-à-dire, aux rivages occidentaux de ce qu'on a appelé depuis *Asie mineure*), et qu'à mesure qu'ils découvrirent des contrées plus orientales, ils leur appliquèrent la même dénomination. Il concevoit aussi que les noms d'Europe et de Libye, donnés originairement aux premières portions connues de ces continens, s'étoient, avec le temps, étendus à toutes les terres qui paroissoient dépendre de chacun d'eux. Strabon veut, au contraire, que ceux qui ont donné les noms aux trois parties de la terre, aient réglé et limité ces parties d'après l'idée qu'ils avoient de leur ensemble. Mais pour que les premiers qui ont imposé ces noms les eussent ainsi distribués, n'auroit-il pas fallu qu'ils connussent au moins le contour de la Méditerranée, afin de savoir si l'Afrique ne tenoit pas à l'Europe, et si l'Europe étoit ou n'étoit pas séparée de l'Asie! Or ces connoissances, comparées à celles du siècle d'Homère, ne peuvent être accordées à des peuples aussi agrestes et aussi ignorans que l'étoient les Grecs dans leurs temps héroïques. On trouve la preuve que les limites des continens n'ont pas été établies d'après la connoissance de leur ensemble, puisque les bornes de l'Asie avoient d'abord été fixées au Phase dans la Colchide, et que ce n'est qu'après des découvertes ultérieures qu'on les a portées au *Tanaïs*. La vérité est qu'on ne sait point par qui ni comment ces divisions et ces noms ont été imposés. Hérodote, qui avoit fait des recherches sur cet objet, *lib. IV, §. 45*, n'a pu rien apprendre de satisfaisant; et tout ce que Bochart en a dit, *Phaleg, lib. IV, cap. 33*, est plus ingénieux que solide. G.

PAGE 66. mal encore ‹1›, lorsque, après avoir dit qu'il ne voyoit pas quel intérêt on auroit à tracer avec tant de précision les limites [de chaque continent], il a d'abord cité l'exemple de Colyttus et Melité, et ensuite rappelé des faits qui prouvent contre lui-même. En effet, si c'est faute de connoître exactement les limites du territoire d'Orope et de Thyrée, qu'on s'est battu plus d'une fois, il sert donc à quelque chose ‹2› de bien déterminer les bornes d'un pays. Ératosthène auroit-il prétendu ‹3› que, si [en politique] on peut avoir besoin de déterminer les bornes d'un pays particulier, et sans doute aussi du territoire de chaque nation, il n'en est pas ainsi des continens ! Mais, même à l'égard des continens, ce soin n'est peut-être pas absolument superflu. Entre des princes fort puissans, ce grand objet pourroit occasionner quelque différent. Que par exemple, il s'en trouve deux qui prétendent avoir droit de posséder, l'un toute la Libye, l'autre toute l'Asie, il faudra décider auquel l'Ægypte (j'entends la basse Ægypte) doit rester ‹4›.

Veut-on laisser à part des cas aussi rares ‹5› ! toujours faut-il [en géographie] marquer les bornes des continens, et d'une manière qui embrasse toute la Terre-habitée. Mais, dans cette division, il peut être pardonnable de prendre les fleuves pour limites ‹6›,

‹1› *Fort mal raisonné; plus mal encore.* Littéralement, *tout cela est dit indigestement*, ou *grossièrement, et plus indigestement encore, &c.* ταῦτα γὰρ εἴρηται παχυμερῶς. Ἔτι δὲ παχυμερέστερον κ. τ. λ.

‹2› Le texte porte, εἰς πραγματικόν τι ΚΑΤΑΣΤΡΈΦΟΝ. Casaubon observe qu'il faut ou lire ΚΑΤΑΣΤΡΈΦΟΙ, ou ajouter ΕἼΗ.

‹3› Le texte porte, ἢ τοῦτο ΛΈΓΕΙΝ. Le manuscrit 1394 donne ἢ τοῦτο ΛΈΓΕΙ. La leçon ordinaire peut subsister. *Voyez* les Éclaircissemens n.° CXVII.

‹4› C'est que, dans l'opinion qui séparoit l'Afrique de l'Asie par le Nil, le *Delta* ou la Basse-Ægypte, étant compris entre deux bras de ce fleuve, étoit censé n'appartenir ni à l'Asie ni à l'Afrique. G.

‹5› *Veut-on laisser à part des cas aussi rares !* Le texte porte, ΚΑΤΆΝΑΣ δέ τις τοῦτο διὰ τὸ σπάνιον. Le mot ΚΑΤΆΝΑΣ est inconnu dans la langue Grecque. M. de Bréquigny conjecturoit que peut-être l'auteur avoit écrit καταφρονήσας. Il seroit possible que la vraie leçon fût καταινέσας (de καταινέω, *j'accorde, je tombe d'accord, je consens.* Voyez Hérodote, *lib. IV, §. 80*, Ὀκταμασάδης καταινέει ταῦτα). Alors le sens seroit : *Et quand même, vu la rareté de pareils cas,* on accorderoit *à Ératosthène ce qu'il avance, &c.*

‹6› Apparemment Ératosthène avoit dit aussi qu'on ne devoit pas prendre les fleuves pour limites, attendu qu'ils ne pouvoient pas séparer les continens dans toute leur étendue.

encore qu'ils laissent indéterminée la borne de certaines contrées *, et que, ne parvenant point d'une mer à l'autre, ils n'isolent pas véritablement les continens ‹1›.

PAGE 66.
* *Voyez* ci-dessus, 1.° *p. 67*; 2.° *p. 75*, note 3.

§. IV.
Critique de ce qu'Ératosthène dit sur la division morale des habitans de la terre.

VERS la fin de ce livre, Ératosthène désapprouve ‹2› ceux qui divisent tous les peuples en deux espèces, savoir, les Grecs et les Barbares ‹3›. Il condamne également ceux qui exhortoient Alexandre ‹4› à traiter les Grecs en amis, et les Barbares en ennemis. — « Il seroit mieux (nous dit-il) de ne distinguer les hommes » que par leurs bonnes ou mauvaises qualités ‹5›. En effet, parmi » les peuples Grecs, il y en a beaucoup qui ne sont rien moins » qu'estimables; et, parmi les Barbares, il y en a de civilisés : » témoin les Indiens et les peuples de l'*Ariane* ‹6›; témoin encore

‹1› *Et que, ne parvenant point d'une mer à l'autre, ils n'isolent pas véritablement les continens.* Le texte porte : Τῶν ποταμῶν μὴ μέχρι τῦ Ὠκεανῦ διηκόντων· ΤΑ`Σ ΜΕ`Ν ΔΗ` ΝΗ´ΣΟΥΣ ὡς ἀληθῶς ἀπολειπόντων. Nous croyons qu'il faut lire : Τῶν ποταμῶν μὴ μέχρι τῦ Ὠκεανῦ διηκόντων [suba. τὰς ἠπείρυς], ΜΗΔΕ` ΝΗ´ΣΟΥΣ, ὡς ἀληθῶς, ἀπολειπόντων τὰς ἠπείρυς. *Voyez* les passages indiqués à la marge.

‹2› *Vers la fin de ce livre, Ératosthène désapprouve.* Le texte ordinaire porte : Ἐπὶ τέλει δὲ ΦΗΣΙ` τῦ ὑπομνήματος. Le manuscrit 1394 donne distinctement ἐπὶ τέλει δὲ τῦ ὑπομνήματος.

‹3› Platon blâmoit [1] cette division du genre humain en Grecs et Barbares; mais tout ce qu'on lit dans le premier livre *des Politiques* montre bien qu'Aristote n'étoit pas éloigné de l'approuver.

‹4› Ce fut Aristote qui donna ce conseil à Alexandre [2].

‹5› Plutarque dit positivement [3] qu'Alexandre pensa de cette manière.

‹6› *Les peuples de l'Ariane.* Nous avons cru devoir traduire ainsi le nom ethnique, Ἀρειανὺς (ou plutôt, comme notre beau manuscrit 1394 porte distinctement, Ἀριανύς). La première idée qui se présente est que, par ce nom, Ératosthène a voulu indiquer les peuples de cette portion considérable de l'Asie à laquelle lui-même donnoit la dénomination d'*Ariane*, Ἀριανὴ, et dont, comme on verra bientôt [4], suivant sa division géographique de la Terre-habitée en différentes *Sections*, il faisoit la seconde *Section*. Notre version pourra donc paroître aussi juste que naturelle.

Toutefois il se présente une difficulté. Notre géographe ne tardera pas à énoncer positivement que *l'Ariane, cette contrée si vaste, étoit* mal peuplée, *à cause de l'âpreté du pays; qu'elle avoit pour habitans des peuples* absolument barbares; *que ces peuples n'étoient pas tous de la même nation, mais qu'on les appeloit du nom général d'*habitans de l'Ariane [5] : χώρα ἐστὶ συχνὴ, φαύλως οἰκυμένη διὰ λυπρότητα ὑπ' ἀνθρώπων ΤΕΛΕ´ΩΣ ΒΑΡΒΑ´ΡΩΝ, ὐκ ὁμοεθνῶν, καλῦσι δ' ἈΡΙΑΝΟΥ´Σ. Ce passage contredit formellement celui que Strabon nous met ici sous les yeux, comme

[1] *Plat. in Politico*, edit. Serran. t. I, pag. 262, C, D. — [2] *Plutarch. de fortit. vel virt. Alex.* lib. 1, edit. Reisk. tom. VII, p. 302. — [3] *Id.* ibid. p. 303. — [4] *Strab.* lib. II, p. 78. — [5] Conf. *Strab.* lib. II, p. 130.

PAGE 66. » les Romains et les Carthaginois, qui sont si admirablement » gouvernés ‹1›. C'est pourquoi Alexandre, loin d'écouter le » conseil qu'on lui avoit donné, accueillit par-tout et combla de
PAGE 67. » biens tout ce qu'il put rencontrer d'hommes de mérite. » — Mais, si ceux qui partagent ainsi les hommes en Grecs et en Barbares, méprisent ces derniers et estiment les premiers, n'est-ce pas uniquement à cause que [en général] chez les uns règnent les lois, la civilisation, l'instruction, la raison, et que chez [presque tous] les autres on voit l'opposé! La conduite d'Alexandre, loin de montrer qu'il négligea l'avis dont nous parlons, prouve au contraire que, ayant su en apprécier la sagesse, il le suivit constamment et y conforma ses actions.

tiré de l'ouvrage d'Ératosthène, dont il semble bien avoir cité les propres termes.

Supposera-t-on qu'il faut lire ici, non Ἀρειανοὺς ou Ἀριανοὺς, mais Ἀρείους ou Ἀρίους; et qu'il s'agit seulement des habitans de l'*Arie*, Ἀρίας, contrée particulière, qui faisoit elle-même partie de l'*Ariane*, Ἀριανῆς, prise en général! Il est bien vrai que Strabon, incessamment [1], nous parlera de l'*Arie*, Ἀρίας, comme d'un des cantons de l'Asie les plus fertiles, sur-tout en vin: mais on ne voit nulle part que les habitans de ce canton, que les *Ariens*, Ἄριοι, aient jamais joué dans l'histoire un rôle assez brillant pour mériter d'être cités parmi ceux des peuples étrangers à la Grèce qui furent les mieux policés.

Nous croyons donc que, au lieu d'un nom ethnique, tel que l'offrent les variantes qui viennent d'être citées, le texte, dans l'origine, portoit l'adjectif simple, ἀρείους (et c'est ainsi que le rédacteur de l'*Épitome*, ou *Chrestomathie* Grecque, paroît avoir lu); de sorte que le véritable sens de la phrase seroit: *Comme, parmi les Barbares, il y en a de civilisés et de* courageux; *témoin les Indiens, témoin encore les Romains, &c.*

‹1› *Témoin encore les Romains et les Carthaginois* qui sont *si admirablement gouvernés.* Le texte ordinaire porte: Ἔτι δὲ Ῥωμαίους, καὶ Καρχηδονίους, οὕτω θαυμαστῶς ΠΟΛΙΤΕΥΟΜΕΝΟΥΣ. Le manuscrit 1393 donne ΠΟΛΙΤΕΥΣΑΜΕΝΟΥΣ; ce qui nécessairement ne tomberoit que sur les Carthaginois seuls. Sans doute Strabon n'auroit pu citer les Carthaginois comme *ÉTANT admirablement gouvernés*: leur état ne subsistoit plus au siècle où il écrivoit. Mais, en cet endroit, notre géographe paroît avoir cité les propres termes d'Ératosthène; or, du temps de cet écrivain, la république de Carthage n'étoit pas encore détruite: ainsi la leçon ordinaire doit subsister.

[1] Conf. *Strab.* lib. II, p. 72, 73, 78.

LIVRE SECOND <1>.

CHAPITRE I.er

DESCRIPTION de la carte d'Ératosthène. — Opinion de cet auteur sur la position de l'Inde. — Hipparque combat cette opinion. — Strabon la défend. — Ératosthène divise la Terre-habitée en plusieurs parties, qu'il appelle Sections. — *Examen des trois premières* Sections. — *Critiques injustes de la part d'Hipparque. — Défaut réel des* Sections *d'Ératosthène. — Examen de sa quatrième* Section. — *Nouvelles observations, tant sur le défaut commun à toutes les* Sections *d'Ératosthène, que sur l'injustice d'Hipparque à l'égard de cet auteur. — Autres fautes qu'on peut reprocher à Ératosthène, tandis qu'Hipparque le censure mal-à-propos. — Remarques générales sur les erreurs de Timosthène, d'Ératosthène et d'Hipparque.*

PAGE 67.
§. I.er
Description de la carte d'Ératosthène.

DANS le troisième livre de sa Géographie, Ératosthène trace la carte de la *Terre-habitée.* Sur cette carte, la Terre-habitée se divise en deux par une ligne <2> parallèle à l'équateur, et qui aboutit, du

<1> Ce livre peut se diviser commodément en cinq chapitres.

Dans le premier, Strabon examine le III.e livre des *Mémoires géographiques* d'Ératosthène, et cite plusieurs passages de cet auteur, dont il rapporte les propres termes. D'une part, il montre que souvent Ératosthène manque ou de justesse ou de clarté dans la manière soit de s'exprimer, soit de diviser et de décrire les différentes parties de la Terre; de l'autre part, il le défend sur plusieurs points contre les critiques d'Hipparque.

Dans le second, notre géographe rapporte certaines opinions de Posidonius et de Polybe, particulièrement sur la manière de diviser la Terre en zones.

Dans le troisième, il discute l'ensemble du système géographique de Polybe.

Le quatrième offre une courte exposition de *la géographie* entière. C'est un abrégé, 1.° des principes de la géographie; 2.° des dimensions et de la division de la Terre-habitée; 3.° des différentes manières de la décrire.

Dans le cinquième, il est parlé des *climats.*

<2> Cette ligne étoit appelée par les Grecs, *diaphragme*, parce qu'elle *séparoit* le continent en deux parties, l'une septentrionale, l'autre méridionale. C'est sur cette

PAGE 67.

* *Les montagnes de Gibraltar et de Ceuta.*

côté de l'ouest, aux Colonnes d'Hercule *, du côté de l'est, aux caps formés par l'extrémité des montagnes qui bornent l'Inde au nord <1>. A partir des Colonnes d'Hercule, Ératosthène conduit cette ligne par le détroit de Sicile, par les extrémités méridionales du Péloponnèse et de l'Attique, jusqu'à Rhodes et au golfe d'Issus <2>. Selon lui, — « Dans tout cet espace, la ligne se trouve tracée » à travers la Méditerranée, ou le long des côtes qu'elle ren- » contre <3>; car c'est aussi dans cette direction que la Méditerranée » entière s'étend en longueur * jusqu'à la Cilicie **. Du golfe » d'Issus, la ligne suit la *chaîne des montagnes* du Taurus jusqu'à » l'Inde; car le Taurus, qui se prolonge dans la même direction » que la Méditerranée depuis les Colonnes, coupe l'Asie dans » toute sa longueur, et la partage en deux parties, l'une septen- » trionale, l'autre méridionale; de sorte que le Taurus, et la mer » Méditerranée <4>, depuis l'extrémité du Taurus jusqu'aux Co- » lonnes, se trouvent également sous le parallèle de Thines *. » —

* Sous-entendu, *depuis les Colonnes.*

** Cette partie de la Cilicie s'appelle maintenant *Aladeuli.*

PAGE 68.

* Aujourd'hui *Tana-sérim.*

§. II.

Position de l'Inde dans le système d'Ératosthène.

D'APRÈS cette disposition, Ératosthène prétend qu'il faut corriger l'ancienne carte géographique, dans laquelle la partie

ligne, qui paroît avoir été imaginée par Dicæarque, que les anciens comptoient leurs distances en longitudes, comme ils comptoient celles prises dans le sens des latitudes, sur le méridien de Rhodes; et ces deux lignes, qui se coupoient à angles droits, servoient de base à la construction de toutes leurs cartes. La latitude du *diaphragme* étoit toujours celle qu'on supposoit à Rhodes: ainsi Ératosthène le traçoit à 25,450 stades ou 36° 21′ 25″ de l'équateur. *Voyez* la note 4, *pag. 161.* G.

<1> C'est la grande chaîne du *Taurus*, qu'Ératosthène faisoit commencer au promontoire *Trogilium*, formé par le mont Mycale, vis-à-vis *Samos.* Voyez Arrien, *de expedit. Alexand. lib. V, cap. 5, pag. 349.* Ératosthène croyoit que cette chaîne conservoit la même latitude dans toute sa longueur, et qu'elle se terminoit à *Thinæ*, aujourd'hui Tana-sérim. Elle s'abaisse au contraire beaucoup au midi, depuis les sources de l'*Indus;* et l'une des branches de ces montagnes vient se terminer sur les bords du golfe de Siam, à une vingtaine de lieues à l'est de Tana-sérim, l'un des principaux ports de cette contrée. Tana-sérim signifie *Peuplade de Tana;* et l'on y reconnoît facilement l'ancien nom de *Thinæ*[1]. G.

<2> Le golfe de l'Aïas. La ville de l'Aïas a remplacé *Issus*, à l'extrémité orientale de la Méditerranée. G.

<3> *Des côtes qu'elle rencontre.* Litt. *des continens adjacens;* καὶ τῶν παρακειμένων ἨΠΕΙΡΩΝ.

<4> *La mer Méditerranée.* Nous traduisons textuellement, τὴν.... θάλατταν. Mais sans doute il ne s'agit ici que des parties de la Méditerranée qui se trouvoient sous la ligne tracée par Ératosthène.

[1] Voyez ma *Géographie des Grecs analysée.*

orientale du Taurus ‹1› remonte beaucoup trop vers le nord, et y entraîne l'Inde, qui devient alors trop septentrionale. Cette assertion, voici sur quelles données il la fonde : PAGE 68.

1.° — « L'extrémité méridionale de l'Inde est à la même latitude * » que Méroé *; la plupart des géographes en conviennent, et les » observations astronomiques, ainsi que la nature du climat *, le » prouvent. De cette extrémité méridionale de l'Inde aux extrémités » les plus septentrionales de la même contrée, voisines des monts » *Caucases* ‹2›, Patrocle, qu'il faut croire de préférence, comme » auteur grave et qui ne manquoit point de connoissances géo- » graphiques ‹3›, compte 15,000 stades ‹4›. Or la distance de » Méroé au parallèle de Thines est presque absolument la même : » donc les parties septentrionales de l'Inde qui touchent les monts » *Caucases*, doivent se trouver à la hauteur de ce parallèle ‹5›. »

* Littér. *s'élève autant.*

* *Voyez* ci-dessus, *p. 155*, note 4.

* Littér. *de l'air*, *τῶν ἀέρων.*

‹1› *La partie orientale du Taurus.* Littéralement, *des montagnes*; car, d'après nos manuscrits 1393, 1394, et ceux d'Italie, nous lisons *τῶν* ᾿ΟΡΩ͂Ν, et non *τῶν* ῎ΟΡΩΝ. L'ancienne carte dont il est ici question, étoit celle qui avoit été faite au retour de l'expédition d'Alexandre, et dans laquelle on avoit employé, pour déterminer les latitudes de l'Arie, de la Margiane, de la Bactriane, des parties septentrionales de l'Inde, et par conséquent de la chaîne du *Taurus*, les mesures dont Strabon va parler. G.

‹2› Lors de l'expédition d'Alexandre, les Macédoniens donnèrent le nom de Caucase aux hautes montagnes qui environnent les sources de l'*Indus*, et qui se prolongent jusqu'au-delà de l'embouchure du Gange. Dans la suite, les Grecs apprirent à distinguer les diverses portions de ces montagnes par les différens noms qu'elles portoient dans le pays, tels que Paropamise, Émodes, Imaüs, &c., sans cesser néanmoins de les considérer comme étant la continuation de la grande chaîne du *Taurus*.

Voyez Strabon, *lib. XV, pag. 689*; Arrien, *Hist. Indic. cap. 2*; Pline, *lib. V, cap. 27*. G.

‹3› Patrocle vivoit sous Seleucus Nicator, qui le fit gouverneur de la Babylonie, et sous Antiochus, fils de ce prince; par conséquent plus de 300 années avant l'ère Chrétienne.

‹4› Cette mesure, prise en stades de 666 ⅔ au degré, vaut 450 lieues. C'est juste la distance en ligne droite, depuis le cap Comorin jusque vers Moultan, à l'entrée du Penj-ab. Ce pays montueux est entrecoupé par différentes branches de montagnes qui se détachent du Caucase Indien. *Voy.* les notes des pages suivantes. G.

‹5› Comme le parallèle de *Thinæ* étoit, selon Ératosthène, à 25,450 stades de l'équateur, si l'on en ôte 15,000 pour sa distance du parallèle de l'extrémité de l'Inde, il en restera 10,450 : et puisque le même géographe fixoit (note 4, *pag. 155*) la hauteur de Méroé à 11,700 stades, il en resulte que, d'après lui-même, l'extrémité méridionale de l'Inde devoit être de 1250 stades plus au midi que Méroé. Le raisonnement d'Ératosthène n'est donc pas exact.

Cette note confirme ce que j'ai dit dans la note 6, *pag. 160*. G.

PAGE 68.

2.° « Du golfe d'Issus au Pont-Euxin, la distance, en tirant » au nord vers Amise * ou Sinope **, est d'environ 3000 » stades ‹1›, espace égal à celui que, dit-on, les montagnes » occupent en largeur ‹2›. Si, d'Amise, on se dirige au levant » équinoxial *, on trouve d'abord la Colchide **, puis les hau- » teurs qui bordent la mer Hyrcanienne ‹3›, ensuite la route qui » conduit à Bactres * et, au-delà, chez les Scythes **, en » côtoyant toujours les montagnes situées sur la droite. La même » ligne, dirigée d'Amise vers le couchant *, passe au travers de la » Propontide * et de l'Hellespont **. Or, de Méroé à l'Helles- » pont ‹4›, il n'y a pas plus de 18,000 stades ‹5›; et c'est aussi » la distance qu'on trouvera de l'extrémité méridionale de l'Inde » au pays des Bactriens *, si, aux 15,000 stades ‹6› que l'Inde

* *Samsoun.*

** *Sinoub.*

* C'est-à-dire, *à l'est plein.*

** C'est-à-dire, *les parties méridionales de la Colchide.*

* *Balk.*

** *Les Tartares.*

* Il s'agit du couchant équinoxial.

* *La mer de Marmara.*

** *Le détroit des Dardanelles.*

* Ou plutôt *à Bactres* même, comme on vient de voir.

‹1› *Issus* et *Amisus* se trouvant à très-peu près sous le même méridien, les 3000 stades de 700 valent 4° 17′ 8″ de latitude. C'est, à cinq ou six minutes près, la vraie distance de ces villes, d'après les nouvelles observations faites dans la mer Noire par Beauchamp. D'Anville avoit placé Sinope, *Amisus* et toute cette partie de la côte, à un degré trop au midi.

Comme Ératosthène fixoit *Issus* sous le parallèle de Rhodes à 25,450 stades de l'équateur, la mesure précédente porte *Amisus* à 40° 38′ 34″ de latitude. G.

‹2› La grande chaîne du *Taurus* étoit censée occuper toute la largeur de l'Asie mineure, dans un espace de 3000 stades. Ératosthène veut prouver que cette chaîne conserve la même largeur au nord de l'Inde.

Patrocle avoit dit que de l'extrémité méridionale de l'Inde aux montagnes, il y avoit 15,000 stades; de ces montagnes aux frontières de la Bactriane, il comptoit encore 3000 stades. Ératosthène en concluoit que entre l'Inde et la Bactriane il y avoit un espace de 3000 stades de large, occupé par le *Taurus.*

Mais il se trompoit; cet espace n'existe point : la seule crête du *Taurus* trace la limite entre l'Inde et la Bactriane. L'erreur d'Ératosthène vient de ce qu'il a pris les montagnes dont Patrocle avoit parlé, pour la crête même du *Taurus*, tandis qu'elles ne sont que des branches de cette chaîne, qui s'étendent dans le Penj-ab moderne, et qui se terminent vers les défilés voisins de Moultan. De ces défilés au Caucase ou au *Taurus*, il y a 3000 stades de 666 ⅔ au degré, pareils à ceux dont Patrocle s'est servi pour mesurer l'Inde depuis le cap Comorin jusque vers Moultan; de sorte que ses mesures sont exactes. *Voyez* note 5, *p. 175.*

La méprise d'Ératosthène lui faisoit croire que ces 3000 stades de largeur devoient se trouver au nord du parallèle de Rhodes et du *Taurus*, tandis qu'ils sont au midi de ce parallèle, puisqu'ils appartiennent à l'Inde. Cette erreur lui a fait placer Bactres à 41° 8′ 34″ de latitude, au lieu de 36° 40′ qu'il auroit dû lui donner. G.

‹3› *Voyez* les Éclaircissemens n.° CXVIII.

‹4› *Voyez* la note 4, *pag. 155.* G.

‹5› Lisez, 18,100 stades, comme dans la note 4, *p. 155.*

‹6› Ératosthène fixoit Méroé à 11,700 stades, et l'Hellespont à 28,450 stades de l'équateur. *Voyez* note 4, *pag. 155 et 156.*

» occupe

» occupe dans sa largeur, on en ajoute 3000 pour celle des » montagnes *. » — PAGE 68.

* Voy. ci-dessus, p. 176, l. 3, et note 2.

§. III.

Hipparque combat l'opinion d'Ératosthène sur la position de l'Inde.

HIPPARQUE, pour détruire l'assertion d'Ératosthène, infirme les autorités qui l'appuient. Selon lui, — « Patrocle mérite peu » de foi, contredit, comme il l'est, par deux témoins, Déimaque » et Mégasthène <1>, qui prétendent que la distance *, prise de » l'océan Méridional, est, en certains endroits, de 20,000 *, » et en d'autres, de 30,000 stades <2>; ils le disent, et les anciennes

* C'est-à-dire, *la largeur de l'Inde.*

PAGE 69.

* *Voy.* ci-dessous, *pag. 182*, not. 1.

La différence n'est donc que de 16,750 stades au lieu de 18,000. D'où il suit encore que l'extrémité méridionale de l'Inde devoit être, selon lui, de 1250 stades plus au midi que Méroé, comme je l'ai dit note 5, *p. 175*. Il faut que Strabon ait mal compris Ératosthène, ou que celui-ci se soit trompé. G.

<1> Megasthène vivoit environ trois siècles avant J. C., sous le règne de Seleucus Nicator : car il fut envoyé auprès d'Androcottus, roi des Indes, comme Strabon le dit ci-dessous [1]; et Androcottus, selon Justin [2], étoit contemporain de Seleucus Nicator. Déimaque fut envoyé auprès du fils d'Androcottus; par conséquent il n'étoit guère postérieur à Mégasthène. Tous deux avoient écrit sur les Indes; mais leurs livres ont péri.

<2> Ni Ératosthène, ni Hipparque, ni Strabon, ni personne que je sache, n'a soupçonné d'où pouvoit venir l'énorme différence des mesures que Patrocle et Mégasthène attribuoient à l'étendue de l'Inde, quoiqu'ils eussent tous deux séjourné dans ce pays.

Mais il est facile de faire voir que Mégasthène et Déimaque exprimoient leurs distances en petits stades de 1111 $\frac{1}{9}$ au degré, tandis que Patrocle employoit pour les siennes le stade de 666 $\frac{2}{3}$.

Ces auteurs avoient acquis sur l'Inde des notions fort exactes; et comme ils donnoient trois mesures principales de son étendue, ils paroissent avoir bien connu la forme triangulaire que présente la masse de cette contrée.

Toutes leurs mesures sont prises en ligne droite : la première, depuis son extrémité méridionale, c'est-à-dire, le cap Comorin, jusqu'aux montagnes qui séparent l'Inde de la Bactriane; ce point doit être pris à une petite distance au nord de Kandahar, entre cette ville et l'ancienne Alexandrie du Paropamise;

La seconde, depuis ce point jusqu'à l'embouchure orientale du Gange;

La troisième, depuis cette embouchure du Gange jusqu'au cap Comorin.

Mégasthène et Déimaque comptoient 30,000 stades depuis le cap Comorin jusqu'aux frontières de la Bactriane. On a vu note 2, *pag. 176*, que Patrocle en comptoit 18,000 seulement. Mais si l'on prend les stades de Mégasthène pour des stades de 1111 $\frac{1}{9}$ au degré, et ceux de Patrocle pour des stades de 666 $\frac{2}{3}$, on trouvera que les 30,000 du premier de ces auteurs représentent juste les 18,000 du second; que ces mesures, réduites en lieues de 20 au degré, donnent l'une et l'autre 540 lieues, et que c'est précisément, à l'ouverture du compas, la distance que présentent nos meilleures cartes entre les points que je viens d'indiquer.

Des frontières de la Bactriane, prises au nord de Kandahar, jusqu'à l'embouchure orientale du Gange, Mégasthène comptoit 26,000 stades, comme je le dirai à la *page*

[1] *Voyez* p. 184. — [2] *Just.* lib. XV, c. 4.

PAGE 69.

* *Voyez* note 1, *pag. 175.*

» cartes * le confirment. Peut-on penser que Patrocle doive être » seul écouté, et qu'il faille, négligeant des témoignages si con- » traires au sien ‹1›, réformer d'après lui ces anciennes cartes, au » lieu de les laisser dans leur état, jusqu'à ce que nous ayons sur » ce point des notions plus certaines! » —

§. IV.
Défense de l'opinion d'Ératosthène sur la position de l'Inde.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 155*, not. 4, et *pag. 175.*

* *Voyez* ci-dessus, *p. 175.*

* *Au nord de l'Inde.*

** *Voyez* ci-dessus, *pag. 176.*

* C'est-à-dire, *les Scythes. Voy.* ci-dessus, *p. 176.*

JE trouve dans cette allégation plusieurs choses à reprendre. D'abord, tandis qu'Ératosthène se sert de divers témoignages, on énonce ici qu'il défère uniquement à celui de Patrocle. Que deviennent donc tous les auteurs d'après lesquels, tantôt il place l'extrémité méridionale de l'Inde à la même hauteur que Méroé *, tantôt il détermine la distance de Méroé au parallèle de Thines *, tantôt il donne la même largeur à l'espace occupé par les montagnes *, qu'à l'espace compris entre Amise et la Cilicie **, tantôt enfin il nous enseigne qu'à partir d'Amise, pour traverser la Colchide, l'Hyrcanie ‹2›, le pays des Bactriens, et ensuite celui des peuples * dont les tribus s'étendent jusqu'à la mer Orientale ‹3›, on

180; Patrocle n'en comptoit que 15,000. Or, 26,000 stades de $1111\frac{1}{9}$ en valent 15,600 de $666\frac{2}{3}$: donc ces mesures sont identiques, puisqu'elles ne présentent que 18 lieues de différence sur 468 lieues que renferme cette distance sur nos cartes.

De l'embouchure orientale du Gange au cap Comorin, Mégasthène et Déimaque comptoient 20,000 stades, et Patrocle 12,000 seulement, *pag. 182.* La différence n'existe encore que dans le module des stades, puisque 20,000 sont à 12,000 comme $1111\frac{1}{9}$ sont à $666\frac{2}{3}$. Ces deux mesures représentent chacune 360 lieues, et c'est juste la distance qu'elles indiquent.

Il est donc certain que toutes ces mesures, malgré leurs dissemblances apparentes, sont également exactes. Aussi verra-t-on Ératosthène et Strabon, cherchant à leur en substituer d'autres, se tromper grossièrement sur la forme et l'étendue de l'Inde. G.

‹1› *Négligeant des témoignages si contraires au sien.* Le texte porte : Παρέντας τοσοῦτον ἐπιμαρτυροῦντας αὐτῷ. Ces mots pourroient absolument signifier : *Négligeant des témoignages si décisifs en faveur de l'opinion que lui-même* [Hipparque] *soutient.* Mais nous pensons avec Casaubon que le passage aura été altéré, et qu'il faudroit peut-être lire : Παρέντας τοὺς ἐπὶ τοσοῦτον ἀντιμαρτυροῦντας αὐτῷ; ce qui donne le sens exprimé dans notre version.

‹2› *Voy.* les Éclaircissemens n.° CXIX.

‹3› Il est important de se rappeler que toutes les fois que Strabon parle de l'océan Oriental, il n'est nullement question de celui qui baigne les côtes de la Chine, comme les géographes modernes l'ont cru. L'océan Oriental de cet auteur, comme celui d'Ératosthène, n'est autre chose que le golfe de Bengale qui, par la manière défectueuse dont l'Inde étoit orientée sur leurs cartes, se trouvoit tourné droit à l'est, et paroissoit être un océan Oriental. Après l'embouchure du Gange, la côte de l'Asie étoit censée remonter au nord

PAGE 69.

suit une ligne dirigée vers le levant équinoxial, en côtoyant toujours les montagnes situées sur la droite *, et que cette même ligne, prolongée directement à l'ouest, passe au travers de la Propontide et de l'Hellespont * ! Tous ces points, Ératosthène les suppose établis, et, sans doute, par des gens qui, après avoir été sur les lieux, avoient laissé nombre de Mémoires, qu'il avoit pu trouver et consulter dans cette superbe bibliothèque dont il disposoit, et dont Hipparque lui-même nous vante la richesse <1>.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 176.*

* *Voyez* ci-dessus, *ibid.* not. 4.

Ensuite, Patrocle est bien digne de foi : nous en avons plus d'un garant, les princes <2> qui le jugèrent digne d'un emploi des plus importans, les auteurs qui le suivent, enfin ceux-mêmes qui le critiquent et dont Hipparque cite les noms <3> ; car ce qui détruit les assertions de ces derniers, confirme celles de Patrocle. Et Patrocle n'avance rien d'improbable, quand il dit qu'à la vérité ceux qui accompagnèrent Alexandre [jusque dans l'Inde], ne prirent,

et retourner ensuite à l'occident jusqu'à l'embouchure de la mer Caspienne [1]. J'ai remis en 1792, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, un mémoire dans lequel je crois avoir prouvé que c'est d'après cette hypothèse, que non-seulement Ératosthène et Strabon, mais encore Méla, Pline, Solin, Paul Orose, Æthicus, Martianus Capella, l'Anonyme de Ravenne et Isidore de Séville, ont décrit la forme qu'ils donnoient à l'Inde. Les connoissances de tous ces auteurs ne se sont jamais étendues au-delà des frontières occidentales du grand Tibet [2]. G.

<1> C'est la bibliothèque d'Alexandrie, qui contenoit 400 mille volumes, selon les uns, ou 700 mille, selon d'autres, lorsqu'elle fut brûlée en grande partie, 47 ans avant J. C.

Cette bibliothèque n'étoit pas, à beaucoup près, si considérable au temps d'Ératosthène, puisque, selon Eusèbe, elle ne contenoit que cent mille volumes à la mort de Philadelphe.

Il est difficile de se former une idée de ce que pouvoit être cette bibliothèque, comparée avec les nôtres, parce que la largeur, la longueur des rouleaux varioit, et qu'il existoit des livres de la forme des nôtres, dont les feuillets étoient écrits des deux côtés. Cependant, en prenant un terme moyen, je ne suis pas éloigné de croire que les 700 mille volumes dont on parle, ne renfermoient guère plus de matière que n'en peuvent contenir quinze à seize mille volumes de nos *in-quarto* de sept à huit cents pages, pareils aux Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. G.

<2> Il s'agit ici, comme on l'a déjà dit, des rois de Syrie, Seleucus Nicator et Antiochus Soter.

<3> Le texte porte, ῼΣ *αὐτὸς ὁ Ἵππαρχος κατονομάζει*. Nous avons cru devoir lire ΟὟΣ *αὐτὸς κ. τ. λ.* Casaubon proposoit de lire ὯN *αὐτὸς ὁ Ἵππαρχος κατονομάζει* toujours dans le même sens que le nôtre ; mais d'après un atticisme qui ne nous paroît point convenir ici.

[1] Voyez ma *Géographie des Grecs.* — [2] Voyez les *Mémoires de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, t. XLIX.

PAGE 69. sur chaque objet, que des informations très-superficielles, mais que ce prince eut soin d'en prendre pour lui-même de fort exactes, et se fit donner une description du pays par des gens qui le connoissoient bien. On peut croire aussi Patrocle, quand il nous assure que cette description lui fut communiquée par le trésorier Xénoclès.

Hipparque, dans son second livre, dit encore : — « Ératosthène lui-même infirme l'autorité de Patrocle, parce que celui-ci ne s'accorde pas avec Mégasthène sur la *longueur* de la partie septentrionale de l'Inde ‹1›, Mégasthène faisant cette *longueur* de 15,000 stades ‹2›, et Patrocle de 1000 stades de moins.

‹1› La longueur de l'Inde se prend de l'ouest à l'est. G.

‹2› Plusieurs causes se réunissoient pour que les mesures de Mégasthène, de Patrocle et d'Ératosthène, présentassent des différences considérables : d'abord, parce que ces auteurs ne partoient pas des mêmes points pour fixer l'étendue de cette partie de l'Inde, ensuite, parce qu'ils faisoient usage de stades de différentes longueurs.

Patrocle prenoit sa mesure depuis les frontières de la Bactriane et de l'Inde (vers Kandahar) jusqu'à l'embouchure orientale du Gange; il l'exprimoit en stades de 666 $\frac{2}{3}$: ses 15,000 stades valoient 450 de nos lieues de 20 au degré; et c'est, à 18 lieues près, l'intervalle de ces deux points sur nos meilleures cartes. *Voyez* note 2, *pag. 177.*

La mesure d'Eratosthène étoit prise au contraire depuis l'embouchure orientale du Gange, jusqu'aux sources de l'*Indus* seulement, comme on l'a vu *pag. 159* et *160*. Les 16,000 stades qu'il employoit, étoient des stades de 833 $\frac{1}{3}$; ils valoient 384 lieues, et la mesure est exacte.

Quant aux 15,000 stades de Mégasthène, je crois d'abord avec Casaubon qu'il faut lire 16,000 stades, comme Strabon *lib. XV, pag. 690*, et Arrien, *Rer. Indicar. cap. 4*, le disent positivement.

Mais il y a plus, je soupçonne, je crois même que Mégasthène avoit donné à cette partie de l'Inde 26,000 stades de longueur au lieu de 16,000 que paroît avoir porté par erreur l'exemplaire de l'ouvrage de cet ancien, dont Ératosthène s'est servi. Voici sur quoi je me fonde.

Comme il est certain d'après la note 2, *page 177*, que Mégasthène s'étoit servi du petit stade de 1111 $\frac{1}{9}$ au degré, pour exprimer les distances, en ligne droite, du cap Comorin aux frontières de la Bactriane, et du même cap à l'embouchure orientale du Gange, on ne peut douter qu'il n'ait aussi employé le même stade pour donner les dimensions du côté septentrional de l'Inde. Mais alors, les 16,000 stades précédens n'auroient représenté que la distance depuis les frontières de la Bactriane jusqu'à *Palibothra*; et comme cet auteur avoit séjourné dans cette ville, il étoit impossible qu'il ignorât que l'Inde se prolongeoit encore jusqu'à l'embouchure du Gange. Il auroit donc oublié dans sa relation cette seconde partie de la mesure générale qu'il vouloit rapporter, et cet oubli ne peut être présumé. Il est plus simple, plus naturel de croire qu'il s'étoit glissé une erreur dans la copie de l'ouvrage de Mégasthène qu'Ératosthène consultoit; d'autant plus, que les 26,000 stades de 1111 $\frac{1}{9}$, que je propose de rétablir, en valent juste 15,600 de ceux dont Patrocle a fait usage; qu'ils représentent 468 lieues, et que c'est la distance exacte de

» D'après cette discordance, Ératosthène ne s'en rapporte ni à » l'un ni à l'autre <1>; ce sont les mesures de je ne sais quel *Itinéraire* <2> que de préférence il adopte. Si donc, en cette occa» sion, une différence de 1000 stades seulement fait rejeter le PAGE 70.

l'embouchure orientale du Gange aux frontières de la Bactriane près de Kandahar.

Ces mesures étant reconnues pour être identiques, quoique exprimées en modules différens, il s'ensuit que tous les raisonnemens qu'elles ont fait naître à Hipparque sur leur dissemblance apparente, tomboient à faux, et que les accusations d'imposture que Strabon prodigue, dans le cours de ce livre, à Mégasthène et à Déimaque, pour les dimensions qu'ils ont données à l'Inde, sont injustes. G.

<1> *Ne s'en rapporte ni à l'un ni à l'autre*, τοῖς μὲν ἀπιστεῖν. Dire qu'Ératosthène n'adhéroit au témoignage, ni de Mégasthène, ni de Patrocle, c'est presque faire entendre que la mesure adoptée par Ératosthène devoit différer non-seulement de la mesure de Patrocle, mais aussi de la mesure de Mégasthène. Toutefois, d'après la manière dont Strabon fait rapporter par Hipparque le texte d'Ératosthène, il sembleroit que la mesure adoptée par Ératosthène étoit précisément celle de Mégasthène. On pourroit, il est vrai, justifier cette espèce de contradiction, en disant que, si Ératosthène avoit adopté cette mesure, c'étoit parce qu'elle avoit été donnée par l'*Itinéraire* dont il va être parlé, et non d'après le témoignage de Mégasthène. Mais il est plus simple de regarder ce passage comme une nouvelle preuve de l'altération du texte à l'endroit où il est question de la mesure assignée par Mégasthène. *Voy.* ci-dessus, *p. 180*, not. 2.

<2> *De je ne sais quel* ITINÉRAIRE (littér. DESCRIPTION DES JOURNÉES ou STATIONS, ou COUCHÉES, ou GÎTES.) L'histoire, dès sa naissance, fait mention du soin qu'on prit de se procurer des *relevés* du nombre des journées de chemin qu'il pouvoit y avoir d'un pays à un autre. Hérodote nous donne [1] l'énumération des journées de chemin, qui se comptoient depuis les côtes de l'Asie mineure jusqu'à la capitale du royaume des Perses. Ce que les Grecs appeloient Σταθμῶν ἀναγραφὰς, *descriptions des gîtes*, les Latins le rendoient par *Itineraria.* L'expression Grecque tenoit à la signification du terme σταθμὸς (lieu d'*arrêt*, de *demeure*, de *repos*), dérivé du verbe ἵστασθαι. Quelquefois la même idée se trouve exprimée par le terme ἀλλαγὰς [2], *des relais*; les jurisconsultes et les historiens Grecs du moyen âge désignoient de cette manière ce que les anciens avoient constamment nommé σταθμὸς. Au surplus, Strabon ailleurs [3] nous parlera d'*Itinéraires Asiatiques*, ὡς ἐν τοῖς Ἀσιατικοῖς σταθμοῖς ἀναγέγραπται. Mais là, il s'agira de l'*Itinéraire* qui avoit été dressé par Diognète et Bæton. Pline [4] les appelle *les arpenteurs* d'Alexandre, *itinerum Alexandri mensores*; et Athenée [5] les nomme *mesureurs-de-pas*, du terme Macédonien βηματιστής.

Indépendamment de ces *mesureurs-de-pas*, βηματισταὶ, nous voyons qu'il y avoit dans l'armée d'Alexandre d'autres officiers chargés d'un emploi du même genre à-peu-près, et que Plutarque [6] désigne par le nom de σταθμοδόται (terme qui semble correspondre assez bien à celui de *fourriers* en notre langue). Mais l'office des σταθμοδόται étoit tout militaire; l'emploi des autres n'étoit relatif qu'à la géographie et à la topographie.

[1] *Herodot.* lib. V, §. 52. — [2] *Eustath. in Homer. Iliad.* lib. V, v. 140, f.° 531, l. 21. — [3] *Strab.* l. XV, p. 723. — [4] *Plin.* l. VI, c. XVII, §. 21, tom. I, p. 317, l. 25; *idem*, l. VII, c. 2, §. 2; *idem*, p. 370, l. 36. — [5] *Athen.* l. X, c. 12, p. 442, B. — [6] *Plutarch. in Demetr.* §. 23, edit. Reisk. t. V, p. 40.

PAGE 70.

» témoignage de Patrocle, à combien plus forte raison cet auteur » doit-il être récusé, lorsqu'on trouve une différence de 8000 » stades entre ses mesures et celles de deux témoins, qui d'accord » entre eux, donnent à l'Inde 20,000 stades de *largeur* *, tandis » qu'il ne lui en donne que 12,000 * <1>! » —

* *Du nord au sud.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 175 et 177.*

Nous répondrons : Ératosthène, sur le point dont il s'agit, abandonne Patrocle, non pas simplement à cause de la différence qui se trouve entre son rapport et celui de Mégasthène, mais parce que l'*Itinéraire*, dont l'autorité d'ailleurs est fort grave, s'accorde avec ce dernier. Telle relation est croyable, mais telle autre peut l'être encore davantage; et le même guide qu'en certains endroits nous suivons, nous le quittons ensuite pour un guide meilleur : rien n'est si simple <2>. Dire que, plus l'objet de la discordance est considérable, moins il reste d'autorité à celui des témoins qui diffère des autres, c'est mal raisonner *. Tout au contraire, c'est à l'égard des légères différences, que le poids d'un témoin, d'ailleurs respectable, pourroit le plus s'affoiblir. En effet, sur les petites choses, il est facile à tous, même aux plus éclairés, de se tromper: mais,

* Litt. *c'est ridicule*, γελοῖον.

<1> Ces mesures étoient prises en ligne droite depuis le cap Comorin jusqu'à l'embouchure ultérieure du Gange. C'est, pour ces auteurs, le côté oriental de l'Inde. Les 20,000 stades que lui donnoient Mégasthène et Déimaque, étoient des stades de 1111 $\frac{1}{9}$ au degré ; ils représentent juste les 12,000 de 666 $\frac{2}{3}$ employés par Patrocle. Ainsi, ces mesures sont identiques; elles valent chacune 360 lieues, et c'est, à l'ouverture du compas, l'exacte distance des deux points précédens.

Il résulte de cette note, et de celles qui précèdent, que Mégasthène, Déimaque et Patrocle ont très-bien connu les dimensions de l'Inde, et qu'Ératosthène, Hipparque et Strabon n'ont point compris ces auteurs, parce qu'ils n'avoient aucune idée de la diversité des stades que ces historiens avoient employés. Cette ignorance, que toute l'École d'Alexandrie et tous les géographes de l'antiquité paroissent avoir partagée, est assurément une des choses les plus remarquables et les plus étonnantes que puisse présenter l'Histoire de la Géographie ancienne.

Voyez, au surplus, ce que j'ai dit dans les prolégomènes de ce volume, sur les méprises des Grecs et des Romains dans l'emploi des mesures itinéraires qui leur étoient transmises. G.

<2> Ce passage est un de ceux où la concision de notre auteur est aussi admirable, que désespérante pour un traducteur Français. Οὐ θαυμαστὸν εἰ πιστοῦ γίνεταί τι πιστότερον, καὶ εἰ τῷ αὐτῷ ἐν ἑτέροις μὲν πιστεύομεν, ἐν ἑτέροις δὲ ἀπιστοῦμεν, ὅταν παρά τινος τεθῇ τι βεβαιότερον. En latin : *Neque verò mirum, esse aliquid fido magis fidum, et eidem aliâ in re fidem adhiberi, in aliâ derogari, ubi ab aliquo firmius quid affertur.*

sur les grandes, si l'homme ordinaire peut fort bien errer, il n'en est pas de même de l'homme instruit; aussi est-ce à lui que pour lors on s'en rapporte plus volontiers. PAGE 70.

En général, tous ceux qui ont écrit sur l'Inde, sont des menteurs; principalement Déimaque. Après lui viennent Mégasthène, Onésicrite, Néarque ‹1› et les autres de cette trempe, qui nous ont débité tant de contes frivoles ‹2›. C'est ce dont nous nous sommes pleinement convaincus, en rédigeant la partie de nos Mémoires * qui concerne la vie d'Alexandre. Sur-tout Mégasthène et Déimaque sont indignes de toute croyance. Ce sont eux qui nous parlent de ces tribus d'hommes *enveloppés-dans-leurs-oreilles* *, d'hommes *sans-bouche* *, d'hommes *sans-narines* **, d'hommes

* *Voyez* ci-dessus, *p. 13* du texte Grec, *29* de notre version.

* Ἐνωτοκοίτας.

* Ἀστόμους.
** Ἄῤῥινας.

‹1› Onésicrite et Néarque avoient été envoyés par Alexandre pour reconnoître les côtes de l'océan Méridional, depuis l'embouchure de l'Indus, jusqu'au fond du golfe Persique [1]. Ger. J. Vossius [2] indique les passages anciens où il est fait mention de ces deux auteurs. Ils ne laissoient pas d'être estimés, quoi qu'en dise ici Strabon; et Arrien, dans sa Relation des Indes, n'a presque fait que copier Néarque.

‹2› Ce passage, dans le texte, est fort obscur; voici comme l'édition de Casaubon le présente: Ἅπαντες μὲν τοίνυν οἱ περὶ τῆς Ἰνδικῆς γράψαντες, ὡς ἘΠῚ ΤῸ ΠΟΛῪ (manuscrit du Vatican, ἘΠῚ ΠΟΛῪ) ψευδολόγοι γεγόνασι, καθ' ὑπερβολὴν δὲ Δηΐμαχος· τὰ δὲ δεύτερα λέγει Μεγασθένης, Ὀνησίκριτός ΤΕ (les manuscrits 1393, 1394, 1395, 1396, 1397, portent ΔΈ), καὶ Νέαρχος καὶ ἄλλοι τοιοῦτοι ΠΑΡΑΨΕΛΛΊΖΟΝΤΕΣ ἤδη.

On ne sauroit nier que, dans la leçon ordinaire, la syntaxe ne paroisse vicieuse. De plus, comment croire que Strabon ici ait effectivement voulu mettre *Onésicrite, Néarque, et les autres de cette trempe*, précisément au niveau de Mégasthène! Selon ce que notre géographe nous dira lui-même ailleurs [3], *Onésicrite, quoique plus enclin que tout autre à raconter des faits merveilleux, n'avoit pas laissé de rapporter certaines choses vraies et dignes de mémoire, auxquelles, même en se défiant de lui, on devoit faire attention.* Πάντες μὲν γὰρ οἱ περὶ Ἀλέξανδρον, τὸ θαυμαστὸν ἀντὶ τἀληθοῦς ἀποδέχονται (le manuscrit 1393 porte, ἀπεδέχοντο) μᾶλλον, ὑπερβάλλεσθαι δὲ δοκεῖ τοὺς τοσούτους ἐκεῖνος [Ὀνησίκριτος] τῇ τερατολογίᾳ· λέγειν δ' οὖν τινα, καὶ πιθανὰ, καὶ μνήμης ἄξια, ὥστε καὶ ἀπιστοῦντα μὴ παρελθεῖν αὐτά.

D'après cette observation, nous restons presque persuadés que le passage qui nous embarrasse en ce moment, est corrompu; et nous sommes tentés de croire que dans la dernière moitié de ce passage, il faut non-seulement adopter la variante ΔΈ, qui se trouve dans nos manuscrits après le nom Ὀνησίκριτος, mais encore lire tout le reste de cette manière : Τὰ δὲ δεύτερα λέγει Μεγασθένης. Ὀνησίκριτος ΔΈ, καὶ Νέαρχος, καὶ ἄλλοι τοιοῦτοι, ΠΑΡΑΨΕΛΛΊΖΟΥΣΙΝ ἤδη: *Le second rang* [parmi ces menteurs] *est dû à Megasthène; Onésicrite, Néarque, et autres de cette trempe, commencent à balbutier* [quelque vérité].

[1] *Plutarch. in Alex.* S. 66, edit. Reisk. t. IV, p. 146. *Q. Curt.* lib. IX, cap. 10. = [2] *De hist. Gr.* pag. 59 et seq. = [3] *Strab.* l. XV, p. 698.

PAGE 70.

* Μονοφθάλμȣς.
** Μακροσκελεῖς.
* Ὀπισθοδακτύλȣς.
* Τρισπιθάμȣς.
* Χρυσωρύχȣς.
* Πάνας σφηνοκεφάλȣς.

à-un-seul-œil *, d'hommes *à-longues-jambes* **, d'hommes *à-doigts-recourbés* *. Ils ont renouvelé la fable d'Homère sur les Pygmées, qui combattent les grues et n'ont que *trois-empans* * de haut. Ils font mention de fourmis qui *fouillent-les-mines-d'or* * ‹1›, de Pans *à-têtes-en-coin* *, de serpens qui avalent des cerfs et des bœufs avec leurs cornes ‹2› : faits sur lesquels ils s'accusent réciproquement de mensonge, comme Ératosthène l'a très-bien observé. En effet, tel est le genre des Relations que ces deux ambassadeurs, envoyés successivement à Palimbothra ‹3›, Mégasthène vers Androcottus ‹4›, Déimaque vers Allitrochadès, fils d'Androcottus, ont jugé à propos, n'importe par quel motif, de nous donner de leur voyage. Patrocle assurément ne leur ressemble point ; et les autres auteurs, que suit Ératosthène, ne disent rien d'absurde.

* *Voy.* ci-dessus, *pag. 176.*

‹5› En effet, si Rhodes et Byzance * sont véritablement sous le

‹1› Strabon, au livre XV, *p. 705 et 706*, reparlera de ces fourmis qu'il appelle ici χρυσωρύχȣς. On supposoit que ces animaux fouilloient des mines d'or.

‹2› Pline [1] attribue ce rapport à Mégasthène : *Megasthenes scribit in India serpentes tantam magnitudinem adolescere, ut solidos hauriant cervos taurosque.* Au reste, ce que rapportoit Mégasthène au sujet de ces serpens, pourroit avoir été fondé jusqu'à un certain point. Jonston prétend que le boa, serpent énorme, de dix-huit pieds de long, dévore un bœuf tout entier. Quelqu'un nous a dit avoir été témoin du fait. Ce serpent dévore le bœuf sans le dépecer, mais après l'avoir seulement écrasé contre un arbre ou quelque corps solide, et lui avoir brisé les os : alors il le tire, l'alonge et le lèche long-temps pour l'enduire de bave et le rendre plus facile à avaler.

‹3› *Palimbothra.* C'est ainsi que ce nom est écrit en cet endroit; c'est aussi de cette manière qu'Arrien et Étienne de Byzance le présentent. Mais Strabon lui-même, au livre XV, *p. 689, 690, 702*, et les autres auteurs, sur-tout les Latins, écrivent *Palibothra.*

On a découvert près de Patna, ville située sur le Gange, un lieu nommé Patelpoot'her ou Pataliputra, selon la prononciation adoptée par différens voyageurs ; et quelques géographes ont cru y reconnoître l'emplacement de l'ancienne *Palibothra.* Mais cet emplacement ne pouvant s'accorder ni avec les mesures des Itinéraires, ni avec les circonstances rapportées par les historiens, je crois avec d'Anville que *Palibothra* étoit dans le lieu occupé maintenant par la ville d'Hélabas, ou Hallahabad. G.

‹4› Strabon ailleurs [2] l'appellera Sandrocottus. Plutarque [3] et Justin [4] varient également sur l'orthographe de ce nom.

‹5› *En effet &c.* Ce passage est obscur, au point qu'on a pu le regarder comme interpolé. Véritablement au premier coup-d'œil on n'aperçoit pas le rapport qu'il doit avoir

[1] *Plin.* l. VIII, c. 14, §. 14, tom. I, p. 441. = [2] *Strab.* l. XV, pag. 702, 709, 724. = [3] *Plut. in Alex.* §. 62, edit. Reisk. t. IV, p. 138. = [4] *Just.* l. XV, c. 4.

même

PAGE 71.

même méridien, c'est avec raison qu'on place aussi sous un seul et même méridien Amise et la Cilicie *; car bien des observations annoncent le parallélisme des deux lignes *, et rien ne prouve que d'aucun côté l'une s'incline sur l'autre *.

Pareillement, que la navigation d'Amise en Colchide, et ensuite la route qui, longeant [au sud] la mer Caspienne ‹1›, mène jusqu'à Bactres, se dirigent vers le levant équinoxial *, c'est ce dont nous sommes certains, d'après ce qui s'observe dans toute cette traversée, relativement à la direction des vents, aux saisons, aux productions de la terre, aux levers même du soleil. Ce point de géographie est un de ceux dont souvent l'évidence des choses et l'accord de tous les voyageurs nous assurent mieux qu'une opération mathématique ‹2›. Hipparque lui-même, quand il établissoit

* C'est-à-dire, *le golfe d'Issus*, ou même *Issus*.

* Tirées, l'une de Rhodes à Byzance, l'autre d'Issus vers Amise.

* Littéral. *elles puissent coïncider*.

* *Voyez* ci-dessus, *p. 176 et 178*.

avec ce qui précède. Mais nous croyons qu'il se lie très-bien avec ce qui a été dit antérieurement *(pag. 68 et 69 du texte Grec, 176 ligne 2 et 178 ligne 12 et 13 de notre version)*. Nous voulons parler de ce passage où Ératosthène, établissant un parallélogramme, dont les deux côtés les plus petits se trouvent formés par deux lignes tirées l'une d'Amise à Issus, l'autre de Bactres à l'extrémité septentrionale de l'Inde, avoit besoin de supposer ce qui n'étoit peut-être pas universellement admis, savoir; *qu'Amise et Issus se trouvoient sous le même méridien.* Qu'on ne s'étonne pas si nous faisons énoncer par notre géographe, que *deux méridiens peuvent être parallèles.* D'abord il rapporte ici l'opinion adoptée par Ératosthène. Or Ératosthène, et, à plus forte raison, les géographes ses devanciers, ne connurent point la projection des méridiens. Ensuite, notre géographe qui savoit, il est vrai, que les méridiens doivent tous se réunir à l'un et l'autre pôle, nous dira *(p. 116 et 117 du texte Grec)* que, sur la carte de la Terre-habitée, on peut, sans inconvénient, les tracer comme parallèles entre eux.

‹1› *Et ensuite la route qui, longeant* (au sud) *la mer Caspienne &c.* Le texte porte : Ὡς δ' αὕτως καὶ Ἡ ἘΠῚ ΤῊΝ ΚΑΣΠΊΑΝ ὙΠΈΡΒΑΣΙΣ. Il s'agit ici de cette même route dont il a été question plus haut *(p. 176 de notre version, 68 du texte Grec) : Si, d'Amise, on se dirige au levant équinoxial, on trouve d'abord la Colchide, puis les hauteurs qui bordent la mer Hyrcanienne* [ou *Caspienne*], *ensuite la route qui conduit à Bactres &c.* Ἐκ δὲ Ἀμισοῦ πρὸς τὴν ἰσημερινὴν ἀνατολὴν φερομένῳ, πρώτην μὲν ἡ Κολχίς ἐστιν, ἔπειτα ἡ ὙΠῸ τὴν ὙΡΚΑΝΊΑΝ ΘΆΛΑΤΤΑΝ ὙΠΈΡΘΕΣΙΣ, καὶ ἡ ἐφεξῆς ἡ ἐπὶ Βάκτρα..... Ce que notre géographe désignoit là par les termes ἡ ὑπὸ τὴν Ὑρκανίαν θάλατταν ὑπέρθεσις, il le désigne ici par ἡ ἐπὶ τὴν Κασπίαν ὑπέρβασις.

‹2› Littéralement : *Car souvent l'évidence* [des choses] *et ce qui est rapporté unanimement par tous, est plus croyable que l'instrument :* Πολλαχοῦ γὰρ ἡ ἘΝΆΡΓΕΙΑ, καὶ τὸ ἐκ πάντων συμφωνούμενον, ὀργάνου πιστότερόν ἐστιν. Nos meilleurs manuscrits portent ἘΝΈΡΓΕΙΑ. Cette leçon n'est peut-être pas inadmissible ; le terme ἐνέργεια pourroit signifier ici *la force des choses.* L'expression ὀργάνου est remarquable : *Plus croyable que l'instrument*, c'est-à-dire, *que la mesure qui se prend avec des instrumens, ou par des opérations mathématiques.*

Page 71. que la ligne tirée des Colonnes à la Cilicie est droite et se dirige exactement vers le levant équinoxial <1>, ne l'avoit point mesurée par-tout géométriquement et l'instrument à la main : pour la partie qui se trouve comprise entre les Colonnes et le détroit de Sicile, Hipparque s'en rapportoit absolument aux navigateurs.

Il a donc tort de dire <2> : — « Que, ne pouvant déterminer » quelle est, pour toute la partie montueuse depuis la Cilicie » jusqu'aux Indes, la proportion du plus long jour au plus court, » et celle de l'ombre au gnomon, *nous ne saurions* non plus » *déterminer* si, en effet, la ligne tracée obliquement sur les anciennes cartes, doit être un parallèle *; et que [dans cette » incertitude] il faut laisser cette ligne telle que jusqu'à présent » on la voit marquée <3>. » —.

* *Voyez* ci-dessus, *p. 68* du texte Grec, *174* de notre version.

Premièrement, *Ne point déterminer*, c'est *laisser indéterminé*. Qui *laisse indéterminé*, ne penche d'aucun côté : mais, vouloir qu'on suive les anciens, c'est pencher vers eux <4>. Il seroit plus

<1> C'est le *diaphragme* dont j'ai parlé, qui, des Colonnes d'Hercule, s'étendoit en ligne droite, en passant par *Issus*, ville de la Cilicie. *Voyez* la note 2, *p. 173*. G.

<2> *Il a donc tort de dire.* Les anciennes éditions portent : Ὥστ' οὐδ' ἘΚΕΙ͂ΝΟΣ ΕΥ̓ΛΟΓΕΙ͂ΤΟ. Xylander a proposé de lire : Ὡς οὐδ' ἘΚΕΙ͂ΝΟΣ ΕΥ͂ ΛΕΓΕΙ ΤῸ, ou ΕΥ̓ΛΟΓΕΙ͂ ΤΌ. En même temps il observoit que ΕΥ̓ΛΟΓΕΙ͂ devroit être pris ici dans le sens de ΕΥ͂ ΛΕΓΕΙ; ce qui seroit néanmoins sans exemple.

Plusieurs manuscrits, entre autres le manuscrit 1394, portent en effet ΕΥ̓ΛΟΓΕΙ͂.

Casaubon croyoit que la véritable leçon devoit être, οὐδ' ἘΚΕΙ͂ΝΟΣ ΕΥ͂ ΛΕΓΟΙΤΟ, *vel* ΕΥ͂ ΛΕΓΟΙ ΤΌ. Il ajoute que comme il s'agit ici d'Hipparque, c'est-à-dire, du même auteur dont il est question précédemment, le pronom ἘΚΕΙ͂ΝΟΣ ne semble pas convenir.

Peut-être faudroit-il lire, ὥστ' οὐδ' ἊΝ ἘΚΕΙΝΩΣ ΕΥ͂ ΛΕΓΟΙΤΟ.

<3> Littér. *Que... nous ne saurions non plus déterminer si l'obliquité* [dont parle Ératosthène] *est sur* [c'est-à-dire, *altère*] *une ligne parallèle ; qu'il faut donc laisser cette ligne non redressée, et la conserver oblique comme l'ont les anciennes cartes* : οὐδ' εἰ ἐπὶ παραλλήλου γραμμῆς ἐστιν ἡ λόξωσις, ἔχομεν εἰπεῖν· ἀλλ' ἐᾶν ἀδιόρθωτον, λοξὴν φυλάξαντες, ὡς ἀρχαῖοι πίνακες περιέχουσι. — Au lieu de tracer la grande chaîne du *Taurus* sous le même parallèle que la ligne tirée depuis les Colonnes d'Hercule jusqu'à *Issus*, les anciennes cartes faites d'après les relations de l'expédition d'Alexandre, élevoient cette chaîne dans le nord à mesure qu'elle se prolongeoit vers l'orient. Hipparque cherchoit à prouver qu'Ératosthène avoit eu tort de changer cette direction : c'est l'objet de la plupart des discussions suivantes. G.

<4> *Mais, vouloir qu'on suive les anciens, c'est pencher vers eux.* Le texte porte : ἘΑ͂Ν δὲ κελεύων ὡς οἱ ἀρχαῖοι, ἐκεῖσε ῬΕΠΕΙΝ. Le manuscrit 1394 donne, Ὁ δὲ κελεύων κ. τ. λ.

conséquent de nous faire renoncer à toute géographie : car nous ne saurions non plus *déterminer* la position des autres montagnes, telles que les Alpes, les Pyrénées, et les monts de Thrace, d'Illyrie, de Germanie ‹1›. Mais comment se refuser au témoignage des modernes, pour s'attacher à ces anciens, qui, dans la construction de leurs cartes, ont commis toutes les fautes qu'Ératosthène a relevées ‹2›, et dont Hipparque ne les justifie point ! PAGE 71.

Secondement, le reste du système d'Hipparque est plein de difficultés insolubles.

En effet, si, ayant une fois accordé que l'extrémité méridionale de l'Inde correspond * à Méroé **, et que la distance de Méroé au détroit * de Byzance est de 18,000 stades ‹3›, vous prétendez compter 30,000 stades de l'extrémité méridionale de l'Inde aux montagnes, voyez dans quelles absurdités vous tombez ‹4›.

* Sous-entendu, *en latitude*.
** *Voy.* ci-dessus, *pag. 175*.
* Littér. *à la bouche du détroit.*

D'abord, puisque, d'une part, Marseille et Byzance se trouvent sous le même parallèle, ainsi qu'Hipparque le dit sur la foi de Pythéas *, et que, de l'autre part, comme Hipparque l'assure également, Byzance et le Borysthène *, sont sur le même méridien ; voulant compter avec lui 3700 stades ‹5› de distance entre le Borysthène et Byzance, nous devrons en compter autant du parallèle de

* *Voyez* ci-dessus, liv. I, *p. 63* du texte Grec, *168* de la version, note 3.
* C'est-à-dire, *l'embouchure du Borysthène.*

Nous avons lu avec Xylander, Ἐὰν δὲ κελεύων ὡς οἱ ἀρχαῖοι, ἐκεῖσε ῥέπῃ ; ce qui donne le sens que nous avons exprimé.

‹1› La Thrace est la Romélie ou Roumiili. — L'Illyrie s'étendoit le long des côtes orientales du golfe de Venise. — La Germanie est l'Allemagne. G.

‹2› *Toutes les fautes qu'Ératosthène a relevées.* Le texte porte, ὅσα ΟΥ διαβέβληκεν Ἐρατοσθένης. Casaubon lisoit ὅσα ΟΥ͂Ν. Peut-être faudroit-il lire ὅσα ΕΥ͂, *qu'Ératosthène avec raison*. C'est ainsi que, plus bas (*page 76* du texte Grec), Strabon dira εὐθύνει πάλιν οὐκ ΕΥ͂ ὁ Ἵππαρχος.

‹3› Lisez *18,100 stades*. Cette mesure est composée de 10,000 stades de Méroé à Alexandrie, et de 8100 stades d'Alexandrie au *détroit de Byzance*, comme le dit ici Strabon. Ce passage justifie la correction que j'ai proposée dans la note 4, *pag. 155*, où j'ai dit que le mot *Hellespont* se trouvoit mis pour celui de *Byzance*. G.

‹4› Ératosthène ayant placé Méroé à 11,700 stades de l'équateur, ces 30,000 stades de plus auroient porté les montagnes du *Taurus* à 41,700 stades, ou 59° 34′ 17″ de latitude, au lieu du 36.e degré où il les fixoit. On verra Hipparque les élever à 61 degrés. G.

‹5› Hipparque comptoit 3800 et non 3700 stades du parallèle de Byzance à celui du Borysthène, comme on le verra dans la suite. Strabon ne rapporte pas toujours les nombres fort exactement. Des approximations

PAGE 72. Marseille à celui du Borysthène. Dès-lors, le parallèle du Borysthène longera la côte de la Celtique sur l'Océan; car, à 3700 stades de Marseille [vers le nord], on trouve l'Océan ‹1›.

Ensuite, nous savons que la Cinnamomophore * est la plus méridionale des contrées habitables. Suivant Hipparque lui-même, le parallèle sous lequel se trouve cette contrée, et qui fixe le commencement de la zone tempérée ainsi que de la Terre-habitée, est éloigné de l'équateur d'environ 8800 stades ‹2›; et, puisqu'en même temps, selon lui, de l'équateur au parallèle du Borysthène, on compte 34,000 stades ‹3›, il restera 25,200 stades pour la distance de ce parallèle du Borysthène (le même que celui de la côte de la Celtique sur l'Océan) au parallèle qui sépare la zone tempérée de la zone torride. Toutefois, aujourd'hui, le terme de la navigation au nord de la Celtique, est, dit-on, Ierné, île située au-delà de la Bretagne ‹4›, et qu'on peut à peine habiter à cause du froid: plus loin tout est réputé inhabitable. Or, de la Celtique à Ierné, on ne compte que 5000 stades ‹5›. Ainsi toute la largeur de la Terre-

* *Le pays où croît la canelle.*

lui paroissoient suffire, et elles suffisoient peut-être pour ses discussions qui ne sont ni astronomiques, ni géométriques. Mais en rétablissant les systèmes des anciens, j'ai dû leur rendre toute l'exactitude dont ils sont susceptibles. G.

‹1› Ces 3700 ou plutôt ces 3800 stades, en partant de Marseille, atteindroient la latitude de Paris, et celle des côtes des environs de Tréguier. Ératosthène et Hipparque ne se trompoient que de 14 minutes et quelques secondes *en moins*, sur la latitude de Marseille : mais Strabon commettoit sur le même point une erreur de 3° 43′ 28″ *en moins*, ce qui lui faisoit terminer les côtes septentrionales de la Gaule à 45° 17′ 8″. C'est à-peu-près la hauteur de l'embouchure de la Garonne. G.

‹2› Ces 8800 stades de 700 au degré valent 12° 34′ 17″ de latitude. Ce parallèle traverse le milieu de l'Abyssinie. G.

‹3› Hipparque comptoit en rigueur 33,942 stades ou 48° 29′ 19″ de latitude. G.

‹4› *Ierné* est l'Irlande; la Bretagne est l'Angleterre. Il pouvoit se faire qu'au temps de Strabon, les navigateurs n'allassent pas plus loin que l'Angleterre et l'Irlande : mais il n'en est pas moins certain que long-temps avant lui, on avoit pénétré jusqu'en Islande.

C'est ici le lieu de remarquer l'erreur dont j'ai parlé, sur la position que l'on supposoit aux îles, en interprétant mal les itinéraires. Les navigateurs anciens, qui partoient de la Gaule, disoient comme ceux d'aujourd'hui, que l'Irlande étoit au-delà de l'Angleterre, parce que, pour la Gaule, elle est en effet plus loin que cette île. Strabon en conclut qu'*au-delà* veut dire *au nord;* et en conséquence il croit *Ierné* beaucoup plus septentrionale que la Bretagne. G.

‹5› Ces 5000 stades au nord des côtes septentrionales de la Gaule, que Strabon

habitée doit être seulement de 30,000 stades, ou un peu plus ‹1›. PAGE 72.

Maintenant, transportons-nous aux extrémités orientales de cette même Terre-habitée, dans la région qui, placée sous le parallèle de la Cinnamomophore, correspond à ce pays; nous y trouvons la Taprobane *. La Taprobane, comme on le croit certain, est une grande île en haute mer ‹2›, située au sud et en face de l'Inde *. Elle se prolonge, dit-on, dans l'espace de 5000 stades au moins ‹3›, vers l'Æthiopie *. De cette île on apporte, dans

* *L'île de Ceilan.*

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 130* du texte Grec.

* C'est-à-dire, *vers l'Afrique*, ou *d'orient en occident.*

fixoit à 45° 17' 8", comme je l'ai dit note 1, *p. 188*, portoient *Iernè*, dans son opinion, à 52° 25' 42". C'est la hauteur des parties méridionales de l'Irlande; et il falloit que cette île fût bien peu connue de son temps, pour qu'on la crût presque inhabitable. La latitude qu'il lui donne, est, à quatre minutes près, celle d'Amsterdam. G.

‹1› Strabon fixoit les limites de la terre habitable à 1400 stades au nord d'*Iernè*, c'est-à-dire, à 38,100 stades, ou 54° 25' 42" de latitude, selon ses mesures particulières, dont il sera question dans la suite. Si l'on en déduit 8800 stades pour la zone voisine de l'équateur, il ne restera que 29,300 stades à la terre habitable. Il dit 30,000 en nombres ronds, et en comparant quelques mesures d'Hipparque, qu'il n'admettoit point. L'addition des sommes qu'il vient de rapporter, s'éleveroit même à 30,200. G.

‹2› Elle est au contraire très-voisine de l'Inde. C'est encore en prenant la distance de cette île à un point de départ donné par quelque itinéraire, que Strabon s'est trompé. *Voy.* la note 2, *p. 161*, et la note 4, *p. 188.*

On trouve dans cet auteur, *lib. XV, pag. 690*, et dans Pline, *l. VI, cap. 22*, qu'Onésicrite plaçoit la Taprobane à vingt journées des côtes de l'Inde. C'est une erreur du même genre. Cette distance étoit celle qu'avoient marquée les premiers navigateurs Grecs depuis l'embouchure du Gange, où habitoient les Prasiens, jusqu'à Ceilan, et non pas la distance de cette île aux côtes les plus voisines de l'Inde, dont elle n'est séparée que par un intervalle de quinze à seize lieues. Du temps d'Ératosthène, on alloit du Gange à la Taprobane en sept jours; et il en concluoit encore que cette île étoit à sept journées de navigation du continent. G.

‹3› C'est à-peu-près la longueur des côtes de Ceilan, prise du nord au sud, en petits stades de 1111 $\frac{1}{9}$, comme Onésicrite l'avoit indiquée. D'autres écrivains donnoient à la Taprobane 8000 stades de longueur sur 5000 de largeur[1].

Ératosthène, Hipparque et Strabon, ne distinguant point la longueur des différens stades, les ont toujours employés à raison de 700 au degré dans la construction de leurs cartes. Ils ont de plus disposé la plus grande étendue de Ceilan dans le sens de la longitude, comme ils l'ont fait pour les côtes occidentales de l'Inde, afin d'éviter de placer ces contrées dans la zone qu'ils croyoient inhabitable. Malgré leurs efforts, comme ils faisoient la Taprobane beaucoup trop grande, et qu'ils étoient forcés de soumettre sa position à celle du cap des Coliaques, cette île, dans leurs cartes, entroit en grande partie dans cette zone prétendue inhabitable. C'est, je crois, ce qui a fait dire à Pline: *Sed ne Taprobane quidem, quamvis extra orbem à naturâ relegata, nostris vitiis caret*[2].

[1] *Strab.* lib. XV, pag. 690. *Plin.* lib. VI, c. 24, t. I, pag. 322. = [2] *Plin.* loc. cit. pag. 324.

Page 72. les places commerciales de l'Inde, beaucoup d'ivoire, d'écaille de tortue, et autres marchandises. Si nous lui supposons une largeur proportionnée à sa longueur, et que nous ajoutions à cette largeur le trajet qui sépare l'île d'avec l'Inde, nous ne pourrons pas compter [de l'extrémité méridionale de la Taprobane à celle de l'Inde], moins de 3000 stades ‹1› *, c'est-à-dire, moins d'une distance égale à celle qui sépare Méroé de l'extrémité méridionale de la Terre-habitée; car l'extrémité méridionale de l'Inde, et Méroé, sont sous le même parallèle. Peut-être faudroit-il admettre ici une distance encore plus forte ‹2›. Mais ajoutons seulement ces 3000 stades aux 30,000 que compte Déimaque [de cette extrémité méridionale de l'Inde] jusqu'au pays des Bactriens et des Sogdiens; c'en est assez pour que tous ces peuples se trouvent relégués hors de la zone tempérée et de la Terre-habitée ‹3›.

* *Voy.* ci-dessus, l. 1, *p. 63* du texte Grec, et ci-dessous, *p. 119, 130*.

Or comment admettre une pareille hypothèse, d'après ce que les anciens et les modernes disent de la température [du climat] et de la fécondité, d'abord de l'Inde septentrionale, ensuite de l'Hyrcanie * et de l'Arie, puis de la Margiane ** et de la Bactriane ***, contrées toutes également contiguës au côté septentrional du Taurus, et dont l'une, je veux dire la Bactriane, touche aux parties

* *Le Corcan.*

** *L'Arie proprement dite et la Margiane sont comprises dans le Khorazan.*

*** *Le pays de Balk.*

C'est par une erreur du même genre, et en partant de la mesure de 8000 ou de 7500 stades, que Ptolémée a donné à la Taprobane l'étendue excessive qu'on lui voit dans ses Tables. Comme il prenoit indifféremment tous les stades pour des stades de 500 au degré, il crut que les 7500 qu'on attribuoit à la Taprobane devoient valoir 15 degrés de latitude, et il les donna à cette île: c'est-à-dire qu'il la fit de 300 lieues de long, quoique Ceilan en ait tout au plus 80. G.

‹1› Ces 3000 stades ne sont qu'une hypothèse formée par Strabon, pour rapprocher son raisonnement de celui d'Hipparque. On a vu dans la note précédente que Strabon donnoit 5000 stades de largeur à la Taprobane seulement. G.

‹2› Oui, dans le système de Strabon; encore ai-je fait voir, note 6, *p. 175*, qu'Ératosthène et lui plaçoient nécessairement l'extrémité de l'Inde plus au midi que Méroé. Hipparque au contraire la fixoit un peu plus au nord que cette ville, à 12,600 stades de l'équateur. Voyez mes *Recherches sur le système de ce géographe*. G.

‹3› Ces 30,000 stades joints aux 12,600 de la note précédente, portoient la Bactriane, selon Hipparque, à 42,600 stades ou 60° 51′ 26″ de latitude. C'est plus de 24 degrés trop au nord. Sa méprise venoit de ce qu'il ignoroit que la mesure de Déimaque étoit prise en petits stades, et que, loin de suivre la direction du méridien, elle s'inclinoit fortement à l'ouest depuis l'extrémité de l'Inde jusqu'à la Bactriane. *Voyez* la note 2, *pag. 177*. G.

de cette montagne qui servent de limites à l'Inde <1>? Des pays aussi fertiles que ceux-là ne sauroient se trouver sous les climats inhabitables. En Hyrcanie, suivant ce qu'on nous rapporte *, tel cep produit un *métrète* <2> de vin; tel figuier donne 60 médimnes <3> de fruit; du grain tombé des épis, il naît une moisson nouvelle; les arbres servent de ruches aux abeilles, et le miel distille des feuilles. La même chose, il est vrai, se voit dans la Mattiane <4> en Médie, comme aussi dans la Sacasène et l'Araxène <5> en Arménie : mais la *féracité* de ces trois provinces ne peut guère nous surprendre; car ce sont celles de toute la Médie et l'Arménie où le climat est le plus doux, et d'ailleurs elles sont plus méridionales que l'Hyrcanie <6> : la grande fertilité de ce dernier pays, ne se concevroit pas de même. Quant à la Margiane *, on assure qu'il s'y trouve souvent des ceps que deux hommes peuvent à peine embrasser <7>, et des grappes longues de

PAGE 73.

* *Voy.* au liv. XI, *p. 508 et 509.*

* *La partie orientale et septentrionale du Khorazan.*

<1> Cette partie de la grande chaîne est appelée *Hindou Kho* par les Indiens. Les historiens d'Alexandre en ont fait leur Caucase Indien. *Kho* ou *Khou*, dans l'Inde, signifie *blanc*. C'est le terme appellatif des montagnes les plus élevées et dont les cimes sont toujours couvertes de neige. Pline, *lib. VI, cap. 19*, en a été instruit, lorsqu'il a dit : .... *et Caucasum montem, Groucasum, hoc est nive candidum.* G.

<2> S'il est question du métrète autrefois en usage dans l'Asie, on peut l'évaluer à environ vingt-deux pintes et demie de Paris. G.

<3> La médimne valoit environ 3 boisseaux et deux tiers de Paris. Les 60 médimnes vaudroient environ 240 boisseaux. Je ne sais si je me trompe, ou s'il n'y a pas de l'exagération dans ce fait; comme quand Strabon dit que le miel découle des feuilles des arbres. G.

<4> La Médie est l'Irak Adjami ou l'Irak Persane; la Mattiane étoit une province de la Médie, sur les frontières du Kurdistan moderne; la Sacasène étoit une contrée de l'Arménie sur les confins de l'Albanie ou du Schirvan; l'Araxène étoit aussi une contrée de l'Arménie, que traversoit l'Arax. G.

<5> *Comme aussi dans la Sacasène et l'Araxène en Arménie.* Le texte porte : καὶ τῆς Ἀρμενίας ἐν τῇ Σακασίνῃ καὶ τῇ Ἀραξίνῃ. Casaubon observe que, au livre XI, *p. 509 et 511*, on lit Σακασηνῇ et Ἀραξηνῇ; leçon qui doit être la véritable, et qui est analogue à la dénomination de tant d'autres provinces, telles que la *Xerxène*, la *Cambysène*, comme le dit Étienne de Byzance : Καμβυσηνὴ, καὶ Ξερξηνὴ, αἱ ἀπὸ Καμβύσου καὶ Ξέρξου (car c'est ainsi qu'il faut lire).

<6> Si l'on excepte la Médie, les autres contrées dont Strabon vient de parler, étoient à-peu-près à la même hauteur que l'Hyrcanie; la Sacasène étoit même un peu plus septentrionale. G.

<7> Le texte porte : Ἐν δὲ τῇ Μαργιανῇ τὸν πυθμένα φάσιν εὑρίσκεσθαι τῆς ἀμπέλου πολλάκις δυοῖν ἀνδρῶν ὀργυίαις περίληπτον. On voit ici bien déterminée la signification du terme ὀργυία. En cet endroit, il ne peut être pris que dans le sens qui lui est donné par Pollux, c'est-à-dire, comme signifiant l'espace que comprennent les deux bras étendus et la poitrine d'un homme.

PAGE 73.

deux coudées. L'Arie * n'est pas moins vantée; on prétend même que le vin y est encore meilleur, et qu'il s'y conserve, dans des tonneaux sans poix, jusqu'à la troisième génération. La Bactriane *, qui touche à l'Arie, produit de tout, excepté des olives. Que dans ces contrées il y ait des cantons froids, comme les endroits élevés et les montagnes, cela est naturel; même dans les régions méridionales, les montagnes, et en général toutes les parties élevées, fussent-elles des plaines, sont froides. Dans la Cappadoce, la partie voisine du Pont-Euxin est bien plus septentrionale que celle qui se trouve près du Taurus: toutefois la Bagadanie ‹1›, vaste plaine située entre le Taurus et l'Argée, quoique de 3000 stades plus méridionale que la côte du Pont-Euxin ‹2›, porte à peine quelques arbres fruitiers ‹3›, tandis que le territoire d'Amise *, de Sinope **, de la Phanarée * ‹4›, abonde en oliviers. Enfin, l'Oxus ‹5›, qui sépare la Bactriane de la Sogdiane, est, dit-on, tellement navigable, que, par son canal, les marchandises Indiennes s'apportent avec facilité

* *Partie du Khorazan.*

* *Le pays de Balk.*

* *Samsoun.*

** *Sinoub.*

* *Voyez* liv. XII, *pag. 556.*

Au reste, Strabon, *liv. XVII, p. 826,* dit la même chose de la Mauritanie.

‹1› Les manuscrits 1395 et 1396 portent, comme les éditions, Βαγαδανία. Casaubon proposoit de lire Βαγαδαονία. La même erreur se retrouve au livre XII, *p. 539.* Étienne de Byzance nous montre la véritable leçon : Βαγαδαονία, μοῖρα Καππαδοκίας νοτιωτάτη. Il ajoute que cette dénomination est analogue à celle de *Cataonie.* De là on peut corriger le texte de Suidas. *V.* Βαγδαλονία.

‹2› La Cappadoce comprenoit une partie du Karaman et le Roum, provinces actuelles de l'Asie mineure. — La partie du *Taurus* dont il est question, se nomme maintenant Ardost Dag. — Le mont Argée conserve le nom d'Ardgeh.

J'ignore si la Bagadanie porte aujourd'hui un nom particulier. Cette plaine se trouvoit vraisemblablement entre le *Taurus* et l'*Anti-Taurus.* Quant aux 3000 stades dont on la dit éloignée du Pont-Euxin, cette mesure ne peut être tout-à-fait exacte, puisque Strabon comptoit le même nombre de stades depuis *Issus* jusqu'à *Amisus,* c'est-à-dire, d'une mer à l'autre, et que la Bagadanie étoit éloignée de la Méditerranée au moins de la largeur de la Cilicie. *Voyez* la note 1, *pag. 176.* G.

‹3› Strabon, au livre XII, *p. 538,* va jusqu'à dire que presque toute la Cappadoce est sans bois, ἄξυλος.

‹4› *Phanaræa* est une plaine considérable entre les montagnes voisines d'Amasée et la mer Noire : l'*Iris* et le *Lycus* la traversent. Elle fait maintenant partie du Djanik. L'*Iris* est appelée par les Turks Iékil-ermak, ou la rivière Verte. G.

‹5› L'*Oxus* est le Gihon des écrivains Orientaux; il sépare le pays de Balk de la Bukarie. Cette dernière contrée renferme une très-grande vallée de huit journées d'étendue, et de la plus grande fertilité : on la nomme al-Sogd; et il me paroît fort vraisemblable que c'est de cet ancien mot que les Grecs auront fait celui de Sogdiane. G.

jusqu'à

jusqu'à la mer Hyrcanienne *, d'où, par d'autres fleuves, elles arrivent successivement jusqu'au Pont-Euxin ‹1›.

Trouverons-nous une pareille fécondité près du Borysthène * et sur les côtes septentrionales de la Celtique, dans ces contrées où la vigne ne peut croître, ou du moins ne porte pas de fruit ‹2› ? Sur des côtes plus méridionales *, et vers le Bosphore **, si elle donne du raisin, il est fort petit : encore, durant l'hiver, a-t-elle besoin d'être enfouie. Et là même, je veux dire à l'embouchure du Palus-Mæotide *, les gelées sont si fortes, qu'en hiver un des généraux de Mithridate * y défit la cavalerie des Barbares, précisément à l'endroit où, en été, ils furent vaincus dans un combat naval ‹3›. Aussi Ératosthène a-t-il rapporté l'inscription qui se lit dans l'Asclépiæon * de Panticapée **, sur un vase d'airain que la gelée avoit fait rompre :

Pour juger des hivers qu'on éprouve en ce lieu,
Vois ce vase d'airain. Stratius *, dans ce temple,
L'a voulu consacrer : s'il n'est digne du Dieu,
De la rigueur du froid il est du moins l'exemple.

Si donc, pour la bonté du climat, toutes ces provinces [orientales de l'Asie], dont nous venons de parler, l'emportent si fort sur les environs du Bosphore *, même sur le territoire et d'Amise ** et de Sinope * (où certes, comme chacun en conviendra, le

PAGE 73.
* Ou *Caspienne*. *Voy.* l. XI, *pag. 509*.
* *Le Dnieper.*
* Celles de *la Chersonèse Taurique*, aujourd'hui *la Crimée*.
** *Le Bosphore Cimmérien*, aujourd'hui *le détroit de Zabache*.
* *La mer d'Azof.*
* Surnommé *Eupator* et *le Grand*.

PAGE 74.
* *Temple d'Esculape.*
** *Kerché*, *dans la Crimée*, *sur le détroit de Zabache.*
* Littér. *le prêtre Stratius.*
* *Le Bosphore Cimmérien.*
** *Samsoun.*
* *Sinoub.*

‹1› L'*Oxus* ou le Gihon, que des attérissemens considérables forcent aujourd'hui de terminer son cours dans le lac Aral, communiquoit autrefois avec la mer Caspienne, vers les frontières septentrionales de l'Hyrcanie. Les marchandises arrivées par l'*Oxus* étoient embarquées sur cette mer; les vaisseaux en suivoient les côtes méridionales jusqu'à l'embouchure du *Cyrus*, remontoient ce fleuve jusque vers les sources du Phase, par où elles descendoient dans la mer Noire et dans la Méditerranée. Les Russes, vers le milieu du dix-septième siècle, cherchèrent à rouvrir cette ancienne voie du commerce : leurs tentatives n'eurent point de succès. G.

‹2› La Gaule, au temps de Strabon, étoit encore couverte de forêts et d'eaux stagnantes, qui rendoient son climat froid et humide. Ce ne fut qu'après des défrichemens considérables, et vers le quatrième siècle de l'ère Chrétienne, que la vigne commença à y prospérer. G.

‹3› Je ne sais s'il seroit facile de fixer l'époque à laquelle le fait dont Strabon parle ici, doit se rapporter. Notre géographe est peut-être le seul auteur qui en fasse mention. Au livre VII, *edit. Casaub. veter. pag. 307, edit. 1707, pag. 472, A*, il répète la même chose; mais là il donne au général de Mithridate le nom de Néoptolème.

PAGE 74. climat est plus doux que vers le Bosphore), comment pourroit-on leur comparer les bords du Borysthène et les extrémités [nord] de la Celtique; puisque, de l'aveu commun, les pays plus méridionaux de 3700 stades que ces dernières contrées, atteignent à peine la hauteur <1> d'Amise, de Sinope, de Byzance et de Marseille <2>?

Toutefois, si, aux 30,000 stades que Déimaque donne à l'Inde en *largeur* *, on ajoute l'espace qu'il y a depuis l'Inde jusqu'à la Taprobane et aux limites de la zone torride, c'est-à-dire, pour le moins 4000 stades <3>, Bactres et l'Arie seront portées à 34,000 stades de la zone torride, distance égale à celle qu'Hipparque établit entre l'équateur et [l'embouchure du] Borysthène. Ainsi Bactres et l'Arie se trouveront plus septentrionales de 8800 stades que [l'embouchure du] Borysthène et l'extrémité [nord] de la Celtique; car on compte 8800 stades, de l'équateur au parallèle qui sépare la zone tempérée de la zone torride, et qui traverse principalement la Cinnamomophore <4>. Nous avons démontré

* C'est-à-dire, *du nord au midi.*

<1> Le texte porte : *Μόλις ἂν παντοκλινεῖς* 'EN *τῖς κ. τ. λ.* Casaubon propose de lire : *Μόλις γὰρ ἂν παντοκλινεῖς* ἘΙEN *τῖς κ. τ. λ.* Un des manuscrits collationnés par M. Siebenkees, a confirmé cette leçon.

<2> Voici le raisonnement de Strabon. Si le climat de la Bactriane, de l'Arie, de la Margiane, &c. est plus fertile que celui du Bosphore Cimmérien, si même il est plus fertile que le climat d'*Amisus* et de Sinope, déjà plus méridional que celui du Bosphore Cimmérien, à plus forte raison sera-t-il impossible de supposer la Bactriane, &c. aussi élevée en latitude que le Borysthène et la Gaule septentrionale. En effet, le Borysthène et les parties septentrionales de la Gaule étant d'environ 3700 stades plus au nord qu'*Amisus*, Sinope, Byzance et Marseille, leur climat doit être nécessairement moins propre à la culture que celui de ces dernières contrées; et puisque la Bactriane est généralement reconnue pour être très-fertile, Hipparque a donc tort de la placer à une latitude où la rigueur du froid rend la terre presque inculte.

Hipparque plaçoit Byzance et Marseille à .... 43° 3′ 38″

Le Borysthène et les parties septentrionales de la Gaule, à 48 29 19,

La Bactriane à....... 60 51 54. G.

<3> On a vu dans la note 1, *p. 190*, que Strabon, pour combattre Hipparque, supposoit 3000 stades de l'extrémité de l'Inde aux côtes méridionales de la Taprobane : ici, il suppose 1000 stades de plus pour arriver au parallèle qui limitoit au sud la Terre-habitable. Hipparque ne comptoit depuis ce parallèle, jusqu'à l'extrémité de l'Inde, que 3800 stades, c'est-à-dire, 5° 25′ 43″. G.

<4> Le texte porte : *Ὃν φαμὲν διὰ τῆς κινναμωμοφόρου Ἰνδικῆς μάλιστα γράφεσθαι.* M. de

qu'à 5000 stades au plus de la Celtique, vers Ierné, à peine le climat est supportable; et l'on nous donne ici, comme habitable, un pays plus septentrional de 3800 stades qu'Ierné <1>. PAGE 74.

<2> Ce n'est pas tout. Dans ce système, on suppose Bactres * bien plus septentrionale que les bouches de la mer Caspienne (*ou* Hyrcanienne) <3>; bouches, qui se trouvent environ à 6000 stades, tant de l'extrémité méridionale de cette mer que des

* *Balk.*

Bréquigny s'étoit déterminé à traduire : *Que nous faisons passer par la partie de l'Inde qui produit le cinnamome.* Mais originairement il avoit cru devoir, retranchant le mot 'Ινδικῆς, se borner à dire : *Que nous faisons passer par la région du Cinnamome;* et voici les motifs qu'il expliquoit dans une note : « Je retranche le mot 'Ινδικῆς, qui » me paroît s'être glissé mal-à-propos en » cet endroit : car Strabon, nulle part, ne » suppose la région du Cinnamome dans » l'Inde; il la place au-dessous de l'Æthiopie, » et l'étend jusqu'à l'extrémité de la Terre-habitable. Or l'Inde ne s'avance pas si loin, » puisque Strabon vient de dire que la Taprobane est à 4000 stades au sud de l'Inde; » et c'est cette île, selon lui, qui termine la » Terre-habitable de ce côté. »

L'observation que M. de Bréquigny avoit faite d'abord étant juste, nous avons cru devoir y conformer notre version.

<1> Voici le résultat de ces différens raisonnemens. Strabon suppose qu'Hipparque comptant depuis l'équateur jusqu'aux limites de la Terre-habitable......... 8800 st.,

Devoit fixer l'extrémité méridionale de l'Inde, plus au nord de......................... 4000,

Et l'extrémité septentrionale de l'Inde, d'après les mesures de Déimaque, plus au nord encore de.,................... 30000.

Total............... 42800 st.

Or, ajoute Strabon, suivant Hipparque, les côtes septentrionales de la Gaule et l'embouchure du Borysthène sont éloignées de l'équateur, de............... 34000 st.

Ierné, dans un climat presque inhabitable, devoit se trouver, suivant l'opinion *particulière* de Strabon, au nord de la Gaule, à......................... 5000.

39000.

Donc, suivant Hipparque, la zone habitable s'étendroit encore plus loin qu'*Ierné* de......... 3800.

Total............... 42800 st.

La grande fertilité du territoire de la Bactriane s'opposoit, selon Strabon, à ce que cette contrée fût si reculée dans le nord; et il avoit raison. L'erreur d'Hipparque venoit de la fausse évaluation qu'il avoit donnée à la mesure de Déimaque. *Voyez* la note 2, *pag. 177.*

Au surplus, la plupart des sommes précédentes ne sont que des approximations qui seront rectifiées dans le courant de ce livre. G.

<2> Le passage qui va suivre est extrêmement obscur dans le texte. Nous renvoyons aux Éclaircissemens, n.° CXX, l'exposé des motifs qui nous ont déterminés à lui donner le sens que présente notre version, et qui diffère totalement de celui auquel les autres interprètes de Strabon se sont attachés.

<3> Hérodote, *lib. II, §. 202, 203,* avoit

PAGE 74. monts d'Arménie et de Médie; bouches, que l'on peut regarder comme le point le plus septentrional de la côte qui de là s'étend jusqu'à l'Inde ‹1›, et auxquelles on peut arriver de ce

appris aux Grecs que la mer Caspienne étoit entourée de terre dans toute sa circonférence, et qu'elle ne communiquoit avec aucune autre mer. Les premiers historiens d'Alexandre ont annoncé, au contraire, que la Caspienne étoit un golfe de l'océan Septentrional. Cette fausse opinion a été suivie par la plupart des géographes et des historiens [1], tandis que d'autres [2] joignoient la Caspienne avec les Palus-Mæotides. Ces divers sentimens pouvoient avoir leur origine dans les traditions qui s'étoient conservées sur l'ancienne étendue du bassin de cette mer, dont j'ai parlé dans la note 5, *page 116*. Il paroît même que ces traditions subsistent encore dans quelques portions de l'Asie. J'ai une carte faite par les Indiens, d'après leur système particulier et sans aucun mélange des opinions Européennes, dans laquelle la mer Caspienne est figurée comme un golfe de l'océan Septentrional.

Quoi qu'il en soit, Aristote [3], Diodore de Sicile [4], Ptolémée [5], ont soutenu le sentiment d'Hérodote. Selon cet ancien [6], la longueur de la mer Caspienne étoit de quinze journées de marche pour un vaisseau qui alloit à la rame, et sa largeur de huit journées. Il évaluoit la marche des vaisseaux à 700 stades par jour [7]; et comme le stade qu'il emploie, est celui de 1111 $\frac{1}{9}$ au degré d'un grand cercle de la terre, les quinze jours de navigation valoient 189 lieues marines, et les huit autres, 100 lieues $\frac{4}{5}$. Je crois que la première de ces mesures étoit comptée depuis l'embouchure du Kur, l'ancien *Cyrus*, dans le pays des Caspiens, où étoit le principal entrepôt du commerce de cette mer, jusqu'à l'embouchure du Jaik, appelé *Daix* autrefois; et l'autre mesure, depuis le Kur jusqu'au fleuve *Sideris*, dans l'Hyrcanie, à l'embouchure duquel se trouve aujourd'hui Estérabad. Ces mesures sont exactes en suivant les côtes, et tracent la route des anciens navigateurs qui parcouroient les rivages de cette mer du sud au nord et de l'ouest à l'est. Quant à ses côtes orientales, elles étoient aussi désertes et aussi peu visitées au temps d'Hérodote, qu'elles le sont encore de nos jours. G.

‹1› Strabon fixoit les montagnes de la Médie sous le parallèle de Rhodes, à 36° 17′ 8″. Les 6000 stades précédens portoient dans son opinion, l'embouchure de la mer Caspienne à 44° 51′ 25″.

Quand il ajoute que cette embouchure doit former le point le plus septentrional des côtes de la Scythie, il se trompe, puisque dans le XI.e livre, *pag. 519*, en donnant les dimensions de cette partie de l'Asie comprise entre la mer Caspienne et l'océan Oriental, il dit que sa largeur est d'un peu moins de 10,000 stades; et il s'ensuit que, selon lui-même, les côtes de la Scythie devoient s'élever jusque vers le 50.e degré de latitude, comme je l'ai tracé dans ma carte. *Voyez* la note 3, *pag. 195 et 196*. G.

---

[1] *Aristot. de Mundo*, cap. 3, p. 604. *Mela*, lib. I, cap. 2, lib. III, cap. 5. *Plin.* l. VI, cap. 13. *Dionys. Perieget.* vers. 49, 722. *Plutarch. Vita Alexandri*, p. 1266. *Agathemer.* p. 8. *Paul. Oros.* p. 22. *Solin.* cap. 21. *Eustath. in Dionys. Perieget.* vers. 48 et sequent. *Cosmas Indicopl.* lib. II, p. 138. = [2] *Polyclet.* apud *Strab.* lib. XI, p. 509, 510. *Quint. Curt.* lib. VII, cap. 7. *Arrian. Expedit. Alexandr.* lib. V, S. 26; lib. VII, S. 16. *Periplus maris Erythræi*, pag. 37. = [3] *Aristot. Meteorolog.* lib. I, cap. 13; lib. II, cap. 1. = [4] *Diodor. Sicul.* l. XVIII, S. 5. = [5] *Ptolem. Geograph.* l. V, cap. 12; l. VI, c. 2, 9, 14. = [6] *Herodot.* l. I, S. 203. = [7] *Herodot.* l. IV, S. 86.

pays par mer, comme l'atteste Patrocle, qui commanda dans ces contrées ‹1›. PAGE 74.

En outre, la Bactriane s'étend jusqu'à 1000 stades ‹2› vers le nord *. Et plus loin encore, se trouve la Scythie. Ce pays, plus vaste que la Bactriane, et borné par la mer Boréenne, est habité par des peuples, nomades * à la vérité, mais qui enfin ne manquent point de subsistances. Or comment cela se pourroit-il, si Bactres elle-même se trouvoit déjà hors de la Terre-habitable ! PAGE 75.

* Littéralement, *vers l'Arcte* [c'est-à-dire, *l'Ourse*].

* C'est-à-dire, *errans* ou *dispersés*.

Posons que la distance du Caucase à la mer Boréenne, en traversant Bactres, soit d'un peu plus de 4000 stades ‹3›; puis, ajoutons ces 4000 stades aux 3800 que déjà * nous comptions au-delà d'Ierné vers le nord; alors nous aurons pris en total, à partir d'Ierné, un espace de 7800 stades sur la Terre-inhabitable. Veut-on négliger les 4000 stades dont nous venons de parler ! toujours les portions de la Bactriane qui touchent le Caucase, seront-elles de 3800 stades plus septentrionales qu'Ierné, et de 8800 stades plus septentrionales que [l'embouchure du] Borysthène et l'extrémité [nord] de la Celtique.

Suivant Hipparque, vers le Borysthène comme vers l'extrémité de la Celtique, dans les nuits d'été, le crépuscule dure depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever ‹4›; et au solstice d'hiver, le

‹1› *Voyez* les Éclaircissemens n.° CXXI.

‹2› Je crois qu'il y a erreur dans ce nombre, et qu'il faut lire *deux mille stades.* Telle est en effet, en stades de 700, la plus grande largeur de la Bactriane, depuis le Caucase ou les montagnes de l'Inde, jusqu'à l'*Oxus*, le Gihon des modernes. Ce fleuve séparoit la Bactriane de la Sogdiane. G.

‹3› Ces 4000 stades ne peuvent point s'accorder dans le dessin de la carte de Strabon, avec les 6000 stades qu'il assigne à la mer Caspienne, ni avec les 10,000 stades environ qu'il donne dans le XI.e livre à la largeur de cette partie de l'Asie. Strabon paroit raisonner d'après diverses cartes qu'il avoit sous les yeux, et qui étoient construites dans des hypothèses différentes. *Voyez* la note 1, *pag. 196.*

Pour les autres mesures, *voyez* la note 1, *p. 195.* G.

‹4› Littéralement : « Que, en été, durant » toute la nuit, la lumière du soleil donne un » crépuscule permanent du coucher au lever. » Ἐν ὅλαις ταῖς θεριναῖς νυξὶ παραυγάζεσθαι τὸ φῶς τοῦ ἡλίου περιϊστάμενον ἀπὸ τῆς δύσεως ἐπὶ τὴν ἀνατολήν. La force du terme περιϊστάμενον est difficile à rendre, *qui reste [sur l'horizon, en passant] du couchant au levant.* Au reste, Strabon, toujours d'après Hipparque, répétera la même chose à la *page 135* du texte Grec.

PAGE 75. soleil s'élève au plus de neuf coudées <1>. Hipparque ajoute que ce phénomène est plus sensible à 6300 stades <2> au nord de Marseille (chez ces peuples qui, selon lui, sont encore des Celtes, mais qui, selon moi, devroient être des Bretons établis 2500 stades <3> au nord de la Celtique); qu'à cette latitude, dans les jours d'hiver <4>, le soleil ne s'élève pas au-dessus de six coudées; qu'à 9100 <5> stades de Marseille, il s'élève seulement de quatre coudées; et qu'il ne s'élève pas de trois coudées entières <6> dans les contrées ultérieures, lesquelles, d'après notre calcul, doivent être bien plus septentrionales qu'Ierné <7>. Hipparque, sur la foi de Pythéas, fixe

<1> La coudée astronomique des anciens étoit de deux degrés. Ainsi le soleil, à midi, quand il étoit au solstice d'hiver, ne s'élevoit pas tout-à-fait de dix-huit degrés au dessus de l'horizon, dans les climats dont parloit Hipparque. Cette observation indique une latitude d'un peu plus de quarante-huit degrés. On verra dans la suite Hipparque placer l'embouchure du Borysthène et la partie de la Gaule dont il est question, par 48° 29′ 19″; et l'on sait qu'à cette hauteur, qui est, à 20′ 56″ près, celle de Paris, il n'y a point de nuit absolue pendant les plus longs jours de l'été. G.

<2> Au lieu de *6300 stades*, lisez environ *7700 stades*. Hipparque plaçoit Marseille à 30,142 stades de l'équateur : si l'on n'ajoutoit à ce nombre que 6300, on n'auroit pour latitude que 36,442 stades ou 52° 3′ 36″, tandis que l'observation de la hauteur du soleil, dont parle cet astronome, indique une latitude de 54 degrés. Cette correction sera encore justifiée dans le courant de ce livre. *Voyez* au surplus, pour ces différentes indications astronomiques, mes *Recherches sur le système géographique d'Hipparque*. G.

<3> *2500 stades*. Le texte imprimé porte ΧΙΛΙΌΙΣ πεντακοσίοις, 1500; mais le manuscrit 1393 et d'autres encore portent ΔΙΣΧΙΛΙΌΙΣ πεντακοσίοις, 2500.

Hipparque élevoit les parties boréales de la Gaule à 48° 29′ 19″, et l'extrémité nord de la Bretagne à 60° 51′ 54″. Strabon terminoit la Gaule vers le 45.e degré de latitude. Les 2500 stades dont il est question, joints à ces 45°, n'élevoient pas, suivant lui, l'extrémité nord de la Bretagne à plus de 48° 34′ 17″. C'est pourquoi il prétend qu'Hipparque auroit dû mettre des Bretons à la hauteur où il indique des Gaulois : mais Strabon se trompe. G.

<4> *Dans les jours d'hiver*. Le texte ne dit pas autre chose, ἐν δὲ χειμεριναῖς ἡμέραις. Mais évidemment il s'agit du solstice. *Voyez* la note 2.

<5> Lisez *environ 10,500 stades*, au lieu de 9100 que porte le texte. L'indication astronomique donne pour latitude à-peu-près 58°; et l'on verra, dans la suite, la durée du jour solsticial fixer les lieux dont il est question à 57° 58′ 44″. G.

<6> Cette indication donne plus de 60° de latitude : les dix-neuf heures de jour solsticial qu'Hipparque donne ensuite à ces pays, les portent en effet, pour le temps où il écrivoit, à 60° 51′ 54″; et le soleil, lorsqu'il étoit dans le tropique du capricorne, ne s'élevoit au-dessus de l'horizon que de 5° 16′ 46″. G.

<7> Suivant l'opinion particulière de Strabon, *Ierné* ou l'Irlande étoit à 52° 25′ 42″ de latitude. Il croyoit les climats plus septentrionaux inhabitables, et reprochoit à Hipparque d'y avoir relégué la Bretagne ou l'Angleterre, et la Bactriane. G.

la *position* * de ces contrées ultérieures à une latitude plus *méridionale* que la Bretagne ‹1›. Là, suivant lui, le plus long jour est de dix-neuf heures; mais il est seulement de dix-huit dans les lieux où le soleil s'élève de quatre coudées ‹2›, et qui sont, nous dit-il, situés à 9100 * stades de Marseille ; de sorte que [dans son hypothèse] les parties les plus méridionales de la Bretagne sont plus septentrionales que ces lieux [dont il s'agit maintenant]. Ils ‹3› seront donc précisément, ou à-peu-près, sous le même parallèle que les parties de la Bactriane voisines du Caucase; car celles-ci, selon Déimaque, doivent, comme je l'ai dit *, se trouver de 3800 stades plus septentrionales qu'Iernè. Ajoutons ces 3800 stades à la distance qui sépare Marseille de l'île d'Iernè, nous aurons 12,500 stades ‹4›. Mais qui a jamais observé dans ces parties, je veux dire vers Bactres, que la longueur des plus grands jours et

Page 75.

* Le grec porte οἴκησιν.

* Il faut lire 10,500. *Voyez* ci-dessus, *p. 198*, note 5.

* *Voyez* ci-dessus, not. 1, *pag. 195*.

‹1› *A une latitude plus* méridionale *que la Bretagne.* Dans toutes les éditions, dans tous les manuscrits, le texte porte : Κατὰ τὰ ΝΟΤΙΩΤΕΡΑ τῆς Βρεττανικῆς· Ainsi notre version est fidèle. Et il ne faut pas dire que l'expression Grecque pourroit absolument signifier aussi, *à la même latitude que* (ou *vers*) *les parties les plus méridionales de la Bretagne :* le sens que nous lui donnons dans ce passage est déterminé d'après celui dans lequel Hipparque paroît l'avoir constamment employée. C'est ce qu'on pourra reconnoître dans la suite, à l'endroit où Strabon, vers la fin de ce deuxième livre, *p. 133 et 134* du texte Grec, donnera un extrait de la *Table des climats*, dressée jadis par cet astronome. Toutefois, il nous paroît évident qu'ici notre géographe a dû vouloir dire, *à une latitude plus* septentrionale *que [l'extrémité nord] de la Bretagne.*

— Les 19 heures du jour solsticial donnoient, pour le temps d'Hipparque, 60° 51′ 54″ de latitude. Cet ancien indiquoit trois latitudes dans la Bretagne :

Celle de sa partie méridionale à	48° 29′ 19″
Celle de sa partie septentrionale à	58. 0. 0.
Celle de son extrémité la plus septentrionale à	60. 51. 54.

On voit que pour éclaircir les difficultés qui pourroient arrêter le lecteur, je suis forcé d'anticiper perpétuellement sur les résultats que le texte de Strabon n'offrira que dans la suite. Au surplus, toutes les données astronomiques et itinéraires dont j'ai pu tirer parti, se trouvent discutées dans mes ouvrages précédens. G.

‹2› Ces deux dernières données indiquent également une latitude de 58 degrés. G.

‹3› On a vu dans la note 1 ci-dessus, qu'Hipparque fixoit les parties méridionales de la Bretagne à 48° 29′ 19″ : Strabon prétendoit qu'elles devoient être par 45°, et que l'extrémité septentrionale de cette île ne passoit pas 48° 34′ 17″; d'où il concluoit qu'Hipparque plaçoit les parties méridionales de la Bretagne où il auroit dû fixer ses parties septentrionales. Mais Strabon se trompoit beaucoup plus qu'Hipparque, et déplaçoit entièrement l'Angleterre. L'extrémité méridionale de cette île est par 50°, et son extrémité septentrionale vers 58° 30′. G.

‹4› Strabon raisonne en partie d'après

PAGE 75. l'élévation du soleil au solstice d'hiver, fussent celles qui viennent d'être rapportées ! Les observations de ce genre n'échappent point à l'œil de l'homme même le moins instruit, et n'exigent aucune
PAGE 76. opération mathématique : assurément, si ce fait existoit, bien des auteurs, soit parmi les anciens, soit parmi les modernes qui, après eux, ont donné l'histoire de la Perse jusqu'à nos jours, en auroient parlé ‹1›. D'ailleurs, comment la fécondité du sol dans ce pays, s'accorderoit-elle avec un pareil climat !

Tout cela montre comment Hipparque, quoique habile, attaque les raisonnemens d'Ératosthène ; aux propositions démontrées, il oppose, comme argument d'égale force, ce qui est en question ‹2›.

Ensuite, Ératosthène ‹3› avoit voulu prouver combien Déimaque se montre mal instruit et peu versé dans la matière, lorsqu'il prétend que *L'Inde gît entre le point équinoxial de l'automne et le tropique d'hiver* ‹4› ; comme aussi lorsque, Mégasthène

l'opinion d'Hipparque, et en partie d'après ses opinions particulières.

Hipparque comptoit en *nombres ronds*, depuis l'équateur jusqu'à Marseille. . 30000 st.
Strabon comptoit de Marseille au parallèle d'*Ierné*. . . . . 9000.

39000.

Si l'on ajoute d'*Ierné* à Bactres, 3800,

On aura. . . . . 42800 st.

Ce résultat est d'accord avec celui de la note 1, *pag. 195.*

Au lieu de 12,500 stades que porte le texte dans cette phrase, peut-être faut-il lire 12,800, pour la distance que supposoit Strabon entre Marseille et la hauteur où Hipparque plaçoit Bactres.

On trouvera néanmoins dans ce livre, que Strabon comptoit,

De Marseille aux côtes septentrionales de la Gaule . . . . 3700 st.
De ce point à *Ierné* . . . . 5000.
Ajoutez . . . . 3800.

Et vous aurez comme dans le texte . . . . 12500.

Mais ces sommes ne sont que des approximations. G.

‹1› Le texte porte : ὥστε συνέγραψαν πολλοὶ καὶ τῶν παλαιῶν τῶν τὰ Περσικὰ ἱστορούντων, καὶ τῶν ὕστερον μέχρι καὶ εἰς ἡμᾶς. Tous les manuscrits donnent ὥστε συνέγραψαν ἂν κ. τ. λ.

‹2› *Voyez* les Éclaircissemens n.° CXXII.

‹3› *Ensuite, Ératosthène &c.* Le texte porte : Πάλιν δ' ἐκεῖνος κ. τ. λ. Le mot πάλιν annonce que l'auteur passe à un autre article : c'est la tournure constamment employée par Aristote. Le pronom ἐκεῖνος, indubitablement se rapporte à Ératosthène. On verra bientôt qu'Hipparque le reprenoit sur tous ces points.

‹4› Il n'est point douteux que les expressions dont paroît s'être servi Déimaque, ne fussent impropres et insignifiantes : mais il me semble qu'il a voulu indiquer qu'après l'*Indus*, les côtes de l'Inde, au lieu de se diriger à-peu-près droit à l'est comme les Grecs le croyoient, s'inclinoient au contraire entre le midi et l'orient d'hiver ; ce qui est assez juste. Comme Déimaque avoit séjourné à *Palibothra*, il avoit pu recueillir, sur la forme de l'Inde, des

ayant

ayant avancé que, *Dans les parties méridionales de l'Inde, on voit les deux* Ourses * *se coucher,* et *l'ombre tomber en des sens opposés,* il le contredit ‹1› et assure que *Ces phénomènes ne s'observent nulle part dans l'Inde* ‹2›. — « De telles opinions, dit Ératosthène, » sont autant de marques d'ignorance de la part de Déimaque. Il y » a de l'ignorance à supposer que *Le point équinoxial de l'*automne » *et celui du* printemps *ne sont pas tous deux également distans des* » *tropiques* ‹3› *:* dans les équinoxes du printemps et de l'automne, » le soleil se lève au même point, et parcourt le même cercle.

PAGE 76.

* C'est-à-dire, *la grande et la petite* Ourse.

renseignemens plus exacts que ceux que l'on avoit à Alexandrie. Ce qui me le persuade, c'est que Mégasthène, qui avoit aussi séjourné à *Palibothra*, disoit *(Arrian. Indic. cap. 3, p. 554)* que les dimensions de l'Inde, prises depuis le Caucase jusqu'à son extrémité méridionale, appartenoient au sens de la latitude, et non à celui de la longitude, comme les Grecs se l'étoient faussement imaginé. Ces rapports exacts furent constamment rejetés par les géographes spéculatifs d'Alexandrie, qui imaginèrent une zone inhabitable dans laquelle, selon eux, l'Inde ne devoit pas entrer. G.

‹1› La leçon des éditions a induit en erreur Xylander dans ce passage. Il faut lire ἀντιλέγειν au lieu de ἀντιλέγει. Le sens l'exige; d'ailleurs, les manuscrits de la Bibliothèque nationale et de Médicis portent cette leçon.

‹2› La vérité de ces faits dépendoit des lieux où se rapportoient les observations. Au siècle d'Alexandre, la plus méridionale des sept principales étoiles de la grande Ourse avoit environ 61 degrés de déclinaison : ainsi le *Chariot* ne se couchoit point pour toutes les latitudes au-dessus du 29.e degré; et si Déimaque parloit de l'aspect du ciel dans les provinces septentrionales de l'Inde, telles que le Penj-ab, conquis par Alexandre, il est certain qu'il avoit raison de dire que les deux Ourses ne s'y couchoient point, et que jamais les ombres n'y tomboient en sens contraire.

D'un autre côté, comme Mégasthène paroît avoir parlé des parties méridionales de l'Inde, c'est-à-dire, de la presqu'île située toute entière au midi du tropique, il est certain aussi qu'il a eu raison de dire que les ombres y tomboient tantôt au nord, tantôt au midi, et qu'à mesure qu'on avançoit vers le sud, on voyoit les Ourses se coucher. Tout le *Chariot* se couchoit alors pour le 29.e degré de latitude, et la *Polaire* d'aujourd'hui pour le 13.e degré; β de la petite Ourse étoit, à cette époque, la plus septentrionale des sept principaux astérismes de cette constellation, et se couchoit pour le 8.e degré 45 minutes : ainsi les deux Ourses disparoissoient sous l'horizon du cap Comorin et de ses environs.

La plupart des difficultés qu'Ératosthène et Strabon faisoient à Déimaque et à Mégasthène, venoient de ce qu'ils n'entendoient point ces auteurs, ou peut-être de ce qu'ils ne vouloient pas les entendre ; parce que leurs relations contrarioient l'opinion que les Grecs d'Alexandrie s'étoient faite sur la forme de l'Inde. Alors, comme aujourd'hui, les écrivains spéculatifs vouloient toujours avoir raison, même contre les faits. G.

‹3› La difficulté qu'Ératosthène faisoit à Déimaque, tomboit sans doute sur l'expression *équinoxe de l'automne.* Selon lui, elle sembloit annoncer que le cercle équinoxial de l'automne n'étoit pas le même que celui du printemps. Il n'est pas vraisemblable que Déimaque l'ait pensé. G.

Page 76. » D'ailleurs, la distance du tropique terrestre à l'équateur, cercles » entre lesquels, selon Déimaque lui-même, l'Inde est située, » n'est pas, à beaucoup près, de 20,000 stades ‹1›: ainsi, dans » son propre système, on observeroit en ce pays, non ce qu'il » affirme, mais ce que je prétends. Car, si l'Inde a, comme il » le veut, 20 ou 30,000 stades de *largeur*, elle ne sauroit être » comprise dans l'espace qu'il assigne; mais elle peut l'être, si sa » *largeur* est seulement celle que je lui donne ‹2›. Enfin, dire que » *Nulle part dans l'Inde on ne voit ni les deux* Ourses *se coucher,* » *ni l'ombre tomber en des sens opposés,* c'est encore une preuve » d'ignorance : car, à 5000 stades au sud d'Alexandrie ‹3›, on » commence à pouvoir remarquer ces deux choses. » —

Ainsi raisonne Ératosthène ‹4›, et Hipparque le critique encore ici mal-à-propos. D'abord, il substitue [dans le texte de Déimaque] le *tropique d'été* * au *tropique d'hiver* ‹5›. Ensuite, il dit

* Voyez ci-dessus, *pag. 200*, l. pénult.

‹1› L'objection d'Ératosthène vient encore de ce qu'il confond toutes les espèces de stades en un seul. Selon lui, l'intervalle de l'équateur au tropique étoit de 16,700 stades de 700 au degré; selon Déimaque, il étoit de 26,500 stades de $1111\,\frac{1}{9}$. Ces deux mesures sont égales et représentent environ 24 degrés de latitude. Ainsi cet intervalle étoit plus grand qu'il ne falloit pour contenir les 20,000 stades de largeur que Déimaque donnoit à l'Inde, depuis le cap Comorin jusqu'à l'embouchure du Gange.

Quant aux 30,000 stades depuis le cap Comorin jusqu'aux frontières de la Bactriane, jamais Déimaque ni Mégasthène n'ont prétendu que cette distance devoit être comprise entre l'équateur et le tropique. Ils savoient trop bien, par leur propre expérience, que la Bactriane étoit beaucoup plus septentrionale que ce dernier cercle. G.

‹2› C'est-à-dire, 16,000 stades de 700. Ératosthène ne s'apercevoit pas que sa mesure étoit réellement plus grande que les 20,000 stades de Déimaque qu'il rejetoit, puisque 16,000 stades de 700 en valent 25,397 de $1111\,\frac{1}{9}$. La mesure d'Eratosthène étoit prise le long des côtes; celle de Déimaque étoit prise en ligne droite. L'une et l'autre sont exactes. G.

‹3› C'est-à-dire, à Syéné sous le tropique. La grande Ourse ne s'y couchoit cependant pas toute entière au temps d'Ératosthène. G.

‹4› Les éditions sont encore fautives en cet endroit ; elles ont trompé Xylander. Lisez, avec le manuscrit de Médicis, *εἰπόντες*, au lieu de *εἰπόντας*.

Casaubon avoit deviné la leçon du manuscrit de Médicis. M. de Bréquigny, et, d'après lui, M. de Siebenkees, l'ont adoptée comme la véritable. Nous penchons à croire que l'erreur des manuscrits tient à ce qu'originairement le texte portoit, *Ταῦτα δὴ εἰπόντα εὐθύνει κ. τ. λ.* Les copistes auront ajouté le ς.

‹5› C'est-à-dire qu'Hipparque prétendoit qu'il falloit lire dans l'ouvrage de Déimaque, que la côte de l'Inde (depuis l'*Indus* jusqu'au cap Comorin) se dirigeoit au levant d'été, au lieu du levant d'hiver. Déimaque

que, sur un point de géographie mathématique, on ne doit pas citer un auteur dépourvu de connoissances astronomiques. Ne sembleroit-il pas qu'Ératosthène, ici, auroit fait profession de déférer principalement au témoignage de Déimaque? Mais Ératosthène a simplement suivi le commun usage des critiques à l'égard des mauvais raisonneurs : un des moyens de réfuter ceux-ci, est de démontrer que leur propre système, quel qu'il soit, appuie notre opinion. PAGE 76.

C'est en supposant, comme tant de géographes le veulent, l'extrémité méridionale de l'Inde placée sous le parallèle de Méroé, que nous venons de montrer toutes les absurdités qui résultent [du système d'Hipparque]; et lui-même [dans son premier livre] n'attaque point cette hypothèse : mais comme dans le deuxième il ne l'admet plus, examinons aussi ce qu'il dit sur ce point. PAGE 77.

— « Lorsque deux pays situés à la même hauteur, c'est-à-» dire, sous le même parallèle ‹1›, se trouvent séparés par une » grande distance, on ne sauroit s'assurer s'ils sont réellement » sous le même parallèle, que par la comparaison de leur » climat respectif ‹2›. Quant au climat de Méroé, il est connu.

se trompoit cependant moins qu'Ératosthène, Hipparque et Strabon. *Voy.* note 4, *p. 198.* G.

‹1› *Lorsque deux pays situés à la même hauteur, c'est-à-dire, sous le même parallèle, se trouvent séparés, &c.* Le texte porte : 'Ανταιρόντων 'ΑΛΛΗ'ΛΟΙΣ 'ΕΠΙ' τοῦ αὐτοῦ παραλλήλου κειμένων, κ. τ. λ. Ce passage est obscur, et peut-être altéré. Pour en tirer du moins le sens que présente notre version, et dont nous-mêmes sommes loin d'être pleinement satisfaits, nous avons été forcés d'adopter la restitution et l'interprétation proposées par Casaubon. Ce savant homme croyoit devoir lire, 'Ανταιρόντων 'ΑΛΛΗ'ΛΟΙΣ ΤῺΝ 'ΕΠΙ' τοῦ αὐτοῦ παραλλήλου κειμένων. « Notre » géographe (ajoute Casaubon) explique en » passant ce qu'il entend par ἀνταιρόντων ἀλλή» λοις (ces mots signifient en latin, *correspon» dentium-quoad-elevationem mutuò*). Ce sont, » nous dit-il, *les pays situés sous le même » parallèle*, τὰ ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ παραλλήλου κείμενα· on » diroit également, *sous la ligne droite*, ἐπ' » εὐθείας. » M. de Bréquigny avoit simplement dit : *Lorsque les deux pays situés sous le même parallèle, sont à une grande distance l'un de l'autre.* Mais, dans cette traduction, les mots ἀνταιρόντων ἀλλήλοις sont absolument oubliés; et ce sont ces mots qui forment seuls la difficulté.

‹2› Ce que les anciens appeloient *climats*, étoit de petites zones bornées par des cercles parallèles à l'équateur; et ces cercles devoient être à telle distance entre eux, qu'il y eût une différence d'une demi-heure de jour de l'un à l'autre dans le plus long jour d'été. Ainsi, par l'observation du plus long jour, on déterminoit le climat et, par conséquent, la position d'un lieu. Cela équivaloit à l'élévation du pôle. Strabon parle au long des climats à la fin de ce second livre.

Page 77. » Philon ‹1›, qui nous a donné une relation de son voyage par » mer en Æthiopie, rapporte qu'à Méroé, quarante-cinq jours » avant le solstice d'été, on a le soleil au zénith ‹2›; de plus, il » marque quelle est à Méroé la proportion de l'ombre avec le » gnomon, tant aux solstices qu'aux équinoxes : sur tous ces points, » Ératosthène est presque d'accord avec lui. Mais sur le climat de » l'Inde, personne, pas même Ératosthène, ne nous donne de » renseignemens : tout ce que l'on peut dire, est que si, comme » plusieurs le croient sur la foi de Néarque ‹3›, *Dans cette contrée,* » *on voit les deux* Ourses *se coucher,* très-certainement l'extrémité » méridionale de l'Inde et Méroé ‹4› ne sauroient être sous le » même parallèle. » —

Si Ératosthène prononce avec d'autres auteurs que, *Dans l'Inde, on voit les deux* Ourses *se coucher,* comment dire qu'à l'égard du climat de ce pays, ni lui, ni personne ne donne de renseignemens! le coucher des deux *Ourses* est un des signes qui indiquent le climat. Si, au contraire, Ératosthène n'établit point ce fait, ne l'accusez donc plus d'erreur. Et certes il ne l'établit pas. Seulement, comme Déimaque affirme que, « *Nulle part dans l'Inde, on ne voit ni les deux* » Ourses *se coucher, ni l'ombre tomber en des sens opposés,* ainsi que » Mégasthène l'a rapporté *, » Ératosthène le taxe d'ignorance, et regarde comme absolument fausse cette double assertion ‹5›,

* *Voyez* la note 2, *pag. 201.*

‹1› Nous n'avons rien à dire de cet écrivain fort peu connu. Vossius *(De hist. Gr. lib. III, pag. 186, col. 1)* en parle, et ne nous en apprend autre chose, sinon qu'il est cité par Antigonus Carystius *(Historiar. memorab. cap. 160).*

‹2› Cette observation répondoit, au temps d'Hipparque, à une latitude de 16° 48′ 34″. G.

‹3› Néarque, parlant de l'extrémité méridionale de l'Inde, c'est-à-dire, des environs du cap Comorin, avoit raison de dire que, de son temps, on y voyoit les deux Ourses se coucher. *Voyez* la note 2, *pag. 201.* G.

‹4› Hipparque fixoit Méroé à 16° 51′ 25″, et l'extrémité de l'Inde vers 18°. Au temps d'Alexandre, la petite Ourse ne se couchoit pour aucune de ces latitudes; et Strabon en concluoit que si Hipparque vouloit adopter l'opinion de Néarque, loin de placer l'extrémité de l'Inde plus au nord que Méroé, il auroit dû la fixer au midi du parallèle de cette ville. *Voyez* la note 2, *pag. 154*, et la note 2, *pag. 201.* G.

‹5› Au temps de Déimaque, l'étoile la plus méridionale du *Chariot*, celle qui est au bout de la queue de la grande Ourse, avoit environ 61° de déclinaison; cet auteur paroît donc n'avoir décrit l'Inde que depuis les montagnes qui la terminent au nord jusqu'au 29.e degré de latitude. Suivant

dont Hipparque lui-même reconnoît la fausseté sur un point, savoir que *Nulle part dans l'Inde l'ombre ne tombe en des sens opposés* : car, fût-il vrai que l'extrémité * de l'Inde n'est point sous le parallèle de Méroé, toujours Hipparque semble-t-il la regarder comme plus méridionale que Syéné *.

PAGE 77.

* Il s'agit toujours de l'extrémité méridionale.

* *Voyez* la note 3, *pag. 202.*

Dans ce qui suit, traitant des mêmes choses, Hipparque, ou répète ce que nous avons déjà réfuté, ou suppose donné ce qui ne l'est point, ou tire de fausses conséquences de ce qui est admis.

Par exemple *, de ce qu'Ératosthène auroit compté [pour la route] de Babylone à Thapsaque *, 4800 stades ‹1›, et que, de là, vers le nord, jusqu'aux monts Arméniens ‹2›, il y auroit 2100 ‹3›

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 213, 215.*

* Aujourd'hui *El-Der*, c'est-à-dire, *le Passage.*

Eratosthène, l'extrémité méridionale de cette contrée s'étendoit jusqu'à 16° 42' 51" de l'équateur. Ainsi, il la faisoit entrer dans la zone où les ombres tombent en sens contraire, et pour laquelle la petite Ourse se couchoit toute entière; et il en concluoit que les deux assertions de Déimaque étoient fausses. *Voyez* la note 2, *pag. 201.*

Peut-être Ératosthène avoit-il mis plus de subtilité dans sa critique. Comme, de son temps, l'obliquité de l'écliptique étoit de 23° 51' 20", il a pu dire qu'il existoit une zone d'environ 5° 9' de largeur, pour laquelle une partie de la grande Ourse se couchoit, quoique les ombres ne s'y projetassent point en sens contraire, et conclure de là que les deux preuves que Déimaque cherchoit à cumuler, n'étoient pas une conséquence directe l'une de l'autre. G.

‹1› Il est à remarquer que ces 4800 stades sont précisément la distance de Babylone à Thapsaque, prise à l'ouverture du compas, en stades de 1111 $\frac{1}{9}$ au degré.

Comme Ératosthène ignoroit la valeur de cette mesure, et qu'il la croyoit prise en stades de 700, il se sera aperçu que, malgré l'inclinaison de la route, elle auroit porté Thapsaque beaucoup trop au nord, ou Babylone beaucoup plus près du golfe Persique que les itinéraires ne l'indiquoient. C'est, je crois, la raison pour laquelle Ératosthène avoit prétendu que les 4800 stades étoient mesurés le long des sinuosités de l'Euphrate. Mais j'observerai que, dans cette hypothèse, la mesure se seroit trouvée beaucoup trop courte, même en stades de 700. Il est vraisemblable qu'Hipparque s'en aperçut; et quoiqu'il ne se doutât pas plus qu'Ératosthène de la diversité des stades qu'il employoit, il conçut néanmoins que la mesure ne pouvoit avoir été donnée qu'en ligne droite. Aussi en concluoit-il, par une erreur inverse de celle qu'avoit éludée Ératosthène, que Thapsaque devoit être beaucoup plus septentrionale que ne l'avoit dit cet ancien.

Strabon va discuter très-longuement ces opinions, et ne présentera aucun résultat satisfaisant, parce qu'il ignoroit aussi la valeur des mesures itinéraires dont on avoit fait usage pour établir les latitudes de Thapsaque et de Babylone. G.

‹2› Ces montagnes me paroissent être le mont *Niphates*, aujourd'hui Baréma, l'une des branches du *Taurus.* G.

‹3› *2100 stades.* Le texte, ici, comme deux lignes plus bas, porte χιλίυς ἑκατόν. Mais il faut lire δισχιλίυς ἑκατὸν, 2100 stades.

Ératosthène avoit compté 1100 stades depuis Thapsaque jusqu'au *Taurus*; cette mesure est juste en stades de 700. Les 1000 stades qu'y ajoute Hipparque, conduisent jusqu'au mont *Niphates.* G.

PAGE 77. stades, il ne s'ensuivroit pas que, de Babylone aux monts Arméniens, en suivant le méridien de cette ville, on trouvât plus de 6000 stades * <1>. D'ailleurs Ératosthène ne dit point que, de Thapsaque à ces monts, il y ait 2100 stades; il dit qu'une partie de la distance n'a point encore été mesurée *: de sorte que l'argument dont ensuite Hipparque se sert, fondé sur une fausse hypothèse, ne prouveroit rien. Enfin, nulle part, Ératosthène n'a prononcé que Thapsaque fût à plus de 4500 stades *au nord* de Babylone <2>.

* *Voy.* ci-dessous, la note 2, *pag.* 215.

PAGE 78.

* *Voy.* ci-dessous, *pag.* 209 *et* 211.

§. V.
Ératosthène divise la Terre-habitée en différentes parties, qu'il appelle SECTIONS.

DE LÀ, voulant toujours défendre les anciennes cartes, Hipparque, au lieu de rapporter fidèlement ce qu'Ératosthène dit sur sa troisième SECTION de la Terre-habitée <3>, se plaît à lui prêter une assertion facile à détruire.

Ératosthène ayant d'abord supposé, comme on a vu ci-dessus *, que la ligne qui, à partir des Colonnes d'Hercule, traverse la Méditerranée et longe le Taurus, se dirige droit de l'ouest à l'est; et, au moyen de cette ligne, ayant divisé la Terre-habitée en deux parties, l'une septentrionale, l'autre méridionale, il essaie ensuite de diviser à leur tour chacune de ces deux parties en autant de portions régulières qu'il lui est possible; et ces portions, il les appelle SECTIONS *.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 172 *et* 173.

* Gr. Σφραγῖδας.

§. VI.
Examen des trois premières SECTIONS.

DANS la partie méridionale, la première SECTION se compose de l'Inde, et la seconde de l'Ariane * <4> : deux contrées, dont les bornes sont faciles à indiquer, et dont il a pu non-seulement

* *Voyez* la note 6, *pag.* 171.

<1> La différence en latitude, d'après nos connoissances actuelles, ne paroît pas être de plus de 4200 stades de 700 au degré. G.

<2> *Voyez* la note 1 à la page précédente. Ici Strabon semble vouloir dire que de tout ce qu'Ératosthène pouvoit avoir énoncé concernant la distance entre Babylone et Thapsaque, rien ne prouvoit que, *entre le parallèle* de chacune des deux villes, cet auteur eût prétendu compter plus de 4500 stades.

<3> On va voir tout-à-l'heure qu'Ératosthène, après avoir partagé d'abord la Terre-habitée en deux parties, l'une septentrionale, l'autre méridionale, avoit subdivisé chacune de ces deux parties en différentes portions qu'il appeloit en grec σφραγῖδας, terme que nous n'avons pu rendre en français que par celui de SECTIONS.

<4> L'Ariane, qu'il ne faut pas confondre avec l'Arie, renfermoit presque toutes les terres comprises entre le méridien des Portes Caspiennes et l'*Indus*. G.

déterminer la longueur et la largeur, mais même décrire presque géométriquement ‹1› la figure.

PAGE 78.

Selon lui, l'Inde présente une espèce de rhomboïde ; deux de ses côtés sont baignés par la mer Australe et par la mer Orientale ‹2› qui forment peu de sinuosités sur les côtes; le fleuve * et les montagnes *, qui tracent les deux autres côtés, lui conservent également une figure à-peu-près rectiligne.

Première SECTION, qui comprend l'Inde.

* *L'Indus.*

* *La grande chaîne du Taurus.*

Quant à l'Ariane, Eratosthène observe que trois de ses côtés se prêtent à former un parallélogramme ; mais il convient qu'on ne sauroit tracer exactement le quatrième, le côté *occidental,* vu que différentes nations y sont entremêlées : toutefois il ne laisse pas de le déterminer en quelque sorte, par une ligne tirée des Pyles Caspiennes aux extrémités de la Carmanie, lesquelles touchent au

Deuxième SECTION, qui comprend l'Ariane.

‹1› *Presque géométriquement.* Litt. *comme géomètre, ὡς ἂν* ΓΕΩΜΕΤΡΙΚΟΣ ; mais nous avons cru devoir lire *ὡς ἂν* ΓΕΩΜΕΤΡΙΚΩΣ.

‹2› D'après les mesures qu'Ératosthène donnoit à l'Inde, et que l'on trouvera dans le XV.[e] livre de Strabon, la forme qu'il assignoit à cette contrée étoit celle d'un quadrilatère irrégulier ayant un angle droit, deux angles obtus, un angle aigu, et dont conséquemment aucun des côtés n'étoit parallèle à un autre.

Le côté du nord qu'il traçoit parallèlement à l'équateur, sous le 36.[e] degré de latitude, avoit, selon lui, 16,000 stades de long depuis les sources de l'*Indus* jusqu'à l'embouchure orientale du Gange.

Le côté occidental étoit formé par l'*Indus,* dont le cours, selon Ératosthène, suivoit la direction d'un méridien. Il comptoit 13,000 stades depuis les sources de ce fleuve jusqu'à son embouchure.

Le côté du midi étoit tracé par les côtes depuis les bouches de l'*Indus* jusqu'au cap Comorin. Il lui donnoit 19,000 stades de longueur en le dirigeant à l'est, et en l'inclinant vers l'équateur d'environ 8 degrés : c'est pourquoi il nommoit mer Australe cette portion de la mer Érythrée que nous appelons mer des Indes, et qui borde le Guzerat, le Concan, le Canara et le Malabar.

Le côté de l'orient s'étendoit depuis le cap Comorin jusqu'à l'embouchure ultérieure du Gange. Ératosthène lui donnoit 16,000 stades de longueur. La mer qui baignoit ce côté, étoit appelée océan Oriental ; et l'on voit, comme je l'ai dit, note 3, *p. 178,* que cet océan n'étoit autre chose que le golfe de Bengale.

Ératosthène employoit toutes les mesures précédentes en ligne droite, et en stades de 700 au degré : cependant,

Le côté du nord n'est juste qu'en stades de $833 \frac{1}{3}$;

Celui de l'occident, en stades de $1111 \frac{1}{9}$;

Et les côtés du midi et de l'orient, en stades de 700, mesurés le long de toutes les sinuosités des côtes.

Aussi, la forme qu'Ératosthène supposoit à l'Inde, est-elle beaucoup moins exacte que celle que lui avoient donnée Mégasthène, Déimaque et Patrocle. *Voyez* la note 2, *pag. 177.* Je reviendrai encore sur cet objet, qui intéresse beaucoup l'Histoire de la Géographie ancienne. G.

PAGE 78. golfe Persique ‹1›. Il appelle ce côté, l'*occidental,* et celui qui s'étend le long de l'Indus, l'*oriental.* Il ne les donne point comme parallèles entre eux. Il n'énonce point non plus que les deux autres côtés, dont le premier est formé par les montagnes, et le second par la mer *, soient parallèles ; il dit seulement de ceux-ci, que l'un est le côté *méridional,* et l'autre le côté *septentrional.*

* Qui baigne les côtes du *Mékran*, jadis *la Gédrosie.*

Troisième SECTION, qui comprend plusieurs provinces.

Si, de cette manière, il ne trace qu'imparfaitement ‹2› les bornes de sa deuxième SECTION, il peut encore bien moins tracer nettement celles de la troisième : plus d'une raison l'en empêche.

D'abord, le côté *oriental* de cette troisième SECTION, celui qui lui est commun avec la seconde, ne se forme que par la ligne tirée des Pyles Caspiennes à la Carmanie * : or cette ligne, comme nous avons dit, est mal déterminée.

* *Le Kerman.*

Ensuite, sur le côté *méridional,* nous rencontrons le golfe Persique qui le coupe ; Ératosthène lui-même en fait l'observation. Il est donc forcé de supposer droite une ligne menée de Babylone, par Suse et Persépolis ‹3›, jusqu'aux frontières de la Carmanie et de la Perside, et sur laquelle il peut trouver une route mesurée, qui, en total, n'a guère plus de 9000 stades ‹4›. Voilà ce qu'il appelle le côté *méridional :* mais il ne le donne point comme parallèle au côté *septentrional.*

PAGE 79.

De plus, le cours de l'Euphrate, dont il se sert pour tracer la

‹1› Les Portes Caspiennes, comme je l'ai dit note 4, *p. 143*, sont le détroit de Firouz-Koh. — L'extrémité de la Carmanie, ou les frontières qui séparoient cette contrée de la Perse, aboutissoient, au temps dont il est question, sur les bords du golfe Persique, en face de l'île de Keish, nommée alors *Catæa. Voyez* l'article du Périple de Néarque, dans mes *Recherches sur le golfe Persique.* G.

‹2› Sommairement, ὁλοσχερεῖ. Presque tous les exemples cités dans les lexiques ordinaires, paroissent donner à ce terme la signification de *parfait*, d'*absolu*, d'*entier.* Ici Strabon lui donne celle d'*imparfait*, de *général*, de *en gros, en somme.*

‹3› Les ruines de Babylone conservent le nom de Babil ; elles sont sur l'Euphrate près de Helleh. — Suse est appelée maintenant Suster ou Tuster ; elle est encore la capitale du Kohsistan. — Les ruines de *Persépolis* se voient dans les environs d'Istakar, de Tchil-minar et de Nakchi-Rustan. G.

‹4› Lisez *9200 stades*, comme il est dit à la *page 211.* Cette route offroit de grandes déviations, dont Ératosthène paroit avoir tenu compte pour la réduire en ligne droite. Le stade qui mesuroit cette route est celui de $1111 \frac{1}{9}$, qu'employoient les Macédoniens dans le cours de leur expédition ; et les 9200 sont, à peu de chose près, la distance,

limite

limite du côté *occidental,* ne suit point, à beaucoup près, une ligne droite. Au sortir des montagnes ‹1›, le fleuve d'abord coule vers le sud, ensuite tourne à l'est, puis recommence à couler vers le sud, jusqu'à son embouchure dans la mer. Ératosthène annonce assez que l'Euphrate, dans son cours, ne suit point une ligne droite, quand, pour décrire la figure que ce fleuve et le Tigre, en se réunissant, donnent à la Mésopotamie, il dit qu'elle ressemble à la forme d'un *bateau* *. PAGE 79.

* *Voy.* ci-dessous, *pag. 212.*

Enfin, de ce côté *occidental,* formé par le cours de l'Euphrate, il y a une partie, celle qui est comprise entre Thapsaque et l'Arménie, dont on n'a pas encore toute la mesure. La portion qui s'étend à travers l'Arménie jusqu'aux montagnes situées au nord, n'ayant jamais été mesurée *, Ératosthène avoue qu'il ne peut en marquer l'étendue.

* *Voy.* ci-dessus, *pag. 206,* et ci-dessous, *pag. 211.*

Pour toutes ces causes, Ératosthène se contente de décrire sommairement la troisième SECTION; et même, les distances qu'il exprime, il ne les fixe que d'après différens *Itinéraires,* dont quelques-uns, nous dit-il, sont anonymes ‹2›.

Hipparque a donc tort d'attaquer géométriquement une pareille description, qui ne nous est présentée que comme imparfaite, et dont nous devons savoir gré à celui qui, du moins, nous donne

à l'ouverture du compas, entre Babylone et les frontières de la Carmanie dont j'ai parlé note 1 de la page précédente. G.

‹1› Le *Taurus,* que l'Euphrate traverse vers le 37.ᵉ degré et demi de latitude. Le cours de ce fleuve nous est encore très-imparfaitement connu. G.

Le texte, dans ce passage, porte ἀπὸ τῶν ὀρῶν. Un peu plus bas, où la même chose est répétée presque mot pour mot, il porte ἀπὸ τῶν ἄρκτων; leçon qui pourroit également s'adapter ici. Ce que notre géographe dit de l'Euphrate, appuie cette conjecture.

‹2› *Anonymes.* Littér. *sans épigraphes; ou sans titres,* ἀνεπιγράφους. Le texte, dans les anciennes éditions, porte : Καὶ γὰρ καὶ τὰ ΔΙΑΣΤΗ'ΜΑΤΑ ἅ ΦΗΣΙΝ ἐκ πολλῶν συνάγειν τῶν τοὺς σταθμοὺς ΠΡΑΓΜΑΤΕΥΣΑΜΕ'ΝΩΝ, ΤΙΝΑ'Σ ΔΈ ΚΑΙ' ἀνεπιγράφους ΚΑΛΕΙ͂Ν. Les manuscrits, la plupart, ne varient que dans la ponctuation.

Le premier interprète Latin a lu : Καὶ γὰρ καὶ τὰ ΔΙΑΣΤΗ'ΜΑΤΑ' ΦΗΣΙΝ ἐκ πολλῶν συνάγειν, τῶν τοὺς σταθμοὺς ΠΡΑΓΜΑΤΕΥΣΑΜΕ'ΝΩΝ, 'ΟΥ'Σ ΤΙΝΑΣ ΚΑΙ' ἀνεπιγράφους ΚΑΛΕ͂Ι.

Nous pensons qu'il faut lire : Καὶ γὰρ καὶ τὰ ΔΙΑΣΤΗ'ΜΑΤΑ' φησιν (leçon appuyée par le manuscrit de Venise, et par l'accentuation de notre manuscrit 1394) ἐκ πολλῶν συνάγειν τῶν τοὺς σταθμοὺς ΠΡΑΓΜΑΤΕΥΣΑΜΕ'ΝΩΝ; ὯΝ ΤΙΝΑΣ ΚΑΙ' ἀνεπιγράφους καλεῖ; ce qui donne le sens exprimé dans notre version.

PAGE 79.

* Voyez lib. VII, pag. 507.

ainsi quelque idée de la situation de lieux peu connus * : et lorsqu'ensuite il tire ses objections géométriques non de ce qu'Ératosthène avance en effet, mais de ce que lui-même suppose gratuitement, il décèle encore mieux son penchant à contredire.

C'est, comme on a vu, en dessinant cette troisième SECTION à grands traits, qu'Ératosthène compte 10,000 stades des Pyles Caspiennes à l'Euphrate. Il divise ensuite cet intervalle selon les espaces qu'il trouve mesurés. A partir de l'endroit où l'on passe l'Euphrate près de Thapsaque *, il compte de ce point jusqu'au lieu où Alexandre passa le Tigre *, 2400 stades ‹1› : et la mesure de la route, qui de là mène jusqu'aux Pyles Caspiennes, en traversant Gaugamèles *, le Lycus **, Arbelles *** et Ecbatane ****, où Darius, dans sa fuite de Gaugamèles, courut se réfugier, cadre assez juste avec le compte de 10,000 stades, puisqu'elle ne donne de différence qu'un excédant de 300 stades ‹2›. C'est ainsi qu'Ératosthène mesure ce côté *septentrional* : et certes il ne peut l'avoir supposé parallèle à la direction des montagnes, ni par conséquent à la ligne tirée des Colonnes par Athènes et par Rhodes ‹3› ; car Thapsaque est fort éloignée des montagnes, et la route qui tend de Thapsaque aux Pyles Caspiennes, ne rencontre les montagnes qu'aux Pyles Caspiennes. Telles sont les limites ‹4› qu'Ératosthène assigne au côté *septentrional* [de cette troisième SECTION].

* El-Der.

* Près de *Nino*, l'ancienne *Ninive*, vis-à-vis de *Mosoul*.

* Il paroît que cet ancien village n'existe plus.

** *L'Altun-Suyi* ou *Rivière d'or*.

*** *Erbil*.

**** *Hamedan*.

A l'égard du côté *méridional*, — « On ne sauroit, nous dit-il,

‹1› *2400 stades*. Les manuscrits et les éditions portent 1400. Casaubon a fort bien prouvé par d'autres passages de Strabon, qu'il faut lire 2400.

‹2› La distance en ligne droite, entre Thapsaque et les Portes Caspiennes, est de 10,370 stades de 1111 $\frac{1}{9}$: on a vu note 1, *p. 205*, et l'on voit dans celle-ci, avec quelle exactitude Ératosthène savoit combiner les mesures qui lui étoient données. Mais il les dénaturoit toutes en prenant ces stades pour ceux de 700 au degré, et en les employant sur ce pied dans la construction de ses cartes. Il est vraisemblable qu'Hipparque savoit ou soupçonnoit que cette distance ne pouvoit pas être aussi grande que sembloit l'indiquer le stade dont se servoit Ératosthène ; et Strabon paroît avoir cherché à disculper cet ancien, en supposant des déviations dans la route. Mais la mesure de 10,300, ou plutôt de 10,370 stades, donnée par Ératosthène, et justifiée par nos cartes modernes, prouve qu'elle étoit prise en ligne droite, et qu'il ne s'est trompé que sur la valeur du stade. *G.*

‹3› C'est le diaphragme dont j'ai parlé. *G.*

‹4› *Telles sont, &c.* Le texte porte : καὶ

» en chercher la mesure le long de la mer, à cause de l'enfoncement du golfe Persique; mais, de Babylone aux confins de la » Perside et de la Carmanie, par Suse et Persépolis, la distance » est de 9200 stades *. » — Il appelle ce côté *méridional;* mais il ne le donne point comme parallèle au côté *septentrional.* Si ces deux côtés ne sont pas de même longueur <1>, c'est, selon lui, parce que l'Euphrate, après avoir coulé dans un certain espace vers le sud, se porte ensuite presque directement à l'est. PAGE 80.

* *Voyez* la note 4, *pag. 208.*

Des deux autres côtés <2>, celui qu'Ératosthène décrit le premier, est l'*occidental.* L'a-t-il considéré comme pouvant ne former qu'une seule ligne, ou comme devant en former deux ! c'est ce que nous ne décidons point; voici ce qu'il énonce : — « Du passage de Thapsaque jusqu'à Babylone, en suivant l'Euphrate, on » trouve 4800 stades *; de Babylone aux bouches de l'Euphrate » et à Térédon <3>, il y a 3000 stades <4>. A l'égard de la partie » située au nord de Thapsaque, on connoît la distance de cette » ville aux Pyles Arméniennes *; elle est d'environ 1100 stades : » mais le reste, c'est-à-dire la traversée du pays des Gortynæens <5> et des Arméniens, n'ayant pas encore été mesuré, je » ne puis en marquer l'étendue *. » —

* *Voyez* la note 1, *pag. 205*, et la note 2, *pag. 206.*

* La situation de ce lieu n'est pas connue.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 206* et *209.*

Passant de là au côté *oriental,* il dit : — « Que la longueur

πάγε προσάρκτια (al. πρὸς ἄρκτους) μέρη τοῦ ὄρους, ταῦτ' ἐστιν. Ce côté [de la troisième SECTION] dont il est ici question, devant être borné par le revers *méridional,* non par le revers *septentrional* du Taurus, Casaubon proposoit de retrancher les mots τοῦ ὄρους. La difficulté disparoîtra si on lit τοῦ ὅρου, *de la limite.*

<1> La différence étoit de 800 stades selon Ératosthène. G.

<2> *Des deux autres côtés.* Nous lisons avec Casaubon, πλαγίων, et non πελαγίων.

<3> Arrien nomme cette ville *Tiridotis.* Nous en parlerons au livre XVII, *pag. 765 et 766.*

<4> Lisez *3300 stades.* Au livre XV, *p. 729,* Strabon dit, *plus de 3000.* Selon Arrien *(Indic. c. 41),* Néarque avoit écrit que cette distance étoit de *3300 stades;* et d'après le même auteur, Pline *(lib. VI, cap. 30)* lui donne 412 M. P. qui, dans son opinion, représentoient 3296 stades, ou plutôt 3300 en nombres ronds. C'est d'ailleurs la distance exacte en ligne droite et en stades de 833 $\frac{1}{3}$, entre Babylone et l'ancienne embouchure de l'Euphrate, nommée maintenant Khor Abdillah. Ces 3300 stades valent près de 80 lieues. G.

<5> *Des Gortynæens,* Γορτυναίων. Il faut, ce semble, lire, Γορδυαίων, *des Gordyæens;* car, évidemment, il s'agit ici de ces peuples que Strabon lui-même, au livre XI, *p. 529* et *532,* appellera *Gordyæens;* dénomination de laquelle dérive le nom moderne de *Curdes.*

PAGE 80.

* Sous-entendu, *jusqu'à la Parætacène.*

* *Voyez* la note 5, *pag. 211.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 209.*

» de ce côté, prise depuis la mer Érythrée au travers de la » Perside, en tirant au nord vers la Médie *, paroît n'avoir pas » moins de 8000 stades, et que même, à partir de certains caps, » elle auroit plus de 9000 stades; que ce qui reste pour gagner » les Pyles Caspiennes au travers de la Parætacène et de la Médie, » est de 3000 stades <1>. » — Il ajoute : — « Que le Tigre et » l'Euphrate, coulant de l'Arménie vers le sud, après avoir traversé » les monts Gortynæens *, et formé un grand cercle qui embrasse » le vaste pays de la Mésopotamie <2>, tournent tous deux vers » le levant d'hiver et le sud, mais particulièrement l'Euphrate; » que ce dernier fleuve se rapprochant toujours du Tigre, passe » près du rempart de Sémiramis et à 200 stades au plus du bourg » qu'on appelle Opis <3>, puis traverse Babylone, et finit par se » décharger dans le golfe Persique; enfin, que la configuration de » la Babylonie et de la Mésopotamie est celle d'un *bateau* *. » — Voilà ce qu'avance Ératosthène.

Dans ces détails, sans doute, nous aurons certaines fautes à relever, mais non toutes celles qu'Hipparque prétend y trouver. Examinons ses critiques.

§. VII.
Critiques injustes de la part d'Hipparque.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 175, 177, 178.*

HIPPARQUE veut confirmer ce qu'il a dit d'abord *, savoir : « Qu'on ne doit pas, comme Ératosthène le propose, changer » la position de l'Inde sur les cartes, pour placer cette contrée

<1> Les onze à douze mille stades comptés par Ératosthène depuis les caps avancés dans la mer Érythrée jusqu'aux Portes Caspiennes, sont exactement la distance en ligne droite et en stades de 1111 $\frac{1}{9}$, depuis le cap de Jask, situé à l'entrée du golfe Persique, jusqu'aux défilés de Firouz Kho, nommés autrefois Portes Caspiennes. G.

<2> C'est la position de cette contrée, entre l'Euphrate et le Tigre, qui lui a fait donner par les Grecs le nom de Mésopotamie, qui signifie *au milieu des fleuves*. C'est par la même raison que les Arabes modernes la nomment *al-Djézira* ou l'Île. Les Hébreux et les Syriens l'appeloient *Aram al-Naharaïm*, la Syrie des rivières. G.

<3> D'Anville croit qu'il y a erreur dans cette mesure, et que la distance de l'Euphrate au Tigre, vis-à-vis d'*Opis*, devoit être plus grande que ne le dit Strabon. Je soupçonne le géographe Français d'avoir placé *Opis* et le *Mur de Sémiramis*, trop loin de Babylone et de Séleucie. Peut-être ce retranchement étoit-il vers le lieu où l'on a bâti la moderne Bagdad, comme semble l'exiger le récit de Xénophon. Le défaut de connoissances positives sur cette contrée, peu visitée des Européens, m'empêche de discuter l'opinion de d'Anville. G.

PAGE 81.

» plus au midi ; » et soutenant que les combinaisons même d'Ératosthène prouvent évidemment la vérité de cette assertion, voici comment il raisonne ‹1› :

— « [Selon Ératosthène,] le côté *septentrional* de la troisième » SECTION se détermine par une ligne de 10,000 stades *, tirée » des Pyles Caspiennes à l'Euphrate. Le côté *méridional,* pris » depuis Babylone jusqu'aux confins de la Carmanie, est d'un » peu plus de 9000 stades *. Pour le côté *occidental,* à partir de » Thapsaque, il faut compter, d'abord, en suivant l'Euphrate, jus- » qu'à Babylone, 4800 stades *, et 3000 stades de Babylone aux » bouches du fleuve *; puis, dans la partie du nord, 1100 stades » pour la distance mesurée depuis Thapsaque jusqu'aux Pyles » Arméniennes, et ensuite un espace dont la mesure est incon- » nue *. Or puisque, suivant Ératosthène, le côté *septentrional* » de cette troisième SECTION est à-peu-près de 10,000 stades, » et que la ligne droite qui lui est parallèle *, tirée de Baby- » lone jusqu'au côté *oriental,* n'en a guère plus de 9,000 *, » évidemment Babylone ne doit être que d'environ 1000 stades

* *Voyez* la note 2, *pag. 210.*

* *Voyez* la note 4, *pag. 208.*

* *Voyez* la note 1, *pag. 205.*

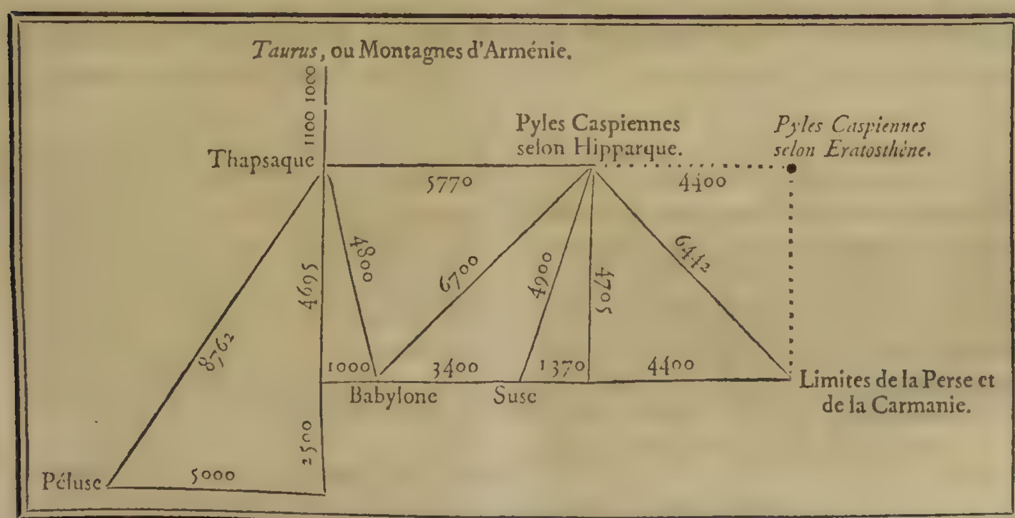
* C'est-à-dire, *à Térédon. Voy.* la note 4, *pag. 211.*

* C'est-à-dire, *la traversée du pays des Arméniens et des Gortynæens.*

* C'est-à-dire, *presque tout le côté méridional.*

* *Voyez* la note 4, *pag. 208.*

‹1› Pour faciliter l'intelligence des discussions dans lesquelles Strabon s'engage, je joins ici la figure et la mesure des triangles hypothétiques formés par Hipparque pour combattre les opinions d'Ératosthène, et j'y ajoute la longueur de plusieurs côtés que Strabon a négligé de donner. *Voyez* d'ailleurs les cartes d'Ératosthène et d'Hipparque. G.



Page 81. » plus à l'orient que le lieu où l'on passe l'Euphrate près de » Thapsaque ‹1›. » —

A cela nous répondrons : La conséquence seroit juste, si, d'un côté, les Pyles Caspiennes et la frontière commune de la Perside et de la Carmanie se trouvoient exactement sous le même méridien ‹2›, et que, de l'autre côté, les lignes tendant vers Babylone et vers Thapsaque, partissent à angles droits de ce méridien ‹3›; car alors la ligne tirée de [la frontière commune de la Carmanie et de la Perside] jusqu'à Babylone, et de là prolongée jusqu'au méridien de Thapsaque, paroîtroit à l'œil égale ou presque égale à celle qui seroit tirée des Pyles Caspiennes à Thapsaque; et la différence de longitude vers l'est, entre Babylone et Thapsaque, ne se trouveroit être que du simple excédant de cette dernière ligne sur la première * ‹4›. Mais Ératosthène n'énonce pas que la ligne qui détermine le côté *occidental* de l'Ariane *, suive la direction du méridien. Il n'énonce pas non plus que la ligne tirée des Pyles Caspiennes à Thapsaque forme un angle droit avec le méridien des Pyles Caspiennes *; suivant ce qu'il dit, la ligne qui formeroit un angle droit avec ce méridien, seroit plutôt celle qu'on meneroit le long des montagnes *, et avec laquelle la ligne tirée des Pyles Caspiennes à Thapsaque formeroit un angle aigu. Enfin, il n'établit pas que la ligne tirée des frontières de la Carmanie à Babylone soit parallèle * à celle qui [des Pyles Caspiennes] se dirige sur Thapsaque *. Et, quand ces deux lignes seroient

* Littér. *sur celle qui se tire des frontières de la Carmanie à Babylone.*

* Et, par conséquent, le côté *oriental* de la troisième Section.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 210.*

* *Les montagnes du Taurus.*

* *Voyez* la note 2, *pag. 210.*

* *Voyez* la note 3 ci-dessous.

‹1› Hipparque, comme on verra *p. 230, 233* et *235*, prétendoit prouver aussi, d'après d'autres mesures partielles, données par Ératosthène, que celui-ci avoit dû nécessairement supposer, entre le méridien de Thapsaque et celui de Babylone, une distance de 2400 stades et plus; il lui reprochoit donc une double faute et une contradiction manifeste. On verra pareillement *(ibid.)* que Strabon n'étoit pas éloigné d'adopter cette dernière mesure.

‹2› *Voy.* la note 1, *p. 208.* Le méridien des Portes Caspiennes ne diffère de celui des anciennes limites de la Carmanie, que d'environ 20 minutes. G.

‹3› La ligne qui des frontières de la Carmanie aboutiroit à Babylone, formeroit, avec le méridien, un angle d'environ 50°.

Celle qui des Portes Caspiennes aboutiroit à Thapsaque, ne formeroit, avec le parallèle, qu'un angle d'environ 30 minutes. G.

‹4› C'est-à-dire, de 1000 stades dans l'hypothèse d'Hipparque, ou de 800 stades dans celle d'Ératosthène. G.

parallèles, dès que la première ne forme point un angle droit avec le méridien des Pyles Caspiennes, le raisonnement d'Hipparque n'en seroit pas plus juste. PAGE 81.

Toutefois, partant de ces points, comme constamment donnés par Ératosthène, et supposant démontré que, dans le propre système de ce géographe, Babylone n'est guère plus de 1000 stades à l'est de Thapsaque, Hipparque tire de cette fausse hypothèse un nouvel argument dont il se sert par la suite. PAGE 82.

— Que l'on prenne, nous dit-il, une portion du méridien de Thapsaque en allant vers le sud, puis une ligne menée de Babylone perpendiculairement sur ce méridien, et l'on pourra former un triangle rectangle, dont les côtés seront, 1.° une ligne conduite de Babylone à Thapsaque; 2.° la perpendiculaire tirée de Babylone sur le méridien de Thapsaque; 3.° la ligne prise sur ce méridien. L'hypoténuse du triangle sera la ligne conduite de Babylone à Thapsaque, et on sait, ajoute-t-il, qu'elle est de 4800 stades *. La perpendiculaire tirée de Babylone sur le méridien de Thapsaque, n'est guère que de 1000 stades, c'est-à-dire, de ce dont la ligne tirée des Pyles Caspiennes à Thapsaque, excède celle qui se tire depuis la frontière commune de la Perside et de la Carmanie jusqu'à Babylone. Ces deux côtés du triangle étant connus, donnent à Hipparque la longueur du troisième, qui nécessairement se trouve être bien des fois plus grand que le second ‹1›. Il ajoute à cette longueur celle de la ligne qui se mène de Thapsaque au nord jusqu'aux montagnes d'Arménie, ligne dont la portion mesurée est, selon Ératosthène, de 1100 stades; et la portion qu'Ératosthène laisse indéterminée, Hipparque l'évalue à 1000 stades au moins: de sorte que les deux portions forment ensemble 2100 stades. Joignant donc ces 2100 stades à la longueur du côté sur lequel tombe la perpendiculaire tirée de Babylone, Hipparque trouve un intervalle de plusieurs milliers de stades* entre cette perpendiculaire,

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 205, 206, 213.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 205 et 206.*

‹1› C'est-à-dire qu'Hipparque a trouvé la longueur de ce troisième côté, ou la différence des parallèles de Thapsaque et de Babylone, de 4695 stades. G.

Page 82. qui n'est autre que le parallèle de Babylone <1>, et le parallèle des montagnes d'Arménie, le même qui passe par Athènes. D'un autre côté, il démontre qu'en admettant pour le méridien entier la mesure qu'Ératosthène lui-même assigne <2>, on ne sauroit compter, du parallèle de Babylone à celui d'Athènes, plus de 2400 stades <3>. — De là, il conclut que les montagnes d'Arménie et celles du Taurus ne sauroient se trouver sous le parallèle d'Athènes, comme l'avance Ératosthène, et qu'au contraire, d'après les propres calculs de cet auteur, elles en sont éloignées de plusieurs milliers de stades vers le nord.

Mais ici, indépendamment de ce que, pour établir son triangle rectangle, il se fonde sur des bases déjà détruites, Hipparque suppose encore gratuitement <4> que l'hypoténuse de ce triangle, ou la

<1> Hipparque trouvoit par cette opération la distance du parallèle de Babylone à celui des montagnes d'Arménie, de 6795 stades.

Ératosthène plaçoit Athènes à 25,850 stades de l'équateur, = 36° 55′ 42″ de latitude. G.

<2> Ératosthène faisoit la circonférence du grand cercle de la terre, de 252,000 stades, et chaque degré de 700 stades [1]. Cléomède, *lib. I, cap. 10*, est, je crois, le seul qui dise qu'Ératosthène ne donnoit que 250,000 stades à la circonférence de la terre. Son autorité ne peut prévaloir contre les témoignages que je cite en note, et encore moins contre les nombreux résultats que renferment les deux premiers livres de Strabon : ils attestent tous qu'Ératosthène avoit compté 252,000 stades dans le périmètre du globe. G.

<3> Hipparque plaçoit Athènes à 50 stades plus au nord qu'Ératosthène (*Voyez* l'avant-dernière note), c'est-à-dire, à

dernière note), c'est-à-dire, à	25900 st.	= 37° 0′ 0″ [2]
Il compte pour la différence des parallèles d'Athènes et de Babylone	2400	= 3. 25. 43.
Latitude de Babylone selon Hipparque	23500	= 33. 34. 17.
Distance, selon lui, du parallèle de Babylone à celui des montagnes d'Arménie (notes 1 et 2, *p. 215*)	6795	= 9. 42. 26.
Latitude de ces montagnes suivant Hipparque.........	30295	= 43. 16. 43.

Cet auteur plaçoit donc les montagnes d'Arménie à 4445 stades, ou 6° 21′ 1″ plus au nord qu'Ératosthène. S'il est question du mont *Niphates* (notes 2 et 3, *p. 205*), il est vers 38° 20′ de latitude. G.

<4> *Hipparque suppose encore* GRATUITEMENT. La phrase Grecque est embarrassée : ΚΑΙ' ΤΟΥ͂ΤΟ λαμβάνει ΠΡΟ'Σ τὸ μὴ διδόμενον, τὸ κ. τ. λ. Les mots ΠΡΟ'Σ τὸ μὴ

[1] Voyez *Strabon*, l. II, p. 113, 132; *Pline*, l. II, c. 112; *Geminus, Element. astronom.* c. 13; *Eratosthenis aliàs Hipparch. ad Arati Phænom. in Uranolog.* p. 144; *Censorin. de Die natali*, c. 13, p. 59; *Vitruve, de Architect.* lib. 1, c. 6, p. 14; *Macrob. in Somnium Scipionis*, lib. 1, cap. 20, p. 109; *Martianus Capella, de Nuptiis Philolog.* lib. VI, pag. 194. = [2] *Hipparch. ad Arati Phænom.* pag. 101, 102, 108, 109, 116.

ligne

ligne menée directement de Thapsaque à Babylone, est de 4800 stades *. En effet, Ératosthène, après avoir dit que le chemin [auquel il assigne cette longueur] côtoie l'Euphrate, ajoute que la Mésopotamie et la Babylonie sont comme renfermées dans un grand cercle, qui se trouve formé par le Tigre et l'Euphrate, mais principalement par le dernier de ces deux fleuves *. Ainsi, dans le système de cet auteur, la ligne droite, de Thapsaque à Babylone, ne se trouveroit ni suivre l'Euphrate ‹1›, ni être, même à beaucoup près, de 4800 stades : donc l'argument d'Hipparque est détruit.

PAGE 82.

* *Voyez* ci-dessus la note 1, *pag. 205. Voyez* aussi *pag. 206, 211, 213 et 215.*

* *Voyez* ci-dessus, *ibid.*

PAGE 83.

Nous l'avons déjà dit *, deux lignes tirées des Pyles Caspiennes, l'une vers Thapsaque, l'autre vers les monts Arméniens * qui sont situés au nord ‹2› et, suivant Hipparque lui-même, pour le moins à 2100 stades de Thapsaque, ne sauroient être ni parallèles entre elles, ni parallèles à la ligne qui, passant par Babylone, forme, selon Ératosthène, le côté *méridional* [de la troisième SECTION]. Ne connoissant point la mesure du chemin qui longe les montagnes, et sachant celle du chemin de Thapsaque aux Pyles Caspiennes, Ératosthène donne cette seconde mesure à la place de la première ; mais il a soin d'avertir que c'est uniquement comme devant être à-peu-près la même ; et d'ailleurs, pour qui ne vouloit déterminer que la distance des confins de l'Ariane à l'Euphrate, il étoit presque indifférent de mesurer l'une ou l'autre route. Prétendre qu'il les supposoit parallèles entre elles, c'est se montrer décidé à le taxer d'une ignorance puérile : ne nous arrêtons pas à le justifier sur ce point.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 210 et 214.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 211.*

§. VIII.

Défaut réel des SECTIONS d'Ératosthène.

IL est de véritables reproches que l'on pourroit faire à Ératosthène : en voici de ce genre.

Couper par *membres*, ou couper par *portions* quelconques, ce

διδόμενον, ou ne s'entendent point, ou semblent n'être qu'une répétition superflue de ce qui a été dit au commencement de la phrase : *INDÉPENDAMMENT de ce que..... il se fonde sur des bases déjà détruites :* ΠΡΟ͂Σ ΤΟ͂ (manuscrit 1393, ΤΩ͂) *τοῖς ἀνεσκευασμένοις λήμμασι προσχρῆσθαι*. Peut-être ici tout deviendroit-il clair, si on pouvoit se permettre de lire : *καὶ τοῦτο λαμβάνει πρὸς, τὸ μὴ διδόμενον.*

‹1› *Ni suivre l'Euphrate.* Nous lisons, avec M. de Bréquigny et M. Tyrwhitt, ΟΥ̓Τ' ἊΝ (non ὍΤΑΝ) *παρὰ τὸν Εὐφράτην εἴη κ. τ. λ.*

‹2› Littéralement : *en face*, ou *à l'opposite ; τὰ κατάντικρυ τῇ Θαψάκῳ.*

PAGE 83. sont deux choses différentes (car, couper par *membres*, c'est s'assujettir à ne séparer que des parties dont le contour est naturellement déterminé, dont la configuration est marquée par les articulations mêmes qui les unissent entre elles ‹1›; d'où le poëte a dit,

Iliad. l. XXIV, v. 309. Odyss. l. IX, v. 291. Coupant *membre par membre* ; . . . .

tandis que, pour couper par *portions*, on ne s'astreint point à une pareille règle) : et c'est selon le moment, selon le besoin, que l'une ou l'autre division s'emploie à propos. Sans doute, en géographie, pour entrer dans les détails, il faut bien diviser la Terre en *portions ;* mais on doit préférer aux divisions arbitraires, les divisions par *membres :* c'est seulement au moyen de celles-ci qu'on parvient à marquer ces points fixes et ces circonscriptions si nécessaires au géographe.

Les bornes d'un pays seront bien marquées, chaque fois qu'elles pourront l'être par des fleuves, par des montagnes, par la mer, ou encore par le nom, soit de la nation unique, soit des nations diverses qui l'habitent, par sa grandeur déterminée, par sa configuration. Il est vrai que, au défaut d'une précision mathématique, on se contente d'indications sommaires et générales : par exemple, il peut suffire, à l'égard de l'étendue, de marquer la plus grande *longueur* et la plus grande *largeur*, comme lorsque nous disons que la Terre-habitée a de *longueur* 70,000 stades, et de *largeur* un peu moins de la moitié ‹2›; et, quant à la configuration, de comparer un pays, soit à une figure géométrique, soit à quelque objet familier

‹1› *Car, couper par membres &c.* Le grec dit : Διότι ἡ μὲν ΚΑΤᾺ μέλη (1393 μέρη) λαμβάνει περιγραφὴν ἔχοντα φυσικὴν ὈΡΘΏΣΕΙ τινὶ καὶ τύπῳ σημειώδει. Nous sommes presque persuadés que la véritable leçon devoit être : Διότι ἡ μὲν ΚΑῚ ΤᾺ μέλη λαμβάνει περιγραφὴν ἔχοντα φυσικὴν ἈΡΘΡΏΣΕΙ τινὶ καὶ τύπῳ σημειώδει. Nous avons même exprimé ce sens dans notre version.

Au surplus, il est facile de saisir la pensée de l'auteur. Le *membre*, μέλος, diffère du *morceau* [ou *partie*], μέρος. Le *morceau* [ou *partie*] est une portion *quelconque* du tout. Le *membre*, sans doute, est bien aussi une portion du tout ; mais il forme lui-même une espèce de tout : il a ses contours propres qui le circonscrivent ; et cette circonscription est *marquée* par *la nature* même, qui n'attache les *membres* les uns aux autres que par des *articulations*, ἀρθρώσει.

‹2› Strabon donnoit 70,000 stades à la *longueur* du continent depuis le cap Sacré de l'Ibérie, le cap Saint-Vincent d'aujourd'hui, jusqu'au cap des Coliaques, qui représente le cap Comorin ; et 29,300 stades de *largeur*, à la partie habitable du continent, comme on le verra dans la suite. G.

PAGE 84.

aux yeux, comme lorsque nous assimilons la Sicile à un triangle, l'Ibérie à un cuir de bœuf <1>, le Péloponnèse à une feuille de platane <2>. Mais ce sera toujours en proportion de la grandeur des espaces que les divisions plus générales conviendront davantage.

Ératosthène paroîtra donc avoir convenablement divisé la Terre-habitée en deux parties, l'une septentrionale, l'autre méridionale : la ligne formée par la chaîne des montagnes du Taurus, et par la Méditerranée qui se prolonge jusqu'aux Colonnes, marque cette division <3>.

Il a pareillement très-bien déterminé les limites de l'Inde*, et par plus d'un moyen ; par une chaîne de montagnes *, par un fleuve **, par deux mers *, par le nom unique ** donné à ce pays comme n'étant habité que par une seule et même nation *: c'est encore avec justesse qu'Ératosthène l'assimile à un quadrilatère, à un rhomboïde.

* Ou *de la première* SECTION. *Voyez* ci-dessus, *pag. 207.*

* *La chaine des montagnes du Taurus.*

** *L'Indus.*

* *La mer des Indes et le golfe de Bengale.*

** *L'Inde.*

* *Les Indiens.*

<1> Dans les *Extraits* faits par Planude, on lit de plus : *et la Bretagne*, c'est-à-dire *la Grande-Bretagne*, ou *l'Angleterre, à un poulain* : τὴν δὲ Βρεταννικὴν, τὴν μείζονα, πώλῳ.

<2> Les anciens géographes ont souvent parlé de ces sortes de ressemblances. Ils ont comparé la Terre-habitée, prise dans son ensemble, à une *chlamyde* ou manteau. Ils ont comparé de même à une *chlamyde* le plan de la ville d'Alexandrie, qu'ils appeloient χλαμυδοειδής. Ils comparoient l'Italie, tantôt à une *feuille de lierre*, tantôt à une *feuille de chêne* ; la Sardaigne, à une *plante de pied d'homme* ; l'île de Naxos, à une *feuille de vigne* ; l'île de Cypre, à une *peau de mouton* ; le Pont-Euxin, à un *arc Scythique tendu*.

Les premières monnoies du Péloponnèse, battues vers l'an 750 avant J. C., représentent une tortue, parce que cet animal y abonde, et que d'ailleurs sa forme, les compartimens et la hauteur de son écaille, sembloient offrir quelque ressemblance avec les divisions territoriales des petits états du Péloponnèse, et l'élévation montueuse du centre de cette contrée.

Les habitans de la Sicile prirent pour symbole trois cuisses et trois jambes disposées de manière que les genoux pliés représentent les trois caps de cette île et sa forme triangulaire. C'est ce que les antiquaires appellent le *Trinacrium*. Ce symbole s'est perpétué long-temps : j'ai dans ma collection une médaille d'argent *inédite* de Clodius Macer, dont voici la description : L. CLODI. MACRI. CARTHAGO. S. C. Tête de femme tourelée, avec une corne d'abondance sur l'épaule. Revers, SICILIA. Le *Trinacrium* avec la tête de Méduse au milieu : entre les cuisses trois épis de blé. Cette médaille semble annoncer que Macer, après s'être soulevé contre Néron dans Carthage, étoit parvenu à se rendre maître de la Sicile. Je ne me rappelle pas que les historiens aient parlé de ce fait. G.

<3> *La Terre-habitée, &c.* Le texte porte : Ἡ μὲν οὖν οἰκουμένη δίχα διῄρηται τῷ τε Ταύρῳ καὶ τῇ ἐπὶ στήλας θαλάττῃ· καλῶς. . . . . καὶ τοῦ νοτίου μέρους. Καὶ ἡ μὲν Ἰνδικὴ πεπεράτωται πολλοῖς. Cette ponctuation suppose après καλῶς une lacune, dont cependant aucun manuscrit ne porte la marque. M. de Bréquigny a cru pouvoir la suppléer au moyen de la glose marginale qui se trouve dans le manuscrit de Médicis ; et il a proposé de lire καλῶς εἰς τὰ τοῦ βορείου καὶ τοῦ νοτίου μέρους. Καὶ ἡ κ. τ. λ. C'est ce dernier sens que notre version exprime.

PAGE 84.

* Ou *de la seconde* SECTION. *Voyez* ci-dessus, *pag.* 207.

* L'Ariane.

* *Les Arianes.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 208.

* C'est-à-dire, *le côté oriental.*

Les bornes de l'Ariane * ne sont pas marquées avec autant de netteté, attendu que son côté occidental n'est pas distinctement tracé <1>. Toutefois, comme les trois autres côtés [de cette seconde SECTION] forment des lignes presque droites, et que, d'après sa dénomination *, elle doit uniquement comprendre ce qui appartient à un seul et même peuple*, ses limites sont encore suffisamment indiquées.

Mais quant à la troisième SECTION *, Ératosthène ne l'a d'aucune manière ni circonscrite, ni bornée. Nous venons de dire que le côté qui est commun à cette SECTION et à l'Ariane *, n'est pas distinctement tracé <2>. La ligne *méridionale* n'est prise qu'avec négligence, et ne borne point la SECTION de ce côté; ne faisant que la traverser, elle laisse en dehors les portions les plus avancées vers le sud <3> : d'ailleurs cette ligne ne représente point la plus grande *longueur* de la SECTION, car le côté *septentrional* est bien plus long <4>. Enfin, l'Euphrate, coulât-il en ligne droite, ne peut former le côté *occidental ;* les deux extrémités de ce fleuve ne se trouvant point sous le même méridien, pourquoi formeroit-il le côté *occidental* plutôt que le côté *méridional !* En outre, la distance de l'Euphrate aux mers de Cilicie et de Syrie <5> est si peu considérable, que l'on n'a point de motif pour ne pas comprendre dans cette troisième SECTION tous les pays où régnèrent Sémiramis et Ninus, qui sont toujours comptés au nombre des monarques *Syriens* <6>, et qui fondèrent, l'une la ville de

<1> *Voyez* la carte d'Eratosthène et celle de Strabon, qui seront jointes à cette traduction. G.

<2> Il me semble cependant qu'Ératosthène, bornant le côté occidental de l'Ariane par le méridien des Portes Caspiennes, qui ne diffère que de 20 minutes de celui des limites de la Carmanie (note 1, *p. 214*), avoit bien déterminé le côté commun à sa seconde et à sa troisième section. G.

<3> Cette ligne *méridionale* est la route depuis Babylone, par Suse et *Persepolis*, jusqu'aux frontières de la Carmanie, et qui, en effet, laissoit sur la droite beaucoup de terres qui devoient appartenir à la troisième section d'Ératosthène. Mais si, comme il y a lieu de le croire (note 4, *p. 208*), cet ancien ne s'est servi de la mesure de cette route que pour la réduire en ligne droite, l'objection de Strabon ne vaut rien, puisque la troisième section d'Ératosthène se trouvoit bornée par les côtes orientales du golfe Persique. G.

<4> Le côté du nord n'avoit que 800 stades de plus que celui du midi; mais ce dernier côté s'inclinoit au sud-est. G.

<5> C'est le fond de la Méditerranée depuis *Issus* jusqu'en Ægypte. G.

<6> Suivant ce que Strabon dit au livre

Babylone, où cette reine fixa son séjour, l'autre la ville de Ninive <1>, métropole de la Syrie <2>; sur-tout, lorsqu'encore aujourd'hui, au-delà comme en-deçà de l'Euphrate, on ne se sert que d'une même langue. Démembrer de la sorte un corps de nation * si célèbre, pour en placer quelques parties [dans d'autres SECTIONS] avec des peuples qui lui sont étrangers, c'est une chose peu convenable. Ératosthène ne peut dire qu'il y ait été forcé par le trop d'étendue qu'auroit alors sa troisième SECTION : quand elle s'étendroit jusqu'à la mer et jusqu'aux frontières <3> tant de l'Arabie-Heureuse <4> que de l'Ægypte, sa grandeur n'égaleroit pas encore celle de l'Inde, ni même celle de l'Ariane <5>. Il eût donc été beaucoup mieux d'en reculer les bornes comme nous venons de dire *, et d'y comprendre ce qui reste d'espace jusqu'à la mer de Syrie. Alors le côté *méridional* de cette troisième SECTION ne seroit plus tel qu'Ératosthène le décrit, et ne formeroit point une ligne droite : mais, au sortir de la Carmanie, il suivroit le rivage de la mer à la droite du golfe Persique, jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate; de là, il iroit joindre les limites de la Mésène <6>

PAGE 84.

* La nation des *Assyriens* ou *Syriens*.

* *Jusqu'à la mer, et aux frontières de l'Arabie-Heureuse et de l'Ægypte.*

XVI, *pag. 736*, les pays qu'il veut ici faire entrer dans la troisième SECTION, étoient compris sous le nom de Syrie, et la Syrie elle-même étoit comprise dans l'Assyrie.

<1> Nous nous servons ici du nom le plus connu; mais Strabon donne à cette ville le même nom qu'au prince, Νῖνος.

<2> La Syrie, proprement dite, s'étendoit depuis les bords de la Méditerranée jusqu'à l'Euphrate : entre l'Euphrate et le Tigre étoit la Mésopotamie, et au-delà du Tigre l'Assyrie. Toutes ces contrées, jadis, portoient le nom de Syrie. J'ai dit, note 1, *p. 212*, que les Hébreux appeloient la Mésopotamie, *la Syrie des rivières* : et le nom d'Assyrie ne paroît être autre chose que celui de Syrie précédé d'un article. — *Ninus* ou Ninive étoit sur la rive orientale du Tigre; ses ruines se nomment encore Nino.

Suivant Pezron, le règne de Ninus remonte à 2291 ans avant J. C.; celui de Sémiramis, à 2239 avant la même époque. Ninive et Babylone existoient avant ces souverains, qui n'ont fait que les agrandir et les embellir. G.

<3> *Jusqu'aux frontières.* Nous lisons τῶν ὅρων, au-lieu de τῶν ὀρῶν, *jusqu'aux montagnes.*

<4> Chez les anciens, le nom d'Arabie-Heureuse n'étoit pas borné, comme parmi nous, à un canton de cette vaste contrée. Tout ce qui est au midi du parallèle de l'extrémité orientale du golfe Arabique, s'appeloit Arabie-Heureuse. G.

<5> Quoi qu'en dise Strabon, la section qu'il propose seroit plus grande que l'Ariane.

<6> La Mésène comprenoit les terres basses et sablonneuses que traversoit l'Euphrate immédiatement avant de se rendre dans le golfe Persique. Le nom de Mésène s'étendoit un peu à l'ouest du fleuve. G.

PAGE 85. et de la Babylonie, où commence l'isthme qui sépare l'Arabie-Heureuse du reste du continent; enfin, traversant cet isthme, il se prolongeroit jusqu'au fond du golfe Arabique, jusqu'à Péluse *, même jusqu'à l'embouchure du Nil à Canope *. Tel seroit le côté *méridional*. Quant au côté *occidental*, il seroit tracé par la mer, depuis Canope jusqu'en Cilicie ‹1›.

* *Tineh.*

* *Maadié*, ou *le Passage*, *près d'Aboukir.*

La quatrième SECTION se composeroit de l'Arabie-Heureuse, du golfe Arabique, de toute l'Ægypte et de l'Æthiopie. Sa *longueur* seroit déterminée au moyen de deux méridiens qui passeroient, l'un par le point le plus occidental, l'autre par le point le plus oriental de tout cet espace; et sa *largeur* seroit fixée par deux parallèles, passant, l'un par le point le plus septentrional, l'autre par le point le plus méridional ‹2› : car, lorsqu'il s'agit de figures irrégulières, dont la *longueur* et la *largeur* ne peuvent se déterminer par la dimension de chacun des côtés, c'est ainsi qu'on doit procéder.

En général observons bien ceci : la *longueur* et la *largeur* ne se prennent point, pour les parties, dans le même sens que pour le tout. Quand il est question du tout, on appelle *longueur* la plus grande distance, et la plus petite se nomme *largeur*. Mais quand on parle des parties, n'importe en quel sens leur dimension soit la plus grande, on appelle *longueur* la distance parallèle à la *longueur* du tout, sans s'inquiéter si la dimension qui reste pour la *largeur* est plus grande que la *longueur*. Ainsi, la *longueur* de toute la Terre-habitée se mesurant de l'est à l'ouest, sur une ligne tirée parallèlement à l'équateur, et sa *largeur* se prenant du sud au nord, dans la direction du méridien, c'est dans un sens parallèle à cette *longueur* et à cette *largeur* que doivent se mesurer la *largeur* et la *longueur* des parties de cette même Terre-habitée. Par là on indique mieux, d'abord, la grandeur de toute la Terre-habitée; ensuite, la

‹1› *Il seroit tracé par la mer, &c.* C'est-à-dire, le long des côtes de l'Ægypte, de la Palestine et de la Syrie, jusqu'au fond du golfe d'*Issus*, où commençoit la Cilicie. G.

‹2› Ératosthène auroit reproché à Strabon la trop grande étendue de cette section, qui embrasseroit 30° de longitude et 22° de latitude. Il valoit mieux faire une section de l'Arabie, et une autre de l'Ægypte et de l'Æthiopie. G.

position de ses différentes parties, leur figure, et le sens dans lequel les unes sont plus grandes ou plus petites que les autres. PAGE 85.

Ératosthène, au contraire, après avoir mesuré la *longueur* de la Terre-habitée, sur une ligne, supposée droite, qui, partant des Colonnes d'Hercule, traverse les Pyles Caspiennes et longe le Caucase ‹1›, mesure ensuite la *longueur* de sa troisième SECTION sur une ligne tirée des Pyles Caspiennes à Thapsaque ‹2›, et la *longueur* de la quatrième SECTION sur une autre ligne qui, partant de Thapsaque et traversant Héroopolis ‹3› ainsi que le pays renfermé entre les bouches du Nil, se prolonge nécessairement jusqu'aux environs de Canope et d'Alexandrie; car c'est là que se trouve la dernière bouche de ce fleuve, appelée Canopique ou Héracléotique ‹4›. Mais, soit qu'il considère ces deux dernières *longueurs* * comme formant une seule ligne droite, soit qu'il les donne comme formant un angle à Thapsaque, certes, aucune des deux n'est parallèle à la *longueur* de la Terre-habitée : lui-même en fournit la preuve.

* C'est-à-dire, *de la troisième et quatrième SECTION.*

En effet, selon Ératosthène, la ligne sur laquelle se mesure la *longueur* de la Terre-habitée, ne s'écartant point de la direction des montagnes du Taurus et traversant la Méditerranée jusqu'aux Colonnes d'Hercule, rase le Caucase* et passe par Rhodes ainsi que par Athènes. Il dit pareillement que, de Rhodes à Alexandrie, en suivant le méridien sous lequel les deux villes sont situées, on ne trouve guère moins de 4000 stades ‹5›. On doit donc compter aussi 4000 stades PAGE 86.

* Il s'agit du Caucase qui borne l'Inde au nord.

‹1› C'est le diaphragme dont j'ai parlé. G.

‹2› Cette ligne, comme je l'ai dit note 2, *p. 214*, ne s'inclinoit que d'environ 30 minutes sur le diaphragme. L'observation générale de Strabon n'en est pas moins juste. G.

‹3› *Héroopolis* ou la ville des Héros étoit située à l'extrémité septentrionale et occidentale du golfe Arabique, un peu plus au nord que la moderne Suez. Voyez mes *Recherches sur le golfe Arabique*, p. 181-184. G.

‹4› Canope est Aboukir. Le nom d'Héracléotique que portoit aussi l'embouchure Canopique, lui venoit d'une ville d'Héraclée, située entre Canope et l'embouchure du Nil, appelée maintenant Maadié. G.

‹5› C'est une erreur commune à Ératosthène, à Hipparque et à Strabon, d'avoir cru Rhodes et Alexandrie sous le même méridien. Ces villes diffèrent en longitude de 2° 22′ 45″.

Ératosthène avoit mesuré la distance du parallèle de Rhodes à celui d'Alexandrie, et l'avoit trouvée de 3750 stades ou 5° 21′

PAGE 86. entre le parallèle de Rhodes et celui d'Alexandrie. Or le parallèle d'Héroopolis est ou le même, ou seulement un peu plus *méridional* que celui d'Alexandrie <1>. Dès-lors, toute ligne, soit droite, soit brisée, qui viendroit à couper le parallèle d'Héroopolis ainsi que celui de Rhodes et des Pyles Caspiennes, ne sauroit être censée suivre la direction d'aucun de ces deux parallèles. Ici, donc, les *longueurs* sont mal indiquées. Celles des SECTIONS septentrionales ne le sont pas mieux ; mais [laissant cela] retournons à Hipparque, et voyons ce qu'il ajoute.

Continuant d'attribuer à Ératosthène des propositions que celui-ci n'établit point <2>, il attaque toujours en géomètre ce qu'Ératosthène n'avance que d'une manière générale : — « Ératosthène » [nous dit-il] compte de Babylone aux Pyles Caspiennes, 6700 » stades. De Babylone aux confins de la Perside et de la Carmanie, » il compte plus de 9000 stades *, et cela sur une ligne droite qu'il » dirige vers le levant équinoxial, et qu'il suppose tomber perpen- » diculairement sur le côté commun à sa seconde et à sa troisième » SECTION. De ce système résulte un triangle rectangle *, qui a » son angle droit aux frontières de la Carmanie, et dont néan- » moins [d'après les mesures d'Ératosthène] l'hypoténuse se trouve » moindre que l'un des deux autres côtés. Il faut donc (conclut » Hipparque) attribuer la Perside à la seconde SECTION <3>. » —

* *Voyez* la note 4, *pag. 208. Voyez* aussi *pag. 211, 213.*

* *Voy.* ci-dessous, *pag. 225.*

25″, comme Strabon le dira dans ce livre. *Voyez* aussi Pline, *lib. V, cap. 36.* Suivant les observations modernes, Ératosthène ne s'est trompé que de 4 minutes 15 secondes. G.

<1> *Héroopolis* étoit d'environ 1° 20′ plus au midi qu'Alexandrie, not. 3, *p. 223.* Ptolémée met un degré de différence entre les parallèles de ces villes. G.

<2> Littéralement, *se forgeant derechef à lui-même des propositions - supposées - établies ;* πάλιν γὰρ πλάσας ἑαυτῷ λήμματα.

<3> L'hypoténuse de ce triangle supposé, ou la ligne tirée de Babylone aux Portes Caspiennes, n'ayant que 6700 stades, se trouvoit plus courte que chacun des deux autres côtés, parce que la ligne menée de Babylone aux frontières de la Carmanie en avoit 9170, et celle tirée de ces frontières aux Portes Caspiennes en avoit plus de 9000, selon Ératosthène. *Voyez* ci-devant, *p. 212*, et la note 1. D'où il résultoit, suivant Hipparque, que les frontières de la Carmanie devoient être plus orientales que les Portes Caspiennes, et qu'alors la Perse se trouvoit nécessairement comprise dans la seconde et non dans la troisième section d'Ératosthène, puisqu'elle étoit à l'est du méridien des Portes Caspiennes, qui limitoit ces deux sections. Strabon fait voir le vice du raisonnement d'Hipparque. G.

A cela

A cela nous avons déjà * répondu, que ni la ligne tirée de Babylone à la Carmanie n'étoit donnée pour un parallèle, ni celle qui partage les deux SECTIONS pour un méridien. Ainsi, rien de ce qu'Hipparque dit ici ne prouve contre Ératosthène, non plus que tout ce qui va suivre.

PAGE 86.

* *Voyez* ci-dessus *pag. 210* et *214*.

En effet, Ératosthène ayant compté d'abord, des Pyles Caspiennes à Babylone, le nombre de stades qui vient d'être dit *, puis, de ces mêmes Pyles Caspiennes à Suse, 4900 stades, et, de Babylone à Suse, 3400 stades ‹1›; Hipparque, derechef, part de ses premières hypothèses, et prétend que, si l'on joint par des lignes les Pyles Caspiennes, Suse et Babylone, il en résulte un triangle obtusangle, dont l'angle obtus est à Suse, et dont les côtés ont les dimensions données ci-dessus: — « Dès-lors (conclut Hipparque), 1.° le méridien » des Pyles Caspiennes coupera le parallèle de Babylone et de » Suse, 4400 stades plus à l'ouest que ne le coupe la ligne droite » tirée de ces mêmes Pyles Caspiennes aux confins de la Perside » et de la Carmanie ‹2›; 2.° cette dernière ligne, formant avec le » méridien des Pyles Caspiennes, un angle de 45 degrés * ‹3›, » se dirigera entre le midi et le levant équinoxial: or, comme le » cours de l'Indus est parallèle à cette même ligne, le fleuve se » trouvera, au sortir des montagnes, se diriger, non vers le midi, » comme le veut Ératosthène, mais entre le midi et le levant équi- » noxial, ainsi qu'il est marqué dans les anciennes cartes. » —

* C'est-à-dire *6700 stades*.

PAGE 87.

* Littéralement, *un demi-angle droit*.

‹1› Les cartes de d'Anville mettent 4300 stades de 833 $\frac{1}{3}$ entre Suse et les Portes Caspiennes, et 3480 stades de 1111 $\frac{1}{9}$ entre Suse et Babylone. G.

‹2› La conclusion d'Hipparque n'a pu être aussi directe que Strabon l'annonce. Peut-être manque-t-il quelque chose à son texte; car avant d'avoir la distance du méridien des Portes Caspiennes aux limites de la Carmanie, il falloit connoître la distance de Suse au méridien de ces Portes. La résolution des différens triangles que traçoit Hipparque, me fait trouver que ce dernier intervalle devoit être selon lui, et peut-être selon Ératosthène, de 1370 stades. Cette somme, jointe aux 3400 stades de Babylone à Suse et aux 4400 depuis le méridien des Portes jusqu'aux limites de la Carmanie, donne 9170 stades pour la distance de ces limites à Babylone. On a vu Strabon le faire tantôt de 9000 stades, tantôt de 9200. G.

‹3› D'après les données précédentes, cet angle est de 43° 5'. *Voyez* au surplus, pour tous ces objets, mes *Recherches sur le système d'Hipparque*, et la figure des triangles hypothétiques que traçoit ce géographe, *p. 213*. G.

PAGE 87.

Mais, comment accorder que le triangle en question soit obtusangle, si on n'accorde pas que celui qui le contient soit rectangle * ! Comment accorder que la ligne tirée de Babylone à Suse et formant un des côtés du triangle obtusangle, suive la direction d'un parallèle, si on ne l'accorde pas pour toute la ligne qui [de Babylone, passant par Suse] se prolonge jusqu'à la Carmanie ! Enfin, comment accorder jamais que la ligne tirée des Pyles Caspiennes aux confins de la Carmanie soit parallèle au cours de l'Indus ! Toutefois, sans ces conditions, le raisonnement d'Hipparque porte à faux.

* *Voyez* ci-dessus, *p. 224*, et la note 3, *ibid.*

— « En outre, ajoute Hipparque ⟨1⟩, Ératosthène lui-même a » dit que la figure de l'Inde étoit un rhomboïde * : ainsi, comme » le côté oriental de cette contrée (sur-tout la partie où se trouve » le dernier cap *, qui, en même temps, est plus méridional que » le reste de la côte) avance beaucoup vers l'est, il doit en être » de même du côté formé par l'Indus. » — Mais, dans tout ceci, notre censeur parle en géomètre rigoureux, sans néanmoins établir rien de probable ⟨2⟩.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 207.*

* *Le cap Comorin d'aujourd'hui.*

⟨1⟩ *Ajoute Hipparque.* Ces deux mots ne sont pas dans le texte; mais nous avons cru devoir les suppléer, parce qu'autrement nous n'aurions pu faire en sorte que Strabon ici ne parût point, d'une part, couper le fil de ses propres raisonnemens, et de l'autre part attribuer, soit à Hipparque, soit à Ératosthène, des opinions contraires aux systèmes géographiques de ces auteurs. En effet, Strabon a déjà dit, et par la suite il répétera, que Ératosthène donnoit à l'Inde la figure d'un rhomboïde : mais on reconnoîtra également, d'après différens passages de notre géographe, que c'étoit Hipparque seul qui supposoit à l'Indus un cours dirigé du nord au sud-est, tandis que, suivant Ératosthène, ce fleuve couloit droit du nord au sud.

⟨2⟩ *Mais dans tout ceci &c.* Le texte porte : Πάντα δὲ ταῦτα λέγει ΟΥ γεωμετρικῶς ἘΛΕΓΧΩΝ, ΟΥ ΠΙΘΑΝΩ͂Σ.

La version Latine adoptée par Xylander, *Hæc omnia dicit* NEQUE *geometricè* REFUTANS, NEQUE PROBABILITER, nous paroît ne former aucun sens.

Le traducteur Italien ne s'exprime pas plus clairement, lorsqu'il dit : *Le quali tutte cose son dette da lui con prove fondate,* NE *su la geometria,* NE SU IL VERISIMILE.

Casaubon a proposé de lire : Πάντα δὲ ταῦτα λέγει ὩΣ γεωμετρικῶς &c.; et cette leçon ne lève qu'en partie la difficulté.

M. de Bréquigny, pensant que tout le passage se rapportoit uniquement à Ératosthène, avoit rendu cette dernière phrase de la manière suivante : *Mais Ératosthène, en disant cela, ne le rapporte pas comme une chose certaine et selon la rigueur géométrique ;* mais, d'après ce que nous venons d'observer dans la note 1, Strabon ne pouvoit imputer à Ératosthène d'avoir dit, *Que le cours de l'Indus devoit se diriger du nord au sud-est.*

M. de Siebenkees a jugé que la première négation, ΟΥ, devoit être absolument retranchée, et la version Latine ainsi reformée :

Après s'être fait à lui-même ces difficultés gratuites, il finit par dire : — « Si l'erreur [d'Ératosthène] ne rouloit que sur de médiocres distances, elle seroit excusable : mais comme elle porte sur des milliers de stades, on ne sauroit la pardonner; sur-tout, lorsque lui-même a prononcé qu'à une distance de 400 stades ‹1›, comme celle qui se trouve entre le parallèle d'Athènes et celui de Rhodes ‹2›, les changemens de latitude ‹3› deviennent *sensibles.* » — PAGE 87.

‹4› Mais ces changemens *sensibles* [que produit la différence des latitudes] ne sont pas tous d'une unique espèce ; et, pour qu'ils nous deviennent en effet *sensibles*, il faut, suivant leur nature, tantôt plus, tantôt moins de distance ; plus, quand nous ne devons juger la latitude * que sur la foi de nos yeux, ou d'après les productions de la terre, d'après la température de l'air ; moins, quand nous pouvons la reconnoître à l'aide de gnomons ou d'autres instrumens

* Littéralement, *le climat.*

Hæc omnia profert geometricis, NON VERISIMILIBUS UTENS ARGUMENTIS.

Aucune de ces interprétations ne nous paroissant satisfaisante, nous avons supposé que le texte pouvoit être altéré, non-seulement par l'interpolation de la première négation, ΟΥ, comme M. de Siebenkees l'a pensé avant nous, mais encore par la transposition d'une virgule, de sorte que la véritable leçon devroit être : Πάντα δὲ ταῦτα λέγει γεωμετρικῶς, ἘΛΕΓΧΩΝ ΟΥ ΠΙΘΑΝΩ͂Σ.

‹1› Il est ici question du stade de 700 au degré. Géminus fixe aussi à 400 stades, c'est-à-dire, à environ 12 lieues, l'intervalle au-delà duquel l'aspect du ciel change sensiblement. *Element. astronom. p. 12, 30, in Uranolog.* G.

‹2› 400 stades de 700 au degré valent 34′ 17″ de latitude. La distance des parallèles d'Athènes et de Rhodes est, selon nos astronomes, de 1° 36′ 30″. G.

‹3› *Les changemens de latitude.* Le grec dit simplement, *les changemens*, τὰ παραλλάγματα. Mais on voit qu'il s'agit ici des *changemens* produits par la différence de latitude.

‹4› Dans le passage qui va suivre, le texte est visiblement altéré : Ἔστι δὲ τὸ πρὸς αἴσθησιν οὐχ ἁπλοῦν· ἀλλὰ τὸ μὲν ἐν πλάτει μείζονι, τὸ δ' ἐλάττονι (manuscrits 1393, 1394, 1408, τὸ δ' ἐν ἐλάττονι)· ΜΕΙΖΟΝΙ ΜΕΝ ἘΝ αὐτῷ τῷ ὀφθαλμῷ ΠΙΣΤΕΥΟΜΕΝΗ, καρποῖς ἢ κράσεσιν ἀέρων πρὸς τὴν τῶν κλιμάτων ΚΡΑΣΙΝ· ἐλάττονι δ' ἂν δι' ὀργάνων γνωμονικῶν, ἢ διοπτρικῶν. Casaubon regardoit tout cet endroit comme extrêmement difficile à expliquer; il croyoit seulement entrevoir qu'au lieu de μείζονι μὲν ἐν αὐτῷ, il faudroit peut-être lire, μείζονι μὲν οὖν, ou μείζονι μὲν, ἂν αὐτῷ, ou enfin, ἐν μείζονι μὲν, αὐτῷ κ. τ. λ. Saumaise a proposé de lire ainsi toute la phrase : Ἔστι δὲ τὸ πρὸς αἴσθησιν οὐχ ἁπλοῦν, ἀλλὰ τὸ μὲν ἐν πλάτει μείζονι, τὸ δ' ἐλάττονι. ΜΕΙΖΟΝΙ ΜΕΝ, ΕἸ αὐτῷ τῷ ὀφθαλμῷ ΠΙΣΤΕΥΟΜΕΝ, Ἢ καρποῖς, ἢ κράσεσιν ἀέρων πρὸς τὴν τῶν κλιμάτων ΚΡΙΣΙΝ, ἐλάττονι δ', ἂν δι' ὀργάνων γνωμονικῶν, ἢ διοπτρικῶν. Cette restitution peut paroître assez plausible; mais il s'en faut bien qu'elle suffise pour tout éclaircir. Nos manuscrits ne fournissant d'ailleurs aucun secours, nous avons été réduits ici, comme en bien d'autres passages, à tâcher de deviner quelle pouvoit avoir été l'idée de notre auteur.

PAGE 87. mathématiques 〈1〉. Sans doute, si c'est à l'aide du gnomon que vous cherchez à déterminer le parallèle d'Athènes ou celui de Rhodes et de la Carie, les différences qui résultent d'un intervalle de 400 stades * vous deviendront *sensibles*. Mais, lorsqu'un géographe, pour tracer une ligne qu'il mène de l'est à l'ouest * en lui donnant une largeur de 3000 stades 〈2〉, se sert d'une chaîne de montagnes longue de 40,000 stades, ainsi que d'une mer qui se prolonge l'espace de 30,000 autres stades 〈3〉; et qu'ensuite, voulant indiquer la situation des différentes parties de la Terre-habitée relativement

PAGE 88. à cette ligne, il qualifie les unes de *méridionales*, les autres de *septentrionales* *, et enfin compose, de diverses contrées, ce qu'il appelle des SECTIONS 〈4〉; alors nous devons bien examiner dans quelle acception il prend les termes, dans quel sens il dit que tel côté [d'une SECTION] est le côté du nord, et tel autre le côté ou du midi, ou de l'est, ou de l'ouest. S'il n'a pas soin d'éviter les grandes erreurs, on a droit de lui en faire des reproches; s'il ne néglige

* *34' 17" de latitude.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 172, 173* et *208.*

* *Voyez* ci-dessus, *ibid.*

〈1〉 *De gnomons ou d'autres instrumens mathématiques.* Littéralement, *les instrumens gnomoniques ou dioptriques*, δι' ὀργάνων γνωμονικῶν, ἢ διοπτρικῶν.

— Le gnomon est un grand style élevé perpendiculairement, qui sert à mesurer les ombres, à connoître la hauteur du soleil sur l'horizon, et par conséquent les latitudes des lieux.

Les anciens avoient un instrument nommé *dioptra*; il étoit composé de deux règles armées de pinnules. Ces règles, attachées par un pivot à l'une de leurs extrémités, s'ouvroient comme nos compas; et l'écartement de leurs extrémités supérieures, mesuré sur une troisième règle, ou sur une portion de cercle, servoit à estimer la distance des astres et les diamètres du soleil et de la lune. G.

〈2〉 Notre géographe, plus bas *(p. 232* de notre version*)*, répétera qu'Ératosthène donnoit 3000 stades de largeur à la chaîne du Taurus et ensuite à la Méditerranée, dont il se servoit comme d'une ligne qui partageoit la Terre-habitée en deux parties, l'une septentrionale et l'autre méridionale : Οἷον ἐν ΤΩ͂Ι ΠΛΑΤΕΙ τοῦ Ταύρου παντὸς καὶ τῆς μέχρι στηλῶν θαλάττης ὑποκειμένων τρισχιλίων σταδίων κ. τ. λ.

〈3〉 C'est toujours le diaphragme dont j'ai parlé, sur lequel on mesuroit environ 30,000 stades, depuis le cap *Sacré* de l'Ibérie, à travers la Méditerranée, jusqu'à *Issus*; et environ 40,000 stades, le long de la chaîne du *Taurus*, depuis *Issus* jusqu'à *Thinæ*.

Les 3000 stades de large que Strabon suppose à cette ligne, représentent la largeur de la chaîne du *Taurus*, de l'Asie mineure et même de la Méditerranée. Ce n'est ici qu'une approximation grossière pour disculper Ératosthène des reproches que lui faisoit Hipparque. Ératosthène n'a jamais prétendu ne donner la position de lieux qu'à 3000 stades près, puisqu'on vient de le voir distinguer des distances de 400 stades seulement. G.

〈4〉 Littéralement, *Petits-Carreaux* et *Sections*, πλινθία καὶ σφραγῖδας. *Voyez* ci-dessus, note 3, *pag. 206.*

que les petites, on doit les lui pardonner. Mais ici, rien ne prouve au fond qu'Ératosthène en ait commis de graves ou de légères : car, d'un côté, ce qu'il peut avoir dit concernant de si grands intervalles, ne sauroit être soumis à un examen géométrique; et de l'autre côté, jamais son censeur, quand il essaie de raisonner en géomètre, ne fonde ses argumens sur une base réelle; tous portent sur des suppositions gratuites. PAGE 88.

§. IX. Examen de la quatrième SECTION.

A L'ÉGARD de la quatrième SECTION, sans doute Hipparque raisonne mieux ‹1›; mais il ne laisse pas de montrer encore son desir de critiquer, ainsi que son obstination à partir de ses premières hypothèses ou d'autres de même genre.

Hipparque a raison, par exemple, quand il dit qu'Ératosthène donne mal-à-propos, pour *longueur* de cette quatrième SECTION, la ligne tirée de Thapsaque en Ægypte*, comme si la diagonale d'un parallélogramme pouvoit en désigner la *longueur*. En effet, Thapsaque et la côte d'Ægypte, loin de se trouver sous le même parallèle, sont sous deux parallèles bien distans l'un de l'autre ‹2›, et par rapport auxquels la ligne tirée de Thapsaque en Ægypte, est une ligne oblique, une espèce de diagonale.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 223*; et ci-dessous la note 1, *pag. 231*. *Voyez* aussi *pag. 233* et *234*.

Mais, quand Hipparque s'étonne de ce qu'Ératosthène n'a voulu compter de Péluse à Thapsaque que 6000 stades, et lorsqu'en même temps il prétend que la distance entre ces deux villes est de plus de 8000 stades ‹3›, Hipparque a tort. Il commence par démontrer que le parallèle de Péluse est de 2500 stades plus méridional que celui de

‹1› Le texte porte : Βέλτιον δ' περὶ τῆς τετάρτης ΛΕΓΕΙΝ μερίδος· mais nous lisons avec M. Tyrwhitt, ΛΕΓΕΙ.

‹2› La différence en latitude entre Thapsaque et Péluse est d'environ 4° 27′. G.

‹3› *Plus de 8000 stades.* Nous lisons, dans le texte, ὀκτακισχιλίων, au lieu de ἑπτακισχιλίων. Casaubon nous avoit averti que l'ancienne version Latine supposoit en effet la leçon ὀκτακισχιλίων. Notre beau manuscrit 1394 vient à l'appui de cette leçon, puisque, un peu plus bas, où il est question de la même mesure, on y lit distinctement ὀκτακισχιλίων. D'ailleurs, voici une observation qui prouve invinciblement la justesse de cette restitution :

— Comme Hipparque donnoit 7195 stades à la portion du méridien de Thapsaque, compris entre cette ville et le parallèle de Péluse, et 5000 stades depuis l'intersection de ces lignes jusqu'à Péluse, il a dû conclure la distance de Péluse à Thapsaque, en ligne droite, de 8762 stades. *Voyez* mes *Recherches sur Hipparque*, pag. 32. G.

PAGE 88. Babylone ‹1›; puis, supposant établi par Ératosthène que le parallèle de Thapsaque est de 4800 stades ‹2› plus septentrional que celui de Babylone, — « De ces données, nous dit Hipparque, il résulte » que, de Thapsaque à Péluse, il y a plus de 8000 stades ‹3›. » —

Comment prouve-t-on qu'Ératosthène comptoit 4800 stades de distance entre le parallèle de Babylone et celui de Thapsaque ? voilà toujours ce que je demande. Ératosthène dit bien que cette distance se trouve entre les deux villes, mais non pas qu'elle existe entre leurs parallèles; puisqu'il ne prétend point que Thapsaque et Babylone soient situées sous le même méridien, et qu'au contraire, dans son système, comme Hipparque lui-même le démontre *, Babylone doit être de plus de 2000 stades ‹4› plus orientale que Thapsaque. D'ailleurs, nous avons cité * le passage dans lequel Ératosthène dit positivement, que le Tigre et l'Euphrate entourent la Mésopotamie et la Babylonie, et que la plus grande partie de

PAGE 89. l'enceinte est formée par l'Euphrate, lequel, coulant d'abord du nord au sud, tourne ensuite à l'est, puis revient au sud se décharger dans la mer. Sans doute, ce dernier fleuve, tant qu'il coule du nord au sud, peut être censé suivre le méridien; mais il s'en écarte dès qu'il tourne vers l'est et vers Babylone, et dès-lors son cours n'est plus direct, puisqu'il forme le circuit dont nous avons parlé.

Si Ératosthène dit que, de Thapsaque à Babylone, on compte 4800 stades *, il a soin d'ajouter, *en suivant l'Euphrate :* et c'est évidemment exprès, afin d'empêcher qu'on ne regarde cette

* *Voyez* la note 1, *pag. 214. Voyez* également, ci-dessous, *pag. 233*, et *ibid.* la note 4.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 209, 211, 212* et *217*.

* *Voyez* la note 1, *pag. 205. Voyez* aussi *pag. 206, 211, 213* et *217*.

‹1› Différence en latitude, selon Hipparque, 2° 46′ 17″; selon nos géographes, cette différence est de 2° 12′. G.

‹2› Je crois que Strabon ou ses copistes se trompent, et qu'il faut lire 4695 stades. On a vu ci-dessus, *page 215*, dans le texte, que les 4800 stades de Thapsaque à Babylone formoient, suivant Hipparque, l'hypoténuse d'un triangle; ainsi ils ne pouvoient donner, selon lui, la distance des parallèles de ces villes. Et comme il croyoit que le parallèle de Babylone rencontroit le méridien de Thapsaque à mille stades de distance à l'ouest, il a dû conclure que l'intervalle de ces villes en latitude, étoit de 4695 stades seulement, ou de 6° 42′ 26″. Selon les modernes, cette distance n'est que de 2° 15′. G.

‹3› Lisez *8762 stades*. Voyez la note 3, *pag. 229*. G.

‹4› *De plus de 2000 stades &c.* C'est là ce que le texte porte; mais d'après ce qui est dit plus bas, *pag. 233*, il paroît certain qu'ici l'on devroit lire *2400*.

mesure ni comme mesure de la route directe, ni comme mesure de l'intervalle qui sépare les deux parallèles. Or, dès qu'une fois ces deux points ne sont point accordés, en vain démontreroit-on que, dans cette hypothèse, si l'on construisoit un triangle rectangle par trois lignes, la première menée de Thapsaque à Péluse, et les deux autres tirées, l'une depuis Thapsaque, l'autre depuis Péluse, jusqu'au point où le parallèle de Thapsaque coupe le méridien de Péluse <1>, celui des côtés formant l'angle droit, qui suivroit le méridien, se trouveroit excéder en longueur l'hypoténuse tirée de Thapsaque à Péluse. PAGE 89.

Ce qu'Hipparque ajoute tombe également de soi-même, n'étant que la conséquence d'une proposition qui n'est point admise, puisqu'on n'accorde pas que, de Babylone au méridien des Pyles Caspiennes, la distance soit de 4800 stades <2>: Hipparque, comme nous l'avons prouvé, fonde ce calcul sur des bases qu'Ératosthène n'adopte point. Mais, voulant détruire ce que celui-ci établit, Hipparque suppose que, de Babylone à la ligne tirée, comme le dit Ératosthène, des Pyles Caspiennes aux confins de la Carmanie, on trouve plus de 9000 stades <3>; et sur cette base il appuie sa démonstration.

§. X.

Nouvelles observations, tant sur le défaut commun à toutes les SECTIONS d'Ératosthène, que sur l'injustice d'Hipparque à l'égard de cet auteur.

CE n'est donc rien de tout cela qu'on doit objecter à Ératosthène. Ce qu'on pourroit alléguer contre lui, le voici <4> :

<1> Il est facile de voir que le texte est corrompu dans cet endroit, où il ne peut être question ni du parallèle de Thapsaque, ni du méridien de Péluse, mais seulement du méridien de Thapsaque et du point où ce méridien coupe le parallèle de Péluse. Il manque aussi quelque chose au raisonnement de Strabon; car je ne vois pas comment l'un des côtés du triangle rectangle dont il parle, pouvoit se trouver plus long que son hypoténuse. G.

<2> Ou plus exactement 4770 stades. On a vu dans le texte, à la *page 225*, que, suivant Hipparque, il y avoit de Babylone à Suse 3400 stades, et dans la note 2, *p. 225*, qu'il comptoit de Suse au méridien des Portes Caspiennes, 1370 stades. G.

<3> Lisez *9200 stades*. Voyez la note 4, *pag. 208*. G.

<4> Nous demandons grâce aux lecteurs pour tout le passage qui va suivre. Embarrassés, d'abord par l'incertitude de quelques leçons qui paroissent évidemment corrompues, et ensuite par la foule des détails subtils (nous avons presque dit minutieux et superflus) que Strabon accumule ici, non-seulement nous ne sommes point certains d'avoir en effet saisi son idée, mais encore nous

PAGE 89. Quand vous voulez désigner, ne fût-ce que d'une manière générale, des *grandeurs* et des *figures*, vous devez vous faire une règle quelconque, laquelle peut seulement être tantôt plus, tantôt moins stricte. Après avoir posé que la largeur de l'espace occupé par les montagnes qui se prolongent vers le levant équinoxial, comme aussi par la mer qui s'étend jusqu'aux Colonnes d'Hercule, est par-tout de 3000 stades *; prétendez-vous ensuite estimer, comme une seule et même ligne, différentes lignes que vous tirez dans la largeur de cet espace ! on vous le permettra plutôt pour les lignes qui seroient parallèles à ce même espace, que pour celles qui le couperont; et, parmi ces dernières, plutôt pour celles qui le couperont en-dedans, que pour celles qui le couperont en-dehors; plutôt aussi pour celles qui, vu leur peu d'étendue, ne sortiront pas de l'espace, que pour celles qui en sortiront; plutôt enfin pour des lignes d'une certaine longueur, que pour des lignes fort courtes, parce que c'est dans les grandes étendues que l'inégalité des longueurs et la différence des figures se reconnoissent le moins aisément.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 228.*

PAGE 90. Par exemple, dès que vous donnez 3000 stades de *largeur* au Taurus pris dans sa totalité, ainsi qu'à la mer qui se prolonge jusqu'aux Colonnes d'Hercule *, on se figure un parallélogramme qui embrasse totalement et les montagnes du Taurus et la mer.

* *Voyez* la note 1, *pag. 228.*

craignons de n'avoir pu, quoiqu'en nous permettant de paraphraser beaucoup son texte, parvenir à rendre nettement celle que nous lui attribuons, et qui nous paroît se réduire à ceci :

Sans doute Ératosthène, voulant indiquer la *grandeur* et la *figure* de ses différentes SECTIONS, mais ne prétendant donner que des indications générales et sommaires, avoit bien pu prendre, dans une assez grande extension, les termes dont il s'étoit servi. Toutefois, suivant notre géographe, Ératosthène avoit eu tort de donner, comme *longueurs* de quelques-unes de ces SECTIONS, certaines lignes obliques et même brisées, dont la direction s'écartoit beaucoup trop de celle du grand *diaphragme* dont il a été si souvent parlé. Pour que ces lignes eussent pu être données comme *longueurs* des SECTIONS, il eût fallu que, du moins, elles eussent pu être censées à-peu-près parallèles à ce même *diaphragme*, sur lequel Ératosthène prenoit la *longueur* de toute la Terre-habitée. Au surplus, dans nos Éclaircissemens, n.° CXXIII, nous mettons sous les yeux du lecteur, le texte Grec, les versions Latines adoptées par Xylander ainsi que par M. de Siebenkees, la traduction Italienne, et la traduction Française de M. de Bréquigny, avec les notes dont il l'avoit accompagnée.

Si

Si vous le divisez, dans sa *longueur*, en plusieurs autres parallélogrammes, et que vous traciez, d'abord, la diagonale * du grand parallélogramme, puis celle de chaque parallélogramme partiel; certainement la diagonale du grand parallélogramme pourra, plutôt que les diagonales des parallélogrammes partiels [prises ensemble], être regardée comme une ligne à-peu-près parallèle et égale au côté formant la *longueur* de cette figure : et, plus vos parallélogrammes partiels seroient petits, plus cela deviendroit évident ‹1›. En effet, c'est dans les grandes figures, que l'obliquité de la diagonale et sa différence d'avec le côté formant la *longueur*, sont moins sensibles; de sorte qu'on n'y hésiteroit presque pas à donner la diagonale pour mesure de la *longueur*. Mais, si vous inclinez la diagonale au point de couper les deux côtés, ou seulement un des deux côtés de la figure, ce n'est plus la même chose *; et voilà en quel sens je disois * que, quand il s'agit de désigner, ne fût-ce que d'une manière générale, des *grandeurs* et des *figures*, on doit se faire une règle. Ainsi ‹2›, lorsqu'à partir des Pyles Caspiennes vous aurez tiré, d'abord, une ligne * qui, longeant les montagnes **, sera supposée suivre jusqu'aux Colonnes d'Hercule un seul et même parallèle; puis, une seconde ligne * qui s'écartera tout-à-coup des montagnes pour aboutir à Thapsaque ‹3›; et enfin, une troisième

PAGE 90.

* Littéralement, *le diamètre*, τὴν διάμετρον.

* C'est-à-dire, *elle ne peut plus en représenter la* longueur.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 232.*

* *Faisant partie du grand diaphragme.*

** *Les montagnes du Taurus.*

* *Le côté septentrional de la troisième* SECTION. *Voyez* ci-dessus, *p. 210, 213, 217, 220, 223, 229.*

‹1› *Plus cela deviendroit évident, &c.* Littéralement, *plus cela arriveroit :* Τοσῷ δὲ μᾶλλον τοῦτ' ἂν συμβαίνοι· c'est-à-dire : *Moins les diagonales de ces parallélogrammes partiels* [prises ensemble] *pourroient être regardées comme une seule ligne parallèle et égale au côté formant la* longueur *du grand parallélogramme.*

‹2› Voici encore un passage singulièrement obscur. Nous le croyons relatif à la manière dont Ératosthène avoit tracé la figure et les dimensions de sa quatrième SECTION; mais, à cet égard, Strabon ne nous a transmis que des notions bien imparfaites. Tout ce que nous pouvons induire, soit de ce qu'il a dit, *pag. 221, 222, 223, 224, 229,* soit de ce qu'il va dire ici, est, 1.° que l'Arabie faisoit partie de cette section; 2.° qu'Ératosthène avoit mesuré la *longueur* de cette même SECTION, sur une ligne menée de Thapsaque à Péluse, ou même jusqu'à l'embouchure du Nil à Canope; 3.° que cet auteur avoit évalué à 6000 stades, la distance de Thapsaque à Péluse; 4.° que notre géographe lui reprochoit d'avoir donné pour mesure de la *longueur* de la SECTION, une ligne qui, d'aucune façon, ne pouvoit être regardée comme à-peu-près parallèle à celle sur laquelle lui-même mesuroit la *longueur* de la Terre-habitée.

‹3› Strabon paroît toujours croire que cette ligne s'écarteroit beaucoup du parallèle des montagnes et des Portes Caspiennes. J'ai dit, note 3, *pag. 214*, et note 2, *pag. 223*,

PAGE 90.

ligne *, assez fortement inclinée pour se diriger de Thapsaque jusqu'aux frontières de l'Ægypte ‹1›: si, ensuite, vous donnez la longueur des deux dernières lignes [prises ensemble *] comme mesure de la *longueur* de cette portion de la Terre-habitée, vous semblerez mesurer la *longueur* d'un de vos parallélogrammes partiels par sa diagonale ‹2›. Et si, de plus, cette diagonale se trouve être une ligne brisée *, comme le seroit celle qui, tendant des Pyles Caspiennes à l'embouchure du Nil, passeroit à Thapsaque, votre erreur paroîtra bien plus forte. Voilà, contre Ératosthène, ce que l'on pourroit alléguer.

* *Le côté septentrional de la quatrième* SECTION. *Voyez* ci-dessus, *pag. 221, 222, 223, 224, 229.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 223.*

A l'égard d'Hipparque, nous ajouterons à tout ce que nous avons dit, qu'après avoir relevé les fautes d'Ératosthène, il devoit les corriger comme nous le faisons, et ne pas se contenter de renvoyer aux anciennes cartes *, qui ont beaucoup plus besoin d'être rectifiées que celle d'Ératosthène.

* C'est-à-dire, *celles qui avoient été faites au retour de l'expédition d'Alexandre.*

L'argument qu'Hipparque forme après celui que nous avons détruit, n'est pas plus solide ‹3›, puisqu'il n'est fondé que sur les

que cet écartement n'étoit que d'environ 30 minutes. Ainsi Strabon suppose dans Ératosthène une erreur que cet ancien n'a pas commise. G.

‹1› *Assez fortement inclinée &c.* Littéralement : *Qui se dirige si-fort dans-le-sens-de-la*-largeur, *depuis Thapsaque jusqu'en Ægypte.* Ἐκ Θαψάκου . . . μέχρις Αἰγύπτου ΤΟΣΟΥ͂ΤΟΝ ἐπιλαμβάνουσαν ΠΛΑ'ΤΟΣ.

— Cette dernière ligne formoit un angle d'environ 35 degrés avec la première. G.

‹2› *Si, ensuite, vous donnez &c.* Le texte porte : Εἶτα τῷ μήκει τῷ ταύτης καταμετρῶν τὸ τοῦ ΧΩΡΙ'ΟΥ μῆκος ΔΙΑ'ΜΕΤΡΟΝ τετραγώνου, καταμετρεῖν δὴ δόξειε τὸ τοῦ ΤΕΤΡΑΓΩ'ΝΟΥ μῆκος.

Au lieu de ΔΙΑ'ΜΕΤΡΟΝ, nous avons lu ΔΙΑΜΕ'ΤΡΩ.

Sans doute Strabon a voulu dire qu'Ératosthène ayant prétendu faire de ses SECTIONS des espèces de parallélogrammes ou du moins de *quadrilatères partiels*, τετραγώνου ΧΩΡΙ'ΟΥ, lesquels formeroient autant de divisions de ce grand parallélogramme, παραλληλόγραμμον ΧΩΡΙ'ΟΝ (dont il a été question plus haut, *pag. 232*), pris dans le sens de sa *longueur*; et la *longueur* de ces parallélogrammes ou *quadrilatères partiels* devant, par conséquent, être prise parallèlement à celle du grand parallélogramme; les deux lignes obliques, tirées l'une des Pyles Caspiennes à Thapsaque, l'autre de Thapsaque aux frontières d'Ægypte, et ajoutées l'une à l'autre, ne pouvoient former que la *diagonale* et non la *longueur* d'un parallélogramme ou *quadrilatère partiel*, dans lequel se trouveroit compris tout le pays situé entre les Pyles Caspiennes et les frontières d'Ægypte.

‹3› Strabon ne rapporte point l'argument dont il détruit ici les bases. Cette omission de sa part est cause qu'à peine sortis des plus grands embarras, nous en retrouvons de nouveaux. Nous croyons que l'argument dont notre géographe vouloit parler, se rapportoit précisément à ce que nous avons dit dans la note 1, *pag. 214*. Voyez aussi *pag. 230*.

PAGE 90.

conséquences d'une proposition qui, comme on l'a vu, n'est nullement admise ; savoir, que Babylone n'est pas de plus de 1000 stades à l'est de Thapsaque *. Résultât-il effectivement des propres calculs d'Ératosthène, que, selon lui, Babylone devroit être de plus de 2400 stades à l'est de Thapsaque * ; dès que, de cette dernière ville à l'endroit où Alexandre passa le Tigre *, le plus court chemin est de 2400 stades ⟨1⟩, et que le Tigre et l'Euphrate, après avoir embrassé la Mésopotamie, se portent à l'est *, puis retournent vers le sud, et se rapprochent l'un de l'autre ainsi que de Babylone, Ératosthène n'a rien dit d'absurde ⟨2⟩.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 213, 214* et *215.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 230*, et la note 3, *ibid.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 210.*

PAGE 91.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 209, 212, 217, 220* et *230.*

Il en est de même encore du raisonnement d'Hipparque au sujet de la distance de Thapsaque aux Pyles Caspiennes. Sans doute Ératosthène énonce que la route de Thapsaque aux Pyles Caspiennes est de 10,000 stades ; mais il ne dit point que cette route soit mesurée sur une ligne droite *. Hipparque prétend qu'il la donne pour telle, mais que, cependant, la ligne droite est bien plus courte ; et voici comment Hipparque raisonne : — « Suivant Ératosthène, » l'embouchure du Nil à Canope * et les Cyanées ⟨3⟩ sont sous » le même méridien ; et, de ce méridien à celui de Thapsaque, on » compte 6300 stades ⟨4⟩. Or, des Cyanées au mont Caspius ⟨5⟩, » voisin du défilé qui mène de la Colchide à la mer Caspienne, » on compte 6600 stades ⟨6⟩. Ainsi, à 300 stades près, la distance

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 210*, et la note 2, *ibid. Voyez* aussi *pag. 213.*

* *Le Maadié*, ou *l'embouchure voisine d'Aboukir.*

⟨1⟩ La distance de Thapsaque à *Ninus* ou Ninive, où Alexandre passa le Tigre, est, sur la carte de d'Anville, de 2630 stades de 1111 $\frac{1}{9}$. La différence en longitude entre Thapsaque et Babylone y est de 4° 14′ qui, à cette hauteur, valent 2400 stades de 700 au degré. G.

⟨2⟩ D'après ce que Strabon dit ici, on peut croire qu'il n'étoit pas éloigné d'admettre 2400 stades et plus de distance entre le méridien de Thapsaque et celui de Babylone. *Voyez* la note 1, *pag. 214 ; voyez* aussi *pag. 230*, et la note 3 *ibid.*

⟨3⟩ Petits îlots, ou rochers à l'embouchure du canal de Constantinople dans la mer Noire. J'en ai parlé dans la note 5, *pag. 42.* Il s'en faut d'un degré et un quart que les Cyanées ne soient sous le méridien du Maadié. G.

⟨4⟩ Sur les cartes de d'Anville, la distance de ces méridiens, mesurée sur le parallèle de Thapsaque, est de 6660 stades de 833 $\frac{1}{3}$ au degré. G.

⟨5⟩ Le défilé dont parle Strabon, doit être la vallée du Kur ou de l'ancien *Cyrus*, dans la Géorgie ; et le mont *Caspius* doit désigner les hautes montagnes de la Géorgie, où se séparent les eaux qui tombent d'un côté dans la mer Noire, et de l'autre dans la Caspienne. G.

⟨6⟩ Cette distance sur nos cartes est d'environ 8100 stades de 700, et la différence

Page 91. » du méridien des Cyanées à celui de Thapsaque, ou à celui du » mont Caspius, est la même; et le mont Caspius se trouve, en » quelque sorte, sous le méridien de Thapsaque ‹1›. De là il suit » que les Pyles Caspiennes doivent être également distantes et de » Thapsaque et du mont Caspius ‹2›, mais non, à beaucoup près, » à 10,000 stades de l'un et de l'autre, comme Ératosthène le » prétend à l'égard de Thapsaque. Donc, en ligne droite, la » distance [de Thapsaque aux Pyles Caspiennes] est bien plus » courte qu'Ératosthène ne le dit; et les 10,000 stades qu'il » compte, ne peuvent être la mesure que d'un détour ‹3›. » — A cela nous répondrons : Tandis qu'Ératosthène, selon l'usage des géographes, en parlant de *lignes droites*, de *méridiens*, de

du méridien de Thapsaque à celui du mont *Caspius*, de 4° 45′, au lieu de 300 stades ou 25 à 26 minutes seulement que lui supposoit Hipparque. G.

‹1› Le mont *Caspius* est au contraire d'environ 2500 stades de 700, à l'orient du méridien de Thapsaque. G.

‹2› *Également distantes et de Thapsaque et du mont Caspius.* Hipparque, comme on vient de le voir, avoit énoncé que, entre la distance du méridien des Cyanées à celui du mont Caspius, et la distance de ce même méridien des Cyanées à celui de Thapsaque, on trouvoit une différence de 300 stades; il auroit donc dû, ce semble, en conclure seulement que les Pyles Caspiennes se trouvoient à une distance *presque égale* et de Thapsaque et du mont Caspius. Mais, d'après ce qui se lit un peu plus bas, *pag. 238*, il devient certain qu'Hipparque avoit prétendu placer les Pyles Caspiennes à *égale* distance et de Thapsaque et du mont Caspius.

Au reste, cette difficulté n'est pas la seule qu'offre ce passage; la phrase Grecque est singulièrement embarrassée : Τȣ́τῳ δ' ἀκολȣθεῖν, τὸ ἀφιστάναι ἴσον τὰς Κασπίȣς Πύλας, Θαψάκȣ δὲ καὶ τȣ̃ Κασπίȣ πολὺ ἐλάττȣς ἀφεστάναι τῶν μυρίων, ὅσȣς φησὶν ἀφεστάναι Ἐρατοσθένης τῆς Θαψάκȣ. Toutefois nous croyons avoir saisi le sens.

— Ératosthène n'ayant point placé le mont *Caspius* sous le méridien de Thapsaque, et le faisant au contraire beaucoup plus oriental que cette ville, le raisonnement d'Hipparque ne détruit point l'opinion de cet ancien, que de Thapsaque aux Portes Caspiennes il y avoit 10,000 stades. G.

‹3› *Donc... les 10,000 stades &c.* Le texte porte : Κυκλοπορείαν ἄρα εἶ) τȣ̀ς μυρίȣς λογίζεται ἐκεῖνος ἐπ' εὐθείας ἀπὸ Κασπίων πυλῶν εἰς Θάψακον. Nous avons adopté la conjecture de M. Tyrhwitt, qui propose de lire : Κυκλοπορείαν ἄρα εἶναι τȣ̀ς μυρίȣς, ΟΥ̓Σ λογίζεται ἐκεῖνος κ. τ. λ.

— Hipparque avoit raison; mais il combattoit mal l'opinion d'Ératosthène, et Strabon ne la soutient pas mieux, parce qu'ils ignoroient l'un et l'autre d'où provenoit l'erreur de cet ancien. *Voyez* note 2, *pag. 210.*

Hipparque s'étant aperçu de l'excès de cette distance, la réduisit, d'après ses triangles hypothétiques, à 5770 stades de 700. Il la resserroit trop, puisque, suivant nos meilleures cartes, elle est de 6533 stades pareils, qui en valent 10,370 de 1111 $\frac{1}{9}$ au degré. G.

parallèles ‹1›, ne prend point ces termes à la rigueur, Hipparque soumet tout ce que cet auteur énonce à un examen géométrique, comme s'il s'agissoit de lignes déterminées chacune mathématiquement; et cela, bien que souvent lui-même, sans s'astreindre à l'exactitude géométrique, mais plutôt par simple conjecture, établisse des *perpendiculaires* ‹2› et des *parallèles* : voilà une première faute. Une autre faute, de la part d'Hipparque, est de ne point poser les distances telles qu'Ératosthène les marque, et de raisonner, non en conséquence de celles que cet auteur assigne, mais d'après celles que lui-même prétend exister. En effet, Ératosthène ayant d'abord compté, de l'embouchure du Bosphore de Thrace ‹3› au Phase, 8000 stades ‹4›; puis, du Phase jusqu'à Dioscurias, 600 stades ‹5›; et enfin, de Dioscurias ‹6› au Caspius, cinq journées de chemin (que, selon la conjecture d'Hipparque, on évalueroit à 1000 stades); ce calcul, en total, s'élève à 9600 stades ‹7›. Hipparque en retranche une partie, et dit : — « Des Cyanées au Phase, il » y a 5600 stades, et, du Phase au Caspius, 1000 stades ‹8›. » —

PAGE 91.

PAGE 92.

‹1› *De parallèles.* Littéralement, *de lignes tirées vers le levant méridional* : Καὶ τὰς ἐπὶ ΜΕΣΗΜΒΡΙΝΗ'Ν ἀνατολήν. D'abord, la vraie leçon est évidemment celle que présentent les manuscrits de Venise, 'ΙΣΗΜΕΡΙΝΗ'Ν. Ensuite, on voit qu'il s'agit ici de lignes *parallèles* à l'équateur.

‹2› *Des perpendiculaires.* Littéralement, *des lignes tombant à angles droits*, πρὸς ὀρθάς. Notre expression est équivalente ; car une ligne qui tombe perpendiculairement sur une autre, forme, comme l'on sait, un angle droit.

‹3› *De l'embouchure du Bosphore de Thrace.* Le texte porte simplement, *de la bouche*, ἀπὸ τοῦ στόματος. Il s'agit ici de l'embouchure du Bosphore de Thrace, où se trouvent les Cyanées.

‹4› Ces 8000 stades, de 700 au degré, valent près de 229 lieues. C'est assez exactement la mesure des côtes méridionales du Pont-Euxin, depuis les Cyanées à l'embouchure du Bosphore de Thrace jusqu'au Phase. G.

‹5› *Puis, du Phase jusqu'à Dioscurias, 600 stades* : Καὶ προσθέντος τοὺς εἰς Διοσκουριάδα ἐντεῦθεν δ' (le manuscrit 1394 porte ἔνθεν δ') ἑξακοσίους. Casaubon proposoit de lire : Καὶ προσθέντος τοὺς εἰς Διοσκουριάδα ἐντεῦθεν· εἶναι δ' ἑξακοσίους. Il nous semble que la leçon ordinaire peut être conservée, pourvu seulement que l'on retranche la conjonction δὲ après ἐντεῦθεν.

‹6› Ératosthène croyoit *Dioscurias*, aujourd'hui Iskouriah, de 600 stades plus orientale que l'embouchure du Phase : cette ville est, au contraire, d'environ 115 stades de 700, plus à l'occident que ce fleuve, et elle en est éloignée de plus de 800 stades pareils selon les cartes de d'Anville. G.

‹7› Cette distance, mesurée sur le parallèle de Canope, est d'environ 8350 st. de 700. G.

‹8› La distance du méridien des Cyanées à celui du Phase est, selon nos meilleures cartes, de 6800 stades de 700, et celle des Cyanées au mont *Caspius*, de 8080. G.

PAGE 92.

Ainsi, ce n'est pas selon Ératosthène que le Caspius et Thapsaque se trouveroient sous le même méridien, c'est suivant Hipparque. Je veux que ce soit selon Ératosthène : comment s'ensuit-il que la distance du Caspius aux Pyles Caspiennes, et celle de Thapsaque à ce même point, soient égales <1> !

§. XI.

Autres fautes que l'on peut reprocher à Ératosthène, tandis qu'Hipparque le censure mal-à-propos.

DANS son second livre, Hipparque, reprenant la question sur les montagnes du Taurus, dont nous avons suffisamment parlé, passe aux parties septentrionales de la Terre-habitée.

Ensuite il expose ce qu'Ératosthène dit relativement aux pays situés à l'ouest <2> du Pont-Euxin ; savoir, que cette portion du continent présente trois espèces de grands promontoires, dont l'un est le Péloponnèse, l'autre le promontoire Italique, et le troisième le promontoire Ligustique ; lesquels, s'avançant du nord au sud, embrassent le golfe Adriatique et le golfe Tyrrhénien <3>.

Après cette exposition générale du système d'Ératosthène [sur cette partie de l'Europe], Hipparque s'attache à le critiquer sur chaque point, et toujours en géomètre plutôt qu'en géographe. Mais, à l'égard de ces contrées, Ératosthène, et Timosthène (je parle de l'auteur du Traité SUR LES PORTS), qu'Ératosthène loue

<1> Le méridien du mont *Caspius* est en effet d'environ 2625 stades plus près des Portes Caspiennes que celui de Thapsaque. G.

<2> Le texte dit simplement, *qui sont après le Pont-Euxin*, *μετὰ τὸν Πόντον*. Mais il s'agit de contrées qui sont toutes à l'ouest du Pont-Euxin.

<3> Ératosthène considéroit en masse les principales saillies de l'Europe dans la Méditerranée, à-peu-près comme l'ont fait quelques philosophes naturalistes de nos jours, qui ont prétendu avoir observé les premiers qu'une grande partie des continens se terminoit par des caps prolongés vers le sud.

Le premier promontoire dont parloit Ératosthène, aboutissoit au Malée du Péloponnèse, le cap Malio de la Morée, et renfermoit toute la Grèce.

Le promontoire Italique comprenoit toute l'Italie, qui sépare le golfe Adriatique, ou le golfe de Venise, de la mer Tyrrhénienne. Cette mer s'étendoit le long des côtes occidentales de l'Italie, depuis la Sicile jusqu'à l'embouchure de l'Arno en Toscane.

Le promontoire Ligustique étoit censé renfermer toute l'Espagne. Il se terminoit au cap de Tarifa, vers le milieu du détroit de Gibraltar. Comme les Ligures s'étoient emparés d'une partie des côtes de la Gaule et de l'Espagne, la portion de la Méditerranée qui baigne ces contrées, en avoit pris jadis le nom de mer Ligustique, et ce nom s'étendoit depuis l'Arno jusqu'au détroit de Gibraltar. C'est d'après cette opinion, qu'Ératosthène appeloit promontoire Ligustique le cap qui resserre le détroit, parce que c'étoit à ce point que commençoit la grande étendue de mer dont je viens de parler. G.

Page 92.

plus qu'aucun autre, bien qu'il s'en écarte souvent <1>, ont commis tant d'erreurs, que je ne crois pas devoir discuter ce qu'avancent des géographes si rarement exacts, ni même ce qu'Hipparque peut avoir dit contre eux ; car celui-ci ne relève qu'une partie de leurs fautes, n'en rectifie aucune, et se borne à prouver qu'ils se trompent ou se contredisent.

Je ne demanderai point, par exemple, pourquoi Ératosthène ne porte qu'à trois, le nombre des grands promontoires formés par l'Europe, et n'en fait qu'un seul de celui qui est terminé par le Péloponnèse, tandis que ce promontoire se divise en plusieurs autres. En effet, le cap Sunium *, qui n'avance pas moins dans la mer que la Laconie, est presque aussi méridional que le cap Malée *; et entre ces deux caps <2> se trouve un golfe considérable <3> : de même, entre la Chersonèse de Thrace et le Sunium <4>, on trouve et le golfe Mélas <5>, et de suite les golfes de la Macédoine <6>.

* *Le cap Colonne.*

* *Le cap Malio,* ou *Sant-Angelo.*

Indépendamment de cette inexactitude, le compte des distances, la plupart faussement assignées, décèle une ignorance des lieux presque incroyable et qui, sans démonstrations géométriques, se prouve évidemment par les choses mêmes.

C'est ainsi que, d'Épidamne * au golfe Thermaïque **, Ératosthène compte 600 stades, tandis qu'entre ces deux points la distance est de plus de 2000 stades <7>.

* *Durazzo, sur les côtes de l'Albanie.*

** *Le golfe de Salonique.*

<1> Marcien d'Héraclée dit au contraire qu'Ératosthène a copié presque mot-à-mot l'ouvrage de Timosthène, et que, sans en excepter la préface, il l'a tout inséré dans le sien. *Marc. Heracl. Peripl. inter Geograph. minor. Græc. tom. I, pag. 64.* G.

<2> Ératosthène et Strabon croyoient ces deux caps à-peu-près sous la même latitude; le *Sunium* est néanmoins d'un degré plus septentrional que le Malée. G.

<3> Strabon parle du golfe Saronique, maintenant golfe d'Engia. Il pouvoit encore citer le golfe Argolique ou de Napoli, qui est aussi entre le Malée et le *Sunium*. G.

<4> *Et le Sunium*, πρὸς τὸ Σούνιον. La version Latine porte *versùs Sunium*. Mais évidemment notre géographe veut dire que tout l'espace de mer qui se trouve borné, au nord, par la Chersonèse de Thrace, et, au sud, par le *Sunium* ou cap *Colonne*, forme une espèce de grand golfe.

<5> La Chersonèse de Thrace est la presqu'île de Gallipoli qui s'étend le long du détroit des Dardanelles. Le golfe *Mélas*, ou Noir, est le golfe de Saros. G.

<6> Le *Strymonicus*, le *Singilicus*, le *Toronaïcus* et le *Thermaïcus*, ou les golfes de Contessa, de Monte-Santo, de Cassandre et de Salonique. G.

<7> La distance, *en ligne droite*, entre

Page 93. C'est ainsi que, d'Alexandrie à Carthage, Ératosthène compte plus de 13,000 <1> stades, tandis qu'il n'y en a pas plus de 9000 <2>; si, toutefois, comme il le prétend, Rhodes, ainsi que la Carie, sont sous le même méridien qu'Alexandrie <3>, et le détroit de Sicile sous le même méridien que Carthage <4> : car on convient universellement que, de la Carie au détroit de Sicile, le trajet n'est pas de plus de 9000 stades <5>. Et sans doute, à l'égard de pays lointains,

Durazzo et Salonique, est de 2100 stades de 700. La voie Egnatienne, sur laquelle on mesuroit cette route, n'existoit pas encore au temps d'Ératosthène. G.

<1> Lisez *13,500 stades*, comme à la *page 159.*

La différence en longitude entre Alexandrie et Carthage est d'environ 19° 56′ 30″ qui, sous le 36.e parallèle, valent 13,444 stades de 833 ⅓ au degré. L'erreur d'Ératosthène est d'avoir compté cette mesure en stades de 700. G.

<2> Quoi qu'en dise Strabon, les mesures qu'il donnera dans la suite, porteront la distance, entre Alexandrie et Carthage, à 10,100 stades. *Voyez* ma *Géographie des Grecs analysée.* G.

<3> On a déjà vu qu'Ératosthène, Hipparque et Strabon, pensoient qu'Alexandrie et Rhodes étoient sous le même méridien, quoique la première de ces villes soit de 2° 22′ 45″ plus orientale que la seconde. G.

<4> C'est une erreur particulière à Ératosthène. Les méridiens de Carthage et du détroit de Sicile diffèrent entre eux de 5° 45′. G.

<5> *Car on convient universellement &c.* Littéralement : *Car tous conviennent que, de la Carie au détroit, le trajet est de plus de* CINQ MILLE *stades.* Πάντες γὰρ ὉΜΟΛΟΓΟΥ͂ΣΙ ΠΛΕΙΌΝΩΝ εἶναι τὸν ἐκ Καρίας ἐπὶ πορθμὸν πλεῖν σταδίων ΠΕΝΤΑΚΙΣΧΙΛΙΏΝ. Indubitablement le passage est altéré. 1.° Xylander avoit averti qu'on devoit lire ὉΜΟΛΟΓΟΥ͂ΣΙΝ ΟΥ̓ ΠΛΕΙΌΝΩΝ κ. τ. λ., et Casaubon, de son côté, atteste que, dans quelques manuscrits anciens, on lit ὉΜΟΛΟΓΟΥ͂ΣΙ ΜῊ ΠΛΕΙΌΝΩΝ κ. τ. λ. Notre manuscrit 1408, ainsi que ceux du Vatican, de Strozzi et de Venise, confirment cette variante, en offrant la leçon ὉΜΟΛΟΓΟΥ͂ΣΙΝ Ἢ ΠΛΕΙΌΝΩΝ κ. τ. λ.

2.° A l'égard de la leçon ΠΕΝΤΑΚΙΣΧΙΛΙΏΝ, *cinq mille*, nous avons dû, sans balancer, adopter la correction proposée par Casaubon, ἘΝΝΑΚΙΣΧΙΛΙΏΝ, *neuf mille.*

— En effet, on voit que Strabon comptoit,

De la Carie, ou de Rhodes, au cap *Samonium* de Crète, *lib. II, p. 106* .... 1000 st.
Longueur de l'île de Crète, *lib. X, p. 474* 2300
De la Crète au cap *Pachynum* de Sicile, *lib. VIII, p. 363* 4600
Du *Pachynum* au détroit de Sicile, *lib. VI, p. 266* 1130

9030 st.

Cependant on verra, dans le courant de ce livre, Strabon établir ainsi les mesures précédentes :

De Rhodes en Crète .... 1000 st.
Longueur de l'île de Crète 2000
De la Crète au *Pachynum* 4500
Du *Pachynum* au détroit de Sicile 1000

8500 st.

Ces variantes font voir que Strabon confond les différentes hypothèses dans ses discussions. Le raisonnement qu'il fait ici, prouve qu'il avoit sous les yeux le premier calcul. G.

il

il pourroit être permis de regarder comme un seul et même méridien, deux méridiens qui ne seroient pas plus éloignés l'un de l'autre, que Carthage ne se trouve être en effet éloignée à l'ouest du détroit de Sicile ‹1›; mais ici Ératosthène se trompe manifestement de 3000 stades ‹2›. Et lorsqu'ensuite il veut que Rome, qui est si fort à l'ouest de Carthage ‹3›, se trouve sous le méridien de cette dernière ville, il achève de montrer son extrême ignorance relativement à la position de ces différens lieux; et il n'est pas mieux instruit à l'égard des autres pays qui s'étendent de même à l'ouest jusqu'aux Colonnes d'Hercule ‹4›. Page 93.

Hipparque ne donnoit point une géographie; il examinoit celle

‹1› *Sans doute, à l'égard de pays lointains, &c.* Le texte, dans toutes les éditions, dans tous les manuscrits, porte : Ὁ, τε μεσημβρινὸς, ἐν μεγάλῳ μέν τινι διαστήματι λαμβανόμενος, δοθείη ἂν ὁ αὐτὸς εἶναι τῷ τοσοῦτον δυσμικωτέρῳ πρὸς τὸν ἑωθινώτερον ὅσον ἡ Καρχηδών ἐστι τοῦ πορθμοῦ πρὸς δύσει μᾶλλον· phrase obscure, et dont à peine nous osons nous flatter d'avoir en général saisi le sens. La version Latine adoptée par Xylander porte : *Et meridianus, si ei magnum tribuas intervallum, concedatur sanè idem esse cum eo qui tantò est, respectu orientalioris, occidentalior, quantò Carthago est quàm fretum occidentalior.* Le traducteur Italien s'exprime de la manière suivante : *Quando pigliando il meridiano in qualche gran distanza, si concederà ch' egli sia il medesimo che il tanto più occidentale verso il più orientale, quant' è Cartagine più occidentale che lo stretto.* M. de Bréquigny s'étoit contenté de dire : *Or, dans un aussi grand intervalle, l'on peut regarder comme le méridien de Carthage, celui qui n'en est éloigné que de la distance dont Carthage se trouve plus occidentale que le détroit.* M. de Siebenkees a réformé la version Latine, mais sans la rendre plus claire : *Et meridianus, si de magno intervallo agitur, concedatur sanè idem esse cum occidentaliori, respectu orientalioris, quantò Carthago est quàm fretum occidentalior.*

‹2› *De 3000 stades.* C'est ce que porte le texte : Ἐν δὲ ΤΡΙΣΧΙΛΙΟΙΣ σταδίοις. Mais il faut lire ΤΕΤΡΑΚΙΣΧΙΛΙΟΙΣ, *de 4000 stades.* — Strabon vient de dire qu'Ératosthène comptoit 13,000 stades entre Carthage et Alexandrie, quoique cette distance ne fût que de 9000 stades. Donc, dans l'opinion de Strabon, Ératosthène se trompoit de 4000 stades. G.

‹3› Rome est au contraire plus orientale que Carthage de 2° 9′ 15″. G.

‹4› Voici le sens que me paroît avoir ce passage :

« Sans doute, s'il étoit question de déterminer un très-grand espace, on pardonneroit de confondre l'intervalle de deux méridiens qui ne seroient pas plus éloignés l'un de l'autre que celui de Carthage ne l'est du détroit de Sicile. Mais comme Ératosthène diffère ici de 4000 stades, sur une distance de 9000, c'est-à-dire qu'il diffère de près de moitié *en plus*, son erreur est trop évidente pour qu'on ne la relève point. De même, lorsqu'il met Rome sous le méridien de Carthage, quoique la première de ces villes soit beaucoup plus occidentale que la seconde, il fait voir combien il est peu instruit de la position de ces lieux et de tous ceux qui s'étendent à l'ouest jusqu'aux Colonnes d'Hercule. » G.

Page 93. d'Ératosthène : Hipparque devoit donc s'arrêter à tout ce qui, dans l'ouvrage de celui-ci, pouvoit mériter d'être repris. Quant à nous, c'est seulement sur les choses où Ératosthène, quoiqu'en commettant différentes erreurs, ne laisse pas d'avoir, en général, saisi le vrai, que nous avons [cru devoir discuter ses opinions : et nous avons] rapporté ses propres paroles, soit pour relever ses fautes, soit pour le défendre contre les objections d'Hipparque, que nous n'avons pas épargné lui-même, chaque fois que ses critiques nous ont paru tenir uniquement au desir de critiquer. Mais comme, sur tous les points que nous venons en dernier lieu d'indiquer, Ératosthène se trompe grossièrement, et que c'est toujours avec raison qu'Hipparque le reprend, nous pensons que, pour rectifier ses méprises continuelles, il suffira de rapporter dans notre géographie les choses telles qu'elles existent. Lorsque des erreurs manifestes ne se trouvent mêlées à aucune vérité, il vaut mieux les passer toutes sous silence, ou n'en relever qu'un petit nombre, et même encore d'une manière générale : c'est ainsi que, dans les détails, nous nous proposons d'en user.

§. XII.

Remarques générales sur les erreurs de Timosthène, d'Ératosthène et d'Hipparque.

Bornons-nous donc, en ce moment, à dire que Timosthène et Ératosthène, comme tous ceux qui les ont précédés, connoissoient mal l'Ibérie et la Celtique, et bien plus mal encore la Germanie, la Bretagne, les pays des Gètes et des Bastarnes (1).

Leur ignorance ne paroît guère moins forte sur ce qui concerne l'Italie et la mer Adriatique, le Pont-Euxin, et les contrées qui, de là, s'étendent vers le nord. Mais peut-être suis-je ici trop sévère. En effet, pour les contrées lointaines, Ératosthène avoue qu'il donne les distances telles qu'il les trouve indiquées : sans rien affirmer, il rapporte seulement ce qu'il a pu en apprendre par d'autres ; et même quelquefois il a soin d'exprimer si la route dont il exprime la mesure, s'éloigne plus ou moins de la ligne droite.

(1) Les Gètes occupoient la partie orientale de la Moldavie et la Bessarabie entre le Danube et le Dniester nommé autrefois *Tyras* ou *Danaster*. Les Bastarnes habitoient la partie septentrionale de la Moldavie et une portion de l'Ukraine. G.

On ne doit donc pas, lorsqu'il s'agit d'intervalles dont on ne peut juger la mesure que par comparaison, et sur lesquels personne ne s'accorde, soumettre ce qu'il dit à un examen rigide, comme Hipparque essaie de le faire, soit aux endroits déjà cités, soit dans ceux où Ératosthène marque les distances de l'Hyrcanie jusqu'à la Bactriane et aux pays ultérieurs, et celles de la Colchide à la mer Hyrcanienne. Ce sont des points sur lesquels il ne faut pas juger Ératosthène aussi rigoureusement que quand il décrit les pays situés au sein même de notre continent <1>, ou les autres lieux non moins connus; et même encore alors, faut-il, comme je l'ai dit, raisonner en géographe plutôt qu'en géomètre. PAGE 94.

Vers la fin du second livre de ses Mémoires sur la géographie d'Ératosthène, Hipparque relève certaines choses relatives à l'Æthiopie.

En tête du troisième, il annonce que les discussions [auxquelles il va se livrer] seront principalement mathématiques, mais en même temps jusqu'à un certain point géographiques. Quant à moi, je n'y vois rien de géographique; Hipparque me paroît y avoir tout traité mathématiquement <2>. Il est vrai qu'Ératosthène fournit lui-même à son censeur l'occasion de prendre cette méthode; car fréquemment il s'égare dans des recherches trop scientifiques pour son objet, et dont le résultat ne présente rien que de vague et d'inexact. On pourroit dire qu'Ératosthène traite la géographie en mathématicien, et les mathématiques en géographe, de sorte que, des deux côtés il prête aux critiques: aussi, dans ce troisième livre, et lui et Timosthène en essuient-ils de fort justes; nous sommes donc dispensés de tout examen ultérieur; celui d'Hipparque doit suffire.

<1> *De notre continent.* Le texte dit: *Situés dans la terre continentale:* Τῶν κατὰ τὴν ἠπειρῶτιν. Mais Strabon, ici, n'a voulu parler que des parties du continent les plus connues et les plus voisines des Grecs: car les autres contrées à l'égard desquelles les erreurs d'Ératosthène pouvoient se pardonner, telles que l'Hyrcanie, &c. se trouvoient aussi dans le *continent.*

<2> Strabon, sachant peu de géométrie et d'astronomie, ne concevoit pas assez l'indispensable nécessité d'employer ces sciences au perfectionnement de la géographie. On ne s'en apercevra que trop dans toute la suite de son ouvrage, par le peu de soin qu'il met à donner les résultats exacts des observations et des calculs de ses devanciers. G.

CHAPITRE II.

Examen du Système géographique de Posidonius. — Jugement de Posidonius sur la manière dont Parménide et Aristote divisoient la Terre en cinq zones. — Manière dont Posidonius divisoit lui-même la Terre en zones. — Division en six zones proposée par Polybe. — Jugement de Strabon sur ces différens systèmes ; il préfère la division ordinaire en cinq zones. — Relation du voyage maritime d'Eudoxe autour de la Libye (ou *l'Afrique), rapportée et crue véridique par Posidonius. — Observations de Strabon sur cette relation. — Sentiment de Posidonius sur quelques autres questions géographiques.*

PAGE 94.

VOYONS maintenant ce que dit Posidonius dans son Traité *sur l'Océan.* On trouve dans cet ouvrage beaucoup de choses relatives à la géographie, et dont l'auteur parle tantôt en pur géographe, tantôt en mathématicien ; il ne sera donc pas hors de propos d'en examiner quelques articles, tant ici que par la suite, mais sans nous arrêter long-temps à de pareilles discussions.

§. I.er

Jugement de Posidonius sur la manière dont Parménide et Aristote divisoient la Terre en cinq zones.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 110* du texte Grec.

[a] Meteorol. lib. II, cap. 5, pag. 562.

POSIDONIUS traite, par exemple, une matière véritablement géographique, quand il suppose la terre sphérique, ainsi que l'*univers* *, et quand il admet que la Terre est divisée en cinq zones.

Posidonius dit que Parménide est le premier auteur de cette division en cinq zones, mais qu'il doubloit à-peu-près la largeur de la *zone torride,* située entre les tropiques, en l'étendant au-delà de ces deux cercles sur les *zones tempérées* ‹1› ; que, suivant Aristote [a],

‹1› Selon Plutarque [1], Thalès et ensuite Pythagore avoient divisé la Terre en cinq zones. Parménide n'ayant vécu que 150 ans après le premier de ces philosophes, ne peut être l'inventeur de cette division.

En disant que Parménide avoit doublé

[1] *De Placit. Philosoph.* lib. II, cap. 12.

la *zone torride* comprend seulement ce qui se trouve entre les deux tropiques, et les deux *zones tempérées* contiennent tout ce qui se trouve entre les tropiques et les cercles arctiques ‹1›. PAGE 94.

Posidonius prétend que ces deux divisions manquent de justesse, et il a raison.

En effet [on peut objecter à l'un et à l'autre philosophe, que] ce que l'on appelle *zone torride* est uniquement l'espace que la chaleur rend inhabitable. Or, de l'espace renfermé entre les deux tropiques, plus de la moitié en largeur est habitable ‹2›, comme on en peut juger par le pays que les Æthiopiens occupent au-dessus de l'Ægypte ‹3›. De plus, la largeur totale de cet espace est divisée par l'équateur en deux parties égales; et, dans l'une de PAGE 95.

à-peu-près la largeur de la zone torride, de manière qu'il l'étendoit au-delà des tropiques, il faut entendre qu'il faisoit cette zone à-peu-près double de la largeur que Posidonius et Strabon lui attribuoient. Or ils lui donnoient 8800 stades, dont le double seroit 17,600, répondant à 25° 8′ 34″; et comme Parménide ne doubloit pas tout-à-fait cette largeur, on peut croire qu'il la fixoit à 25°, c'est-à-dire, qu'il l'étendoit à un degré environ au-delà des tropiques. G.

‹1› Le texte, en cet endroit, est visiblement mutilé. Il porte : Ἀριστοτέλης δὲ αὐτὴν καλεῖ (ou, comme le portent nos manuscrits 1393, 1394 et 1408, Ἀριστοτέλη δὲ αὐτὴν καλεῖν) τὴν μεταξὺ τῶν τροπικῶν καὶ τῶν ἀρκτικῶν, εὐκράτους. Nous avons suivi la restitution que Casaubon proposoit, et que M. de Siebenkees n'a pas craint d'adopter dans le texte de son édition : Ἀριστοτέλη δὲ αὐτὴν καλεῖν τὴν μεταξὺ τῶν τροπικῶν· τὰς δὲ μεταξὺ τῶν τροπικῶν καὶ τῶν ἀρκτικῶν, εὐκράτους.

— Il n'est pas ici question de nos cercles polaires arctiques, qui sont fixes, mais des cercles arctiques *mobiles* des anciens, dont j'ai parlé dans la note 3, *pag. 7*, et qui changeoient pour chaque latitude.

On trouve dans Aristote, *Meteor. lib. II, cap. 5*, qu'il fixoit les limites de la zone tempérée aux pays qui avoient la constellation de la *Couronne* dans leur cercle arctique. L'étoile brillante de cet astérisme avoit, au temps d'Aristote, environ 36° 30′ de déclinaison boréale; ainsi, il ne croyoit pas que la zone tempérée s'étendît au-delà du 53.ᵉ degré et demi de latitude. On verra Strabon suivre à-peu-près la même opinion, et fixer les limites de la Terre-habitable vers le nord à 54° 25′ 42″. G.

‹2› *PLUS de la moitié &c.* Nous traduisons fidèlement : le texte, dans toutes les éditions, dans tous les manuscrits, porte : ΠΛΕ'ΟΝ Ἢ τὸ ἥμισυ τοῦ πλάτους. D'après tout ce qui va suivre, il semble que Strabon devroit avoir dit seulement, *PRÈS de la moitié.* Peut-être faudroit-il lire ici : ΠΕΡῚ ΤῸ ἥμισυ· mais ce n'est pas la seule altération que ce passage ait subie, comme on verra par les notes 1 et 3 de la page suivante.

‹3› Ératosthène, Hipparque, Strabon, et plusieurs autres géographes anciens, ont cru les parties de la zone torride les plus voisines de l'équateur, inhabitables, à cause de l'extrême chaleur qu'on supposoit y régner toujours. Les découvertes postérieures ont fait voir la fausseté de cette opinion; et, depuis, on a fixé les limites de la zone torride aux tropiques, comme Aristote l'avoit fait. G.

PAGE 95.

* Littéralement, *borne du tropique d'été.*

* *Le pays qui produit la canelle.*

* *La zone que la chaleur rend inhabitable. Voyez* ci-dessus, *pag. 245.*

ces deux parties, on compte d'abord, de Syéné, située sous le tropique d'été *, jusqu'à Méroé, 10,000 stades <1>; puis, de Méroé jusqu'au parallèle qui borne la Cinnamomophore *, et où commence la *zone torride* *, 3000 stades : tout cet espace a été mesuré; on fait ce chemin par mer comme par terre. Le reste, je veux dire ce qui va jusqu'à l'équateur, si on adopte, pour mesure de la Terre, celle qui a été prise par Ératosthène <2>, se trouve être de 8800 stades. Ainsi, la largeur de l'intervalle compris entre les tropiques est à celle de la *zone torride*, comme 13,000 sont à 8800 <3>. Si, parmi les mesures récentes, on préfère

<1> *10,000 stades.* Le texte porte *μύριοι*, *dix mille.* Il n'en est pas moins certain qu'il faut lire *πεντακισχίλιοι*, *cinq mille.*

La nécessité de cette correction est prouvée, non-seulement par le passage qui se trouve à la *pag. 114* du texte Grec, mais encore par les mesures suivantes. Strabon comptoit,

De l'équateur aux limites de la Terre-habitable.............	8800 st.
De ces limites à Méroé.....	3000
De Méroé à Syéné sous le tropique....................	5000
TOTAL.........	16800 st.

Ces 16,800 stades de 700 valent 24 degrés; et c'est la distance que Strabon supposoit entre l'équateur et le tropique. Les 10,000 stades du texte porteroient ce cercle à 31° 8′ 34″ vers la hauteur d'Alexandrie, et le système entier de Strabon seroit bouleversé.

Néanmoins le raisonnement que paroît faire Strabon, exigeroit que l'on admît ici les 10,000 stades entre Syéné et Méroé, pour trouver, comme porte le texte, *plus* d'espace *habitable* entre les tropiques, que d'espace *inhabitable.* Or, comme il est de toute impossibilité de laisser subsister la leçon de 10,000 stades, on est forcé de convenir, ou que Strabon se seroit étrangement mépris dans le raisonnement qu'il présente, ou que ses copistes l'ont entièrement dénaturé.

Je ne crois pas qu'on puisse mettre cette erreur sur le compte de Strabon; et je pense qu'il avoit écrit... *et que près de la moitié de l'espace renfermé entre les tropiques est habitable.* La suite du raisonnement de cet auteur me paroît positive à cet égard, puisqu'il ajoute, en parlant de la mesure de la Terre, citée par Posidonius : *On trouvera encore la zone torride* (c'est-à-dire, la zone inhabitable) *d'environ moitié de la distance des tropiques*, *OU SEULEMENT D'UN PEU PLUS DE MOITIÉ.* Donc, l'opinion de Strabon étoit que la partie *inhabitable* de la zone, comprise entre les deux tropiques, avoit en largeur un peu plus de moitié de l'intervalle qui sépare les tropiques. Aussi comptoit-il,

De Syéné aux limites septentrionales de la zone torride (portion *habitable*)........................	8000 st.
Des limites de la zone torride à l'équateur (portion *inhabitable*).	8800
TOTAL........	16800 st.

Voyez la note 3 de cette page. G.

<2> C'est-à-dire, la mesure qui donne 252,000 stades pour le périmètre du globe, ou 700 stades pour chaque degré d'un grand cercle. G.

<3> *Comme 13,000 sont à 8800.* C'est ce que porte le texte dans toutes les éditions et dans tous les manuscrits : *ὃν δὴ λόγον ἔχει τὰ*

celles qui diminuent le plus l'étendue de la Terre, par exemple, la mesure que Posidonius adopte, et qui ne donne à la Terre que, tout au plus, 180,000 stades ‹1› [de circonférence], toujours la *zone torride* se trouvera-t-elle n'occuper que la moitié ou un peu plus de la moitié de l'espace compris entre les tropiques; jamais elle ne se trouvera occuper ce même espace en entier ‹2›. PAGE 95.

[A l'égard du système d'Aristote, Posidonius dit, de plus :] — « Les cercles arctiques *n'existant pas* pour tous *les climats* ‹3›, » ou, du moins, *n'étant point* par-tout *les mêmes*, comment

ΜΥΡΙΑ ΤΡΙΣΧΙΛΙΑ *πρὸς τὰ ὀκτακισχίλια ὀκτακόσια.*

— Mais ce passage est corrompu. Observez qu'il n'est pas ici question de la distance de l'équateur à l'un des tropiques, mais de l'intervalle entier qui sépare les deux tropiques: dès-lors Strabon n'a pu comparer cet intervalle qu'à la largeur entière de la zone inhabitable.

On vient de voir que de l'équateur au tropique d'été, il comptoit 16,800 stades dont 8800 mesuroient la distance de l'équateur aux limites septentrionales de la zone torride ou *inhabitable;* et comme, dans l'hémisphère austral, les mêmes distances existoient de l'équateur au tropique d'hiver, et de l'équateur aux limites méridionales de la seconde partie de la zone *inhabitable*, Strabon avoit doublé nécessairement les deux nombres précédens, et avoit dit : *L'intervalle renfermé entre les deux tropiques, est à la largeur totale de la zone inhabitable, comme 33,600 est à 17,600.* Voyez la note 1, *pag. 246.* G.

‹1› J'ignore quel est l'auteur de cette mesure, qui a prévalu dans la suite sur toutes les autres, après que Marin de Tyr et Ptolémée l'eurent introduite dans la géographie et dans la construction de leurs cartes.

Strabon paroît croire que ces 180,000 stades étoient de la même valeur que les 252,000 qu'Ératosthène avoit donnés à la circonférence du globe; et il en conclut que cette nouvelle mesure resserroit l'étendue des continens, et diminuoit le périmètre de la Terre. Il n'a pas conçu qu'il étoit question de stades de différentes longueurs; que pour remplir l'espace d'un degré de l'équateur ou d'un méridien terrestre, il falloit 700 stades d'Ératosthène, tandis qu'il n'en falloit que 500 de l'autre mesure, parce que le stade qu'on y avoit employé, étoit plus long que le précédent. Il en étoit alors de l'expression des stades, comme il en est parmi nous de l'énonciation des lieues. Les marins donnent à la circonférence du globe 7200 lieues, la plupart des géographes 9000; parce que les premiers parlent de lieues de vingt au degré, et les seconds de lieues de vingt-cinq au degré; et dès-lors les deux mesures sont égales.

Au reste, la substitution du stade de 500 à celui de 700, loin de produire, parmi les géographes anciens, un rétrécissement dans l'étendue des continens, comme le croyoit Strabon, a fait commettre une erreur inverse à Marin de Tyr et à Ptolémée, en portant ces auteurs à donner à toutes les mesures prises dans le sens de la longitude, deux septièmes de plus qu'elles ne devoient avoir. C'est ce que je crois avoir démontré dans ma *Géographie des Grecs analysée.* G.

‹2› En employant cette mesure dans l'opinion de Strabon, on trouvera l'intervalle des tropiques de 24,000 stades; et la largeur entière de la zone torride *inhabitable*, de 12,571 ½ stades de 500 au degré. G.

‹3› Il n'y a point de cercles arctiques

PAGE 95. » serviroient-ils à borner les zones tempérées, dont les limites » doivent être immuables! » — Que les cercles arctiques *n'existent pas* pour tous *les climats*, cela ne conclut rien [contre Aristote]; dès qu'ils existent pour les climats de la *zone tempérée*, on pourroit dire qu'ils existent pour *tous* les pays qui doivent remplir seuls l'étendue de la zone [dont il s'agit ici de fixer les bornes] : mais, *que ces cercles ne soient pas* par-tout *les mêmes* et qu'ils changent de place; c'est un argument sans réplique ‹1›.

§. II. Manière dont Posidonius divisoit lui-même la Terre en zones.

QUANT à Posidonius lui-même, il divise, à la vérité, comme les autres, la Terre en zones; mais il nous dit : — « Sans doute, » pour l'explication des apparences célestes, il faut compter cinq » zones, dont deux, qui sont *périsciennes* ‹2›, s'étendent depuis » les pôles jusqu'aux points où les tropiques servent de cercles » arctiques; deux sont *hétérosciennes* ‹3› et, joignant les premières, » s'étendent jusqu'aux pays situés sous les tropiques. La cinquième » est *amphiscienne* ‹4›, et se trouve renfermée entre les tropiques.

mobiles, pour ceux qui habitent sous l'équateur, ni pour ceux qui habiteroient sous les pôles. G.

‹1› Le sens de ce passage doit être à-peu-près ceci : « Peu importe que les cercles arc- » tiques n'existent pas pour tous les climats, » pourvu qu'ils existent pour tous les habitans » de la zone tempérée, puisque nous ne con- » noissons pas d'autres peuples que ceux qui » sont situés dans cette zone. Mais n'objec- » tera-t-on pas toujours et avec raison, que ces » cercles n'étant pas les mêmes pour tous les » pays, ils ne peuvent servir à fixer uniformé- » ment les limites de la zone tempérée. » G.

‹2› On appelle Périsciens les peuples qui voient tourner leur ombre autour d'eux, c'est-à-dire, pour lesquels le soleil ne se couche point pendant un temps de l'année. Posidonius fixoit les tropiques à 24° de l'équateur; ainsi ils étoient censés servir de cercles arctiques au 66.e degré de latitude: c'est donc à cette hauteur que commençoient, suivant Posidonius, les deux zones *périsciennes*, qui de là s'étendoient jusqu'aux pôles. Elles avoient chacune 24° de largeur. G.

‹3› Les Hétérosciens sont les habitans des zones tempérées. Ceux qui habitent la zone septentrionale, ont toujours, à midi, leur ombre tournée droit au nord. Ceux qui occupent la zone méridionale, ont toujours, à midi, leur ombre tournée droit au sud. Posidonius donnoit 42° de largeur à chacune de ces zones. G.

‹4› Les Amphisciens sont ceux dont l'ombre, à midi, est tournée tantôt vers le nord, tantôt vers le sud, suivant que le soleil parcourt les signes ou plus méridionaux ou plus septentrionaux que le zénith de ces peuples. Deux fois par an, ils ont cet astre perpendiculairement au-dessus de leur tête. Ces phénomènes n'arrivent que dans les pays situés entre les deux tropiques. La largeur de cette zone, selon Posidonius, étoit de 48 degrés. G.

» Mais,

» Mais, relativement aux phénomènes terrestres *, il faut, de plus, » compter deux autres zones, très-étroites, situées sous les tropiques qui les coupent chacune par la moitié, et dans lesquelles, » durant près de quinze jours [chaque année], on a le soleil au » zénith <1>. Ce qui particularise ces deux zones *, c'est qu'elles » sont arides et sablonneuses <2>, qu'elles ne produisent rien, sinon » du silphium <3>, ou tout au plus encore quelques grains d'une » espèce de froment, dont la substance se trouve desséchée par » l'ardeur du soleil; et cela, parce que, nulle part, dans le voisinage de l'espace qu'elles occupent, il n'y a de montagnes où les » nuages puissent s'arrêter et se résoudre en pluie, et que d'ailleurs » nul fleuve ne les arrose <4> : aussi n'y voit-on que des races » d'individus à poils crêpus, à cornes torses, à grosses lèvres, à » larges narines <5>, la chaleur étant cause que les extrémités des

PAGE 95.

* Littéralement, *aux choses humaines.*

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 131 et 133* du texte Grec.

PAGE 96.

<1> C'est-à-dire que Posidonius donnoit à chacune de ces petites zones environ 30 minutes de largeur, ou 350 stades de 700, qui valent 10 lieues de 20 au degré. G.

<2> Posidonius paroît avoir puisé cette opinion dans les ouvrages d'Hipparque. Strabon parlera encore de ces zones à la *pag. 133* de son texte; et l'on conçoit que l'idée dont il est question n'a pu naître qu'à l'aspect des terres arides des environs de Syéné. G.

<3> Les botanistes modernes ignorent encore quelle est la plante à laquelle les Grecs donnoient le nom de *Silphium.* G.

<4> On voit, comme dans la note 2 ci-dessus, que d'une observation locale, Posidonius concluoit un fait général. La nation des Nègres n'est point bornée à n'occuper qu'une zone étroite; elle se répand en Afrique, dans tout l'intervalle des tropiques. Il y existe à la vérité de grands déserts inhabitables; mais il s'en faut beaucoup que tout cet espace soit aride. L'Abissinie, le Soudan ou la Nigritie proprement dite, les contrées que parcourent le *Niger* ou Joliba, le Sénégal, la Gambie, &c. sont des pays coupés d'une multitude de torrens et de rivières considérables; et si l'on y ajoute les pluies annuelles dont je parlerai bientôt, on reconnoîtra que les zones tempérées renferment peu de pays plus humectés que celui des Nègres, pendant cinq à six mois de l'année, sur-tout dans le voisinage de l'équateur.

L'opinion de Posidonius est d'autant plus étrange, que deux siècles avant lui, Ptolémée Évergète avoit fait reconnoître une partie de l'Abissinie, et que les Grecs ne pouvoient pas ignorer que la nation des Noirs s'étendoit encore beaucoup plus au midi que cette contrée. G.

<5> *Aussi n'y voit-on que des races d'individus à poils crêpus, à cornes torses.* Le texte est d'une telle concision, qu'il est difficile de décider si l'auteur n'a pas voulu parler seulement des animaux, ou s'il a prétendu y joindre les hommes; Διόπερ οὐλότριχας καὶ οὐλόκερως, καὶ προχείλους καὶ πλατύρινας γεννᾶσθαι· τὰ γὰρ ἄκρα αὐτῶν συστρέφεσθαι· ce qui, littéralement, signifie; *Aussi naissent-ils avec-les-poils-crêpus, les-cornes-torses, les-lèvres-grosses, les-narines-larges, car leurs extrémités se recourbent.* Mais, en comparant avec ce passage celui qui se rencontre dans le livre XV *(p. 695 et 696),*

PAGE 96.

* Littéralement, *dans ces mêmes zones.*

» corps se recourbent; et c'est sous ce même climat * qu'habitent » les Ichthyophages ‹1›. Des particularités si marquées suffisent » bien pour distinguer les deux zones dont il est ici question, » d'autant que, dans des contrées plus méridionales, l'air ne laisse » pas d'être plus tempéré, le sol plus fertile et mieux humecté. » —

§. III.

Division en six zones, proposée par Polybe.

POLYBE compte six zones, qu'il distribue, deux entre les pôles et les cercles arctiques, deux entre les cercles arctiques et les tropiques, deux entre les tropiques et l'équateur ‹2›.

§. IV.

Opinion de Strabon sur ces différens systèmes ; il préfère la division ordinaire en cinq zones.

* Littéralement, *et à la température de l'ambiant.*

* Il s'agit des zones hétérosciennes.

POUR moi, je trouve que la division [du globe terrestre] en cinq zones convient tout-à-la-fois et à la *Physique* ‹3› et à la *Géographie* ‹4›. Elle convient à la *Physique*, en ce qu'elle se rapporte et aux *apparences célestes*, et aux modifications de la *température de l'atmosphère* *. D'accord avec les *apparences célestes*, elle marque, aussi bien qu'il est possible de marquer, les limites des Périsciens et des Amphisciens, ainsi que la séparation absolue des régions *, pour lesquelles l'aspect des astres se présente en sens inverse ‹5›.

on voit que Strabon, ici, a dû vouloir également parler des hommes.

‹1› *Les Ichthyophages.* Vraisemblablement Posidonius vouloit parler des Ichthyophages de la Gédrosie. Vers la fin de ce second livre, *pag 131* du texte Grec, Strabon répétera, et sans doute d'après Posidonius, que toutes les propriétés attribuées ici aux deux zones dont il est question, se remarquent non-seulement dans la Libye, mais aussi *dans toutes les contrées de l'Asie situées sous ce même parallèle qui traverse l'Æthiopie, la Troglodytique, l'Arabie, et cette portion de la* Gédrosie *qui est habitée par les* Ichthyophages.

‹2› *Deux entre les cercles arctiques et les tropiques, deux entre les tropiques et l'équateur.* Dans toutes les éditions, dans tous les manuscrits, le texte porte : Δύο δὲ τὰς μεταξὺ τούτων τε [sc. τῶν ἀρκτικῶν] καὶ τῶν ΤΡΟΠΙΚΩ͂Ν ΚΑῚ τοῦ ἰσημερινοῦ. Mais nous lisons avec Casaubon : Δύο δὲ τὰς μεταξὺ τούτων τε καὶ τῶν ΤΡΟΠΙΚΩ͂Ν· ΚΑῚ ΔΎΟ ΤᾺΣ ΜΕΤΑΞῪ ΤΟΎΤΩΝ ΚΑῚ τοῦ ἰσημερινοῦ. — Si, comme je le crois, cette division a été faite pour le climat de Rhodes, c'est-à-dire, pour le trente-sixième parallèle, le cercle arctique se trouvoit au 54.ᵉ degré. Alors chaque zone torride avoit 24°, chaque zone tempérée 30°, et chaque zone froide 36°. G.

‹3› *Et à la Physique.* Nous traduisons littéralement, Φυσικῶς. Mais la suite du discours montre qu'il s'agit ici de *tout le système du monde*, et des *apparences célestes*, comme des *modifications physiques de chaque climat.*

‹4› On va voir bientôt qu'ici la signification du terme *Géographie* se restreint à la *Description de la Terre-habitée.*

‹5› *Ainsi que la séparation absolue &c.* Le Grec porte : Καὶ ΤᾺ περὶ τὴν θέαν τῶν ἄστρων ὉΛΟΣΧΕΡΕΙ͂ ΤΙΝΙ ΜΕΡΙΣΜῼ͂ λαμβάνοντα ΤῊΝ ἘΞΑΛΛΑΞΙΝ· phrase dont nous avons peine, même en latin, à donner l'interprétation littérale : *Et* EA *quæ, quoad contempla-*

Et quant à la *température de l'atmosphère*, comme parmi les modifications qu'elle éprouve par l'action du soleil, les principales, celles qui influent le plus sur l'existence des animaux, des plantes, en un mot, de tout être vivant dans l'air ou exposé à l'air ‹ 1 ›, sont au nombre de trois, et proviennent l'une du défaut, l'autre de l'état modéré, la troisième de l'excès de la chaleur; on voit que, dans la division en cinq zones, le globe terrestre se trouve partagé suivant ces trois modifications : aux deux zones *froides* sont attribués les climats où se fait sentir le défaut de chaleur; aux deux zones *tempérées*, les climats où la chaleur est modérée; et, pour la zone *torride*, restent les pays où règne la chaleur excessive. PAGE 96.

Que ce même partage [du globe terrestre] en cinq zones convienne également à la *Géographie* *, cela est évident. L'objet de la *Géographie* est de bien déterminer jusqu'où s'étend l'espace que nous habitons dans l'une des deux zones tempérées. Sans doute, au levant et au couchant, les bornes de cet espace sont marquées

* C'est-à-dire, *à la Description de la Terre-habitée.* Voyez ci-dessus, *pag. 250*, not. 4.

tionem astrorum, *INTEGRÂ* ou *ABSOLUTÂ QUÂDAM DIVISIONE* ou *SEPARATIONE*, *accipiunt PERMUTATIONEM.* Les mots Τὰ περὶ τὴν θέσιν τῶν ἄστρων pussent-ils être autrement interprétés, nous persisterons toujours à penser que, dans l'idée de l'auteur, cette phrase, qui demeure si obscure pour nous, devoit contenir une mention quelconque des deux zones *hétérosciennes.* Or cette mention, que nous croyons avoir reconnue, peut paroître suffisamment indiquée par notre version qui, au fond, ne s'écarte point du texte. En effet, on verra bientôt, *pag. 111* du texte Grec, que, suivant notre auteur, la principale, sinon l'unique distinction de la zone *hétéroscienne* septentrionale, d'avec la zone *hétéroscienne* méridionale, consistoit en ce que, *Dans la première de ces deux zones, ceux qui se tournoient en face du point où le soleil arrive à l'heure de midi, se trouvoient avoir le levant à gauche et le couchant à droite; tandis que, dans la seconde, c'étoit l'inverse.* — Sans cette explication, il faudroit croire que le mot *Hétérosciens* auroit été oublié par les copistes, et qu'il devroit être rétabli dans le texte, pour compléter le raisonnement de Strabon. Il dit que la division en cinq zones partage le globe en trois parties, soit par le phénomène des ombres, soit par la température. Il nomme les trois températures; il a dû rappeler les trois peuples qu'il indiquoit; et il ne seroit pas vraisemblable qu'il eût précisément passé sous silence celui des *Hétérosciens*, qui sont les habitans de la zone tempérée. G.

‹ 1 › *Qui influent le plus sur l'existence &c.* L'édition de Casaubon porte : Καὶ συντείνουσαι πρός τε τὰς τῶν ζώων καὶ φυτῶν [συστάσεις,] καὶ τῶν ἄλλων ἥμισυ σταλεῖς τῶν ὑπὸ τῷ ἀέρι, καὶ ἐν αὐτῷ ἐκείνῳ. κ. τ. λ. Différens manuscrits offrent bien quelques variantes; mais aucune ne jette le moindre jour sur ce passage. Nous dirons donc avec Casaubon : *Cùm hoc loco aqua omninò nobis hæreat, magnam habebimus gratiam ei qui nos veram lectionem docuerit.*

Page 96. par la mer; mais, au midi et au nord, il n'est limité que par la température de l'air, laquelle, dans le milieu [de la zone dont nous parlons], se trouve être favorable aux animaux et aux plantes, tandis que, vers les deux extrémités où nous ressentons soit le défaut, soit l'excès de la chaleur, le climat cesse d'être supportable ‹1›. Or, pour répondre à ces trois différences, la division [du globe terrestre] en cinq zones devient nécessaire. Et certes, sur ce globe coupé par l'équateur en deux hémisphères, l'un *septentrional*, dans lequel nous sommes placés, l'autre *méridional* *, les trois différences [dont il s'agit] sont frappantes ‹2›; car nous voyons [dans notre hémisphère], du côté de l'équateur et de la zone torride, des contrées inhabitées à cause de la chaleur; du côté du pôle, d'autres contrées pareillement désertes à raison du froid; dans l'espace intermédiaire, tous les pays où la température est douce et où l'on peut habiter ‹3›.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 253.*

‹1› *Mais, au midi et au nord, il n'est limité que par la température de l'air, &c.* Littéralement : *Ce qui le limite, c'est l'air, tant le mitoyen, c'est-à-dire, celui qui est bien tempéré pour les animaux et les plantes, que celui qui, vers chaque extrémité, est intempéré, &c.* Ὁ ἀήρ, ὁ μὲν μέσος, ὁ εὔκρατος ὢν καὶ φυτοῖς καὶ ζώοις· ὁ δὲ ἐφ' ἑκάτερα δύσκρατος, κ. τ. λ.

‹2› *Et certes, sur ce globe, &c.* Le texte, à le rendre littéralement, signifieroit : *EN EFFET, le partage du globe de la Terre, au moyen de l'équateur, en deux hémisphères, l'un septentrional, dans lequel nous sommes, et l'autre méridional, A TRACÉ les trois différences [dont il s'agit]* : Τῷ ΓΑ'Ρ ἰσημερινῷ τμηθεῖσα δίχα ἡ σφαῖρα (car telle est la leçon de notre manuscrit 1394, au lieu de τμηθεῖσα ἡ σφαῖρα δίχα) τῆς γῆς, ὙΠΈΓΡΑΨΕ τὰς τρεῖς διαφοράς. D'après l'emploi de la conjonction ΓΑ'Ρ, *en effet*, ou *car*, au commencement de la phrase, il semble qu'on devroit naturellement s'attendre à y trouver une preuve de ce qui vient d'être énoncé immédiatement auparavant, savoir, *Que, POUR MARQUER les trois différences* dont il est ici question, *la division en CINQ zones DEVENOIT NÉCESSAIRE.* Toutefois, c'est en vain que l'on chercheroit ici ce qui peut fonder une pareille assertion. De tout ce que contient la phrase qui nous arrête en ce moment, il résulteroit plutôt que la division *en SIX zones* est la plus convenable; et c'est ce que notre géographe lui-même paroîtra tout-à-l'heure accorder.

Lorsque, indépendamment de la difficulté de saisir et même d'apercevoir le fil du raisonnement de l'auteur, ce passage présente encore une espèce de *tautologie*, une répétition presque littérale de ce qui a été dit quelques lignes plus haut, on se sent porté à soupçonner que le texte, en tout cet endroit, pourroit avoir subi quelque interpolation.

‹3› Strabon ne s'explique pas assez clairement pour qu'on puisse deviner où il fixoit, dans son système particulier, les limites des zones. Il semble croire que ces limites doivent être les mêmes dans les deux divisions qu'il vient d'indiquer; mais cela ne peut être.

En comptant de plus [sur le globe terrestre] deux zones situées sous les tropiques, Posidonius * n'a aucun égard à l'analogie qui motive la distribution des cinq autres ; et ces deux dernières zones ne répondent point aux mêmes différences que les cinq premières : on diroit qu'il prétendoit aussi, d'après les différences caractéristiques des peuples [rangés sous les divers parallèles], marquer [sur la Terre-habitée] une zone *Æthiopique* <1>, une zone *Scythique et Celtique* <2>, une zone *Intermédiaire* <3>.

PAGE 96.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 248.*

PAGE 97.

Quant à Polybe, il a tort * de borner quelques-unes de ses zones par les cercles arctiques ; il a tort de vouloir qu'il y en ait deux situées au-delà de ces cercles *, et deux entre ces mêmes cercles et les tropiques. Nous avons déjà dit * que des points mobiles ne sauroient servir à marquer des bornes qui doivent être immuables. Il ne faut pas non plus, comme nous l'avons dit encore *, borner la zone torride par les tropiques. Mais, pour diviser cette dernière zone en deux, Polybe peut avoir eu un motif assez plausible, et le même qui nous fait regarder le globe de la Terre comme naturellement partagé, au moyen de l'équateur, en deux hémisphères, l'un *septentrional*, l'autre *méridional* * : car on voit que, suivant ce partage, la zone torride se trouve effectivement coupée en deux <4> ;

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 250.*

* *L'une vers le pôle arctique, l'autre vers le pôle antarctique.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 248.*

* *Ibid.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 252.*

Si l'on cherche à fixer son opinion d'après la différence des ombres, il n'y a point de doute que la zone torride ne soit, suivant lui, de 48° de largeur ; chaque zone tempérée, de 42°, et chaque zone froide, de 24.

Si au contraire on ne veut avoir égard qu'à la température, en bornant, comme il l'a dit, la zone torride aux seuls pays qu'il croyoit inhabitables, et dont il fixoit les limites à 8800 stades de l'équateur, il est certain que cette division n'a plus aucun rapport avec la première. La zone torride entière sera réduite à 25° 8′ 34″ ; chaque zone tempérée sera de 41° 51′ 26″, puisqu'on lui verra fixer les limites de la Terre habitable, vers le nord, à 38,100 stades de l'équateur ; et chaque zone froide aura 35° 34′ 17″. G.

<1> Nous lisons, comme nos manuscrits 1393, 1394, 1408 et ceux de Venise le portent, ἄλλην ΜΈΝ τὴν Αἰθιοπικήν.

<2> Les anciens nommoient Æthiopiens tous les peuples méridionaux de l'Afrique, comme ils appeloient Scythes tous les peuples septentrionaux de l'Asie et de l'Europe, et Celtes les peuples du nord-ouest de l'Europe. C'est dans ce sens que Strabon dit qu'on pourroit donner chacun de leurs noms à une zone, parce qu'ils en occupoient toutes les terres. G.

<3> Et véritablement, d'après ce que notre géographe dira bientôt, *p. 270*, not. 2 et 4, il paroîtra que Posidonius avoit été tenté d'établir, par préférence, une division de la Terre-habitée en zones de ce genre.

<4> *Car on voit que, suivant ce partage, &c.* La phrase Grecque est fort obscure : Δῆλον

PAGE 97.

et il en résulte une sorte de convenance, puisqu'alors chaque hémisphère se compose de trois zones * complètes et respectivement semblables. Mais, si cette division en six zones peut convenir lorsque l'on considère le globe terrestre comme coupé en deux par l'équateur, elle ne s'accorde pas aussi bien avec l'autre manière dont on peut également le partager. Coupons le globe en deux, par un cercle qui traverse les pôles *; alors, nous n'aurons aucun motif pour diviser les deux hémisphères (l'*oriental* et l'*occidental*) chacun en trois zones, et, au contraire, la division de toute la Terre en cinq zones sera encore très-convenable. En effet, les deux moitiés de la zone torride, coupée par l'équateur, se trouvant être, tout-à-la-fois, de même nature et contiguës, il est superflu d'en faire une double zone : mais les zones tempérées, bien qu'étant toutes deux de même nature, ont toujours besoin d'être distinguées, vu qu'elles ne sont pas contiguës l'une à l'autre; et on doit en dire autant des zones froides. Ainsi, en quelque sens que vous regardiez la Terre entière comme composée de deux hémisphères, il vous suffira de la diviser en cinq zones.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 252*, not. 2.

* C'est-à-dire, *par un méridien.*

S'il est sous l'équateur une région tempérée, comme le veut Ératosthène, et comme le pense aussi Polybe, qui ajoute que cette région est la plus élevée du globe ‹1›, et qu'en conséquence

γὰρ ἔτι ΔΙΑΙΡΕΙ͂ΤΑΙ κατὰ ταύτην τὴν τομὴν, καὶ ἡ διακεκαυμένη ποιεῖ τινὰ ἐπιτηδειότητα. Peut-être au lieu de διαιρεῖται &c., faudroit-il lire διαιρεθεῖσα κατὰ ταύτην τὴν τομὴν καὶ ἡ διακεκαυμένη, ποιεῖ &c. Quoi qu'il en soit, nous croyons avoir exprimé le véritable sens du passage.

‹1› Il me semble qu'on peut conclure de ces phrases, que Polybe et Ératosthène donnoient à la Terre la forme d'un sphéroïde aplati par les pôles. Avant eux, Aristote (*Meteor. l. II, c. 1*) et d'autres philosophes avoient cru au contraire la terre alongée par les pôles; et chacun expliquoit, d'après son hypothèse particulière, les phénomènes qui sembloient dépendre de la forme qu'ils supposoient à notre globe. Cette grande question a aussi divisé les modernes, depuis la renaissance de l'astronomie et de la géographie en Europe.

L'opinion de Polybe sur la cause des pluies abondantes qui tombent dans la zone torride, n'est pas exácte. Ces pluies sont indépendantes des montagnes qui existent dans ces contrées; elles sont dues à l'ardeur, à la force attractive du soleil qui amasse les vapeurs au zénith des lieux sur lesquels il passe, et qui les entraîne sans cesse d'un tropique à l'autre. Quand cet astre parcourt les signes septentrionaux du zodiaque, c'est la partie de la zone torride comprise entre l'équateur et le tropique du *Cancer* qui est soumise aux pluies périodiques; elles y amènent l'hiver ou le temps le moins chaud de ces

elle est sujette aux pluies, parce que beaucoup de nuages amenés du nord par les vents étésiens, s'y arrêtent sur les hauteurs ; il vaudroit encore mieux faire de cet espace une troisième zone tempérée, qu'admettre <1> [avec Posidonius] les deux zones particulières *, qui se trouveroient situées sous les tropiques. PAGE 97.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 248.*

Au reste, l'opinion [d'Ératosthène et de Polybe sur le point que nous venons de toucher] a quelque chose de probable : et Posidonius lui-même l'appuie, quand il observe que la région dont il s'agit est [de toutes les régions situées entre les tropiques] celle sur laquelle le soleil, soit en parcourant l'écliptique, soit en tournant d'orient en occident, passe avec le plus de rapidité <2> ; parce que, des rotations qui s'achèvent en un temps

contrées; et alors tous les fleuves débordent, tandis qu'un ciel serein et embrasé règne sur la partie méridionale de la même zone, jusqu'au moment où le soleil, en repassant l'équateur, rend l'été aux pays qu'il abandonne, pour couvrir de nuages et inonder ceux qu'il va visiter. G.

<1> *Qu'admettre.* Nous lisons *εἰσάγειν*, comme le portent distinctement nos manuscrits 1393, 1394, 1408, au lieu de *συνάγειν.*

<2> *Quand il observe que &c.* Littéralement : *Parce que les* conversions *[du soleil y] sont plus rapides ; nous voulons dire celles* [qui se font] vers les points obliques, *comme aussi celles de l'orient à l'occident.* Τὸ καὶ [fors. ἐκεῖ] τὰς ΜΕΤΑΣΤΑ'ΣΕΙΣ ὀξυτέρας εἶναι, τὰς ΕἸΣ ΤΑ' ΠΛΑ'ΓΙΑ· ὡς δ' αὔτως καὶ τὰς ἀπ' ἀνατολῆς ἐπὶ δύσιν τοῦ ἡλίου. Ce passage isolé, et où d'ailleurs l'expression est d'une concision extrême, pourroit presque passer pour une énigme. Pour juger si nous en avons saisi le véritable sens, il est peut-être nécessaire de se rappeler le raisonnement par lequel, suivant Géminus, Polybe appuyoit son opinion relativement à l'existence d'une région qui, placée sous l'équateur et au milieu de la zone torride, jouissoit d'une température plus douce que celle des pays situés aux extrémités de cette même zone et proche les tropiques. Comme le passage où Géminus rapporte les idées de Polybe à cet égard nous paroît servir de commentaire à celui de Strabon, nous croyons devoir en présenter ici la traduction. Voici donc ce que dit Géminus [1] :

« Polybe croyoit que, vers l'équateur, au » milieu de la zone torride, on trouvoit une » région habitable et effectivement habitée. » Il avoit même composé sur ce point de » géographie un traité particulier, intitulé : » *Traité sur* l'Habitation *voisine de l'équateur,* Περὶ τῆς περὶ τὸν ἰσημερινὸν ΟἸΚΗ'ΣΕΩΣ. » Selon lui, cette région étoit habitée, et l'on » y jouissoit d'un air plus tempéré que vers les » extrémités de la zone torride. Il fondoit son » assertion, d'une part, sur le rapport des » voyageurs, qui, ayant visité ces régions, » prétendoient y avoir observé les apparences » célestes; et de l'autre part, sur l'effet physique qui lui paroissoit devoir nécessairement résulter de la marche du soleil. Véritablement, c'est pour les contrées voisines » des tropiques, que le passage et la retraite » journalière du soleil s'opèrent avec le plus de » lenteur, tellement qu'à l'œil cet astre semble

[1] *Isag. in Arati Phænom.* c. 13, *ap. Petavium Uranol.* p. 31.

Page 97. donné, les plus rapides sont celles qui se font sur les cercles les plus grands ‹1›.

Toutefois ce même Posidonius, en un endroit, reprend Polybe pour avoir énoncé, — « Que la région située sous l'équateur est fort » élevée; » — et il prétend que la surface d'un globe, devant être par-tout uniforme, n'est nulle part susceptible d'élévation ‹2›.
Page 98. D'ailleurs, ajoute-t-il, la région située sous l'équateur, loin d'être montagneuse, est plutôt une vaste plaine, de niveau, pour ainsi dire, avec la mer ‹3›; les pluies, qui grossissent le Nil, ne viennent que

» durant quarante jours ne point s'éloigner » des tropiques; et c'est pourquoi, durant ce » même espace de temps, les jours y gardent » leur plus grande longueur. Les contrées si- » tuées sous les tropiques étant celles sur les- » quelles le soleil s'arrête le plus long-temps, » il en résulte qu'elles sont brûlantes, et que » l'excès du chaud les rend inhabitables. Pour » les contrées situées sous l'équateur, la re- » traite du soleil s'accélère davantage; aussi » est-ce aux équinoxes que la longueur des » jours reçoit ses plus grands accroissemens. » Il est donc simple que dans la région si- » tuée sous l'équateur, l'air soit plus tempéré. » Sans doute le soleil y monte au zénith; » mais il s'en éloigne rapidement; sans doute » aussi tous les pays compris entre les tro- » piques sont dans la même position relative- » ment au passage du soleil; mais il s'arrête » plus de temps sur ceux qui sont le plus voi- » sins de ces cercles. Telle est la raison pour » laquelle les régions situées sous l'équateur, » bien que placées au milieu de la zone » torride, jouissent d'une température plus » douce que celles qui, situées aux extré- » mités de cette zone, se trouvent sous les » tropiques. »

‹1› L'obliquité de l'écliptique, par rapport à l'équateur et par rapport aux tropiques, fait que, dans l'espace de quinze jours avant et après les équinoxes, le soleil parcourt près de douze degrés de déclinaison, tandis que dans le même espace de temps avant et après le solstice, sa déclinaison change à peine d'un degré. Aussi le voit-on passer rapidement au-dessus des lieux qui avoisinent l'équateur, et paroître stationnaire dans les environs des tropiques. Cette marche, en apparence inégale, fait que les jours croissent et décroissent dans des proportions fort différentes à ces deux époques de l'année.

Ajoutez que quand le soleil est dans l'équateur les jours n'ont que douze heures, au lieu qu'ils sont de treize heures et demie pour les habitans du tropique au temps du solstice; dès-lors la direction verticale des rayons de cet astre, et sa présence sur l'horizon, étant plus long-temps prolongée, doivent y échauffer l'atmosphère avec plus de force, toutes choses d'ailleurs égales, qu'aux approches de l'équateur.

Quant à la révolution journalière de ces cercles, la rapidité de l'équateur est à celle des tropiques, comme 1000 est à 915, ou comme 10 est à 9. G.

‹2› Il peut au moins y avoir des inégalités; mais les plus hautes montagnes n'ayant pas plus de la millième partie du rayon de la terre, ne changent point sa forme sphérique. G.

‹3› Au temps de Posidonius, et plusieurs siècles après lui, aucun voyageur connu n'avoit pénétré jusque sous l'équateur. Tout ce qu'on débitoit sur ces contrées, n'étoit que des conjectures ou des erreurs. Voy. *Ptolem. Almagest. lib. II, c. 6, pag. 31, 32,* et mes

des

des monts d'Æthiopie. Après s'être exprimé de la sorte, Posidonius se rapproche de Polybe, et paroît soupçonner que, vers l'équateur, il existe des montagnes sur lesquelles, de chaque côté, les nuages arrivant des deux zones tempérées s'arrêtent et se résolvent en pluie. Voilà donc déjà une contradiction évidente de la part de Posidonius. Mais, de plus, en accordant que la région située sous l'équateur est montagneuse, il tombe, ce me semble, dans une autre contradiction. En effet, ceux dont, à cet égard, il adopte pour lors l'opinion, soutiennent d'ailleurs que c'est l'Océan qui, par-tout continu, occupe cette même région ‹1›; comment peuvent-ils placer des montagnes au sein de la mer ! Ces montagnes seroient-elles donc quelques îles ! Mais cette question est étrangère à la *Géographie* *; remettons-en la solution à qui traite spécialement de l'Océan ‹2›. PAGE 98.

* C'est-à-dire, *à la Description de la Terre-habitée.* *Voyez* ci-dessus, *pag. 250*, not. 4.

§. V.

Relation du voyage maritime d'Eudoxe autour de l'Afrique, rapportée et crue véridique par Posidonius.

POSIDONIUS [dans l'endroit de son Traité, où il] nous parle de tous ceux que l'on dit avoir fait par mer le tour de la Libye *, énonce que, suivant Hérodote, jadis des navigateurs envoyés par Darius ‹3› l'avoient achevé ‹4›; et qu'Héraclide *le Pontique* ‹5›, dans l'un de ses *Dialogues*, introduit un mage, qui, en présence de

* *L'Afrique.*

Recherches sur les côtes occidentales et orientales de l'Afrique. G.

‹1› Cette opinion a été celle de Cratès, *apud Gemin. Element. Astronom. cap. 13;* celle d'Aratus, *Phænom. vers. 537;* celle de Cléanthès, *ap. Gemin. c. 13;* celle de Cléomède, *Meteor. lib. I, cap. 6;* celle de Strabon, *lib. I, pag. 33, 34; lib. II, pag. 130; lib. XVII, pag. 825;* celle de Pomponius Méla, *lib. I, cap. I;* celle de Macrobe, *in Somn. Scip. lib. II, cap. 9,* et de beaucoup d'autres auteurs anciens. G.

‹2› On a vu, *pag. 94,* que Posidonius avoit composé un Traité *sur l'Océan.* G.

‹3› Le règne de Darius, fils d'Hystaspe, date de l'année 522 à l'année 486 avant l'ère Chrétienne.

‹4› Dans l'ouvrage d'Hérodote, tel que nous le lisons aujourd'hui, nulle part il n'est dit que des navigateurs envoyés par Darius eussent fait par mer le tour entier de l'Afrique. Il est donc naturel de croire qu'ici le texte de Strabon est altéré, et que l'on doit y substituer le nom de *Nécos* à celui de Darius. Autrement il faudroit que Posidonius, rappelant tous ceux qui passoient pour avoir fait par mer le tour de la Libye, eût, tout-à-la-fois, attribué à Hérodote ce qu'aujourd'hui l'historien ne se trouve point avoir dit, et négligé de rappeler ce que cet auteur rapporte formellement des Phœniciens, qui, suivant son récit *(lib. IV, §. 44)*, sous le règne de Nécos en Ægypte, exécutèrent l'entreprise dont il est ici question. Les chronologistes font régner Nécos depuis l'an 616 jusqu'à l'an 600 avant l'ère Chrétienne.

‹5› *Le Pontique :* c'est-à-dire, *du Pont;* et comme l'auteur dont il est ici question

PAGE 98. Gélon ‹1›, se donne pour avoir fait ce voyage : — « Ces deux » rapports [ajoute Posidonius] ne sont appuyés d'aucune preuve. » Mais, sous le règne d'Évergète II ‹2›, un certain Eudoxe de » Cyzique ‹3›, chargé [par ses compatriotes] de se rendre aux jeux » Corinthiens, pour y offrir [en leur nom] des sacrifices et des » libations ‹4› à Neptune, vint jusqu'en Ægypte. Curieux de

étoit né à Héraclée, ville du Pont, il a été aussi quelquefois surnommé *l'Héracléote.* Nous parlerons ailleurs de ce personnage, qui porta un nom commun à beaucoup d'autres philosophes ou écrivains Grecs.

‹1› Le règne de Gélon à Syracuse date de l'an 492 à l'an 478 avant l'ère Chrétienne. S'il étoit vrai que Darius eût en effet ordonné le voyage dont, suivant Posidonius, Hérodote devroit avoir parlé, le mage qui, dans le *Dialogue* d'Héraclide *le Pontique,* prétendoit avoir fait le tour entier de l'Afrique, pouvoit avoir été du nombre des navigateurs envoyés par ce prince.

‹2› Ptolémée VII, dit *Évergète II,* et surnommé aussi *Physcon,* régna depuis environ l'an 145 jusqu'à l'an 117 avant l'ère Chrétienne. On verra bientôt que, en supposant au narré de Posidonius quelque fondement historique, tout nous induiroit à placer vers les dernières années de ce règne, la date du fait qu'il raconte ici avec tant de circonstances plus ou moins vraisemblables.

‹3› Les ruines de cette ville, situées dans la presqu'île d'Artaki, sur les côtes méridionales de la mer de Marmara, l'ancienne Propontide, conservent encore le nom de Cyzik. G.

‹4› *Chargé [par ses compatriotes] de se rendre aux jeux Corinthiens, &c.* Littéralement : *Théore et Spondophore* de la fête gymnique *des Corinthiens.* Θεωρὸν καὶ Σπονδοφόρον ΤΟΥ τῶν Κορινθίων ἈΓΩ͂ΝΟΣ.

Quant aux *Théores,* tout le monde sait quelles étoient leurs fonctions.

Les auteurs anciens ont moins souvent fait mention des *Spondophores;* mais ce terme s'explique de lui-même. Évidemment, les *Spondophores* devoient être des ministres chargés de l'honorable emploi, sinon de verser eux-mêmes les libations, σπονδὰς, au moins de porter les vases, σπονδεῖα, contenant les libations qui faisoient partie intégrante des sacrifices, sur-tout des sacrifices solennels.

L'expression ΤΟΥ τῶν Κορινθίων ἈΓΩ͂ΝΟΣ, semble bien, au premier coup-d'œil, devoir s'entendre des *jeux Isthmiques,* présidés par les Corinthiens, et dédiés à Neptune; et, en même temps, il seroit simple que les habitans de Cyzique, ville maritime, eussent eu habituellement soin d'envoyer à ces jeux un député, pour y offrir en leur nom des libations et des sacrifices au Dieu de la mer : ainsi nous paroîtrons avoir interprété la phrase Grecque d'une manière naturelle.

Toutefois ce passage nous embarrasse. La leçon Κορινθίων n'est nullement constante : presque tous les manuscrits, entre autres nos manuscrits 1393, 1394 et 1408, portent Κορείων, variante que l'ancien interprète Latin avoit suivie, et qu'il croyoit pouvoir signifier des *fêtes instituées en l'honneur de Proserpine,* Κόρης. Casaubon, peu éloigné d'adopter cette idée, cite plusieurs passages, soit de Strabon lui-même, soit d'Hérodote, de Plutarque, de Porphyre, qui prouvent qu'en effet Proserpine étoit spécialement honorée par les Cyzicéniens. Gisb. Cuper *(Observ. l. IV, c. 15)* a défendu la leçon ordinaire, et est resté persuadé qu'il s'agissoit ici d'un *Théore,* député par les Cyzicéniens aux *jeux Isthmiques.*

Nous soupçonnons avec Casaubon que le texte pourroit avoir subi quelque altération; mais nous pencherions à croire que la

» connoître toutes les particularités de ce pays, et d'ailleurs homme PAGE 98.
» assez instruit, il se fit recommander tant au roi qu'à ses ministres,
» principalement pour obtenir les moyens de remonter le Nil. Dans
» le même temps, le hasard voulut que des gardes-côtes du golfe
» Arabique amenassent à la cour un Indien : ils disoient l'avoir
» trouvé sur un navire, seul et demi-mort ; mais, ne comprenant
» point son langage, ils ignoroient qui et d'où il étoit. On lui fit
» apprendre le grec. Quand il le sut, il raconta comment, après
» s'être embarqué sur les côtes de l'Inde, il s'étoit égaré dans sa
» route, et comment, tous ses compagnons étant morts de faim,
» il avoit pu seul aborder en Ægypte. Il ajouta que, si on vouloit
» le remener dans son pays ‹1›, il pourroit en apprendre la route * * *Voyez* ci-dessous, *pag. 265 et 275.*
» aux marins qui seroient chargés de l'y reconduire. Eudoxe fut du
» nombre de ceux à qui le roi donna cette mission. Il s'embarqua,
» muni de présens [pour les gens du pays], et revint, ayant reçu
» d'eux en échange ‹2› beaucoup d'aromates, et de ces pierres
» précieuses que les Indiens tirent les unes du lit des fleuves qui
» les roulent parmi des cailloux, les autres du sein de la terre où
» elles se forment, comme les cristaux, dans nos pays, par la
» concrétion de l'eau ‹3›. [Il crut avoir fait un grand profit :] mais

solennité à laquelle ce Cyzicénien avoit été chargé de se rendre en qualité de *Théore* et de *Spondophore*, devoit être quelque fête instituée en Ægypte par les Ptolémées à l'imitation de celles qui étoient établies dans la Grèce.

Quoique nous ne puissions pas résoudre ces difficultés, et que d'ailleurs elles roulent sur des points qui, relativement à l'objet principal de notre géographe, ne sont pas de la plus grande importance, nous n'avons pas cru devoir les dissimuler au lecteur.

‹1› *Il ajouta que, si on vouloit le remener dans son pays.* Le texte ne porte que ces deux mots, Ὑπολειφθέντα δὲ· littéralement, *Mais étant laissé.* Peut-être ce passage est-il corrompu.

‹2› *Ayant reçu d'eux en échange.* Pour rendre littéralement le texte, il eût peut-être fallu dire, *Ayant-pris-EN-ÉCHANGE-un-chargement d'aromates, &c.* ; car telle paroît être la force et la vraie signification des termes ἈΝΤΙφορτισάμενον ἀρώματα κ. τ. λ. Mais, d'après ce qui vient d'être énoncé positivement, les objets dont Eudoxe s'étoit pourvu en partant d'Ægypte, avoient dû servir à faire *des PRÉSENS*, μετὰ ΔΩ'ΡΩΝ, et non *des ÉCHANGES.* Nous croyons donc qu'ici notre interprétation du terme ἈΝΤΙφορτισάμενον, répond mieux qu'une version littérale à la véritable pensée de l'auteur.

‹3› Les anciens croyoient que les cristallisations en général étoient produites par une eau congelée et durcie par un froid excessif,

PAGE 99.

» son espoir fut trompé; Évergète s'appropria tout ce qu'il avoit » rapporté. Après la mort de ce prince *, Cléopâtre sa veuve〈1〉, » qui avoit pris les rênes du gouvernement, fit repartir Eudoxe » pour l'Inde avec plus de marchandises qu'il n'en avoit emporté la » première fois. Dans son retour [de ce second voyage], les vents » le portèrent au-dessus de l'Æthiopie * 〈2〉. Abordé en des lieux » inconnus, il s'y concilia les habitans en leur cédant du blé〈3〉, du » vin et des figues sèches〈4〉, denrées qu'ils ne connoissoient pas; » eux, de leur côté, lui fournirent de l'eau 〈5〉 et lui donnèrent » des guides. Il recueillit par écrit quelques mots de leur langue: » de plus, ayant trouvé une pièce de bois qui formoit un *bec-de-* » *proue**, sur lequel étoit sculptée la figure d'un *cheval*, et qu'on » lui dit être le débris d'un navire venu d'occident *, il l'emporta » et reprit sa route.

» Rentré sain et sauf en Ægypte, où Cléopâtre ne gouvernoit

* 117 ans avant l'ère Chrétienne.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 263 et 266.*

* Ἀκρόπρωρον.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 266*, et *ibid.* la note 4.

pendant une longue suite de siècles. *Contraria huic [calori] causa crystallum facit gelu vehementiore concreto.* Plin. *lib. XXXVII, cap. 9.* G.

〈1〉 *Cléopâtre sa veuve.* Cette veuve de Ptolémée VII, dit *Évergète II*, se trouvoit avoir été aussi sa belle-fille, et sa nièce de père et de mère. Elle avoit été sa nièce de père et de mère, puisqu'elle étoit fille de son frère Ptolémée VI (dit *Philométor*) et de sa sœur Cléopâtre, mariés ensemble: elle avoit été sa belle-fille, puisque lui-même, en premières noces, avoit épousé cette veuve de son frère Ptolémée VI *Philométor*, c'est-à-dire, sa propre sœur, mère de la princesse dont il est ici question.

〈2〉 *Les vents le portèrent AU-DESSUS de l'Æthiopie. Abordé en des lieux inconnus, &c.* Le texte porte: Ἀνέμοις παρενεχθῆναι ὙΠΕ'Ρ τὴν Αἰθιοπίαν· προσφερόμενον δέ τισι τόποις. Remarquons bien cet énoncé; c'est de là que dépend l'explication d'un passage extrêmement difficile, que l'on rencontrera ci-dessous, *p. 266*: voyez *ibid.* les notes 3 et 4. Pour le moment, il suffit d'observer, 1.° que, en supposant la réalité du voyage d'Eudoxe, les lieux où Posidonius le fait aborder, auroient été situés sur la côte d'Ajan (l'ancienne *Azania*); 2.° que, dans le système de Strabon, cette côte, depuis le cap Guardafui (l'ancien *Aromata*), étoit censée se porter à l'ouest, et aller rejoindre le détroit des Colonnes d'Hercule, en suivant une direction à-peu-près parallèle à l'équateur, mais sans atteindre nulle part jusqu'à ce cercle.

〈3〉 *De blé.* Le grec porte, σιτίων; littéralement, *des vivres*; ce qui semble signifier que ces *vivres* devoient consister en grains ou en pâtes de farine.

〈4〉 *De figues sèches.* Littéralement, *de* cabas *de figues pressées*; car telle étoit, chez les anciens Grecs, la signification du terme παλαθίδων.

〈5〉 *De l'eau.* Le texte porte ὑγιείας, ce qui signifieroit, *de la santé.* Malgré l'uniformité de cette leçon dans tous les manuscrits, nous restons persuadés, comme l'ont été Xylander et Casaubon, qu'il faut lire ὑδρείας.

PAGE 99.

» plus, l'autorité ayant été remise à son fils ‹1›, notre voyageur
» fut accusé et convaincu d'avoir diverti à son profit une grande
» partie des effets [que le gouvernement lui avoit confiés]; en
» conséquence, il se vit, de nouveau, dépouillé de tout ce qu'il
» avoit rapporté [de précieux]. Mais le *bec-de-proue* [lui étant
» resté], il l'exposa publiquement * à l'examen des pilotes, qui
» convinrent que cette pièce devoit avoir fait partie de quelque
» bâtiment parti de Gadès *; disant que, si les riches négocians de
» cette ville ne frètent que de gros navires, les citoyens moins
» aisés en ont de petits qui, d'après la figure de l'animal représenté
» sur la proue, s'appellent *des chevaux*, et dont ils se servent pour
» aller pêcher sur les côtes de la Maurusie *, jusqu'au Lixus ‹2›:
» et même, parmi les pilotes, il y en eut qui prétendirent recon-
» noître ce *bec-de-proue* pour avoir appartenu à l'un des navires
» de cette espèce, que l'on avoit su [à Gadès] s'être avancés de
» conserve au-delà du Lixus, mais dont aucun n'avoit reparu.

* Littéralement, *dans le marché*, εἰς τὸ ἐμπόρειον.

* Cadiz.

* *La Mauritanie occidentale*, aujourd'hui le royaume de Fez.

» De ce renseignement Eudoxe conclut qu'il étoit possible de
» faire, par mer, le tour entier de la Libye *.

De l'Afrique. Voy. ci-dessous, *pag. 266*.

» Plein de cette idée, il retourna dans son pays *, d'où s'étant
» remis en mer avec tout son bien ‹3›, il passa d'abord à Dicæar-
» chie *, puis à Marseille, et courut ainsi la côte jusqu'à Gadès.
» Par-tout il fit sonner bien haut le gain infaillible que produiroit
» son entreprise; et [de cette manière] il trouva des fonds pour
» armer un gros navire avec deux barques ‹4›, semblables à

* *A Cyzique.*

* *Pouzzol*, près de Naples.

‹1› *Où Cléopâtre ne gouvernoit plus, &c.* Tout nous porte à penser que, sinon Posidonius, du moins Strabon, qui nous rend le récit de ce philosophe, ne se sera point exprimé avec exactitude, en énonçant qu'Eudoxe, à son retour, ne retrouva plus Cléopâtre à la tête du gouvernement. Sans doute il seroit possible qu'à l'époque où naturellement Eudoxe dut rentrer en Ægypte, Ptolémée VIII (Soter II), ayant été solennellement couronné pendant l'absence du voyageur, se fût trouvé jouir de quelque autorité apparente: mais Cléopâtre sa mère, toujours assise sur le trône à côté de lui, étoit loin d'être dépouillée de tout pouvoir.

‹2› Le *Lixus*, appelé maintenant *Lucos*, a son embouchure à *Larache* ou *Laraïs*, dans le royaume de Fez, à 30 lieues de Cadiz. Voyez mes *Recherches sur le Périple d'Hannon*, et *sur celui de Polybe*. G.

‹3› *S'étant remis en mer* avec *tout son bien*. Nous lisons ἐνθέμενον, comme tous nos manuscrits le portent, au lieu de ἐκθέμενον.

‹4› *Deux barques*. Littéralement : *Deux*

PAGE 99.

» celles dont se servent les pirates ‹1›. Sur ces trois bâtimens, » il emmena de jeunes musiciennes ‹2›, des médecins, des artisans de différens genres; et, prenant le large ‹3›, il fit voile » pour l'Inde, par des vents d'ouest * continus ‹4›. Bientôt son » équipage fatigué exigea qu'il prît terre où le vent le portoit; » il dut donc aborder, quoiqu'il redoutât l'effet du flux et du » reflux. Ce qu'il avoit craint arriva : le gros navire toucha, mais

* Littéralement, *des zéphyrs.*

épholces, Ἐφόλκια δύο; espèce de bâtimens propres à être facilement tirés à bras avec des cordes.

‹1› *A celles dont se servent les pirates.* Littéralement, *Aux lembes des pirates*; Λέμβοις λῃστρικοῖς. Les *lembes*, λέμβοι, étoient des bâtimens fort légers, et qui ne laissoient pas d'avoir parfois jusqu'à trente rames et plus [1].

‹2› *De jeunes musiciennes.* Le texte porte : Μουσικὰ παιδισκάρια. Le terme παιδισκάριον ne se trouve pas fréquemment employé chez les auteurs Grecs. Nous le déterminons ici au féminin d'après un passage formel de Diogène de Laërte [2].

‹3› *Prenant le large.* Notre version est fidèle; car le texte porte, Πλεῖν μετέωρον. Toutefois, il paroît constant que jamais les anciens, dans leurs navigations sur l'Océan, ne s'éloignoient des côtes, à moins qu'ils n'y fussent forcés par la tempête. Aussi avons-nous douté un moment si, le mot μετέωρον étant susceptible de signifier, au figuré, *plein d'espérance*, nous ne devions pas ici l'interpréter dans ce sens. Mais un peu plus bas *(p. 264)*, l'auteur, parlant de deux bâtimens qu'Eudoxe fit construire pour recommencer son voyage, énoncera positivement que l'un de ces bâtimens étoit propre *à tenir la haute mer*, πελαγίζειν, tandis que l'autre étoit bon *pour reconnoître les terres.* D'après la comparaison des deux passages, nous avons cru devoir, dans celui qui nous arrête ici, conserver au terme μετέωρον, sa signification naturelle : mais toujours convient-il de restreindre beaucoup l'idée qu'on pourroit attacher à l'expression, *prenant le large;* on ne doit l'entendre que d'un très-petit éloignement de la côte.

‹4› Les Grecs et les Romains qui ne connoissoient rien au-delà des frontières méridionales de la Mauritanie Tingitane, aujourd'hui le royaume de Fez et de Maroc, et qui n'ont jamais doublé le cap Bojador, croyoient qu'après le détroit, la côte occidentale de l'Afrique s'inclinoit d'abord au sud-est, et se prolongeoit ensuite à l'est jusqu'au cap Guardafui. C'est d'après cette opinion qu'Eudoxe dit qu'il est parti de Cadiz pour l'Inde par des zéphyrs, c'est-à-dire, avec un *vent d'ouest* qui souffloit sans discontinuation.

Or, comme la côte d'Afrique, depuis le détroit jusqu'au cap Vert, se porte au couchant, il est certain que le vent d'ouest auroit été contraire à la route qu'Eudoxe prétendoit avoir suivie, et que loin de le servir dans sa navigation, il l'auroit empêché de doubler le cap Cantin, et à plus forte raison le cap Bojador, comme il l'empêche à tous les vaisseaux qui fréquentent aujourd'hui ces parages. Cette circonstance mal-adroitement rapportée par Eudoxe, est la plus grande preuve de la fausseté de sa narration; et si Strabon ne la relève pas, c'est qu'il partageoit l'erreur de son siècle sur la direction des côtes occidentales de l'Afrique. *Voyez* mes *Recherches sur Hannon*, et celles *sur le tour de l'Afrique*, où je discute ce prétendu voyage d'Eudoxe, ainsi qu'une autre relation mensongère que lui attribue Pomponius Méla. G.

[1] *Tit. Liv.* lib. XXXI et XXXIV, c. 24. — [2] *Diog. Laërt. in Zenon.* lib. VIII, §. 13, p. 373.

» doucement, de sorte qu'il ne fut pas brisé tout d'un coup. On PAGE 99.
» parvint à sauver la cargaison, et même la plus grande partie des
» bois du navire, dont Eudoxe se servit pour construire une troi-
» sième barque * de la grandeur d'un pentécontore **. Ayant ainsi
» réparé [son désastre], il continua sa route, et arriva jusque dans
» un lieu habité par des hommes qui parloient la même langue que
» celle dont il avoit précédemment recueilli quelques mots. Là,
» il eut lieu de reconnoître tout-à-la-fois et que les peuples parmi PAGE 100.
» lesquels il se trouvoit pour lors, étoient de la race de ces Æthio-
» piens chez qui il avoit abordé précédemment * ‹1›, et qu'ils res-
» sembloient à ceux du royaume de Bogus ‹2›; mais renonçant
» [pour cette fois] au dessein de se rendre jusque dans l'Inde,
» il revint sur ses pas. Chemin faisant, il rencontra, le long de
» la côte, une île déserte, pourvue de bois et d'eau ‹3›, et
» eut soin d'en bien remarquer la position. Arrivé heureusement
» en Maurusie, il vendit ses barques *, se rendit par terre à la
» cour de Bogus, et proposa à ce prince de charger ses marins
» d'exécuter l'entreprise qu'il venoit de tenter : mais le conseil
» du roi fut d'un avis contraire, et lui fit craindre pour la sûreté

* Littéralement, *un troisième lembe.*

** *Navire à cinquante rames.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 260*, et ci-dessous, *pag. 266.*

* Littéralement, *ses lembes.*

‹1› *Ces Æthiopiens chez qui il avoit abordé précédemment.* Le texte dit uniquement, *CES Æthiopiens*, Αἰθίοψιν ἘΚΕΙΝΟΙΣ· mais on voit que le reste est sous-entendu.

‹2› *Et qu'ils ressembloient à ceux du royaume de Bogus.* Le texte porte : Καὶ ὅτι ὍΜΟΙΟΙ ἘΝ τῇ Βόγυ βασιλείᾳ· phrase amphibologique, et peut-être même décidément incomplète. Nous avons adopté la restitution proposée par M. de Siebenkees : Καὶ ὅτι ὉΜΟΙΟΙ ΤΟΙ͂Σ ἘΝ τῇ Βόγυ βασιλείᾳ. M. Tyrwhitt avoit proposé de lire : Καὶ ὅτι ὉΜΟΡΟΙ ΕἾΕΝ ou ὉΜΟΡΟΙ͂ΕΝ τῇ Βόγυ βασιλείᾳ· ce qui signifieroit : *Et qu'ils* confinoient *au royaume de Bogus.* Mais cette manière de restituer et d'interpréter le passage qui nous embarrasse, nous a paru ne pouvoir s'accorder avec le reste de la narration.

— Le nom de Bogus et celui de Bocchus ont été communs à plusieurs souverains des Mauritanies Tingitane et Cæsarienne. Avant qu'elles portassent ces dénominations on les a appelées quelque temps *Mauritania Bogudiana* et *Mauritania Bocchi*, d'après les noms de leurs rois *(Plin. lib. V, c. 1)*. Auguste réunit ces deux royaumes, et les donna à Juba le jeune.

Le Bogus dont il est question, possédoit le royaume de Fez d'aujourd'hui. G.

‹3› Cette prétendue découverte paroît calquée sur celle que fit Hannon de l'île de Cerné, ou sur celle que les Carthaginois firent postérieurement dans ces parages, d'une île déserte et fertile, dont Aristote, *de Mirabil. ausc. pag. 1157*, et Diodore de Sicile, *lib. V, pag. 344, 345*, ont parlé. Voyez mes *Recherches sur les côtes de l'Océan Atlantique.* G.

PAGE 100.

» de ses états, s'il arrivoit que [par de pareilles tentatives] on en » apprît la route à des étrangers qui pourroient venir les attaquer. » Peu après Eudoxe découvrit que, sous l'apparence de lui confier » à lui-même l'exécution de son projet <1>, on avoit résolu de le » jeter dans quelque île déserte. Alors il se sauva sur les terres des » Romains, d'où il repassa dans l'Ibérie. Là, il équipa un bâtiment » *rond* <2>, et un *long* à cinquante rames, propres, celui-ci à tenir » la haute mer *, et l'autre à reconnoître les côtes. Il prit avec » lui <3> des maçons, se munit d'instrumens de labour ainsi que » de graines, et recommença son voyage, résolu, si la route se » prolongeoit, d'hiverner dans l'île dont il avoit précédemment » remarqué la position, d'y semer, et d'y attendre la moisson, » pour achever ensuite la navigation qu'il avoit entreprise.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 262*, not. 3.

» Voilà [nous dit Posidonius] jusqu'où j'ai pu suivre l'histoire » d'Eudoxe. Quelle en a été la fin! c'est probablement à Gadès » et en Ibérie qu'on a pu le savoir; mais, de ces divers rapports » [poursuit-il], on peut bien conclure que, de toutes parts, » l'Océan entoure la Terre-habitée ;

» Entre les continens il n'est point resserré;
» Son cours, que rien ne souille, est par-tout sans limite. » —

§. VI.
Objections de Strabon contre le récit de Posidonius.

J'ADMIRE Posidonius <4>; il ne trouve suffisamment attesté, ni le voyage fait autour de la Libye * par le mage dont parle Héraclide, ni celui qu'Hérodote dit avoir été ordonné par Darius : et ce conte, digne uniquement d'Antiphane <5>, qu'il lui plaît ou

* *L'Afrique.*

<1> *De son projet.* Nous lisons avec Casaubon, τὴν ἀναδειχθεῖσαν (au lieu de ἀναχθεῖσαν) ναυστολίαν.

<2> *Un bâtiment rond;* Στρογγύλον πλοῖον· c'est-à-dire, un *bâtiment de transport*, ou un *bâtiment marchand*.

<3> *Il prit avec lui.* Ici, comme plus haut, *pag. 261*, note 3, nous adoptons la leçon de nos manuscrits 1393, 1394, 1408, qui portent ἐνθέμενον, au lieu d'ἐκθέμενον.

<4> Nous lisons, avec Casaubon, ὁ Ποσειδώνιος, au lieu de ὅπως, mot qui, dans l'origine, n'aura été que l'abréviation [ὁ Πώς] du nom de Posidonius.

<5> *Ce conte, digne uniquement d'Antiphane.* Le texte porte simplement : *Mais ce conte Bergæen;* Τὸ δὲ Βεργαῖον ΔΙΗ'ΓΗΜΑ (nous lisons ainsi avec Casaubon, au lieu de ΔΙΑ'ΣΤΗΜΑ) τοῦτο. Quant au mot Βεργαῖον, *Bergæen*, nous avons déjà expliqué ce que signifioit cette expression. *Voyez* ci-dessus, *pag. 106*, note 1.

de forger lui-même, ou d'adopter sur la foi de ceux qui l'ont PAGE 100.
inventé <1>, il prétend que nous l'admettions sans balancer. Mais qu'y a-t-il ici de croyable? je dis, d'abord, dans l'aventure de l'Indien? Le golfe Arabique, semblable à un fleuve et long de 10,000 stades <2>, est par-tout fort étroit, et principalement à son embouchure. Peut-on supposer que des Indiens, naviguant hors de ce golfe, y soient entrés en se trompant de route? le resserrement de l'embouchure ne les auroit-il pas avertis de leur méprise? Veut-on qu'ils y aient pénétré volontairement? dès-lors il ne faudra plus dire qu'ils s'étoient trompés de route, ou que les vents les avoient
entraînés. De plus, comment, de tous ces Indiens, n'y en aura-t-il PAGE 101.
eu qu'un seul qui ait pu échapper à la faim? comment cet homme, resté seul, aura-t-il pu gouverner un navire, et un navire assez fort pour traverser de si vastes mers? Avec quelle promptitude il apprend la langue du pays! Avec quelle facilité il persuade au roi qu'il saura conduire ses vaisseaux! Et quel besoin Évergète avoit-il donc d'un pareil guide, la mer, dans tous ces parages <3>, étant déjà si connue <4>?

<1> *Ou d'adopter sur la foi &c.* Le texte porte : Εἶτ' ἄλλων πλασάντων ΠΙΣΤΕΥΘΕ'ΝΤΙ γὰρ ἡ πιθανότης, πρῶτον κ. τ. λ. Cette leçon ne varie dans aucun manuscrit; mais, comme elle est évidemment corrompue, nous avons adopté la restitution proposée par Casaubon : Εἶτ ἄλλων πλασάντων ΠΙΣΤΕΥΘΕ'Ν. ΤΙ'Σ γὰρ ἡ πιθανότης; Πρῶτον κ. τ. λ.

<2> Strabon avoit dit, à la *pag. 75*, que la longueur du golfe Arabique étoit de 15,000 stades; au livre XVI, *pag. 768*, il dira qu'Alexandre et Anaxicrate donnoient à ce golfe 14,000 stades, et Ératosthène 13,500. On trouve dans Pline, *l. VI, c. 33*, qu'Artémidore donnoit aussi à ce golfe 1750 *M. P.*, ou 14,000 stades; et il n'est pas vraisemblable que Strabon, ayant les ouvrages de ces auteurs sous les yeux, ait réduit cette longueur à 10,000 stades. Je crois donc qu'il avoit écrit ici 14,000 stades; et c'est juste, en ligne droite et en stades de 700, la mesure depuis Suez jusqu'au détroit de Bab al-mandeb. Observez d'ailleurs que 14,000 stades de 700 au degré, n'en valent que 10,000 de 500, et qu'Agathémère [1], sans soupçonner la différence de ces stades, emploie tantôt la première, tantôt la seconde de ces mesures, pour exprimer la longueur du golfe Arabique. Il est donc possible que quelqu'un ait cru pouvoir corriger le texte de Strabon d'après celui d'Agathémère. *Voyez* mes *Recherches sur le golfe Arabique.* G.

<3> *Dans tous ces parages.* Nous suivons la leçon des manuscrits 1393, 1394, 1408, qui portent : τῆς ΤΑΥ'ΤΗ θαλάττης.

<4> La navigation, depuis le golfe Arabique jusque dans l'Inde, avoit été ouverte par les Grecs d'Alexandrie, sous le règne

[1] *Agathem. Compend. Geogr.* lib. I, pag. 8; lib. II, p. 56.

PAGE 101. Ensuite, comment ce député de Cyzique, chargé d'assister à des jeux et d'y offrir des libations <1>, au lieu de retourner dans sa patrie, s'embarque-t-il pour aller dans l'Inde! Comment le charge-t-on de diriger une expédition aussi importante! Revenu en Ægypte, où il se voit frustré de ses espérances, dépouillé de tout et flétri, comment se trouve-t-il choisi de nouveau, pour porter dans l'Inde encore plus de présens <2> qu'à son premier voyage! Lorsqu'au retour de cette seconde expédition il aborde chez des Æthiopiens* <3>, dans quelle vue se met-il à recueillir par écrit certains mots de leur langue, et va-t-il s'informer d'où venoit ce *bec-de-proue* d'un bâtiment pêcheur! Je veux que ces Æthiopiens lui aient effectivement dit que le bâtiment naufragé, dont il trouvoit chez eux un débris, y étoit arrivé du côté du couchant*; comment put-il en conclure que ce navire avoit fait le tour de la Libye*! lui-même, quoique parti de l'Inde pour effectuer son retour en Ægypte, ne s'étoit-il donc pas trouvé arriver chez ces peuples du côté du couchant <4>! Rentré dans Alexandrie, et

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 260 *et* 263.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 260.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 261.

de Ptolémée Philadelphe, plus de 130 ans avant Évergète II. G.

<1> *Ce député de Cyzique, &c.* Littéralement : *Ce* Théore *et* Spondophore *des Cyzicéniens.* Voyez ci-dessus, *pag. 258,* note 3.

<2> *De présens.* D'après ce que nous avons déjà observé, *pag. 259,* note 2, il auroit dû être plutôt question *d'objets d'échange.*

<3> *Chez des Æthiopiens.* Le texte, à le rendre littéralement, porte : *Dans l'Æthiopie :* Εἰς τὴν Αἰθιοπίαν. Nous avons déjà observé (*voyez* ci-dessus, *pag.* 260, et *ibid.*, note 2) que cette contrée *Æthiopienne* où, suivant le récit de Posidonius, Eudoxe avoit abordé, devoit répondre à ce que l'on appelle aujourd'hui la côte d'Ajan.

<4> *Comment put-il &c.* Le texte dit simplement : *Car, d'apprendre que c'étoit un débris de naufrage de gens arrivés* DU COUCHANT, *ne devoit lui servir d'aucun indice, puisque lui-même avoit dû faire voile* DU COUCHANT, *pour effectuer son retour :* Τὸ γὰρ μαθεῖν ὅτι ἈΠΌ ΔΎΣΕΩΣ ἦν πλεόντων ναυάγιον, οὐδενὸς ἔμελλεν ὑπάρξειν σημεῖον· ἐπεὶ καὶ αὐτὸς ἔμελλεν ἈΠΌ ΔΎΣΕΩΣ ΠΛΕΙ͂Ν κατὰ (manuscrit 1393, ἐπὶ) τὴν ἐπάνοδον. Ce passage, assurément, est bien obscur; cependant nous croyons avoir saisi l'idée de Strabon.

— Rappelons-nous d'abord que, suivant les anciens et Strabon lui-même, les parties méridionales de l'Afrique ne s'étendoient pas jusqu'à l'équateur, et que, peu après le cap Guardafui, les côtes de cette contrée tournoient rapidement à l'ouest pour remonter ensuite jusqu'au détroit de Gibraltar.

Dans cette hypothèse, la côte d'Ajan où Eudoxe disoit avoir abordé, étoit censée à-peu-près parallèle à l'équateur. Si l'on suppose qu'il soit arrivé en un lieu quelconque de cette côte, un peu éloigné du cap Guardafui, il ne pouvoit regagner ce cap qu'en naviguant à l'est; et dès-lors, pour les peuples qu'il rencontroit sur sa route, il paroissoit venir de l'ouest. Quand donc il fut chez ces

convaincu d'avoir détourné à son profit bien des effets, comment n'est-il pas puni de son infidélité ! comment se montre-t-il en public, questionnant les pilotes sur le *bec-de-proue*, qu'il porte avec lui ! Et ce pilote, qui reconnoît le *bec-de-proue*, n'est-il pas admirable ! Et Eudoxe n'est-il pas plus admirable encore, quand il croit ce pilote ; quand, d'après un pareil témoignage, concevant les espérances les plus vastes, il revole dans sa patrie, en repart soudain, et se transporte au-delà des Colonnes d'Hercule ! le tout, sans avoir pu sortir d'Alexandrie, à moins d'un passe-port, qu'apparemment on ne put refuser à l'homme qui avoit volé les effets du roi : car, s'échapper de cette ville n'étoit pas chose aisée, d'après le soin avec lequel on en garde le port et les autres issues, comme nous-mêmes l'avons vu durant notre long séjour en ce lieu ; encore depuis que les Romains ont conquis l'Ægypte, la vigilance, sur ce point, est-elle bien moins étroite qu'elle ne l'étoit sous les rois *. Enfin, croyons, s'il le faut, que cet Eudoxe se sera rendu à Gadès *, qu'il y aura équipé des vaisseaux, qu'il en sera parti avec un armement royal ; mais, quand son principal navire fut brisé, comment put-il, dans un désert, construire un nouveau bâtiment ! Remis en mer, il aborde chez des Æthiopiens occidentaux, il les

PAGE 101.

* Sous les Ptolémées.

* *Cadiz.*

peuples qui lui montrèrent une proue de navire, en l'assurant que ce navire étoit venu de l'ouest, cela ne prouvoit pas, dit Strabon, que ce vaisseau eût fait le tour de l'Afrique; en effet, il pouvoit être venu, ou du même lieu qu'Eudoxe, ou seulement d'un peu plus loin, sans pour cela qu'il fût possible d'en conclure qu'il étoit parti de Cadiz, puisque Eudoxe lui-même, qui suivoit la même route de l'ouest à l'est, convenoit n'avoir pas fait le tour de l'Afrique.

Pour ne pas prolonger ces notes, je ne mets aucune autre remarque au prétendu voyage d'Eudoxe; d'ailleurs, je l'ai discuté dans mes *Recherches sur le tour de l'Afrique.* On y trouvera une seconde relation de ce voyage toute différente de celle qu'on vient de lire, et dans laquelle ce navigateur est censé partir du golfe Arabique, et arriver à Cadiz. Cette seconde relation, que Méla nous a transmise, a été aussi inconnue à Posidonius que la précédente l'a été à Méla.

Je m'aperçois d'une méprise de rédaction dans mes *Recherches sur le tour de l'Afrique.* A la *pag. 227*, ligne 25, au lieu de *cap du Midi*, il faut lire *cap du Couchant.* La même correction doit être faite à la *p. 229*, ligne 14; et la phrase contenue dans les lignes 16, 17, 18, 19, doit être lue de la manière suivante :

« Or, nous avons reconnu qu'un des promontoires les plus méridionaux de ceux » qu'Hannon avoit visités, et qu'il nomme » la *Corne du Couchant*, répondoit, au contraire, au cap d'Agulon. »

Au reste, ceci ne change rien à l'ensemble de mes opinions. G.

PAGE 101. entend parler la même langue que ceux de l'Orient; et c'est alors que ce voyageur si entreprenant, devenu presque certain de n'avoir plus guère de régions inconnues à parcourir pour arriver à son but, abandonne son projet ! C'est alors qu'il suspend sa route, afin d'aller chez Bogus, et de l'engager à tenter une expédition maritime [à laquelle lui-même renonce] ! Et là, quel indice eut-il
PAGE 102. du piége qu'on lui tendoit ! Quel avantage trouvoit-on à le faire périr plutôt qu'à le congédier ? De quelle manière put-il prévenir ce dessein et se retirer en lieu sûr ? De ces diverses circonstances ‹1›, sans doute, il n'en est aucune dans laquelle ce voyageur n'ait absolument pu se trouver; mais toutes sont des plus embarrassantes, et du nombre de celles dont rarement on se tire avec succès: pour lui, tombant à chaque pas dans des périls nouveaux, toujours il en sort heureusement. Échappé aux dangers qu'il avoit courus dans les états de Bogus, comment ose-t-il encore naviguer le long des côtes de la Libye *, avec l'appareil dont il avoit besoin pour former quelque établissement dans une île ! Tout ici ressemble fort aux fables de Pythéas, d'Évhémère et d'Antiphane : on les leur pardonne à eux; ces charlatans faisoient leur métier: mais pouvons-nous les pardonner au philosophe, à l'homme qui prétend ne se rendre qu'aux *démonstrations* ‹2›, j'ajouterois presque, et qui dispute partout le premier rang ! Non, ce récit n'est point digne de Posidonius.

* *De l'Afrique*, ou plus exactement *de la Maurusie.*

§. VII. Sentiment de Posidonius sur quelques autres questions géographiques.

MAIS Posidonius raisonne mieux, quand il dit que la Terre tantôt se soulève, tantôt s'affaisse, et qu'elle éprouve des changemens causés soit par des tremblemens, soit par d'autres causes semblables, dont nous-mêmes avons fait l'énumération *. A ce propos il rappelle sensément l'opinion de Platon : — « Que ce qui concerne » l'île Atlantide ‹3› pourroit n'être pas une fable ; Solon ayant

* Livre I, *p. 122, 136 et suiv.*

‹1› *De ces diverses circonstances &c.* Encore ici nous avons été forcés de paraphraser un peu ; mais nous croyons avoir exprimé le sens avec fidélité : Ἕκαστον γὰρ τῶν τοιούτων οὐκ ἀδύνατον μὲν, ἀλλὰ χαλεπὸν, καὶ σπανίως γενόμενον μετὰ τύχης τινός.

‹2› *Qui prétend ne se rendre qu'aux démonstrations.* L'expression Grecque est remarquable : Τῷ δ' ἀποδεικτικῷ.

‹3› Platon, dans le dialogue intitulé *Timée*, fait l'Atlantide plus grande que l'Europe et l'Asie prises ensemble. Dans le dialogue

» rapporté, sur la foi des prêtres Ægyptiens, que cette île, presque » aussi grande qu'un continent, avoit jadis existé, mais qu'elle avoit » disparu. » — Posidonius croit plus sage d'adopter une pareille tradition, que de dire, à l'égard de ce pays, comme on l'a dit <1> du *Retranchement* des Grecs, décrit par Homère [a] : « Celui qui l'a » imaginé, l'aura fait aussi disparoître. »

PAGE 102.

[a] Iliad. l. VII, v. 337, 343, 436, 441. *Voyez* Strabon, lib. XIII, *pag. 598.*

Suivant Posidonius, l'émigration des Cimbres et des autres peuples de la même nation qu'eux, se sera faite, non tout-à-coup, mais à mesure que la mer empiétoit sur leur pays <2>.

intitulé *Critias*, il la réduit à un carré long de 3000 stades seulement ou 54 lieues; car de son temps, les Grecs et les Ægyptiens ne connoissoient que le petit stade de 1111 $\frac{1}{9}$; et ce fut en Ægypte qu'il apprit l'existence d'une île nommée Atlantide, parce qu'elle se trouvoit dans l'océan Atlantique. En rapprochant ce que dit Platon de ce que rapportent Aristote, *de Mirab. auscult. pag. 1157*, et Diodore de Sicile, *lib. V, §. 19, pag. 344, 345*, d'une île découverte par les Carthaginois, sur les côtes occidentales de l'Afrique, on reconnoît que l'Atlantide, si célèbre par les fables dont son histoire est enveloppée, n'est autre chose que Fortaventure ou Lancerote, qui portoient encore le nom d'îles Atlantiques, 80 ans avant l'ère Chrétienne.

J'ai traité ce sujet dans mes *Recherches sur les îles de l'océan Atlantique, p. 142, 147.* G.

<1> Il est question d'un retranchement qu'Homère, *Iliad. lib. VII, vers. 337*, dit avoir été fait par Agamemnon, pour mettre le camp des Grecs à couvert des entreprises des Troyens. Comme au temps d'Aristote les commentateurs de l'Iliade cherchoient vainement les vestiges de ce retranchement, le philosophe prétendoit qu'il n'étoit qu'une fiction d'Homère. Strabon en parlera dans son treizième livre. G.

<2> *Suivant Posidonius, l'émigration des Cimbres &c.* Le texte porte : Εἰκάζει δὲ καὶ τὴν τῶν Κίμβρων καὶ τῶν συγγενῶν ἐξανάστασιν ἐκ τῆς οἰκείας (manuscrits 1393 et 1408, οἰκίας) ΓΕΝΕ'ΣΘΑΙ κατὰ θαλάττης ἔφοδον, οὐκ ἀθρόαν συμβᾶσαν. Cette phrase, indépendamment du sens que nous avons exprimé comme le plus naturel, peut aussi vouloir dire : *Posidonius conjecture que l'émigration des Cimbres et des autres peuples de cette nation, a été causée par un flux de mer qui n'a point été subit.* Mais, quelle que soit celle des deux interprétations qui paroisse préférable, ce passage contredit formellement celui que l'on rencontrera dans le livre VII, *pag. 293.* Là, notre géographe nous dira positivement et clairement, que Posidonius désapprouvoit tous les écrivains qui, parlant de l'émigration des Cimbres, l'attribuoient, les uns à l'inquiétude journalière que causoit à ces peuples plongés dans l'ignorance, le retour périodique du flux; les autres à la nécessité de quitter un pays que l'Océan, par une crue subite, avoit tout-à-coup inondé, ou du moins sur lequel les eaux de la mer avoient progressivement empiété ; et l'on verra avec évidence, dans le même endroit, que Posidonius donnoit à cette émigration des causes tout-à-fait différentes. Devons-nous penser qu'ici le texte est altéré ! ou, se pourroit-il que Strabon eût manqué de mémoire ! c'est ce que Casaubon lui-même n'osoit décider. Toutefois, nous penchons fortement à croire que, dans le passage qui nous arrête, il faudroit lire, ΟΥ' γινέσθαι. Alors le sens seroit : *Posidonius pense que l'émigration des Cimbres et des autres peuples de cette nation*

Page 102. Il soupçonne que la *longueur* de la Terre-habitée, laquelle est, selon lui, d'environ 70,000 stades, doit former la moitié du cercle entier sur lequel la mesure se prend ‹1›; et qu'ainsi, à partir de l'extrémité occidentale de cette même Terre-habitée, en naviguant, avec un vent d'est continuel, l'espace de 70,000 autres stades, on arriveroit dans l'Inde *.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 163 et 164.*

Dans un autre endroit, Posidonius commence par blâmer ceux

n'a point eu pour cause *l'empiétement de la mer sur leur pays, vu que cette émigration ne s'est point faite d'un seul coup.*

— Les Cimbres paroissent être venus des environs de la mer Baltique, et particulièrement du Jutland, qui portoit autrefois le nom de Chersonèse Cimbrique. Comme il est reconnu que la masse des eaux diminue sur le globe, que cette diminution est très-sensible dans la Baltique, que la Norwége et la Suède étoient jadis des îles avant l'émersion des terres encore marécageuses et noyées qui séparent le golfe de Finlande de la mer Blanche, l'opinion de Posidonius, telle que le texte actuel de Strabon la présente dans ce passage, ne pouvoit être fondée. Il seroit possible que Posidonius eût entendu parler de quelque inondation particulière arrivée sur un point de la côte : mais ces petits événemens ne décident point les peuples à quitter leurs pays; de même que l'inondation du Zuiderzée, arrivée en 1225, n'a point chassé les Frisons du reste de leurs possessions. Les Cimbres, ainsi que toutes les nations du nord, étoient belliqueux; et l'appât du butin a suffi pour leur faire entreprendre les conquêtes ou les invasions qui, pendant quelque temps, firent trembler les Romains. G.

‹1› On a vu, à la *pag. 247*, note 1, que Posidonius avoit parlé d'une mesure de la terre qui donnoit à sa circonférence 180,000 stades. Dans cette opinion, le périmètre du trente-sixième parallèle sur lequel se mesuroit cette longueur, valoit donc 145,623 stades, et sa moitié 72,812.

Et comme Ératosthène avoit donné environ 70,000 stades au continent, depuis le cap Sacré de l'Ibérie jusqu'à *Thinæ*, Posidonius concluoit que cette longueur égaloit à-peu-près la moitié du parallèle sur lequel on la mesuroit.

Mais, ni lui, ni Strabon, ne se sont aperçus de l'erreur de ce raisonnement; ils n'ont point vu que l'on y confondoit deux mesures très-distinctes, et que dès-lors la comparaison étoit erronée.

En effet, les 70,000 stades d'Ératosthène étant de 700 au degré, font bien à-peu-près le tiers du trente-sixième parallèle, parce que, dans cette hypothèse, sa circonférence est de 203,872 stades. Mais dans la mesure dont parle Posidonius, comme il est question d'un stade plus grand, c'est-à-dire d'un stade de 500 au degré, la mesure d'Ératosthène, réduite dans cette proportion, ne représente plus que 50,000 de ces mêmes stades; et l'on voit que le continent, loin de remplir la moitié du parallèle, dans la nouvelle mesure, ne pouvoit en occuper encore que le tiers environ.

J'espère qu'on me pardonnera de m'appesantir si souvent sur la confusion des stades chez les anciens auteurs; comme elle a causé la plupart des méprises en géographie, je crois devoir en avertir toutes les fois que je la rencontre. On peut voir d'ailleurs dans mes *Recherches sur Marin de Tyr* et *sur Ptolémée*, les erreurs énormes qu'elle a fait commettre, et qui n'ont disparu de nos cartes que vers le commencement du dix-huitième siècle. G.

qui ont imaginé de partager les *continens* comme on les partage aujourd'hui <1> : on eût mieux fait, selon lui, de marquer les limites des différens continens, par des lignes parallèles à l'équateur, au moyen desquelles on auroit indiqué ces différences qui deviennent si sensibles dans les animaux, dans les plantes et dans la température de l'air, selon que les climats sont plus ou moins éloignés de la zone froide ou de la zone torride; de manière que chaque portion de la Terre-habitée * à laquelle on donneroit le nom de *continent*, formeroit, si on peut parler de la sorte, une *bande* <2>. Mais, ensuite, détruisant ses propres argumens *, il trouve des motifs pour approuver la division actuelle, se jette dans des embarras continuels <3>, et fait, de la question, un sujet de disputes tout-à-fait inutiles. En effet, tous ces *arrangemens* [politiques et moraux, dont à cette occasion il nous parle] <4>, ne sont dus à

Page 102.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 253*, not. 3.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 273*, et *ibidem*, la note 1.

<1> *Qui ont imaginé &c.* Le texte, rendu à la lettre, porte simplement : *Ceux qui divisent AINSI les continens;* Τὺς ΟὝΤΩ τὰς ἠπείρυς διαιρέσαντας. Mais, d'après tout ce qui va suivre, on reconnoîtra qu'il s'agit ici de la division ordinaire de la Terre-habitée en trois continens, l'Europe, l'Asie et l'Afrique.

<2> *Une bande.* C'est ainsi que nous avons cru devoir rendre ici le terme ζώνας, parce que la version littérale, *De zones,* en rappelant l'idée de la division ordinaire de tout le globe terrestre en cinq zones, auroit pu jeter du louche sur tout ce passage. En effet, il ne s'agit point ici de la distinction des deux zones *froides,* des deux zones *tempérées,* et de la zone *torride.* L'idée de Posidonius étoit : *Que la Terre-habitée, quoique totalement comprise dans la seule* zone tempérée-septentrionale, *devroit être elle-même divisée en plusieurs* zones *ou* bandes *parallèles à l'équateur, et assez étendues en largeur, pour que le climat de chacune d'elles différât sensiblement de celles qui l'avoisinoient au nord et au midi.*

— Au reste, les géographes Arabes ont conservé l'usage de diviser le continent par *zones* ou *bandes,* ou *climats,* et de décrire chacune de ces bandes séparément, de l'ouest à l'est. G.

<3> *Se jette dans des embarras continuels.* Le texte ordinaire porte, ΚΑῚ ἘΝΑΛΎΣΕΙ ΔΊΚΗΝ γίνεται. Nos manuscrits 1393 et 1395 portent, ΚΑῚ ἘΝ ἈΛΎΣΕΙ ΔΊΚΗΝ γίνεται· les mss. 1394 et 1396, ΚΑῚ ἘΝ ἈΝΑΛΎΣΕΙ Δ́ΙΚΗΝ γίνεται. Nous croyons qu'il faut lire, ΚΑῚ ἘΝ ἈΛΎΣΕΙ ΔΙΗΝΕΚΕΞῖ γίνεται.

<4> *En effet, tous ces* arrangemens *[politiques et moraux, dont à cette occasion il nous parle].* Le texte dit simplement : *Car les ARRANGEMENS (*ou *DISPOSITIONS,* ou *DISTRIBUTIONS) de ce genre;* Αἱ γὰρ τοιαῦται ΔΙΑΤΆΞΕΙΣ. Comme le Traité dans lequel Posidonius avoit touché le point que Strabon discute en ce moment, ne nous est point parvenu, nous ne saurions dire avec certitude *quel genre d'arrangemens,* ou *de distributions,* ou *de dispositions,* διατάξεις, le philosophe Stoïcien faisoit dépendre d'une cause dont notre géographe va nier formellement l'existence : mais voici ce que nous conjecturons. Posidonius, comme on a vu un peu plus haut, avoit énoncé que, *Suivant les différens climats, on remarquoit de grandes*

PAGE 102. aucun plan prémédité <1>, non plus que la différence des mœurs <2> et des langages; ils tiennent au hasard et aux circonstances. Sous
PAGE 103. quelque climat que ce soit, la prédominance de certains arts, de certaines dispositions d'esprit, de certaines occupations, vient d'une première impulsion, quoiqu'en même temps le climat ne laisse pas d'avoir son influence. Ainsi, chaque peuple doit telle chose à la nature de son pays, et telle autre à ses institutions civiles, à ses habitudes. Si les Athéniens ont le goût des lettres <3>, tandis

différences dans les propriétés physiques *des animaux et des plantes;* proposition incontestable en elle-même. Mais, à en juger d'après ce que Strabon dit maintenant, il faut que Posidonius eût été plus loin; et vraisemblablement ce philosophe avoit ajouté que, *Le climat, influant jusque sur les qualités, dispositions et inclinations* morales *des hommes, décidoit de la distribution des nations, de la forme des états, de leur constitution politique,* en un mot, de toutes les espèces d'*institutions* qui pouvoient être généralement indiquées par ce terme de διατάξεις, dont aujourd'hui nous avons peine à déterminer la signification précise.

Peut-être Posidonius avoit-il de même avancé, *Que la différence de position et de climat étoit la seule cause de ce que certains peuples, appartenant d'origine à une seule et unique nation, et même restés toujours voisins les uns des autres, ne se ressembloient en aucune manière quant aux habitudes et aux mœurs; au point que l'on avoit fini par les regarder comme autant de nations distinctes, portant chacune un nom particulier.* Au moins a-t-on déjà pu reconnoître cette idée dans un passage de Posidonius, cité par notre géographe, vers le milieu du livre I.er, *pag. 42*, au sujet des *Arméniens*, des *Arabes*, et des peuples qu'Homère devoit avoir voulu désigner par le nom d'*Érembes;* et on la reconnoîtra peut-être encore plus clairement dans le passage du même auteur, que Strabon rapportera vers la fin du XVI.e livre.

<1> *Ne sont dus à aucun plan prémédité.* Le texte porte : Οὐκ ἐκ ΠΡΟΝΟΙ´ΑΣ γίνονται. L'interprète Latin, en traduisant, *non à providentiâ sunt institutæ,* semble avoir cru que, par le terme προνοίας, il falloit entendre cette *Providence éternelle,* à laquelle les Stoïciens rapportoient toute la disposition de l'univers. Et peut-être une pareille interprétation n'a-t-elle rien d'absurde. En effet, non seulement les Stoïciens en général, mais particulièrement Posidonius et Chrysippe avoient énoncé, *Que l'arrangement,* ou *la disposition de l'univers; dépendoit d'une Intelligence et d'une Providence* [éternelle] : Τὸν κόσμον οἰκεῖσθαι κατὰ Νοῦν καὶ Πρόνοιαν. Nous aurions donc pu dire : *Car tous ces arrangemens* [dont, à cette occasion, Posidonius nous parle] *ne sont point réglés par une Providence,* ou *ne sont point d'ordre éternel.* Mais, en considérant tout l'ensemble du passage de Strabon, le sens exprimé dans notre version nous a paru plus naturel. *Voyez* encore ci-dessus, *pag. 271,* la note 4.

<2> *Des mœurs.* Le texte porte : Τὰ ἔθνη· ce qui signifieroit : *Des nations.* Mais nous lisons : Τὰ ἔθη. Cette leçon doit être la véritable; il suffit, pour s'en convaincre, de comparer avec ce passage ceux qui se rencontrent aux livres VII, VIII, XII, XIV, *pag. 317, 333, 553, 679.*

<3> *Ont le goût des lettres.* Littéralement, *sont philologues,* φιλολόγοι. L'acception dans laquelle nous avons pris ici le terme φιλολόγοι, est la plus naturelle et la plus ordinaire; mais nous ne prétendons point dissimuler que

que les Lacédémoniens, qui sont si proches d'eux, et les Thébains, qui en sont plus près encore, ne partagent nullement ce goût; ce n'est point à la nature de leurs pays respectifs, c'est à leur éducation qu'il le faut attribuer. Les Babyloniens ‹1› et les Ægyptiens ne naissent point philosophes; c'est par l'étude et l'application qu'ils le deviennent. De même, la bonne qualité des chevaux, des bœufs et des autres animaux, tient à l'exercice autant qu'au climat. Toutes ces notions, Posidonius les a confondues. PAGE 103.

‹2› Au nombre des motifs qui peuvent justifier la division actuelle en trois continens, Posidonius cite [la différence que l'on remarque entre] les Indiens ‹3› et les Æthiopiens qui habitent dans la Libye*:

* *L'Afrique.*

quelquefois on le prend aussi en mauvaise part. On a souvent accusé les Athéniens d'*aimer trop à parler.* Ainsi, notre géographe pourroit avoir voulu rappeler ce reproche, que plus d'une fois Euripide, sur le théâtre même d'Athènes, mit dans la bouche de ses acteurs.

‹1› On donnoit aux philosophes Babyloniens le nom de Chaldéens, parce que la plupart habitoient dans la Chaldée, située entre la Babylonie proprement dite, et le golfe Persique. Ces Babyloniens-Chaldéens étoient divisés en plusieurs classes ou sectes; ils habitoient dans différentes villes, et cultivoient particulièrement l'astronomie, c'est-à-dire, l'astrologie. Strabon en parlera au livre XVI, *p. 739.* Voyez aussi Pline, *lib. VI, cap. 30.* G.

‹2› Pour comprendre aisément le passage qui va suivre, il faut d'avance en rapprocher celui qui se rencontre au livre XV, *pag. 695* du texte Grec : — « Suivant Onésicrite, » l'Inde, *dans sa partie méridionale,* se trou- » vant avoir, quant *à la latitude sous laquelle* » *elle est située* (littéralement, *quant aux so-* » *leils*), quelque rapport avec l'Arabie et » l'Æthiopie, produit le cinnamome, le nard » et les autres aromates, comme ces deux » contrées, mais du reste l'emporte beaucoup » sur elles par l'abondance des eaux; de sorte » que [dans cette portion de l'Inde] l'air étant » humecté devient, par cela même, plus » nutritif, plus favorable à la multiplication » des individus : *Ἔχειν δὲ καὶ κιννάμωμον, καὶ* » *νάρδον, καὶ τὰ* (leçon des mss. 1394, 1408) » *ἄλλα ἀρώματα* ΤῊΝ ΝΌΤΙΟΝ ΓΗ͂Ν ΤῊΝ » ἸΝΔΙΚῊΝ *ὁμοίως ὥσπερ τὴν Ἀραβίαν καὶ* ΤῊΝ » ΑἸΘΙΟΠΊΑΝ, *ἔχουσάν τι ἐμφερὲς ἐκείναις* (le- » çon du ms. 1408) ΚΑΤᾺ ΤΟῪΣ ἩΛΊΟΥΣ· » *διαφέρειν* (leçon des mss. 1394, 1408) *δὲ τῷ* » *πλεονασμῷ τῶν ὑδάτων, ὥστ' ἔνικμον εἶναι τὸν ἀέρα,* » *καὶ τροφιμώτερον παρὰ τοῦτο καὶ γόνιμον μᾶλλον.* » —

Le raisonnement qu'ici notre géographe va prêter à Posidonius est absolument conforme à cet énoncé d'Onésicrite. Or l'observation d'Onésicrite détruisoit le système d'après lequel Posidonius, comme on a vu un peu plus haut, avoit d'abord penché à diviser la Terre habitée en différentes zones *ethniques* (c'est-à-dire, *nationales*) plutôt qu'en continens d'*Europe*, d'*Asie* et de *Libye;* prétendant que tout ce qui se trouvoit à-peu-près sous le même parallèle, se ressembloit quant au physique et quant au moral. Et sans doute c'étoit précisément pour cela, que Strabon reprochoit au philosophe Stoïcien d'avoir inutilement agité cette question, de s'être arrêté à discuter le *pour* et le *contre,* enfin d'avoir tour à tour désapprouvé et approuvé la division ordinaire en trois continens.

‹3› *Les Indiens.* Il ne s'agit ici que des

PAGE 103. — « La complexion des Indiens, nous dit-il, prête plus [que » celle de ces Æthiopiens] au développement du corps ‹1›; » comme ils respirent un air plus humecté, leur substance est moins » desséchée ‹2›. Et c'est pour cela qu'Homère [a], qui comprend les » uns et les autres sous le nom d'Æthiopiens, représente les Æthio- » piens partagés en deux peuples, et placés, ceux-ci *vers le soleil* » *COUCHANT* *, ceux-là *vers le soleil MONTANT* **. Pour expliquer » ce passage, Cratès nous parle de l'existence d'une Terre-habitée *, » différente de la nôtre, et à laquelle assurément jamais le poëte ne » songea; mais Cratès n'a recours à une pareille interprétation » que pour soutenir sa fausse hypothèse ‹3› : il faut seulement, à » la leçon, *vers le soleil COUCHANT*, substituer celle-ci, *vers le* » *soleil DESCENDANT* * ‹4›; c'est-à-dire, *du côté où le soleil, après* » *avoir passé dans le méridien, commence à décliner.* » —

[a] Odyss. lib. I, v. 23.

* Δυομένου.

** Ou revenant, ἀνιόντος.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 64.*

* Ou *s'en allant*, ἀπερχομένου.

Indiens *méridionaux;* c'est-à-dire, de ceux qui habitoient au midi du tropique, comme les Æthiopiens de l'Afrique. On donnoit à ces Indiens le nom d'*Æthiopiens*, à cause de la couleur brune de leur teint. G.

‹1› *La complexion &c.* Le texte porte simplement, εὐερνεστέρους (telle est la leçon constante dans tous nos manuscrits, au lieu de ἐρευνεστέρους) γὰρ εἶναι. Pour rendre littéralement la signification du terme εὐερνεστέρους, il faudroit qu'en français l'on pût dire des hommes, comme on le diroit des plantes : *Leur* végétation est *plus abondante.*

‹2› *Comme ils respirent &c.* Littéralement, *Et ils sont moins* cuits *par l'aridité de l'ambiant :* Καὶ ἧττον ἙΨΕΣΘΑΙ (leçon de tous nos manuscrits, au lieu de ἘΨΕΥ͂ΣΘΑΙ) τῇ ξηρασίᾳ τοῦ περιέχοντος.

‹3› *Pour expliquer &c.* Le texte porte : Καὶ εἰσάγοντα τὴν ἑτέραν οἰκουμένην, ἣν οὐκ οἶδεν (leçon de tous nos mss. au lieu d'εἶδεν) Ὅμηρος, δουλεύειν ὑποθέσει· ce qui littéralement signifie: *Et* [celui] *qui introduit une Terre-habitée autre [que la nôtre], à laquelle Homère n'a point pensé, s'asservit à son hypothèse.* Pour comprendre le sens de ce passage, sans y supposer la moindre lacune, il suffit de se rappeler la discussion dans laquelle notre géographe est entré, *pag. 64*, au sujet de l'opinion de Cratès. Ce grammairien, partant de l'hypothèse que tout ce qui avoit été dit par Homère devoit se trouver *mathématiquement* et *géographiquement* exact, vouloit expliquer, d'après ses prétendues notions mathématiques sur la disposition du globe terrestre, les vers dans lesquels le poëte avoit parlé du partage des Æthiopiens en deux peuples. Si donc il manque ici quelque chose, c'est peut-être uniquement l'article τὸν lequel devroit se trouver après la conjonction καὶ; de sorte que la véritable leçon seroit ΚΑῚ ΤῸΝ εἰσάγοντα, κ. τ. λ. *Et qui nous parle ici, &c.*

‹4› *Vers le soleil DESCENDANT.* Le changement proposé par Posidonius n'avoit d'autre but que d'établir une corrélation plus exacte, ou une opposition mieux marquée entre les expressions d'Homère : il prétendoit que le poëte désignant le côté de l'orient par le mot ἀνιόντος *[montant*, ou *revenant]*, avoit dû, pour marquer l'occident, se servir du terme ἀπερχομένου *[descendant* ou *s'en allant].*

Mais, d'abord, les Æthiopiens voisins de l'Ægypte sont eux-mêmes partagés en deux peuples, qui appartiennent l'un à la Libye *, et l'autre à l'Asie ‹1›, sans qu'il y ait entre eux la moindre différence ‹2›. Ensuite, dans l'idée d'Homère, le partage des Æthiopiens ne tenoit ni à cette division de l'Æthiopie [en Asiatique et Libyenne], ni à la prétendue supériorité de force des Indiens, nation dont le poëte a dû naturellement ignorer jusqu'à l'existence, puisque le roman d'Eudoxe suppose que, même au siècle d'Évergète, on ne connoissoit encore ni l'Inde, ni la route qui pouvoit y mener par mer *. Le partage dont Homère vouloit parler, doit s'entendre comme nous l'avons précédemment * expliqué. Nous avons prouvé que la leçon de Cratès ne changeoit rien au sens. Posidonius prétend qu'elle n'est pas indifférente, et il la rejette pour y substituer celle-ci, *vers le soleil* DESCENDANT. Mais en quoi donc l'idée que présentent ces mots, peut-elle différer de celle qui résulte de la leçon, *vers le soleil* COUCHANT ! puisque toute la partie [de l'hémisphère] comprise entre le méridien et le point

PAGE 103.

* *L'Afrique.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 259 et 265*, note 4.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 74.*

‹1› Ceux qui habitoient des deux côtés du Nil, au-dessus de Syéné, jusqu'au-delà de Méroé, et qui se trouvoient divisés par ce fleuve. G.

‹2› L'objection de notre géographe ne détruit l'opinion de Posidonius que sur un point. Sans doute, parmi ces Æthiopiens dont le philosophe Stoïcien mettoit les qualités physiques en opposition avec celles des Indiens méridionaux, il avoit dû nécessairement comprendre tous les Æthiopiens limitrophes de l'Ægypte, tant ceux qui se trouvoient à l'est du Nil, que ceux qui habitoient à l'ouest de ce fleuve : mais Posidonius pouvoit n'avoir pas considéré le Nil comme séparant l'Asie de l'Afrique ; il pouvoit avoir pris pour limite entre les deux continens, le golfe Arabique et l'isthme de Suez. Et si nous supposions en même temps, qu'il écrivoit dans Apamée *de Syrie*, sa ville natale, ou dans quelque autre lieu situé à l'est du méridien de l'isthme et du golfe, nous concevrions sans peine comment il auroit pu, relativement à sa position, ranger tous les Æthiopiens limitrophes de l'Ægypte, même ceux qui habitoient à l'est du Nil, parmi les nations Æthiopiennes placées *vers le soleil* DESCENDANT, ou, comme il l'explique, *du côté où le soleil, après avoir passé dans le méridien, commence à décliner.*

Mais, d'aucune manière, Posidonius n'avoit pu établir avec le moindre fondement que telle avoit été l'idée d'Homère. Comme on ne sauroit admettre que ce poëte ait pu composer l'Iliade et l'Odyssée dans quelque contrée plus orientale que les côtes de la Troade et de l'Ionie, on ne doit pas non plus se figurer qu'il eût jamais pu regarder ceux des Æthiopiens limitrophes de l'Ægypte qui habitoient à l'est du Nil, comme placés *vers le soleil* DESCENDANT, c'est-à-dire, *à l'ouest du méridien.*

PAGE 103. où le soleil se couche, s'appelle *le couchant*, de même que tout le demi-cercle [occidental] de l'horizon; ce qu'Aratus nous donne *Arat. Phænom. v. 61. à entendre, quand [pour désigner le méridien] il s'exprime ainsi [2] :

> Vers ce point où, pour nous, la borne du couchant
> Et celle du levant se touchent l'une et l'autre <1>.

Au reste, si la leçon de Posidonius est préférable à celle de Cratès <2>, on dira donc aussi qu'il faut la préférer à celle d'Aristarque <3>.

Pour ce moment, nous ne nous étendrons pas davantage sur PAGE 104. le Traité de Posidonius : mais, dans la suite, nous en discuterons encore bien des passages, c'est-à-dire, tous ceux qui ont rapport à la géographie. Quant à ceux qui n'appartiennent qu'à la physique, ce sera dans quelque autre ouvrage que nous les examinerons; supposé toutefois que nous devions jamais nous en occuper. En effet, Posidonius, s'attachant à la méthode d'Aristote, se livre trop à la recherche des *causes* <4>; ce que nos Stoïciens évitent avec soin, persuadés que [malgré nos efforts] les *causes* resteront toujours impénétrables.

<1> Ces deux vers d'Aratus ont exercé la sagacité des interprètes. Strabon ici paroît n'avoir pas douté que le poëte n'eût prétendu parler du *méridien*, qui, partageant le globe terrestre en deux hémisphères, l'un *oriental*, l'autre *occidental*, et coupant aussi l'horizon en deux demi-cercles, marque *le côté du levant* et *le côté du couchant*. Mais d'autres ont soutenu qu'Aratus, dans ces deux vers, avoit voulu désigner le *cercle arctique*, c'est-à-dire, le cercle au-delà duquel se trouvent placés les astres qui, relativement à nous, n'ont point de lever et de coucher alternatif, et restent toujours sur l'horizon. Et ce que notre géographe avoit dit au commencement de son premier livre (*voyez* ci-dessus, *p. 8 et 9*), paroissoit annoncer que lui-même adoptoit cette dernière interprétation des vers d'Aratus.

<2> Le passage de Cratès est plus développé dans Géminus, *Element. Astronom. cap. 5.* G.

<3> Cratès vouloit que dans le vers d'Homère, dont il s'agit ici, l'on dût lire Ἠ μὲν ΔΥΣΟΜΕ΄ΝΟΥ, Ἠ δὲ κ. τ. λ. Aristarque vouloit qu'on lût, ΟἹ μὲν ΔΥΣΟΜΕ΄ΝΟΥ, ΟἹ δὲ κ. τ. λ. La différence des deux leçons consistoit donc simplement en ce que la première présentoit les conjonctions Ἠ μὲν, et Ἠ δὲ, *soit que*, et *soit que*, *&c.* tandis que la dernière offroit les pronoms, ΟἹ μὲν, *ceux-là*, et ΟἹ δὲ, *ceux-ci*; mais dans l'une et l'autre leçon, le mot ΔΥΣΟΜΕ΄ΝΟΥ, *couchant*, se trouvoit conservé. Posidonius prétendoit y substituer le mot ἈΠΕΡΧΟΜΕ΄ΝΟΥ· ainsi le changement proposé par ce philosophe portoit sur la leçon d'Aristarque autant que sur celle de Cratès.

<4> *S'attachant à la méthode &c.* Littéralement : *Il y a chez lui beaucoup d'ætiologique et d'Aristotélisme* : Πολὺ γάρ ἐστι τὸ ἈἸΤΙΟΛΟΓΙΚΟ΄Ν παρ' αὐτῷ καὶ τὸ ἈΡΙΣΤΟΤΕΛΙ΄ΖΟΝ.

CHAPITRE III.

EXAMEN de la Géographie de Polybe ‹1›.

POLYBE, dans sa Description des diverses contrées ‹2› de l'Europe, annonce qu'il ne parlera point des anciens géographes, mais qu'il examinera les opinions de ceux qui les ont critiqués; comme, par exemple, celles de Dicæarque et d'Ératosthène, le dernier des auteurs qui jusqu'alors eussent travaillé sur la géographie ‹3›; comme encore celles de ce Pythéas ‹4›, par qui tant de monde s'en est laissé imposer. En effet, c'est Pythéas qui prétend avoir parcouru toutes les parties accessibles de la Bretagne ‹5›, et PAGE 104.

‹1› Strabon, conformément au plan exposé dans le chapitre II de son premier livre, après avoir relevé les erreurs d'Ératosthène, d'Hipparque et de Posidonius, va noter celles que Polybe lui paroissoit avoir commises dans sa Description des différentes contrées de l'Europe.

‹2› *Dans sa Description &c.* Le grec dit tout en un seul mot, χωρογραφῶν.

‹3› *Le dernier &c.* Au temps où Polybe florissoit, vers l'année 130 avant l'ère Chrétienne, Ératosthène, mort depuis environ 60 ans, pouvoit être le dernier dont les ouvrages géographiques fussent connus.

‹4› On se rappellera que les voyages de Pythéas doivent dater, au plus tard, de l'année 300 avant l'ère Chrétienne.

‹5› *Qui prétend &c.* Le texte, dans les éditions, porte : Ὅλην ΜΈΝ ΤΟΙ Βρεταννικὴν ἜΜΒΑΤΟΝ ἮΗ ἐπελθεῖν φάσκοντος ce qui n'offre aucun sens. Le manuscrit de Médicis substitue la négation ΟΥ̓Κ à ἮΗ· leçon d'après laquelle nous eussions dû traduire : *Quand il dit que, à la vérité, il n'a point parcouru toutes les parties accessibles de la Bretagne; mais &c.* Nos manuscrits 1393, 1394 et 1408, de même que ceux de Venise et du Vatican, suppriment simplement l'ἮΗ, variante qui laisse toujours du louche dans la phrase. M. Tyrwhitt avoit proposé de lire ὍΣΟΝ ἜΜΒΑΤΟΝ ἮΗ. ce qui n'empêcha point M. J. Ph. Murray[1] d'adopter la leçon du manuscrit de Médicis. Mais M. Schweighæuser[2] a restitué tout le passage de cette manière : Ὅλην ΜΈΝ ΤΉΝ Βρεταννικὴν, ὍΣΟΝ ἜΜΒΑΤΟΝ ἮΝ, ἐπελθεῖν φάσκοντος· et quoiqu'ensuite M. Siebenkees ait préféré la leçon qui se rapporte à celle de nos manuscrits, la conjecture du savant éditeur de Polybe nous ayant paru plus plausible, nous y avons conformé notre version. Toutefois, nous ne devons pas dissimuler que notre manuscrit 1395 offre une leçon plus simple : Ὅλην ΜΈΝ ΤΉΝ Βρεταννικὴν ἐπελθεῖν. φάσκοντος· ce qui signifieroit : *Qui prétend avoir parcouru toute la Bretagne.* Mais comme ce manuscrit, qui seul supprime le mot ἔμβατον, n'est pas, en général, l'un des meilleurs, nous n'avons pas dû déférer à son autorité.

[1] *De Pytheâ Massiliensi, Societ. reg. Gotting. Nov. Comment.* tom. VI, p. 59, ann. 1775. = [2] *Ad Polyb.* lib. XXXIV, cap. 5, lin. 2, tom. IV, pag. 629, et tom. VIII, pag. 108.

PAGE 104. qui dit que la circonférence de cette île a plus de 40,000 stades ‹1›. C'est Pythéas qui nous parle de Thulé et de ces régions où ‹2› il ne subsiste plus ni terre proprement dite ‹3›, ni mer, ni air, mais où l'on trouve seulement une espèce de concrétion de ces élémens, semblable au poumon marin ‹4›; matière, nous dit-il, qui, enveloppant de tous côtés la terre, la mer, toutes les parties de l'univers, en est comme le lien commun, et au travers de laquelle on ne sauroit naviguer ni marcher ‹5› : à quoi il ajoute que, quant à cette matière, pareille à la substance du *poumon marin*, il peut attester qu'elle existe, parce qu'il l'a vue, mais que le reste il le rapporte

‹1› J'ai dit dans la note 1, *pag. 157*, que le stade dont se servoit Pythéas, étoit celui de 1111 $\frac{1}{9}$; si on l'emploie à la mesure des côtes de l'Angleterre, on leur trouvera environ 42,000 stades de circuit, en suivant toutes leurs sinuosités. G.

‹2› Ce passage est encore un de ceux où nous sommes forcés de demander grâce aux lecteurs pour l'obscurité que nous pouvons y avoir laissée. Le texte porte : Ἐν οἷς οὔτε γῆ ΚΑΘ' ΑΥΤΗ'Ν (c'est la leçon de tous nos mss. sans exception, au lieu de ΚΑΤ' ΑΥΤΟ'Ν) ὑπῆρχεν ἔτι, οὔτε θάλαττα, οὔτ' ἀὴρ, ἀλλὰ σύγκριμά τι ἐκ τούτων πλεύμονι θαλαττίῳ ἐοικὸς, ἐν ᾧ φησὶ τὴν γῆν καὶ τὴν θάλατταν ΑἸΩΡΕΙ͂ΣΘΑΙ (leçon de nos mss. 1394, 1395, 1396, au lieu de ΑἸΩΡΗ͂ΣΘΑΙ) καὶ τὰ σύμπαντα, καὶ τοῦτον ὡς ἂν δεσμὸν εἶναι τῶν ὅλων, ΜΗ΄ΤΕ (c'est ainsi que nous lisons dans nos mss. 1394, 1396, 1397, au lieu de ΜΗ΄ ΠΟΤΕ) πορευτὸν, μή τε πλωτὸν ὑπάρχοντα. Au reste, on peut voir de quelle manière MM. de Bougainville[1] et de Keralio[2] avoient rendu cet endroit.

‹3› *Ni terre proprement dite, &c.* En nous attachant à la leçon imprimée (*voyez* ci-dessus, note 2) nous aurions dû dire : *Où, selon lui, il ne subsiste plus ni terre, ni mer, &c.*

‹4› *Semblable au poumon marin.* Il est bien difficile de se faire une idée nette de ce que Pythéas pouvoit avoir entendu par cette substance, qu'il assimiloit au *poumon marin* (espèce de vers mollasse, du genre des Méduses). Bien des savans, et, en dernier lieu, MM. de Keralio[3] et Hermann[4], sont entrés dans d'assez longues discussions à ce sujet. Ce qu'ils ont dit ne nous paroissant point offrir de résultats satisfaisans, nous ne croyons pas devoir rapporter ici leurs différentes opinions consignées dans des ouvrages auxquels on peut facilement recourir; et en même temps nous ne ferons point à notre tour de vains efforts, pour expliquer ce que tant d'habiles interprètes n'ont pu éclaircir.

‹5› *Matière, nous dit-il, qui, enveloppant &c.* D'après le texte cité ci-dessus, note 2, la version littérale seroit : *Matière dans laquelle il dit que la terre et la mer sont suspendues, ainsi que toutes choses* (καὶ τὰ σύμπαντα) : *ajoutant qu'elle est comme un lien du tout* (τῶν ὅλων), *et que l'on ne peut ni marcher, ni naviguer au travers.* Mais, indépendamment du reste, concevra-t-on jamais comment une matière, dans laquelle différentes choses seroient *suspendues*, αἰωρεῖσθαι, pourroit servir de lien commun à ces mêmes choses, ὡς ἂν δεσμὸν εἶναι τῶν ὅλων !

[1] *Acad. des Inscr. et B. L.* tom. XIX, Mém. pag. 153. — [2] *Ibid.* tom. XLV, Mém. pag. 34; lu en avril 1780, et publié en 1793. — [3] Loc. cit. — [4] *Annot. ad Polyb.* lib. XXXIV, edit. Schweighæus. tom. VIII, pag. 116, publié en 1794.

sur la foi d'autrui. Tels sont les récits de ce voyageur qui, de plus, assure qu'à son retour de ces contrées, il parcourut toutes les côtes de l'Europe sur l'Océan, depuis Gadès jusqu'au Tanaïs ‹1›. PAGE 104.

— « Mais [nous dit Polybe] un particulier, et un particulier » peu riche, comme Pythéas, a-t-il donc pu faire des voyages de » si long cours, tant par terre que par mer! Comment Ératos- » thène, doutant s'il devoit, en général, ajouter foi aux relations » de ce navigateur, les adopte-t-il, en particulier, à l'égard de » la Bretagne, de Gadès et de l'Ibérie! Autant et mieux vaudroit

‹1› *Qu'à son retour de ces contrées, &c.* Καὶ ΔΙΟ'ΤΙ (mss. 1394, 1395 "ΟΤΙ) 'ΕΠΑΝΕΛΘΩ'Ν 'ΕΝΘΕ'ΝΔΕ πᾶσαν ἐπέλθοι τὴν ΠΑΡΩΚΕΑΝΙ'ΤΙΝ τῆς Εὐρώπης ἀπὸ Γαδείρων ἕως Ταναΐδος. Selon M. de Bougainville (*Ac. des Inscr. et Belles-Lettres, tom. XIX, p. 153*), il s'agiroit ici d'un second voyage que Pythéas auroit entrepris après être revenu de Thulé à *Gadès* [Cadiz]. Le savant académicien pense que, dans cette nouvelle expédition, Pythéas, ayant d'abord suivi, comme la première fois, la côte occidentale de l'Europe jusqu'à la hauteur de la Grande-Bretagne, aura ensuite rangé cette même côte dans la mer du nord; que, de là, franchissant le détroit du Sund, il se sera avancé sur la mer Baltique, jusqu'à l'embouchure d'un fleuve auquel il aura donné la dénomination, ou, pour parler plus juste, la qualification de *Tanaïs;* qualification qui semble, comme Leibnitz l'observe, être entrée dans la composition des noms de la plupart des grands fleuves du nord.

Sans doute, au premier coup-d'œil, l'expression τὴν ΠΑΡΩΚΕΑΝΙ'ΤΙΝ τῆς Εὐρώπης ἀπὸ Γαδείρων, semble ne devoir décidément s'entendre que des *côtes OCCIDENTALES de l'Europe SUR L'OCÉAN.* Toutefois, il faut remarquer deux choses. 1.° Tout annonce que Pythéas, dans le cours de ses voyages, doit être venu jusqu'à Byzance et y avoir séjourné; car, suivant les apparences les plus fortes, c'étoit Pythéas qui avoit fait, ou du moins prétendoit avoir fait dans cette ville, à l'époque du solstice, ces observations sur la proportion de l'ombre au gnomon, d'après lesquelles Hipparque, *plein de confiance* [πιστεύσας] dans ce voyageur astronome, regarda la latitude de Byzance comme fixée à la même hauteur que celle de Marseille. 2.° Des témoignages sûrs (*Schol. Apoll. Rhod. arg. lib. IV, v. 761*) nous apprennent que Pythéas avoit laissé un *Période,* Περίοδος, ou *Périple,* Περίπλος, dans lequel se trouvoient décrites les côtes Européennes de la Méditerranée.

D'après ces remarques, n'est-il pas naturel de penser que Pythéas, revenu de Thulé à Gadès, repartit de cette ville pour longer toutes les côtes de l'Europe, jusqu'à l'embouchure du Tanaïs dans le Palus-Mæotide! Notre géographe ici se sera servi de l'expression ΠΑΡΩΚΕΑΝΙ'ΤΙΝ par extension, et parce que la première portion des côtes que Pythéas eut à parcourir dans cette continuation de son voyage autour de l'Europe, c'est-à-dire la côte de l'Ibérie depuis Gadès jusqu'aux Colonnes d'Hercule, se trouvoit en effet appartenir à l'Océan.

M. de Keralio (*loc. cit.*) a cru pouvoir expliquer d'une autre manière le passage que nous venons de discuter; mais son interprétation nous paroit inadmissible.

PAGE 104. » s'en rapporter à Évhémère ‹1›. Au moins celui-ci ne prétend-il » avoir été par mer que dans une seule contrée inconnue, dans » sa *Panchaïe ;* l'autre se donne pour avoir visité toute l'Europe » septentrionale jusqu'aux bornes du monde. Hermès lui-même » se vantât-il d'en avoir fait autant, on ne le croiroit pas. Toute- » fois Ératosthène, qui traite Évhémère de *Bergæen* ‹2›, veut » croire aux récits de Pythéas ; et cela, quand Dicæarque ‹3› lui- » même n'y croit pas. » —

L'idée d'ajouter, *quand Dicæarque lui-même n'y croit pas,* est bizarre *: on diroit qu'Ératosthène eût dû se régler sur celui que, si souvent, Polybe est le premier à critiquer ‹4›. Au reste, nous avons déjà dit qu'Ératosthène parloit peu pertinemment des parties occidentales et septentrionales de l'Europe. On doit le lui pardonner, ainsi qu'à Dicæarque : ni l'un ni l'autre ne connoissoient ces régions par eux-mêmes. Mais quelle excuse reste à Posidonius ainsi qu'à Polybe ‹5›, et sur-tout à ce dernier, qui traite de *OUÏ-DIRE*

* Littéralement, *risible*, γελοῖον.

‹1› *A Évhémère.* Le texte dit simplement *le Messénien ;* mais il s'agit d'Évhémère, qui étoit de Messène.

— Diodore de Sicile, *lib. V, §. 41-46, pag. 563-568 ; Fragment. ex lib. VI, tom. II, pag. 633,* nous a conservé un extrait de la relation qu'Évhémère avoit publiée de l'île Panchaïe. Quoique cette relation soit pleine de fables, et malgré ce qu'en ont dit les anciens et les modernes, je crois à l'existence de cette île ; et je pense que c'est celle de Maceira d'aujourd'hui, sur les côtes du Mahrah. J'ai réuni, dans mes *Recherches sur les côtes méridionales de l'Arabie,* les faits et les rapprochemens qui m'ont conduit à cette opinion. Ce Mémoire est dans le tom. XLIX du *Recueil de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.* G.

‹2› Nous avons déjà dit, *pag. 106,* not. 1, que cette épithète ethnique de *Bergæen,* rappelant un insigne menteur, Antiphane de *Bergé,* étoit devenu synonyme d'*imposteur.* Au surplus, voyez *Polyb. Frag. lib. XXXIII, c. 12, lin. 10, edit. Schweigh. tom. IV, p. 612, et tom. VIII, p. 98.*

‹3› Dicæarque, de Messène, disciple d'Aristote ou de Théophraste, florissoit environ 300 années avant l'ère Chrétienne.

‹4› Cette remarque de la part de notre géographe semble être une pure chicane. Polybe citoit Dicæarque comme un écrivain fort crédule, et qui néanmoins refusoit de croire à Pythéas. Polybe devoit donc s'étonner qu'Ératosthène ajoutât foi à des récits que Dicæarque lui-même ne pouvoit admettre.

Au reste, le texte peut paroître amphibologique : Ὥσπερ ἐκείνῳ χρήσασθαι κανόνι προσῆκον, καθ' οὗ τοσούτους ἐλέγχους αὐτὸς προφέρεται. Indépendamment du sens dans lequel nous l'interprétons, cette phrase peut encore signifier : *On diroit qu'Ératosthène eût dû se régler sur celui dont si souvent il reprend les erreurs.*

‹5› Posidonius et Polybe avoient beaucoup voyagé dans les parties occidentales et méridionales de l'Europe, principalement en Espagne.

populaire

populaire ce qu'Ératosthène et Dicæarque rapportent <1> concernant les distances respectives des lieux dans certaines contrées, tandis que lui-même, non-seulement sur bien d'autres points, mais encore sur ceux à l'égard desquels il les reprend l'un et l'autre, n'est pas exempt d'erreur ! PAGE 104.

Dicæarque compte 10,000 stades, du Péloponnèse aux Colonnes d'Hercule <2>; et plus de 10,000 stades du Péloponnèse au fond du golfe Adriatique <3>. Des 10,000 stades qui, selon lui, doivent se trouver entre le Péloponnèse et les Colonnes d'Hercule, il en assigne 3000 à la partie qui s'étend depuis le Péloponnèse jusqu'au détroit de Sicile; restent 7000 pour le trajet depuis ce détroit jusqu'aux Colonnes <4>. — « Je n'examine point (dit Polybe) si » la distance du Péloponnèse au détroit de Sicile est effectivement » de 3000 stades <5>; mais, quant aux 7000 autres stades, ils ne » sauroient former la mesure exacte du trajet depuis le détroit » de Sicile jusqu'aux Colonnes, soit en longeant la côte, soit » en traversant la mer; et je le prouve. La côte forme une » espèce d'angle obtus, dont les côtés aboutissent, l'un au détroit PAGE 105.

<1> *Qui traite de* OUÏ-DIRE *populaire &c.* Nous lisons avec MM. Tyrwhitt, Schweighæuser et Siebenkees, Ὁ ΛΑΟΔΟΓΜΑΤΙΚᾺΣ καλῶν ἀποφάσεις, ἃς ΠΟΙΟΥ͂ΝΤΑΙ [subaud. Ἐρατοσθένης τε καὶ Δικαίαρχος] κ. τ. λ. au lieu de : Ὁ ὍΛΑΣ ΔΟΓΜΑΤΙΚᾺΣ καλῶν ἀποφάσεις ἃς ΠΟΙΕΙ͂ΤΑΙ κ. τ. λ. Nous aurons occasion, tant au livre VII, *pag. 317*, qu'au livre X, *p. 465*, de justifier cette restitution du passage qui nous arrête en ce moment.

<2> La distance du cap Ténare du Péloponnèse au détroit des Colonnes est de 27° 44'; et la mesure de Dicæarque étant prise sur le trente-sixième parallèle, supposeroit, si elle étoit juste, qu'il y auroit employé un stade d'environ 445 au degré du grand cercle de la Terre. Je ne connois pas de stade aussi grand dans l'antiquité; et il est très-vraisemblable, comme le disoit Polybe, que Dicæarque resserroit trop l'intervalle dont il est question. G.

<3> La distance en ligne droite du cap Ténare au fond du golfe Adriatique, n'est, au contraire, qu'environ moitié de la distance du Ténare aux Colonnes. Les erreurs de Dicæarque font voir combien les parties occidentales de la Méditerranée étoient encore peu connues des Grecs 320 ans avant l'ère Chrétienne. G.

<4> La distance du cap Ténare au détroit de Sicile est à la distance de ce détroit à celui des Colonnes, à-peu-près comme 3 est à 10, au lieu de 3 à 7, ainsi que le disoit Dicæarque. G.

<5> Cette mesure, en stades de 700, est juste la distance depuis les côtes occidentales du Péloponnèse jusqu'au détroit de Sicile. De ce détroit au cap Ténare, Polybe comptoit 3125 stades pareils : il y en a 3600. *Voyez* mes *Recherches sur le Système géographique de Polybe*. G.

PAGE 105. » de Sicile, l'autre aux Colonnes, et dont le sommet est à Narbonne. Nous pouvons donc supposer un triangle ayant, pour » base, une ligne droite tirée au travers de la mer, et pour côtés, » ceux qui forment l'angle dont il vient d'être parlé. Celui de ces » côtés qui tend du détroit de Sicile à Narbonne, a plus de 11,200 » stades; l'autre n'en a guère moins <1> de 8000 <2>. L'on convient » d'ailleurs * que le plus long trajet d'Europe en Libye **, au » travers de la mer Tyrrhénienne <3>, n'est pas de plus de 3000 » stades <4>, et qu'au travers de la mer de Sardaigne <5> il est encore » moins long : mais posons qu'au travers de la mer de Sardaigne » ce trajet soit aussi de 3000 stades; puis, en sus [de ces données], » prenons comme mesure d'une perpendiculaire abaissée du sommet de l'angle obtus du triangle sur sa base, les 2000 stades de » profondeur que le golfe [Galatique] peut avoir à Narbonne <6>.

* *Voyez* ci-dessous, *page 282*, note 1, et *page 288*, note 5.

** *En Afrique.*

<1> Nous lisons, avec M. Schweighæuser, λεῖπον, au lieu de λοιπόν.

<2> Ces mesures, employées en lignes droites par Polybe, sont les distances prises en stades de 700 le long des côtes de l'Italie, de la Gaule et de l'Espagne, depuis le détroit de Sicile jusqu'au détroit de Gibraltar. G.

<3> La mer qui borde les côtes de l'Italie, depuis l'embouchure de l'Arno jusque vers la hauteur de Naples. G.

<4> Cette mesure, prise en stades de 500 au degré, vaut 120 lieues. C'est, à très-peu de chose près, la distance en ligne droite depuis l'Arno jusqu'aux côtes de l'Afrique au nord de Carthage. G.

<5> La mer de Sardaigne est la partie de la Méditerranée qui baigne les côtes occidentales de cette île. Le trajet, depuis les environs de Narbonne jusqu'aux côtes opposées de l'Afrique, est d'environ 3000 stades de 500, ou 120 lieues. G.

<6> *Puis, en sus* [de ces données], *prenons &c.* Le texte porte : Περιειλήφθω δ' ἘΠΙ' (ms. 1394 ἘΝ) τούτοις δισχιλίων σταδίων τὸ τοῦ κόλπου βάθος, ΤΟ' (mss. 1394, 1395, 1397, 1408, ΤΟΥ) κατὰ Νάρβωνα, ὡς ἂν κάθετος ἀπὸ τῆς κορυφῆς ἐπὶ τὴν βάσιν τοῦ ἀμβλυγωνίου· phrase qui présente de grandes difficultés.

Que Polybe ait voulu réduire à 2000 stades la longueur de la perpendiculaire dont il est ici question, c'est ce qui reste mathématiquement démontré d'après les mesures que lui-même, comme on verra bientôt, assignoit à son triangle hypothétique.

Mais les 2000 stades de la perpendiculaire devoient-ils être défalqués, ou pris en sus des 3000 stades que l'on comptoit pour la plus grande distance de l'Europe à l'Afrique, en traversant soit la mer Tyrrhénienne, soit la mer de Sardaigne! et Polybe prétendoit-il restreindre à 3000 stades, ou entendoit-il porter jusqu'à 5000, l'intervalle qui se trouve entre Narbonne et le point de l'Afrique le plus éloigné de l'Europe, en traversant la mer de Sardaigne! voilà ce qu'un fidèle interprète de Strabon n'osera point décider. D'un côté, lorsque l'on combine ensemble les divers fragmens de Polybe, qui peuvent nous aider aujourd'hui à reconnoître le système géographique de cet auteur, on se sent comme forcé de prononcer qu'il prétendoit bien réduire *à 3000 stades le* plus long

» Dès-lors il suffira des notions géométriques d'un enfant, pour re- PAGE 105.
» connoître que la longueur totale de la côte, depuis le détroit de

trajet de Narbonne *en Afrique.* Mais d'autre part, si l'on compare, avec la phrase qui nous arrête en ce moment, différens passages relatifs au même objet, qui se rencontrent plus bas (*voyez* ci-dessous, *p. 106, 115 et 122* du texte Grec), on restera, pour ainsi dire, persuadé que Strabon n'attribuoit nullement à Polybe une pareille opinion, et qu'au contraire, dans l'idée de notre géographe, Polybe devoit avoir compté 5000 stades, pour *le plus long* trajet d'Europe en Afrique, quand ce *plus long* trajet se prenoit *à partir de Narbonne.* En effet, suivant ce que Strabon fait énoncer ici par Polybe, la base de tous les raisonnemens de celui-ci étoit *le commun aveu* et *l'opinion générale* relativement à la plus grande distance qui se trouvoit entre l'Europe et l'Afrique : or Strabon va bientôt dire en propres termes, et plus d'une fois ensuite il répétera que, *selon le commun aveu, suivant l'opinion générale,* le trajet *le plus long,* de Narbonne en Afrique, étoit de 5000 stades.

— Les difficultés que l'on trouve dans ce passage, me semblent pouvoir s'aplanir par le raisonnement et par les faits.

Polybe dit : *On convient que le plus long trajet de l'Europe à la Libye, en traversant la mer Tyrrhénienne, n'est pas de plus de 3000 stades, et qu'à travers la mer de Sardaigne, le trajet est plus court : mais je veux qu'il soit aussi de 3000 stades.....*

Comme il n'y a aucune incertitude sur l'interprétation de cette partie de la phrase, il est clair que Polybe n'admettoit pas plus de 3000 stades, pour la largeur de la Méditerranée, depuis les côtes de l'Afrique jusques aux côtes opposées de l'Europe, soit qu'on la mesurât à l'orient de la Sardaigne, à travers la mer de Tyrrhénie; soit qu'on la mesurât à l'occident de cette île, jusqu'au fond du golfe Galatique.

Dès-lors, la suite du raisonnement de Polybe ne peut plus être douteuse : les 2000 stades qu'il compte depuis Narbonne jusqu'à la rencontre de la base de son triangle, c'est-à-dire, jusqu'au parallèle du détroit des Colonnes, doivent être pris sur les 3000 stades de la distance totale de Narbonne en Afrique; car, si on les y ajoutoit, cette distance se trouveroit portée à 5000 stades, contre l'énoncé positif de cet auteur.

Maintenant, si l'on cherche à vérifier ces mesures, on trouvera sur les cartes de d'Anville, depuis l'embouchure de l'Arno, où commençoit la mer Tyrrhénienne, jusques aux côtes de l'Afrique au nord de Carthage, et depuis Narbonne, dans le golfe Galatique, jusques aux côtes opposées de l'Afrique, six degrés et quelques minutes d'intervalle en latitude; et si on les convertit en stades de 500 au degré, on aura à très-peu de chose près, les 3000 stades que comptoit Polybe. Il est donc certain que ces deux mesures étoient exactes, et que Polybe n'a jamais pu penser que le fond du golfe Galatique, ou plutôt Narbonne, dût se trouver à 2000 stades plus au nord que le point où aboutissoient les 3000 stades dont il parloit.

Ce qui a embarrassé les interprètes, c'est que Strabon dira et répétera bientôt, que de Marseille ou de Narbonne, aux côtes opposées de l'Afrique, on comptoit 5000 stades. Ils ont cru que ce nombre de stades devoit représenter les 3000 de Polybe, plus les 2000 que cet ancien leur sembloit donner à la profondeur du golfe Galatique. Mais ce que dit Strabon dans ces passages, appartient à son système particulier, d'après lequel il prétendoit que la Méditerranée devoit avoir plus de largeur que Polybe ne lui en avoit donné.

D'ailleurs, on ne s'est pas aperçu que, dans cette discussion, comme dans beaucoup d'autres, la difficulté tient uniquement à la méprise des auteurs sur la valeur du stade qu'ils employoient. Polybe et Strabon,

PAGE 105. » Sicile jusqu'aux Colonnes d'Hercule, ne surpasse que d'environ » 500 stades la ligne droite tirée au travers de la mer ‹1›. Ajoutez à » cette ligne les 3000 stades qui forment la distance du Péloponnèse

prenant tous les stades indistinctement pour la sept-centième partie d'un degré du grand cercle de la terre, se sont trompés tous deux dans la mesure dont il est question : celle de Polybe est beaucoup trop courte, puisqu'elle ne représente que 4° 17′ 9″ en latitude, tandis que l'on vient de voir que la distance de Narbonne en Afrique est de six degrés; et celle de Strabon est trop grande, puisqu'elle vaut 7° 8′ 34″.

Mais, si l'on rend à ces mesures leurs valeurs primitives, si l'on reconnoît que celle de Polybe étoit donnée en stades de 500 au degré, et celle de Strabon en stades de 833 $\frac{1}{3}$, on verra que l'une et l'autre représentoit six degrés d'un grand cercle; que les distances de 3000 et de 5000 stades étoient exactes et identiques; qu'elles ne différoient que dans l'expression de leurs valeurs; que Polybe n'a point cru le fond du golfe Galatique plus septentrional que l'embouchure de l'Arno; qu'à cet égard son opinion étoit juste; et enfin, que les 2000 stades de la perpendiculaire, tirée de Narbonne sur la base de son triangle, doivent faire partie des 3000 stades qu'il comptoit depuis Narbonne jusqu'en Afrique. *Voyez* la note 5—, *p. 288*. G.

‹1› *Dès-lors il suffira des notions géométriques d'un enfant, &c.* Δῆλον οὖν ἐκ ΤΗ͂Σ ΠΑΙΔΙΚΗ͂Σ μετρήσεως. Casaubon pensoit que peut-être il falloit lire ΤΗ͂Σ ΔΕ ΤΗ͂Σ μετρήσεως. Nous sommes tentés de croire qu'originairement Strabon avoit écrit, ΤΗ͂Σ ΜΕΡΙΚΗ͂Σ, ou ἘΙΔΙΚΗ͂Σ μετρήσεως, ce qui signifieroit, *d'après ces mesures PARTIELLES*, par opposition à la mesure *totale*, ἡ σύμπασα, dont il va être parlé. Mais la leçon ordinaire semble appuyée par la manière dont Polybe s'exprime ailleurs, lorsqu'il dit *(lib. IX, §. 21, l. 4)* : Τούτου δ' ἐστὶν αἴτιον, ὅτι τῶν ἐν ΤΟΙ͂Σ ΠΑΙΔΙΚΟΙ͂Σ ΜΑΘΗ΄ΜΑΣΙ παραδιδομένων ἡμῖν διὰ τῆς γεωμετρίας οὐ μνημονεύομεν· *Cela vient de ce que nous oublions les notions de géométrie qui nous sont données dans notre enfance.*

— Polybe traçoit ce triangle hypothétique pour en conclure la distance en ligne droite, depuis le détroit des Colonnes jusqu'au détroit de Sicile. C'est sur cette distance que Strabon élève une discussion. Pour l'établir clairement, il auroit dû présenter le résultat de l'opinion de Polybe; et c'est précisément ce qu'il a oublié de faire.

Pour y suppléer, il faut supposer avec Polybe une ligne droite de 11,200 stades, tirée du détroit de Sicile à Narbonne; une autre ligne droite de 8000 stades, depuis Narbonne jusqu'au détroit des Colonnes; une troisième ligne, parallèle à l'équateur, tracée depuis le détroit des Colonnes jusqu'au détroit de Sicile, et servant de base à ce triangle; plus, 2000 stades à la portion du méridien de Narbonne, depuis cette ville jusqu'à la rencontre de la base précédente. Alors on trouvera que Polybe a dû conclure la distance du détroit des Colonnes à celui de Sicile, de 18,766 stades.

Un passage de Pline, *lib. VI, cap. 38*, ne donneroit à cette distance, d'après Polybe, que 1,260,500 pas, ou 10,504 stades. J'ai fait voir, dans mes *Recherches sur le Système géographique* de cet ancien, qu'il falloit lire dans Pline, 2,260,500 pas, ou 18,837 stades. Cette mesure ne diffère de celle qui résulte du texte de Strabon, que de 71 stades, et je la crois préférable. Alors la ligne tirée de Narbonne au détroit de Sicile, aura 11,270 stades, et la longueur des côtés du triangle surpassera sa base de 433 stades. Strabon dit, environ 500 stades; ce n'est qu'une approximation. *Voyez* la note 1—, *pag. 287*, et la figure de ce triangle sur la carte de Polybe, jointe à ce volume. G.

» au détroit de Sicile; vous aurez en total, pour la ligne droite [du » Péloponnèse aux Colonnes], plus du double de stades que » Dicæarque n'en assigne <1> : et, dans son système, vous devrez » en compter encore davantage pour le trajet du Péloponnèse au » fond du golfe Adriatique. » — PAGE 105.

Oui, sans doute (répondra-t-on à Polybe), sur ce dernier point, l'erreur de Dicæarque devient évidente par la preuve que vous-même en donnez, lorsque vous comptez, du Péloponnèse à Leucade, 700 stades; de Leucade à Corcyre, 700; de Corcyre aux monts Cérauniens, 700; des monts Cérauniens, en suivant à droite la côte d'Illyrie, jusqu'à l'Iapygie <2>, 6150 *. Mais, quant à la distance depuis le détroit de Sicile jusqu'aux Colonnes d'Hercule, on trouvera également faux et le calcul par lequel Dicæarque ne la fait que de 7000 stades, et celui dont vous pensez avoir démontré la justesse : car l'opinion la plus généralement reçue est que cette distance, prise directement au travers de la mer, doit être de 12,000 stades <3>; calcul, qui s'accorde avec la *longueur* que l'on donne à la Terre-habitée. Cette *longueur* est supposée au plus de 70,000 stades <4>, PAGE 106.

* En total 8250 stades.

<1> 18,837 stades, *plus* 3000, font 21,837; et c'est *plus du double* des 10,000 stades comptés par Dicæarque. G.

<2> Leucade est l'île de Sainte-Maure. — Corcyre est l'île de Corfou. — Les monts Cérauniens sont les montagnes de Chiméra, formant le cap della Linguetta, sur les côtes de l'Albanie. — L'Iapygie, ou plutôt l'Iapydie, étoit la partie maritime de la Liburnie, comprise entre les côtes de la Dalmatie et celles de l'Istrie. L'Iapydie fait maintenant partie du Murlaka.

Les mesures, depuis le Péloponnèse jusqu'aux monts Cérauniens, sont assez justes en stades de 700 : 2100 de ces stades valent 60 lieues. Les 6150 stades depuis les monts Cérauniens jusqu'à l'Iapydie, ne peuvent être que de petits stades de $1111\frac{1}{9}$. Cette dernière mesure paroît avoir été prise dans Dicæarque; elle vaut près de 111 lieues.

L'ancienne Illyrie comprend aujourd'hui la Dalmatie, la Croatie, la Bosnie, et les autres petits États intermédiaires. G.

<3> La distance, en longitude, entre le détroit des Colonnes et celui de Sicile, est de 21° 27', qui, sur le 36.e parallèle, valent en effet 12,147 stades de 700.

Les 18,837 stades que Polybe avoit comptés pour le même intervalle, étoient des stades de $1111\frac{1}{9}$, et valoient, sur le même parallèle, 20° 57' 20". Ainsi, sa mesure ne différoit réellement de celle de Strabon que de 14' 3" : mais ces auteurs n'avoient aucune idée de la différence des stades qu'ils employoient. *Voyez* ce que j'ai dit sur les mesures anciennes au commencement de ce volume. G.

<4> On a vu, note 4, *p. 161*, Ératosthène donner à la longueur du continent 74,600 stades; Strabon la bornoit à 70,000. Voyez ma *Géographie des Grecs analysée*. G.

PAGE 106. dont environ 30,000 ‹1› se prennent pour la portion qui s'étend vers l'ouest, depuis le golfe d'Issus jusqu'à l'extrémité la plus occidentale de l'Ibérie, et se comptent ainsi : Du golfe d'Issus à Rhodes, 5000 stades; de Rhodes au cap *Salmonion* *, qui forme l'extrémité orientale de la Crète ‹2›, 1000; pour la *longueur* de la Crète jusqu'au *Criu-metopon* *, plus de 2000; de là au cap *Pachynum* ** en Sicile, 4500; du cap *Pachynum* au détroit de Sicile *, plus de 1000; du détroit de Sicile aux Colonnes d'Hercule, 13,000; enfin, des Colonnes à l'extrémité du promontoire Sacré ‹3› de l'Ibérie, environ 3000 * ‹4›.

* *Salamone.*

* Ou *Front-du-Belier;* aujourd'hui *cap Saint-Jean.*

** *De Passaro.*

* *De Messine.*

* En total 29,500 stades.

‹1› Strabon, dans son système particulier, ne faisoit cette longueur que de 27,500 stades. *Voyez* l'ouvrage cité précédemment. G.

‹2› *De Rhodes au cap Salmonion &c.* Le texte ici porte Σαλμώνιον. Au livre X *(pag. 472, 474 et 475)*, Strabon appellera ce même cap Σαμωνίον, *Samonium;* variante que M. d'Anville a cru devoir adopter, sans doute à cause que Pomponius Méla *(lib. II, cap. 7, l. 102)* conserve le nom de *Samonium*, lequel, chez Pline *(l. IV, c. 12, t. I, p. 209 et 210)*, est écrit *Sammonium*. Ptolémée se sert aussi du nom de Σαμωνίον. La leçon Σαλμωνίον paroît être la meilleure. Dans les Actes des Apôtres *(c. 27, v. 7)*, ce cap porte le nom de *Salmoné*, κατὰ Σαλμώνην. Denys le Périégète *(v. 110)* le nomme *cap Salmonide*, Σαλμωνίδος ἄκρι καρήνου; mais le commentateur du poëte géographe, Eustathe, ne nous apprend point l'étymologie de ce nom.

‹3› *L'extrémité du promontoire &c.* Cette expression semble présenter une tautologie; mais, au livre III, *page 137 et 138* du texte Grec, on reconnoîtra qu'ici nous avons dû nous astreindre à rendre littéralement les mots : τὰ πλευταῖα τοῦ Ἱεροῦ ἀκρωτηρίου.

‹4› Voici ces mesures comptées d'occident en orient, comme on a coutume de le faire :

DÉNOMINATION DES LIEUX.	DISTANCE particulière selon Strabon.	DISTANCE selon les modernes.	ERREURS de Strabon.
	stades.	stades.	stades.
Du cap Sacré de l'Ibérie au détroit des Colonnes.........	3000.	1793.	+ 1207.
Du détroit des Colonnes au détroit de Sicile[1].........	12000.	12147.	— 147.
Du détroit de Sicile au cap *Pachynum* de la même île.....	1000.	320.	+ 1320.
Du cap *Pachynum* au cap *Criu-metopon* de l'île de Crète....	4500.	4517.	— 17.
Du *Criu-metopon* au cap *Salmonium* de la même île........	2000.	1684.	+ 316.
Du cap *Salmonium* à Rhodes.........................	1000.	810.	+ 190.
De Rhodes à *Issus*, dans le golfe du même nom..........	5000.	4665.	+ 335.
TOTAL.....................	28500.		

[1] Nos éditions portent 13,000 stades; mais Strabon vient de dire 12,000, et il répète le même nombre à la *page 122*, où Casaubon veut qu'on lise 13,000. Je crois qu'il faut s'en tenir à la leçon de 12,000, qui se trouve répétée, et qui d'ailleurs donne la vraie distance, tandis que l'autre seroit fausse.

De plus, la mesure de la perpendiculaire dont parle Polybe * n'est point juste ‹1›; si toutefois il est vrai que le parallèle de Narbonne soit à-peu-près celui de Marseille ‹2›, et que Marseille, comme Hipparque lui-même en est persuadé ‹3›, se trouve sous

PAGE 106.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 282*, et *ibid.* la note 6.

Toutes ces mesures sont censées prises en stades de 700 sur le parallèle du 36.ᵉ degré de latitude, où le degré de longitude est réduit à 566,$\frac{312}{1000}$ des stades précédens. J'ajoute à ce tableau la distance des lieux selon les modernes, et l'erreur des mesures données par Strabon. On remarquera que le cap *Pachynum* est placé à 1000 stades plus à l'orient que le détroit de Sicile, quoiqu'il en soit plus occidental de 320 stades. G.

‹1› *N'est point juste.* Nous suivons la leçon adoptée par Casaubon, ὐ καλῶς. D'anciennes éditions, et plusieurs manuscrits, entre autres nos manuscrits 1393, 1397 et 1408, portent ὐκ ἄλλως· ce qui, rendu en latin, soit par ces mots, *non temerè, non malè,* soit par ceux-ci, *non aliter, non alio modo,* donneroit toujours un sens directement contraire à celui que notre version présente. Et certes, cette différence de leçon ne contribue pas peu à augmenter notre incertitude sur le véritable sens du passage qui a été discuté ci-dessus (*pag. 282,* note 6). En effet, si originairement Strabon ici eût écrit ὐκ ἄλλως, ce qui signifieroit que *la mesure assignée par Polybe à la perpendiculaire dont il est ici question, étoit juste,* il s'ensuivroit que, dans l'idée de notre géographe, Polybe auroit pris, pour mesure de cette perpendiculaire, d'abord les 3000 stades qui se comptoient pour le plus long trajet d'Europe en Afrique, au travers de la mer de Sardaigne, et, de plus, les 2000 stades de profondeur du golfe de Narbonne. Mais, comme nous l'avons observé, les mesures assignées en même temps par Polybe aux trois côtés de son triangle hypothétique, démontrent mathématiquement que cet auteur réduisoit sa perpendiculaire à 2000 stades.

— Si Polybe avoit donné 5000 stades à la portion du méridien de Narbonne comprise entre cette ville et le parallèle du détroit des Colonnes, il auroit placé Marseille et Narbonne vers 43° 8′ 34″, à-peu-près à la hauteur que Pythéas avoit assignée à la première de ces villes. Mais Polybe et Strabon rejetoient l'observation de Pythéas, quoiqu'elle fût bonne.

En second lieu, si Polybe avoit admis les 5000 stades précédens, la base du triangle qu'il formoit n'auroit pu avoir que 16,267 stades, lesquels, joints aux 3000 qu'il comptoit depuis le détroit de Sicile jusqu'au Péloponnèse, ne feroient que 19,267 stades, tandis que, suivant lui, cette mesure générale devoit avoir *plus du double* des 10,000 stades que lui assignoit Dicæarque.

Enfin, et toujours dans l'hypothèse des 5000 stades, la différence entre la longueur des côtés du triangle et celle de sa base, seroit de 2933 stades, tandis que Polybe ne la trouvoit que d'environ 500.

Il ne peut donc y avoir de doute sur l'interprétation de ce passage, ni sur celui relatif aux notes 6—, *p. 282*, et 1 —, *p. 284;* et il faut reconnoître que Polybe fixoit Narbonne et Marseille à 2000 stades seulement au nord du trente-sixième parallèle, c'est-à-dire, vers 38° 51′ 26″, et qu'il commettoit une erreur d'environ 4° 26′ 19″ sur les latitudes de ces villes. *Voyez* la Carte jointe à ce volume, et mes *Recherches sur le Système géographique de cet historien.* G.

‹2› Les latitudes de Narbonne et de Marseille ne diffèrent en effet que de 6′ 51″. G.

‹3› *Comme Hipparque* lui-même *en est persuadé.* Notre version est fidèle : Καθάπερ ΚΑΙ' Ἵππαρχος πίθεται· termes remarquables. Pour la troisième fois, la manière dont Strabon s'exprime, nous autorise à penser que,

PAGE 106. le parallèle de Byzance <1>. En effet, la ligne tirée directement au travers de la mer, suit le parallèle de Rhodes et du détroit [des Colonnes] <2> : or, entre Rhodes et Byzance, censées se trouver toutes deux sous le même méridien <3>, on compte environ 5000 stades <4> ; ainsi la perpendiculaire dont il s'agit, devroit en avoir autant. Mais, comme l'on prétend aussi * que le plus grand trajet d'Europe en Libye * au travers de la Méditerranée, à partir du fond du golfe Galatique <5>, est de 5000 stades ; il doit y avoir dans ceci de l'erreur : ou bien il faudroit donc que, dans cette partie, les côtes de la Libye avançassent beaucoup vers le nord et atteignissent le parallèle des Colonnes d'Hercule <6>.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 282*, note *6*, et ci-dessous, *p. 115 et 122* du texte Grec.

* *En Afrique.*

même selon lui, Hipparque, pour fixer la latitude de Byzance à la hauteur de celle de Marseille, s'étoit fondé, non sur ses propres observations, mais uniquement sur celles de Pythéas.

<1> Les latitudes de Marseille et de Byzance ou Constantinople, diffèrent, au contraire, de 2° 16′ 21″. *Voyez* la note 3, *pag. 158.* G.

<2> C'est-à-dire, le parallèle du trente-sixième degré de latitude. C'est une portion du *diaphragme* dont j'ai parlé not. 2, *p. 173.* G.

<3> Cette erreur a été commune à Ératosthène, à Hipparque, à Polybe et à Strabon. La vérité est que les méridiens de Rhodes et de Byzance diffèrent entre eux de 1° 0′ 4″. G.

<4> 5000 stades de 700, comme le vouloit Strabon, valent 7° 8′ 34″. La différence en latitude entre Rhodes et Byzance n'est que de 4° 32′ 54″. Il est visible que Strabon se trompoit sur la valeur de cette mesure ; qu'elle étoit donnée en stades de 1111 $\frac{1}{9}$, et qu'elle ne valoit que 4° 30′. *Voyez* la note 3, *pag. 158.* G.

<5> *Le golfe Galatique.* Nous lisons Γαλατικοῦ, au lieu de Ἀδριατικοῦ. Cette correction est évidemment nécessaire, et d'ailleurs justifiée tant par nos manuscrits 1393, 1394 et 1408, que par d'autres passages de Strabon. (*Voyez* ci-dessous, *pag. 115 et 122* du texte Grec.) Au surplus, ce passage est un de ceux qui, comme nous l'avons observé précédemment (*voyez* ci-dessus, *pag. 282,* note 6), sembleroient presque prouver que Polybe, après avoir pris pour base de ses calculs le *commun aveu*, l'*opinion générale* sur le plus long trajet d'Europe en Afrique, soit au travers de la mer Tyrrhénienne, soit au travers de la mer de Sardaigne, n'a nullement dû entendre que les 3000 stades du trajet le plus long, à travers la mer de Sardaigne, dussent se compter *à partir de Narbonne.*

— Je ne vois rien dans ce passage qui contredise ce que j'ai avancé dans les notes 6—, *p. 282,* et 1—, *p. 287.* Il suffit de distinguer les temps pour voir qu'il est question de deux opinions différentes qui ont régné parmi les marins de la Méditerranée. Ceux que consultoit Polybe, donnoient unanimement 3000 stades [de 500] à la plus grande largeur de cette mer, depuis Narbonne jusqu'aux côtes de l'Afrique ; et ceux que Strabon consultoit à son tour, deux siècles après Polybe, donnoient, à cette même distance, 5000 stades [de 833 $\frac{1}{3}$]. J'ai fait voir que ces deux mesures étoient identiques et exactes. G.

<6> Le fond du golfe Galatique ou Celtique est pris ici à Narbonne. Sa distance, droit au sud, jusqu'au cap Béringuet, sur les côtes de l'Afrique, est de plus de 4800 stades de 700.

Polybe

Polybe s'égare encore lorsqu'il suppose que cette même perpendiculaire doit passer près de l'île de Sardaigne : elle passe bien plus à l'ouest <1>, laissant, entre elle et l'île, toute la mer de Sardaigne, même presque toute la mer de Ligurie. PAGE 106.

On peut dire aussi que la longueur assignée [par Polybe] aux côtes est exagérée <2>; mais, sur ce dernier article, son erreur est moins forte que sur les deux autres.

Polybe ensuite s'attache à rectifier les erreurs d'Ératosthène, et tantôt le reprend avec justesse, tantôt se trompe plus que lui <3>.

Par exemple, Ératosthène compte, d'Ithaque à Corcyre, 300 stades, et Polybe plus de 900 <4>; d'Épidamne à Thessalonique, Ératosthène marque seulement 900 stades, et Polybe dit qu'il y en a plus de 2000 <5> : sur ces deux points, Polybe a raison.

Mais Polybe se trompe plus qu'Ératosthène, lorsque, voyant que celui-ci avoit compté 7000 stades de Marseille au détroit des Colonnes, et 6000 depuis les Pyrénées jusqu'à ce même détroit, il veut qu'à partir des Pyrénées, la distance jusqu'aux Colonnes n'ait guère moins de 8000 stades, et qu'à prendre de Marseille, elle soit de plus de 9000 : <6> Ératosthène, à cet égard, est plus près

Le cap Carbon, à peu de distance de Jinnet, est d'un degré plus septentrional que le détroit.

Ce qui faisoit douter à Strabon que la côte d'Afrique s'élevât à la hauteur du détroit, c'est qu'il supposoit Marseille à 39° 34′ 17″ seulement de latitude, tandis qu'elle est à 43° 17′ 45″. Alors les 5000 stades dont il parle, lui faisoient placer les côtes de l'Afrique vers 32° 25′, à plus de trois degrés et demi au sud du parallèle du détroit. Ce parallèle, selon lui, coupoit en deux cette partie de la Méditerranée. G.

<1> Le méridien de Narbonne est en effet d'environ 6° 20′ plus occidental que celui du milieu de la Sardaigne. G.

<2> Cette longueur, prise le long de toutes les côtes, comme je l'ai dit, note 2, *pag. 282*, est à-peu-près juste. Elle ne paroît excessive dans Polybe que parce qu'il l'employoit en ligne droite. G.

<3> Littéralement : *Les unes à la vérité fort bien, mais les autres en disant plus mal que lui.* Ou : *En disant tantôt bien, tantôt plus mal que lui ;* Τὰ μὲν εὖ, τὰ δὲ χεῖρον λέγων ἢ ἐκεῖνος.

<4> Les 900 stades de Polybe sont assez justes, depuis Ithaque jusqu'à l'île de Corcyre, en stades de $1111\frac{1}{9}$. G.

<5> D'*Epidamnus*, aujourd'hui Durazzo, jusqu'à Thessalonique, maintenant Salonique, nos cartes mettent 2100 stades de 700, à l'ouverture du compas. G.

<6> Ces mesures sont prises le long des côtes, en stades de 700. De Marseille aux Colonnes il y en a 9300; et du cap de Creus, l'ancien promontoire *Pyrenæum*, aux Colonnes, 7380. Ainsi Polybe a mieux connu

PAGE 107. de la vérité. En effet, l'on convient aujourd'hui que, sauf les détours de la route, la longueur totale de l'Ibérie, prise des Pyrénées à la côte occidentale, n'est pas de plus de 6000 stades <1>. Toutefois Polybe donne au Tage, depuis sa source jusqu'à son embouchure, un cours de 8000 stades (non pas en y comprenant les sinuosités, auxquelles un géographe n'a jamais égard, mais en ligne droite), et cela, bien que, de la source du Tage aux Pyrénées, il y ait encore plus de 1000 stades <2>.

C'est sans doute avec fondement que Polybe accuse Ératosthène de connoître peu l'Ibérie, et de se contredire quelquefois lui-même au sujet de ce pays : véritablement (comme Polybe l'observe), après avoir annoncé, en un endroit de son ouvrage, que les parties de cette contrée, sises sur la mer extérieure *, jusqu'à Gadès <3>, doivent être habitées par les Galates <4>, ce qu'il paroît bien établir en affirmant que ceux-ci occupent toute l'Europe occidentale jusqu'à Gadès, Ératosthène oublie ensuite ce point dans sa description de l'Ibérie, et n'y fait aucune mention des Galates.

* *L'Océan.*

ces distances qu'Ératosthène, quoi qu'en dise Strabon. G.

<1> Ces 6000 stades de 700 sont juste la distance en ligne droite du cap Saint-Vincent à la chaîne des Pyrénées, prise vers le milieu de sa longueur. G.

<2> Des sources du Tage à son embouchure, il y a, en ligne droite, environ 7000 stades de 1111 $\frac{1}{9}$; et des sources de ce fleuve aux Pyrénées, 2300 stades pareils. Ces mesures réunies valent 5860 stades de 700, et ne s'éloignent pas des 6000 stades de la note précédente.

Les 1000 stades que cet auteur compte, entre les sources du Tage et les Pyrénées, ne peuvent être que des stades de 500. G.

<3> Nous lisons dans le texte, d'après les manuscrits de Venise et de Strozzi, ΤΑ' ἔξωθεν αὐτῆς, au lieu de ἔξωθεν αὐτῆς.

<4> *De Galates ;* ὑπὸ τῶν Γαλατῶν. Ératosthène, sous cette dénomination, comprenoit tous les *Gaulois,* tous les *Celtes.* — Il est ici question des Galates ou Celtes qui habitoient les parties occidentales de l'Espagne, et particulièrement de ceux des environs du cap Sacré [cap Saint-Vincent], au-dessus de Cadiz, entre l'ancienne *Anas,* la Guadi-Ana d'aujourd'hui, et le Tage.

Hérodote, *lib. II, §. 33; lib. IV, §. 49,* parle de ces Celtes qui sont au-delà des Colonnes d'Hercule, et qu'il dit être les peuples les plus occidentaux de la terre. Strabon, dans son troisième livre, parlera aussi des Celtes répandus dans les différentes parties de l'Ibérie, où leur mélange avec les peuples de cette contrée les faisoit nommer Celtibères. La grande portion de l'Espagne qu'ils occupoient, en avoit pris le nom de Celtibérie.

Il paroît, au surplus, que le nom de Celtes, a été commun, dans la haute antiquité, à presque toutes les nations occidentales de l'Europe. G.

Mais quand Polybe ‹1› veut prouver que la *longueur* de l'Europe n'égale point celle de la Libye* et de l'Asie réunies, la comparaison qu'il établit entre ces trois parties de la Terre-habitée, n'est point juste. — « La direction du détroit des Colonnes, nous » dit-il, répond au couchant équinoxial, et celle du Tanaïs* » part du levant d'été. L'Europe, comparée à la Libye* et à l'Asie » prises ensemble, a donc de moins qu'elles, en *longueur*, tout » l'intervalle qui sépare le levant d'été du levant équinoxial, puis- » que cette portion du demi-cercle septentrional se trouve occupée » par l'Asie ‹2›. » — Indépendamment de l'obscurité* que Polybe, ici, par sa manière de s'exprimer, répand sur des choses faciles à rendre avec plus de clarté, il est faux que la direction du Tanaïs parte du levant d'été. Suivant tous les voyageurs qui ont été sur les lieux, c'est du nord que ce fleuve coule vers le Palus Mæotide, de sorte que l'embouchure du Palus, les bouches du Tanaïs et même tout ce que l'on connoît de son cours, se trouvent sous un même méridien ‹3›. Quelques auteurs, il est vrai, ont pu dire, ce qui mérite

PAGE 107.

* *L'Afrique.*

* *Le Don.*

* *L'Afrique.*

* Littéralement, *de l'entortillage*, περισκελοῦς.

‹1› *Quand Polybe.* Il n'est point articulé dans le texte que l'opinion qui va être discutée appartienne à Polybe; même, au premier coup-d'œil, on est tenté de croire plutôt qu'il s'agit d'une opinion d'Ératosthène et du jugement de Polybe sur cette opinion : mais la suite prouve que c'est une proposition qui avoit été avancée par Polybe. Au reste, peut-être y a-t-il ici quelque lacune.

‹2› Il me semble que, pour entendre ce qu'a voulu dire Polybe, il faut supposer avec lui,

1.° Que l'Europe, l'Asie et l'Afrique étoient renfermées dans la moitié de l'hémisphère septentrional;

2.° Qu'il traçoit une ligne parallèle à l'équateur, sous le 36.e degré de latitude, depuis le détroit des Colonnes jusqu'à l'extrémité orientale de l'Asie;

3.° Qu'il imaginoit une autre ligne, tirée depuis l'embouchure du *Tanaïs* jusqu'à ses sources et au-delà; et que cette ligne, servant de limites entre l'Europe et l'Asie, étoit inclinée, sur la précédente, d'un nombre quelconque de degrés. *Voyez* la note 1, *pag. 294.*

Alors cette ligne, en remontant au nord, atteignoit nécessairement les côtes septentrionales de l'Europe, avant que l'autre atteignît l'extrémité orientale de l'Asie. Et comme il attribuoit à l'Asie toutes les terres situées au midi et à l'est de cette ligne inclinée, il en concluoit, avec une sorte de raison, que cette seconde partie du monde, jointe à l'Afrique, étoit plus longue que l'Europe. Cette opinion semble annoncer que Polybe ne croyoit pas que la mer Caspienne eût une embouchure dans la mer du Nord.

Il est certain néanmoins que Polybe pouvoit et devoit s'expliquer beaucoup plus clairement. *Voyez* mes *Recherches sur Polybe.* G.

‹3› Ce que dit Strabon, est une erreur considérable, qu'il partageoit, à la vérité, avec la plupart des anciens géographes. Le Don ou le *Tanaïs* vient bien du nord, mais

Page 107.

* *Le Danube.*

** *Voyez* liv. XI, *pag. 493.*

* Al. *l'Hypasis.*

* C'est-à-dire, *le Tyras.*

* *Vers le nord.*

peu d'attention, que le Tanaïs prend sa source dans des lieux voisins de l'Ister * et vient du couchant **; ils n'ont pas réfléchi que, entre l'Ister et le Tanaïs, on trouve des fleuves considérables, comme le Tyras, le Borysthène, l'Hypanis *, qui coulent vers le Pont-Euxin ‹1›, l'un * parallèlement à l'Ister, les deux autres ‹2› parallèlement au Tanaïs : et si, jusqu'à présent, on n'a découvert ni les sources du Tyras, ni celles du Borysthène et de l'Hypanis ‹3›, les régions plus septentrionales doivent être encore moins connues; ainsi, prétendre que le Tanaïs, dans son cours, traverse ces fleuves, et ensuite se détourne * pour se rendre dans le Palus Mæotide (car on sait qu'il se jette dans la partie de cette mer la plus reculée tout-à-la-fois et vers le nord et vers l'est), c'est une fiction absolument gratuite. D'autres ont pu prétendre encore, et avec aussi peu de fondement, que le Tanaïs, traversant le Caucase ‹4›, se dirige

il se porte vers l'orient, et se replie subitement à l'ouest; de sorte que toute la partie de son cours connue au temps de Strabon, et tous les Palus Mæotides, ou la mer d'Azof, dans un espace de 200 lieues, loin d'être sous un même méridien, sont tellement inclinés, que le coude du fleuve et l'embouchure de ces marais diffèrent en longitude d'environ 9 degrés.

L'opinion de Polybe valoit donc beaucoup mieux que celle de Strabon. G.

‹1› Le *Tyras* est le Dniester d'aujourd'hui. — Le Borysthène est le Dnieper. — l'*Hypanis* est le Bog, selon la plupart des modernes.

J'observerai que dans cette description de Strabon; dans Hérodote, *lib. IV, §. 51, 52;* dans Ptolémée, *lib. III, cap. 5,* et dans d'autres auteurs, l'*Hypanis* est toujours indiqué à l'est du Borysthène, tandis que le Bog est à l'ouest de ce fleuve. On ne connoît cependant pas de fleuve considérable entre le Dnieper et la Crimée. G.

‹2› *Les deux autres &c.* Le texte imprimé porte : Ὁ μὲν τῷ Ἴστρῳ παράλληλος, Ὁ δὲ τῷ Ταναΐδι. De cette leçon, il résulteroit que Strabon, après avoir nommé trois fleuves, le Tyras, le Borysthène et l'Hypanis, donnoit le premier, savoir le Tyras, pour parallèle à l'Ister; mais que, des deux autres fleuves, le Borysthène et l'Hypanis, il n'en regardoit qu'un seul, sans déterminer lequel, comme parallèle au Tanaïs. Nos manuscrits de 1394 et 1408, comme ceux de Venise et de Strozzi, portent distinctement, ΟἹ δὲ τῷ Ταναΐδι, ce qui, tombant sur l'Hypanis comme sur le Borysthène, donne le sens exprimé dans notre version.

‹3› Ce que dit Strabon, prouve que, de son temps, ni les Grecs ni les Romains n'étoient encore parvenus, dans les contrées dont il parle, jusqu'au 49.e degré de latitude. Ces pays passoient alors pour être presqu'inhabitables. Strabon ne croyoit pas que les hommes pussent vivre au-delà du 54.e degré et demi. G.

‹4› *Traversant le Caucase.* Nous traduisons fidèlement : ΔΙΑ' τοῦ Καυκάσου. Au livre XI, *pag. 493,* Strabon, rappelant ce dont il est ici question, dira : ἘΝ τοῖς Καυκασίοις ὄρεσι· *DANS LES MONTAGNES du Caucase.*

d'abord vers le septentrion, et se recourbe ensuite vers le Palus Mæotide ‹1›. Mais Polybe est le seul qui ait jamais placé les sources de ce fleuve du côté du levant ‹2›. Si telle étoit sa direction, nos meilleurs géographes n'eussent pas dit qu'elle est contraire et en quelque sorte diamétralement opposée à celle du Nil, comme si le cours de chacun des deux fleuves se trouvoit tracé par un seul et même méridien ‹3›. Page 107. Page 108.

De plus, la *longueur* de la Terre-habitée se prend sur une ligne parallèle à l'équateur, parce que c'est en ce sens que la Terre-habitée se prolonge davantage ‹4›. Il faut donc procéder de même à l'égard des continens; leur *longueur* respective doit se prendre entre deux méridiens. La mesure de cette *longueur* se réduit en stades dont nous parvenons à connoître le nombre,

Au reste, cette opinion étoit celle de Théophane de Mytilène, auteur qui avoit suivi Pompée dans ses expéditions en Orient. On la retrouve aussi dans Denys Périégète, *vers 660 et suivans*, et dans Ammien Marcellin, *lib. XXII, cap. 8, p. 314.*

— Le Caucase dont il est question est celui qui borde l'Ibérie [la Géorgie] au nord, et d'où sort le fleuve *Vardanus* de Ptolémée, aujourd'hui la rivière de Kuban. Cette rivière remonte un peu au nord, et se replie à l'ouest pour aller se jeter dans les Palus Mæotides. Il est vraisemblable que c'est en confondant ce fleuve avec le *Tanaïs*, qu'on a cru que ce dernier avoit sa source dans le Caucase. G.

‹1› Polybe avoit cependant raison pour toute la partie du *Tanaïs* connue de son temps. *Voyez* la note 2, *pag. 291.* G.

‹2› Strabon abandonne cette opinion à la *page 492* du XI.e livre; et en effet, suivant Ératosthène et suivant lui, c'étoit le Borysthène qui se trouvoit à-peu-près sous le même méridien que le Nil. D'après les mesures qu'il rapportera, l'embouchure du *Tanaïs* devoit être d'environ 3800 stades plus à l'orient que celle du Borysthène. G.

‹3› *Comme si le cours &c.* Le texte porte: Ὡς ἂν ἐπὶ ΤΑ᾽ ΤΟΥ͂ μεσημβρινοῦ ΠΑΡΑΚΕΙΜΕ΄ΝΟΥ τινὸς τῆς ῥύσεως οὔσης ἑκατέρῳ ποταμῷ. Casaubon avertit que d'anciens manuscrits portent : Ὡς ἂν ἐπὶ Τ'ΑΥΤΟΥ͂, κ. τ. λ., ce qui donne le sens exprimé dans notre version. M. Tyrwhitt proposoit de lire : Ὡς ἂν ἐπὶ Τ'ΑΥΤΟΥ͂ μεσημβρινοῦ, Ἢ ΠΑΡΑΚΕΙΜΕ΄ΝΟΥ τινὸς, κ. τ. λ. En adoptant cette leçon, qui ne manque point de probabilité, nous eussions pu dire : *Le cours de chacun de ces fleuves se trouvant suivre, sinon le même méridien, du moins deux méridiens fort voisins l'un de l'autre.*

‹4› Il faut toujours se rappeler que cette longueur se mesuroit sur le parallèle du trente-sixième degré de latitude, depuis le cap Sacré [cap Saint-Vincent] jusqu'à *Thinæ* [Tanasérim], distance d'environ 106° 27′ de longitude, et que les anciens ne connoissant ni le nord de l'Europe, ni le midi de l'Afrique, croyoient le continent plus étroit qu'il ne l'est.

On sait aujourd'hui qu'il y a environ 115° de latitude depuis le Spitsberg jusqu'au cap de Bonne-Espérance, et environ 125° de longitude depuis les parties les plus occidentales de l'Afrique jusqu'aux côtes orientales de la

PAGE 108. en parcourant, soit par terre, soit par mer, les lieux mêmes que nous voulons mesurer, ou d'autres qui leur sont parallèles. Polybe, abandonnant cette méthode, en introduit une nouvelle, et, pour mesure de *longueur*, prend la portion du demi-cercle * septentrional comprise entre le levant équinoxial et le levant d'été. Mais, pour marquer une étendue fixe, invariable et déterminée par elle-même, personne ne s'est jamais servi de règles ou de mesures variables, non plus que de ces aspects du ciel qui changent selon la différente position des lieux. La *longueur* d'une contrée est invariable et fixe par elle-même, tandis que le *levant* et le *couchant équinoxial*, le *levant* et le *couchant* d'*hiver* ou d'*été*, ne se déterminent que relativement à notre position. Changeons-nous de place! le *levant* et le *couchant équinoxial*, le *levant* et le *couchant* d'*hiver* et d'*été*, en changent aussi pour nous; mais la *longueur* de chaque continent reste la même. Pour assigner les bornes de ces continens, il est simple que l'on se serve du Tanaïs et du Nil; mais, que l'on emploie le *levant équinoxial* et le *levant* d'*été*, cela est étrange ‹1›.

* Littéralement, *de l'hémisphère.*

Plusieurs parties de l'Europe forment comme autant de grands promontoires qui s'avancent beaucoup dans la mer : Polybe distingue ces promontoires mieux qu'Ératosthène *, mais point encore assez bien. Ératosthène n'en compte que trois, dont l'un, aboutissant

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 238.*

Chine, au point où aboutit le trente-sixième parallèle. Ces 125° réduits en degrés du grand cercle, n'en représentent qu'environ 101; et il s'ensuit que la longueur du continent, prise sur le parallèle dont je parle, est réellement moindre que sa largeur. G.

‹1› On conçoit, en effet, que les amplitudes ortives et occases changeant à toutes les latitudes, c'est-à-dire que les points des levers et des couchers du soleil, à une époque donnée, ne répondant pas aux mêmes points de l'horizon dans les différens climats de la Terre, on ne peut se servir de leur indication pour déterminer en général ni la position des lieux, ni la direction des côtes, ni celle des fleuves, puisque cette indication ne seroit juste que sous un seul parallèle. On a vu Polybe dire que le *Tanaïs* venoit de l'orient d'été; si c'est pour le climat d'Alexandrie qu'il a prétendu parler, il s'ensuivroit qu'il a cru le cours du *Tanaïs* incliné sur l'équateur, de 28° 12′ 50″; si c'est pour le climat de Rhodes, il a cru cette inclinaison de 30 degrés; et s'il a voulu rapporter l'observation à l'embouchure même du fleuve, il a cru cette même inclinaison de 36° 32′ 10″.

Ces variations prouvent l'insuffisance et le vice de la méthode que Polybe cherchoit à introduire dans la description de la Terre. *Voyez* la note 1, *pag. 291.* G.

PAGE 108.

vers les Colonnes d'Hercule, renferme l'Ibérie <1>; l'autre se prolongeant vers le détroit de Sicile, contient l'Italie; le troisième, terminé par le cap des Malées *, embrasse tous les pays situés entre la mer Adriatique, le Pont-Euxin et le Tanaïs. A l'égard des deux premiers promontoires, Polybe ne diffère point d'Ératosthène; mais selon lui, le troisième, dont le cap Sunium * forme l'extrémité autant que le cap des Malées * <2>, ne comprend que l'Illyrie **, la Grèce entière et une portion de la Thrace *: d'après cela il en compte un quatrième qui, contenant avec la Chersonèse de Thrace <3>, les pays voisins du détroit situé entre les villes de Seste et d'Abyde <4>, est occupé par les Thraces; puis un cinquième <5>, qui aboutit vers le Bosphore Cimmérien * et l'embouchure du Palus Mæotide **.

** Le cap Malio de la Morée.*

** Le cap Colonne.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 239.*

*** La Dalmatie.*

** Le Roum-ili.*

** Le détroit de Zabache.*

*** La mer d'Azof.*

Accordons à Polybe ses deux premiers promontoires; peut-être sont-ils suffisamment marqués par des golfes distincts <6>. En

<1> Ce premier promontoire se terminoit, comme je l'ai dit, au cap de Tarifa, vers le milieu du détroit de Gibraltar. Le rapprochement de ce passage avec celui qui est relatif à la note 3, *pag. 238*, ne permet pas de douter que le cap dont parloit Ératosthène, ne fût le même que celui qu'il avoit appelé promontoire Ligustique. G.

<2> Il n'est pas vraisemblable que Polybe ait donné indifféremment le cap *Sunium* ou le cap Malée pour l'extrémité de l'un des grands promontoires dont il est ici question. Je soupçonne une erreur de copiste, et même une lacune, dans le texte de Strabon, qui semble ne compter que cinq promontoires, tandis qu'il dira dans un instant que Polybe divisoit l'Europe en six parties, d'après la manière dont il distinguoit les promontoires de cette contrée. D'ailleurs, dans l'énumération des contrées renfermées dans ces grands promontoires, on ne peut supposer que Polybe, faisant une mention expresse de la petite Chersonèse de Thrace, puisse avoir eu le dessein de passer sous silence le Péloponnèse. Je crois donc que Strabon avoit écrit :

« Polybe est d'accord avec Ératosthène » sur les deux premiers promontoires; mais » il subdivise le troisième. Il comprend dans » celui des Malées, tout le Péloponnèse; » dans le *Sunium*, la Grèce entière, l'Illyrie » et une partie de la Thrace; un cinquième » promontoire formé par la Chersonèse de » Thrace, embrasse les pays voisins du dé» troit qui est entre *Sestos* et *Abydos* : cette » contrée est occupée par les Thraces; puis un » sixième, placé vers le Bosphore Cimmérien » et l'embouchure du Palus Mæotide. » G.

<3> Ce promontoire aboutissoit au cap *Mastusia*, aujourd'hui Capo Gréco, à l'extrémité de la presqu'île de Gallipoli. G.

<4> C'est l'Hellespont ou le détroit des Dardanelles. Les ruines de *Sestos*, sur la rive Européenne, se nomment Zéménic. *Abydos* étoit sur la rive Asiatique, à-peu-près vis-à-vis *Sestos*, et sur une pointe appelée maintenant Nagara. G.

<5> C'est sans doute le promontoire que Polybe faisoit aboutir au cap *Criu-metopon* de la Taurique, aujourd'hui le cap Karadjé-bourou, le plus méridional de la Crimée. G.

<6> *Par des golfes distincts.* Littéralement: *Par des golfes simples*; κόλποις ἁπλοῖς. Le sens

PAGE 108.

* *Le promontoire Ligustique.* Voy. ci-dessus, *pag. 238.*

** *La montagne de Gibraltar, l'une des Colonnes d'Hercule.*

* *Le cap Saint-Vincent.*

* *Le promontoire Italique.* Voyez ci-dessus, *pag. 238.*

* *Le golfe de Venise.*

PAGE 109.

effet l'un * est tracé par le golfe où se trouve Gadès, entre Calpé ** et le cap Sacré *, ainsi que par le golfe compris entre le détroit des Colonnes d'Hercule et la Sicile; et l'autre * ‹1› semble assez bien dessiné, tant par le dernier golfe dont nous venons de parler, que par le golfe Adriatique * : encore, à l'égard de ce second promontoire, pourroit-on alléguer que l'extrémité de l'Iapygie ‹2› forme elle-même un promontoire particulier, et donne, pour ainsi dire, un double sommet à l'Italie. Mais les trois autres promontoires [que Polybe veut compter], sont bien plus sensiblement irréguliers et composés de diverses saillies : ils exigent donc une autre division; et dès-lors celle [que Polybe fait de l'Europe] en six parties, tenant à la manière dont il distingue ces promontoires, sera sujette aux mêmes objections.

* *De l'Afrique.*

Au reste, ce sont là de ces fautes que nous corrigerons successivement, comme toutes celles où Polybe est tombé dans sa Description de l'Europe et des côtes de la Libye * ‹3›. Quant à présent, nous avons assez parlé de ceux de nos devanciers, dont les méprises semblent bien nous autoriser à traiter après eux une matière sur laquelle, malgré leurs travaux, il reste tant d'erreurs à rectifier, tant de choses nouvelles à faire connoître ‹4›.

que nous exprimons, est déterminé par ce qui a été dit ci-dessus, *pag. 238.* Voyez *ibid.* la note 3.

‹1› Strabon parle de l'extrémité méridionale de l'Italie, de la partie où se trouve le cap *Leucopetra,* aujourd'hui cap di Larmi; c'est à ce point que se termine l'Apennin. G.

‹2› Il est question du promontoire *Iapygium*, à l'extrémité orientale de l'Italie; c'est aujourd'hui le cap de Leuca ou le Finistère, dans le territoire de Lecce, l'ancienne Iapygie. G.

‹3› *Dans sa Description de l'Europe et des côtes de la Libye.* Littéralement : *Et dans l'Europe*, et *dans* LE TOUR DE LA LIBYE; car le texte porte : ἜΝ τε Τῌ͂ ἘΥΡΩ΄Πῌ, ϗ ἘΝ Τῌ͂ τῆς Λιβύης ΠΕΡΙΟΔΙ΄ᾼ. Strabon, ici, par la manière dont il s'exprime, sembleroit presque attribuer à Polybe deux ouvrages ou Traités purement géographiques, contenant, l'un la *Description* générale *de l'Europe,* l'autre la *Description* particulière *des côtes de la Libye,* c'est-à-dire, *de l'Afrique:* mais, d'après un autre passage qui se rencontre au livre VIII, *page 332*, nous sommes fondés à croire que Polybe n'avoit rien écrit sur cette matière qui ne fît partie de sa grande histoire, et qui n'y eût été inséré.

‹4› Ce que Strabon vient de dire, se rapporte à ce qui se lit au commencement du II.e chapitre du livre I.er *Voyez* ci-dessus, *pag. 30 et 31.*

CHAPITRE IV.

EXPOSITION du système géographique de Strabon. — Principes généraux de la géographie. — Division du globe terrestre. — Dimensions et division de la Terre-habitée. — Manière de tracer une carte de la Terre-habitée sur un globe ou sur une surface plane. — Voyages de Strabon. — Description sommaire et générale de la Terre-habitée. — Des mers qui environnent la Terre-habitée, et des côtes qu'elles baignent. — De l'Europe. — De l'Asie. — De la Libye (ou *l'Afrique*).

PAGE 109.
§. I.er
Principes généraux de la géographie.

APRÈS avoir relevé les fautes de ceux qui nous ont précédés, il faut songer à remplir nos promesses.

Nous commencerons par rappeler un de ces principes que nous avons d'abord établis *. Quiconque entreprend de décrire en détail les différentes contrées de la Terre, doit prendre pour base et pour règle de son travail certaines propositions physiques et mathématiques, qu'il regardera comme démontrées. Nous l'avons déjà dit *, le constructeur, ou l'architecte, ne sauroient placer convenablement, soit une maison, soit une ville, sans avoir auparavant considéré quelle est la situation du local par rapport aux aspects célestes, quelle est sa forme et sa grandeur, à quelle température de froid et de chaud il est exposé, et les autres modifications de ce genre: à combien plus forte raison celui qui prétend marquer la position de tous les différens lieux de la Terre-habitée, ne devra-t-il pas avoir égard à toutes ces considérations!

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 25 et suiv.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 17.*

<1> En effet, représenter à vos yeux, sur une seule et même surface

<1> Dans tout l'*alinéa* qui va suivre, nous ne sommes point certains d'avoir compris la véritable pensée de notre auteur. Il ne nous en coûte rien pour faire un pareil aveu; et nous verrions avec plaisir d'autres interprètes plus habiles éclaircir pleinement un passage où, malgré nos efforts, le fil du raisonnement de Strabon nous a peut-être échappé.

PAGE 109. plane, et l'Inde et l'Ibérie, avec les contrées intermédiaires, et en même temps déterminer [sur cette surface] le levant, le couchant et le midi, comme des points appartenant à toutes ces contrées en commun; sans doute, c'est le moyen de vous donner une idée assez juste de la position des différens pays de la Terre-habitée : pourvu toutefois qu'ayant réfléchi d'avance sur la disposition et le mouvement du Ciel, et sachant bien que, dans la réalité, la surface de la Terre est sphérique, vous n'oubliez point que, si on l'imagine ici plane, c'est pour la commodité de la vue; car, autrement, une pareille représentation ne vous donnera que des notions erronées. Le voyageur, traversant les mers, ou de vastes plaines comme celles de la Babylonie, peut se figurer que tout l'espace qui s'étend soit en avant, soit en arrière, soit à côté de lui, est plan, et ne s'apercevoir d'aucun changement dans les apparences célestes, dans le mouvement et la place du soleil ou des autres astres, relativement à lui : mais il n'en est pas de même pour ceux qui parcourent la Terre en géographes; à leurs yeux, toutes ces choses doivent varier selon les pays. En mer, en plaine, le voyageur, pour se conduire, n'a besoin de faire attention qu'à ce petit nombre de phénomènes journaliers *, d'après lesquels l'homme du monde, autant que l'homme sans éducation, règle sa vie habituelle ‹1›. N'ayant aucune connoissance de l'astronomie, ignorant les différences que, selon PAGE 110. les lieux, l'aspect du ciel doit offrir, il voit le soleil chaque jour se lever, arriver au point du midi, et se coucher; mais il n'examine pas comment cela se fait ‹2›. A quoi lui serviroit, pour l'objet qu'il se propose, de se livrer à un pareil examen; comme aussi de savoir

* Littéralement, *à certaines apparences communes.*

‹1› *D'après lesquels &c.* Plus littéralement ce seroit : *D'après lesquels, et l'homme sans éducation, et celui qui* prend part à l'administration de l'État, *peuvent également opérer:* Καθ' ἅς καὶ ὁ 'AΠΑΙ'ΔΕΥΤΟΣ καὶ ὁ ΠΟΛΙΤΙΚΟ'Σ ἐνεργεῖ ταυτά. Dès le commencement du premier livre, nous avons dit combien nous étions embarrassés à rendre le véritable sens du terme ὁ ΠΟΛΙΤΙΚΟ'Σ. *Voy.* ci-dessus, *pag.* 2, not. 3; *pag.* 18, not. 1; *pag.* 25, not. 1 et 2.

‹2› *N'ayant aucune &c.* Nous avons cru devoir rapporter au *voyageur* dont il est parlé quelques lignes plus haut, tout le reste de cet *alinéa;* mais nous ne nous dissimulons point que, absolument parlant, on pourroit le rapporter à l'*homme sans éducation* et à l'*homme du monde,* mentionnés immédiatement auparavant.

si le pays où il se trouve, est ou n'est pas sous le même parallèle que le sien <1> ! Peut-être viendra-t-il à s'en occuper un instant : et alors, sur tous les points qui tiennent à la science mathématique, il adoptera les opinions des gens du pays ; car [dans cette matière] chaque pays a ses opinions <2>. Mais ce n'est point pour le paysan ; ce n'est point même pour l'homme du monde qui, bien élevé d'ailleurs, seroit dénué de tout ce qu'on appelle proprement connoissances mathématiques, et beaucoup moins encore pour le moissonneur ou le faucheur, que le géographe travaille : c'est pour ceux qui supposent prouvé que la Terre, prise dans son entier, doit avoir la forme que les mathématiciens lui attribuent, et qui admettent comme autant de vérités toutes les propositions établies sur cette hypothèse. Il veut que ses disciples partent de ce principe, pour connoître ce qui en doit résulter ; car il ne dira rien qui n'en soit une conséquence : de sorte que, plus ils apporteront à ses leçons, d'esprit mathématique, plus ils sauront les mettre à profit ; son travail n'est point fait pour ceux qui n'ont pas cette disposition. PAGE 110.

La Géographie tire ses principes fondamentaux de la Géométrie, qui donne la mesure de toute la Terre ; la Géométrie emprunte les siens de l'Astronomie ; ceux de l'Astronomie dérivent de la Physique <3>. Quant à la Physique, c'est une de ces sciences que

<1> *Comme aussi de savoir &c.* Particulièrement ici, nous avons dû forcément nous borner à rendre à-peu-près la signification littérale des mots, sans être certains d'avoir compris ce que l'auteur pourroit avoir voulu dire. Le texte porte : *Ὥσπερ οὐδὲ τὸ, παράλληλον ἑστάναι τῷ παρεστῶτι ἢ μή.* La version Latine adoptée par M. de Siebenkees porte : *Sicut ne hoc quidem, utrum cum adstante parallelus sit necne ;* et le traducteur Italien s'exprime ainsi : *Siccome ne anco se il paralello è, o non è, con quello che gli è presente.* Mais quelle idée résulte de ces deux interprétations ! Casaubon n'a fait aucune remarque sur tout ce passage ; et M. de Bréquigny, vraisemblablement, n'avoit pu saisir le sens ni de cette phrase ni des deux suivantes, car il a laissé vide, dans son manuscrit, l'espace qu'elles auroient dû remplir.

<2> *Car [dans cette matière] chaque pays a ses opinions.* Le texte porte : *Ἔχει γὰρ ὁ τόπος τοιαῦτα* ΔΙΑΠΤΩ'ΜΑΤΑ. Au lieu du mot ΔΙΑΠΤΩ'ΜΑΤΑ, nous lisons ἼΔΙΑ ΔΟ'ΓΜΑΤΑ· et peut-être M. de Siebenkees, quoiqu'il ne l'ait point marqué, avoit-il trouvé cette leçon dans quelques-uns des manuscrits qu'il avoit collationnés ; car il a traduit : *Nam cuilibet loco sunt PROPRIÆ opiniones.*

<3> Il ne faut pas oublier que par la *Physique*, les philosophes Grecs, sur-tout les Stoïciens, dont Strabon avoit embrassé les dogmes, entendoient proprement la

PAGE 110. nous appelons *parfaites* ‹1›, c'est-à-dire, qui, n'empruntant rien des autres sciences et ne partant d'aucune supposition, trouvent en elles-mêmes les fondemens de toutes leurs démonstrations. Or, des choses établies par les Physiciens, voici celles qui nous servent de base :

Le *Monde* et le *Ciel* sont de forme sphérique ‹2›.

Les corps pesans tendent tous vers le centre * ‹3›.

Placée à ce centre, la Terre, ayant elle-même la forme d'un

* Sous-entendu, *du Monde, ou de l'Univers.*

connoissance de tous les êtres et de toutes les substances qui pouvoient exister dans l'univers, ainsi que de leurs propriétés et qualités.

‹1› *Que nous appelons* PARFAITES, *&c.* Nous n'avons point su rendre autrement l'expression Grecque : Ἡ δὲ Φυσικὴ, ἈΡΕΤΉ τις. Strabon parle ici en Stoïcien. Sans doute, il suffit d'avoir lu le début du Traité intitulé, *De Placitis Philosophorum*, et attribué communément à Plutarque, pour ne point ignorer que les Stoïciens qualifioient d'ἀρετὰς, les trois sciences principales, dont, suivant eux, la réunion pouvoit seule constituer le vrai sage, et qui étoient la *Physique*, Φυσικὴ, la *Morale*, Ἠθικὴ, la *Logique*, Λογικὴ. Mais comme il ne nous reste aucun ouvrage Grec des philosophes du Portique, il ne seroit peut-être pas aisé de bien définir ce qu'ils entendoient précisément par cette qualification d'ἀρετὰς, terme qui, d'après les acceptions dans lesquelles par-tout ailleurs on le trouve employé, ne peut guère se rendre autrement que par *vertus, forces, puissances.* Il est vrai que notre géographe a soin de l'expliquer jusqu'à un certain point : *Nous appelons ainsi*, dit-il, *les sciences qui ne reposent sur aucune hypothèse*, ἀνυποθέτους, *qui ne dépendent que d'elles-mêmes*, ἐξ αὑτῶν ἠρτημένας, *&c.* Mais peut-être cette explication, pour être parfaitement comprise, auroit-elle besoin elle-même d'être longuement méditée.

‹2› *Le* MONDE *et le* CIEL *&c.* Le texte porte : Σφαιροειδὴς μὲν ὁ ΚΟΣΜΟΣ καὶ ὁ ΟΥΡΑΝΟΣ. Ce que les philosophes Grecs, en général, ont appelé ὁ Κόσμος, *le* MONDE, c'étoit *le système* (ou *ensemble*) *du* CIEL, Οὐρανοῦ, *de la* TERRE *et de toutes les substances qu'ils contiennent* : ΚΟΣΜΟΣ μὲν οὖν ἐστι σύστημα ἐξ ΟΥΡΑΝΟΥ καὶ ΓΗΣ καὶ τῶν ἐν τούτοις περιεχομένων φύσεων [1]. Les Stoïciens ont souvent adopté cette définition. Lorsqu'ils s'en sont écartés, ç'a été quelquefois pour employer comme synonymes les mots, Κόσμον, *Monde*, et Οὐρανὸν, *Ciel* ; peut-être Strabon lui-même, dans la suite [2], paroîtra-t-il donner aux deux termes une signification identique. On pourroit donc penser qu'ici, notre géographe n'ayant point prétendu désigner deux choses différentes, nous aurions dû rendre la phrase Grecque de cette manière : *Ce que l'on appelle le* MONDE *et le* CIEL. Mais il est certain que quelquefois aussi, dans le langage du Portique, ὁ Οὐρανὸς, *le* CIEL, désignoit particulièrement la région, ou, pour parler plus juste, la voûte éthérée, qui, selon l'énoncé de Chrysippe, de Posidonius et de beaucoup d'autres Stoïciens [3], formoit le dernier cercle, la dernière enveloppe du *Monde* : Οὐρανὸς δέ ἐστιν ἡ ἐσχάτη περιφέρεια. Cette signification est celle qui, dans le passage où nous sommes arrêtés, nous paroît la plus convenable.

‹3› *Vers le* CENTRE. Nous n'avons pas osé nous écarter de la formule reçue pour cette proposition ; mais nous ne dissimulerons

[1] *Aristotel. de Mundo*, cap. 2, pag. 601. — [2] *Strab.* lib. XVI, p. 761. — [3] *Diog. Laërt.* lib. VII, §. 139.

globe *et le même centre* que le Ciel ‹1›, reste [immobile], ainsi que l'axe qui la traverse elle et le Ciel par le milieu ‹2› : mais le Ciel tourne sur cet axe, d'orient en occident, autour de la Terre; et, avec lui, tournent les étoiles fixes entraînées par son mouvement ‹3›. Page 110.

pas que, littéralement, le texte dit : *Vers le MILIEU*, Ἐπὶ τὸ ΜΕ'ΣΟΝ. Nous ajouterons même, que notre auteur paroît bien avoir mis quelque différence entre ce qu'il appeloit τὸ ΜΕ'ΣΟΝ, *le MILIEU*, et ce que les mathématiciens désignent spécialement par τὸ ΚΕ'ΝΤΡΟΝ, *le CENTRE*. Tout-à-l'heure il va énoncer expressément que *la Terre, formant un globe au MILIEU*, περὶ τὸ ΜΕ'ΣΟΝ *[du Monde* ou *de l'Univers], a-le-même-CENTRE*, ὁμόΚΕΝΤΡΟΣ, *que le Ciel*. Et peut-être, en effet, pour la précision et l'exactitude mathématique, le *CENTRE*, ou *POINT CENTRAL*, doit-il être distingué de ce qui s'appelle en général le *MILIEU*.

‹1› *Placée à ce centre, la Terre &c.* Indépendamment de ce qui a été observé dans la note précédente, nous eussions desiré, mais nous n'avons pu rendre, dans la version Françaíse, l'idée, pour ainsi dire pittoresque, que la phrase Grecque nous paroît offrir : Περὶ τοῦτό τι [scilicet, τὸ μέσον] συνεστῶσα ἡ γῆ σφαιροειδῶς, ὁμόκεντρος μὲν τῷ οὐρανῷ κ. τ. λ. En effet, par la manière dont l'auteur s'exprime, il nous semble avoir voulu représenter les différentes substances dont le globe terrestre est composé, se portant toutes vers *le point milieu* de l'univers (à raison de cette *tendance vers le centre*, qu'il vient d'attribuer aux corps pesans); et là, par leur réunion autour de ce *point milieu*, par leur cohérence entre elles, *formant un globe solide*, συνεστῶσα σφαιροειδῶς, dont ce même point se trouveroit être le centre, comme il l'est de la sphère céleste.

‹2› *Reste [immobile] &c.* Ici encore nous avons cru devoir rendre chaque mot du texte avec la plus scrupuleuse fidélité : Περὶ τοῦτό τι [scilicet τὸ μέσον] συνεστῶσα ἡ γῆ σφαιροειδῶς, ὁμόκεντρος ΜΕΝ τῷ οὐρανῷ ΜΕ'ΝΕΙ ΚΑΙ' ΑΥ'ΤΗ ΚΑΙ' Ὁ δι' αὐτῆς ἌΞΩΝ καὶ τοῦ οὐρανοῦ μέσου τεταμένος· en latin : *Circaque hoc* [scilicet *medium, ad quod tendunt gravia*], *constituta in globi morem Terra, habens QUIDEM idem centrum ac Cœlum, STAT ET IPSA ET AXIS per ipsam et Cœli medium protensus.*

Ici, l'auteur, comme on le voit avec évidence, établit, 1.° que non-seulement la Terre, mais aussi l'axe de la Terre, restent immobiles; 2.° que l'axe de la Terre n'est pas différent de l'axe du Ciel. Cette observation, au premier coup-d'œil, semble porter sur un point trivial, et être, par conséquent, superflue; mais, relativement au passage qui suit, elle a son importance.

‹3› *Et avec lui, &c.* Le texte porte : Σὺν ΑΥ'ΤΩ͂ι δὲ [sc. τῷ ΟΥ'ΡΑΝΩ͂ι] οἱ ἀπλανεῖς ἀστέρες [περιφέρονται] ὉΜΟΤΑΧΕΙ͂Σ τῷ ΠΟ'ΛΩι· littéralement : *Et avec LUI* [c'est-à-dire, *avec le Ciel*] *tournent les étoiles non errantes, AUSSI-VÎTE* (ce qui, vraisemblablement, signifie, *achevant leur rotation dans le même espace de temps*) *que le PÔLE*.

Un pareil énoncé contrarie les idées généralement reçues. Ce que, d'ordinaire, on entend par *les PÔLES*, ce sont les deux extrémités de cet axe imaginaire que l'on suppose passer par le centre du globe immense de l'Univers et le traverser en entier; conséquemment, *les PÔLES* sont regardés comme des points immobiles. Suivant donc cette doctrine, Strabon, après avoir lui-même établi que l'*AXE reste immobile*, ne sauroit attribuer, comme il paroît le faire maintenant, un mouvement *aux PÔLES*.

Se pourroit-il qu'ici, par *le pôle*, τῷ πόλῳ, Strabon eût prétendu désigner, non l'extrémité même de l'axe, mais le point de la sphère (*ou* voûte) céleste, auquel l'extrémité de

PAGE 110.

Les étoiles fixes, en tournant, suivent des cercles parallèles; les plus remarquables des cercles parallèles sont l'équateur, les deux tropiques et les arctiques.

Les planètes, le Soleil et la Lune, suivent des cercles obliques compris dans la largeur du zodiaque.

D'après ces données ‹1› qu'ils admettent, sinon toutes, du moins en partie, les astronomes déterminent les mouvemens des astres, leurs révolutions, leurs éclipses, leurs grandeurs, les intervalles qui les séparent *, et mille autres choses semblables. De son côté, le géomètre, pour mesurer le globe entier de la Terre, prend les données de l'astronome et du physicien; et le géographe, à son tour, emploie celles du géomètre.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 304 et 311.*

PAGE 111.
§. II.
Division du globe terrestre.

NOUS supposerons le Ciel et la Terre divisés l'un et l'autre en cinq zones, et nous donnerons aux zones du Ciel les mêmes

l'axe seroit réputée aboutir? Ce point, en effet, doit être censé tourner sur lui-même, tandis que tout le reste de la sphère tourne autour de l'axe. En interprétant ainsi le mot πόλῳ, l'on pourroit absolument comprendre comment notre géographe auroit énoncé que *les étoiles fixes, suivant le mouvement général du Ciel, achèvent leur rotation diurne AUSSI-VÎTE*, ἰσοταχεῖς (ou bien, *dans le même espace de temps*) *que le pôle.* Mais cette explication ne seroit-elle pas trop subtile?

Dirons-nous qu'ici τῷ πόλῳ signifie simplement et précisément *la voûte éthérée?* On voit, il est vrai, les anciens [1] donner le terme πόλος comme synonyme d'οὐρανός. Mais, dans la phrase qui nous embarrasse, nous trouvons ces deux mots, οὐρανὸς, le *Ciel*, et πόλος, le *pôle*, employés tous deux à-la-fois, et, pour ainsi dire, opposés l'un à l'autre. S'il n'y a point d'altération dans le texte, il semble évident que l'auteur prétendoit bien distinguer deux choses différentes.

Nous restons persuadés qu'au lieu de τῷ ΠΌΛΩ, il faut lire τῷ ὍΛΩ, et que l'on doit regarder cet adjectif, ὅλῳ, comme l'épithète du substantif sous-entendu, οὐρανῷ. Suivant Casaubon, il y a des manuscrits qui portent cette leçon. Elle ne se trouve dans aucun de ceux que nous avons sous les yeux; mais, en l'adoptant, nous rendons la proposition de notre auteur, conforme à celle que l'on sait avoir été énoncée par Posidonius [2], dont il a si souvent suivi les principes et emprunté les termes : *Ceux des astres qui ne sont point des planètes, suivent, dans leur rotation, le même mouvement que* TOUT LE CIEL : Τῶν δὲ ἄστρων, τὰ μὲν ἀπλανῆ συμπεριφέρονται ΤΩ͂Ι ὍΛΩΙ ΟΥ̓ΡΑΝΩ͂Ι.

‹1› Tous ces principes que pose Strabon sont conformes aux connoissances et aux opinions de son siècle. On sait que la Terre passoit alors pour être immobile au centre de l'univers; et il y auroit de l'injustice à le rendre responsable d'une erreur qu'il partageoit avec tous les astronomes de l'École d'Alexandrie. G.

[1] *Schol. Aristoph.* in Av. v. 179. — [2] *Diogen. Laërt.* lib. VII, §. 144.

noms qu'à celles qui leur répondent sur la Terre : nous avons déjà détaillé * les motifs de cette division. PAGE 111.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 250 et suiv.*

Pour marquer les bornes des zones, nous tracerons des deux côtés de l'équateur, des cercles qui lui seront parallèles *; de ces cercles, deux sépareront la zone torride des zones tempérées, et deux sépareront les zones tempérées des zones froides. A chaque cercle et à chaque zone célestes correspondront sur la Terre une zone et un cercle portant le même nom. Nous appelons zones *tempérées* les deux zones qui sont seules habitables : les trois autres ne le sont point ; une à cause de la chaleur, et deux à cause du froid.

* *Voyez* Fig. 3.

Il en sera de même des *tropiques*, comme aussi des cercles *arctiques* ⟨1⟩, à l'égard des contrées pour lesquelles ces derniers cercles peuvent exister : nous supposerons, sur la Terre, au-dessous des *tropiques* et des cercles *arctiques* célestes, des cercles correspondans et portant le même nom.

Comme l'équateur céleste divise tout le Ciel en deux parties égales, il faut conséquemment que la Terre soit coupée en deux par son équateur : des deux hémisphères, célestes ou terrestres, l'un s'appelle l'hémisphère *septentrional* *, l'autre l'hémisphère *méridional.*

* *Voyez* Fig. 1.

L'équateur divisant aussi la zone torride en deux parties ; l'une se nomme la partie *méridionale*, l'autre, la partie *septentrionale.*

On voit que, des deux zones tempérées, l'une doit être appelée *septentrionale*, et l'autre *méridionale*, selon l'hémisphère auquel chacune d'elles appartient. L'hémisphère *septentrional* est celui qui renferme celle des zones tempérées dans laquelle, en se tournant vers le couchant, on a le pôle * à sa droite, et l'équateur à sa gauche ; ou, en se tournant vers le midi *, on a le levant à sa gauche, et le couchant à sa droite : dans la zone tempérée de l'hémisphère *meridional*, c'est l'inverse.

* *Le pôle arctique.*

* C'est-à-dire, *vers le point où le soleil se trouve à l'heure de midi.*

⟨1⟩ Il est toujours question des cercles *arctiques* mobiles, dont j'ai parlé plusieurs fois ; et l'on conçoit que ces cercles n'existent point pour ceux qui habitent sous l'équateur et sous les pôles. *Voyez* la note 3, *pag. 247.* G.

PAGE 111. Il est évident que nous habitons dans l'un des deux hémisphères, et que c'est dans l'hémisphère *septentrional.* Que nous nous étendions dans les deux hémisphères, cela est impossible : car [diroit Homère[a]],

[a] Odyss. lib. XI, vers. 156 et 157.

> Qui donc traverseroit et ces fleuves immenses,
> Et d'abord l'Océan,

puis, la zone torride ⟨1⟩ ? Mais, dans notre Terre-habitée, il ne se trouve ni Océan ⟨2⟩ qui la traverse en entier, ni région brûlée par le soleil ; il n'y a non plus aucune de ses parties pour laquelle les aspects célestes soient opposés à ceux qui, comme nous l'avons dit, caractérisent la zone tempérée *septentrionale.*

Avec ces données, jointes aux observations gnomoniques et aux démonstrations astronomiques, d'après lesquelles on détermine la position de chaque lieu par rapport soit aux cercles parallèles à l'équateur, soit aux autres cercles * qui coupent ceux-ci à angles droits et passent par le pôle, le géomètre mesure les contrées habitables de la Terre en les parcourant, et juge de l'étendue des autres par la comparaison des intervalles célestes correspondans *. Telle est la manière dont il parvient à connoître quelle est la distance de l'équateur au pôle : cette distance, une fois trouvée, lui donnant le quart du plus grand cercle de la Terre ⟨3⟩, il n'a besoin que de la multiplier par quatre, pour connoître la mesure de toute la circonférence du globe.

PAGE 112.

* *Les méridiens.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 302*, et ci-dessous, *pag. 311*.

⟨1⟩ *Que nous nous étendions dans les deux &c.* Le texte porte, de suite et sans aucune distinction : Ἐν ἀμφοτέροις δ᾽ οὐχ οἷόν τε· μέσον (ms. 1408, μέσῳ) γὰρ μεγάλοι ποταμοί· Ὠκεανὸς μὲν πρῶτα, ἔπειτα ἡ διακεκαυμένη. Mais nous avons reconnu ici une parodie de deux hémistiches empruntés d'Homère (*Odyss. lib. XI, vers 156 et 157*) ; et nous avons lu ce passage de la manière suivante : Ἐν ἀμφοτέροις δ᾽ οὐχ οἷόν τε·

> Μέσῳ γὰρ μεγάλοι ποταμοὶ, ...
> Ὠκεανὸς μὲν πρῶτα,

ἔπειτα ἡ διακεκαυμένη· κ. τ. λ. Cette même leçon servira pareillement à éclaircir ce que notre géographe dit au livre XV, *pag. 696.*

⟨2⟩ Sur l'Océan, qui étoit censé occuper une partie de la zone torride, *voyez* la note 3, *pag. 256.* G.

⟨3⟩ *Du plus grand cercle de la Terre.* Notre version est fidèle ; car le texte porte τοῦ ΜΕΓΙΣΤΟΥ κύκλου τῆς γῆς· et Strabon parle ici d'un méridien. Mais cette manière de s'exprimer peut paroître inexacte ; car tous les *méridiens* sont égaux entre eux, et chaque méridien est un des *plus grands cercles* de la Terre.

Comme

PAGE 112.

Comme le géomètre s'en rapporte sur certains points à l'astronome, qui lui-même s'appuie sur les bases posées par le physicien ; de son côté le géographe, admettant les principes sur lesquels le géomètre se fonde, partira de la mesure de la Terre que ce dernier lui fournit. De là, il commencera par exposer quelle est la grandeur de notre Terre-habitée *, sa figure, sa nature, sa proportion avec le globe entier de la Terre ; car voilà proprement l'objet qu'il se propose : ensuite, il entrera dans les détails convenables sur les diverses parties de la Terre et de la mer ; et enfin il marquera les fautes commises par ses devanciers, sur-tout par ceux qui passent pour avoir été les plus habiles.

* C'est-à-dire, *de la portion du continent enfermée dans la zone tempérée septentrionale.*

<1> Ainsi donc nous admettons que la Terre et la mer réunies forment un globe dont par-tout la surface est unie. Ce que la Terre peut avoir de plus élevé [que la mer] étant peu de chose, relativement à la superficie d'une si grande masse *, doit se compter pour rien <2> : il ne s'agit point ici d'une sphéricité telle qu'un mathématicien l'exigeroit, et qu'un mécanicien l'obtiendroit à l'aide du tour ; il n'est question que d'une forme sensiblement ronde et en général sphérique.

* *Voyez* ci-dessus, not. 1, *pag. 113 ;* et not. 2, *pag. 256.*

Figurons-nous ensuite le globe de la Terre divisé en cinq zones *, et en même temps partagé **, 1.° par un équateur ; 2.° par un autre cercle parallèle, qui, dans l'hémisphère septentrional, sert de borne à la zone froide <3> ; 3.° par un troisième cercle *, qui,

* *Voyez* la Fig. 3.
** *Voyez* la Fig. 2.
* C'est-à-dire, *par un méridien.*

<1> A proprement parler, c'est ici que Strabon commence à exposer les principes de la géographie. D'après cette observation, quelques copistes ont pu croire qu'il falloit marquer ici la fin du second livre et le commencement du troisième. Casaubon dit avoir vu des manuscrits où l'ouvrage de Strabon étoit ainsi divisé ; mais aucun des nôtres n'en offre d'exemple.

<2> *Ce que la Terre peut avoir de plus élevé [que la mer] &c.* Nous avons exprimé le sens le plus naturel de la phrase Grecque : Συγκρύπτοιτο γὰρ ἂν τὸ ἐξέχον τῆς γῆς κ. τ. λ. Mais nous ne nous dissimulons point que cette même phrase peut paroître susceptible de signifier aussi : *Car les élévations qui peuvent se trouver [en certains endroits] sur la Terre, comparées à la masse totale, &c.* Et peut-être en rapprochant ce passage de celui qui s'est rencontré au livre I.er (*voyez* ci-dessus, *pag. 113 et 256*), seroit-on tenté de préférer ce dernier sens.

<3> Ce cercle, dans l'opinion de Strabon, doit être tracé à 38,100 stades de l'équateur, ou 54° 25' 42" de latitude. *Voyez* la note 1, *pag. 189.* G.

Page 112. passant par les pôles, coupe les deux autres cercles à angles droits.

L'hémisphère *septentrional* renfermera deux quarts du globe terrestre, que sépareront l'équateur et le cercle qui passe par les pôles. Dans chacun de ces deux quartiers il faudra concevoir un quadrilatère *, dont les côtés se trouveront tracés, au nord, par une moitié du cercle parallèle à l'équateur et voisin du pôle *; au sud, par une moitié de l'équateur; à l'est et à l'ouest, par deux segmens égaux et opposés du cercle qui passe par les pôles *.

* *Voyez* la Fig. 2.

* *Voyez* la note 3 *de la page précédente.*

* C'est-à-dire, *par le méridien, qui coupera les cercles précédens par moitié, ou à 180° de distance.*

Ce sera dans l'un de ces quadrilatères, et peu importera lequel, que nous placerons la Terre-habitée, par-tout environnée de la mer * et semblable à une île **. Les sens et la raison, comme nous l'avons déjà dit *, nous assurent qu'elle est telle. Veut-on que la chose soit douteuse? il est égal pour la géographie que l'on regarde la Terre-habitée comme une île, ou que l'on accorde seulement ce que l'expérience a prouvé, c'est-à-dire que, à partir soit du levant, soit du couchant, on peut, de chaque côté, naviguer autour de cette même Terre-habitée. S'il reste quelques espaces intermédiaires [qui n'ont point encore été parcourus], on peut indifféremment les supposer occupés par la mer ou par des pays inhabités. L'objet du géographe est de décrire les pays connus; il ne s'occupe pas plus des pays inconnus que de ce qui est hors de la Terre-habitée. Il suffira donc, pour marquer le contour de l'île dont nous parlons, de joindre par une ligne droite les extrémités opposées des côtes que, jusqu'à cette heure, les navigateurs ont pu, de chaque côté, reconnoître.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 308.*

** *Voyez* la Fig. 2.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 11, 12 et 13.*

Page 113.

S. III. Dimensions et division de la Terre-habitée.

Ainsi, ce sera dans le quadrilatère dont il vient d'être parlé, que nous placerons l'île [représentant la Terre-habitée]. Nous déterminerons la grandeur de cette île, je dis sa grandeur apparente (1),

(1) *Je dis sa grandeur apparente, &c.* Le texte porte : ΔΕῖΙ δὲ λαβεῖν ΤῸ μέγεθος αὐτῆς ΤῸ ΦΑΙΝΌΜΕΝΟΝ κ. τ. λ. Strabon, ainsi que l'on a déjà pu le reconnoître, et comme il l'énoncera bientôt formellement (*voyez* ci-dessous, *p. 312 et 316*), ne prétendoit fixer les bornes méridionales et septentrionales de la Terre-habitée, que par pure approximation, et d'après ce que faisoit naturellement présumer l'augmentation progressive et sensible

en ne prenant, d'abord, sur la totalité du globe, que l'hémisphère dans lequel nous sommes *, dont ensuite nous retrancherons une moitié, et réduirons l'autre au quadrilatère où l'île doit être inscrite; et, par analogie, nous devrons aussi déterminer l'ensemble de sa figure apparente, d'après celle des parties que nous connoissons ‹1›. Or, comme, d'une part, la portion de l'hémisphère septentrional, prise entre l'équateur et le parallèle voisin du pôle *, a la figure d'une *vertèbre* ‹2›; et que, de l'autre part, le cercle

PAGE 113.

* C'est-à-dire, *l'hémisphère septentrional.*

* C'est-à-dire, *tracé à 24,900 stades du pôle, ou à 38,100 stades de l'équateur.*

soit de la chaleur, soit du froid, suivant que l'on s'avançoit vers l'équateur ou vers le pôle.

‹1› *Et, par analogie, &c.* On lit, dans le grec : Ἀνάλογον δὲ καὶ περὶ τοῦ σχήματος ὑπολαβεῖν δεῖ, ΤΟ` ΦΑΙΝΟ'ΜΕΝΟΝ τοῖς ὑποκειμένοις 'ΕΦΑΡΜΟ'ΤΤΟΝΤΑ· phrase singulièrement obscure, et que n'éclairciroit pas suffisamment la leçon 'ΕΦΑΡΜΟ'ΤΤΟΝΤΑΣ, proposée par Casaubon. L'ancienne version Latine porte : *Suscipere autem opus est et de figurâ proportionem, id quod apparet subjectis adaptando.* Celle de Xylander, adoptée par M. de Siebenkees, est conçue en ces termes : *Oportet autem de figurâ etiam eâdem proportione judicare, iis quæ apparent propositæ rei accommodandis.* Le traducteur Italien s'exprime ainsi : *E chi ha ad accomodare l'apparenza ai soggetti, deve pigliare la proporzione ancora della figura.*

Ce passage restant pour nous une énigme, nous avons supposé qu'il devoit avoir rapport à ce que Strabon a établi précédemment *(voyez* ci-dessus, *p. 11, 12, 13, 306)*, en disant : « Qu'à la verité on ne savoit point avec » certitude si la Terre-habitée étoit effecti- » vement une *île*, ou si, au nord, dans une » partie de l'Europe et de l'Asie, comme au » sud, dans une portion de l'Afrique, les » pays inhabitables, contigus aux Terres-ha- » bitées, ne s'étendoient pas jusque dans » l'autre hémisphère; mais que, malgré cette » incertitude, les géographes devoient, ou » du moins pouvoient sans inconvénient, » représenter la Terre-habitée comme une » véritable île; tout ce que nous en connois- » sons donnant lieu de présumer qu'elle est » telle. »

M. de Bréquigny s'étoit contenté de dire : *Il faut raisonner de même sur la figure de cette Terre, et conséquemment à nos suppositions.*

‹2› *D'une* VERTÈBRE. A regret nous employons ce terme; mais, de quelle autre manière aurions-nous pu traduire le mot Grec σπόνδυλος ! ΣΠΟ'ΝΔΥΛΟΣ, *Spondylus*, vertebra *spinæ dorsi ; seu unum ex 24 ossibus quibus tota spina constructa est.* On se demandera donc comment cette portion du globe terrestre, de laquelle Strabon veut ici parler, pourroit être assimilée, pour la figure, à une *vertèbre !* On la compareroit mieux à un *cône tronqué.* En effet, dans le système de Strabon, tout l'espace dont il s'agit, formant sur le globe terrestre une espèce de large *bande circulaire*, ou de *zone*, terminée, vers le sud, par l'équateur, et, vers le nord, par un parallèle tracé à 24,900 stades du pôle, représentoit assez bien un *cône tronqué.* Mais quel rapport cette même *bande*, cette même *zone*, considérée dans sa totalité, pouvoit-elle lui paroître avoir avec une *vertèbre !* Certes, nous ne penserons jamais que Strabon, se trompant sur la véritable structure des *vertèbres*, et les supposant des os complètement circulaires, ait pu les regarder comme formant elles-mêmes des espèces de *cônes tronqués.*

M. de Bréquigny, observant que le manuscrit 1393 porte σπόνδιλον, avoit pensé que

PAGE 113.

qui passe par les pôles et coupe en deux l'hémisphère septentrional, se trouve diviser pareillement la *vertèbre* et en faire deux quadrilatères * : celui de ces quadrilatères qui comprendra la Terre-habitée, et sur lequel la mer Atlantique * s'étendra dans un certain espace, ne formera que la moitié de la superficie de la *vertèbre* ‹1›; et la Terre-habitée, placée au sein de cette mer, comme une île, dont la figure est celle d'une *chlamyde* ‹2›, n'occupera pas la moitié de ce quadrilatère ‹3›. Ceci devient évident ‹4›, d'abord,

* Littéralement, *et fait le quadrilatère.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 306.*

la véritable leçon pourroit être σπονδεῖον; mot qui désignoit *une* COUPE *servant à faire des libations :* il croyoit que la portion de l'hémisphère septentrional, dont il s'agit ici, prise sur un globe, d'après les dimensions données par Strabon, pourroit absolument être comparée pour la forme à une coupe de ce genre. Mais nous ne saurions dissimuler que cette conjecture ne nous paroît pas heureuse.

‹1› *Ne formera* QUE LA MOITIÉ *de la superficie de la vertèbre.* Le texte, tel que l'offrent toutes les éditions et nos manuscrits, dit seulement : *Sera* MOINDRE QUE *la superficie de la vertèbre :* Ἔσται δηλονότι σπονδύλου ἐπιφανείας ΜΕΙ͂ΟΝ. Xylander croyoit que, peut-être, à la place de ΜΕΙ͂ΟΝ, on devroit lire ὍΜΟΙΟΝ (et il eût dû, ce semble, ajouter qu'en même temps on substitueroit le datif ἐπιφανείᾳ, au génitif ἐπιφανείας); ce qui signifieroit : *Le quadrilatère sera* semblable *à la surface de la vertèbre.* Nous avons pensé que la véritable leçon pouvoit être plutôt ἭΜΙΣΥ. Le manuscrit de Strozzi, portant ἩΜΙΟΝ, paroît appuyer notre conjecture.

‹2› *D'une chlamyde.* D'après tout ce que les plus habiles commentateurs ont dit sur la forme de la *chlamyde*, en grec χλαμύς, l'idée la moins vague que l'on puisse se faire de ce vêtement, est de le concevoir comme une espèce de manteau, de forme sémi-circulaire, beaucoup plus large vers le bas que vers le haut, propre à envelopper tout le corps, et qui s'attachoit sur l'épaule droite, de manière à pouvoir le retrousser aisément autour du bras gauche. Cette forme a pu varier un peu, suivant le sexe, l'âge et l'état des personnes, et selon les pays. A ce dernier égard, lorsque nous parlerons du plan d'Alexandrie, assimilé par notre auteur à une *chlamyde*, nous ferons observer que la *chlamyde Macédonienne* devoit différer en quelque chose de la *chlamyde Grecque* généralement dite.

‹3› *N'occupera pas la moitié de ce quadrilatère.* Littéralement : *Sera une portion du quadrilatère, moindre que la moitié :* ἘΛΑΤΤΟΝ (Casaubon croyoit qu'il vaudroit mieux lire ἘΛΑ´ΤΤΩΝ) ἢ ἥμισυ τοῦ τετραπλεύρου ΜΕ´ΡΟΣ (comme nos mss. 1394 et 1395 le portent, au lieu de ΜΕ´ΡΟΥΣ) οὖσα.

‹4› Le passage qui va suivre, est extraordinairement embarrassant. Par cette raison nous croyons devoir mettre ici le texte sous les yeux des lecteurs; il porte : Φανερὸν δὲ τοῦτο, ἔκ τε γεωμετρίας, καὶ τοῦ πλήθους τῆς περικεχυμένης θαλάττης, καλυπτούσης τὰ ἄκρα τῶν ἠπείρων ἑκατέρωθεν, καὶ συναγούσης εἰς μύουρον σχῆμα, καὶ ΤΡΙ´ΤΟΥ τοῦ μήκους καὶ πλάτους τοῦ μεγίστου· ὧν τὸ μὲν ἑπτὰ μυριάδων σταδίων ἐστίν, ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ πεπερατωμένον θαλάττῃ μηκέτι πλεῖσθαι δυναμένῃ, διὰ τὸ μέγεθος καὶ τὴν ἐρημίαν· τὸ δ' ἔλαττον τριῶν μυριάδων, ὁριζόμενον τῷ ἀοικήτῳ, διὰ θάλπος ἢ ψῦχος· αὐτὸ γὰρ τὸ διὰ θάλπος ἀοίκητον τοῦ τετραπλεύρου, πλάτος μὲν ἜΧΟΝ ὀκτακισχιλίων καὶ ὀκτακοσίων σταδίων, μήκους δὲ τὸ μέγιστον μυριάδων δώδεκα καὶ ἑξακισχιλίων, ὅσον ἐστὶν ἥμισυ τοῦ ἰσημερινοῦ, πλέον ἂν εἴη ΤΟ` ΛΟΙΠΟ´Ν.

par la géométrie ; ensuite, par l'étendue de la mer, qui entoure les continens et semble, de chaque côté, en couvrir les extrémités, de sorte que [à mesure que l'on avance vers l'est ou vers l'ouest] on voit leur forme se rétrécir de plus en plus * ; en troisième lieu <1>, par les dimensions mêmes de la Terre-habitée. En effet, sa plus grande *longueur*, terminée presque par-tout par une mer où l'on n'ose naviguer, parce qu'elle est trop vaste et qu'on y seroit destitué de tout secours, n'est que de 70,000 stades ; et sa plus grande *largeur* se trouve bornée à moins de 30,000 stades, par les climats que le froid ou la chaleur rend inhabitables : tandis que [dans le quadrilatère] l'espace où la chaleur ne permet pas d'habiter, occupe à lui seul, *en largeur*, 8800 stades, et, dans sa plus grande *longueur*, 126,000 stades, moitié de toute la circonférence de l'équateur ; et que le reste [de ce qui n'est pas occupé par la Terre-habitée] est encore plus considérable <2>.

PAGE 113.

* *Voyez* la carte de Strabon.

En place des deux derniers mots, ΤΟ᾿ ΛΟΙΠΟ᾿Ν, Casaubon supposoit que peut-être il faudroit lire Ἢ ΤΟ᾿ ΛΟΙΠΟ´Ν· et nous ne dissimulerons point que, dans notre manuscrit 1395, on lit nettement ΤΟ͂Υ ΛΟΙΠΟ͂Υ· leçon qui donne le même sens que celle de Casaubon. Mais *voyez* ci-dessous, note 2.

<1> *En troisième lieu.* C'est ainsi que nous avons cru pouvoir rendre le mot ΤΡΙ´ΤΟΥ qui a si fort embarrassé tous les interprètes de Strabon, et à la place duquel M. de Bréquigny pensoit pouvoir lire ΤΟΙΟΥ´ΤΟΥ. Il nous a semblé que Strabon distinguoit ici *trois* genres de preuves, servant à démontrer ce qu'il venoit d'avancer (savoir, *que la Terre-habitée* n'occupoit pas la moitié du quadrilatère *dans lequel elle se trouvoit inscrite*) : *Cela est démontré*, nous dit-il, ET PAR *la géométrie*, Ἔκ τε γεωμετρίας ; *et* PAR *l'étendue de la mer*, ΚΑΙ᾿ ['ΕΚ] τοῦ πλάτους τῆς θαλάττης.. ; ET, EN TROISIÈME LIEU, PAR *les dimensions, &c.*, ΚΑΙ᾿ ['ΕΚ] ΤΡΙ´ΤΟΥ, τοῦ μήκους καὶ πλάτους τοῦ μεγίστου, κ. τ. λ.

— Si l'obscurité de ce passage peut permettre une conjecture, je proposerai de lire : « On prouve ce que j'avance, et par la » géométrie, et par cette vaste étendue de » mer qui baigne le continent de toute part, » qui en rétrécit la forme aux deux extrémi- » tés, *qui réduit sa longueur au tiers de la* » *circonférence du parallèle sous lequel il est* » *situé. . . .* »

Alors, cette dernière phrase auroit un sens plus étendu et un rapport plus direct avec les opinions géographiques de Strabon. En effet, selon lui, la longueur du continent pris sous le 36.ᵉ parallèle, depuis le cap Sacré de l'Ibérie jusqu'à *Thinæ*, étoit de 67,500 stades ; et comme il donnoit à la circonférence de l'équateur 252,000 stades, le périmètre du 36.ᵉ parallèle avoit, dans cette hypothèse, 203,872 stades, dont le tiers, 67,957, ne s'éloigne pas des 67,500 stades précédens.

Voyez la figure de l'hémisphère septentrional, tracé suivant le système de Strabon. G.

<2> *Tandis que &c.* Ceci répond à la dernière phrase du texte Grec rapporté ci-dessus (note 4, *pag. 308*). Pour en tirer le sens

Page 113. Ce calcul s'accorde assez avec celui d'Hipparque. Supposant la grandeur du globe terrestre telle qu'Ératosthène la détermine, c'est de cette donnée, nous dit-il, qu'on doit partir pour estimer l'étendue

que notre version exprimé, nous nous sommes permis de lire ἜΧΕΙ, en place d'ἜΧΟΝ, et vers la fin, ΚΑῚ ΠΛΈΟΝ, au lieu de ΠΛΈΟΝ.

La phrase Grecque, telle que l'offrent toutes les éditions et tous les manuscrits, à l'exception d'un seul, nous paroît inexplicable, soit que l'on veuille la comparer avec ce qui précède et ce qui vient après, soit que l'on se borne à la considérer isolément et en elle-même.

En y introduisant, ou la variante proposée par Casaubon, ou la leçon de notre manuscrit 1395, la phrase se trouveroit, il est vrai, avoir en elle-même un sens, puisqu'alors elle signifieroit : *Car l'espace où la chaleur ne permet pas d'habiter, ayant à lui seul 8800 stades de* largeur, *sur une* longueur *de 126,000 stades, moitié de la circonférence entière de l'équateur, doit être plus grand que* LE RESTE. Mais, d'après un pareil énoncé, Strabon se trouveroit avoir fait ici un raisonnement absurde. D'aucune manière notre auteur ne sauroit avoir regardé un parallélogramme auquel il donnoit 8800 stades de largeur sur 126,000 de longueur, comme *plus grand que* LE RESTE; soit que par ce *RESTE*, il eût entendu l'espace occupé par la Terre-habitée, qui, selon lui, avoit 70,000 stades dans sa plus grande *longueur*, et environ 30,000 stades dans sa plus grande *largeur*; soit qu'il eût voulu parler du *RESTE* du quadrilatère, déduction faite de ce que pouvoient y occuper la Terre-habitée et l'espace où la chaleur ne permet pas d'habiter.

— Pour donner une idée de l'espace occupé sur le globe par la Terre-habitée, Strabon trace sur une moitié de l'hémisphère septentrional, les quadrilatères suivans, et il en détermine les mesures au moyen desquelles on peut en calculer les surfaces.

Son premier, son grand quadrilatère, qui renferme les autres, est limité, d'un côté, par la moitié de l'équateur, qui est de 126,000 stades, ou 180°; de l'autre, par un parallèle tracé aux limites septentrionales de la Terre-habitée. La distance de ce parallèle à l'équateur est composée, 1.° de 8800 stades pour la largeur de la zone torride inhabitable; 2.° de *moins* de 30,000 stades, c'est-à-dire, de 29,300 stades, comme le fera voir l'ensemble des mesures que Strabon emploiera dans la suite. Ainsi, la largeur de son grand quadrilatère *a, b, c, d* (Fig. 2) est en tout de 38,100 stades, ou 54° 25′ 42″; et, d'après ces données, on trouve sa surface de 4110 millions de stades en nombres ronds.

Il divise ce grand quadrilatère en deux autres, au moyen du parallèle *e, f*, éloigné de l'équateur de 8800 stades, ou 12° 34′ 17″; dès-lors la surface du quadrilatère *e, f, c, d*, qui représente la partie septentrionale de la zone torride inhabitable, est de 1100 millions de stades, et la surface du quadrilatère *a, b, e, f*, de 3010 millions de stades.

Dans ce dernier quadrilatère, Strabon place la Terre-habitée, terminée à l'est et à l'ouest par deux méridiens *h, k, g, i*, éloignés l'un de l'autre de 70,000 stades, valant 102° 27′ 20″ du parallèle *e, f*, et limitée au nord par un autre parallèle *a, b*, distant de *e, f* de 29,300 stades, ou 41° 51′ 25″. La surface de ce quadrilatère central *g, h, i, k*, ou de la Terre-habitée, est donc de 1714 millions de stades.

Si maintenant on déduit ces 1714 millions de stades des 3010 millions de la surface du quadrilatère *a, b, e, f*, il restera 1296 millions de stades pour la partie *inhabitée* de ce dernier quadrilatère; et ce *reste*, comme le dit Strabon, est plus considérable que les 1100 millions de stades que renferme la zone inhabitable *e, f, c, d*. Il en conclut

PAGE 113.

de la Terre-habitée <1>; vu que, quand il s'agit de marquer les apparences célestes relatives à chaque pays, peu importe d'adopter la mesure de cet ancien, ou les mesures des géographes postérieurs <2>. Or, le cercle de l'équateur étant, selon Ératosthène, de 252,000 stades; le quart de ce même cercle sera de 63,000 stades. Telle sera donc aussi la distance de l'équateur au pôle; elle comprendra quinze des *soixante parties* dans lesquelles on divise le cercle entier de l'équateur <3>. De ces quinze *soixantièmes*, on en compte quatre*, depuis l'équateur jusqu'au tropique d'été, c'est-à-dire, jusqu'au parallèle de Syéné*: car c'est d'après la mesure connue des intervalles célestes, qu'on évalue celle des intervalles terrestres correspondans*; or le tropique d'été doit passer par Syéné, puisque, dans cette ville, au solstice d'été, le gnomon, à midi, ne fait point d'ombre. Quant au méridien de Syéné, il suit à-peu-près la direction du cours du Nil, depuis Méroé <4> jusqu'à Alexandrie, dans un espace d'environ 10,000 stades. Syéné se trouve être située à moitié chemin, et par conséquent à 5000 stades de Méroé <5>.

* *Valant 16,800 stades, ou 24 degrés.*

PAGE 114.

* *Assouan*, dans la haute Ægypte.

* *Voyez ci-dessus, pag. 302 et 304.*

avec raison, que la portion *habitée* du grand quadrilatère *a, b, c, d,* ne formoit pas la moitié de sa surface entière.

Surface de la Terre *habitée g, h, i, k.*	1714.
Reste du quadrilatère *a, b, e, f,* ou portions *inhabitées a, g, e, i,* et *h, b, k, f.*	1296.
Surface de la zone *inhabitable e, f, c, d*.	1100.
Surface du grand quadrilatère *a, b, c, d*.	4110.

C'est la forme sémi-circulaire du quadrilatère *g, h, i, k,* qui le faisoit comparer à une chlamyde étendue ou développée, parce que la courbure du parallèle *g, h,* sembloit présenter l'échancrure de la partie supérieure du manteau qui entoure le cou et les épaules, tandis que la partie inférieure destinée à envelopper tout le corps, augmente d'ampleur depuis le haut jusqu'en bas. G.

<1> *C'est de cette donnée &c.* Littéralement: *C'est de cette grandeur* [totale du globe] *que doit ÊTRE SOUSTRAITE* [celle de] *la Terre-habitée :* Ἐντεῦθεν δεῖν (mis. 1394 δεῖ, et 1408 δὴ) ΠΟΙΕΙ͂ΣΘΑΙ ΤΗ͂Ν τῆς οἰκουμένης ἈΦΑΙ΄ΡΕΣΙΝ.

<2> Strabon rappelle la mesure dont Posidonius avoit parlé, et qui donnoit à la circonférence du globe 180,000 stades. *Voyez* not. 1, *pag. 247,* et not. 1, *pag. 270.* G.

<3> Les Grecs divisoient comme nous le cercle en 360 degrés; mais ils le divisoient aussi en 60 parties seulement: alors chacune d'elles renfermoit 6 degrés ou 4200 stades. — Quinze parties valent 90 degrés. G.

<4> Méroé ou Gerri, autant que sa position m'est connue, ne s'éloigne pas beaucoup du méridien d'Alexandrie; mais Syéné ou Assouan est plus oriental que cette dernière ville de près de 2 degrés. *Voyez* la note 2, *pag. 154,* et la note 1, *pag. 155.* G.

<5> 10,000 stades de 700 font 14° 17′ 9″

PAGE 114. Au sud de Méroé, à une distance d'environ 3000 stades en ligne droite, on ne trouve plus que des pays inhabitables à cause de la chaleur. Ainsi, le parallèle qui borne * ces pays, et qui est le même que celui de la Cinnamomophore *, doit être regardé comme la limite méridionale et le commencement de notre Terre-habitée. Si donc aux 5000 stades qui se comptent depuis Syéné jusqu'à Méroé, nous en ajoutons 3000 pris au sud de Méroé, nous aurons, depuis Syéné jusqu'à l'extrémité sud de la Terre-habitée, en tout, 8000 stades. Mais, de Syéné jusqu'à l'équateur, il y a 16,800 stades; car c'est à quoi se montent les quatre *soixantièmes* dont nous avons parlé *, chaque *soixantième* étant de 4200 stades ‹1›. Donc, à partir de l'équateur, nous aurons, jusqu'aux limites * de la Terre-habitée, 8800 stades, et jusqu'à la ville d'Alexandrie, 21,800 stades ‹2›.

** Au nord.*

** La région où croît la canelle.*

** Voyez ci-dessus, pag. 311.*

** Méridionales.*

D'autre part, tout le monde convient qu'à partir d'Alexandrie, le trajet, d'abord jusqu'à Rhodes, ensuite le long des côtes de la Carie et de l'Ionie jusqu'à la Troade, et de là jusqu'à Byzance et jusqu'à l'embouchure du Borysthène, suit la direction du

pour la différence en latitude entre Méroé et Alexandrie, dans l'opinion de Strabon. Selon les modernes, cette différence est de 14° 11′ 20″.

Les 5000 stades de Méroé à Syéné valent 7° 8′ 34″. Selon les modernes, la différence en latitude entre ces deux villes, n'est que de 6° 50′. G.

‹1› Chaque soixantième de cercle étant de 6 degrés de 700 stades chacun, un soixantième vaut 4200 stades, et quatre soixantièmes 16,800 stades. G.

‹2› Ces 21,800 stades donnent, pour la latitude d'Alexandrie, 31° 8′ 34″. *Elle* est, selon les modernes, de 31° 11′ 20″.

Maintenant on voit que Strabon établissoit les latitudes des lieux précédens, de la manière suivante :

DÉNOMINATION DES LIEUX.	DISTANCE PARTICULIÈRE.	DISTANCE TOTALE.	LATITUDES.
Équateur	0 stades.	0 stades.	0ᵈ 0′ 0″
Limites de la Terre-habitable	8800.	8800.	12. 34. 17.
Méroé	3000.	11800.	16. 51. 25.
Syéné et le tropique	5000.	16800.	24. 0. 0.
Alexandrie	5000	21800.	31. 8. 34.

cours

cours du Nil * <1>. La distance respective de ces lieux étant connue par la navigation, il ne reste qu'à chercher jusqu'où, en suivant toujours la même ligne droite, on trouve encore des pays habitables, et quelles sont, dans cette partie, les bornes *septentrionales* de la Terre-habitée. Au-delà * du Borysthène habitent les Rhoxolans <2> : de tous les Scythes que nous connoissons, ce sont les plus reculés vers le nord; et toutefois sont-ils encore plus méridionaux que les derniers peuples connus au-delà * de la Bretagne <3>. Dès les frontières des Rhoxolans, le climat commence à être inhabitable à cause du froid <4>; les Sauromates <5> placés au-dessus du Palus-Mæotide, et les autres Scythes, jusqu'aux Scythes orientaux <6>, sont plus méridionaux que les Rhoxolans.

PAGE 114.

* C'est-à-dire, *du méridien de Méroé, de Syéné et d'Alexandrie.*

* C'est-à-dire, *au nord de l'embouchure.*

* C'est-à-dire, *au nord.*

Pythéas de Marseille prétend, il est vrai, que la dernière contrée

<1> C'étoit l'opinion d'Ératosthène, d'Hipparque et de Strabon, que Rhodes se trouvoit sous la même longitude qu'Alexandrie, quoiqu'elle en soit à 2° 22′ 45″ vers l'occident.

Les côtes de la Carie, de l'Ionie et de la Troade, s'inclinent encore plus à l'ouest. Byzance est au contraire d'environ trois degrés plus à l'orient que les rivages de la Troade, et l'embouchure du Borysthène est plus à l'est encore de 3° 46′ que Byzance : de sorte que le méridien supposé par les auteurs précédens, est une ligne qui se courbe fortement à quatre endroits différens. G.

<2> Les Rhoxolans habitoient l'Ukraine de nos jours. On croit que c'est du nom de Rhoxolans qu'est venu celui de Russes. G.

<3> Strabon parle ici d'*Ierné* ou l'Irlande, qu'il plaçoit au nord de l'Angleterre, et qu'il croyoit être la dernière terre habitable vers le nord. Il fixoit cette île à 36,700 stades, ou 52° 25′ 42″ de latitude; et c'est la hauteur des parties méridionales de l'Irlande. G.

<4> *Dès les frontières &c.* Le texte est amphibologique : Ἤδη δὲ ΤΑ᾽ ἘΠΕ´ΚΕΙΝΑ διὰ ψῦχος ἀοίκητά ἐστι. D'abord, les mots τὰ ἐπέκεινα peuvent signifier également, *vers, aux environs de là;* ou *au-delà, au-dessus.* Ensuite, tout ce membre de phrase pourroit absolument se rapporter *aux derniers pays connus au nord de la Bretagne.* Peut-être même, si on s'arrêtoit à comparer ce passage avec ce que notre géographe a énoncé précédemment *(page 158)*, seroit-on tenté de préférer le dernier sens que nous venons d'indiquer : mais le sens que nous avons exprimé dans notre version, cadre mieux avec l'ensemble de tout ce que Strabon dit ici, et sur-tout avec ce qu'il dira dans la suite *(lib. VII, pag. 306* du texte Grec*)*, au sujet des Rhoxolans.

Au surplus, quelque interprétation que l'on croie devoir adopter, le fond du raisonnement restera le même.

<5> Les Sauromates, appelés Sarmates dans la suite, occupoient les terres situées au nord de la mer d'Azof, des deux côtés du Don, l'ancien *Tanaïs.* G.

<6> Les Scythes dont il est ici question, habitoient entre le Don et le Wolga. A l'est de ce dernier fleuve, commençoient les Scythes orientaux qui étoient censés occuper tout le nord de l'Asie. G.

PAGE 114.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 155, 156, 157, 158.

au nord de la Bretagne est Thulé *, et que, pour ce pays, le tropique d'été se confond avec le cercle arctique; mais il ne donne à cet égard aucun autre renseignement : il ne dit point si Thulé est une île; il ne dit point si, jusqu'à ce climat, où le tropique d'été sert de cercle arctique ‹1›, le pays continue d'être habitable. Quant à moi, je pense que, dans cette partie, les bornes septentrionales de la Terre-habitée ne sont pas, à beaucoup près, si reculées vers le nord. Les relations modernes ne parlent d'aucun pays plus septentrional qu'Ierné ‹2›, île située au nord, mais proche de la Bretagne *, et où le froid est si rigoureux, qu'à peine est-elle habitée par quelques peuplades absolument sauvages et misérables. C'est donc là, suivant moi, qu'il faut fixer les bornes de la Terre-habitée ‹3›.

PAGE 115.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 155 *et* 195; et ci-dessous, vers la fin de ce 2.ᵉ livre.

Si, d'une part, le parallèle de Byzance étoit à-peu-près le même que celui de Marseille, comme Hipparque le veut, sur la foi de Pythéas * (car, suivant Hipparque, la proportion de l'ombre au gnomon, à Byzance, est la même que Pythéas prétend avoir observée à Marseille ‹4›); et si, de l'autre part, le parallèle du Borysthène étoit éloigné de celui de Byzance d'environ 3800 stades *; il en résulteroit, vu la distance ‹5› qui se trouve entre Marseille et la Bretagne, que ce parallèle du Borysthène devroit traverser toute la Bretagne ‹6›. Mais Pythéas, qui nous

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 157, 158 *et* 187.

* *Différence en latitude, 5° 25′ 45″.*

‹1› Le tropique étant supposé à 24 degrés de l'équateur par Strabon, et vraisemblablement par Pythéas, la latitude de *Thulé* se trouve fixée, d'après l'observation de ce voyageur, au 66.ᵉ degré. C'est la hauteur des parties septentrionales de l'Islande. G.

‹2› L'Irlande. Strabon la croyoit plus septentrionale que la Bretagne. *Voyez* ci-dessus, note 3, *pag. 313*. G.

‹3› Strabon les fixoit à 1400 stades, ou 2° au nord d'*Ierné*. G.

‹4› *Comme Hipparque le veut, sur la foi de Pythéas (car, suivant Hipparque, &c.)* Notre version est exacte : Ὥς φησιν Ἵππαρχος πιστεύσας Πυθέᾳ· φησὶ γὰρ ἐν Βυζαντίῳ τὸν αὐτὸν εἶναι λόγον τοῦ γνώμονος πρὸς τὴν σκιὰν ὃν εἶπεν Πυθέας ἐν Μασσαλίᾳ. Ainsi, ce passage est encore un de ceux qui confirment qu'Hipparque n'avoit point observé lui-même la latitude de Marseille, et que sur ce point il avoit simplement adopté le calcul de Pythéas.

‹5› *Vu la distance.* Nous lisons, comme portent tous nos manuscrits, τοῦ (et non, comme dans l'édition de Casaubon, τὸ) ἀπὸ Μασσαλίας, &c.

‹6› C'est-à-dire que dans l'opinion d'Hipparque, qui plaçoit Marseille et Byzance à 30,142 stades, ou 43° 3′ 38″ de latitude, le parallèle du milieu de la Bretagne se seroit élevé à 33,942 stades, ou 48° 29′ 19″.

en impose si souvent ailleurs, ici nous trompe encore. En effet, on convient assez généralement que la ligne qui, à partir des Colonnes d'Hercule, passe par le détroit de Sicile, par Athènes et par Rhodes, suit un seul et même parallèle ‹1›. On convient aussi que cette ligne, dans l'espace qui s'étend depuis les Colonnes d'Hercule jusqu'au détroit de Sicile, partage la Méditerranée par le milieu * ‹2›. En même temps, les navigateurs estiment que le plus long trajet de la Celtique à la Libye *, c'est-à-dire, la traversée à partir du fond du golfe Galatique *, est de 5000 stades; et que pareillement cette distance forme la plus grande largeur de la Méditerranée. Ainsi, de la ligne [dont nous venons de parler] jusqu'au fond du golfe Galatique, il y aura 2500 stades *; mais, de cette même ligne à Marseille, il devra y avoir un peu moins, puisque Marseille est plus meridionale que le fond du golfe ‹3›. Or, comme de Rhodes à Byzance il y a environ 4900 stades * ‹4›, nécessairement le parallèle de Byzance doit être bien plus septentrional que celui de Marseille ‹5›.

PAGE 115.

* *De sa largeur.*

* *L'Afrique.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 282 et 288;* et ci-dessous, *pag. 336.*

* *Cette distance, au contraire, est de 5325 stades de 700 au degré.*

* *Voyez* note 4, *pag. 288.*

La distance de Marseille jusqu'au parallèle de la Bretagne, peut se rapporter à celle qui se trouve entre Byzance et le Borysthène ‹6›;

Strabon prétendoit que le parallèle du milieu de la Bretagne ne devoit pas être à plus de 32,700 stades, ou 46° 42′ 51″ de l'équateur. *Voyez* la note 3, *pag. 199.* G.

‹1› C'est-à-dire, le parallèle du 36.ᵉ degré de latitude.

Le détroit des Colonnes ou de Gibraltar est à 36 degrés de latitude.

Le détroit de Sicile est à 38° 12′.

Athènes est à 38° 5′;

Le milieu de l'île de Rhodes, à 36° 18′; la ville à 36° 28′ 30″. G.

‹2› Cette opinion de Strabon est une erreur considérable, qui dérange, dans sa carte, le contour de toute cette portion de la Méditerranée, et qui vicie le dessin de toutes les contrées qui l'environnent. G.

‹3› Marseille est d'environ 200 stades plus méridionale que le fond du golfe Celtique.

Strabon ayant établi le parallèle de Rhodes et du détroit à 25,400 stades, ou 36° 17′ 8″ de latitude, concluoit la hauteur de Marseille de 27,700 stades, ou 39° 34′ 17″, quoique cette ville soit à 43° 17′ 45″, et que sa latitude eût été donnée exactement par Pythéas. L'erreur de Strabon tient à celle que j'ai relevée dans la note précédente. G.

‹4› Ces 4900 stades valent sept degrés. La différence en latitude entre Rhodes et Byzance n'est que de 4° 32′ 54″. G.

‹5› C'est au contraire Marseille qui est de 2° 16′ 21″ plus septentrionale que Byzance; et Strabon se trompe pour avoir cru que le parallèle du détroit passoit au milieu de cette portion de la Méditerranée. G.

‹6› C'est-à-dire, à 3800 stades, ou 5°

PAGE 115. mais, de la Bretagne jusqu'à l'île d'Ierné, on ignore, jusqu'à cette heure, quel est précisément l'intervalle ‹1›; et si, au-dessus d'Ierné, il se trouve encore des terres habitables, il ne faut point, comme nous l'avons dit, nous en occuper ‹2›. Pour notre objet ‹3›, il suffit de suivre ici le principe d'après lequel nous avons marqué les bornes *méridionales* de la Terre-habitée. Nous avons trouvé convenable de les fixer à 3000 stades au sud de Méroé *; non que cette limite puisse être donnée comme absolument précise, mais parce qu'elle doit être à-peu-près telle ‹4› : par la même raison, nous ne reculerons pas les bornes *septentrionales* au-delà de 3000, ou, tout au plus, de 4000 stades au nord de la

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 155, 188, 190, 194, 312.*

25′ 43″, comme on vient de le voir. Strabon plaçant Marseille beaucoup trop au midi, descendoit aussi beaucoup trop toute l'Angleterre. Il en suppose ici les parties méridionales à 45° de latitude, quoiqu'elles soient par 51°. G.

‹1› *Mais, de la Bretagne &c.* Le texte porte : Τὸ δ' ἐκεῖθεν ἐπὶ τὴν Ἰέρνην, οὐκέτι γνώριμον πόσον ἄν τις θείη. Notre version offre le sens que tous les interprètes, et M. de Bréquigny lui-même, ont donné à ce passage. Toutefois il nous reste quelques doutes. Strabon a-t-il donc pu articuler que, de son temps, personne ne savoit au juste quelle étoit la distance du parallèle de la Bretagne à l'*île d'Ierné!* Sans doute, au livre IV, *page 201*, il avoue que l'île d'Ierné lui est presque inconnue; mais enfin il en détermine d'une manière assez précise la latitude. En examinant ici la phrase Grecque avec attention, peut-être trouveroit-on qu'elle est susceptible de signifier : *Mais, à partir de là, jusqu'à l'île d'Ierné, on ne sauroit dire que ce soit encore un pays tant soit peu connu.*

— Aux *pages 72 et 74* du texte Grec, Strabon fixe la hauteur d'Ierné à 5000 stades au nord des parties septentrionales de la Gaule; et à la *page 75*, il fixe les parties septentrionales de la Bretagne à 2500 stades au nord de celles de la Gaule : d'où il résulte que de la Bretagne à Ierné, il supposoit 2500 stades. G.

‹2› *Il ne faut point, comme &c.* Le texte porte : Οὐδὲν δεῖ τοῖς ἐπάνω λεχθεῖσι φροντίζειν.

La version Latine adoptée par Xylander est ainsi conçue : *Nihil enim attinet hoc ad ea quæ supra diximus ;* interprétation à laquelle le texte Grec ne sauroit se prêter, si on ne le suppose altéré. M. de Siebenkees a traduit : *Nihil attinet requirere, ut ex supra dictis patet;* et cela n'est pas encore textuel. Nous pensons que la véritable version littérale en latin pourroit être : *Nullomodo curæ esse debet illis, quos supra diximus ;* et que, par ces mots, *illis quos supra diximus,* Strabon entend le géographe et ses disciples, dont il a parlé plus haut. *Voyez* ci-dessus, *pag. 28, 29, 298, 299, 306.*

‹3› *Pour notre objet &c.* Littéralement : *Pour la science ;* Πρὸς τὴν ἐπιστήμην. On verra dans le livre IV, *page 200* du texte Grec, ce que Strabon dit à ce sujet.

‹4› Strabon imaginant que les choses devoient être telles qu'il le disoit, concluoit qu'elles ne pouvoient pas exister autrement. On reconnoît à cette phrase l'esprit de système qui dominoit les Grecs. Les découvertes postérieures ont fait voir que l'homme pouvoit habiter tous les climats et braver toutes les intempéries. G.

Bretagne ‹1›. Quel avantage trouveroit l'homme d'état à connoître en détail les pays plus reculés, et les peuples qui les habitent; sur-tout si ce sont des îles dont les habitans, n'ayant avec nous aucun commerce, ne sauroient ni nous nuire ni nous servir? Les Romains pouvoient conquérir la Bretagne; mais ils n'ont pas daigné s'en emparer ‹2›. Ils ont senti qu'ils n'avoient rien à craindre en y laissant libres des peuples trop foibles pour venir jamais les attaquer, de même qu'ils ne pouvoient rien gagner en les soumettant; et [quant à ce dernier point] on estime aujourd'hui que ce que les Bretons payent de droits sur nos marchandises, s'élève au-dessus de ce que rapporteroit un tribut annuel, déduction faite de la solde des troupes nécessaires pour garder l'île et y lever les impôts *: à bien plus forte raison ‹3›, n'y auroit-il aucun profit à tirer des îles voisines [de la Bretagne].

PAGE 115.

PAGE 116.

* Voyez Strabon, liv. IV, pag. 200.

‹1› Voici les latitudes qui résultent de la discussion de Strabon :

On a vu dans la note 2, *p. 312*, que de l'équateur à Alexandrie, il comptoit	21,800 st.	31°	8′	34″
D'Alexandrie à Rhodes, il comptera dans l'instant, 3600 stades	25,400.	36.	17.	8.
Du parallèle de Rhodes à Marseille, 2300 stades environ	27,700.	39.	34.	17.
Du parallèle de Rhodes au fond du golfe Celtique, 2500 stades	27,900.	39.	51.	25.
De Marseille à l'extrémité septentrionale de la Gaule, ou à l'extrémité méridionale de la Bretagne, 3800 stades	31,500.	45.	0.	0.
De Marseille au milieu de la Bretagne, 5000 stades [1]	32,700.	46.	42.	51.
De l'extrémité septentrionale de la Gaule au parallèle de l'extrémité septentrionale de la Bretagne, 2500 stades [2]	34,000.	48.	34.	17.
De l'extrémité septentrionale de la Gaule à Ierné, 5000 stades [3]	36,500.	52.	8.	34.
De l'extrémité septentrionale de la Bretagne aux limites de la Terre-habitable, 4000 stades	38,000.	54.	17.	9.

On peut voir, pour plus de détails, pour plus d'exactitude, et pour d'autres latitudes intermédiaires, ma *Géographie des Grecs analysée.* G.

‹2› Sous Auguste et sous Tibère, c'est-à-dire, vers le temps de Strabon, les Romains n'entreprirent aucune expédition en Angleterre : mais on sait que Jules Cæsar avoit soumis auparavant une portion de cette île; que Caligula, successeur de Tibère, eut le projet de s'en emparer; que Claude y remporta des victoires considérables; que Vespasien la fit reconnoître toute entière par Agricola, et qu'Hadrien et Septime-Sévère achevèrent de la conquérir aux Romains, à l'exception de l'Écosse. G.

‹3› *A bien plus forte raison &c.* Nous avons lu dans le texte : Πολὺ δ' ἂν ἜΤΙ ΓΈΝΟΙΤΟ (au lieu de ἘΠΙΓΈΝΟΙΤΟ), τὸ ἄχρηστον κ. τ. λ.

[1] Lib. I, pag. 63. — [2] Lib. II, pag. 75. — [3] Lib. II, pag. 72, 74.

PAGE 116. Si donc, à la distance de Rhodes au Borysthène, nous ajoutons 4000 stades en tirant vers le nord, nous aurons pour somme totale 12,700 stades; et comme, de Rhodes aux bornes méridionales de la Terre-habitée, il y a 16,600 stades, la *largeur* de la Terre-habitée, du nord au sud, ne sera pas en tout de 30,000 stades ‹1›.

On lui en donne 70,000 de *longueur*, pris de l'ouest à l'est, c'est-à-dire, depuis l'extrémité de l'Ibérie jusqu'à celle de l'Inde, et mesurés partie à travers la mer, partie sur terre.

Que cette *longueur* se trouve comprise dans le quadrilatère dont nous avons parlé, cela est prouvé par la proportion qui se trouve entre la circonférence des parallèles et celle de l'équateur. Ainsi la *longueur* de la Terre-habitée est plus que double de sa *largeur* ‹2›.

Nous disons que sa figure ressemble à une *chlamyde* *; parce qu'effectivement, lorsqu'on la parcourt en détail, on trouve que sa *largeur* se rétrécit beaucoup vers ses extrémités, sur-tout dans la partie occidentale.

* *Voyez* la note 2, *pag. 308 et 309*; et la note 1, *pag. 326*.

§. IV. Manière de tracer une carte de la Terre-habitée, sur un globe ou sur une surface plane.

JUSQU'À présent ‹3›, ce que nous avons dit sur la manière de

‹1› Elle sera de 29,300 stades.

De Rhodes à Byzance, Strabon vient de compter..........	4900 stades.
De Byzance au Borysthène..........	3800.
	8700.
Du Borysthène aux limites septentrionales de la Terre-habitable.......	4000.
	12,700.
De Rhodes aux limites méridionales de la Terre-habitable............	16,600.
	29,300.

Rhodes étant fixée par cet auteur à..........	25,400 st. ou	36° 17′ 8″
On voit qu'il plaçoit Byzance à..........	30,300.	43. 17. 8.
L'embouchure du Borysthène à..........	34,100.	48. 42. 51.
Les limites de la Terre-habitable à..........	38,100.	54. 25. 42.

Voyez la note 1, *pag. 317*, où les limites se trouvent à 100 stades moins au nord. G.

‹2› Les 29,300 stades de 700 au degré, que Strabon donnoit à la largeur de la Terre-habitée, valoient 41° 51′ 26″ d'un grand cercle; et les 70,000 stades de sa plus grande longueur, représentoient 100° pareils. Ainsi, dans son opinion, la longueur du continent étoit de plus du double de sa largeur. G.

‹3› *Jusqu'à présent, ce que nous avons dit &c.* Littéralement : *Jusqu'à présent nous avons tracé sur une surface sphérique le lieu*

tracer l'espace, c'est-à-dire, le *quadrilatère,* dans lequel la Terre-habitée devoit être placée, suppose que nous nous servions d'un globe. Et véritablement, pour approcher ‹1› le plus près possible de la réalité par une imitation artificielle, c'est par un globe du genre de celui de Cratès ‹2› qu'il faut représenter la Terre, afin de tracer ensuite sur ce globe le quadrilatère qui renfermera le dessin de la Terre-habitée. On conçoit que ce globe doit être grand, si on veut que, dans la foible portion qui se prendra sur sa surface, les différens pays de la Terre-habitée soient assez nettement marqués pour que l'œil puisse les distinguer. Sans doute, celui qui pourra se procurer un globe suffisant pour cet objet, aura un grand avantage : mais aucun globe ne suffira, s'il n'a au moins ‹3› dix pieds de diamètre ‹4›. PAGE 116.

Quiconque n'aura point la faculté de faire construire un globe de cette grandeur, ou à-peu-près, doit se contenter de tracer sa carte géographique sur une surface plane, de sept pieds au moins ‹5›.

dans lequel nous venons de placer la Terre-habitée : Νυνὶ μὲν οὖν ἐπιγεγράφαμεν ἐπὶ σφαιρικῆς ἐπιφανείας ΤΟ' ΧΩΡΙ'ΟΝ, ἐν ᾧ φαμὲν ἱδρῦσθαι τὴν οἰκουμένην.

‹1› *Pour approcher &c.* Le texte porte: Τὸν ἐγγυτάτω διὰ τῶν ΧΕΙΡΟΚΜΗ'ΤΩΝ Ο'ΙΚΗΜΑ'ΤΩΝ μιμούμενον τὴν ἀλήθειαν, κ. τ. λ. Quelques manuscrits, entre autres notre manuscrit 1394, portent ΧΕΙΡΟΤΜΗ'ΤΩΝ. Le mot Ο'ΙΚΗΜΑ'ΤΩΝ doit être une leçon corrompue. M. Tyrwhitt proposoit de lire Ο'ΙΚΟΔΟΜΗΜΑ'ΤΩΝ, ou 'ΟΡΓΑ'ΝΩΝ : peut-être la véritable leçon devroit-elle être ΣΧΗΜΑ'ΤΩΝ.

‹2› Vraisemblablement il s'agit ici du grammairien Cratès, qui avoit donné des commentaires sur les poëmes d'Homère, et dont Strabon, dans son premier livre (voyez *pag. 8, 11, 63 et suivantes, et pag. 274, 275*) a discuté les opinions sur quelques points de la géographie de ce poëte. Peut-être Cratès, qui s'étoit appliqué particulièrement à éclaircir la partie géographique de l'Odyssée, avoit-il fait construire, pour son étude, un globe d'une grandeur remarquable, et qui, par cette raison, avoit été conservé avec soin.

‹3› *S'il n'a au moins &c.* Nous lisons, comme les manuscrits de Bembe et ceux du Vatican le portent, μὴ μεῖω, au lieu de μείζω, ou de μείζων, ou de μὴ μείζονα, toutes variantes corrompues, qui se trouvent dans divers manuscrits, dans différentes éditions, et dans l'Épitome.

‹4› Si l'on suppose qu'il soit ici question du pied Grec olympique, d'environ onze pouces quatre lignes quatre cinquièmes du pied de roi, les dix pieds dont parle Strabon se réduisent à neuf pieds et demi de la mesure française. Les globes de Coronelli, que Louis XIV avoit fait placer à Marly en 1704, et que l'on voit maintenant dans les salles de la Bibliothèque nationale, ont douze pieds de diamètre, et par conséquent trente-sept pieds huit pouces et demi de circonférence. Ce sont, je crois, les plus grands qui existent. G.

‹5› Pour que, dans cette carte, les objets

Page 116. Peu importera qu'à la place des cercles parallèles à l'équateur et des méridiens [courbes], au moyen desquels on marque les climats, la direction des vents et les autres différences, ainsi que les positions respectives des parties de la Terre, soit entre elles, soit par rapport aux apparences célestes, nous tracions des lignes droites, les unes parallèles, les autres perpendiculaires à l'équateur; Page 117. l'imagination se figure aisément l'effet que feroient sur une surface circulaire et sphérique le dessin et l'étendue qu'on offre à l'œil sur une surface plane ‹1› : et ce que nous venons de dire pour les cercles droits, nous le disons également pour les cercles obliques. Sur le globe, il est vrai, les méridiens de chaque pays passant tous par le pôle, tendent tous à se réunir en un seul point * ‹2›; toutefois,

* C'est-à-dire *sont convergens.*

fussent représentés de la même grandeur que sur le globe de dix pieds, il faudroit qu'elle eût huit pieds un tiers. G.

‹1› Pour peu que l'on veuille mettre d'exactitude dans une carte, il n'est pas du tout indifférent de tracer les parallèles et les méridiens en lignes droites, ou de courber seulement les méridiens : ces sortes de projections altèrent la forme des contrées à mesure qu'elles embrassent plus d'étendue; et à l'aspect d'une carte semblable, il n'est pas aussi facile que le dit Strabon, de se représenter ce que peuvent devenir les mêmes objets, tracés sur une surface convexe et sphérique.

Comme les anciens ne connoissoient, avec un peu d'exactitude, que les contours de la Méditerranée et ceux du Pont-Euxin, renfermés dans une zone de 18 à 20 degrés de latitude, et que d'ailleurs ils ne visoient pas toujours à une précision rigoureuse, ils se sont contentés long-temps de projeter en lignes droites les parallèles et les méridiens de leurs cartes, en observant seulement de donner à l'intervalle des méridiens, sous le trente-sixième parallèle, la proportion qu'exigeoit la diminution des degrés de longitude. Par ce moyen, ils évitoient les principaux inconvéniens de la carte plate; et cette méthode a existé jusqu'au temps de Ptolémée.

Mais Strabon paroît avoir négligé la règle précédente. Comme il n'a jamais pensé à graduer sa carte, et que je doute même qu'il ait jamais essayé de tracer son système, il est vraisemblable qu'il s'est contenté d'une simple approximation dans l'arrangement de ses distances, en les soumettant à deux lignes qui se coupoient à angles droits, dont l'une étoit le parallèle de Rhodes, l'autre le méridien de cette île, et qu'il aura cru pouvoir abandonner toutes les autres précautions. G.

‹2› *Sur le globe, il est vrai, &c.* La phrase Grecque paroît incomplète, et ce passage doit avoir subi quelque altération. Dans le texte ordinaire on lit : Εἰ δ' οἱ μεσημβρινοὶ οἱ παρ' ἑκάστοις διὰ τοῦ πόλου γραφόμενοι πάντες συννεύουσιν ἐν τῇ σφαίρᾳ πρὸς ἓν σημεῖον, ἈΛΛ' ἐν τῷ ἐπιπέδῳ γε οὐ διοίσει πίνακι τὰς εὐθείας ΜΙΚΡΟ'Ν συννευούσας ποιεῖν ΚΩ͂ΝΟΝ τὰς μεσημβρινάς. Nos mss. 1393, 1394 et 1408 présentent deux variantes; ils portent : Εἰ δ' οἱ μεσημβρινοὶ οἱ παρ' ἑκάστοις διὰ τοῦ πόλου γραφόμενοι πάντες συννεύουσιν ἐν τῇ σφαίρᾳ πρὸς ἓν σημεῖον, ἈΛΛ' ἐν τῷ ἐπιπέδῳ γε οὐ διοίσει πίνακι τὰς εὐθείας ΜΙΚΡΑ'Σ συννευούσας ποιεῖν ΜΟ'ΝΟΝ τὰς μεσημβρινάς.

De ces deux variantes, toute fautive que paroisse la première, ΜΙΚΡΑ'Σ, on pourroit

sur la carte plane, il n'y auroit aucun avantage à ce que les lignes droites qui les remplaceront, fussent un peu *convergentes* et formassent des espèces de cônes : la nécessité d'une pareille précaution se feroit rarement reconnoître; et [sur le globe lui-même] la *convergence* de ces méridiens, qui, transportés sur la carte plate, y forment des lignes droites, n'est pas, à beaucoup près, aussi sensible que leur *courbure circulaire* ‹1›. Page 117.

induire que peut-être Strabon, n'ayant point ici parlé de *cône*, s'étoit borné à dire : *Il suffira, sur la carte plane, que les lignes droites représentant les méridiens, soient* simplement un peu *convergentes.*

‹1› *La nécessité d'une pareille précaution &c.* Le texte porte : ΟΥ̓ΔῈ ΓᾺΡ πολλαχοῦ τοῦτ' ἀναγκαῖον· ΟΥ̓Δ' ἐκφανής ἐστιν, ὭΣΠΕΡ ἡ ΠΕΡΙΦΈΡΕΙΑ, ΟὝΤΩ ΚΑῚ ἡ ΣΥΝΝΕΎΣΙΣ μεταφερομένων τῶν γραμμάτων εἰς τὸν πίνακα τὸν ἐπίπεδον καὶ γραφομένων εὐθειῶν.

Si on nous demande d'interpréter littéralement ce passage, notre version va paroître une énigme, puisque nous ne saurions le rendre que de la manière suivante : *CAR cela* (c'est-à-dire, *la précaution de rendre, sur la carte plate, les méridiens tant soit peu convergens*) *N'EST PAS souvent nécessaire; ET la CONVERGENCE* (συννεύσις) *des lignes que l'on transporte sur la carte plate et que l'on trace droites, N'EST PAS AUSSI FRAPPANTE* (ou *MANIFESTE*, ou *ÉVIDENTE*, ἐκφανής) *QUE leur COURBURE-CIRCULAIRE* (ou, s'il étoit possible de s'exprimer ainsi, *leur CIRCULARITÉ*).

Après avoir long-temps et péniblement médité sur cette phrase, l'une des plus obscures peut-être de tout l'ouvrage de Strabon, et dans laquelle l'uniformité constante de tous les manuscrits semble défendre de changer ou de bouleverser le texte, voici l'idée que nous croyons pouvoir prêter à notre géographe.

Les méridiens, tracés sur un globe, se montrent à notre œil sous un double rapport : 1.° ils ont tous une *COURBURE-CIRCULAIRE*, περιφέρειαν; c'est-à-dire *qu'ils forment chacun un CERCLE ENTIER;* 2.° tous ces méridiens sont autant de *lignes CONVERGENTES*, συννεύουσι; c'est-à-dire *qu'elles tendent toutes à se réunir en un seul point.* « De ces » deux choses [aura voulu dire Strabon], la » première, lorsque nous considérons un » globe, s'aperçoit en un clin-d'œil; nous » reconnoissons sur-le-champ que chacun des » méridiens doit former un cercle entier; » leur *courbure circulaire*, ἡ περιφέρεια, *est évi-* » *dente*, ἐκφανής ἐστι : mais on ne s'aperçoit pas » aussi promptement, on ne reconnoît pas » avec la même facilité que, de plus, ces mé- » ridiens tendent à se réunir tous en un seul » et même point (qui est le pôle); ainsi *leur* » *convergence n'est pas également évidente*, » ἡ συννεύσις οὐκ ἐστιν ΟὙΤΩ ἐκφανής. » Véritablement, si on réfléchit que le globe dont, suivant nous, il seroit ici question, devoit avoir au moins 28 pieds et demi de circonférence, et que Strabon n'y auroit peut-être pas tracé plus de vingt méridiens, prolongés tout au plus depuis l'équateur jusqu'au cinquante-sixième parallèle, on pourra concevoir comment Strabon auroit énoncé que, sur un pareil globe, la *convergence*, ἡ συννεύσις, des méridiens, ne frappoit pas l'œil, *comme* [c'est-à-dire, *autant que*] *leur courbure circulaire*, οὐκ ἐκφανής ἐστιν, ὥσπερ ἡ περιφέρεια.

Malgré nous, mais sans rougir, nous laissons à de plus habiles interprètes le mérite de mieux saisir et d'exprimer nettement la pensée de l'auteur.

Page 117. Dans tout ce que nous dirons par la suite, nous supposerons la carte tracée sur une surface plane.

§. v. Voyages de Strabon.

Notre description des terres et des mers sera faite, partie d'après ce que nous-mêmes avons observé dans les diverses contrées que nous avons parcourues, partie d'après les récits ou les mémoires des voyageurs. Quant à nous, nous avons voyagé, vers le couchant, depuis l'Arménie jusqu'à cette portion de la Tyrrhénie * qui est en face de la Sardaigne; et vers le midi, depuis le Pont-Euxin jusqu'aux frontières de l'Æthiopie ‹1›. De tous ceux qui ont écrit sur la géographie, il n'en est point qui aient connu par eux-mêmes beaucoup plus de pays que je ne viens d'en marquer. Quelques-uns peuvent avoir été plus loin que nous vers l'occident, mais ils ont été moins loin vers l'orient; d'autres, au contraire, se seront avancés davantage du côté de l'orient, mais pas autant du côté de l'occident: et il en est de même relativement au nord ou au midi. Au reste (on peut le dire pour eux comme pour nous), le plus souvent c'est d'après le rapport d'autrui que nous avons dû combiner la figure, la grandeur et les autres propriétés de chaque pays, pour en composer le tableau; de la même manière que l'esprit se forme des idées intellectuelles d'après le rapport des sens. La figure d'une pomme, sa couleur, sa grosseur, son odeur, sa consistance, sa saveur, ce sont les sens qui les annoncent; et de là l'esprit se forme l'idée de la pomme. De même, lorsqu'il s'agit de grandes masses, notre vue ne peut qu'en saisir successivement les parties; mais, d'après le rapport de ce sens, l'esprit en conçoit l'ensemble. C'est ainsi que l'homme soigneux de s'instruire, ajoutant foi, comme à ses propres sens, au témoignage des voyageurs qui ont vu et parcouru telle ou telle portion de la Terre, et réunissant leurs relations, se trouve en état de présenter sous un seul point de vue, l'ensemble de toute la Terre-

* La Toscane.

‹1› Strabon étoit d'Amasée, ville du Pont, et voisine du Pont-Euxin.

Il fit le voyage d'Ægypte, et pénétra jusqu'à *Philes*, à cent stades au-dessus de Syéné. C'est là que commençoit l'Æthiopie, située au-dessus de l'Ægypte. G.

habitée. Aux armées, les généraux ne sauroient se trouver eux-mêmes par-tout, et cependant ce sont eux qui font tout : mais ils doivent à d'autres la plus grande partie de leurs succès ; car, forcés de se fier à des rapports, c'est d'après ce qui leur est dit qu'ils donnent les ordres convenables. Établir que, pour savoir, il faut avoir vu, c'est annuller les jugemens de l'ouie ‹1›, qui toutefois sert plus à nos connoissances que la vue.

Page 117.

Aujourd'hui on est plus instruit qu'on ne l'étoit jadis, principalement ‹2› sur ce qui concerne les Bretons *, les Germains **, les habitans des deux rives de l'Ister *, les Gètes, les Tyrigètes, les Bastarnes ‹3›, et les peuples voisins du Caucase, tels que les Albanes ‹4› et les Ibères *. Nous avons aussi de meilleurs renseignemens sur la Bactriane * et l'Hyrcanie **; grâces aux auteurs qui, comme Apollodore d'Artémite ‹5›, ayant composé des Mémoires *sur les Parthes*, ont déterminé la position de ces deux pays avec plus d'exactitude que beaucoup d'autres géographes ‹6›. Il en est de même de l'Arabie-Heureuse et de l'Inde ; nous connoissons ces contrées beaucoup mieux que nos devanciers ne les connurent : c'est le fruit, tant de l'expédition faite récemment par les Romains * dans l'Arabie-Heureuse, sous la conduite d'Ælius Gallus, mon camarade

* *Les Anglois.*
** *Les Allemands.*
* *Le Danube.*
Page 118.
* *Les Géorgiens.*
* *Le pays de Balk.*
** *Le Corcan.*
* L'an de Rome 730, et 24 ans avant l'ère Chrétienne. *Dio Cass. lib. LIII, §. 29.*

‹1› *Les jugemens &c.* Nous hasardons cette expression ; le texte dit : Τὸ τῆς ἀκοῆς κριτήριον.

‹2› *Aujourd'hui &c.* Μάλιστα δ' οἱ νῦν ἔχοιεν ἄμεινον ἄν τι λέγειν. Nous interprétons cette phrase dans le sens le plus naturel ; mais elle pourroit absolument signifier : *Sur-tout, aujourd'hui, on peut nous faire de meilleurs rapports [que par le passé] &c.*

‹3› Les Gètes occupoient une partie de la Moldavie de nos jours ; les Tyrigètes sont les Gètes qui habitoient sur les bords du *Tyras*, aujourd'hui le Dniester. Les Bastarnes étoient dans les provinces méridionales et orientales de la Pologne moderne. G.

‹4› Ils occupoient le Shirvan, sur les bords de la mer Caspienne. G.

‹5› *Apollodore d'Artémite.* Comme il y avoit beaucoup d'auteurs de ce nom, notre géographe distingue ici par le nom de sa patrie celui dont on veut parler.

Quant à la ville d'*Artémite*, où cet Apollodore avoit pris naissance, on peut croire que c'étoit celle qui, du temps de Strabon *(voyez lib. XVI, pag. 744)*, étoit soumise aux Parthes : il dit qu'elle étoit située à 500 stades au levant de Séleucie (aujourd'hui *Al Modain*) ; et on sait d'ailleurs qu'elle étoit bâtie sur le bord du fleuve appelé par les auteurs Grecs et Latins, tantôt *Silla*, tantôt *Délas*, et que les Arabes nomment *Diala*. Dans l'Histoire Byzantine, cette ville d'Artémite se trouve quelquefois appelée *Dastagerda*, nom qui se reconnoît dans celui de *Dascara el Mélik*, qu'elle conserve encore.

‹6› *Que beaucoup d'autres &c.* Nous lisons πολλῶν ἄλλων, au lieu de πολλῶν.

PAGE 118.

et mon ami, que des entreprises des négocians d'Alexandrie, qui maintenant naviguent avec des flottes considérables ‹1›, par le Nil et le golfe Arabique, jusque dans l'Inde ‹2›. Ayant été rejoindre Gallus, lorsqu'il commandoit en Ægypte, je remontai le Nil avec lui jusqu'à Syéné * et aux frontières de l'Æthiopie **. Dans ce voyage, j'eus occasion de m'assurer qu'il partoit ordinairement de Myos-Hormos ‹3› pour l'Inde, environ cent vingt navires, tandis qu'auparavant, sous les Ptolémées ‹4›, il n'y avoit que peu de gens qui entreprissent de naviguer jusque dans ce pays, et d'y commercer.

* *Assouan.*

** Jusqu'à *Philes.* Voyez ci-dessus, *pag. 322*, not. 1.

§. VI.

Description sommaire et générale de la Terre-habitée.

CE qu'il faut faire d'abord, ce qui importe le plus, soit pour l'instruction *, soit pour l'usage habituel (j'entends, de l'homme du monde), c'est de tracer aussi nettement que l'étendue de la carte le permet, la *figure* et la *grandeur* des pays qui doivent y être représentés, afin de montrer tout-à-la-fois, sous l'un et l'autre rapport, en quelle proportion ils se trouvent avec le reste de la Terre ; car tel est proprement l'office du géographe. Chercher à donner une idée exacte de toutes les autres portions du globe, ou même simplement de la totalité de cette *vertèbre*, ou zone *, dont nous avons parlé *, cela est du ressort d'une autre science ‹5› ; comme aussi d'examiner si la *vertèbre* est habitée dans l'autre quadrilatère, comme elle l'est dans celui où nous sommes *. En effet,

* Littéralement, *pour la science*, πρὸς ἐπιστήμην. *Voyez* ci-dessus, *pag. 316*, note 3.

* C'est-à-dire, *la zone tempérée septentrionale.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 307.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 18.*

‹1› *Avec des flottes &c.* Nous lisons avec M. Tyrwhitt, στόλοις, au lieu de στόλος.

‹2› C'est-à-dire que, d'Alexandrie, les marchandises remontoient le Nil jusqu'à *Cœnepolis*, aujourd'hui Kéné, ou jusqu'à *Coptos*, maintenant Keft ; de ces villes on les transportoit à dos de chameau jusque sur les bords du golfe Arabique, où on les embarquoit pour l'Inde. G.

‹3› *Myos-Hormos*, ou le port de la Souris, est le vieux Kossir. *Voyez* mes *Recherches sur le golfe Arabique*, pag. 188—192. G.

‹4› *Sous les Ptolémées.* Nous lisons avec tous nos manuscrits : 'ΕΠΙ` τῶν Πτολεμαικῶν βασιλέων. Mais il ne faut pas dissimuler que les meilleures éditions portent, 'ΕΚ τῶν, &c. — Vraisemblablement Strabon ici veut parler de ce qui se passoit sous les derniers rois de cette race, 50 ou 60 ans avant l'ère Chrétienne.

‹5› *Chercher à donner &c.* Le texte porte : Τὸ δὲ καὶ περὶ ὅλης ἀκριβολογεῖσθαι τῆς γῆς, καὶ περὶ ΣΠΟΝΔΥ´ΛΟΥ παντὸς ἧς ΛΕ´ΓΩΜΕΝ (manuscrits 1394, 1408, ΛΕ´ΓΟΜΕΝ) ζωνῆς, ἄλλης πρὸς ἐπιστήμης ἐστιν. D'après la variante fournie par nos manuscrits, nous avons cru devoir lire ἐλέγομεν, et nous rapportons ce verbe à ce qui a été dit plus haut, *page 307.*

supposé, ce qui est assez probable, qu'elle le soit, ce ne sauroit être par les peuples de même origine que nous : dès-lors cette Terre-habitée doit être censée différente de la nôtre ; et c'est la nôtre seule que nous avons à décrire *.

PAGE 118.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 306.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 308 et 318.*

* *Voyez* les Fig. 1 et 2.

Nous avons dit * que sa *figure* étoit celle d'une espèce de *chlamyde.* La mesure * de sa plus grande *largeur* se prend sur une ligne menée le long du Nil ‹1›, depuis le parallèle de la Cinnamomophore et de l'île des *Bannis Ægyptiens* jusqu'à celui d'Ierné ‹2›. Sa *longueur* se prend sur une autre ligne, laquelle, coupant la première à angles droits ‹3›, passe de l'ouest à l'est, par les Colonnes d'Hercule, par le détroit de Sicile, par Rhodes, par le golfe d'Issus, et, après avoir longé cette chaîne des montagnes du Taurus, qui sert comme de ceinture à l'Asie, aboutit à la mer Orientale ‹4›, entre l'Inde et le pays des Scythes situés au-delà [de la Bactriane] ‹5›. Ainsi, l'on doit se représenter un parallélogramme, dans lequel cette espèce de *chlamyde* sera dessinée, de manière que la plus grande *longueur* de chacune des deux figures réponde et

‹1› *Le long du Nil.* C'est-à-dire : *D'abord le long du Nil, et ensuite dans la direction du cours de ce fleuve.*

‹2› C'est-à-dire, depuis le parallèle de 12° 34′ 17″, jusqu'à celui de 52° 8′ 34″. *Voyez* les notes 2, *pag. 312 ;* 1, *pag. 317.*

J'ai dit que la Cinnamomophore étoit le pays qui produisoit la canelle, qu'*Ierné* étoit l'Irlande, et que j'ignorois l'emplacement de l'île des Exilés. *Voyez* la note 3, *pag. 155.* G.

‹3› C'est à Rhodes que ces deux lignes se coupoient : l'une étoit le méridien de cette ville ; l'autre en étoit le parallèle, et formoit le *diaphragme* dont j'ai souvent parlé. Ces deux lignes servent de base à la construction de la carte de Strabon. G.

‹4› *Aboutit à la mer Orientale.* C'est le sens que présente le texte ordinaire, καὶ καταστρέφουσα κ. τ. λ. Mais nous ne devons pas dissimuler que nos manuscrits 1393, 1394 et 1408, portent καὶ καταστρέφοντα κ. τ. λ. En adoptant cette leçon, qui ne manque pas de probabilité, nous eussions dû dire, *chaîne qui aboutit à la mer Orientale, &c.*

‹5› *Et le pays des Scythes situés au-delà [de la Bactriane].* Lorsque Strabon dit ici : Καὶ τῶν ὙΠΈΡ τῆς Βακτριανῆς Σκυθῶν, nous croyons qu'il faut entendre ceux des Scythes que notre géographe plaçoit *à l'est* de la Bactriane, mais non ceux qui étoient *au nord* de ce pays : en effet, la chaîne du Taurus ne passoit pas au nord de la Bactriane ; mais elle se bornoit au sud.

— Les Colonnes sont au détroit de Gibraltar. — Le golfe d'*Issus* est celui de l'Aïas. — Le *Taurus* est la grande chaîne de montagnes qui s'étend depuis les côtes occidentales de l'Asie mineure jusqu'au-delà de l'embouchure du Gange. — La mer Orientale de Strabon n'est point la mer de la Chine, mais le golfe de Bengale. *Voyez* la note 3, *pag. 178.* — Les Scythes sont les Tartares. — La Bactriane est le pays de Balk. G.

PAGE 118. soit égale ‹1› à la plus grande *longueur* de l'autre, et qu'il en soit de même pour leur plus grande *largeur* respective.

La Terre-habitée sera donc représentée par cette espèce de *chlamyde*. Nous répétons * que sa *largeur* se détermine par les parallèles qui, de chaque côté, séparent les pays habitables d'avec ceux qui ne le sont pas. Ces parallèles sont, du côté du nord, celui qui passe par Ierné ‹2›, et, du côté de la zone torride, celui qui passe par la Cinnamomophore. Ces deux lignes, prolongées jusqu'aux extrémités de la Terre-habitée, tant au levant qu'au couchant, y sont coupées par des perpendiculaires qui tombent du nord ‹3›, et forment avec elles un parallélogramme.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 305, 306, 307, 309, 312 et suiv.*

PAGE 119.

Que la Terre-habitée soit entièrement contenue dans ce parallélogramme, cela est manifeste, puisque, ni dans sa plus grande *largeur*, ni dans sa plus grande *longueur*, elle ne l'excède.

Que la figure de cette même Terre-habitée soit celle d'une espèce de *chlamyde*, cela est encore évident, puisque, de chaque côté, vers les extrémités de sa *longueur*, elle se rétrécit progressivement ‹4›, fait place à la mer, et perd de sa *largeur* *, comme on l'apprend de ceux qui ont navigué tant au levant qu'au couchant.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 309 et 318.*

Suivant leur rapport, l'île appelée *Taprobane* *, qui ne laisse pas d'être habitée, est beaucoup plus méridionale que l'Inde, et doit être située à la hauteur tant de l'île des Ægyptiens * que de la Cinnamomophore ‹5›, puisqu'elle jouit à-peu-près de la même température que ces pays. D'autre part, les contrées voisines

* *Ceilan.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 155*, not. 3.

‹1› *Et soit égale, &c.* Nous lisons καὶ ἴσον, comme le portent tous nos meilleurs manuscrits, au lieu de καὶ ὅσον.

‹2› Strabon paroît confondre ici le parallèle d'*Ierné* avec celui des limites septentrionales de la Terre-habitable. On a vu cependant, note 1, *pag. 317*, qu'il séparoit ces parallèles par un intervalle de 1500 stades. G.

‹3› C'est-à-dire, par les méridiens qui passent aux extrémités orientales et occidentales du continent. G.

‹4› Ces extrémités rétrécies du continent sont, à l'ouest, l'Espagne, qui se termine par le cap Saint-Vincent, et, à l'est, la presqu'île de l'Inde, qui finit en pointe au cap Comorin. Strabon croyoit que ce cap se prolongeoit vers le levant, et formoit la partie la plus orientale de l'Asie. *Voyez* sa carte. G.

‹5› Strabon croyoit par conséquent la *Taprobane*, ou Ceilan, sous le 12.e degré et demi de latitude : sa partie septentrionale n'atteint pas tout-à-fait le dixième degré. G.

de l'embouchure de la mer Hyrcanienne <1> sont plus avancées vers le nord que les extrémités de la Scythie, qui est au-dessus de l'Inde ; et l'île d'Ierné est encore plus septentrionale. PAGE 119.

De même, dans la partie du continent qui s'étend au-delà des Colonnes d'Hercule, le point le plus occidental est ce promontoire des Ibères, que l'on nomme cap Sacré *. Il doit se trouver presque sur la même ligne que celle qui passe par Gadès *, par le détroit des Colonnes d'Hercule *, par le détroit de Sicile et par Rhodes <2>; car, aux environs de ce promontoire, on observe, à ce que tout le monde assure, le même rapport de l'ombre au gnomon, la même direction des vents périodiques <3>, que dans les lieux qui viennent d'être cités ; et la longueur des plus grands jours et des plus grandes nuits y est, comme dans tous ces autres endroits, de quatorze heures équinoxiales <4>. Ajoutons que sur cette côte de l'Ibérie, aux environs de Gadès, on a, dit-on, quelquefois aperçu une étoile, qui doit être *Canope*. Telle est du moins l'opinion de Posidonius, qui avoit lui-même observé cette étoile du haut d'un édifice fort élevé, dans une ville de ce pays, sise à 400 stades <5>

* *Le cap Saint-Vincent.*

* *Cadiz.*

* *Le détroit de Gibraltar.*

<1> On a déjà vu que, dans le système géographique de Strabon, la mer Hyrcanienne, *ou* Caspienne, devoit communiquer avec l'océan Septentrional. *Voyez* ci-dessus, *pag. 195*, note 3 ; et *pag. 197*, note 1.

<2> Le cap Saint-Vincent est plus septentrional que Cadiz de 30′ 30″, et plus septentrional que le parallèle du détroit des Colonnes, de 1° 2′. Il est plus méridional que le détroit de Sicile, de 1° 10′, et plus septentrional que Rhodes, de 33′ 30″. G.

<3> *On observe le même rapport &c.* Littéralement : *Et les instrumens-qui-indiquent-l'heure, et les vents favorables de chaque côté*, s'accordent ; Συμφωνεῖν γὰρ καὶ τὰ ὩΡΟΣΚΟΠΕΊΑ, καὶ τοὺς ἀνέμους φασὶ τοὺς ἑκατέρωσε φορούς, κ. τ. λ.

<4> Lisez *quatorze heures et demie*, qui, au temps de Strabon, indiquoient une latitude de 36° 0′ 47″. La leçon du texte ne donneroit que 30° 20′ 23″, et ne peut convenir sous aucun rapport, puisqu'il est question de la hauteur du *diaphragme*, qui ne s'éloignoit pas du 36.e degré de latitude.

Les anciens divisoient le jour et la nuit chacun en douze heures. Ces heures étoient nécessairement inégales, quand les nuits et les jours étoient plus ou moins longs ; elles n'étoient égales qu'au temps des équinoxes : c'est pourquoi on avoit soin de les distinguer. Ainsi les *heures équinoxiales* des anciens étoient égales à celles dont nous nous servons maintenant. G.

<5> Environ 16 lieues, si Posidonius a employé dans cette mesure le stade à raison de 500 par degré, comme il paroît l'avoir fait quelquefois. *Voyez* note 1, *p. 270*. C'est peut-être à *Hispalis*, aujourd'hui Séville, que cette observation a été faite. G.

PAGE 119. de la mer ; et il se fonde, non-seulement sur le témoignage des navigateurs qui, s'étant avancés un peu au sud de l'Ibérie, conviennent d'avoir effectivement aperçu *Canope*, mais encore sur la tradition historique reçue à Cnide ‹1› : en effet, l'observatoire d'où, suivant l'opinion commune, Eudoxe, demeurant à Cnide, découvrit *Canope*, n'est guère plus élevé que les autres maisons de cette ville ; et Cnide est sous le même climat * que Rhodes ‹2›, Gadès et la côte dont nous parlons.

* C'est-à-dire, *sous le même parallèle.*

A partir de là, si l'on navigue au sud, on trouve la Libye, dont la côte se prolonge à l'ouest, un peu au-delà de Gadès ; puis, formant un promontoire étroit ‹3›, tourne vers le sud et vers l'est, et

PAGE 120. s'élargit peu-à-peu jusqu'au pays des Æthiopiens-*Æthériens*‹4›, lequel est le plus méridional * de tous les pays habités au-dessous ** de

* Littéralement, *c'est le dernier, &c.*

** C'est-à-dire, *au sud, et sous le même méridien.*

‹1› *Cnide* ou *Gnide*, ville de l'ancienne Carie, étoit située en partie dans une petite île, et en partie sur le continent, au bas de ce promontoire qu'on appelle aujourd'hui *capo Crio*, ou *cap de la Croix*, vers l'extrémité occidentale et méridionale de l'Asie mineure. Nous en parlerons en détail au livre XIV, *pag. 656.*

‹2› Pour juger de l'exactitude de ces observations, il faut se rappeler qu'au temps de Posidonius, *Canope* avoit environ 51° 18′ de déclinaison australe ; dès-lors elle étoit visible jusqu'au 38.ᵉ degré 42 minutes de latitude nord, et même jusqu'au 39.ᵉ degré 3 minutes, en tenant compte de la réfraction. Or, Cadiz étant par 36° 32′ de latitude, on voit que *Canope* devoit s'élever sur l'horizon de cette ville, au siècle de Posidonius, de 2° 31′.

Au temps d'Eudoxe, vers 370 ans avant J. C., *Canope* n'avoit qu'environ 51° 10′ de déclinaison australe ; elle étoit donc visible à 8 minutes plus au nord qu'à l'époque de Posidonius ; et comme Cnide est vers 36° 42′, il s'ensuit que l'étoile s'élevoit sur l'horizon de cette ville de 2° 29′.

A Rhodes, par 36° 28′ 30″ de latitude, *Canope* paroissoit élevée, au temps d'Eudoxe, de 2° 42′ 30″ ; et au temps de Posidonius, de 2° 34′ 30″, quoique ce dernier eût dit qu'elle ne faisoit que raser l'horizon de cette ville. Voyez *Cleomed. Meteor. l. 1, c. 10, p. 51.*

Au surplus, si ces auteurs n'ont prétendu que fixer le climat auquel ces villes appartenoient, comme celui de Rhodes avoit 5° 15′ 26″ de largeur, leurs observations étoient suffisantes. Mais la géographie étoit déjà trop avancée au temps de Posidonius, pour qu'on se contentât d'une approximation si grossière. G.

‹3› C'est le cap Cantin d'aujourd'hui, que Strabon croyoit beaucoup plus méridional qu'il n'est, et après lequel il pensoit que la côte d'Afrique tournoit au sud-est, et se prolongeoit jusqu'au cap Guardafui, sans qu'aucune de ses parties atteignît l'équateur. G.

‹4› *Des Æthiopiens-ÆTHÉRIENS.* Le texte porte : Τοῖς ΑἸΘΕΡΙΟΙΣ Αἰθίοψι. On ne connoît point ces Æthiopiens-*Æthériens.*

Tous les exemplaires manuscrits des extraits de Gemistus Pletho portent, ἙΣΠΕΡΙΟΙΣ, *occidentaux :* M. de Bréquigny et M. Tyrwhitt pensoient que ce devoit être la véritable leçon.

Carthage,

Carthage, et touche au parallèle de la Cinnamomophore <1>. PAGE 120.

Si, à partir du cap Sacré, l'on remonte du côté opposé *, la route que l'on fait d'abord, ayant la Lusitanie <2> à sa droite, se dirige vers le nord, jusqu'au pays des Artabres <3>; de là, formant un angle obtus <4>, elle se dirige à l'est jusqu'au point où les Pyrénées aboutissent à l'Océan <5>. Au nord et en face de ce point, sont situées les extrémités occidentales de la Bretagne <6>; comme, au nord et en face du pays des Artabres, se trouvent les îles Cassitérides <7>, placées assez loin en haute mer, mais à-peu-près sous le même climat que la Bretagne.

* C'est-à-dire, *vers le nord.*

<1> Ces Æthiopiens-Hespériens que Strabon supposoit être vers le douzième degré et demi de latitude, et sous le méridien de Carthage, n'étoient autre chose que les nègres qui habitoient au midi de la Mauritanie et de l'Atlas, sur les bords de l'Océan, près des frontières du royaume actuel de Maroc, et vers la rivière de Nun. J'ai fait voir dans mes *Recherches sur les côtes occidentales de l'Afrique,* que les Grecs et les Romains n'ont jamais passé au-delà du cap Bojador. G.

<2> La plus grande partie de la Lusitanie est maintenant comprise dans le Portugal. G.

<3> Les Artabres occupoient les environs du cap Finisterre dans la Galice. Ce cap s'appeloit *Nerium;* il fut aussi appelé *Artabrum.* G.

<4> Cet angle obtus se rapporte particulièrement à la route qui tend du cap Finisterre au cap Ortégal. G.

<5> Ptolémée termine la chaîne des Pyrénées sur l'Océan, par un cap qu'il nomme *Œaso.* Ce promontoire n'est pas celui d'Irun, près de Fontarabie, comme on le croit communément; c'est le cap Machicaco, et j'en donnerai les preuves quelque jour. G.

<6> On verra par la suite, et particulièrement dans le quatrième livre, que d'après la forme que Strabon supposoit à l'Angleterre, il descendoit le cap occidental et méridional de cette île, le Land's-end d'aujourd'hui, à 500 stades environ, ou 14 à 15 lieues, de l'extrémité nord des Pyrénées. G.

<7> Les îles Cassitérides, c'est-à-dire, *les îles de l'Étain,* sont les Scilli ou Sorlingues d'aujourd'hui.

Ces îles sont bien à-peu-près au nord des Artabres, comme le dit Strabon; mais, en déplaçant toute l'Angleterre, en la mettant trop bas et trop à l'est, il en a éloigné aussi beaucoup trop les Cassitérides.

Ptolémée a commis à-peu-près la même erreur, en plaçant les Cassitérides près du promontoire *Nerium,* et fort loin de l'Angleterre.

Ces opinions erronées venoient de ce qu'après les conquêtes de Jules Cæsar, on crut que l'Angleterre remplissoit tout le golfe de Gascogne; qu'elle étoit voisine de l'Espagne; et que le Land's-end étoit près du *Nerium.* Quand cette première erreur eut été dissipée, on recula l'Angleterre vers l'orient, pour l'éloigner de l'Espagne, comme Strabon l'a fait; et quand les latitudes de ses différentes parties furent mieux connues, on remonta toute l'île au nord, ainsi qu'on le voit dans Ptolémée. Mais, dans ces transports successifs, les *Cassitérides,* ou les Sorlingues, furent oubliées : on continua de les placer près du *Nerium,* où les navigateurs les cherchèrent inutilement; et c'est pourquoi Pline, *lib. XXXV, cap. 47,* met les *Cassitérides* au

PAGE 120.

D'après cet exposé, on voit combien la *largeur* de la Terre-habitée, vers ses extrémités [tant orientales qu'occidentales], se trouve rétrécie par la mer *.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 309, 318 et 326, not. 4.

La Terre-habitée, prise en total, ayant la forme que nous venons d'indiquer, il paroît à propos d'y tracer d'abord deux lignes droites qui se couperont à angles droits, et la traverseront, l'une dans sa plus grande *longueur*, l'autre dans sa plus grande *largeur*. La première de ces lignes représentera un des parallèles ‹1›; et la seconde, un des méridiens *. Il sera bon ensuite de supposer d'autres lignes, tracées de chaque côté de celles-là *, dans une direction parallèle à la leur, afin de diviser en différentes parties ‹2› la Terre et les mers que nous fréquentons : c'est le moyen de montrer encore plus évidemment, que la forme de la Terre-habitée est telle que nous l'avons dite; de faire mieux reconnoître l'inégalité des diverses lignes tracées dans le sens soit de sa *longueur*, soit de sa *largeur*; enfin de marquer plus distinctement la position des lieux, tant à l'est qu'à l'ouest, tant au nord qu'au midi ‹3›.

* Celui de Rhodes.

* Tant du premier parallèle que du premier méridien.

Toutes ces lignes droites devront être conduites par des lieux connus : nous en avons déjà deux d'entre elles, à l'égard

rang des îles fabuleuses de l'océan Atlantique.

On voit combien l'oubli des anciennes découvertes d'Himilcon et de Pythéas a fait commettre d'erreurs : leurs ouvrages existoient cependant. Le premier avoit écrit que les îles *Œstrymnides*, où les Phœniciens de Cadiz alloient chercher de l'étain, étoient près de l'île *Albion*, et à deux journées de navigation de l'Hibernie ou de l'Irlande. Les *Œstrymnides* des Phœniciens sont certainement les *Cassitérides* des Grecs. Himilcon mit quatre mois d'une navigation pénible pour s'y rendre de Cadiz; et toutes ces indications se rapportent aux Sorlingues. G.

‹1› Le parallèle de Rhodes. C'est le diaphragme dont j'ai parlé note 2, *pag. 173*. Ce parallèle, selon Strabon, étoit à 25,400 stades de l'équateur, ou 36° 17′ 8″ de latitude. G.

‹2› Nous lisons, comme l'extrait de Gemistus Pletho le porte, διαιρεῖν κατ' ΤΑΥ͂ΤΑ, au lieu de διαιρεῖν κατὰ ταύτην.

‹3› L'usage est établi depuis long-temps, de tracer les méridiens et les parallèles, de degré en degré, sur les cartes particulières, et de cinq en cinq ou de dix en dix degrés sur les cartes générales. Au moyen de ces lignes, régulièrement espacées, l'œil saisit en un instant la correspondance de tous les points de la carte avec les cercles de la sphère. Cette méthode n'étoit pas encore établie au temps de Strabon; on traçoit un méridien et un parallèle pour chaque lieu principal, dont l'emplacement étoit ou passoit pour être connu : la carte se trouvoit ainsi divisée en carreaux de grandeur fort inégale; et au lieu d'indiquer la longitude et la latitude des villes intermédiaires, ou par un nombre quelconque de stades, ou par

desquelles cette condition se trouve remplie *; je veux dire les deux du milieu, qui traversent la Terre-habitée, l'une dans sa plus grande *longueur* ‹1›, l'autre dans sa plus grande *largeur* ‹2› : celles-ci nous rendront les autres plus aisées à établir ; elles nous serviront comme d'*élémens* *, pour distinguer les régions situées sous le même parallèle, et pour en déterminer d'ailleurs la position par rapport soit au reste de la Terre, soit aux aspects célestes.

PAGE 120.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 325 et 326.*

* Στοιχείοις. *Voyez* ci-dessous, *pag. 367.*

Ce qui contribue le plus à partager la Terre en différens pays, ainsi qu'à diversifier sa figure, sans doute c'est la mer, attendu qu'elle forme des golfes, des mers particulières, des détroits, des isthmes, des presqu'îles ou des caps : mais les fleuves et les montagnes servent aussi à cet objet. C'est à l'aide de pareils moyens qu'on a pu commodément distinguer * les continens, les nations, la position des villes ‹3›, et marquer tous les détails variés qu'offre une carte chorographique. Au nombre de ces détails, sont une multitude d'îles, situées celles-ci en haute mer, celles-là proche des côtes, et toutes différentes les unes des autres par de bonnes

* *Voyez* liv. IV, *pag. 185*, et XV, *pag. 696.*

un nombre de degrés et de minutes, on disoit : Telle ville est sous le même climat, ou à-peu-près sous le parallèle de telle autre, et à-peu-près sous le méridien de telle autre. On conçoit combien il étoit long et pénible de connoître les résultats de semblables indications. Ptolémée paroît être le premier qui ait dégagé la science des embarras inséparables de cette méthode, en lui substituant des tables faciles à construire, faciles à corriger, où l'emplacement de chaque lieu se trouve fixé par des chiffres isolés, indépendans les uns des autres, et qui indiquent clairement le point précis qu'il est censé occuper sur le globe, soit en longitude, soit en latitude. G.

‹1› Strabon conduisoit le parallèle dont il est question, depuis le cap Sacré de l'Ibérie, par le détroit des Colonnes, le détroit de Sicile, le cap *Sunium* de l'Attique, Rhodes, *Issus*, les Portes Caspiennes, le long de la chaîne du *Taurus*, à l'extrémité orientale de laquelle il plaçoit *Thinæ*. Tous ces lieux, selon lui, se trouvoient sous la même latitude, à 25,400 stades, ou 36° 17′ 8″ de l'équateur. C'est le *diaphragme* de sa carte. G.

‹2› Il comptoit la plus grande largeur du continent sur le méridien qu'il faisoit passer par Méroé, Syéné, Alexandrie, Rhodes, Byzance et le Borysthène. Tous ces lieux, selon lui, se trouvoient sous la même longitude, à 22,500 stades, ou 32° 8′ 34″ du cap Sacré de l'Ibérie. G.

‹3› *Mais les fleuves et les montagnes servent aussi à cet objet. C'est à l'aide &c.* La phrase Grecque est singulière : Προσλαμβάνουσι δὲ ταύτῃ καὶ οἱ ποταμοὶ καὶ τὰ ὄρη· διὰ γὰρ τῶν τοιούτων ἤπειροί τε, καὶ ἔθνη, καὶ πόλεων θέσεις εὐφυεῖς ἐνενοήθησαν. Mais, comme Strabon ne sauroit avoir de meilleur interprète que lui-même, nous croyons que le lecteur qui prendra la peine de comparer ce passage avec ceux qui se rencontrent aux liv. IV, *pag. 185*, et XV, *pag. 696*, jugera qu'ici nous avons saisi et exprimé la pensée de notre auteur.

PAGE 120. ou de mauvaises qualités, dont il résulte pour chacune certains avantages ou désavantages dus à la nature ou à l'industrie. Et,
PAGE 121. sans doute [observons-le en passant <1>] le géographe ne négligera pas d'indiquer les avantages naturels [d'un pays], puisqu'ils sont permanens. Les avantages acquis ont pu se perdre; et toutefois devrons-nous encore citer ceux de ce genre qui se trouveront avoir duré long-temps, ou qui, n'ayant été que momentanés, n'ont pas laissé d'avoir un certain éclat. Le souvenir de pareils avantages ayant passé jusqu'à la postérité, les a fait regarder à la fin comme inhérens à la nature du pays, et non comme un effet passager de l'industrie; on voit donc évidemment qu'il nous faudra faire aussi mention de ceux-là. En effet, on peut dire de bien des villes ce que Démosthène disoit [a] d'Olynthe et des cités voisines : « Elles » ont tellement disparu, que le voyageur pourroit douter si elles » ont jamais existé <2>. » Néanmoins, on aime encore à visiter et ces lieux, et bien d'autres, dont le sort n'a pas été plus heureux;

[a] Demosth. Philipp. III, edit. Reisk. t. I, pag. 117, lin. 22.

<1> *OBSERVONS-LE EN PASSANT, le géographe &c.* Les mots, *observons-le en passant,* ne sont pas dans le texte, où, d'après la ponctuation, tout le passage qui va suivre, paroît, au premier coup-d'œil, ne pouvoir se rapporter qu'aux *îles* dont notre géographe vient de faire mention; et c'est ainsi que les interprètes Latins suivis par M. de Siebenkees, que le traducteur Italien, que M. de Bréquigny lui-même, l'ont entendu. Mais il nous semble impossible que l'idée de Strabon ait pu jamais être de restreindre à ce qui concerne uniquement les *îles,* l'obligation où se trouve le géographe de faire mention des particularités, soit physiques, soit historiques, qui distinguent certains lieux : nous croyons donc que ceci doit être regardé comme une espèce de parenthèse, par laquelle notre auteur aura voulu rappeler et même expliquer un peu plus au long, ce qu'il avoit déjà dit, mais sommairement, dans son premier livre. *Voyez* ci-dessus, *pag. 25 et 29.*

<2> Il s'agit ici de ces villes que différentes colonies Grecques avoient fondées dans la partie de la Thrace maritime qui s'appeloit *la Chalcidique.* La principale de ces villes étoit Olynthe, cité opulente, très-peuplée, et forte par sa position, puisqu'elle étoit placée sur une hauteur, d'où elle attiroit tous les regards par la grandeur de son enceinte et la beauté de ses édifices. Elle fut prise, ainsi que les autres villes dont nous venons de parler, et détruite de fond en comble, par le roi de Macédoine, Philippe, père d'Alexandre-le-Grand, vers la fin de l'année 327 avant l'ère Chrétienne. Olynthe est restée célèbre, à cause des trois discours que Démosthène avoit composés pour exciter les Athéniens à la secourir.

— Cette ville étoit située vers le fond du golfe Toronaïque (aujourd'hui golfe de Cassandre), dans les environs du lieu appelé par les Grecs modernes, Agiomama [Ἅγιος Μάμας], c'est-à-dire, Saint-Mamas. G.

on y recherche avidement les traces de tant d'actions fameuses et les tombeaux des grands hommes. De même encore devrons-nous nous rappeler et ces lois et ces formes de gouvernement qui ne subsistent plus, mais dont le souvenir peut n'être pas moins utile que celui des faits, pour engager soit à suivre soit à fuir certains exemples. Mais reprenons notre description commencée. PAGE 121.

§. VII.
Des mers qui environnent la Terre-habitée, et des côtes qu'elles baignent.

LA Terre que nous habitons, et que par-tout la mer *Extérieure** environne, embrasse un grand nombre de golfes que cette mer forme sur les différentes côtes qu'elle baigne.

* *L'Océan.*

Parmi ces golfes, il y en a quatre qui sont fort grands : l'un, et c'est le plus septentrional, s'appelle tantôt mer *Caspienne,* tantôt mer *Hyrcanienne;* deux autres, savoir, le golfe *Arabique* et le golfe *Persique,* formés par la mer *Méridionale* *, se trouvent presque directement en face *, celui-ci de la mer *Caspienne,* celui-là du *Pont-Euxin* * ; le quatrième, bien plus considérable encore que les trois premiers, est ce que nous appelons la *mer Intérieure,* ou *notre mer* ‹1›. Celle-ci, commençant du côté de l'ouest, au détroit des Colonnes d'Hercule *, après s'être prolongée vers l'est dans une largeur inégale ‹2›, finit par se diviser elle-même en deux golfes, ou plutôt en deux mers, dont l'une s'enfonce sur la gauche et se nomme le *Pont-Euxin;* l'autre se compose de la mer d'*Ægypte,* de la mer de *Pamphylie,* de la mer d'*Issus* ‹3›.

* *La mer Érythrée* ou *des Indes.*

* C'est-à-dire, *à-peu-près sous les mêmes méridiens.*

* *La mer Noire.*

* *Le détroit de Gibraltar.*

Ces quatre grands golfes, formés par la mer *Extérieure,* ont tous une entrée assez étroite, mais sur-tout le golfe *Arabique* et celui qui commence au détroit des Colonnes d'Hercule *: l'entrée des deux autres n'est pas aussi resserrée ‹4›.

* C'est-à-dire, *la mer Intérieure* ou *la Méditerranée.*

‹1› C'est la Méditerranée, dont le nom signifie, *qui est au milieu des terres.* C'est dans ce sens que Strabon l'appelle mer intérieure. Les Grecs et les Romains disoient aussi *notre mer,* parce qu'elle baignoit les côtes de leurs patries. G.

‹2› *Dans une largeur inégale,* ou *Sur plus ou moins de largeur;* car, au lieu de Ἐν ἄλλῳ πλάτει, nous lisons avec Casaubon, Ἐν ἄλλῳ καὶ ἄλλῳ πλάτει; conjecture qu'appuie un des manuscrits de Médicis.

‹3› C'est la partie de la Méditerranée comprise entre les côtes de la Cyrénaïque, de l'Ægypte, de la Syrie et de l'Asie mineure. G.

‹4› L'ouverture du golfe Arabique est

PAGE 121.

La Terre, qui embrasse tous ces golfes, se divise en trois parties, comme nous l'avons dit *.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 65 et 270.*

De ces trois parties, l'Europe est celle dont la configuration est la plus irrégulière; la Libye est celle dont la figure a le moins d'irrégularité; l'Asie, sous ce rapport, garde en quelque sorte le milieu.

PAGE 122.

Pour toutes les trois parties, l'irrégularité plus ou moins grande de leur configuration, provient de celle des côtes intérieures *.

C'est la côte extérieure * qui, étant par-tout sans renfoncemens, sauf les golfes que nous venons de citer, présente la figure d'une *chlamyde* *: on sent bien qu'ici nous négligeons les légères sinuosités; dans les grandes masses, les petits objets ne sont rien.

* C'est-à-dire, *les côtes de la Méditerranée.*

* C'est-à-dire, *les côtes de l'Océan.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 308, 318, 325, 326.*

De la mer *Intérieure* ou *Méditerranée.*

Comme en géographie l'on s'occupe non-seulement de la forme et de la grandeur des lieux, mais aussi des rapports qu'ils ont entre eux, nous dirons qu'à cet égard la côte extérieure offre moins de variétés que n'en offrent les côtes intérieures. D'ailleurs, celles-ci, en général, sont situées sous des climats plus heureux ‹1›. On y trouve aussi plus de nations policées : or, les contrées où l'on peut prendre le plus de connoissances de l'histoire, des différentes formes de gouvernement, des arts, enfin de tous les moyens de perfectionner son esprit, sont celles qui excitent le plus notre curiosité. De plus, l'intérêt nous mène de préférence aux lieux où des relations de commerce et de société peuvent aisément s'établir ; et tels sont les pays peuplés, tels sont sur-tout les pays bien policés. Sous tous ces différens rapports, les côtes que baigne la mer *Intérieure* ont, comme nous l'avons remarqué, de grands avantages; ainsi ce seront elles que nous décrirons les premières.

large d'environ six à sept lieues marines; celle de la Méditerranée, de deux lieues trois quarts; celle du golfe Persique, de sept à huit lieues. La mer Caspienne étant un lac, n'a point d'ouverture. G.

‹1› *Celles-ci, en général, sont situées sous des climats plus heureux.* Nous suivons la leçon ordinaire, laquelle offre simplement : Πολὺ δ' ἔτι καὶ τὸ εὔκρατον, καὶ τὸ πόλεσι κ. τ. λ. Mais nous ne devons pas dissimuler que nos manuscrits 1393, 1394, 1408, ceux du Vatican et de Médicis, ainsi que le texte de Gemistus Pletho, portent : Πολὺ δ' ἔστι, καὶ τὸ γνώριμον (plus connues), καὶ τὸ εὔκρατον κ. τ. λ.

PAGE 122.

1.re partie de la mer *Intérieure.*

LE golfe que cette mer forme, nous le répétons, commence au détroit des Colonnes d'Hercule *, qui, dans sa partie la plus resserrée, n'a, dit-on, que 70 stades; sa longueur est de 120 stades ‹1›.

* *Le détroit de Gibraltar.*

A l'issue * du détroit, les côtes s'écartent considérablement, sur-tout à gauche ‹2›. Là, se découvre à l'œil une vaste mer *: elle est bornée ‹3›, sur la droite *, par ces côtes de la Libye ** qui s'étendent jusqu'à Carthage; sur la gauche *, par les côtes, d'abord de l'Ibérie et de la Celtique jusqu'à Narbonne et Marseille, puis de la Ligurie *, et enfin de l'Italie jusqu'au détroit de Sicile; à l'orient, par la Sicile, ainsi que par les deux détroits placés aux extrémités de cette île, et dont l'un *, qui se trouve du côté de l'Italie, n'a que sept stades de largeur; l'autre, qui sépare la Sicile de Carthage, est large de 1500 stades ‹4›.

* C'est-à-dire, *l'issue orientale.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 333.*

* C'est-à-dire, *au sud.*

** *L'Afrique.*

* C'est-à-dire, *au nord et à l'est.*

* *L'État de Gênes.*

* *Le détroit de Messine.*

La ligne qui se mène des Colonnes d'Hercule au détroit de Sept-Stades, faisant partie de celle qui passe par Rhodes et longe ensuite les montagnes du Taurus *, coupe presque par le milieu ** la mer dont nous parlons *, et a, dit-on, 12,000 stades ‹5› de

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 173*, not. 2.

** *De sa largeur.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 315.*

‹1› Les nouvelles cartes marines espagnoles donnent à l'entrée la plus resserrée du détroit, depuis la pointe de Gualmési jusqu'à celle de Crucès, 8', qui valent 67 stades de 500.

La mesure de 120 stades paroît prise ou sur la côte d'Espagne, depuis la pointe *del Carnero* jusqu'à l'île de Tarifa, ou sur la côte d'Afrique, depuis Ceuta jusqu'à la pointe de Cirès. Ce n'est que la longueur de la partie la plus resserrée du détroit, et non sa longueur entière, comme Strabon paroît le croire. Le détroit s'étend depuis Ceuta jusqu'au cap Spartel, dans un espace de 360 stades de 700, ou de dix lieues et un quart en ligne droite. G.

‹2› C'est-à-dire, *du côté de l'Espagne.* On a vu, *p. 115*, et Strabon va répéter qu'il faisoit passer le parallèle du détroit par le milieu de la Méditerranée, jusqu'au détroit de Sicile. Dès-lors les côtes devoient s'écarter à-peu-près également à droite et à gauche. Si Strabon semble contredire ici ce qu'il avoit avancé, c'est sans doute parce qu'il n'avoit pas essayé de tracer son système, et qu'il décrit la forme de la Méditerranée d'après une carte qu'il avoit sous les yeux. G.

‹3› *Là, se découvre à l'œil une vaste mer : elle est bornée, &c.* C'est celle qui forme la première de ces trois parties que Strabon, comme on a vu ci-dessus, distinguoit dans la Méditerranée.

‹4› La distance du promontoire Lilybée aux caps voisins de Carthage, est en effet de 1500 stades de 833 $\frac{1}{3}$. G.

‹5› Ces 12,000 stades de 700, sous le 36.e parallèle, valent 21° 11' 23". La distance de Gibraltar au détroit de Sicile, dans les cartes de d'Anville, est de 21° 27'. La mesure ancienne doit paroître d'une exactitude étonnante. *Voyez* la note 4, *pag. 286.* G.

PAGE 122.

longueur. Telle sera donc aussi la longueur de cette mer; sa plus grande largeur, qui se prend depuis le fond du golfe Galatique, entre Narbonne et Marseille *, jusqu'aux rivages de la Libye situés en face, est d'environ 5000 stades ‹1›.

* Voyez ci-dessus, pag. 282, 286, 315.

Cette même mer, dans la partie où elle baigne la Libye *, s'appelle mer *Libyenne*: le long des côtes opposées, elle se nomme d'abord mer *d'Ibérie*, ensuite mer *Ligustique* *, puis mer *de Sardaigne*; dans tout le reste, jusqu'à la Sicile, elle porte le nom de mer *Tyrrhénienne* ‹2›.

* *L'Afrique.*

* *Le golfe ou la rivière de Gênes.*

Depuis la mer *Ligustique* jusqu'à l'extrémité de la mer *Tyrrhénienne*, on trouve assez proche des côtes quantité d'îles. De ces îles, la Sardaigne et la Corse sont les plus grandes (mais toutefois

PAGE 123.

après la Sicile, qui, de toutes celles que nous fréquentons, est la plus vaste, comme la plus fertile). Les autres sont beaucoup plus petites : telles sont, parmi les plus avancées en haute mer, Pandataria ‹3› et Pontia *; et, parmi les plus voisines du continent, Æthalie *, Planasie ‹4›, Pythécuses ‹5›, Prochyta ‹6›, Caprées ‹7›, Leucosie ‹8›, et autres semblables.

* *Ponza.*

* *L'île d'Elbe.*

‹1› Elle est en effet de plus de 4800 stades de 700, depuis la côte voisine de Montpellier jusqu'à Jinnet en Afrique. Quand on pense que 200 stades de différence ne font que cinq lieues trois quarts, on doit être étonné de la grande précision des anciens; encore n'est-il pas certain que, dans cette mesure et dans la précédente, l'erreur soit de leur côté. G.

‹2› D'après l'ancien nom de la Toscane. G.

‹3› *Pandataria*, aujourd'hui Vento-Tiéné, entre Ischia et Ponza, vis-à-vis le golfe de Gaëte. G.

‹4› *Æthalie, Planasie.* Il s'agit des îles appelées aujourd'hui *Elva* et *Pianousa.* Le nom d'*Elva* rappelle celui d'*Ilua*, en grec Ἴλουα, que portoit aussi l'île d'*Æthalie.* Ce double nom est cause que, plus d'une fois, des auteurs fort anciens, Pline, et Ptolémée lui-même, ont distingué deux îles, dont l'une auroit été nommée *Æthalie*, l'autre *Ilua.* De là il s'est glissé une interpolation dans plusieurs manuscrits, et par suite dans les éditions de Strabon, où on lit : Αἰθαλία τε ϗ Πλανασία ϗ Ἴλουα. Mais nous suivons la leçon de nos manuscrits 1393 et 1394, dans lesquels ces derniers mots se trouvent supprimés, sans que rien annonce la moindre lacune.

‹5› Pithécuses est l'île d'Ischia, près du cap septentrional du golfe de Naples. G.

‹6› *Prochyta* est Procita, entre Ischia et le cap de Misène. G.

‹7› Caprées, aujourd'hui Capri, près du cap méridional du golfe de Naples. G.

‹8› Leucosie paroît avoir été un écueil voisin du cap qui termine au midi le golfe de Salerne, et qui conserve le nom de capo della Licosa. C'est peut-être l'écueil même qui est joint au continent. G.

A l'ouest

A l'ouest de la mer *Ligustique*, en longeant les côtes jusqu'au détroit des Colonnes, on ne rencontre que peu d'îles, parmi lesquelles on peut citer celles d'Ébyse * et de Gymnésie <1>. De même, le long des côtes de la Libye et de la Sicile, les îles sont peu nombreuses : de celles-ci, nous nommerons Cossyre * <2>, Ægimure <3>, et les îles des *Liparæens* <4>, appelées par quelques-uns, les îles d'Æole *.

PAGE 123.

* *Iviça.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 298*, not. 2.

* *Les îles de Lipari.*

Après la Sicile et les deux détroits * qui la séparent du continent, viennent d'autres mers; comme celle qui est en face des *Syrtes* et de la Cyrénaïque <5>; comme les *Syrtes* elles-mêmes; comme la mer appelée jadis *Ausonienne* <6>, mais qui, contiguë et réunie à la mer *de Sicile*, ne porte plus aujourd'hui que ce dernier nom.

II.e partie de la mer *Intérieure.*

* *Celui de Messine et celui qui sépare la Sicile du cap Bon en Afrique.*

La mer qui est en face des *Syrtes* et de la Cyrénaïque, s'appelle *Libyenne* *, et s'étend jusqu'à la mer *d'Ægypte.*

* *Africaine.*

Quant aux *Syrtes*, celle que l'on nomme *la petite Syrte* *, a de circonférence environ 1600 stades <7> : en avant de son ouverture se trouvent, d'un côté, l'île de Méninx *, et, de l'autre, l'île de Cercine *.

* *Le golfe de Cabes.*

* *L'île de Gerbi.*

* *L'île de Kerkéni.*

<1> *De Gymnésie.* Le texte porte, Ἥ τε Γυμνησία : mais ce nom, qui n'annonce qu'une seule île, paroît être une leçon corrompue; et sans doute il faut lire, Αἵ τε Γυμνησίαι, *les îles Gymnésiennes :* car évidemment Strabon vouloit parler des deux îles Baléares, *Majorque* et *Minorque.*

— Les Romains les appeloient *Baleares*, et les distinguoient par les surnoms de *major* et de *minor.* C'est de là qu'est venu leur nom moderne. G.

<2> Cossyre est l'île Pentellaria, entre la Sicile et le cap Bon en Afrique. G.

<3> Ægimure est la petite île al-Djiamur, à l'entrée du golfe de Carthage, aujourd'hui golfe de Tunis. G.

<4> *Des Liparæens.* Αἱ Λιπαραίων νῆσοι. Jamais Strabon ne désigne autrement les sept îles connues aujourd'hui sous le nom d'*îles de Lipari :* nous eussions dû en prévenir les lecteurs dès la première fois que notre auteur a fait mention de ces îles *(voyez* ci-dessus, *pag. 128).* Au livre VI, *pag. 274,* il exposera l'origine de cette dénomination.

<5> Cyrène, l'ancienne capitale de la Cyrénaïque, conserve le nom de Curen, près du cap Rasat. On appeloit *les Syrtes* en général, le trajet depuis le cap *Phycus,* le Rasat d'aujourd'hui, jusqu'au cap *Hermæa* ou *Hermæum,* maintenant le cap Bon. G.

<6> Du nom des Ausones, les plus anciens peuples connus qui occupèrent l'Italie méridionale. *Voyez* Pline, *lib. III, cap. 15.* G.

<7> La mesure donnée par Strabon est juste en stades de 700, et vaut près de 46 lieues marines. G.

PAGE 123. La grande *Syrte* a, selon Ératosthène, 5000 stades de tour, et 1800 stades de profondeur, depuis les *Hespérides* jusqu'à *Automala* ‹1› et aux limites qui, dans cette partie, séparent la Cyrénaïque du reste de la Libye : suivant d'autres, sa circonférence n'est que de 4000 stades ; et sa profondeur, ainsi que sa largeur à son ouverture, est seulement de 1500 stades ‹2›.

La mer de *Sicile* baigne les côtes orientales, tant de l'Italie, depuis le territoire de *Rhegium* ‹3› jusqu'à celui des Locriens ‹4›, que de la Sicile, depuis *Messène** jusqu'à Syracuses et le *Pachynum* ‹5›. Du côté du levant, elle se prolonge jusqu'aux extrémités de la Crète * ‹6›, entoure la plus grande partie du Pélopon-

* *Messine.*

* *Candie.*

‹1› La grande Syrte conserve le nom de Sidra parmi nos navigateurs.

Les deux mesures données par Ératosthène sont exactes; les 5000 stades de 700 représentent 143 lieues; les 1800 stades, 51 lieues et demie.

Hespérides est la même ville que les souverains d'Alexandrie nommèrent ensuite *Bérénicé.* C'est aujourd'hui Bernic ou Bengazi.

Automala paroît avoir été située dans le point le plus méridional de la grande Syrte, sur les bords d'un petit golfe bourbeux, vers un lieu que l'on nomme encore *Tiné,* ou le Marais. G.

‹2› Ces dernières mesures, que Strabon croyoit plus petites que celles d'Ératosthène, sont au contraire plus grandes, mais également exactes, parce qu'elles sont exprimées en stades de 500 au degré, et qu'elles embrassent plus d'espace.

Les 4000 stades, valant 160 lieues, donnés à la circonférence de la grande Syrte, se comptent ici depuis le cap *Phycus,* le Rasat d'aujourd'hui, jusqu'au cap Canan, l'ancien *Cephalæ,* et présentent la totalité des côtes de ce golfe.

Les 1500 stades ou les 60 lieues de profondeur sont la mesure des côtes depuis le Rasat jusque vers Tiné.

Et les 1500 stades d'ouverture sont aussi la vraie distance du cap Canan au cap Teïones, l'ancien *Boreum,* qui forme particulièrement l'entrée de la Syrte. G.

‹3› *Rhegium,* aujourd'hui Regio, sur le détroit de Sicile, qui prenoit indifféremment le nom de cette ville ou celui de Messène. G.

‹4› Ce sont les Locres Épizéphyriens ou voisins du promontoire *Zephyrium.* Ils habitoient vers l'extrémité de l'Italie, à l'est de *Rhegium.* On trouve des vestiges de leur ville dans le lieu nommé Motta di Bourzano, sur la côte orientale de la Calabre ultérieure. G.

‹5› *Depuis Messène &c.* Nous avons cru devoir conserver le nom Grec Μεσσήνη, que Strabon donne constamment à la ville connue aujourd'hui sous le nom de Messine (*voyez* au livre VI, *pag. 408*). Syracuses est Syragusa ; le *Pachynum* est le cap Passaro.

‹6› *Du côté du levant, &c.* Nous croyons avoir exprimé le sens de la phrase Grecque : Αὔξεται δ', ἐπὶ μὲν τὸ πρὸς ἕω μέρος, μέχρι τῶν ἄκρων τῆς Κρήτης. Mais nous ne devons pas dissimuler que ce passage semble contredire ce que Strabon énonce ailleurs. Dans sa description du Péloponnèse (*lib. VII, pag. 323, et lib. VIII, pag. 335, 358 et 359*), on reconnoîtra évidemment qu'il regardoit comme appartenant à la mer *Libyenne,* non à la mer de *Sicile,* toute la partie de mer qui baignoit les côtes du Péloponnèse (la *Morée*), depuis

nèse * <1>, et remplit le golfe de Corinthe **. Au nord, elle s'avance vers le promontoire Iapygien *, vers l'embouchure du golfe Ionien <2>, et vers les parties méridionales de l'Épire <3> jusqu'au golfe d'Ambracie * et à la côte qui, faisant face au Péloponnèse, forme le côté septentrional du golfe de Corinthe <4>.

PAGE 123.
* *La Morée.*
** *De Lépante.*
* *Le cap Leuca* ou *Finisterre.*
* *Le golfe d'Arta.*

Le golfe *Ionien* est une portion de celui que nous appelons maintenant *Adriatique* *, lequel est borné à droite par la côte d'Illyrie <5>, et, à gauche, par la côte d'Italie jusqu'au fond où se trouve Acylée *.

* *Le golfe de Venise.*

* *Aquilée.*

Le golfe *Adriatique* se dirige au nord et à l'ouest : il est étroit et long ; car sa longueur est d'environ 6000 stades <6>, et sa plus grande largeur n'est que de 1200 <7>. Il renferme un assez grand

Cyparissæ (l'*Arcadia*) jusqu'au cap *Maleæ* (le cap *Malio*, ou *Sant-Angelo*) : il énoncera même positivement que c'est *la mer* ***LIBYENNE*** qui remplit le golfe de Messène (de *Coron*) et le golfe de Laconie (*de Kolokitia*). Ainsi, d'après ce qu'il dira pour lors, il devoit penser que cette mer séparoit la mer de *Sicile* de la mer de *Crète*.

<1> *Entoure la plus grande partie du Péloponnèse, &c.* Encore ici nous rendons fidèlement le texte : Καὶ τὴν Πελοπόννησον ἐπικλύζει τὴν πλείστην. Mais si l'observation consignée dans la note précédente est fondée, comme nous n'en doutons point, cette seconde assertion de la part de notre auteur se trouvera manquer de justesse. Puisqu'il dit ailleurs que la mer de *Sicile* doit se terminer à l'extrémité occidentale du golfe de Messène (de *Coron*) ; comment peut-il énoncer ici qu'elle entoure *la plus grande partie*, τὴν πλείστην, du Péloponnèse ! La côte, prise depuis le fond du golfe *Cyparissien* jusqu'au fond du golfe de Corinthe, ne forme pas, à beaucoup près, la moitié de la circonférence entière de toute la presqu'île.

<2> On donnoit le nom de golfe Ionien à la partie inférieure du golfe Adriatique. Le nom de mer Ionienne s'est étendu aussi à celle qui baignoit les côtes occidentales de la Grèce et du Péloponnèse. G.

<3> L'Épire étoit la partie de la Grèce située vis-à-vis l'île de Corcyre ou Corfou. G.

<4> *Jusqu'au golfe d'Ambracie &c.* Notre version est exacte : Μέχρι τοῦ Ἀμβρακικοῦ κόλπου. Par la manière dont l'auteur s'exprime, on pourroit croire qu'il distinguoit absolument le golfe d'*Ambracie* (aujourd'hui d'*Arta*) de la mer de *Sicile ;* et cependant, au livre VII (*pag. 323*), il nous dira en propres termes que c'étoit la mer de *Sicile* qui remplissoit, ἐκπληροῖ, le golfe d'Ambracie, comme le golfe de Corinthe.

<5> L'ancienne Illyrie comprenoit les provinces modernes d'Herzegovina, de Dalmatie, de Murlaka, de Croatie et de Bosnie. G.

<6> 6000 stades de 700 valent environ 171 lieues marines. C'est la mesure des côtes orientales de ce golfe, depuis son entrée aux monts Acrocérauniens, nommés maintenant les monts de Chiméra, jusqu'à Aquilée. G.

<7> Ces 1200 stades de 700 valent un peu plus de 34 lieues ; c'est la distance des côtes de l'Abruzze aux premières îles de la Dalmatie. La plus grande largeur du golfe, d'un continent à l'autre, paroît avoir quelquefois 45 lieues. Ses côtes orientales ne sont pas encore très-bien connues. G.

PAGE 124.

nombre d'îles, la plupart situées vers la côte d'Illyrie, comme les Absyrtides *, Cerycticé, les Liburnides, Issa, Tragurium, Corcyre la Noire et Pharos <1>; du côté de l'Italie, sont les îles de Diomède *.

* *Les îles de Cherso et d'Ossero.*

* *Les îles de Tremiti.*

On donne à la mer de *Sicile* 4500 stades, depuis le Pachynum jusqu'à la Crète *, et autant jusqu'au Tænare en Laconie <2>. Du promontoire Iapygien jusqu'au fond du golfe de Corinthe, elle n'a pas 3000 stades <3>; et de ce même cap jusqu'en Libye *, le trajet est de 4000 stades <4>.

* *Voyez* ci-dessus *pag. 338*, note 6.

* *En Afrique.*

A cette mer appartiennent l'île de Corcyre *, les Sybotes <5>, voisines des côtes de l'Épire; et de suite, les îles de Céphallénie *, d'Ithaque *, de Zacinthe **, ainsi que les Échinades <6>, situées en avant du golfe de Corinthe.

* *Corfou.*

* *Céphalonie.*

* *Iathaco.*

** *Zante.*

<1> Cérycticé paroît être la *Curicta* de Pline et de Ptolémée, et répondre à l'île de Veglia. — Les Liburnides sont les îles d'Arbo, de Pago, Isola longa, Coronata, &c., qui bordent les côtes de l'ancienne Liburnie, maintenant le Murlaka. — *Issa* est Lissa. — *Tragurium* est l'île de Traw. — *Melana Corcyra*, ou Corcyre-la-Noire, est Curzola. — *Pharos* est Lesina. Toutes ces îles sont encore peu connues. G.

<2> Du cap *Pachynum*, aujourd'hui Passaro, au cap Crio, l'ancien *Criu-metopon*, le plus occidental de l'île de Crète, ou Candie, il y a 7° 58′ 33″ de longitude, qui, sous le 36ᵉ parallèle, valent 4516 stades de 700.

Du cap Ténare, aujourd'hui cap Matapan, au *Pachynum*, la différence en longitude est de 6° 50′ 57″, qui, sous le parallèle précédent, ne valent que 3879 stades de 700, au lieu de 4500, comme le dit Strabon; ainsi, il s'est trompé. Son erreur vient de ce qu'il a cru la mesure prise en stades de 700, tandis qu'elle l'étoit en stades de 833 $\frac{1}{3}$; 4500 de ces derniers stades valent, sous la latitude dont je parle, 6° 40′ 29″. Au livre VIII, *pag. 363*, Strabon porte cette distance à 4600 stades, qui représentent 6° 49′ 23″. La grande exactitude de cette leçon prouve qu'elle doit être préférée. G.

<3> De l'*Iapygium*, ou du cap Leuca, au fond du golfe de Corinthe, il n'y a en effet que 2800 stades de 700, à l'ouverture du compas. G.

<4> Cette mesure seroit trop courte en stades de 700, de quelque manière qu'on la prît. Elle est juste en stades de 500, depuis l'*Iapygium* jusqu'à *Berenice* ou Bernic, sur les bords de la grande Syrte; et comme ces deux positions sont à-peu-près sous le même méridien, il ne paroît pas douteux que Strabon n'ait voulu indiquer leur distance. Il ne s'est point aperçu qu'il confondoit encore la valeur des différens stades. G.

<5> *Les Sybotes.* Ces îles, appelées en grec Σύβοτα, tiroient leur nom du grand nombre de *sangliers*, σύες, qu'elles nourrissoient. Elles étoient situées vers le cap oriental de Corcyre (aujourd'hui Corfou), près du continent, en face du lieu où se trouve une ville appelée maintenant Comenizze. Le scholiaste de Thucydide en compte trois; Strabon, dans la suite (*lib. VIII, pag. 324*), énoncera positivement qu'il y avoit plusieurs îles de ce nom. Toutefois, et Thucydide lui-même (*lib. I, §. 47*), et Étienne de Byzance, semblent ne reconnoître qu'une île de *Sybota*.

<6> Les Échinades sont les Curzolaires,

A LA mer de Sicile succèdent la mer de *Crète* *, la mer *Saronique* ‹1›, la mer *Myrtoenne* ‹2›, comprises entre l'île de Crète, l'Argolide ‹3› et l'Attique ‹4›.

PAGE 124.
III.e partie de la mer *Intérieure*.
* *Voyez* ci-dessus, *pag. 338*, note 6.

Leur plus grande largeur ‹5›, qui se prend à partir de l'Attique, est d'environ 1 200 stades; elles ont moins du double en longueur ‹6›.

petites îles basses et sablonneuses à l'embouchure de l'Aspro-potamo, ou le fleuve Blanc, l'ancien *Acheloüs*. G.

‹1› *La mer Saronique.* Le texte porte, *la mer de Sardaigne*, τὸ Σαρδωνικὸν; mais évidemment c'est une faute. Et en effet, il s'agit du golfe *Saronique*, aujourd'hui le golfe d'*Engia*; aussi voyons-nous que Gemistus Pletho avoit lu Σαρωνικόν.

— Cette correction me paroît d'autant plus juste, que, dans ce passage, il est question des îles de *Calauria*, d'*Ægine* et de *Salamis*, qui sont dans le golfe Saronique.

Je soupçonne même qu'il manque un mot dans le texte, et que Strabon, avant le golfe Saronique, avoit nommé l'Argolique. Du moins il me paroît qu'il n'a pas dû passer sous silence ce dernier golfe, dont l'étendue est à-peu-près égale à celle du premier. G.

‹2› *La mer Myrtoenne.* L'origine de ce nom est restée incertaine. D'anciennes traditions, absurdes, ou du moins peu probables, la rapportoient, les unes [1] au fils de Mercure, qui s'appeloit Myrtile; les autres, à une jeune fille, nommée Myrtô, mais d'ailleurs absolument inconnue. Quelques auteurs [2] ont fait dériver cette dénomination de la petite île de *Myrtos*, située vers la pointe méridionale de l'Eubée, et dont le nom moderne, le plus généralement connu, est *Martello*; c'est celle que nos marins appellent aussi, *l'île Angloise*, et les Grecs modernes [3], τὸ νησὶ τῆς Κυρᾶς, *l'île de Notre-Dame*.

‹3› L'Argolide étoit une partie du Péloponnèse ou de la Morée. Cette contrée n'ayant plus de divisions analogues à ses anciens états, il seroit difficile d'indiquer les emplacemens qu'ils occupoient. G.

‹4› Partie de la Livadie moderne.

‹5› *Comprises entre l'île de Crète, l'Argolide et l'Attique. Leur plus grande largeur &c.* Nous attribuons aux trois mers réunies les dimensions marquées en cet endroit. Ce n'est pas que, d'après la manière dont la phrase Grecque est conçue, Strabon ne paroisse les attribuer uniquement à la mer *Myrtoenne*. En effet, le texte porte : Τῷ δὲ Σικελικῷ συνάπτει τὸ Κρητικὸν πέλαγος, καὶ τὸ Σαρωνικὸν, καὶ ΤΟ ΜΥΡΤΩΟΝ, Ὃ μεταξὺ τῆς Κρήτης ἘΣΤΙ καὶ τῆς Ἀργείας καὶ τῆς Ἀττικῆς, πλάτος ἜΧΟΝ τὸ μέγιστον κ. τ. λ. c'est-à-dire, littéralement : *A la mer de Sicile touche la mer de Crète, et la mer Saronique, et* LA MER MYRTOENNE, LAQUELLE EST *entre la Crète, l'Argolide et l'Attique*, AYANT *dans sa plus grande largeur &c.* Mais, d'une part, les dimensions que notre géographe assigne, paroissent beaucoup trop fortes pour la seule mer *Myrtoenne*. De l'autre part, ce qu'il dira dans la description, soit de cette même mer, soit de la mer de *Crète*, soit de la mer *Saronique*, et de plus, la position des différentes îles qui vont être nommées tout-à-l'heure, tout annonce que l'étendue dont il parle en ce moment, est celle que pouvoient avoir les trois mers prises ensemble.

‹6› Ces 1200 stades de 700 valent 34 lieues marines. En les prenant du cap *Sunium* de l'Attique, on verra que la plupart des Cyclades étoient renfermées dans la mer de *Myrtos*, que d'autres ont confondue avec la mer Ægée.

[1] *Pausan. Arcad.* lib. VII, cap. 14, pag. 630. — [2] *Plin. Hist. nat.* lib. IV, cap. 11 et 12. — [3] *Meletius, Geogr. anc. et nov.* pag. 399, col. 2.

PAGE 124.

* *Cerigo.*
* *Engia.*
** *Colouri.*

Dans cet espace <1> se trouvent les îles de Cythère *, de Calaurie <2>, d'Ægine *, de Salamine **, et quelques-unes des Cyclades <3>.

IV.e partie de la mer *Intérieure.*
* *Egio-Pelago* et *le golfe de Saros.*
** *Le détroit des Dardanelles.*

IMMÉDIATEMENT après, viennent la mer *Ægée* et le golfe *Mélas* *, l'*Hellespont* **, les mers *Icarienne* et *Carpathienne* <4>, qui s'étendent jusqu'aux îles de Crète et de Rhodes, jusqu'à Cnide <5> et aux premières contrées de l'Asie <6>.

* C'est-à-dire, *semées çà et là, entre Rhodes et Samos.*

A ces différentes mers appartiennent <7> la plus grande partie des Cyclades <8>, toutes les Sporades *, et les îles qui gisent en face

Si l'on mesure un peu moins du double de cette distance, en partant de l'île de Cythère, on parviendra jusqu'à celle de *Samos;* et c'est pourquoi, dans Ptolémée, cette dernière île est placée dans la mer de *Myrtos.* Ainsi, il n'y a point de contradiction entre Strabon et Ptolémée, comme l'ont avancé quelques modernes. G.

<1> *Dans cet espace.* Encore ici le texte sembleroit dire seulement, *dans la mer Myrtoenne,* ἐν τούτῳ. *Voy.* ci-dessus, *pag. 341,* not. 5.

<2> *Calaurie.* Cette petite île, dont Strabon parlera plus en détail dans son VIII.e livre, *pag. 369 et 373,* est située proche de la côte septentrionale de l'ancienne Argolide, et vis-à-vis l'endroit où se voyoit jadis la ville de Trœzène. Suivant Meletius, les Grecs modernes la nomment Ὕδρα : selon M. d'Anville, c'est la même qu'on appelle aujourd'hui l'*île des Corsaires;* d'autres disent que c'est *Modi.*

<3> Les Cyclades sont les îles qui environnent celle de *Délos,* appelée maintenant Dili, ou Sidili. Le nom de Cyclades vient de Κύκλος, cercle, parce qu'elles entourent Délos. G.

<4> La mer Icarienne est celle qui environne l'île *Icaria,* aujourd'hui Nicaria. — La mer Carpathienne est celle où se trouve l'île *Carpathos,* maintenant Scarpanto.

Ces dénominations locales ne contredisent point les noms généraux de mer Ægée, de mer de *Myrtos :* seulement elles les subdivisent. G.

<5> *Jusqu'à Cnide.* Toutes les éditions portent, *et jusqu'à l'île de Cypre,* καὶ Κύπρου. Mais nous adoptons la variante des extraits de Gemistus Pletho, lesquels, dans tous nos manuscrits, portent, Κνίδου; et on peut affirmer que telle a dû être originairement la leçon du texte de Strabon.

— Le mot *Cypre* est certainement une erreur. Cette île est trop loin des parages que Strabon décrit, pour qu'il ait pensé à la citer; et en limitant la mer Carpathienne entre la Crète, Rhodes et *les premières contrées de l'Asie,* il n'a pu vouloir indiquer que les côtes occidentales de l'Asie mineure, dont il ne s'écarte point dans ce moment-ci. Bientôt il parlera de l'île de Cypre, en disant qu'elle se trouve dans le golfe d'*Issus* et de Pamphylie. G.

<6> C'est-à-dire, les côtes occidentales de l'Asie mineure. G.

<7> *A ces différentes mers appartiennent.* Ces mots ne sont pas dans le texte; mais nous avons cru devoir les suppléer, pour rendre plus claire la description suivante, que l'auteur nous paroit avoir présentée d'une manière confuse.

<8> *La plus grande partie des Cyclades.* Le texte dit simplement, *les Cyclades :* Αἵ τε Κυκλάδες· mais on vient de voir que notre auteur avoit attribué *quelques-unes* des *Cyclades* à la mer *Myrtoenne.*

PAGE 124.

de la Carie, de l'Ionie et de l'Æolie, jusqu'à la Troade <1> : je veux dire, d'un côté, les îles de Cos*, de Samos**, de Chios***, de Lesbos*, de Tenedos**; et, de l'autre côté, les îles situées le long de l'Hellade <2> *, jusqu'à la Macédoine et à la partie de la Thrace limitrophe de cette dernière contrée, telles que l'Eubée, Scyros, Peparethos, Lemnos, Thasos, Imbros, Samothrace <3>, et quantité d'autres, dont par la suite nous parlerons en détail.

* *Stan-co.*
** *Samo.*
*** *Scio.*
* *Mytileni.*
** *Tenedo.*
* C'est-à-dire, *la partie orientale et maritime de la Thessalie.*

Toute cette partie de mer peut avoir, de longueur, 4000 stades ou un peu plus, et, de largeur, environ 2000 stades <4> : elle est circonscrite par les côtes de l'Asie que nous venons d'indiquer*; par celles de l'Hellade qui remontent depuis le Sunium jusqu'au golfe Thermaïque*; et, de suite, par les golfes de Macédoine <5> jusqu'à la Chersonèse de Thrace*.

* *Depuis Rhodes jusqu'à l'Hellespont,* ou *détroit des Dardanelles.*
* *Du cap Colonne au golfe de Thessalonique.*
* *La presqu'île de Gallipoli.*

V.e partie de la mer *Intérieure.*

LÀ se trouve le détroit de Sept-Stades <6> qui sépare Abyde et Seste <7>, et par où la mer *Ægée* ainsi que l'*Hellespont* commu-

<1> Ces contrées n'ont pas de noms modernes correspondans. Strabon parle de toute la côte occidentale de l'Asie mineure ou de l'Anadoli. G.

<2> L'Hellade est la Grèce, connue maintenant sous le nom général de Roum-iili. G.

<3> L'Eubée est appelée maintenant Égripo ou Négrepont. — *Scyros* est Skyro. — *Peparethos* est Pélagnisi. — *Lemnos* est Stalimène, ou Lemno. — *Thasos* est Thaso. — *Imbros* est Imbro. — *Samothrace* est Samotraki. G.

<4> Des côtes méridionales de l'île de Crète jusqu'aux côtes septentrionales de la mer Ægée, au nord de *Thasos*, il y a 4200 stades de 700, ou 120 lieues marines.

Les 2000 stades de largeur, ou les 57 lieues qu'ils représentent, sont juste la distance du *Sunium* à Rhodes; et il faut se rappeler que Strabon, mettant le *Sunium* et Rhodes sous la même latitude, ignoroit que la mesure dont il parle s'inclinoit au sud-est.

L'exactitude des mesures précédentes, prouve que l'île de Cypre ne pouvoit pas être comprise dans la mer que Strabon vient de décrire. *Voyez* note 5, *pag. 342.* G.

<5> Les golfes de la Macédoine sont ceux de Cassandre, autrefois *Toronaïcus*; de Monte-Santo, l'ancien *Singiticus*; et de Contessa, jadis *Strymonicus.* G.

<6> C'est le détroit des Dardanelles, pris aux Vieux-Châteaux : 7 stades de 700 valent un cinquième de lieue marine. Les anciens donnoient le nom d'Hellespont à la totalité du détroit, depuis son entrée méridionale dans la mer Ægée, jusqu'à sa sortie dans la Propontide. *Voyez* la note 4, *pag. 295.* G.

<7> *Là se trouve le détroit de Sept-Stades &c.* Nous exprimons ce que porte le texte ordinaire : ΚΑΤᾺ δὲ ταύτην ἐπὶ τὸ ἑπταστάδιον, ΤῸ ΚΑΤᾺ ΣΗΣΤῸΝ, ΚΑῚ ἌΒΥΔΟΝ, ΔΙ' ΟὟ ΤῸ ΑἸΓΑῖΟΝ ΚΑῚ ὁ Ἑλλήσποντος ἐκδίδωσι κ. τ. λ. Mais nous ne devons pas dissimuler que notre manuscrit 1394, d'accord avec plusieurs des manuscrits d'Italie, collationnés par M. de Siebenkees, porte seulement ceci : Κατὰ δὲ ταύτην ἐπὶ τὸ ἑπταστάδιον, καὶ ὁ Ἑλλήσποντος ἐκδίδωσι κ. τ. λ. D'après cette leçon, nous eussions dû nous borner à dire : *Là se trouve*

PAGE 124. niquent vers le nord avec une autre mer, appelée la *Propontide* *, laquelle s'unit à son tour avec celle qui se nomme le *Pont-Euxin*.

* *Mer de Marmara.*

Le *Pont-Euxin* est en quelque sorte une double mer. En effet, vers le milieu de sa circonférence, s'avancent deux caps opposés, qui, placés l'un au nord et en Europe, l'autre au sud et en Asie, rétrécissent le trajet intermédiaire, et semblent marquer les bornes de deux grandes mers. Celui de ces caps qui appartient à l'Europe se nomme *Criu-metopon* <1>; celui qui est en Asie s'appelle *Carambis* <2>; l'intervalle qui les sépare, est d'environ 2500 stades <3>.

PAGE 125.

D'après cette division, la partie occidentale du *Pont-Euxin* se trouve avoir en *longueur*, depuis Byzance jusqu'aux bouches du Borysthène, 3800 stades <4>, et en *largeur* 2000 stades <5> : c'est

le détroit de sept stades, et l'Hellespont communique, &c.

<1> C'est-à-dire, *front du belier.* Les Turcs le nomment *Karadjé-Bouroun*, ou le Nez noir : il forme la pointe méridionale de la Crimée. G.

<2> C'est celui que les Turcs appellent *Kerempi-Bouroun.* Suivant Meletius (*pag. 483*), les Grecs modernes le nomment Κόμαν.

<3> Je crois que Strabon avoit écrit *1500* stades, au lieu de *2500*, que les copistes y auront substitué :

1.° Parce que la différence en latitude entre le promontoire *Carambis* et le *Criu-metopon*, n'est, d'après les nouvelles observations, que d'environ 2° 12', ou de 1540 stades de 700;

2.° Parce que Ptolémée ne met aussi que 2° 15' de différence entre ces deux promontoires. J'ai fait remarquer dans ma *Géographie des Grecs analysée*, que la graduation de cet auteur embrassoit 700 stades au degré de latitude, quoiqu'il n'en comptât que 500 au degré de longitude. Or, 2° 15' font 1575 stades;

3.° Parce que Pline, *lib. IV, cap. 26*, fixe cet intervalle à 170 *M. P.*, ou 1360 stades Olympiques, qui valent 2° 16';

4.° Parce que Strabon, écrivant à Amasée, près du Pont-Euxin, s'étoit procuré, sur l'étendue de cette mer, des notions trop exactes, comme on le verra dans son VII.e livre, pour croire qu'il ait presque doublé sa largeur;

5.° Parce que, dans le même livre, il dit que les navigateurs qui passent entre le *Carambis* et le *Criu-metopon*, aperçoivent à-la-fois ces deux promontoires. Or, les 2500 stades les éloigneroient l'un de l'autre de 72 lieues marines; et pour que ces caps fussent visibles à la moitié de cette distance, il faudroit supposer à chacun une élévation perpendiculaire de plus de 1600 toises, ou presque égale aux plus hauts sommets des Pyrénées. Mais l'on sait qu'il s'en faut beaucoup que les montagnes de la Crimée, et sur-tout celles du cap Kerempi, puissent leur être comparées. Si, au contraire, on réduit l'intervalle dont il est question à 1500 stades, ou 42 lieues et demie, il suffira que ces caps aient environ 550 toises d'élévation pour être aperçus du milieu de cette distance. G.

<4> La différence en latitude entre Byzance et l'embouchure du Borysthène, autant que nous la connoissons, est d'environ 3° 37' 36", valant 3940 stades de 700. G.

<5> La distance, en ligne droite, de

dans

dans cette partie que se trouve l'île de Leucé <1>. La partie orientale, qui est oblongue, et qui se termine par un enfoncement étroit, vers l'extrémité duquel Dioscurias * est située, a, dans ce sens, environ 5000 stades, ou un peu davantage <2>; et sa largeur est à-peu-près de 3000 stades <3>. Quant à la circonférence totale du *Pont-Euxin*, elle est d'environ 25,000 stades <4>. Quelques auteurs

PAGE 125.

* *Islouriah.*

l'embouchure du Bosphore de Thrace, ou du détroit de Constantinople, au cap *Carambis*, est, d'après les dernières observations, d'environ 2300 stades de 700. G.

<1> Cette île se nommoit aussi l'*île d'Achille*, et l'*île des Heureux*, τῶν Μακάρων. Les Grecs modernes [1] la nomment Φιδονῆσι, et nos navigateurs, l'*île des Serpens;* les Turcs l'appellent *ilan Adasi.* Elle est vis-à-vis et à quelque distance des embouchures du Danube.

<2> Cette distance, que Strabon croyoit être en ligne directe, suit les sinuosités de la côte, depuis le *Carambis* jusqu'à *Dioscurias;* elle est d'environ 5700 stades de 700, selon nos connoissances actuelles. G.

<3> La plus grande largeur de cette partie du Pont-Euxin, prise du fond du golfe de Samsoun jusqu'au détroit de Zabache, l'ancien Bosphore Cimmérien, est d'environ 2800 stades de 700, selon nos meilleures cartes.

On voit qu'en général les mesures de Strabon, dans la mer Noire, sont assez exactes. Les petites différences que j'y fais remarquer, pourroient bien venir de quelques imperfections dans nos cartes modernes. On n'a fait jusqu'à présent que peu d'observations sur les côtes orientales de cette mer. G.

<4> Ces 25,000 stades de 700, valant 715 lieues marines, sont assez exactement la mesure des côtes du Pont-Euxin, en suivant leurs sinuosités.

Qu'on me permette de donner un nouvel exemple de l'embarras et de la confusion que les anciens ont mis dans l'énonciation de leurs mesures itinéraires.

Suivant Pline *(lib. IV, cap. 24)*, Varron et presque tous les anciens donnoient à la circonférence du Pont-Euxin, 2150 M. P. Comme les Romains tenoient la plus grande partie de leurs mesures géographiques des Grecs, et qu'ils comptoient indistinctement huit stades pour un mille, il me paroît certain que les 2150 M. P. précédens n'étoient que la réduction d'une somme de 17,200 stades, que les auteurs dont il est question dans Pline avoient donnés au périmètre du Pont-Euxin. Or, comme cette mesure paroît beaucoup plus petite que celle de Strabon, on pourroit douter de son exactitude, si l'on ne voyoit clairement qu'une semblable différence ne peut provenir que de la diversité des stades employés par les navigateurs. En effet, les 25,000 stades de 700 au degré n'en valent que 17,857 de 500; et ce nombre étant très-voisin de celui qui résulte des 2150 M. P. de Pline, les deux déterminations peuvent être considérées comme égales.

Dès-lors, on voit combien on se trompe en accusant sans cesse les anciens d'inexactitude. Les 25,000 stades de Strabon valent 715 lieues. En partant des 2150 M. P. de Pline, et en évaluant le degré du grand cercle à 75 M. P., on en concluroit que Varron, et la plupart des anciens, n'ont assigné au Pont-Euxin que 573 lieues de circonférence, ou 142 lieues de moins qu'il n'avoit; tandis qu'en rétablissant la mesure que Pline a dénaturée, on trouve qu'ils lui donnoient

[1] *Meletius, Geogr. anc. et nov.* pag. 226, col. 2.

I. X x

PAGE 125. en ont comparé la figure à celle d'un arc Scythique tendu : suivant eux, la corde de l'arc est représentée par la partie droite de la mer, c'est-à-dire par cette côte qui règne depuis le détroit de Byzance jusqu'à l'autre bout où se trouve Dioscurias, et qui, sauf la saillie du Carambis, n'ayant d'ailleurs que de petites sinuosités, forme une ligne presque droite <1>; tandis que l'autre partie de la circonférence, présentant deux golfes, dont l'un (je parle du golfe occidental) est plus rond que l'autre, figure assez bien le bois de l'arc, recourbé par ses deux extrémités, mais dont la courbure supérieure est plus arrondie que la courbure inférieure <2>.

* *La mer d'Azof.*

Au nord du golfe oriental se trouve le *Palus Mæotide* *, dont la circonférence est de 9000 stades ou un peu plus <3>.

* *Le détroit de Zabache.*
* *La mer de Marmara.*
* *Le canal de Constantinople.*

Le *Palus Mæotide* communique avec le *Pont-Euxin*, par ce Bosphore que l'on appelle Cimmérien *; et, de même, le *Pont-Euxin* communique avec la *Propontide* * par le Bosphore de Thrace *; car c'est ainsi que l'on nomme le détroit de Byzance, dont la largeur est de 4 stades <4>.

seulement 688 lieues, et que la petite différence de 27 lieués ne provient que de quelques sinuosités de plus ou de moins qui auront été négligées. G.

<1> Suivant ce que notre géographe dira lui-même ailleurs [1], cette ligne ne pouvoit passer pour une ligne droite que depuis le détroit du Bosphore jusqu'à *Trapezus* (Trébizonde). A partir de *Trapezus*, elle se courboit considérablement pour remonter au nord jusqu'à *Dioscurias* (Iskouriah).

<2> Cette forme de l'arc Scythique, à deux courbures inégales, se trouve représentée sur plusieurs médailles des rois Parthes de la famille des Arsacides. On peut voir quelques-unes de ces médailles gravées dans l'*Arsacidarum imperium*, de Vaillant, tom. I, *p. 58, 96, 105, 145, 347, 396*; et une autre, dans le *Recueil des Rois*, de Pellerin, *page 152, pl. XXV*, où elle est attribuée à Arsace XI *Sanatræcès*. Il en existe une vingtaine dans le Cabinet de la Bibliothèque nationale, sur lesquelles la courbure inégale de l'arc Scythique est plus ou moins sensible.

L'angle rentrant que forme vers son milieu la double courbure de cette espèce d'arc, représente, suivant Strabon, le promontoire *Criu-metopon* de la Taurique. La courbure supérieure de l'arc est la côte de l'Europe, depuis le Bosphore de Thrace jusqu'au *Criu-metopon*, parce qu'en effet cette côte est plus arrondie et plus élevée dans le nord que la côte orientale, comprise entre le *Criu-metopon* et *Dioscurias*. G.

<3> Ses côtes sont remplies de petits golfes; et c'est en comptant toutes leurs sinuosités qu'on peut trouver les 9000 stades de 700, ou les 257 lieues que Strabon donne à la circonférence de cette mer. G.

<4> Quatre stades de 700, font 325 à 326

[1] *Strab.* lib. x, p. 497.

On donne à la *Propontide* 1500 stades de long, depuis Byzance jusqu'à la Troade <1>; et sa largeur est à-peu-près égale <2>. C'est dans cette mer que se trouve l'île des Cyzicéniens <3>, entourée de plusieurs îlots. PAGE 125.

Voilà de quelle manière et jusqu'où la mer *Ægée* s'étend du côté du nord <4>.

VIe partie de la mer *Intérieure*.

De l'autre côté, la portion de la mer *Intérieure* qui, à partir de l'île de Rhodes, forme les mers d'*Ægypte*, de *Pamphylie* et d'*Issus* <5>, s'étend vers l'est dans l'espace de 5000 stades <6>, le long de la Lycie, de la Pamphylie et de toutes les côtes de la Cilicie,

toises. Il est question des parties les plus resserrées de ce détroit. G.

<1> C'est juste la distance en ligne droite, depuis l'entrée de l'Hellespont, prise où sont maintenant les nouveaux châteaux des Dardanelles jusqu'à Constantinople ou Byzance : 1500 stades de 700 valent 43 lieues. Il peut paroître étrange que Strabon ait compris l'Hellespont dans la longueur de la Propontide, ou qu'il n'y ait pas joint aussi le Bosphore de Thrace. G.

<2> Cette largeur est juste depuis l'embouchure de l'Hellespont, dans la Propontide, jusqu'au fond du golfe de Nicomédie, aujourd'hui Nikmid. G.

<3> L'île de Cyzique avoit été jointe au continent par Alexandre; et depuis ce temps elle est une presqu'île, quoique Strabon l'appelle une île. Son nom moderne est Artaki; il lui vient de l'ancienne ville d'*Artace*, qui subsiste encore, et près de laquelle on voit les ruines de Cyzique. *Voyez* Pline, *lib. V, cap. 40.* G.

<4> Les géographes anciens bornoient la mer Ægée à celle que nous nommons encore Égio-Pelago, ou Archipel. Ils la limitoient, comme nous, à l'espace compris entre les côtes méridionales de l'île de Crète, les côtes occidentales du Péloponnèse, de la Grèce, les côtes méridionales de la Macédoine, de la Thrace, et les rivages occidentaux de l'Asie mineure. Mais Strabon paroît étendre le nom de mer Ægée, non-seulement à toutes les parties de la Méditerranée plus orientales que le méridien du cap Ténare, mais encore à la Propontide et au Pont-Euxin, jusqu'à l'embouchure du fleuve *Halys*, comme il le dira à la *page 349*. Je ne me rappelle point que d'autres auteurs aient eu la même opinion. Toutes ces mers communiquent bien entre elles; mais leurs bassins sont tellement déterminés par la nature, qu'il n'y a pas plus de raison de dire que le Pont-Euxin et la mer d'*Issus* font partie de la mer Ægée, qu'il y en auroit d'étendre ce nom jusque dans le golfe Adriatique, dans le golfe Celtique, et jusqu'aux Colonnes d'Hercule. G.

<5> C'est-à-dire, le bassin compris entre le méridien de Rhodes, les côtes méridionales de l'Asie mineure, celles de la Syrie, de la Palestine, et celles de l'Ægypte jusqu'à Alexandrie. Je soupçonne ici une interversion, un défaut d'ordre dans le texte. Strabon a dû écrire... *forme les mers de Pamphylie, d'Issus et d'Ægypte.* G.

<6> Les 5000 stades de 700, valant près de 143 lieues, que Strabon compte entre Rhodes et *Issus*, sont juste la distance de ces villes, pour un vaisseau qui va de grands caps en grands caps. La mesure en ligne droite ne seroit que de 4665 stades pareils, ou de 8° 14' 15" de longitude. G.

PAGE 125. jusqu'à Issus <1>, d'où [en descendant] vers le midi *, et [en retournant] vers le couchant, elle baigne la Syrie, la Phœnicie, et l'Ægypte jusqu'à la ville d'Alexandrie.

* *Voyez* au livre XIV, *pag. 673.*

Dans les mers d'*Issus* et de *Pamphylie,* se trouve l'île de Cypre, qui touche aussi à la mer d'*Ægypte.*

Le trajet de Rhodes à Alexandrie, du nord au sud, est d'environ 4000 stades <2>; à suivre les côtes, il est du double <3>. Selon Ératosthène, une pareille évaluation [quant au trajet direct] n'est que l'estime de quelques marins; et, s'il en est qui donnent l'intervalle [dont il s'agit] pour être de 4000 stades, d'autres ne balancent pas à le faire de 5000 stades : mais, quant à lui, il PAGE 126. prétend que, d'après les observations gnomoniques, la distance [en ligne droite] est seulement de 3750 stades <4>.

De la grande presqu'île appelée proprement *Asie.*

LA partie de la mer *Intérieure* qui baigne les côtes de Cilicie et de Pamphylie *, celle qui, depuis la Pamphylie, s'étend jusqu'à la

* C'est-à-dire, *la côte méridionale de l'Asie mineure.*

<1> *Jusqu'à Issus.* Nous lisons κατ' Ἰσσὸν, comme le portent les deux manuscrits de Médicis, au lieu de κάτ' Ἴσσν.

<2> Ces 4000 stades de 700, valant un peu plus de 114 lieues, sont juste la distance de la partie septentrionale de l'île de Rhodes à Alexandrie : mais la route, au lieu d'être nord et sud, comme le croyoient les anciens, s'incline au sud-sud-est. G.

<3> Strabon vient de fixer la distance de Rhodes à *Issus,* à 5000 stades de 700 *(suprà,* not. 6, *pag. 347).* D'*Issus* à Alexandrie, la distance, en suivant les côtes, est de 6500 stades pareils : ainsi, la totalité de la navigation seroit de 11,500 stades. Strabon, en la bornant à environ 8000, confond nécessairement la valeur des stades qui lui étoient indiqués. En effet, comme 11,500 stades de 700 ne valent que 8214 stades de 500, il doit paroître évident que l'itinéraire d'où Strabon tiroit ce qu'il avance dans ce passage, exprimoit la distance de Rhodes à Alexandrie le long des côtes, en grands stades de 500 au degré. G.

<4> L'observation d'Ératosthène lui donnoit, pour la distance en latitude entre Alexandrie et Rhodes, 5° 21' 26". Elle est, selon les modernes, de 5° 17' 10".

Comme Rhodes est de 2° 22' 45" plus occidentale qu'Alexandrie, la route de la dernière de ces villes à la première, s'incline à l'ouest, et est plus longue que l'intervalle de leurs parallèles. En supposant cette route de 4000 stades de 700, comme le dit Strabon, la différence en latitude ne seroit que de 3766 stades, ou 5° 22' 48". C'est, à 1' 22" près, le résultat qu'avoit obtenu Ératosthène, au moyen du gnomon; et cette approximation devoit faire soupçonner qu'Alexandrie et Rhodes n'étoient pas sous le même méridien.

Quant à la mesure de 5000 stades, que d'autres avoient comptés pour la distance de ces villes, il est visible qu'elle n'avoit pu être prise en stades de 700, comme le croyoit Eratosthène, mais bien en stades de 300 milles à la circonférence de la Terre; et la mesure est juste, à cinq lieues et demie près. G.

Propontide *, la *Propontide* elle-même, et enfin la partie droite du *Pont-Euxin* ‹1›, forment une espèce de grande Chersonèse, dont l'isthme, fort large, se mesure par une ligne tirée du bord de la mer près de Tarse *, jusqu'à la ville d'Amisus * et au champ des Amazones autrement dit la Thémiscyre ‹2›. En effet, tout l'espace qui, en dedans de cette ligne *, comprend la Carie, l'Ionie et les pays situés en-deçà du fleuve Halys ‹3›, se trouve absolument entouré, soit par la mer *Ægée*, soit par les autres mers partielles dont nous venons de parler. Cette presqu'île est ce que nous appelons proprement *Asie* ‹4›, bien que ce nom soit commun à tout le continent dont elle n'est qu'une portion.

PAGE 126.
* C'est-à-dire, *la partie de la mer* Ægée *qui baigne les côtes occidentales de l'Asie mineure.*
* *Tarsous.*
* *Samsoun.*
* C'est-à-dire, *à l'ouest du méridien d'Amisus.*

EN GÉNÉRAL, les points les plus méridionaux de toute la mer *Intérieure* sont, d'abord, le fond de la grande *Syrte* *, puis Alexandrie d'Ægypte ‹5› et les bouches du Nil ‹6›; le point le plus septentrional est l'embouchure du Borysthène *, ou, si l'on veut comprendre dans le *Pont-Euxin* le *Palus Mæotide* (qui véritablement semble bien en faire partie), l'embouchure du Tanaïs ‹7›;

Des points de la mer *Intérieure* les plus reculés vers le midi, le nord, le couchant et le levant.
* Que nos navigateurs appellent *Sidra.*
* *Le Dniéper.*

‹1› C'est-à-dire la côte méridionale de la mer Noire, que Strabon traçoit presque en ligne droite, comme on vient de le voir. G.

‹2› La plaine de Thémiscyre étoit traversée par le fleuve *Thermodon*, maintenant Termeh; elle fait partie du Djanik moderne. G.

‹3› L'Halys est appelé maintenant Kizil-ermak, ou le fleuve Rouge. Comme son embouchure n'est qu'à une dixaine de lieues d'*Amisus*, Strabon la suppose sous le même méridien que cette ville.

Il paroîtroit que Strabon n'étendoit pas le nom de mer Ægée plus à l'orient qu'*Amisus*, quoiqu'il eût dit précédemment que cette mer remplissoit tout le bassin du Pont-Euxin. *Voyez* les notes 4, *p. 347*, et 3, *p. 350*. G.

‹4› Cette contrée conserve parmi nous le nom d'Asie mineure ou de petite Asie, par opposition au continent entier.

On l'appeloit aussi Anatolie, et les Grecs modernes prononcent Anadoli, qui signifie également l'orient, parce que cette contrée est à l'orient de la Grèce. G.

‹5› *Puis Alexandrie d'Ægypte &c.* Nous lisons, comme nos manuscrits 1393 et 1394 le portent : Καὶ ΜΕΤΑ' τοῦτον [sc. τὸν μυχὸν τῆς Σύρτεως]; au lieu de ΚΑΙ' ΚΑΤΑ' *κ. τ. λ.*

‹6› Le rivage à l'occident d'Alexandrie est plus méridional que cette ville; il forme même un assez grand golfe, qu'Hérodote *(lib. II, §. 6, pag. 105)* a connu sous le nom de *Plinthinetes*, et que l'on appelle maintenant golfe des Arabes.

Si l'on excepte les bouches Pélusiaque et Tanitique, les autres embouchures du Nil sont plus septentrionales qu'Alexandrie. G.

‹7› *Le point le plus septentrional &c.* Nous avons adopté, pour ce passage, la leçon de nos manuscrits 1394, 1396 et 1408, qui portent distinctement : Βορειότατον δὲ, τὸ τοῦ Βορυσθένους στόμα, εἰ δὲ καὶ τὴν Μαιῶτιν προστεθείη τις τῷ

PAGE 126.

le point le plus occidental est le détroit des Colonnes d'Hercule * ; et le point le plus oriental est cet enfoncement dont nous avons parlé *, dans lequel Dioscurias est située <1>. Ératosthène prétend que le point le plus oriental est le golfe d'Issus *; mais il a tort **. En effet, le golfe d'Issus est sous le même méridien qu'Amisus *, que la Thémiscyre et, si on le veut, cette portion de la Sidène * qui s'étend jusqu'à Pharnacie <2>. Or, de là jusqu'à Dioscurias, le trajet par mer, en se dirigeant au levant, est peut-être encore de plus de 3000 stades <3>, comme le prouvera la description détaillée de ces contrées.

* *Le détroit de Gibraltar.*
* *Voyez ci-dessus, pag. 345.*
* *Le golfe de l'Aïas.*
** *Voyez ci-dessus, pag. 108.*
* *Samsoun.*
* *Voyez ci dessus, pag. 125*, note 3.

Telle est la mer *Intérieure.*

MAINTENANT il faut décrire les pays qui l'entourent ; et nous commencerons par le côté d'où nous sommes partis pour la décrire elle-même.

En entrant par le détroit des Colonnes d'Hercule *, on a, sur sa droite, la Libye * jusqu'au Nil ; et, sur sa gauche, à l'opposite, l'Europe jusqu'au Tanaïs *.

* *Le détroit de Gibraltar.*
* *L'Afrique.*
* *Le Don.*

Et l'Europe et la Libye aboutissent toutes deux à l'Asie.

πελάγει (καὶ γάρ ἐστιν ὡς ἂν μέρος τι), ΤΟ' [sub. στόμα] τοῦ Ταναΐδος.

—Strabon croyoit l'embouchure du *Tanaïs* ou du Don, au fond des Palus Mæotides, beaucoup plus septentrionale que celle du Borysthène, ou Dniéper, quoiqu'il n'y ait pas plus de 24' de différence.

On voit d'ailleurs qu'il considéroit les Palus Mæotides comme une continuation du cours du *Tanaïs*. Cette idée tenoit peut-être à celle dont j'ai parlé dans la note 1, *pag. 118*. G.

<1> *Dioscurias* est Iskouriah, dans la Mingrelie. Cette ville n'est pas tout-à-fait au point le plus oriental de la mer Noire. G.

<2> *Pharnacie.* Notre géographe, au livre XII, *pag. 548 et 549*, parlera fort en détail de cette ville, que d'autres auteurs confondent avec Cerasunte [aujourd'hui *Keresoun*, ou *Kirisonto*], située sur la côte méridionale du Pont-Euxin, entre Amisus [Samsoun], et Trapezunte [Trébizonde]. Suivant Meletius, qui distingue Cerasunte de Pharnacie *(pag. 478, col. 2)*, les ruines de cette dernière ville sont appelées par les Grecs modernes, tantôt Φιριάκη, tantôt Πλάτανα.

<3> Il y a environ 3500 stades de 700 depuis *Pharnacia* jusqu'à *Dioscurias;* mais près de la moitié de ce chemin remonte directement au nord, quoique Strabon le conduise à l'est.

Au surplus, le reproche que Strabon fait à Ératosthène, d'avoir pris *Issus* pour le point le plus oriental de la Méditerranée, est peu fondé. Cet ancien considéroit le bassin du Pont-Euxin séparément de celui du reste de la Méditerranée; Strabon les réunit sans motif, et se trouve forcé d'étendre le nom de mer Ægée à des lieux où il paroît avoir été inconnu aux autres géographes. G.

Nous parlerons d'abord de l'Europe, tant parce que cette partie de la Terre est celle dont la forme est la plus variée, qu'à cause que son climat est le plus favorable à l'industrie et à la civilisation des peuples, et qu'elle communique aux deux autres la plus grande partie de ses propres avantages <1>. PAGE 126.

§. VIII. De l'Europe.

EN EFFET, l'Europe est par-tout habitée, excepté dans cette petite portion qui reste déserte à cause de l'excès du froid; je parle des contrées voisines des pays qu'occupent les peuples nomades <2>, sur les bords du Tanaïs, du Palus Mæotide et du Borysthène. PAGE 127. Parmi les contrées habitables, celles qui sont froides et montagneuses semblent, par leur nature, se refuser à de bons établissemens; toutefois, par de sages institutions, la vie la plus sauvage et les mœurs même des brigands s'adoucissent. Ainsi a-t-on vu les Grecs, par leur sagesse en fait de gouvernement, par leur aptitude aux arts et leur intelligence dans tout ce qui contribue au bonheur de la vie, transformer en habitations florissantes les montagnes et les rochers qu'ils occupoient <3>. Ainsi a-t-on vu les Romains, après avoir soumis bien des nations, d'un caractère naturellement féroce <4>, parce que l'âpreté du sol, le défaut de ports, ou d'autres causes pareilles, rendoient leur pays presque inhabitable, établir

<1> C'est-à-dire, le fruit des sciences et des arts qu'elle a perfectionnés. Strabon ne pouvoit pas ignorer que l'Europe avoit reçu de l'Asie et de l'Afrique, non-seulement les principes des sciences et des arts, mais encore les premiers élémens de la civilisation. G.

<2> *Les peuples NOMADES* [c'est-à-dire, *ERRANS*]. Littéralement nous aurions dû dire, *Vivant-sur-des-chariots*, Ἀμαξικοῖς [ou plutôt, comme on lit au livre VII, *pag. 294*, Ἀμαξοικοῖς]. Certainement notre géographe ici n'a point prétendu désigner une nation particulière.

— Le nom d'Hamaxiques ou Hamaxœques signifie des peuples qui habitent dans des chariots, c'est-à-dire, dans des huttes posées sur des roues et faciles à transporter de pâturages en pâturages. La position que Strabon donne aux Hamaxiques dont il parle en cet endroit, fait voir qu'ils occupoient l'Ukraine et le gouvernement Russe de Woronez. Le climat de ces contrées, couvertes alors de forêts et d'eaux stagnantes, étoit beaucoup plus froid qu'il ne l'est maintenant, et l'on croyoit les pays plus septentrionaux moins habitables encore. G.

<3> Le Péloponnèse et la Grèce étoient en général des pays fort montueux et peu fertiles. G.

<4> Nous lisons avec M. Tyrwhitt, ΚΑΤᾺ τὴν φύσιν ἀνήμερα, au lieu de ΚΑῚ Ἃ τὴν φύσιν ἀνήμερα.

PAGE 127. des rapports de société entre des peuples jusqu'alors insociables ‹1›, et civiliser les plus barbares. Dans les parties de l'Europe où le pays est ouvert et le climat tempéré, la nature même des lieux contribue à procurer tous ces avantages. Et, comme les habitans des meilleurs pays sont portés à la paix, tandis que ceux des pays moins bons sont tous vaillans et guerriers, les uns et les autres se fournissent des secours réciproques, ceux-ci par leurs armes, ceux-là par leur industrie *, leurs arts et leurs institutions **. S'ils ne s'aidoient mutuellement, ils ne pourroient manquer de se nuire : et sans doute, dans cette lutte, les peuples guerriers l'emporteroient par la force, à moins que les autres ne fussent en état de les accabler par le nombre. Or, à cet égard, l'Europe est assez favorablement disposée. Par-tout entrecoupée de plaines et de montagnes, elle offre aussi par-tout le génie cultivateur et politique à côté du génie guerrier ‹2›; mais les peuples pacifiques y sont les plus nombreux : aussi est-ce le goût de la paix que l'on y voit dominer; bonheur dû, en partie, à la prépondérance successive des Grecs, des Macédoniens et des Romains.

* Littéralement, *par-les-productions-de-la-terre*, *καρποῖς*.

** Littéralement, *la-formation-des-mœurs*.

Ainsi donc, l'Europe, soit dans la paix, soit dans la guerre, se suffit complétement à elle-même, puisqu'elle ne manque ni de soldats, ni de cultivateurs, ni de citoyens fixés dans des villes. Mais son principal avantage, le voici. De tous les alimens nécessaires à la vie, c'est l'Europe qui produit les meilleurs; des métaux, elle possède tous ceux qui sont utiles : elle n'a besoin de chercher ailleurs que les

‹1› *Établir des rapports de société entre des peuples jusqu'alors insociables.* Ici, nous avons cru devoir conserver jusqu'à la tournure antithétique de la phrase Grecque : Τούς τε ἀνεπιπλέκτους ἀλλήλοις ἐπέπλεξαν.

‹2› *Elle offre aussi par-tout le génie cultivateur et politique &c.* Dans toutes les éditions, et même dans la plupart de nos manuscrits, on lit : Ὥστε πανταχοῦ καὶ τὸ γεωργικόν τε ΚΑῚ ΤῸ ΓΕΩΓΡΑΦΙΚῸΝ καὶ τὸ πολιτικὸν καὶ τὸ μάχιμον παρακεῖσθαι.

Nous avons suivi la leçon des manuscrits de Médicis, du Vatican, de Strozzi et de Venise, dans lesquels ne se trouvent point les mots ΚΑῚ ΤῸ ΓΕΩΓΡΑΦΙΚῸΝ, qui, en effet, ne sauroient être qu'une interpolation. De plus, nous avons joint les mots καὶ τὸ γεωργικόν τε, et καὶ τὸ πολιτικόν, comme ne devant former qu'une seule opposition à τὸ μάχιμον; et véritablement c'est au τὸ γεωργικὸν et au τὸ πολιτικὸν réunis, que se rapporte ce qui suit : Πλέον δ' εἶναι ΘΑΤΕΡΟΝ, ΤῸ τῆς εἰρήνης οἰκεῖον· ὥστε καὶ ἐπικρατεῖ οὕτω.

parſums

parfums et les pierres précieuses, dont la jouissance ou la privation ne fait rien au bonheur de la vie. Ajoutons qu'elle abonde en bétail, et nourrit peu d'animaux féroces. PAGE 127.

Telle est, en général, la nature de ce continent, dont nous allons détailler les différentes parties.

L'Ibérie (*ou* l'Espagne).

LA première, à partir du couchant, est l'Ibérie. Sa forme ressemblant à celle d'un cuir de bœuf, nous pouvons dire que sa tête, tournée vers l'orient, se joint à la Celtique : les monts appelés *Pyrénées* servent de limites entre les deux pays. Du reste, l'Ibérie est entièrement baignée par la mer; savoir, dans la partie méridionale jusqu'aux Colonnes d'Hercule *, par notre mer **; et, de là jusqu'à l'extrémité septentrionale des Pyrénées *, par la mer Atlantique. La plus grande longueur de l'Ibérie est d'environ 6000 stades <1>; sa largeur est de 5000 <2>.

* *Le détroit de Gibraltar.*

** *La mer Intérieure* ou *Méditerranée.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 329*, not. 5.

PAGE 128.

La Celtique *ou* la *Gaule.*

APRÈS l'Ibérie, vient la Celtique, qui s'étend vers l'orient jusqu'au Rhin.

Ce qui borne le côté septentrional de cette contrée, c'est le détroit Britannique * pris dans son entier, puisque l'île de Bretagne *, située en face des côtes de la Celtique, dans sa longueur, qui est d'environ 5000 stades, est égale et parallèle à ces côtes <3>.

* *La Manche.*

* *L'Angleterre.*

<1> 6000 stades de 700, ou 171 lieues, sont juste, en ligne droite, la distance du cap Saint-Vincent à la chaîne des Pyrénées, prise dans le milieu de sa longueur. G.

<2> 5000 stades de 700, ou 143 lieues, sont la distance du cap de Gata, dans le royaume de Grenade, jusqu'aux côtes du royaume des Asturies.

La plus grande largeur de l'Espagne est depuis le cap de Gata jusqu'au cap de Bélem dans la Galice; elle a, dans ce sens, 5890 stades, ou 168 lieues. G.

<3> J'ai dit, note 3, *pag. 156*, que la mesure de 5000 stades, donnée aux rivages de la Bretagne opposés à ceux de la Gaule, étoit, en stades de $833\frac{1}{3}$, la mesure des côtes et de leurs sinuosités, depuis le Land's-end jusqu'au cap de Kent; que les côtes de la Gaule qui leur correspondent, depuis le cap Saint-Mahé jusqu'à l'embouchure du Rhin près de Leyde, avoient aussi 5000 stades, mais que ces stades étoient de 500 au degré, et par conséquent plus grands que les premiers. Il est remarquable que Strabon bornoit à cette seule étendue tous les rivages de la Gaule, tandis qu'ils se prolongent encore d'environ 4600 stades pareils, depuis le cap Saint-Mahé jusqu'aux Pyrénées; et l'on doit en conclure que cet auteur confondoit, dans son système général, le cap Saint-Mahé

Page 128. Quant au côté oriental, il est tracé par le Rhin, dont le cours est parallèle aux Pyrénées ‹1›.

Le côté méridional est borné, en partie par les Alpes qui joignent le Rhin ‹2›, en partie par la mer *Intérieure* *. Ce côté renferme le golfe appelé *Galatique* *, sur lequel sont situées les villes si célèbres de Marseille et de Narbonne.

* *La Méditerranée.*

* *Le golfe de Lyon.*

A l'opposite de ce golfe *, il y en a un autre, nommé pareillement *Galatique* *, et tourné vers le nord ainsi que vers la Bretagne ‹3›. C'est dans l'espace qui sépare les deux golfes, que la largeur de la Celtique se trouve le plus rétrécie. L'isthme a moins de 3000 stades, mais plus de 2000 ‹4›. Au milieu de cet isthme, l'on rencontre une chaîne de montagnes perpendiculaire aux Pyrénées, laquelle se nomme le mont *Cemmenus*, et se termine précisément au milieu des plaines de la Celtique ‹5›.

* C'est-à-dire, *sur l'Océan.*

* *Le golfe d'Aquitaine* ou *de Gascogne.*

Les Alpes et l'Apennin.

Les Alpes, montagnes fort élevées, tracent une courbe, dont la convexité est tournée vers les plaines de la Celtique et vers le mont *Cemmenus ;* la concavité regarde la Ligurie * ‹6› et l'Italie.

* *L'état de Gênes.*

avec celui qu'il savoit exister à l'extrémité septentrionale des Pyrénées. *Voyez* la note 5, *pag. 329,* et ma Géographie des Grecs analysée, *pag. 68-69.* G.

‹1› Le cours du Rhin est plutôt perpendiculaire à la chaîne des Pyrénées, qu'il ne lui est parallèle; mais Strabon croyoit *(l. III, p. 137)* que ces montagnes se prolongeoient du midi au nord. G.

‹2› Les Alpes, prises en général depuis le coude du Rhin à Bâle jusqu'à l'embouchure du Var, continuent de borner la Gaule au levant, et non au midi, comme le croyoit Strabon. G.

‹3› On verra dans le IV.ᵉ livre, que Strabon étendoit l'Angleterre jusque dans le golfe de Gascogne. G.

‹4› Cet isthme, formé par la chaîne des Pyrénées, s'étend depuis le cap de Creus jusqu'à Fontarabie; il est de 2740 stades de 700. G.

‹5› Le mont *Cemmenus,* appelé aussi *Gebenna* ou *Cebenna* par les anciens, conserve son nom dans celui des Cévennes. Cette chaîne ne part point du milieu de celle des Pyrénées, mais de la partie orientale. Ses ramifications s'étendent jusque vers Dijon. G.

‹6› *La Ligurie.* Nous nous servons ici de la dénomination usitée en géographie; mais nous ne devons pas dissimuler que la véritable traduction du nom Grec dont notre géographe se sert constamment, seroit *la Ligystique.* Strabon n'appelle jamais la contrée dont il est ici question, et la mer qui la baigne, que du nom de Λιγυστική; jamais non plus il ne désigne les habitans de cette même contrée que par le nom de Λίγυες, lequel, écrit en caractères Français, se liroit *Ligyes.* Voilà ce dont nous aurions dû prévenir le lecteur dès les premières fois que Strabon a parlé de la *Ligurie,* du *promontoire Ligustique,* et de la mer *Ligustique* ou *Ligurienne* (voy. ci-dessus, *pag. 238, 236, 335, 336, 337*).

PAGE 128.

Les Alpes sont habitées par différens peuples <1>, tous Celtiques, à l'exception des Ligures*. Ceux-ci ne sont point de la race des Celtes; mais ils leur ressemblent dans la manière de vivre. Ils occupent la portion des Alpes qui joint l'Apennin, et une partie de l'Apennin même.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 354*, note 6.

L'Apennin est une chaîne de montagnes qui, traversant l'Italie dans toute sa longueur du nord au sud <2>, aboutit au détroit de Sicile.

L'Italie.

Les premières terres de l'Italie sont les plaines qui, du pied des Alpes <3>, s'étendent jusqu'au fond du golfe Adriatique et aux pays voisins <4> : le reste forme une presqu'île longue et étroite, que l'Apennin, comme nous venons de le dire, traverse d'un bout à l'autre. L'Italie a environ 7000 stades de longueur <5> sur une largeur peu uniforme. Les mers qui l'isolent, sont, 1.° la mer Tyrrhénienne, qui commence où finit la mer Ligustique; 2.° la mer Ausonienne; 3.° le golfe Adriatique <6>.

L'Europe orientale.

Après la Celtique et l'Italie, le reste de l'Europe s'étend vers l'est, et se trouve divisé en deux par l'Ister*. Ce fleuve coule

* *Le Danube.*

<1> Strabon en parlera au livre IV.

<2> *Dans toute sa longueur du nord au sud.* Voici encore un endroit *(voyez* ci-dessus, *pag. 344)* où Strabon semble déroger au principe que lui-même, en combattant Ératosthène (*voyez pag. 85*), avoit établi; savoir: *Que, la* longueur *de la Terre-habitée se prenant de l'est à l'ouest, et la* largeur *se prenant du sud au nord, la* longueur *et la* largeur *de ses différentes parties devoient également se prendre en ce sens.* De plus, même en prenant la *longueur* de l'Italie dans le sens où il la prend maintenant, notre géographe, pour ne point contredire d'avance ce qu'il énoncera par la suite *(lib. V, p. 210)*, relativement à la position de ce pays, auroit au moins dû dire ici: *Dans toute sa* longueur, *du nord*-ouest au *sud*-est.

<3> C'est ce qui a fait donner parmi nous, à la partie occidentale de ces plaines, le nom de Piémont. G.

<4> Les Romains donnèrent à toute cette contrée, peuplée de Gaulois, le nom de Gaule Cisalpine, parce qu'elle étoit située en-deçà des Alpes, par rapport à eux. La France étoit la Gaule Transalpine, pour indiquer sa position au-delà des Alpes. G.

<5> 7000 stades de 700, font 200 lieues de vingt au degré. C'est juste la distance, en ligne droite, depuis la crête des Alpes, prise au nord d'Aoste, jusqu'à l'extrémité méridionale de l'Italie, au cap Sparti-Vento. G.

<6> La mer Tyrrhénienne commençoit vers l'embouchure de l'Arno, et s'étendoit jusque vers Naples. — La mer Ligustique ou Ligurienne est le golfe de Gênes. — La mer Ausonienne, appelée ensuite mer de Sicile, baignoit les parties méridionales de l'Italie *(voyez* la note 6, *pag. 337)*. — Le golfe Adriatique est le golfe de Venise. G.

PAGE 128.
* *La mer Noire.*
* *L'Allemagne.*
PAGE 129.

de l'ouest à l'est, et va se rendre dans le Pont-Euxin *. Il laisse, à gauche, toute la Germanie * qui commence au Rhin, tout le pays des Gètes, ainsi que celui des Tyrigètes, des Bastarnes et des Sauromates, jusqu'au Tanaïs et au Palus Mæotide ‹1›; à droite, toute la Thrace, l'Illyrie, la Macédoine, et enfin toute l'Hellade ‹2›.

Iles de l'Europe.
* *L'île de Cadiz.*
* *Les Sorlingues*, nommées aussi *Scilli.*
** *L'Angleterre et l'Irlande.*
* *Voyez* la note 2.

LES îles de l'Europe sont celles que nous avons déjà nommées; c'est-à-dire, au-delà des Colonnes d'Hercule ‹3›, Gadeira *, les Cassitérides *, les îles Britanniques **; en-deçà des Colonnes ‹4›, les îles Gymnésies ‹5›, les autres petites îles des Phœniciens ‹6›, celles des Marseillois et des Ligures ‹7›, celles qui bordent l'Italie jusqu'aux îles d'Æole et à la Sicile ‹8›, enfin toutes celles que l'on trouve le long de l'Épire ‹9› et de l'Hellade *, jusqu'à la Macédoine et à la Chersonèse de Thrace ‹10›.

§. IX.
De l'Asie.
* *Le Don.*
** *La mer d'Azof.*

AU Tanaïs * et au Palus Mæotide **, commence la partie de l'Asie située *en-deçà* du Taurus; après laquelle vient immédiatement la partie [du même continent] située *au-delà* du Taurus : car, l'Asie étant coupée en deux par la chaîne des montagnes du Taurus,

‹1› Les Gètes habitoient la Moldavie. — Les Tyrigètes, ou les Gètes du *Tyras*, occupoient les bords de ce fleuve, aujourd'hui le Dniester. — Les Bastarnes habitoient l'Ukraine. — Les Sarmates ou Sauromates s'étendoient des deux côtés du *Tanaïs* ou du Don, et aux environs de la mer d'Azof, l'ancien *Palus Mæotis.* G.

‹2› La Thrace et la Macédoine font partie du Roum-iili moderne. — L'Illyrie comprenoit la Dalmatie, la Bosnie, la Croatie, &c. — L'Hellade est la Grèce; cette contrée conserve encore ce dernier nom, et Strabon y comprend ici le Péloponnèse. G.

‹3› C'est-à-dire, dans l'Océan, au-delà du détroit de Gibraltar. G.

‹4› C'est-à-dire, dans la Méditerranée. G.

‹5› Les îles Gymnésies ou Baléares sont celles de Majorque et de Minorque. G.

‹6› Les petites îles d'Iviça, de Formentera, de Spalmador, et les autres îlots des environs. On les appeloit îles des Phœniciens, parce que les Carthaginois y avoient envoyé une colonie cent soixante ans après la fondation de leur ville. Voyez *Diodor. Sicul. lib. v, §. 16, pag. 343.* G.

‹7› Les îlots voisins de Marseille, les îles d'Hières, celles de Sainte-Marguerite, près d'Antibes, &c. G.

‹8› Ces îles sont trop nombreuses pour que je les rappelle ici. *Voyez* le texte et les notes, *pag. 336, 337.* G.

‹9› *Voyez* ci-dessus, *pag. 340.* G.

‹10› C'est-à-dire, toutes les îles de la mer Ionienne et de la mer Ægée, depuis Corfou jusqu'aux Dardanelles. G.

que l'on voit s'étendre, depuis les caps de la Pamphylie ‹1› jusqu'aux rivages de la mer Orientale ‹2› habités par les Indiens et ceux des Scythes qui les avoisinent, les Grecs ont dû naturellement appeler *Pays en-deçà du Taurus*, tout ce qui est au nord de ces montagnes, et *Pays au-delà du Taurus*, tout ce qui est au midi. Par conséquent, tout ce qui, en Asie, touche au Palus Mæotide et au Tanaïs, appartient au pays *en-deçà du Taurus*. Page 129.

Des pays de l'Asie *en-deçà du Taurus*.

De ces pays, les premiers * [dans l'ordre qu'ici nous suivons] sont ceux qui, placés entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, et de là se prolongeant vers le nord, à la gauche du Tanaïs, jusqu'à l'Océan (je parle de l'Océan extérieur ‹3› et de celui avec lequel la mer Caspienne communique), se limitent, vers le sud, à la partie la plus étroite de l'isthme qui sépare la mer Caspienne du Pont-Euxin ‹4› : viennent ensuite ces pays situés pareillement en-deçà du Taurus, mais au-dessus * de la mer Caspienne, qui s'étendent jusqu'à la mer Orientale ‹5›, dont les Indiens, ainsi que les Scythes les plus voisins du mont Imaüs ‹6›, occupent les bords.

* *Voyez* au liv. XI, *pag. 490 et 491.*

* *A l'orient.*

‹1› Cette chaîne commençoit plus particulièrement au promontoire *Trogilium*, formé par le mont Mycale, vis-à-vis Samos. *Voyez* la note 1, *pag. 174.* Comme les montagnes sont plus élevées dans la Pamphylie que dans la Lydie, c'est peut-être la raison qui a déterminé Strabon et d'autres géographes à y indiquer le commencement du *Taurus*. Les caps dont il parle, paroissent être le cap Sacré (cap Chélidoni) et l'extrémité du mont *Climax*, aujourd'hui Ekder. G.

‹2› Cet océan Oriental est le golfe du Gange, comme j'en ai prévenu dans la note 3, *pag. 178.*

La grande chaîne de l'Asie qui vient border l'Inde au nord, se soutient vers le 36.ᵉ degré de latitude, jusqu'aux sources de l'*Indus*; ensuite elle fléchit au midi, de manière que, vers les embouchures du Gange, elle atteint à peine le 24.ᵉ degré. De là, ses ramifications se prolongent au sud jusque vers Tana-Sérim, l'ancienne *Thinæ*, qu'Ératosthène et Strabon plaçoient à l'extrémité du *Taurus*, mais sous le 36.ᵉ parallèle, croyant que cette chaîne, depuis l'*Indus*, continuoit de se porter droit à l'est.

Les Scythes dont parle Strabon, sont les peuples du Boutan, des parties septentrionales des royaumes d'Aüa, de Mien, de Siam et de Lao, dont les habitans les plus reculés dans l'intérieur des terres, sont encore errans et à-peu-près sauvages. G.

‹3› C'est-à-dire, l'océan Septentrional. Strabon le croyoit beaucoup moins éloigné du Pont-Euxin qu'il ne l'est. G.

‹4› C'est l'isthme qui renferme la Mingrélie, la Géorgie et le Daghistan. G.

‹5› C'est toujours le golfe du Gange ou de Bengale. *Voyez* la note 3, *pag. 178.* G.

‹6› La chaîne du *Taurus* portoit différens noms dans sa longueur, comme on peut le voir dans Pline, *lib. V, cap. 27,* dans

PAGE 129. Des contrées comprises dans toute cette étendue, les unes sont habitées tant par les Mæotes, peuple Sauromate, que par ces divers peuples, Sauromates, Scythes, Achæens, Zyges, Hénioques, qui sont répandus entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne ‹1›, et auxquèls il faut ajouter les montagnards du Caucase, les Ibères * et les Albanes * : les autres, situées à l'est de la mer Caspienne et au nord de l'Inde, sont occupées par des Scythes ‹2›, et par les Hyrcaniens, les Parthyæens *, les Bactriens, les Sogdianes.

* *Les Géorgiens.*

* *Les habitans du Shirvan.*

* *Les Parthes.*

Au midi, d'abord d'une partie de la mer Caspienne, et ensuite de tout l'isthme qui sépare cette mer du Pont-Euxin, on trouve la plus grande portion de l'Arménie, la Colchide, toute la Cappadoce, ainsi que différentes provinces qui touchent au Pont-Euxin *, et les cantons occupés par les tribus Tibaraniques ‹3›.

* *Voyez* au livre XII, *pag 534, 540 et suiv.*

De là [en se portant vers l'occident] on rencontre les *pays en-deçà*

Ptolémée et dans les autres géographes. Sa partie orientale s'appeloit *Imaüs.* Les Indiens nomment encore Himmaleh la principale chaîne de montagnes qui sépare l'Inde du Boutan, au nord des bouches du Gange. C'est une nouvelle preuve de ce que j'ai avancé dans la note 2, *pag. 357.* G.

‹1› *Par les Mæotes, peuple Sauromate &c.* Le texte porte : Ταῦτα δ' ἔχουσι, τὰ ΜΕΝ ΟἹ ΜΑΙΩ͂ΤΑΙ ΣΑΥΡΟΜΑ΄ΤΑΙ, καὶ ΟἹ, μεταξὺ τῆς Ὑρκανίας καὶ τοῦ Πόντου μέχρι τοῦ Καυκάσου καὶ Ἰβήρων καὶ Ἀλβανῶν, ΣΑΥΡΟΜΑ΄ΤΑΙ, καὶ Σκύθαι, καὶ Ἀχαιοὶ, καὶ Ζύγοι, καὶ Ἡνίοχοι. Suivant cette leçon, qui ne varie ni dans aucune édition, ni dans aucun des manuscrits, soit de l'ouvrage de Strabon, soit aussi des extraits de Gemistus Pletho, il nous paroît évident que l'auteur désigne ici les *Mæotes* comme un peuple *Sauromate.* Cependant nul autre géographe ancien ne paroît avoir eu une pareille opinion ; et Strabon lui-même, au livre XI *(pag. 492, 493 et 494)*, lorsqu'il parlera plus en détail des *Mæotes*, ne dira rien qui semble l'appuyer. Il se pourroit donc qu'ici le mot Σαυρομάται, placé immédiatement après Μαιῶται, fût une pure interpolation.

— Les Scythes dont il est ici question, sont les Tartares du Kuban. — Les Achæens et les Zyges sont les Zikéti modernes. — Les Hénioques sont les Abkazéti. G.

‹2› Ces Scythes sont les Tartares du Kharasm ; les Hyrcaniens, les habitans du Daghistan et du Corcan ; les Parthyæens occupoient le nord du Khorasan ; les Bactriens, le pays de Balk ; les Sogdianes, la Bukarie, où sont Samarkand et la célèbre vallée d'Al-Sogd, qui a donné son nom à la Sogdiane. G.

‹3› *Les tribus Tibaraniques.* Nous traduisons fidèlement, τῶν Τιβαρανικῶν ἐθνῶν· mais ailleurs *(lib. VII, p. 309)*, Strabon appellera *Tibarénie*, le pays occupé par les peuples dont il parle maintenant ; et ensuite *(l. XI, p. 527, et l. XII, p. 548 et 555)*, il leur donnera à eux-mêmes le nom de Τιβαρηνοὶ, *Tibarènes.* — L'Arménie conserve son nom. — La Colchide est la Mingrélie. — La Cappadoce comprenoit une partie du Roum et du Karaman moderne, entre l'Euphrate et le fleuve *Halys.* — Sous le nom de nations Tibaraniques ou Tibaréniques, Strabon comprend une partie du royaume de Pont et les autres petits peuples jusqu'à la Colchide. G.

de l'Halys <1>; c'est-à-dire, du côté du Pont-Euxin et de la Propontide, le pays des Paphlagoniens, celui des Bithyniens et des Mysiens, avec la Phrygie Hellespontiaque qui comprend la Troade <2>; du côté de la mer Ægée et des autres mers qui s'y joignent <3>, l'Æolide, l'Ionie, la Carie et la Lycie <4>; dans l'intérieur des terres, la Phrygie à laquelle le pays des Gallo-Grecs appelé Galatie appartient, cette autre Phrygie que l'on nomme *Épictète*, la Lycaonie et la Lydie <5>. PAGE 129. PAGE 130.

<1> C'est-à-dire, à l'ouest. L'*Halys* est aujourd'hui le Kizil-ermak. G.

<2> La plupart des contrées que rappelle ici Strabon, n'ont pas de noms modernes correspondans, et sont connues généralement sous le nom d'Anadoli, ou de contrées orientales. Une portion de la Bithynie est appelée par les Turcs, Kodjea-ili; la Mysie et la Phrygie Hellespontiaque répondent à-peu-près au Karasi. G.

<3> La mer Ægée est l'Archipel, où se joignent les mers Carpathienne, Icarienne, celle de Myrtos, &c. *Voyez* ci-dessus, *pag. 340*. G.

<4> Ces contrées font maintenant partie des provinces Turques de Sarukan et d'Aidin, comprises dans l'Anadoli. G.

<5> *Dans l'intérieur des terres, la Phrygie &c.* Le texte porte : Ἐν δὲ τῇ μεσογαίᾳ τήν τε Φρυγίαν, ἧς ἐστι μέρος ἥ τε τῶν Γαλλογραικῶν λεγομένη Γαλατία, καὶ Ἡ ἘΠΊΚΤΕΤΟΣ, ΚΑῚ ΛΥΚΆΟΝΕΣ ΚΑῚ ΛΥΔΟΊ; ce qui signifieroit : *Et, dans l'intérieur, la Phrygie, dont le pays des Gallo-Grecs appelé Galatie, l'ÉPICTÈTE, les Lycaoniens et les Lydiens font partie.* D'après cette leçon, qu'offrent tous les manuscrits, notre géographe paroîtroit évidemment comprendre dans la Phrygie intérieure, la Phrygie *Épictète*, la Lycaonie et la Lydie, provinces qui, toutes les trois, selon ce que lui-même dira par la suite *(lib. XII, pag. 563 et seq.)*, en étoient constamment séparées. Nous pensons, avec MM. de Bréquigny et Siebenkees, qu'il faut lire, comme Gemisthus-Pletho paroît avoir lu, ΤῊΝ ἘΠΊΚΤΕΤΟΝ ΚΑῚ ΛΥΚΆΟΝΑΣ ΚΑῚ ΛΥΔΟΎΣ. En effet, au siècle de Strabon, la portion de la Phrygie que l'on appeloit *Épictète*, se trouvoit annexée à cette autre partie de la Phrygie qui, pour ainsi dire, de tout temps, avoit été distinguée par le nom de *Phrygie Hellespontiaque;* et même c'étoit précisément de sa réunion avec la *Phrygie Hellespontiaque* que lui venoit la qualification d'Ἐπίκτητος *[acquise* ou *ajoutée]*. Si notre géographe, en nommant un peu auparavant la *Phrygie Hellespontiaque*, n'a point alors prétendu y comprendre l'*Épictète*, c'est qu'entre les différens pays situés en-deçà de l'Halys, il vouloit distinguer d'abord les plus voisins de la mer, et que l'*Épictète* étoit renfermée dans le sein des terres; mais il rappelle cette *Phrygie Épictète*, dès qu'il passe aux pays qu'il qualifie de méditerranés. Et puisque, par-tout ailleurs, il donne l'*Épictète* comme réunie à la *Phrygie Hellespontiaque*, il ne sauroit ici l'avoir attribuée à une autre Phrygie.

— La grande Phrygie fait maintenant partie de l'Anadoli et du Karaman. — La Galatie est aussi comprise dans l'Anadoli. — La Phrygie *Épictète* formoit la partie septentrionale et occidentale de la grande Phrygie, et répondoit à-peu-près au Kodavendikiar de l'Anadoli. — La Lycaonie étoit la partie orientale de la grande Phrygie, dans le Karaman d'aujourd'hui. — La Lydie comprenoit l'Ionie, une portion de l'Æolie, sur les bords de l'Archipel, et les provinces de Sarukan et d'Aidin de l'Anadoli. G.

PAGE 130.

* *Voy.* au livre XI; *pag. 520 et 522.*

* *Voy.* ci-dessous, *pag. 362*, not. 3; et *pag. 363*, not. 4.

Au nombre des peuples placés *en-deçà* du Taurus, nous compterons * ceux qui demeurent dans le sein même des montagnes ‹1›; comme les Paropamisades, différentes tribus de Parthyæens, de Mèdes, d'Arméniens, de Ciliciens *, enfin les Lycaoniens ‹2› et les Pisidiens ‹3›.

Des pays de l'Asie qui sont situés *au-delà*, c'est-à-dire, *au midi* du Taurus.

* *Du côté de l'est.*

APRÈS ces peuples montagnards, viennent ceux qui habitent *au-delà* du Taurus.

Les premiers * sont les Indiens : de toutes les nations [de l'Asie], les Indiens forment la plus nombreuse et la plus florissante; ils s'étendent jusqu'à la mer Orientale ‹4› et à la partie méridionale de la mer Atlantique ‹5›.

‹1› On a déjà vu que, dans le système géographique de Strabon, la grande chaîne des montagnes du Taurus, qui, s'étendant en *longueur* depuis l'extrémité occidentale de l'Asie mineure jusqu'à l'extrémité orientale et septentrionale de l'Inde, partageoit toute l'Asie en deux parties, l'une septentrionale et dite *en-deçà* du Taurus, l'autre méridionale et dite *au-delà* du Taurus, étoit censée occuper en *largeur*, du sud au nord, un espace de 3000 stades. De cet espace intermédiaire, la plus grande portion devoit, selon notre géographe, s'annexer à la partie septentrionale de l'Asie, et le reste pouvoit être joint à la partie méridionale. On trouvera dans le livre XI *(pag. 490 et 491* du texte Grec), les motifs et les détails de cette répartition inégale, qui n'est ici que sommairement indiquée.

‹2› *Les Lycaoniens.* Le texte porte en effet καὶ Λυκάονες; mais Strabon a déjà nommé les *Lycaoniens* parmi les peuples décidément placés *en-deçà* du Taurus. Nous pourrions donc croire qu'ici les mots καὶ Λυκάονες ont été interpolés; et il paroît, par le texte de Gemistus-Pletho, que cet abréviateur ne les avoit point trouvés dans l'exemplaire sur lequel il travailloit.

M. de Siebenkees a pensé que peut-être il falloit lire Καταόνες, les *Cataoniens;* et l'on reconnoîtra, dans le livre XII (*pag. 534 et 535* du texte Grec), que cette conjecture n'est pas sans fondement.

‹3› Les Paropamisades sont les habitans du *Paropamisus,* ou des montagnes qui séparent la Bactriane de l'Inde. — Les Parthyæens occupoient les montagnes au nord du Khorazan d'aujourd'hui. — Sous le nom de Mèdes, Strabon comprend ici les différens peuples qui habitoient les pays montueux, depuis la Parthyæenne jusqu'à l'Arménie, tels que ceux du nord de la Perse, de l'al-Djébal, dans l'Irak-Adjami, de l'Aderbidjian et du Kurdistan. — Les Ciliciens habitoient l'Aladeuli; les Lycaoniens montagnards, les montagnes qui séparent le Karaman de l'Itch-iili; et les Pisidiens, la contrée de Hamid. G.

‹4› Le golfe de Bengale ou du Gange. *Voyez* la note 3, *pag. 178.* G.

‹5› La mer Atlantique, suivant Ératosthène et Strabon, s'étendoit depuis les côtes occidentales de l'Europe et de l'Afrique, jusqu'aux rivages orientaux de l'Asie, où se trouvoient *Thinæ,* ou Tana-sérim, les bouches du Gange, l'extrémité méridionale de l'Inde, ou le cap Comorin, et la Taprobane, ou Ceilan; de sorte qu'on ne peut douter que l'océan Oriental, ou la mer Atlantique orientale de ces auteurs, ne soit le golfe de Bengale. G.

C'est

C'est dans cette dernière partie de mer, au point le plus reculé* vers le sud <1>, et en face de l'Inde, qu'est située la Taprobane, île non moins grande que la Bretagne <2>.

PAGE 130.
* Il faut sous-entendre, *de l'espace habitable.*

A l'occident de l'Inde, en laissant les montagnes* à droite, on entre dans une vaste région, mal peuplée à cause de la stérilité du sol; elle est occupée par différentes nations absolument barbares, que l'on appelle *Arianes,* et qui sont répandues depuis les montagnes jusqu'à la Gédrosie et à la Carmanie <3>.

* *Le Taurus.*

<1> C'est-à-dire, fort loin au midi des bouches du Gange. *Voy.* la note 2, *pag. 189.* G.

<2> *Voyez* la note 3, *pag. 189,* et le texte correspondant, où Strabon donne 5000 stades de longueur à la Taprobane, ou Ceilan. Il ajoute ici que la Taprobane est à-peu-près égale à la Bretagne, parce qu'on a vu dans le passage que je viens de citer, qu'il donnoit aussi 5000 stades au plus grand côté de cette dernière île. Mais Strabon ne savoit pas que ce qu'il appeloit le plus grand côté de l'Angleterre, en étoit au contraire le plus petit, et que d'ailleurs les 5000 stades qu'il lui donnoit, avoient été pris en stades de 700 au degré, tandis que l'étendue de la Taprobane avoit été mesurée en petits stades de 1111 $\frac{1}{9}$; de sorte que sa comparaison est doublement fausse.

La plus grande longueur de l'Angleterre, prise à l'ouverture du compas, depuis le Land's-end jusqu'au cap Dungsby, est de 6090 stades de 700, ou 174 lieues de 20 au degré; celle de Ceilan, depuis le cap Dundra jusqu'à Tellipoli, n'est que de 2858 stades pareils, ou 82 lieues. G.

<3> *Que l'on appelle ARIANES, et qui sont répandues depuis les montagnes jusqu'à la Gédrosie et à la Carmanie.* Ce passage présente une difficulté. Le texte porte : Καλοῦσι δ' ἈΡΙΑΝΟΥ͂Σ ἀπὸ τῶν ὀρῶν διατείνοντας μέχρι Γεδρωσίας καὶ Καρμανίας. La phrase Grecque paroît donner à entendre que les habitans de la Gédrosie et de la Carmanie ne devoient point être compris au nombre des peuples désignés communément par le nom général d'*Arianes;* et nous ne nous dissimulons pas que Denys le Périégète *(v. 1095 et seqq.)* semble également faire cette exception. Toutefois il est presque évident que Strabon ici prétendoit parler de tous les divers peuples qui occupoient cette vaste étendue de pays, dont Ératosthène, comme on a vu ci-dessus *(pag. 207, 208, 211, 213, 215 et 220),* composoit sa seconde SECTION, et qu'il appeloit l'*Ariane,* Ἀριανή. Or la Gédrosie et la Carmanie faisoient partie de cette SECTION. Strabon nous l'a déjà dit *(voyez ci-dessus, pag. 207, 208, 211, 226);* et il le répétera dans le XV.ᵉ livre *(pag. 720),* en parlant des dimensions de l'*Ariane.* Peut-être ici aurions-nous mieux exprimé sa véritable pensée, en nous permettant de rendre les mots μέχρι Γεδρωσίας καὶ Καρμανίας, par ceux-ci, *jusque dans la Gédrosie et la Carmanie.*

Au reste, cette dénomination d'*Ariane,* Ἀριανή, et d'*Arianes,* Ἀριανοὶ, pour désigner en général les pays et les peuples de cette portion de l'Asie, inconnue aux Grecs avant les conquêtes d'Alexandre, ne se trouve employée dans l'histoire, et même dans la géographie, qu'au siècle d'Ératosthène, et on ne voit point d'auteur plus ancien qui s'en soit servi. Il ne nous seroit pas aisé d'en expliquer l'origine; d'autant que l'on ne peut guère la déduire du nom d'*Arie,* Ἀρία, affecté à une province Asiatique, voisine de la Bactriane, dont nous parlerons ailleurs. En effet, cette province, appelée spécialement *Arie,* Ἀρία, faisoit partie des pays situés *en-deçà*

PAGE 130.

De là, on trouve, du côté de la mer, les Perses <1>, les Susiens <2>, les Babyloniens *, placés les uns et les autres sur les bords du golfe Persique, et divers petits peuples situés aux environs de ceux-là ; du côté des montagnes *, ces Parthyæens, Mèdes et Arméniens * dont nous avons déjà dit qu'une partie habitoit dans le sein même des montagnes <3>, et différentes nations limitrophes de ces dernières.

* *L'Irak-Arabi.*

* Il s'agit du revers méridional.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 360.*

Vient ensuite la Mésopotamie <4> : et, après la Mésopotamie, viennent les pays situés en-deçà de l'Euphrate ; savoir, toute l'Arabie Heureuse *, bornée par le golfe Arabique pris en entier et par le golfe Persique ; tout l'espace qu'occupent les Scénites ainsi que les Phylarques <5>, vers l'Euphrate et la Syrie.

* *Voyez* la note 4, *pag. 221.*

du Taurus ; tandis que l'*Ariane* [Ἀριανὴ] d'Ératosthène et des géographes postérieurs, ne comprenoit absolument aucun pays qui ne fût *au-delà* de ce mont.

— Strabon, d'après Ératosthène, donnoit le nom d'*Arianes* à tous les peuples qui occupoient les portions de l'Asie comprises depuis l'*Indus* jusqu'à la Perse, et depuis la chaîne du *Taurus* jusqu'à la Carmanie et la Gédrosie. Dans la suite, on a borné le nom d'*Aria* au Khorasan d'aujourd'hui. Il faut faire attention à ceci, pour entendre ce que dit Strabon et ne pas confondre sa description avec celle des géographes postérieurs.

Les Arianes dont il est question, habitoient le Sigistan et une partie de la Perse moderne, qui est beaucoup plus étendue que l'ancienne.

La Gédrosie est le Mékran. — La Carmanie conserve le nom de Kerman. G.

<1> Ils occupoient le Fars, qui est la Perse proprement dite, et qui ne fait plus aujourd'hui qu'une province de ce vaste royaume. On sait que dans la langue Persane le P et l'F se permutent, et que l'on prononce *Fars* ou *Pars* ou *Paras*, qui est l'ancien nom de la Perse chez les Orientaux. G.

<2> Les Susiens habitoient le Khosistan moderne. G.

<3> *Du côté des montagnes, ces Parthyæens, dont... une partie habitoit dans le sein même des montagnes, &c.* Le texte porte : Πρὸς δὲ τοῖς ὄρεσιν, οἱ ἐν αὐτοῖς ὄρεσι Παρθυαῖοι, καὶ Μῆδοι, καὶ Ἀρμένιοι, καὶ τὰ τούτοις παρακείμενα ἔθνη καὶ ἡ Μεσοποταμία· passage qui, au premier coup-d'œil, pourroit paroître altéré, puisque, d'après cette leçon, la version littérale seroit : *Proche des montagnes [on trouve] les peuples qui habitent dans le sein même des montagnes ; c'est-à-dire, les Parthyæens, les Mèdes, les Arméniens, les tribus limitrophes de ceux-ci, et la Mésopotamie.* Mais il faut se rappeler qu'un peu plus haut, Strabon a comme annexé aux peuples placés *EN-DEÇÀ du Taurus*, celles des tribus Parthyæennes, Mèdes et Arméniennes qui habitoient dans le sein même des montagnes. Ainsi, vraisemblablement, ce qu'il veut dire maintenant, c'est que, sur le revers méridional de ces montagnes, et par conséquent *AU-DELÀ du Taurus*, on trouvoit aussi d'autres tribus de ces mêmes peuples. *Voyez* la note 1, *p. 360.*

<4> Aujourd'hui l'al-Djézira ou l'île. *Voyez* la note 2, *pag. 212.* G.

<5> *Les Scénites, ainsi que les Phylarques.* C'est-à-dire, les peuples *vivant-sous-des-tentes*, Σκηνῖται, et les *chefs-de-tribus* (ou *les tribus-soumises-à-un-chef*), Φύλαρχοι.

Depuis le golfe Arabique jusqu'au Nil, habitent des Æthiopiens ‹1› et des Arabes ‹2›. PAGE 130.

A ceux-ci touchent les Ægyptiens, au-dessus desquels * on rencontre, d'abord, les Syriens; puis, les Ciliciens, tant ceux que l'on nomme *Trachyôtes* ‹3›, que d'autres encore ‹4›; et, en dernier lieu, les Pamphyliens.

* *Vers le nord.*

§. x. De l'Afrique.

A L'ASIE succède la Libye * ; elle tient à l'Ægypte et à l'Æthiopie ‹5›.

* *L'Afrique.*

Des différentes côtes de la Libye, celle qui borde la mer *Intérieure* *, depuis Alexandrie jusqu'au voisinage des Colonnes d'Hercule, forme, pour ainsi dire, une ligne droite ‹6›, sauf l'enfoncement des Syrtes; sauf peut-être encore les sinuosités de quelques petits golfes, et la saillie des caps qui marquent ces golfes ‹7›.

* Littéralement, *qui est en face de nous.*

La côte que baigne l'Océan ‹8›, à partir de l'Æthiopie, dans la longueur d'un certain espace, se prolonge dans une direction parallèle à celle de la côte de la mer *Intérieure ;* mais ensuite les parties méridionales du continent se rétrécissent, et les deux côtes [peu-à-peu] se

‹1› Ce sont les Æthiopiens au-dessus de l'Ægypte, depuis Syéné ou Assouan, jusqu'en Abyssinie. G.

‹2› Ces Arabes sont les peuples qui habitoient le long des côtes occidentales du golfe Arabique; on les appeloit aussi Troglodytes, parce qu'ils demeuroient dans les cavernes et les trous des rochers. G.

‹3› *Trachyôtes.* C'est-à-dire, *habitant-le-pays-âpre*, ou *les montagnes.* On sait qu'il y avoit une partie de la Cilicie appelée Τραχεῖα, *Apre* ou *Montueuse.*

—Les Ciliciens occupoient l'Itch-iili et l'Aladeuli modernes. Les *Trachyôtes*, ou montagnards, habitoient la première de ces contrées. La Pamphylie porte maintenant le nom de Tekieh. G.

‹4› *Que d'autres encore.* Le texte semble dire positivement, *que tous les autres*, καὶ οἱ ἄλλοι. Mais, un peu plus haut, notre géographe avoit recensé des Ciliciens parmi les peuples montagnards annexés aux nations d'*en-deçà* du Taurus; il ne peut donc parler ici que d'une autre partie des Ciliciens.

‹5› Strabon, séparant l'Afrique de l'Asie par le Nil, mettoit la moitié de l'Ægypte et de l'Æthiopie en Asie, et l'autre moitié en Afrique. G.

‹6› Strabon croyoit les environs de Carthage, et toute la Barbarie moderne, plus au midi qu'ils ne sont. On retrouve cette opinion dans Ptolémée, où la côte septentrionale de l'Afrique est tracée à-peu-près en ligne droite. G.

‹7› *Qui marquent ces golfes.* Nous lisons Καὶ τῶν ΤΟΥΤΟΥΣ (au lieu de ΤΑΥΤΗ) ποιούντων ἀκρωτηρίων.

‹8› C'est l'océan Méridional. On a vu, note 1, *pag. 257*, que Strabon et la plupart des anciens croyoient que l'Océan occupoit une grande partie de la zone torride, et que cette ceinture de mer faisoit le tour du globe. G.

Page 130.

rapprochent : elles finissent par former une espèce de promontoire aigu, qui s'avance un peu au-delà des Colonnes d'Hercule ‹1›, et donne en quelque sorte à la Libye la figure d'un trapèze ‹2›.

Suivant toutes les relations, et d'après le récit que nous a fait à nous-mêmes Cn. Pison, qui a commandé dans le pays ‹3›, ce continent ressemble à une peau de panthère : car il est comme *moucheté* * par des cantons habités qu'isolent des terrains arides et déserts; les Ægyptiens appellent ces cantons, des *Auases* * ‹4›.

* Κατάστικτος. Cela est répété au livre XVIII, *pag. 824.*

* Αὐάσεις.

Une pareille singularité n'est pas la seule qui caractérise la Libye *. On y distingue de plus comme trois régions différentes. Sur les bords de notre mer *, le pays, presque par-tout, mais principalement aux environs de Cyrène ‹5› et de Carthage, et, de là, jusqu'à la Maurusie et aux Colonnes d'Hercule ‹6›, est excellent. Sur

* *L'Afrique.*

Page 131.

* *La mer Intérieure ou Méditerranée.*

‹1› C'est-à-dire qu'après le cap Guardafui, l'ancien promontoire des Aromates, la côte se replioit à l'occident, passoit sur les confins méridionaux de l'Abyssinie, et remontoit jusqu'au détroit de Gibraltar, où elle formoit le cap nommé *Soloe* par Hérodote, aujourd'hui le cap Spartel; d'où l'on voit que Strabon ne croyoit point que l'Afrique atteignît jusqu'à l'équateur. Cette opinion a été celle de tous les géographes antérieurs à la fin du premier siècle de l'ère Chrétienne, et elle a encore subsisté depuis. *Voyez* mes *Recherches sur le tour de l'Afrique.* G.

‹2› *La figure d'un* TRAPÈZE. Le texte porte : ΤΡΑΠΕΖΙΟΝ πως τὸ σχῆμα. Au livre XVII, *pag. 825*, Strabon énoncera formellement que *la Libye [l'Afrique], représentée sur une carte plane, a la figure d'un* TRIANGLE RECTANGLE : Ἔστι δὲ ΟΡΘΟΓΩΝΙΟΥ ΤΡΙΓΩΝΟΥ σχῆμα, ὡς ἄν τις ἐν ἐπιπέδῳ νοήσειε. Au même endroit, il marquera nettement les deux côtés les moins longs, ainsi que l'hypoténuse du *TRIANGLE*; et cette assertion se trouvera reproduite à la *page 826.*

‹3› CNÆUS *Piso* [ΓΝΑΙΟΣ Πείσων]. Nous croyons qu'il s'agit ici du père de CNÆUS *Calpurnius Piso*, si connu dans l'histoire pour avoir causé la mort de Germanicus. Le personnage dont nous voulons parler, avoit été Consul en l'année 731 de Rome [23 ans avant l'ère Chrétienne]. On peut donc conjecturer, avec une sorte de fondement, que, cinq ans après, il aura été nommé proconsul en Afrique, pour remplacer L. Cornelius Balbus, qui, dans l'année 735 de Rome [19 ans avant l'ère Chrétienne], avoit triomphé des Garamantes. Mais c'est un point que nous discuterons ailleurs.

‹4› Les Grecs les ont appelés *Oasis*; les Arabes actuels les nomment *el-Wah* : c'est le même nom, modifié par des dialectes différens. G.

‹5› Cyrène, aujourd'hui Curen. Il n'y a guère cependant que les cantons voisins de la mer qui soient fertiles et arrosés de quelques torrens; l'intérieur du pays est un désert affreux, appelé désert de Barca. C'est néanmoins sur les côtes de la Cyrénaïque, baignées par la grande Syrte, que les Grecs ont d'abord placé leurs jardins des Hespérides. *Voyez* la note 4, *pag. 5.* G.

‹6› Depuis Tunis jusqu'au détroit. — Les

les bords de l'Océan *, il est encore assez bon. Mais dans l'intérieur, la Libye n'offre que des terres incultes où croît le silphium *, que des champs déserts, qu'un sol pierreux et sablonneux ‹1›; et il en est de même de toute la portion de l'Asie placée sous le parallèle qui traverse l'Æthiopie, la Troglodytique, l'Arabie, et la partie de la Gédrosie occupée par les Ichthyophages * ‹2›.

PAGE 131.

* Il s'agit ici de l'océan Atlantique, et des côtes des royaumes de Fez et de Maroc.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 249*, et ci-dessous, *pag. 372*.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 250*, note 1.

La plupart des peuples de la Libye nous sont mal connus; il est rare que les armées, ou même les voyageurs, y pénètrent fort avant ‹3›. Peu d'habitans de l'intérieur viennent commercer avec nous, et leurs rapports ne sont ni complets ni croyables; toutefois, voici ce qu'ils débitent.

Les peuples les plus méridionaux s'appellent Æthiopiens ‹4›. En remontant *, les principales nations que l'on trouve sont les Garamantes, les Pharuses, les Nigrites ‹5›; et, plus haut encore, les

* *Vers le nord.*

Maurusiens, appelés Mauritaniens par les Latins, occupoient les royaumes d'Alger et de Fez d'aujourd'hui. G.

‹1› J'ai dit, note 3, *pag. 249*, qu'on ignoroit encore quelle étoit la plante à laquelle les anciens donnoient le nom de *silphium*.

Cette plante, symbole de l'aridité et de la stérilité, croissoit en si grande abondance dans la Cyrénaïque, que les Grecs habitans de cette contrée, et particulièrement ceux de Cyrène et de *Barce*, la choisirent pour emblème distinctif, et la firent graver sur leurs monnoies. *Voyez* la note 5, *pag. 364*. G.

‹2› C'est l'Æthiopie, au-dessus de l'Ægypte, et les déserts au midi de Syéné. — La Troglodytique bordoit la côte occidentale du golfe Arabique. — La portion de l'Arabie aux environs des tropiques est aussi très-aride, si l'on excepte quelques cantons montueux. — Les Ichthyophages de la Gédrosie sont les habitans des côtes du Mékran, qui sont sablonneuses et stériles. G.

‹3› Nous lisons, comme le portent distinctement nos manuscrits 1393, 1394, 1408, ainsi que les manuscrits de Médicis : Οὐ ΠΟΛΛΗ'Ν (au lieu de ΠΟΛΛΟΙ'Σ) γὰρ ἐφοδεύεσθαι συμβαίνει στρατοπέδοις, οὐδ' ἀλλοφύλοις ἀνδράσιν.

‹4› Je crois avoir déjà dit que le nom d'Æthiopiens étoit un nom générique donné par les Grecs et les Romains aux derniers peuples connus dans l'Afrique, du côté du midi; aussi plaçoient-ils des Æthiopiens à différentes latitudes, selon que leurs connoissances étoient plus ou moins avancées dans telle ou telle partie de ce continent. Du côté du Nil, l'Æthiopie ne commençoit qu'au-dessus de Syéné, vers le 24.e degré de latitude: à l'occident et à peu de distance de l'Ægypte, on trouvoit déjà, suivant Pline *(lib. XXXVII, cap. II)*, des Æthiopiens dans l'*Oasis* d'Ammon, au 28.e degré de latitude; plus loin, on les reculoit davantage dans le midi. Ces variations sont importantes à saisir, pour bien entendre les anciens. G.

‹5› *Les Pharuses, les Nigrites.* Telle est la leçon de notre beau manuscrit 1394, qui porte en cet endroit, Φαρουσίους καὶ Νιγρείτας. Ce manuscrit, quant au premier des deux noms, Φαρουσίους, ne varie nulle part; mais au XVII.e livre, *pag. 826 et suivantes*, le second nom est écrit Νιγρῆται.

PAGE 131. Gætules <1>. Non loin de la mer, ainsi que sur la côte même, vers l'Ægypte et jusqu'à la Cyrénaïque, habitent les Marmarides <2>. Au-dessus * de la Cyrénaïque et des Syrtes **, on rencontre les Psylles, les Nasamons <3>, et quelques tribus de Gætules *; ensuite, les Sintes et les Byzaciens, répandus jusqu'au pays de Carthage <4>, pays vaste, et qui touche à celui des peuples *Nomades* <5>, dont ceux que l'on connoît le mieux sont les Massaliens et les Massæsyliens. Les plus reculés * sont les Maurusiens <6>.

* C'est-à-dire, *au sud et à l'ouest.*
** *Les golfes de Sydra et de Cabès.*
* *Voyez* la fin de la note 1.
* *Vers l'occident.*

Depuis Carthage jusqu'aux Colonnes, le terroir est fertile ; mais, dans cette partie, les animaux féroces abondent, comme dans tout l'intérieur de la Libye. Selon toute apparence, telle est la cause qui a long-temps empêché quelques-uns de ces peuples de se livrer à l'agriculture ; et de là, on leur aura donné le nom de *Nomades*. Aujourd'hui, devenus singulièrement adroits à la chasse, et, de plus, aidés des Romains qu'anime un goût décidé pour les *thériomachies* *, ils ne sont pas moins habiles à détruire les animaux qu'à maîtriser la terre.

* C'est-à-dire, *combats-de-bêtes-sauvages.*

Nous n'en dirons pas davantage sur les continens.

<1> Les Garamantes habitoient le Kawar. *Garama*, leur ville capitale, est nommée maintenant Gherma. — Les Pharusiens et les Nigrites étoient voisins des frontières méridionales du royaume actuel de Maroc. Nos géographes modernes ont porté ces peuples beaucoup trop au midi. *Voyez* mes *Rech. sur les côtes occidentales de l'Afrique.* — Les Gétules occupoient le Darah, le Ségelmesse d'aujourd'hui, et s'étendoient même jusqu'aux Syrtes, comme on le verra bientôt, et particulièrement dans le XVII.e livre. G.

<2> Les Marmarides s'étendoient à l'ouest de l'Ægypte, jusqu'à *Catabathmus*, près du cap Luco d'aujourd'hui. G.

<3> Les Psylles et les Nasamons habitoient les parties orientales du royaume actuel de Tripoli, au-dessus de la grande Syrte et du désert de Barca. G.

<4> Les Byzaciens occupoient, sur les bords de la petite Syrte, les parties méridionales du royaume actuel de Tunis. — Je ne connois point les Sintes, et je ne puis croire comme le dit Casaubon, que ces peuples soient les *Sintites* que Ptolémée place dans la Marmarique. — Les ruines de Carthage existent encore près de Tunis. G.

<5> Les Nomades, ou peuples pasteurs. C'est de ce nom que les Latins ont fait celui de Numides, qu'ils ont donné aux peuples qui occupoient le territoire actuel du royaume d'Alger. *Numidæ verò Nomades à permutandis pabulis, mapalia sua, hoc est, domus, plaustris circumferentes.* (Pline, *l. V, c. 11*). G.

<6> Le territoire de Carthage s'étendoit à l'ouest jusqu'au promontoire *Tretum*, aujourd'hui le Sebta-Ras, ou les Sept-Caps. Là habitoient les Massaliens, jusque vers le cap Carbon ; puis les Massæsyliens, jusqu'au fleuve *Molochath*, maintenant Maluia; et enfin les Maurusiens, appelés ensuite Mauritaniens, jusqu'à l'Océan. G.

CHAPITRE V.

DES CLIMATS. — Des Amphisciens, des Hétérosciens et des Périsciens.

PAGE 131.
Des climats.

IL nous reste à parler des *climats* ‹1›; mais nous n'en donnerons ici qu'une description générale. Dans cette description, nous partirons des deux lignes que nous avons appelées *élémentaires* *, c'est-à-dire, de celles qui déterminent, l'une la plus grande *longueur* *, l'autre la plus grande *largeur* de la Terre-habitée **; et, de ces deux lignes, la dernière est celle dont nous ferons le plus d'usage.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 331.*

* *Le parallèle du trente-sixième degré.*

** *Le méridien de Rhodes.*

Sans doute les astronomes doivent traiter à fond l'article des climats; et c'est ce qu'Hipparque a fait: car, ainsi que lui-même l'énonce, il a marqué la différence des apparences célestes pour chaque degré de ce *quart [du globe]* * dans lequel notre Terre-habitée se trouve renfermée ‹2›; j'entends chaque degré depuis

PAGE 132.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 306.*

‹1› Les climats, en géographie, sont des bandes ou des zones du globe de la terre, parallèles à l'équateur. On suppose à chacune de ces zones une largeur telle, que sous les cercles qui les terminent du côté du nord, le jour solsticial y est plus long d'une demi-heure que sous les cercles qui les limitent au sud. Il est aisé de concevoir que la largeur de ces zones doit diminuer à mesure qu'elles s'éloignent de l'équateur, parce que l'augmentation de la durée des jours devient plus rapide quand on avance vers les pôles.

Les anciens comptoient en général sept climats, qui, au temps d'Hipparque, se terminoient à 48° 30′ 35″, où le plus long jour étoit de seize heures. Cet astronome avoit multiplié ses divisions, et les avoit portées plus loin: il est très-fâcheux que Strabon ne nous les ait pas conservées toutes. On ne s'apercevra que trop, dans ce chapitre, du peu d'exactitude que ce géographe a mis dans son extrait de l'ouvrage d'Hipparque, sous le prétexte spécieux que la géographie n'avoit pas besoin de tant de précision. Ce motif peu fondé nous a privé d'un travail fort intéressant; et les erreurs que les copistes de Strabon ont multipliées dans cette partie de son texte, m'obligeront de présenter beaucoup de corrections, pour rétablir les opinions d'Hipparque dans leur intégrité primitive. On trouvera, à cet égard, des détails plus étendus et plus suivis dans mes *Rech. sur le système géographique* de cet astronome. G.

‹2› *Pour chaque degré de ce* quart [du globe] *dans lequel notre &c.* Nous adoptons la correction proposée par M. Tyrwhitt, qui lisoit: Καθ' ἕκαστον τῆς γῆς τόπον τῶν ἐν Τῼ͂ (au lieu de Τῌ͂) καθ' ἡμᾶς ΤΕΤΑΡΤΗΜΟΡΙ'ῼ (au lieu de ΤΕΤΑΡΤΗΜΟΡΙ'ΩΝ) τεταγμένων· λέγω δὲ, κ. τ. λ.

PAGE 132.

l'équateur jusqu'au pôle boréal. Mais le géographe ne doit point s'occuper des régions placées hors des limites de la Terre-habitée *; et, même à l'égard des diverses parties de la Terre-habitée, travaillant pour l'homme du monde, il ne doit point entrer dans des détails trop nombreux, trop minutieux, et d'ailleurs très-compliqués. Ainsi, des différences qu'Hipparque a notées, nous n'exposerons ici que les plus frappantes * et les plus faciles à saisir : en admettant, comme il l'admet lui-même, d'après Ératosthène, que la circonférence <1> de la Terre est de 252,000 stades *, les changemens que l'aspect du Ciel se trouve subir à chaque degré compris dans les intervalles des lieux [auxquels se bornera notre énumération], ne sont pas considérables <2>.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 305, 306.*

* Litteralement, *les plus simples, ἁπλουστέρας.*

* *Voyez* la note 2, *pag. 216.*

En effet, si nous coupons en 360 sections le grand cercle de la Terre, chaque section sera de 700 stades : ce calcul est celui d'après lequel Hipparque fixe les distances sur le méridien que nous avons dit devoir passer par Méroé <3>. Partant de la région située sous l'équateur <4>, et s'arrêtant, de 700 stades en 700 stades, le long du méridien dont nous venons de parler, il tâche de déterminer quelles sont, à chaque point, les apparences célestes.

Mais, quant à nous, ce n'est pas de l'équateur que nous devons partir. Si, comme quelques-uns le pensent *, il se trouve, sous l'équateur, des contrées où l'on peut demeurer, elles forment une *Terre-habitée* particulière, fort étroite, placée entre * les pays que l'excès de la chaleur rend inhabitables *, en un mot, absolument distincte de la nôtre. Or notre Terre-habitée est la seule dont le géographe s'occupe; et elle a pour bornes, au midi, le parallèle de

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 250, 254, 255 et suiv.*

* C'est-à-dire, *bornée au nord et au sud par les pays &c.*

* *Voyez* la note 1, *pag. 249.*

<1> *La circonférence.* Littéralement, *la grandeur, τὸ μέγεθος*; mais on voit qu'il s'agit ici de *la grandeur de la circonférence.*

<2> *Dans les intervalles des lieux auxquels &c.* Le grec dit, *entre les HABITATIONS, μεταξὺ τῶν οἰκήσεων.*

<3> Nous avons rendu le sens du texte tel que le présentent toutes les éditions et tous les manuscrits : Τούτῳ δὴ χρῆται μέτρῳ πρὸς τὰ διαστήματα ἐν τῷ λεχθέντι διὰ Μερόης μεσημβρινῷ λαμβάνεσθαι ΜΕΛΛΟΝΤΙ. Mais peut-être il faudroit lire, ΜΕΛΛΟΝΤΑ. *C'est ce calcul d'après lequel Hipparque fixe les distances qui doivent se prendre sur le méridien de Méroé dont nous avons parlé.*

<4> *Sous l'équateur.* Le texte porte, *sous le méridien, ἐν τῷ μεσημβρινῷ*; mais évidemment il faut lire, ἐν τῷ ἰσημερινῷ.

la

la Cinnamomophore ⟨1⟩; au nord, le parallèle d'Ierné ⟨2⟩. Et même, d'après notre plan ⟨3⟩, nous n'avons à marquer [graduellement] ni tous les lieux que comprend cet espace, ni toutes les différences que l'aspect du ciel peut offrir dans chacun de ces lieux. Mais, à l'égard de ceux dont nous avons à parler, nous devrons, comme Hipparque, commencer par les plus méridionaux. PAGE 132.

Climat d'à-peu-près 12 h. $\frac{3}{4}$.

SELON lui, les peuples fixés sous le parallèle de la Cinnamomophore ⟨4⟩, à 8800 stades au nord de l'équateur, et à 3000 stades au sud de Méroé ⟨5⟩, sont presque également éloignés et de l'équateur, et du tropique d'été qui passe à Syéné; car Syéné est à 5000 stades au nord de Méroé ⟨6⟩. Ils sont les premiers* pour qui la petite Ourse, toute entière, se trouve comprise dans le cercle arctique, et reste toujours visible : par rapport à eux, l'étoile la plus méridionale de cet astérisme, la brillante de la queue, est placée à l'extrémité même de l'espace renfermé dans le cercle arctique; de sorte qu'elle touche l'horizon ⟨7⟩.

* C'est-à-dire, *les plus méridionaux de ceux &c.*

⟨1⟩ Suivant Strabon, le parallèle de 12° 34′ 17″. G.

⟨2⟩ Suivant Strabon, le parallèle de 52° 25′ 42″. G.

⟨3⟩ *D'après notre plan.* Littéralement, *nous souvenant de [ce qu'exige] la forme géographique :* *μεμνημένοις τοῦ* ΓΕΩΓΡΑΦΙΚΟΥ ΣΚΗΜΑΤΟΣ·

⟨4⟩ La Cinnamomophore étoit la région de l'Afrique où croissoit la canelle; elle répondoit, d'après sa latitude, au milieu de l'Abyssinie. G.

⟨5⟩ Méroé est Gherri, sur les bords du Nil, dans le royaume de Fungi, comme je l'ai dit dans la note 2, *pag. 154*. G.

⟨6⟩ Voici les latitudes qui résultent de ces différentes mesures adoptées par Hipparque.

Équateur	0 st.	0. =	0°	0′	0″
La Cinnamomophore	8800.	8800. =	12.	34.	17.
Méroé	3000.	11,800. =	16.	51.	26.
Syéné et le tropique	5000.	16,800. =	24.	0.	0.

Il paroît que, dans sa Géographie, ou plutôt dans ses discussions géographiques, Hipparque avoit indiqué le tropique à 24° de l'équateur, en nombre rond. Mais, comme on sait par Ptolémée *(Almagest. lib. 1, cap. 11)* qu'Hipparque avoit observé la déclinaison de l'écliptique, et l'avoit trouvée de 23° 51′ 20″, on doit se persuader que cet astronome ne la supposoit de 24° dans le passage dont il est question, que pour se conformer à l'usage reçu le plus habituellement. Je crois donc que, dans sa table des climats, toutes les fois qu'il sera question d'observations dépendantes de l'obliquité de l'écliptique, il sera nécessaire de les calculer en supposant cette obliquité de 23° 51′ 20″, pour se conformer exactement à l'opinion de cet ancien. G.

⟨7⟩ L'étoile dont il est question, est la *polaire* d'aujourd'hui. Au temps d'Hipparque,

PAGE 132.

* *Le détroit de Bab al-mandeb.*

* Sous-entendu, *pour la latitude.*

PAGE 133.

* *Vers le levant.*

** *Ceilan.*

* *Vers le couchant.*

* *L'Afrique.*

A l'est du méridien de Méroé, et presque parallèlement à ce méridien, s'étend le golfe Arabique, dont l'embouchure* dans la mer extérieure répond* à la Cinnamomophore ‹1›, pays où se faisoit jadis la chasse aux éléphans ‹2›. Le parallèle de la Cinnamomophore passe, d'une part*, un peu au sud de la Taprobane**, ou du moins à l'extrémité sud de cette île; et, de l'autre part*, au travers des pays les plus méridionaux de la Libye* ‹3›.

Climat de 13 heures.

A Méroé, à Ptolémaïs *des Troglodytes* ‹4›, le plus long jour est de treize heures équinoxiales ‹5›. La position de ces deux villes est presque à égale distance de l'équateur et du parallèle d'Alexandrie; il n'y a que 1800 ‹6› stades de plus du côté de l'équateur.

et d'après ses observations, elle étoit éloignée du pôle de 12° 24′; ainsi, elle se trouvoit dans le cercle arctique des peuples situés à 12° 24′ de l'équateur : elle ne se couchoit point pour eux, et ne faisoit que raser l'horizon. *Voyez* Ptolem. *Geogr. lib. I, c. 7.* G.

‹1› *Dont l'embouchure dans la mer extérieure répond* [pour la latitude] *à la Cinnamomophore.* Le grec, littéralement, dit : *L'embouchure de ce golfe dans la mer extérieure, est la Cinnamomophore:* Τούτου δ' ἔκβασις, εἰς τὸ ἔξω πέλαγος, ἡ Κινναμωμοφόρος 'ΕΣΤΙ'Ν· expression singulière, qui pourroit faire soupçonner que le texte est altéré.

‹2› Du temps et par les ordres des rois d'Alexandrie, depuis l'époque de Ptolémée Philadelphe. G.

‹3› Toujours dans l'hypothèse que l'Afrique ne s'étendoit pas jusqu'à l'équateur, et que l'Océan la terminoit vers la hauteur des frontières méridionales de l'Abyssinie. G.

‹4› Ainsi surnommée, parce qu'elle étoit dans le pays des Troglodytes, sur les bords du golfe Arabique.

Cette ville étoit aussi appelée *Ptolemaïs epi-theras*, ou *ad-feras*, parce qu'elle avoit été bâtie par Eumède, sous le règne de Philadelphe, pour la chasse des éléphans et des bêtes féroces. Sa position étoit, je crois, à l'extrémité méridionale d'une vaste forêt qui existe encore à 25 lieues au nord d'Arkiko. G.

‹5› Treize heures de jour solsticial, au temps d'Hipparque, où la déclinaison de l'écliptique, suivant ses observations, étoit de 23° 51′ 20″, indiquoient une latitude de 16° 26′ 42″.

Cette latitude de Méroé seroit de 24′ 44″ ou de 288 stades moins élevée que celle qui est conclue de la distance itinéraire dans la note 6, *pag. 369;* mais il faut observer qu'à la *page 227,* il est dit qu'Ératosthène avoit fixé à 400 stades sur la terre, l'intervalle en dedans duquel l'aspect du ciel ne varioit pas sensiblement. C'étoit aussi l'opinion d'Hipparque; et il en résulte que la différence que je fais remarquer, passoit pour être à-peu-près nulle dans l'opinion des anciens.

Le lecteur voudra bien se souvenir de cette observation pour les différences de ce genre qu'il trouvera dans la comparaison de la plupart des résultats suivans. Je ne la rappellerai point, non plus que la déclinaison de l'écliptique au temps d'Hipparque : je l'ai prise dans l'Almageste de Ptolémée, *lib. I, c. II.* G.

‹6› *1800 stades.* Toutes les éditions et nos

Le parallèle de Méroé passe, d'un côté *, au travers de pays inconnus ‹1›, et, de l'autre côté *, par l'extrémité de l'Inde **.

Page 133.
* Vers le couchant.
* Vers le levant.
** Les environs du cap Comorin.

Climat de 13 h. ½.
* Assuan.

A Syéné *, ainsi que dans celle des villes de Bérénice ‹2› qui est située sur le golfe Arabique et qui appartient à la *Troglodytique*, au solstice d'été, on a le soleil au zénith, et le plus long jour est de treize heures et demie ‹3›. La grande Ourse y paroît renfermée dans le cercle arctique, à l'exception des cuisses, de l'extrémité de la queue et d'une des étoiles du carré * ‹4›. Le parallèle de Syéné traverse, d'une part *, la portion de la Gédrosie ** qu'occupent les Ichthyophages ; et, de l'autre part *, les contrées situées environ à 5000 stades au sud de Cyrène ‹5›.

* Gr. Ἐν τῷ πλινθίῳ.
* Du côté du levant.
** Les côtes du Mékran moderne.
* Du côté du couchant.

Dans tous les pays compris entre l'équateur et le tropique, l'ombre

manuscrits 1393, 1394, 1408, donnent seulement *1100 stades*. Mais, suivant le témoignage de Casaubon, d'autres manuscrits, et, selon M. de Siebenkees, les manuscrits de Venise, portent distinctement, χιλίοις καὶ ὀκτακοσίοις, *1800*. La combinaison des mesures adoptées par Strabon lui-même, prouve que cette leçon est la véritable.

— En effet, on verra bientôt que de l'équateur à Alexandrie, Hipparque comptoit 21,800 stades; et de Méroé à Alexandrie, 10,000. C'est donc 11,800 de l'équateur à Méroé, ou 1800 stades de plus que de cette ville à Alexandrie.

Il en résulte qu'Hipparque plaçoit Alexandrie à 31° 8' 34" de latitude. Selon la *Connoissance des temps*, elle est à 31° 11' 20". G.

‹1› *De pays inconnus.* Nous lisons, avec M. de Bréquigny, δι' ἀγνωρίμων, au lieu de διὰ γνωρίμων.

‹2› Ville fondée par Ptolémée Philadelphe, qui l'avoit ainsi nommée du nom de sa mère Bérénice : elle étoit située au fond du golfe que les Grecs appeloient Ἀκάθαρτος, *Impur*, parce qu'il est hérissé de rochers à fleur d'eau qui le rendent dangereux, et qu'il est exposé à de fréquentes tempêtes. Cette ville devoit occuper le lieu connu aujourd'hui sous le nom de *Minet Bellad el-Habesh*, ou *port du pays Abyssin*, au fond du golfe appelé par les Anglois *Foul-Bay.* Voyez mes *Recherches*, tom. II, *pag. 174 et suiv.* G.

‹3› Treize heures et demie de jour solsticial donnoient pour latitude 23° 48' 20"; et le soleil au zénith, en supposant que ce fût le centre de cet astre, 23° 51' 20".

Le demi-diamètre du soleil étant d'environ quinze minutes, le bord septentrional de cet astre, le jour du solstice, atteignoit à 24° 6' 20" de latitude. Les dernières observations faites en Ægypte, placeroient Syéné à 24° 8'. G.

‹4› L'étoile η, à l'extrémité de la queue de la grande Ourse, étoit, au temps d'Hipparque, à 29° 15' du pôle; γ du carré en étoit à environ 25 et demi : ainsi elles se couchoient toutes deux pour l'horizon de Syéné : β et ζ, les plus méridionales, à cette époque, des cinq autres étoiles du *Chariot*, rasoient l'horizon de cette ville sans disparoître. G.

‹5› Cette distance porte Cyrène, aujourd'hui Curen, à 21,800 stades de l'équateur, ou 31° 8' 34" de latitude. Nos meilleures cartes la placent à 32° 46'. G.

Page 133.

tombe [alternativement] vers le nord et vers le sud * : dans ceux qui sont au-dessus * de Syéné ‹1› et au-delà du tropique, l'ombre, à midi, tombe [toujours] vers le nord. Les premiers s'appellent *amphisciens*, les seconds, *hétérosciens* *. Ajoutons que les contrées placées sous le tropique, ont un caractère qui les distingue, comme nous l'avons déjà fait observer en parlant des zones * ; le sol y est aride, sablonneux, et ne produit que du silphium, tandis qu'au sud de ces mêmes contrées, on trouve une région fertile et bien arrosée.

* *Voyez* la note 4, *pag. 248.*

* C'est-à-dire, *au nord.*

* *Voyez* la note 3, *pag. 248.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 249.*

Climat de 14 heures.

Pour les habitans des pays situés environ à 400 stades ‹2› au sud du parallèle d'Alexandrie et de Cyrène, le plus long jour est de quatorze heures équinoxiales ‹3›, et ils ont Arcturus au zénith ; seulement l'astre décline un peu vers le sud ‹4›. Dans Alexandrie, à l'équinoxe, la proportion de l'ombre au gnomon est celle *de 7 à 5* ‹5›.

‹1› *Dans ceux qui sont au-dessus* [c'est-à-dire, *au nord*] *de Syéné.* Nous lisons, comme dans le manuscrit de Médicis, ΤΟΙ͂Σ δ' ἀπὸ Συήνης, non ΤΗ͂Σ δ' ἀπὸ Συήνης.

‹2› *Environ à 400 stades &c.* Ὅσον ΤΕΤΡΑΚΟΣΊΟΙΣ σαδίοις. L'édition d'Alde, et, au rapport de Casaubon, quelques manuscrits portent : ΤΡΙΑΚΟΣΊΟΙΣ, *300 stades.*

—Mais il faut lire 500. Hipparque porte la latitude d'Alexandrie, où il observoit, à 21,800 stades, et elle peut être considérée comme juste. Si l'on en soustrait 500 stades, on aura 21,300; et comme la latitude où le plus long jour étoit de 14 heures, s'élevoit à 21,238 stades, on voit que ce dernier nombre approche beaucoup plus de 21,300, qu'il n'approcheroit de 21,400, qu'exigeroit la leçon de 400 stades, et, à plus forte raison, de 21,500, qu'exigeroit celle de 300 stades. G.

‹3› Les quatorze heures de jour solsticial indiquoient alors 30° 20′ 23″ de latitude; et les 21,300 stades, 30° 25′ 43″. Si l'on y ajoute 500 stades, on aura pour la latitude d'Alexandrie, selon Hipparque, 21,800 stades, ou 31° 8′ 34″. *Voyez* la note précédente. G.

‹4› Je trouve dans Hipparque *(ad Arati Phænomena,* cap. XIX, *pag. 111 de l'Uranologie de Pétau)*, que cet ancien plaçoit *Arcturus* à 59° du pôle; il lui donnoit par conséquent 31° de déclinaison : donc il a dû dire que cette étoile déclinoit un peu au *nord* du zénith des lieux dont il est question, et point au *midi*, comme porte le texte de Strabon, puisque la plus haute latitude qu'on puisse donner à ces lieux, d'après les variantes dont j'ai parlé, *note 2* de cette page, ne les éleveroit encore qu'à 30° 42′ 51″. G.

‹5› M. de Bréquigny a soupçonné que cette phrase étoit une scholie insérée dans le texte de Strabon. Je le crois aussi; et j'ajoute qu'elle est une grosse méprise, puisque les lieux où le rapport de l'ombre au gnomon seroit de 7 à 5 le jour de l'équinoxe, se trouveroient à 54° 27′ 44″ de latitude; tandis que, suivant Hipparque, Alexandrie étoit à 31° 8′ 34″. Le scholiaste auroit dû écrire que, dans cette ville, le jour de l'équinoxe, la proportion de l'ombre au gnomon y est à-peu-près comme 3 est à 5; et il auroit indiqué une latitude d'environ 30° 57′ 50″. G.

Ainsi, les lieux situés [à 400 stades au sud] d'Alexandrie, sont de 1300 stades plus méridionaux que Carthage ‹1›; s'il est vrai que, dans Carthage, à l'équinoxe, la proportion de l'ombre au gnomon soit celle *de 7 à 11.* PAGE 133.

Quant au parallèle d'Alexandrie, il passe, d'un côté *, par Cyrène, par les pays de 900 stades plus méridionaux que Carthage ‹2›, par le milieu de la Maurusie ‹3›; et, de l'autre côté *, il traverse l'Ægypte ‹4›, la Cœlésyrie ‹5›, la haute Syrie, la ville de Babylone ‹6›, la Susiade, la Perside, la Carmanie, la haute Gédrosie ‹7› et l'Inde. PAGE 134.

* *Vers le couchant.*

* *Vers le levant.*

Climat de 14 h. ¼.

AUX environs de Ptolémaïs-*en-Phœnicie* *, de Sidon ** et de Tyr *, le plus long jour est de quatorze heures un quart ‹8›. Ces lieux sont à-peu-près de 1600 stades plus septentrionaux qu'Alexandrie, et situés presque à 700 stades au nord de Carthage ‹9›.

* *St. Jean d'Acre.*

** *Seïde.*

* *Sur* ou *Tsur.*

‹1› Lisez, *1400 stades,* comme l'indiquent quelques manuscrits cités par Casaubon, quoique M. de Bréquigny ait cru devoir rejeter cette leçon.

La proportion de 7 à 11, observée à Carthage, entre l'ombre et le gnomon, indique une latitude de 32° 28′ 16″, c'est-à-dire, de 22,730 stades, ou en nombres ronds, 22,700, valant 32° 25′ 43″. Si l'on en soustrait 1400 stades, on aura les 21,300 stades du parallèle sous lequel Strabon vient de dire que le plus long jour étoit de quatorze heures. *Voyez* les notes 2 et 3, *pag. 372,* qui se trouvent confirmées par celle-ci. G.

‹2› C'est le parallèle tracé à 21,800 stades de l'équateur. Si l'on y ajoute 900 stades, on aura 22,700, qui est la latitude de Carthage. *Voyez* les notes 5, *pag. 371,* et 1 de cette page. G.

‹3› La Maurusie, ou la Mauritanie, renfermoit les royaumes modernes d'Alger et de Fez. G.

‹4› C'est-à-dire, la basse Ægypte, le *Delta,* Alexandrie. G.

‹5› La Cœlésyrie, ou la Syrie creuse, étoit proprement la vallée renfermée entre le Liban et l'Anti-Liban. Cette dénomination s'est étendue jusqu'au-delà de Damas. G.

‹6› Lisez, *la Babylonie.* On verra bientôt qu'Hipparque plaçoit Babylone à 1700 stades ou 2° 25′ 43″ plus au nord que le parallèle dont il est ici question. G.

‹7› La Susiane est le Khosistan. — La Perse est le Fars. — La Carmanie est le Kerman. — La haute Gédrosie est le haut Mékran, qui fait partie de la Perse moderne. G.

‹8› Cette durée du jour solsticial indique 33° 16′ 57″ de latitude. G.

‹9› Alexandrie étoit, suivant Hipparque, à 21,800 stades de l'équateur : si on ajoute 1600, on aura 23,400 stades; et Carthage étant à 22,700, si on ajoute 700, on aura également 23,400 stades, ou 33° 25′ 43″ de latitude.

Ptolémaïs, Tyr et Sidon, étant placées sur une côte qui remonte presque directement au nord, Hipparque n'a pu vouloir dire que ces villes étoient sous le même parallèle, mais seulement dans le même climat. G.

PAGE 134.
Climat de 14 h. ½.

DANS le Péloponnèse, ainsi qu'au milieu de Rhodes, à Xanthe *en Lycie*, ou un peu au midi de cette ville, comme aussi à 400 stades au sud de Syracuses, le plus long jour est de quatorze heures et demie <1>. Le parallèle de tous ces différens lieux est à 3640 stades de celui d'Alexandrie <2>. Selon Ératosthène, il traverse la Carie, la Lycaonie, la Cataonie, la Médie, les Pyles Caspiennes, et la partie de l'Inde voisine du Caucase <3>.

Climat de 15 heures.
* *Eski-Stamboul.*
* *Iamboli.*
** *Polina.*

POUR la ville d'Alexandrie *en Troade* *, pour celle d'Amphipolis *, pour Apollonie *d'Épire* **, comme pour les lieux situés tout-à-la-fois un peu au nord de Naples, et un peu au sud de Rome, le plus long jour est de quinze heures. Ce parallèle se trouve être à 7000 stades au nord de celui d'Alexandrie *d'Ægypte*, à

<1> Ces quatorze heures et demie du jour solsticial répondoient à 36° 0' 47", ou à 36° de latitude en nombre rond. C'est le *diaphragme* ou le parallèle nommé communément *parallèle de Rhodes.*

Le Péloponnèse est la Morée. — La ville de Xanthe se nomme maintenant Eksénidé. — Syracuses est Siragusa. Les 400 stades au nord du *parallèle de Rhodes*, fixent Syracuses, dans l'opinion d'Hipparque, à 36° 34' 17" de latitude. G.

<2> Alexandrie étant, selon Hipparque, à 21,800 stades de l'équateur, si on ajoute à ce nombre 3640, on aura 25,440 stades, ou 36° 20' 34" pour la latitude qu'il donnoit au milieu de l'île de Rhodes.

Hipparque ayant observé à Rhodes et à Alexandrie, a voulu exprimer leurs latitudes avec plus de précision que toutes les autres, en y ajoutant une fraction de 40 stades.

Cette exactitude paroît avoir fait croire à Strabon ou à ses copistes, que plusieurs des distances qu'Hipparque donnera dans ce chapitre, doivent être comptées du *parallèle du milieu de l'île de Rhodes*, à 25,440 stades de l'équateur.

Mais je crois qu'ils se sont trompés; que l'observation d'Hipparque à Rhodes est une observation isolée, qui n'a aucune liaison avec le reste de son système, et que lorsqu'il indiquera le *parallèle de Rhodes*, il faudra entendre celui du 36.ᵉ degré juste, à 25,200 stades de l'équateur, où il vient de fixer le plus long jour à quatorze heures et demie.

D'ailleurs, on trouve dans sa critique du poëme d'Aratus *(pag. 116, in Uranologio)*, qu'il supposoit Rhodes à 36 degrés juste; et les données astronomiques qu'il ajoutera bientôt aux indications en stades, pour mieux constater les distances à l'équateur, confirmeront ce que j'avance, et les corrections que je proposerai. G.

<3> C'est le *diaphragme* de la carte d'Ératosthène, qu'il fixoit à 36° 21' 25" de latitude.

La Carie est maintenant la partie méridionale et occidentale de l'Anadoli, près de l'île de Rhodes. — La Lycaonie est une portion du Karaman moderne. — La Cataonie est comprise dans l'Aladeuli. — La Médie est l'Irac-Adjami. — Les Pyles ou Portes Caspiennes sont les défilés de Firouz-Koh. — Les parties de l'Inde voisines du Caucase, sont le Zablistan et le haut Penj-Ab. G.

plus de 28,800 stades au nord de l'équateur, et à 3400 stades du parallèle de Rhodes; mais il est de 1500 stades plus méridional que celui de Nicée *, de Byzance et de Marseille ‹1›. PAGE 134.

*. *Is-Nik.*

Le parallèle de Lysimachie ‹2› n'est guère plus septentrional; et, suivant Ératosthène, il passe au travers de la Mysie et de la Paphlagonie, de Sinope, de l'Hyrcanie et de Bactres ‹3›.

Climat de 15 h. $\frac{1}{4}$.

A LA hauteur de Byzance, le plus long jour est de quinze heures et un quart; et, dans cette ville, au solstice d'été, la proportion de l'ombre au gnomon est celle *de 42 moins* $\frac{1}{5}$ *à 120.* Le parallèle de Byzance est à 4900 stades, au nord de celui

‹1› Voici le résultat de ces différentes données.

Quinze heures de jour solsticial répondent à une latitude de...........		40°	52′	20″
Alexandrie fixée à 21,800 stades, plus 7000 .... =	28,800 =	41.	8.	34.
Distance de l'équateur, plus de	28,800 =	41.	8.	34.
Parallèle de Rhodes à 25,200 stades, plus 3400........ =	28,600 =	40.	51.	25.
Byzance fixée, comme on le verra bientôt, à 30,142 stades moins 1500...................................... =	28,642 =	40.	55.	2.

Ces résultats diffèrent entre eux de 19′ 40″; et lorsque parmi de semblables variations, il existe une indication astronomique quelconque, adoptée par les anciens, je crois qu'elle doit être préférée aux combinaisons des mesures, présentées d'ailleurs en nombres ronds.

De plus, sur cinq résultats, trois se réunissent pour ne pas élever le parallèle dont il est question jusqu'au 41.ᵉ degré. Je pense donc qu'ils suffisent pour constater qu'Hipparque fixoit le parallèle de Rhodes à 36° juste; que celui d'Alexandrie de la Troade doit être fixé, dans l'opinion de cet ancien, vers 40° 51′ 25″; et qu'il faut lire dans Strabon, que les lieux qu'il vient de citer sont *à 26,800 stades de l'équateur,* au lieu de 28,800, et *à 6800 stades du parallèle d'Alexandrie,* au lieu de 7000 que porte son texte.

Ces petites erreurs viennent de la confusion du parallèle de Rhodes avec celui du milieu de cette île, comme j'en ai prévenu, note 2, *pag. 374.* G.

‹2› Lysimachie, ville de la Chersonèse de Thrace, fut ensuite nommée *Hexamilion*, parce que la largeur de l'isthme sur lequel elle étoit bâtie, avoit six mille pas. On l'appelle encore Hexamili. G.

‹3› Ératosthène fixoit ce parallèle à 28,800 stades, ou 41° 8′ 34″ de latitude. *Voyez* ma *Géographie des Grecs analysée.* Et puisque Hipparque vouloit que ce même parallèle fût un peu plus septentrional que celui que j'ai discuté dans la *note 1* de cette page, il est donc certain qu'il y a erreur au texte de Strabon, lorsqu'il semble le placer aussi à 28,800 stades de l'équateur. *Voyez* la correction que j'ai proposée.

La Mysie est le Karasi dans l'Anadoli. — La Paphlagonie étoit aussi dans cette contrée, mais plus à l'orient. — Sinope est Sinoub. — L'Hyrcanie est le Corcan et le Daghistan. — Bactres est Balk. G.

PAGE 134. qui traverse Rhodes par le milieu, et à-peu-près à 30,300 stades de l'équateur ⟨1⟩.

Climat de 15 h. ½. ENTRONS dans le Pont-Euxin, et avançons d'environ 1400 stades vers le nord; nous y trouverons les plus longs jours de quinze heures et demie : là, nous serons à égale distance du pôle et de l'équateur; nous aurons le cercle arctique au zénith ⟨2⟩; l'étoile du cou de Cassiopée ⟨3⟩ se trouvera dans ce cercle, et l'étoile qui est au coude droit de Persée ⟨4⟩, sera un peu plus septentrionale.

Climat de 16 heures. A 3800 stades au nord de Byzance, le plus long jour est de seize heures, et Cassiopée se trouve toute entière dans le cercle arctique. Cette latitude est celle des rives du Borysthène * et des parties méridionales du Palus Mæotide, à 34,100 stades de l'équateur

* C'est-à-dire, *de l'embouchure de ce fleuve.*

⟨1⟩ Les quinze heures et un quart de jour solsticial donnoient, au temps d'Hipparque et de Strabon, une latitude de........................... 30,116. st. = 43° 1' 24"

L'observation gnomonique donnoit................... 30,142. = 43. 3. 38.

Le milieu de l'île de Rhodes étant, selon Hipparque, à 25,440 stades, si l'on y ajoute 4900, on auroit............ 30,340. = 43. 20. 34.

Cette dernière mesure, ou, si l'on veut, les 30,300 stades du texte, ne s'accordant point avec les deux autres, il faut reconnoître qu'il ne peut être question du parallèle *du milieu de Rhodes*, mais du *parallèle de Rhodes* en général, celui du 36.e degré juste, à 25,200 stades de l'équateur. Si l'on y ajoute 4900, on aura 30,100 stades, ou 43 degrés, qui s'accorderont avec les observations précédentes. Il faut donc lire dans le texte, *à 30,100 stades de l'équateur*, au lieu de 30,300. *Voyez* la note 1, *page 375*, et la suivante. G.

⟨2⟩ Les 30,100 stades que j'ai proposés dans la note précédente, plus 1400, font 31,500, ou 45 degrés. A cette latitude, le plus long jour, au temps d'Hipparque, étoit, comme il le dit, de quinze heures et demie. Ce parallèle est à égale distance de l'équateur et du pôle, et le cercle arctique *mobile* est nécessairement au zénith. Tout cela est juste, et prouve encore la nécessité des corrections que j'ai proposées dans les notes précédentes. G.

⟨3⟩ C'est l'étoile α de cette constellation. Elle avoit, selon Hipparque, 45° de déclinaison. G.

⟨4⟩ Je crois que c'est l'étoile η de Persée. La figure de cet astérisme se trouve dessinée de différentes façons sur nos planisphères. Cette étoile est de la quatrième grandeur, et Ptolémée le dit aussi dans son Almageste, *lib. VII, cap. 5.* Au temps d'Hipparque, elle avoit environ 46° 36' de déclinaison, et se trouvoit par conséquent d'un degré trente-six minutes plus septentrionale que le cercle arctique du 45.e degré de latitude dont il est ici question. G.

l'équateur <1>. A cette même latitude, en été, durant presque toute la nuit, la partie septentrionale de l'horizon doit rester éclairée par le crépuscule, tandis que le soleil passe de l'occident à l'orient. En effet, pour les lieux situés sous ce parallèle, le tropique d'été n'est abaissé sous l'horizon que de la moitié et de la douzième partie d'un signe <2> ; et telle est, par conséquent, la plus grande distance à laquelle le soleil, à minuit, puisse se trouver au-dessous de l'horizon. Or, dans notre pays, dès que le soleil, avant son lever, se trouve arrivé à une pareille distance de l'horizon, et le soir, tant qu'il ne la dépasse point après son coucher, le crépuscule éclaire ou la partie orientale ou la partie occidentale de l'atmosphère <3>. Au reste, dans les lieux dont je parle, le soleil, en hiver, s'élève au plus de neuf coudées <4> ; et, selon Ératosthène, ils ne doivent être guère qu'à 23,000 stades de Méroé <5> ; car Ératosthène compte [du parallèle de Méroé] PAGE 135.

<1> Lisez, *environ 34,000*, ou plus exactement, *environ 33,900 stades.*

Byzance étant, selon Hipparque, par 30,142 stades de latitude, si on ajoute 3800, on aura........................ 33,942 = 48° 29′ 19″

Les seize heures de jour solsticial donnoient, au temps de cet astronome.................................... 48. 30. 35.

La déclinaison de l'étoile la plus méridionale de Cassiopée, celle qui est à la main gauche, étoit alors d'environ........ 48. 50. 0.

L'erreur du texte vient toujours de ce qu'on y a confondu le parallèle du milieu de Rhodes avec celui du 36.e degré. G.

<2> C'est-à-dire, 17° 30′; ce qui indique une latitude de 48° 38′ 40″. G.

<3> On estime en général que le crépuscule commence le matin, ou finit le soir, quand le soleil est verticalement à 18 degrés sous l'horizon. Or, comme au solstice d'été, pour le parallèle de 48° 38′ 40″, le soleil ne pouvoit atteindre qu'à 17° 30′ au-dessous de l'horizon, il s'ensuit qu'à cette époque de l'année, et pendant vingt jours consécutifs, il n'y avoit point de nuit absolue pour la latitude dont il est question. *Voyez* la note précédente. G.

<4> J'ai dit, note 1, *pag. 198*, que la coudée astronomique des anciens étoit de deux degrés. Les neuf coudées font dix-huit degrés; et, dans les contrées dont parloit Hipparque, le soleil, au solstice d'hiver, ne devoit pas s'élever tout-à-fait de cette quantité. Il ne s'élevoit, en effet, que de 17° 30′ sous le parallèle de 48° 38′ 40″. *Voyez* la note 2 de cette page. G.

<5> Au lieu de 23,000 stades, lisez *23,100*, par la raison qu'au lieu des 18,000 qui suivent, il faut lire *18,100*, comme j'en ai prévenu note 3, *pag. 187*.

Ératosthène plaçoit Méroé à 11,700 stades de l'équateur. Si on ajoute 23,100, on aura 34,800 stades, ou 49° 42′ 51″ de latitude. Ainsi, il élevoit le parallèle du Borysthène plus qu'Hipparque ne le faisoit. *Voyez* la note 4, *p. 155*, et la note 1 de cette page. G.

PAGE 135. jusqu'à l'extrémité nord de l'Hellespont, 18,000 stades ⟨1⟩, et, de là, jusqu'au Borysthène, 5000 stades.

Climat de 17 heures.

A 6300 stades de Byzance, et plus au nord que le Palus Mæotide, le soleil, au solstice d'hiver, s'élève au plus de six coudées; et le plus long jour est de dix-sept heures ⟨2⟩.

TOUT ce qui est au-delà, vers le septentrion, avoisinant la zone que le froid rend inhabitable, n'intéresse plus le géographe. Quiconque sera curieux de connoître également ces climats et toutes les autres apparences célestes qu'Hipparque a décrites, mais que nous omettons comme trop détaillées pour l'objet que nous nous proposons, pourra consulter cet auteur ⟨3⟩.

§. II.
Des *Amphisciens*, des *Hétérosciens* et des *Périsciens*.
* *Voyez* ci-dessus, *pag. 248 et suiv.*

IL en est de même de ce que Posidonius a écrit sur les *Périsciens*, les *Amphisciens* et les *Hétérosciens* *; toutefois devons-nous en toucher quelques mots, ne fût-ce que pour expliquer sa pensée

⟨1⟩ *Jusqu'à l'extrémité nord de l'Hellespont, 18,000 stades.* Le texte dit seulement : *Car il compte* [de Méroé] *au travers de l'Hellespont, 18,000 stades;* ΔΙᾺ γὰρ Ἑλλησπόντῳ εἶναι μυρίους ὀκτακισχιλίους· εἶτα πεντακισχιλίους εἰς Βορυσθένη. Mais nous croyons avoir saisi et exprimé le véritable sens.

⟨2⟩ Les dix-sept heures de jour solsticial donnoient pour latitude 54° 0′ 18″, ou 54° en nombre rond.

Les six coudées ou les douze degrés au plus d'élévation du soleil au solstice d'hiver, donnoient moins de 54° 8′ 40″.

Byzance étant fixée, comme on l'a vu, à 30,142 stades de l'équateur, si l'on y ajoute 6300, on n'aura que 36,442 stades, ou 52° 3′ 36″; et à cette hauteur, le plus long jour n'étoit que de 16^h 36′ 30″.

Cette dernière donnée diffère trop des deux précédentes pour ne pas faire soupçonner une erreur dans le nombre 6300; car, quand bien même on éleveroit Byzance à 30,300 stades, comme le porte à tort le texte de Strabon (*voyez* la note 1, *pag. 376*), on n'auroit encore que 36,600 stades, ou 52° 17′ 9″. Je pense donc qu'au lieu de 6300, Hipparque avoit écrit environ *7700* stades, lesquels, ajoutés aux 30,142 de la hauteur de Byzance, donneront 37,842, ou 37,800 en nombre rond, valant 54°, comme l'exigent les deux données astronomiques. *Voyez* la note 2, *pag. 198.* G.

⟨3⟩ Son ouvrage est malheureusement perdu.

Strabon a parlé, au commencement de ce livre, du climat de 18 heures, vers 58° de latitude, où Hipparque plaçoit les parties septentrionales de la Bretagne; du climat de 19 heures, vers 61°, où il mettoit l'extrémité septentrionale de cette île; et du climat de 24 heures, à 66° de latitude, où se trouvoient les extrémités septentrionales et orientales de l'Inde, ainsi que l'île de Thulé. Voyez *pag. 198-200.* G.

et faire sentir jusqu'à quel point la connoissance de toutes ces choses peut être nécessaire dans l'étude de la géographie ‹1›. PAGE 135.

Les dénominations dont il est ici question, se rapportent aux différens phénomènes des ombres solaires. On sait qu'à notre œil, le soleil paroît tourner autour du même centre que le *Monde* * ‹2›; on doit donc concevoir que tous les peuples pour lesquels chaque révolution diurne du *Monde* occasionne un jour et une nuit, parce que, pour eux, le soleil [dans l'espace des 24 heures] se trouve successivement au-dessus et au-dessous de l'horizon *, sont les uns *amphisciens*, les autres *hétérosciens*.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 301 et 302.*

* Littéralement, *de la Terre.*

En effet, ceux-là sont *amphisciens* ‹3› chez qui l'ombre qu'un gnomon placé perpendiculairement sur une surface plane produit à midi, tombe tantôt vers le nord, tantôt vers le sud, à raison de ce que le soleil [dans sa marche annuelle] se trouve éclairer ce gnomon, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; et cette alternative a lieu pour les contrées situées entre les tropiques.

Ceux-là sont *hétérosciens* ‹4› chez qui l'ombre tombe ou constamment vers le nord, comme dans tous nos pays, ou constamment vers le sud, comme chez les habitans de l'autre zone tempérée *; et cela s'observe dans toutes les régions [du globe terrestre] pour lesquelles le cercle arctique est plus petit que le tropique.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 248*, note 3.

‹1› *Ne fût-ce que pour expliquer sa pensée.* La phrase Grecque est amphibologique : Ὥστε τὴν ἐπίνοιαν διασαφῆσαι, καὶ τῇ χρήσιμον πρὸς τὴν γεωγραφίαν καὶ τῇ ἄχρηστον. Indépendamment du sens exprimé dans notre version, cela pourroit absolument signifier : *Afin d'expliquer son idée, qui, pour la géographie, est en partie utile et en partie inutile [à connoître].*

Au reste, d'après ce passage, comme aussi d'après ceux que l'on a pu remarquer plus haut *(pag. 248 et 250)*, peut-être seroit-il permis d'inférer que Posidonius a été le premier qui ait distingué les *Ærisciens*, les *Amphisciens* et les *Hétérosciens*, ou du moins qui se soit servi de ces dénominations.

‹2› *On sait qu'à notre œil, le soleil &c.* Littéralement : *Que, pour nos sens, le soleil parcourt un cercle parallèle à celui que décrit l'Univers même.* Ὁ δ' ἥλιος ΠΡΟΣ ΑΙΣΘΗΣΙΝ κατὰ παραλλήλου φέρεται καθ' οὗ καὶ ὁ κόσμος.

‹3› Les habitans des pays situés entre les deux tropiques. *Voyez* la note 4, *pag. 248.* G.

‹4› Ce sont les peuples qui habitent les zones tempérées comprises entre les tropiques, supposés à 24° en nombre rond, et le 66.[e] degré de latitude. G.

PAGE 136.

<1> Aussitôt que l'on arrive aux lieux pour lesquels le cercle arctique est ou le même ou plus grand que le tropique, on se trouve dans le pays des *housecisciens* *, qui s'étend jusqu'au pôle <2> : car, dans les régions pour lesquelles le soleil, pendant la révolution diurne * du *Monde*, reste toujours au-dessus de l'horizon **, l'ombre doit tourner tout autour du gnomon ; et, pour cette raison, Posidonius les a nommées *housecisciennes*.

* C'est-à-dire, *là commencent les zones froides ou glaciales.*

* C'est-à-dire, *pendant les 24 heures.*

** Littéralement, *de la Terre.*

Mais, encore un coup, ces dernières régions sont étrangères à la géographie *, puisque l'excès du froid les rend inhabitables, comme nous l'avons dit en réfutant Pythéas <3>. Il est même superflu de chercher à déterminer la grandeur de cet espace inhabité : c'est assez d'avoir établi que la distance entre l'équateur et le tropique est de quatre *soixantièmes* du grand cercle de la Terre <4>; dès-lors, tout pays pour lequel le tropique se trouve être le cercle arctique, doit être situé sous le cercle que le pôle de l'écliptique * décrit dans la révolution diurne * de l'univers <5>.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 313, 314.*

* Littéralement, *du zodiaque.*

* C'est-à-dire, *dans l'espace des 24 heures.*

<1> Dans le passage qui va suivre, nous avons été forcés de paraphraser. Le texte porte : *Ὅταν δὲ τὸν αὐτὸν, ἢ μείζονα, ἀρχὴ τῶν περισκίων ἐστὶ, μέχρι τῶν οἰκούντων ὑπὸ τῷ πόλῳ.* La version littérale de cette phrase seroit inintelligible; mais nous croyons avoir saisi et rendu la pensée de l'auteur. *Voyez* la note suivante.

<2> Il est toujours question des cercles arctiques *mobiles* dont j'ai parlé dans la note 3, *pag. 7.*

Les tropiques étant supposés à 24° de l'équateur, les zones *housecisciennes* commencent au 66.e degré de latitude. A cette hauteur, le tropique se confond avec le cercle arctique même, ou, si l'on veut, c'est le tropique qui sert de cercle arctique. En-deçà, c'est-à-dire au sud du 66.e parallèle, tous les cercles arctiques sont plus petits que le tropique; au-delà, ils sont tous plus grands, et leur circonférence continue d'augmenter jusqu'au pôle : sous le pôle même, c'est l'équateur qui est dans l'horizon, et il n'y a plus de cercle arctique, parce que, pour le pôle, aucune partie du ciel ne se lève ni ne se couche. Par la raison inverse, comme sous l'équateur toutes les parties du ciel se couchent et se lèvent alternativement, il ne peut pas non plus y avoir de cercle arctique. G.

<3> Strabon l'a dit, mais il ne l'a point prouvé. Alors, comme aujourd'hui, l'habitude ou la cupidité rendoient tous les climats habitables. G.

<4> C'est-à-dire, *de 24 degrés.* Voyez les notes 3, *pag. 311*, et 1, *pag. 312.* G.

<5> *Sous le cercle que le pôle de l'écliptique décrit &c.* C'est-à-dire, sous ce cercle que nous appelons *cercle polaire.*

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE I.er

IDÉE GÉNÉRALE de l'Ibérie. — Description des côtes, depuis Calpé jusqu'au cap Sacré.

APRÈS avoir fait sommairement la description de la Terre, il convient de donner celle de chacune de ses parties en détail, ainsi que je l'ai promis. Je crois avoir présenté les divisions sommaires de la manière la plus convenable ; et les mêmes raisons qui m'ont déterminé, dans la description générale, à commencer par l'Europe, me déterminent encore à suivre le même ordre dans celle de chacune de ses parties prises séparément. PAGE 136.

§. 1.er Idée générale de l'Ibérie.

COMME je l'ai déjà dit, la première de ces parties, à l'occident, est l'*Ibérie* ‹1›. Elle est, dans la plupart de ses contrées, peu propre à être habitée ; car elle n'offre que des montagnes, des forêts, des plaines couvertes d'une terre légère, et le plus souvent arides ‹2›. Sa partie septentrionale, bordée par l'Océan, est extrêmement froide ; elle présente un terrain rude, et n'a d'ailleurs aucune communication avec les autres contrées : elle est par conséquent le canton de l'Ibérie le moins favorisé par la nature. PAGE 137.

Au contraire, la partie méridionale presque entière est un

‹1› Dans la suite de ce livre [1], nous aurons occasion de parler des autres acceptions de ce terme, par lequel Strabon entend ici cette partie de l'Europe qui comprend l'Espagne et le Portugal.

‹2› Méla [2], Solin [3] et Justin [4], au contraire, comme l'observe Casaubon, donnent à presque toute l'Ibérie les éloges qui ne conviennent qu'à la partie méridionale de cette contrée.

[1] Pag. 166, édit. de Casaub. — [2] Lib. II, cap. 6. — [3] Cap. 58. — [4] Lib. XLIV, cap. 1.

Page 137. pays très-fertile, sur-tout sa portion située au-delà des Colonnes. Tout cela sera expliqué dans le détail où je vais entrer, après avoir décrit la figure et l'étendue de cette partie de l'Europe.

L'Ibérie a la forme d'un cuir de bœuf ‹1›, étendu, dans sa longueur, de l'occident à l'orient, de façon que les parties du cou ‹2› regardent l'orient; et, dans sa largeur, du sud au nord. Sa longueur est de près de 6000 stades : sa plus grande largeur n'est que de 5000 ; et, dans quelques endroits, elle ne va pas, à beaucoup près, à 3000 ‹3›, sur-tout près des Pyrénées, qui forment le côté oriental de l'Ibérie. Ces montagnes se prolongent sans interruption du sud au nord ‹4›, et séparent l'Ibérie de la Gaule. Ni l'une ni l'autre de ces deux contrées n'ayant une largeur uniforme par-tout, la partie la plus étroite de chacune, depuis la Méditerranée jusqu'à l'Océan, se trouve près des Pyrénées, et forme avec ces mers, des golfes, dont les plus grands sont les *

* *Le golfe de Lyon et celui de Gascogne.*

‹1› C'est la même forme que donne à l'Ibérie Denys le Périégète [1]. Selon Pomponius Méla [2], sa partie la plus étroite est du côté des Pyrénées; elle s'élargit peu-à-peu en s'étendant vers l'occident, où elle a le plus de largeur. Justin [3] lui donne la figure d'un carré qui s'étrécit un peu du côté des Pyrénées. *Voyez* ci-dessus, note 2, *pag. 219.*

‹2› Le texte dit, τὰ πρόσθια μέρη, *les parties de devant;* mais Strabon lui-même nous a déjà avertis [4] que, par cette expression, il falloit entendre les parties du cou, τῶν ὡς ἂν τραχηλιαίων μερῶν.

‹3› Diodore de Sicile [5] donne à ce côté environ 3000 stades de largeur. Strabon hésite toujours sur l'évaluation de cette distance. Plus haut [6], il a dit qu'elle avoit moins de 3000, et plus de 2000 stades.

— J'ai dit dans les notes 1 et 2, *pag. 353,* que 6000 stades de 700 au degré, valoient 171 lieues, et que cette mesure étoit juste la distance en ligne droite, depuis le cap Saint-Vincent jusqu'à la chaîne des Pyrénées, prise vers le milieu de sa longueur;

Que 5000 stades pareils représentoient 143 lieues, et que c'est, à l'ouverture du compas, la distance du cap de Gata, dans le royaume de Grenade, aux côtes du royaume des Asturies.

La troisième mesure, que Strabon évalue à *moins* de 3000 stades, est la longueur de la chaîne des Pyrénées, ou la largeur de l'isthme qui sépare l'Espagne de la Gaule : il n'a en effet que 2740 stades de 700, ou 78 lieues, depuis le cap de Creus jusqu'à Fontarabie.

Pour ne pas augmenter le nombre des notes de ce livre, je me bornerai principalement à l'évaluation des mesures itinéraires, et à ce qui peut tenir au système général de Strabon. G.

‹4› Les Pyrénées se prolongent, au contraire, de l'est à l'ouest, en remontant un peu vers le nord. Cette erreur de Strabon lui fera déranger dans la suite le cours des fleuves de la Gaule. G.

[1] Vers. 287. — [2] *Ubi suprà.* — [3] *Ubi suprà.* — [4] Lib. II, p. 127. — [5] Lib. V, cap. 35. — [6] Lib. II, pag. 128.

golfes Celtiques, appelés aussi golfes Gaulois, et qui rendent l'isthme plus étroit du côté de l'Ibérie <1>. PAGE 137.

L'Ibérie est bornée, à l'orient, par les Pyrénées *; au sud, par la Méditerranée, depuis ces montagnes jusqu'aux Colonnes, et par l'Océan, depuis les Colonnes jusqu'au promontoire nommé *cap Sacré* *; à l'occident, depuis ce cap jusqu'au *cap Nérium* **, près des Artabres <2>, dans une direction à-peu-près parallèle aux Pyrénées <3>; au nord, depuis le cap Nérium jusqu'à l'extrémité septentrionale de ces mêmes montagnes.

* *Voyez* la note 4, *pag. 382.*

* *Cap Saint-Vincent.*

** *Cap Finisterre.*

§. II.
Description des côtes depuis Calpé jusqu'au cap Sacré.

ENTRONS maintenant dans le détail, en commençant par le cap Sacré, qui est le point le plus occidental non-seulement de l'Europe, mais de toute la Terre-habitée; car les parties les plus occidentales qui terminent cette Terre, sont les extrémités de l'Europe, habitées par les Ibères, et celles <4> de la Libye, occupées

<1> Le texte porte : Παρὰ τὸ Ἰβηρικὸν, sous-entendu πλευρὸν, comme Casaubon le pensoit, ou Πέλαγος, comme l'a exprimé l'ancien traducteur latin. Mais le traducteur Italien, Xylander et Bréquigny, ont traduit comme s'il falloit lire, Παρὰ τὸν Ἰβηρικὸν (sous-entendu Ἰσθμὸν) dans ce sens : *Qui rendent l'isthme [Celtique] plus étroit que celui de l'Ibérie.* — Je crois la leçon ordinaire préférable. L'endroit le plus étroit de l'isthme est entre Saint-Jean-de-Luz et Tarragone. La distance est un peu plus grande entre Baïonne et les environs de Narbonne. G.

<2> Aussi Pline lui donne-t-il le nom de *cap des Artabres* ou de *cap Celtique.* Celui de *Nérium* lui a été donné probablement parce qu'il étoit dans le pays des Celtiques, surnommés *les Nériens* [1]. Dans cette partie de notre texte, les manuscrits, suivis par l'ancien traducteur latin, portent : Ἰέρνην (Iernen), au lieu de Νέριον (Nerium], qui est une correction de Xylander, justifiée par le traducteur Italien; et comme *Ierna* ou *Ierne* est précisément un fleuve que Méla place aux environs de ce cap, Casaubon a pensé qu'il y avoit quelque erreur plus grave dans le texte. On a cependant observé que, dans Méla [2], il falloit lire, non *Iernam*, mais plutôt *Laeron*, leçon avouée par l'édition des Aldes, et qui convient parfaitement au nom moderne *Lérez* [3] que porte cette petite rivière.

<3> Depuis le cap Saint-Vincent jusqu'au cap Finisterre, la côte court en général du sud au nord, tandis que la chaîne des Pyrénées s'étend de l'est à l'ouest. *Voyez* la note 4, *pag. 382.* G.

<4> Le texte porte, πρώτοις, *les premières* (sous-entendu *parties*); et quoique cette leçon puisse à la rigueur rester telle qu'elle est, nous pensons qu'il faut lire πέρασι, *extrémités.* Cette correction nous paroît justifiée par l'abréviateur, qui dit : πρὸς δύσιν προὔχει τὰ περὶ τὸ ἱερὸν ἄκρον τῆς Ἰβηρίας τῶν Λιβυκῶν ΠΕΡΑΤΩΝ κ. τ. λ. Ajoutez que Strabon lui-même s'est exprimé plus haut [4] de la même manière:

[1] *Plin.* lib. IV, cap. 20. = [2] Lib. III, cap. 1. = [3] Voy. *Vossius in Mel.* lib. III, cap. 1, pag. 73. = [4] Lib. 1, p. 3; de notre version, p. 6.

PAGE 137. par les Maurusiens; avec cette différence que les extrémités habitées par les Ibères, dépassent celles de la Libye d'environ 1500 stades, à l'endroit du cap Sacré dont je viens de parler ‹1›.

* La province d'Algarve.

Le pays attenant à ce cap s'appelle en latin *Cuneus* *; ce qui signifie *coin* ‹2›. Quant à la partie même qui s'avance dans la mer, et qui forme le cap; Artémidore, qui assure y avoir été, le compare à un PAGE 138. navire, et dit que ce qui contribue à lui donner cette forme, ce sont trois petites îles, ayant chacune un petit port ‹3›. Celle du

Καθ' ὃ μέρος συντρέχει καὶ τὸ τῆς Ἰβηρείας τὸ (lisez *καὶ τὸ τῆς Ἰβηρίας καὶ τὸ*) *ταύτης πέρας.*

‹1› Le cap Saint-Vincent est d'environ 1600 stades de 700 plus occidental que le cap Spartel de l'Afrique. Strabon croyoit qu'après ce dernier cap, la côte Africaine s'inclinoit au sud-est, quoique, dans la réalité, elle avance à l'ouest de plus de 11 degrés et demi jusqu'au cap Vert, et que ce point soit de 8° 29′ plus occidental que le cap Saint-Vincent. G.

‹2› Strabon et Méla s'accordent à donner le nom de *Cuneus* au pays des environs du cap Sacré, aussi-bien qu'à regarder ce nom comme appartenant à la langue latine. Élien, au contraire, comme l'observe Casaubon, donne ce nom au cap même, et Pline nomme *Cuneus* un autre cap voisin du *cap Sacré*, et qui paroît être le *cap Sainte-Marie.* Hérodote est le premier qui ait parlé [1] d'un peuple de l'Ibérie, auquel il donne le nom de Κυνήσιοι et Κύνητες, *Cunésiens* ou *Cunètes.* Selon lui, ce peuple, voisin des Celtes, habitoit la partie la plus occidentale de l'Europe au-delà des Colonnes d'Hercule. Hérodore [2], autre historien, avoit aussi parlé des Cunètes dans son *Histoire d'Hercule.* Il n'est point douteux que les Cunètes n'aient occupé l'extrémité occidentale et méridionale de l'Ibérie; il s'agit de savoir jusqu'où s'étendoient leurs limites du côté de l'est et du nord. D'après Appien [3], qui les nomme *Cunéens* (Κουνέους), et qui leur attribue la ville de *Cunistorgis* (Κουνίστοργις) dans la Lusitanie, on pourroit conclure que ce peuple s'étendoit jusqu'à une grande partie de la province d'Alentéjo. Il est même possible qu'il n'ait été, comme l'observe Mannert [4], qu'une subdivision de la nation des Celtiques, comme en effet les Vérons et les Arévaques l'étoient des Celtibères [5], quoique nous aimions à croire que les Cunètes ou Cunéens étoient originaires de l'Ibérie, et que les Celtiques y vinrent s'établir dans la suite [6]. Du côté de l'est, Hérodore [7] et Avienus semblent étendre les Cunètes jusqu'à la Bætique; le premier les faisant voisins des Tartésiens, et le second disant expressément que le fleuve Anas traverse leur pays. Quoi qu'il en soit, Vossius a eu grande raison de dire que le mot *Cuneus* n'est point un mot latin; mais il a eu tort de le regarder comme un mot grec, parce que le nom de *Cynetes* ou *Cunetes*, nom des peuples qui occupoient le *Cuneus*, se trouve dans Hérodote. Certainement il n'est pas plus grec que le mot *Celtes*, dont cet historien fait également mention : il est probable qu'ils appartiennent l'un et l'autre à la langue des Ibères ou bien des Celtes.

‹3› Vossius [8] et Lopez [9] appliquent cette

[1] Lib. II, cap. 33, et lib. IV, cap. 49. = [2] Apud *Steph. Byzant.* in Γλῆτες et Κυνητικόν. = [3] *Iberic.* p. 484, édit. de Tollius. = [4] *Mannert, Geograph. der Griechen und Ræmer*, vol. I, p. 315. = [5] Voyez *Strabon* dans la suite de ce livre, p. 162. = [6] *Mannert, ibid.* p. 35. = [7] Apud *Steph. Byzant.* in Γλῆτες. = [8] *In Mel.* lib. III, cap. 1, pag. 51. = [9] *Voyez* sa note sur ce passage.

milieu

milieu figure l'éperon du navire, et les deux autres en sont comme PAGE 138. les *épotides* <1>. Il ajoute que le prétendu temple d'Hercule qu'on y montre, n'est qu'une fiction imaginée par Éphore <2>; qu'il n'y a point d'autel élevé en l'honneur d'Hercule, ou de quelque autre divinité <3>; qu'on y trouve seulement en plusieurs endroits trois ou quatre pierres l'une sur l'autre; que les voyageurs, chaque fois qu'ils y abordent, suivant une ancienne tradition transmise de père en fils, tournent ces pierres et leur font changer de position <4>; qu'ils se bornent à leur adresser des prières <5>; mais qu'il ne leur est point

description au *cap Sainte-Marie.* Casaubon prouve par un grand nombre d'exemples que, par ces trois îles, Artémidore pouvoit très-bien entendre trois pointes du continent, formant ensemble un cap; les mots Ἄκρα et Νῆσος ayant été souvent employés l'un pour l'autre indistinctement.

<1> Les *épotides* (de οὖς, ὠτὸς, qui signifie *oreille*, et dont dérive également le mot *parotides*, quoique dans un sens bien différent) étoient, dans les vaisseaux de guerre des anciens, deux solives plus ou moins saillantes, plus ou moins larges, qui s'avançoient de chaque côté de la proue[1]. Du milieu de ces épotides partoit l'éperon, en grec ἔμϐολον, et en latin *rostrum*, dont l'extrémité étoit garnie de fer ou de cuivre[2]. Pline[3] attribue l'invention des épotides à un pirate d'Étrurie, nommé *Piseus.* C'est vraisemblablement d'après ce *rostrum*, qui signifie un *bec*, et qu'on pourroit regarder comme une sorte de nez ou de museau, que ceux qui lui ajoutèrent les deux solives latérales, ont été portés à leur donner, par suite de la même métaphore, le nom d'*épotides*, qui cependant signifieroit *couvre-oreilles* plutôt qu'*oreilles.*

<2> Nous suivons la correction proposée par Casaubon, en lisant avec la négation, οὐ δείκνυσθαι.

<3> Notre texte porte : Οὔτ' ἄλλον τῶν θεῶν. Le ms. 1393 présente cette leçon : Οὔτ' ἄλλου τὸν θεὸν. De ces deux leçons altérées il n'est point difficile de tirer la véritable : Οὔτ' ἄλλου τȣ (pour τινὸς) θεοῦ, ou bien Οὔτ' ἄλλου του τῶν θεῶν; et c'étoit aussi le sentiment de Gronovius. La correction de Siebenkees, Οὔτ' ἄλλο τι τῶν θείων, *Ni rien autre qui ait du rapport au culte*, n'est que spécieuse.

<4> Il paroît que ces pierres mobiles étoient semblables à celles que l'on trouve encore dans plusieurs contrées de l'Europe et de l'Asie. Ce sont des espèces d'obélisques, des pierres énormes posées debout, et dont l'extrémité inférieure, au lieu d'une base unie, présente une petite convexité; de sorte que ces pierres sont toujours un peu inclinées, et que le moindre effort, le vent même, suffit pour changer leur inclinaison, en les faisant pencher tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, sans perdre leur à-plomb. Ces étranges monumens appartiennent à un peuple très-ancien, dont il ne reste aucun souvenir historique. G.

<5> Le texte porte : Πολλοὺς τόπους, ΟΥΣ ὑπὸ τῶν ἀφικνουμένων ΣΤΡΕΦΕΣΘΑΙ κατά τι πάτριον, καὶ μεταφέρεσθαι ΨΕΥΔΟΠΟΙΗΣΑΜΕΝΩΝ, θύειν δ' οὐκ εἶναι νόμιμον, κ. τ. λ. C'est-à-dire, suivant la version latine de Xylander, suivie par Bréquigny : *Multis in locis.... qui ab eo venientibus ex more à majoribus tradito*

[1] Voyez *le Scholiast. de Thucydide*, liv. VII, c. 34. — [2] *Scheffer, de Milit. naval.* lib. II, cap. 5, p. 124. — [3] Lib. VII, cap. 57.

PAGE 138. permis de sacrifier en ce lieu, ni d'y mettre le pied pendant la nuit, parce qu'ils prétendent que les dieux l'occupent durant ce temps; que ceux que la curiosité y amène, passent la nuit dans un bourg voisin, et ne vont visiter ce lieu que pendant le jour, en apportant avec eux de l'eau, parce qu'on n'y en trouve point.

On peut et l'on doit croire que tout cela est vrai : mais il n'en est pas ainsi de ce que cet auteur raconte d'après les opinions populaires; car, au rapport de Posidonius, le peuple s'imagine que, dans les contrées qui bordent l'Océan, le soleil paroît plus grand à son coucher, et qu'il s'y couche avec une espèce de sifflement [semblable à celui d'un fer rouge que l'on jette dans l'eau], comme si cet astre s'éteignoit en se plongeant dans la mer<1>.

convertantur translatique fingantur. C'est aussi le sens de l'ancien traducteur Latin et de l'auteur de la version Italienne, quoiqu'il soit bien difficile de l'accommoder aux paroles du texte. Casaubon avoue que ce passage est altéré; mais il croit que le sens doit être à-peu-près celui-ci : « Qu'on y trouve en » plusieurs endroits trois ou quatre pierres » posées l'une sur l'autre en forme d'autel, » et qu'au rapport des habitans de ce lieu, ces » pierres changeoient parfois spontanément » de place, ou qu'elles étoient transportées » par les Dieux d'un endroit à l'autre. » Xylander change le septième mot du texte en ΣΤΕ'ΦΕΣΘΑΙ; ce qui donneroit ce sens : « Et que les voyageurs qui y abordent, » couronnent ces pierres, et les transportent » d'un endroit à l'autre, &c. » Selon Gronovius, l'altération n'existe que dans le treizième mot, qu'il conseille de changer en Ε'ΥΧΟΠΟΙΗΣΑΜΕ'ΝΩΝ, pour que le sens soit : « Que les voyageurs qui y abordent » tournent et transportent ces pierres, aux» quelles ils se contentent d'adresser des » prières, sans qu'il leur soit permis de leur » offrir des sacrifices. » Siebenkees, qui a suivi également la version latine de Xylander, pense néanmoins qu'il faut adopter la correction *στέφεσθαι*, ainsi que celle de Gronovius, *εὐχοποιησαμένων*. La première a rapport à l'usage superstitieux de couronner des pierres ou des cippes. La seconde (si le mot *εὐχοποιησαμένων* n'étoit point barbare) présenteroit une opposition naturelle entre les prières simples et les sacrifices; opposition qu'on pourroit d'ailleurs justifier par plusieurs passages d'auteurs, et entre autres par celui-ci : *Καὶ τὰς διὰ τῶν ἄλλων ζώων* ΘΥΣΙ'ΑΣ *κεκωλύσθαι, μόναις ταῖς δι'* ΕΥ'ΧΩ͂Ν *καὶ ἀρωμάτων... ἀρκουμένων*[1].

<1> A ce qui a été déjà dit à la note 4 de la *page 3*, nous ajouterons que Cléomède reprochoit à Épicure d'avoir, d'après ce conte, imaginé que le soleil n'étoit qu'une masse de fer enflammée (*διάπυρον σίδηρον*). Déjà, avant Épicure, Anaxagore pensoit que le soleil étoit une pierre ou un roc enflammé, plus grand que le Péloponnèse[2]. Démocrite, Métrodore et Héraclite n'avoient pas des idées plus justes sur la nature du soleil : ce dernier croyoit même qu'il s'éteignoit toutes les fois qu'il se couchoit, et qu'il se rallumoit à son lever[3].

[1] *Heliodori Æthiopic.* lib. X, p. 469. = [2] *Diog. Laert. in Anaxagor.*; *Plutarch. de Placit. philosophor.* lib. II, cap. 20; *Stob. Eclog. Physic.* cap. 24. = [3] *Plutarch.* et *Stob.* ibid. *Galeni opera*, tom. IV, p. 431.

Artémidore mérite le même reproche lorsqu'il dit que la nuit suit immédiatement l'instant du coucher du soleil, quoique l'intervalle entre ces deux temps soit plus court dans l'Océan, ainsi que dans les autres grandes mers. Quand le soleil se couche derrière les montagnes, le crépuscule qui sépare le moment de son coucher de celui de la nuit, est plus long, parce que la lumière de cet astre continue plus long-temps à éclairer l'horizon ‹1› : mais, sur la mer, ce crépuscule doit être plus court, sans cependant que la nuit close succède tout-à-coup ; et c'est ce que l'on remarque aussi dans les vastes plaines. Quant à ce que, sur la mer, le soleil paroît plus grand à son coucher et à son lever, cela vient du plus grand nombre de vapeurs ‹2› qui s'élèvent des eaux de la mer : comme elles sont transparentes ‹3›, elles transmettent les rayons visuels PAGE 138.

‹1› Le texte porte παραφωτισμοῦ ; mais en marge de l'édition de Casaubon, on lit περιφωτισμοῦ. Cette leçon est confirmée par l'ancien traducteur Latin : *Ob diffusam circumcirca lucis claritatem.* Qu'on s'imagine le quart ou le tiers de l'horizon occupé par de hautes montagnes ; quand le soleil vient de franchir leur cime, quoiqu'il paroisse couché, sa lumière s'échappe par les côtés libres de l'horizon, et continue encore de l'éclairer. Or comme le crépuscule naturel dure jusqu'à ce que le soleil soit à environ 18 degrés au-dessous de l'horizon, dans la supposition des montagnes, le crépuscule durera tout le temps que le soleil aura mis à parcourir ces 18 degrés, plus le temps qu'il a mis à descendre de la cime des montagnes jusqu'à la base de l'horizon.

‹2› L'auteur se sert ici très-improprement du terme ἀναθυμιάσεις, qui veut dire *exhalaisons* ; il devoit dire ἀτμίδας ou ἀτμοὺς, *vapeurs*, comme nous avons traduit. Aristote avoit déjà établi entre ces deux mots la même différence qui existe entre les deux termes français qui y correspondent. Olympiodore [1], en parlant du soleil et de la lune, qui paroissent rouges à leur lever et à leur coucher, dit : Ἀνίσχοντα γὰρ ταῦτα καὶ δύνοντα, διὰ τὴν ἀτμίδα ἀναπεμπομένην ὁρῶνται πυῤῥὰ κατὰ διάκλασιν.

‹3› Suivant le texte, Διὰ δὲ τούτων ὡς ΔΙ' ΑΥΛΩ͂Ν κλωμένην, κ. τ. λ. il falloit traduire : « Qui s'élèvent des eaux de la mer, et » au travers desquelles les rayons visuels, » comme s'ils passoient par des tuyaux, se » brisent, &c. » Vossius [2], par une conjecture très-ingénieuse, vouloit qu'on lût, δι' ὑάλων, *comme s'ils passoient par des verres.* L'idée que les anciens avoient de la proportion de la grandeur apparente des objets à la réfraction, par conséquent à la grandeur des angles des rayons de la lumière, et notamment lorsque ces rayons traversent le verre ou l'eau, ou plutôt un verre plein d'eau ; cette idée, dis-je, suffit pour rendre très-vraisemblable la correction de Vossius. *Omnia* (dit Sénèque) *per aquam videntibus longè esse majora : literæ, quamvis minutæ et obscuræ, per vitream pilam aquâ plenam majores clarioresque cernuntur ; poma formosiora quàm sunt, videntur, si innatant vitro ; sidera ampliora per nubem adspicienti videntur..... Quidquid videtur*

[1] Apud *Schneider, in Eclog. Physic.* vol. I, pag. 399. — [2] *Ad Melam*, lib. I, cap. XVIII, pag. 654.

PAGE 138. qui, par leur réfraction, nous font paroître les objets plus grands qu'ils ne le sont en effet. La même chose nous arrive lorsque le soleil ou la lune, à leur lever ou à leur coucher, viennent frapper notre vue au travers d'un nuage sec et léger ‹1›; outre l'augmentation apparente du volume, ces astres nous paroissent rougeâtres ‹2›. Posidonius nous apprend que c'est en observant lui-même le coucher du soleil, pendant trente jours qu'il demeura à Gadès, qu'il s'est convaincu de l'absurdité de tout ce qu'Artémidore avoit rapporté à ce sujet. Ce dernier prétend que le soleil y paroît, à son coucher, cent fois plus grand, et qu'il n'y est pas plutôt sous l'horizon, que la nuit close succède. Il ne faut point croire qu'Artémidore ait été lui-même témoin de ce phénomène, du moins d'après ce qu'il dit du cap Sacré; car si personne ne peut y aborder pendant la nuit, comme il le prétend, personne ne peut non plus y aborder au moment où le soleil se couche, puisque son coucher est immédiatement suivi de la nuit close. Il n'a pu non plus faire cette observation dans aucune autre partie des côtes baignées par l'Océan : car Gadès est sur l'Océan; et Posidonius et beaucoup d'autres attestent que, dans cette île, ce phénomène n'a point lieu.

per humorem, longè amplius vero est [1]. Malgré cela, je pense qu'il faut lire, en un seul mot, ΔΙΑΥΓΩ͂Ν, *transparentes*, ainsi que nous avons traduit. La note suivante rendra plus sensible la simplicité de cette correction.

‹1› M. Schneider [2] soupçonne que cette partie du texte n'est pas non plus exempte d'altération. Tout ce qu'on pourroit proposer seroit, ce nous semble, de changer le λεπτοῦ *[léger]*, en λευκοῦ *[blanc]*. Ces deux mots ont été confondus plus d'une fois par les copistes; mais cette correction ne change rien ou presque rien au sens. Un nuage blanc doit, par cela même, être léger; il ne prend une couleur noire ou foncée qu'à mesure qu'il s'épaissit : Καὶ τὸ νέφος, ὅταν ᾖ πυκνὸν ἰσχυρῶς μέλαν φαίνεται διὰ τοῦτο [3]· αἱ γὰρ ἀραιαὶ νεφέλαι ΔΙΑΥΓΕΊΣ [4]. Quant au mot ξηροῦ *[un nuage sec]*, il nous paroît évident qu'il faut l'entendre dans un sens relatif; moins un nuage est épais, moins il contient d'eau, et plus il est propre à transmettre les rayons de la lumière.

‹2› Selon Aristote [5], le même phénomène a lieu lorsqu'on voit le soleil à travers le brouillard ou la fumée : Καὶ δι' ἀχλύος καὶ καπνοῦ ὁ ἥλιος φαίνεται φοινικοῦς. Quant à ce qui se passe au cap Sacré relativement au coucher du soleil, Chandler [6], qui en a été témoin, observe aussi que ce phénomène dépend de l'état de l'atmosphère, et qu'il doit être plus sensible après que les vents d'ouest ont régné pendant quelque temps. En traversant l'Océan, ces vents charient les vapeurs qui s'élèvent de ce vaste réservoir d'eau.

[1] *Seneca, Quæst. natur.* lib. I, cap. 6. = [2] *Eclog. Physic.* vol. II, p. 273. = [3] *Aristoteles de Colorib.* = [4] *Schol. Venet.* ad *Iliad.* Δ, 282. = [5] *Meteorolog.* lib. III, cap. 4. = [6] *Travels in Asia minor*, cap. I, p. 4.

La côte qui suit immédiatement le cap Sacré, s'étend, d'un côté, jusqu'à l'embouchure du Tage, et forme le côté occidental de l'Ibérie; de l'autre côté, elle s'étend depuis ce même cap jusqu'à l'embouchure d'un fleuve, nommé *Anas* * <1>, et en forme le côté méridional. Ces deux fleuves descendent également des parties orientales : mais le Tage, plus considérable que l'autre, dirige son cours vers l'occident, au lieu que l'Anas tourne du côté du midi <2>. Ils embrassent une étendue de pays habitée, dans sa plus grande partie, par les Celtiques <3>, et par quelques peuples Lusitaniens que les Romains y ont fait venir de l'autre côté du Tage <4>. Plus haut <5>, on trouve aussi les Carpétans, les Orétans, et quantité de peuples Vettons <6>. Ce pays est assez favorisé par la nature <7>; mais le pays fertile qui lui est contigu, vers l'orient et le midi, ne le

PAGE 139.

* *Le Guadiana.*

<1> Aujourd'hui *Guadiana*, mot composé de son ancien nom *Anas*, et du mot arabe *Wadi* ou *Guadi*, qui signifie *fleuve*.

<2> Le Tage, l'*Anas* et le *Bœtis*, ont un cours à-peu-près parallèle, et se courbent tous trois au midi pour se rendre à la mer. L'inclinaison du Tage est seulement un peu moins forte que celle des deux autres fleuves. G.

<3> La plupart des manuscrits et des imprimés portent, Κελτοὶ [Celtes] : dans quelques-uns, on trouve Κέλτιοι [Celtiens], que Casaubon changea avec raison en Κελτικοὶ *[Celtiques]*. Ces peuples sont une portion de ceux du même nom qui s'étendoient bien au-delà du Tage, jusqu'à la hauteur du cap Nérium (cap Finisterre), dans la Galice, comme Strabon le dira dans la suite [1], et même, suivant d'autres, jusque dans l'Asturie et la Biscaye. Ils ne diffèrent des Celtibères, qui occupoient le milieu de l'Espagne, qu'en ce qu'ils ont conservé dans sa pureté le nom de leur origine Celtique, tandis que les autres, mêlés avec les Ibères, ont pris celui de *Celtibères*.

<4> La Lusitanie forme aujourd'hui la plus grande partie du Portugal. C'est des contrées situées au nord du Tage que les Romains firent venir des peuples qu'ils établirent au midi de ce fleuve, et jusque sur les bords de l'*Anas*. G.

<5> Littéralement : *Dans les parties supérieures ;* Ἐν δὲ τοῖς ἄνω μέρεσι. C'est à tort, ce me semble, que Casaubon reproche à l'auteur de placer les Carpétans et les Orétans dans la Bætique. L'expression dont se sert Strabon, est tellement modifiée par ce qui la précède et ce qui la suit, qu'on ne peut l'entendre que de la partie supérieure au pays compris entre le Tage et l'Anas, en remontant vers leurs sources.

<6> Les Carpétans occupoient une partie de la Castille-Nouvelle, où sont maintenant les villes de Madrid, de Tolède, de Consuegra, &c.

Les Orétans habitoient la partie méridionale de la Castille-Nouvelle, où l'on voit aujourd'hui les villes de Calatrava, de Ciudad-réal, d'Alcaraz, &c. Ils occupoient aussi une portion de la Sierra-Morena.

Les Vettons s'étendoient dans la partie de l'Estramadoure où sont les villes de Plasencia, d'Alcantara, de Truxillo, &c. G.

<7> C'est sur-tout à cette partie de

[1] Pag. 153.

PAGE 139. cède à aucun pays du monde par les productions de terre et de mer : c'est la contrée qu'arrose le Bætis * <1>. Plus étendu que l'Anas <2>, et moins grand que le Tage, ce fleuve part du même côté que ces derniers ; mais, ainsi que l'Anas, après avoir coulé vers l'occident, il dirige son cours vers le midi, et va se jeter dans la mer, du même côté que lui. De ce fleuve, la contrée a pris le nom de *Bætique*, comme elle a pris celui de *Turdétanie* <3> de ses habitans, qui s'appellent *Turdétans* ou *Turdules* <4>. Ces deux noms, suivant quelques-uns, ne désignent qu'un même peuple ; mais d'autres pensent qu'ils désignent deux peuples différens. Polybe est de ce dernier sentiment, puisqu'il dit que les Turdules sont au nord des Turdétans. Cependant aujourd'hui il paroît que cette distinction n'a plus lieu. On regarde ces peuples comme les plus instruits de tous les Ibères ; ils s'appliquent aux belles-lettres, et possèdent des livres d'histoire très-anciens, des poëmes, et des lois écrites en vers depuis six mille ans <5>, à ce qu'ils prétendent. Les

* *Le Guad-al-kibir.*

l'Espagne comprise entre le Tage et le Guadiana, que doit s'appliquer le pompeux éloge que fait Polybe [1] de la fertilité de la Lusitanie. Suivant cet historien, on y voyoit des roses et d'autres fleurs pendant neuf mois de l'année ; et un agneau n'y coûtoit que trois ou quatre oboles, c'est-à-dire, depuis neuf jusqu'à douze sous de notre monnoie.

<1> Plus anciennement on l'appela *Tartessus* [2]; les naturels du pays lui donnèrent aussi, suivant Étienne de Byzance [3], le nom de *Percès*, et, suivant Tite-Live [4], celui de *Cirtius*. Ces deux derniers noms ne sont vraisemblablement que le même nom altéré par les copistes dans l'un des deux auteurs que je viens de nommer. Aujourd'hui on le nomme *Guad-al-kibir*, ce qui, en arabe, signifie, *le grand fleuve.*

<2> Le cours de l'*Anas* est au contraire plus long que celui du *Bætis*. G.

<3> Étienne de Byzance [5] nous donne de même comme termes synonymes, les noms de *Bætique* et de *Turdétanie*, comme ceux de *Turdétans* et de *Turdules*. Il ajoute qu'Artémidore donnoit à cette contrée le nom de *Turtytanie*, et à ses habitans, celui de *Turtes* (Τούρτους), et *Turtutans* (Τουρτουτανοὺς), ou, selon d'autres manuscrits, *Tyrtytans* (Τυρτυτανούς). Il est à présumer que le *Tartessus* des Grecs n'est autre chose que ce même nom de *Turdétanie* ou *Turtytanie*, prononcé à leur manière.

<4> Ces peuples occupoient les deux rives du Guad-al-kibir, dans toute la longueur de l'Andalousie de nos jours. Si Polybe paroît avoir placé les Turdules sur la rive septentrionale du fleuve, Ptolémée les fixe, au contraire, sur la rive méridionale. G.

<5> Établis de bonne heure dans un climat presque aussi fertile que celui de l'Inde

[1] Apud *Athenæum*, lib. VIII, cap. 1, p. 331. — [2] *Voyez* plus bas, p. 148, et *Aristotel. Meteorolog.* lib. I, cap. 13; *Pausanias*, lib. VI, cap. 19. — [3] In Βαῖτις. — [4] Lib. XXVIII, cap. 22. — [5] In Τουρδιτανία.

autres Ibères s'appliquent aussi aux belles-lettres; mais leur littérature n'est pas par-tout la même, parce qu'ils ne parlent pas tous la même langue <1>. Ce pays <2>, situé en-deçà de l'Anas, s'étend vers l'orient jusqu'à l'Orétanie <3>; du côté du midi, il suit la côte depuis l'embouchure de ce fleuve jusqu'aux Colonnes <4>. Mais je suis obligé d'entrer dans de plus grands détails sur cette contrée et sur les pays voisins, pour faire connoître tous les avantages dont la nature les a doués. PAGE 139.

Entre cette côte, où se déchargent le *Bætis* et l'Anas, et les

ou de l'Ægypte, et adonnés par conséquent à l'agriculture, ils durent aussi, de même que les peuples de ces deux contrées, se civiliser plutôt que le reste de l'Ibérie, et même se donner, comme eux, par une vanité nationale, une chronologie beaucoup trop ancienne. Hérodote [1] fait la même remarque au sujet de ceux des Ægyptiens qui occupoient la partie de l'Ægypte la plus productive, savoir, qu'ils étoient plus instruits que le reste de l'Ægypte. En comparant ces deux endroits de l'historien et du géographe Grecs, on sera convaincu que l'on peut se passer de la correction de Paulmier de Grentemenil, qui proposoit de changer l'ἑξακισχιλίων ἐτῶν, *depuis six mille ans*, en ἑξακισχιλίων ἐπῶν, *en six mille vers.* S'il y a quelque chose à changer dans le texte, c'est de lire συγγράμματα *(des livres)*, sans l'article, comme nous avons traduit, et non pas τὰ συγγράμματα *(les livres)*. Cette suppression est d'ailleurs autorisée par le manuscrit 1393.

Quant à leurs poëmes, les Ibères ont suivi la marche ordinaire des peuples; tous commencent par chanter leurs lois et leurs exploits, parce que le rhythme de la poésie les leur rend plus faciles à conserver dans la mémoire; et ils continuent ainsi jusqu'à ce que la découverte de l'écriture leur fasse consigner leurs chants dans des livres. Tacite *(de Mor. Germ. cap. 2)* rapporte la même chose des Germains : *Celebrant carminibus antiquis (quod unum apud illos memoriæ et annalium genus est) Tuistonem Deum, &c.*

<1> Il faut lire, Οὐδὲ γὰρ γλώττῃ μιᾷ, comme a lu l'ancien traducteur Latin, et comme portent les manuscrits collationnés par Siebenkees, et non pas Οὐδὲ γὰρ γλώττῃ ἰδίᾳ. Ce dernier mot n'est dû qu'à la distraction du copiste, qui venoit de lire ἰδίᾳ immédiatement avant cette phrase.

<2> C'est-à-dire, la partie de la Bætique occupée par les Turdétans.

<3> L'Orétanie est le pays montueux où le Guad-al-kibir, l'ancien *Bætis*, prend ses sources. G.

<4> Le texte porte : Πρὸς νότον δὲ ἀπὸ τῶν ἐκβολῶν ΜΈΧΡΙ τῆς παραλίας τῆς τοῦ Ἄνα ΜΈΧΡΙ στηλῶν, sans aucune variation dans les manuscrits ni dans les imprimés; ce qui veut dire littéralement, « du côté du midi, depuis l'embouchure jusqu'à la côte de l'Anas, » jusqu'aux Colonnes. » Le traducteur Italien ne connoît point le premier ΜΈΧΡΙ, et Xylander l'a également supprimé. L'ancienne version Latine fait précéder le second par une conjonction (καὶ μέχρι στηλῶν), qui pourroit bien avoir occupé anciennement la place du premier, de cette manière...... ἀπὸ τῶν ἐκβολῶν ΚΑῚ τῆς παραλίας τῆς τοῦ Ἄνα ΜΈΧΡΙ στηλῶν, *depuis l'embouchure et la côte voisine de l'Anas jusqu'aux Colonnes.*

[1] Lib. II, cap. 77.

PAGE 139. extrémités de la Maurusie <1>, la mer Atlantique forme le détroit des Colonnes *, par lequel cette mer se joint à la Méditerranée. C'est sur le bord du détroit et dans cette partie de l'Ibérie occupée par les peuples nommés *Bastétans* <2> ou *Bastules*, que s'élève le mont Calpé *. Peu considérable par l'étendue de sa circonférence, il est si haut et si escarpé, que de loin on le prendroit pour une île <3>. En sortant de la Méditerranée, on le laisse à droite.
PAGE 140. A quarante stades de cette montagne est Carteïa <4>, ville ancienne et considérable, où les Ibères avoient autrefois un arsenal de marine.

* *Détroit de Gibraltar.*

* *La montagne de Gibraltar.*

<1> Cette extrémité de la Maurusie forme maintenant les provinces de Habat et d'Al-Garb du royaume de Fez. G.

<2> Il en est des Bastétans et des Bastules, comme des Turdétans et des Turdules. Strabon les regarde comme le même peuple; Ptolémée, au contraire, place les premiers dans la Tarraconnoise, et les Bastules, dans la Bætique. A ces derniers, on donnoit le nom de *Pœni*, parce qu'ils étoient un mélange de Phœniciens et d'Ibères. Ils occupoient la côte depuis le cap Trafalgar, à l'entrée occidentale du détroit, jusqu'aux limites orientales de la Bætique, c'est-à-dire, jusqu'à Mujacar, dans le royaume de Grenade. De l'autre côté, les Bastétans de la Tarraconnoise descendoient, par une bande de terrain étroite, entre la Grenade et la Murcie jusqu'à la mer.

— Il faut observer néanmoins que les Bastules et les Bastétans de Ptolémée sont limitrophes; qu'il donne le nom de *Bastules* à la portion occidentale de ces peuples, et celui de *Bastétans* à la portion orientale. G.

<3> Le texte porte, *νησοειδὲς*. La correction que proposoit Ulitius (*στηλοειδὲς*, *pour une colonne*) est plus ingénieuse que vraie. Le sens est, qu'au sortir de la terre, cette montagne s'en détache de toutes parts et se prolonge en l'air, de telle manière que, de loin, on la prendroit pour une île.

<4> Les manuscrits et les imprimés s'accordent à donner à cette ville le nom de *Calpé*, Κάλπη. Casaubon, suivi par Bochart, prétend qu'il faut lire *Carteïa*, *Καρτηία*. On peut voir, dans sa note, toutes les raisons qu'il en donne, et qui cependant n'ont point paru à Wesselinge [1] assez fortes pour autoriser un changement dans ce texte de Strabon. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a existé dans ces lieux une ville nommée *Carteïa*, dont Strabon parlera encore dans la suite [2], et une ville qui portoit le même nom que le mont *Calpé*. L'Itinéraire d'Antonin les place à 10 milles de distance l'une de l'autre.

— La ville de *Calpé* étoit située au pied du mont *Calpé*; et la distance de 40 stades que Strabon semble mettre entre la montagne et la ville, annonce nécessairement une erreur dans son texte. Casaubon a très-bien jugé qu'il falloit lire *Carteïa*. Les ruines de cette dernière ville existent encore dans le fond de la baie de Gibraltar, sous le nom moderne de Rocadillo. Ces ruines, d'après un grand plan de cette baie que j'ai sous les yeux, sont juste à 3800 toises du vieux môle de Gibraltar, en suivant les rivages de la mer. Or, 3800 toises font précisément 40 stades olympiques, et justifient la correction proposée par Casaubon. G.

[1] In *Itinerar. Anton.* p. 406 et 407. = [2] Pag. 141, 145 et 151.

marine. Il y en a qui croient de plus qu'elle a été fondée par Hercule ; et de ce nombre est Timosthène <1>. Il prétend qu'on la nommoit anciennement Héraclée, et qu'on y voit encore une vaste enceinte et des loges où l'on mettoit à l'abri les navires. PAGE 140.

On trouve ensuite Mellaria <2>, où l'on fait des salaisons ; puis viennent la ville et le fleuve de Bélon <3>. C'est dans cette ville que l'on embarque les salaisons et d'autres denrées pour Tingis * de Maurusie. Il existoit autrefois une ville de Zélis <4>, voisine de Tingis ; mais les Romains l'ayant transférée sur la côte de l'Ibérie, l'augmentèrent de quelques hommes tirés de Tingis et d'Italie, et donnèrent à ce nouvel établissement le nom de *Iulia Ioza* <5>. Plus loin, on trouve l'île <6> de Gadès *, séparée de la Turdétanie par un bras de mer, et éloignée de Calpé de 750, ou, suivant d'autres, de

* *Le vieux Tanger en Afrique.*

* *Cadiz.*

<1> Ce Timosthène étoit amiral de Ptolémée II. Strabon en parle encore ailleurs [1].

<2> Le manuscrit 1393, ainsi que plusieurs autres, collationnés par Siebenkees, portent, Μενραλία; mais c'est une erreur de copiste, qu'on trouve cependant aussi dans Marcian. L'endroit où cette ville étoit bâtie, porte aujourd'hui le nom de *Val de Vacca.* Il est à une lieue et demie de Tarifa. Pline [2] parle d'une autre Mellaria, près de Cordoue, qui correspond aujourd'hui à *Fuente Ovejuna ;* et Ptolémée nomme une Menralia (qui doit être aussi *Mellaria*) dans la Tarraconnoise, près du fleuve *Sucro.* .

<3> La ville de Bélon est, dans l'Itinéraire d'Antonin, nommée *Belone,* avec le surnom de Claudia. Son emplacement porte aujourd'hui le nom de *Balonia.* Il est sur le détroit, à l'ouest de Tarifa. Le fleuve du même nom n'est qu'un ruisseau de peu d'importance, connu sous le nom de *Rio Barbate.*

<4> Pline la nomme *Zilis;* Ptolémée et Méla, *Zilia.* Son nom moderne, *Azzila,* ne diffère guere que par l'article que les Maures y ont ajouté. Le *Zélos* d'Étienne de Byzance [3] paroît être une erreur de copiste, puisqu'il n'en parle que d'après Strabon.

<5> Pline et Ptolémée la nomment *Iulia Transducta.* Bochart [4] prétend que le surnom de *Ioza* que lui donne Strabon, signifie en langue Phœnicienne la même chose que *Transducta,* c'est-à-dire, *Transférée.* Il est cependant très-possible qu'au lieu de ἸΟΥΛΊΑΝ ἸΌΖΑΝ, il y eût anciennement dans le texte de Strabon, ἸΟΥΛΊΑΝ ἈΝΟΙΚΊΑΝ, ce qui, en grec, signifieroit également *Iulia Transducta.*

— Cette ville paroît avoir été placée à l'entrée occidentale de la baie de Gibraltar, à l'endroit où est aujourd'hui al-Gésira. G.

<6> En grec Γάδειρα *(Gadira).* L'étymologie qu'on a donnée à ce nom, Γῆς δειρά, *le cou de la terre,* est on ne peut pas plus ridicule. Il paroît certain que les Grecs n'ont fait qu'ajouter la finale au mot *Gadir,* qui, en langue Phœnicienne, signifie *enclos, endroit isolé de tous côtés.* Sans parler de Pline,

[1] Pag. 29, 92, 93, 421, 618 et 827. = [2] Lib. III, cap. 3. = [3] In Ζῆλος. = [4] *Geograph. sacr.* part. II, lib. I, cap. 24.

PAGE 140. 800 stades ‹1›. Cette île n'a rien, au reste, qui la distingue en particulier; elle est cependant parvenue, par le courage que ses habitans ont montré dans leurs voyages sur mer, et par leurs liaisons avec les Romains, à un si haut degré de prospérité, qu'elle est devenue la plus célèbre, quoiqu'elle soit la plus éloignée de toutes les îles ‹2›. Mais nous en parlerons lorsque nous décrirons les autres îles.

Près de Gadès est le port de Menesthée ‹3›, et la lagune que les marées forment près d'Asta et de Nebrissa ‹4›. On appelle *lagunes*

d'Aviénus et d'autres anciens auteurs, qui lui ont reconnu cette origine, on pourroit citer Hésychius : Γάδειρα· τὰ περιφράγματα Φοίνικες. Platon [1] prétend que l'île de Gadès faisoit anciennement partie de sa fameuse Atlantide, et qu'elle tiroit son nom de Gadirus, fils de Neptune, et premier roi ou gouverneur de cette partie. Atlas, son frère aîné, régnoit sur toute l'Atlantide.

‹1› La distance de Gibraltar à Cadiz, par mer, est égale à 66 minutes d'un grand cercle ; elles valent 22 lieues ou 770 stades de 700 au degré. G.

‹2› C'est-à-dire, la plus éloignée des îles que les Grecs et les Romains fréquentoient habituellement; car les îles Fortunées, l'Angleterre et l'Irlande, étoient bien plus éloignées d'eux que l'île de Cadiz. G.

‹3› Menesthée, général des Athéniens dans la guerre de Troie, mourut, au retour de cette expédition, suivant Eusèbe [2], dans l'île de Mélos, une des Cyclades. Mais si l'on en croit le scholiaste de Thucydide [3], ce général, expulsé d'Athènes par les descendans de Thésée, alla s'établir en Ibérie. Strabon [4] nous apprend de plus qu'il fut le fondateur d'une colonie en Italie, connue sous le nom de *Scylleticum* ou *Scylacæum*, et qu'il fonda aussi la ville d'Éléa dans l'Æolide. Le port de Menesthée, dont il est ici question, répond aujourd'hui au port *Sainte-Marie*. Voyez la note 1, *pag. 43*.

‹4› Le texte porte : Ἡ κατὰ Ἄσταν ἀνάχυσις καὶ ἈΝΑ΄ΒΡΑΣΙΣ; et il étoit d'autant plus difficile d'y soupçonner une erreur, que le mot Ἀνάβρασις est synonyme (du moins on l'a considéré comme tel) de Ἀνάχυσις : l'un et l'autre signifient les inondations formées par les marées montantes, que nous avons exprimées par *lagunes*, et que les Espagnols nomment *albuferas*. Aussi Casaubon, sans s'être douté de rien, prononce-t-il avec assurance que le mot Ἀνάβρασις correspond à l'*Æstuaria* des Latins : cependant, le manuscrit 1393 porte visiblement ΝΑ΄ΒΡΑΣΙΝ, à l'accusatif, et sans la première lettre. Ce cas ne pouvant être régi que par la préposition κατὰ, dont dépend l'autre accusatif Ἄσταν, il s'ensuit que celui-là doit également signifier une ville ou un lieu, comme l'ont exprimé l'ancien traducteur Latin et le traducteur Italien. Le premier dit : *Et ad Astan et Nabrasin æstuaria;* le second, avec quelque différence d'orthographe : *E la laguna vicina ad Asta e Nabrissa.* Mais quelle est donc cette *Nabrasis* ou *Nabrissa?* nulle autre sans doute que la ville qui sera nommée plus bas par Strabon, *Nebrissa* (ms. 1393, *Nabrissa*), et qu'il placera, comme ici, avec Asta, sur les bords des lagunes : Πόλεις ἔχουσαι ἐπ'

[1] In *Critia*, p. 114. — [2] Apud *Meurs. de Regn. Attic.* lib. III, cap. 5. — [3] Lib. I, cap. 12. — [4] Lib. VI, pag. 261, et lib. XIII, pag. 622.

les vallées que la mer remplit dans son flux, de manière qu'on puisse PAGE 140.
y naviguer comme sur des fleuves, et remonter dans l'intérieur des terres jusqu'aux villes qui bordent ces vallées. Immédiatement après, s'offrent les deux embouchures <1> du Bætis. La presqu'île qu'elles embrassent, présente une côte de 100, ou, selon d'autres, de plus de 100 stades <2>. C'est dans ces environs qu'on trouve l'Oracle de Menesthée <3>, et la tour de Cæpion <4>, bâtie sur un rocher baigné de tous côtés par la mer. Cet ouvrage admirable est construit à l'imitation du phare [d'Alexandrie <5>], pour garantir des accidens les navigateurs; car, outre les bancs formés par le limon que le fleuve charie, il y a dans cet endroit des roches cachées sous l'eau; de sorte qu'il étoit <6> nécessaire d'y établir un signe qu'on pût apercevoir de loin. De là, en remontant le Bætis,

αὐτῶν [τῆς ἀναχύσεως]..... τούτων δ' ἐστὶν ἥ τε Ἄστα καὶ Νέβρισσα [1]. Ainsi il faut, de toute nécessité, réformer notre texte de cette manière : Ἡ *κατὰ* Ἄσταν *ἀνάχυσις καὶ* Νάβρισσαν, *la lagune que les marées forment près d'Asta et de Nabrissa.* Cette dernière ville subsiste encore sous le nom de *Lebrixa*, à deux lieues des bords du *Guad-al-kibir*; quant aux ruines d'Asta, on les voit, à ce que l'on prétend, dans un lieu nommé *Mesa de Asta.*

— Ces lagunes n'existent plus depuis que le bras oriental du *Bætis*, qui passoit par *Nebrissa* et par *Asta* pour se rendre dans la baie de Cadiz, s'est desséché. *Voyez* la note 3, *pag. 68.* G.

<1> Lopez [2] fait dire, on ne sait pourquoi, à Strabon, et à Casaubon, dont il copie la note, que le Bætis a *trois embouchures.* Ptolémée reconnoît aussi deux embouchures au Bætis, quoiqu'il ne nomme que l'embouchure orientale.

<2> Il y a environ 100 stades de 500 au degré, ou 140 stades de 700, valant 4 lieues, entre l'embouchure actuelle du Guad-al-kibir et l'embouchure du Guadalété, où aboutissoit jadis le bras oriental du *Bætis.* G.

<3> L'*Oracle de Menesthée* paroît être le même lieu qu'il vient de nommer *Port de Menesthée.* Ptolémée et Marcian ne connoissent que ce dernier nom; et il paroît naturel que l'oracle ait été dans le même emplacement que le port, ou du moins qu'il en ait été très-voisin.

<4> C'est Quintus Servilius Cæpio, général Romain, fameux par les victoires qu'il avoit remportées sur les Lusitans, et plus fameux encore par sa fin tragique, dont Strabon parlera dans la suite [3]. La tour de Cæpion répond au lieu qu'on nomme aujourd'hui *Chipiona*, à l'embouchure du Guad-al-kibir.

<5> J'ai ajouté les mots *d'Alexandrie*; car il est plus que probable que Strabon a voulu désigner le *phare* de cette ville, quoiqu'il y eût aussi en Ibérie, sur la côte de la Galæcie, un monument appelé du même nom.

<6> Je lis avec l'ancien traducteur Latin et l'auteur de la version Italienne : Ὥστ' ἔδει *[il étoit nécessaire].* L'Ὥστε δεῖ *[il est nécessaire]* du texte, est une erreur manifeste.

[1] Pag. 143. — [2] *Geograph. de Estrabon*, lib. III, pag. 58. — [3] Lib. IV, pag. 188.

*

Page 140. on arrive à la ville d'Ébura <1>, et au temple de *Lucifera* <2>, qu'on appelle *Lux dubia*. On traverse ensuite les autres lagunes, après lesquelles est le fleuve Anas, qui a aussi deux embouchures <3>, par lesquelles on va également aux villes qui le bordent. Enfin l'on arrive au cap Sacré, qui termine la côte [méridionale au-delà de l'Anas], et qui est éloigné de Gadès de moins de 2000 stades <4>. Quelques-uns comptent 60 milles depuis le cap Sacré jusqu'à l'embouchure de l'Anas, 100 milles depuis cette embouchure jusqu'à celle du Bætis, et 70 de cette dernière jusqu'à Gadès <5>.

<1> Méla [1] et Étienne de Byzance [2] la nomment *Ebora* : ce dernier [3] lui donne aussi le nom d'*Æbura*, en citant cet endroit de Strabon : mais il est possible qu'il ait confondu l'*Ebora* de la Bætique avec une autre ville du même nom dans la Lusitanie, dont Ptolémée parle aussi. La *Ripepora* de Pline [4], que l'Itinéraire d'Antonin place, sous le nom d'*Epora*, à 28 milles de Cordoue, n'a rien de commun avec l'Ébura de Strabon. Celle-ci doit être une ville de côte, et pourroit bien être la même que celle que Ptolémée place chez les Turdules dans la Bætique, quoiqu'il la place un peu plus avant dans les terres et à l'orient du fleuve Bélon. Ptolémée parle encore d'une troisième *Æbura* (sous le nom fautif de Αἴβωρα), appartenant aux Carpétans dans la Tarraconnoise, la même vraisemblablement que Tite-Live [5] leur attribue. Dans Pline, on trouve deux *Ebora* ou *Ebura* ; l'une dans la Bætique, avec le surnom de *Cerealis*, et l'autre dans la Lusitanie.

<2> Il n'y a que Strabon qui parle de ce temple de *Phosphore*, en latin *Lucifera*. C'est le surnom que les Grecs donnoient à Diane, Ἄρτεμις Φωσφόρος, *Diana Lucifera* [6], ou Ἑκάτη Φωσφόρος, *Hecate Lucifera* [7], et qu'ils employoient aussi tout seul, pour désigner cette divinité [8]. Pline, Méla et Ptolémée, placent en-deçà du Bætis un promontoire et un temple de Junon. Strabon auroit-il confondu *Diane Lucina*, déesse des accouchemens chez les Grecs, avec *Junon Lucina*, qui présidoit également aux accouchemens chez les Romains ! Cependant ce qu'il ajoute, *Lux dubia*, prouve qu'il parle plutôt de Diane, cette *lumière douteuse* ne pouvant s'appliquer qu'au crépuscule, lorsque l'étoile de Vénus, sous le nom d'*Hesperus*, suit le coucher du soleil, ou précède son lever sous celui de *Lucifer*. Ce temple de Phosphore, à en croire les auteurs Espagnols cités par Lopez [9], répond aujourd'hui à *San-Lucar de Barrameda*. Strabon, en le nommant après *Ebura*, semble le placer au-dessus de cette ville dans l'intérieur des terres.

<3> Le Guadiana n'a non plus actuellement qu'une seule embouchure.

<4> La distance du cap Saint-Vincent à Cadiz est de 52 lieues et demie, ou de 1840 stades de 700 au degré. G.

<5> Les 52 lieues et demie de la note précédente ne valent que 197 milles Romains, au lieu de 230, comme le dit Strabon, d'après l'auteur qu'il copie. Cela prouve que ces mesures partielles n'avoient pas été prises sur les lieux, mais que leur ensemble avoit été

[1] Lib. II, cap. 1. — [2] In Ἔβορα. — [3] In Αἴβουρα. — [4] Lib. III, cap. 3. — [5] Lib. XL, cap. 30 et 32. — [6] *Pausan.* lib. IV, cap. 31, p. 358. — [7] *Aristophan. Thesmophor.* vers. 858. — [8] *Idem*, *Lysistrat.* vers. 443. — [9] Pag. 62 de sa version de Strabon.

CHAPITRE II.

Turdétanie ou *Bœtique. — Son étendue et ses limites. — Ses villes, et notamment celles qui bordent le Bœtis ou les lagunes que forment les débordemens de ce fleuve causés par les marées. — Ses productions. — Ses mines, et la manière dont on les exploite. — Témoignages des anciens en faveur de la richesse et de la température de la Bœtique. — Mœurs de ses habitans.*

§. 1.er Turdétanie. Son étendue et ses limites. Ses villes. PAGE 141.

La Turdétanie, que le Bætis traverse, se trouve au-dessus de la côte maritime en-deçà de l'Anas. A l'occident et au nord, elle est bornée par l'Anas; à l'orient, par les Orétans et une partie des Carpétans; au midi, par ceux des Bastétans qui occupent ce petit espace de la côte resserré entre Gadès et Calpé, et par le reste de cette côte jusqu'à l'Anas. Cependant, les Bastétans dont je viens de parler, et plusieurs <1> autres peuples limitrophes, et même ceux qui habitent au-delà de l'Anas, sont censés dépendre de la Turdétanie. Tout ce pays, soit en longueur, soit en largeur, n'a pas plus de 2000 stades <2>; mais il est remarquable par le nombre

conclu des 1840 stades dont je viens de parler, en les prenant pour des stades olympiques de 600 au degré, ou de 8 au mille Romain, tandis que ces stades étoient de 700 au degré. Dès-lors la mesure est devenue d'un septième trop grande; et si l'on ôte cette quantité de 230, il restera 197 milles, ou 52 lieues et demie.

Au surplus, ces distances partielles, prises séparément, ne sont point justes.

Du cap Sacré à l'embouchure de l'*Anas*, il y a.............	107 m. ou	1000 st.
De l'embouchure de l'*Anas* à celle du *Bætis*................	64.	600.
De l'embouchure du *Bætis* à *Gades*........................	26.	240.
	197. =	1840. G.

<1> C'est ainsi (Καὶ πολλοὶ, *et plusieurs autres peuples*) que lisent le traducteur Latin, l'auteur de la version Italienne, et Xylander, sans article. Le Καὶ οἱ πολλοὶ du texte, avec l'article, signifieroit *et la plupart des peuples.*

<2> Ces 2000 stades de 700 représentent 57 lieues : c'est la mesure en ligne droite depuis l'embouchure de l'*Anas* jusque près de *Castulo*, ville située sur le *Bætis*, et depuis le détroit, en allant au nord, jusqu'à

PAGE 141. étonnant de villes qu'il renferme : on y en compte jusqu'à deux cents <1>. Les plus connues, par rapport aux avantages qu'elles retirent de leur position, sont bâties sur les fleuves, les lagunes ou le bord de la mer. Cordube <2>, fondée par Marcellus, et Gadès *, sont les plus célèbres et les plus puissantes ; cette dernière, à cause de sa marine, et de l'alliance qu'elle avoit eué avec les Romains ; et Cordube, par la fertilité et l'étendue de son territoire, avantages qu'elle tient en grande partie de sa position sur le Bætis. Dès son origine, cette ville fut habitée par des gens d'élite, soit naturels du pays, soit Romains : ceux-ci furent même la première colonie <3> que Rome envoya en Ibérie.

* Cadiz.

Après Cordube et Gadès, on distingue Hispalis * <4>, qui est

* Séville.

l'*Anas*. *Castulo* appartenoit aux Orétans, et se trouvoit près des frontières de la Turdétanie. Le nom moderne de cette ville est Caslona. G.

<1> Pline [1] compte cent soixante-quinze villes dans toute la Bætique. Ptolémée n'en nomme que quatre-vingt-douze, et Marcian quatre-vingt-cinq seulement.

<2> Cordoue, située sur le Guad-al-kibir, dans l'Andalousie. On ne sait si son fondateur fut Marcellus préteur dans l'Ibérie ultérieure, et créé consul l'an de Rome 601, ou Marcellus qui prit le parti de Pompée contre Cæsar. Cette ville servoit de quartier d'hiver aux Romains, qui, pendant l'été, faisoient la guerre aux peuples situés à l'occident et au nord de l'Espagne. Elle fut la patrie des deux Sénèque et de Lucain : elle étoit la première place de commerce de l'Ibérie sur le continent. On peut se former une idée de son ancienne population, par le nombre de ceux qui y périrent, lorsqu'elle fut prise par Cæsar [2]. Mais tous ces avantages n'étoient vraisemblablement rien en comparaison de la splendeur à laquelle elle parvint dans la suite sous la domination des Maures, pendant les huitième, neuvième et dixième siècles ; à cette époque on y comptoit jusqu'à trois cent mille habitans.

<3> Ce qu'il faut entendre de la première colonie envoyée directement de Rome [3] ; car Italica, fondée par Scipion, est, sans contredit, antérieure à Cordube. Ce que dit Strabon des *gens d'élite* dont étoit composée la population de cette dernière, explique pourquoi on lui avoit donné le surnom de *Patricia* [4].

<4> Elle portoit le surnom de *Julia Romulensis*, parce qu'elle avoit été fondée par Cæsar, et elle étoit regardée comme la seconde ville de la province [5], quoique du temps de Strabon elle n'eût plus que le troisième rang. Isidore, écrivain du VII.e siècle, et natif de cette ville, prétend que le nom d'Hispalis lui fut donné à cause des pilotis (en latin *pali*), sur lesquels elle avoit été bâtie [6]. Une autre étymologie, non moins invraisemblable, est celle qui le fait venir du mot Phœnicien *spela*, ou *sephela*, qui signifie *plaine*, parce que Séville se trouve dans une plaine. Il paroît probable que le nom d'*Hispalis* est de la même

---

[1] Lib. III, cap. 1. — [2] *De Bello Hispan.* cap. 34. — [3] Voyez *Mannert, Geograph. der Griech. und Rœm.* vol. I, pag. 305. — [4] *Plin.* lib. III, cap. 1. — [5] *Hirtius, de Bello Alexandr.* cap. 57. — [6] *Isidori Origin.* lib. XV, cap. 1.

aussi une colonie Romaine. Elle conserve encore son commerce; PAGE 141.
mais la ville ‹1› de Bætis, quoique mal peuplée, est plus considérée, à cause ‹2› de l'avantage qu'elle a eu depuis peu de recevoir pour habitans les soldats de Cæsar. Après ces villes, viennent Italica ‹3›,

origine que celui d'*Hispania,* d'autant plus qu'on le prononçoit de deux manières, *Hispalis* et *Spalis,* de même qu'on a dit *Hispania* et *Spania.* Il est même à présumer qu'Hispalis fut d'abord le nom de la Turdétanie ou Bætique, à cause de l'énorme quantité des lapins, nommés *saphan* en langue Phœnicienne, et que ce mot finit par devenir, moyennant un léger changement dans la prononciation, le nom général de toute l'Espagne.

‹1› Il n'y a que Strabon qui parle de cette ville nommée *Bætis.* Casaubon soupçonne que, sous ce nom altéré, se cache le véritable nom de quelque autre ville. Il propose par conséquent de lire Βαίκυλα *[Bæcula]*, au lieu de Βαῖτις *[Bætis] ;* et l'on trouve en effet dans Étienne de Byzance [1] une ville de *Bæcula*, située près des Colonnes d'Hercule. Penzel a cru remédier au texte en changeant les mots Ἡ Βαῖτις *[la ville de Bœtis]* en Ἐν τῇ Βαιτικῇ *[dans la Bætique]*, de manière que tout ce qui suit puisse se rapporter à la ville d'Hispalis. Mannert [2], au contraire, pense que Bætis pourroit très-bien avoir été une ville fondée tout près d'Hispalis par Cæsar, pour y placer ses vétérans ; honneur qu'il n'aura pas voulu accorder à Hispalis, qui avoit trop ouvertement embrassé le parti de Pompée. Si les autres géographes (poursuit-il) n'en ont point fait mention, c'est vraisemblablement parce que, peu de temps après sa fondation, elle aura été incorporée et confondue en une seule ville avec celle d'Hispalis. Il ajoute qu'elle pourroit être la ville d'*Osset,* surnommée par Pline [3] *Julia Constantia.* Caro prétend que la ville de *Bætis* est la même que la *Leptis* de l'auteur du livre *de Bello Alexandrino*, et qu'il faut corriger le texte de cet écrivain par celui de Strabon [4].

‹2› Le texte porte : Τῇ τιμῇ δὲ ΚΑῚ ΤΩ͂Ι ἐποικῆσαι κ. τ. λ. ; et dans le manuscrit 1393, avec un léger changement d'orthographe : Τῇ τιμῇ δὲ ΚΑῚ ΤῸ ἐποικῆσαι, qui indique peut-être cette leçon, Τῇ τιμῇ δὲ ΔΙᾺ ΤῸ ἐποικῆσαι, que j'ai suivie dans la version.

‹3› Italica, patrie des empereurs Trajan et Adrien, et du poëte Silius, surnommé Italicus, avoit été fondée par Scipion, qui y mit ses invalides [5]. On voit encore aujourd'hui un amphithéâtre, un aqueduc et d'autres vestiges de cette ville, dans un lieu qu'on appelle la vieille Séville *[Sevilla vieja]*, près d'un couvent d'Hiéronymites. Sur ses ruines est bâti le village nommé *Santiponce;* et les environs portent encore le nom de *Campos de Talca*, ce qui est une altération de *Campi Italici.* Au reste, ce seroit une erreur de croire que Strabon place Italica sur le Bætis, ainsi que paroît l'annoncer son texte, Ἰτάλικα καὶ Ἴλιπα ἐπὶ τῷ Βαίτι, suivi littéralement par l'ancien traducteur Latin, *Italica et Ilipa super Beti*, et que Xylander, Bréquigny et Siebenkees ont rendu par *Italica et Ilipa suprà Bætim sitæ.* Pour lui donner cette position, il faudroit croire que le Bætis eût depuis changé de lit, ce qui supposeroit des inondations violentes, causées par des tremblemens de terre, et sembleroit en effet rendre raison de la destruction de cette ville [6]. Cependant, il me paroît que le texte de Strabon n'a été rendu amphibologique que par le défaut de

[1] In Βαίκυλα. — [2] *Geograph. der Griech. und Ræmer*, vol. I, p. 296. — [3] Lib. III, cap. 1. — [4] Voyez l'*Itinér. d'Antonin, avec les notes*, pag. 411, édit. de Wesselinge. — [5] *Appian. de Bello Hispan.* pag. 463. — [6] Voyez *Swinburne, Voyage en Espagne*, lettr. XXXI.

PAGE 141. et Ilipa ‹1› [située] sur le Bætis; plus loin, Astiga *, Carmon ** et Obulcon ‹2›; ensuite, les villes où les fils de Pompée furent défaits,

* Ecija.

** Carmona.

ponctuation. En lisant Ἰτάλικα, καὶ Ἴλιπα ἐπὶ τῷ Βαίτι, *Italica, et Ilipa suprà Bætim*, ou, comme j'ai traduit, *Italica, et Ilipa [située] sur le Bætis*, on verra que le mot sous-entendu *située* ne peut se rapporter qu'à la seconde ville seulement. Le traducteur Italien a bien senti cette distinction : *Dopo queste, Italica, e Ilipa sul Beti.* D'ailleurs, dans deux endroits [1] où Strabon parle encore d'Ilipa comme ville riveraine, il n'y est plus question d'Italica.

‹1› C'est l'*Ilipa Ilia* de Pline, et l'*Illipula magna* de Ptolémée. On n'est point d'accord sur le lieu qui y correspond aujourd'hui. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il faut chercher cette ville dans l'espace qui sépare Séville de Cordoue, et dans un emplacement qui soit à environ 700 stades de la mer [2]. Aussi d'Anville la place-t-il à Alcala, qui n'est éloignée de l'embouchure du Bætis que de ce nombre de stades.

‹2› Pour la première de ces trois villes, j'écris *Astiga*, d'après la correction de Casaubon, et non pas *Asténas*, ou *Astinas*, ou même *Astina*, suivant les diverses leçons de notre texte. C'est l'*Astigitana colonia*, surnommée *Augusta firma* de Pline, l'*Astigi* de l'Itinéraire d'Antonin, l'*Astygis* de Ptolémée, aujourd'hui *Ecija*, située sur la rivière de *Xénil*, qui portoit anciennement le nom de *Singulis*.

Le nom moderne de *Carmon* est *Carmona*, tel qu'on le trouve dans Hirtius, dans l'Itinéraire d'Antonin, et même dans Appien; car il paroît hors de doute que, dans ce dernier auteur, il faut substituer Καρμώνην, *Carmonam*, à la place des deux leçons également fautives qu'on y trouve; savoir, Καρεώνην [3], *Careonam*, et Καρϐώνην [4], *Carbonam*. La *Charmonia* [Χαρμώνια] de Ptolémée est plutôt une variante de la manière de gréciser les noms étrangers, qu'une erreur de copiste.

Le nom d'*Obulcon* paroît altéré. Le manuscrit 1393 le porte séparé en deux mots, ὁ Βούλκων, *ho Bulco*, littéralement, *le Bulcon*. Comme la langue Grecque admet des articles devant les noms propres, il est très-possible que le copiste ait pris la première syllabe du nom pour l'article Ὁ (Ho), d'autant plus qu'il venoit d'écrire ou de copier, dans le même manuscrit, le nom de Carmon qui précède, également avec un article, Ὁ Κάρμων, *le Carmon*. Strabon parlera encore d'un Obulcon dans la suite [5], mais avec des particularités qui ne permettent point de le confondre avec l'Obulcon dont il est ici question. Il place celui-là plus à l'orient aux environs de Castulo [aujourd'hui *Caslona*], et sur le chemin qui conduisoit des Pyrénées à Cordoue par Castulo et Obulcon. Ajoutez que Pline [6] donne à ce dernier le surnom de *Pontificense*, et qu'il le place à 14 milles de la rive méridionale du Bætis; ce qui est à-peu-près la distance à laquelle on trouve aujourd'hui *Porcuna*, qui lui a succédé. Il faut donc, ce me semble, entendre ici par Obulcon (soit que Strabon l'ait écrit et prononcé de cette manière, ou que ce soit une erreur de ses copistes) le même lieu qu'on trouve nommé, avec non moins de variation d'orthographe, *Obucola* dans Ptolémée, *Obucula* dans l'Itinéraire d'Antonin et dans Hirtius, *Obulcula* dans Pline, *Obolcola* dans Appien, et qu'on s'accorde à placer dans ce qu'on appelle aujourd'hui *el Castello de la Manclova*. Le *Bæcula* même d'Étienne de Byzance, dont j'ai eu occasion de parler plus haut [7], pourroit bien n'être qu'une variante d'orthographe de ce même *Obulcon* ou

[1] Pag. 142 et 174. = [2] Voyez *Strabon*, p. 175. = [3] *Appian. de Bello Hispan.* p. 449. = [4] *Idem, ibid.* p. 453. = [5] Pag. 160. = [6] Lib. III, cap. 1. = [7] Not. 1, pag. 399.

telles

telles que Munda <1>, Atétua <2>, Urson * <3>, Tucis ** <4>, Iulia <5> et Ægua <6>, toutes à peu de distance de Cordube. PAGE 141.

* Osuna.
** Martos.

Munda est en quelque sorte devenue la métropole de tout ce canton. Elle est à 460 stades <7> de Carteïa. Ce fut là que se

Obucula ; car il paroît plus naturel d'appliquer à *Manclova* l'expression de cet auteur, *ville près des Colonnes d'Hercule* [1], qu'à *Porcuna*, qui en est beaucoup plus éloignée. Quoi qu'il en soit, on diroit que Polybe [2] a commis une erreur opposée, en donnant le nom de *Bæcula* (pluriel du mot *Bæculum*) à l'Obulcon près de Castulo.

<1> Ville déjà connue depuis la guerre Punique, par la défaite des Carthaginois [3], mais qui étoit devenue plus célèbre par la bataille que Cæsar avoit livrée au fils de Pompée [4].

— *Munda* conserve le nom de Monda. Cette ville est à 7 lieues à l'ouest de Malaga. G.

<2> L'*Atétua* ['Ατέτυα], ou, suivant d'autres, *Apétua* ['Απέτυα], seroit, d'après la correction que propose Casaubon, l'*Ategua* d'Hirtius [5], ou l'*Attegua* de Pline et de Dion. En conservant l'*Atétua*, ou en lisant, par un très-léger changement, *Atépua* ['Ατέπυα], il seroit permis de penser que c'est l'Attubi de Pline, auquel Mariana donne le nom moderne d'*Espejo*, et le P. Hardouin celui d'*Olivera*. Voyez ci-après la note 6.

<3> Appien [6] la nomme *Orson ;* Hirtius [7], *Ursao ;* et Pline [8], *Urso*, avec le surnom de *Genua Urbanorum*. C'est vraisemblablement l'Ourbona de Ptolémée. Aujourd'hui elle correspond à *Osuna*, capitale du duché du même nom, à environ 5 lieues au sud d'*Ecija*.

<4> Tucis [Τοῦκις], ou, suivant le manuscrit 1393, Tuccis [Τοῦκκις], est le Tucci de Ptolémée et de Pline. Ce dernier lui donne le surnom d'*Augusta Gemella*. Elle porte aujourd'hui le nom de *Martos*.

<5> Cette *Iulia* ne peut être que l'*Itucci* que Pline nomme immédiatement après *Tucci*, et à laquelle il donne le surnom de *Virtus Iulia*. Cette proximité pourroit bien être la raison pour laquelle Strabon s'est contenté de la désigner par son seul surnom. Il n'est pas moins possible que les copistes, trompés par cette même proximité et par la ressemblance des deux noms, aient altéré le texte, qui aura porté anciennement Τοῦκκις, καὶ Ἰτοῦκκις, ἡ καὶ Ἰουλία; *Tuccis, et Ituccis, surnommée Iulia*. Appien [9] la nomme *Itucé* [Ἰτύκη]. Peut-être est-ce le *Ptucci* de Ptolémée.

<6> Le texte porte ΑΙΓΟΥΑ, *Ægua*. Casaubon a pensé à l'*Escua* de Ptolémée, ou à l'*Hegua* de Pline. Mais comme ce dernier nom a été avec raison changé par le père Hardouin en l'*Ategua*, ville dont il a déjà été question; si l'on n'admet point la conjecture que j'ai proposée [10], de lire plus haut *Atetua* ou *Atépua*, on pourroit lire dans cette partie du texte, ΑΙΤΟΥΑ, *Ætua*, et considérer cette ville comme absolument identique avec l'*Attubi* de Pline, d'autant plus que cet auteur la place, comme Strabon, immédiatement après *Tucci* et *Itucci*. Veut-on lire ici 'ΑΤΑΙΓΟΥΑ ou 'ΑΤΕΓΟΥΑ, *Ategua*, ce qui seroit un peu plus éloigné du texte ; il faut alors chercher *Attubi* dans la partie du texte que je viens d'indiquer.

<7> Le texte, et, selon Casaubon, un grand nombre d'anciens manuscrits suivis par Xylander, portent, χιλίους καὶ τετρακοσίους, *quatorze cents ;* dans les autres (et notamment dans le 1393), suivis par les anciens traducteurs Latin et Italien, on lit, ἑξακισχιλίους καὶ τετρακοσίους, *six mille quatre cents*.

[1] *Steph. Byzant.* in Βαίκυλα. — [2] Lib. XI, cap. 18. — [3] *Tit. Liv.* lib. XXIV, cap. 42. — [4] *Hirtius de Bell. Hispan.* cap. 6. — [5] *Ibid.* — [6] *Iberic.* p. 492. — [7] *De Bello Hispan.* cap. 41. — [8] Lib. III, cap. 1. — [9] *Iberic.* pag. 494. — [10] *Voyez* not. 2.

PAGE 141. sauva Cn. Pompée après sa défaite <1> : s'y étant ensuite embarqué, il alla s'emparer d'une hauteur sur le bord de la mer, et y fut tué. Son frère Sextus, échappé de Cordube, après avoir soutenu quelque temps la guerre en Ibérie, alla soulever la Sicile; chassé de cette île, il passa en Asie, où il fut pris et tué à Milet par les généraux d'Antoine <2>.

Dans le pays des Celtiques, on trouve Conistorsis <3>, ville célèbre; ensuite Asta *, bâtie sur les lagunes, vis-à-vis du port de l'île de Gadès, dont elle n'est éloignée que de 100 stades au plus <4>. C'est dans Asta que se tiennent les assemblées des Turdétans. Les rives du Bætis sont fort peuplées; et il est possible de le PAGE 142. remonter dans une étendue de 1200 stades * jusqu'à la ville de Cordube, et même un peu au-delà. Ses bords et ses îlots sont cultivés avec un soin extrême, sans parler des bosquets et des autres plantations qui embellissent ce pays, et qui en rendent l'aspect fort agréable. Jusqu'à Hispalis, pendant l'espace d'environ 500 stades *,

* *Mesa de Asta.*

* *Environ 34 lieues.*

* *Environ 14 lieues.*

Paulmier, trouvant avec raison le nombre de *quatorze cents* encore trop fort, proposoit de lire, ἑξήκοντα καὶ τετρακοσίους, *quatre cent soixante.*

— De *Munda* à *Carteïa,* il y a, *en ligne droite,* tout au plus 13 lieues, qui valent 450 stades de 700. G.

<1> On peut consulter sur cette défaite, Hirtius [1], Plutarque [2] et Appien [3].

<2> Ces généraux étoient Furnius et Titius [4].

<3> Appien la nomme *Cunistorgis,* et la place chez les Cunéens, ainsi que je l'ai déjà remarqué [5]. L'*Anitorgis* de Tite-Live [6] ne paroît pas être la même ville.

<4> L'Itinéraire d'Antonin la place à 16 mille de Gadès, ce qui fait 128 stades olympiques. Pline lui donne le surnom de *Regia,* et Mélas, celui de *Colonia.* On la retrouve entre *Xerez* et *Tribugena,* parmi les ruines qu'on voit dans un endroit qui porte encore le nom de *Mesa de Asta,* comme nous l'avons déjà dit [7]. Il est à remarquer que notre manuscrit 1393, au lieu de Ἡ Ἄστα, porte Ἡ Μάστα, ce que le traducteur Latin a rendu par *Masta.* Dans l'Itinéraire d'Antonin, ce nom est écrit avec une aspiration, *Hasta.* Pour ce qui est de la variante Grecque, il n'est pas difficile de voir que la lettre initiale de trop, n'est autre chose que l'article Ἡ répété par distraction, et accolé, sous la forme de M, au nom de la ville. Ce même article se seroit-il ensuite confondu avec l'aspiration H des Romains!

— La distance de Mesa de Asta au port Sainte-Marie, est de quatre à cinq lieues. La mesure de l'Itinéraire est juste; celle de Strabon paroît avoir été donnée par Posidonius en stades de 500. *Voyez* la note 5, *pag. 327.* G.

[1] *De Bello Hispan.* cap. 4. — [2] In *Cæsar.* — [3] *De Bell. civil.* pag. 805. — [4] *Ibid.* pag. 1187, et *Dion.* lib. XLIX. — [5] *Voy.* not. 2, pag. 384. — [6] Lib. XXV, cap. 32. — [7] *Voy.* not. 4, pag. 394.

on peut remonter le fleuve sur des navires assez considérables ; de là aux villes ultérieures, jusqu'à Ilipa, on se sert de vaisseaux plus petits ; plus loin, jusqu'à Cordube, on ne peut plus naviguer qu'avec les bateaux ordinaires de rivière. Ces bateaux sont aujourd'hui construits de pièces d'assemblage ; mais anciennement on se servoit aussi ‹1› de bateaux faits d'un seul tronc. Au-delà de Cordube, vers Castalon ‹2›, le Bætis cesse d'être navigable ‹3›. PAGE 142.

Une chaîne de montagnes ‹4›, parallèle au Bætis, s'étend vers le nord, en s'approchant plus ou moins des rives de ce fleuve. Elle renferme quantité de mines. L'argent se trouve sur-tout aux environs d'Ilipa, et de Sisapon, tant la vieille que la neuve ‹5›. Près

‹1› On ajoute le mot *aussi*, d'après le texte (conforme au manuscrit 1393) : Τὸ παλαιὸν δὲ ΚΑΙ' μονοξύλοις. Mais si l'on supprimoit la conjonction ΚΑΙ', qui ne se trouve ni dans l'ancien traducteur Latin, ni dans l'auteur de la version Italienne, il en résulteroit alors ce sens : *Mais anciennement on ne se servoit que de bateaux faits d'un seul tronc ;* et il est probable que c'est ce que Strabon a voulu dire.

‹2› Le texte porte ici, *Claston*, et plus bas *(p. 148)*, *Castaon*. Il n'est pas douteux, d'après la correction de Casaubon, qu'il ne faille lire dans ces deux endroits, *Castalon*, avec Polybe[1] et Étienne de Byzance[2], ou *Castulon*, avec Ptolémée et les géographes Latins. Strabon parle aussi *(pag. 152)* d'une ville de *Cœtulon ;* et le critique que je viens de citer, propose encore de changer ce nom en celui de *Castalon*. Plutarque[3] nomme cette ville *Castlon*, ce qui approche davantage de sa dénomination moderne *Caslona*. Le *Castax* d'Appien[4] ne paroît être autre chose que cette même ville de *Castalon*, quoiqu'Étienne de Byzance[5] nous donne l'un et l'autre comme des noms de deux villes différentes.

‹3› Plus littéralement, *n'est plus navigable ;* car je crois que, par un très-léger changement dans le texte, il faut lire, Οὐκ ἜΤΙ πλώϊμον, au lieu de Οὐκ ἜΣΤΙ πλώϊμον.

‹4› C'est la chaîne de montagnes que les Espagnols appellent *la Sierra Morena*, ou *les Montagnes Noires*. Elle est au nord du Guad-al-kibir. Au sud de ce fleuve, et à-peu-près parallèlement à la première, est une autre chaîne, connue en partie sous le nom de *Sierra Elbira*, et en partie sous celui de *Sierra Nevada*.

‹5› Pline[6] parle d'un canton de Sisapon *[Sisaponensem regionem]* dans la Bætique, fameux par ses mines de vermillon. C'est probablement la première ville de ce canton que Strabon a voulu désigner par le nom de *Sisapon la vieille*, et que Ptolémée nomme *Sisaponé*, quoiqu'il la place un peu plus à l'est et chez les Orétans, dans la Tarraconnoise. Quelques-uns prétendent que la *Sisaponé* de Ptolémée n'est point la même que celle de Strabon, mais qu'elle convient plutôt à celle que l'Itinéraire d'Antonin nomme *Sisaloné*[7]. Quoi qu'il en soit, la vieille Sisapon de Strabon correspond à Almaden, bourg

[1] Lib. X, cap. 35. — [2] *In* Κασάλων. — [3] *In Sertorio*, S. 3. — [4] *Iberic.* pag. 457. — [5] *In* Κάσαξ. — [6] Lib. XXXIII, cap. 7. — [7] *Itiner. Anton.* p. 444, *cum notis ;* et *Mannert, Geograph. der Griech. und Ræm.* vol. I, p. 298.

PAGE 142. du lieu nommé *les Cotines* <1>, on exploite de l'or et du cuivre ensemble. Ces montagnes sont à gauche pour ceux qui remontent le fleuve ; à droite est une vaste plaine élevée, couverte de blés, de grands arbres et d'excellens pâturages. L'Anas est également navigable ; mais on ne le remonte ni si haut, ni avec de si gros bâtimens. Ses rives sont aussi bordées de montagnes, qui renferment des mines <2> et s'étendent jusqu'au Tage. Les terrains

d'Espagne renommé pour sa mine de cinabre, qu'on exploite encore aujourd'hui comme on l'exploitoit du temps des Romains, et ensuite sous les Maures, ainsi que l'indique le nom même *Almaden*, qui signifie en arabe *la mine*. Quant à *Sisapon la neuve*, Lopez[1] présume qu'elle pourroit correspondre à Guadalcanal, où il existe en effet une mine d'argent[2].

<1> J'ai suivi le texte, qui porte au pluriel, *Κατὰ δὲ τὰς Κωτίνας λεγομένας*. Mais il n'est peut-être pas inutile de remarquer que le traducteur Italien, ordinairement fidèle à la lettre, l'a rendu par, *vicino a quella che addimandano Cotina*, comme s'il avoit lu, au singulier, *κατὰ δὲ τὴν* ΚΩΤΙ'ΝΑΝ *λεγομένην*, « près » du lieu nommé *la Cotine.* » Si telle étoit sa leçon, qui pourroit affirmer qu'elle ne venoit point d'une meilleure et plus ancienne leçon, *κατὰ δὲ τὴν* ΚΩΝΣΤΑΝΤΙ'ΑΝ (ou *Κωνσταντίναν*) *λεγομένην, près du lieu nommé Constantia* ou *Constantina*? Sous ce dernier nom, il existe un endroit situé à 7 ou 8 lieues d'Almaden, et à 2 lieues d'une mine d'argent et de plomb, laquelle, à cause de cette proximité, porte le nom de *mine de Constantina*[3]. On pourroit encore chercher les *Cotines* de Strabon à l'endroit qu'on nomme aujourd'hui *Cotillas*, qui est à la vérité dans la Tarraconnoise, mais qui n'est éloignée que de 22 à 23 lieues de Caslona, et qui fait partie de cette même chaîne de montagnes dont il est question dans notre texte. Je sais bien que Vossius[4], fondé sur le *Lucus Oleastrum* de Méla, prétend qu'au lieu de Κωτίνας, il faut lire Κοτίνους, mot qui signifie *oliviers sauvages* ; mais, sans parler de la formation du mot, qui, dans cette supposition, devroit être plutôt Κοτινούσσας que Κοτινους, Méla place son *Oleastrum* sur la côte et près de Gadès. L'*Oleastrum* dont parlera Strabon dans la suite[5], conviendroit encore moins aux *Cotines*, puisqu'il le place en-deçà des Colonnes et près de Saguntum. Tout ce qu'on pourroit dire en faveur de Vossius, seroit de comparer les *Cotines* de Strabon avec l'*Oleastrum* que Ptolémée place aux environs d'Hispalis.

<2> Notre texte porte : *Ὑπέρκειται δὲ καὶ* ΤΑ' *μεταλλείας ἔχοντα ὄρη*, ce qui ne peut donner qu'un contre-sens : « Au-dessus de ces » rives, s'élèvent également LES (c'est-à-dire, » *celles dont nous venons de parler*) mon» tagnes pleines de mines. » Le manuscrit 1393 fournit une plus mauvaise leçon, *καὶ* ΤΟΥ͂ ΜΕΤΑ' ΛΑΙΑ͂Σ *ἔχοντα ὄρη*, mais qui du moins, comparée avec l'autre, nous conduit à la vraie leçon de Strabon : *Ὑπέρκειται δὲ καὶ* ΤΟΥ'ΤΟΥ ΜΕΤΑΛΛΕΙ'ΑΣ *ἔχοντα ὄρη*. *Superjacent autem huic [sc. fluvio Ana] quoque montes, secturas habentes metallicas.* Ces montagnes sont, au sud du Guadiana, celles qui s'avancent jusqu'aux rives septentrionales du Guad-al-kibir, et au nord, les montagnes des environs de Guadeloupe, qui se prolongent

[1] *Geogr. de Estrabon*, lib. III, pag. 81. = [2] Voyez *Introduz. alla Storia natur. e alla Geogr. fisic. di Spagna de Bowles*, vol. I, pag. 62, et 130 de la traduct. Italienne. = [3] Voyez *Bowles, ubi suprà*, p. 131. = [4] Ad *Melam*, lib. III, cap. 1. = [5] Pag. 159.

qui recèlent des métaux, doivent être par cela même durs et stériles <1>, comme le sont en effet, et le pays qui touche à la Carpétanie, et plus encore celui qui est près des Celtibères. Il en est de même de la Bæturie, dont les plaines, le long de l'Anas, sont arides. La Turdétanie, au contraire, se distingue par une fertilité étonnante : elle abonde en toute espèce de productions; et ses richesses territoriales sont doublées par l'avantage de l'exportation : car un grand nombre de navires lui fournissent le moyen d'envoyer vendre ailleurs tout le superflu de ses récoltes. Elle doit cet avantage à ses fleuves et à ses lagunes, qu'on peut, ainsi que je l'ai dit, remonter comme des fleuves depuis la mer jusqu'aux villes situées au milieu des terres, non-seulement sur de petits bateaux, mais encore sur des vaisseaux considérables; car tout le pays qui succède à la côte, entre le cap Sacré et les Colonnes, est une plaine très-étendue, entrecoupée en plusieurs endroits par des excavations qui aboutissent à la mer, et qui ressemblent à des vallons, ou à des lits de fleuves, de plusieurs stades de longueur. Lorsque, durant les hautes marées, ces excavations sont remplies d'eau, on peut y naviguer de même que sur les fleuves, et même d'une manière plus commode, parce que la mer y ayant une fois pénétré, ne rencontre plus d'obstacles, et se répand avec la rapidité d'un courant. Dans ces lieux, les marées sont plus fortes qu'ailleurs, par la raison que la mer extérieure *, au moment où elle est poussée dans ce canal étroit * formé par les côtes de l'Ibérie et de la Maurusie, s'y trouvant gênée, se porte naturellement aux endroits de la côte qui lui présentent des passages. Quelques-unes de ces excavations se vident entièrement dans les basses marées; dans quelques autres, il reste toujours de l'eau. Il y en a qui renferment même des îles :

PAGE 142.

PAGE 143.

* *L'Océan.*

* *Le détroit de Gibraltar.*

en effet jusqu'au Tage, et dans lesquelles on trouve des mines d'argent et de cuivre [1].

<1> Pline [2] affirme la même chose ; il s'en faut cependant beaucoup que cela soit toujours vrai. Bowles [3] a prouvé, par un grand nombre d'exemples relatifs aux mines de divers pays, que les mines, pour l'ordinaire, ne nuisent point à la végétation. Pour l'Espagne, il cite, entre autres, Almaden, dont nous avons déjà parlé [4].

[1] Voyez *Bowles, ubi suprà*, p. 121. — [2] Lib. XXXIII, cap. 4. — [3] *Ubi suprà*, p. 211. — [4] Not. 5, p. 403.

PAGE 143.

* *Le cap Saint-Vincent.*

** *Le détroit de Gibraltar.*

telles sont les lagunes comprises entre le cap Sacré * et les Colonnes **, et causées par des marées plus fortes et plus rapides que celles qui ont lieu ailleurs. Cette crue considérable fournit, sans contredit, un grand avantage aux navigateurs, par le nombre et l'étendue des lagunes qu'elle produit : en chassant les eaux souvent jusqu'à plusieurs centaines ‹1› de stades, et en rendant, pour ainsi dire, toute la plaine navigable, elle facilite singulièrement tant l'exportation que l'importation des marchandises. Mais elle ne laisse pas d'avoir aussi quelques inconvéniens : la marée se porte avec une telle violence contre le courant des fleuves, que leur navigation en devient fort périlleuse ‹2›, soit qu'on les descende, soit qu'on les remonte; et la même marée se retirant ensuite avec une rapidité proportionnée à celle de sa crue, il arrive souvent que les vaisseaux qui naviguent dans les lagunes, restent tout-à-coup à sec. Les bestiaux qui, avant l'inondation, passent dans les îles des fleuves, tantôt sont submergés [dans le trajet], tantôt sont surpris dans ces mêmes îles ‹3›,

‹1› Il étoit impossible que le texte, tel qu'il existe aujourd'hui, ἐπὶ ὀκτὼ σταδίους, *jusqu'à huit stades*, n'eût pas choqué Casaubon; il en fait voir l'absurdité par ce que Strabon lui-même dit plus bas [1], au sujet des marées de la Lusitanie, qui couvrent les plaines jusqu'à plus de 400 stades. On pourroit y ajouter ce qu'il dit plus loin [2] du débordement du Bætis, vers Séville. Penzel avoit donc raison de proposer la correction, ἐπὶ ὀκτακοσίους σταδίους, *jusqu'à huit cents stades;* mais il a eu grand tort de s'en féliciter comme d'une rare découverte.

‹2› Ma version exprime presque littéralement le texte ainsi corrigé : Αἱ γὰρ ἐν τοῖς ποταμοῖς ναυπλίαι, διὰ τὴν σφοδρότητα τῆς πλημμυρίδος, ἰσχυρότερον τῇ ῥύσει τῶν ποταμῶν ἀντιπνέουσαν, κίνδυνον οὐ μικρὸν τοῖς ναυτίλοις ἐπιφέρουσι κ. τ. λ. Les changemens que j'y ai faits, se réduisent à très-peu de chose; j'ai supprimé l'article αἱ (manuscrit de 1393, αἱ), qui s'étoit mal-à-propos glissé entre Ναυπλίαι et Διὰ, et qui manque également dans les anciennes versions Latine et Italienne; j'ai changé le φύσει en ῥύσει, mot avoué par le manuscrit 1393, par les deux versions dont je viens de parler, et même par celle de Xylander. Le ἀντιπνέουσαν, au lieu d'ἀντιπνέουσαι, est encore dû à ces deux versions. J'ai changé de plus le ναυπλίοις (qui, dans cette forme, ne signifie rien en grec) en ναυτίλοις, *navigateurs*, synonyme, pour ainsi dire, du mot ναυκλήροις, qui se trouve dans le manuscrit 1393, et dans une partie de ceux que Siebenkees avoit consultés. C'est vraisemblablement par distraction, qu'au lieu de cette leçon, Bréquigny (et, d'après lui, Siebenkees) cite ναυκληρίαις, à moins qu'il n'ait tiré ce mot de quelque autre manuscrit que le nôtre.

‹3› Le texte encore ici ne laisse pas de

[1] Pag. 151. = [2] Pag. 174.

et périssent en s'efforçant de regagner le continent. Aussi les troupeaux de bœufs, dit-on, ayant observé ce qui arrive dans les inondations, attendent-ils que la mer se retire pour retourner en terre-ferme. PAGE 143.

Les hommes, instruits par une longue expérience, et voyant que par la nature de ces lieux, les lagunes pouvoient rendre les mêmes services que les fleuves, ont bâti de même sur leurs bords, des villes et d'autres habitations. De ce nombre sont Asta *, Nebrissa *, Onoba **, Sonoba, Mainoba ‹1› et plusieurs autres. Cette commodité, pour les habitans, de pouvoir communiquer de tous côtés ‹2› entre eux et avec les étrangers, est encore augmentée par des canaux creusés en divers endroits. La grande affluence des eaux pendant les fortes marées contribue de plus à cet avantage, en rendant navigables les langues de terre même qui séparent les lagunes des fleuves ‹3›; ce qui donne la facilité de passer des unes dans les autres, et de ceux-ci dans les premières.

* *Mesa de Asta.*

* *Lebrixa.*

** *Gibraléon.*

présenter quelques difficultés. Le voïci : Τά τε βοσκήματα εἰς τὰς νήσους διαβαίνοντα τὰς περὶ τὸν ποταμὸν περὶ τῶν ἀναχύσεων, τοτὲ μὲν οὖν καὶ ἐπικλύσθη, ποτὲ δὲ καὶ ἀπελείφθη. Le manuscrit 1393, et ceux de Siebenkees, au lieu de περὶ τὸν ποταμὸν, portent περὶ τῶν ποταμῶν, leçon qui paroît préférable à l'autre. Les deux mots καὶ ἀπελείφθη manquent absolument dans les manuscrits de Siebenkees; dans le nôtre (1393), il ne manque que le premier. Peut-être seroit-il plus convenable de lire, καὶ ἀπελήφθη. Quoi qu'il en soit, j'ai traduit comme si le texte étoit conçu en ces termes: ...... διαβαίνοντα τὰς περὶ τῶν (l. τὰς τῶν) ποταμῶν περὶ τῶν ἀναχύσεων, τοτὲ μὲν οὖν (effacez l'οὖν) καὶ ἐπικλύσθη, ποτὲ δὲ καὶ ἀπελήφθη.

‹1› J'ai déjà parlé (not. 4, *pag.* 394) de la ville d'Asta et de celle de Nebrissa, que, dans cet endroit, le texte du manuscrit 1393, conforme aux anciennes versions Latine et Italienne, ainsi qu'aux médailles, nomme *Nabrissa* [Νάβρισσα]. Onoba, aujourd'hui *Gibraléon* (Lopez prétend qu'elle correspond à *Huelva*), est celle que Pline appelle *Onoba Æsturia*, ou plutôt *Æstuaria*, deux noms que les copistes de Ptolémée ont confondus en un seul mot fautif Ὀνοβαλιστουρία, *Onobalisturia.* La ville de *Sonoba*, qui suit, n'est connue de personne; c'est pourquoi Casaubon proposoit de changer ce mot en *Colobona.* Je le regarde plutôt comme une répétition vicieuse que les copistes ont faite du mot *Onoba*, qui précède immédiatement; et d'autant plus, que le texte de Pline a essuyé à-peu-près une semblable altération, puisqu'au lieu d'*Onoba*, on trouve, dans plusieurs de ses manuscrits, *Ossonoba*, mot qui vraisemblablement étoit aussi dans le texte de Strabon, et qui finit par être converti en *Onoba Sonoba.* Menoba, ou Mænoba, se trouve aussi dans Pline et dans l'Itinéraire d'Antonin. Lopez et Mannert veulent que ce soit le *Velez-Malaga* d'aujourd'hui.

‹2› Il y a dans le texte une petite erreur, qui n'embarrasse point le sens, mais qui nuit à la correction du style; il faut y lire : Τῷ πολλαχόθεν, au lieu de Τοῦ πολλαχόθεν.

‹3› Le texte porte : Καὶ αἱ σύῤῥοιαι δὲ ὡσαύτως ὠφελοῦσι κατὰ τὰς ἐπὶ πολὺ πλήμας, καὶ

PAGE 143. Tout le commerce de ce pays se fait avec l'Italie, et notamment avec Rome. La navigation depuis cette contrée de l'Ibérie jusqu'aux Colonnes est fort belle, à quelques petites difficultés près
PAGE 144. qu'on éprouve dans le passage du détroit : elle n'est pas moins belle sur la Méditerranée, où le reste du trajet se fait dans un climat tranquille, sur-tout quand on tient la haute mer ; ce qui est très-favorable aux vaisseaux marchands. Un autre avantage est que les vents y sont ordinairement réglés ; à quoi on peut ajouter aujourd'hui celui d'une mer débarrassée des pirates, de manière que rien ne manque à la sécurité des navigateurs. Posidonius dit avoir observé dans son voyage d'Ibérie en Italie, un phénomène particulier à cette mer ; savoir, que depuis l'Ibérie jusqu'au golfe de Sardaigne, les vents d'est sont des vents étésiens ‹1›. Aussi à peine au bout de trois mois avoit-il pu aborder en Italie, d'où les vents le détournoient sans cesse en le jetant ‹2› tantôt sur les îles Gymnésiennes *,

* *Majorque et Minorque.*

διειργομένας ὑπὸ τῶν διειργόντων ἰσθμῶν τοὺς πόρους, καὶ πλωτὴν ἀπεργαζομένων, ὥστε κ. τ. λ. Le manuscrit 1393 ne présente pour toute différence que l'omission du *καὶ* qui précède le mot *διειργομένας*, et qui manque également dans les anciennes versions Latine et Italienne, et même dans Xylander. Les manuscrits que Siebenkees a consultés, en supprimant le dernier *καὶ*, portent..... *τοὺς πόρους πλωτοὺς ἀπεργαζόμεναι*. Il n'y a pas de doute que cette excellente leçon ne fût aussi celle des deux anciens traducteurs ; mais elle ne suffit encore, ni pour corriger le texte, ni pour lui donner un sens raisonnable. Bréquigny a été tenté un moment de le rétablir de cette manière.... Καὶ ΔΙΕΙΡΓΟΜΕ'ΝΟΥΣ *ὑπὸ τῶν διειργόντων ἰσθμῶν τοὺς* ΠΟΤΑΜΟΥ'Σ *καὶ* ΠΛΩΤΩ͂Ν *ἀπεργαζομένων, ὥστε κ. τ. λ.* J'ignore quel sens il pouvoit tirer de cette correction ; mais sa version Française porte : « A quoi » servent encore les communications que l'on » a ouvertes entre la plupart des baies et des » fleuves à travers les isthmes qui les séparent ; » de sorte que ces isthmes, devenus navigables, donnent la facilité &c. » Pour ne point fatiguer davantage le lecteur, voici comment j'ai cru qu'on pourroit rétablir le texte, d'après les variantes que je viens d'indiquer : *Καὶ αἱ σύῤῥοιαι δὲ ὡσαύτως ὠφελοῦσι κατὰ τὰς ἐπὶ πολὺ πλήμας* (je supprime ici les trois mots *καὶ διειργομένας ὑπὸ*), *τῶν διειργόντων ἰσθμῶν τοὺς πόρους πλωτοὺς ἀπεργαζόμεναι* ; et c'est cette correction que j'ai suivie.

‹1› *Voyez* la longue note de Casaubon sur ce passage.

‹2› J'ai suivi Casaubon, qui lit simplement ΔΙΕΝΕΧΘΕΙ'Σ, au lieu de ΓΑ'Ρ ΔΙΕΝΕΧΘΕΙ'Σ. Cette particule, d'ailleurs, ne se voit pas dans les anciennes versions Latine et Italienne, non plus que dans celle de Xylander. Tyrwhitt, quoiqu'il approuve la correction de Casaubon, pense qu'on pourroit encore lire élégamment *παραδιενεχθεὶς*. Loin de regarder ce terme comme élégant, je doute même que les Grecs s'en soient jamais servis ; je croirois plutôt qu'il y avoit anciennement dans Strabon, ΠΑΡΕΝΕΧΘΕΙ'Σ et ΔΙΕΝΕΧΘΕΙ'Σ, comme deux variantes qui expriment

tantôt

tantôt sur la Sardaigne, et tantôt sur les côtes de la Libye qui sont en face de ces îles. PAGE 144.

§. II.
Productions de la Turdétanie.

ON exporte de la Turdétanie beaucoup de blé et de vin ‹1›, de l'huile ‹2› non moins remarquable par sa quantité que par sa qualité, de la cire, du miel, de la poix, beaucoup de graine d'écarlate ‹3›, et du vermillon qui ne le cède point à la terre de Sinope ‹4›.

absolument la même chose, *être détourné, écarté, entraîné du chemin* : la première est plus élégante; la seconde paroît plus convenable au siècle où Strabon écrivoit.

‹1› On peut consulter les Voyages de Swinburne [1] et de Bowles [2] sur l'abondance et la variété étonnante du raisin en Espagne: il n'est pas rare d'y laisser pourrir le produit de vignobles entiers, faute de futailles pour contenir le vin.

‹2› Plus loin [3], Strabon, en parlant de la Campanie, regarde l'huile de Venafro comme la meilleure de toutes les huiles; en quoi il est d'accord avec Pline [4]. Celui-ci place au second rang celle de la Bætique en Espagne et celle de l'Istrie. Pausanias [5] considère ces deux huiles, tant pour la beauté de la couleur que pour le goût, comme inférieures à celle qu'on faisoit à Tithorée, ville de la Phocide dans la Grèce, et qu'on envoyoit à Rome pour être servie à la table de l'empereur. Quant aux autres productions de la Bætique, on peut consulter les auteurs cités par Casaubon.

‹3› Bréquigny remarque que la Martinière (au mot *Turdétains*) semble avoir lu κρόκος, *safran*, au lieu de κόκκος, *graine d'écarlate*. Cette graine est le produit d'un petit chêne vert [*quercus coccifera* de Linné], semblable à un buisson, et garni de feuilles épineuses. Sur cet arbrisseau, qu'on trouve en grande quantité dans l'Andalousie, se nourrit et dépose ses œufs un insecte auquel on a donné le nom de *kermès*, qui n'est qu'une altération du mot latin *vermis* [un vers] [6]. Les coques de cet insecte servent à teindre en écarlate, comme la cochenille; et quoique la découverte de cette dernière ait fait perdre à la graine d'écarlate la vogue qu'elle avoit chez les anciens, on l'emploie encore très-utilement pour la teinture de la laine et de la soie : la pharmacie même a cru pouvoir en tirer parti en la faisant entrer bien inutilement dans sa *confection d'alkermès* [7]. Cet insecte naît encore dans le Portugal, dans les provinces méridionales de la France, et dans le Péloponnèse. En ce dernier pays, on le connoît sous le nom de Πρινοκόκκιον [*prinococcium*], qui veut dire *graine de chêne vert;* et l'on en fait l'exportation principalement pour Tunis, où elle est employée à la teinture des calottes de laine en usage dans toute la Turquie.

‹4› Strabon parlera, dans un autre livre [8], de la terre de Sinope. Ici, il ne peut être question que du cinabre, qu'il appelle très-improprement μίλτος, *minium*, comme l'ont rendu les interprètes Latins; si toutefois l'endroit de Pline sur lequel se fondent ceux qui prétendent que le μίλτος des Grecs a aussi signifié le *minium*, n'est point altéré [9]. Du temps d'Homère, où le cinabre n'étoit pas encore connu, le μίλτος ne signifioit que la *terre rubrique*, minérai ferrugineux dont il y a plusieurs espèces. Celle dont on fait des crayons et des brunissoirs, est connue sous le nom d'*hématite compacte* ou *sanguine*, et sous celui de *ferret d'Espagne*. Tout le minérai de la

[1] Lettre IX. = [2] Vol. I, pag. 254. = [3] Lib. V, pag. 238. = [4] Lib. XV, cap. 2. = [5] Lib. X, cap. 32, pag. 881. = [6] Voyez *Salmas. Plin. Exercit.* p. 195. = [7] Voyez *Swinburne*, l. c. lettre XXX, et *Bowles*, vol. I, p. 324. = [8] Lib. XII, p. 540. = [9] Voyez *Salmas. Plin. Exercit.* p. 189.

PAGE 144. Elle possède encore du bois <1> dont on construit des navires; on y trouve du sel fossile <2>, et un assez grand nombre de rivières dont les eaux sont salées <3>; et l'on tire non-seulement de la Turdétanie, mais encore du reste de la côte au-delà des Colonnes, beaucoup de salaisons comparables à celles du Pont <4>. Autrefois on en exportoit aussi quantité d'habits de laine <5>; aujourd'hui l'on exporte la laine même, supérieure en finesse et en beauté à celle des Coraxiens <6> : aussi achète-t-on les beliers jusqu'à un

fameuse mine de Somorrostro, dans la Biscaie, est composé de cette espèce d'hématite. Le *minium* est un produit du plomb, et ne ressemble à l'hématite que par la couleur [1]. Il paroît que les Grecs postérieurs à Homère ont quelquefois désigné cette substance par le nom de *μίλτος*; et il ne seroit pas étonnant que, trompés par la ressemblance de couleur, ils eussent donné ce même nom au cinabre, qui est un composé d'environ sept huitièmes de mercure et d'un huitième de soufre. Pausanias [2] cite le cinabre d'Espagne sous son véritable nom de *κιννάβαρι*. On le trouve en quantité dans la fameuse mine d'Almaden, dont j'ai déjà parlé [3]. Ce même cinabre, quand il est pulvérisé, prend le nom de *vermillon*.

<1> Sur la pénurie de bois qui règne au contraire aujourd'hui en Espagne, pénurie due, de l'aveu même des Espagnols, à la paresse et à certains préjugés, on peut consulter entre autres Bowles [4] et P. A. de la Fuente [5].

<2> Dans plus d'un endroit d'Espagne, on trouve des masses énormes de *sel gemme* ou *fossile*, tantôt pur et de couleur roussâtre [6], tantôt mêlé avec la terre gypseuse. Pline [7] fait mention de la mine de sel d'Egelasta, qui paroît être la ville d'Iniesta, dans la nouvelle Castille. Celle dont parle Aulu-Gelle [8] est vraisemblablement le fameux rocher de Cardona en Catalogne, tout composé de sel. Ce sel est d'une cristallisation si dure et si parfaite, qu'on en fait de petites statues et des meubles curieux [9].

<3> Il y a sur-tout sur la route de Cadiz à Gibraltar quantité d'étangs dont on extrait le sel [10].

<4> Strabon paroît avoir sur-tout en vue la pêche du thon, qu'on faisoit anciennement dans l'endroit de la côte qu'on nomme aujourd'hui *Conil*, pêche encore fameuse dans des temps plus modernes, mais qui aujourd'hui est réduite à rien [11].

<5> Casaubon observe que les anciens avoient la coutume de vendre et d'acheter des habits tout faits, de préférence aux étoffes dont on les faisoit.

<6> Le traducteur Italien, ainsi que Pinedo [12], sont tombés dans la même erreur que Casaubon reproche à l'ancien traducteur Latin, c'est-à-dire, d'avoir pris les Coraxes ou Coraxiens pour un peuple d'Espagne. Il n'est pas moins vrai que le texte en cet endroit est altéré. J'ai suivi dans ma version à-peu-près la correction de Casaubon, quoique je ne

[1] Voyez *Nouveau Diction. d'hist. nat.* aux mots mis en italique dans la note. = [2] Lib. VIII, cap. 39, pag. 681. = [3] Not. 5, pag. 403. = [4] *Introduz. alla Stor. natur. &c. di Spagna*, vol. II, pag. 32 et 108. = [5] *Viage de España*, vol. I, p. 2 et seqq. = [6] Voyez *Strabon* plus bas, pag. 155. = [7] Lib. XXI, cap. 7. = [8] Lib. II, cap. 22. = [9] *Bowles, ubi suprà*, vol. I, p. 264, et vol. II, pag. 197. = [10] Voyez *Swinburne*, l. c. lettr. 29. = [11] Voyez *ibid.* = [12] Ad *Steph. Byzant. in* Κόραξοι.

talent <1>, pour en avoir de la race. Les étoffes fabriquées chez les Saltiates <2> sont d'une finesse incomparable. La contrée abonde encore en bétail de toute espèce, et en gibier qu'on peut se procurer sans peine <3> : les animaux nuisibles, au contraire, PAGE 144.

sois pas pleinement persuadé de sa justesse; car il falloit au moins changer le Κοραξῶν, qui est le nom même du peuple, en Κοραξίων ou Κοραξικῶν, qui signifie *ce qui appartient aux Coraxes.* Quoi qu'il en soit, les Coraxes, peuple de la Scythie, selon Hésychius [1], ou de la Colchide, selon Étienne de Byzance [2], paroissent être le même peuple que, suivant Leunclavius, cité par du Cange [3], les Grecs modernes appellent Μαυροπροβατάδες, et que les Turcs désignent par le nom de *Caracoïunli.* L'un et l'autre de ces noms signifie, *possesseurs de brebis noires.* Il ne seroit peut-être pas inutile d'observer que les Turcs donnent au mâle de la brebis le nom de *koci*, qui, composé avec *cara* [noir], fait *karacosi.* Ne pourroit-on pas présumer que c'est ce même terme Scythique que les Grecs ont changé en Κοραξοὶ, *Coraxiens* ou *Coraxes!*

Quant au vers d'Hippocrate (*lisez* Hipponax), cité d'après Tzetzès dans la note de Casaubon, Κοραξικὰ μὲν ἠμελεσμένη ἠλώποι, il faut le corriger de cette manière :

Κοραξικὸν μὲν ἠμφιεσμένη λόπον.

Habillée d'une étoffe de laine Coraxienne.

<1> Environ 5300 francs de France, s'il parle du talent Attique. Il s'en faut de beaucoup que les beaux mérinos d'Espagne coûtent aujourd'hui autant. En 1802, le prix moyen des beliers de race Espagnole a été de 412 francs [4].

<2> J'ai suivi le texte, qui porte ΣΑΛΤΙΗ͂ΤΑΙ. Casaubon corrige Σεταβῆται, *les habitans de Sétabis* (aujourd'hui *Xativa*, dans le royaume de Valence), et fonde cette correction sur ce qu'aucun autre géographe que Strabon ne fait mention ni des Saltiates ni de leurs étoffes, au lieu que Silius Italicus parle expressément des étoffes renommées, fabriquées à Sétabis. Le père Hardouin [5] veut qu'on lise, *les Salaciens*, de *Salacie*, fameuse ville de Lusitanie, où l'on fabriquoit aussi de très-belles étoffes de laine. Toutes ces conjectures sont sans doute spécieuses; mais comme le même genre d'industrie pouvoit être exercé en même temps, ou à différentes époques, chez divers peuples d'Espagne, il n'y a pas plus de raison de lire, *les habitans de Sétabis* ou *de Salacie*, que *les Saltiates*, ou même, si l'on veut, *les habitans de Segida* (ΣΕΓΙΔΗ͂ΤΑΙ), que Strabon [6] et Appien [7] nous donnent comme capitale des Celtibères : il est même possible qu'il soit question ici de ΣΑΛΤΙΓΗ͂ΤΑΙ, c'est-à-dire, des habitans de *Saltiga*, ville que Ptolémée place dans la Bastétanie.

<3> Il y a dans le texte ἌΦΘΟΝΟΣ..... ἀφθονία, ce que Casaubon regarde comme une expression élégante. Il me semble qu'elle est aussi peu élégante que celle qui y correspond littéralement en français, *une abondante abondance.* Je corrige ἌΠΟΝΟΣ..... ἀφθονία; à la lettre, *une abondance dont on peut jouir sans aucune peine.* C'est à-peu-près dans le même sens qu'Hérodote [8] a dit : Ἔστι τάδε τε καὶ ἄλλα μυρία ἀγαθὰ ΟΥ̓ΔΈΝΑ ΠΌΝΟΝ δουλοπρεπία ἔχουσι. Quant à la chose même, c'est-à-dire, à la quantité d'oiseaux et de quadrupèdes qu'on trouve en Espagne, on peut voir entre autres ce qu'en dit Bowles [9].

[1] In Κοραξοί. = [2] *In eod. vocab.* = [3] *Gloss. Med. Græc.* col. 891. = [4] *Nouv. Diction. d'hist. natur.* vol. XV, p. 180. = [5] *Not. et emend. in Plin.* lib. VIII, cap. 48. = [6] Pag. 162. = [7] *Iber.* p. 471. = [8] Lib. I, cap. 126. = [9] *Ubi suprà*, vol. II, p. 62, 84-91 et 210.

PAGE 144. sont fort rares, si ce n'est cette espèce de petits lièvres qui creusent sous terre, et que quelques-uns nomment *léborides* <1>; ils détruisent les semailles, et les arbres, dont ils rongent les racines. Ce fléau est commun à l'Ibérie presque entière, et s'étend jusqu'à Marseille, et même jusqu'aux îles <2>. On dit qu'autrefois les habitans des îles Gymnésiennes *, ne pouvant plus résister à la grande quantité de ces animaux, députèrent <3> vers les Romains,

* *Majorque et Minorque.*

<1> Je suis la leçon du manuscrit collationné par Siebenkees, qui porte λεβορίδας, *léborides.* Dans tous les autres, on lit λεβηρίδας, *lébérides.* Quoique cette dernière leçon ait en sa faveur le Glossaire d'Érotien, qui nous apprend en effet que les Marseillois donnoient ce nom au lapin, celle de Siebenkees est fondée sur l'analogie; et l'on pourroit d'ailleurs le prouver par Varron [1]. Ce savant grammairien observe que les Grecs de Sicile et les Æoliens de la Bœotie donnoient au lièvre le nom de λέποριν, *leporin.* Or ce nom ne diffère du λεβορίδας de Strabon que par la troisième lettre ; différence qui existe aussi entre le *lepre* des Italiens et le *liebre* des Espagnols : car, pour ce qui est de la formation grammaticale, le λέποριν peut bien venir de λεπόριδα, comme le θέμιν de θέμιδα ; et alors il aura pour pluriel le λεπόριδας, λεπορίδας ou λεβορίδας. La plus grande difficulté consiste à savoir comment les Marseillois, qui venoient des confins de l'Æolie, auroient voulu désigner le *lapin* par le même terme qui, chez les Æoliens, ne signifioit que le *lièvre.* Mais je pense que Varron s'est trompé, en confondant deux formes et deux significations différentes du même mot; savoir, la forme primitive, λέπωρ, λέπορος, qui devoit signifier chez les Æoliens le *lièvre,* comme l'atteste le *lepus, leporis* des Latins, et la forme diminutive λεπορὶς, *petit lièvre,* qui répondroit au *lepusculus* des Latins, et par laquelle les Æoliens, ou plutôt les Marseillois, auront voulu désigner le *lapin,* qui n'avoit pas encore, à cette époque, de nom chez les Grecs. C'est ce même défaut de nom qui a déterminé les Grecs d'une époque postérieure, les uns, comme Strabon, à donner à cet animal le nom de λαγιδεὺς, qui signifie également *petit lièvre,* avec l'épithète γαιωρύχος, *creuse-terre ;* les autres, comme Polybe [2] et Ælien [3], à le désigner par le même nom κύνικλος, κούνικλος ou κόνιλος, *cuniculus,* qui étoit en usage chez les Romains, et qui subsiste encore chez les Grecs d'aujourd'hui, sous le nom de κουνέλι. Plutôt que de donner une origine Latine à ce nom, je serois de l'avis de ceux qui l'attribuent aux Ibères mêmes. En effet, le *cuniculus* paroît dériver de la même source que le *Cuneus* et les *Cunetes* dont j'ai déjà parlé [4], et chez lesquels les Grecs et les Romains doivent avoir connu pour la première fois les *lapins.*

<2> Polybe [5] les a vus dans les îles de l'Italie, près Pouzoles. Leur multiplication prodigieuse et une communication plus fréquente entre les peuples, ont fait qu'aujourd'hui on les trouve presque par-tout. Leurs ravages ne sont plus, à beaucoup près, ni aussi considérables ni aussi multipliés qu'ils devoient l'être chez des peuples qui sortoient à peine de l'état barbare ou sauvage.

<3> Pline [6] dit que cette députation fut envoyée à Auguste pour lui demander des

[1] *De ling. Lat.* lib. IV, p. 25, et *de Re rust.* lib. III, p. 137, *cum notis Scaligeri.* Voy. aussi *Salmas. Plin. Exercit.* p. 200 et seqq. = [2] Lib. XII, cap. 3. = [3] Lib. XIII, cap. 15. = [4] *Voyez* not. 2, pag. 384. = [5] *Ubi suprà.* = [6] Lib. VIII, cap. 55.

pour demander qu'il leur fût assigné une habitation plus commode. Il est possible qu'on soit obligé de prendre ce parti dans une semblable extrémité, comme en effet il y a des exemples de pays abandonnés à cause des serpens ou des mulots <1>; mais ces cas, dus à une constitution pestilentielle de l'air, sont extrêmement rares. Pour les cas ordinaires, les Ibères ont inventé plusieurs moyens de faire la chasse aux animaux dont on a parlé, et entre autres celui des furets <2>, qu'on apporte de Libye et qu'on nourrit exprès <3>: lâchés dans les trous, après avoir été emmuselés, ils tirent dehors, avec leurs griffes, les petits lièvres qu'ils rencontrent, ou les forcent de quitter leurs terriers, et les chasseurs prennent ceux-ci à la sortie.

PAGE 144.

On peut juger de l'abondance des produits de la Turdétanie

PAGE 145.

soldats *[auxilium militare]*, apparemment afin de les aider à faire la chasse aux lapins. Le même auteur a rassemblé beaucoup d'autres exemples de villes abandonnées ou détruites par de pareilles causes [1]. Les habitans d'Abdère en Thrace furent forcés par les rats et les grenouilles de quitter leur ville, et d'aller habiter sur les frontières de la Macédoine [2]. Ceux de Myunte ont été chassés de la leur par les moucherons [3]. Les serpens obligèrent les Nèvres (peuple de Scythie) à fuir leur pays [4]. Pour revenir à l'Espagne, aujourd'hui c'est une prodigieuse quantité de rats qui incommodent les habitans de Cadiz [5]; mais cette incommodité n'est pas aussi grave que celle qu'essuyoient autrefois les Cantabres de la part de ces mêmes animaux [6], et les habitans des îles Baléares, de la part des lapins; et elle l'est encore moins que celle des sauterelles qui affligent habituellement les parties méridionales de l'Espagne, et qui y causent par intervalles des ravages incroyables [7].

<1> *Voyez* la note précédente.

<2> Pline [8] parle de cette chasse, et il donne à l'animal qu'on y employoit, le nom de *viverra*, ce qui est notre *furêt*. Strabon le nomme ici γαλῆ ἀγρία, *belette sauvage*. Les anciens Grecs qui eurent connoissance de la côte d'Espagne, désignèrent cet animal par le nom de γαλῆ Ταρτησσία, *belette de Tartesse* [9], sans faire attention au lieu natal d'où les Tartessiens le faisoient venir pour l'employer à la chasse des lapins; et on en parla tant dans la Grèce, que cette dénomination, ainsi que celle de *murène de Tartesse*, devinrent, pour ainsi dire, des expressions proverbiales [10]. J'ignore les motifs qui ont engagé Mannert [11] à croire que les *belettes de Tartesse* dont parle Hérodote, étoient les lapins mêmes qui infestoient ce pays. Au reste, ce que les Ibères faisoient par le moyen des furets, les habitans de Basiluzzo, l'une des îles Lipari, l'ont obtenu, au rapport de Spallanzani, par le moyen des chats [12].

<3> Plus littéralement, *que porte la Libye, et qu'on nourrit exprès;* car il faut lire avec Casaubon, ἃς ἡ Λιβύη φέρει, τρέφουσιν ἐπιτηδές.

[1] *L. eod.* cap. 29. — [2] *Justin.* lib. XV, cap. 2. = [3] *Pausanias*, lib. VII, cap. 2. = [4] *Herodot.* lib. IV, cap. 105. = [5] *Swinburne*, lettr. 28. = [6] Voyez *Strabon*, pag. 165 et 168. = [7] *Bowles*, vol. II, p. 1, 21 et seqq. = [8] Lib. VIII, cap. 55. = [9] *Herodot.* lib. IV, c. 192. = [10] *Schol. in Aristoph. Ran.* 475. = [11] *Ubi suprà*, vol. I, p. 218. = [12] Voyez *Nouv. Diction. d'hist. natur.* vol. XII, pag. 529.

PAGE 145. par le nombre et la grandeur des navires qui servent à les exporter: les vaisseaux qui partent chargés de ces produits pour Dicæarchie *, et pour Ostie, port de Rome, sont très-gros; et leur nombre n'est guère moindre que celui des vaisseaux de Libye. Si l'intérieur de la Turdétanie est si productif, sa côte n'est pas moins riche en productions de mer. En effet, sur toute la côte de l'Océan en général, mais plus particulièrement le long de la Turdétanie, on trouve des huîtres et d'autres coquillages de toute espèce en abondance, et d'une grosseur considérable : il est probable que les marées, plus fortes le long de cette côte qu'ailleurs, contribuent à la grosseur et à la quantité des coquillages, par le grand nombre d'étangs ou de lagunes qu'elles forment ‹1›. Il en est de même de tous les cétacées, tels que les oryges ‹2›, les

* *Pouzoles.*

‹1› Le texte porte, sans aucune variation, *διὰ τὴν* ΓΥΜΝΑΣΙ'ΑΝ, dont le sens ne peut être que, *ob exercitationem,* comme l'ont rendu l'auteur de la version Italienne et Xylander. L'ancien traducteur Latin a exprimé les mots Grecs par, *propter enudationes ;* et Bréquigny les a paraphrasés, *nudato scilicet littore ;* et en français, *ce qui doit par conséquent découvrir des coquillages.* Ce sens s'oppose à la signification du mot, qui a constamment signifié *exercitatio,* et non pas *enudatio,* que Strabon auroit exprimé par *γύμνωσιν*. Celui de Xylander et du traducteur Italien, *ob exercitationem,* s'oppose à l'expérience même; car il est de fait que c'est le repos, et non pas l'exercice, qui engraisse les animaux de toute espèce. Il est encore de fait que les coquillages, et notamment les huîtres, incapables d'aucun mouvement progressif, ne sont point susceptibles d'exercice. Enfin, tout le monde sait que les meilleures huîtres sont celles qui sont parquées; et les anciens regardoient comme telles celles des endroits voisins de quelque étang ou réservoir d'eau douce. Ainsi, il me paroît indubitable qu'il faut lire dans notre texte, *διὰ τὴν* ΛΙΜΝΑΣΙ'ΑΝ (mot ignoré des lexicographes, excepté de M. Schneider, qui l'a rendu à la langue d'après Aristote [1]), et entendre par-là, ainsi que je l'ai exprimé dans la version, ces étangs débordés par l'accession de l'eau de la mer, poussée par les marées ou par d'autres causes physiques. On pourroit citer en faveur de cette correction ce que le médecin Diphilus [2] disoit en parlant des huîtres : *Κράτιστα δὲ τὰ θαλάττια, ὅταν* ΛΙ'ΜΝΗ, *ἢ ποταμὸς παρακέηται· γίνεται γὰρ εὔχυλα καὶ μείζονα καὶ γλυκύτερα*; *Les meilleures sont celles d'une mer voisine de quelque étang ou de quelque rivière ; car elles deviennent plus grosses, plus succulentes et d'un meilleur goût.* Il en est de même de tous les poissons, comme l'observe Aristote [3] : *Καὶ ὅλως τὰ* ΕΥ'ΛΙΜΝΑ *τῶν χωρίων ἀρίστους ἔχει ἰχθῦς*; *Et en général les lieux où il y a des étangs, produisent d'excellens poissons.*

‹2› J'ai suivi le texte, qui porte sans variation, *ὀρύγων [les oryges],* mot qui désigne chez tous les naturalistes anciens une espèce de quadrupède, et qui, par cela même, ne pouvoit être détourné par Strabon de son

[1] *Problem.* lib. XXV, n.° 2. = [2] Apud *Athen.* lib. III, p. 92. = [3] *Histor. animal.* lib. VIII, cap. 19.

baleines <1>, les physéters <2> : l'eau que ces derniers lancent en l'air lorsqu'ils soufflent, s'élève si haut, qu'elle représente de loin <3> une nuée en forme de colonne. Les congres <4> sur cette côte PAGE 145.

acception ordinaire pour désigner un cétacée. Bréquigny a d'abord traduit par *veaux marins*, et remplacé ensuite cette interprétation par *marsouins*. Il pensoit vraisemblablement avec Vossius [1], que l'ὄρυξ de Strabon étoit la même chose que l'*orca* de Pline [2], ou le grand marsouin de Belon. Cela paroît être aussi le sentiment de M. Schneider [3], si ce n'est qu'il conjecture que l'*orca* de Pline est le narhwal [*monodon* Lin.] des Islandais, connu sous le nom de *licorne de mer*, et que Strabon ne lui a donné le nom d'*oryx* que par analogie. En effet, puisqu'Aristote [4] parle de l'*oryx* comme d'un animal terrestre qui ne porte qu'une seule corne, il étoit permis à Strabon d'appeler *oryx* le narhwal, distingué des autres cétacées par la défense unique dont il est armé. Et quoique le quadrupède à une seule corne ne soit point connu aujourd'hui, il suffit que les Grecs lui aient assigné ce caractère, vrai ou faux, pour que les écrivains postérieurs se soient crus autorisés à en appliquer le nom à un cétacée qui présentoit le même caractère. Cependant, malgré la probabilité de cette opinion, il est très-possible que les copistes aient substitué mal-à-propos le mot ὀρύγων au mot ὀρκύνων. Cela supposé, il s'agit encore de savoir si Strabon a entendu par ce mot les *orcynes* d'Athénée [5], communs dans la mer d'Espagne, et qui ne sont que des thons d'une grandeur démesurée, ou bien l'*orca* de Pline, commune également dans la mer d'Espagne *(in Gaditano oceano)*, mais qui est vraisemblablement notre *épaulard*.

<1> Le grec dit φαλαινῶν, *les phalænes*; et quoique le terme moderne *baleine*, ainsi que le *balæna*, vienne visiblement du mot grec φάλαινα, les modernes entendent par ce terme un genre de cétacées qui comprend sous lui plusieurs espèces, au lieu que les anciens désignoient par ce terme une espèce particulière, sur laquelle on n'est point d'accord. Les uns veulent que ce soit notre *gibbar*; d'autres la rangent sous l'espèce de baleine que les Italiens nomment *capidoglio*; et M. Schneider [6] pense qu'elle appartient plutôt au genre des cachalots.

<2> *Physeter*, en grec φυσητὴρ, ou comme le nomme Ælien [7], φυσαλος, signifie *souffleur*, nom qui désigne la propriété que le physéter a de rejeter l'eau par l'évent qu'il porte sur le mufle. Mais comme cette propriété est commune à presque tous les cétacées, il n'est pas facile de déterminer le genre et encore moins l'espèce que les anciens vouloient désigner par le nom de *physeter*. M. Schneider [8] range encore ce cétacée dans le genre des cachalots.

<3> On entend même le bruit du jaillissement de l'eau à des distances considérables, comme Chandler [9] l'a observé dans le détroit de Gibraltar.

<4> C'est le *muræna conger* de Linné. En quelques endroits on lui donne le nom d'*anguille de mer*; et les Grecs modernes le connoissent sous celui de *cavouréfas*, qui veut dire *mangeur d'écrevisses*, parce que ce poisson vorace se nourrit aussi de crustacées. Il est plus gros et plus long dans l'Océan que dans la Méditerranée; il y parvient souvent à une longueur de dix ou douze pieds. Les Espagnols, encore aujourd'hui, en font grand cas, quoique sa chair soit fort coriace.

---

[1] *Etymolog. in Orca.* = [2] Lib. IX, cap. 6. = [3] *Eclog. Physic.* vol. II, p. 38, not. 119. = [4] *Histor. animal.* lib. II, cap. 1. = [5] Lib. III, p. 116, et VII, pag. 301 et 315; *conf.* et Oppian. *Halieut. III*, vers 133, et *Plin.* lib. XXXII, cap. 11. = [6] *Animadvers. in Ælian. de natur. animal.* lib. II, cap. 52. = [7] *De natur. animal.* lib. IX, cap. 49. — [8] *Eclog. Physic.* vol. II, p. 38, not. 119. = [9] *Travels in Asia minor.* chap. 1, p. 3.

PAGE 145. deviennent monstrueux, et surpassent de beaucoup en grandeur ceux de la Méditerranée : on observe la même chose dans les murènes <1> et dans quantité d'autres poissons de cette espèce. Il y a, dit-on, à Carteïa, des buccins <2> et des murex <3> dont l'intérieur a la capacité de dix cotyles <4>; plus loin, sur la côte extérieure, on trouve des congres et des murènes qui pèsent plus de quatre-vingts mines <5>, des polypes du poids d'un talent, des calmars <6> longs de deux coudées, et d'autres poissons à proportion. Des thons gras et épais se portent aussi en foule du reste de la côte extérieure vers la Turdétanie <7>.

<1> C'est le *muræna helena* de Linné, et le *gymnothorax* de Bloch. Les anciens, qui connoissoient la murène d'Espagne[1], lui donnoient indifféremment le nom de *myrhæna*, ou, comme il est écrit dans notre texte, *smyrhæna*, à la manière de plusieurs autres mots qui commencent également par *M* ou par *SM*; et c'est cette dernière forme qui a donné lieu à l'erreur du copiste *(sphyræna)* qu'on trouve dans Ælien[2], et qui désigne une autre espèce de poisson.

<2> C'est le nom que les Romains donnoient à ce genre de coquillage que les Grecs nommoient κήρυξ, qui signifie proprement *héraut*. Ces deux dénominations ont été tirées de l'usage même qu'on faisoit anciennement de ces coquillages à la place des cors ou des trompettes, soit pour appeler le peuple à des rassemblemens, soit pour exciter les soldats au combat. Il y en a une espèce plus particulièrement propre à cet usage, que les conchyliologistes modernes désignent par le nom de *rocher trompette*.

<3> Les Romains appeloient *murex* le coquillage que les Grecs désignoient par le nom de πορφύρα *[purpura]*. Les uns et les autres en tiroient la fameuse couleur de pourpre.

<4> La cotyle Grecque valoit 7 onces et demie poids de France en eau pure ou distillée. Ainsi les 10 cotyles valoient 4 livres $\frac{11}{16}$. Ælien[3] va plus loin encore en disant qu'on avoit vu des buccins et des pourpres dont les coquilles contenoient aisément la valeur d'un conge : ὡς καὶ χοῦν ῥᾷστα δέξασθαι. S'il entend le conge Grec, qui contenoit 12 cotyles, c'est 5 livres $\frac{10}{16}$ de notre poids; si c'est le conge Romain, il vaut 6 livres $\frac{9}{16}$.

<5> Le talent Attique, composé de 60 mines, vaut 51 livres et quelques onces de marc. Ainsi les 80 mines équivalent à 68 livres environ de notre poids. Ce que dit Eudoxe[4] des congres de Sicyone, dont un seul faisoit la charge d'un chariot, paroît exagéré.

<6> Il y a deux espèces de calmars, selon Aristote; les uns s'appeloient τευθίδες, *teuthides*, et les autres τεῦθοι, *teuthi*. On a vu de ces derniers de la longueur de cinq coudées[5].

<7> Le texte, Ἀπὸ τῆς ἀλέης τῆς ἔξωθεν παλαιᾶς, est sans doute altéré. Casaubon a cru y remédier en changeant le premier mot en ὑπὸ, et le dernier en παραλίας. La première de ces corrections est fausse; la seconde est la véritable leçon de Strabon, que le traducteur Italien a aussi suivie : mais elle ne suffit point pour rétablir le texte. Il faut de plus changer l'ἀλέης, que Siebenkees corrigeoit ἄλειας (apparemment il vouloit dire ἀλίας) en ἄλλης, et lire ἀπὸ τῆς ἄλλης τῆς ἔξωθεν παραλίας, *ex reliqua extra [Columnas] ora*. Le

[1] *Voyez* la note 2, pag. 413. = [2] *De natur. animal.* lib. I, cap. 33. = [3] *De natur. animal.* lib. XVI, cap. 12. = [4] Apud *Athen.* lib. VII, p. 288. = [5] *Aristotel. Histor. animal.* lib. IV, cap. 1.

Ils

Ils se nourrissent du gland d'une espèce de chêne qui croît au fond de la mer. Ces chênes, d'une taille plus que médiocre, portent de très-gros fruits <1>; on trouve même au milieu des terres de l'Ibérie, beaucoup de ces arbres qui ressemblent, quant à la grosseur des racines, aux plus grands chênes, mais dont la taille ne s'élève pas même à la hauteur des arbustes <2>. Ils portent du gland en si grande quantité, que, répandu dans sa maturité, et rejeté par les marées, il couvre tout le rivage, tant en-deçà qu'au-delà des Colonnes *. Il diminue cependant, à mesure <3> qu'on avance en-deçà. Polybe prétend que la mer pousse ce gland jusque sur les côtes du Latium; à moins, ajoute-t-il, qu'il n'en croisse de semblable en Sardaigne et dans les pays voisins de cette île. Les thons même qui viennent de l'Océan, maigrissent à mesure qu'ils approchent des Colonnes, parce qu'ils y trouvent moins de glands pour leur nourriture : en effet, ce poisson n'est plus gras que les autres poissons <4> que parce qu'il se plaît à cet aliment, qui

PAGE 145.

* *Le détroit de Gibraltar.*

sens seul exigeroit cette correction, quand même elle ne seroit pas justifiée par cet endroit semblable du même auteur[1] : οὐκ ἔνθεν μόνον, ἀλλὰ καὶ ἘΚ ΤΗ͂Σ ἌΛΛΗΣ ΤΗ͂Σ ἘΚΤῸΣ στηλῶν ΠΑΡΑΛΊΑΣ.

<1> Ils sont de la famille des chênes verts *[ilex]*, souvent très-remarquables par le contraste qu'on observe entre leur volume et celui des glands qu'ils portent. Voici ce qu'en dit Bowles : *Sono nella Spagna molte spezie d'ilex; ed io ne vidi uno in Catalogna ben singolare. Avea appena sei polici d'altezza, e tutto l'albero sbarbicato non pesava che cinque onze : nondimeno avea 53 ghiande grosse come noselle*[2].

<2> Au lieu de ἘΞΑΙΡΟΥΜΈΝΗ ΔῈ ἘΚ θάμνου ταπεινῆς ἧττον, je lis avec Saumaise[3], ἘΞΑΙΡΟΜΈΝΗ ΔῈ θάμνου ταπεινῆς ἧττον, mais en supprimant la virgule qu'il a mise après la conjonction, et qui cependant y seroit très-bien, si l'on changeoit en même temps l'adverbe qui termine la phrase, en ἧττων : le sens seroit toujours le même. Van-Stapel[4] s'est bien aperçu de ce sens ; mais la manière dont il a voulu corriger le texte, ἐξαιρουμένη δ', θαμνώδ. ταπεινῆς ἧττον, est insuffisante et même barbare.

<3> Le sens que Casaubon donne à cette partie du texte, et qui est aussi celui du traducteur Italien, est absolument faux. J'ai suivi, comme l'a fait Bréquigny, celui de Xylander et de l'ancien traducteur Latin.

<4> Le texte porte : Εἶναί τε ΠΑΡΑΘΑΛΆΤΤΙΟΝ τὸ ζῶον τοῦτο. La leçon du manuscrit 1393 est, Εἶναί τε παρὰ θάλατταν τέ τὸ ζῶον τοῦτο. On diroit que l'ancien traducteur Latin a lu, Εἶναί τε παρὰ θάλατταν ἀεὶ τὸ ζῶον τοῦτο, puisqu'il dit, *Hæc in mari belua semper adest.* La version Italienne n'est pas fort éloignée de ce sens, *Questo animale molto dimora nelle marine*, si ce n'est que l'auteur emploie, suivant sa coutume, le mot *marine* dans le sens de *côtes de mer.* Casaubon corrige, Εἶναί τε οὖν θαλάττιον τὸ ζῶον τοῦτο, *Le thon est une sorte de*

[1] Pag. 144. = [2] *Bowles, Introd. alla Stor. natur. &c. di Spagna*, vol. I, p. 324. = [3] *Plin. Exercit.* p. 676. = [4] *Voyez* les *addenda* à l'édition de Strabon de 1707, pag. 1320.

PAGE 145. l'engraisse d'une manière extraordinaire; et l'on a observé que les années les plus fertiles en glands, sont aussi celles où les thons se voient en plus grande abondance.

PAGE 146.
§. III.
Mines de la Turdétanie.

CE qui rend ‹1› sur-tout la Turdétanie recommandable, et ce qu'on doit admirer, c'est qu'outre les diverses espèces de productions dont je viens de parler, elle possède encore d'excellentes mines. En effet, toute l'Ibérie en est pleine; mais elle n'est point par-tout également riche et fertile en productions de terre, sur-tout dans celles de ses contrées qui abondent en mines ‹2›: car il est rare qu'une terre possède ces deux avantages à-la-fois; et il ne l'est pas moins que la même terre produise, dans une petite étendue, diverses espèces de métaux. Mais la Turdétanie, ainsi que le pays qui

cochon de mer, comme traduit Bréquigny, qui adopte cette correction. Tyrhwitt, en approuvant ce sens, a tâché de rapprocher un peu plus du texte la correction de Casaubon; et il lit par conséquent, *Εἶναί τε ἄρα θαλάττιον ὗν τὸ ζῷον τοῦτο.* Cette correction est principalement fondée sur un passage de Polybe, rapporté dans Athénée [1], où il est dit qu'*on n'auroit pas tort d'appeler les thons des cochons de mer, puisqu'en effet ils se nourrissent de glands, comme ces derniers.* Mais j'observerai qu'il n'est nullement nécessaire que Strabon, en citant Polybe, rapporte ses mêmes paroles; que dans Athénée même, il n'est pas bien sûr si ces paroles doivent en effet faire partie du passage cité de Polybe, ou si elles appartiennent au récit même du narrateur qui reprend le fil de son discours après avoir cité Polybe. Enfin il est une règle dans la critique, qui exige qu'en corrigeant, on s'approche le plus qu'il est possible du texte altéré, quand d'ailleurs le sens qui résulte de la correction est très-raisonnable et conforme aux règles et au génie de la langue. Toutes ces considérations me portent à croire qu'il faut lire, avec un changement presque imperceptible du texte, Εἶναί τι ΠΑΡᾺ ΤᾺ ἌΛΛΑ ΠΙ͂ΟΝ τὸ ζῷον τοῦτο, suivant le sens que j'ai exprimé dans la version.

‹1› Le texte porte : Οὐχ ἥκιστα, ἈΛΛᾺ ΚΑῚ ΜΆΛΙΣΤΑ, ἄν τις ἀποδέξαιτο (ms. 1393, ἀποδέξαιτ' ἄν τις). Littéralement, *Ce qu'on ne doit pas peu mais beaucoup louer et admirer.* Cette répétition ou tautologie, qui ne se trouve pas chez l'ancien traducteur Latin, et qui, selon Casaubon, manque aussi dans quelques anciens manuscrits, a tellement déplu à cet excellent critique, qu'il conseille très-fort de retrancher les mots que j'ai mis en majuscules, comme une glose que quelque pédant aura ajoutée au texte de Strabon. Siebenkees s'est empressé de suivre ce conseil; mais Bréquigny, plus prudent, les a conservés dans son texte. Ils se trouvent en effet dans le manuscrit 1393, dans celui de Venise, collationné par Siebenkees, et enfin dans le traducteur Italien, qui dit, *non meno, anzi più assai si deve comendare ed ammirare.* Au reste, on peut consulter sur ces tautologies (qu'il n'est permis de supprimer que dans une version) ce qui a été dit au long dans les notes sur le Traité d'Hippocrate, *des airs, des eaux et des lieux*, vol. II, p. 250-252.

‹2› *Voyez* plus haut la note 3, *pag. 405.*

[1] Lib. VII, pag. 302.

l'avoisine, réunit ces avantages dans un degré qui surpasse tout éloge : en aucun pays du monde on n'a encore trouvé l'or, l'argent, le cuivre, le fer, ni en si grande quantité, ni d'une qualité semblable <1>. On y tire l'or, non-seulement des mines, mais encore des fleuves <2> et des torrens, qui le charient mêlé avec le sable : on en trouve même dans plusieurs endroits secs; avec cette différence que, dans ceux-ci, on ne peut pas le distinguer à la vue, au lieu qu'il reluit dans les lieux que l'eau baigne. Aussi est-on dans l'usage de faire passer de l'eau sur les endroits arides, pour faire briller les paillettes d'or <3>. On creuse aussi des puits, et l'on a imaginé divers autres moyens pour séparer l'or d'avec le sable par des lotions; de manière qu'il existe aujourd'hui dans le pays plus d'établissemens destinés au lavage de l'or, que de mines. Les Gaulois prétendent que leurs mines, tant celles des Cévennes que celles des Pyrénées situées de leur côté, sont meilleures ; néanmoins les mines qui sont en-deçà <4> de ces montagnes, sont en général plus estimées. PAGE 146.

<1> Il est inutile d'accumuler ici les descriptions et les pompeux éloges des mines et des richesses de l'Ibérie, qu'on trouve dans Hérodote [1], Aristote [2], Diodore de Sicile [3], Pline [4], et d'autres encore. Pour ce qui est de leur état actuel, à l'exception de la mine d'Almaden, qui ne donne que du cinabre, et de quelques autres mines de métaux imparfaits, le reste a disparu, ou est bien au-dessous de ces éloges. Un des meilleurs livres et des plus modernes à consulter sur ce sujet, est l'*Introduction à l'histoire naturelle et à la géographie physique de l'Espagne, par Bowles,* que nous avons citée plus d'une fois.

<2> Le Tage sur-tout, fleuve de la Lusitanie, passoit pour charier dans son cours beaucoup d'or [5]; et c'est vraisemblablement ce même fleuve qu'on trouve dans Aristote [6], sous le nom fautif de *Theodore,* ou, suivant le traducteur Latin, *Theodoronte.* Cet or en paillettes qu'on rencontre parmi les sables des fleuves, est ce que les Espagnols appellent *lavaderos,* précisément parce qu'il n'a besoin que d'une simple lotion pour en être séparé.

<3> On peut encore rapporter ici la manière dont les Romains exploitoient ce métal. Au lieu de creuser des puits et des galeries, ils sapoient et culbutoient des montagnes entières ; ils amenoient ensuite, par des aqueducs, des torrens d'eau qui lavoient ces mines, et qui entraînoient les molécules d'or dans les vallées, où elles étoient retenues dans des fossés [7].

<4> Le manuscrit 1393, au lieu de la leçon fautive κ'απεῖθεν, porte en marge, comme correction τ'απεῦθεν. Bréquigny [8] ne s'étant point aperçu de cette excellente leçon,

[1] Lib. IV, cap. 152. = [2] *De mirabil. auscult. in Aristotel. Oper.* vol. II, pag. 1094 et 1104, edit. 1597. = [3] Lib. V, cap. 35. = [4] Lib. III, cap. 3. = [5] *Plin.* lib. IV, cap. 22, et lib. XXXIII, cap. 4. = [6] *De mirabil. auscult.* tom. II, p. 1088. = [7] Voyez *Nouv. Diction. d'hist. natur.* vol. XVI, p. 272. = [8] *Voyez* sa note Latine sur ce passage.

PAGE 146. Parmi les paillettes, on trouve parfois, à ce qu'on dit, des boules d'or du poids d'une demi-livre <1>, qu'on nomme *pales* <2>, et qui n'ont guère besoin d'affinage ; en coupant des pierres, on y rencontre de petites boules de ce métal semblables à des mamelons. Après avoir cuit l'or qu'on veut purifier, au moyen d'une terre alumineuse <3> qu'on y mêle, le résidu de cette opération est cet alliage d'or et d'argent, connu sous le nom d'*electrum.* On le remet sur le feu, qui sépare tout l'argent, et laisse l'or pur; car ce dernier métal se met aisément en fusion, et n'est point d'une dureté considérable <4>:

accuse Strabon d'amphibologie. Il n'y en a aucune.

<1> Pline [1] dit, *de dix livres ;* mais ce n'étoit pas une raison pour introduire dans le texte de Strabon la même évaluation, comme l'a fait Penzel [2]. Au reste, il s'agit ici de la livre Romaine, qui contenoit dix et demie de nos onces, seize à la livre. Aristote [3] parle d'une boule d'or natif, tirée des mines de Pæonie, du poids de cinq mines, qui étoit toujours sur la table du roi des Perses, avec une autre du même pays, qui n'en pesoit que trois. La mine Attique contenoit environ quinze onces. Ces boules sont ce qu'on appelle aujourd'hui des *pépites.* Au Mexique et au Pérou on en a trouvé qui pesoient, dit-on, plus de soixante marcs [4].

<2> Le texte porte : ΠΑ΄ΛΑΣ, ΜΙΚΡΑ͂Σ καθάρσεως δεομένας ; littéralement, *Pales, qui ont besoin de peu d'affinage.* Mais celui de Pline, que je viens de citer, est ainsi conçu : « Inveniuntur ita massæ; necnon in puteis » etiam denas excedentes libras. *Palacras* His- » pani, alii *palacranas ;* iidem quod minutum » est *balucem* vocant. » On y trouve, pour le premier mot écrit en italique, la variante *palacas* (que Saumaise [5] regarde comme la même chose que le *palathas,* du grec παλάθας, qui signifie *masses*); et pour le second, *palacurnas,* ou, suivant Saumaise, *palacernas.* Si ces dénominations étoient véritablement Espagnoles, comme l'assurent Pline et son commentateur le père Hardouin, on pourroit croire que le texte de Strabon portoit anciennement ΠΑΛΑ΄ΚΡΑΣ, καθάρσεως ΟΥ δεομένας; mais si, au contraire, comme le prétend Saumaise, elles sont toutes d'origine Grecque, il faut laisser dans le texte de Strabon le πάλας (ou bien πάλλας), *palas,* qui signifie, tant en grec qu'en latin, des *balles, boules* ou *pelotes.* Une remarque que je ne dois point passer sous silence, et qui rend toutes ces dénominations encore plus suspectes, c'est qu'en parlant des mines de la Gaule, Strabon *(l. IV, p. 190)* donne le nom Grec de πλάκας *[plaques* ou *lames]* à ce qu'il nomme ici *palas,* ou, suivant Pline, *palacras.* On seroit porté à croire que là, comme ici, il s'agit de ce que les minéralogistes appellent de l'*or natif en lames.*

<3> Les anciens ne connoissoient point notre *alun ;* mais ils donnoient ce nom à différentes substances vitrioliques. L'opération que Strabon décrit ici, correspond, jusqu'à un certain point, à celle que les modernes appellent *départ sec,* et qui consiste à séparer, par le moyen du soufre, les métaux unis avec l'or, mais spécialement l'argent. On sait que l'acide sulfurique est une des parties constituantes de l'alun.

<4> Le texte porte : Εὐδιάχυτος γὰρ ὁ τύπος καὶ λιθώδης ; littéralement, *Cette forme se met*

[1] Lib. XXXIII, cap. 4. = [2] *Trad. Allemande de Strabon,* vol. I, pag. 443. = [3] *De mirab. auscult.* t. II, pag. 1088. = [4] *Nouv. Diction. d'hist. natur.* t. XVI, p. 276. = [5] *Plin. Exercit.* pag. 757.

aussi se liquéfie-t-il plutôt par un feu de paille, dont la flamme, plus douce, convient mieux à la nature de l'or, qui obéit à son action, et qui se dissout facilement; au lieu que celle du charbon, plus vive, en consume une grande partie en le liquéfiant trop tôt et en l'élevant en vapeurs. Quant aux lits des rivières <1>, on en tire les paillettes, et on les y lave dans des baquets, ou bien on creuse des puits tout auprès, et on lave la terre qu'on en a retirée. Les fourneaux destinés à la fonte de l'argent, sont construits ordinairement plus haut, pour que la vapeur pernicieuse de ce minéral puisse s'élever et se dissiper. Quelques mines de cuivre <2> portent le nom de *mines d'or;* d'où l'on présume qu'autrefois elles fournissoient de ce métal. PAGE 146.

Posidonius, en parlant de la quantité et de l'excellence de ces mines, emploie les exagérations d'un enthousiaste, et n'oublie point les fleurs de rhétorique auxquelles il prend tant de plaisir. Il dit qu'il est loin de regarder comme incroyable ce récit fabuleux; savoir, que par un embrasement des forêts <3>, la terre étant liquéfiée PAGE 147.

aisément en fusion, et est d'une nature pierreuse. Saumaise, choqué de cette contradiction, proposoit de changer ὁ τύπος en οὗτος, et λιθώδης en λυτώδης, dans ce sens, *l'or se met aisément en fusion et se dissout.* Sans parler de cette tautologie, *se met en fusion et se dissout*, je doute fort que la forme λυτώδης soit même Grecque; et je préfère d'ajouter au mot du texte λιθώδης, la négation ὀυ; ce qui littéralement signifie, *et n'est point d'une dureté pierreuse.* J'ai cru de plus qu'au lieu d'ἀποκάιεσθαι, sur lequel Saumaise ne dit rien, et qui ne peut signifier que, *être consumé par le feu*, il falloit lire ἀποκαθαίρεσθαι, *être séparé* ou *scorifié.* Quant à l'*electrum* des anciens, c'est un alliage d'or et d'argent, connu de la plus haute antiquité, puisqu'Homère [1] en parle. Pline, en citant ce poëte, dit qu'on ne donnoit le nom d'*electrum* à ce mélange que lorsqu'il contenoit quatre parties d'or et une partie d'argent. Isidore vouloit que ce fût un composé de trois parties d'or et d'une partie d'argent [2].

<1> Le texte porte ἐρυθροῖς, qui, dans le manuscrit 1393, est écrit avec l'accent aigu sur la pénultième. Casaubon corrige ῥέιθροὶς. On pourroit encore lire ἐλύτροις: l'un et l'autre de ces mots signifient le lit d'une rivière, d'un ruisseau, &c.

<2> Le texte porte χαλκουργῶν, qu'il faut changer en χαλκουργέιων (et peut-être même en χαλκωρυχέιων), pour qu'il signifie ce que nous faisons dire à Strabon, et que les autres traducteurs avant nous lui ont fait dire.

<3> Selon Aristote [3] et Diodore de Sicile [4], c'étoient des pâtres qui avoient mis le feu à la forêt. Diodore ajoute que c'est de ce feu même (en grec πῦρ, *pyr*) que les Pyrénées

[1] *Odyss.* IV, vers. 71. = [2] *Annotat. Harduini in Plin.* lib. XXX, cap. 4, p. 619. = [3] *De mirabil. auscult.* vol. II, p. 1094. = [4] Lib. V, cap. 35, avec les notes de Wesselinge.

Page 147. avoit vomi sur sa surface les métaux d'or et d'argent qu'elle recéloit en grande abondance dans son sein, puisque toutes les montagnes et toutes les collines [de l'Ibérie] fournissent la matière des monnoies, comme si la fortune, d'une main libérale, l'y avoit entassée. En un mot, ajoute-t-il, on pourroit, en voyant ces lieux, les nommer un trésor inépuisable de la nature, ou le dépôt toujours plein ‹1› des richesses d'un souverain : car ce n'est pas seulement sur sa surface que la terre étale ses métaux; elle en recèle dans ses entrailles une si grande quantité, qu'on doit regarder ces régions souterraines moins comme le séjour du dieu des enfers que comme celui du dieu des richesses ‹2›. C'est dans ce style pompeux que Posidonius parle de ces mines, en prodiguant les expressions et les figures, comme si en effet il les puisoit dans une mine. Il en est de même de ce qu'il rapporte de l'industrie des ouvriers qui y travaillent. Il cite ce mot de Démétrius de Phalère, qui disoit, au sujet des mines d'argent de l'Attique, « que l'on creusoit la terre avec autant » d'activité que si l'on se flattoit de tirer de son sein le dieu » Pluton lui-même. » Les Turdétans, ajoute Posidonius, n'emploient pas moins d'industrie et de travail à creuser bien avant dans la terre, des conduits tortueux ‹3›, et souvent à dessécher, au moyen

tirent leur nom. Il paroît cependant plus naturel de chercher l'étymologie de ce nom dans le mot Celtique *byren*, qui signifie *montagne*. Au reste, ce que Posidonius dit ici de la conflagration des Pyrénées, il l'attribue ailleurs [1] aux *Alpes*, appelées plus anciennement, selon lui, *Riphées*. Ainsi, voilà les Pyrénées, les Alpes et les monts Riphées confondus ensemble.

‹1› Je lis ἀενάους avec Casaubon, et ἀνέκλειπτον avec Siebenkees et l'ancien traducteur Latin; car l'ἀνεκλείπτους, que j'attribue à la distraction de Casaubon, seroit un solécisme.

‹2› Le texte dit : *Qu'on doit regarder ces régions souterraines moins comme le séjour de Pluton que comme celui de Plutus.* Ce jeu de mots est fondé sur la ressemblance du nom de *Pluton*, dieu des enfers, et frère de Jupiter et de Neptune, avec celui de *Plutus*, qui signifie *richesse*, et dont les Grecs ont fait le nom propre d'un autre dieu, dispensateur des richesses, né, dans l'île de Crète, de Cérès et d'Iasius. On n'a point tardé à confondre ces deux divinités, non-seulement à cause de la similitude et de l'origine commune de leurs noms, mais parce qu'il paroissoit naturel d'attribuer les richesses qu'on tiroit des entrailles de la terre, à un dieu possesseur de l'empire souterrain [2].

‹3› Posidonius entend par-là les puits et les galeries qu'on est dans l'usage de creuser

[1] Apud *Athen.* lib. VI, pag. 333. — [2] Voyez le *Scholiaste d'Aristoph. Plut.* 727.

des limaces Ægyptiennes, les fleuves souterrains qu'ils y rencontrent ‹1›. Mais leur sort, dit-il, est bien différent du sort de ceux qui travaillent aux mines de l'Attique. A ceux-ci on pourroit appliquer les expressions de cette ancienne énigme : « Ils n'ont » point pris tout ce qu'ils ont tiré de la terre ‹2›, et ils y ont laissé » ce qu'ils possédoient. » Au contraire, les Turdétans tirent de leurs mines des profits énormes, puisque le quart de la terre qu'on extrait de la mine de cuivre, est du cuivre pur ; et les mines d'argent fournissent à des particuliers, en trois jours, une quantité PAGE 147.

en forme de zigzag. Diodore [1] en parle aussi d'après le même Posidonius, dont il n'a pas jugé à propos de citer le nom.

‹1› La limace est la fameuse vis d'Archimède. D'après Diodore de Sicile [2], on ne lui donna l'épithète d'*Ægyptienne* que parce qu'Archimède l'avoit inventée lors de son voyage en Ægypte, et que les Ægyptiens s'en servoient principalement pour puiser l'eau du Nil nécessaire aux arrosemens. La correction que Casaubon fait à ce passage de Strabon, à l'aide d'un passage semblable de Diodore, est on ne peut pas plus juste, quant au sens ; mais pour qu'elle soit conforme aux règles de la langue, il faut au moins qu'elle soit conçue à-peu-près de cette manière : Καὶ πρὸς (peut-être faudroit-il supprimer le πρὸς), τοὺς ἐν αὐταῖς ἀπαντῶντας ποταμοὺς πολλάκις τοῖς Αἰγυπτίοις ἀναντλούντων κοχλίαις. Ce qui suit immédiatement n'est pas moins altéré. Le manuscrit 1393 le présente de cette manière : Τὸν ΔΟΛΟΝ οὐ ΤΑΥΤΟΝ εἶναι ΤΟΥΤΟ ΠΟΤΕ καὶ τοῖς Ἀττικοῖς. Casaubon et Tyrhwitt corrigent, Τὸν δὲ λόγον οὐ τὸν αὐτὸν εἶναι τούτοις καὶ ποτὲ (Tyrhwitt aimoit mieux τούτων ποτὲ,) τοῖς Ἀττικοῖς ; et j'ai suivi le sens de cette correction, quoiqu'il soit possible que l'ancienne leçon fût : Τὸν Δ' ΟΛΒΟΝ οὐ ΤΟΝ ΑΥΤΟΝ εἶναι ΤΟΥΤΟΙΣ ΤΕ καὶ τοῖς Ἀττικοῖς. *Mais les richesses qu'ils en tirent, ne ressemblent point à celles qui viennent des mines de l'Attique.*

‹2› C'est une mauvaise parodie de l'énigme proposée, dit-on, à Homère par des pêcheurs qui se vengeoient du mauvais succès de leur pêche sur la vermine qui les incommodoit. Le poëte leur ayant demandé s'ils avoient pris du poisson, eut pour réponse : *Nous laissons tout ce que nous venons de prendre, et nous remportons tout ce que nous n'avons point pris.*

Ἅσσ' ἕλομεν, λιπόμεσθα· ἃ δ' οὐχ ἕλομεν, φερόμεσθα.

Suivant Athénée [3], Démétrius de Phalère avoit ainsi parodié cette énigme : Ἃ μὲν ἔμελλον, οὐκ ἔλαβον, ἃ δ' εἶχον ἀπέβαλον. *Ils n'ont pas pris ce qu'ils devoient prendre ; ils ont perdu ce qu'ils possédoient.* Diodore de Sicile [4], qui la rapporte également, ne diffère d'Athénée que dans la première partie de l'énigme : Ἃ μὲν ἤλπισαν ἐνίοτε λαβεῖν, οὐκ ἔλαβον κ. τ. λ. *Ils n'ont pas quelquefois pris ce qu'ils avoient espéré de prendre, &c.* Ce n'est guère que dans cette même partie que Strabon diffère de tous les deux : Ὅσα μὲν γὰρ ἈΝΕΛΑΒΟΝ . . . οὐκ ἔλαβον κ. τ. λ. On peut se passer des corrections de Casaubon et de Tyrhwitt, et encore plus de la variante ἍΝ ἘΛΑΒΟΝ que présente le manuscrit 1393, en prenant l'ἀνέλαβον dans le sens du *sustulerunt* des Latins, que j'ai tâché d'exprimer dans la version, mais qui signifie littéralement, *ils ont monté*, ou *tiré en haut.*

[1] Lib. V, cap. 36. = [2] *Ibid.* cap. 37, et lib. I, cap. 34. = [3] Lib. VI, pag. 233. = [4] Lib. V, cap. 37.

Page 147. de ce métal équivalente à un talent d'Eubée <1>. Quant à l'étain, ce n'est point, au rapport de Posidonius, sur la superficie de la terre qu'on le trouve, comme quelques historiens l'ont débité <2>; mais on le tire également des mines : on trouve des mines de ce métal chez les peuples barbares qui habitent au-dessus des Lusitans, et dans les îles Cassitérides <3>; et l'on apporte aussi de l'étain des îles Britanniques * à Marseille <4>. Chez les Artabres <5>, qui sont les derniers peuples de la Lusitanie, au nord et à l'occident, la terre se couvre d'une poussière d'argent, d'étain, et de ce métal connu sous le nom d'or blanc <6>, à cause de son alliage avec de l'argent. Cette poussière y est apportée par les fleuves; les femmes la raclent avec des râteaux <7>, et la lavent ensuite, en la faisant passer par des claies posées sur des corbeilles <8>. Voilà ce que Posidonius rapporte au sujet des mines de l'Ibérie.

* *L'Angleterre et l'Irlande.*

<1> Le talent d'Eubée vaudroit 6181 liv. et quelques sous de notre monnoïe, si l'évaluation de l'abbé Barthélemy [1] est juste.

<2> Diodore [2] dit la même chose. Du nombre des historiens que Posidonius dément ici, a dans la suite été Pline [3], comme l'observe Casaubon.

<3> Les *Cassitérides* sont les îles Scilli ou Sorlingues, près du cap Lands-end, le plus méridional et le plus occidental de l'Angleterre. G.

<4> Diodore [4] ajoute, *et à Narbonne.*

<5> Ces peuples occupoient la province d'Espagne nommée maintenant Galice. G.

<6> Le même que Strabon a nommé plus haut [5] *electrum.* Le texte ne laisse pas ici d'être fort embrouillé, et Casaubon s'en est bien aperçu; mais je doute fort qu'il ait réussi à le rétablir. Voici, je pense, comme il faut lire et ponctuer ce passage : Ἐξανθεῖν φασὶν ἀργύρῳ τὴν γῆν, καττιτέρῳ, χρυσῷ λευκῷ; et il est probable que le traducteur Italien n'a pas lu différemment : *Dicono che... la terra fiorisce d'argento, di stagno, et di oro bianco.*

<7> On pourroit, par un très-léger changement, lire σκαφίοις, au lieu de σκαλίσι, et absoudre ainsi Strabon du reproche que Casaubon semble lui faire d'avoir employé ce dernier terme plutôt que σκάφαις ou ἄμαις, qui sont d'un usage plus général dans un pareil cas. Cependant, non-seulement Hésychius regarde comme termes synonymes le σκαλὶς et le σκαφίον (et par conséquent le σκαφὶς); mais l'ἄμη même (d'où dérive le verbe simple ἀμάω et le composé διαμάω) ne diffère de ces mots, selon le scholiaste de Thucydide, qu'en ce qu'il désigne un râteau plus large par son extrémité inférieure : ΔΙΑΜΩ΄ΜΕΝΟΙ, ἀντὶ τοῦ διασκάπτοντες. εἴρηται δὲ ἀπὸ τοῦ ἌΜΗ, ὅ ἐστι ΣΚΑΦΙ΄ΟΝ πλατύ [6].

<8> De deux difficultés que présente le texte, la première roule sur le mot ἰσθητείοις. Le manuscrit 1393 porte αἰσθητείοις : l'ancien traducteur Latin l'ayant rendu par *panno*, Siebenkees a cru qu'il avoit lu ἐσθητείοις, et il a adopté dans son texte, comme dans sa version, *in pannis*, ce mot, qui n'est pas même Grec. Le traducteur Italien a commis

[1] *Voyag. du jeune Anachars.* tom. I, p. 152 de l'édit. in-8.° de l'an 7. = [2] Lib. V, cap. 38. = [3] Lib. XXXIV, cap. 16. = [4] Lib. V, cap. 38. = [5] Pag. 146. = [6] *Scholiast. in Thucyd.* lib. IV, cap. 26.

Polybe,

Polybe, en parlant de celles d'argent qui existent près de Carthage la Neuve *, dit qu'elles sont à 20 stades ‹1› de la ville; qu'elles sont si vastes, qu'elles embrassent un terrain de 400 stades de circonférence ‹2›; qu'elles occupent habituellement quarante mille ouvriers ‹3›, dont le travail rapporte au peuple Romain vingt-cinq mille drachmes par jour ‹4›. Je n'entre point dans le détail de toutes les autres opérations, qui seroit trop long; je me borne à ce que Polybe rapporte de la manière dont on traite le minérai

PAGE 147.
* Carthagène.

PAGE 148.

la même erreur. Casaubon a fait justice de tous ces mots barbares, en corrigeant ἠθιστηρείοις (du verbe ἠθίζω), ou ἠθητηρείοις (du verbe ἠθέω) : ces deux mots ne diffèrent que par la forme. On pourroit encore, pour se rapprocher davantage du texte, lire ἐσηθητηρίοις, du verbe ἐσηθέω, dont se sert Hérodote [1]. L'autre difficulté est beaucoup plus embarrassante. Les imprimés portent ἐπὶ τὴν πίστην; et quelques manuscrits, du nombre desquels est le 1393, ne diffèrent de cette leçon que par l'omission de l'article. L'ancien traducteur Latin, ne sachant que faire de ce mot, a jugé plus à propos de le conserver dans sa forme et dans son écriture Grecque, επιπιστην. Le traducteur Italien a rendu les cinq mots ἐν ἠθητηρείοις πλεκτοῖς ἐπὶ πίστην, par ceux-ci, *tra panni piegati in molte doppie.* Dans d'autres manuscrits, on lit ἐπὶ κίστει, que Casaubon corrige par ἐπὶ κίστῃ; *sur une corbeille.* On pourroit peut-être proposer de lire ὑποπίσσοις ou ἐπὶ πίσσῃ, *la faisant passer par des claies* (ou *des paniers*) *enduites de poix*, ou bien *posées sur une couche de poix.* Suivant Hérodote [2], les filles de l'île de Cyraunis employoient des plumes d'oiseau frottées de poix, pour tirer du lac de cette île des paillettes d'or.

‹1› Des manuscrits consultés par Casaubon et par Siebenkees portent *huit* stades. Il est difficile de décider si la note numérique qu'on voit dans le manuscrit 1393, exprime ce même nombre, ou bien *vingt* stades, comme le portent d'autres manuscrits, et comme semblent avoir lu les anciens traducteurs Latin et Italien.

‹2› Environ 12 lieues. G.

‹3› Au lieu de τέτταρας μυριάδας, *quatre myriades* (c'est-à-dire, *quarante mille*) de notre texte, suivi par l'ancien traducteur Italien et par Xylander, quelques manuscrits, consultés par Casaubon et par Siebenkees, ainsi que notre ms. 1393, portent τέτταρας μοίρας; littéralement, *quatre parties.* Par ce mot vague, les écrivains Grecs ont exprimé, à diverses époques, les décuries, les centuries (comme le fait ici l'ancien traducteur Latin), les cohortes, &c. des Romains. Dans le Bas-Empire, le μοῖρα étoit une compagnie de mille soldats [3]. Quoi qu'il en soit, la leçon *quarante mille* cadre mieux avec le circuit de 400 stades de ces mines. Ajoutez à cela que ces malheureux n'étoient point des soldats Romains, mais des esclaves qu'on achetoit exprès pour les employer à ce travail [4].

‹4› Ce qui feroit plus de huit millions de livres de notre monnoie par an, et plus de quatre-vingt-deux millions dans l'espace de dix ans. La fameuse mine de Kremnitz en Hongrie a fourni en or et en argent, depuis 1749 jusqu'en 1759, la valeur de quatre-vingt-quatre millions de livres.

[1] Lib. II, cap. 87. = [2] Lib. IV, cap. 195. = [3] Voyez *Du Cange, Glossar. med. Græc. in* Μοῖρα. = [4] Voyez *Diodor. Sic.* lib. V, cap. 36.

PAGE 148. d'argent que les fleuves et les torrens entraînent. Après l'avoir broyé et tamisé ‹1› dans des sas sur l'eau, ce qui reste, on le sépare de l'eau, on le broie de nouveau; et après l'avoir tamisé de la même manière, on le broie et on le ressasse encore; ce qui se répète jusqu'à cinq fois : après quoi on fait fondre la matière pulvérisée, que le feu débarrasse du plomb qu'elle contient, et l'argent reste pur. Ces mines d'argent existent encore aujourd'hui : mais là et ailleurs elles n'appartiennent plus à l'État; ce sont des particuliers qui en ont pris possession. Celles d'or, au contraire, appartiennent, pour la plus grande partie, à l'État. On trouve, tant ici qu'à Castalon * ‹2›, et dans d'autres endroits, des mines de plomb qui contiennent aussi de l'argent, mais en trop petite quantité ‹3› pour dédommager des frais qu'il faudroit faire pour le séparer.

* *Caslona.*

A peu de distance de Castalon, est la montagne où l'on dit que le Bætis * prend sa source : on la nomme *la Montagne d'argent*, à cause des mines de ce métal qu'elle renferme ‹4›. Selon Polybe, le Bætis et l'Anas * ont leurs sources dans la Celtibérie,

* *Le Guad-al-kibir.*

* *Le Guadiana.*

‹1› Il est étonnant que ni Casaubon ni Tyrwhitt ne se soient pas aperçus que le mot ΔΙΑΡΤΑ͂ΣΘΑΙ (que Xylander a rendu par *suspendi*) a pris ici la place de ΔΙΑΤΤΑ͂ΣΘΑΙ, qui doit être la véritable leçon. Hésychius explique le διαττᾶν par σήθειν, *cribler*, et le διαττος par κόσκινον, *crible*. La version Italienne, *passare*, prouve que son auteur avoit lu διαττᾶσθαι plutôt que διαρτᾶσθαι. Le *suspensam agitant* de l'ancien traducteur Latin, indique qu'il avoit sous les yeux l'une et l'autre de ces leçons, ou du moins qu'il a paraphrasé le διαττᾶσθαι.

‹2› Je pense qu'il faut lire ici, ἔνθα δὲ (ou ἐνθάδε δὲ) καὶ ἐν Κ... Pour le reste, je suis la correction de Casaubon, qui veut qu'on lise encore ici Καστάλωνι, *Castalon*. C'est aujourd'hui Caslona.

‹3› Cela est vrai, sur-tout pour la fameuse mine de plomb de Linarès, à trois ou quatre lieues de Castalon ou Caslona. Elle donne soixante à quatre vingts livres de plomb par quintal, tandis qu'elle ne contient que trois quarts d'once d'argent par la même quantité [1].

‹4› Cette montagne fait partie de l'Oros-péda dont Strabon parlera dans la suite [2]. Elle s'appelle aujourd'hui Sierra Cazorla. Avienus lui donne aussi le nom de *Mons Argentarius* : mais, comme l'observe Bochart [3], il donne une autre raison de cette dénomination; savoir, que sa surface luisoit par les efflorescences de l'étain; et en cela il paroît d'accord avec Étienne de Byzance [4], qui dit en effet que le fleuve Tartessus charioit de l'étain.

[1] Voyez *Bowles, Introduzione alla Storia naturale et alla Geografia fisica di Spagna*, vol. II, p. 206 et seqq. = [2] Pag. 161. = [3] *Voyez* la note de Bochart, ajoutée au texte Grec de Strabon. = [4] In Ταρτησσός.

quoiqu'éloignés l'un de l'autre par un espace de 900 stades ‹1›: cela vient de ce que les Celtibères, devenus puissans, ont communiqué leur nom à tout le pays qui les avoisine. PAGE 148.

Il paroît que les anciens connoissoient le Bætis sous le nom de *Tartessus* ‹2›, et qu'ils donnoient celui d'*Érythia* à Gadès * et aux îles voisines : car c'est dans ce sens que l'on croit devoir entendre ce que dit Stésichore au sujet du troupeau de bœufs de Géryon; savoir, « qu'ils sont nés dans les antres des rochers, presque vis-» à-vis la célèbre Érythie ‹3›, près des eaux intarissables du Tar-» tesse, dont le lit est d'argent. » On prétend que dans l'île formée par les deux embouchures de ce fleuve, étoit autrefois située une ville connue sous le même nom de *Tartesse* ‹4›, et qu'on nommoit *Tartesside* le pays qu'occupent maintenant les Turdules ‹5›. Ératosthène rapporte aussi que le pays contigu à Calpé * portoit le nom de Tartesside, et qu'on donnoit ce même nom à l'île fortunée d'Érythie : mais Artémidore le contredit formellement, et prétend que cela n'est pas plus vrai que ne le sont les autres assertions d'Ératosthène, qui avoit prétendu que Gadès étoit à cinq jours de navigation du cap Sacré *, quoiqu'en effet il n'y ait que 1700 stades ‹6› de distance entre ces deux lieux; que là finissoient le flux et le reflux de la mer ‹7›, quoique ce phénomène ait lieu tout

* *Cadiz.*

* *La montagne de Gibraltar.*

* *Le cap Saint-Vincent.*

‹1› 900 stades de 700 valent 25 à 26 lieues. C'est assez exactement la distance depuis les sources du Guad-al-kibir, près de Cazorla, jusqu'aux lagunes voisines de Villa-Harta. Ces lagunes qui portent le nom de *Ojos de Guadiana*, ont toujours passé pour être la source de ce fleuve, quoiqu'il reçoive des rivières qui viennent de plus loin. G.

‹2› *Voyez* la note 1, *pag. 390.*

‹3› Plus littéralement, *près des sources* (le manuscrit 1393 conserve la forme dorique παγᾶς) *intarissables &c.* Casaubon s'étonne avec raison de ce que Stésichore place les sources du *Tartessus* ou du *Bætis* presque vis-à-vis Gadès. Les sources du Guad-al-kibir sont presque vis-à-vis le cap Roxo, à l'est. On ne peut excuser Stésichore qu'en prenant le mot παγᾶς dans le sens synecdochique d'*eaux* ou *cours*; et certes ce n'est pas trop abuser des termes pour un poëte.

‹4› Strabon en parlera encore dans la suite[1]; et nous aurons occasion de rapporter les différens noms qu'on a donnés à cette ville.

‹5› *Voyez* la note 3, *pag. 390.*

‹6› 1700 stades de 700 valent 48 à 49 lieues; et c'est juste la distance de Cadiz au cap Saint-Vincent, en suivant les côtes. G.

‹7› C'est peut-être une chicane de la

[1] Pag. 151.

Page 148. autour de la Terre-habitée ; qu'il étoit plus aisé de passer dans la Gaule, des parties septentrionales de l'Ibérie, que de s'y rendre par mer le long de l'Océan ‹1› : il en est de même, ajoute-t-il, de tout ce qu'il avance sur la foi d'un charlatan tel que Pythéas.

Page 149. Homère, qui a connu et raconté tant de choses, donne à

part d'Artémidore. Il est évident que ce *là* (*μέχρι δεῦρο*), qui paroît avoir été l'expression même d'Ératosthène, peut très-bien se rapporter à Gadès ; et alors Ératosthène n'aura voulu dire autre chose, si ce n'est que les marées finissoient près du détroit, et que, dans la Méditerranée, elles n'avoient point lieu, ou du moins elles n'y étoient pas si sensibles que dans l'Océan.

‹1› Le texte porte : *Καὶ τὸ τὰ προσαρκτικὰ μέρη τῆς Ἰβηρίας* ΕΥΠΑΡΑΔΟΞΟΤΕΡΑ *εἶναι πρὸς τὴν Κελτικὴν ἢ κατὰ τὸν ὠκεανὸν πλέουσι.* Xylander a senti que cet *εὐπαραδοξότερα* ne pouvoit rien signifier ici ; mais, sans nous avertir de la manière dont il vouloit le corriger, il s'est contenté de traduire : *Et quòd asseruit partes Hispaniæ ad septentrionem spectantes* faciliùs cognosci, *si quis ad Galliam, quàm si quis Oceanum naviget.* Les manuscrits de Casaubon et ceux de Siebenkees, à la place de ce mot, portent ΕΥΠΑΡΟΔΩΤΕΡΑ. Cette même leçon se trouve aussi dans le manuscrit 1393, où l'on voit de plus *εἰσὶ* au lieu du mot *εἶναι*; ce qui ne change rien au sens. Il en est de même des anciennes versions Latine et Italienne, dont les auteurs avoient lu, *Εὐπαρόδωτερα*; car l'un dit : *Et Hispaniæ partes ad aquilonem vergentes faciliorem ad Gallias habere meatum, quàm qui per Oceanum navigationem agunt ;* l'autre : *E che per le parti settentrionali della Spagna, si può molto più facilmente passare nella Gallia che navigandosi per l'Oceano.* Bréquigny, qui adopte aussi cette leçon, a rendu le texte, dans son édition de Strabon, de cette manière : *Et partes Hispaniæ ad septentrionem spectantes faciliorem accessum præbere juxta Galliam quàm secus Oceanum ;* et il le paraphrase ainsi dans une note : *Quòd facilior sit navium appulsus ad oram Hispaniæ maritimam quæ Galliæ contigua est ad septentrionem, quàm ad eam quæ occidentali Oceano adluitur ; ad Cantabros, verbi gratiâ, quàm ad Artabres.* La version de Siebenkees présente le même sens, et, à peu de chose près, les mêmes mots que celle de Bréquigny. Il en est de même de la version Française de ce dernier; elle porte : « Qu'il est plus aisé aux vaisseaux » d'aborder dans la partie septentrionale de » l'Ibérie, du côté de la Gaule, que le long » de l'Océan. » Dans une note marginale, Bréquigny, pour faire voir l'incohérence de cette assertion, dit : « Comme si l'Ibérie, du » côté de la Gaule, n'étoit pas sur l'Océan. » Enfin, pour ne rien laisser à desirer au lecteur sur un passage que Casaubon avoue n'avoir pu ni comprendre ni corriger, j'ajouterai la version Allemande de Penzel : **Daß die nördliche Küste von Hispanien leichter von Gallien aus, als durch die Straße zu befahren wäre ;** ce qui veut dire en Français, « Qu'on pouvoit naviguer vers les côtes » septentrionales d'Espagne plus facilement » du côté des Gaules que par le détroit. » Après une pareille version, il paroît naturel de s'attendre à quelque note de la part de Penzel ; il n'en fait aucune. Je fais grâce au lecteur de la version Espagnole de Lopez, qui est calquée sur la Latine de Xylander. Privés du secours des écrits d'Ératosthène, et même de ceux d'Artémidore, il nous est presque impossible d'asseoir un jugement sur ces différentes versions. Sans en garantir aucune, nous avons suivi littéralement le texte, à-peu-près dans le sens de la version Italienne ; mais nous croyons que ce texte est altéré, et nous finissons par dire avec Casaubon : *Nihil habeo quo locum hunc emendem.*

présumer qu'il connoissoit aussi ces lieux. On en sera convaincu si l'on examine attentivement les opinions non-seulement de ceux qui ont bien interprété le poëte, mais encore de ceux qui l'ont mal compris et mal jugé ‹1›. De ces derniers sont, par exemple, ceux qui pensent qu'il regardoit Tartesse ‹2› comme l'endroit le plus reculé vers l'occident, « où (comme il le dit lui-même) » va se perdre dans l'Océan la brillante lumière du soleil, traînant » après elle la sombre nuit sur la surface de la terre féconde ‹3›. » Or, comme il est évident que la nuit est un objet de mauvais augure, à-peu-près comme les ténèbres des enfers, près desquels est le Tartare, on a pu présumer qu'Homère ayant entendu ‹4› parler du Tartesse, en aura voulu tirer le nom de Tartare, pour désigner le lieu le plus reculé sous la surface de la terre, et y aura ajouté les fictions que lui permettoit le privilége de la poésie. C'est dans le même esprit qu'il place au voisinage des enfers les Cimmériens, sachant qu'ils habitoient des pays septentrionaux et sombres ‹5›, PAGE 149.

‹1› Le texte porte περὶ αὐτῶν, que Xylander rend par *de his*, et l'ancien traducteur, *de ipsis*, en le rapportant à ce qui a précédé, τούτων τῶν τόπων. Siebenkees a traduit *ab eo*, qui se rapporte nécessairement à la personne d'Homère; et c'est vraisemblablement d'après une variante, παρ' αὐτοῦ, qu'il aura oublié de noter au bas de la marge. Ce qui me fait soupçonner cette variante, c'est une autre leçon, παρ' αὐτῶν, que le traducteur Italien doit avoir eue sous les yeux en traduisant *da loro*. Ces trois leçons fautives nous conduisent à la véritable, περὶ αὐτοῦ (*de eo*, sc. *Homero*), que j'ai suivie dans la version. Pour se convaincre qu'il est question ici, non précisément de ce qu'a dit Homère, mais de la manière dont les grammairiens ou les critiques ont jugé et interprété les récits de ce poëte, on n'a qu'à comparer cet endroit du texte avec ce que Strabon a dit plus haut [1].

‹2› Nous rétablissons l'ancienne leçon, ἐσχάτην ἤκουεν αὐτὴν, qui se trouve aussi dans la version Italienne, et que Casaubon n'a pas osé bannir du texte.

‹3› Ces vers d'Homère sont tirés du VIII.[e] livre de l'Iliade, vers. 485 et 486. Le φάεος (au lieu de φάος) de l'édition de Siebenkees est vraisemblablement une erreur typographique, puisqu'il ne se trouve nulle autre part.

‹4› Le texte Ἀκούων τὰ περὶ κ. τ. λ. est altéré; il faut lire, Ἀκούοντα τὰ περὶ, et le rapporter à la personne d'Homère.

‹5› Suivant le texte, ἐν βορείοις καὶ ζεφυρίοις, il falloit traduire, comme ont fait tous nos devanciers, *des pays septentrionaux et occidentaux*. Mais le manuscrit 1393, au lieu du dernier mot, porte ΖΕΦΥΡΟΙΣ. Sous cette leçon, également fautive, se cache, sans contredit, la véritable leçon, ΖΟΦΕΡΟΙΣ, *sombres*, *obscurs*. Elle est d'ailleurs confirmée par ce que Strabon a dit plus haut [2] de

[1] Lib. I, pag. 21, de notre vers. 43. = [2] Lib. I, pag. 20, de notre vers. 41.

Page 149. près du Bosphore : peut-être aussi ne les y place-t-il que par cette haine <1> que tous les Ioniens nourrissoient contre cette nation ; car les Cimmériens firent une incursion <2> jusque dans l'Ionie et dans l'Æolide, du temps d'Homère, à ce qu'on prétend, ou peu avant la naissance de ce poëte. C'est ainsi qu'il a imaginé les *Planctes* (roches errantes) d'après les Cyanées, ayant toujours soin de tirer les fictions de quelque fait historique ; car il représente ces roches comme des écueils aussi dangereux que les Cyanées, nommées, pour cela même, *Symplégades* <3> ; et à cette occasion il a ajouté la fiction de la navigation de Jason à travers ces écueils <4>. Ajoutez à cela que le détroit des Colonnes * et celui de Sicile devoient aussi lui suggérer la fable des Planctes. Ainsi la fiction du Tartare fournit, même d'après ceux qui n'ont pas bien interprété Homère, la preuve qu'il a connu Tartesse.

* *Le détroit de Gibraltar.*

Mais on peut le prouver encore par d'autres indices tirés d'une interprétation plus juste : tel est, par exemple, ce qu'il dit des richesses des peuples de ces pays, de l'aisance dans laquelle ils vivoient ; connoissances que devoient lui avoir fournies les expéditions d'Hercule et des Phœniciens, poussées jusqu'à Tartesse ; car les Phœniciens ont asservi ces peuples à tel point, qu'ils possèdent encore aujourd'hui la plupart des villes de la Turdétanie et des pays voisins. Je pense de même que l'histoire de l'expédition d'Ulysse dans ces contrées a fourni à Homère l'idée de l'Odyssée, dont le fond, appuyé sur des faits comme celui

ces mêmes Cimmériens : Ὅυτω δὲ καὶ τοὺς Κιμμερίυς ειδὼς οἰκȣ̃ντας. . . πρὸς βορρᾶν καὶ ζοφώδη κ. τ. λ.

<1> Le texte porte ἔθος, *coutume, usage*, ce qui est fort déplacé ici. Je corrige ἔχθος, *inimitié, haine* ; et je m'aperçois que Siebenkees avoit eu la même idée.

<2> Strabon a parlé encore de cette incursion plus haut [1], où l'on peut consulter les notes ajoutées à la version Française *(pag. 14)*.

<3> Symplégades, c'est-à-dire, *roches qui s'entrechoquent*. C'est Euripide [2] qui leur a donné ce nom.

<4> Pour bien entendre tout ce raisonnement de Strabon, il faut se rappeler ce qu'il a déjà dit [3] de ces écueils ou rochers errans, et de Jason, d'après le récit d'Homère [4].

[1] Lib. I, p. 6. Voyez lib. XI, p. 494. = [2] *Med.* vers. 2. = [3] Liv. I, pag. 42 de la version Française. = [4] *Odyss.* lib. XII, v. 1-110.

de l'Iliade, a été embelli par les fictions qu'il y a ajoutées, selon l'usage des poëtes. En effet ce n'est pas seulement en Italie, en Sicile et dans quelques autres endroits voisins, qu'on trouve des traces des choses rapportées dans ce poëme; on en rencontre jusque dans l'Ibérie, où l'on voit encore une ville nommée Ulyssée, un temple de Minerve ⟨1⟩, et mille autres vestiges des *erreurs* d'Ulysse et des différens héros qui échappèrent à la guerre de Troie, également funeste aux Troyens et à leurs vainqueurs ⟨2⟩ : car la victoire remportée par ces derniers fut une *victoire de Cadmus* ⟨3⟩; puisque leurs affaires domestiques furent ruinées par cette malheureuse guerre, et que la part du butin qui revint à chacun, se réduisit à très-peu de chose. Aussi, et les Troyens échappés aux dangers de la guerre, et les Grecs, prirent-ils le parti de faire le métier de brigands; les premiers, parce que leur patrie avoit été dévastée; et les seconds, parce qu'ils n'osoient plus reparoître dans leur pays, jugeant [comme l'a dit dans la suite Homère] « qu'il » étoit honteux de retourner, après une longue absence, dans » sa patrie, sans y rapporter aucun avantage ⟨4⟩. » Il en est de

PAGE 149.

PAGE 150.

⟨1⟩ Strabon parlera plus bas [1] de ce temple, ainsi que de la ville qu'il appelle *Ulyssée* ['Οδύσσεια]. Étienne de Byzance [2] lui donne le nom d'*Ulysseis* ['Οδυσσεῖς].

⟨2⟩ Le texte porte : Τῶν ἐκ τοῦ Τρωϊκοῦ πολέμου ΓΕΝΟΜΕ'ΝΩΝ ΚΑΙ' ἐπίσης ΚΑΚΩΣΑ'ΝΤΩΝ τούς τε πολεμηθέντας κ. τ. λ. Je corrige....... ΠΕΡΙΓΕΝΟΜΕ'ΝΩΝ, ἐπίσης ΚΑΚΩ'ΣΑΝΤΟΣ τούς-τε πολεμηθέντας. Pour se convaincre de la nécessité de cette correction, on n'a qu'à confronter cette partie du texte avec ce qui suit et ce qui a déjà été dit plus haut [3]. D'ailleurs, Xylander, suivi par Bréquigny, a très-bien senti qu'il falloit lire περιγινομένων, puisqu'il le rend par *evasissent ;* mais il a mal interprété le reste.

⟨3⟩ *Remporter une victoire de Cadmus*, est une expression proverbiale dont les Grecs se servoient pour désigner une victoire aussi préjudiciable, par ses effets et par ses suites, aux vainqueurs, qu'aux vaincus. On peut consulter les compilateurs des adages, sur les diverses explications qu'ils donnent de l'origine de ce proverbe.

⟨4⟩ C'est Homère [4] qui met cette maxime dans la bouche d'Ulysse, lorsque celui-ci adresse la parole à Agamemnon et aux Grecs rassemblés. Mais la manière dont le vers du poëte est placé dans le texte de Strabon, qui le commente, est vicieuse; et je doute que Bréquigny ait réussi à la rétablir. Si je ne me trompe pas, voici comment on doit séparer ce vers des paroles de Strabon:
Τοῖς δὲ διὰ τὴν αἰσχύνην, ἑκάστου ὑπολαβόντος,
'Αἰσχρόν τοι δηρόν τε μένειν
(ἄνδιχα τῶν οἰκείων),
κενεόν τε νέεσθαι
(παρ' αὐτοὺς πάλιν). Ἥ τε τοῦ 'Αινείου κ. τ. λ.

[1] Pag. 157. = [2] *In* 'Οδυσσεῖς. = [3] Lib. 1, pag. 48. = [4] *Iliad.* lib. II, vers. 298.

PAGE 150. même des *erreurs* d'Ænée, d'Anténor, des Hénètes, de Diomède, de Ménélas, de Menesthée <1> et de plusieurs autres, que l'on connoît par tradition.

§. IV. Témoignages des anciens en faveur de la Bætique.

HOMÈRE, sachant que les extrémités de l'Ibérie avoient été l'objet de tant d'expéditions, et ayant d'ailleurs entendu parler des richesses et de tous les autres avantages de cette contrée (que les Phœniciens avoient fait connoître), y plaça les Champs-Élysées, le séjour des bienheureux, que Protée annonce à Ménélas dans ces paroles[a] : « Les Dieux t'enverront dans les Champs-Élysées, » aux extrémités de la terre, où habite le blond Rhadamanthe. » Là, les hommes jouissent de la vie la plus douce et la plus » heureuse : ils ne connoissent ni neiges, ni pluies, ni frimas ; » ils éprouvent sans cesse la douce haleine du zéphyr qui s'élève » de l'Océan pour rafraîchir les humains <2>. » Ce passage nous représente tous les caractères qui distinguent cette partie de l'Ibérie, tels que la pureté et la salubrité de l'air qu'on y respire, les zéphyrs qui y soufflent, la douce température de son climat, son exposition à l'occident, et sa situation à l'extrémité de la terre, où nous venons de dire que le poëte imagina les enfers. Enfin, le soin qu'il a pris de placer dans ce même pays Rhadamanthe, désigne un lieu voisin de Minos, au sujet duquel il a dit[b] : « Là j'ai vu Minos, ce » fils illustre de Jupiter ; il portoit un sceptre d'or, et jugeoit les » morts. » Il en est de même des poëtes postérieurs à Homère ; ils ont imaginé l'enlèvement des troupeaux de bœufs de Géryon, la conquête des pommes d'or des Hespérides, et ils ont parlé des *îles Fortunées*, qu'on voit encore aujourd'hui non loin de la côte de la

[a] Odyss. l. IV, v. 563-568.

[b] Odyss. l. XI, v. 567, 568.

Tous les éditeurs et traducteurs (y compris Bréquigny) séparent ce πάλιν, qui fait partie de l'explication de Strabon, et qui se rapporte naturellement au νέεσθαι, pour le joindre aux mots qui suivent, Ἥ τε τοῦ Αἰνείου.

<1> J'ai cru qu'à la place d'*Ulysse* que porte ici le texte, il falloit lire *Menesthée*. Il en a déjà été question à l'occasion du port qui portoit son nom[1], ainsi que de Ménélas[2]. Quant aux Hénètes, à Anténor et à Ænée, dont il parlera encore dans la suite, *voyez* la note 5 de la page 110.

<2> Strabon a encore cité plus haut[3] ces mêmes vers d'Homère.

[1] Pag. 140. — [2] Lib. I, pag. 2 et 3. — [3] Pag. 5 de notre version.

la Maurusie, vis-à-vis Gadès ‹1›. J'ai dit que les Phœniciens ont fait connoître ces pays ; car, dès avant le siècle d'Homère, ils possédoient la plus belle partie de l'Ibérie et de la Libye, et ils ont continué à la posséder jusqu'au temps où les Romains renversèrent leur empire. Veut-on encore d'autres preuves des richesses de l'Ibérie! Les Carthaginois, qui y firent une expédition sous Amilcar Barcas ‹2›, trouvèrent, au rapport des historiens, que les Turdétans se servoient de coupes ‹3› et de tonneaux d'argent.

PAGE 150.

PAGE 151.

‹1› Les îles Fortunées sont les îles Canaries, situées près des côtes méridionales du royaume de Maroc, qui faisoit partie de l'ancienne Mauritanie, et vis-à-vis Cadiz, c'est-à-dire, au sud-ouest de cette ville. *Voyez* ci-dessus, *pag. 5*, note 4, et mes *Recherches sur les îles de l'océan Atlantique.* G.

‹2› C'est Amilcar Barcas, père du fameux Annibal. *Voyez* plus bas, *pag. 461.*

‹3› Je suis la leçon φιάλαις du manuscrit cité par Xylander et de l'abréviateur de Strabon, et non pas le texte qui porte φάτναις. Ce dernier mot signifie une *crêche :* il signifie encore figurément une *table* (comme le porte la version Latine de Bréquigny) ; et Diodore de Sicile l'a employé dans l'acception d'un *lambris.* L'ancien traducteur Latin, Xylander, le traducteur Italien, Bréquigny (dans sa version Française), et même Siebenkees, l'ont pris dans l'acception d'une crêche. Cette opinion, qui paroît avoir été aussi celle de Wesselinge [1], acquiert quelque probabilité, si l'on se rappelle la crêche de Mardonius [2], que les Tégéates consacrèrent à Minerve, comme une chose très-précieuse, et qui n'étoit cependant que de cuivre. Casaubon veut que Strabon parle ici de lambris d'argent; et il appuie son opinion sur d'autres auteurs Grecs qui ont employé le mot φάτνη dans cette acception. Ce grand critique, ainsi que Xylander, condamnent la leçon φιάλαις de l'abréviateur, parceque, disent-ils, des coupes d'argent sont des choses trop communes pour être citées comme des preuves d'une grande opulence. Cependant, ils n'ont pas, ce me semble, fait attention que ces φιάλαι, *coupes* ou *vases d'argent,* précèdent immédiatement les πίθοι, *tonneaux,* et que Strabon, ou plutôt l'auteur dont Strabon a emprunté cette relation, exprimant par ces deux mots les vases qui servent à conserver le vin et ceux qu'on emploie pour le servir à table, a voulu dire *que les Turdétans étoient si riches, qu'ils se servoient non-seulement de coupes, mais encore de tonneaux d'argent.* Il faut de plus observer que le mot φιάλη, en grec, ne signifie pas seulement *coupe,* mais peut très-bien encore désigner ces vaisseaux, intermédiaires pour ainsi dire entre les tonneaux et les coupes, dans lesquels les anciens mettoient le vin après l'avoir tiré du tonneau, pour le verser ensuite dans les coupes, et qui correspondent à nos bouteilles, bocaux, flacons, fioles (mot qui dérive évidemment de φιάλη, *phiala*), et même à des vaisseaux d'une grande ouverture [3] ; et je ne vois pas pourquoi des vases de cette espèce, faits d'argent, seroient trop communs, sur-tout pour des particuliers. Enfin, il est si souvent question, dans les auteurs [4], de ces *phiales* d'argent *[phialæ argenteæ]*, et quelquefois d'or, comme des preuves de luxe et d'opulence, qu'il est étonnant que Casaubon en ait jugé différemment.

[1] Ad *Diod. Sicul.* lib. V, cap. 35. — [2] *Herodot.* lib. IX, cap. 70. — [3] Voy. *Athen.* lib. XI, pag. 501. — [4] *Idem*, lib. IV, p. 128 et 151 ; et lib. VI, p. 231. *Pindar. Olymp.* lib. VII, v. 1.

PAGE 151. Il est à présumer que c'est en considération de cette grande opulence, qu'on a donné aux habitans de ce pays, et sur-tout aux princes, le nom de *Macræons* <1> ; ce qui a fait dire à Anacréon : « Quant à moi, je ne desirerois ni de posséder la » corne d'Amalthée, ni de régner cent cinquante ans à Tartesse. » Hérodote <2> nous a même conservé le nom du roi auquel ce passage fait allusion, et qu'il appelle Arganthonius : car, ou il faut entendre Anacréon dans ce sens, « Ni de vivre aussi long-temps » qu'Arganthonius, roi de Tartesse <3> »; ou supposer qu'il a voulu s'exprimer d'une manière plus générale, « Ni de régner » long-temps à Tartesse. » Quelques auteurs <4> prétendent

<1> J'ai conservé le mot Grec du texte, qui signifie *longævi*, c'est-à-dire, hommes qui jouissent d'une longue vie, laquelle ordinairement présente l'idée du bonheur.

<2> Hérodote [1], postérieur d'environ un siècle à Anacréon, dit expressément qu'Arganthonius régna quatre-vingts ans, et qu'il en vécut cent vingt. Cicéron [2], Valère Maxime [3] et Pline [4], rapportent la même chose, vraisemblablement d'après Hérodote. Mais Lucien [5], Phlégon [6] et Appien [7], attribuent à Arganthonius cent cinquante ans de vie; et, ce qui paroîtra singulier, les deux premiers citent Anacréon et Hérodote. Pline aussi, dans le même endroit que je viens d'indiquer, en citant Anacréon, a pris les cent cinquante ans de règne qu'énonce le poëte, pour cent cinquante ans de vie. Ces variations prouvent que l'altération du texte de Strabon ne se borne pas seulement aux mots que Casaubon et Tyrhwitt ont regardés comme suspects, mais qu'elle s'étend sur les vers même d'Anacréon.

<3> J'adopte le sens que Tyrhwitt donne à ce passage, sans adopter sa correction. Peut-être falloit-il traduire dans celui de Xylander : « Car il faut croire, ou qu'Ana- » créon parle ici d'Arganthonius, ou qu'il » fait allusion à un autre prince qui avoit » vécu aussi long-temps qu'Arganthonius, ou » qu'il a voulu dire, plus généralement, *Ni* » *de régner long-temps à Tartesse.* » Bréquigny a rendu ce passage en français de cette manière : « Car on peut croire, ou qu'il s'agit » du même prince *dont prétend parler Ana-* » *créon*, ou qu'en général les princes de Tar- » tesse y régnoient bien des années. » Dans la première partie de cette version, il vouloit peut-être dire, *dont parle Hérodote ;* mais je m'aperçois qu'il répète le même sens dans sa version Latine, *de quo ab Anacreonte dictum.* La seconde partie diffère entièrement de sa version Latine, dans laquelle il dit, avec Xylander : *Nolim longo tempore rex Tartessi esse.*

<4> De cette opinion sont Méla, [8] Pline [9], Appien [10]. Ce dernier cependant, au lieu de *Carteïa*, lui donne le nom de *Carpessus*, ce qui approche davantage de celui de *Tartessus.* Pausanias [11] la nomme *Carpia ;* et Étienne de Byzance [12] nous donne *Calpeïa*, *Carpeïa*,

[1] Lib. I, cap. 163. — [2] *De Senectute*, cap. 19. — [3] Lib. VIII, cap. 13. — [4] Lib. VII, cap. 48. — [5] *De Longævis*, S. 10. — [6] *De Longævis*, cap. 4. — [7] *Iberic.* p. 490. — [8] Lib. II, cap. 6. — [9] Lib. III, cap. 1. — [10] *Iberic.* pag. 425 et 490. — [11] Lib. VI, cap. 19. — [12] In Καρπηΐα, *cum notis Holsten. conf. et ejusd.* Κάλπαι et Καρθαία.

qu'on nommoit Tartesse la ville qui porte aujourd'hui le nom de Carteïa. PAGE 151.

S. V.
Mœurs des habitans.

A l'avantage d'un pays fertile, la Turdétanie joint celui des mœurs douces et civilisées de ses habitans ; ce qui, suivant Polybe, doit s'entendre aussi des Celtiques, non-seulement à cause du voisinage de ces peuples, mais encore ‹1› parce qu'ils sont unis aux Turdétans par les liens du sang : ils sont cependant moins civilisés que ces derniers, parce qu'ils vivent dispersés dans des villages ‹2›. Mais les Turdétans, sur-tout ceux qui habitent le long du Bætis *, ont absolument adopté les mœurs et la manière de vivre des Romains, au point qu'ils ont oublié jusqu'à leur propre langue ‹3›. La plupart jouissent du droit de Latium ‹4›, et ont reçu parmi eux des colonies Romaines ; de manière qu'il s'en faut peu qu'ils ne soient tous devenus Romains. Les noms même que plusieurs

* *Guad-al-kibir.*

et même (d'après Artémidore) *Carthæa*, pour trois noms de la même ville. On voit qu'il règne une grande confusion dans tous ces noms. Selon Holstenius, *Carpeïa* est une ville de l'Espagne appartenant aux Carpétans, que Polybe appelle Carpésiens; *Carteïa* est sur les côtes, près du détroit, et non loin de *Calpé;* et enfin cette même *Calpé* ou *Calpeïa*, est une troisième ville, dont Strabon, ou plutôt son copiste, a déjà parlé [1]. — J'ai dit que *Carteïa* répondoit à l'emplacement de Rocadillo, au fond de la baie de Gibraltar, et que Tartesse étoit située entre les bouches du *Bætis*. Voyez la note 4, *pag. 392*, et la note 3, *pag. 68*. G.

‹1› Je lis, d'après la correction de Xylander, *καὶ διὰ τὴν συγγένειαν*. Le sens exige l'addition de ce *καὶ*, qui est d'ailleurs exprimé dans les anciennes versions Latine et Italienne.

‹2› Strabon répète plus bas [2] cette même observation, en y ajoutant que ce sont les villes qui civilisent les hommes. En effet, l'expérience de tous les temps a prouvé qu'il n'y a que les grandes réunions d'hommes qui adoucissent les mœurs. Aussi les termes de *politesse, civilité, urbanité*, dérivent-ils du mot *πόλις [polis], une ville*, en latin, *civitas* ou *urbs*. Et comme ces qualités, précieuses pour la vie sociale, dégénèrent aussi en duplicité, quand ces réunions deviennent trop nombreuses, on a donné à ce vice le nom d'*astuce*, du mot *ἄστυ [astu]*, qui désigne également *une ville*.

‹3› Ceci explique ce qu'on lit dans un fragment d'Artémidore, que l'empereur Constantin nous a conservé [3]; savoir, que les Ibères des côtes se servoient de la grammaire *Italique*, *Γραμματικῇ δὲ χρῶνται τῇ τῶν Ἰταλῶν οἱ παρὰ θάλατταν οἰκοῦντες τῶν Ἰβήρων*. Cela ne peut s'entendre que de la *littérature Romaine*, et du temps où les Ibères étoient déjà soumis aux Romains; car nous avons déjà vu (note 5, *pag. 390*) qu'avant cette époque ils avoient une littérature nationale.

‹4› Casaubon observe, d'après Pline, que, dans la seule Bætique, il y avoit trente villes qui jouissoient du droit de *Latium*,

[1] *Voyez* not. 4, pag. 392. — [2] Pag. 163. — [3] Apud *Vossium in Mel.* lib. II, cap. 6, p. 741.

PAGE 151. villes portent aujourd'hui, sont autant de preuves du changement dont je viens de parler : telles sont *Pax-Augusta* * ‹1› chez les Celtiques, *Augusta-Emerita* * chez les Turdules, *Cæsar-Augusta* * près des Celtibères, et quelques autres villes. Ceux des Ibères qui vivent à la manière des Romains, sont nommés *Togati* ‹2›; de ce nombre sont les Celtibères, autrefois regardés comme les peuples les plus féroces. Mais c'est assez parler de cette contrée.

* *Béja.*

* *Mérida.*

* *Saragoça.*

c'est-à-dire, du droit et des priviléges de citoyen Romain.

‹1› On a cru que la *Pax-Augusta* de Strabon étoit aujourd'hui remplacée par la ville de Badajoz, capitale de l'Estramadoure; mais d'autres prétendent, avec plus de fondement, que c'est la même ville que la *Pax-Julia* de Ptolémée et d'Antonin, et que la *Colonia Pacensis* de Pline, aujourd'hui Béja, dans la province d'Alentejo [1].

‹2› Il y a dans le grec, στολάτοι..... ἢ τογάτοι, *stolati vel togati*. Cette leçon se trouve dans les imprimés, dans les anciennes versions Latine et Italienne, et dans les manuscrits, excepté quelques-uns, du nombre desquels est notre 1393, qui ne portent que στολάτοι. Casaubon pensoit que s'il falloit retrancher quelque chose, ce devoit être les deux premiers mots; Siebenkees, au contraire, a mis les deux derniers entre deux crochets, comme une explication marginale du premier, ainsi que le pensoit Bréquigny. Je suis de l'avis de Casaubon; d'autant plus qu'il est à présumer que Strabon a employé le mot *togati* comme celui dont les Romains se servoient pour désigner ceux des peuples soumis à leur empire, qui prenoient la toge [*toga* ou *trabea*], c'est-à-dire, la longue robe, et adoptoient la manière de vivre des Romains. C'est ainsi qu'ils donnoient le nom de *Gallia togata* à la Gaule Cisalpine. Si Strabon eût voulu expliquer ce nom en grec, il n'auroit pas employé la forme barbare de στολάτοι; mais il auroit mis à sa place le στολοφόροι ou τηβεννοφόροι, ou quelque autre mot analogue.

[1] *Voyez* les notes de Wesselinge sur l'*Itinéraire d'Antonin*, pag. 427, et *Cellarius*, *Geogr. antiq.* lib. II, cap. 1, sect. 1, §. 18.

CHAPITRE III.

DESCRIPTION de la côte occidentale et septentrionale de l'Ibérie, en commençant par le cap Sacré. — Le Tage et les autres fleuves de cette côte. — Peuples dont ils traversent le pays. — Les Lusitans et les Artabres. — Leurs mœurs.

PAGE 151.
§. 1.er
Le Tage et les autres fleuves de cette côte.
* *Cap d'Espichel.*

EN partant de nouveau du cap Sacré, et parcourant l'autre côte vers le Tage, on trouve d'abord un golfe, puis le cap Barbarium * <1>; viennent ensuite les embouchures du Tage, qui ne sont séparées de ce cap que par une côte de 200 stades d'étendue en ligne droite. Les marées y forment des lagunes, dont une s'étend jusqu'à plus de 400 stades. Sur cette lagune est située Laceïa <2>.

<1> *Voyez* la note suivante.

<2> Tout ce passage est singulièrement embrouillé; et malheureusement ni les manuscrits ni les anciennes versions ne nous fournissent aucun secours pour le rétablir. Il y est question d'une tour comme d'une chose dont Strabon vient de parler; et cependant il n'en parle que pour la première fois. La distance de 10 stades du cap Barbarium, à laquelle il place l'embouchure du Tage, n'est pas moins embarrassante; et enfin il nous donne deux noms propres tellement inintelligibles, que l'ancien traducteur Latin a pris le parti de les insérer dans sa version en caractères Grecs, ΕΙΠΟΝ ΛΑΚΕΙΑ. Xylander propose de changer la dernière partie de ce passage en, καθ ἣν ἵδρυνται Ἴσπων καὶ Σαλάκια. Bréquigny a suivi, à peu de chose près, cette correction, en traduisant, *et qui arrose les villes de Eipon et de Lacia.* Dans son édition Latine, il s'écarte de cette version; et il présente en outre, dans une note, trois autres corrections qui nous paroissent contraires au génie de la langue Grecque. Siebenkees a suivi pour le sens une de ces corrections, et il propose de lire, καθ' ἣν ὑδρεύονται, ἣν εἶπον Λακκεῖα. La version Italienne, *appresso la quale attingono l'acqua, e la chiamano Lacca* [f. *Lacea*], ne s'éloigne guère de cette correction. Casaubon désapprouve la conjecture de Xylander, et penche plutôt pour celle d'Hermolaus Barbarus, καθ' ἣν ὑδρεύονται, ὅπου Λάκκια, *unde aquantur [et] ubi Laceïa.* Il prétend que cette *Laceïa* est la ville que Pline et Ptolémée nomment *Lancea*, la Salacia de Xylander étant celle qu'on appelle aujourd'hui *Alcacer do Sal.* J'ai adopté en partie cette correction, comme la plus approchante du texte, sans néanmoins en être satisfait. Quant à ce qui précède ces mots Grecs, Bréquigny change la *tour* en *côte*, vraisemblablement parce qu'au lieu de ἀπὸ τοῦ λεχθέντος πύργου, il croyoit qu'on pouvoit lire ἀπὸ τῆς λεχθείσης παραλίας. Il faudroit plutôt remplacer le πύργου *[tour]* par ἄκρου *[cap]*, et, de plus, transposer toute la

Page 151. Le Tage a environ 20 stades de largeur à son embouchure; et il est si profond, qu'on peut le remonter avec des bâtimens d'une très-grande capacité. Dans les hautes marées, ce fleuve Page 152. inonde les champs qui l'entourent, en deux endroits différens; de sorte qu'on peut naviguer jusqu'à 150 stades à travers la plaine. Celle des deux lagunes qui est au-dessus, embrasse même une île bien plantée de bois et de vignes, d'environ 30 stades de long, et qui n'est guère moins large. Cette île est située près de Moron *<1>, ville bâtie sur une montagne, à la proximité du fleuve, et à environ 500 stades de la mer, au milieu d'un pays très-fertile. On remonte aisément le Tage, dans un espace considérable, sur de gros vaisseaux, et pour le reste, sur des bateaux ordinaires; et il est navigable au-delà de Moron, à une distance encore plus longue que celle qui sépare cette ville des côtes. Moron

* *Al-Merim.*

phrase un peu plus haut; mais cela ne suffit pas encore. Ainsi, au lieu du texte actuel, Ἐφ' ἅς ΕΥΘΥΠΛΟΙΑΙ· στάδιοι Δ' ΕΙΣΙ ΔΕΚΑ. ἐνταῦθα καὶ ἀναχύσεις· ὧν μία ἐπὶ πλείους ἢ τετρακοσίους σταδίους ἈΠΟ ΤΟΥ ΛΕΧΘΕΝΤΟΣ ΠΥΡΓΟΥ, καθ' ἣν κ. τ. λ., qui, si on le prend d'un peu plus haut, veut dire: « Puis » le cap Barbarium, qui n'est éloigné des » embouchures du Tage que de 10 stades » en ligne droite. Les marées y forment » des lagunes, dont une s'étend jusqu'à » 400 stades depuis la tour dont j'ai parlé. » Sur cette lagune est située &c. » Au lieu, dis-je, de ce texte, je lirois, Ἐφ' ἅς ΕΥΘΥΠΛΟΙΑι στάδιοι ΕΙΣΙ ΔΙΑΚΟΣΙΟΙ ἈΠΟ ΤΟΥ ΛΕΧΘΕΝΤΟΣ ἊΚΡΟΥ. ἐνταῦθα καὶ ἀναχύσεις· ὧν μία ἐπὶ πλείους ἢ τετρακοσίους σταδίους, καθ' ἣν κ. τ. λ. dans le sens que j'ai exprimé dans la version.

— Le Tage se rend à la mer par une seule embouchure, près de Lisbonne; mais au-dessus de cette ville il se divise en plusieurs bras, et forme une espèce de *delta*, entrecoupé de canaux. C'est peut-être ce que Strabon appelle *les embouchures du Tage.*

Du cap *Barbarium* ou d'Espichel à l'embouchure du fleuve, il y a 5 lieues $\frac{3}{4}$, qui valent 200 stades de 700 au degré; et de cette même embouchure à l'extrémité de la lagune, c'est-à-dire, au sommet du *delta*, il y a 400 stades pareils, ou onze lieues $\frac{1}{2}$. G.

<1> J'ai suivi la correction de Casaubon, que le nom de la ville de Moron, qui revient quelques lignes plus bas, confirme suffisamment. Il n'y a que Strabon qui parle de cette ville. D'Anville la fait correspondre à ce qu'on appelle aujourd'hui *al-Merim.* La distance de ce lieu à la mer s'accorde trop avec celle que lui donne Strabon, pour qu'on puisse regarder, avec Mannert [1], Moron comme la même ville que *Norba Cæsarea* (aujourd'hui *Alcantara*), située sur le Tage, à plus de 40 lieues de la côte.

— La distance en ligne droite d'al-Merim à l'embouchure du Tage, est de 14 lieues $\frac{1}{4}$, qui valent 500 stades de 700. G.

[1] *Ubi suprà*, pag. 328.

servit de place d'armes à Brutus, surnommé le Gallæque <1>, dans la guerre contre les Lusitans, qu'il finit par soumettre à l'Empire. Il les attaqua pendant les crues du fleuve <2>, qui lui assuroient la liberté d'une navigation aisée, et la facilité de transporter par eau ses munitions de guerre et de bouche. De toutes les villes situées près du Tage, les meilleures sont celles que ses eaux peuvent atteindre. PAGE 152.

§. II. Peuples dont le Tage &c. traversent le pays.

Ce fleuve abonde en poissons et en coquillages. Il prend sa source chez les Celtibères, et traverse le pays des Vettons, des Carpétans et des Lusitans, en dirigeant son cours à l'occident équinoxial, d'abord parallèlement à l'Anas * et au Bætis **, dont il s'écarte ensuite lorsqu'ils tournent au midi. Quant aux peuples situés au-dessus des montagnes <3> dont j'ai parlé, les plus méridionaux sont les Orétans; ils s'étendent même en partie jusqu'à la côte en-deçà des Colonnes. Après eux viennent les Carpétans, qui sont plus au nord; puis les Vettons et les Vaccéens <4>, dont le pays est traversé par le Durius * <5>, que l'on passe à

* *La Guadiana.*

** *Le Guad-al-kibir.*

* *Le Duero.*

<1> C'est-à-dire, *le Galicien*, du nom de Galice, province d'Espagne que les anciens nommoient *Gallæcia*, ou *Callæcia*.

<2> Autant Casaubon a été heureux dans la restitution du texte qui concerne le nom de la ville de Moron, autant celle qu'il propose ici est au-dessous de sa grande sagacité. Le texte porte, ΤΟ͂ΙΣ δὲ τοῦ ποταμοῦ ΠΑΙ'ΘΡΟΙΣ ἐπιχείρησε, τὴν Ο'ΛΟΣΙΝ (ms. 1393 Ὀλόσιν). Ce critique étoit persuadé que Strabon avoit écrit, τοῖς δὲ τοῦ ποταμοῦ πλεύροις ἐπετείχισε τινὰς πόλεις. Siebenkees a eu l'imprudence de le suivre pour le mot πλευροῖς; mais il a conservé l'ἐπιχείρησε, et il a été assez heureux pour deviner qu'il falloit remplacer le dernier mot par ἅλωσιν. Malgré cela, le passage ne sera pas encore entièrement restitué, si on ne lit, ΤΑΙ͂Σ δὲ τοῦ ποταμοῦ ΠΛΗ'ΜΑΙΣ (ou Πλημμύραις, ou Πλημμυρίσιν) ἐπιχείρησε τὴν Ἅ́ΛΩΣΙΝ. Cette correction est d'autant plus sûre, qu'elle est confirmée par les deux anciennes versions Latine et Italienne. L'auteur de cette dernière dit : *Pigliando per la lor rovina il vantaggio delle* PIENE *del fiume.*

<3> Strabon entend, suivant Casaubon, les montagnes dont il a dit plus haut *(p. 142)* qu'elles s'étendoient jusqu'au Tage; ce qui n'est point, il faut l'avouer, bien sûr. Bréquigny propose de lire ποταμῶν, au lieu de ὀρῶν, et traduit conséquemment ce mot par *fleuves.*

<4> Ce nom est écrit constamment, dans notre manuscrit, par deux κκ, Ὀυακκαῖοι, de même que dans Diodore de Sicile [1].

<5> Les imprimés portent Δουρείας; le manuscrit 1393, Δουρίας *[Durias]*, et non Δούριος *[Durius]*, comme l'a cru Siebenkees, d'après les variantes de Bréquigny, quoique ce soit le véritable nom que Strabon donne à ce fleuve dans la suite. Pline le nomme de même *Durius*; Ptolémée et Appien l'appellent *Dorius.* Il porte aujourd'hui le nom de *Duero.*

[1] Lib. V, cap. 34.

PAGE 152. Acontia ‹1›, ville des Vaccéens, et enfin les Gallæques. Ces derniers, habitant en grande partie les montagnes, ont été les plus difficiles à soumettre; aussi est-ce d'eux que le vainqueur des Lusitans a tiré son surnom, et que la plupart de ces derniers s'appellent de même Gallæques. Les villes les plus importantes de l'Orétanie sont Castalon * ‹2› et Oria ** ‹3›.

* *Caslona.*
** *Oréto.*

§. III.
Les Lusitans et les Artabres.

Au nord du Tage est la Lusitanie, occupée par le peuple le plus puissant de tous les Ibères, et celui qui a le plus long-temps soutenu la guerre contre les Romains. Elle est bornée au midi par le Tage, à l'occident et au nord par l'Océan, et à l'orient par des peuples très-connus, les Carpétans, les Vettons, les Vaccéens et les Gallæques, et par quelques autres peuplades trop obscures pour mériter d'être nommées. Cependant quelques auteurs comprennent, contre l'usage actuel, sous le nom de Lusitans les peuples que je viens de citer. De ces peuples, les Gallæques confinent à l'orient avec les Astures [et les Ibères ‹4›]; les autres, avec les Celtibères.

‹1› Les imprimés et les manuscrits portent Ἀκοντίαν; l'ancien traducteur Latin semble avoir lu Κοντίαν *[Contia]*. Cependant, Étienne de Byzance l'écrit Ἀκουτείαν *[Acouteïa]*, et cite Strabon. Quoi qu'il en soit, il n'y a que ces deux géographes qui parlent de cette ville. Seroit-elle la *Sepontia* [en lisant *Segontia* ou *Secontia*] *Paramica*, que Ptolémée place chez les Vaccéens ?

‹2› C'est d'après la correction de Casaubon, que j'ai traduit *Castalon*, comme je l'ai déjà remarqué (not. 2, *pag. 403*). Le texte porte Καίτουλον *[Cætulon]*; et le manuscrit 1393, par une mauvaise correction marginale, divise encore ce nom en καὶ Τοῦλον *[et Tulum]*.

‹3› Casaubon prétend que, par cet endroit du texte de Strabon, on doit corriger celui d'Étienne de Byzance, où cette ville est nommée Ὠρισία, *Orisia*. Je crois plutôt (ainsi que Pinedo l'a déjà observé) qu'il faut lire dans tous les deux Ὠρητία, *Oretia*, qui s'accorde avec l'Ὤρητον, *Oretum*, de Ptolémée. De ces deux dernières formes peut naturellement venir le nom ethnique des *Orétans*, Ὠρητανοὶ, comme l'écrivent constamment Strabon, Étienne de Byzance et Pline; au lieu que l'Ὠρία et l'Ὠρισία ne peuvent avoir pour dérivés que Ὠριανοὶ, *Orians*, et Ὠρισιανοὶ, *Orisians*.

‹4› Le texte, conforme aux manuscrits et aux anciennes versions Latine et Italienne, porte : ΚΑΙ ΤΟΙΣ ΙΒΗΡΣΙΝ, οἱ δ' ἄλλοι τοῖς ΚΕΛΤΙΒΗΡΣΙ· *et les Ibères; les autres, avec les Celtibères.* On se doute bien que les trois premiers mots, καὶ τοῖς Ἴβηρσιν, ne sont qu'une répétition du dernier Κελτίβηρσι, due à la distraction du copiste. Il faut donc les retrancher, en lisant : *Les Gallæques confinent à l'orient avec les Astures, les autres avec les Celtibères;* car enfin Strabon ne pouvoit pas dire que les Gallæques (peuple de l'Ibérie)

La

La Lusitanie a jusqu'à 13,000 stades de long <1>; sa largeur, comprise entre son côté oriental et la côte opposée, n'est pas, à beaucoup près, de la même étendue. Sa partie orientale est élevée et rude ; le pays qui lui succède, est une plaine qui s'étend jusqu'à la mer, hormis quelques montagnes en petit nombre et fort peu élevées. C'est pourquoi <2> Posidonius reproche à Aristote d'avoir regardé comme cause des marées, la disposition des côtes de l'Ibérie et de la Maurusie. Ces côtes, suivant ce dernier, étant fort élevées et pleines de roches, reçoivent et se rendent réciproquement la vague avec violence <3>; mais, comme le remarque très-bien PAGE 153.

confinoient avec les Ibères. Bréquigny a rendu tout ce passage ainsi : *Ces peuples sont bornés à l'orient par les Galiciens, par les Astures et les Ibères ; les autres par les Celtibères.* Mais la correction du texte qu'il avoit apparemment en vue, et qui ne peut être que celle-ci : Ὅμοροι δ' εἰσὶν ἐκ τοῦ πρὸς ἕω μέρους, οἱ μὲν, τοῖς Καλλαϊκοῖς, τῷ τῶν Ἀστύρων ἔθνει, καὶ τοῖς Ἴβηρσιν, κ. τ. λ.; cette correction, dis-je, me paroît insoutenable; et d'ailleurs il reste toujours à savoir quels sont ces *Ibères* avec lesquels confinent les autres peuples, *Ibères* aussi.

<1> Les manuscrits, les imprimés, et les anciennes versions Latine et Italienne, s'accordent à dire, *treize mille stades*, μυρίων καὶ τρισχιλίων σταδίων. Choqué d'une erreur si grossière, Xylander corrigeoit, *treize cents stades*, χιλίων καὶ τριακοσίων; et cette correction a eu le suffrage de Casaubon. Mais ce nombre de stades, qui correspond à environ 37 lieues, est encore démenti par l'inspection des cartes. Il paroît donc probable que Strabon a voulu dire *trois mille stades*, τρισχιλίων σταδίων, comme l'a déjà observé M. Gossellin (*Géogr. des Grecs analys. pag. 68*).

— Selon la *Connoissance des Temps*, la différence en latitude entre Lisbonne, près de l'embouchure du Tage, où commençoit la Lusitanie, et le cap Finisterre, l'ancien *Nérium*, où Strabon termine cette contrée, est de 4° 12′ 20″, qui valent 2944 stades de 700, ou 3000 stades en nombre rond; car Lisbonne est un peu plus septentrionale que l'embouchure du Tage.

On trouvera également 3000 stades, si l'on mesure depuis le cap Ortégal jusqu'au Tage, en suivant le méridien de ce cap.

La distance seroit de 3250 stades, si on la prenoit en ligne droite depuis l'embouchure du *Bætis* jusqu'à celle du *Durius*.

Telles sont les raisons qui m'ont déterminé à proposer de lire dans le texte de Strabon, *3000 stades*, au lieu de *13,000*. Ce dernier nombre représenteroit 371 lieues et demie, et porteroit le cap *Nérium*, ou Finisterre, à 57° 16′ 38″ de latitude, tandis qu'il est par 42° 54′ seulement. G.

<2> Le mot du texte, ἬΔΗ *[jam]* a fort embarrassé tous les interprètes; et Bréquigny a pris le parti de ne point l'exprimer du tout dans sa version Française. Je le change en Ἧι ΔΉ, *quo respectu, quapropter;* en français, *aussi, c'est pourquoi.* Penzel, en traduisant **Daher**, a bien senti la nécessité de cette particule pour la liaison du discours, quoiqu'il ne se soit point douté de l'erreur des copistes.

<3> Le texte, tel que le présentent les manuscrits et les imprimés, τὴν παραλίαν ΚΑῚ ΤῊΝ ΜΑΥΡΟΥΣΊΑΝ τῶν πλημμυρίδων καὶ τῶν ἀμπώτεων.... καὶ ἀνταποδιδούσας ΤΗ͂Ι ἸΒΗΡΊΑΙ, est plus que suspect. L'ancien

PAGE 153. Posidonius, elles [celles de l'Ibérie] ne sont pour la plupart que des dunes fort peu élevées.

La Lusitanie dont nous parlons, est un pays très fertile, arrosé par de grands et de petits fleuves, tous coulant de l'orient parallèlement au Tage : ils sont pour la plupart navigables, et charient beaucoup de paillettes d'or. Les plus connus après le Tage, sont le Mundas * ‹1› et le Vacua **; ils ne sont navigables que jusqu'à une certaine distance. On trouve ensuite le Durius *, dont la source est éloignée ; il passe près de Numantia ‹2› et de plusieurs autres habitations des Celtibères et des Vaccéens. On peut le remonter avec de grands bateaux jusqu'à près de 800 stades ‹3›. Viennent ensuite quelques autres fleuves, après lesquels on trouve le fleuve du Léthé, que quelques-uns nomment Limaïa*, d'autres, Oblivion ‹4›:

* *Le Mondego.*
** *Le Vouga.*
* *Le Duero.*
* *Le Lima.*

traducteur Latin, ainsi que Xylander, n'ont fait que latiniser fidèlement tous les mots qui le composent. Le traducteur Italien doit avoir lu ou du moins corrigé les premiers mots, τὴν παραλίαν τὴν κατὰ τὴν Μαυρουσίαν, ou τὴν παραλίαν τῆς Μαυρουσίας, puisqu'il traduit, *dalla marina della Mauritania ;* et c'est aussi le sens qu'a suivi Bréquigny dans sa version Française : *en attribuant à la disposition des côtes de la Mauritanie le flux et le reflux de la mer, &c.* Il est possible que les copistes aient omis, par précipitation, le nom de l'Ibérie, et que le texte ait été anciennement conçu de cette manière, τὴν παραλίαν ΤΗ'Ν ΤΕ 'ΙΒΗΡΙΚΗ'Ν ΚΑΙ' ΤΗ'Ν ΜΑΥΡΟΥΣΙ'ΑΝ, *la disposition des côtes de l'Ibérie et de la Maurusie*, comme j'ai traduit ; mais alors il faudroit supprimer les deux derniers mots, τῇ Ἰβηρίᾳ, ou les remplacer par le mot ἀλλήλαις. Quoi qu'il en soit, Aristote ne pouvoit parler de la seule côte de la Maurusie ; autrement il ne mériteroit point le reproche que lui fait Posidonius. Penzel a rendu la première partie de ce passage dans le même sens que nous.

‹1› Le texte porte, Μυλιάδας, *Muliadas.* J'ai suivi la correction de Casaubon, qui le change en Μύνδας, *Mundas.* Ptolémée lui donne le nom de *Mondas.* Il porte aujourd'hui celui de *Mondego.* Le *Vacua* qui suit est le *Vacus* de Ptolémée, le *Vouga* d'aujourd'hui.

‹2› Numantia, dont Strabon parlera dans la suite *(p. 162)*, étoit placée au-dessus de la ville de Soria, dans la vieille Castille, peu loin des sources de ce fleuve. Il est remarquable qu'ici et quelques lignes plus bas, où il est question du fleuve Minius, au lieu de 800 stades, l'ancien traducteur Latin ne parle que de 300.

‹3› A-peu-près 23 lieues. G.

‹4› Le texte porte Βελιῶνα, *Bélion ;* mais j'ai traduit *Oblivion* d'après la correction de Xylander et de Casaubon. C'est le mot Latin *Oblivio*, qui correspond au grec Λήθης, *Léthé*, c'est-à-dire, *oubli.* L'autre nom de ce fleuve, *Limaïa* ou *Limæa*, prononcé *Limius* par Ptolémée et *Limia* par Méla, s'est conservé dans celui de *Lima* qu'il porte aujourd'hui. Lopez[1] relève ici l'erreur de

[1] Lib. III *de la Geograf. de Estrabon*, pag. 142-144.

il sort du même pays des Celtibères et des Vaccéens ‹1›. Ensuite est le Bænis, que d'autres appellent Minius * ‹2› : c'est le plus grand fleuve de la Lusitanie ‹3›, et on le remonte de même jusqu'à 800 stades ‹4›; Posidonius le fait également ‹5› venir des Cantabres. A son embouchure il y a une île ‹6› et deux môles qui PAGE 153.

* *Minho.*

Baudran (c'est aussi celle de Penzel), qui a confondu ce fleuve du Léthé avec le *Guadalète* de la Bætique ou de l'Andalousie. Il prétend que le nom de ce dernier fleuve est purement Arabe, et signifie *fleuve du plaisir* ou *des délices.* Quant au nom de *Belion,* que les critiques ont condamné, il croit en avoir trouvé les vestiges dans celui de *Beon,* nom d'un lac où le Lima prend sa source.

‹1› Le Lima vient plutôt de la *Gallæcia* (aujourd'hui *Galice*) que du pays des Celtibères et des Vaccéens, qui en sont fort éloignés à l'est.

‹2› Suivant Casaubon, le *Bænis* [Βαῖνις] est le même fleuve que Ptolémée nomme *Nébis* [Νῆϐις], et Appien, *Nimis* [Νίμις]. On pourroit par conséquent, selon lui, changer le second nom, *Minius,* que Strabon lui donne, en *Nimius* ou *Nimis.* Je croirois plutôt que c'est le *Nimis* d'Appien qu'il faut changer en *Nibis* ou *Nébis,* petite rivière au sud du Lima, qui porte aujourd'hui le nom de *Neiva,* et que Strabon n'a point connue ou n'a pas jugé à propos de nommer. Quant au *Bænis* de ce dernier, je crois encore qu'il faudroit le changer en *Mænis.* Il n'y a rien de si commun dans les manuscrits Grecs que la confusion des deux lettres ϐ (qui y est souvent représenté comme un *u* romain) et μ. Ce *Mænis* ou *Minius* n'est que le Minho d'aujourd'hui.

‹3› C'est une erreur. Quoique le Minho soit une assez grande rivière, il n'est à comparer ni au Duero ni au Tage. Mais toutes ces erreurs appartiennent plutôt à Posidonius qu'à Strabon.

‹4› *Voyez* la note 2, *pag. 442.*

— 800 stades de 700 vaudroient, comme je l'ai dit, environ 23 lieues. Le *Minius* étant beaucoup moins grand que le *Durius,* peut-être faut-il lire ici, avec l'ancien traducteur Latin, *300 stades,* qui vaudroient 8 lieues ½. G.

‹5› Cet *également* exprime le καὶ du texte, qui se trouve sans variation dans les imprimés et dans les manuscrits, et que tous les traducteurs, tant anciens que modernes, ont de même exprimé, excepté Bréquigny, qui le supprime dans sa version Française. Il n'est point difficile de deviner les motifs de cette suppression ; car cette particule supposeroit ou qu'il faut lire plus haut *Cantabres* au lieu de *Celtibères,* ou que les *Cantabres* de cette partie du texte doivent être changés en *Celtibères.* Mais de quelque manière qu'on veuille lire le texte, il n'est pas moins vrai que le Minho ne vient ni des Cantabres, ni des Celtibères, mais qu'il prend sa source dans la Galice. Mannert [1] prétend que l'erreur de Posidonius, qui est aussi celle de Ptolémée, vient de ce qu'il a pris la rivière de Sil, avec laquelle le Minho se réunit, pour le Minho même. Cependant, le Sil prend sa source chez les Astures, et non pas chez les Cantabres ; à moins que Posidonius n'ait donné à ce dernier nom une plus grande latitude.

‹6› Strabon paroît confondre ici l'embouchure du Minho avec un petit golfe qui se forme à environ 5 lieues de distance, près de la ville de Bayona, dans la Galice, et en face duquel se trouve effectivement la petite île connue sous le même nom de Bayona.

[1] *Ubi suprà*, vol. I, pag. 337.

PAGE 153. fournissent des ancrages. Un avantage naturel qu'on ne sauroit trop apprécier, c'est que ces fleuves ayant des rives élevées, sont capables de contenir toute l'eau que repoussent les hautes marées, sans qu'ils se débordent ni qu'ils inondent les campagnes. Ce fleuve ‹1› fut le terme de l'expédition de Brutus. Plus loin on trouve beaucoup d'autres fleuves ‹2› qui coulent parallèlement à ceux que je viens de nommer.

Les derniers peuples de cette côte sont les Artabres. Ils occupent le cap Nérium *, qui termine le côté occidental et septentrional de l'Ibérie. Autour de ce cap sont les Celtiques, qui tirent leur origine des Celtiques situés le long de l'Anas ; car on dit qu'une partie de ces derniers et les Turdules ayant fait une expédition dans la Lusitanie, se soulevèrent et se battirent entre eux après avoir passé la Limaïa *, et que ce soulèvement ayant coûté la vie à leur général, ils se dispersèrent dans ces cantons, d'où ils ne revinrent plus. C'est à cause de cet événement, ajoute-t-on, que le fleuve fut nommé *fleuve Léthé* ‹3›. PAGE 154. Les Artabres occupent quantité de villes près d'un golfe que les gens de mer, et notamment ceux qui le fréquentent, appellent *port des Artabres* ‹4›.

* *Cap Finisterre.*

* *Le Lima.*

‹1› Quel fleuve! Suivant la construction grammaticale du texte, ce ne peut être que le dernier dont Strabon vient de parler, c'est-à-dire, le Minius ou Minho. Cependant, Casaubon paroît avoir cru que Strabon parle du Nimis ou Nébis, jusqu'où en effet Appien fait avancer Brutus. Mais nous avons observé (note 2, *pag. 443*) que le Minius de Strabon n'étoit point le Nimis ou Nébis d'Appien. Celui-ci assigne pour bornes à l'expédition de Brutus, la *Neiva*, qu'il n'a point passée : mais Strabon, qui ignoroit cette rivière, ou qui ne la jugeoit pas digne d'être nommée, pouvoit très-bien, sans contredire le récit d'Appien, dire que Brutus n'alla point au-delà du Minho.

‹2› Tels sont le *Laeron* de Méla, aujourd'hui *Lerez* ou *Vedra*, dont nous avons déjà parlé (note 2, *pag. 383*), le *Via* [f. *Ulia*] et le *Tamara* de Ptolémée, connus sous les noms d'*Ulla* et *Tambre*, et quelques autres ruisseaux de peu d'importance.

‹3› C'est-à-dire, *fleuve de l'Oubli*, vraisemblablement pour avoir oublié de retourner dans le pays d'où ils étoient venus; du moins c'est dans ce sens que Strabon semble l'avoir entendu. Dans le texte, au lieu d'ἀγορευθῆναι, il faudroit peut-être lire προσαγορευθῆναι. Si, pour se rapprocher davantage de ce texte, on s'avisoit de lire ἀναγορευθῆναι, du verbe ἀναγορεύω, *proclamer*, il en résulteroit que les mutins, après s'être réconciliés, nommèrent eux-mêmes par acclamation *fleuve de l'Oubli*, la rivière qui avoit été témoin de leurs discordes.

‹4› Je rétablis ainsi le texte : Ὃν οἱ πλέοντες καὶ χειμάζομενοι τοῖς τόποις Ἀρτάβρων λιμένα προσαγορεύουσιν. Tout cela se trouve littéralement

Aujourd'hui on donne aux Artabres le nom d'*Arotrebes* ‹1›. PAGE 154.

Le pays compris entre ce peuple et le Tage est occupé par environ cinquante ‹2› peuples différens. Quoiqu'il abonde en grains, en bestiaux, en or, en argent et en plusieurs autres productions, cependant la plupart de ses anciens habitans, dédaignant toutes ces ressources, vivoient de brigandages, et ils étoient toujours en guerre, soit entre eux, soit avec leurs voisins, qu'ils alloient attaquer au-delà du Tage. Ils continuèrent ce genre de vie jusqu'à ce que les Romains les eurent soumis et contraints de vivre en paix, en changeant la plupart de leurs villes en villages, et en améliorant quelques autres par le mélange de nouveaux colons. C'étoient les montagnards qui avoient donné l'exemple de ce mépris des lois ‹3›, comme cela devoit être naturellement. Leur pauvreté et la stérilité de leur terrain les portoient à desirer les biens de leurs voisins. Ceux-ci, obligés de se défendre, et ne pouvant cultiver une terre dont ils n'étoient plus les maîtres, prirent les armes comme les premiers; de sorte que leur pays, cessant d'être fertile, devint un repaire de brigands.

S. IV. Mœurs des Lusitans.

On dit des Lusitans qu'ils sont habiles à dresser des embûches, à épier et à découvrir celles qu'on leur dresse; qu'ils sont agiles, légers ‹4›; qu'ils font leurs évolutions militaires avec beaucoup

dans l'ancien traducteur Latin : *Quem nautæ et qui eis in locis versantur Artabrorum portum appellant.* Excepté la conjonction καὶ, qui est nécessaire, tout le reste se trouve aussi en partie dans notre manuscrit 1393 (où on lit Λιμένα), en partie dans ceux de Casaubon et de Siebenkees. Quant au port dont il est ici question, il paroît avoir été situé dans le golfe formé par le cap Finisterre.

‹1› Le texte porte Ἀροτρέβας *[Arotrèbes]*; le manuscrit 1393, Ἀροτρέβρας *[Arotrèbres]*: Méla les nomme *Arotèbres*; on trouve *Arrotrébas* dans Pline, qui blâme ceux qui les confondent avec les Artabres.

‹2› Les imprimés et les anciennes versions Latine et Italienne, ainsi que la Française de Bréquigny, portent *trente* [τριάκοντα]. C'est aussi la leçon des manuscrits, excepté de quelques-uns consultés par Casaubon, et du nôtre 1393, où l'on trouve *cinquante* [πεντήκοντα]. J'ai adopté cette dernière leçon (ainsi qu'avoit fait Bréquigny dans son édition Latine), comme celle qui approche le plus du nombre de quarante-cinq peuples que Pline donne à la Lusitanie.

‹3› Je lis, avec le manuscrit 1393, et les anciennes versions Latine et Italienne, ἀνομίας, au lieu d'ἀνοίας.

‹4› Strabon entend non-seulement la légèreté naturelle, mais encore celle que procure une armure légère, comme il s'exprime lui-même plus bas *(p. 163)*, en parlant de

Page 154. d'adresse et de facilité. Dans la guerre, ils portent de petits boucliers ‹1› concaves, de deux pieds de diamètre, suspendus avec des courroies, sans boucles ni anses. Ils se servent, de plus, d'une espèce de poignards ‹2› ou de coutelas. Leurs cottes d'armes sont, pour la plupart, de lin ‹3›; fort peu d'entre eux portent des cottes de maille. L'usage des casques à trois aigrettes n'est pas non plus très-commun; ils sont ordinairement tissus de nerfs ‹4›. Leurs fantassins portent aussi des guêtres: chacun d'eux a plusieurs javelots, et il en est qui se servent de lances armées de cuivre. On prétend que quelques-uns de ceux qui habitent près du Durius, vivant à la façon des Lacédémoniens, se frottent d'huile deux fois par jour, font usage d'étuves chauffées avec des cailloux ‹5› rougis, se baignent dans l'eau froide, et ne prennent par jour qu'un repas, qui consiste dans une nourriture propre et frugale ‹6›.

tous les Ibères en général : Κοῦφοι κατὰ τὸν ὁπλισμὸν, . . , οἵους ἔφαμεν τοὺς Λυσιτανοὺς, *Légèrement armés, ainsi que nous l'avons dit en parlant des Lusitans.* Diodore de Sicile *(l. V, cap. 34)* s'accorde avec Strabon dans presque tout ce qui regarde les Lusitans. Ils l'ont pris tous les deux vraisemblablement de Posidonius.

‹1› Ce sont les mêmes boucliers que les Grecs appeloient πέλται *[peltæ]*, et que les Romains connoissoient sous le nom de *cetræ.* Diodore de Sicile *(lib. V, cap. 34)* dit qu'ils étoient tissus de nerfs.

‹2› On les nommoit παραξιφίδας, parce qu'on les portoit à côté de l'épée. Diodore de Sicile, en parlant des Lusitans *(lib. V, cap. 34)*, ne fait mention que des épées [ξίφη]; mais lorsqu'il parle des Celtibères *(cap. 33)*, il joint aux épées des poignards longs d'un empan.

‹3› Polybe *(l. III, cap. 115)* les appelle λινοῦς περιπορφύρους χιτωνίσκους, *lineas purpurâ pretextas tunicas.*

‹4› Diodore de Sicile *(lib. V, cap. 34)* leur donne des épées et des casques semblables à ceux des Celtibères, dont il avoit dit un peu plus haut *(cap. 33)* qu'ils portoient des casques de cuivre.

‹5› C'étoit l'usage de tous les Grecs, mais particulièrement des Lacédémoniens. Ces sortes d'étuves ou de bains étoient nommées πυρία ξηρὰ, *calor siccus*, ou *sudatio assa*, comme traduit Celse [1]. Galien [2] nous apprend qu'à cet effet on se servoit non-seulement de cailloux, mais encore de scories de fer rougies.

‹6› Tous ces usages ne sont qu'une très-foible présomption en faveur de la tradition que Strabon rapportera plus bas *(pag. 157)*, savoir, que les Lacédémoniens avoient fondé des colonies dans l'Ibérie, et notamment dans la Cantabrie. Quant à la frugalité dont il est ici question, d'autres [3] l'ont attribuée à tous les Ibères, et comme un effet de leur lésine plutôt que de tout autre motif. Diodore de Sicile *(l. V, cap. 34)* dit, au contraire, que les Celtibères se nourrissoient de toute espèce de viandes abondamment servies; à moins que ceux-ci n'eussent apporté cet usage de la Gaule, comme aussi

[1] Lib. II, cap. 17, et lib. III, cap. 27. = [2] *In Exeg. Gloss. Hippocrat.* v. Πυρίας. = [3] *Athen.* lib. II, p. 44.

Les Lusitans aiment singulièrement les sacrifices ; ils examinent les entrailles sans les arracher du corps de la victime <1>; ils tâtent avec la même attention les veines de la poitrine, afin d'en tirer des prédictions. Pour leurs divinations, ils emploient les entrailles de leurs captifs, qu'ils couvrent d'une saie avant de les immoler. Dès que la victime a reçu sous le ventre le coup fatal de la main du devin, ils tirent les premiers présages de la manière dont elle tombe <2> : ils coupent les mains droites à leurs prisonniers de guerre, et les consacrent aux dieux. PAGE 154.

Tous ces montagnards vivent frugalement, boivent de l'eau, et couchent par terre : ils portent de longs cheveux épars comme les femmes ; et lorsqu'ils combattent, ils les attachent avec une bandelette autour du front.

Les Lusitans préfèrent la chair de bouc à toute autre viande ; les sacrifices qu'ils offrent à Mars, sont des boucs, des chevaux, et des hommes pris à la guerre <3>. Ils font aussi, à la manière des Grecs, des hécatombes, telles que celles dont parle Pindare, lorsqu'il dit : « Immoler cent victimes de chaque espèce d'animaux <4>. » Ils se battent à cheval ou à pied, armés à la légère <5> PAGE 155.

la grande hospitalité que le même auteur leur attribue, et qui, comme on sait, n'étoit point la vertu favorite des Lacédémoniens.

<1> Bréquigny dit, *sans y faire d'incisions.* J'ai mieux aimé suivre littéralement mon texte, comme a fait Xylander, qui a rendu l'ἐκτέμνοντες par *exsecta.*

<2> Le mot du texte, πτώματος, est équivoque : il peut signifier *cadavre* (du mot *cadere*), ainsi que l'a entendu Bréquigny ; mais il signifie de plus *chute [casus]*, que Strabon auroit pu exprimer plus proprement par πτώσεως. J'ai été déterminé à suivre ce second sens, ainsi qu'ont fait Xylander et les anciens traducteurs Latin et Italien, par un autre endroit de notre auteur *(lib. IV, pag. 198)*, où il parle des Gaulois, qui tiroient des prédictions de la manière dont la victime se débattoit en tombant. Diodore de Sicile *(lib. V, cap. 31)* est encore plus précis sur le même usage des Gaulois : ἐκ τῆς πτώσεως καὶ τοῦ σπαραγμοῦ τῶν μελῶν, ἔτι δὲ τῆς τοῦ αἵματος ῥύσεως τὸ μέλλον νοοῦσι.

<3> Le texte dit littéralement, dans cet ordre, *des boucs, des captifs et des chevaux* (comme a traduit Bréquigny), τράγον. . . . καὶ τοὺς αἰχμαλώτους, καὶ ἵππους. Il est possible que Strabon ait entendu dire, *qu'ils sacrifioient des boucs, et les hommes et les chevaux qu'ils prenoient à la guerre,* c'est-à-dire, *les captifs avec leurs chevaux*, comme si le texte portoit, καὶ τοὺς αἰχμαλώτους ἀνθρώπους καὶ ἵππους, ou bien, καὶ τοὺς αἰχμαλώτους μετὰ τῶν ἵππων.

<4> Ce passage n'existe point parmi les odes de Pindare qui sont parvenues jusqu'à nous.

<5> Le texte porte γυμνικοὺς, *ils font des*

PAGE 155. ou de toutes pièces, par escarmouches ou divisés en divers pelotons, et s'exercent aux coups de poing ou à la course. Les montagnards se nourrissent de gland les deux tiers de l'année ⟨1⟩ : après avoir fait sécher ce fruit, ils le concassent, le font moudre, et en fabriquent du pain, qui peut se conserver long-temps. Ils se servent également d'une espèce de bière : pour du vin, ils n'en ont guère, et le peu que produit leur pays, est bientôt consommé dans leurs festins de famille ; au lieu d'huile ils emploient du beurre ⟨2⟩. Ils mangent assis sur des siéges construits contre les murs ; ils s'y placent suivant l'âge ou la dignité, et les mets passent successivement devant les convives. Dans leurs repas, ils dansent au son de la flûte et de la trompette ; ils font des pas figurés, en pliant les genoux, et en sautant alternativement. On rapporte même que dans la Bastétanie, les hommes et les femmes dansent mêlés ensemble, en se tenant par la main ⟨3⟩.

Ils sont tous habillés de noir, et la plupart d'eux portent des saies, avec lesquelles même ils couchent sur des tas de foin. Ils se servent de vases de terre ⟨4⟩, comme les Gaulois. Les

exercices gymniques, ou bien, *ils célèbrent des jeux gymniques ;* et plus particulièrement, dans le sens de la version Italienne, *ils s'exercent à la lutte.* Mais comme Strabon oppose évidemment ce terme à l'ὁπλιτικοὺς qui suit immédiatement, je présume qu'il avoit écrit γυμνητικοὺς *[gymnétiques]*, c'est-à-dire, *armés à la légère.* On appeloit *gymnètes* [γυμνῆτες] les fantassins qui ne portoient ordinairement que des arcs et des frondes ; *oplites* [ὁπλῖται], les fantassins armés de toute pièce ou pesamment ; et *ippeis* [ἱππεῖς], les soldats à cheval.

⟨1⟩ L'expression τὰ δύο μέρη τοῦ ἔτους, ne signifie ni *duobus anni temporibus*, comme l'a rendu Xylander, ni *la moitié de l'année*, selon Bréquigny, ni *deux fois par an*, suivant Penzel. Elle veut dire, *les deux parties de l'année*, comme l'ont traduit littéralement les auteurs des anciennes versions Latine et Italienne ; et cette expression signifie, chez les Grecs, *les deux tiers de l'année.* Strabon s'en est servi encore plus haut *(lib. I, p. 58)*, où Xylander l'a rendue très-bien par *bessem.*

⟨2⟩ Diodore de Sicile *(lib. V, cap. 17)* dit, en parlant des habitans des îles Gymnésiennes, qu'à cause du défaut absolu de vin, ils s'enivroient toutes les fois qu'ils pouvoient en trouver, et que n'ayant pas non plus d'huile d'olive ils se servoient d'un mélange d'huile de lentisque et de sain-doux pour s'en frotter le corps.

⟨3⟩ La conjecture de Paulmier, qui trouve dans ce passage la danse Espagnole nommée *sarabanda*, est plus ingénieuse que vraie. Tout l'embarras vient de ce mot parasite, ἀντὶ, qui précède le προσαντιλαμβανόμεναι. Il faut le retrancher, ou bien lire, ἀναμὶξ ἀνδράσι προσαντιλαμβανόμεναι.

⟨4⟩ Le texte porte, *de vases de cire*, ΚΗΡΙΝΟΙΣ δὲ ἀγγείοις ; leçon qui se trouve sans

femmes

femmes portent des robes et des habits brodés <1>. Ceux qui sont les plus avancés dans l'intérieur des terres, trafiquent par voie d'échange, au lieu de se servir d'argent monnoyé; ou ils ont des lames de ce métal qu'ils coupent par morceaux à mesure qu'ils en ont besoin pour payer ce qu'ils achètent <2>. PAGE 155.

Le supplice des condamnés à mort est la lapidation; les parricides subissent cette peine hors des villes ou des frontières <3>. Ces peuples se marient à la manière des Grecs <4>. Ils exposent leurs malades

variation dans les manuscrits et dans toutes les versions. Bréquigny seul a mis dans sa traduction Française, *des vases de verre;* mais il s'est aperçu, dans la suite, qu'il falloit lire ΚΕΡΑΜΕΟΙΣ δὲ ἀγγείοις, *des vases de terre*[1]. Casaubon s'est trompé d'une manière étrange en s'imaginant que les vases de cire pouvoient avoir quelque rapport avec ce que dit Diodore de Sicile de l'usage des Gaulois. Il est question, dans cet auteur[2], des *rayons de miel* (car il faut y lire κηρία au lieu de κήρινα) dont les Gaulois, après en avoir exprimé le miel, lavoient le marc, afin de se servir ensuite de ce lavage, soit seul ou mêlé avec de la bière.

<1> Le texte porte, ἐν ἐνδύμασι καὶ ἀνθιναῖς ἐσθῆσι. Au lieu de ce dernier mot, le manuscrit 1393 présente ἐσθήσεσι, lequel mot ne diffère du premier que par sa forme, qui, suivant les scholiastes de Sophocle[3], est plus appropriée à la poésie. Comme l'ἔνδυμα et l'ἐσθὴς sont, selon les mêmes scholiastes, absolument synonymes, il est possible que le premier de ces mots ne soit qu'une explication marginale que quelque grammairien aura ajoutée pour éclaircir la forme poétique du mot ἐσθήσεσι, et qu'il n'y eût anciennement dans Strabon que ces seuls mots ἐν ἀνθιναῖς ἐσθήσεσι. Il n'est pas moins possible cependant qu'il les ait employés tous les deux, le premier (ἐνδύμασι), pour exprimer la *tunique*, et le second (ἐσθῆσι ou ἐσθήσεσι), pour indiquer le vêtement extérieur ou la robe. Pollux nous apprend que l'ἔσθημα (qui ne diffère non plus d'ἐσθὴς que par la forme) avoit la double acception d'habillement intérieur et extérieur.

<2> Diodore de Sicile *(lib. V, cap. 17)* attribue le défaut de métaux monnoyés aux habitans des îles Gymnésiennes; mais c'étoit d'après un motif différent que ces insulaires manquoient de ces métaux. Ce qu'Hérodote *(lib. IV, cap. 196)* dit des Libyens au-delà des Colonnes d'Hercule, qui achetoient avec de l'or les marchandises que les Carthaginois leur apportoient, doit s'entendre de l'or en poudre.

<3> Les imprimés, les manuscrits, et la plupart des versions, portent, *au-delà des montagnes ou des fleuves*, comme a traduit Bréquigny. Xylander paroît avoir lu, ἔξω τῶν ὅρων (au lieu d'ὀρῶν) ἢ τῶν ποταμῶν, *au-delà des frontières ou des fleuves.* Mais Casaubon propose de changer aussi le second mot, en lisant, ἔξω τῶν ὅρων ἢ τῶν πόλεων, *hors des frontières ou des villes.*

<4> Cela est dit à dessein, pour les distinguer de leurs voisins, les habitans des îles Gymnésiennes ou Baléares, chez lesquels, suivant Diodore de Sicile *(lib. V, cap. 18)*, il n'étoit permis au nouveau marié de cohabiter avec son épouse qu'après qu'elle avoit accordé ses faveurs à tous les convives. Cette coutume avoit aussi lieu chez les Nasamons,

[1] *Voyez* sa note dans son édit. Gr. et Lat. des trois premiers livres de Strabon, p. 488. = [2] *Diodor. Sicul.* lib. V, cap. 26. = [3] *In Electr.* vers. 268.

PAGE 155.

sur les chemins, comme faisoient autrefois les Ægyptiens ‹1›, afin de profiter des conseils des passans, si par hasard il s'en trouvoit quelqu'un qui connût, par sa propre expérience, la maladie et le remède. Jusqu'à l'expédition de Brutus, ils ne connoissoient que les bateaux de cuir ‹2› pour traverser les étangs et les lagunes que forment les marées; aujourd'hui ils emploient aussi, quoiqu'en bien plus petit nombre, des barques faites d'un seul tronc d'arbre. Leur sel est rouge ‹3› ; mais il devient blanc en le broyant.

Telle est la vie des montagnards dont je viens de parler ‹4›. J'entends par ce nom tous ceux qui bornent l'Ibérie du côté du nord, tels que les Gallæques *, les Astures **, les Cantabres ***, jusqu'au pays des Vascons * et aux Pyrénées; car tous ces peuples se ressemblent pour la manière de vivre. Je n'ose surcharger ma description du catalogue de leurs noms, qui sonnent si mal à l'oreille, à moins que quelqu'un ne trouve du plaisir à entendre les noms des Pleutaures, des Bardyètes, des Allotriges ‹5›, et d'autres dénominations encore plus bizarres et plus désagréables.

* *Galiciens.*
** *Asturiens.*
*** *Biscaïens.*
* *Navarrois.*

peuple d'Afrique, au rapport d'Hérodote *(lib. IV, cap. 172)*, et vraisemblablement chez plusieurs autres nations barbares.

‹1› Ce n'est pas sans raison que Casaubon [1] soupçonne que Strabon a écrit ici *Assyriens* [Ἀσσύριοι] au lieu d'*Ægyptiens* [Αἰγύπτιοι]; car notre auteur attribue dans la suite [2] cette coutume aux Babyloniens (compris sous le nom des Assyriens), et n'en parle point dans la description de l'Ægypte.

‹2› Autre usage qui assimile les Ibères aux Assyriens ou Babyloniens (*voyez* la note précédente), lesquels, au rapport d'Hérodote *(lib. I, cap. 194)*, se servoient de bateaux faits avec des peaux.

‹3› Bowles [3] parle de ce sel rouge, et même de diverses autres couleurs qu'affecte cette substance, mais qui disparoissent après qu'elle a été broyée.

‹4› Le texte ici porte : ἔστι δὲ τῶν ὀρείων ὁ βίος οὗτος, ὭΣΠΕΡ ἔφην ΛΈΓΩ τοὺς τὴν κ. τ. λ. Il n'y a que l'ancien traducteur Latin qui semble avoir lu ὉΝΠΕΡ. La vraie leçon paroît avoir été..... ὯΝΠΕΡ ἔφην· ΛΈΓΩ ΔῈ τοὺς τὴν. κ. τ. λ. Quant au mot ὀρείων *[montagnards]*, tous s'accordent à présenter cette leçon, excepté quelques manuscrits de Casaubon, qui portoient βορείων *[septentrionaux]*.

‹5› Au lieu de *Pleutaures* [Πλευταύρους], quelques manuscrits portent *Pleutares* [Πλευτάρους]; variante qui ne nous rend pas plus facile la connoissance de ce peuple. Les *Bardyètes* paroissent être les mêmes que ceux auxquels, dans la suite *(p. 162)*, Strabon donne le nom de *Bardyïtes* ou *Bardyales*. Pline les nomme *Bardules*, et Ptolémée *Vardules*. Ils occupoient une bande de terrain étroite, depuis la côte, où étoit leur ville de Menosca

[1] *Voyez* la note de Casaub. sur Strabon, liv. XVI, pag. 746. — [2] *Strab. ibid.* conf. et *Herodot.* lib. I, cap. 197. — [3] *Introd. alla Stor. nat. ed alla Geograf. di Spagna*, vol. II, pag. 196.

Le caractère sauvage et féroce de ces peuples tient non-seulement à l'état de guerre perpétuelle qui les agite, mais aussi à la position de leur pays, fort éloigné du reste de l'Ibérie, soit par mer, soit par terre. La difficulté de communiquer avec les autres peuples les a rendus inhumains et peu sociables. Aujourd'hui cependant, ces défauts s'y font moins remarquer, depuis qu'ils vivent en paix et qu'ils voient habituellement des Romains chez eux. Ceux de ces peuples qui sont moins à portée de jouir de ces deux avantages, sont plus indociles et plus féroces; ils le deviennent davantage à proportion de la nature montueuse et de la stérilité du pays qu'ils habitent. Au reste, comme je l'ai déjà dit, la guerre a cessé par-tout; car même les Cantabres *, qui, de nos jours encore ‹1›, exerçoient des brigandages, ainsi que leurs voisins, ont été réduits par Auguste; et les Coniaques ‹2›, comme ceux qui habitent près des sources de l'Ibérus, excepté les Tuïses ‹3›, loin de piller les

PAGE 155.

PAGE 156.

* Biscaïens.

(aujourd'hui *Sumaya*), en s'étendant à travers la Guipuscoa, et en atteignant la pointe orientale d'Alava et la pointe occidentale de Navarre. Quant aux *Allotriges*, Casaubon présume qu'ils sont les mêmes que les *Autrigones* de Ptolémée et de Pline. Ces Autrigones, que Florus appelle *Aurigones*, devoient occuper la côte depuis Laredo jusqu'au golfe de Bilbao; mais Pline les écarte absolument de la côte, et met à leur place les Bardules [1].

‹1› Je supprime le mot *μάλιστα*, qui ne se trouve pas non plus dans l'ancienne version Latine, et qui vraisemblablement a été ajouté par le copiste, distrait par les trois syllabes τὰ λῃστή qui suivent.

‹2› Casaubon présume que ces *Coniaques* pourroient bien être les mêmes que Strabon nomme plus bas *(pag. 162) Conisques*, peuple de la Cantabrie. D'autres pensent que les Coniaques sont ceux dont la ville est nommée Coucana ou Concana par Ptolémée [2].

‹3› Le texte porte ΠΛΗ'Ν ΤΟΥΙ'ΣΟΙ; le manuscrit 1393 figure ces deux mots, ΠΛΗ'Ν ΤΟ͂ΥΣΟΙ. La première de ces leçons veut dire, *excepté les Tuïses*; la seconde, *excepté les Tuses*. Casaubon a bien senti que Strabon ne pouvoit pas faire une pareille exception, sur-tout en faveur d'un peuple plus qu'obscur, lui qui répète encore plus bas *(pag. 158)* que toute l'Ibérie avoit été soumise aux Romains. Après avoir proposé de lire πόλιν Τουΐσι, *et les habitans de la ville de Tuïsi, près des sources de l'Ibérus*, il finit par dire qu'il vaut mieux suspendre son jugement. Je suis porté à croire que l'ancienne leçon étoit en un seul mot, ΠΛΗΝΤΟΥ'ΣΙΟΙ, ΠΛΗΝΤΟΥ͂ΣΟΙ, ou bien ΠΗΛΟ'ΝΤΙΟΙ, *Plentusiens*, *Plentuses* ou *Pélontiens*, et qu'il est question ici des habitans de la ville ou du canton le plus oriental des Astures, que Ptolémée nomme Πηλόντιον *[Pelontium]*. Supposé que ce Pélontium fût situé sur la rivière Pisuerga, au nord de Palencia, comme

[1] *Voyez* Mannert, *ubi suprà*, vol. I, p. 351 et 353. = [2] *Voyez* la note de Lopez sur cet endroit. *Conf. et* Mannert, *ibid.* vol. I, pag. 350.

PAGE 156. alliés des Romains, portent à présent les armes pour les Romains mêmes. Enfin Tibère, successeur d'Auguste, exécutant le projet que celui-ci avoit formé, a établi dans ces quartiers un corps militaire <1> composé de trois légions ; et par ce moyen, non-seulement il entretient la paix parmi ces peuples, mais il a déjà réussi à en civiliser quelques-uns.

le présume Mannert *(vol. I, pag. 348)*, il ne pouvoit être éloigné des sources de l'Ibérus que de 8 ou 9 lieues. Si la correction que je propose est vraie, il faudra traduire, *comme les Pélontiens qui habitent près des sources de l'Ibérus.*

<1> La construction grammaticale exige qu'on lise στρατιωτικὸν, au lieu de στρατιωτικῶν, pour qu'il puisse se rapporter à l'ἀποδειχθὲν, qui, sans cela, seroit un mot oiseux. On dit en grec, dans le genre neutre, par ellipse, τὸ στρατιωτικὸν (sous-entendu πλῆθος), comme on dit τὸ ναυτικὸν, τὸ ἱππικὸν κ. τ. λ. Strabon *(lib. II, pag. 116)* nous en a déjà fourni un exemple : ἀφαιρουμένης τῆς εἰς τὸ στρατιωτικὸν δαπάνης. Pour ce qui est des trois légions, Strabon est d'accord avec Tacite *(Annal. lib. IV, c. 5)* : *Hispaniæ, recens perdomitæ, tribus habebantur [legionibus].*

CHAPITRE IV.

DESCRIPTION de la côte de l'Ibérie, depuis Calpé jusqu'aux Pyrénées, et du pays situé au-dessus de cette côte. — Villes de cette côte. — Archæologie de quelques villes de l'Ibérie. — Digression à ce sujet sur Homère et sur ses détracteurs. — Causes qui facilitèrent l'invasion des Grecs et d'autres peuples en Ibérie. — Fleuves de cette côte, et îles adjacentes. — Pays situé au-dessus de la côte, et ses deux principales montagnes. — Noms des villes et des peuples qui l'habitent, et leurs mœurs. — Productions de ce pays. — Différentes divisions de l'Ibérie à diverses époques.

PAGE 156.
§. I.er
Description de la côte de l'Ibérie depuis Calpé, &c.

CE qui nous reste à décrire de l'Ibérie, c'est la côte qui s'étend le long de la Méditerranée depuis les Colonnes jusqu'aux Pyrénées, et tout le pays qui est au-dessus dans l'intérieur des terres. La largeur de ce pays n'est pas uniforme par-tout; sa longueur n'excède guère 4000 stades : on a déjà remarqué que le surplus de la côte [des Colonnes au cap Sacré *] en a plus de 2000 ‹1›. On dit que depuis le mont Calpé près des Colonnes jusqu'à Carthage la neuve*, il y a 2200 stades ‹2› : tout cet espace est habité par

* *Du détroit de Gibraltar au cap Saint-Vincent.*

* *Carthagène.*

‹1› Je lis, avec les manuscrits de Casaubon, ἐπὶ πλείους ἢ δισχιλίους σταδίους εἴρηται; et cette leçon est confirmée par les anciennes versions Latine et Italienne.

—On a vu *(p. 353 et 382)* Strabon compter 6000 stades de 700 pour la longueur entière de l'Ibérie, depuis le cap Sacré jusqu'aux Pyrénées; et cette distance est juste.

L'intervalle en ligne droite entre le cap Saint-Vincent et *Calpé* ou Gibraltar, est de 2100 stades de 700 au degré, ou de 2000 stades en nombres ronds, comme le dit Strabon.

Et comme il supposoit le cap Sacré sous la même latitude que le détroit, il concluoit que, de *Calpé* aux Pyrénées, il ne devoit rester que 4000 stades. Mais cette ville étant plus méridionale que le cap Sacré, s'éloigne beaucoup de la ligne tirée de ce promontoire aux Pyrénées; et la distance indiquée par Strabon, au lieu de 4000 stades, seroit d'environ 5300. G.

‹2› 2200 stades de 600 au degré, sont juste la distance, en ligne droite, entre Gibraltar et Carthagène. Polybe *(lib. III, §. 39)* comptoit 3000 stades pour la distance de ces villes en suivant la côte; et la mesure est également juste en stades de 700. Peut-être la mesure de Strabon appartient-elle à

PAGE 156.

les Bastétans, autrement appelés Bastules, et en partie par les Orétans : on en compte presque autant depuis Carthage la neuve jusqu'à l'Ibérus* ‹1›, et ce pays est occupé par les Ælétans ‹2›. De l'autre rive de l'Ibérus jusqu'aux Pyrénées et aux Trophées de Pompée, il y a 1600 stades ‹3›, occupés par une petite portion des Ælétans, et le reste par le peuple nommé Indicètes ‹4›, divisé en quatre cantons différens. Donnons-en une description plus détaillée.

* *L'Èbre.*

§. II. Villes de cette côte.

En commençant par Calpé*, on trouve d'abord cette chaîne de montagnes ‹5› qui appartient aux Bastétans et aux Orétans :

* *Gibraltar.*

un itinéraire maritime combiné en stades de 500 au degré : 3000 stades de 700 valent 2143 stades de 500. G.

‹1› De Carthagène à l'embouchure de l'Èbre, il y a 2260 stades de 700, en ligne droite. Polybe comptoit, en suivant les côtes, 2600 stades pour la distance de ces points; et la mesure est juste en stades de 600 au degré. G.

‹2› *Ælétans* [Ἀιλητανὸς] est la leçon du texte. Casaubon et Siebenkees donnent pour variante *Élétans* [Ἐλητανούς]. La leçon du manuscrit 1393 ne diffère que par l'aspiration, *Hélétans* [Ἑλητανούς]. Casaubon propose de lire (comme on lit dans Ptolémée) *Lææétans*, ou, comme Strabon les nomme plus bas, *Léétans*. Mérula corrigeoit *Lalétans* [Λαλητανοὺς [1]], d'après Pline et Martial, qui les nomment ainsi. Mannert [2] présume qu'il faut lire dans cet endroit de Strabon, *Édétans*, et croit que ces *Édétans* sont les mêmes que ceux qui reviennent plus bas *(pag. 163)* sous le nom de *Sidétans*, et que Tacite nomme *Sédétans*.

‹3› Les Trophées de Pompée étoient placés dans les Pyrénées, à quelque distance au nord de Junquera, et vers le lieu où est située maintenant la forteresse de Bellegarde. Polybe *(lib. III, §. 39)* avoit compté 1600 stades depuis l'embouchure de l'Èbre jusqu'à *Emporiæ* seulement. Cette mesure est juste en stades de 600 au degré; elle vaut 53 lieues $\frac{1}{3}$. D'*Emporiæ* aux Trophées de Pompée, il y avoit encore environ 200 stades. G.

‹4› Il faut encore changer ici, d'après Casaubon, *Ælétans* en *Lææétans*. Quant aux *Indicètes*, dont Strabon parlera encore dans la suite *(pag. 160)*, Ptolémée les nomme *Endigètes*; Pline et Arrien leur donnent le nom d'*Indigètes*. Étienne de Byzance prétend que ce nom leur fut donné d'après celui de leur ville, appelée *Indica*, et que d'autres appeloient *Blabérura*. De ces deux noms, altérés sans doute, et qui ne sont d'ailleurs connus d'aucun autre géographe, le dernier me semble devoir son origine à un mot composé des noms de deux villes, *Blanda* et *Emporiæ*, dont la première (aujourd'hui *Blanes*) appartenoit aux *Lææétans*, et la seconde (aujourd'hui *Ampurias*) aux *Indicètes* ou *Indigètes*. Quant à ce dernier nom, je présume qu'il est de la même origine que le mot Latin *indigenæ [naturels du pays]*, et qu'il ne fut donné à ce peuple que pour le distinguer des colons Marseillois ou Phocéens, auxquels, suivant Strabon *(pag. 160)*, il avoit été réuni en une seule cité.

‹5› Strabon parlera plus en détail de ces

---

[1] *Voyez* la note de Bréquigny dans son édit. Gr. et Lat. de Strab. p. 492. == [2] *Ubi suprà*, vol. I, p. 395.

elle est couverte d'épaisses forêts de grands arbres, et sépare la côte maritime d'avec l'intérieur des terres. Ces montagnes renferment aussi, en plusieurs endroits, des mines d'or et d'autres métaux. La première ville qu'on rencontre sur cette côte est Malaca *, située à la même distance ‹1› de Calpé que celle-ci l'est de Gadès *. Malaca est une place de commerce où se rendent tous ceux qui habitent la côte opposée ‹2› : on y fait de grandes salaisons. Quelques-uns prétendent que cette ville est la même que PAGE 156.

* *Malaga.*

* *Cadiz.*

montagnes dans la suite *(page 161)*, sous le nom d'Orospéda. Une branche de ces montagnes se prolonge vers le pays des Bastétans; l'autre va former chez les Orétans la chaîne appelée *mons Marianus*, que l'on connoît aujourd'hui sous le nom de *Sierra-Morena*.

‹1› C'est-à-dire, 750 stades, suivant Strabon *(pag. 140)*.

— Ces mesures sont prises, le long des côtes, en stades de 700; elles valent l'une et l'autre 21 lieues ½, et elles sont justes. G.

‹2› Le texte porte : Ἐμπορεῖον δ' ἘΣΤΙ'Ν ἘΝ ΤΟΙ͂Σ ἐν τῇ περαίᾳ ΣΑΙ'ΜΑΣΙ. Xylander a supprimé le dernier mot dans sa version, (comme avoit fait avant lui l'ancien traducteur Latin, et comme a fait depuis Bréquigny dans ses deux versions Latine et Française); mais Xylander avertit, dans une note, qu'on pourroit le rendre par *Sæmadibus*, nom d'un peuple de la côte opposée de la Mauritanie, qui ne lui est pas plus connu qu'aux autres. Le traducteur Italien l'a rendu par *Semati*. Casaubon a tenté de corriger, Ἐμπορεῖον δ' ἐστὶ τοῖς τ' ἐν τῇ περαίᾳ καὶ τοῖς ἐν τῇ μεσογαίᾳ, *Malaca est une place de commerce où se rendent ceux de la côte opposée, ainsi que les habitans de l'intérieur de l'Ibérie*; mais il a fini par désapprouver sa correction. Vossius, par une conjecture qui n'est rien moins qu'heureuse, proposoit de remplacer ce mot par σκάμμασι, et il explique tout le passage d'une manière fort singulière. On peut le voir dans ses notes sur Méla *(lib. II, cap. 6, p. 65)*. Le père Florez a cru qu'il s'agissoit ici des habitans de Siga (aujourd'hui *Ned-Roma*), dernière place de l'ancienne Numidie, et résidence de Syphax. Par conséquent, au lieu de σαίμασι, sa correction devoit porter Σιγεῦσι ou Σιγαίοις[1]. Tyrwhitt vouloit qu'on lût νομάσι, dans ce sens ... *où se rendent les nomades de la côte opposée.* Quoique ces deux dernières corrections soient plus vraisemblables que les autres, je ne crois point qu'on puisse les admettre, par la raison que, par *côte opposée à Malaga*, Strabon ne pouvoit raisonnablement entendre qu'une côte située à-peu-près sur le même méridien que cette ville, et que les nomades de Tyrwhitt, et plus encore les habitans de Siga du père Florez, sont trop à l'orient de ce méridien. Ainsi, je pense qu'il faut corriger le texte de cette manière, Ἐμπορεῖον δ' Ἐ'ΣΤΙ' ΤΟΙ͂Σ ἐν τῇ περαίᾳ ΣΥ'ΜΠΑΣΙ, *Malaca est une place de commerce où se rendent* TOUS *ceux qui habitent la côte opposée*, comme je l'ai exprimé dans la version. Cette correction est, sans contredit, celle qui s'écarte le moins du texte, quand même elle ne seroit point vraie; mais je crois pouvoir la justifier par Strabon lui-même, qui, un peu plus bas *(page 158)*, en parlant de Carthage la neuve, se sert à-peu-près des mêmes expressions : Καὶ ἔστι τοῦτο μεῖζον ἐμπορεῖον τῶν μὲν ἐκ θαλάττης τοῖς ἐν τῇ μεσογαίᾳ· τῶν δ' ἐκεῖθεν, τοῖς ἔξω ΠΑ͂ΣΙΝ.

[1] *Voyez* Lopez, lib. III *de la Geograf. de Estrabon*, pag. 165.

Page 156.

Mænacé <1>, qui étoit, comme nous le savons par tradition, la ville la plus occidentale de celles que les Phocéens avoient fondées : mais c'est une erreur ; car Mænacé étoit à une plus grande distance de Calpé, et l'on reconnoît encore dans ses ruines des traces d'une ville Grecque, au lieu que Malaca est plus voisine de Calpé, et ressemble davantage à une ville Phœnicienne. Vient ensuite la ville des Sexitans <2>, d'où les salaisons Sexitanes <3> tirent leur nom. Après on trouve Abdère * <4>, fondée aussi par les Phœniciens.

* *Adra.*

Page 157. §. III. Archæologie de quelques villes de l'Ibérie.

Au-dessus de ces lieux, dans les montagnes, on voit la ville d'Odyssée <5>, et son temple de Minerve, comme disent

<1> Étienne de Byzance fait mention d'une ville sous le double nom de *Macé* (Vossius corrige *Malacé*) et de *Mænacé;* mais il la place dans la Celtique. Cela n'a point empêché Holstenius de la regarder comme la même ville que celle dont Strabon parle ici, laquelle, suivant lui, pouvoit bien être nommée ville Celtique, puisqu'elle étoit fondée par les Marseillois. Casaubon prétend que la Mænacé de Strabon est la même que celle qu'il a nommée plus haut *(pag. 143) Mænoba.* Paulmier pense que c'est dans l'*Al-Munecar* d'aujourd'hui qu'il faut chercher Mænacé. Suivant Méla et Ptolémée, Malaca étoit à l'occident de Mænoba, par conséquent plus près des Colonnes; et Scymnus de Scio place aussi Mænacé près des Colonnes : ce qui pourroit donner lieu de croire que Mænoba et Mænacé n'étoient que deux noms divers de la même ville.

<2> Méla donne à cette ville le nom d'*Hexi,* ou d'*Ex,* suivant une autre leçon; Pline la nomme *Sexi* (avec le surnom de *Firmum Iulium*) ; et Ptolémée, *Sex.* Cette différence ne tient qu'à l'aspiration, qu'on omettoit ou qu'on exprimoit par la lettre *H* ou *S* indifféremment.

<3> A Pline et à Athénée, qui parlent des salaisons Sexitanes, selon la remarque de Casaubon, on peut ajouter Galien [1] et Martial [2].

<4> Ἄβδηρα est la leçon du manuscrit 1393, des anciennes versions Latine et Italienne, et de Xylander; leçon confirmée par Méla et par Pline. Les imprimés portent *Audera* [Αὔδηρα]; Ptolémée la nomme *Abdara* [Ἄβδαρα].

<5> Qu'il y eût au-dessus d'Abdère une ville appelée de ce nom, ou de quelque autre nom approchant, il n'y a rien là d'extraordinaire; et cela paroît même probable, d'après le témoignage unanime des auteurs que Strabon cite : mais sa prétendue fondation par Ulysse (en grec Ὀδυσσεύς, *Odysseus*) doit être attribuée à cet amour du merveilleux, et sur-tout à cet intérêt particulier qu'inspiroient aux Grecs tous les héros chantés par Homère, et qui les portoit jusqu'à leur attribuer les aventures même dont le poëte n'avoit point parlé. L'Odyssée de l'Ibérie n'avoit pas plus été fondée par Ulysse que l'*Odessus* ou *Odyssus* du Pont-Euxin, dont Strabon parlera dans la suite *(lib. VII, pag. 319).* Au reste ces voyages d'Ulysse en Ibérie sont, sans contredit, moins paradoxes que ceux qu'on lui avoit fait faire en Germanie. Suivant Tacite *(de Mor. Germ. cap. 3),* les Germains croyoient que ce héros s'y étoit avancé

[1] *De Aliment. facult.* lib. III, *circa finem.* = [2] Lib. VII, epigram. 77.

Posidonius,

Posidonius, Artémidore, et Asclépiades le Myrléen <1>, qui a enseigné les belles-lettres dans la Turdétanie, et qui a publié une description des peuples qui habitent cette contrée. Cet écrivain prétend qu'on voit attachés contre les murailles de ce temple, des boucliers et des proues de navires, comme des monumens des *erreurs* d'Ulysse. Il ajoute que quelques-uns de ceux qui accompagnèrent Teucer <2> dans son expédition, s'arrêtèrent dans le pays des Gallæques *, et qu'on y voyoit autrefois deux villes, l'une nommée Hellènes <3>, et l'autre Amphiloques, du nom d'Amphiloque <4>, qui mourut dans ce pays, et dont les compagnons se répandirent dans l'intérieur des terres. On raconte même (poursuit-il) qu'une partie des compagnons d'Hercule, et quelques habitans de Messène <5>, fondèrent des colonies en Ibérie. Que

PAGE 157.

* *Galiciens.*

jusqu'à Asburg, et qu'il fut même le fondateur de cette ville.

<1> Strabon a déjà parlé plus d'une fois de Posidonius et d'Artémidore. Asclépiades, de Myrlée, ville de Bithynie, étoit grammairien et disciple du célèbre grammairien Apollonius. Selon Suidas, il avoit enseigné les belles-lettres à Rome, du temps du grand Pompée; et c'est vraisemblablement avec cet illustre Romain qu'il passa ensuite en Ibérie.

<2> Teucer, fils de Télamon, roi de l'île de Salamine, chassé par son père, alla fonder en Cypre la ville de Salamine [1]. Justin ajoute qu'après la mort de son père, il retourna à l'île de Salamine; mais qu'empêché par le fils d'Ajax son frère d'y débarquer, il alla en Ibérie, et y occupa d'abord le lieu où fut fondée depuis Carthage la Neuve; qu'ensuite il s'avança jusque chez les Gallæques, et se fixa parmi eux [2].

<3> Les Hellènes tirent leur nom d'Hellen, fils de Deucalion et de Pyrrha. Ce nom, qui n'étoit, dans le commencement, que celui d'un petit peuple de la Thessalie, devint ensuite le nom général de tous les Grecs. *(Pausan. lib. III, cap. XX.)*

<4> Amphiloque, revenant de Troie, fonda avec Mopsus la ville de Mallos en Cilicie: ensuite il se retira dans Argos; mais y ayant eu quelque sujet de mécontentement, il rejoignit Mopsus, qui ne voulut plus l'admettre à partager avec lui le commandement de la colonie commune. Cette discorde donna lieu à un combat singulier qui coûta la vie à tous deux [3]. Sophocle et d'autres poëtes tragiques ont suivi cette tradition. Hérodote [4] parle aussi du voyage d'Amphiloque en Cilicie, et de la ville de Posideïum, qu'il y fonda; mais il ne dit rien de sa mort. Thucydide se borne à dire qu'Amphiloque, de retour chez lui après la guerre de Troie, mécontent de ses compatriotes, alla fonder, dans le golfe d'Ambracie, une ville à laquelle il donna le nom d'Argos sa patrie [5]. Toutes ces différentes traditions s'accordent au moins en ce qu'elles ne parlent point du voyage d'Amphiloque en Ibérie.

<5> C'est Messène du Péloponnèse, dont

[1] *Strabon*, lib. XIV, pag. 682. = [2] *Justin*, lib. XLIV, cap. 3. = [3] Voyez *Strabon*, lib. XIV, pag. 676. = [4] Lib. III, cap. 91. = [5] *Thucydid.* lib. II, cap. 68.

PAGE 157. les Lacédémoniens aient occupé une partie de la Cantabrie* <1>, Asclépiades n'est pas le seul écrivain qui le rapporte ; d'autres en parlent aussi. Dans le canton dont je parle, on place encore la ville d'Opsicella, ainsi appelée du nom de son fondateur Opsicellas <2>, qui passa en Italie avec Anténor et ses enfans. [Et ce n'est pas seulement en Ibérie qu'on voit des traces de ces émigrations] : on a cru, sur la foi des marchands de Gadès*, qu'il en existe jusque dans la Libye ; et Artémidore prétend qu'au-dessus de la Maurusie, près des Æthiopiens occidentaux, il y a des peuples appelés Lotophages <3> qui en proviennent, et s'étendent jusqu'au-dessus de Cyrène* : on leur donne (dit-il) ce nom, parce qu'ils se nourrissent uniquement des feuilles et des racines du lotus <4>, sans jamais sentir le besoin de boire, qu'ils ne pourroient pas même satisfaire, le pays manquant absolument d'eau. Il y a encore

* *Biscaye.*

* *Cadiz.*

* *Curin.*

les habitans fondèrent la Messène (aujourd'hui *Messine*) de Sicile[1].

<1> Nous avons déjà parlé (not. 6, *pag. 446*) de ces prétendus établissemens des Lacédémoniens dans la Cantabrie.

<2> Le texte porte, *καὶ Ὠψικέλλαν πόλιν, ὃ Ὠψικέλλα κτίσμα λέγουσι κ. τ. λ.* Il n'y a que quelques manuscrits, consultés par Siebenkees, et le nôtre 1393, dans lesquels on trouve cette étrange leçon..... *πόλιν, ὃ καὶ λάκτισμα λέγουσι*, suivie par l'ancien traducteur Latin, *quod et lactisma vocant.* Siebenkees propose de corriger toute la phrase ainsi, *καὶ Ὠκέλλαν πόλιν, ὃ Ὠκέλλου κτίσμα λέγουσι*, *la ville d'Ocella, ainsi nommée du nom de son fondateur Ocellus.* Cette correction, qui n'est point à rejeter, lui a été vraisemblablement suggérée par les noms approchans de quelques villes d'Espagne. En effet, on y trouve deux *Ocellum :* Ptolémée place l'un chez les Vettons, limitrophes des Gallæques ; l'autre, chez les Gallæques mêmes. Ce géographe parle encore d'*Albocella*, ville des Vaccéens, et d'*Osicerda*, qu'il place chez les Édétans. L'*Ocilis* d'Appien est dans la Celtibérie. Tous ces noms ne sont pas fort éloignés de l'*Ocella* ou *Opsicella* de Strabon.

<3> Nous avons traduit littéralement tout ce passage, en adoptant la correction de Casaubon, *Αἰθίοψι*, au lieu d'*Αἰθίοπες*. Quant à l'existence de ces Lotophages situés entre les Æthiopiens occidentaux et les Maurusiens, et qui s'étendoient jusqu'au midi de Cyrène, c'étoit Artémidore qui l'assuroit sur la foi des marchands de Gadès. Strabon, quoiqu'il semble ici l'admettre, ne connoît cependant d'autres Lotophages que ceux de l'île de Méninx, comme il est aisé de s'en convaincre en comparant cet endroit avec ce qu'il en a déjà dit *(lib. I, pag. 25)* et ce qu'il dira dans la suite *(lib. XVII, pag. 829 et 834)*.

<4> Strabon, ou plutôt Artémidore, semble confondre les deux lotus dont les anciens ont fait mention. Celui dont les racines et la graine servoient de nourriture, est le lotus du Nil. C'est une plante de l'espèce du nymphæa. Le lotus dont il

[1] *Strabon*, lib. VI, p. 268.

d'autres Lotophages semblables, qui habitent Méninx *, une des deux îles situées vis-à-vis la petite Syrte *. PAGE 157. * *Zerbi.* * *Le golfe de Gabès.*

S. IV. Digression sur Homère, &c.

On ne doit donc pas s'étonner qu'Homère ait cherché à embellir le récit des *erreurs* d'Ulysse, par des fictions qui supposent que la plus grande partie des aventures de son héros s'étoit passée au-delà des Colonnes *, sur la mer Atlantique : car, au fond, les lieux qui en avoient été le véritable théâtre, et les autres circonstances réelles qui les avoient accompagnées, étoient assez près des lieux et des circonstances que le poëte suppose, pour qu'il ne soit point accusé d'invraisemblance. On ne doit pas non plus s'étonner que quelques personnes, par respect pour la véracité et la vaste érudition de ce poëte, aient cherché à expliquer quelques passages de ses poëmes, d'après des observations astronomiques, comme l'ont fait Cratès de Mallos * ‹1› et d'autres.

* *Le détroit de Gibraltar.*

* *Mallo.*

Cependant, il s'en est trouvé qui ont entendu et jugé le plan d'Homère d'une manière si grossière, que non-seulement ils lui ont refusé tout savoir, comme s'il eût été le plus ignorant des hommes ‹2›, mais qu'ils ont même traité de fous ‹3› ceux qui s'étoient occupés d'expliquer ses poëmes : et aucun homme instruit,

est ici question est un arbuste *[rhamnus lotus* de Linné*]* que les habitans de Barbarie, qui se nourrissent de son fruit, connoissent sous le nom de *seedra.* Hérodote [1] parle de tous les deux, et Polybe [2] décrit le second comme témoin oculaire. Ceux qui desirent des détails plus étendus sur ces deux lotus, peuvent consulter le major Rennell [3], qui en a parlé très au long d'après les voyageurs anciens et modernes.

‹1› Célèbre philosophe Stoïcien et grammairien, contemporain d'Aristarque. Il étoit de Mallos, ville de Cilicie, et fut surnommé le *Critique* et l'*Homérique* [4], à cause des corrections, explications et remarques qu'il avoit composées en neuf livres sur les poëmes d'Homère (voyez *liv. 1, pag. 64* de notre version).

‹2› Le texte, à la lettre, porte, *comme s'il étoit un laboureur ou un moissonneur;* phrase proverbiale dont Strabon s'est servi encore plus haut, *lib. II, pag. 110.*

‹3› Je supprime, avec le manuscrit 1393, la conjonction καὶ qui précède ces deux mots μαινομένους ὑπέλαβον. Par ceux qui se sont moqués des commentateurs favorables à Homère, il entend entre autres Ératosthène [5].

[1] Lib. II, cap. 92; et lib. IV, cap. 177. = [2] Apud *Athen.* lib. XIV, pag. 651. = [3] *The geographical system of Herodot.* pag. 626-634. = [4] *Suidas* in Κράτης. [5] *Voyez* liv. I, pag. 34 de notre version.

Page 158. soit dans les belles-lettres, soit dans les mathématiques, n'a osé ni prendre leur défense, ni corriger leurs erreurs, quoiqu'il me paroisse très-possible et de soutenir bien des choses qu'ils ont avancées, et de corriger les autres, telles, par exemple, que les erreurs qu'ils ont commises pour avoir été trompés par Pythéas, qui ne connoissoit point les pays situés le long de l'Océan, soit à l'occident, soit au nord. Mais laissons cette matière, qui demanderoit une discussion particulière fort longue.

§. V.
Causes qui facilitèrent l'invasion des Grecs, &c. en Ibérie.

Si les Grecs se dispersèrent [et s'établirent] chez les peuples barbares, on pourroit en assigner pour cause la division de ces peuples en quantité de petits États qui, se traitant réciproquement avec dédain, n'avoient pu former entre eux aucune liaison capable d'augmenter leurs forces au point de pouvoir résister aux ennemis du dehors. Ce dédain <1> se fit sur-tout remarquer chez les Ibères, qui, d'ailleurs portés naturellement aux ruses et à l'astuce, toujours occupés de s'attaquer et de se piller les uns les autres, n'acquirent que l'habileté et la hardiesse nécessaires aux petites entreprises, sans jamais oser former de grands projets; et cela précisément parce qu'ils n'avoient su ni faire des ligues, ni rassembler des forces considérables; car s'ils avoient voulu se soutenir mutuellement, on n'auroit vu ni les Carthaginois réussir à s'emparer, sans coup férir, de la meilleure partie de leur pays, ni, dès auparavant <2>, les Tyriens, et ensuite les Celtes, connus

<1> Je m'écarte du texte (comme a fait aussi Xylander, sans avertir), parce que je crois qu'il faut lire *τοῦτο γὰρ τὸ αὔθαδες ἐν τοῖς Ἴβηρσι μάλιστα κ. τ. λ.* Quelques lignes plus loin, il faut aussi changer l'*ἐπίθετοι* en *ἐπιθετικοί*; correction dont s'est déjà aperçu M. Schneider dans son excellent Lexique Grec et Allemand.

<2> Le texte, quoique sain d'ailleurs, pourroit bien paroître amphibologique. Il faut entendre dans l'ordre chronologique, pour première invasion, celle des Tyriens; pour seconde, celle des Celtes; et pour troisième, celle des Carthaginois. L'époque de l'invasion des Tyriens, dont Strabon parlera dans la suite *(pag. 169 et 170)*, et qu'il place ici la première, se perd dans la nuit des temps; elle est la même que celle de la fondation de Gadès, d'autres établissemens sur la côte de l'Ibérie, et vraisemblablement de la fondation de Carthage sur la côte opposée. Il n'en est pas de même de l'invasion des Carthaginois, qu'il ne faut pas confondre avec les Tyriens, quoique issus de

aujourd'hui sous le nom de Celtibères et de Bérons <1>, s'établir chez eux ; enfin on n'auroit été témoin ni des succès du brigand Viriathus <2>, ni de ceux de Sertorius <3>, et en général de tous ceux qui formèrent le projet de se faire un État considérable dans ce pays. Ce fut ce dernier motif qui détermina les Romains à porter la guerre en Ibérie ; guerre qui leur coûta beaucoup de temps, par cela même que ce pays étant divisé en plusieurs petits États, ils furent obligés de les combattre les uns après les autres : ils n'ont fini par les subjuguer tous, qu'au bout de deux cents ans et même plus <4>. Je reviens à la description de l'Ibérie. PAGE 158.

Après Abdère * est Carthage ** la Neuve <5>, fondée par Asdrubal, celui qui succéda à Barcas, père d'Annibal. C'est la ville la plus puissante de toute cette contrée : car, outre ses excellentes

* *Adra.*
** *Carthagène.*

ces derniers [1]. Il est certain, d'après Diodore de Sicile [2] et d'autres écrivains, qu'à leur arrivée en Ibérie, les Carthaginois y trouvèrent des Celtes établis depuis long-temps. Ces Celtes y étoient déjà lorsque les Phocéens abordèrent dans la Bætique (car Hérodote [3], qui place les Celtes aux confins des Cunètes ou Cunésiens, au-delà du détroit, ne pouvoit connoître ces détails que par les rapports de ces mêmes Phocéens). Mais il s'agit de savoir s'ils étoient entrés en Ibérie avant ou après les Tyriens. Strabon paroît regarder leur invasion comme postérieure à celle de ces derniers ; et c'étoit aussi le sentiment de Varron : *In universam Hispaniam M. Varro pervenisse...... Phœnicas, Celtasque et Pœnos tradit* [4]. Car, quoique ces deux termes *Phœnicas* et *Pœnos* signifient également des *Phœniciens* [en grec Φοίνικες], il est évident qu'il faut entendre, du moins dans le passage que je viens de citer, par le premier, ceux que Strabon nomme ici Tyriens, et plus bas *(pag. 169 et 172)*, les Tyriens et Phœniciens indistinctement ; et par le second, les Carthaginois.

<1> Strabon dira dans la suite *(pag. 162)* que les Bérons faisoient partie de l'armée des Celtes qui avoient envahi l'Ibérie.

<2> Le texte porte *Ouriathus* ['Ουειάθῳ], comme le nomme Appien. On trouvera dans Diodore de Sicile, Justin, &c., d'autres variations dans l'orthographe de ce nom. J'ai suivi, ainsi que l'a fait Xylander, celle de Cicéron. Quant aux mœurs et aux exploits de ce fameux brigand, on peut consulter les auteurs que je viens de nommer.

<3> Sertorius, au retour de Scylla à Rome, se sauva en Espagne, où il se mit à la tête des Romains révoltés contre la république, et où il fut enfin assassiné par un de ses officiers.

<4> Consultez, sur cette difficulté de subjuguer les Ibères, Tite-Live *(lib. XXVIII, cap. 12)*, Florus *(lib. II, cap. 17)* et Velleïus Paterculus *(lib. II, cap. 90)*.

<5> On la nomma *Carthage la Neuve* pour la distinguer de la *Carthage* de l'Afrique, et peut-être aussi d'une autre *Carthage* de l'Ibérie, située près de l'Èbre, et dont le nom se conserve encore, suivant d'Anville, dans

[1] Voyez *Justin*, lib. XLIV, cap. 5. = [2] *Fragm.* lib. XXV. = [3] Lib. II, cap. 33 ; et lib. IV, cap. 49. = [4] *Plin.* lib. III, cap. 1.

Page 158. fortifications <1>, qui la rendent une place sûre, elle est encore embellie par des ports; elle jouit de l'avantage d'un lac, et possède les mines d'argent dont j'ai déjà parlé <2>. On y fait aussi, comme dans les environs, beaucoup de salaisons; et c'est un entrepôt de commerce considérable, où l'on dépose tant les productions qui viennent de l'étranger par mer, pour être ensuite distribuées dans l'intérieur des terres, que celles de ces dernières, pour être exportées.

§. VI.
Fleuves de cette côte, et îles adjacentes.

A-peu-près à moitié chemin de cette ville à l'Ibérus *, on trouve le long de la côte l'embouchure du Sucron * <3>, et une ville qui porte le nom de ce fleuve. Il prend sa source dans une montagne <4> dépendante de la chaîne de celles qui dominent Malaca * et les environs de Carthage ** : on peut le passer à pied, et son cours est presque parallèle à l'Ibérus, dont il est moins éloigné <5> que de Carthage. Entre cette ville et le

* *L'Èbre.*
* *Xucar.*
* *Malaga.*
** *Carthagène.*

Page 159.

celui de *Canta-Vieja.* La ville de Carthage dont il est ici question, portoit encore, selon Polybe, le nom de *Nouvelle-Ville,* Καινὴ πόλις; ce que Bochart regarde comme une pure interprétation du nom Phœnicien *Karth-Hadtha,* que portoient tant la Carthage de l'Afrique que celle de l'Espagne, fondée, selon Strabon et Polybe, par Asdrubal. Appien est le seul qui prétende qu'Annibal, après avoir exterminé tous les habitans de Saguntum, avoit repeuplé leur ville de nouveaux colons, et changé son nom en celui de *Carthago Spartagena.* Cette dernière épithète, que l'Itinéraire d'Antonin exprime par *Spartaria,* lui fut donnée à cause du *Spartum,* dont Strabon parlera plus bas *(p. 160).*

<1> Je rétablis ainsi le texte, ἐρυμνοτάτη (au nominatif et en sous-entendant ἐστὶ) καὶ τείχει κατεσκευασμένη καλῶς. Plusieurs manuscrits consultés par Siebenkees, le nôtre 1393, l'ancien traducteur Latin, Casaubon, et enfin l'édition de Siebenkees, portent ἐρυμνότητι καὶ τείχει κ. τ. λ. On peut opposer à toutes ces autorités la version Italienne, mais surtout Strabon lui-même, qui s'exprime ailleurs *(lib. XVII, pag. 832)* à-peu-près de la même manière : πόλις εὐερκεστάτη, κατεσκευασμένη καλῶς τοῖς πᾶσι.

<2> Dans la description de la Bætique, *pag. 147 et 148.*

<3> C'est le même fleuve qu'Étienne de Byzance (*in* Δρεά) nomme *Sicanus.* La ville appelée du même nom, porte, dans ce géographe (*in* Σικάνη), et dans Aviénus, celui de *Sicana.* Tite-Live *(lib. XXVIII)* la nomme *Sucro,* comme Strabon. Ptolémée n'en parle point, et Pline en parle seulement de manière à faire entendre qu'elle n'existoit plus de son temps. Suivant les géographes Arabes, elle correspond à *Algezirat-Socar,* ou, plus briévement, *Alzira.* D'Anville la place dans *Cullera.*

<4> Il ne s'agit pas ici de l'*Idubeda,* comme l'a pensé Mannert [1], mais bien de l'*Orospeda,* comme on peut s'en convaincre en comparant ce texte avec ce que l'auteur va dire plus bas [2] de ces deux montagnes.

<5> Le texte porte : ΜΙΚΡΟ`Ν δὲ διέχει τῆς

[1] *Geogr. der Griech. und Ræm.* vol. I, pag. 393. = [2] Pag. 161.

Sucron, à une distance peu considérable de ce dernier, sont situées trois villes Marseilloises, dont la plus connue est Héméroscopium. Sur le cap qu'elle présente s'élève un temple à la Diane ‹1› d'Éphèse, lequel est en grande vénération. Sertorius en fit sa place d'armes; car il est fortifié et situé d'une manière avantageuse pour la course, et peut être aperçu de loin par les vaisseaux qui viennent de la mer. On l'appelle Dianium *, du nom de Diane, à laquelle il est consacré. Non loin de là on voit de très-belles forges ‹2›, deux petites îles nommées Planésia et Plumbaria ‹3›, et du côté de la terre un lac formé par les eaux de la mer ‹4›, qui a 400 stades de circuit. De là, en tirant vers Carthage et près de cette ville est l'île d'Hercule, qu'on nomme Scombraria ‹5›, à cause des

PAGE 159.

* *Denia.*

Καρχηδόνος ἢ τοῦ Ἴβηρος. L'ancien traducteur Latin dit : *Paululùm à Carthagine atque Ibero disjunctus ;* comme s'il avoit lu.... τῆς Καρχηδόνος καὶ τοῦ Ἴβηρος. La version Italienne porte : *Meno lontano da Cartagine che dall' Ibero.* Xylander a traduit, dans le même sens : *A quo [Ibero] aliquantò quàm à Carthagine distat longiùs ;* et il a été suivi par Bréquigny : *Dont il est un peu plus éloigné que de Carthage.* Ce sens est fondé sur une correction du texte que Xylander a proposée, en lisant μικρῷ δὲ ἧττον διέχει κ. τ. λ. Mais comme, de l'aveu de ce critique, le passage peut être rétabli indifféremment (pour ce qui regarde les élémens de l'écriture) par μικρῷ ἧττον, ou par μικρῷ μᾶλλον, j'ai cru pouvoir adopter le sens qui résulte de cette dernière correction, que je change en son équivalente, ΜΑΚΡΟΤΕΡΟΝ δὲ διέχει κ. τ. λ. A la lettre : *Il [le Sucron] est plus éloigné de Carthage que de l'Ibérus.*

‹1› La patrone des Marseillois, comme Strabon nous le dira dans la suite *(lib. IV, p. 179).* Il faut remarquer que le temple de cette déesse étoit bâti sur un cap (aujourd'hui le *cap Martin*), comme il l'étoit à Marseille. La ville porte maintenant le nom de *Denia,* qui n'est que le nom altéré de *Dianium,* ou temple de Diane. Les habitans lui donnent encore celui d'*Artemus,* qui n'est aussi qu'une altération d'*Artemisium,* qui signifie en grec *temple d'Artémis* ou *de Diane.*

‹2› C'est à cause de ces forges que Méla donne au cap même le nom de *Ferraria.*

‹3› Excepté Strabon, aucun géographe ne fait mention de ces deux îles qu'il indique près des côtes de l'Ibérie. Casaubon (dont on peut consulter la longue note) pense que la Planésia de Strabon pourroit bien être du nombre de ces vingt îlots ou rochers que Pline place dans cette mer de l'Ibérie. D'Anville veut que l'île de Planésia soit celle qu'on appelle aujourd'hui *Benidorme,* et que la Plumbaria corresponde à l'*île Sainte-Pola.*

‹4› Je ne crois pas que ce lac ou marais soit l'*isla Grosa,* comme le pense Lopez. Peut-être est-ce l'Albufera, située entre le Xucar et le Guadalaviar; et peut-être encore faut-il chercher à cette hauteur les deux îles dont parle Strabon. Le nom de *Lumboy,* situé sur une petite rivière qui se décharge dans le Xucar, est du moins une présomption en faveur de *Plumbaria.*

‹5› Strabon est encore le seul qui parle de cette île, que Lopez place vis-à-vis et au sud de Carthagène; car la *Scombraria* de Ptolémée, que Pline nomme *promontorium Saturni,* est le cap de Palos, à l'est de cette ville.

PAGE 159. scombres [maquereaux] qu'on y pêche, et dont on fait le meilleur *garum* ‹1› : elle est à 24 stades de Carthage. Au-delà du Sucron, en s'avançant vers l'embouchure de l'Ibérus, on trouve la ville de Saguntum * ‹2›, fondée par les Zacynthiens ; c'est à son sujet que la seconde guerre Punique eut lieu, parce qu'Annibal la détruisit contre la foi des traités que les Carthaginois avoient faits avec les Romains. Les villes voisines sont Cherrhonèse, Oléastrum, Cartalias ‹3› et Dertossa *, colonie située au passage même de l'Ibérus.

* *Murviedro.*

* *Tortosa.*

* *L'Èbre.*

L'Ibérus * prend sa source dans le pays des Cantabres ; il traverse un long pays de plaine vers le midi et dans une direction parallèle aux Pyrénées. Entre la courbure ‹4› qu'il fait en s'écartant

‹1› Espèce d'assaisonnement, ainsi nommé d'un petit poisson *(garus)* qui servoit à le faire anciennement. Dans la suite, on le fit avec le maquereau et d'autres poissons. Ceux qui sont curieux de savoir la manière dont on le préparoit, peuvent consulter Pline *(lib. XXXI, cap. 7 et 8)*, et les auteurs que le père Hardouin cite dans ses notes. On peut se faire une idée de cet assaisonnement en le comparant avec celui de nos sardines ou de nos anchois, qu'on emploie de même pour faire des sauces.

‹2› Polybe l'appelle *Zacantha ;* et Étienne de Byzance, outre ce nom, lui donne encore celui de *Zacynthus.* Je ne parlerai point de l'origine fabuleuse que lui attribue Silius Italicus, en nous la donnant comme fondée par Hercule même. Cette ville étoit fameuse par sa poterie. On connoît les *pocula Saguntino ficta luto* de Martial *(lib. XIV, cap. 8)*, et les *Saguntinos calices* de Pline *(lib. XXXV, cap. 12).* Il y avoit aussi à Saguntum un temple de Diane. Sur les malheurs et la destruction de cette ville et de ses braves habitans, on peut consulter Diodore de Sicile *(Fragm. lib. XXV)*, outre les auteurs que cite Casaubon.

‹3› On ne trouve que dans notre géographe les noms de ces trois villes. La *Cherrhonèse*, qui signifie *presqu'île*, conviendroit bien à un petit lieu de la côte nommé *Peniscola*, ce qui n'est qu'une altération manifeste du mot *Peninsula*, si ce lieu n'étoit à plus de 15 lieues de Murviedro. Il paroît même étonnant qu'Étienne de Byzance, qui compte jusqu'à huit villes ou lieux qui ont porté le nom de *Cherrhonèse*, ne fasse point mention de celle de l'Ibérie. L'*Oleastrum* ou (selon les anciennes éditions) *Oleatrum*, ne peut pas être le même que celui que l'Itinéraire place au-delà de l'Èbre, entre Tortosa et Tarragone, et encore moins l'*Oleastro* de la Bætique [1]. Le nom de *Cartalias* est encore plus embarrassant ; il a l'air d'être celui d'une ville fondée par les Phœniciens ou les Carthaginois, les mêmes qui ont fondé la Caralis ou Caralia, aujourd'hui *Cagliari* en Sardaigne [2].

‹4› Xylander, Penzel, Siebenkees et Bréquigny traduisent par *embouchure*, en prenant vraisemblablement l'ἐκτροπῶν, comme synonyme d'ἐκβολῶν. On peut dire, à la rigueur, que Tarragone est entre l'embouchure de l'Èbre et l'endroit des Pyrénées où sont les Trophées de Pompée (aujourd'hui *Junquera*). Mais puisque Strabon a voulu nommer plutôt

[1] Voyez *Plin.* lib. III, cap. 1. = [2] *Pausan.* lib. X, cap. 17, p. 838.

de

de cette direction et l'extrémité de ces montagnes, où sont les Trophées de Pompée, la première ville qu'on rencontre est Taracon *. Elle n'a pas de port à la vérité : mais elle possède d'autres avantages assez considérables, et n'est pas moins peuplée aujourd'hui que Carthage *; car elle est placée d'une manière très-commode par rapport aux officiers que Rome envoie en Ibérie, et elle est devenue comme la capitale <1>, non-seulement de tout le pays qui est en-deçà, mais encore de la meilleure partie de celui qui est au-delà de l'Ibérus *. D'ailleurs, la proximité des îles Gymnésiennes * et de l'île non moins importante d'Ébusus *, montre assez les avantages que Taracon doit tirer de sa position. Ératosthène lui donne de plus un port, quoiqu'elle ait à peine, comme le dit Artémidore en le réfutant, un mouillage passable. Le défaut de port est commun à toute la côte, depuis les Colonnes jusqu'à cet endroit : mais de là jusqu'à Emporium, on trouve de très-bons ports et un pays fertile; tel est celui qu'occupent les Léétans <2>, les Lartolæètes <3> et d'autres peuples de ce canton. Emporium *, fondé par les Marseillois <4>, est à environ 400 stades <5> des Pyrénées, et des frontières de l'Ibérie et de

PAGE 159.

* *Tarragone.*

* *Carthagène.*

* *L'Èbre.*

* *Majorque et Minorque.*

* *Iviça.*

* *Ampurias.*

la courbure que l'embouchure de ce fleuve, j'ai cru qu'il falloit le suivre à la lettre, ainsi qu'ont fait les anciens traducteurs Latin et Italien. Le premier dit *deflexiones*, le second *svolte*.

<1> Tellement qu'elle a communiqué son nom à toute la province Tarraconoise. Aujourd'hui elle est réduite à très-peu de chose, quoiqu'elle conserve encore une partie de son commerce.

<2> *Voyez* ce qui a été dit à la *page 454*, not. 2 et 4.

<3> Le texte porte ΛΑΡΤΟΛΑΙΗΤΩ͂Ν, *Lartolæètes*, peuple qu'on ne trouve chez aucun autre géographe, à moins que ce nom n'exprime ce que Pline nomme *Ausetani Latini* [ʼΑΥΣΗΤΟΛΑΤΙΝΩΝ], ou les *Authetani* [ʼΑΥΘΗΤΑΝΩ͂Ν] de Ptolémée.

<4> C'est ce que disent aussi Étienne de Byzance (in Ἐμπόριον) et Scylax *(pag. 1)*. Le premier lui donne de plus le surnom de *ville Celtique*, soit parce que le nom de Celtes désignoit anciennement tous les peuples occidentaux, comme Strabon l'a déjà remarqué *(lib. 1, p. 33 et 34)*, soit parce que les Marseillois habitant la Celtique, la ville qu'ils fondèrent en Ibérie pouvoit très-bien s'appeler une ville Celtique. C'est ainsi peut-être que Silius Italicus et Pline ont nommé cette même ville dont il est ici question, *ville Phocéenne*, par la raison que les Marseillois étoient originaires de Phocée; à moins qu'ils ne l'aient regardée comme une ville fondée en même temps que Marseille par ceux qui étoient venus de Phocée.

<5> Le texte suivi par l'ancien traducteur Latin, porte *quatre mille stades*, τετρακισχιλίους . . . σταδίους. Xylander traduit *quatre cents*

PAGE 159. la Gaule. Cet espace renferme encore un très-bon pays, qui ne manque pas non plus de ports. On y trouve Rhodé * ‹1›, petite ville dépendante d'Emporium selon les uns, fondée par les Rhodiens selon d'autres. Dans cette ville, comme dans celle d'Emporium, Diane d'Éphèse est en grande vénération; nous en dirons la raison lorsque nous parlerons de Marseille. Autrefois les Emporites occupoient une petite île située vis-à-vis de l'emplacement d'Emporium, et que l'on nomme aujourd'hui *la Vieille Ville;* à présent ils sont établis dans le continent. Leur ville d'Emporium est divisée en deux villes par une muraille; car il y avoit jadis quelques Indicètes établis tout auprès. Ces voisins, quoique vivant sous une forme de gouvernement particulière, voulurent, pour plus de sûreté, être enfermés avec les Grecs dans la même enceinte, séparée intérieurement par un autre mur. Mais, avec le temps, ces deux villes se réunirent; et elles ne forment à présent qu'un même peuple, gouverné par un mélange de lois Grecques et barbares; ce qui est aussi arrivé en bien d'autres pays. Dans le voisinage

* *Rosas.*

PAGE 160.

stades; et cette traduction a été suivie par Bréquigny, Penzel et Lopez. Paulmier corrigeoit *quarante stades,* et trouvant encore cette distance trop forte, il vouloit la réduire à *quatre stades.* Cette dernière conjecture se trouve littéralement dans la version Italienne, *quattro stadj.* L'auteur de cette version doit donc avoir trouvé dans le manuscrit dont il se servoit, ou τέσσαρας *[quatre]* en toutes lettres, ou bien la note numérique de cette quantité, qui est le δ, quatrième lettre de l'alphabet Grec. Mais cette lettre, qui seule (δ') représente le nombre de *quatre,* et avec une ligne transversale au-dessous, le nombre de *quatre mille,* est aussi l'initiale du mot διακοσίους *[deux cents];* et il ne seroit pas étonnant que le copiste, par précipitation, eût tronqué ce mot, ou l'eût abrégé de manière à donner lieu aux erreurs subséquentes de *quatre* et de *quatre mille.* Ce qui me porte à soupçonner une pareille erreur, c'est qu'en effet la ville d'Ampurias n'est qu'à environ 200 stades des frontières de la Gaule et de l'Ibérie.

— Il est vraisemblable que la mesure dont parle Strabon, étoit prise, en ligne droite, d'*Emporiæ* au promontoire *Pyrenæum,* aujourd'hui cap de Creus. C'est là que se terminoit la côte de l'Ibérie, et que commençoit celle de la Gaule. La distance entre ces deux points, à l'ouverture du compas, est de 200 stades de 833 $\frac{1}{3}$ au degré. G.

‹1› Les imprimés, les manuscrits et les anciennes versions Latine et Italienne s'accordent à lire ici *Rhodopé* [Ῥοδόπη]. Strabon, en parlant ailleurs *(lib. XIV, p. 654)* de cette même ville, la nomme *Rhodos;* et d'après cette leçon, Siebenkees a corrigé le texte dont il est question ici: mais Casaubon veut qu'on lise par-tout *Rhodé* [Ῥόδη], ainsi qu'on lit le nom de cette ville dans les autres géographes anciens.

de cette ville, coule un fleuve ‹1› qui prend sa source dans les Pyrénées, et dont l'embouchure lui sert de port. PAGE 160.

Les Emporites s'occupent beaucoup à la fabrication des toiles de lin ‹2›. Une portion du pays qui leur appartient dans l'intérieur des terres, est assez fertile ; le reste ne produit que du spartum, espèce de jonc qui se plaît dans les marais ‹3›, et qui n'est pas d'un grand usage. Le terrain qui le produit, porte le nom de *Champ Juncaire.* Ce peuple possède encore quelques terres ‹4› qui s'étendent jusqu'à l'extrémité des Pyrénées, où sont les Trophées de Pompée, sur la route qui conduit de l'Italie dans l'Ibérie

‹1› Suivant Ptolémée, Emporium est situé entre deux fleuves, la Sambroca et le Clodianus. Méla appelle ce dernier *Clodianum* (au neutre), et le fait traverser la ville même d'Emporium. Et comme Pline met cette ville à la suite du fleuve Alba, le père Hardouin pense que ce dernier est le même que le Clodianus de Ptolémée et de Méla. Les Espagnols lui donnent aujourd'hui le nom de *Fluvia.*

‹2› Il n'y a pas une seule province en Espagne qui ne produise plus ou moins de lin et de chanvre [1].

‹3› Je suis ici la leçon du texte, confirmée par les manuscrits et les imprimés, ainsi que par la version Italienne, τῆς ἀχρηστοτέρας καὶ ἑλείας σχοίνου. Casaubon prétend que des manuscrits anciens portoient, τῆς εὐχρηστοτέρας καὶ λείας σχοίνου, leçon adoptée par Bréquigny, et qui donne ce sens : *espèce de jonc lisse, et propre à plusieurs usages.* Mais cette leçon, quoique justifiée en partie par l'ancien traducteur Latin, qui a lu aussi λείας (au lieu d'ἑλείας), est désapprouvée par Saumaise [2]. Ce critique observe avec raison que le *spartum* dont Strabon parle ici, n'est point le même que le *spartum* de la plaine appelée *Spartaria*, dont il va parler quelques lignes plus bas. Jusqu'ici je suis de l'avis de Saumaise ; mais j'ai de la peine à croire, comme il le prétend, qu'il soit question ici de joncs. Dans ce passage comme dans celui qui va suivre, il s'agit également du *spartum* de l'Espagne, de ce *sparte* dont Pline [3] et Varron [4] ont parlé, et que les Espagnols nomment aujourd'hui *esparto* ou *atocha* [5]. Il y en a de deux espèces : la première et la meilleure, qui est la *stipa tenacissima* de Linné, est celle dont il parlera bientôt ; la seconde, *lygeum spartum* de Linné, d'une qualité inférieure, et dont on se sert rarement, naît principalement dans les endroits humides [6] ; et c'est le *spartum* dont il parle ici. Il appelle l'un et l'autre *joncs*, comme a fait Pline, non-seulement parce que le *spartum* sert à certains égards aux mêmes usages que les joncs, mais encore par la ressemblance que ses feuilles, quand elles sont sèches, ont avec celles du jonc. Cette ressemblance est telle, que ceux qui n'ont vu le sparte que dans cet état, le confondent aisément avec le jonc.

‹4› Le texte, τινὲς δὲ καὶ τῶν τῆς Πυρήνης ἄκρων νέμονται, a embarrassé Casaubon ; il faut lire τινὰ à la place du premier mot, et le rapporter à τῶν ἄκρων. Bréquigny s'est douté de la nécessité d'une pareille correction.

[1] Voyez *Bowles, Introd. alla Stor. natur. ed alla Geograf. fisic. di Spagna*, vol. I, pag. 323. = [2] *Plin. Exercit.* pag. 185. = [3] Lib. XIX, cap. 1 et 2 ; lib. XXIV, cap. 9. = [4] Apud *Aul. Gell.* lib. XVII, cap. 3. = [5] *Bowles, ubi suprà*, pag. 316. = [6] Voyez *Nouv. Dict. d'hist. natur.* vol. XXI, pag. 117-119.

PAGE 160. appelée ultérieure ‹1›, et notamment dans la Bætique. Ce chemin tantôt s'approche de la mer, tantôt s'en éloigne, sur-tout dans sa partie occidentale. Des Trophées de Pompée il mène à Taracon * par le Champ Juncaire, par Bettères ‹2›, et par le Champ Marathon ‹3›, que les Romains ont ainsi nommé à cause de la quantité de *marathrum* [fenouil] qui y croît. De Taracon, le chemin se dirige vers l'Ibérus que l'on passe à la ville de Dertossa *, et de là, après avoir traversé la ville de Saguntum * et de Sétabis **, il s'écarte insensiblement de la mer pour aller gagner le Champ Spartaire, dont le nom signifie [encore] *Champ Juncaire* ‹4›. C'est une vaste plaine aride qui produit cette espèce de jonc dont on fait les cordages ‹5›, et qu'on transporte par-tout, mais principalement en Italie ‹6›.

* *Tarragone.*

* *Tortosa.*

* *Murviedro.*
** *Xativa.*

‹1› L'Ibérie, ou l'Espagne, étoit anciennement divisée en deux grandes parties, auxquelles les Romains donnoient les noms d'*Ibérie citérieure* et d'*Ibérie ultérieure* [1]. Ensuite Auguste subdivisa cette dernière en deux provinces, la *Bætique* et la *Lusitanie*, et donna le nom de *Tarraconoise* à l'Ibérie citérieure. Cependant, long-temps après cette division, les anciens noms de citérieure et d'ultérieure continuèrent encore d'être en usage.

‹2› On ne connoît de *Betteres* que dans l'endroit de la Gaule où se trouve aujourd'hui *Béziers*. Casaubon soupçonne que les *Betteres* dont il est ici question, et que l'ancien traducteur Latin écrit *Betterones*, désignent le même lieu que l'on trouve dans l'itinéraire sous le nom de *Secerræ*. Xylander l'a rendu, on ne sait pas pourquoi, par *Vetteres*. Bréquigny, suivi par Siebenkees, veut qu'on écrive *Veteres* dans le sens de *Veterani*, et il croit retrouver les vestiges de ce nom dans un bourg qu'on nomme aujourd'hui *Vidreras*.

‹3› C'est-à-dire, par un champ dont le nom Romain correspond au nom Grec *Marathon*, comme l'a observé Casaubon : autrement ce seroit un contre-sens.

‹4› *Voyez* la note 3, *p. 467*, sur la cause de la confusion du sparte avec le jonc.

‹5› Sur les usages multipliés du sparte on peut consulter, parmi les anciens, Pline (*lib. XIX, c. 1 et 2; et lib. XXIV, cap. 9*), et parmi les modernes, Bowles (*l. c. p. 316*), qui a compté jusqu'à quarante-cinq ouvrages fabriqués avec cet utile graminée, qui couvre plus de la moitié de l'Espagne. Il étoit réservé à notre siècle de trouver le secret de filer le sparte comme le lin et le chanvre, et d'en faire des toiles très-fines. Les Grecs lui donnoient de plus le nom de *leucæa*, λευκαία [2], qui signifie *blanche* et *peuplier*, vraisemblablement à cause de la blancheur de la surface intérieure de ses feuilles, semblable à celle des feuilles du peuplier. Les cordages qu'on fabriquoit avec cette plante, portoient le nom de *cordages de leucæa*, ou celui plus particulier de *silles* [3].

‹6› Et dans toute la Sicile. Les cordages du fameux vaisseau que fit fabriquer Hiéron, roi de Syracuse, contemporain d'Archimède, étoient du sparte de l'Ibérie [4].

[1] Voyez *Strabon*, plus bas, pag. 166. = [2] Voyez *Athen.* lib. V, pag. 206, et *Hesych.* in Λεύκεα. = [3] Voyez *Hesych.* in Μαραλᾶν et Σιλλέν. = [4] *Athen. ubi suprà.*

Autrefois la route se continuoit à travers la plaine elle-même et la ville d'Égélasta *, ce qui rendoit le chemin long et difficile ; mais aujourd'hui on a frayé du côté de la mer un nouveau chemin qui ne fait que toucher les bords de cette plaine, et qui conduit, comme l'ancien, aux mêmes lieux, savoir, à Castalon * et à Obulcon *, par où l'on passe pour aller à Cordube ** et à Gadès ***, les plus grandes places de commerce de l'Ibérie. Cordube est à environ 300 stades d'Obulcon ‹1›. Les historiens rapportent que Cæsar mit vingt-sept jours ‹2› pour se rendre de Rome à son armée, campée à Obulcon, lorsqu'il vint donner la bataille de Munda * ‹3›. Telle est la disposition de la côte depuis les Colonnes jusqu'aux frontières de l'Ibérie et de la Gaule.

PAGE 160.
* *Iniesta.*
* *Caslona.*
* *Porcuna.*
** *Cordoue.*
*** *Cadiz.*
* *Monda.*

L'INTÉRIEUR du pays, c'est-à-dire, tout l'espace compris entre les Pyrénées et le côté septentrional de l'Ibérie jusqu'au pays des Astures, est coupé principalement par deux chaînes de montagnes. L'une, parallèle aux Pyrénées, commence au pays des Cantabres, et aboutit à la Méditerranée ; on la nomme l'*Idubéda* ‹4›. L'autre, qui porte le nom d'*Orospéda* ‹5›, sort du milieu [de la première],

§. VII.
Pays situé au-dessus de la côte, et ses deux principales montagnes.
PAGE 161.

‹1› Cette distance est juste en stades de 700 au degré. Elle vaut 8 lieues et ½. G.

‹2› Appien parle du même nombre de jours, mais de manière à faire entendre que Cæsar avoit employé cet espace de temps pour se rendre de Rome en Espagne. Dion, et l'auteur du livre *de Bello Hispanico*, se bornent à dire qu'il s'y étoit rendu avec une grande célérité.

‹3› C'étoit contre Pompée. Dans le texte, pour le dire en passant, il y a la préposition de trop. Je le corrige, en lisant *συνάπτειν τὸν περὶ τὴν Μούνδαν πόλεμον.*

‹4› L'Idubéda peut être considérée comme une longue branche qui se détache des montagnes de Santillana, dans lesquelles l'Èbre prend également sa source. Entrée dans la vieille Castille, cette branche s'avance jusqu'à l'endroit où elle porte le nom de Montcayo, et fournit les sources du Duero. De là, en se dirigeant toujours vers le sud-est, elle passe par Calatajud et Daroca, et va se terminer près de la villa Hermosa, à quelques lieues de la côte. Selon Mariana[1], à cette extrémité de la côte, elle conserve encore le nom d'*Idubéda*. Il est étonnant que d'Anville, à la place de ce nom, précisément au même endroit (entre Alcala et Castillon de la Plana), mette celui d'*Oropéza*, qui convient plutôt à l'autre branche dont Strabon va parler tout-à-l'heure.

‹5› Les imprimés, les manuscrits et les anciennes versions s'accordent à nommer cette chaîne de montagnes *Orospéda*. Dans Ptolémée, on la trouve écrite *Ortospéda*. Au sortir de l'Idubéda, un peu au-dessous de

[1] Apud *Cellarium*, *Notit. Orb. antiq.* lib. II, cap. I, sect. 3, §. 48.

PAGE 161.

se dirige vers l'occident, mais de manière à s'approcher du midi vers la côte, en-deçà des Colonnes. Ses commencemens ne sont que des collines de terres nues; mais après avoir traversé le Champ Spartaire, elle se réunit à la forêt qui est au-dessus de Carthage * et des environs de Malaca *. Entre les Pyrénées et l'Idubéda, coule dans une direction parallèle à ces deux montagnes, l'Ibérus *, grossi par les fleuves et les autres eaux qu'elles fournissent. Sur l'Ibérus sont situées la ville de *Cæsar-Augusta* * <1>, et la colonie nommée *Celsa* * <2>, où l'on traverse le fleuve sur un pont de pierre.

* *Carthagène.*
* *Malaga.*
* *L'Èbre.*
* *Saragoce.*
* *Xelsa.*

§. VIII.
Noms des villes et des peuples, &c.

CE pays est habité par plusieurs peuples, dont le plus connu est celui des Iaccétans <3>. Il commence au pied des Pyrénées, et s'étend dans les plaines jusqu'aux environs d'Ilerda * <4> et d'Osca ** <5>,

* *Lerida.*
** *Huesca.*

Montcayo, elle n'est qu'un amas de collines, qui s'élèvent insensiblement et vont former les montagnes connues sous les noms de *Molina de Arragon*, d'où sort le Tage, et *de Cuença,* qui fournissent les sources du Xucar. De là l'Orospéda se prolonge jusqu'à Consuegra, où elle prend le nom de *montagnes de Toledo*, qui se terminent dans la direction de l'est à l'ouest, aux rives méridionales du Tage, et à une petite distance du lieu qui, situé au nord de ce fleuve, porte aujourd'hui le nom d'*Oropéza.* De l'autre côté, elle s'avance vers Alcaraz, où elle donne naissance aux fleuves Guad-al-kibir et Segura, puis se divise en deux branches, dont l'une pénètre dans la Murcie et dans la Grenade, et va former le cap de Gata, et dont l'autre se dirige d'un côté vers la *Sierra-Morena,* qui n'est elle-même qu'une branche de l'Orospéda, de l'autre vers Malaga, d'où elle suit la côte jusque près du Guad-al-kibir. C'est à ce rameau de la côte que Ptolémée donne le nom d'*Ilipula.*

<1> Il en a déjà été fait mention plus haut *(pag. 436).* Selon Pline [1], elle portoit le nom de *Salduba* avant de prendre celui de *Cæsar-Augusta.* C'étoit une colonie fondée par Auguste [2]. Du temps de Méla [3], elle étoit la plus célèbre de toutes les villes de la Tarraconoise : elle est aujourd'hui la capitale du royaume d'Aragon.

<2> Elle est sur l'Èbre. Ptolémée la place au pied des Pyrénées. Ainsi, il faut ou que les chiffres qui marquent la latitude soient fautifs chez ce géographe, comme l'observe Casaubon, ou que le nom de *Celsa* ait mal-à-propos remplacé celui de *Celea,* qu'on trouve dans d'autres éditions [4].

<3> Ptolémée leur donne aussi le même nom; les autres géographes les nomment *Lacétans :* ils possédoient toute la moitié septentrionale de la Catalogne.

<4> Ilerda, que Pierre de Marca prétend être la même que l'*Athanagia* de Tite-Live, est aujourd'hui *Lérida,* située sur le Sègre, qui est l'ancien *Sicoris.* Putéanus, au lieu d'Ilerda, proposoit de lire dans notre texte *Lissa ;* mais cette ville appartenoit aux *Lacétans* (*voyez* la note précédente), au lieu que Strabon et Ptolémée s'accordent à placer l'Ilerda chez les Ilergètes.

<5> Le texte porte *Ilcosca* [Ἰλεόσκαν]. Il

[1] Lib. III, cap. 3. = [2] *Isidor. Origin.* lib. XV, cap. 1. = [3] Lib. II, cap. 6. = [4] Voyez *Mannert, ubi suprà*, pag. 382.

villes appartenant aux Ilergètes, et peu éloignées de l'Ibérus. C'est dans ces villes et dans Calaguris *, ville des Vascons ** ‹1›, ainsi que dans celles de Taracon * et d'Héméroscopium **, situées sur la côte, que Sertorius soutint les derniers efforts de la guerre, après avoir été chassé du pays des Celtibères. Il mourut à Osca ‹2›. C'est aussi aux environs d'Ilerda que Cæsar depuis défit Afranius et Petreïus, généraux de Pompée. Ilerda est à 160 stades à l'orient de l'Ibérus, à environ 460 au nord de Taracon, et à 540 au midi d'Osca ‹3›. Depuis Taracon, en passant par les villes que je viens de nommer ‹4›,

PAGE 161.

* *Calahorra.*
** *Navarrois.*
* *Tarragone.*
** C'est-à-dire, *lieu d'où l'on observe de jour.* Voy. *p. 463.*

m'a paru que c'est avec plus de raison que Putéanus, que je viens de citer, changeoit ici ce nom en *Osca* (Ὄσκαν) ; car ce dernier nom se trouve presque par-tout, au lieu que Strabon est le seul qui parle du premier. Cependant, il est à remarquer que Velleius Paterculus nomme cette même ville *Ætosca ;* de manière qu'on pourroit croire qu'il faut lire, dans cet auteur, *Ælosca,* ou dans Strabon, *Æteosca,* ou *Iteosca.* Pierre de Marca prétend que ces deux noms ne désignent que la même ville, mais bien différente de celle d'*Osca* dont Strabon va parler quelques lignes plus bas. Je serois porté à croire que *Ileosca* n'est autre chose qu'une mauvaise abréviation de ces deux mots *Ilergetum Osca,* pour distinguer la ville de ce nom d'une autre *Osca* (aujourd'hui *Huescar*), dans la Bætique.

‹1› Pour la distinguer d'une autre *Calaguris* (aujourd'hui *Loharre*), non loin d'*Osca*, appartenant, comme cette dernière, aux Ilergètes. La Calaguris dont il est ici question, est sur l'Èbre, dans la vieille Castille ; Ptolémée la nomme *Calagorina.* Ce fut par la prise de cette ville que Pompée termina la guerre contre Sertorius. Les habitans, après avoir épuisé toutes les ressources, plutôt que de trahir la foi prêtée à Sertorius, qui n'existoit plus, eurent recours à des moyens si féroces et si révoltans, qu'on frémit en les lisant dans Valère Maxime *(l. VII, c. 6).* Ils égorgèrent leurs femmes et leurs enfans pour s'en servir d'alimens; et afin que ces abominables provisions durassent long-temps, ils les salèrent : *Quòque diutiùs armata juventus viscera visceribus suis aleret, infelices cadaverum reliquias salire non dubitavit.* Swinburne[1] a copié l'épitaphe Latine des compagnons de Sertorius, tirée des Annales de Catalogne.

‹2› Le texte porte ἐτελεύτα δὲ νόσῳ ; ce qui veut dire, *il mourut de maladie.* Mais comme cela s'oppose évidemment à l'histoire, j'ai suivi la correction de Putéanus, approuvée par Casaubon, ἐτελεύτα δ' ἐν Ὄσκῃ, *il mourut* (ou plutôt *il fut assassiné*) *à Osca.* Pierre de Marca, qui vouloit, comme je viens de le remarquer (note 5, *p. 470*), que l'*Ileosca* fût différente d'*Osca,* dont Strabon va parler bientôt, veut encore lire ici, ἐτελεύτα δ' ἐν Ἰλεόσκῃ, *il mourut à Ileosca.*

‹3› Le grand stade de 500 au degré est le seul qui puisse convenir à la première de ces mesures. Ces 160 stades valent environ 6 lieues et demie; et c'est la distance de Lérida à l'Èbre.

Les deux autres mesures sont justes en stades de 700. Les 460 valent un peu plus de 13 lieues, et les 540, environ 15 lieues $\frac{1}{4}$.

Au reste, Lérida est à-peu-près au nord-est du point le plus voisin de l'Èbre, au nord-ouest de Tarragone, et au sud-est de Huesca. G.

‹4› Διὰ τούτων τῶν ὈΡΩ͂Ν. Littéralement, *par ces montagnes,* ou, comme Bréquigny

[1] *Voyage en Espagne,* lettr. IX.

PAGE 161. jusqu'à l'extrémité du pays des Vascons, voisins de l'Océan, aux environs de la ville de Pompelon *, et de celle d'Oeason <1>, située sur l'Océan même, on suit une étendue de chemin de 2400 stades <2>, qui conduit aux frontières respectives de l'Ibérie et de l'Aquitaine. Le pays des Iaccétans fut le théâtre de la guerre de Sertorius contre Pompée, et ensuite de Sextus, fils de Pompée, contre les généraux de Cæsar. Au-dessus de cette contrée, au nord, est la nation des Vascons <3>, chez laquelle on rencontre Pompelon, dont le nom signifie *ville de Pompée* <4>.

* *Pampelune.*

traduit, *par les montagnes dont nous avons parlé.* Les imprimés, les manuscrits, Xylander, les anciennes versions Latine et Italienne, tout s'accorde à présenter et à suivre cette leçon. Mais comme elle ne peut s'entendre que des montagnes dont Strabon a parlé en dernier lieu, savoir, de l'Idubéda et des Pyrénées, ce qui seroit d'autant moins exact qu'elles sont séparées par l'Èbre, il est à présumer que l'ancienne leçon étoit, διὰ τούτων δὲ τῶν ὍΡΩΝ, *par ces frontières.* Cette expression ne peut s'entendre que des villes d'Ilerda et d'Osca, par lesquelles passoit en effet le chemin dont il est ici question.

<1> Le texte porte *Idanousa*, Ἰδάνουσαν (à l'accusatif), comme paroît avoir lu aussi l'auteur de la version Italienne. La leçon du manuscrit 1393 est *Oedason*, Οἰδάσουνα; celle de l'ancien traducteur, *Oedasunem*, Οἰδάσουναν. D'autres lisent Οἰάσουνα, que Casaubon corrige en Οἰασῶνα, *Oeason*, ville qui se trouve sous le nom d'*Eason* dans Méla, et sous celui d'*Olarson* dans Pline. Ptolémée nomme *Oeaso* une ville et un cap; et l'on trouve ce dernier, dans Marcian, écrit *Oeasso.* Quant aux noms modernes qui correspondent à l'une et à l'autre, on consultera la note suivante.

<2> Ces 2400 stades sont des stades Olympiques de 600 au degré : ils représentent 80 lieues; et c'est juste la distance depuis Tarragone, par Lérida, Huesca et Pampelune, jusqu'au cap Machicaco, dans la Biscaie. Près de ce cap, il existe encore un lieu nommé Ea, qui répond à l'ancienne *Oeason.*

Dans les meilleurs manuscrits de Ptolémée, le promontoire *Oeaso* est éloigné du fleuve *Aturius* d'un degré de l'échelle des latitudes, ou de 20 de nos lieues en ligne droite; et c'est la distance qui sépare le cap Machicaco de l'embouchure de l'Adour, en suivant les côtes.

L'exactitude de ces mesures doit persuader que la ville d'*Oeason* ou d'*Oeaso* n'est point le lieu nommé *Ojarço*, près de Fontarabie, comme on l'a cru jusqu'à présent. C'est donc au cap Machicaco (*voyez* note 5, *pag. 329*) que se trouvoient les anciennes limites qui séparoient les côtes septentrionales de l'Espagne de celles de la Gaule. G.

<3> Les Vascons occupoient la partie occidentale du royaume d'Aragon, et la meilleure partie de celui de Navarre. Les Basques et les Gascons en France nous retracent encore leur ancien nom.

<4> Pompelon est la ville que Strabon a déjà nommée quelques lignes plus haut. Les mots qu'il ajoute ici, *dont le nom signifie ville de Pompée*, paroissent avoir été ajoutés à la marge, comme explication ; car il est presque certain que Pompée n'avoit fondé aucune ville chez les Vascons. Comment supposer d'ailleurs que Strabon, qui fait mention (*lib. XII, pag. 562*, et *lib. XIV, pag. 671*) de deux autres villes fondées par ce général, sous ce même nom de *ville de*

Le côté des Pyrénées qui regarde l'Ibérie, est couvert de forêts PAGE 161.
de toute espèce d'arbres, parmi lesquels il y en a qui sont toujours verts : au contraire, celui qui regarde la Gaule, est nu. La PAGE 162.
partie moyenne de ces montagnes renferme des vallées qu'on peut très-bien habiter; elles sont occupées pour la plupart par les Cerretans * qui appartiennent à l'Ibérie ‹1› : c'est chez eux qu'on trouve ces excellens jambons qui le disputent à ceux des Cantabres * ‹2›, et qui procurent à ces peuples un commerce très-avantageux. On n'a pas plutôt franchi la montagne d'Idubéda, que l'on entre dans la Celtibérie, pays très-étendu, mais dont l'aspect n'est point uniforme. Le terroir, dans sa plus grande partie, y est rude, ou exposé à des inondations; car il est traversé par l'Anas *, par le Tage, et par la plupart des autres fleuves qui viennent après ce dernier, et qui [comme lui] ayant leur source dans la Celtibérie ‹3›, vont se jeter dans l'Océan occidental : de ce nombre est le Durius *, qui passe à Numantia et à Sergontia ‹4›. Le

* *Habitans de la Cerdagne Espagnole.*

* *Biscaïens.*

* *Le Guadiana.*

* *Le Duero.*

Pompée, ou *Pompeïopolis*, parle ici d'une troisième, sous le nom, pour ainsi dire, hispanisé, de *Pompelon*, qui avoit besoin d'être expliqué par celui de *Pompeïopolis* ! Il étoit, ce me semble, plus naturel de l'appeler par ce dernier nom, sauf à ajouter à la suite le nom que lui donnoient les naturels du pays. Malgré ces raisons, il y a des savans qui prétendent que *Pompelon* fut en effet fondée par Pompée [1]. Quoi qu'il en soit, si le texte de Strabon est altéré, cette altération date de bien loin, puisqu'Athénée [2], qui écrivoit deux siècles après Strabon, le cite tel qu'il existe dans nos manuscrits.

‹1› C'est le sens qu'ont suivi tous les traducteurs : mais, selon Marca [3], il falloit traduire, *occupées par les Cerretans, peuple qui appartient, pour la plupart, à l'Ibérie;* et il faut convenir que le texte est encore susceptible de ce sens.

‹2› Le texte porte, *des Canthares*, Κανθαρειχαῖς; et dans Athénée [4], qui cite ce même passage, on lit, *de la ville de Cibyre*, Κιβυρειχαῖς. Casaubon, autorisé par une variante de Strabon et par l'ancienne traduction Latine, corrige Κανταβειχαῖς, *des Cantabres;* leçon que j'ai d'autant moins hésité à suivre, que la version même Italienne porte, *de' Cantabri.* Quant à la leçon d'Athénée, c'est plutôt une distraction de sa part, qu'une erreur de copiste. En effet, après avoir parlé des jambons de Cibyre en Asie, il cite immédiatement Strabon, et il le cite de mémoire : la preuve en est qu'il fait dire à Strabon que ces jambons se préparoient dans la ville même de Pompelon.

‹3› Je lis avec Casaubon et Bréquigny, Κελτιβηρίαις, *Celtibérie*, et non pas Ἰβηρίαις, *Ibérie*, quoique cette dernière leçon soit invariablement celle des imprimés, des manuscrits et des anciens traducteurs.

‹4› Les ruines de Numantia se voient à

[1] Voyez *Cellarius, Notit. Orb. antiq.* lib. II, cap. 1, sect. 3, S. 58-61. = [2] Lib. XIV, pag. 657, *extr.* = [3] Apud *Cellarium, ubi suprà*, S. 125. = [4] Lib. XIV, pag. 657.

PAGE 162. Bætis * part de l'Orospéda, et se rend dans la Bætique après avoir traversé l'Orétanie.

* Le Guad-al-kibir.

Au nord des Celtibères, on trouve les Bérons, voisins des Cantabres Conisques; ils descendent également des Gaulois qui vinrent occuper cette partie de l'Ibérie. Ils ont pour ville Varia ‹1›, située au lieu où l'on passe l'Ibérus *; ils avoisinent aussi les Bardyites ‹2›, qu'on nomme aujourd'hui Bardyales. A l'occident des Celtibères, sont quelques peuples Astures *, Gallæques ** et Vaccéens, et même quelques Vettons et Carpétans. Au midi, on trouve les Orétans, et tous ceux qui habitent l'Orospéda, soit Bastétans, soit Dittans ‹3›. Enfin, à l'orient est l'Idubéda.

* L'Èbre.

* Asturiens.

** Galiciens.

une petite distance au nord de la ville de Soria. Il seroit plus qu'inexact de faire passer le Durius à Sergontia, si cette ville étoit la même que la *Saguntia* ou *Seguntia* (aujourd'hui *Siguenza*, près de la source de Henarès), d'après l'opinion de plusieurs géographes. Bréquigny prétend que la Sergontia de Strabon est la même que la Segoubia, Σεγȣβία, de Ptolémée; et par celle-ci il entend, avec le père Hardouin [1], non la ville qui porte aujourd'hui le nom de *Ségovie*, mais une autre située près de Numantia. Mannert [2] pense qu'il faut chercher notre Sergontia aux environs du village de *Perlanga* (c'est vraisemblablement le *Verlanga* de d'Anville, entre Siguenza et Aranda).

‹1› Les géographes Espagnols placent *Varia* sur le lieu même où est aujourd'hui *Varéa*, petit village à une demi-lieue de *Logroño*. D'Anville présume que c'est Logroño même. Quant aux Bérons, voisins des Cantabres Conisques, et à ces mêmes Conisques, *voyez* plus haut *p. 451*, not. 2, et *p. 461*, not. 1 de notre version.

‹2› Les Bardyites, selon Casaubon, pourroient être les mêmes que les Vardules de Ptolémée, c'est-à-dire, le peuple qui occupoit la province qui porte aujourd'hui le nom de *Guipuscoa*; du moins est-il très-probable qu'ils sont ceux que Strabon a nommés plus haut *Bardyètes*. Voyez *pag. 450*, not. 5.

‹3› Les anciens traducteurs et les manuscrits ne fournissent ici aucun secours, à moins qu'on ne compte pour quelque chose la différence de la position de l'accent qu'on trouve dans le manuscrit 1393 (Διττάνων, au lieu de Διττανῶν). Casaubon propose, avec un peu trop de confiance, de remplacer les *Dittans* par les *Læétans*. Mannert [3] les regarde comme le même peuple que les *Ditthes* d'Appien (qui cependant n'écrit ce nom que *Titthes*). Bréquigny prétend, avec beaucoup plus de vraisemblance, que les *Dittans* de Strabon sont les mêmes que Pline (*lib. III, cap. 3*) nomme *Déitans*, et qu'il place entre la Mauritanie et la Contestanie. Néanmoins je pense que le texte de Strabon est altéré dans cet endroit, et qu'il faut y lire *Sédétans* ou *Sidétans* [Σιδητανῶν]; correction qu'il nous fournit lui-même, si l'on compare cet endroit du texte avec ce qu'il dira dans la suite. Ici il place les Dittans avec les Orétans et les Bastétans, à l'Orospéda, au midi des Celtibères; plus bas (*p. 478 et 479*), il répète « qu'au midi des Celtibères, on trouve » ceux qui habitent l'Orospéda et les environs » du fleuve Sucron, tels que les *Sidétans* qui » s'étendent jusqu'à Carthage, les Bastétans

[1] Not. ad *Plin.* lib. III, cap. 3. = [2] *Ubi suprà*, p. 374. = [3] *Ubi suprà*, pag. 375.

Des quatre peuples qui composent les Celtibères, les plus puissans sont les Arévaques, qui habitent principalement vers l'orient et le midi, près des Carpétans et des sources du Tage. La plus renommée de leurs villes est Numantia. Ils donnèrent des preuves de valeur dans la guerre de vingt ans ‹1› que les Celtibères soutinrent contre les Romains. Plusieurs armées de ces derniers y périrent avec leurs chefs; et à la fin, les habitans de Numantia, assiégés dans leur ville, endurèrent la faim avec courage, jusqu'à ce que réduits à un petit nombre ils furent contraints de livrer le fort ‹2›. Les Lusons ‹3› sont aussi vers l'orient et près des sources du Tage. Les villes de Ségida et de Pallantia * ‹4› appartiennent encore aux Arévaques.

PAGE 162.

* *Palencia.*

» et les Orétans &c. » A cette considération si l'on ajoute ce que dit Pline des Édétans (qui sont absolument les mêmes que les Sidétans de Strabon), on sera fondé à croire que les *Dittans* du texte qui nous occupe, sont les mêmes que l'auteur reproduit dans la suite sous le nom de *Sidétans.* Or voici le passage de Pline : *Sucro fluvius, et quondam oppidum, Contestaniæ finis. Regio* Edetania, *amœno prætendente se stagno, ad Celtiberos recedens.*

‹1› Florus dit *quatorze ans ;* mais, comme l'observe Casaubon, les vingt ans de Strabon comprennent les guerres antérieures des Romains contre Viriathus.

‹2› On peut voir dans Florus, dans Valère Maxime, dans Appien, &c., les horreurs auxquelles les Numantins furent portés par la famine. Ici, nous l'observerons, le texte, que, pour plus de clarté, nous avons un peu paraphrasé, a été mal compris et mal rendu par Xylander et par les autres traducteurs. D'abord le mot διακαρτερέω a, dans les bons auteurs [1], ce sens que nous lui avons donné, *endurer la faim*, comme l'ἀποκαρτερέω signifie *se laisser mourir volontairement de faim.* Ensuite la phrase ἐνδόντων τὸ τεῖχος, littéralement, *qui livrèrent le fort*, est équivoque; car elle peut aussi signifier *livrer par lâcheté*, ou du moins *pour s'être trompé dans le calcul de ses propres ressources*, comme l'a employé Polybe [2], ou même *livrer par trahison, et d'intelligence avec les ennemis*, comme on le trouve dans Diodore de Sicile [3]. Une difficulté plus importante du texte est ce même *fort* ou cette *muraille*, τεῖχος, que Strabon attribue aux Numantins, tandis que Florus dit positivement qu'ils n'en avoient point, *sine muro, sine turribus.* Cependant, Paul Orose parle de la citadelle de Numance; et Appien dit que cette ville avoit un ἐπιτείχισμα; soit qu'on veuille entendre par ce mot un *fort*, ou des *murailles* tout autour de la ville, soit qu'on l'interprète dans le sens d'une *palissade.*

‹3› Il n'y a que Strabon et Appien [4] qui parlent des *Lusons.* Il paroît probable que les traces de ce nom se trouvent dans *Luco*, petit lieu sur la rivière Xiloca. Ce même nom, ainsi que celui de Segontia ou Seguntia, sont du nombre de ceux que les Celtibères durent avoir apportés de la Gaule, leur ancienne patrie, et particulièrement de l'Aquitaine, d'où ils étoient sortis. En effet, l'Itinéraire d'Antonin place *Segosa* et *Losa* sur une route qui mène d'Aqs à Bordeaux.

‹4› La première de ces deux villes se trouve dans Étienne de Byzance sous le même

[1] Voy. *Herodot.* l. III, c. 52, et l. VII, c. 107. = [2] Lib. I, c. 38. = [3] Lib. XIII, c. 67 et 76. = [4] *Iberic.* p. 468.

PAGE 162. Numantia est à environ 800 stades <1> de *Cæsar-Augusta**, que nous avons dit être bâtie sur l'Ibérus. Ségobriga* <2> et Bilbilis ** <3>, aux environs desquelles Métellus et Sertorius se livrèrent bataille, sont des villes qui appartiennent aussi aux Celtibères. Polybe, dans la description qu'il fait des peuples Vaccéens et Celtibères, et de leur pays, met au nombre des autres villes Ségésama <4> et

* *Saragoce.*
* *Segorbe.*
** *Bambola.*

nom. Pline parle aussi d'une ville de *Segida;* mais il la place entre le Bætis et la côte de l'Océan. Celle de Strabon paroît être la même que la *Segeda* d'Appien, la *Segestica* de Tite-Live, et vraisemblablement la *Segoubia* que Ptolémée place chez les Arévaques, à la suite de Numantia. Florus donne pour parens et alliés aux Numantins, les *Segulenses.* Il est probable qu'il faut remplacer ce dernier nom par *Seguvenses* ou *Segoubenses.* La ville de Ségovie d'aujourd'hui n'est pas si loin des Celtibères Arévaques, qu'on ne puisse la considérer comme la même ville que la *Segida* ou *Segoubia* des anciens. Cette nation puissante changea souvent ses limites; et l'on peut supposer une époque où elle les recula jusqu'au territoire de Ségovie. Il est possible aussi que leur extension ne soit que l'ouvrage des historiens et des géographes : la preuve en seroit dans la ville de Pallantia (aujourd'hui Palencia, dans le royaume de Léon), que Ptolémée et Appien regardent comme la principale ville des Vaccéens, et que Strabon attribue aux Arévaques.

<1> 800 stades font 100 milles Romains. L'Itinéraire d'Antonin marque 96 milles de Numantia à *Cæsar-Augusta.* Cette dernière mesure vaut environ 25 lieues et demie.

<2> Dans toutes les éditions antérieures à celle de Siebenkees, on lisoit *Segobrida.* Les manuscrits que cet éditeur avoit consultés portoient Σεγόβριγα : le nôtre (1393) porte visiblement Σηγόβριγα; ce qu'on trouve aussi dans Ptolémée, mais qui ne diffère de l'autre leçon que par la quantité de la première syllabe : c'est toujours *Segobriga.* Pline *(lib. XXXVI, cap. 22)* la nomme *Segobrica.* D'Anville et plusieurs autres géographes pensent que cette ville correspond à celle qu'on nomme aujourd'hui *Segorbe,* dans le royaume de Valence.

<3> C'est la même ville qu'on trouve dans Ptolémée, sous le nom altéré de Bilbis. Elle donna naissance au poëte Martial; elle fut renommée pour ses chevaux, et pour la vertu que ses eaux possédoient de donner une trempe particulière au fer destiné à la fabrication des armes [1]. On ne la connoît plus que sous le nom de *Baubola* ou *Bambola,* que porte un lieu voisin de Calatagud.

<4> Le texte porte *Segesama;* et c'est aussi la leçon du traducteur Italien. Mais, dans l'ancienne version Latine, on lit *Sagesama.* Ptolémée place chez les Vaccéens une *Segisama Julia,* que Pline *(lib. III, cap. 3)* attribue aux *Turmodigi.* Le père Hardouin change ce dernier nom en *Murbogi,* nom d'un petit peuple voisin des Vaccéens, que Florus *(l. IV, c. 12)* appelle *Curgonii.* Mais à ce même peuple des *Turmodigi,* Pline attribue encore une autre *Segisama,* qui ne peut être que le *Setisacum* (ou, comme on le corrige, *Segisamum*) que Ptolémée place chez les *Murbogi.* Ce dernier géographe parle aussi d'une ville nommée *Segisamonculum,* chez les Autrigones. L'Itinéraire la nomme *Segasamunclo.* Ces deux noms ont l'air d'un diminutif de forme Latine, comme qui diroit la *petite Segisama.* Florus, après avoir rapporté de suite les noms de trois

[1] Voyez *Plin.* lib. XXXIV, cap. 14, et *Justin,* lib. XLIV, cap. 3.

Intercatia ‹1›. Au rapport de Posidonius, le tribut que Marcus ‹2› Marcellus tira de la Celtibérie, montoit à la somme de 600 talens ‹3›; d'où l'on peut conclure que les Celtibères étoient un peuple nombreux et riche, quoique habitant un pays peu fertile. PAGE 162.

Polybe avoit avancé que Tibérius Gracchus détruisit trois cents villes ‹4› des Celtibères; et Posidonius, se moquant de lui, dit que pour faire sa cour à Gracchus, il avoit donné le nom de villes à des tours ‹5›, telles qu'on en voit dans les pompes triomphales ‹6›. PAGE 163.

peuples, *Vaccæosque et Curgonios, et Aurigonas* (qui sont les *Vaccæi*, les *Murbogi* et les *Autrigones* de Ptolémée), nomme *Sagesama* comme une ville qui avoit servi de place d'armes à Auguste dans la guerre contre les Cantabres. Quoi qu'il en soit de toutes ces difficultés, la ville nommée *Segisama* par Ptolémée et par Pline, *Sagesama* par Florus, et qui vraisemblablement est la *Segesama* de Polybe et de Strabon, devoit être une ville non loin de Pallantia, et plus à l'occident que le *Segisamum*. Ce dernier (nommé *Segesamon* dans l'Itinéraire) paroit correspondre au lieu qu'on appelle aujourd'hui *Sasamon*, à 6 lieues nord-ouest de la ville de Burgos, capitale de la vieille Castille. Enfin, le *Segisamonculum* doit être à l'orient et non loin de *Virovesca*, petit village connu maintenant sous le nom de *Bribiesca*.

‹1› Ptolémée connoît deux villes de ce nom. Il place l'une chez les Vaccéens; c'est celle dont Strabon parle ici, et devant laquelle, selon Appien [1], Tite-Live [2] et Pline [3], le jeune Scipion tua un des habitans qui l'avoit provoqué à un combat singulier. Elle devoit être, selon Lopez, non loin de Pallantia, aux environs du lieu qu'on nomme *Rioseco*.

‹2› Notre manuscrit 1393, et les anciennes versions Latine et Italienne, conservent le nom de *Marcus*, qui manquoit dans les manuscrits de Casaubon.

‹3› Environ trois millions deux cent mille francs de notre monnoie actuelle.

‹4› Florus [4] compte cent cinquante villes, et Tite-Live [5] cent trois seulement. Plutarque [6] parle de quatre cents villes; mais il entend les villes conquises par Caton dans toute l'Ibérie.

‹5› J'aurois pu dire aussi *à des bourgs*, au lieu de *à des tours*; car il est certain, comme l'observe Casaubon, que le mot de la basse latinité, *burgus*, vient du grec πύργος, qui, selon le dialecte Macédonien, se prononçoit βύργος. Dans les anciens glossaires annexés au Trésor de Henri Étienne, on trouve πύργος, *turris*, *bugus*; et ce dernier mot, évidemment altéré, doit être changé en *burgus*. Un des motifs qui m'ont engagé à suivre, dans la version, la signification la plus ordinaire du mot πύργος, c'est qu'en effet l'ancienne Ibérie étoit pleine de tours ou de châteaux, et qu'encore aujourd'hui on voit, sur-tout dans les provinces septentrionales de l'Espagne, quantité de ces anciennes tours. On les nomme dans le pays *solares* (peut-être par altération du mot de la basse latinité, *sobolares*). Les propriétaires de ces tours s'appellent *parientes majores*; et tous ceux qui en descendent ou prétendent en descendre, sont respectés comme chefs de leurs lignées [7].

‹6› Il fait allusion à l'usage des généraux Romains, de se faire suivre, dans les pompes

[1] *Iberic.* p. 480. = [2] *Epitom.* lib. XLVII. = [3] Lib. XXXVII, cap. 1. = [4] Lib. II, cap. 17. = [5] Lib. XL, cap. 49. = [6] In *Caton. major.* §. 10. = [7] Voyez *Bowles*, *Introduz. alla Stor. natur. ed alla Geogr. fisic. di Spagna*, vol. II, p. 66 et 67.

Page 163. Ce reproche pourroit bien être fondé; car les généraux, ainsi que les historiens, sont naturellement portés à embellir, par l'exagération, les actions auxquelles ils ont eu part ou qu'ils racontent. Je pense qu'il en est de même de ceux qui comptent plus de mille villes ‹1› dans l'Ibérie, et qu'ils ont donné le nom de villes à de grands villages; car naturellement cette contrée n'est point susceptible d'un si grand nombre de villes, vu son état stérile et sauvage, et sa situation qui la met hors de la portée des autres peuples. Les mœurs même des habitans, si l'on en excepte ceux qui occupent la côte de la Méditerranée, n'annoncent rien moins que des villes nombreuses. Ceux qui habitent des villages, sont d'un caractère sauvage; et tels sont pour la plupart les Ibères. Les villes seules adoucissent les mœurs; encore faut-il qu'elles ne soient point [clair-semées ni] environnées de forêts peuplées par des brigands occupés à nuire à leurs voisins ‹2›. Après les Celtibères, au midi, on trouve

triomphales, par des images en peinture ou en sculpture, qui représentoient non-seulement les rois ou les généraux ennemis morts, mais encore les forts, les villes, les montagnes, les lacs, les fleuves, et jusqu'aux mers conquises sur l'ennemi. Cet usage explique ce que dit Cicéron [1], en parlant d'une pareille pompe, *portari in triumpho Massiliam vidimus.* Appien dit [2], à l'occasion du triomphe de Scipion : *Πύργοι τε παρεφέροντο μιμήματα τῶν εἰλημμένων πόλεων; Turresque prætervehuntur captarum urbium simulacra.*

‹1› Si l'on additionne les diverses sommes des villes que Pline donne pour les trois provinces de l'Ibérie, on en trouve quatre cent dix (sans compter les deux cent quatre-vingt-quatorze plus petites et subordonnées aux autres, *civitates contributæ*, comme il les appelle en parlant de la Tarraconoise). Dans Ptolémée on en trouve quatre cent vingt-huit au plus pour toute l'Ibérie. Marcian lui en donne quatre cent quatorze; ce qu'il faut entendre, suivant son expression (*ἐπισήμους*), des villes remarquables.

‹2› Ce passage est altéré; et ni les manuscrits ni les anciennes versions n'offrent aucun secours pour son rétablissement. La correction de Casaubon me paroît vraie, et je l'ai suivie dans ma version; mais on peut, ce me semble, la réduire à de plus simples élémens qui la rapprochent davantage du texte, sans s'écarter du sens qui en résulte. Je lis donc *ὅπαι πλεονάζῃ τὸ τὰς ὕλας ἐπὶ κακῷ τῶν πλησίον οἰκεῖν.* L'idée de Strabon, que j'ai un peu paraphrasée, revient à ceci : « Plus les villes d'une contrée » sont nombreuses et rapprochées, plus elles » communiquent entre elles et avec les étrangers, et plus le caractère de leurs habitans » se polit et s'adoucit. Mais quand elles sont » clair-semées et séparées les unes des autres » par de grands espaces remplis de forêts » qu'habitent des brigands, cette communication devenant dangereuse, et par conséquent plus difficile, les mœurs conservent

[1] Apud *J. C. Bulenger. de Triumpho*, cap. 26. = [2] *De Bell. Punic.* pag. 58.

ceux qui habitent l'Orospéda et les environs du fleuve Sucron *, tels que les Sidétans ⟨1⟩ qui s'étendent jusqu'à Carthage *, les Bastétans et les Orétans qui vont même presque jusqu'à Malaca*.

PAGE 163.
* *Le Xucar.*
* *Carthagène.*
* *Malaga.*

Presque tous les Ibères se servoient autrefois de cette espèce de boucliers qu'on nomme *peltes* ⟨2⟩, et d'armes légères, telles que le javelot, la fronde et l'épée, pour être plus agiles ⟨3⟩ dans leurs courses et leurs brigandages, comme nous l'avons déjà dit en parlant des Lusitans ⟨4⟩. A leur infanterie ils joignoient quelque cavalerie dont les chevaux étoient dressés à grimper les montagnes, et à plier les genoux en cas de besoin.

§. IX.
Productions de ce pays.

L'IBÉRIE produit beaucoup de daims, et des chevaux sauvages. Dans quelques endroits les lacs abondent en oiseaux aquatiques ⟨5⟩, tels que cygnes et autres espèces semblables : on y trouve aussi quantité d'outardes ⟨6⟩. Des castors se rencontrent dans les fleuves; mais le *castoreum* ⟨7⟩ qu'on en tire, n'a pas au même degré les

» cette âpreté et cette rudesse qui distinguent » l'homme sauvage. »

⟨1⟩ *Voyez* ce que nous avons déjà remarqué à la note 3, *pag. 474.*

⟨2⟩ Le texte dit littéralement : « Presque » tous les Ibères sont des *peltastes.* » Les Grecs appeloient de ce nom les fantassins armés à la légère, qui portoient des *peltes*, c'est-à-dire, de petits boucliers sans bordure, faits de peau de chèvre [1], de figure carrée [2], et par conséquent différens des peltes des Amazones, qui avoient la forme d'une demi-lune [3]. Tite-Live, en parlant des peltes Grecques, les compare avec les *cætres [cætræ [4]] :* c'étoit le nom (d'origine vraisemblablement Africaine) que les Romains donnoient aux boucliers de cuir en usage soit chez les Africains, qui les faisoient de peau d'oryx [5], soit chez les Ibères [6], et même, suivant Tacite [7], chez les habitans de la Grande-Bretagne.

⟨3⟩ Tite-Live [8], en parlant de cette infanterie légère des Ibères, dit : *Assuetior montibus, et ad concursandum inter saxa rupesque aptior ac levior, quum velocitate corporum, tum armorum habitu.*

⟨4⟩ *Voyez* plus haut, *pag. 445*, not. 4.

⟨5⟩ J'adopte la correction de Casaubon, que Siebenkees a oublié ou n'a pas jugé à propos de noter; mais, pour m'approcher davantage du texte, je la présenterois de cette manière, s'il s'agissoit d'une édition de Strabon : *Ἔστι δ᾽ ὅπου καὶ αἱ λίμναι πληθύουσιν ὄρνισιν· ὄρνεις δὲ κ. τ. λ.* Pour ce qui est des oiseaux et des quadrupèdes de l'Espagne, on peut consulter Bowles [9].

⟨6⟩ Aujourd'hui les Espagnols les appellent *avutardas.* L'un et l'autre nom vient évidemment du mot Latin *avis tarda.*

⟨7⟩ Dès le temps d'Hippocrate, le *castoreum* extrait des vésicules ou poches situées près des aines du castor, a joui de la

[1] *Phot. Lexic.* ms. in Πελτασταί. = [2] *Suidas* in Πέλται. = [3] *Isidor. Origin.* lib. XVIII, cap. 12. = [4] *Tite-Liv.* lib. XXXI, cap. 36. = [5] *Voss. Etymol. in Cetra.* = [6] *Idem*, ibid. = [7] In *Agricol.* cap. 36. = [8] Lib. XXII, cap. 18. = [9] *Introd. alla Stor. natur. ed alla Geograf. fisic. di Spagna*, vol. II, pag. 62 et p. 84-91.

PAGE 163.
* La mer Noire.

propriétés de celui du Pont *, qui se distingue par sa vertu médicale. Il en est de même de plusieurs autres drogues qui ont dans certains pays des qualités particulières. C'est ainsi, dit Posidonius, qu'on ne tire la cadmie, le chalcanthum et le spodium ‹1›, que du cuivre de Cypre. Une chose qui est propre à l'Ibérie, au rapport du même auteur, c'est que les corneilles ‹2› n'y sont point noires. Il dit aussi que les chevaux des Celtibères, dont le poil tire sur le gris, perdent cette couleur dès qu'on les fait passer dans l'Ibérie ultérieure : il ajoute qu'ils ressemblent aux chevaux des Parthes, tant pour la légèreté que pour la vîtesse avec laquelle ils courent ‹3›. L'Ibérie produit encore quantité de racines propres à la teinture ‹4›. Pour l'olivier, la vigne, le figuier et autres arbres de cette espèce, on en trouve en grande abondance

réputation d'un remède antihystérique. Il est à présumer que le castoréum du Pont venoit de chez les Budins [1], peuple qui occupoit, suivant Rennell [2], le pays connu aujourd'hui sous le nom de Woronez.

‹1› C'est la cadmie factice, espèce de suie métallique qui s'attache aux parois des fourneaux dans lesquels on fond du cuivre avec du zinc. Le *chalcanthum*, qui veut dire en grec *fleur de cuivre*, est la couperose ou le vitriol de cuivre. Le *spodium* (qui signifie *cendre*) est ce mélange de cendres, de résidu de charbon et de parties de cuivre, qui reste au fond des fourneaux après la fonte; mais comme il a lieu dans d'autres métaux aussi, il y avoit chez les Grecs plusieurs espèces de spodium, qu'ils distinguoient les unes des autres par l'addition du nom du métal dont ils les tiroient.

‹2› Il parle de cette espèce de corneilles connues sous le nom de *corbines*, et qui sont ordinairement noires comme les corbeaux. On trouve quelquefois de ces derniers tout blancs; mais ils sont plus communs dans les pays du nord, par exemple en Islande. D'ailleurs, il est très-possible que Posidonius ait confondu la corbine avec cette espèce de corneille qu'on appelle *corneille cendrée* ou *mantelée*.

‹3› Cette vîtesse a donné lieu à la fable grossière suivant laquelle les jumens en Ibérie, et notamment dans la Lusitanie, concevoient par le souffle du vent d'ouest et sans le concours du mâle. Du temps des Romains, les chevaux de cette contrée, de la Galice et des Asturies, étoient les plus recherchés. On peut consulter les auteurs que le P. Hardouin cite sur le VIII.e livre *(c. 42)* de Pline. Aujourd'hui les beaux chevaux Espagnols ne se trouvent guère que dans l'Andalousie; encore y sont-ils si rares, que les étalons de race pure se vendent quelquefois des prix énormes.

‹4› Bowles [3] donne la liste de quelques plantes d'Espagne, dont les feuilles ou les racines servent à la teinture. Tels sont la gaude pour le jaune, le pastel des teinturiers pour le bleu, la garance et l'orcanette pour le rouge, &c.

[1] Voyez *Herodot.* lib. IV, cap. 109. = [2] *The Geograph. syst. of Herodotus*, pag. 84-93. = [3] *Introduz. alla Stor. natur. ed alla Geogr. fisic. di Spagna*, vol. I, p. 308-310.

sur

sur la côte qui borde la Méditerranée, ainsi que sur une bonne partie des côtes de l'Océan; mais la côte septentrionale ‹1› en est dépourvue, en partie à cause du froid, et en partie par la négligence des habitans. Une routine grossière et un instinct semblable à celui des brutes, font qu'ils se contentent de se procurer le strict nécessaire : ils ne s'occupent nullement des agrémens de la vie, à moins qu'on ne pense que ce soit vivre agréablement que de se laver et de se nettoyer les dents, hommes et femmes, avec l'urine ‹2› qu'on a laissée croupir dans des réservoirs; usage qu'on attribue aux Cantabres * et à leurs voisins. Cet usage, ainsi que celui de coucher à terre, sont communs aux Ibères et aux Gaulois. PAGE 164.

* *Biscaïens.*

Quelques-uns prétendent que les Gallæques * n'ont aucune religion, et que les Celtibères et ceux de leurs voisins au nord, sacrifient ‹3› pendant la nuit de chaque pleine lune, devant leurs portes, à une divinité anonyme, et y passent la nuit entière à danser avec toute leur famille.

* *Galiciens.*

On rapporte encore que les Vettons, la première fois qu'ils

‹1› La manière dont Xylander a voulu corriger le texte de cet endroit est un contre-sens que l'on peut voir dans sa version. Voici comment je crois qu'il faudroit le rétablir... *Συχνὴ δὲ καὶ τῆς ἐκτὸς* (sous-entendu *παραλιῶν*)· *ἡ μέντοι παρωκεανῖτις ἡ προσβόρρος κ. τ. λ.* On se rappelle que Strabon donnoit trois côtes maritimes à l'Espagne; une méridionale, subdivisée en côte en-deçà et en côte au-delà du détroit; une occidentale, comprise entre le cap Sacré et le cap Nérium; et une septentrionale, partant de ce dernier cap, et aboutissant à l'extrémité septentrionale (selon lui) des Pyrénées. Il entend donc par *ἡ καθ' ἡμᾶς παραλία*, la côte en-deçà du détroit; et par *τῆς ἐκτὸς* [*παραλιῶν*], le reste de cette côte et les deux autres côtes.

‹2› Apulée, Catulle et Diodore de Sicile parlent aussi de cet usage singulier. Les deux derniers l'attribuent aux Celtibères; et il est à remarquer que Diodore *(l. V, c. 33)* ne le présente pas d'une manière aussi défavorable que Strabon. Il dit au contraire qu'à cet usage près, ils aimoient beaucoup la propreté. Si l'on en croit Justin *(lib. XLIV, cap. 2)*, les Ibères en général ne savoient point ce que c'étoit que de se laver avec de l'eau chaude, et ils en apprirent seulement l'usage des Romains après la seconde guerre Punique.

‹3› Il doit manquer quelque chose au texte; et, si je ne me trompe, il faut y lire, *ἀνωνύμῳ τινὶ θεῷ* ΘΥ'ΕΙΝ. La ressemblance des élémens et du son ont été cause que les copistes ont sauté le dernier mot; car l'expression *νύκτωρ... παννυχίζειν* ne seroit pas plus supportable en grec, que ne le seroit en français sa correspondante, *passer toute la nuit pendant la nuit.* Quant au sacrifice fait par les Celtibères devant les portes de leurs maisons dans le temps de la pleine lune, un pareil sacrifice avoit lieu chez les Ægyptiens, au rapport d'Hérodote *(l. II, cap. 47 et 48).*

PAGE 164. vinrent au camp des Romains, s'apercevant que quelques chefs de l'armée alloient et revenoient sur leurs pas pour le plaisir de la promenade, les prirent pour des fous, et s'offrirent de les conduire à leurs tentes; s'imaginant que dès qu'il ne s'agissoit point de combattre, il falloit rester en repos ‹1›.

C'est encore à la grossièreté de ces peuples qu'il faut attribuer ce que dit Artémidore de la parure de leurs femmes. Les unes, dit-il, portent des colliers de fer, surmontés de *corbeaux* ‹2› qui s'élèvent en arc au-dessus de la tête, et qui retombent bien en avant du front. Lorsqu'elles le jugent à propos, elles étendent leurs voiles sur ces corbeaux, et s'ombragent ainsi le visage; ce qu'elles regardent comme un grand ornement ‹3›. Les autres portent un *tympanium* [petit tambour ‹4›] qui leur embrasse et leur serre le derrière de la tête jusqu'aux oreilles, puis se renverse et s'élargit en s'élevant peu-à-peu. Il y en a qui se dépilent le devant de la tête, de manière à le rendre plus luisant que le front même; d'autres enfin tortillent leurs cheveux autour d'une espèce

‹1› Cette méprise des Vettons n'a rien d'extraordinaire. Chez tous les peuples barbares, et plus encore chez les sauvages, ce qu'on appelle la *promenade* est un exercice inconnu : ils se tuent de fatigue lorsque le besoin ou quelque passion les y excite, ou ils croupissent dans une inaction absolue; ils ne connoissent point de milieu. La première chose qui frappe un Turc quand il vient chez les nations policées de l'Europe, est de voir des hommes se promener sans autre but que celui du plaisir ou de la santé.

‹2› C'est-à-dire, *des baguettes recourbées.* Les Grecs donnoient le nom de κόραξ, *corbeau,* à tout ce qui est courbé, *voûté* ou *crochu.* L'animal même ne paroît avoir eu ce nom qu'à cause de la forme de son bec. La langue Latine indique assez cette analogie par la ressemblance des mots *corvus* et *curvus,* ressemblance qui s'est conservée dans les mots Français *corbeau* et *courbé.*

‹3› Malgré le silence de nos imprimés et de nos manuscrits, je lis ici avec les deux anciens traducteurs Latin et Italien, καὶ μέγιστον (ou μέγαν) νομίζειν κόσμον.

‹4› J'ai conservé le mot Grec (τυμπάνιον), *tympanium,* par la raison qu'il paroît avoir été affecté à désigner une espèce de turban ou de coiffure particulière faite en demi-globe comme nos timbales, ou ayant une forme cylindrique, évasée par le haut, telle que les coiffures qu'on portoit sous ce même nom de *tympanium* [1] dans le Bas-Empire. C'est ainsi que les femmes de Lacédémone appeloient *dôme* une espèce de corbeille avec laquelle elles se couvroient la tête, et qui étoit d'une forme approchante des *calèches* que les femmes portoient il n'y a pas longtemps en France (voyez *Hésychius* aux mots Θολία et Σαλία).

[1] Voyez *du Cange, Glossar. in* Τυμπάνιον, *et initio ejusd. Glossar. tabell. VI.*

de petite baguette ‹1› d'un pied de haut, placée sur la tête, qu'elles couvrent ensuite avec un voile noir. Quoiqu'il soit vrai que l'on trouve en Ibérie de ces sortes de singularités, on a aussi inventé ‹2› et débité bien des fables au sujet de tous les Ibères en général, et particulièrement au sujet de ceux qui habitent vers le nord. PAGE 164.

Les Ibères égalent en force les bêtes féroces; ils en ont aussi la cruauté et la fureur aveugle ‹3›. Dans la guerre des Romains contre les Cantabres *, on a vu, chez ces derniers, des mères tuer leurs enfans plutôt que de les laisser tomber au pouvoir des ennemis; un enfant, par l'ordre de son père, saisir une épée, et massacrer ses parens et ses frères enchaînés; une femme tuer tous ceux qui étoient pris avec elle; un homme se précipiter dans les flammes d'un bûcher pour ne pas se rendre aux desirs de gens qui s'enivroient dans un repas ‹4›. PAGE 165.

* *Biscaiens.*

‹1› Vraisemblablement une aiguille comme on en voit encore aujourd'hui chez les femmes du royaume de Valence. Autour de cette aiguille à tête de cuivre elles tortillent leurs cheveux dans la partie qui s'élève sur le front [1].

‹2› Casaubon avoit raison de trouver ce texte altéré, πρὸς δὲ τῇ ἀληθείᾳ ΤΗ͂Ι ΤΟΙΑΥ΄ΤΗΙ πολλὰ καὶ ἙΩ΄ΡΑΤΑΙ καὶ μεμύθευται; mais il n'a pas été heureux dans la manière de le corriger, en changeant le quatrième mot en ἀνθείᾳ. Le changement d'Ἑώραται en Ἱστορεῖται, que proposoit Bréquigny, est encore plus malheureux. Je crois qu'il faut lire, πρὸς δὲ τῇ ἀληθείᾳ ΤΟΙΑΥ͂ΤΑ πολλὰ καὶ ἙΥΡΗΤΑΙ καὶ μεμύθευται. Comme, en français, le mot *inventer* est souvent employé dans le sens de *controuver, supposer, forger ce qui n'est point*, de même les Grecs se servoient du mot εὑρίσκω dans la signification de *débiter des choses qui n'existent que dans l'imagination*; témoin son composé εὑρεσιλογέω.

‹3› Les Cantabres et les Astures furent les derniers peuples de l'Ibérie que les Romains soumirent. Florus *(l. IV, c. 12)* les appelle *duas validissimas gentes;* mais il ajoute aussitôt, *Cantabrorum et pejor, et altior, et magis pertinax in rebellando animus fuit.* Justin *(lib. XLIV, cap. 2)* dit des Ibères, *feris propiora quàm hominibus ingenia gerunt.*

‹4› Bréquigny traduit ici : *Un homme, après s'être enivré dans un festin, se précipiter dans les flammes.* Ma version est presque littérale. Pour l'entendre, il faut observer que Strabon parle ici, comme dans les autres exemples qu'il vient de citer, des violences présumables de la part d'une soldatesque qui abuse de sa victoire. Il faut donc supposer des soldats, dans l'ivresse d'un repas, sollicitant un jeune homme d'entre les vaincus ou prisonniers, dans le dessein d'en abuser, et ce jeune homme préférant de se brûler vif à la honte d'essuyer la brutalité de ses ennemis. La chose seroit encore plus claire s'il s'agissoit d'une personne du sexe; et certes ce ne seroit pas une grande témérité que de s'inscrire en faux contre les copistes, en lisant κληθεῖσα δέ τις... αὑτὴν εἰς πυρὰν κ. τ. λ.

[1] Voyez *Swinburne*, *Voyage en Espagne*, lettr. XI.

PAGE 165. Ce caractère des Ibères leur est commun avec les Gaulois, les Thraces et les Scythes <1>, comme aussi ce qu'on dit du courage non-seulement des hommes, mais des femmes : car celles-ci travaillent à la terre <2>; et sitôt qu'elles sont accouchées, elles font mettre leurs maris au lit à leur place, et les servent. Tout en labourant elles emmaillotent leurs enfans, après les avoir lavés au bord d'un ruisseau. Posidonius dit que, dans la Ligurie, son hôte Charmoléon <3>, originaire de Marseille, lui avoit raconté qu'ayant loué des ouvriers de l'un et de l'autre sexe pour fouir sa terre, une des femmes se trouvant prise des douleurs de l'enfantement, se retira à quelques pas du lieu où l'on travailloit, et après s'être délivrée, elle revint sur-le-champ à l'ouvrage, de crainte de perdre sa journée; qu'il s'aperçut bien qu'elle éprouvoit beaucoup de peine en travaillant, mais qu'il n'en savoit point la cause; qu'enfin l'ayant

<1> Aristote *(Politic. l. VII, c. 2)* ajoute, *et les Perses.* Il parle de tous ces peuples comme d'hommes distingués par cette bravoure féroce qui servoit à perpétuer les guerres et les brigandages. Quant aux Ibères, il rapporte leur usage de planter autour du tombeau d'un guerrier autant d'obélisques qu'il avoit tué d'ennemis. Aujourd'hui les descendans des Cantabres, les Biscaïens n'ont plus rien de la férocité de leurs ancêtres; mais ils en ont si bien conservé l'amour de l'indépendance, qu'ils continuent à appeler du nom de *républiques* les différentes juridictions qui partagent leur pays. Le monarque qui les gouverne, sans s'inquiéter de leur fidélité, que lui garantissent leur vie simple et des mœurs pures, leur laisse cette liberté comme prix de leur vertu. Les Biscaïens, naturellement amis du travail, donnent à leurs enfans mâles une éducation virile, et inspirent de bonne heure à leurs filles toutes les vertus qui doivent en faire de respectables mères de famille : celles même qui appartiennent à des parens riches, ne dédaignent point de s'occuper de tous les ouvrages du ménage. C'est un plaisir de voir régner l'égalité parmi des hommes que la fortune a traités d'une manière inégale. Le pauvre et le riche y sont trop fiers pour qu'ils s'abaissent, l'un à flatter, l'autre à opprimer son semblable. La pauvreté n'y rend ni méprisé ni méprisable; le mendiant par paresse est regardé comme infame [1].

<2> Justin *(lib. XLIV, cap. 3)* dit la même chose : *Feminæ res domesticas agrorumque culturas administrant.* Encore aujourd'hui à Bilbao, capitale de la Biscaie (*voyez* la note précédente), les femmes du peuple travaillent plus que les hommes; ce sont elles qui chargent et déchargent les navires, et qui portent sur leur tête des fardeaux que deux hommes seuls peuvent y mettre [2].

<3> C'est peut-être Charmoléon de Marseille père de ce Zénothémis dont Lucien [3] raconte un trait d'amitié bien rare envers Ménécrates, autre citoyen de Marseille.

[1] Voyez *Bowles, Introduz. alla Stor. natur. e alla Geograf. fisic. di Spagna*, vol. II, p. 64-74. = [2] *Idem*, ibid. pag. 79. = [3] *Toxar. seu Amicit.* §. 24.

apprise, il la renvoya, après lui avoir payé son salaire; qu'elle porta le nouveau-né à une petite fontaine, où elle le lava; puis l'ayant emmailloté comme elle put, elle le reporta sain et sauf chez elle <1>. PAGE 165.

Un autre usage des Ibères qui leur est également commun avec d'autres peuples, c'est de monter deux à-la-fois sur le même cheval, pour que dans le besoin l'un puisse combattre à cheval et l'autre à pied. Ils sont tourmentés, ainsi que d'autres peuples, par une si grande quantité de rats, qu'elle fait naître souvent des maladies pestilentielles <2>. Les Romains furent atteints de cette contagion dans la Cantabrie *, au point qu'il fallut assigner une récompense à quiconque prendroit un certain nombre de rats : cette précaution put à peine les délivrer de ce fléau <3>, aggravé d'ailleurs par la disette du pain et des autres choses nécessaires à la vie <4>; car, obligés de tirer leurs subsistances de l'Aquitaine, ils ne pouvoient les transporter qu'avec beaucoup de peine, à

* *Biscaie.*

<1> Diodore de Sicile *(lib. IV, cap. 20)* raconte, sans nommer Posidonius, le même fait comme étant arrivé de son temps; mais il seroit aussi difficile qu'injuste de l'accuser de plagiat, d'autant plus que ces exemples, bien loin d'être rares, sont rapportés par Aristote[1] comme des choses très-ordinaires parmi les Liguriens. Quant à ce nom de *Liguriens*, il faut le prendre dans l'acception étendue que les anciens lui donnoient. *Voyez* la fin de la note 3, *pag. 238.*

<2> Une des véritables causes des maladies pestilentielles étoit la disette, ordinairement accompagnée de l'usage forcé des alimens peu sains. La multiplication des rats, ainsi que d'autres animaux, et sur-tout des insectes, coïncide quelquefois avec ces maladies; mais elle n'est le plus souvent que l'effet de la même cause, c'est-à-dire, de la constitution atmosphérique qui a produit ces dernières.

<3> Le texte doit être ici : ὥστε καὶ μισθοὺς ἄρνυσθαι ΜΥΟΘΗΡΟΥΝΤΑΣ πρὸς μέτρον ἀποδειχθέν· ΚΑΙ διεσώζοντο μόλις. Je n'ai fait que changer le μυοθηροῦντες en μυοθηροῦντας, et transposer le καὶ qui précédoit ce mot (et qui n'existe pas dans le manuscrit 1393), après le mot ἀποδειχθέν. Cette correction est fondée sur l'ancienne version Italienne : *Talchè pagavano a prezzo coloro che pigliando li ne consegnavano una certa quantità; e appena ancora se ne potevano difendere.*

<4> D'après les imprimés (ἁλῶν σπάνις καὶ σίτου) suivis par Xylander, il falloit traduire, *par la disette du sel et du pain :* et ce défaut de sel serviroit encore à expliquer la cause de ces maladies pestilentielles, qui sont, pour la plupart, des affections putrides; si d'ailleurs il étoit facile de se persuader qu'on pût manquer de sel en Espagne. Mais les manuscrits, les anciennes versions et le texte de Siebenkees, s'accordent pour la leçon ἄλλων σπάνις καὶ σίτου, que nous avons suivie dans notre version.

[1] *De Mirabil. auscult.* pag. 1094.

PAGE 165. cause des mauvais chemins. On cite encore ce trait de la fureur aveugle des Cantabres, que quelques-uns d'eux, ayant été faits prisonniers et mis en croix, ne laissoient pas d'entonner des chansons guerrières au milieu de ce supplice <1>.

De semblables traits prouvent la férocité. Ceux que je vais rapporter, n'annoncent pas peut-être des hommes policés; mais cependant ils n'ont rien de féroce. Par exemple, chez les Cantabres *, ce sont les maris qui apportent une dot à leurs femmes; et ce sont les filles qui héritent de leurs parens et qui se chargent du soin d'établir leurs frères. De pareils usages <2> annoncent le pouvoir dont le sexe y jouit; ce qui n'est guère un signe de civilisation. On cite encore comme un usage appartenant aux Ibères, celui de se pourvoir d'un poison <3> qu'ils tirent d'une

* *Biscaïens.*

<1> *Cùmque comprehensus omnimodo cruciaretur, lætitiam tamen, quam ex vindictâ ceperat, in ore constantissimè retinuit*, dit Valère Maxime *(lib. III, cap. 7)*, en parlant de celui qui avoit tué Asdrubal. Cet assassin paroît être le même Ibère dont parle Justin *(lib. XLIV, cap. 2)*, et que Polybe *(lib. II, cap. 36)* appelle Celte. Les soldats de Brennus, mourant dans la Grèce sur le champ de bataille, tiroient les traits de leurs blessures et les relançoient contre les Grecs. (*Voyez* Pausanias, *lib. X, cap. 21.*)

<2> Excepté cependant la dot apportée aux femmes par les maris; usage commun à plusieurs peuples barbares, et qui annonce plutôt le despotisme des hommes sur le sexe: car cette manière de traiter les mariages étoit, pour la plupart, une espèce d'achat, par lequel le mari, qui payoit la dot au père de sa future, acquéroit sur elle le même droit qu'il avoit sur un esclave. Aristote *(Politic. lib. II, cap. 8)* dit expressément, en parlant des anciens Grecs, qu'ils achetoient leurs femmes; et, en observant *(ibid. lib. I, cap. 2)* que chez les barbares, le sexe étoit au même rang que les esclaves, il cite l'exemple des Cyclopes, dont chacun, suivant Homère *(Odyss. lib. IX, vers. 114)*, avoit sur sa famille une autorité souveraine. Cet usage étoit si bien établi chez les Grecs, du temps même de ce poëte, qu'il n'hésite point de l'introduire chez ses dieux *(Odyss. lib. VIII, vers. 318)*. La même coutume avoit lieu chez les Juifs; et Strabon nous dira dans la suite *(lib. XV, pag. 709 et 710)* que les Indiens achetoient également leurs femmes.

<3> Florus *(lib. IV, cap. 12)*, qui parle aussi de ce poison, le nomme, comme Strabon, *toxicum* [τοξικόν]. Il ajoute qu'ils le tiroient de l'arbre *taxus* [l'if], comme s'il vouloit indiquer l'origine et l'étymologie de son nom. Pline *(lib. XVI, cap. 10)* ne balance point à adopter cette étymologie, en disant que le *toxicum* s'appeloit plus anciennement *taxicum*, à cause qu'il étoit tiré de l'arbre *taxus*. Sans parler de l'incertitude qui règne encore sur les qualités vénéneuses du *taxus*, il est plus probable que le *toxicum* fut ainsi nommé du mot grec τόξον, qui signifie *arc*, d'après l'usage où l'on étoit de frotter avec ce poison les flèches, pour les rendre mortelles. Ainsi, le *toxicum* paroît avoir été un terme générique, applicable à

herbe semblable au persil ‹1›, et qui fait mourir sans douleur : ils en ont toujours de prêt pour s'en servir en cas d'événement malheureux. Enfin il leur est ordinaire de se dévouer pour ceux dont ils épousent la cause, à tel point qu'ils se soustraient par une mort volontaire au déplaisir de leur survivre ‹2›. PAGE 165.

Quelques-uns divisent la Celtibérie en quatre parties ‹3›, comme

toute sorte de poison, mais particulièrement au poison en usage chez les Ibères. Suivant Aristote *(de Mirabil. auscult., pag. 1093)*, les Celtes en frottoient aussi leurs flèches pour la chasse des bêtes. Il ajoute que son contre-poison étoit l'écorce du chêne, et la feuille d'une plante appelée *coracium*.

‹1› Le σέλινον *[apium]* du texte désigne un genre de plante qui renferme deux espèces, l'*ache* ou *céleri [apium graveolens*, Linn.*]*, et le *persil [apium petroselinum*, Linn.*]*. J'ai préféré ce dernier mot, par la raison qu'en effet la plante vénéneuse dont parle Strabon, et qui paroît être la *ciguë*, ressemble au *persil* à tel point, qu'on a eu quelquefois le malheur de l'employer dans les salades à la place de ce dernier. Pausanias *(lib. X, cap. 17)* parle aussi de la ressemblance de cette plante au persil; et il ajoute qu'elle croissoit sur-tout en abondance dans l'île de Sardaigne. On sait que le persil est aussi originaire de cette même île.

‹2› Le sens avoué par tous les interprètes est : *A tel point qu'ils meurent pour eux;* Ὥστε ἀποθνήσκειν αὐτοὺς ὙΠΈΡ ἙΑΥΤΩ͂Ν. Cependant, on ne peut donner à ce texte un pareil sens, à moins qu'on ne change les derniers mots (qui à la rigueur ne peuvent signifier que, *pour eux-mêmes*) en ὑπὲρ αὐτῶν. Mais je crois plutôt que Strabon avoit écrit ὙΦ' ἙΑΥΤΩ͂Ν, dans le sens de, *se donner la mort*, sens que j'ai un peu paraphrasé pour faire sentir que Strabon ne dit autre chose que ce que Cæsar et Athénée rapportent de ces mêmes hommes. L'un et l'autre attribuent cet usage aux Gaulois, et Valère Maxime *(lib. II, cap. 6)* aux Celtibères. Les hommes qui s'attachoient ainsi aux intérêts de quelque grand ou de quelque prince, et qui épousoient toutes ses querelles, au point de se dévouer pour lui à la mort, sont nommés, dans Athénée *(lib. VI, pag. 249)*, *siloduri* (σιλοδοῦροι), et dans Cæsar *(l. III, cap. 22)*, *soldurii*. Ce que ce dernier dit de leur fidélité vient à l'appui de la correction que nous venons de faire du texte de Strabon....... *Sibi mortem consciscant; neque adhuc hominum memoriâ repertus est quisquam, qui, eo interfecto cujus se amicitiæ devovisset, mori recusaret.* Il est question, dans ce passage, des six cents *soldures* qui étoient dévoués à un prince Gaulois nommé *Adcantuannus*. Mais Plutarque *(in Sertorio)* dit, en parlant de Sertorius, que cet illustre Romain avoit à sa suite plusieurs milliers d'Ibères qui lui étoient entièrement dévoués. J'ai déjà fait mention (not. 1, *pag. 471*) de l'épitaphe de ces Ibères, qui se sacrifièrent après la mort de Sertorius, pour se soustraire à la douleur de lui survivre. Le lecteur sera peut-être curieux de la trouver ici telle que Swinburne *(Voyage en Espagne, lettre IX)* l'a extraite des annales de Catalogne :

Hic multæ quæ se manibus
Q. Sertorii turmæ, et terræ
Mortalium omnium parenti
Devovere, dum, eo sublato,
Superesse tæderet, et fortiter
Pugnando invicem cecidere,
Morte ad præsens optatâ jacent.
Valete posteri.

‹3› Nous suivons ici la correction de Casaubon, confirmée par Strabon lui-même,

Page 166. je l'ai déjà dit; d'autres, en cinq. Mais il n'est guère facile de donner une division exacte de cette contrée, soit parce qu'elle est presque ignorée, soit à cause des divers changemens qu'elle a éprouvés. Quand il s'agit de pays connus et célèbres, on est à portée de connoître les transmigrations qui y ont eu lieu, les divisions qu'on en a faites, les divers noms qu'on a donnés successivement à leurs parties, et les autres détails de cette espèce, par la raison que tout le monde en parle, et sur-tout les Grecs, les plus grands discoureurs qui aient existé. Il n'en est pas de même des pays barbares, éloignés, et occupés par des peuples dispersés sur plusieurs petites portions de terrain. Les mémoires qu'on pourroit s'en procurer, ne sont ni en grand nombre, ni trop sûrs. La difficulté devient encore plus grande, quand ces pays sont à une grande distance de la Grèce : car pour les historiens Romains, quoiqu'ils imitent les Grecs, il s'en faut qu'ils aient été aussi loin que leurs modèles. Ce qu'ils rapportent, ils l'ont puisé chez les Grecs, et n'y ont ajouté que peu d'observations, fruit de leur curiosité pour les recherches ou pour les voyages ‹1›; de façon que toutes les fois qu'il manque quelque chose chez les premiers, ils n'y suppléent que très-imparfaitement. Ajoutez que les noms les plus célèbres sont pour la plupart des noms Grecs.

[Il en est de même de la division de l'Ibérie toute entière.] Autrefois on donnoit ce nom à la partie même comprise entre le Rhône et l'isthme ‹2› formé par les deux golfes Gaulois; au

qui a déjà *(pag. 162)* divisé la Celtibérie en quatre parties. Les imprimés, les manuscrits et les anciennes versions, s'accordent à dire, *en deux parties.*

‹1› Les imprimés, le manuscrit 1393 et les anciennes versions Latine et Italienne, s'accordent à présenter le texte de cette manière : Οὐ ΠΟΛῪ ΜῈΝ προσφέρονται ΤῸ ΦΙΛΟ΄ΔΗΜΟΝ. Dans d'autres manuscrits, Siebenkees a trouvé, au lieu du dernier mot, φιλέκδημον ou φιλειδῆμον; et il a reçu dans son texte la dernière de ces deux leçons, que Casaubon avoit aussi proposée sans l'aide des manuscrits. Je pense qu'il faut les adopter toutes deux, en lisant, Οὐ ΠΟΛῪ ΤῸ ΦΙΛΕΙΔΗ͂ΜΟΝ προσφέρονται ΚΑῚ ΤῸ ΦΙΛΕ΄ΚΔΗΜΟΝ, d'autant plus que Strabon a déjà employé *(lib. 1, pag. 36)* ces deux termes ensemble, et que d'ailleurs la particule ΜῈΝ, à moins de la considérer comme un lambeau du mot φιλειδῆμον, devient un véritable solécisme.

‹2› La leçon des imprimés, des manuscrits, des deux anciens interprètes et de

lieu

lieu qu'aujourd'hui on regarde les Pyrénées comme limites de l'Ibérie, à laquelle on donne aussi le nom d'Hispanie. D'autres n'appeloient Ibérie que cette partie qui est en-deçà de l'Ibérus ‹1›; plus anciennement, cette même partie portoit le nom des Iglètes ‹2›, ses habitans, nation peu étendue, suivant Asclépiade le Myrléen. Les Romains, en lui donnant indifféremment le nom d'Ibérie ou d'Hispanie, l'ont divisée en deux parties, l'ultérieure et la citérieure. Ils ont adopté successivement diverses autres divisions, relatives aux diverses époques ou révolutions politiques. Quant à présent, depuis qu'une partie de cette contrée a été déclarée appartenir au peuple et au sénat, et l'autre à l'empereur, la Bætique est le partage du peuple [et du sénat] ‹3›; et l'on y envoie un préteur, qui a sous lui un questeur et un lieutenant: elle s'étend à l'orient jusqu'aux environs de Castalon *. Tout le reste appartient à l'empereur, qui y envoie un préteur et un

PAGE 166.

* *Caslena.*

Xylander, est... ΚΑΛΕΙ͂ΣΘΑΙ *πᾶσαν τὴν* ἜΞΩ τοῦ Ῥοδανοῦ καὶ τοῦ ἰσθμοῦ κ. τ. λ. En conséquence, Bréquigny a traduit: *On nommoit autrefois Ibérie tout le pays depuis l'Océan occidental jusqu'au Rhône et à l'isthme, &c.* Sans prétendre corriger le texte, qui ne pèche peut-être que par l'irrégularité de la construction, j'ai traduit comme s'il étoit écrit, ΚΑΛΕΙ͂ΣΘΑΙ ΚΑΙ` *πᾶσαν τὴν* ἜΣΩ τοῦ Ῥοδανοῦ καὶ τοῦ Ἰσθμοῦ. Le sens revient au même.

‹1› C'est-à-dire, entre l'Ibérus et les Pyrénées.

‹2› Ces Iglètes sont les mêmes qu'Étienne de Byzance [1] nomme Glètes, et, par une erreur de copiste, *Tlètes.* Hérodore les plaçoit entre les Cynètes et les Tartessiens; et Théopompe, dans le voisinage des Tartessiens. La position entre l'Ibérus et les Pyrénées, qu'Asclépiade le Myrléen leur donne, suivant Strabon, vient à l'appui du sentiment de ceux qui croyoient que *Rhodé* (aujourd'hui *Roses*) avoit été originairement fondée par les Rhodiens, et que les Marseillois ne s'y établirent que postérieurement [2]. En effet, il paroît plus que probable que ces *Iglètes* ou *Glètes* n'étoient que les *Gnètes* de l'île de Rhode [3] ou *Ignètes* (car ce dernier nom s'écrit aussi de deux manières).

‹3› Auguste, voulant disposer exclusivement des forces militaires, ne laissa au peuple que ces provinces ou royaumes, soumis à l'empire Romain, qui n'avoient pas besoin d'être surveillés par des garnisons ou par des troupes. Ainsi, comme la Bætique étoit la province la plus civilisée et la plus tranquille de l'Ibérie, elle devoit naturellement tomber en partage au peuple. Strabon a eu soin de noter ce trait de politique. *Sibi quidem* (dit-il, en parlant d'Auguste) *quæcumque militum præsidio essent tenenda, quales sunt regiones barbaræ.... Populo autem reliquam concessit, quæ pacata facilè sine armis sub imperio retineretur* [4].

[1] In Γλῆτες et Τλῆτες, *cum not. Holstenii.* = [2] Voyez *Scymn. Chii*, vers. 203-206; *conf. et Strab.* l. XIV, p. 654. = [3] *Steph. Byzant.* in Γνῆς, Ἴγνη et Ἰγνεῖαι. = [4] *Strab.* lib. XVII, p. 840.

PAGE 166.

consul : le premier a un lieutenant, et rend la justice chez les Lusitans, voisins de la Bætique, qui s'étendent jusqu'au Durius * et à son embouchure; car c'est-là ce qu'on appelle proprement aujourd'hui la Lusitanie : on y trouve la ville d'*Augusta Emerita* *. Ce qui reste, et qui fait la plus grande partie de l'Ibérie, est gouverné par le consul : il a sous ses ordres un corps de troupes respectable, composé d'environ trois légions, et de trois lieutenans, dont l'un, avec les deux légions, veille sur tout le pays au

PAGE 167.

nord du Durius, qui portoit autrefois le nom de Lusitanie, et qui est appelé aujourd'hui la Gallæcie *. Les montagnes ‹1› situées au nord, ainsi que les Astures et les Cantabres *, sont de son ressort. Le pays des Astures est traversé par le fleuve Melsus ‹2›, près duquel est la ville de Noéga ‹3›, peu éloignée d'une lagune ‹4› formée par l'Océan, et qui sépare les Astures des Cantabres. Le second lieutenant, avec la troisième légion, garde le reste de la côte ‹5› jusqu'aux Pyrénées. Le troisième, dans l'intérieur des terres, veille sur toute la partie occupée par ceux des Ibères qui portent déjà le nom de *Togati* ‹6›, comme qui diroit *pacifiés*, à

* *Le Duero.*

* *Mérida.*

* *Galice.*

* *Biscaïens.*

‹1› J'ai suivi la leçon des imprimés, ὄρη, qui est aussi celle des anciens traducteurs Latin et Italien, de Xylander et du manuscrit 1393. D'autres manuscrits, suivant Casaubon et Siebenkees, portent μέρη *[les parties situées au nord]*; leçon qu'a préférée Bréquigny dans sa version Française.

‹2› Casaubon pense que c'est le même fleuve que Ptolémée nomme *Mearus.* Ce dernier nom se trouve aussi dans Méla, et correspond, selon Vossius, au *Mero* d'aujourd'hui. Ortélius pensoit que c'étoit plutôt le *Nœlus* de Ptolémée. Le père Florez croit que c'est la rivière *Narcea* [1].

‹3› Pomponius Méla et Pline placent aussi cette ville chez les Astures; mais Ptolémée l'attribue aux Cantabres, sous le nom de *Noega Ucesia.* On prétend qu'elle correspond aujourd'hui à *Navia*; mais, selon d'autres [2], elle est remplacée par *Pravia.*

‹4› Il faut chercher cette lagune ou anse aux environs de *Villa-Viciosa*, à moins que Strabon ne veuille désigner la baie ou le port Saint-Ander; ce qui est cependant au-delà des limites qui séparent ces deux peuples.

‹5› Le texte porte παρωρείας, terme équivoque, qui peut signifier *pays situé au pied* (ou *près*) *des montagnes*, et *pays situé près des frontières.* J'ai cru qu'il falloit lire παραλίας, et j'ai traduit en conséquence. Bréquigny, soit qu'il se soit douté de la nécessité d'une pareille correction, soit pour quelque autre motif, a de même employé le mot *côte.*

‹6› Le texte porte, τὰ τῶν ἤδη ΛΕΓΟΜΕΝΩΝ ὡς ἂν εἰρηνικῶν. Si l'on compare avec cet endroit la manière dont Strabon s'est exprimé plus haut *(p. 160)*, τῷ Σπαρταρίῳ ὡς ἂν σχοινοῦντι καλουμένῳ πεδίῳ, et *(pag. 161)*, πόλις

[1] Voyez *Lopez*, *Geograf. de Estrabon*, lib. III, p. 232. = [2] *Idem*, ibid. p. 233.

cause qu'ils ont, avec la toge Romaine, adopté la douceur et la manière de vivre des Italiens; ce sont les Celtibères, et tous ceux qui habitent les deux rives de l'Ibérus jusqu'aux environs de la mer. Le consul lui-même passe la saison de l'hiver dans la partie maritime de son département, principalement à Carthage * et à Taracon *, et il y rend la justice. Durant l'été, il fait des tournées pour remédier aux abus qui de temps en temps peuvent se glisser dans l'administration. Outre ces officiers, il y a ce qu'on appelle des procureurs de Cæsar, tirés de l'ordre équestre, et chargés de pourvoir à la subsistance des troupes.

PAGE 167.

* *Carthagène.*

* *Tarragone.*

Πομπέλων ὡς ἂν Πομπηϊούπολις, on ne tardera point à s'apercevoir que notre texte est tronqué; car on ne peut le rendre en français qu'avec une lacune : « par ceux des Ibères » qui portent déjà le nom de... comme qui » diroit *pacifiés.* » Ainsi, pour remplir cette lacune, il faut nécessairement lire, τὰ τῶν ἤδη ΛΕΓΟΜΕ΄ΝΩΝ ΤΟΓΑ΄ΤΩΝ, ὡς ἂν εἰρηνικῶν, « par ceux des Ibères qui portent déjà le nom » de *Togati,* comme qui diroit *pacifiés.* » L'addition du mot τογάτων *[togati]* est ici tout aussi indispensable que le sont, dans les deux exemples que je viens de citer, les mots Σπαρταρία et Πομπέλων. Ajoutez que Strabon a fait plus haut [1] mention des *Togati* de l'Ibérie, à-peu-près dans les mêmes termes, καὶ δὴ τῶν Ἰβήρων ὅσοι ταύτης εἰσὶ τῆς ἰδέας ΛΕ΄ΓΟΝΤΑΙ ΤΟΓΑ΄ΤΟΙ. Si l'on doutoit encore de cette correction, je pourrois la justifier par un endroit semblable de Dion Cassius *(l. XLVI, vers la fin),* où il est question des *Togati* de la Gaule : Ἐκαλεῖτο γὰρ ἐκείνη μὲν ΤΟΓΑ΄ΤΑ, ὅτι ΕΙΡΗΝΙΚΩΤΕ΄ΡΑ παρὰ τὰς ἄλλας ἐδόκει εἶναι. κ. τ. λ. *On donnoit à cette partie de la Gaule le nom de* Togata, *parce qu'elle paroissoit être plus paisible que les autres.*

[1] Pag. 151; de notre version, 436.

CHAPITRE V.

DES îles adjacentes à l'Ibérie. — Îles Pityusses, Gymnésiennes ou Baléares, &c. — Exercices et Mœurs de leurs habitans. — L'île de Gadès ; son commerce et les richesses de ses habitans. — Anciennes traditions sur la fondation de Gadès. — Source remarquable à Gadès. — Discussion, à ce sujet, sur les causes du flux et du reflux de la mer, et sur celles des débordemens du fleuve Ibérus. — Description de quelques arbres de l'Ibérie. — Îles Cassitérides et leurs habitans.

PAGE 167. DES îles situées vis-à-vis de l'Ibérie, deux portent le nom de Pityusses ⟨1⟩, et les deux autres, celui de Gymnésiennes : ces dernières s'appellent encore Baléares ⟨2⟩. Toutes les quatre sont

⟨1⟩ Ptolémée les appelle du même nom commun de *Pityusses* (nom qui leur fut donné à cause de la grande quantité de pins, en grec πίτυς, qui y croissoient) ; et il leur donne le nom spécial, à l'une, d'*Ebusus*, à l'autre, d'*Ophiussa*. Agathémère [1] les nomme *la grande* et *la petite Pityusse*. Méla [2], sans faire mention de leur nom commun, les appelle *Ebusos* et *Colubraria* ; et ce dernier nom exprime le nom Grec *Ophiussa*. Pline [3] nous apprend que, de son temps, les deux Pityusses portoient le nom commun d'*Ebusus* ; et il nous donne pour troisième île la *Colubraria*, ou *Ophiussa*. Diodore de Sicile [4] ne connoît qu'une seule Pityusse.

Pour ce qui est de l'orthographe des mots *Pityussa* et *Ophiussa*, il règne une grande inconstance parmi les géographes Grecs et Romains : celle par deux *s*, que nous suivons, nous paroît plus conforme à l'analogie.

⟨2⟩ Je corrige mon texte de cette manière... τὰς μὲν Πιτυούσας δύο, καὶ τὰς Γυμνησίας δύο (καλοῦσι δὲ καὶ Βαλεαρίδας) προκεῖσθαι συμβαίνει τῆς κ. τ. λ. La parenthèse est nécessaire pour la clarté du sens ; et la correction du reste m'a été suggérée par la leçon du manuscrit 1393....., καλοῦσι καὶ Βαλεαρίδας προκεῖσθαι συμβαίνει τῆς, quoique cette leçon ne soit guère plus correcte que celle des imprimés. Quant au nom de *Gymnésiennes*, Diodore de Sicile [5] prétend qu'il fut donné à ces îles, parce que leurs habitans alloient nus (en grec, γυμνοὶ) pendant l'été. Si l'on en croit Lycophron *(ver. 633)*, ces insulaires ne portoient, en quelque temps que ce fût, que des *sisyrnes*, c'est-à-dire, des peaux d'animaux dégarnies de leur poil [6]. Cependant, il est à croire que *Gymnésiennes* n'est que l'interprétation du mot Phœnicien *Baleares*, qui, ainsi que le γυμνῆται des Grecs, signifie *frondeurs*, comme Strabon lui-même le donne à entendre dans la suite de ce chapitre,

[1] Lib. I, cap. 5. = [2] Lib. II, cap. 7, *extr.* = [3] Lib. III, cap. 5. = [4] Lib. V, cap. 16. = [5] Lib. V, cap. 17. = [6] Voyez *Hesychius in* Σισύρνα.

placées le long de la côte qui s'étend entre Taracon * et le fleuve Sucron *, et sur laquelle est bâti Saguntum **; mais les Pityusses sont plus avant dans la mer, et plus à l'ouest que les Gymnésiennes.

PAGE 167.
* Tarragone.
* Xucar.
** Murviedro.

§. I.
Iles Pityusses, &c.
* Ivica.

L'UNE des Pityusses s'appelle Ébusus*, et renferme une ville du même nom <1>; cette île, à-peu-près aussi longue que large, a 400 stades de circuit <2> : l'autre île, située tout auprès, porte le nom d'Ophiusse <3>, et elle est déserte.

La plus grande des Gymnésiennes * contient deux villes, Palma * et Pollentia **; celle-ci à l'orient, l'autre au couchant : elle n'a guère moins de 600 stades de longueur sur 200 de largeur <4>, quoique Artémidore la suppose deux fois plus longue et plus large. La plus petite * est à environ 270 stades <5> de [l'endroit de la grande où est bâtie] Pollentia. Bien inférieure <6>

* Majorque.
* Palma.
** Pollença.

* Minorque.

et le dit plus clairement ailleurs *(lib. XIV, pag. 654)*.

<1> Diodore de Sicile *(lib. V, cap. 16)* l'appelle *Eresus*. Ce nom, malgré les efforts qu'a faits Bochart pour le justifier par des étymologies Phœniciennes, n'est qu'une erreur de copiste.

<2> Diodore de Sicile dit qu'elle est aussi grande que l'île de Corcyre. Agathémère donne à la grande Pityusse 300 stades, et à la petite, 100. Pline, qui les considère toutes deux comme ne faisant qu'une île, à cause de la très-petite distance qui les sépare, dit qu'elle a 46 milles, ce qui fait 368 stades.

<3> *Voyez* la note 1, *pag. 492*. D'Anville rapporte *Ophiussa* à *Formentera*.

<4> Pline lui donne pour longueur 100 milles. Diodore de Sicile s'exprime d'une manière vague, en disant qu'elle est la plus grande île que l'on connoisse après les îles de Sicile, de Sardaigne, de Cypre, de Crète, d'Eubée, de Corse et de Lesbos. Strabon réfutera dans la suite *(lib. XIV, pag. 654)* cette assertion, que Diodore a prise de Timée, sans le nommer.

— La plus grande longueur de Majorque est de 14 lieues et demie, qui font 600 stades de 833 $\frac{1}{3}$. Sa moindre largeur est de 8 lieues, qui représentent bien 200 stades; mais ce sont des stades de 500. En confondant deux mesures de valeurs inégales, Strabon fait de Majorque une île longue et étroite, tandis que sa forme approche davantage de celle d'un carré. G.

<5> Suivant le texte, nous aurions dû dire, *à environ 70 stades* seulement; mais il est à présumer que les copistes de Strabon, au lieu d'écrire ΩΣ ΣΟ διέχει σταδίους, ont supprimé la première note numérique Σ (précisément parce qu'elle ressembloit à la lettre qui la précède), et exprimé la seconde par les lettres qui composent le nom du nombre 70. Notre correction est d'ailleurs justifiée par Pline, qui évalue la distance des deux îles à 30 milles, ce qui fait 240 stades.

— Cette correction peut s'établir encore sur la distance réelle des lieux. De Pollentia à Minorque, il y a près de 11 lieues, qui valent 270 stades de 500. G.

<6> Nous suivons le texte, κατὰ μέγεθος μὲν ΟΥΝ πολὺ κ. τ. λ., tel que les manuscrits, les imprimés et les deux anciennes versions

Page 167. à la précédente pour la grandeur, elle ne le lui cède en rien pour la bonté. Toutes deux sont très-fertiles, et ont des ports très-commodes, quoiqu'à leur entrée il y ait des roches qui exigent quelque précaution de la part des navigateurs. La fertilité de ces îles fait que leurs habitans vivent en paix aussi-bien que ceux d'Ébusus*. Leur réputation ne fut ternie qu'à cause de quelques brigands d'entre eux, qui s'étoient associés avec les pirates de ces mers; ce qui leur attira les armes de Métellus. Ce général fit une descente dans les îles Baléares <1>, et c'est de là qu'il fut surnommé *le Baléarique :* il y fonda aussi les villes dont je viens de parler.

* *Iviça.*

§. II. Exercices et mœurs de leurs habitans.

Cette même fertilité, qui fait que ces insulaires sont pacifiques, leur attire sans cesse des ennemis dont ils ont à se défendre; ce qui les a en même temps rendus les meilleurs frondeurs. On prétend qu'ils se sont sur-tout distingués dans ce genre d'exercice

Page 168. depuis que les Phœniciens se sont emparés de leurs îles. Ce sont ces derniers <2>, dit-on, qui leur apprirent les premiers l'usage de

le présentent. Mais la version de Xylander, suivie par Bréquigny, dit tout le contraire, *non multò minor priore ;* ce qui suppose ou une distraction de la part de ce traducteur, ou qu'il avoit lu, avec la négation, κατὰ μέγεθος μὲν ΟΥ πολύ.

<1> Voyez sur cette guerre, arrivée l'an de Rome 629, Tite-Live *(Epit. 60)*, et Florus *(l. III, c. 8)*. Le général dont Strabon parle, est Quintus Cæcilius Métellus.

<2> Nous avons dit, *ces derniers*, en rapportant ces mots aux *Phœniciens*, comme a fait l'auteur de la version Italienne. Xylander traduit, *hi primi hominum feruntur gestasse tunicas latè prætextas ;* ce que Bréquigny rend en français, *ils sont, dit-on, les premiers qui aient porté de larges tuniques ;* de manière que les tuniques à larges bordures sont dites être de l'invention des habitans des îles Baléares. Mais πρῶτοι τοὺς ἀνθρώπους ne pouvant pas signifier *primi hominum*, il faut, de toute nécessité, que le premier de ces mots se rapporte aux Phœniciens, et que le reste s'entende des Baléariens. Il est vrai qu'Eustathe l'avoit entendu comme Xylander : mais au moins Eustathe, soit qu'il eût sous les yeux une leçon toute différente de la nôtre, soit qu'il eût mal compris la phrase de Strabon, lui avoit donné une tournure qui pouvoit, jusqu'à un certain point, justifier ce sens; car il rapporte ou il paraphrase les paroles de Strabon de cette manière : Οἱ δὲ ἐν αὐταῖς (sc. ταῖς Γυμνησίαις) ἄνθρωποι πρῶτοι πλατυσήμους χιτῶνας ἐφεῦρον [1]. Et tel est ce qui concerne la première difficulté de ce passage. Vient ensuite l'expression χιτῶνας πλατυσήμους, que Casaubon interprète par *laticlavium*, c'est-à-dire, par cette tunique bordée d'une large bande de couleur de pourpre que portoient à Rome les sénateurs. Si cela avoit la

[1] *Eustath. in Dionys. Perieg.* vers. 457.

porter des tuniques à larges bordures. Ils alloient au combat tout nus, tenant à leur main un petit bouclier, et une espèce de javelot brûlé par le bout, rarement armé d'une pointe de fer. Autour de leur tête ‹1› ils portoient trois frondes, faites de *mélancranie* ‹2›, de crins ou de boyaux, et qui étoient de différentes grandeurs. La plus longue leur servoit pour tirer de loin, la plus courte pour tirer de près, et la moyenne pour tirer d'une médiocre distance : ils mettoient tant d'importance à s'exercer dès leur enfance à l'usage de cette arme, que les parens ne donnoient le pain à leurs enfans qu'en le plaçant sur un but que ceux-ci devoient toucher avec la fronde ‹3›. PAGE 168.

moindre probabilité, cet usage devroit au moins passer des Romains et non pas des Phœniciens aux habitans des îles Baléares. Je sais que les Grecs, du temps de Strabon et dans les siècles suivans, rendoient le *laticlavium* par πλατύσημος; mais on trouve ce même mot employé par les lexicographes [1] pour expliquer le *calasiris*, c'est-à-dire, cet habit de lin avec des franges, en usage chez les Ægyptiens [2], et vraisemblablement chez les Phœniciens, qui l'auront ensuite introduit chez les habitans des îles Baléares.

‹1› Diodore de Sicile [3] dit au contraire qu'ils portoient l'une à la tête, l'autre autour des reins, et la troisième à la main.

‹2› Immédiatement après le mot *mélancranie*, le texte porte : « Espèce de jonc qui » sert à faire des cordes, et dont parle Philé- » tas en son traité intitulé *l'Interprétation*, » dans les vers où il dit : *Une tunique sale* » *et grossière lui couvre le corps, et ses reins* » *décharnés sont ceints d'une ceinture de mé-* » *lancranie*, voulant dire *d'une corde faite* » *de mélancranie.* » On sent bien que tout ce morceau n'est qu'une scholie marginale faite par quelque grammairien, et qui a passé ensuite par inadvertance dans le texte même de Strabon. Aussi avons-nous pris le parti de le renvoyer en note, pour ne point déranger la suite du discours.

Quant à l'espèce de jonc, ou plutôt de choin, dont il est ici question, il est d'autant plus difficile de la déterminer, que cette famille de plantes renferme au moins quarante espèces différentes. D'après son nom de *melancranis*, qui signifie *tête noire*, et d'après la description qu'en font Théophraste [4] et Pline [5], celle-ci pourroit être le *schoenus nigricans* de Linné.

Pour ce qui est de Philétas, dont on cite les vers au sujet de la mélancranie, il étoit, suivant Strabon [6], poëte et critique célèbre, natif de l'île de Cos. Suidas [7] ajoute qu'il enseigna les belles-lettres à Ptolémée II, roi d'Ægypte. L'ouvrage qu'on cite de lui dans cet endroit, sous le nom d'*Interprétation* [Ἑρμηνεία], est cité par Parthénius [8] sous celui de *Mercure* [Ἑρμῆς]; et je pense que ce dernier nom en a été le véritable titre.

‹3› *Cibum puer à matre non accipit* (dit Florus, *lib. III, cap. 8*); *nisi quem, ipsâ monstrante, percussit.* La même chose est affirmée par Lycophron *(vers. 637)*, et par Diodore de Sicile *(lib. V, cap. 18)*.

[1] *Hesych. et Photius (Lex. ms.)* in Καλάσιρις. = [2] *Herodot.* lib. II, c. 81. = [3] Lib. V, c. 18. = [4] *Histor. Plant.* lib. IV, cap. 13. = [5] Lib. XXI, cap. 18. = [6] Lib. XIV, pag. 657. = [7] In Φιλητᾶς. = [8] *Erotic.* cap. 2.

PAGE 168. Aussi Métellus, en s'approchant de leurs îles, fut obligé de faire tendre des cuirs sur les ponts des vaisseaux, pour mettre son monde à l'abri des coups de fronde. Il tira de l'Ibérie trois mille habitans Romains pour les établir parmi les naturels des Baléares.

Outre la fertilité du terrain, les îles dont nous parlons possèdent encore l'avantage de n'avoir presque point d'animaux nuisibles; car on prétend que les lapins, qui y ont causé tant de ravages, n'en sont point originaires, mais que quelqu'un y ayant apporté du continent un mâle et une femelle de ces animaux, ils y multiplièrent dans les premiers temps au point qu'à force de miner la terre, les lapins renversoient les arbres et les maisons, et que les habitans furent forcés, comme je l'ai déjà dit ‹1›, de recourir aux Romains pour leur demander un asyle. Cependant, aujourd'hui, l'adresse et la facilité avec lesquelles ils font la chasse à ces animaux, les en garantissent assez pour les laisser jouir des biens de leur terre. Ces îles sont en-deçà de ce qu'on appelle les Colonnes d'Hercule *. Tout près de ces dernières, il y a deux îlots, dont l'un s'appelle l'*île de Junon ;* quelques-uns même leur donnent le nom de Colonnes d'Hercule ‹2›.

* *Les montagnes de Gibraltar et de Ceuta,*

§. III.
L'île de Gadès, &c.

AU-DELÀ des Colonnes est l'île de Gadès *, dont nous avons dit ‹3› seulement qu'elle est à environ 750 stades de Calpé * : elle est située près de l'embouchure du Bætis * ‹4›. On parle différemment de cette île. Ce sont ses habitans qui arment les plus grands et les plus nombreux vaisseaux destinés au commerce de la Méditerranée et de l'Océan, quoiqu'ils n'habitent que cette île peu considérable, et qu'ils possèdent peu de terrain dans le continent : ils vivent pour la plupart sur mer, et très-peu restent chez eux ou vivent dans Rome; car autrement Gadès pourroit

* *Cadiz.*
* *Gibraltar.*
* *Guad-al-kibir,*

‹1› *Voyez* plus haut, *pag. 144;* de notre version, *pag. 412.*

‹2› Ces îlots me paroissent répondre aux écueils voisins du cap de Trafalgar. *Voyez* ci-après la note 3, *pag. 499.* G.

‹3› *Voyez* plus haut, *pag. 140;* de notre version, *pag. 393.*

‹4› L'embouchure du *Bætis* qui venoit aboutir vis-à-vis Cadiz, n'existe plus, comme je l'ai dit, not. 4, *pag. 394.* G.

passer

passer pour la ville la plus peuplée qu'il y ait après Rome. En effet, j'ai ouï dire que dans un recensement fait de mon temps, on avoit compté à Gadès cinq cents cavaliers, nombre qu'on ne trouve dans aucune ville, même de celles d'Italie, hormis Padoue ‹1›. Cependant les Gaditans, malgré leur nombre, occupent une île qui n'a guère plus de 100 stades de longueur ‹2›, sur une largeur qui, dans certains endroits, n'est que d'un stade. Ils n'avoient d'abord qu'une fort petite ville; mais Balbus, surnommé le Gaditan, qui reçut les honneurs du triomphe ‹3›, y en fit ajouter une autre, qu'ils appellent *la ville neuve;* et de ces deux villes s'est formée celle qu'ils nomment Didyme *, qui n'a que 20 stades de circuit. Cette étendue peut aisément contenir les Gaditans : car peu d'entre eux restent chez eux; la plupart passent leur vie sur la mer, et quelques-uns habitent, soit dans la partie du continent opposée, soit dans une petite île ‹4› adjacente : ils se plaisent sur-tout dans cette dernière, et ils l'ont trouvée si commode, qu'ils en ont fait en quelque sorte une nouvelle Didyme; mais ni celle-ci, ni le port que Balbus leur a fait construire sur la côte de la terre-ferme, ne sont non plus peuplés à proportion du nombre des Gaditans. PAGE 169.

* C'est-à-dire, *les Jumelles.*

Leur ville est située dans la partie occidentale de l'île de Gadès. Tout auprès est le temple de Saturne, qui termine Gadès du côté

‹1› On comptoit en effet dans Padoue ce nombre de cavaliers, comme Strabon le dira dans la suite *(lib. V, pag. 213).*

‹2› Pline *(lib. IV, cap. 22)* donne, d'après Polybe, à l'île de Gadès, 12 milles de longueur sur 3 milles de largeur.

— La longueur de l'île de Léon, à l'extrémité de laquelle se trouve la ville de Cadiz, est d'environ 9500 toises, qui valent 100 stades olympiques. G.

‹3› L. Cornélius Balbus étoit natif de Gadès; et voilà pourquoi Strabon ajoute, comme une singularité, *qui reçut les honneurs du triomphe.* Les Romains, selon Pline *(lib. V, cap. 5)*, les décernèrent à ce seul étranger, pour les victoires qu'il avoit remportées sur les Garamantes et autres peuples de l'Afrique.

‹4› Cette île, suivant Pline *(lib. IV, cap. 22)*, située entre la côte de l'Ibérie et l'île de Gadès, à environ cent pas de cette dernière, est longue de 3 milles. Il ajoute que c'est l'*Erythia* d'Éphorus et de Philistide, ou l'*Aphrodisias* de Timée et de Silénus, et que les habitans lui donnoient le nom d'*île de Junon.*

— Cette île, qu'on cherche vainement, paroît avoir été détruite par le mouvement de la mer. Peut-être forme-t-elle l'écueil qu est à l'entrée de la baie de Cadiz. G.

Page 169. de l'ouest, et qui est en face de la petite île : celui d'Hercule est de l'autre côté, vers l'est, dans l'endroit où l'île est le plus près du continent ‹1›, dont elle n'est séparée que par un détroit d'environ un stade ‹2› de largeur. On dit que ce temple a été construit à 12 milles de la ville, comme s'ils eussent voulu égaler ce nombre à celui des travaux du dieu; mais cet intervalle est plus grand, et d'une étendue presque égale à la longueur de l'île de l'est à l'ouest ‹3›.

Phérécyde semble donner à Gadès le nom de cette Érythie, dans laquelle la fable place les aventures de Géryon; d'autres, sous le nom d'Érythie, entendent la petite île ‹4› située vis-à-vis la ville même, et qui n'est séparée de la grande que par un détroit d'un stade. Ils ont été conduits à cette opinion par la qualité des pâturages de cette île, qui sont si bons, que le lait des animaux qui y paissent ne fournit point de sérosité, et qu'il est si gras, qu'on est obligé de le mêler avec beaucoup d'eau pour en faire des fromages. Les bestiaux y engraissent à tel point, qu'ils étoufferoient si l'on n'avoit la précaution de les saigner tous les cinquante jours ‹5›. L'herbe de ces pâturages est sèche : mais elle possède la vertu d'engraisser prodigieusement; et l'on présume que c'est précisément cette vertu ‹6› qui a donné lieu à la fable qu'on débite

‹1› Le temple de Saturne paroît avoir été bâti où est maintenant l'église de Saint-Sébastien; et le temple d'Hercule, à l'autre extrémité de l'île, où est aujourd'hui la tour de Saint-Pierre. G.

‹2› Pline, que nous venons de citer, dit que l'île de Gadès est à 7 milles et demi du continent, dans les endroits où elle en est le plus éloignée, et à moins de sept cents pieds dans ceux où elle en approche le plus, car c'est ainsi que lit le P. Hardouin, et non point *sept cents pas*.

‹3› Strabon semble oublier que 12 milles Romains valent 96 stades olympiques, et que c'est, à cinq cents pas près, la longueur qu'il donne lui-même à l'île de Gadès. Au surplus, cette île ne s'étend pas de l'est à l'ouest, mais du sud-sud-est au nord-nord-ouest. G.

‹4› *Voyez* la note 4, *pag. 497*.

‹5› Je suis la leçon des imprimés et de notre manuscrit 1393, confirmée par l'ancienne version Italienne, et par Strabon lui-même, qui répétera dans la suite *(lib. VI, pag. 269)* la même observation au sujet du même effet produit par les pâturages du mont Ætna. Quelques manuscrits consultés par Casaubon et Siebenkees portent τριάκοντα *tous les [trente jours]*; et cette leçon se trouve aussi dans l'ancienne version Latine.

‹6› Je corrige le texte en lisant τεκμαίρονται δ' ἐκ τούτου πεπλάσθαι κ. τ. λ.

au sujet des troupeaux de bœufs de Géryon. Au reste, tout ce rivage est habité par divers colons <1>. Page 169.

§. IV.

Anciennes traditions sur la fondation de Gadès.

Pour ce qui concerne la fondation même de la ville de Gadès, voici ce que disent les Gaditans. Ils rapportent qu'un oracle ordonna aux Tyriens d'envoyer une colonie aux Colonnes d'Hercule. Ceux qu'ils envoyèrent à la découverte, arrivés au détroit près de Calpé, s'imaginèrent que les caps qui formoient le détroit étoient les termes de la Terre habitable aussi-bien que de l'expédition d'Hercule, et que c'étoit par conséquent ce que l'oracle appeloit *les Colonnes.* Ils abordèrent donc en-deçà du détroit, dans un lieu où est aujourd'hui la ville des Exitans <2>; mais les sacrifices qu'ils y firent n'ayant point été favorables, ils retournèrent chez eux. Quelque temps après on en envoya d'autres qui s'avancèrent à 1500 stades au-delà du détroit, jusqu'à une île consacrée à Hercule, vis-à-vis d'Onoba, ville d'Ibérie, et qui, croyant également avoir trouvé les Colonnes, sacrifièrent à ce dieu. Les sacrifices n'étant pas plus favorables que la première fois, ils s'en retournèrent de même. Enfin, une troisième flotte aborde à Gadès, et y bâtit le temple d'Hercule dans la partie orientale de l'île, et la ville dans sa partie occidentale. De là vient que, sous le nom de Colonnes, les uns entendent les caps du détroit, les autres l'île de Gadès, et quelques-uns, des lieux encore plus éloignés que cette île <3>. Il y en a qui prennent

Page 170.

<1> Le texte, KOINH͂I *μέντοι συνῴκισται πᾶς ὁ αἰγιαλός*, ne me paroît point sain; mais je ne vois pas dans ce moment comment il faudroit y remédier. Peut-être l'ancienne leçon étoit-elle, KAI̓ NY͂N *μέντοι κ. τ. λ.* *Au reste, encore aujourd'hui tout ce rivage est habité par des colons.*

<2> Strabon a déjà parlé de cette ville (*pag. 156;* de notre version, *pag. 456).*

<3> Je ne crois pas qu'il y ait eu des Colonnes d'Hercule plus à l'ouest que celles de l'île de *Gadès;* et je soupçonne qu'il s'étoit glissé une erreur dans l'ouvrage dont Strabon a extrait ce qu'il vient de dire.

Dans les trois expéditions faites par les Tyriens pour établir la colonie dont il est question, on voit que la première se rendit près de *Calpé,* à l'entrée orientale du détroit; que la seconde s'avança plus à l'ouest; et qu'enfin la troisième pénétra jusqu'à l'île de *Gadès.*

On remarque, dans ces trois voyages, des efforts successifs pour porter la colonie le plus loin qu'il étoit possible sur les côtes de

Page 170. pour Colonnes Calpé * et la montagne de Libye, qui est vis-à-vis, et qu'on nomme Abylyx *, située, selon Ératosthène ‹1›, chez les Métagoniens ‹2›, nation nomade. D'autres donnent le nom de Colonnes aux deux petites îles voisines d'Abylyx et de Calpé, et dont l'une est appelée l'île de Junon. Artémidore parle aussi de cette dernière île, ainsi que du temple de Junon, qui y est

* *Gibraltar.*
* *Ceuta.*

l'Océan; et comme, au terme de chaque expédition, on se crut arrivé aux Colonnes d'Hercule, il faut trouver trois points auxquels ce nom fut appliqué.

Il n'y a d'incertitude que pour la seconde expédition. Strabon vient d'énoncer qu'elle s'avança jusqu'à 1500 stades au-delà de *Calpé;* et comme il venoit de dire que de *Calpé* à *Gadès* on ne comptoit que 7 à 800 stades, il paroît croire qu'il y eut aussi des Colonnes d'Hercule à 7 ou 800 stades à l'ouest de *Gadès;* ce qui porteroit celles-ci vers l'embouchure de la Guadiana d'aujourd'hui, où l'on n'a jamais connu de temple ni de Colonnes d'Hercule.

Je crois donc qu'il y a erreur dans l'indication de la distance; qu'au lieu de 1500 stades, on avoit écrit originairement 500 stades, et qu'il suffit de rétablir cette leçon pour aplanir les difficultés que présente ce passage.

De l'aveu des Phœniciens, le nom de Colonnes d'Hercule a été donné d'abord à la montagne de *Calpé,* qui est vis-à-vis celle d'*Abyla* en Afrique, dans le pays des Métagoniens. Ces points répondent à l'entrée orientale du détroit.

A 500 stades, de 700 au degré, c'est-à-dire, à 14 lieues à l'ouest de *Calpé,* la seconde expédition Tyrienne trouva le cap et les îlots connus maintenant sous le nom de Trafalgar, situés à la sortie du détroit; et je pense qu'elle a dû s'arrêter à ce cap, qui, par sa position à l'entrée du grand Océan, pouvoit naturellement faire croire qu'il avoit été le terme des exploits d'Hercule.

D'ailleurs, Méla *(lib. II, cap. 6),* qui écrivoit à peu de distance de ces cantons, dit que, de son temps, le promontoire le plus occidental du détroit, le Trafalgar de nos jours, étoit appelé *promontoire de Junon;* et l'on sait de plus que le même nom étoit donné aux îlots voisins. Or, suivant Strabon, plusieurs anciens prétendoient que l'île de Junon étoit l'une des Colonnes d'Hercule, et ils transportoient cette île près de *Calpé.* Il me semble qu'ils n'ont pu faire cette erreur que parce qu'ils confondoient le cap Trafalgar avec celui de *Calpé,* par la raison que ces caps avoient porté tous deux le nom de Colonnes d'Hercule. Aussi Artémidore, d'après des renseignemens exacts, soutenoit-il que l'île de Junon n'étoit point vis-à-vis d'*Abyla,* ni du pays des Métagoniens; d'où il faut conclure qu'elle étoit près du Trafalgar, et que les Colonnes que la tradition plaçoit à ce promontoire, avoient été le terme de la seconde expédition Tyrienne.

Quant à la troisième, elle s'arrêta dans l'île où elle bâtit Gadès, et les Tyriens ne consacrèrent point de Colonnes au-delà. G.

‹1› J'ai conservé l'orthographe de Strabon pour ce qui concerne le mont *Abylyx* (ou, suivant le manuscrit 1393, *Abilyx*), qui correspond à la petite péninsule près de *Ceuta.* Dans Ptolémée, je le trouve écrit *Alybe;* les géographes Latins lui donnent le nom d'*Abyla.*

‹2› Les Métagoniens étoient un peuple d'Afrique qui s'étendoit depuis l'entrée orientale du détroit jusque vers le cap de Tres-Forcas. G.

bâti; mais il prétend qu'il n'existe aucune autre île <1> du côté opposé, ni une montagne nommée Abylyx, ni un peuple Métagonien. On a été jusqu'à transporter en ces lieux les Planctes et les Symplégades <2>, qu'ils ont prises pour les Colonnes mêmes, auxquelles Pindare donne le nom de *Portes Gaditanes*, en disant qu'elles furent le lieu le plus éloigné où Hercule pénétra <3>. Dicæarque, Ératosthène, Polybe et la plupart des écrivains Grecs, placent les Colonnes près du détroit; mais les Ibères et les Libyens les placent à Gadès, n'y ayant rien, selon eux, aux environs du détroit, qui ressemble à des colonnes. Page 170.

Quelques-uns prétendent que les Colonnes d'Hercule ne sont autre chose que les colonnes de bronze de huit coudées qu'on voit à Gadès, dans le temple même de ce dieu, et sur lesquelles on a marqué, par une inscription, la dépense faite pour la construction de ce temple. Les navigateurs (disent-ils), arrivant à ces colonnes à la fin de leur voyage, et étant dans l'usage <4> de sacrifier à Hercule en cet endroit, les ont rendues si fameuses, qu'on les a regardées comme l'extrémité de la terre et de la mer. Cette opinion paroît la plus probable à Posidonius, et il regarde l'oracle et les flottes envoyées successivement par les Tyriens comme une *imposture Phœnicienne* <5>.

Quant aux flottes, on pourroit, ce me semble, nier tout aussi

<1> Le texte porte, ἄλλην ΔΕ' φησιν εἶναί τινα οὐδ' Ἀβύλυκα ὄρος, οὐδὲ Μεταγώνιον ἔθνος. Je corrige ἄλλην Δ' ΟΥ φησιν κ. τ. λ. Il seroit superflu de rapporter les différentes versions de ceux qui nous ont précédés; elles sont faites de manière à prouver l'altération du texte.

<2> Les Planctes étoient les écueils du détroit de Sicile; les Symplégades, ceux du Bosphore de Thrace, à l'entrée du Pont-Euxin. *Voyez* la note 5, *pag. 42*. G.

<3> Le passage de Pindare, où il est question des *Portes Gaditanes*, n'existe plus parmi les odes de ce poëte parvenues jusqu'à nous.

<4> Bréquigny non-seulement traduit ce passage, *Des navigateurs, dit-on, ayant trouvé ces Colonnes à l'extrémité de leur voyage, et ayant sacrifié à Hercule, &c.*, comme si la chose étoit arrivée une seule fois; mais il corrige encore la version Latine de Xylander, d'après le sens qu'il a adopté dans sa traduction Française. Je ne crois point que le texte, ἐρχόμενοι...... καὶ θύοντες, soit susceptible d'une pareille interprétation.

<5> Le texte dit, *comme une menterie Phœnicienne*; façon de parler proverbiale, qui doit son origine à la mauvaise foi des Phœniciens [*fides Punica*].

PAGE 170. bien que prouver leur réalité, sans choquer la vraisemblance ‹1›. Mais ceux qui disent que ni les petites îles, ni les montagnes [que l'on cite], ne ressemblent en rien à des colonnes, et qui cherchent des colonnes proprement dites pour en faire les bornes de la Terre habitable, ou de l'expédition d'Hercule, paroissent, jusqu'à un certain point, se fonder en raison. En effet, c'étoit un

PAGE 171. ancien usage de marquer les bornes par de semblables monumens; témoin la tourelle que les habitans de Rhégium * ont élevée en guise de colonne sur le détroit de Sicile, vis-à-vis la tour de Pélore *, qui est de l'autre côté du détroit; témoin les autels de Philænes, érigés à-peu-près au milieu du terrain qui est entre ‹2› les Syrtes. La colonne placée sur l'isthme à frais communs par les Ioniens qui, après leur expulsion du Péloponnèse, vinrent s'emparer de l'Attique et de la Mégaride, et par ceux qui prirent leur place dans le Péloponnèse, pourroit encore servir de preuve ‹3›. Sur cette colonne, du côté de la Mégaride, on avoit gravé ces mots : « Ce n'est plus ici le Péloponnèse, mais l'Ionie; » et de l'autre côté : « C'est ici le Péloponnèse et non l'Ionie. » Alexandre aussi, ayant pénétré dans la partie orientale de l'Inde, éleva, dans cet endroit, des autels ‹4›, pour marquer que son expédition s'étoit étendue jusque-là; et il imitoit en cela Hercule et Bacchus. Ces

* *Regio.*

* *Cap de Faro.*

‹1› Le sens n'est point équivoque, quoique le texte soit évidemment altéré. La correction de Casaubon ne me paroît pas fort heureuse. Il faut lire, ὅ, τι ἂν τις (pour τί ἂν τις) διισχυρίσαιτο πρὸς ἔλεγχον ἢ πίστιν οὐδετέρως παράλογον.

‹2› C'est à-peu-près la même position que donne aux autels des Philænes la carte de Peutinger. Cependant Strabon, dans la suite *(lib. XVII, pag. 836)*, placera ces autels, comme l'ont fait les autres géographes, au-delà de la grande Syrte, à l'est, à l'endroit qui répond au fond du golfe connu aujourd'hui sous le nom du *golfe de Sidra.* Ce monument fut élevé en mémoire et à l'honneur de deux frères Carthaginois qui s'étoient exposés à la mort pour étendre jusqu'à ce lieu les dépendances de leur patrie. On peut consulter sur cet événement Salluste, Méla, Valère Maxime, &c.

‹3› Cette colonne fut érigée par Thésée[1]. Strabon nous dira plus bas *(lib. IX, pag. 393)* qu'elle fut ensuite détruite par les Héraclides, quand ils s'emparèrent de la Mégaride.

‹4› C'étoient douze autels érigés en l'honneur des douze dieux, selon Diodore de Sicile *(lib. XVII, cap. 95)*, et d'autres écrivains que cite Wesselinge dans l'édition de cet auteur.

[1] *Plutarch. in Thes. S. 25.*

exemples prouvent que l'usage étoit, comme je l'ai dit, d'ériger des monumens en pareilles occasions. Page 171.

Néanmoins il paroît aussi naturel de penser que les lieux où on les avoit érigés, durent prendre le nom des monumens mêmes, sur-tout après que ceux-ci eurent été détruits par le temps. Les autels de Philænes, par exemple, ne subsistent plus aujourd'hui : cependant l'endroit où ils étoient, a pris et conservé leur nom. Du temps d'Alexandre, on ne voyoit plus, dit-on, dans l'Inde, les colonnes d'Hercule et de Bacchus ; cependant les Macédoniens, d'après les renseignemens pris chez les habitans, regardoient comme colonnes les lieux mêmes où ils rencontroient quelques traces des aventures de Bacchus ou d'Hercule. Il en est de même des colonnes dont nous parlons : il y a lieu de croire que les premiers qui ont pénétré dans ces pays très-éloignés, ont élevé, pour désigner les bornes de leurs courses, sur les lieux les plus apparens, des monumens faits de main d'homme, tels que des autels, des tours ou des colonnes ; et de ces lieux, les plus propres à marquer les extrémités des pays, sont sans contredit les détroits, les montagnes qui les bordent et les petites îles : mais par la suite ces monumens étant détruits, leur nom a dû passer aux lieux mêmes où on les avoit élevés, soit aux deux petites îles dont nous avons parlé, soit aux caps qui forment le détroit ; car il n'est pas facile de décider si c'est aux unes ou aux autres qu'il faut appliquer le nom des Colonnes dont il est ici question, puisque les îles, comme les caps, ressemblent à des colonnes. Je dis que les unes comme les autres y ressemblent, parce qu'on place ordinairement les colonnes dans des endroits qui désignent visiblement les extrémités : ce qui fait qu'on donne aussi à ce détroit, comme à plusieurs autres, le nom de *bouche* ‹1›, par la raison

‹1› Les bons écrivains Grecs ont employé le mot στόμα *[bouche]* au figuré, pour désigner l'entrée d'une rue, d'une mine, d'un port, l'embouchure d'un fleuve, et par conséquent les deux extrémités d'un détroit. Il paroît que, du temps de Strabon, ce terme signifioit aussi un détroit, pris dans sa totalité ; et ce fut vraisemblablement à l'imitation des Romains, qui lui donnent le nom de *fauces*. La même métaphore a lieu dans

PAGE 171. qu'il se présente le premier à ceux qui entrent, comme il est le dernier pour ceux qui sortent. Ainsi, les petites îles situées dans cette bouche, par cela même qu'elles présentent une figure facile à déterminer et propre à servir de signe, peuvent, sans inconvénient, être regardées comme des colonnes. Il en est de même des montagnes qui bordent le détroit, et qui ne ressemblent pas
PAGE 172. mal à des colonnes par leur élévation. Ajoutez que d'après cette supposition, il se trouve que Pindare les a fort bien nommées *Portes Gaditanes,* parce qu'en effet les détroits ressemblent à des portes ; au lieu que l'île de Gadès n'est point située dans un lieu propre à désigner une extrémité, se trouvant à-peu-près au milieu d'une longue côte qui forme une espèce de golfe. Il me semble encore moins raisonnable de donner ce nom (de Colonnes d'Hercule) aux colonnes du temple d'Hercule, bâti dans l'île de Gadès <1> ; car il est probable que l'opinion générale, au sujet du nom de Colonnes, doit son origine non à des marchands, mais plutôt à des généraux d'armée, qui auront imposé les premiers un nom aux lieux qui ont été le terme de leurs expéditions, comme on peut le remarquer au sujet des colonnes élevées dans l'Inde. D'ailleurs, ceux qui confondent ainsi les lieux, sont contredits par l'inscription même, qui, d'après leur propre dire <2>, fait mention, non d'une dédicace religieuse, mais de la somme qu'avoit coûté la construction du temple. Or les Colonnes d'Hercule ont dû être un monument des merveilleux exploits de ce héros, et non pas un mémoire des dépenses des Phœniciens.

§. V. Source remarquable à Gadès.

POLYBE raconte que dans le temple dont nous venons de parler, il y a une source d'eau potable, dans laquelle on descend par un petit nombre de degrés ; que cette source éprouve

le mot *boghaz* des Turcs, qui signifie un détroit.

<1> Je lis avec Tyrwhitt, τῷ ἐνθάδε (c'est-à-dire, τῷ ἐν Γαδείροις). Cette correction est confirmée par le manuscrit 1393 et par la version Italienne.

<2> Je lis avec le traducteur Italien, ἥν φασι. Suivant la leçon des imprimés et des manuscrits (ἥν φησιν), il falloit traduire, *à son dire.* Comme cette expression ne peut s'entendre que de Posidonius, Bréquigny l'a rendue, *et dont parle Posidonius.*

des

des accroissemens et des décroissemens régulièrement opposés <1> au flux et au reflux de la mer, de manière que, lorsque celle-ci est basse, la source est pleine d'eau, et qu'elle tarit quand la mer est haute. Il donne pour cause de ce phénomène l'air qui s'échappe de l'intérieur de la terre. Lorsque la haute marée vient à couvrir la surface de cette dernière, l'air ne pouvant plus s'exhaler par ses soupiraux naturels, retourne dans l'intérieur, bouche les conduits de la source, et la fait tarir; mais dès que la mer se retire, reprenant sa route ordinaire, il laisse les conduits libres, et les eaux jaillissent en abondance. Artémidore contredit cette explication, en donne une autre à son tour, et y ajoute celle de l'historien Silanus <2> : mais tout ce qu'il dit à ce sujet, ne me paroît pas valoir la peine d'être rapporté; car ni lui, ni Silanus, n'entendent rien à ces matières. Posidonius s'inscrit en faux contre l'existence même de la source, et prétend qu'il n'y a que deux puits <3> dans le temple d'Hercule, et un troisième dans la ville; que des deux premiers le plus petit est bientôt mis à sec, si l'on y puise fréquemment, mais qu'il se remplit de nouveau dès qu'on a discontinué d'y puiser; que l'autre fournit assez d'eau pour qu'on puisse y puiser tout le long du jour; qu'il n'éprouve que le décroissement ordinaire à tous les puits, et qu'il se remplit de nouveau pendant la nuit, temps où l'on cesse d'y puiser. Et comme il arrive souvent, ajoute Posidonius, que l'époque où il se remplit est celle du reflux, on a cru mal-à-propos <4>, dans le pays, qu'il éprouvoit des accroissemens périodiques opposés à ceux

PAGE 172.

<1> Pline, qui parle aussi *(lib. II, cap. 97)* de cette source, dit cependant que la crue et la diminution de ses eaux n'étoient pas toujours opposées au flux et au reflux de l'Océan.

<2> Il est probable que c'est le même que nous avons nommé plus haut (note 4, *pag. 497*), d'après Pline, *Silenus.*

<3> Pline aussi *(ibid.)* fait mention de ces deux puits.

<4> La correction de Casaubon (*κενῶς*) que je suis ici, est confirmée par l'ancien traducteur Latin. Quant au mot suivant, *ἀντίπλοιαν*, que Xylander et Casaubon changent en *ἀντιπάθειαν*, j'ai de la peine à me persuader de la nécessité de cette correction : on pourroit tout au plus le remplacer par *ἀντίπνοιαν*; mais cela même ne me paroît point nécessaire, pour des raisons qu'il seroit trop long d'exposer dans cette note.

Page 172. des marées. Au reste, non-seulement cet auteur rapporte ce fait regardé comme vrai dans le pays, mais nous l'avons nous-mêmes trouvé rapporté dans les ouvrages qui traitent des choses merveilleuses.

Page 173. Nous avons de plus ouï dire que la ville ne manquoit point de puits, soit dans son enceinte, soit dans les jardins qui l'environnent; mais que l'eau en étant mauvaise, on y supplée par quantité de citernes, où l'on rassemble et l'on conserve des eaux. J'ignore si quelqu'un de ces puits éprouve des flux et reflux opposés à ceux de la mer; mais si cela arrive, un pareil fait doit être mis au nombre des phénomènes difficiles à expliquer. Il se peut, en effet, que la cause soit celle que Polybe assigne; mais il est possible aussi que les veines qui fournissent l'eau, inondées par la marée montante, se relâchent, et laissent fuir l'eau par leurs côtés, au lieu de la pousser directement vers le bout de la source.

§. VI.
Causes du flux et reflux de la mer, &c.

Si, comme dit Athénodore ‹1›, le flux et le reflux de la mer ressemblent à ce qui se passe dans l'aspiration et l'expiration ‹2›, il est possible encore que quelques courans d'eau se portent dans une direction naturelle vers la surface de la terre par les conduits dont les embouchures sont ce que nous appelons sources ou fontaines; que, par d'autres conduits, détournés de cette direction, et entraînés vers les abîmes de la mer, ils soulèvent, par une espèce d'expiration, l'Océan, au point de

‹1› Au livre I.er, *pag. 6 et 55* (de notre version *pag. 13 et 130*), Strabon cite Athénodore et Posidonius comme les deux auteurs qui se sont le plus particulièrement occupés des observations relatives aux marées.

‹2› Cette manière d'expliquer le flux et reflux de la mer, en le comparant avec ce qui se passe dans la respiration des animaux, doit d'autant moins surprendre, que, d'après l'opinion de plusieurs philosophes de l'antiquité, le monde même ou l'univers n'étoit qu'un animal; Méla *(lib. III, cap. 1)*, en parlant des marées, dit : *Neque adhuc satis cognitum est, anhelitune suo id mundus efficiat, retractamque cum spiritu regerat undam undique, si, ut doctioribus placet, unum* (l. *universum*) *animal est; an sint depressi aliqui specus, &c.* Et cette opinion, dont Strabon même ne paroît pas avoir été fort éloigné (voyez *lib. I, pag. 53*), étoit celle des Platoniciens, des Stoïciens, &c. Parmi les Romains, Virgile, Ovide et Lucrèce pensoient à-peu-près de même.

produire ce qu'on appelle le flux, et qu'ensuite ils reprennent la direction qui leur est propre, en même temps que la mer rentre dans son lit ‹1›. PAGE 173.

Au reste, je ne sais comment Posidonius, qui, dans bien d'autres choses, nous représente les Phœniciens comme un peuple fort intelligent, leur attribue ici une opinion qui prouve leur défaut d'intelligence plutôt que leur sagacité. Il est vrai que ‹2› le soleil fait sa révolution dans l'espace d'un jour et d'une nuit, passant alternativement au-dessous ou au-dessus de notre horizon; mais Posidonius prétend que le mouvement de l'Océan éprouve les mêmes révolutions que les astres, et que, conformément à la lune, il a sa période diurne, sa période d'un mois et sa période annuelle; car, continue-t-il, lorsque la lune est élevée de 30 degrés au-dessus de l'horizon, la mer commence à se gonfler et à se répandre sensiblement sur les rivages jusqu'à ce que la lune soit au méridien. Ensuite, à mesure que cet astre descend, la mer

‹1› Tout cet intéressant passage, depuis les mots, *Si, comme dit Athénodore, &c.*, a subi quelques altérations en passant par les mains des copistes. Sans m'arrêter à discuter les différentes leçons des manuscrits, ni les conjectures des critiques, voici comment je pense qu'il faudroit le rétablir : Εἰδ', ὅπερ (le manuscrit 1393, εἶθ' ὥσπερ; l'abréviateur, εἶτα ὥσπερ) Ἀθηνόδωρός φησιν, εἰσπνοῇ τε καὶ ἐκπνοῇ τὸ συμβαῖνον περὶ τὰς πλημμυρίδας καὶ τὰς ἀμπώτεις ἔοικεν, εἶναί τινα (au lieu de εἶναι ἄν τινα) τῶν ῥεόντων ὑδάτων, ἃ καθ' ἄλλους μὲν πόρους ἔχει (leçon de l'abréviateur) τὴν ἔκρυσιν κατὰ φύσιν εἰς τὴν ἐπιφάνειαν (ὧν δὴ τὰ στόματα πηγὰς καὶ κρήνας καλοῦμεν), καθ' ἄλλους δὲ πόρους συνέλκεται πρὸς τὸ τῆς θαλάττης βάθος· καὶ, συνεξαίρεται μὲν ἐκείνην ὥστε πλημμυρεῖν, ὅταν οἷον ἐκπνοὴ γένηται, τὸ οἰκεῖον ἀπολείπειν (leçon des manuscrits de Siebenkees) ῥεῖθρον· πάλιν δ' ἀναχωρεῖν (au lieu de πάλιν ἀναχωρεῖ) πρὸς τὸ οἰκεῖον ῥεῖθρον, ὅταν κἀκείνη (leçon du manuscrit 1393 et de l'abréviateur) λάβῃ τὴν ἀναχώρησιν. On pourroit encore lire le commencement, Εἰθ' (non εἶθ'), ὅπερ Ἀθηνόδωρος... ἐοικέναι, εἶναί τέ τινα τῶν ῥεόντων κ. τ. λ. De quelque manière qu'on lise, il sera toujours nécessaire de sous-entendre, après les mots εἶναί τινα, l'εἰκὸς qui a précédé deux fois.

‹2› Pour bien saisir le raisonnement de Strabon, il faut se rappeler deux choses: la première est que, selon Posidonius, des deux puits du temple d'Hercule, l'un se remplissoit, ou du moins contenoit plus d'eau pendant la nuit; l'autre est que les Gaditans (encore selon Posidonius) ayant observé que le temps de cette crue coïncidoit avec le reflux de la mer, l'ont mal-à-propos attribuée à ce dernier. Or ce reflux ne se faisant pas uniquement pendant la nuit, c'est-à-dire, ne suivant pas exactement la révolution du soleil, de manière qu'il y eût flux quand cet astre étoit sur l'horizon, et reflux quand il descendoit sous l'horizon, comment les Gaditans, auxquels cette observation étoit connue, pouvoient-ils en tirer une conclusion si absurde!

Page 173. se retire peu-à-peu jusqu'à ce que la lune ne soit plus qu'à 30 degrés du point où elle doit se coucher. La mer reste alors dans le même état ‹1› jusqu'à ce que la lune soit couchée, et qu'elle ait de plus parcouru 30 degrés au-dessous de l'horizon. De cet instant la mer recommence à gagner les rivages jusqu'à ce que la lune soit parvenue à la partie du méridien cachée sous l'horizon; après quoi elle se retire de nouveau jusqu'à ce que la lune ne soit plus qu'à 30 degrés du point où elle doit se lever : elle reste alors dans le même état jusqu'à ce que la lune soit élevée de 30 degrés au-dessus de l'horizon; après quoi elle regagne les
Page 174. rivages, comme auparavant. Telle est, selon Posidonius, la révolution diurne de la mer ‹2›.

Quant à sa révolution d'un mois, il prétend que les plus fortes marées arrivent aux environs des nouvelles lunes; qu'elles diminuent ensuite jusqu'au premier quartier; qu'elles augmentent de nouveau jusqu'à la pleine lune, et diminuent ensuite jusqu'au dernier quartier, pour recommencer à croître jusqu'à la nouvelle lune ‹3› : il ajoute que ces accroissemens doivent s'entendre tant pour la durée que pour la vîtesse ‹4›.

Enfin, pour ce qui est de la révolution annuelle de la mer, il dit avoir entendu dire aux habitans de Gadès même, que les plus forts flux et reflux arrivoient dans le solstice d'été, et qu'il

‹1› L'eau demeure dans cet état d'abaissement environ quinze minutes après le reflux, et autant dans sa plus grande hauteur après le flux.

‹2› Cette théorie revient à ce qu'on observe aujourd'hui sur les marées. Leur période journalière embrasse vingt-quatre heures quarante-neuf minutes, c'est-à-dire, tout le temps que la lune met entre son départ d'un méridien et son retour au même méridien. Pendant cet espace de temps, il y a deux flux et deux reflux.

‹3› Les plus hautes marées de chaque lunaison arrivent quand la lune est à environ 18 degrés au-delà des *syzygies*, c'est-à-dire, des pleines et des nouvelles lunes; les plus basses, quand elle est à environ 18 degrés au-delà des *quadratures*, c'est-à-dire, du premier et du dernier quartier.

‹4› Il paroît que ce morceau, *il ajoute que ces accroissemens*.... qui a embarrassé les traducteurs, à commencer par Xylander, se rapporte à la force des marées, c'est-à-dire, à leur durée et à leur vîtesse, plus remarquables aux nouvelles lunes, ainsi qu'il vient de le dire, et au solstice d'été, comme il va le dire. Dans le texte il faut lire, avec les anciennes versions Latine et Italienne, les manuscrits de Siebenkees et le nôtre 1393, πλεονάζειν δὲ καὶ χρόνῳ κ. τ. λ.

conjecture par-là que depuis le solstice d'été ils diminuent jusqu'à l'équinoxe [d'hiver]; qu'ensuite ils augmentent jusqu'au solstice d'hiver; puis ils diminuent jusqu'à l'équinoxe du printemps, pour augmenter de nouveau jusqu'au solstice suivant. PAGE 174.

Mais la révolution du flux et reflux de la mer se faisant deux fois en vingt-quatre heures, et régulièrement chaque jour et chaque nuit, comment est-il possible ‹1› que le décroissement de l'eau du puits n'arrive pas aussi souvent que son accroissement pendant le reflux, ou, s'il arrive ainsi, qu'il ne soit point dans la même proportion ! à moins qu'on ne suppose ‹2› que les Gaditans n'étoient point en état d'observer des choses qui se passoient chez eux tous les jours, tandis qu'ils avoient reconnu la révolution annuelle de la mer par l'observation d'un fait qui n'arrivoit qu'une fois dans l'année ‹3›. Que Posidonius ait ajouté foi au rapport des Gaditans, cela est d'autant moins douteux, qu'il renchérit sur eux par les conjectures qu'il tire de leur observation au sujet des décroissemens et des accroissemens de la mer d'un solstice à l'autre, et de leurs retours périodiques. Cependant, il n'est pas naturel de penser que des gens observateurs [comme Posidonius suppose les Gaditans] négligeassent des phénomènes réels pour en adopter d'imaginaires.

‹1› Le texte porte : Πῶς ΟἼΟΝΤΑΙ [ΤῸ] *πολλάκις μὲν συμβαίνειν κατὰ τὰς ἀμπώτεις* [*τὴν πλήρωσιν τοῦ φρέατος, μὴ πολλάκις δὲ τὴν λειψυδρίαν* ;] *ἢ πολλάκις μὲν, μὴ ἰσάκις δὲ* ; [ἯΗ ΚΑῚ ἸΣΆΚΙΣ ΔῈ] ΤΟῪΣ *Γαδειρείτας* , *ταῦτα* ΜῈΝ *ἱκανοὺς γενέσθαι* x. τ. λ. Il est aisé de voir que ce texte est altéré, au point qu'il n'est conforme ni aux règles ni au génie de la langue. Tout ce que j'ai renfermé entre deux crochets, n'existe point dans notre manuscrit 1393 ; mais on y trouve la dernière phrase énoncée de cette manière, *τοὺς δὲ Γαδειρείτας ταῦτα μὲν μὴ ἱκανοὺς γενέσθαι*, avec la conjonction *δὲ*, et la particule négative *μὴ*, qui existe aussi dans les manuscrits de Siebenkees, et à la place de laquelle Casaubon mettoit la négation *οὐκ* (l. *οὐχ*). Le sens de notre version est fondé sur cette correction du texte : Πῶς ΟἿΌΝ ΤΕ *πολλάκις μὲν συμβαίνειν κατὰ τὰς ἀμπώτεις τὴν πλήρωσιν τοῦ φρέατος, μὴ πολλάκις δὲ τὴν λειψυδρίαν* ; *ἢ πολλάκις μὲν, μὴ ἰσάκις δὲ* ; ἯΗ ΤΟῪΣ *Γαδειρείτας*, *ταῦτα* ΜῈΝ ΜῊ *ἱκανοὺς γενέσθαι*.

‹2› Littéralement, d'après la correction du texte proposée dans la note précédente, *ou, comment est-il possible* (en sous-entendant les mots qui ont précédé *πῶς οἷόν τε*) *que les Gaditans ne fussent point en état &c.*

‹3› Ici je retranche avec Casaubon et quelques manuscrits de Siebenkees, les mots *τὰ καθ' ἡμέραν γινόμενα*, qui sont une répétition évidente de ce qui a déjà précédé.

PAGE 174. Séleucus ‹1›, originaire du pays voisin de la mer Rouge, prétend, selon Posidonius, que le flux et le reflux de la mer sont tantôt réguliers, tantôt irréguliers, suivant le lieu du zodiaque où la lune se trouve; que, quand elle est dans les signes équinoxiaux, les marées sont régulières; qu'elles sont, au contraire, irrégulières, soit pour la hauteur, soit pour la vîtesse, lorsqu'elle est dans les signes solsticiaux; et que, quant aux autres signes, l'irrégularité est plus ou moins grande, suivant qu'ils sont plus ou moins éloignés des signes dont on a parlé ‹2›. Posidonius ajoute que lui-même se trouvant à Gadès dans le temple d'Hercule, pendant plusieurs jours, au solstice d'été, et dans un temps de pleine lune, ne put remarquer ces irrégularités annuelles des marées; que cependant, à la nouvelle lune du même mois, il observa dans le Bætis *, à Ilipa *, un reflux beaucoup plus fort qu'à l'ordinaire; car ce fleuve qui, dans les autres temps, ne s'élevoit pas jusqu'à la moitié de la hauteur de ses rives, les franchit alors au point que les soldats [campés dans cette ville] étoient à portée d'y faire leur provision d'eau; cependant Ilipa est à environ 700 stades de la mer ‹3›. Quant aux plaines situées près des côtes, la marée les inonda jusqu'à la distance de 30 stades ‹4›, et y forma des îles, tandis qu'à Gadès le quai qui est devant le temple d'Hercule, ainsi que le môle qui est au-devant du port de la ville, n'avoient été

PAGE 175.

*Guad-al-kibir.

* Alcoléa.

‹1› Suidas fait mention de deux grammairiens nommés *Seleucus*, l'un d'Alexandrie en Ægypte, l'autre d'Émèse, ville de Syrie. Celui dont il est question dans notre texte, pourroit être le même Séleucus que Strabon a déjà cité (liv. 1, *pag. 13* de notre version) sous le nom ethnique de *Babylonien*, si l'on considère ce nom comme un dérivé non de *Babylon*, ville, mais de *Babylonie*, province bornée du côté du sud-ouest par la mer Rouge ou le golfe Persique.

‹2› Je change l'ἕκαστον du texte en ἑκάστου, pour que la construction soit τῶν δ' ἄλλων [σημείων] ἑκάστου τὴν ἀνωμαλίαν [εἶναι] κατὰ τοὺς συνεγγισμούς. Cette correction nous conduit à corriger aussi l'abréviateur *(p. 1219)* : Ἐν δὲ τοῖς ἰσημερινοῖς ὁμαλίαν τε καὶ εὐταξίαν· ἐν δὲ τοῖς ΔΙΣΩΜΟΙΣ, μεταξὺ τούτων. Lisez, ΔΙΑΜΕΣΟΙΣ *[in intermediis signis inter equinoctiales et solstitiales]*, ou bien ἌΛΛΟΙΣ ΣΗΜΕΊΟΙΣ *[in reliquis signis]*.

‹3› *Ilipa*, aujourd'hui Alcoléa, est éloignée de l'embouchure du Guad-al-kibir de 20 lieues, qui valent 700 stades de 700 au degré. G.

‹4› Au lieu de *trente* que portent nos imprimés, ainsi que les anciennes versions Latine et Italienne, dans quelques manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, on trouve *cinquante*.

couverts par la marée qu'à une hauteur moindre de dix coudées, suivant la mesure qu'il en prit lui-même. Et quand même, ajoute-t-il, on supposeroit le double de cette mesure, à cause des marées extraordinaires que l'on y observe quelquefois, on seroit encore loin ‹1› de se faire une idée de la hauteur où le flux monte dans les plaines du continent. Au reste, ce phénomène [du flux et reflux] est, dit-on, commun à toutes les côtes de l'Océan. PAGE 175.

Mais ce que Posidonius raconte au sujet de l'Ibérus*, appartient uniquement à ce fleuve. Il se déborde, dit-il, quand les vents du nord ont régné pendant long-temps, quelquefois même sans qu'il y ait eu ni pluie, ni neiges. Il en attribue la cause au lac ‹2› qu'il traverse, et dont les vents forcent les eaux de s'écouler avec celles de ce fleuve.

* *L'Èbre.*

§. VII. Description de quelques arbres du pays.

LE même auteur parle d'un arbre qu'on voit à Gadès, dont les branches se courbent vers la terre, et dont les feuilles, qui ont la forme d'une épée, ont souvent une coudée de long sur quatre pouces de large. Il dit encore qu'aux environs de Carthage la neuve*, il croît un arbre dont les épines produisent une écorce qui sert à faire de très-belles toiles. Quant à celui qui croît à Gadès, j'en ai vu un semblable en Ægypte pour ce qui regarde la courbure des branches, mais dont les feuilles étoient différentes: d'ailleurs il ne portoit point de fruit, au lieu que celui de Gadès en porte, au rapport de Posidonius. Pour ce qui est des toiles faites d'écorce d'épine, on en fabrique de pareilles en Cappadoce; mais c'est une fort petite plante, et non pas un arbre, qui produit ces épines. On dit encore de l'arbre qui croît à Gadès, que si l'on en rompt quelque branche, il en sort du lait ‹3›; mais si l'on

* *Carthagène.*

‹1› Je suis les corrections de Casaubon dans la traduction de tout ce passage depuis les mots, *tandis qu'à Gadès &c.*, quoique je n'en sois pas plus satisfait qu'il ne l'a été lui-même. Il manque quelque chose dans le texte.

‹2› L'Èbre ne traverse point de lac. Les vents seuls suffisent pour produire cet effet; et d'ailleurs les pluies (autre cause de la crue des rivières) peuvent exister aux environs des autres rivières qui se déchargent dans l'Èbre, pendant que ceux de ce dernier éprouvent des sécheresses.

‹3› C'est-à-dire, un suc semblable à du lait.

PAGE 175. coupe quelqu'une de ses racines, il en sort de l'eau d'une couleur vermeille.

§. VIII.
Iles Cassitérides et leurs habitans.

LES îles Cassitérides * <1>, au nombre de dix, sont situées les unes près des autres, en avant dans la mer, au nord du port des Artabres : il y en a une qui est déserte. Ceux qui habitent les autres, portent des manteaux noirs de laine <2>, et des tuniques qui leur descendent jusqu'aux talons ; ils ont une ceinture autour de la poitrine, et se promènent avec des bâtons, en sorte qu'ils ressemblent aux Furies qu'on voit dans les tragédies <3>. La plupart vivent de leur bétail à la manière des nomades : ils troquent <4> l'étain et le plomb qu'ils tirent de leurs mines, ainsi que les cuirs

* *Les Sorlingues.*

<1> *Voyez* ce qui a été déjà dit à la note 7 de la *pag. 329* de notre version. L'erreur de Denys le Périégète seroit encore plus grave, si l'on en croyoit Eustathe, son commentateur ; car il lui fait dire *(vers. 561)* que les Cassitérides étoient aux environs du cap Sacré [cap Saint Vincent]. Hérodote *(l. III, c. 115)* traite ces îles de fabuleuses, ainsi qu'a fait Pline depuis.

<2> Je suis la leçon du texte μελάγχλαινοι, *portent des manteaux noirs de laine*, confirmée par les imprimés, par les manuscrits et par Eustathe, qui cite *(in Dionys. Perieg. vers. 561)* ce passage de Strabon ; mais l'ancien traducteur Latin et l'auteur de la version Italienne, l'un en disant *colore fusco*, et l'autre *bruni*, semblent avoir lu μελάγχροοι.

<3> La leçon de l'ancien traducteur Latin, des anciens manuscrits consultés par Casaubon et Siebenkees, des plus anciens encore qu'Eustathe devoit avoir sous les yeux, enfin de notre manuscrit 1393, est, ὅμοιοι ταῖς τραγικαῖς ποιναῖς, *qu'ils ressemblent aux Furies qu'on voit dans les tragédies.* Il est curieux de voir Penzel, après une leçon si bien constatée, s'obstiner à défendre contre Casaubon, et à introduire dans sa version, la ridicule leçon (qui se voit dans la seule version Italienne) ὅμοιοι τοῖς τράγοις ταῖς ὑπήναις, *qu'ils portent des barbes semblables à celles des boucs.* Au reste, cet accoutrement et cette démarche qu'on attribuoit aux habitans des Sorlingues, paroissent appartenir aux Druides. Il est probable qu'il y en avoit dans ces îles comme dans l'île de *Mona* (aujourd'hui *Anglesey*), où les Druides avoient des bois sacrés, et que ceux qui les visitèrent les premiers, frappés du spectacle de ces hommes singuliers, prirent leur habillement pour celui de tous les habitans sans distinction. Tacite *(l. XIV, c. 30)*, en parlant de la consternation dans laquelle l'aspect des Druides de Mona avoit jeté les soldats Romains débarqués sur cette île, dit : *Druidæque. . . . novitate adspectûs perculere militem, ut quasi hærentibus membris, immobile corpus vulneribus præberent.* Immédiatement avant ces mots, il avoit dit des femmes, qui vraisemblablement étoient des Druidesses, *in modum Furiarum, veste ferali, crinibus dejectis, faces præferebant.*

<4> Pour la Gaule, ce commerce se faisoit par les habitans du cap Bolerium (aujourd'hui *Land'send*, vis-à-vis et près des Sorlingues). Selon Diodore de Sicile *(lib. V, cap. 22)*, ils portoient l'étain à l'île d'*Ictis* (aujourd'hui *île de Wight*), où ils le vendoient à des marchands qui le transportoient dans la Gaule.

[que

[que leur fournissent leurs bestiaux], contre de la poterie, du sel et des ustensiles de cuivre qu'ils reçoivent des marchands étrangers. Autrefois c'étoient les Phœniciens qui leur apportoient ces marchandises de Gadès, ayant soin de cacher à tout le monde cette navigation. Les Romains voulurent suivre un de leurs navires, afin d'en apprendre le chemin; mais le maître du navire, par jalousie, s'échoua volontairement sur des bancs de sable, et entraîna dans son naufrage ceux qui le suivoient. Pour lui, s'étant sauvé sur des débris, la valeur de ses marchandises lui fut payée des deniers publics. Malgré cela, les Romains, à force de tentatives, sont venus à bout d'apprendre la route des Cassitérides ; et enfin Publius Crassus ‹1›, s'y étant transporté lui-même, et ayant reconnu que leurs mines sont peu profondes, et que les habitans étoient des hommes paisibles ‹2›, montra à tous ceux qui le vouloient, sans exception, les moyens de faire ce commerce maritime, quoiqu'il y ait plus de mer à traverser pour se rendre dans ces îles qu'il n'y en a pour passer dans l'île de Bretagne ‹3›. PAGE 175. PAGE 176.

Voilà ce que nous avions à dire sur l'Ibérie et sur les îles qui en sont voisines.

‹1› C'est Publius Licinius Crassus, dont Strabon parlera encore dans la suite *(l. XIV, pag. 646)*.

‹2› Diodore de Sicile représente les habitans du cap Bolerium (*voyez* l'avant-dernière note) comme des hommes fort doux et extrêmement hospitaliers ; et il attribue ce caractère à leur communication avec les marchands des autres pays.

‹3› C'est-à-dire que les *Cassitérides* ou les Sorlingues sont plus éloignées des côtes de la Gaule, voisines du détroit [de Calais], que les autres parties des côtes méridionales de l'Angleterre. G.

FIN DU TOME PREMIER.

AVIS AU RELIEUR.

Les cinq Cartes suivantes devront être placées à la fin de ce volume, et d'après l'ordre de leurs numéros.

On aura soin de ne plier les Cartes ni du haut, ni du bas.

I. Système géographique d'Ératosthène.

II. Système géographique d'Hipparque.

III. Mer Intérieure ou Méditerranée, selon Polybe.

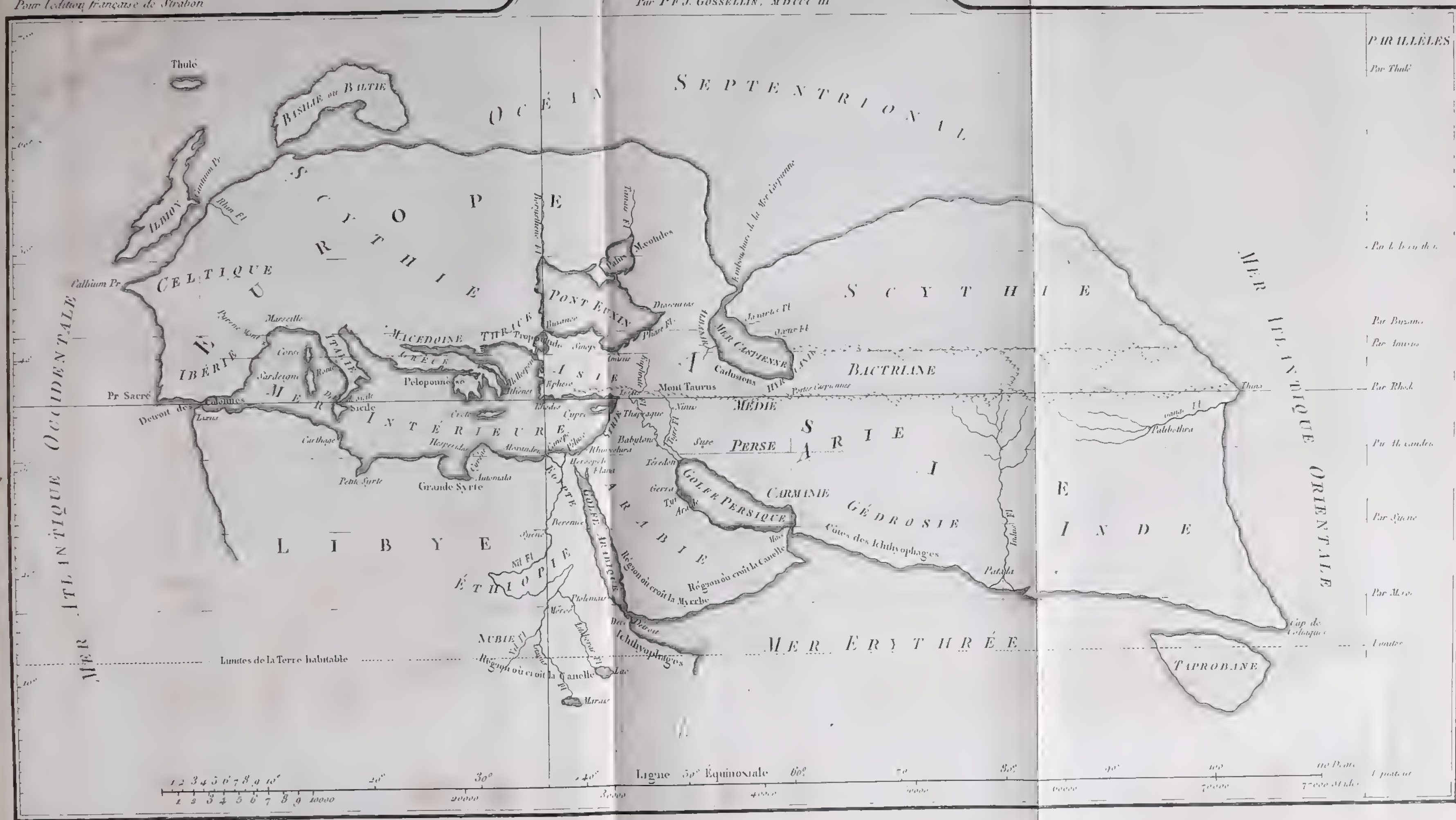
IV. Hémisphère septentrional selon l'hypothèse de Strabon.

V. Système géographique de Strabon.

Les Cartes particulières des différentes contrées paroîtront dans la suite.

IMPRIMÉ

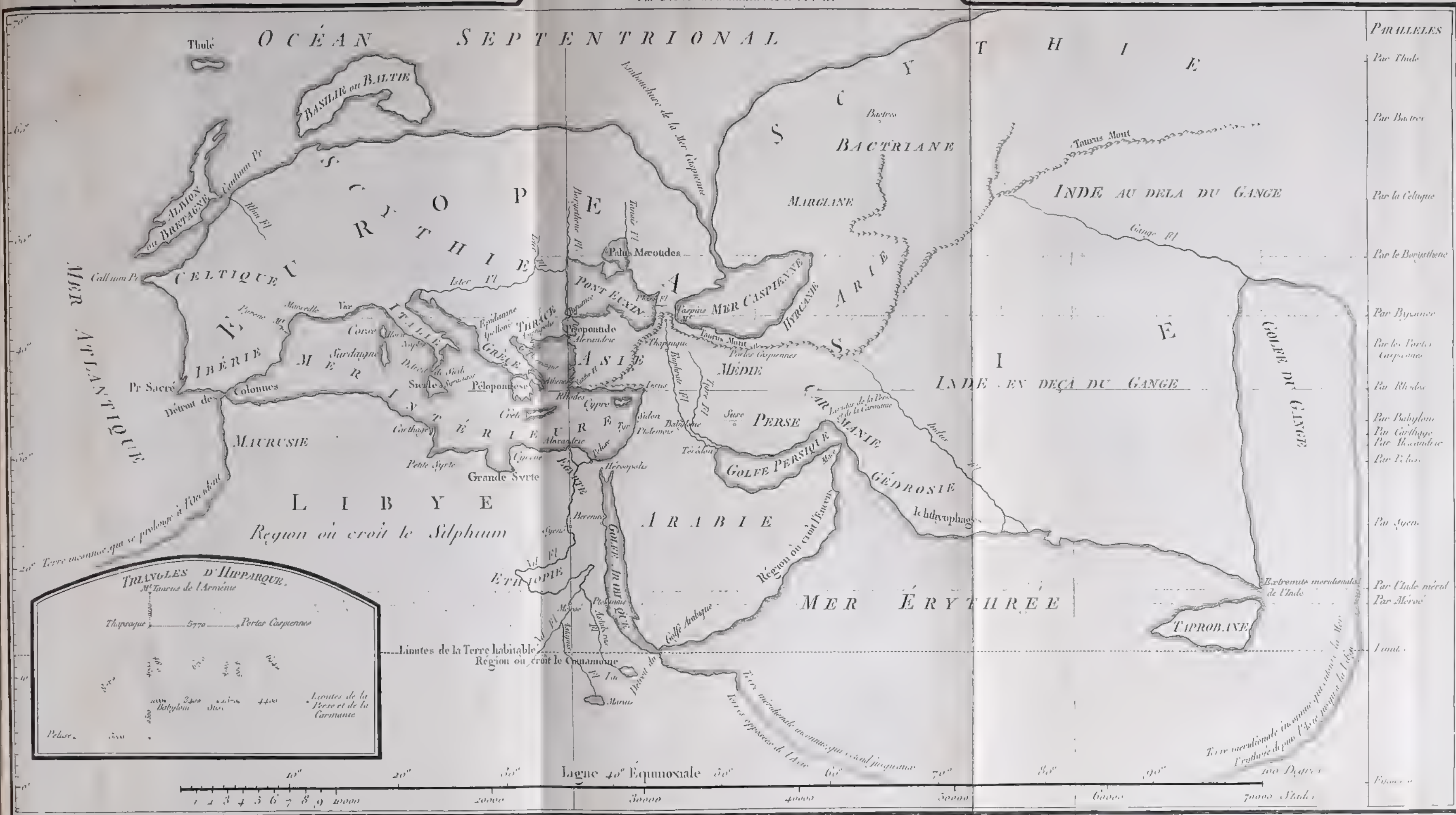
Par les soins de J. J. Marcel, Directeur général de l'Imprimerie impériale, Membre de la Légion d'honneur.



SYSTÈME GÉOGRAPHIQUE D'ÉRATOSTHÈNE
Par P F J. GOSSELLIN, MDCCCIII
Pour l'édition française de Strabon
N° I
PARALLÈLES
Thulé
OCÉAN SEPTENTRIONAL
EUROPE
SCYTHIE
CELTIQUE
IBÉRIE
Pr Sacré
Marseille
ITALIE
MACEDOINE
THRACE
PONT EUXIN
Byzance
Athènes
Péloponnèse
Sicile
Carthage
Petite Syrte
Grande Syrte
MER INTÉRIEURE
ASIE
Mont Taurus
Babylone
Cadusiens
MER CASPIENNE
BACTRIANE
MÉDIE
PERSE
ARIANE
CARMANIE
GÉDROSIE
GOLFE PERSIQUE
Côtes des Ichthyophages
ARABIE
Région où croît la Myrrhe
Région où croît la Canelle
LIBYE
ÉTHIOPIE
Nil Fl
INDE
Palibothra
Patala
Thinæ
SCYTHIE
MER ATLANTIQUE ORIENTALE
MER ATLANTIQUE OCCIDENTALE
MER ERYTHRÉE
TAPROBANE
Ichthyophages
Limites de la Terre habitable
Ligne Équinoxiale

Système Géographique d'Hipparque.

Par P. F. J. Gosselin. M D CCC III



MER INTÉRIEURE
OU
MÉDITERRANÉE,
Selon POLYBE.

Par P. F. J. GOSSELLIN MDCCCIII.

OCÉAN SEPTENTRIONAL

EUROPE

CELTIQUE

IBÉRIE

ASIE

LIBYE

MER INTÉRIEURE

ITALIE

Golfe Adriatique

PONT EUXIN

Palus Mæotide

Propontide

Marseille

Corse

Sardaigne

Sicile

Carthage

Petite Syrte

Grande Syrte

Détroit des Colonnes

Péloponèse

Crète I.

Chypre I.

Séleucie de Piérie

Canope

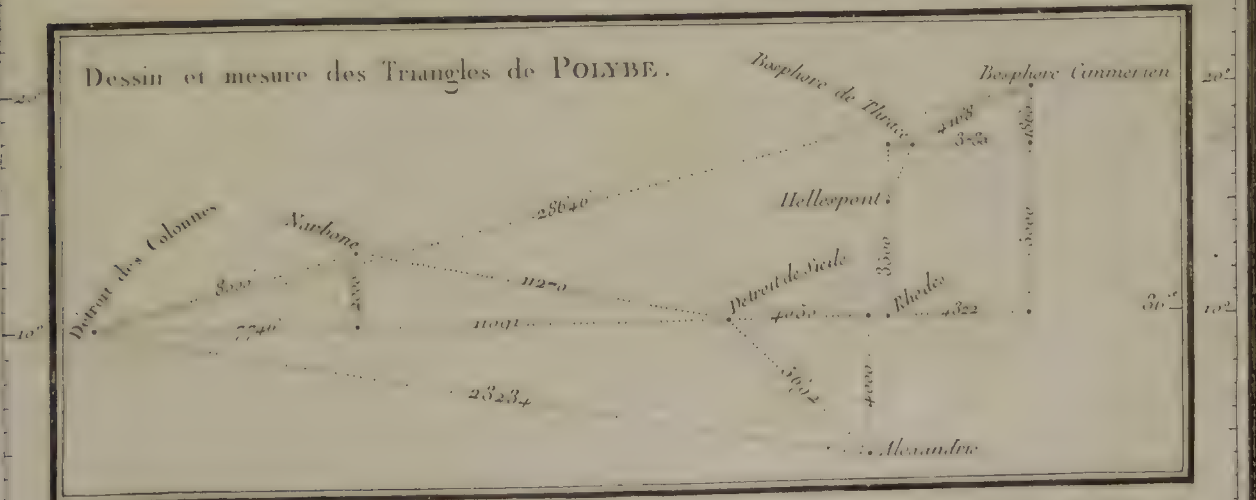
Alexandrie

ÉGYPTE

Tanaïs Fl.

Borysthenes Fl.

Rhône Fl.



Ligne 20 Équinoxiale

40 Degrés

30000 Stades

Gravé par Miller

HÉMISPHÈRE SEPTENTRIONAL
selon l'hypothèse de STRABON.

Fig. 1

PARTIE SEPTENTRIONALE DE LA ZONE TORRIDE.

OCÉAN ATLANTIQUE OCCIDENTAL

OCÉAN ATLANTIQUE ORIENTAL

ZONE TEMPÉRÉE SEPTENTRIONALE

OCÉAN SEPTENTRIONAL

ZONE FROIDE SEPTENTRIONALE

Pole

Limite de la Terre habitable

EUROPE

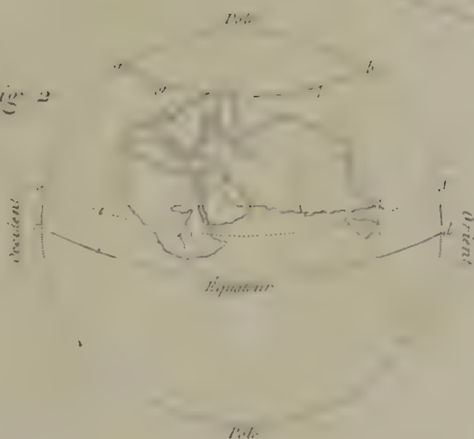
LIBYE

ASIE

Limite de la Terre habitable

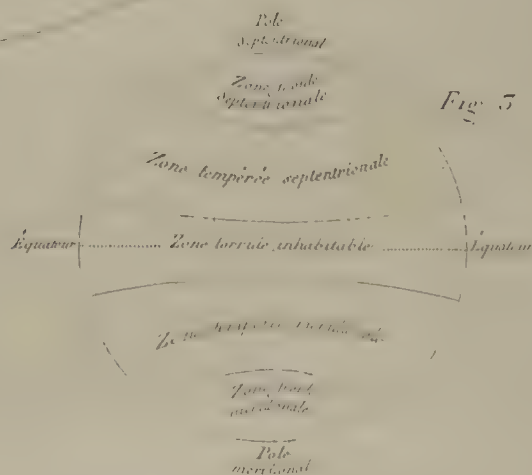
Équateur

Fig. 2



Le Continent placé dans le quadrilatère indiqué par Strabon.

Fig. 3



Étendue et disposition des Zones suivant Strabon.

Pour l'édition française de Strabon

Système Géographique de Strabon

Par P. F. J. Gossellin. M.D.CCCIII.

Nº I

